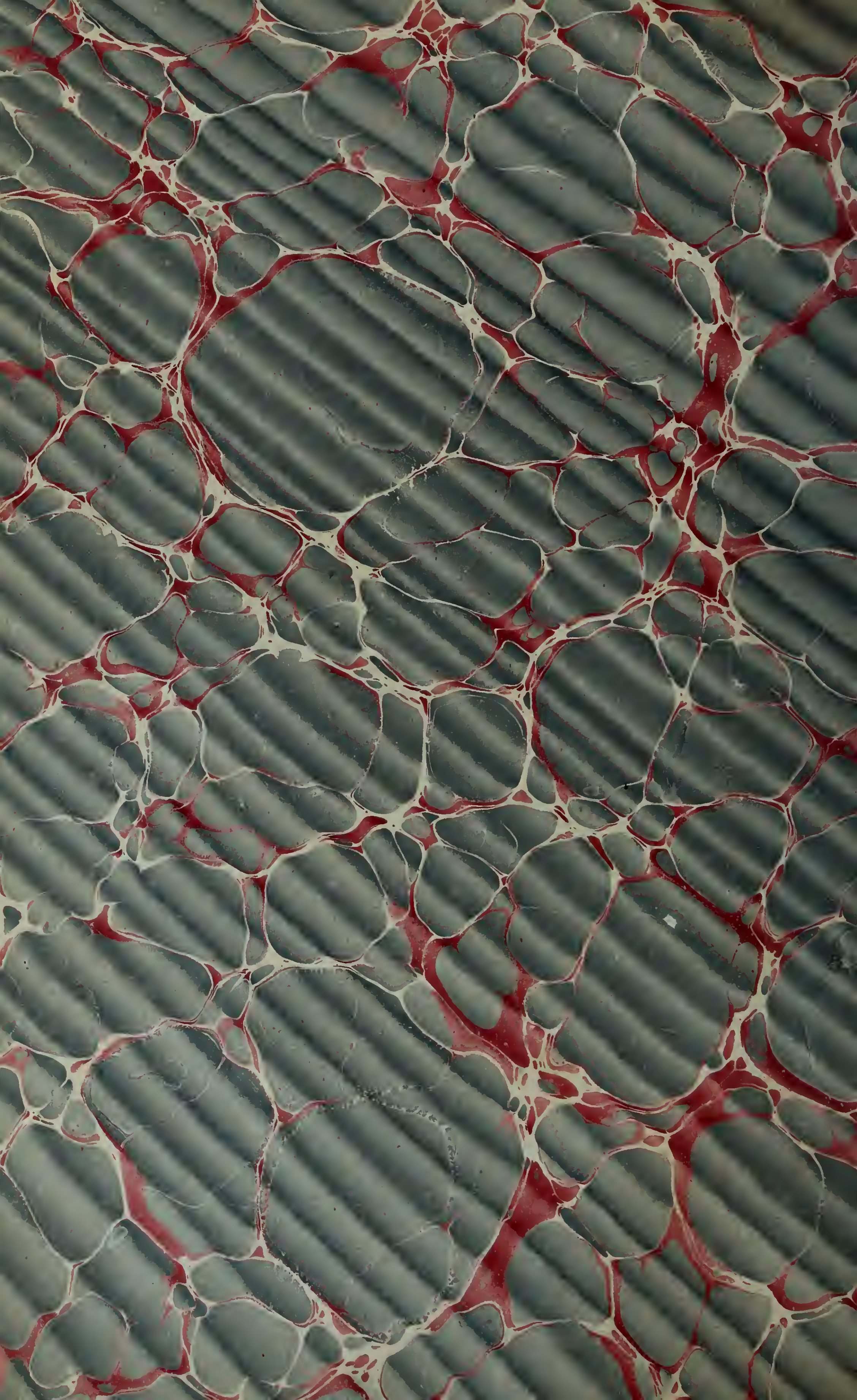
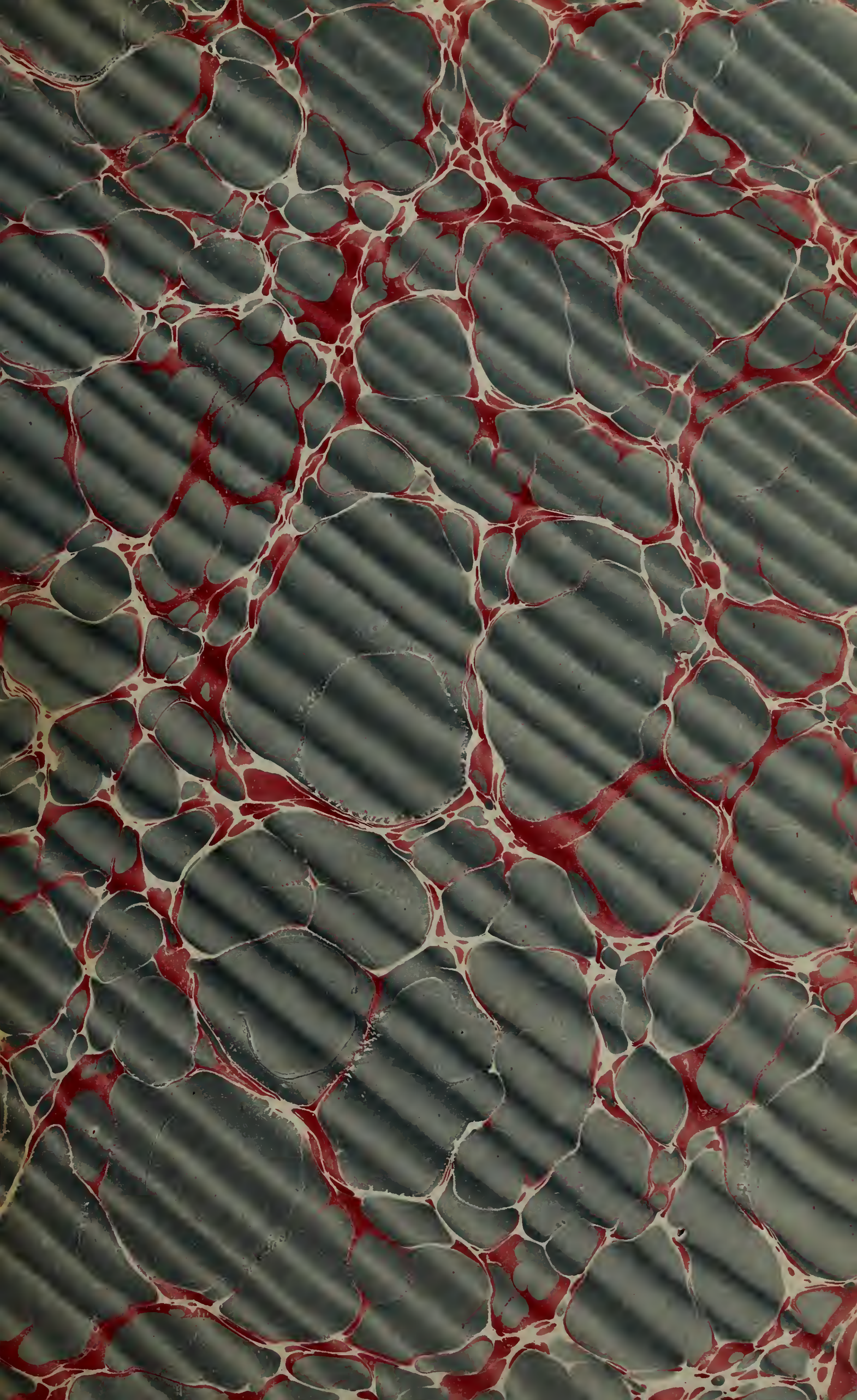






4 Livraisons par semaine. — 1re Livraison gratuite. — 5 centimes chaque livraison

LES

MARTYRS DE LA VIE

PAR

DUBUT DE LAFOREST



L. BOULANGER, éditeur, 90, boulevard Montparnasse, Paris.

LES
MARTYRS DE LA VIE

I

L'ABANDONNÉ

I

— Pierre Fargue, levez-vous !

Celui auquel le président de la neuvième chambre venait de s'adresser, était debout, mais si petit, si frêle, qu'il se perdait au milieu des individus encore assis sur le banc.

— Fargue, levez-vous donc ! cria le magistrat, irrité.

Une voix d'enfant répondit :

— Je suis levé, m'sieu.

Alors, M. Abel Désormeaux commença l'interrogatoire :

— Vous vous nommez Pierre Fargue ?

— Oui, m'sieu.

— Vous êtes né à Paris... Vos parents ?

— Morts.

— Ni père, ni mère ?

— Personne.

En juge habitué à expédier des vagabonds et des chevaliers d'industrie, le président psalmodia le procès-verbal des gardiens de la paix... « ...en état de vagabondage... boulevard des Italiens... »

Et il conclut brusquement :

— Pierre Fargue, vous reconnaissez avoir été surpris en état de vagabondage, dans la soirée du 7 novembre 1880?

— Je ne faisais pas de mal...

— C'est bon... Taisez-vous !

Déjà, le magistrat empoignait le code, mais l'abandonné mit ses deux petits bras en avant comme pour arrêter les rigueurs de la loi ; et il y avait tant de souffrance dans ce geste suprême de détresse ; il y avait tant de disproportion entre les familiers de la Correctionnelle et cet orphelin à tête brune, jeté là, sous la livrée grisâtre de la Petite-Roquette ; il y avait tant d'injustice et de malheur autour de ce corps tremblant et jeune, tant de larmes contenues en ces yeux rouges qui imploraient, au-dessus des hommes, le Christ immobile, qu'un frisson courut à travers les robes noires et que le président Désormeaux sentit son cœur battre plus fort et s'ouvrir à la pitié.

— Voyons, mon pauvre enfant, vous voulez parler ; nous vous écoutons...

Pierre gardait le silence, ne trouvant rien à dire ; M. Désormeaux, qui tenait une feuille de renseignements, l'encouragea :

— Vos parents étaient de braves gens... un bon ouvrier, n'est-ce pas, votre père ?

— Oui, m'sieu... un ciseleur sur métaux.

— Et votre mère, elle vous aimait bien ?

— Oh ! oui, m'sieu, elle m'aimait bien !

Il essuya de grosses larmes et s'enhardit :

— Autrefois, nous étions heureux... Papa gagnait beaucoup d'argent... Il me donnait des jouets... Maman avait une belle robe, le dimanche, et on courait, tous trois, à la campagne... Mais, papa est tombé malade, en rentrant de l'atelier... Il a souffert des semaines et des mois... Il est mort.. Nous avons bien pleuré, et maman a dit : « Je t'aimerai pour deux, mon ange !... Oh ! je travaillerai, va !... » Chaque matin, elle me conduisait à l'école, revenait me prendre, et tout le jour, presque toute la nuit, elle faisait marcher sa machine à coudre... Elle n'était pas forte, maman.. Ça l'usait ; ça la tuait, m'sieu !... Quelquefois, un ami de papa, un grand rouge, entrait chez nous, et il criait à maman : « Pourquoi donc que vous gardez ce gosse ?... Envoyez-le à l'hospice, et je vous épouse ! » Maman ne voulait pas ; elle n'a jamais voulu, maman !... Ensuite, nous sommes restés seuls.. Il n'y avait pas de travail au magasin, et la mère s'est mise à faire des ménages... Elle toussait, toussait, ne mangeait plus, et l'autre matin, en m'éveillant près d'elle, comme j'allais l'embrasser, je l'ai sentie toute froide... Elle était morte... Le soir de l'enterrement, la concierge m'a dit de partir... Nous devions deux termes, et le propriétaire a tout gardé... Alors, m'sieu, je suis descendu dans la rue...

Des murmures s'élevèrent, et pour masquer la honte flagrante de notre ordre social, le président observa :

— Il est évident que si l'Assistance publique avait été au courant de cette situation, elle serait intervenue .. Et, il ne s'est donc trouvé personne pour vous recueillir, pour vous aider ?

— Non, m'sieu.. personne... personne... J'ai essayé de mendier, mais je ne

savais pas... On me refusait, on m'insultait... Je n'osais plus... J'ai couché sous les ponts, dans les chantiers, dans les tuyaux d'égout pas encore posés... De bonne heure, je cherchais des os et des croûtons de pain dans les tas d'ordures ; mais, je n'ai pas volé !... Un soir, j'avais bien faim ; j'avais grand froid ; je me suis arrêté pour regarder une maison toute dorée... Un petit homme à longue barbe, qui ramassait sur les trottoirs des bouts de cigarette avec sa canne pointue, a voulu m'emmener... Il me faisait peur !... J'ai couru plus loin... Mes oreilles bourdonnaient .. Les grandes lumières blanches des boulevards m'aveuglaient... Je n'en pouvais plus... On me heurtait... Et il me semblait que tout ce monde cherchait à m'écraser !... Je tombai sur un banc... Je commençais à m'endormir, lorsque les agents me secouèrent pour me mener au poste où j'ai passé la nuit... Dès le lendemain, la voiture m'a conduit au Dépôt, ensuite chez M. le juge d'instruction, puis à la Petite-Roquette, et voilà, m'sieu...

Pendant la confession du jeune détenu, M. Abel Désormeaux, long et maigre en sa robe noire, les lèvres rasées, les favoris gris et courts, la toque aux galons d'argent un peu inclinée à droite, les yeux rêveurs sous un binocle d'or, s'était renversé dans son fauteuil. A ses côtés, les deux assesseurs, l'un très gros, chauve, sans barbe, le teint rose, la bouche épanouie ; l'autre, mince et poilu de blanc, avec le regard doux et vague d'une tête de mouton, venaient d'abandonner les dossiers qu'ils compulsaient.

Et les trois juges, visiblement émus par le récit de Fargue, oubliaient les autres causes, n'osant appliquer la loi barbare et injuste, la loi qui allait atteindre cet enfant, cet innocent, et le châtier — parce qu'il demeurait seul et pauvre — d'une peine plus lourde que toutes les corrections réservées à ses voisins.

On observait là, sur le banc des prévenus, une blonde grasse, habillée de soie jaune ; un sinistre voyou imberbe ; un grand gaillard en blouse bleue ; une vieille femme drapée de haillons, et, près d'elle, un beau monsieur en smoking, un gentleman frisé, pommadé, ganté, verni, les moustaches noires cosmétiquées, un boulevardier fort ennuyé du contact de ces gens — pas de son monde.

Celui-ci — un banquier-marron — avait ruiné des milliers de négociants, d'industriels, de bourgeois, d'ouvriers et de concierges, grâce à ces prospectus raccrocheurs qui annonçaient des 10 0/0 d'intérêts par mois ; celle-là — une marchande à la toilette — faisait le commerce des vierges ; celle-là encore — la vieille — exploitait l'enfance et la torturait ; l'homme en blouse bleue devait répondre d'une escroquerie ; le voyou, de plusieurs vols à l'étalage. Mais, tous, ils en seraient quittes pour des semaines ou des jours de prison, alors que Pierre Fargue, l'enfant de dix ans — accusé d'être sans pain, sans vêture, sans abri — entendrait peut-être la justice le priver de sa liberté, jusqu'à la vingtième année.

M. Abel Désormeaux se dressa vers le public :

— Y a-t-il quelqu'un dans l'auditoire qui réponde et veuille se charger de Pierre Fargue ?

Certes, au milieu du décor banal, entre la foule des témoins, des oisifs et des stagiaires, se rencontraient de bonnes âmes; mais, l'adoption d'un orphelin est chose grave, souvent impossible, parfois dangereuse Et si des poitrines gémirent, et si des yeux se mouillèrent de larmes, un silence accueillit les paroles du président.

Après avoir interrogé le ministère public, un jeune substitut, qui réclama l'application de la loi, M. Désormeaux donna lecture des articles 66 et 271 du Code pénal. et avant de prononcer le jugement, il dit tour à tour à ses assesseurs :

— Le pauvre petit... Jusqu'à quatorze ans seulement, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien assez ! fit le juge de gauche, dernier nommé et interrogé le premier, selon l'usage.

— Quatorze ans... Très bien ! insista l'homme de droite, en opinant de la toque.

Aussitôt, le président, plein de la belle sérénité d'une conscience tranquille :

« — Attendu qu'il est suffisamment établi que le nommé Fargue (Pierre) s'est rendu coupable dans la soirée du 7 novembre 1880, du délit de vagabondage, délit prévu par l'article 271 du Code pénal;

« Mais que, d'autre part, le dit Fargue n'étant pas encore âgé de seize ans, échappe à la loi, etc., etc.;

« Le Tribunal l'acquitte du délit pour lequel il a été poursuivi, comme ayant agi sans discernement et ordonne, en conformité de l'article 66 du Code pénal, qu'il sera conduit dans une maison de correction, pour y être élevé et détenu jusqu'à sa quatorzième année. »

— Bravo ! cria dans la salle une voix qui se faisait l'écho de l'auditoire.

— Silence ! glapit l'huissier.

Malgré l'huissier, un « ah ! » de satisfaction monta de tous les cœurs.

La justice aurait pu condamner Fargue à la détention jusqu'à l'âge de vingt ans — et le public eût poussé un « oh ! » de révolte. Elle — la bonne justice — s'arrêtait à six ans de moins, et tant de miséricorde valait bien le « ah ! » général, le « ah ! » de victoire, le « ah ! » de la Fraternité !

Pierre restait debout, inerte, livide, ne comprenant qu'une chose, lui, c'est qu'on allait de nouveau l'enfermer et l'exiler loin du monde.

Et des pensées trop lourdes pour sa jeune imagination l'endolorissaient d'effroyables angoisses : il songeait aux parents morts, à la prière bégayée sous les yeux maternels, et, abandonné des hommes, il regardait là-haut, dominant ses trois juges — les bras étendus, les mains sanglantes, la tête douloureusement penchée, la poitrine meurtrie, les lèvres entr'ouvertes en un dernier appel et un dernier pardon, Celui qui a dit : « Laissez venir a moi les petits enfants ! »

— A quatorze ans, conclut M. Désormeaux, avec un geste dégagé, on le mettra en apprentissage !... Greffier, appelez une autre cause...

Un garde de Paris toucha légèrement l'épaule du détenu et lui fit signe de le suivre.

L'enfant obéit.

Dans le couloir, son garde s'excusa presque de lui mettre les menottes : « Que veux-tu, c'est la loi ! »

Ils descendirent l'escalier qui mène au Dépôt et à la cour de la Sainte-Chapelle où quelques voitures attendaient.

On hissa Fargue sur le marchepied d'un des « paniers à salade » ; on vous le vérouilla en l'une des cellules libres — et, le municipal tout droit et armé, au seuil de la guimbarde administrative, deux vigoureux chevaux emportèrent le contingent vers la Petite-Roquette.

Tout le long du trajet, Pierre fut agité, remué, secoué, balloté, comprimé, mouillé, essuyé, comme la salade à laquelle le véhicule doit son nom. Mais déjà, il avait accompli de la même manière le parcours du poste au Dépôt, du Dépôt à la prison et de la prison au Palais de Justice, et s'il ne s'y habituait pas encore, d'autres idées l'éveillaient pour de nouvelles terreurs.

Quand la voiture entra dans l'une des cours centrales de la Petite-Roquette, un gardien en costume bleu sombre, la tunique brodée au collet de deux blanches étoiles, reçut le premier client ; puis, il en vint d'autres, et l'on entendit, après les formalités du greffe, les voix des gardiens qui, de bas en haut, se répondaient :

— Envoyez le 4 !

— Voilà le 4 !

— 62, ici !

— 331, là !

C'était le tour de Pierre Fargue,

— Eh bien ! et votre numéro? dit un des hommes, en inspectant la livrée du détenu... Allons, au greffe !

Fargue tira de sa poche une planchette où se lisait un numéro en lettre noires. Désormais, il n'avait plus de nom ; il redevenait le 109.

— Envoyez !

Au fur et à mesure, les jeunes prisonniers marchaient à droite ou à gauche des grands couloirs et des vastes bâtiments reliés ensemble par des tours ; ils suivaient des ponts de fer suspendus et se perdaient — sans bruit.

Les ombres bizarres que projetait l'enchevêtrement métallique des hauteurs rampaient aux quatre coins de la cour et s'allongeaient sur les trois étages des fenêtres closes et de la petite grille de cellules. Pas un arbre ; pas la moindre verdure automnale ; une fontaine dormante. Plus d'envoi de gardien à gardien ; plus une parole ! Seules, les ombres vacillaient, dansaient, éperdues, sous le ciel mort ; et il régnait là un tel silence des êtres que les choses en étaient endeuillies et accablées.

Placide, grand homme roux aux yeux de veau, l'un des surveillants du premier

étage (sections de jeunes détenus et quartier de « la correction paternelle »), attendait le 109, au bout du pont.

Il le mena vers la cellule que l'enfant avait quitté, le matin, pour se rendre à l'audience.

— Combien as-tu attrapé ?

— Jusqu'à quatorze ans, répondit Pierre, avec un gros sanglot.

— Quatorze ans ?... Eh bien ! je te conseille de te plaindre !... Mais, mon garçon, il y en a beaucoup qui n'ont pas fait plus mal que toi et qui *écopent* jusqu'à vingt ans !.... Voici ton numéro... As-tu faim ?

— Non, m'sieu... Merci...

— Tu sais, si tu as besoin de moi, place la cheville dans le premier rond du guichet... En bas, c'est pour le sous-entrepreneur...

— Je voudrais faire quelque chose, m'sieu... Je m'ennuie tant !

— Le travail manuel n'est obligatoire qu'à partir de la douzième année... Enfin, puisque tu as bon courage, 109, j'en dirai un mot à monsieur Blaise Talandier, le gardien chef... Ça t'amusera de faire des fleurs, des couronnes mortuaires ou des lanternes vénitiennes ?

— Oh ! oui !... Si l'on m'apprenait...

— Le sous-entrepreneur, monsieur Eugène Chabrol te montrera, si le chef l'y autorise... En attendant, tu as des livres que t'a donnés l'instituteur, monsieur Jean ?

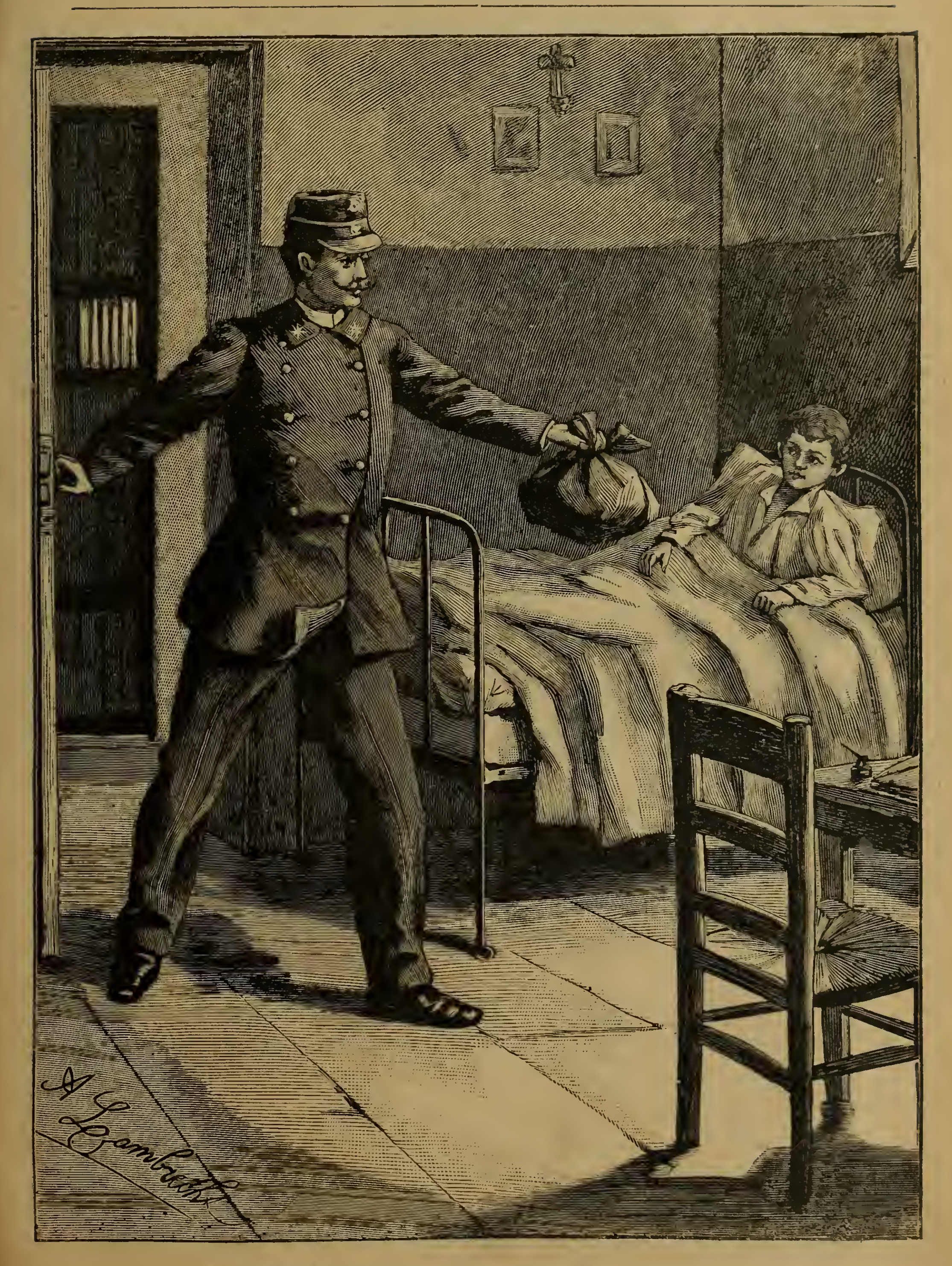
— Oui, m'sieu... Mais ça se brouille... Je ne sais pas assez lire pour lire toujours et je n'ai pas la force de penser... longtemps, m'sieu.

Sur cette parole peut-être profonde, l'homme sortit et mit le verrou.

Toute semblable aux autres, la cellule, pavée de briques, mesurait deux mètres cinquante sur deux mètres, en largeur et en hauteur. Il y avait une table, une chaise, et quelques ustensiles de propreté, un lit de fer adossé à la cloison et dont la garniture devait être repliée, le matin.

Par la fenêtre cadenassée et aux vitres dépolies, entrait un jour blafard. Le carreau grillé et le guichet de surveillance laissaient siffler un courant d'air, et la petite prison — malgré le calorifère central et invisible — était lugubre et froide, d'un froid de tombeau.

Depuis trois semaines qu'il vivait ou mourait là, Pierre Fargue exécutait les divers articles du règlement, sans s'attirer aucun reproche. Le matin, à sept heures (six heures, en été) on sonnait la cloche du réveil : après la prière qu'un des enfants balbutiait tout seul, au milieu du couloir de chaque division, les jeunes détenus allaient, à tour de rôle, se laver à la fontaine cellulaire. Entre les trois repas de la matinée, de midi et de quatres heures, entre les gamelles distribuées isolément aux prisonniers, les autres — les âgés d'au moins douze ans — avaient huit heures de travail industriel ; mais, comme eux tous, Fargue descendait au promenoir et passait une heure à l'école, dans la chapelle.



Placide lança vers le lit de Pierre un paquet de vêtements.

Maintenant, Pierre se retrouvait encore seul devant la table du 109. Il admira des images religieuses, des saints et des saintes, des anges, un cadeau de l'aumônier; puis il fit un devoir d'arithmétique, mais déjà, les ténèbres emplissaient la chambre, et le studieux élève qui se privait des gravures dentelées et dorées, de toutes les visions éclatantes du Paradis lointain, dut abandonner son labeur.

Alors, les réalités vengeresses chassèrent les tableaux d'une enfance jadis heureuse, et tout espoir s'évanouit, sous le torrent des larmes maîtrisées. O mon Dieu, que d'épreuves! Que de rigueurs! Que d'abominables angoisses! Pourquoi?... Est-ce que le père n'avait pas donné l'exemple de l'honneur et du travail! Est-ce que la maman n'avait pas été une chrétienne, honorable et vaillante, jusque dans la misère, jusque dans l'agonie?

Il ne pleurait plus; il était très grave.

Fargue oubliait les petits camarades de l'école, les jeux, les soleils du dimanche, le foyer du bonheur, et sa pensée le transportait à l'audience de correctionnelle. Vraiment, il s'étonnait que tant de gens se fussent dérangés pour un chétif garçon comme lui. Et des messieurs, du beau monde! Les trois en robe noire, avec leurs toques argentées, l'autre, plus jeune et également en toque et robe, qui ne prononça que deux mots : « La loi... » puis, d'autres encore, le greffier, les gardes, les avocats, les huissiers, les témoins, les curieux! Il songeait à ses voisins du banc, à ce personnage qui, seul, bravait les juges, de son regard d'aigle, pendant que le troupeau — les dames, le voyou et le maquignon en blouse — restait, humble, les yeux au parquet.

Cette idée l'humiliait que personne n'eût répondu à l'appel du président : « Quelqu'un veut-il se charger de Pierre Fargue?... « Non, personne!... Et il se disait : « Hélas! que vais-je devenir!... Si quelqu'un m'avait réclamé, oh! comme je l'aurais aimé, celui-là!... mais non, personne!... » Et, il comprenait que la vie est mauvaise, que tout est mort pour les enfants qui n'ont ni père, ni mère!

La porte s'ouvrit, et une voix cria :

— La soupe!

Dans le couloir, escortés par les gardiens, trois ou quatre jeunes hommes, vêtus du costume des prisonniers, apportaient de cellule en cellule des gamelles de fer-blanc où l'on voyait nager, entre les légumes et le bouillon, des lichettes de viande.

Ces individus, au nombre de quarante, aidaient les vingt-cinq gardiens : on les nommait « hospitalisés », et on les hébergeait là, eux sans gîte, à la sortie de la maison de Nanterre.

109 prit en tremblant la gamelle et un morceau de pain :

— Merci, m'sieu.

— Il est défendu de parler! hurla Placide.

Et refermant la porte, il dit à ceux qui l'entouraient :

— Ce serait du propre, si l'on autorisait les conversations de nos trois cents quarante numéros! Nous en entendrions de belles, avec les adultes du deuxième, un tas de marlous!... Il n'y a que les cochers et les loueurs de garni, au troisième, qui aient le droit de bavarder ensemble dans leur cour — et ils ne se gênent pas, ces messieurs!... En route, vous autres!

Pierre Fargue mangea à peine, et vers sept heures, dès que le détenu fut au lit, Placide entra sans dire un mot pour enlever la gamelle, le petit lumignon et les vêtements. Ainsi, chaque soir, afin de prévenir toute vélléité d'évasion, les gardiens faisaient une rafle complète des habits de leurs prisonniers.

L'enfant ne dormait pas. Il entendait, à de réguliers intervalles, le veilleur qui marquait son passage au tableau de ronde. Cet homme, chaussé d'espadrilles, une lanterne à la main, opérait la déclanche d'un morceau de fer sur le cadran nocturne; il élevait son falot, braquait un œil au guichet. Comme toutes les nuits, il passa douze fois, d'heure en heure, et par l'habitude des trois semaines écoulées, Fargue notait les longs espaces — avec le bruit du tableau et les indécises lueurs de la lanterne rouge.

A la septième du jour, tandis que la cloche sonnait, Placide lança vers le lit de Pierre un paquet de vêtements :

— 109, à la fontaine!

En bras de chemise, muni d'un essuie-main, d'une terrine et d'un savon, le détenu courut à la fontaine.

— Plus vite que ça!

— Un autre!

— 109, au promenoir!

Fargue rentra dans la cellule pour compléter sa livrée grisâtre, et chaussé de sabots, coiffé d'une casquette, tenant à la main son numéro, il descendit les ponts de fer.

Des hommes le mirent « en récréation ».

Sous le froid vif, il marchait en une des vingt cours grillées, cages étroites et aux murailles hautes, mais qui tout de même laissaient voir un peu de ciel.

— Une... deux!

Là-bas, au centre du chemin de ronde, un gardien commandait les exercices d'assouplissement :

— 58... Une... deux!... Autant!... Une... deux!...

Entre les séparations des cours voisines, quelques jeunes moineaux essayaient de se poser. Fargue aurait voulu leur donner du pain; il en cherchait, lorsque, tout à coup, une grosse boulette qu'on venait de jeter par-dessus la muraille, tomba près de lui.

— Du pain! fit-il, heureux... Ah! j'en apporterai tous les jours!

Et comme il ramassait la boulette et s'arrêtait surpris, en l'émiettant, d'y

trouver un billet, deux honorables et vieux moineaux — les parents des jeunes — commencèrent de piailler : « Tui ! Tui ! Tui !... Petits vagabonds, ne restez pas là !... Tui ! Tui ! Tui !... On va vous juger, vous griller, vous numéroter !... Tui ! Tui ! Tui !... Venez avec nous dans les greniers ouverts !... Tui ! Tui ! Tui !.. La liberté vaut mieux que le mouron des cages !... Tui ! Tui ! Tui !... Vous naquîtes moineaux et non pas serins !... Nous veillons sur vous ! nous vous nourrissons, nous vous protégeons !... Tui ! Tui ! Tui !... Chez nous, il n'y a pas d'abandonnés !... Tui ! Tui ! Nous ne sommes pas si égoïstes et si lâches que les hommes, et vous n'êtes pas si bêtes que leurs petits !... Fuyez !... C'est la tristesse !... Fuyez !... c'est la honte !... Fuyez ! c'est la mort !... Fuyez !... Fuyez !... Fuyez !.. Tui !... Tui !... Tui !... Tui !... Tui !...

Et les libres oiseaux, dédaignant la pâture, s'envolèrent de la Petite-Roquette, en un joyeux battement d'ailes.

Pierre les suivit d'un triste regard, et il déploya le billet :

« Si t'es un bon zig, envoie-moi du tabac par-dessus le mur... Je me languis de ne pas chiquer.

MICHEL ESPIDAC, dit *Le Mufle* — N° 215. »

P.-S. — Sur le *bifton* de réponse, indique ton numéro. »

Le 109 réfléchissait au moyen de faire savoir à son correspondant qu'il n'avait pas de tabac, mais l'heure du Mufle était écoulée, et le gardien gronda :

— 215, en cellule !

D'autres détenus occupèrent à la queue-leu-leu, et toujours isolément, les vingt cours grillées du promenoir.

A onze heures, Fargue eut, en cellule, la visite de l'aumônier, M. l'abbé Hugues d'Aulzon.

Ce prêtre, grand et robuste, âgé de quarante ans, venait de solliciter, au retour des missions lointaines, la lourde tâche de la Petite-Roquette. Les cheveux courts, le visage bronzé, les yeux pleins d'intelligence, d'énergie ou de douceur, il portait toute la barbe noire qui masquait le rabat de sa soutane.

L'abbé Hugues prit place sur l'unique chaise, et attirant le malheureux contre son cœur, il le baisa au front :

— Ne tremble pas ainsi, mon pauvre bébé...

Il gardait entre ses mains les petits doigts glacés du promeneur solitaire et s'appliquait doucement à les réchauffer.

— Voyons, ne tremble plus... Tu me fais mal !

Puis, il lui parla de Dieu, du souverain Juge auquel on devait offrir ses tristesses. Dieu les acceptait toujours, et s'il nous châtiait dans ce monde, il nous récompensait dans l'autre.

Mais, vraiment, l'épreuve semblait trop hâtive pour être efficace; elle semblait trop dure à l'ancien et brillant soldat, au gentilhomme issu d'une des plus illustres familles de Lorraine, au missionnaire, habitué, lui, à subir toutes les privations et à se moquer de tous les dangers.

— Bientôt, dit-il, nous t'enverrons en colonie, et là-bas, du moins, tu vivras au soleil!

Après la soupe de midi, Placide vint ouvrir la cellule du 109 :

— En classe!

Le long des ponts, Fargue exécuta les ordres de marche des surveillants : « Par ici!... Par là!... Droite!... Gauche!...

En entrant dans la rotonde centrale, tour isolée où se trouve la chapelle qui sert à la fois au culte et à l'école, chaque détenu pendait son numéro à la stalle, dont il faisait aussitôt jouer la mince porte de bois pour se mettre lui-même en cellule.

Les prisonniers arrivaient, un à un, de leur division.

Sur les cinq cents boîtes disposées devant l'autel, en amphithéâtre, une quarantaine seulement était garnie. De petites têtes, blondes ou brunes, toutes rasées, en émergeaient, les unes, douces, confiantes et naïves, d'autres, bizarres, tourmentées, d'autres encore, scélérates, presque féroces et mûries par le vice. Et de même que, sous le dôme, la section des jeunes détenus offrait moins de banalité qu'une classe d'écoliers, ainsi, M. Jean, l'instituteur de la Petite-Roquette, debout près de la mappemonde et du tableau noir, vêtu d'un pantalon, d'un gilet et d'une redingote sombres, avait un langage de circonstance — plutôt des gestes que des paroles — et quelque chose de très spécial, de douloureux et de comique, dans ses allures lourdes d'homme grisonnant et trapu, dans sa tête ronde et glabre de comédien, de pénitent ou de forçat.

M. Jean, la craie à la main, allongea de belles lettres anglaises sur le tableau noir : *La Paresse est un des sept péchés capitaux*, et il dit :

— 213, épelez!

— J'sais pas, grogna une tête brune et macabre au nez aplati, aux narines dilatées et sensuelles, dont le regard — deux cavernes qui bien que lumineuses, semblaient vides, tant elles étaient démesurément vastes — et les lèvres gloutonnes, exhibant une double rangée de dents blanches, toujours prêtes à claquer et à broyer l'argot, justifiaient son sobriquet de Tête-de-Mort.

— Il n'a pas d'instruction, Tête-de-Mort, et j'en ai, moi! ricana une figure simiesque, un véritable singe rouge, avec des rapports à l'orang noir, de la tribu des catarhinins: la peau olivâtre, les membres longs et grêles, la cloison nasale très étroite, dirigée en bas, le torse énergique et svelte, les yeux vifs, le museau proéminent.

Il lui manquait la queue, le poil de la bête et les favoris roux, mais son

angle facial demeurait inférieur à celui de la plupart des jeunes catarhinins.

— Silence, 215 !... 109, épelez!

Fargue voulut se lever comme autrefois à l'appel du maître; il se heurta contre le plafond de la boîte, et le choc eut le pouvoir d'arracher des bravos et des rires à ses voisins.

— Pan ! fit encore le 215.

L'instituteur se dressait :

— 215, pendant deux jours, vous serez privé de récréation, de correspondance et de visites.

— Zut !

— 215, je vais vous envoyer au cachot.

— Zut!

— Le 215, au cachot !

Un gardien tenait le 215 et l'obligeait à sortir par le chemin de ronde, lorsque Tête de-Mort cria :

— Ce n'est pas chouette !... Le Mufle est mon bibi ; je l'adore et je le défends! Vous, l'instituteur, vous êtes...

— Au cachot, le 213 !

Michel Espidac, dit Le Mufle, et Auguste Goussard, dit Tête-de-Mort, suivirent les geôliers, et Pierre Fargue put observer dans le 215 son correspondant du promenoir cellulaire. Les détenus, âgés le premier de douze ans et l'autre de treize, inspiraient tous deux à l'orphelin une instinctive horreur.

— 109, épelez!

— Grand L-a, La, grand P-a Pa, r-e-s, res-s-e, se... Paresse...

— Très bien, 109... A vous, 17.

Celui-ci — un petit nègre, nommé Poléma — continua l'épellation avec les « massa » et les divers vocables de sa race ; puis, monsieur Jean, ayant terminé un cours de géographie et distribué quelques devoirs, tous les prisonniers, un à un, regagnèrent leurs cellules.

Les jours et les nuits s'égrenaient, pareils, à l'exception du dimanche où les enfants et les adultes — quand ces derniers en exprimaient le désir — assistaient à la messe, toujours captifs dans les stalles de l'amphithéâtre.

Pour occuper la journée de repos, un détenu, perché sur la haute chaise d'un couloir, lisait de belles aventures, mais les chambres restaient fermées, et la voix n'arrivait jamais à franchir, nette et précise, le petit judas. Ceux qui démêlaient quelque chose, laissaient courir et s'exalter leur âme vagabonde, au milieu des incertitudes, des erreurs et des mensonges, entre les héros de soie et d'or, tous honnêtes, riches, généreux, et si loin, hélas! de tant de misère!

Fargue n'osait pas renouveler sa demande de travail à Placide qui n'y songeait plus. Et il entendait les mêmes bruits aux mêmes heures, et il souffrait

du même et terrible silence. Un mouvement d'horloge — une mécanique cérébrale nouvelle — avait, chez l'enfant, remplacé le système habituel de nos idées, de leurs germes et de leurs éclosions.

Des lectures, il ne voyait que l'assemblage des lettres et des phrases; de l'écriture, il ne voyait que les lignes, sans pouvoir extraire une idée générale.

La parole morte, tous les ressorts de l'activité humaine ankylosés, toutes les cases de l'intellect presque fermées, les ordres des gardiens et les leçons de l'instituteur venaient s'implanter en lui, non plus comme dans un être vivant, mais comme sur une chose docile. Avec la crainte des geôliers, avec l'effroi de l'isolement, l'angoisse des ténèbres, la privation, en dehors d'une heure par jour, du moindre lambeau d'azur, le petit prisonnier sentait ses forces diminuer, son cerveau vide s'obscurcir. Et plus que tout, le silence, un silence fait de deuil, un silence si profond qu'il devient à l'esprit comme une matière tangible — dans l'amplitude des gouffres et les lourdeurs de masses inertes successives et correspondantes à la durée — le monstre du silence environnait sa victime.

Ecrasé par le mystérieux fardeau, le jeune détenu en arriva à regretter les quelques aurores de malheur où il errait, sans pain et sans gîte, disputant aux chiens les boîtes à ordures. Autrefois, il marchait, galopait, le ventre creux, mais à l'air, au soleil, et maintenant, la ratouille des prisons l'étouffait ; il haletait, esclave de l'ombre, les mains glacées, le front endolori, les idées perdues.

Sa pauvre psychologie d'enfant ne dépassait pas les limites ordinaires : mais s'il demeurait incapable de noter la déperdition des éléments intellectuels, il pouvait mesurer, au trop large de ses habits, le désastre physique.

Un matin, Placide qui depuis plusieurs jours retirait encore à moitié pleine la gamelle de Fargue avertit Blaise Talandier, gardien chef, en train d'arpenter les couloirs.

— Chef, le 109 ne se nourrit pas.

— Malade ?

— Il dit que non... Le 109 a maigri beaucoup... Il a l'air idiot, ce garçon-là!

Talandier, petit homme aux moustaches noires, très droit en son costume d'adjudant, se dirigeait vers la chambre de Pierre, lorsqu'un bébé de cinq ans — un détenu qu'on n'osait pas mettre en cellule — monta « à quatre pattes » l'escalier et vint se jeter entre les jambes du chef.

— 302, sourit Blaise, je t'ai défendu de me suivre... Descends te chauffer au greffe... Où ton cerceau ?

Le 302 se cramponnait à l'homme et ne voulait pas le quitter. Il le suivait du greffe à la cour et de la rotonde aux couloirs ; il le suivait, tel un barbet chétif auquel cet homunculus ressemblait, avec sa tête noirâtre, sa livrée grise et poilue, ses pattes frêles, ses yeux ronds, mouillés et brillants.

Placide tira le verrou du 109, et, à l'entrée du chef, Pierre se leva, se découvrit et salua militairement.

— 109, dit Talandier, on ne mange plus à ce qu'il paraît... Et pourquoi ne mange-t-on plus ?

— Je n'ai pas faim, m'sieur le gardien chef,

— Si tu es malade, on va te porter à la visite.

— Non, m'sieur le gardien chef, je ne suis pas malade.

— Tu t'ennuies ?

L'enfant, habitué au silence, répondit négativement d'un signe de tête ; puis il éclata en sanglots.

— Regarde, continua le chef, en désignant le 302 qui attendait au seuil de la porte ouverte, nous en avons de plus petits que toi... Du courage, 109 !..

Mais, le soir, Pierre ne toucha pas à sa gamelle.

— Est-ce que la soupe n'est pas bonne ? vociféra Placide.

— Si... Je crois...

— Les haricots sont assez cuits ?

— Oui...

— Eh bien, alors !

II

Boulevard Péreire, dans le petit salon de l'hôtel Kerden, tante Yvonne, ce matin de décembre, travaillait à un ouvrage de tapisserie.

En robe mauve, coiffée d'un léger bonnet de dentelles précieuses et sombres, elle était assise devant la cheminée et les flammes claires et joyeuses, allumaient son visage aux tons de vieil ivoire. Toute petite, svelte, avec une chevelure grise poudrée, les yeux bruns et doux, les traits délicats, un peu effacés, un peu ridés, elle ne cherchait point les artifices pour combattre l'injure de la soixantaine, mais elle s'enorgueillissait de ses dents blanches et souriait volontiers d'un sourire aimable, souvent spirituel, toujours indulgent et affectueux.

Vieille demoiselle, tante Yvonne Kerden ignorait ces amertumes que beaucoup de filles anciennes étouffent en leur âme et dont le regain parfois les irrite. Si pour elle, comme pour toutes les vieilles gens, le passé était plein de vides et de deuils, au moins l'avenir germait dans une créature adorable et adorée.



Elle avançait, gantée de gris perle, la cravache à la main.

Les doigts fuselés manœuvraient l'aiguille à travers le canevas ; et de temps à autre, la douce personne observait la pendule de rocaille, un bijou du siècle dernier :

— Midi !... et pas rentrée !.... Encore quelque folie !

Yvonne se levait, inquiète, nerveuse, quand le salon, presque triste aux lueurs des bûches moribondes. avec ses fauteuils et ses canapés de bois recouverts de tapisseries, ses tables de laque, ses consoles de marbre, ses bibelots, ses chemins moelleux et ses lourdes tentures, s'illumina comme sous une flambée de soleil.

Mlle Marie-Thérèse Kerden venait d'entrer.

Elle s'avançait, haute et fière, gantée de gris-perle, la cravache à la main. Sous son petit chapeau d'homme, un flot de cheveux blonds cuivrés aux éclats métalliques, s'enroulait en d'énormes torsades : le visage, encore animé par une course rapide, la peau rose et vivante, la taille souple et moulée dans la robe de cheval d'un drap bleu-marine, les hanches fortes, balancées d'ondulations légères et inconsciemment voluptueuses, les pieds mignons comme les mains, et chaussés de bottes jaunes dont l'une était éperonnée d'argent, les yeux noirs, très grands, frangés de longs cils d'or, irradiés de lumière, en l'estompe apaisée des arcades et de leurs blondeurs, le nez aquilin aux ailes délicates le menton un peu charnu, frappé d'une fossette, les oreilles délicieusement ouvragées, les lèvres de chair neuve, humides et vivaces, fleurissant d'un sourire les quenottes, au pur émail — elle resplendissait de toute la virginale aurore de ses dix-sept ans.

Il y avait en elle de la chaleur, du sang, toute l'élégance de la Parisienne, et aussi quelquefois un nonchaloir exotique, au sortir d'un rêve génial d'artiste.

De ses beaux bras, elle entoura le cou de tante Yvonne, puis l'embrassa sur le front et les joues ;

— Ne vous fâchez pas, ma tante... Je n'ai pas voulu vous réveiller ; vous dormiez si bien !... A huit heures, je suis partie pour le Bois...

— Seule ?

— Mais oui, toute seule, avec, à la distance réglementaire, mes deux grooms Tom et Jack, qui me suivaient... Un bois merveilleux !... Des fourrés d'un jaune !... En l'air, une valse de copeaux d'or !... Si j'étais un grand peintre, au lieu d'être une médiocre statuaire, je me paierais ça ! En bas, puisqu'il faut redescendre : un monde « select », comme on dit, quelques officiers en tenue, des cuirassiers, des chasseurs, des dragons, le général de Bartignac, la duchesse de Melcuès, une amazone admirable, M. Valbeau, le leader de l'Extrême-gauche, l'adversaire de mon cher oncle et tuteur Mercier-Lacombe, enfin des gommeux, des rastas de l'Amérique du Sud, très jolies, très gentilles, d'ailleurs... Sultan, mon nouveau cheval, n'a pas été gentil, par exemple ; il se cabrait, faisait des sauts de mouton, essayait le grand

écart pour flatter sans doute une ancienne danseuse, étincelante et de mauvais goût, perchée sur une bête horrible, que trop de vieux messieurs saluaient au passage... La dame, pas le cheval.

— Et tu n'as pas eu peur?

— De la vieille danseuse? Oh! non!... Quant à Sultan, nous nous sommes compris, et il m'a juré, dans un hennissement gracieux, de devenir aimable... Tante Yvonne, je meurs de faim!

— Je n'attendais que toi.

— Ah! j'y songe... Après déjeuner, je vous emmène.

— Où ça?

— C'est une surprise.

— Et tu demandes que je te suive, sans savoir où tu me conduis?

— Précisément.

— Alors, je refuse.

— Vous êtes bien trop bonne pour cela, ma chère petite tante.

— Folle!

— Au retour, vous me remercierez.

— Encore faut-il que je sache...

— Rien du tout!

Et, s'esquivant, Marie-Thérèse ajouta:

— Du reste, si vous ne voulez pas m'accompagner de bon gré je vous enlève!

Dès que les deux femmes de Mlle Kerden eurent aidé leur jeune maîtresse à échanger son costume d'amazone contre une toilette de sortie presque grave, la demoiselle ordonna à l'une des servantes:

— Louise, vous direz à Antoine de faire atteler le landau... Ma tante et moi sortons immédiatement après déjeuner.

Puis se tournant vers la seconde femme:

— Julie, vous allez ranger dans mon atelier... mais avec des précautions pour mes plâtres et mes terres cuites... Si vous devez briser quelque chose, prenez plutôt de la vaisselle...

Louise et Julie, deux brunes et correctes soubrettes, s'inclinèrent, et Mlle Kerden reparut au salon pour offrir son bras à tante Yvonne et la conduire en la salle à manger dont un valet de pied ouvrait les portes.

A table, la jeune fille dit:

— Je viens de donner des ordres, et le landau sera prêt.

— Enfin où me mènes-tu? insista l'ancienne.

— Ne vous tourmentez pas... Vous ne devineriez jamais... Qu'il vous suffise d'un mot: c'est une œuvre charitable!

Debout, derrière les dames, un maître d'hôtel en frac noir et cravate blanche, les servait.

— Des pauvres à domicile, peut-être ? fit tante Yvonne, en acceptant du maître d'hôtel une côtelette papillotée.

— Oui, chère tante, des pauvres malheureux à domicile.

— Moi, je pensais que tu assisterais au cours de M. Sosthène La Palme et que nous irions ensuite au sermon du Père François Bazincourt...

— Nous entendrons, dimanche, le père Bazincourt qui est à la fois, un savant, un grand cœur et un homme très simple, l'orgueil de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit... M. Sosthène La Palme, lui, fait son cours le jeudi, et jeudi, ce n'est que demain, même au Collège de France.

— C'est juste.

Le domestique s'éloigna, et la grande demoiselle se mit à becqueter une grappe de raisins plongée dans un verre d'eau :

— Est-ce qu'il vous amuse, M. La Palme, avec ses théories, au sommet desquelles on a plus froid que sur le Mont-Blanc?... Soyez franche, ma tante, est-ce qu'il vous amuse ?

— Non, mais...

— Pourquoi donc allez-vous l'écouter ? Pourquoi m'y entraînez-vous ?

— Parce qu'il est bien qu'une jeune fille du monde...

— S'ennuie, par pose et par chic, n'est-ce pas?

— Tu as des expressions qui me font trembler !

— Je les retire ; mais, avouez-le tout de même : M. La Palme est stupide ?

— Marie-Thérèse !

— Oui, ma tante, ce philosophe-académicien, un songe-creux...

— Tu oublies que M. La Palme est l'un des amis intimes de ton oncle Désiré, de cet excellent Mercier-Lacombe...

— Oh ! quant à celui-là, c'est le modèle des députés et des braves gens, l'honneur de la Charente... Mon oncle Désiré, loyal, simple et généreux, je l'aime autant que je déteste l'immortel Sosthène!

— Ce pauvre M. La Palme!... Tu lui gardes rancune, depuis qu'il s'est permis de te donner des conseils, au sujet de ton bas-relief : *La Tribu errante*...

— Jolis, ses conseils!

Marie-Thérèse se leva, prit une pose académique, et imitant les gestes onctueux et l'organe sonore du professeur :

— Voyez-vous, mademoiselle, en art, il faut de l'idéal !... Sans idéal nous ne pouvons que nous courber dans les fanges et nous dégrader en des œuvres stériles ! Qu'on ne me parle pas de document, ni d'observation directe ! Pour être vraie, au sens psychologique du mot, la vérité doit être belle et pure ; elle doit incarner à nos yeux et à notre pensée, non point le spectacle des misères humaines et banales, mais le thème infini et glorieux des suggestives ivresses ! L'idéal, ah ! l'idéal, tout est là !... Vos petites musiciennes de *la Tribu errante*, je leur voudrais des

corps moins chétifs, des membres moins glacés, des regards moins douloureux ; elles seraient, si j'ose m'exprimer ainsi (je l'y autorisai), elles seraient plus nobles, plus angéliques, plus divines ; elles seraient des bienheureuses, avec dans leurs yeux les clartés de l'au delà... » Je hasardais : « Mais, monsieur le professeur, les petites musiciennes ont froid et faim, et malgré les guitares, les harpes et les violons, personne ne les invite à se chauffer, et personne ne leur jette de sous, ni de pain, ni même de gâteaux!... Monsieur, tout cela ne rend pas gai! » Il reprit et conclut : « Eh! qu'importe, mademoiselle, si l'idéal les élève et vous élève en même temps, loin de la matière, vers les domaines de la splendeur ! »

— Enfant terrible! soupira Yvonne qui riait aux larmes.

— Et son discours de réception à l'Académie française!.., Vous souvient-il?... On ne saurait imaginer rien de plus plat, de plus vide et de plus incolore!... Quel style!... La Palme, mais, c'est monsieur Joseph Prud'homme, l'ange de philosophie, la gloire du genre poncif et... pompier!

— De grâce, Marie-Thérèse, plus de ces vilaines expressions! Elles peuvent être tolérées chez ton professeur, M. Gustave Dombre ; elles sont au moins bizarres chez une jeune fille... Plus d'argot d'atelier, mignonne...

— Oui, ma tante.

Quelques minutes plus tard, les dames Kerden, chaudement emmitouflées de fourrures, montèrent dans le landau stationné sous le péristyle de l'hôtel.

Le valet de pied attendait des ordres.

— A la Petite Roquette! lui jeta Marie-Thérèse.

Yvonne eut un cri de révolte :

— Tu dis ?

— Je dis : A la Petite Roquette... C'est là où nous allons...

— Mais, c'est une prison ! Tu me mènes visiter des bandits, des voleurs, des assassins!

— Calmez-vous, chère tante,.. Ceux que nous trouverons là-bas sont de pauvres enfants... Ils pleurent ; ils souffrent... Vous m'aiderez à les consoler.

Elle articula ces paroles avec une émotion si profonde et une pitié si ardente que la vieille demoiselle lui saisit les mains et les garda entre les siennes, en couvrant la chérie d'un regard d'amour :

— Tu es aussi bonne que belle, mon adorée!... Eh bien, va pour la prison!

Le landau filait au trot de deux orloffs impériaux.

Yvonne objecta :

— On n'entre pas dans une prison comme au Louvre ou au Bon Marché... Il faut une autorisation spéciale, et nous n'en avons pas.

— J'en ai une.

— Qui te l'a donnée ?

— D'abord, je me suis renseignée ; j'ai fait bavarder l'oncle Désiré ; ensuite

j'ai écrit à M. le Directeur de l'administration pénitentiaire, et ce monsieur a eu la bienveillance de m'envoyer un permis... Oh ! il y a longtemps que je songe à cette visite !

— Vraiment ?

— Depuis le mois de septembre. L'idée m'en est venue au château de Montalbœuf, avant notre départ pour la Bretagne... Vous savez que dans les environs d'Angoulême, tout près de la grande distillerie de l'oncle Désiré, M. Firmin Vallade a institué une colonie pénitentiaire...

— Oui, un philanthrope, M. Vallade !

— Philanthrope, si vous l'exigez !... Il n'en est pas moins vrai qu'à la suite des désastres du phylloxéra, il a eu l'esprit de remplacer les vignes mortes par des cultures artificielles et le génie de faire travailler ses terres presque gratis par les jeunes détenus du Gouvernement. Mais, tout autre que lui utiliserait l'excellente aubaine, sans posséder peut-être ses qualités de directeur et ses vertus de père de famille... Un jour de chasse, je me suis arrêtée à la colonie des *Maisons-Blanches* ; j'ai interrogé les enfants, et là-bas, j'ai appris des histoires bien tristes, et entre autres détails, qu'une partie des malheureux arrivaient de la Petite-Roquette.

— Je comprends.

— Donc, ayant vu en Charente et au soleil les jeunes Parisiens transformés en laboureurs, je vous mène les voir à l'ombre, dans leurs cellules.

— Bien, ma belle.

Marie-Thérèse observait à travers les glaces de la voiture, les types, nouveaux à ses yeux, du boulevard Saint-Martin et de la place de la République ; Yvonne revit le passé.

Son frère, l'amiral Kerden, au retour d'une croisière dans le Pacifique, avait accompagné en Morbihan une jeune créole qu'il venait d'épouser à la Havane, attiré non par les millions, mais par les charmes et la beauté de Juana Melzza y Balnos. Quelques semaines après la naissance de Marie-Thérèse, la maman était morte d'une fièvre puerpérale, et Kerden, ivre de douleur, avait repris le commandement d'une escadre, pour aller se faire tuer en Chine.

Yvonne jura de remplacer les morts, et toute sa vie s'identifia au plaisir, à l'orgueil, au devoir d'élever sa nièce. On ne quittait plus les vastes domaines de Bretagne ; mais, l'enfant grandie, chaque année, à la belle saison, les dames Kerden s'en vinrent passer un mois au château de Montalbœuf, près de l'oncle et tuteur, M. Désiré Mercier-Lacombe. Celui-ci, riche bouilleur de crus, député de la première circonscription d'Angoulême, marié à une douce et noble femme, se voyait sans enfants, vers le déclin, et toute son amitié et toutes ses ambitions se résolvaient en Marie-Thérèse.

Tante Yvonne et l'oncle Désiré comprirent que le pays de Bretagne — malgré la magnificence des hautes falaises et les immensités des landes et de la mer — ne

devait pas plus être le cadre de l'héritière que le château de Montalbœuf, avec ses horizons moins vastes, et les vallées de l'Angoumois où grondaient les machines de la distillerie et s'enroulaient des kilomètres et des lieues de papier.

A M[lle] Kerden, à la fille du marin breton et de l'Espagnole, chez laquelle s'éveillèrent de bonne heure des idées artistiques, il fallait Paris! Il lui fallait le monde, ses élégances, la possibilité d'achever une éducation brillante et de développer les germes d'un intellect merveilleux.

La sœur de l'amiral pria M. Mercier-Lacombe de leur choisir un hôtel : le député de l'Angoumois indiquait une maison toute prête aux Champs-Elysées; mais Marie-Thérèse sut arracher à l'oncle le droit de bâtir.

Justement, elle rentrait avec sa tante d'un voyage en Italie, et, à Venise, elle avait acheté... un escalier de marbre, dans l'un de ces vieux monuments qui tremblent sur les eaux. La fantaisiste demoiselle tenait à son escalier qu'on lui enverrait, toutes dalles numérotées, sans oublier la rampe aux fines dentelles. Pour installer ce bibelot géant, on acquit d'immenses terrains, boulevard Péreire, un de nos architectes célèbres eut l'honneur de dessiner la place du souvenir de Venise.

— Voilà, murmurait quelquefois la tante Yvonne, un escalier qui coûte deux millions!

Elle disait cela en riant, la bonne petite vieille, heureuse des moindres joies de sa nièce, toujours disposée à l'incriminer — et à lui obéir — dans ce palais très bourgeois de façade, et dont l'intérieur annonçait le goût exquis de la jeune et millionnaire artiste.

Encore imprégnée du grand air des plages et des landes, Marie-Thérèse voulut des jardins spacieux; et c'est là qu'au printemps, sous les ramures vibrantes d'oiseaux, entre les massifs de fleurs, elle aimait à écouter les dernières leçons.

Aux gouvernantes étrangères et aux professeurs du lycée de Vannes avaient succédé les maîtres de la capitale : M[lle] Kerden parlait l'anglais, l'espagnol et le russe; elle dressait les chevaux comme l'écuyère Élisa et les montait comme l'impératrice d'Autriche ; elle faisait de l'escrime, chantait agréablement, tirait le pistolet, jouait du violon, pinçait de la harpe et disputait à M. Ernest Reyer la souveraine horreur du piano.

Mais son art d'adoration, c'était la sculpture ; elle s'y adonnait, joyeuse, pétrissant la glaise, maniant l'ébauchoir et taillant le marbre, dans le kiosque-atelier, situé au fond des jardins. Un maître, le dernier, Gustave Dombre, le grand statuaire, se déclarait émerveillé de son élève.

Tous ces trésors de virile intelligence n'empêchaient pas Marie-Thérèse de rester femme — par la douceur, par la foi religieuse, par la pudeur, par l'élan charitable, par l'harmonie, la séduction des formes juvéniles, et la grâce, ô La Fontaine!

Et la grâce plus belle encore que la beauté.

Une moitié de ses rentes colossales, dont son tuteur lui laissait la libre disposition, passait en aumônes discrètes, et on pouvait la voir aussi souvent, humble, au chevet des malades et dans les galetas des pauvres que, parée, au cirque ou au théâtre, ou bien fringante à cheval au Bois, ou debout et inspirée, le ciseau à la main, près de la selle à modèles de l'atelier gracieux.

Cette âme tendre et pleine de poésie, ce cœur ouvert à toutes les infortunes — cette digne et superbe jeunesse n'avait pas encore aimé d'amour. Rien ne tardait vraiment, et Mlle Kerden, un peu moqueuse et point du tout précoce, entendait roucouler la foule des adorateurs.

Pendant que le landau emportait les dames Kerden vers la Petite-Roquette, M. Octave Rey, lieutenant-colonel de territoriale et directeur de la maison des Jeunes-Détenus, se tenait assis devant la table de son cabinet.

En redingote noire fleurie de la rosette de la Légion d'honneur, le visage empourpré, l'œil vif, les moustaches blanches et militaires, il donnait des ordres à Blaise Talandier, le gardien-chef, sans s'émouvoir des réflexions de sa femme, Mme Isabelle, une brune mûrissante qui, devant la cheminée, feuilletait un journal illustré.

— Blaise, vous surveillerez attentivement le 109... Il ne mange plus... Il m'inquiète, ce petit-là!... Un bon sujet, n'est-ce pas?

— Excellent, monsieur le directeur.

— Le médecin l'a visité?

— Oui, monsieur.

— Et que dit-il?

— Monsieur Gilbert Monteil vous parlera du 109, aujourd'hui.

— C'est bien, nous aviserons... Est-ce tout?

— Non, monsieur le directeur, Placide, le gardien de la quatrième division, note au rapport le 213 et le 215, des individus dangereux.

— Je sais. A la classe de mercredi, ils ont grossièrement insulté ce bon monsieur Jean, et l'instituteur a bien fait de leur coller trois jours de cachot, que j'ai doublés.

— Ils en sont sortis, hier matin. Ça ne les a pas corrigés... Le 213 beugle des chansons obscènes, et le 215 vient de dégrader à coups de pied les murs de sa cellule et de démolir le robinet du promenoir.

— Vous allez les faire reconduire tous deux au cachot ; ils y resteront huit jours!

Mme Rey se dressait :

— Non, Octave, non... C'est trop !

— Ma chère amie, observa le directeur, si tu te mêles encore de l'administration, je me verrai obligé de t'interdire l'entrée de mon cabinet.



Le directeur indiqua la porte à la megère : « Sortez ».

— Mais, c'est le seul endroit de la prison d'où l'on aperçoive quelques êtres libres! répondit Mme Isabelle, en s'enfonçant dans sa lecture.

— Alors, demanda Talandier, je boucle le 213 et le 215 ?

— Peut-être vaut-il mieux que je les interroge ? fit M. Rey... Ce soir, je prendrai une décision... Attendez...

La dame remercia Octave d'un sourire, et comme Blaise s'éloignait, parut le docteur Gilbert Monteil, médecin-adjoint de l'établissement.

Tout de noir vêtu, d'une mise correcte et soignée, il était brun, de moyenne taille, avec de larges et robustes épaules, des cheveux courts, la barbe en pointe, un nez droit, des lèvres vermeilles; le torse et l'encolure affirmaient une vivante jeunesse, et les beaux yeux gris aux sourcils nettement arqués et aux paupières rosées par les veilles, disaient à la fois une intelligence puissante et la bonté des forts.

Il s'inclina devant Mme Rey, et le colonel de la territoriale lui dit, après avoir échangé une poignée de main :

— Asseyez-vous, mon cher docteur... Que devenez-vous?... En dehors des corvées réglementaires, on ne vous voit plus?

— Excusez-moi... Je suis accablé de travail.

— Votre rapport au ministre sur l'hygiène de nos maisons correctionnelles.

— Oui, monsieur... Une tâche difficile, mais qui m'intéresse... Le système actuel est déplorable, et pour arriver à une solution pratique, il faut un tel bouleversement que j'ai peur de ne rien obtenir, en paraissant trop radical.

— La croix est au dernier chapitre de l'œuvre, monsieur Gilbert Monteil, et cela vous encourage, n'est-il pas vrai?

— L'humanité y suffit, monsieur.

— C'est pourtant gentil à la boutonnière d'un jeune homme, le ruban rouge! intervint Mme Isabelle.

— Et combien de malades? reprit le directeur.

— Une douzaine... des indispositions... quelques jours d'infirmerie... Mais, j'ai eu, ce matin, plus de trente de vos pensionnaires à la visite.

— Oui, des gaillards qui tirent au... grenadier, comme les farceurs du régiment!

La directrice soupira :

— Les autres, les adultes, ceux du deuxième étage, je ne dis pas non... quant aux petits, ils sont si tristes dans leurs cachots!

— Il y a, ma chère, des ouvriers, libres, honnêtes et sans travail, qui n'ont pas d'abri ni de pain!... Docteur, avez-vous visité le 109?

— Je l'ai examiné... Rien de grave... De l'ennui, beaucoup d'ennui... C'est de l'air et du soleil que j'ordonne à l'enfant!... Rien de grave, je le répète, mais il serait dangereux de l'enfermer trop longtemps ici.

— Bientôt, nous l'enverrons en colonie pénitentiaire.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Ah! voilà! ...Mettray, Belle-Isle-en-Mer, les Maisons-Blanches, tous les établissements sont au complet... Nous attendons qu'il y ait de la place. — De telle sorte que le malheureux reste exposé à demeurer en cellule des semaines et des mois à s'étioler, à mourir, s'il ne devient pas idiot?

— C'est atroce, éclata Mme Rey, c'est abominable!

— Je le sais, pardieu bien, et aussi bien que vous! affirma le colonel directeur... Si la cellule est indispensable aux adultes, elle est terrible pour les petits enfants!.. Qu'y puis-je, moi... moi?

Gilbert lui dit, avec un bon sourire:

— Vous pouvez, au moins, accorder à une pauvre femme que je viens de rencontrer sur la place, pleurant et gémissant, l'autorisation de voir son fils.

— Qu'elle s'adresse à la préfecture! Ça ne me regarde pas!

— Elle demande à être reçue par vous.

— Voyons, mon ami? supplia Mme Isabelle.

— Mais si je me mettais à donner audience aux père et mère, frères, sœurs, cousins et amis, il me serait impossible de travailler!

Mme Rey et Gilbert Monteil insistèrent, et le colonel, un brave homme, se fit plus tendre.

— Vous a-t-elle dit son nom, docteur?

— Oui...Léontine Goussard.

Le directeur prit un grand livre, et l'ayant ouvert à la lettre G, il tonna:

— Goussard (Auguste) numéro 213! Le plus exécrable voyou de l'arrondissement, après le 215!... Savez-vous, monsieur, quelle est cette femme que vous me recommandez?... Une gueuse, une véritable gueuse, qui ne vit que de rapines et dont l'autre enfant, une petite drôlesse, cherche fortune le soir, la nuit, sous le prétexte de vendre des fleurs!

— Elle marque mal, je l'avoue... N'en parlons plus...

— Eh bien, si, je la recevrai pour lui dire son fait à cette mégère et lui ôter l'idée d'une nouvelle visite!

Octave Rey appela un gardien, et celui-ci courut chercher la mère du 213.

Elle entra, se traîna, en sanglotant dans un mouchoir; mais elle dut abréger la comédie des larmes et montrer son visage qui sans être laid avait quelque chose de repoussant et d'abject, comme une gloire infâme du vice sur ses yeux noirs, très brillants, sur le front bas où s'épandait sacrilègement « à la Vierge », en deux bandeaux, la chevelure d'ébène, sur les chairs plombées, sur la bouche vineuse, sur ce corps engraissé et toujours harmonieux, sur cette gorge admirable, avec la pauvreté de la robe jadis verte, du chapeau fleuri de coquelicots, de

la mante, une loque, et le luxe de bottines en chevreau toutes neuves et de trop noble maison pour ne pas avoir été volées.

— Mon doux, mon respectable directeur, je suis bien malheureuse, gémit Léontine Goussard... Au nom du Bon Dieu, laissez-moi causer à mon fils, à mon petit Auguste...

— Cette permission vous a été refusée par la Préfecture de police, et l'eussiez-vous obtenue que je m'opposerais à vos entretiens... Le 213 est un drôle !

— Ah ! Jésus-Marie-Joseph !... Peut-on dire !... Lui, mon gosse, mon Gugusse, c'est un travailleur !

— Il a été arrêté pour vol à l'étalage.

— Oui, parce qu'il regardait une pelisse, avenue de l'Opéra... Il ne souhaitait point de la dérober...

— Au contraire !

— Gugusse est innocent ; je le jure sur Dieu qui est au ciel, sur la Vierge, sur tous les saints du Paradis !

Gilbert Monteil étudiait la face bestiale de la comédienne ; Rey haussa les épaules :

— Allons, brisons là !... Ce que vous me demandez est impossible !

— Vous voulez donc me tuer, monsieur le directeur, en m'empêchant de voir et de consoler mon Gugussse !... Il est ma chair ; il est mon sang ; je l'ai nourri de mes propres seins !

— Dites plutôt, s'écria le directeur, que c'est vous qui, par vos mauvais exemples, l'avez conduit où il est !

— Des mauvais exemples, moi ? Ah ! monsieur, on voit bien que vous ne connaissez pas Léontine Goussard ! Jeune fille, j'ai reçu de l'éducation... Le malheur m'a frappé... Aujourd'hui, je vis honorablement de mon travail, à Boulogne-sur-Seine ; je fais des ménages et ma petite vend des fleurs... Ce sont des métiers avouables, ça, monsieur, et nous ne demeurons à la charge de personne.

— Assez, madame, assez !... Je vous ai laissé entrer pour vous dire que vos requêtes ne seront jamais accordées.

— Je vous en conjure, mon bon directeur.

— Veuillez vous retirer.

La Goussard cherchait une protection : le docteur ne l'encourageait guère, mais elle aperçut Mme Rey et se précipita vers elle ;

— Madame, intercédez pour moi?

Loin de permettre à sa femme de s'attendrir, le directeur indiqua la porte à la mégère:

— Sortez !

Devant cet ordre formel, Léontine s'éclipsa, en grondant, tout le long du couloir :

— Brigand de directeur!... Ah! tu musellcs Gugusse !... Attends un peu qu'il soit libre et nous t'arrangerons!

Entre les Rey et Gilbert Monteil, la conversation reprit. Mme Isabelle, toujours bienveillante, s'exaltait:

— Octave, tu as été bien dur!

— Alors, tu crois à l'amour de cette harpie?

— Oui, j'y crois.

— Et moi, j'ai fait mon devoir!... J'ai empêché le 213 d'écouter les leçons que lui donne sa mère, en leur argot...La Goussard est un danger!...Est-ce votre avis, monsieur Monteil?

— Parfaitement... Cette femme sue le crime!

A deux heures, le landau des visiteuses déboucha sur la place de la Roquette, où s'élevait, au xviiie siècle, la Folie-Regnault, l'illustre maison de campagne d'un traitant, le rendez-vous estival des jolies Parisiennes.

— Ma tante, nous sommes arrivées, dit Marie-Thérèse qui indiquait la façade grisâtre de la maison des Jeunes-Détenus et explorait d'un œil triste les hautes portes noires et cintrées du Dépôt des condamnés et le lieu désert des exécutions.

Mlles Kerden franchirent la grille ouverte, mais gardée par deux factionnaires, l'arme au bras, et aussitôt l'homme de la geôle vint à leur rencontre.

Elles le suivirent au greffe. Blaise Talandier les invita à s'asseoir et à lui remettre le permis qui doit être soumis au directeur de l'établissement.

Octave Rey était seul avec Gilbert Monteil.

Il parcourut la lettre signée du grand chef.

— « Mlle Marie-Thérèse Kerden...» la fille de l'amiral probablement... « et sa tante, Mlle Yvonne Kerden, boulevard Péreire...» Est-ce que vous les connaissez, docteur?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, vous allez faire connaissance, car si vous êtes l'homme aimable que je sais, vous vous chargerez d'accompagner ces dames. Moi je sors.

— Si cela vous est agréable, mon cher directeur...

— Merci... Vous m'obligerez... Vous prendrez Blaise avec vous.

Tante Yvonne et sa nièce regardaient un commis greffier plongé dans les paperasses, avec, devant lui, grand ouvert, le livre d'écrou cerclé de métal jaune, lorsque Blaise pria les visiteuses de le suivre chez le directeur.

— Mesdames, commença Rey, j'ai l'honneur de vous présenter M. le docteur

Gilbert Monteil, médecin-adjoint de la maison qui, vu l'impossibilité où je me trouve de vous conduire, accepte la tâche agréable de me remplacer.

Gilbert s'inclina ; puis, comme il relevait le front et que tante Yvonne balbutiait des paroles de gratitude mondaine, les yeux du jeune homme et ceux de la demoiselle se rencontrèrent : elle et lui subirent le charme que le langage d'amour a nommé « coup de foudre », et que pas un poète ne saurait modifier, tant l'idée est jolie, malgré sa hardiesse inexacte et la vulgarité du terme. La foudre brûle et tue; l'éclair de la passion nous embrase, nous anime et nous inspire — et si l'on meurt d'amour, ce n'est jamais à l'aurore de l'incendie, mais avec la lenteur vacillante et douloureuse des flammes.

Escortées du médecin et du gardien chef, les dames venaient d'entrer dans l'atelier des fleurs artificielles, où cinquante détenus, récompensés de leur bonne conduite, travaillaient sous le même toit, mais isolés à de petites tables.

Les jeunes prisonniers se levèrent et se découvrirent.

— Assis! commanda Blaise.

Ils avaient repris leur place. Talandier s'avança et dit à l'un d'eux :

— Montre aux dames comment tu fais les tiges.

L'enfant se mit à coller des bout de papier vert autour des fils de laiton. Il s'arrêtait.

— C'est ainsi, mesdames, qu'on les rend stupides, observa doucement Gilbert... L'un découpe le papier; celui-ci le colle; un autre cisaille la violette; un autre encore la monte; un autre assemble les fleurs et le dernier, là-bas — le cinquantième — empaquette les couronnes... Jamais le même détenu ne fait que la même besogne partielle... Vous voyez les bons ouvriers que l'on en doit attendre!... Ici, comme partout, le silence absolu et l'occupation constante des prisonniers sont les bases du régime, excepté toutefois pour messieurs les cochers...

— Il y a des cochers à la Petite-Roquette? demanda Marie-Thérèse, étonnée.

— Oui, mademoiselle, répondit Gilbert... nous avons des cochers et des patrons de garni, presque tous des condamnés de simple police... On leur accorde une liberté relative; ils sont à la pistole, quarante centimes par jour; ils peuvent fumer, causer, jouer aux cartes... Quelques-uns, animés de l'idée du revoir, soignent les parterres de la cour, sèment des radis, plantent de la salade... La nuit, ils habitent le troisième étage...

— Et les autres étages, qui les occupe?

— Au second, de tristes pratiques... Nous ne les visiterons pas, si vous m'en croyez, mademoiselle...

— Pourquoi, monsieur le docteur?

— Parce que... parce que les adultes, ces mauvais drôles, ne peuvent vous intéresser, n'est-ce pas, chef?

— Monsieur le docteur a raison, intervint Blaise... Les adultes, c'est un ramassis de... gens sans aveu...

— Il suffit, messieurs... Nous sommes venues pour les enfants...

— Vous les verrez au premier étage, mademoiselle, continua le médecin. Il y en a de toutes les variétés du malheur, mais beaucoup plus d'innocents abandonnés que d'autres... Nous possédons même un nègre...

— Un nègre! s'écria tante Yvonne. Et qu'a-t-il fait le petit malheureux?

— Il est détenu pour vagabondage... Si vous le voulez, il vous dira son histoire : elle est navrante, et pas du tout à l'honneur d'un gentilhomme anglais...

Suivie du gardien chef, la jeune demoiselle allait et venait de l'un à l'autre enfant; et tante Yvonne, près du médecin, ne tarissait pas d'éloges sur Marie Thérèse. Oh! ce n'était pas une vaine curiosité qui l'avait attirée dans ce lieu de misère? En Bretagne, en Angoumois, à Paris, l'idole de son cœur aimait à connaître et à soulager les pauvres !

— On voit, mademoiselle, que vous adorez votre nièce.

— Et qui ne l'adorerait pas, monsieur? Elle est si tendre et si modeste, malgré sa grande fortune!

— Ah! Mlle Kerden est... très riche?

— Oui, monsieur le docteur... Vraiment, on dirait que cela vous contrarie!

— Moi, mademoiselle?... Dieux bons!.., Et pourquoi?

Ils se turent.

On arriva à une porte grillée que Blaise ouvrit à l'aide d'une clé de son trousseau, et les visiteurs pénétrèrent dans la cour des cochers.

— Sur une banquette, deux hommes, l'un habillé de la longue lévite jaune et coiffé du chapeau blanc de l'Urbaine, l'autre avec la tenue de la Compagnie générale, le bedon gonflé sous le gilet rouge, le chapeau noir verni à l'arrière du crâne, jouaient au zanzibar; çà et là, d'autres individus, la plupart en uniforme, jaunâtres ou sombres, et même des Camille dorés, se promenaient, la pipe à la bouche, discutant les graves problèmes de la question sociale ou du compteur horaire, établissant l'union rêvée par leurs syndicats; plus loin, quelques patrons de garni des Batignolles ou de la Chapelle se montraient fraternels envers les collègues de la place Maubert, de la Glacière ou de Montparnasse; d'autres patrons et d'autres cochers bêchaient les plates-bandes; d'autres encore faisaient des semis, des boutures, et un vieux à la trogne enflammée, un de la Compagnie générale, qui s'extasiait devant son parterre d'escarolles, aborda le gardien chef les mains tendues :

— Bonjour. monsieur Talandier, et la société... Ça roule, chef?

— C'est vous qui ne roulez plus, père Buinard... Comment, encore ici?... On ne voit que vous, cette année?

— M'en parlez pas!... J'en ai pour quat'jours... Et c'est bien fait!... Ça m'ap-

prendra à mentir et à gueuler, quand il pleut, qu'un bourgeois n'a pas de parapluie, et que je suis à vide : « Je vas relayer! »

— Pas autre chose, père Buinard? Hum!...

— Dame, j'ai un peu écrasé une vieille taupe de l'Elysée-Montmartre...

— Il a l'air tout de même d'un brave homme! affirma la jeune visiteuse.

Au sortir de la cour des cochers, seul, Gilbert entendit un gros automédon de la Villette qui disait à un de ses camarades, en désignant Marie-Thérèse :

— Cré mâtin! V'là une petite rousse que je voudrais bien conduire à l'heure dans ma guimbarde!

Maintenant, le décor intérieur de la Petite-Roquette apparaissait aux yeux épouvantés des femmes, avec les tours noirâtres et massives, les ponts suspendus, et ces réseaux de fer qui semblent une pieuvre immense guetteuse, dont les tentacules vont saisir les jeunes proies abandonnées et vivantes.

On gravit un escalier; on longea des ponts métalliques, et à l'entrée du couloir, au premier étage, un gardien fit le salut militaire, et dit d'une voix brève :

— Rien de nouveau, chef.

— Merci, répondit Talandier.

Et il passa, précédant toujours les demoiselles Kerden. Le Dr Gilbert fit remarquer aux dames les pancartes accrochées à la porte des cellules. On y lisait ce mot : « protestant » ou cet autre « israélite » et le pasteur et le rabbin visitaient leurs coréligionnaires, au même titre que l'aumônier.

— Commençons-nous par le 17, interrogea le gardien chef.

Monteil se pencha vers Marie-Thérèse :

— Le numéro 17, dont parle Talandier, c'est le petit nègre.

— Oui, le 17, monsieur le docteur.

Déjà, Blaise avait tiré le verrou de la cellule, et le jeune Poléma, debout et tête nue, saluait militairement.

Pauvre négrillon! Avec son visage d'ébène, surmonté d'une laineuse chevelure, et illuminé de deux yeux blancs et ronds; avec son nez aplati, ses grosses lèvres boursouflées, ses dents larges et éclatantes de blancheur, son torse et ses membres grêles, il eût paru comique, sans l'air de tristesse profonde ou de muette résignation qu'on lui voyait sous la livrée de droguet gris, et au labeur des couronnes d'immortelles.

— Quel âge avez-vous? lui demanda gentiment Marie-Thérèse.

— Je avé douze ans, et je nommé moâ Victo Paléma.

— Et pourquoi êtes-vous ici?

— Massa oublié petit groom, au Bois de la Boulogne.

— Votre maître?

— Yes, miss... Lod Athu Malwitch avait pis moâ au sévice de lui dans mon pays et emmené à Païs. Un jou, massa odonné : « Descends du siège... Attends...



Quel âge avez-vous? lui demanda gentiment Marie-Thérèse.

Je reviens!.,. » Moà descendu de phaëton, pès de Cascade, au Bois, et massa pati, filé vite, avec cheval... Massa quitté hôtel... Joujou Poléma cessé de plai à Massa...

— De plaire au maître?

— Yes... Alos, seul... petit vagabond....

Victor Poléma sanglotait. La fille de l'amiral toute bouleversée, cherchait à le consoler, mais Yvonne et le docteur l'entraînèrent.

A l'angle d'un couloir, Marie-Thérèse s'arrêta. Une voix, pleine, aimable et sonore que la demoiselle croyait reconnaître, n'hésitait point à troubler le silence habituel de ces lieux ;

— Je vous assure, monsieur Nabot, que l'on ne peut souhaiter rien de meilleur... Tout est parfait!

— Et moi, riposta une autre voix, aiguë et sifflante, je déclare que tout est immonde et qu'il faut détruire la Petite-Roquette!

— Permettez, monsieur le député...

La jeune Mlle Kerden murmura :

— Mais c'est l'organe de ce cher M. La Palme; c'est la plus belle voix du Collège de France!

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, dit Gilbert... M. La Palme, du reste, nous honore fréquemment de ses visites, ainsi que son interlocuteur M. Nabot,un député de l'Extrême-gauche.

Sosthène La Palme, de l'Académie française, avait aperçu les demoiselles Kerden, et il roucoulait :

— Venez donc, monsieur Nabot, que je vous présente à la sœur et à la nièce de l'illustre amiral...

Tous deux s'avancèrent : l'académicien, épanoui, rasé de frais, les yeux couleur myosotis, les narines roses, le menton double, avec une taille au-dessus de la moyenne et l'embonpoint d'un satisfait de la quarante-cinquième année. Il était vêtu d'une belle redingote bleue, sous une pelisse en vizon, et coiffé d'un haut de forme neuf, derrière lequel bombait une chevelure blonde, un peu fade; ses gestes onctueux annonçaient quelque chose d'évangélique et d'anciennement pastoral, malgré leur archaïsme savant et mondain. Plus petit que le professeur, plus jeune, plus maigre en son veston dissimulé par un mac-ferlane à carreaux bruns et rouges, les cheveux et la barbe noirs, incultes, le nez pointu, le feutre sur l'oreille, le cou entouré d'une cravate de mousseline dénouée, Fructidor Nabot semblait une broussaille audacieuse. A la Chambre, on le nommait « Caton d'Utique », en souvenir des discours où le tribun méridional hurlait de sa voix de cigale irritée : « *Delenda est... Parva-Roquetta!...* »

— Mes respectueux hommages, mesdemoiselles... Bonjour, docteur, fit La

Palme, le sourire aux lèvres.., Permettez-moi de vous présenter M. Fructidor Nabot, un collègue de ce cher M. Mercier-Lacombe...

Nabot leva poliment son feutre; les visiteuses lui rendirent un salut correct, et l'académicien ajouta :

— A quel heureux hasard, chères demoiselles, dois-je le bonheur de vous rencontrer ici?

— La charité, seule, nous y a conduites, répondit Yvonne.

— Et ça n'a pas l'air gai ! déclara Marie-Thérèse.

— Dites que c'est lugubre, horrible, infâme! grogna Fructidor.

Sosthène eut un léger et délicieux haussement d'épaules :

— N'écoutez pas monsieur Nabot; il exagère!... Les cellules sont propres, bien aérées, bien chauffées, bien éclairées... La nourriture est saine, abondante et...

— Elle est infecte, monsieur! interrompit Caton d'Utique... Je n'en voudrais pas pour mes chiens!

Marie-Thérèse étouffait un rire, tandis que Gilbert Monteil, très grave dans l'ironie contenue, hasardait :

— Vous ne paraissez pas entièrement d'accord, chers messieurs, et si vous avez besoin de quelques renseignements supplémentaires...

— Je vous remercie, docteur, sourit l'académicien. Mes trois enquêtes m'ont éclairé. Elles feront l'objet d'une prochaine conférence, et je vous assure que je reconnaîtrai hautement les méthodes excellentes de la Petite-Roquette et la nécessité du régime cellulaire. La séparation individuelle, en effet, ne s'impose pas moins pour les jeunes détenus que pour les adultes. Il y en a dont la perversité est loin d'être égale, et le seul moyen d'empêcher que la catégorie mauvaise ne souille les rares innocences ou n'exaspère les germes funestes, c'est de séparer, c'est d'isoler, sans quoi on verrait grandir une école mutuelle de débauches et de crimes! Je le répète : tout est parfait! Et je ne pense pas que le système actuel puisse inspirer des critiques sérieuses, en dehors de ceux qui jugent les choses au point de vue de leurs préjugés et de leurs émotions!

— Et moi, rugit Caton d'Utique, je ferai de mes trois enquêtes l'objet d'une interpellation à la Chambre! Oui, je demanderai au ministre de l'Intérieur s'il entend abrutir longtemps encore les malheureux abandonnés, avec sa Bastille moderne! Je lui demanderai si la privation d'air et de lumière développe l'intelligence et la force des enfants, et si la division du travail qui confine les détenus en des spécialités grotesques, peut servir les jeunes ouvriers à leur rentrée dans la vie!... Mais non! Je ne ferai pas au ministre, à cet opportuniste, l'honneur de l'interroger, et il me suffira de demander à mes collègues, la destruction de ce bagne — l'une des hontes de la troisième République!

— Peut-être, monsieur le député, objecta le médecin, vaudrait-il mieux voter des réformes?

— La destruction, monsieur, la destruction!

La querelle s'échauffait entre les deux adversaires :

—Ah! Nabot, vous m'affligez avec votre pessimisme outré.

— Et vous, La Palme, vous me faites pitié avec votre optimisme irréfléchi!

—Nabot!

— La Palme !

Heureuses de laisser l'académicien et le député à leurs discussions, mesdemoiselles Kerden, toujours suivies de Gilbert Monteil et de Talandier, s'acheminèrent le long des couloirs déserts.

— Ma tante, glissa Marie-Thérèse à l'oreille d'Yvonne, ce pauvre La Palme avait tort de désespérer... Il a trouvé encore plus bébête que lui...

— Veux-tu bien te taire, petit masque!

En passant devant les cellules du 213 et du 215, le gardien-chef dit :

— C'est là que sont bouclés les deux plus mauvais chenapans de la maison.

— On peut les voir tout de même, n'est-ce pas? interrogea la jeune fille que rien n'effrayait sur la route du malheur.

— Certainement, mademoiselle, mais je vous avertis que vous ne verrez pas quelque chose de beau !

Tante Yvonne voulut s'interposer:

— Allons-nous-en, ma fille...

— Au contraire... Entrons, je vous prie...

Quand la porte de la cellule 213 s'ouvrit, Auguste Goussard, dit Tête-de-Mort, enfilait des anneaux pour une cotte de mailles destinée au théâtre; il jeta un affreux regard sur les visiteuses mais se leva néanmoins, ôta sa casquette et ébaucha le salut de l'armée.

Marie-Thérèse eut un frisson de dégoût en présence du drôle; puis, elle même :

— Vous étiez un ouvrier, mon pauvre enfant ?

— Moi, ouverrier?... Non... C'est le sous-entrepreneur qui m'a montré ça...

— Et quelle faute avez-vous commise ?

— Aucune... J'ai rencontré une belle fourrure...

— Il n'a plus de mère, sans doute ? balbutiait Yvonne.

Le 213 ricana :

— Si j'en ai une, et une de chouette!... Le père, lui, a été exécuté à la Nouvelle, et moi aussi, plus tard, j'irai à la Nouvelle !

— Pas de fanfaronnade! intervint Talandier.

Ce fut le tour de Michel Espidac, dit Le Mufle, numéro 215.

Espidac était en train de dresser la cotte dramatique dont Goussard et les autres arrangeaient les mailles. Il se contenta de se lever et de se découvrir.

— Militairement ! ordonna le gardien-chef.

Il hésitait. Blaise cria encore :

— 215, militairement !

Il obéit, en grognant :

— J'en ai assez d'être examiné comme une bête curieuse !... C'est pas dans le programme !..:

— Nous sommes venues pour vous consoler, affirma la jeune demoiselle, pour vous encourager, pour vous exhorter à la patience...

Mais le Mufle abruti par les dépravations de l'isolement, se mit à cligner l'œil et à tirer la langue :

— Vous, la gonzesse, je vous épouse, si vous avez de la galette !

Blaise lui saisit le bras :

— 215, assez !

— Me touchez pas !

D'autres jeunes détenus émurent davantage les demoiselles Kerden, et voici les diverses réponses au « Pourquoi êtes-vous là? » — « J'ai pris une pomme. — Je vendais du mouron. — J'ai couché dehors. — Mon père est à l'hospice ; maman est morte. — J'ai culbuté les wagons d'une montagne russe dans une carrière. — Le marchand d'huîtres a menti ; je n'ai pas volé. — C'est papa qui m'a perdu — Le monsieur m'a donné deux sous, mais il a refusé le crayon que je voulais lui vendre. — J'ai couché dans une voiture. — Papa et maman font la noce. — Des grands m'ont entraîné. — Je n'avais pas les trois sous de l'omnibus sur l'impériale — C'est maman qui m'a envoyé jouer au square Montholon, et puis, elle a déménagé. »

Au cours des nombreuses visites cellulaires, on rencontra tantôt avec un détenu, tantôt avec un autre, ici l'abbé Hugues d'Aulzon, plus loin, monsieur Jean, l'instituteur, et çà et là, quelques sous-entrepreneurs.

Dans le quartier de « la Correction Paternelle », Yvonne et Marie-Thérèse partagèrent l'indignation du docteur contre les parents qui se débarrassent, sans motifs graves, de leurs petits.

Avant de descendre l'escalier de la quatrième division, Blaise fit signe à Placide d'ouvrir la porte du 109 :

— Tenez, mesdames, nous allons voir un bon petit garçon,

Pierre Fargue, qui avait enfin obtenu de l'ouvrage, travaillait à une couronne d'immortelles ; il répondit aux diverses questions des dames, mais il n'y avait à ce moment, aucune raison pour que son malheur intéressât plus que les autres histoires des nombreux abandonnés.

Le 109, en effet, n'était pas le plus jeune ni le plus chétif des prisonniers, et le 302, le bébé de cinq ans qui jouait au cerceau, dans la cour, obtint les meilleurs baisers de la pitié.

Cette visite des dames charitables se termina par une descente à l'infirmerie et

aux cuisines, et par un don de mille francs des demoiselles Kerden, en faveur des jeunes détenus.

— Voyez-vous, ce qui manque le plus ici, déclara Marie-Thérèse, c'est la femme!... Est-ce vrai, monsieur le docteur ?

— Oui, mademoiselle, répondit Gilbert... Les tout-petits ont besoin d'une grande tendresse, et nos quarante hospitalisés ne remplacent que très imparfaitement les mères absentes ou indignes.

Ils se saluèrent, elle rêveuse, et lui, brûlant d'amour.

— Monsieur le docteur, conclut tante Yvonne, vous avez été fort aimable, et je vous remercie... Notre jour est le samedi, et quand il vous plaira de venir, boulevard Péreire, nous serons charmées, ma nièce et moi, de vous recevoir...

Place de la Roquette, le landau attendait, et les demoiselles se disposaient à y monter, lorsque la Goussard, gémissante, s'élança vers Marie-Thérèse :

— Mademoiselle, vous qui êtes si belle, intercédez pour moi... Le directeur m'a refusé l'autorisation de voir mon fils...

Léontine criait toutes ses douleurs : elle parlait de Sophie, son autre enfant, et la demoiselle lui promit aide et assistance.

III

Sur le bord du chemin de halage, à cinq ou six cents mètres des dernières maisons de Boulogne-sur-Seine, on voyait, noire et branlante, la masure habitée par Léontine Goussard et sa famille.

Ce triste logis, perdu entre des terrains vagues, la mère du 213 le louait d'un blanchisseur des environs pour une centaine de francs. Bâti presque au niveau du fleuve, il s'ouvrait, d'un côté, vers la campagne morte, et de l'autre, vers les eaux jaunâtres et tumultueuses, en cette saison hivernale. Là-bas, apparaissaient les enclos où les femmes des lavoirs prochains étendent leur linge ; plus loin, les hautes cheminées des usines empanachaient les airs de leurs tourbillons grisâtres et un four à chaux, continuellement en feu, près d'une carrière de pierre, allumait de rouges lueurs les vitrages des jardins maraîchers, éclaboussant parfois de taches sanglantes les grands bateaux de charbons, amarrés, et qui prenaient des poses de monstres, au réveil.

On entrait par une porte basse. Deux fenêtres à petits carreaux éclairaient la grande pièce du rez-de-chaussée, dont le tohu-bohu servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine, avec son parquet boueux, son plafond lézardé, ses grabats immondes, sa table boiteuse, ses chaises dépenaillées, son fourneau de fonte, sa commode vermoulue, sa huche à pain crasseuse, et les robes, les mouchoirs, les jupons, les fichus, toutes les loques pendantes, le long des murailles humides, comme des ex-voto de la misère et de la fainéantise.

Une échelle menait au grenier, et sous la table, une trappe donnait accès à la cave.

Léontine, ce matin-là, était accroupie, grelottante, devant le fourneau; et vêtue d'une robe de cotonnade bleue maculée de graisse, les pieds nus en des savates, les cheveux ébouriffés, elle surveillait une casserolle de terre où mijotait du chocolat.

A travers la porte mal jointe et les châssis disloqués des fenêtres, l'âpre bise de décembre sifflait dans le bouge, enveloppant d'un manteau de glace les épaules de la mégère, tandis que le visage et les jambes rôtissaient tour à tour aux charbons avivés.

Dehors, la pluie tombait, drue, crépitait contre les vitres, et quelquefois, une poussée de vent ébranlait la porte, secouait les volets pour les refermer et assombrir la pièce, jusqu'à ce qu'un vent contraire les plaquât de nouveau à la muraille. En bas, le fleuve, gonflé, faisait entendre son hurlement monotone, au milieu du prélude de la tempête : rien ne passait sur le chemin de halage ni sur les eaux.

La femme se mit à vociférer :

— Brigand de temps!... Je gèle, moi, avec cette méchante robe!... On voit bien que mon Gugusse n'est plus ici!... Ah! ce n'est pas lui qui laisserait sa mère dans un pareil état!... Il aurait bien vite fait de courir à Paris et de me décrocher un vêtement... Pauvre Gugusse!...

Elle activa le brasier du fourneau, et reprit, songeuse ;

— Et dire que si cette pimbêche de Sophie le voulait, ça pourrait marcher encore!...Mais voilà!...Elle renâcle, la petite rosse, et pas moyen de la débrouiller!

—Léontine! cria tout à coup de la chambre voisine une voix d'homme endormi.., Allons, mon chocolat!

Mais, Léontine s'attardait en versant le chocolat dans une tasse; la voix éclata, furieuse et hautaine :

— Mille tonnerres, la femme, est-ce pour aujourd'hui ou demain?

— Ne t'impatiente pas... Voyons, ne vous impatientez pas, Adrien... Me voici...

La Goussard posa la tasse sur une assiette, et après y avoir ajouté une brioche beurrée qui chauffait, elle marcha vers la chambre où un jeune homme la reçut en ces termes :

— C'est bien heureux vraiment...

— Je croyais que vous dormiez, et je n'osais pas vous couper...

— Bon?... Pose-ça sur la table de nuit, et ouvre les rideaux...

Elle obéit, et un jour blafard se glissa dans la petite chambre que son luxe et sa propreté rendaient intéressante, après le désordre et l'ignominie de la grande pièce.

En face du lit à l'air virginal, avec ses tentures de calicot blanc, son édredon bleu et ses draps de fine batiste de Hollande, se dressait une armoire à glace en palissandre. Aux murs couverts d'un papier très gai, on pouvait admirer quelques tableaux, des sujets convenables, d'une décence bourgeoise, comme les arabesques du tapis de velours rose, et sur la cheminée, un bronze vénitien entre deux vases de fleurs naturelles.

— Allume-le feu, et mets chauffer de l'eau.

Dès que la mère du 213 eut exécuté les nouveaux ordres, elle s'assit près du lit, couvrant de son grand œil noir amoureux celui qui mangeait la brioche et le chocolat.

Il était véritablement beau, d'une beauté robuste et gracieuse. Une barbe blonde, courte et frisée, mettait ses ors lumineux autour de son visage pâle et d'un ovale parfait; ses yeux bleus avaient la limpidité d'un lac paisible dont les eaux reflètent, en l'atténuant, un ciel d'Italie; sa bouche rouge comme une fleur de cactus, montrait de belles dents blanches, et le cou marmoréen, et le torse immense, et les bras aux deltoïdes gonflés, sous les manches relevées, et la poitrine, sous la chemise de linon entr'ouverte, disaient que, malgré les langueurs efféminées et volontaires, ce tout jeune homme devait avoir des réveils de géant.

— Que tu es beau! soupira Léontine.

Elle voulut le baiser au front; il la repoussa avec horreur :

— Va-t'en!... Laisse-moi!...

— Adrien ?

— Laisse-moi, te dis-je?

Depuis un mois seulement, Adrien logeait chez Léontine.

Une nuit que la Goussard rentrait de maraude, accompagnée d'Auguste, et que tous deux portaient un sac plein de volailles et de légumes conquis dans les propriétés environnantes, ils s'arretèrent pour souffler sur le pont de Boulogne.

A leurs pieds, la Seine étincelait d'un joli clair de lune, et tout au loin des remorqueurs passaient, rapides, le long des berges vertes et fleuries.

— Défiance, la mère! cria Auguste.

Tête-de-Mort indiquait du doigt un homme aux allures bizarres. L'homme descendit l'escalier de pierre, contempla les eaux argentées, et suggestives... Il hésitait; il allait s'élancer, lorsque Léontine dit à Auguste :



Et tu reponds!... Tiens, attrape!

— Un beau gars!... Vrai, ce serait dommage!...

— Il va se *néyer*! glapit Tête-de-Mort... Il est rigolo!

— Monsieur!... monsieur!... appela Léontine.

Enfin, elle accourait et empoignait l'individu. Il la repoussa :

— Fichez-moi la paix, ou je vous crève!

— Alors, fit Auguste, en s'avançant, monsieur désire boire un coup?... Garçon, voyez à l'as!... En route, la mère!

Mais la Goussard ne bougeait pas, saisie de pitié. Elle estimait le monsieur très brave de vouloir en finir avec l'existence, et bien que les vêtements du jeune homme fussent usés, elle en appréciait l'ancienne valeur, la coupe élégante, pleine d'admiration pour les formes merveilleuses et le séduisant visage.

— Monsieur, pourquoi vous tuez-vous?

— Ça ne vous regarde pas, la femme!

Puis il ajouta :

— Je veux mourir, je veux me noyer, parce que je n'ai pas le sou et que la vie — sans argent — est absurde et monstrueuse!

— Vous n'avez donc pas cherché à travailler?

Un rire d'Auguste — un rire sinistre — accueillit les paroles de la Goussard :

— Oh! là! là! Mince de rigolade!... La mère Goussard qui fait de la morale!...

— Écoutez, monsieur, dit la mère, si vous avez faim, je puis vous donner à manger... Je demeure de l'autre côté du pont, et vous serez abrité, cette nuit...

— C'est ça, continua Tête-de-Mort, on va nocer dans la turne; ensuite vous boirez le bouillon, et demain, je viendrai voir si les poissons mordent à votre asticot!...

L'inconnu les observait; il les toisait, dédaigneux.

Tête-de-Mort le fit rire — et il accepta.

Alors, tous trois marchèrent, mais le monsieur ne les aida pas à porter le gros sac de provisions ; et si Auguste ronchonnait un peu, Léontine acceptait volontiers le fardeau.

On se mit à table. La petite Sophie, une brunette de douze ans, avait embrasé le foyer des tas de charbon qu'elle dérobait, la nuit, dans les bateaux, le jour, en suivant les chariots. Devant les victuailles et les bouteilles, l'étranger oubliait ses idées noires. Il se montra gai, plein d'entrain et acheva la conquête d'Auguste en lui apprenant à imiter le cri de tous les animaux; il s'ingéniait aussi à charmer Sophie, mais elle, très sauvage, ne répondit pas à ses avances.

Quant à la Goussard, elle mourait ses beaux yeux de velours, tremblante de luxure. Elle se contint pourtant.

— Monsieur, vous devez être fatigué... Auguste va vous conduire dans votre chambre...

— Merci, madame.

Tête-de-Mort allumait une cigarette :

— Votre nom, Excellence?

— Adrien.

— Adrien... Quoi?

Il n'y eut pas de réponse.

En pénétrant dans la chambre qu'on lui destinait, et surtout en examinant la couche terreuse, le jeune homme fit un geste de dégoût.

— C'est là où tu veux me nicher?

— Oui, Adrien, c'est le pieu.

— As-tu une couverture pour me rouler et m'étendre par terre?... J'aime mieux ça!

— Si monsieur est un esbrouffeur...

— Tais-toi, dit la Goussard qui apportait une couverture de cheval.

Le grand monsieur la remercia à peine, et d'un ton sec :

— Y aura-t-il moyen d'avoir du chocolat, demain matin?

— Du chocolat! s'écria Auguste, estomaqué.

— Et après, qu'est-ce qu'il y a de drôle, là-dedans?

— Monsieur, conclut Léontine, vous aurez votre chocolat.

Mais, le lendemain, l'homme blond ne partit pas, et les jours s'écoulèrent en fêtes et en orgies à la villa Goussard.

Léontine et son fils avaient dévalisé une maison de campagne pour renouveler le mobilier de M. Adrien; ils l'avaient habillé du linge et des vêtements presque neufs d'un bourgeois de sa taille, et absent. Tête-de-Mort le baptisa « marquis », et Léontine se prit à l'aimer, à l'adorer.

Une seule fois, il voulut bien descendre jusqu'à elle, et en cet homme tout l'exalta, aussi bien le mépris dont il l'accablait que le mystère dont il s'entourait, avec une distinction native, un joli parler, des souvenirs raffinés de toilette et de gastronomie.

Chez la mère d'Auguste, chez cette veuve de forçat guillotiné, Adrien faisait naître l'idée de ces grands seigneurs éblouissants dans les feuilletons des journaux populaires : Adrien était peut-être un baron, un comte, un duc, un prince! Est-ce qu'on savait jamais le fin mot de l'exil, de la politique et des conspirations! Le toit branlant avait peut-être l'honneur d'abriter un d'Orléans ou un Bonaparte! Oh! non!... des bêtises!... Qu'importe!... Elle voyait en lui le « marquis » de son rêve et de ses illusions, le gars superbe, jeune, vigoureux, idéalisé; elle l'aimait parce qu'elle l'aimait — et jamais femme, de la première à la dernière, n'invoquera un meilleur argument.

Et à mesure que l'amour grandissait dans la brute inassouvie et dédaignée, les exigences de monsieur Adrien devenaient plus nombreuses, ses ordres plus for-

mels ; Léontine se laissait dépouiller, manger et conspuer, sans une révolte et sans un blasphème.

A genoux, les mains jointes, elle implorait une aumône d'amour, et il la cravachait de ses fiertés, de ses sarcasmes, de ses dégoûts.

Le « marquis » n'ignorait point le métier de ses hôtes, mais lui, il ne volait pas, il se chauffait, lisait les journaux dans sa belle chambre, pendant que la mère et le fils s'en allaient « chiner » aux environs et que la petite Sophie vendait des bouquets, à Paris, sur le trottoir. Quelquefois, Adrien enthousiasmait Auguste par la profondeur de ses connaissances techniques, ses leçons comparées de vol à la tire et de cambriolage, et, un soir, il obtint un merveilleux succès, en expliquant à l'élève le « coup du père François » et en dessinant un nouveau modèle de rossignols et de pinces-monseigneur.

Auguste ne taisait pas son admiration pour le maître ; mais il s'étonnait tout de même de ce platonisme étrange. Et voilà que la Goussard prenait les mains du « marquis » et roucoulait tendrement :

— Est-ce qu'on travaille, quand on a des doigts et des ongles aussi roses ? Va, mon bel Adrien, nous sommes là, et tu n'as pas besoin de t'esquinter le système !

Bientôt, l'hôte des Goussard qui vieillissait à la maison, fréquenta un café de Boulogne-sur-Seine et fit des connaissances. Là-bas, quelques habitués entendirent Léontine le nommer « marquis », et tout le monde l'honora de ce titre : il grillait des cigarettes, s'arrosait de bière et d'absinthe, battait au billard et au piquet son nouvel ami, Etienne Dacheu, dit Poil-aux-Pattes. On le jugeait distingué ; il l'était ; et chacun enviait les Goussard de posséder comme pensionnaire un aristo si riche et si bon, l'entreteneur de toute la famille.

Ce bruit permit aux amphitryons de dissimuler leurs incessantes rapines.

Enflammé d'idées encore bien vagues, le professeur de Tête-de-Mort crut devoir se régénérer les biceps, et décidément il triompha des jalousies de l'élève, grâce à la vigueur et à l'élégance avec lesquelles il faisait de l'épée, du sabre ou du bâton, maniait les poids et déployait les haltères.

Tout à coup, les initiales et sombres pensées du « marquis » l'endeuillirent. Il ne sortait plus, s'enfermait, ne mangeait plus, ne buvait plus, il avait des rébellions contre lui-même, contre la lâcheté et l'infamie de son écroulement. Des visions le tourmentaient, l'exacerbaient. Il voulait partir ; il voulait se brûler la cervelle ! On l'entendait pleurer, gémir, balbutier d'incompréhensibles choses. Affolé de honte et de douleur, le revolver au poing, il levait l'arme à son front, criait à Dieu de lui pardonner — et n'osait pas !

Cela dura deux jours, deux nuits, et le jeune homme redevint l'hôte paresseux et aimable des Goussard.

Hélas ! un matin, le malheur frappa à la porte de Léontine.

Auguste venait de se faire arrêter, au moment où il décrochait une magnifique pelisse dont ce cher Adrien avait le plus grand désir. Tête-de-Mort passa en correctionnelle, et n'ayant pas seize ans, il fut condamné à être enfermé dans une maison de Jeunes-Détenus jusqu'à sa vingtième année.

Des angoisses déchiraient l'âme de la Goussard. Comment allait-elle s'y prendre, toute seule — car cette dinde de Sophie ne comptait pas — pour subvenir à la belle existence d'Adrien? Elle et sa fille auraient toujours trouvé le moyen de se tirer d'affaire, mais lui, le « marquis », avec ses goûts de grand seigneur, est-ce que décemment on pouvait le réduire? Ah! c'est aujourd'hui que Léontine jugeait Auguste, son brave gosse, à sa véritable valeur! Lui présent, jamais d'embarras. Fallait-il du linge, des chemises, des caleçons, des draps, des camisoles, des mouchoirs, des collerettes, des serviettes et des nappes? Gugusse enlevait toujours les plus beaux morceaux parmi les séchoirs des blanchisseuses. Manquait-on de volailles? Désirait-on une omelette? Gugusse courait aux poulaillers voisins, et il en rapportait des coqs, des poules, des œufs. A la saison du gibier, il dévalisait les garde-manger. Quant aux fruits et aux légumes, un jeu d'enfant! Gugusse sautait les murailles des jardins et lançait à maman des choux, des pommes de terre, des carottes, des poires, des pêches, du céleri, en veux-tu en voilà! Pour le poisson, il allait jusqu'aux Halles centrales, afin de mieux choisir; pour la pâtisserie, il commandait chez un grand faiseur, indiquait une adresse imaginaire, attendait le marmiton sur la route, le boxait, et s'esquivait avec le panier. Des liqueurs, du cognac, du vin? Personne ne se glissait comme le pauvre Gugusse par les soupiraux des caves, et si les soupiraux semblaient trop étroits, personne ne connaissait aussi bien que Gugusse l'art de pêcher les bouteilles, à l'aide d'un nœud coulant, une méthode ancienne mais perfectionnée, sous les yeux artistes de M. Adrien. Et que dire de la science de Tête-de-Mort pour se procurer de l'argent de poche, en dérobant les porte-monnaie des voyageurs du train et des omnibus? Que dire de son génie apte au décrochage des vêtements?... Oh! il eût été injuste de lui reprocher la défaite dernière; et, malgré son amour, la Goussard en attribuait la cause à M. Adrien, un peu hâtif dans son envie de fourrure en septembre alors que, judicieusement, Gugusse observait : « Ce serait plus facile le soir de l'Exposition d'hiver ou bien aux étrennes! »

Et, Gugusse absent, la mère continua de veiller sur Adrien comme la plus tendre des sœurs et la plus humble des servantes. Il la tutoyait; elle lui disait « vous », à moins d'une erreur involontaire ou d'un besoin de familiarité.

Le « marquis » avait absorbé son chocolat; il tendit la tasse à Léontine; puis, se dressant vers le fenêtre; il regarda la pluie qui cinglait les vitres et inondait le chemin de halage.

— Quel temps de loup!

— Il y a bon feu, mignon, et il n'est pas tard... Faites encore dodo, si vous avez sommeil...

— Passe-moi mes cigarettes.

— Tout de suite, chéri... Attendez un peu... Sophie est au charbon.

— Au charbon, en plein jour, et avec cette bourrasque !

— Oh ! pas aux bateaux !... C'est pour la nuit, ça... Elle marche derrière les voitures et ramasse ce qui tombe...

— Une bonne petite, ta Sophie !

— Vous ne la connaissez pas : c'est une propre à rien !

— Non, elle a du cœur, et tu es trop dure !... Mes cigarettes?

La Goussard alla prendre sur la cheminée un petit paquet bleu et le présenta à Adrien.

— Qu'est-ce que c'est que ça, gronda-t-il... Des cigarettes de la régie ?... Est-ce que je fume de ces cochonneries-là !

— C'est un restant... La môme en roulera toute la journée.

— Je ne veux que des cigarettes à la main, entends-tu?

— Ne vous fâchez pas...

— Regarde dans mes poches; tu y trouveras peut-être du papier à cigarettes...

Docile, elle explora les poches d'Adrien et finit par dénicher un lambeau de cahier à petites feuilles.

Et tandis que le jeune homme émiettait le labeur trop serré et odieusement collé de l'État pour le façonner de nouveau, selon la méthode des vrais amateurs, Léontine exhala un gros soupir.

— Pauv'Gugusse !

— Tu as raison de le plaindre, dit Adrien... Je l'aime beaucoup, le pauvre zig... C'est pour moi qu'il s'est fait pincer...

— Dame ! vous désiriez une pelisse et il était si heureux de vous en offrir une, remarqua simplement la mère du 213.

— J'aurais pu attendre... Enfin, je lui revaudrai ça... Alors, le directeur t'a refusé l'autorisation de le voir?

— La Préfecture aussi; mais j'ai la demoiselle.

— Oui, parlons-en de la demoiselle !... Je les connais, moi, les largues de la haute !...Ça se donne des gants; ça promet et ça ne tient pas !... Depuis quatre jours, si elle avait voulu, elle aurait enlevé la permission, et elle serait arrivée.

— Quelque chose me dit qu'elle viendra aujourd'hui.

— Allons donc ! Avec ce temps...

— Elle viendra tout de même... Les gens riches ça a des voitures.

— Elle est riche?

— Pour sûr !... Si vous voyiez son équipage...D'un rupin !...

— Jolie?

— Un amour!

— Blonde? brune? continua Adrien, d'un air dégagé, en lançant au plafond des spirales de fumée.

— Ni blonde, ni brune... rouge! On dirait qu'elle est tout en feu ou en or!

— Très bien parlé, ma chère Léontine.

— J'ai reçu de l'instruction, autrefois...

— Pourquoi n'en as-tu pas fait donner à ton fils?

— Pourquoi?... pourquoi?... Je n'en sais rien... Auguste aimait mieux se balader.

— Tu es une drôle de mère!

— Vous m'insultez toujours...

— Assez!... Verse l'eau chaude dans la grande cuvette,et pas un mot de plus, hein?

Il sauta du lit, passa un caleçon de soie blanche et des babouches jaunes; puis, lavé, peigné, bichonné, brossé, parfumé, en complet bleu très élégant,pardessus noir d'hiver, avec sur le chef un chapeau melon de feutre brun,il demanda son parapluie et un peu d'argent.

Léontine lui offrit une pièce de deux francs, tout ce lui restait, et il dit :

— Tu marques, n'est-ce pas?... Je rembourserai...

— Mais oui, je marque!... Ne vous inquiétez pas...

— J'entends solder les avances, la pension et tes services.

— Comme il vous plaira.

— Et même les choses... volées!

— Chut!...

Ce jeune homme avait ainsi, et par intermittence, l'exacte notion de sa décrépitude, le désir de se corriger,de travailler pour payer Léontine et la fuir; mais sa veulerie paralysait toutes ses idées, et quelque chose l'enchaînait là, très loin de la lumière.

— Enfin, je vais pouvoir rendre à Dacheu sa politesse... A tout à l'heure!

Un parapluie coquet à l'une de ses mains gantées, il se dirigea vers le café de la *Jeune France*. Léontine, sur le seuil de la porte, indifférente aux rafales toujours plus énormes, le regarda s'éloigner. Il marchait avec des précautions infinies, évitant les flaques d'eau, ménageant ses bottines neuves, et dans le vent hurleur qui menaçait de l'emporter, il baissait le parapluie jusqu'à ses épaules : on ne voyait de lui, au milieu des tourbillons, que ses jambes musclées et le bas de son dos courbé sous la tempête.

— Te voilà! dit la Goussard à la petite Sophie qui rentrait, toute mouillée... Eh bien, et ce charbon?

— Je n'en ai pas... Le charretier m'a battue, murmura l'enfant dont les dents claquaient d'épouvante... Regarde!

Les cheveux noirs, avec un visage douloureux et expressif, le corps amaigri en une vieille robe, la tête et les jambes ruisselantes, elle déposa le seau vide et montra à son cou une large trace ensanglantée :

— C'est le fouet de l'homme... Oh! il m'a fait bien du mal!

— Tu n'as que ce que tu mérites!

— Mais, je...

— Et tu réponds!... Tiens, attrape!

De sa lourde main, la mégère gifla Sophie, et l'enfant n'eut pas une plainte, ni une larme, tant elle était dominée par la frayeur de châtiments plus horribles.

M. Adrien la protégeait; mais en l'absence du jeune homme, Léontine martyrisait la brunette. Elle la privait de boire et de manger; elle la liait à l'anneau de la trappe: — et supplice inédit, même chez les Anglais — pendant que l'hôte dormait, elle faisait descendre la petite, à moitié nue, dans la cave et l'y rejoignait, armée de pinces rougies au charbon : là, elle lui tenaillait les bras, les jambes, lui piquait la gorge, la menaçait de l'aveugler, de lui arracher la langue, au moindre appel, à la moindre alerte nocturne. Ensuite, elle remontait, en grondant : « Ça t'apprendra à mieux vendre tes fleurs! » — et elle fermait l'ouverture jusqu'au lendemain.

— Coquine! hurla cette brute, il n'y a presque plus de charbon; il n'y a plus de bois!...Tu nous portes malheur!... Mais tu vas écoper encore!

Elle bondit; Sophie s'esquiva :

— Si vous me touchez, je le dirai au « marquis »!

— Essaye donc et je te mange!

A ce moment, la Goussard et sa fille écoutèrent le bruit d'une voiture que le clapotis des eaux assourdissait, et elles virent entrer une jeune et grande demoiselle.

— Est-il Dieu possible! cria Léontine, en se signant... Vous, mademoiselle, vous, par ce temps de maudits!... Vous, l'ange du bon Dieu!...

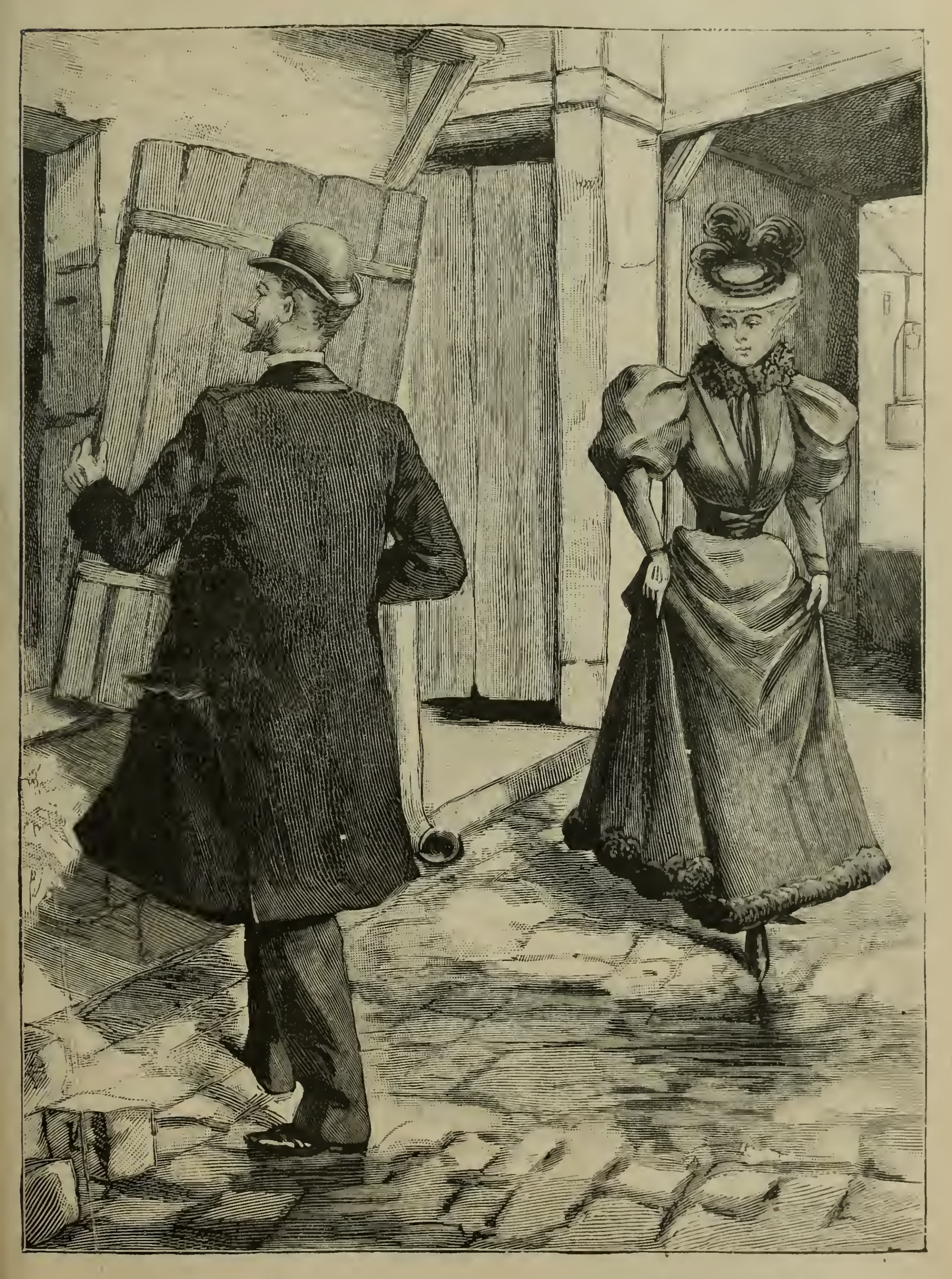
Marie-Thérèse Kerden, vêtue d'un costume noir aux chaudes fourrures, prit place sur une des chaises, et, tirant de son manchon de loutre un bout de papier :

— Je vous avais promis de venir, madame, et je suis heureuse de vous apporter l'autorisation de voir votre fils.

Joyeuse, Léontine avait saisi la feuille administrative; elle s'agenouillait et baisait les pieds de la visiteuse. Mlle Kerden la releva, et indiquant la petite qui se tenait au milieu des ombres :

— C'est votre seconde enfant?

— Oui, mademoiselle, c'est mon autre bébé, ma consolation dans la misère! Avance, ma chatte... Une révérence à la demoiselle... C'est timide...ça n'ose pas.



Alors, le « marquis » Adrien qui rentrait enleva l'un des contrevents branlants de la fenêtre.

La petite misérable quitta, comme à regret, l'angle obscur de la chambre, et Marie-Thérèse la prit entre ses bras :

— Mais, elle est toute trempée... glacée!... Et au cou... là, elle a du sang!

— Que voulez-vous, dit Léontine, c'est jeune... ça s'amuse dehors, malgré la pluie...

— Et cette blessure?

— Un mauvais charretier l'a effleurée de son fouet, pendant qu'elle jouait avec ses camarades... J'étais en train de la panser, de la changer... Allons, ma chérie, approche-toi du feu... je te mettrai tout à l'heure ta belle robe des dimanches... Viens que je te soigne... Vous autorisez, mademoiselle?

La Goussard épongea maternellement la cicatrice, et tout en fixant un bandeau sur le front, de temps à autre, elle pinçait sa créature :

— Parle, mignonne... Voyons, une risette?

Déjà, Mlle Kerden examinait Sophie, aux tristes lueurs hivernales. Ce n'était plus la demoiselle millionnaire et fantaisiste; ce n'était plus l'ange de la miséricorde, ni l'élégante railleuse des La Palme et des Nabot. Quelque chose la métamorphosait, et le démon de l'art vibra en elle dans sa toute-puissance.

Pour son bas-relief de la *Tribu errante*, depuis longtemps elle cherchait une beauté de fillette, étrange et douloureuse ; elle avait passé en revue et dédaigné ces jeunes Italiennes, ces rouleuses d'atelier qui s'en vont poser académiquement chez tous les peintres et tous les sculpteurs, et voilà que, dans ce bouge, elle trouvait enfin le type vivant, chétif et malheureux, dont son imagination était embrasée.

— Oui, je briserai, s'il le faut, la maquette !... Elle, au premier plan... les autres, moins épuisés... Voyons, dois-je lui laisser le bandeau!... Pourquoi pas?

Les paroles de la Goussard mirent un terme à l'observation de l'artiste :

— Vous regardez sa robe, mademoiselle?... J'essaye de la tenir propre...mais, les enfants!...

— Madame, je suis artiste statuaire, et j'ai besoin d'un modèle... Consentez-vous à ce que votre petite vienne à mon atelier?

Bouleversée, et n'osant demander pourquoi une femme de la haute s'amusait, au lieu de jouer du piano, à tailler des hommes, Léontine entrevit une riche aubaine :

— Si je consens!

— Et toi, mignonne?

— Oh! moi, je serai bien heureuse, mademoiselle

— Madame Goussard, dit Marie-Thérèse, en se levant, vous m'amènerez la petite, samedi prochain à onze heures... hôtel Kerden, boulevard Pereire... Du reste, vous serez annoncées... En attendant mieux, voici...

Elle déposa sur la table un billet de cent francs qu'elle avait tiré de son porte-cartes...

— Merci, mademoiselle, merci, élue du bon Dieu! s'écria Léontine... J'habillerai de neuf la pauvre Sophie pour vous la conduire...

— Vous gâteriez tout, si vous changiez quoi que ce soit à son pauvre vêtement... Je la veux telle qu'elle est aujourd'hui, mais non pas... mouillée et tremblante... Au revoir, madame; à samedi, mon bébé...

Mère et fillette s'inclinèrent, et Sophie bégaya les mots que lui dictait Léontine, en la pinçant toujours.

— Mademoiselle Marie, vous êtes la bien... la bien nommée... Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

Un large ruisseau boueux s'étendait devant la porte, et comme la visiteuse réunissait ses jupes dans sa main pour franchir l'obstacle et arriver au coupé, une voix très polie lui dit :

— Permettez, mademoiselle.

Alors, le « marquis » Adrien qui rentrait, enleva l'un des contrevents branlants de la fenêtre et en forma un pont mobile, sous les pieds de Marie-Thérèse.

M[lle] Kerden jeta un rapide : « Merci, monsieur », et s'installa dans la voiture bientôt emportée par deux superbes mecklembourgeois.

Dans le bouge, Léontine eut un cri de triomphe :

— Qu'est-ce je vous disais, Adrien? Elle est venue, la demoiselle!

— Ravissante et capiteuse en diable! déclara l'homme blond... Parole d'honneur, on ferait des folies!

— Vous me faites suer!

— Elle t'a apporté la permission pour voir Tête-de-Mort?

— Oui, et autre chose...

D'un geste crapuleux, elle désignait le billet de banque.

— C'est gentil ça, dit Adrien... Tu vas pouvoir habiller Sophie...

— La peau! gronda la mère... Sophie est une idiote!... Elle est rentrée sans charbon, et elle mériterait...

— Je te défends de la battre, je te le défends!

Il s'avança vers la petite et l'attira contre son cœur :

— Elle t'a frappée?

— Non, monsieur Adrien.

— Pourquoi ce mouchoir autour du cou et ces taches de sang?

— Un charretier m'a blessée.

— Avec son fouet, ajouta Léontine.

Le « marquis » venait de regarder la plaie et de mieux arranger le bandeau; il leva ses deux poings d'hercule :

— Ah! le brigand, si j'avais été là!

Et s'adressant à la mère :

— Toi, si tu la touches, entends-tu, je t'étrangle !

— Mais, je ne la bats jamais, n'est-ce pas, Sophie?

— Non... Non...

Adrien reprit :

— Tu lui achèteras une robe ; je ne veux pas qu'elle ait froid ; je ne veux pas qu'elle soit malheureuse!

— As-tu du tabac? Elle va te rouler des cigarettes...

— Désormais, je les ferai moi-même.

— On peut nonobstant se payer un gueuleton sur la menouille ?

Il hésita ; puis excité par l'obstiné besoin de s'étourdir :

— Donne-moi l'argent... On se grisera ici! J'invite Poil-aux-Pattes et Amanda ; ces deux types m'amuseront peut-être...

— C'est ça, mon chéri, minauda-t-elle, en tendant le billet bleu... A vous trois, vous amènerez un chouette dîner... Vous savez ce qui est bon... N'oubliez pas de prendre un litre de rhum... Je l'adore!...

Il sortit.

La Goussard interrogea l'enfant :

— Tes fleurs, où sont-elles ?

— Impossible, mère, impossible!... Les jardiniers ont mis de gros chiens dans leurs enclos, et les chiens ont failli me manger.

— On leur donne des boulettes, grande sotte!.. D'ailleurs il y en a pas partout...

— Si, partout... et j'ai peur.

— Il faut aller au cimetière.

— Au cimetière, maman !... Oh!..

— Mais oui! C'était, l'autre mois, la Toussaint... Nous avons eu, ces jours derniers, de beaux enterrements, et tu cueilleras les fleurs les plus belles... Ne manque pas d'arriver à Paris, pour l'ouverture de l'Élysée-Montmartre.,.

— Dieu me punirait...

— Est-ce que tu le connais, Dieu ?

— M. Adrien m'a enseigné des prières, un jour qu'il voulait se tuer...

— Il s'amusait!...

— Et toi, maman, tu m'as appris le : « Je vous salue, Marie... »

— Histoire d'épater la demoiselle... Je rigolais!.... Tu chiperas des fleurs sur les tombes...

— Jamais!

— Tu en prendras : tu les prendras toutes!

— Non, jamais je ne volerai les morts !

— Il le faut!

— Jamais !... Jamais !... Jamais !...

— Alors, en bas, et plus vite que ça !

Elle poussa la table, et, soulevant une trappe, découvrit les profondeurs noirâtres où l'on descendait par une échelle.

— En bas !

— Mère ?

— En bas ou je fais rougir les pinces !

Sophie dut exécuter l'ordre, et comme elle pleurait au fond de la cave, Léontine vociféra :

— Pas un mot jusqu'à demain !... Si tu nous embêtes ce soir, je te brûle les yeux !

Les choses en place, la mère du 213 ouvrit un placard dissimulé derrière la huche et y prit successivement une nappe, des couverts, de la vaiselle, des couteaux et des verres qu'elle rangea sur la table.

— Et tout cela vient de mon Gugusse ! gémit-elle. Ce magnifique damassé, il l'a choisi dans la villa du docteur Verdier, mon ancien maître, un bien brave homme... Je n'ai pas eu le courage de démarquer le linge... Moi, je tiens aux souvenirs des gens que j'aime !... Ni Poil-aux-Pattes ni sa gonzesse ne sont de la rousse, et ils ne mangeront pas le morceau... Et cette argenterie ?... A-t-il été assez jojo chez la vieille dame ?... Elle dormait... Gugusse n'a pas fait de bruit... Il respecte tant la vieillesse, ce cher enfant !

Puis, des idées moins gaies l'affolèrent. Adrien ne l'aimait pas ; il ne l'aimerait jamais ! Elle, la veuve d'un guillotiné, au bagne, l'ancienne compagnonne d'un voleur et d'un assassin, elle, la fille de petits bimbelotiers, élevée en une pension honorable, mais vite déchue, sous les ardeurs de sa nature précoce et immonde, elle songeait à l'abîme qui la séparait du « marquis » de l'amant d'une nuit, de l'hôte dédaigneux, du maître.

Elle s'ingéniait à le démasquer, à lui arracher le secret de sa vie, à établir des parallèles entre l'éducateur de Gugusse et le protecteur de Sophie, entre le vagabond d'un soir d'automne et le monsieur grave ordonnant de noter les dépenses ; elle l'agaçait, l'énervait, toutes les ruses demeuraient stériles, et le géant blond lui apparaissait, comme un être immaculé, ou comme un être abject semblable à elle, rêvant toutes les ignominies, chargé de toutes les souillures.

Ainsi, elle passait d'une opinion à l'autre, en tombant d'un songe d'hallucinée dans la réalité d'une misérable.

Depuis quatre heures, le couvert était dressé, et le « marquis » ne rentrait pas.

Il faisait nuit. La Goussard avait allumé la lampe à pétrole, en se bourrant pour attendre, d'un mauvais miroton ; elle allait courir à la *Jeune France*, lorsque retentit la voix d'Etienne Dacheu dit Poil-aux-Pattes :

— Eh ! la bourgeoise, porte, s'il vous plaît ?

Le convive et sa maîtresse parurent, et annoncèrent que M. Adrien venait de s'arrêter au bureau de tabac, et les suivait de loin, le monstre ! avec son parapluie.

Ils entraient, garnis de provisions, l'un et l'autre mouillés jusqu'aux os, tous deux fort hilares ; elle, une blondinette en robe de soie rose, peignée à la chien ; lui, gras, court, obèse, le visage rond, épanoui, sans aucun poil, sans aucune ombre, pas même au-dessus des yeux louches, à l'endroit des sourcils, mais très distingué dans une redingote et un gilet marron, avec sa casquette de drap, son pantalon bleu à la houzarde et un large col rabattu sur une cravate cerise.

Tandis que Léontine les aidait à débarrasser les paniers et s'extasiait devant un jambon, un canard aux navets, un dindonneau, des gâteaux et des liqueurs diverses, Poil-aux-Pattes donna les explications du retard. Allons, fallait pas se fâcher, la patronne ! Ben, quoi ? On n'était pas des mufles ! Une politesse en appelait une autre... Le « marquis » avait offert une tournée ; lui Dacheu, la seconde ! puis, le patron de la *Jeune France*, une troisième, et comme ça de politesse en politesses...

— Et du bois, et du charbon ? grognait la Goussard.

— M. Adrien en a commandé, répondit la maîtresse de Dacheu.

Quelques minutes plus tard, on eut la visite d'un charbonnier : puis, le « marquis » fit son entrée.

— Où est la petite ?

— Elle est à Paris ; elle vend ses bouquets, déclara la mère.

— Tu ne devais pas l'envoyer par cet horrible temps !... Oh ! tu n'as pas d'âme !... Tu me dégoûtes !... Mettez-vous à table ; je n'ai plus faim !

Poil-aux-Pattes et Amanda réussirent à le calmer.

On avança les chaises et les fauteuils de l'autre pièce, et le grand blondin, qui secouait son amertume et sa haine, voulut bien présider la table.

— Buvons, dit-il, grisons-nous !...

Après le jambon et le canard aux navets, Etienne proposa le coup du milieu, le véritable trou normand.

— Du cognac ou du rhum ? offrit Léontine.

— Les deux ! cria le « marquis », aux applaudissements de ses hôtes.

Déjà, Poil-aux-Pattes levait son verre :

— A la santé de m'ame Goussard !

Ils trinquèrent, et la Goussard glapit aussitôt :

— A la santé de Manda !

— N'oublions pas le pauvre Auguste, sourit Dacheu.

— Bravo ! continua Adrien... C'est une noble idée !... A Gugusse !... A Tête-de-Mort !... Au 213 !...

Léontine s'attendrit :

— Ce cher mignon !... S'il était ici... Lui qui aime tant le fil en quatre !

Enfoncée dans un grand fauteuil, le menton allongé vers la table, elle s'empiffrait, heureuse de l'énorme pâture et de la considérable boisson; Poil-aux-Pattes la dépassait, avalant de plus grosses bouchées, s'entonnant le liquide avec des béatitudes extraordinaires; moins vorace que la Goussard, Amanda s'éloignait de cet ogre de Dacheu pour se rapprocher du beau « marquis », mais Adrien laissait volontiers flotter ailleurs son rêve.

Quand vint le tour du dindonneau que le géant à la barbe blonde découpa, selon la méthode des bourgeois, agrémentée d'une aisance artistique et chirurgicale, Étienne crut devoir évoquer un souvenir d'enfance.

— Mon père, dit-il, ma vieille canaille de père, un tondeur de chiens, du Loiret, a manqué plusieurs fois de me vendre à des saltimbanques...

— A cause de tes mains, je comprends ça! interrompit le « marquis ».

— Oui, mon gentilhomme, à cause de mes mains, et je m'en fais gloire!

Il exhiba ses deux mains à plat contre la table. Elles étaient toutes velues, comme celles d'un barbet ou d'un griffon, et le poil brun qui fuyait le visage se rattrapait ici, et il y en avait partout, sur les paumes, sur le dos, entre les doigts et jusqu'aux bords des ongles.

Adrien laissait tomber un conseil de ses lèvres hautaines:

— Tu devrais, au moins, raser les phalanges, car la barbe te gêne pour te moucher...

— Ah! ben oui, je perdrais mon prestige!... Là, vrai, m'ame Goussard, en avez-vous beaucoup rencontré des lapins de mon numéro!...

Mais, Léontine qui rongeait un pilon, se contenta d'un geste dénégatif, en essuyant de la main sa bouche luisante de graisse, et Adrien, toujours narquois, dit à la patronne :

— Tu vas crever d'indigestion!

— Laissez donc, chéri; quand on y est on y est, et puis, le canard aux navets, le dindonneau, on en mangerait toute sa vie!... Monsieur Dacheu, un petit retour?

— Avec plaisir, m'ame Goussard!

Au dessert, on fêta le Saint-Honoré, un merveilleux gâteau entouré de boules croquantes et pleines de crème. Histoire d'égayer la société, Dacheu s'encréma le bout du nez, blanchit ses doigts barbus, leur donna des formes de petits animaux étranges.

Sur l'ordre du « marquis», les dames et le phénomène se disposèrent à sifler le champagne, au commandement, d'après l'antique usage :

— Approchez le guindal de la gargamelle!... Souriez au guindal!... Baissez les yeux!... O vin, entre dans le ventre de ton sauveur; ne lui fais pas plus de mal qu'il ne t'en veut!... Range-toi bien, parce qu'il y aura foule!... Une... deux!... trois!...

Ils burent; ils buvaient monstrueusement.

La Goussard apportait le café en sa belle théière de ruolz — le dernier vol de Gugusse ; une plainte déchirée et qui semblait venir des profondeurs lointaines, s'exhala vers la table.

— Avez-vous entendu ? fit Amanda, inquiète.

— Non... Qu'y a-t il ? balbutia Léontine.

— J'ai cru entendre...

— C'est le vent !

— Il n'en fait plus.

— Les chats qui rôdent...

— Eh ! parbleu, je sais ce que c'est, intervint gaiement « le marquis » : Ce sont les mains de Poil-aux-Pattes qui ont miaulé !... Buvons !... Guindal !... Gargamelle !... Une... deux... trois !...

Aux lueurs d'un punch, les quatre ivrognes luttaient de chansons obscènes, et dans les fumées du tabac, et dans le brouhaha des paroles, ils demeuraient insensibles à un vacarme bizarre : on eût dit un travail souterrain.

Dehors, la pluie redoublait, formidable, et le chemin de halage, un peu en pente du côté de la maison Goussard, devenait un torrent jaunâtre ; des masses liquides dégringolaient des hauteurs, mêlant leurs écluses à toutes les cataractes de la toiture. Sur la Seine, toujours plus grosse, les bateaux de charbon valsaient, éperdus, au milieu des ombres flagellées ; et çà et là, les arbres de la berge craquaient, se tordaient, en un branle-bas général.

Poil-aux Pattes, debout à la fenêtre, eut un juron :

— La Seine monte... Elle monte !... Nous sommes bloqués !... Votre cave est inondée... Gare à la mienne !

Cette fois encore, une nouvelle plainte — un râle d'agonisante — jaillit de la terre.

— Enlevons la table... Éclairez-moi ! ordonna « le marquis ».

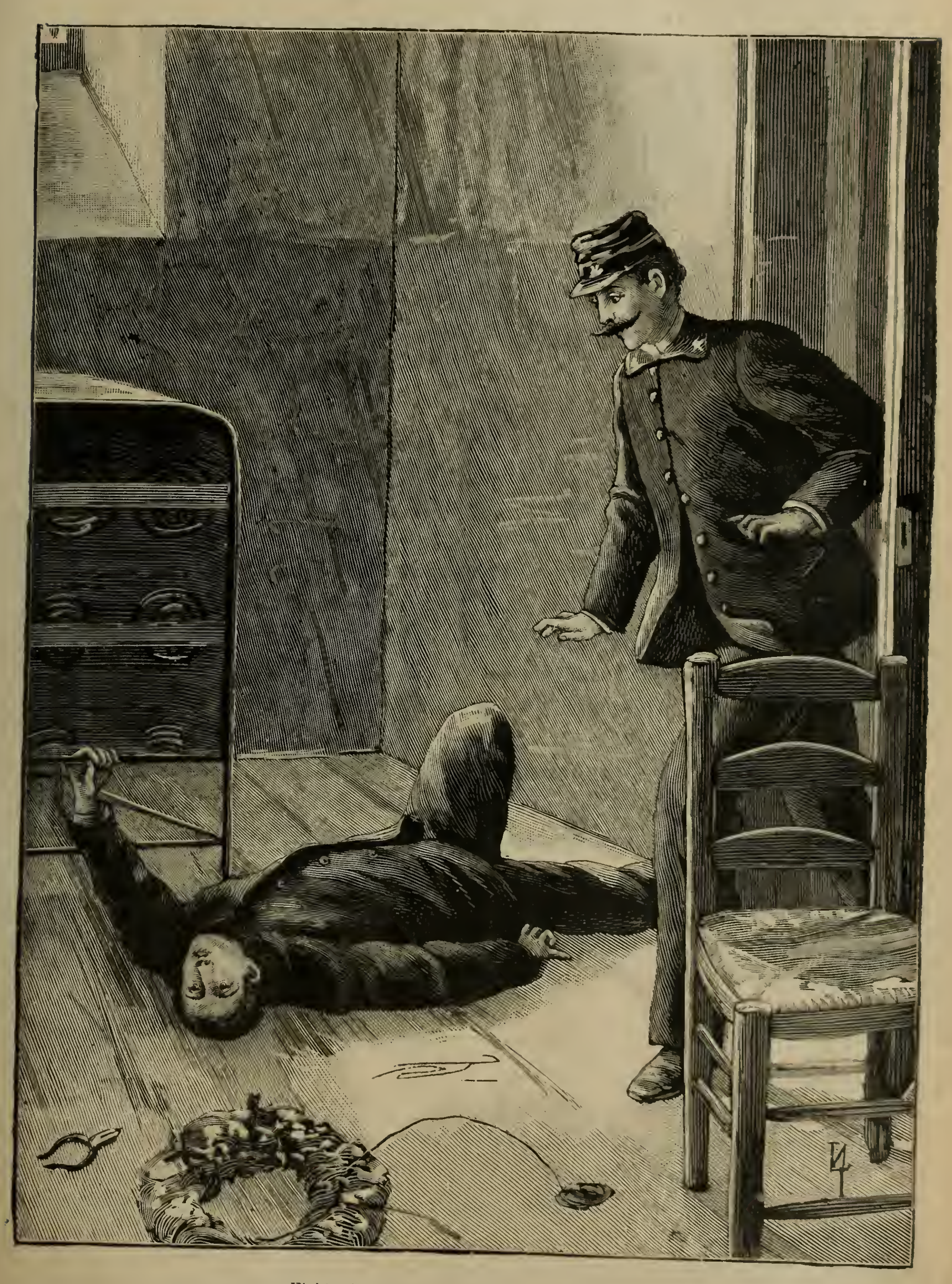
Dacheu et sa maîtresse obéirent et reculèrent le fauteuil où la Goussard, ivre-morte, ronflait.

Adrien ouvrit la trappe, et, sous la clarté, les deux hommes et la jeune femme aperçurent la petite Sophie, toute livide, les doigts crispés aux derniers degrés de l'échelle, les seuls qui ne se trouvaient pas envahis par les eaux. Quelques gros rats s'y accrochaient, eux aussi ; une de ces bêtes avait mordu l'enfant à la lèvre, et la lèvre saignait, et le spectacle était si douloureux qu'il dégrisa les noceurs et même la drôlesse.

« Le marquis » versait des larmes, en tendant les bras :

— Ma petite, ma pauvre petite !

Il la recueillit, et, l'ayant confiée aux soins de la blondinette, d'un grand coup de pied, il envoya rouler le fauteuil de la Goussard. Celle-ci, affalée, molle, hideuse, implorait la pitié de Dieu, de la Vierge et des Anges.



Fichtre !... le pauvre garçon !... il se meurt !

— Ah! la misérable! Ah! la scélérate! grondait Adrien... Un homme n'a pas le droit de l'écorcher, vivante, ni de l'insulter, morte, mais la foudre du ciel devrait tomber sur elle et l'exterminer!

IV

— 109, bravo!... Bravo, 109 !.,. Très bien ça, mou garçon! dit Eugène Chabrol, un des sous-entrepreneurs de la Petite-Roquette, en examinant la couronne mortuaire que le petit Fargue terminait, dans sa cellule.

L'enfant le regarda douloureusement, sans répondre, et Chabrol, gros luron aux fortes moustaches brunes, jovial et vulgaire en un paletot-sac, le feutre melon à l'arrière de la tête, ne s'aperçut ni des attitudes étranges, ni des yeux presque stupides, ni de la pâleur extrême de son jeune ouvrier. Chabrol bavardait toujours, et l'esprit du 109 fuyait, errait loin de l'homme et des murailles.

Pierre songeait que là-bas, à un bout de Paris, se trouvait un grand jardin silencieux et triste où, tous les dimanches, il allait autrefois avec sa maman porter une couronne sur la tombe de son père, une couronne pareille à celles dont il montait chaque jour — et pour d'autres — les belles fleurs. Depuis ce temps-là, sous la pluie et la neige, les couronnes du père s'était fanées, et la mère, elle, dormait, sans le moindre hommage.

— Eh bien, 109, est-ce que tu as perdu ta langue ? continua le sous-entrepreneur. On dirait que tu te moques de mes félicitations ?

— Oh ! m'sieur!

— Parle... parle un peu, mon ami... Il faut te dérouiller... Tu en as le droit, aujourd'hui, cinq minutes, parce que je suis là!... Que diable, tu excelles dans la couronne mortuaire, et tu gagnes maintenant trente centimes par jour, comme les autres, et tu n'as pas l'âge!... Ça te prépare une masse.

— Oui, m'sieu Chabrol.

— A moins que tu ne préfères te payer des douceurs sur quinze centimes, du café, par exemple.

— Non, m'sieu.

— Économe, rangé, bravo!... Tu vas me dire ton nom... et qui sait, plus tard, si j'ai besoin d'un bon ouvrier, nous pourrons nous revoir.

— Je m'appelle Pierre Fargue, m'sieu.

— Pierfar?

— Non... Pierre Fargue.

Le sous-entrepreneur inscrivit le nom sur son carnet, puis ajouta :

— Bah ! J'enfreins un peu les règlements avec mes questions, mais c'est dans ton intérêt...

— Merci, m'sieu.

Chabrol enleva la couronne de la table :

— Pas une fleur ne dépasse l'autre... C'est solide, bien établi ; ça a de l'œil ; c'est un ouvrage merveilleux pour un gosse de dix ans!... Ah! si tous les détenus étaient comme celui-là, on en gagnerait de la monnaie!...

Tout à coup, la voix de Placide vibra dans le corridor :

— Le 213, au parloir!

Fargue eut un tressaillement.

— Qu'as-tu donc, garçon? demanda le sous-entrepreneur.

— Rien... rien...

— Alors, continue... Voici la couronne... Finis-moi ça... Va vite et bien... Tout le monde sera enchanté...

Après le départ de Chabrol, le 109 s'assit, courageux au labeur. Mais il demeura triste. Les autres avaient des parents, des amis. Tous, même ce 213 qu'il regarda sortir de la classe de monsieur Jean, avec le 315, son voisin du promenoir cellulaire, tous, quels que fussent leur indigence ou leurs fautes ou leurs crimes, ils pouvaient entendre, aux jours autorisés, de bonnes paroles et s'en retourner, les yeux contents et l'âme moins obscure!

Le gardien criait des numéros. Pierre s'imagina que les prisonniers, un à un, descendaient pour une heure de fête; et seul, abandonné de Dieu et des hommes, il vit s'envoler la dernière espérance.

Ses doigts fatigués laissèrent tomber sur ses genoux tremblants la couronne des morts : il resta là, enveloppé dans une grande douleur, vieilli et non pas mûri par la détention.

En un mois de cellule, le visage de l'enfant s'était creusé, renfoncé, plombé, sous des blancheurs laiteuses, avec une expression languissante ; le corps s'arc-boutait, la vue papillonnait, chercheuse, et l'amaigrissement général provoquait une faiblesse des lombes, une démarche incertaine, des sueurs nocturnes. Chose abjecte! on observait en l'innocent presque tous les stigmates des jeunes viveurs malades et des vieux libertins.

Mais, à l'encontre des gens de la haute et petite noce, dont l'ouïe s'affaiblit au même titre que les autres sens, l'oreille du petit prisonnier acquérait une subtilité remarquable, et les moindres murmures, d'abord charmants, l'emplissaient bientôt d'un vacarme terrible. Il n'avait plus peur du silence ; il avait peur du bruit!

Cependant Fargue se levait, se couchait, travaillait, assistait à la messe du dimanche et à l'école quotidienne, allait au promenoir, tel un automate ou un jouet de somnambulisme. Aux heures d'intelligence, les mêmes questions absorbaient sa pensée ; « Qui donc l'aimait? Qui donc s'intéressait à lui?... Pourquoi était-il châtié, n'étant pas coupable?... Pourquoi n'était-il pas libre, étant doué de raison?....Et par quel péché originel et nouveau, par quelle souillure se trouvait-il écarté de la vie des humains?... Et s'il n'y avait pas de souillure, ni de péché, au nom de quel droit, les hommes le condamnaient-ils, en lui marchandant l'espace, l'air et la lumière, en le privant de sa liberté? Oui, de quel droit, et en vertu de quelle absurde protection, les hommes l'obligeaient-ils à mourir de douleur ou à devenir fou?...

Pour le jeune détenu, l'humanité qui est si nombreuse et variée sur la terre si vaste, toute l'humanité se réduisait à quatre personnes habituelles; un prêtre, cet excellent l'abbé Hugues d'Aulzon; un instituteur, ce digne monsieur Jean; un imbécile qui faisait sa petite affaire, le sous-entrepreneur Eugène Chabrol, et une brute, le gardien Placide, une brute endormie dans des phrases de ce genre : « Les haricots sont assez cuits, n'est-ce pas?... Eh bien, de quoi te plains-tu? »

Les autres, le directeur Octave Rey, le médecin en chef, le médecin adjoint Gilbert Monteil, le sous-inspecteur, le gardien-chef Blaise Talandier, il les voyait rarement; et quant à ses codétenus, il les ignorait à l'exception du 213, 215 et de ce petit 302, l'enfant de cinq ans, aujourd'hui, un numéro de l'infirmerie.

Quelquefois, un des prisonniers longeant le couloir pour se rendre aux water-closets, glissait un « bifton » par le trou du 109; mais les premiers billets étaient abominables, et Pierre déchira les nouvelles correspondances, sans les lire.

Avec le ravage intellectuel et physique, avec le relâchement musculaire et les dépressions de la mécanique cérébrale, Fargue en arrivait à ne plus souffrir, lorsque tout se faisait, et à se considérer comme un animal d'espèce nuisible, comme le jeune chat-tigre qu'un dimanche, son père lui avait montré au Jardin des Plantes.

Il découvrait enfin la seule justification possible à son isolement.

De même que le chat-tigre, il devait être dangereux, puisque, lui aussi, vivait en cage. Pourquoi, alors, Placide ne lui donnait-il pas à manger, au bout d'une fourche?... Cela viendrait!.,.

Sous le voile des idées noires, le 109 avait repris la couronne; mais des sueurs l'inondaient; ses pauvres doigts maigres hésitaient et tremblaient...

A l'appel de son numéro, Auguste Goussard, dit Tête-de-Mort, était sorti de sa cellule pour marcher crânement vers le pont de fer, les mains dans ses poches, les yeux luisants, la casquette sur l'oreille.

— A vous, le 213 ! annonça Placide.

— Envoyez! répondit d'en bas un autre gardien.

Toutes les places du parloir en commun se trouvaient occupées, et des hauteurs d'un siège fermé par une balustrade circulaire, le surveillant observait à la fois l'entrée des parents et amis, l'arrivée des jeunes détenus.

Quatre ou cinq gardiens arpentaient les chemins de ronde où, entre le double grillage, chaque prisonnier causait, assis, et à la distance d'un mètre, avec son visiteur, également installé sur une chaise. On voyait là des types curieux de marchandes des quatre-saisons, de balayeuses, de pierreuses, de bourgeoises, d'ouvriers et d'ouvrières, beaucoup plus de femmes que d'hommes, les uns et les autres, venus pour les enfants ou pour les adultes du second étage, la fine fleur des souteneurs. Autant les petits éveillaient la tristesse, autant leurs aînés inspiraient de dégoût, les visages boursouflés de vice, les yeux cyniques.

Léontine Goussard, très misérable en sa mante et son chapeau flétris, regardait entrer Auguste.

— Salut, *La Dabe* ! (la mère) dit le 213.

— Mon pauvre Gugusse ! sanglota la visiteuse, en essuyant de vraies larmes.

Elle l'avait attendu debout; tous deux s'assirent.

— Voyons, continua Tête-de-Mort, ne pleurniche pas... Moi tu vois, ça boulotte !... Et le « marquis »?... Et Sophie?... Et Amanda ?... Et Poil-aux-Pattes?

— Ils vont bien ; mais nous sommes malheureux !

— A cause de la galette ?

— Hélas !

— Zut ! C'est votre faute aussi !... Vous êtes un tas de flegmards qui ne savez pas vous y prendre !

— Ah ! si tu étais là-bas !

— Yes, mais je n'y suis pas... Voilà le chiendent ! Je croyais que tu m'avais plaqué tout à fait, la Dabe?

— On ne voulait pas m'accorder l'autorisation.

— Qui ça?... La Préfecture?

— Oui, et ton directeur. Grâce à une demoiselle de la haute, j'ai obtenu le permis

— Une de la haute ! Mince alors !... Et comment qu'a s'appelle la gonzesse?

— Mlle Kerden.

— Inconnue au bataillon !... A moins que ce ne soit la fille de la blanchisseuse... Celle de la petite maison où, un jour... non, une nuit... Tu t'en souviens, la Dabe?

— Si je m'en souviens !... Tu n'as jamais été si beau, mon Gugusse !... Ah ! tu parles du bon temps !

— Il reviendra !... Et ousqu'elle perche, la demoiselle?

— A Paris, dans un bel hôtel.

— Chouette !

— Elle s'intéresse à moi... à Sophie.

— A Sophie, je ne dis pas, mais, à toi?... Faut qu'elle ait du temps de reste! Ils sont si drôles les riches!... Elle a casqué?

Léontine, qui voulait taire l'orgie de la nuit, répondit :

— Non... pas encore.

213 haussa les épaules :

— A quoi que ça sert, je te le demande, d'avoir des connaissances argenteuses si elles ne casquent pas?

— En attendant, nous battons une de ces dèches!

— Pauv' « marquis »!... Il doit faire un nez!... Moi, je l'adore, et ça m'embête!

— Il t'aime aussi, le bon Adrien!... Et toi, Gugusse, tu te manges les sangs?

— Moi, j'ai pas de propriétaire... Il ne m'expulsera pas, le proprio!

— Ange, va! *Tu te mareras sur la butte!...* (Tu rirais sur la guillotine!)... Mais, tu penses à rejoindre, n'est-ce pas?

— *T'es gourde la Dabe! Est-ce qu'on peut se faire la paire de la Petite!* (Tu es sotte, la mère! Est-ce qu'on s'évade de la Petite-Roquette!) On verra à la colonie pénitentiaire... *J'en ai jacqueté avec mon aminche...* (J'en ai parlé avec mon ami...)

— Qui donc?

— Michel Espidac... Il était dans la *cellotte* (cellule à côté de la mienne)... *Ce gonce là, c'est un costeau qui n'a pas les foies blancs!* (Ce jeune homme-là, c'est un citoyen qui est brave et fort!)

— Vous pouvez *jaspiner* (parler) ensemble!

— Y a rien de fait! j'ai *frimé* (vu) ce zigue, une seule fois, quan cette tante, d'instituteur nous a balancés de la classe pour nous boucler au *bignouf* (cachot) Mais, on s'estime... D'abord, nous avions fabriqué un trou dans la mur... Le *gaffe* (gardien) Placide nous *donne* (dénonce), et voilà que du 215, mon aminche Espidac est bouclé au 35... Il y a toujours mèche de se filer des « biflons » à la chapelle ou au promenoir... Des trucs à moi!

— Ils sont *toquards* (méchants), les *gaffes*?

— Oh! oui, des carnes!

— Vous espérez quitter la *Petite*, bientôt?

— *Acrès la Dabe!* (Défiance, la mère!) observa le 213, en indiquant d'une œillade le gardien qui longeait le chemin de ronde... *J'allume le gaffe qui nous frime et qui nous esgourde* (*je vois le gardien qui nous regarde et nous écoute*). Mais continuons de jaqueter (parler argot).

— On ne risque rien?

— Non... *Ces poires-là n'entravent que nibe!* (Ces idiots n'y comprennent rien!)

— Très bien, mon gosse.

— Esgourde-moi, la Dabe... Nous allons être envoyés en *cambrouse* (campagne), *je te le babillarderai et tu radineras voir mézigue.* (Je t'écrirai, et tu viendras me voir).

— Et du *pèze* (argent) ?

— Tape la gonzesse *rupine* (riche).

— Sophie va dans sa *tôle* (hôtel) demain, pour poser.

— Poser, quoi ?

— La gonzesse est artiste.

— Alors, elle est *fauchée* (sans argent) ?

— Mais non, elle fait des statues, histoire de rigoler.

— La Dabe, dans les tôles de rupins, il y a toujours quelque chose qui se balade... Un *bob* (une montre)... un *artiche* (un porte-monnaie)... des *diames*... (des bijoux)...

— Oui, mais Sophie est trop dinde pour *flingoter* (voler) quelque chose... Elle ne trouverait même une paire de *pompes* (souliers)...

— *Si mézigue allait poser* ? (Si j'allais poser, moi !)

— N'aie pas le trac... Je la conduis...

— Encore, le gaffe !...

Un gardien s'approchait :

— Madame, votre heure est terminée... Veuillez vous retirer.

— Une toute petite minute ? sollicita la Goussard.

— Non, madame, le règlement s'y oppose...

Et d'un ton sec, il commanda :

— En haut, 213 !

— On y va ! Ne nous fâchons pas, m'sieu de la Prévôté, répondit Auguste... Au revoir, la Dabe ! Serre les phalanges à tous les aminches !

— A un de ces jours, mon gosse !

Les visites se succédaient au parloir, et les appels retentissaient.

Brusquement, Pierre Fargue se dressa très pâle et rejeta loin de lui son œuvre, la couronne des morts. Il venait d'entendre Placide qui hurlait :

— Le 109, au parloir !

Il attendit de voir s'ouvrir la cellule du bagne. Enfin !... Quelqu'un pensait à lui !... Il n'était plus l'abandonné ; il n'était plus l'animal dangereux ; il n'était plus le chat-tigre !... Mais, qui donc le demandait ?

109 récapitula en sa mémoire tous les amis des jours heureux, les compagnons du père, ensuite les témoins des funèbres détresses, depuis la concierge qui l'avait chassé, par ordre, jusqu'au grand rouge dont la voix avinée balbutiait des paroles d'amour, près de la maman honnête et vaillante. Et ne croyant à personne dans la foule des égoïstes et des lâches, il se mit à pleurer. Puis, des espérances le grisèrent, l'illuminèrent, comme en une rédemption. Il apercevait là-bas une

dame charitable, et il allait vers elle, le cœur gonflé des trésors de son dévouement et de son amitié si longtemps inutiles.

Quelques minutes s'écoulèrent. Le gardien ne paraissait pas. D'abord, Pierre se dit : « Il est occupé ailleurs ; » et pour calmer l'inquiétude brûlante, il marcha de la fenêtre à la porte, coupant ses trois ou quatre enjambées d'une halte et d'un regard furtif au guichet... Rien encore!... Il prit la cheville de bois et la glissa dans le trou...

Placide ouvrit la porte.

— Allons, voilà! Qu'y a t-il?

— Vous m'avez oublié, m'sieu le gardien.

— Oublié?

— Oui, m'sieu... On a appelé le 109... au parloir

— Mais non, le 209, idiot!

— Ah!

— Et fais en sorte de ne pas me déranger inutilement, sans quoi je te note au rapport... C'était le 209, entends-tu, et non pas le 109!

Seul, Fargue allait et venait, tournait, avec la peur des sonorités de ses phrases exhalées dans le grand silence. Bientôt, des voix lointaines le charmèrent : il s'arrêta pour mieux les distinguer, et ce furent des ouragans d'harmonie, des tumultes de cuivres et de chansons, des bruits de cloches, des vacarmes de tempête. Sous ses pieds les briques de la cellule montaient; autour de son corps les murailles se resserraient; le plafond descendait... Il tomba sur ses genoux, haletant, manquant d'air; il se traînait du côté de la cruche, il voulut boire, mais la cruche pleine était trop lourde pour ses bras épuisés... Il voulut appeler à l'aide, mais un râle lui déchira la poitrine... Il voulut placer de nouveau la cheville de bois au guichet, mais il se souvint des menaces de Placide...

Les yeux hagards, la gorge contractée, la tête rouge comme un globe de sang, il rampa vers le lit, se haussa, mais ses mains ne rencontrèrent que l'armature, toute la literie se trouvant pliée, selon l'ordonnance ministérielle.

Enfin, il eut le bonheur de pouvoir jeter un cri de détresse avant de défaillir.

— C'est encore toi! gronda Placide, en entrant. Il est défendu de chanter et je...

Pierre restait immobile sur le sol de briques. Le gardien s'apaisait :

— Est-ce que tu es malade? ... Fichtre!... Ah! le pauvre garçon!... Il se meurt!...

L'homme déploya la litée, y coucha le moribond et se dirigea rapidement vers le pont de descente.

— Chef, le médecin!... Urgence, 109!...

Il fallait un cas bien grave pour motiver un appel, et les surveillants échelonnés jusqu'au greffe, s'empressèrent de crier à tour de rôle :



De l'air, vite de l'air! ordonna le médecin en arrachant le col du jeune détenu.

— Urgence, 109!... Médecin!... Au 109!... au 109!... Au 109!...

Le Dr Gilbert Monteil et Blaise Talandier accouraient.

— De l'air, vite, de l'air! ordonna le médecin, en arrachant le col du jeune détenu et en mettant l'oreille à la poitrine.

Blaise et Placide essayaient des clés au cadenas de la fenêtre.

Monteil se dressait :

— Ouvrez, mais, ouvrez donc!... Voyons, messieurs, il est temps!... Brisez la fenêtre, brisez-là, vous dis-je!

Et comme le gardien-chef et son aide hésitaient, il empoigna la chaise du 109, et, repoussant les geôliers, fit voler d'un seul coup le chambranle et les vitres.

Puis il revint à son auscultation.

— Le mal est au cerveau, dit-il au directeur qui entrait... Je crains une méningite... Il faut immédiatement transporter le malade à l'infirmerie.

Sur l'ordre de M. Octave Rey, les deux gardiens saisirent par chacun des bouts le matelas où Fargue était étendu, et ils le portèrent dans une des salles confiées aux Hospitalisés.

Debout près de la couche, Gilbert examina le thermomètre qu'il venait de placer sous l'aisselle de l'enfant :

— La fièvre n'augmente pas.., C'est bon signe...

Pendant une heure, il veilla le prisonnier; et lorsque M. Rey lui demanda à voix basse si on devait attribuer le mal du 109 au régime de la Petite-Roquette, il répondit, en s'éloignant des oreilles vulgaires :

— Monsieur le directeur, malgré toute votre intelligence et toute votre bonne volonté, la prison des Jeunes-Détenus, c'est la folie ou la mort à grandes journées!

— Alors, qu'on la démolisse! fit hardiment le colonel-directeur... Je suis un soldat, et je ne veux pas être, en France, un pourvoyeur de cabanons et de tombeaux!

— Ah! monsieur, vous êtes un brave homme, et nous démolirons, je vous le jure, la Petite-Roquette!

Les Hospitalisés écoutèrent les prescriptions du docteur, — entretien de la glace sur la tête et d'une intense chaleur aux extrémités, renouvellement de l'air, boissons chaudes — et le médecin ajouta :

— Vous m'enverrez chercher, à la moindre alerte... Il est seul, le malheureux... Il souffre... Il est tout petit... Soyez humains!

Une voiture stationnée devant la prison mena chez lui le jeune docteur.

Gilbert demeurait au second étage d'une grande maison, boulevard Beaumarchais, en un quartier relativement paisible, et à proximité de la Petite-Roquette où l'appelait chaque jour et à toute heure le service des jeunes détenus.

M. Barthélemy Monteil, un robuste vieillard qui, pendant quarante années,

avait exercé la médecine dans une bourgade des Vosges, habitait avec son fils, et tous deux, ils s'aimaient, pleins des souvenirs de la chère absente, épouse dévouée, tendre maman.

Après la mort de sa femme, le docteur Barthélemy se décida, sur les instances de Gilbert, à quitter le pays natal; et si le changement d'habitudes pesait encore au vieux médecin, et si le mari se courbait sous le deuil conjugal, le père s'enivrait d'espérances. Lui, le bon étudiant de 1840, lui, le bourgeois des campagnes vosgiennes, il admirait son Gilbert, médecin des hôpitaux, médaille d'or de l'internat, lauréat de l'Académie; il l'admirait, en déblatérant contre les méthodes nouvelles surtout contre l'application de l'électricité à la médecine — cette « utopie » dont Gilbert était l'un des promoteurs.

— Laisse donc ces blagues aux charlatans! disait-il à son fils... Tu vaux mieux que ça!... Tu te gâtes la main!

Près du feu, en un salon voisin du cabinet, le vieux docteur, long et maigre, avec une barbe grisâtre, feuilletait le dernier numéro de la *Revue Internationale d'Electrothérapie*.

Gilbert parut, et M. Barthélemy s'écria :

— Où allons-nous, je te le demande, où allons-nous?... Mais, écoute-moi ces fadaises d'un de nos confrères, le docteur Jules Larat...

M. Barthélemy avait rajusté ses lunettes à branche d'or, et, grinçant, tonnant, le geste saccadé, la barbe en fureur, il lisait : « ... L'électrisation statique doit intervenir efficacement dans toutes les maladies qui entraînent ou reconnaissent pour cause un ralentissement dans la nutrition, soit qu'il s'agisse d'une nevropathie comme dans la neurasthénie, soit qu'il s'agisse d'une lésion humorale, comme dans la chloroanémie, le diabète, la goutte... As-tu entendu?... Y comprends-tu quelque chose?

— Mais oui, c'est très sensé, très nouveau, très intéressant!

— C'est une utopie!

— Excuse-moi, père; je n'ai pas le temps de discuter aujourd'hui...

— Qu'as-tu donc, Gilbert? Tu parais triste...

— Je suis inquiet; je redoute une méningite pour l'un de mes petits bonshommes de là-bas.

— Tu l'as saigné, au moins?

— Non, père; on ne saigne plus.

— Comment, malheureux, tu ne l'as pas saigné?.... Mais, tu veux le laisser mourir, le tuer?

— Je veux le guérir.

— La médecine, mon fils, la médecine rationnelle, celle de nos illustres maîtres...

— Oh! non, pas maintenant!... Ce soir nous batailleronś... Il faut que je

sorte... C'est le jour des demoiselles Kerden et j'ai promis... Si l'on vient me chercher de la Petite Roquette, tu enverras aussitôt Gérôme à l'hôtel du boulevard Pereire... Hôtel Kerden...

— Bien.

— Mais avant... Je désire te parler...

Gilbert s'assit en face du vieillard :

— Cher père, tu sais que je n'ai pas de meilleur camarade que toi... Jamais je ne t'ai rien caché et souvent, lors des grandes vacances, l'étudiant te disait des choses... Enfin... tu l'exigeais, n'est-ce pas ?

— Oui... pour te préserver !

— Et tu m'as préservé... de bien des sottises ! Et je t'en remercie... Aujourd'hui, je viens te prier d'entendre une confession grave et honnête... je crois que je suis amoureux...

— C'est de ton âge !

— Quand je dis « je crois » c'est une atténuation, car j'en suis sûr !... J'aime follement, et je ne me sens plus capable de me maîtriser.

— Ne te maîtrise pas, mon ami.

— Ne plaisante pas... L'heure est sérieuse, terrible...

— Ah !... Pourquoi ?

— Parce que celle que j'aime a... une immense fortune.

— Je ne te ferai pas l'injure de te demander si elle digne toi... J'en ai la certitude... Mais si elle est riche, nous possédons cinq mille livres de rentes, et cinq mille livres de rentes au soleil, avec ton avenir, oh !... Elle se nomme ?

— M[lle] Kerden... C'est la fille de l'amiral, la nièce de M. Mercier-Lacombe, député d'Angoulème.

— Jeune ?

— Dix-sept ans.

— Jolie ?

— Oh ! oui !... mais voilà ! Elle est archimillionnaire !

— A Paris, mon ami, on fabrique aisément les millions, et il n'y a jamais personne de pauvre au contrat de mariage... je me trompe... avant !... Elle t'aime?

— Je... l'ignore.

Dans une animation extraordinaire où vibraient sa solide amitié et son orgueil d'auteur, M. Barthélemy s'emballa :

— M[lle] Kerden doit t'adorer, puisque tu l'aimes, puisque tu lui fais cet honneur !... Elle doit t'adorer et s'en enorgueillir, ou bien elle ne serait pas femme. Va t'en assurer, mon grand, mon beau Gilbert, et quand tu auras besoin de moi, je suis là !... Il est là ton vieux !

A l'hôtel du boulevard Pereire, le jeune docteur Monteil fit passer sa carte

à Mlle Yvonne Kerden, et bientôt un domestique le pria de le suivre vers l'atelier.

Gilbert marchait, les yeux moins éblouis par le luxe grandiose de l'immeuble par les tentures des murailles et par l'escalier de marbre à double évolution, que le cœur ému sous les effluves d'amour.

Au bout d'une galerie vitrée et convertie en serre, avec des verdures géantes, des corbeilles d'azalées et de rhododendrons, de camélias roses et blancs, le domestique, souleva une lourde tapisserie orientale et annonça :

— Monsieur le docteur Gilbert Monteil.

Tante Yvonne l'accueillit aimablement, et Marie-Thérèse, en blouse de drap gris, les manches serrées au poignet, vint lui offrir un shake-hands.

Là-bas, entre les hautes fenêtres, deux visiteurs causaient : M. Sosthène La Palme, toujours élégant de phrases et de tenue, et M. Désiré Mercier-Lacombe, le député de la Charente, un grand bourgeois au visage large et à la barbe argentée, un peu massif dans sa redingote noire, l'œil spirituel et loyal. A leur droite, M. Gustave Dombre, le maître de Marie-Thérèse, un petit homme à barbiche jaune, vêtu, lui aussi, d'une blouse de travail, rectifiait les poses des êtres debout sur la selle à modèles.

Le docteur et l'académicien se saluèrent; Mlle Yvonne présenta Gilbert à M. Lacombe et à M. Dombre ; puis, elle le fit asseoir près d'elle, et doucement ils se dirent leurs impressions, tandis que la jeune artiste s'excusait de reprendre l'ouvrage.

Sous le dôme de cristal, le vaste atelier s'étendait, baigné de lumière, avec les blancheurs des marbres et des plâtres ; là-bas, on voyait un superbe portrait de Marie-Thérèse par Paul Robert ; et çà et là, jaillissaient des palmiers, des yuccas, des gynériums, toute une moisson verte ou fleurie. Une moitié du parquet était couverte d'un tapis de Smyrne ; l'autre montrait son pavé de mosaïques pour la commodité du labeur, car, à chaque instant, il fallait mouiller, inonder les maquettes de glaise, et les revêtir, la nuit, de toiles humides.

Charmante, Marie-Thérèse maniait l'ébauchoir ; Gilbert s'avança, émerveillé par la grâce de la demoiselle et la beauté de l'œuvre. Au premier plan de la *Tribu errante*, la petite Sophie Goussard, en haillons, le cou blessé, se tenait accroupie, dans la terreur ; à droite, une ribambelle de garçonnets et de fillettes laissaient tomber de leurs bras mourants les harpes, les guitares, les castagnettes, les mandores et les violons ; à gauche, de jeunes femmes s'arrêtaient de danser et de chanter, les lèvres encore ouvertes et glacées ; derrière, deux vieilles gens imploraient le ciel d'un suprême regard.

Et s'il est vrai que, selon une image, toujours belle, malgré son ancienneté, on entende les cloches, au-dessus de l'immortel *Angelus*, on entendait autour de l'œuvre encore informe de la grande artiste Marie-Thérèse, comme un râle et un bruit de sanglots.

— Il y a beaucoup de talent, murmura La Palme à l'oreille du député, mais c'est trop réaliste.

— La vérité, cher monsieur...

— Permettez, l'I-dé-al...

M. Lacombe demanda l'opinion de Gustave Dombre, qui intervint :

— Messieurs, je suis d'accord avec mon illustre ami, M. Falguière, le plus grand maître de la statuaire moderne... Ce qu'il faut éviter dans notre art et dans tous les arts, c'est la convention : ce qu'il faut s'appliquer à ne pas mériter, c'est l'éloge, injurieux à mon sens, que les élèves de Canova adressaient à cet artiste : « Maître, lui disaient-ils, vous faites plus beau que nature ! »... Eh bien, non! Regardez la petite Goussard; chez elle, la ligne de la hanche au genou, sous les haillons crevés n'est peut-être pas d'une pureté classique, mais le modèle est ainsi, il a sa beauté, et M[lle] Kerden n'a pas à corriger cette imperfection !

Sosthène bafouillait :

— L'Idéal, monsieur, l'Idéal...

— L'anatomie, monsieur! répliqua le sculpteur... Faire vrai et vivant : tout est là !

On avait annoncé aux types de la *Tribu errante* que la séance était terminée. Les modèles quittèrent leur estrade, et Marie-Thérèse dit à la petite Goussard, en lui remettant une pièce d'or :

— Après-demain, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle.

Mais, au lieu de s'éloigner avec les autres, Sophie regardait, envieuse, les bibelots d'une étagère.

— Que cherches-tu? interrogea M. Mercier-Lacombe.

— Rien, monsieur.

Elle partit, toute confuse.

D'autres visiteurs, de jolies mondaines, des messieurs corrects, des artistes, entrèrent, célébrant tour à tour l'œuvre de M[lle] Kerden. On verrait ça, en marbre! La *Tribu errante* serait la gloire du Salon de 1881 ou de 1882!

Seul, dans l'encensement général et bruyant, Monteil se taisait.

Marie-Thérèse vint à lui :

— Ils m'ennuient!... Trop de fleurs!... Suivez-moi donc, mon cher docteur, que je vous montre le César mort.... Il n'est pas de moi, et il y gagne!

Très gracieuse, elle l'entraîna en un coin de l'atelier où, sur un socle de velours noir, la tête de Napoléon I[er] reposait.

— C'est un souvenir, dit-elle, et la pièce est rare...

Aux lueurs des lampes que les domestiques installaient, Gilbert admira ce bronze argenté et signé D[r] Antommarchi : les traits du Corse semblaient un peu allongés par la mort, et le grand nez, les yeux clos, les lèvres mi-closes, le front

haut et large, sous la couronne de lauriers d'or, annonçaient le calme succédant à la tempête, un calme majestueux pour l'homme qui fut tant secoué, avant de s'endormir dans la gloire.

La jeune artiste continuait de faire au médecin les honneurs de l'exposition, heureuse de glorifier les amis, en cet atelier peuplé, non pas seulement de ses choses à elle (ainsi qu'il advient chez nos illustres peintres et sculpteurs), mais des plâtres, des marbres, des bronzes et des toiles de diverses écoles.

— Tenez, monsieur, un Rodin, un Bonnat, un Dumaresq, un Forain, un Guillemet, un Willette! un le Quesne, un Dumont!

Ils se rapprochèrent de la cheminée et se mêlèrent au groupe formé par tante Yvonne, M. Mercier-Lacombe, M. La Palme, M. Dombre et quelques jeunes dames. Gilbert Monteil se jurait d'être plus brave une autre fois et d'engager bientôt sa campagne amoureuse, lorsqu'un domestique lui remit une lettre.

En voyant sur l'enveloppe le timbre directorial de la Petite-Roquette et ce mot « Urgence », le docteur sollicita et obtint de Mlle Yvonne l'autorisation de lire.

— Rien de mauvais, j'espère? fit la vieille tante.

— Hélas, si, mademoiselle, je crains un malheur... On m'envoie chercher de la prison, et j'ai là-bas un détenu que le régime de la cellule a fatigué, épuisé, presque tué.

— Oh! l'affreuse maison! dit Marie-Thérèse... Allez, docteur, allez vite!...

Lui parti, deux gommeux observèrent :

— Il est dans le mouvement, ce jeune médecin!... Un autre jour, on viendra le relancer, non plus de la machine ministérielle, mais d'un hôtel princier ou d'une banque israélite ...Très adroit!.. Excellente réclame!

— Parfaitement! Il me rappelle ce journaliste, homme du monde, qui saluait en ces termes le secrétaire de la rédaction : Au revoir, très cher...Vais au bal... Envoyez épreuves par Benjamin... Corrigerai chez la duchesse!..

Quand le docteur Gilbert Monteil entra dans l'infirmerie de la Petite-Roquette, M. et Mme Rey, l'abbé d'Aulzon et M. Jean, l'instituteur, entouraient le lit de Pierre Fargue.

Le petit prisonnier se démenait sur sa couche, repoussait les deux auxiliaires occupés à le maintenir ; et, le visage en feu, l'œil injecté, la bouche tordue, sous la fièvre décuplant l'énergie vitale, il criait : « 109, au parloir!... 109, au parloir!.. » Il voulait des oiseaux, du soleil. Après des larmes et des rires, sa pensée l'emporta en arrière, à l'audience de la correctionnelle. Il était plus calme; sur un signe du docteur, les infirmiers l'avaient lâché. Alors, d'une voix grave, avec le geste sobre du président Désormeaux, il dit nettement : « Y a-t-il quelqu'un dans l'auditoire qui réponde et veuille se charger de Pierre Fargue?»

Comme le magistrat lui-même, il attendait... Puis, il se leva : « Je souffre trop!.. Maman!... maman!.. maman!.. »

On dut lui mettre la camisole de force.

Pendant la maladie du 109, il y eut à la Petite-Roquette, en la chapelle-école une grande représentation organisée par deux braves cœurs, deux excellents artistes, les frères Lionnet. Mais, pour les assistants, le spectacle était moins sur le théâtre que vers les cellules où luisaient les regards des quatre cents petits prisonniers.

A la Noël, Pierre acheva sa convalescence ; le 15 janvier, on le remit en cellule, et le 30 avril, le gardien-chef de la colonie des *Maisons-Blanches* vint signer au registre d'écrou et prendre livraison de quelques jeunes détenus parmi lesquels Pierre Fargue (109), Auguste Goussard (213), Michel Espidac (215) et Victor Poléma (17).

Chez la Goussard — à l'insu du « marquis », des drames avaient éclaté entre Léontine et sa fillette.

Sophie allait poser à l'atelier de Mlle Kerden ; elle en rapportait le prix intégral de la séance, mais elle refusait de devenir une voleuse. Dans l'énervement de la lutte, et dans le quotidien martyre, elle enleva un bibelot, le glissa à sa mère, qui attendait, et s'enfuit.

On ne la revit ni à l'atelier du boulevard Pereire, ni à Boulogne.

Adrien, lui, demeurait toujours le pensionnaire de Léontine; il ne voulait pas disparaître, sans la payer, et malgré son dégoût de l'hôtesse et de ses camarades, Poil-aux-Pattes et Amanda, il partageait le pain des bandits.

Comment se reprendrait-il à l'existence? Où gagnerait-il de l'argent? Où serait-il accepté, lui qui se voyait obligé de cacher son nom et son histoire?...

Quelquefois, une image radieuse traversait la pensée du vagabond, l'illuminait d'un coin de ciel bleu. Au souvenir de Marie-Thérèse, le « marquis » avait des éblouissements d'aurore! Mais l'ex-professeur de Gugusse, l'ami de la pauvre Sophie était tombé trop bas pour atteindre si haut, — et il s'enchaînait là, immolant son amour, se donnant le cruel régal d'une analyse patiente de son état psychologique, des alternatives de fierté et d'ignominie, de la crainte religieuse et de l'oblitération du sens moral, avec l'horreur des batailles du vivre, la rancune d'une jeunesse brisée ; il s'enchaînait là, riait des autres et de lui-même : philosophe, il trouvait des excuses à sa paresse et aux misérables larcins de la Goussard, en évoquant les superbes brigandages financiers de la dernière heure et le « lâchez-tout universel ».



Angoulême n'est pas loin, et si nous voulions, Gugusse, nous y serions à midi.

LIVRE DEUXIÈME

I

A cinq heures du matin, les clairons sonnèrent le réveil. Un tumulte se fit dans les dortoirs, et bientôt, la grande cour, sous les chauds rayons d'un soleil d'août, se peupla des jeunes détenus de la colonie pénitentiaire des *Maisons-Blanches*.

Ils étaient là trois cents, militairement rangés en diverses sections, coiffés du chapeau de paille, habillés de la veste et du pantalon de treillis réglementaires quelques-uns, galonnés de jaune ou de rouge.

Les jeunes sergents, tous des détenus, commençaient l'appel des caporaux et des hommes ; là-bas, des gardiens écoutaient les ordres de leur chef, M. Robert Schütze, une moustache grisonnante d'Alsace, un vieux briscard, droit dans sa tunique verte aux boutons blancs, la tête carrée et rougeaude, sous le képi d'ordonnance.

Devant eux s'étendaient les blancheurs des façades, avec les nombreuses fenêtres des étages, le rez-de-chaussée comprenant les cuisines et les réfectoires, puis, le premier, le second et le troisième réservés à la lingerie, aux dortoirs, à l'infirmerie et aux chambres des surveillants. On voyait, à droite et à gauche, les immenses jardins potagers et les bâtiments destinés à l'exploitation des domaines : les étables, les écuries, les granges, les greniers à blé et à fourrages, la serrurerie, la tonnellerie, la maréchalerie, la sellerie, les hangars agricoles, la maison du directeur, coiffée d'ardoise, entre les pavillons de l'instituteur et du gardien-chef.

Aux *Maisons-Blanches*, il n'y avait pas de chapelle, et en ce pays d'Angoumois, tous les dimanches matins, les détenus se rendaient, clairons sonnants, à l'église voisine de Montalbœuf.

Un sergent de la huitième section arrivait à la fin de sa liste.

— Caporal Poitevin ?

— Présent.

— Caporal Fargue ?

— Présent.

— Boulois ?

— A l'infirmerie, dit un des caporaux.

— Espidac ?

— Présent.

— Jandou ?

— Présent.

— Goussard ?

— Présent ! beugla l'ancien 213, d'une voix canaille qui fit rire les autres.

Le gardien-chef s'avança :

— Goussard, vous serez privé de récréation pour vous apprendre à faire le loustic.

— Mais...

— Pas un mot de plus, Goussard, ou je vous envoie en cellule !... Sergent, terminez.

A l'appel de son nom, Victor Poléma, le nègre, répondit : « Pésent », et, toutes les listes épuisées, un des clairons sonna aux caporaux, qui s'en vinrent former le cercle autour de Robert Schütze, des gardiens et des sergents.

Le caporal Fargue distribua des pioches à son escouade composée d'Espidac, de Jandou, de Goussard et du nègre, pendant que ses collègues remettaient divers instruments de travail à leurs jeunes hommes.

Alors, les uns, armés de fourches et de râteaux, descendirent aux prairies où ils devaient soigner les regains ; d'autres, munis de faux, se disposèrent à de nouvelles coupes, d'autres encore prirent des outils de cantonnier pour arranger les routes et leurs bordures ; mais les plus nombreux se dirigèrent vers les champs de maïs et les vignes, où ils allaient récolter les épis et donner aux plantes le dernier « labeur » ; enfin, quelques bons sujets se répartirent par quatre, et toujours sous le commandement d'un caporal, dans les multiples services de la maison, dans les jardins et aux bureaux des écritures.

Robert Schütze avait ordonné à Fargue de mener son escouade en un lointain vignoble.

— Surveillez bien Espidac et Goussard.

— Oui, chef, répondit Pierre, la main droite militairement levée.

— Vous n'avez pas le droit de punir... Votre devoir est de nous avertir, à la moindre incartade.

— Oui, chef.

— Et n'oubliez pas que vous êtes responsable de toutes les déprédations causées par votre escouade.

— Je veillerai, chef.

— C'est bien !... En route !...

Fargue et ses quatre codétenus s'éloignèrent, la pioche sur l'épaule.

Depuis quatre mois, l'ex-109 se trouvait en Charente, aux *Maisons-Blanches*, où il arriva un premier mai. Brusquement tiré de son ombre et jeté dans un éclaboussement de vie et de lumière, l'enfant eut du mal à vivre. Le printemps faillit l'étouffer ! Sur la terre rajeunie, il marchait, grisé de soleil, avec l'ivresse forte de la sève des arbres, du parfum des herbes et des fleurs, de toutes les émanations trop copieuses. Une lutte s'éleva entre la nature ardente et le corps épuisé, entre le flux généreux de sang et les vaisseaux chétifs, entre la poitrine attardée et la brise nouvelle, mais l'équilibre se rétablit, sous les poussées de la jeunesse.

En même temps que l'enveloppe organique, le cerveau dut obéir à la loi des métamorphoses ; et les regards n'étant plus bornés, et le silence ayant pris fin, les idées évoluèrent naturellement, au milieu d'un monde qui parlait, qui se remuait, qui travaillait.

Comme tous les détenus amenés de Paris ou des grandes villes, Fargue — non pas son esprit mais son corps — se montrait réfractaire aux labeurs des champs. Il aurait préféré un métier industriel. La besogne qu'on lui donnait était proportionnée à ses forces — et le devoir dominait le goût. Pendant que d'autres enfants de son âge et plus vigoureux, s'insurgeaient contre leur existence nouvelle, et subissaient les diverses peines du Règlement général : la privation de récréation, de correspondance et de visites, le piquet, la mise à genoux, les travaux intimes de propreté dans les cours, le port d'un vêtement disciplinaire, la perte des grades, des galons, des emplois de confiance, les mauvais points, la réprimande en particulier et en public, l'isolement au réfectoire, et même la cellule — Pierre se voyait inscrit au tableau d'honneur. Il gagnait aussi des suppléments de vivres qu'il offrait volontiers en cachette à ce glouton de Tête-de-Mort ; enfin, son intelligence et sa bonne conduite lui avaient valu, outre le commandement de l'escouade, une petite récompense pécuniaire qui s'ajouterait à sa masse de la Petite-Roquette, le jour de la libération.

— Qué chaleur ! grogna Espidac, en s'essuyant le front avec sa manche.

— On licherait bien un litre ! dit Goussard. Est-ce toi qui casques, mon vieux Muffe ?

— Mais oui, Tête-de-Mort, mais oui, Gugusse, je t'invite... On va s'humecter la dalle dans la vigne... Le raisin, c'est une espèce de vin, tout de même !

— Il est défendu de cueillir du raisin ! observa le caporal Fargue.

— Défendu ? Oh !... là, là !... ricana Goussard.

— Je serai obligé de faire un rapport...

— Fais-en dix, fais-en quinze, fais-en mille de rapports !... Ça m'est équilatéral ! glapit Michel Espidac.

— Tu seras puni, Michel, si tu voles du raisin...

— Eh bien, si je suis puni, c'est que tu auras jaspiné, et j'aime pas les mouchards, moi, entends-tu, le caporo ?

— Leurs punitions, reprit Auguste, je m'en bâts les quinquets, les deux châsses (yeux). Nous ne sommes plus à la « *Petite* » !... Là-bas, on vous bouclait ! Ici, on vous prend par les sentiments... Des fadeurs, quoi !

— Et les sentiments, n'en faut pas !... C'est le vieux jeu ! continua Michel, en envoyant un maître coup de poing à Jandou qui marchait devant lui.

Sicaire Jandou, un petit et robuste paysan limousin, détenu pour avoir volé des châtaignes, se retourna furieux ; mais le nègre lui arrêta le bras :

— Li méchant, Sicai...e... Toi, pas méchant... Laisse li tranquille... Laisse...

— Mal blanchi, tu n'as pas la parole ! interrompit le Mufle... Tais-toi, ou je te fais avaler ma pioche !

— Je palé pas à vous, et j'ai pas peu de vous ! déclara Victor dont les yeux étincelèrent.

Grâce à l'énergie de Pierre, on arriva au vignoble, sans bataille.

Déjà, Fargue, Jandou et Poléma avaient ôté leurs vestes, et ils piochaient, le long de la plantation, lui donnant ce labeur estival, qui la préserve de la sécheresse et des parasites. Espidac et Goussard jetèrent leurs outils pour se gaver de vertes grappes.

— Vous voyez bien que le raisin n'est pas mûr, dit gentiment le caporal... C'est du verjus : vous aurez la colique !

Mais, ils se bourraient toujours et lançaient des mots de gavroches :

— V'là du drôle d'raisin !...

— J'aimerais mieux le picolo du mastro !

— Bêcher la vigne ?... Oh ! là ! là ! C'est l'affaire de l'esclave Poléma !... Il est de la bande noire !... Qu'il travaille comme un nègre !...

Sur la côte crayeuse, l'astre flambait, allumant l'or des ajoncs et les bruyères roses, les mauvaises terres blanchâtres, les « groies » — qui, non soutenues par des engrais, demeurent stériles, des *loups habillés*, disent les campagnards de la Charente. Plus bas, dans les chemins, le long de la Touvre ou dans la gamme des bois, des prairies, des vignes, des topinambours, des pommes de terre et des maïs, le peuple des petits travailleurs s'éparpillait avec ses attelages de bœufs, ses chevaux, ses pioches, ses paniers, et tout cela manœuvrait, miroitait, sous l'incendie du ciel.

Très indifférents aux ordres du caporal, Auguste et Michel s'éloignèrent pour se coucher au pied d'un arbre. Ils dormirent. Ce fut Goussard qui, le premier, se réveilla.

— Dis donc, le Mufle? commença-t-il, en secouant Espidac.

— Hein? ... Quoi? fit Michel, ahuri.

— Quelle heure est-il?

— Je n'en sais rien! J'ai besoin de pioncer... Ma montre est chez ma tante.

— Vois au soleil.

— Le soleil?... Le soleil?... Est-ce que j'y connais quelque chose! Demande à ce paysan de Jandou... Moi, la campagne me dégoûte!... Et toi, Tête-de-Mort?

— C'est-à-dire, le Mufle, que je ne sais pas à quoi que ça sert, la campagne!... Il serait si facile d'y bâtir des villes!

— Angoulême n'est pas bien loin, et si nous voulions, Gugusse, nous y serions à midi...

— Pas de bêtises, Pidac!... Faut un truc et de la galette... Je cherche...

— Tu y mets des loisirs!

— Les habits, c'est point ce qui m'embarrasse... On en trouverait toujours, mais, la galette?... Sans galette, on est chopé à Angoulême, et pas moyen de rejoindre à Paris...

— Et ça t'irait d'embrasser la patronne?

— Yes, le Mufle, et « le marquis », et Amanda, et Poil-aux-Pattes...

— Je voudrais bien les connaître, car d'après tes histoires, tu as une chouette de mère et de rudes lapins d'amis;

— Ma sœur, elle, n'a pas d'estomac... Une pimbêche! elle a quitté Boulogne.

— Où est-elle?

— On ignore...

— Défiance!... V'là le singe!... Il monte la côte!...

Les ex-213 et 215 eurent le temps de courir à la vigne, de mettre bas leur veste et de prendre la pioche, avant l'arrivée de M. Firmin Vallade.

Grand et large, coiffé d'un immense chapeau de paille, habillé d'une blouse de toile bleue et d'un pantalon de coutil, chaussé de souliers jaunes à semelles débordantes et ferrées, un bâton à la main, le fondateur-directeur de la colonie des *Maisons-Blanches* évoquait à l'esprit un des énormes bœufs de ses étables : il en avait les gros et doux yeux à fleur de tête, le poil roux, la musculature lourde et puissante, la démarche tranquille, l'immuable mansuétude.

C'est à l'époque où le phylloxera désolait le midi et le sud-ouest de la France, que M. Vallade avait eu l'idée de remplacer les premières vignes mortes par des cépages américains. Mais le fléau s'épandait; la main-d'œuvre était insuffisante ou trop onéreuse, et le propriétaire rêvait d'opposer à l'armée souterraine et microscopique des phylloxéras une vivante armée de bonshommes, au soleil.

Grâce à l'excellent rapport de l'inspecteur général et peut-être aussi à l'influence de M. Mercier-Lacombe, député d'Angoulême, M. Vallade obtint

du ministre de l'intérieur l'autorisation de créer une colonie pénitentiaire dans ses vastes domaines.

Homme loyal, respectueux du cahier des charges, le directeur des *Maisons-Blanches*, en moins de sept ans, venait de transformer ses cultures et de régénérer la vigne, pour l'honneur de la Charente, pour l'espoir des arrondissements et des départements limitrophes encore phylloxérés.

Aux *Maisons-Blanches*, Mme Louise Vallade, une digne bourgeoise, secondait admirablement son mari, et tous deux amassaient les belles dots de leurs trois filles, toujours en pension à Angoulême ou en villégiature chez des cousins. Sous les ordres de Robert Schütze, le personnel luttait de vigilance; M. Jean, l'instituteur de la Petite-Roquette, que des raisons de santé obligèrent à ce déplacement, dirigeait l'école; tout marchait bien, et les critiques légitimes s'élevaient, non pas contre les Vallade, mais contre l'institution elle-même.

Parmi les trois cents détenus, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, on remarquait des campagnards, tels que Jandou : à ceux-ci, le labeur de la terre était familier et utile; quant aux autres, aux plus nombreux, aux Parisiens de Paris et aux enfants des grandes villes, la seule obligation des travaux de l'agriculture s'affirmait comme une erreur de la loi du 5 août 1850 et comme un danger social. A quoi leur servirait-il, un jour, d'exceller en la manière de lier les bœufs, de traire les vaches, de tondre les moutons, ou de mener la charrue ou la herse? Dès leur libération, ils s'empresseraient de rentrer à Paris, à Lyon ou à Bordeaux. Ne vaudrait-il pas mieux leur apprendre un métier urbain que d'en faire des déclassés, des laboureurs,.. sur le bitume de nos boulevards?

Ces choses philosophiques n'intéressaient pas M. Vallade.

Le directeur se contentait d'appliquer les articles du *Règlement général pour les colonies et maisons pénitentiaires* : il recevait, pour chaque détenu, un prix de journée fixé à quatre-vingts centimes, à charge par lui de pourvoir à tous les frais d'instruction religieuse et primaire, de nourriture, d'habillement, d'entretien et de garde; le jour de la sortie, soit par libération, soit par décès, lui demeurait acquis, mais non le jour de l'entrée, ni celui de l'évasion d'un pensionnaire.

Il avait droit, en outre, au produit intégral de la main-d'œuvre des enfants, sauf le prélèvement des récompenses pécuniaires à exercer à leur profit, secours de route en argent et costume neuf, le jour de la liberté.

Autant de détenus, autant de dossiers, autant de livrets individuels, avec les extraits de jugement ou d'arrêt, les actes de naissance, les notices ou feuilles d'enquête, les avis de la commission de surveillance, les certificats de médecins, les lettres venues du dehors, et contenant d'utiles indications sur l'origine des jeunes détenus et la moralité de leurs parents.

Médecin et curé ou vicaire de Montalbœuf faisaient de nombreuses visites; Mme Vallade et ses employées tenaient en ordre les trousseaux; on observait les

lois de l'hygiène, surtout dans les dortoirs installés de manière à fournir au moins quinze mètres cubes d'air par individu.

Comme à la Petite-Roquette, l'ordonnance prescrivait une heure de classe quotidienne, mais on oubliait l'ordonnance, au moment des récoltes urgentes.

D'un œil de bourgeois satisfait, M. Vallade, arrêté sur les hauteurs, embrassa l'horizon des cultures, les plantations aujourd'hui composées de vignes américaines à greffe, de vignes américaines à production directe et de vignes françaises.

N'était-il pas en droit de s'enorgueillir, lui, le vainqueur du phylloxéra, le rédempteur de ce « jus divin » qui est le sang de la Gaule? Que de tâtonnements et d'ennuis! Que de dépenses! Et les affections cryptogamiques, le mildew, le black-rot et l'anthracnose! Immersion, bouillie bordelaise (6 kil. de sulfate de cuivre, 3 kil. de chaux et 100 litres d'eau), sulfure de carbone, tous les insecticides et tous les engrais!

— Eh ben! les Parisiens, vous vous y mettez tout de même! dit-il de sa grosse voix traînarde.

Le caporal Fargue et ses quatre co-détenus firent le salut militaire, et le directeur se tourna vers Goussard :

— Il est arrivé pour vous de Boulogne-sur-Seine une lettre écrite dans un jargon incompréhensible... En vertu de l'article 88, je l'ai transmise à M. le préfet de la Charente qui ordonnera, suivant le cas, la suppression provisoire ou définitive de toute correspondance...

— C'est pas chouette, ça, interrompit Michel.

— Silence, Espidac! ordonna le caporal.

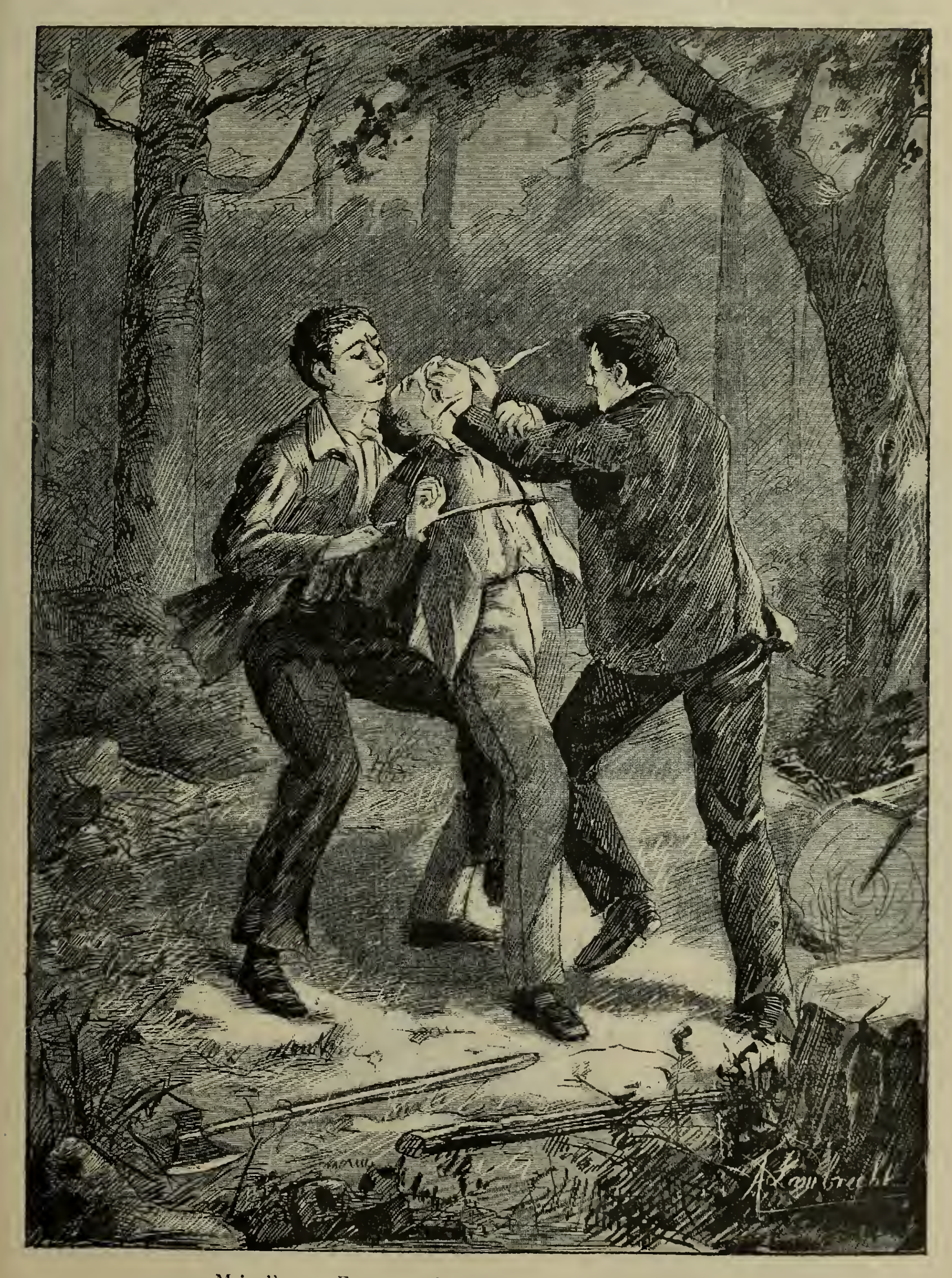
— Voyons, mon ami, continua le directeur, en s'adressant à Auguste, pourquoi votre mère n'écrit-elle pas comme tout le monde?

— Je n'en sais rien!

M. Vallade s'éloigna, et les jeunes ouvriers reprirent leurs travaux, puis s'acheminèrent vers les *Maisons-Blanches*.

Loin de s'amender, Espidac et Goussard avaient fait de nombreux disciples, au dortoir, au réfectoire, en classe, en récréation, dans les champs. Tête-de-Mort enthousiasmait les détenus avec le récit joyeux de ses maraudages, et le Mufle, plus sombre, prêchait le droit au pillage et au meurtre pour les enfants délaissés.

En effet, Michel Espidac appartenait à la catégorie des moralement abandonnés, de « ces orphelins dont les parents sont vivants, » selon le mot robuste d'un philosophe. Le père, un bourgeois, avait quitté la mère pour se marier; celle-ci accepta un nouvel amant qui haïssait Michel, et tous deux, d'un commun accord, résolurent de se débarrasser du petiot. Cette femelle l'oublia, lui, âgé de deux ans, sur le trottoir de la rue Montmartre. Recueilli par l'Assistance publi-



Mais dès que Fargue eut jeté la hache, ils bondirent sur lui

que, élevé en province, fuyant ses parents adoptifs nécessiteux, Espidac se mêla aux jeunes souteneurs de la place Maubert et vint échouer à la Petite-Roquette.

Dans l'escouade, Fargue luttait contre les corrupteurs ; mais Jandou et Poléma, ces natures primitives, subissaient parfois l'éloquence amusante de Tête-de-Mort et le verbe synthétique du Mufle. Et pourquoi en eût-il été autrement ? Est-ce que le petit paysan et le petit noir pouvaient se défendre ? Est-ce que leur malheur même ne justifiait pas les gouailleries d'Auguste-la-Maraude et les brefs appels de l'autre, Michel-le-Rêveur ? Qu'avaient-ils fait pour être là ? A Sicaire Jandou, mourant de faim chez des métayers, on reprochait un vol de quelques châtaignes ; au jeune esclave Victor, on reprochait l'ignominie du maître ! Ils étaient pauvre ; ils étaient seuls : voilà leur crime !... Que deviendraient-ils, une fois libres ?

Tour à tour, Espidac et Goussard les éveillèrent aux idées mauvaises en passant devant le château de Montalbœuf où M. et Mme Mercier-Lacombe recevaient tante Yvonne et Marie-Thérèse, et en voyant prier à l'église, ou bien sur la route galoper à cheval « la gonzesse rupine » ainsi que disait le fils de la Goussard.

Mais Pierre sut déjouer les calculs des drôles.

Le temps fuyait au milieu des occupations agricoles : on terminait les vendanges ; on engrangeait les derniers regains.

Un matin d'automne, Fargue reçut l'ordre de partir en forêt pour couper des arbres, au bord de la rivière.

L'escouade défila gaiement, la hache à l'épaule, et en suivant la Touvre, qui se jette dans la Charente, au-dessous d'Angoulême, tout le long des prairies diamantées et des eaux éclaboussées d'aurore, Espidac et Goussard, les reins ceinturés de grosses cordes, chantèrent des airs de faubourg ; plus sentimental, Poléma cueillait des marguerites, et Jandou, bon paysan, s'épuisait à tirer quelques bouffées d'un mégot, le reste du Mufle.

Guidés par le caporal, ils s'engagèrent dans un petit sentier broussailleux, et bientôt les coups de hache retentirent sur les arbres marqués d'une croix rouge.

Auguste et Michel cognaient, inquiets et sombres, et de temps à autre, se parlaient à voix basse :

— Le Mufle, on a maintenant de quoi prendre le train, à Angoulême... J'ai chipé toute la galette de l'instituteur... Deux cent quarante balles...

— Et les habits ? Et les chapeaux ?

— Dans le bois, il y a un paquet...

— Tête-de-Mort, avant de se cavaler, faut nettoyer le caporal, ou bien il criera, il nous vendra, et nous serons pris !

— Yes... Faut nettoyer le caporal... Attendons la nuit... J'ai pas confiance au paysan...

— Ni moi au noiraud...

— C'est ça !... Nous nous esbignerons tous deux, mon vieux Mufle !

Après le déjeuner, Poléma et Jandou restèrent à la colonie pour soigner les bœufs, les atteler et conduire les charrettes qui devaient ramener les arbres.

Vers la tombée du soir, les trois Parisiens achevaient ensemble d'entailler un gros chêne; mais au lieu de passer la corde autour de l'arbre, Tête-de-Mort la montra à Fargue :

— C'est pour te pendre !

— Me pendre ? Tu t'amuses, Auguste... Ne sommes-nous pas amis ?

— Je t'crois !

Goussard jouait avec la corde, cherchait à enlacer Pierre dans un nœud coulant ; il l'atteignit au front et si rudement que la victime exhala une plainte et s'arma de la hache.

— Que me voulez-vous ? leur cria-t-il... Que vous ai-je fait ?

Les deux vauriens se taisaient ; mais dès que Fargue eut jeté la hache, ils bondirent sur lui et le renversèrent ;

— Vaudrait mieux en finir tout de suite ! observa le Mufle.

— Inutile de nous faire buter, ricana Tête-de-Mort... Bâillonne-le... Je vas lui arranger les pattes... Monsieur ne bouge plus... C'est bien plus drôle de le cacher quelque part... On le trouvera quand on pourra, et nous serons loin !

Ils se mirent à la besogne ; et ayant ligoté et bâillonné le caporal, ils le portèrent au profond du taillis.

— Adieu, ma vieille branche, dit Tête-de-Mort... Tu ne nous empêcheras plus de nous cavaler !... En route, Pidac !... Sauvons-nous !

Et le Mufle grondait en courant :

— Nous avons eu tort de ne pas le pendre !

A huit heures du soir, le gardien qui avait accompagné Poléma et Jandou, meneurs des bœufs, se précipita dans le pavillon de Robert Schütze :

— Chef, trois détenus évadés !... Espidac !... Goussard !... Fargue !

— Fargue? C'est impossible ! répondit le gardien chef.

— Le caporal est parti avec les deux autres... Nous arrivons à l'endroit où ils travaillaient... Personne !... J'appelle... Personne !

Robert Schütze prévint aussitôt le directeur, et M. Vallade, bouleversé, donna l'ordre au maître d'école de télégraphier à la préfecture d'Angoulême et d'informer le maire et la gendarmerie de Montalbœuf.

— Je crains, dit-il, un plus grand malheur.

— La mort de Fargue, n'est-ce pas ? interrogea M. Jean... Le pauvre petit n'aura pas voulu les suivre, et ils sont capables de l'avoir tué !

— Schütze, ajouta M. Vallade, nous allons choisir les vingt meilleurs détenus

rassembler des paysans et organiser une battue! Quand il m'en coûterait dix mille francs, je veux retrouver le malheureux!...

— Oui, oui, il le faut! sanglotait Mme Vallade.

Aux lueurs des lanternes, les jeunes détenus et les paysans allaient et venaient, scrutant les buissons, explorant le creux des arbres et les branchages, puis, les fossés, les rochers; d'autres campagnards, armés de faux, de fusils et de bâtons, et des paysannes tremblantes de peur, se livraient à de minutieuses recherches dans les greniers, les caves, les granges et les étables des métairies. Quelques vieilles femmes allumaient des cierges, et on parlait de mettre en branle les cloches de l'église, tant les évadés inspiraient d'épouvante.

Sur les bords de la Touvre, quelqu'un ramassa un chapeau de paille au matricule de Fargue : le directeur, monsieur Jean et le gardien chef en conclurent que le caporal avait été assommé et jeté à l'eau. Ce fut aussi l'opinion du maire de Montalbœuf, du curé, du juge de paix, du receveur d'enregistrement, du percepteur, du médecin, du pharmacien, du brigadier de gendarmerie, de tous les notables et même de la receveuse des postes.

Alors, on abandonna les diverses battues en forêt pour sonder les eaux, et le grand Vallade y entra, tout habillé.

Fargue, revenu de son évanouissement, espérait la délivrance; mais en écoutant le bruit des voix et des pas qui s'éloignaient, au fur et à mesure que les ombres descendirent, il eut la sensation de la mort irrémédiable et prochaine. Entre les liens, sous le bâillon, il ne pouvait se mouvoir, ni crier ; le moindre effort l'accablait; une soif ardente lui brûlait la gorge.

Et l'idée qu'il allait mourrir là, tout seul, ne le quitta plus, Des froufrous très vagues l'alarmèrent — une couleuvre qui glissait sur les feuilles — un renard qui passait, léger — un écureuil qui sautait de branche. Il oublia ses douleurs physiques, à l'éveil d'une horrible angoisse : les grosses bêtes de la forêt s'assembleraient pour le manger vivant!

Il tressaillit à toutes les clameurs et à tous les murmures.

Mais dans l'enveloppement des êtres et des choses, tout se taisait; — et l'ex-victime de la Petite-Roquette, le damné du silence, se mit à aimer le silence lui-même, le silence précurseur de la mort.

II

Ce même soir, au château de Montalbœuf, sur la table même du dîner, très bourgeoisement, M. et Mme Mercier-Lacombe, tante Yvonne et Marie-Thérèse prenaient le café avec les nouveaux hôtes des châtelains, M. Barthélemy Monteil et son fils Gilbert.

Le mariage entre Mlle Kerden et le jeune Monteil était officiellement décidé, et la cérémonie nuptiale devait avoir lieu, à Paris, le mois suivant.

On venait d'apprendre l'évasion, mais on ignorait encore les détails.

— Ah! fit Yvonne, c'est un triste voisinage, cette colonie pénitentiaire!

— Ne m'en parlez pas, répondit la femme du député, une douce Charentaise en papillotes grises, ne m'en parlez pas, à chaque instant, nous pouvons être dévalisés!

— Et même assassinés! continua la vieille demoiselle, en laissant tomber dans sa tasse deux morceaux de sucre.

— Rassurez-vous, je vous en prie, intervint M. Mercier-Lacombe... Les gendarmes pincent toujours les fuyards, une heure après l'évasion.

— Et les tentatives sont nombreuses? demanda M. Barthélémy.

— Assez fréquentes.

Marie-Thérèse eut une de ses hardiesses habituelles :

— Je souhaite de tout mon cœur qu'ils ne soient pas repris, les pauvres petits diables!

Tante Yvonne faillit avaler de travers :

— C'est ça! Pour les voir arriver dans ta chambre, armés jusqu'aux dents!

— Ma chère tante, j'ai mes pistolets... Voyons, monsieur Gilbert, n'est-il pas naturel que ces malheureux cherchent à s'évader?

— Oui, mademoiselle, très naturel.

— Vous dites cela, sans grande conviction ; mais, j'espère bien que si, par hasard, les trois jeunes détenus se réfugiaient ici, mon bon oncle n'aurait pas la cruauté de les livrer aux gardiens des *Maisons-Blanches*.

— Et les lois, mademoiselle? dit le député en riant.

— Les lois, c'est vous qui les faites ; vous avez le droit de les violer!

Un bruit se fit dans la cour, et tous les chiens de la meute hurlèrent.

— Ciel!... Les voici! s'écria Yvonne, pâle de terreur.

— Eloignez donc toute inquiétude, ma chère amie ! fit M. Mercier-Lacombe. Ne sommes-nous pas avec vous?... J'ai chargé mon principal garde, La Gaîté, de se mettre à la disposition du maire de Montalbœuf, et c'est probablement lui qui nous apporte des nouvelles.

L'oncle Désiré ne se trompait pas, et le vieux garde parut sur le seuil de la salle à manger.

— Entre, La Gaîté, ordonna le maître de maison.

François Reux, dit La Gaîté, s'avançait, petit et maigre, le visage orné d'une magnifique paire de moustaches blanches, serré dans une tunique bleue, le couteau de chasse à la ceinture, la casquette ronde et galonnée à la main — et après avoir fait trois pas en avant, il s'inclina et attendit les questions.

— Que se passe-t-il? interrogea l'oncle de Marie-Thérèse. Les évadés...

— Pincés, monsieur.

— Tous?

— Non. Deux seulement.

— Et le troisième?

— Pas de nouvelles, monsieur.

— Parle donc!... Il faut t'arracher les mots!

La Gaîte allongea sa main droite qui tenait sa casquette à la couture de la culotte, et tandis que la gauche se posait naturellement sur la poignée du couteau, il s'exprima dans le jargon habituel de ses rapports de chasse, avec une volubilité extrême :

— Par ordre, La Ramée, Le Châtaigner et moi nous sommes partis pour le bois. — D'abord, inutilement à la Croix-Dieu et à la clairère du Vieux-Chêne; les voies fumaient chaudement. — Traces de pas toutes chaudes, mais sans suite — Impossible de reconnaître le pied. — Croyant les bêtes puantes au Grand-Fourré l'avons détourné sagement. — Buisson creux encore. — La bête, après deux randonnées, avait débuché et allait son train dans la direction des Hauts-Préaux, et alors...

— Mais, animal, éclata le député, il s'agit des trois détenus des *Maisons-Blanches*!... Deux évadés ont été repris?

— Oui, monsieur. Les gendarmes les tiennent.

— Et l'autre?

— Présumé assassiné par ses camarades et jeté dans la Touvre.

Cette hypothèse vraisemblable attrista les auditeurs.

Yvonne dit :

— Tu vois, Marie-Thérèse, ils ne sont pas bien intéressants les jeunes gredins auxquels tu voulais offrir l'hospitalité!

Le garde s'étant éloigné, les châtelains et leurs convives passèrent au salon, et Mme Mercier-Lacombe exposa quelques projets : d'abord, le lendemain, on irait en break visiter la fonderie de canons, à Ruelle ; les autres jours, on se rendrait au château de l'Herbaudie, près de Confolens, chez des amis, M et Mme Adolphe Maillard ; on visiterait Saint-Germain-sur-Vienne, célèbre par l'architecture de son château et du pont à arcades, la beauté du paysage et une légende où sainte Radegonde nous apparaît, glorieuse, posant la première pierre de la ville ; ensuite, on admirerait, à Angoulême, la cathédrale, les remparts, l'arsenal, le très antique faubourg Loumeau ; là-bas, M. Mercier-Lacombe ferait des invitations au colonel et aux officiers du 34e d'artillerie, toujours si heureux de prendre part au laisser-courre annuel.

En approuvant tous les articles du programme, les Monteil demandèrent à y ajouter la distillerie Mercier-Lacombe, une des curiosités de l'Angoumois.

— Oui, une curiosité, si l'on veut, fit bonnement l'oncle Désiré, mais hélas ! ce n'est plus du haut et loyal commerce, et la chimie nous guette !

Il dit comment depuis des générations, la grande brûlerie avait été la fortune et l'honneur de sa famille.

A l'encontre des autres maisons de Cognac, de Barbezieux, de Segonzac, de Jonzac et de Saintes, qui furent fondées par des Anglais ou des Irlandais, la maison Mercier-Lacombe devait son origine aux aïeux de M. Désiré, des agriculteurs de la Charente. Elle remontait à 1780, et on venait d'en célébrer le centenaire.

Jadis, la distillerie fabriquait les *bois* avec les seuls raisins du plan de vigne appelé *folle jaune* ; mais, depuis l'invasion du phylloxera, sous peine de tomber, on avait dû employer les alcools rectifiés de maïs et les cuisiner en une proportion de 10 0/0 de vieilles eaux-de-vie.

Dans la grande et petite Champagne, tous les brûleurs agissaient de même, et certes, leurs mixtures valaient toujours mieux que les infâmes alcools allemands. Chez M. Lacombe, les expéditions, loin de baisser par la qualité inférieure augmentèrent, en raison directe des progrès de l'alcoolisme : elles étaient aujourd'hui de cent cinquante mille petites caisses de douze bouteilles, et en tierçons, barriques et quartauts, d'environ quatre-vingt mille hectolitres.

Malgré tout, M. Mercier-Lacombe éprouvait un chagrin de brave homme, un trouble dans sa probité commerciale, Il s'enflammait au souvenir de ses luttes contre le phylloxera et contre les plants américains — cépages réfractaires, greffes malheureuses, mauvais vouloir et ignorance des vignerons. Il rendait justice à M. Vallade, le premier planteur de vignes étrangères — et ajoutait : « Ce n'est plus ça !.. Non, ce n'est plus ma bonne eau-de-vie ! » Oh ! « l'Américain » ne pouvait s'éterniser, et l'homme des Charentes assisterait à la renaissance de ses *folles jaunes* et de ses vrais *bois !*

En attendant, les chais contenaient d'abondantes réserves, des foudres énormes, des tonneaux pour « laisser vieillir », — et comme toujours, la marque des spiritueux, le D-M-L, le blason vinicole aux trois croix d'argent sur champ de gueules, s'en allait délecter à petites doses les millionnaires, ou les tuer par l'excès.

Le grand bouilleur achetait les maïs et la vendange des *Maisons-Blanches*; et ne voulant pas spéculer sur le travail de l'armée de misère, il ouvrait un compte de ses bénéfices particuliers et les donnait en primes aux détenus. On le voyait familier avec ses électeurs, aimable et galant avec les jeunes femmes, poli avec les vieilles, paternel avec les mioches, ami des pauvres, et jamais élu n'incarna aussi bien la représentation d'un arrondissement.

A une première élection, il fut battu, obtint sept mille voix contre douze mille, et il se plaisait à citer le mot de son banquier d'Angoulême : « J'aimerais mieux comme endos les sept mille qui ont voté pour vous que les douze mille autres ! »

Conservateur, il l'était ; mais dans la lassitude des agitations, il marchait à la République honnête et libérale, et cela sans le moindre désir du ruban rouge ni du portefeuille ministériel, en toute loyauté, en toute indépendance.

Fille de bourgeoisie, Mme Irma Lacombe avait adoré son mari, lui pardonnant certaines peccadilles de jeunesse et même... — d'homme mûr — et tous deux, à la chute du soir, ils s'aimaient d'une profonde amitié, les yeux tournés vers leur unique et brillante espérance : Marie-Kerden.

Tante Yvonne, les Lacombe et le Dr Barthélemy venaient de s'asseoir à une table de whist, et près de Marie-Thérèse, le jeune médecin était inquiet, rêveur. Il songeait à l'avenir, un avenir ardemment convoité, mais aussi plein d'orages ! L'hôtel du boulevard Pereire, ce château, ces fermes, ces usines, ce luxe qui l'entourait ou bien qu'il évoquait, cette haute salle où tout le monde semblait si petit, ces merveilles parisiennes et départementales, ces architectures, ces orfèvreries, ces palais de l'Art, ces domestiques en livrée, ces chevaux, cette meute, ces équipages, ces millions de Bretagne, ces millions de la Havane — dot de sa fiancée — et encore les millions de l'Angoumois — les héritages futurs — tout cela serait bientôt à lui, à lui qui gagnait peu d'argent et ne pourrait apporter au contrat que cinq mille livres de rentes !... Il reculait, brûlant d'amour.

— Eh bien, monsieur Gilbert, murmura la jeune fille, pourquoi êtes-vous triste ?... Est-ce l'aventure des *Maisons-Blanches* qui vous préoccupe ?... Le malheureux enfant, si les autres l'ont tué, c'est abominable !

Gilbert Monteil ne songeait plus à l'histoire du garde, mais par politesse, afin de dire quelque chose il répéta :

— Oui, si les autres l'ont tué, c'est abominable !



Il lui présenta sa gourde, l'obligea à boire une gorgée d'eau-de-vie.

Elle le vit rougir, trembler, et dit brusquement :

— Est-ce que le mariage vous fait peur?

L'amoureux, en recevant ce coup droit si d'accord avec ses idées, eut un grand embarras :

— Peur?... Et vous, mademoiselle?

— Oh! moi!

Elle lui souriait gracieuse; il lui prit la main, la baisa :

— Vous méritez d'être heureuse...

— Avec vous, je le serai...

— Chère âme!

— Ecoutez, Gilbert. Quand pour la première fois, nous nous sommes rencon- à Paris, dans cette affreuse Petite-Roquette où vous appellent vos devoirs de médecin et où m'attirait, ce jour-là, moins la curiosité banale que la pitié, je vous ai aimé tout de suite... Vous aviez une douceur infinie, en parlant à ces malheureux, et votre émotion était bien différente de celle de monsieur Sosthène La Palme ou de l'autre, monsieur Fructidor Nabot, le Caton d'Utique... et du Midi. Et n'est-ce pas, à la fois, étrange et charmant, d'avoir senti nos cœurs battre à l'unisson... là-bas? N'est-ce pas plus original que si vous étiez venu, accompagné de quelque faiseur de mariages, me saluer pendant un entr'acte, à l'Opéra-Comique?

— C'est vrai, Marie-Thérèse, c'est vrai...

— Et notre union, Gilbert, sera bénie de Dieu, et notre amour devrait être immortel, parce qu'il a pour base le plus grand sentiment humain : la charité!

— Ah! que c'est beau ce que vous venez de dire là, et comme vous êtes belle, et pure, et radieuse, au souffle tout-puissant de votre tendresse!

— Descendons de ces hauteurs... Vous avez le vertige, et vous risquez de tomber, vous et vos illusions... J'ai beaucoup, beaucoup de défauts... J'aime les toilettes... j'aime le bal; j'aime le monde... Mais, vous serez le maître absolu; vous aurez la clé de la caisse, et vous me gronderez bien fort, lorsque les notes de mes couturiers et de mes modistes dépasseront le chiffre de mes bonnes œuvres...

— Cependant, mademoiselle, il vous appartient...

— Non! Non!... J'exige vos réprimandes!... D'ailleurs, quant aux bonnes œuvres, nous nous associons, et je veux vous habituer... Demain, avant le voyage à Ruelle, nous irons voir une pauvre femme qui a épousé, l'année dernière, à Montalbœuf, un vilain mari... Le misérable l'a ruinée; il ne l'aimait pas; il l'avait prise pour son argent...

Le docteur Monteil se leva, très pâle, et Mlle Kerden balbutia, sans rien comprendre à l'allusion possible :

— Qu'avez-vous, monsieur?

— Mais... rien, mademoiselle.

— Une tasse de thé ?

— Merci... non...

Ils regardèrent la partie de whist.

Cette nuit-là, Gilbert ne dormit pas, et, à l'aurore, La Gaîté fut surpris de le voir se promener et gesticuler devant le château.

— Monsieur le docteur est matinal? dit le garde, en se découvrant.

— Bonjour, père La Gaîté, répliqua Monteil, et où allez-vous donc?

— Faire le bois, en compagnie de mes chiens... Nous aurons la grande chasse, jeudi ou samedi, et ce n'est pas trop de quelques matinées, si l'on veut se débrouiller... Au revoir, monsieur le docteur...

Seul, Gilbert observait la masse gigantesque du château avec ses quatre tourelles surmontées encore de la féodale girouette de ses anciens maîtres, les comtes de Montalbœuf, dont le dernier descendant était allé se perdre et se faire oublier au milieu des orgies parisiennes.

Loin d'admirer les fenêtres en croix, les hauts pignons, la cour d'honneur, le portail de fer ciselé, le parc immense et les rampes de pierres ajourées, les grands arbres, les massifs de fleurs et les pièces d'eau où nageaient des cygnes, le promeneur incriminait toutes ces choses, et il avait des fureurs contre les bâtiments de la distillerie situés près de la Touvre, et contre les vignobles, et contre toutes les richesses artistiques ou industrielles.

Pourquoi était-il pauvre? Pourquoi était-elle si riche?...

En forêt, le garde découpla ses quatre chiens, et, la pipette aux dents, il suivait un sentier, lorsque des hurlements éloignés lui firent hâter le pas.

— Ils sont à la bête puante! se dit-il.

Autour de lui, sous les premiers rayons de l'astre, la forêt s'éveillait, depuis l'humble fougère jusqu'aux chênes majestueux. De ferme en ferme, les coqs se répondaient, chantant le réveil; les oiseaux du jour piaillaient dans les branches, et les nocturnes, éblouis par les clartés de l'aurore, s'enfuyaient à tire-d'aile vers les retraites profondes des arbres et des roches. Mais les chiens aboyaient plus fort.

— Tout beau, Ramoneau! Tout beau, Perpignan! Tout beau, Vitesse! Tout beau, César! cria La Gaîté, en faisant claquer son fouet.

Et là, au milieu de l'allégresse enfantine de la nature, entre les mousses et les bruyères de rosée perlées, tandis que le soleil exaltait le chant des oiseaux, qu'un murmure passait, le long des feuillages et des herbes, que les mille voix éparses de l'air, des bois, de la terre et des eaux semblaient se chercher pour entonner l'hymne triomphal, à la gloire de la création — le vieil homme aperçut un petit être livide, meurtri, sanglant, bâillonné, ligoté, pieds et mains, qui rampait sur le ventre, se démenait de tout son corps en boule, afin de se garer des gros chiens hurleurs.

La Gaîté poussa un cri de colère indignée; il saisit Ramoneau par les oreilles, le rejeta en arrière, fouailla Perpignan, Vitesse et César, mais les animaux avaient flairé le sang et ils chargeaient encore.

— Nom de D...! Tout beau!

A force de jurons, de coups de fouet, de coups de pied, La Gaîté parvint à arrêter les chiens : il les accoupla et se mit en mesure de délivrer Pierre Fargue.

Les liens coupés, l'enfant voulut se tenir debout; ses jambes refusèrent de le porter et il s'affaissa entre les bras de l'homme.

— Les coquins !... mon pauv'gosse!... Les brigands!... vociférait et gémissait le vieux, en versant des larmes.

Il lui présenta sa gourde, l'obligea à boire une gorgée d'eau-de-vie, déchira son mouchoir, en fit des tampons, les imbiba et recouvrit les chairs que les ligatures avaient tuméfiées.

— On respire un peu, hein?

— Oui, monsieur... Merci... merci de tout mon cœur...

— Sois tranquille, garçon... Les deux drôlards qui viennent de te martyriser sont pincés et en cage aux *Maisons-Blanches*.

— Ah! répondit seulement Pierre avec une intonation où il y avait presque de la tristesse.

— Mais, sacrebleu! on dirait que tu les plains!

— Ils étaient fous!

— Non pas! non pas! Ce sont des bêtes brutes!... Allons, ne restons pas là!... Il faut aller à la colonie... S'il t'est impossible d'avancer, je te porterai...

Courageux, dominant la douleur, Pierre marchait, appuyé sur le bras du garde.

Pour éviter le sol embroussaillé du bois, ils suivirent la route départementale et quelques jeunes détenus, employés à curer les fossés, acclamèrent le malheureux, au passage. Mais La Gaîté ne lui permit pas de donner des explications, et comme ils longeaient l'avenue du château, Mlle Marie-Thérèse les aperçut, des hauteurs du jardin.

Sous l'émotion de la triste aventure, elle dit à La Gaîté de lui amener l'enfant. Puis, elle invita Pierre à se reposer sur une chaise de la terrasse, et le questionna avec une bonté de grande sœur des malheureux.

— Mais, votre visage ne m'est pas étranger... Où vous ai-je vu, mon pauvre petit?

— Oh! moi, je vous reconnais bien, mademoiselle!... Vous êtes entrée, un jour, dans ma cellule, à la Petite-Roquette, et je vous vois à la messe, tous les dimanches ..

— Et moi, me reconnais-tu? intervint Gilbert Monteil, qui accourait à l'appel de Marie-Thérèse.

— Oui, monsieur le docteur... Vous m'avez soigné, vous m'avez guéri, et je vous aime bien !

— Tu as donc voulu t'échapper?

— Non, monsieur... Où aller...? Je n'ai personne...

Il ne disait rien de sa nuit terrible, et ce fut encore le garde qui dénonça les bourreaux.

Dès que le docteur eut examiné les plaies du misérable et approuvé le pansement provisoire, Mlle Kerden se tourna vers Gilbert :

— Si je m'intéressais à cette victime, si je la recueillais, ce serait une bonne action, n'est-ce pas?

— Certainement !

— Alors, c'est décidé!... L'enfant ne reviendra pas à la colonie!

Mais déjà, tante Yvonne et Mme Mercier-Lacombe essayaient de combattre les idées charitables de leur nièce ; à son tour, le député observa que les lois et les articles administratifs s'opposaient, pour le moment du moins, aux élans miséricordieux de sa pupille. L'ex-109 appartenait à la justice, et la justice ne manquerait pas de le faire réclamer par ses gendarmes. En matière d'adoption ou même de simple retrait d'une maison correctionnelle, on devait exécuter la loi — la loi!

— Il a tant pleuré; il a tant souffert, mon oncle!

— N'insiste pas, Marie-Thérèse... Tout ce que nous pouvons, c'est de l'envoyer déjeuner à la cuisine; ensuite, La Gaîté le reconduira aux *Maisons-Blanches.*

Le garde entraîna le détenu, et devant les larbins comme devant les maîtres, Pierre comprit qu'il n'était pas un être semblable aux autres.

A l'office où l'on déjeunait, les cochers, les piqueurs, les palefreniers, les valets et les femmes de chambre et même les petits marmitons l'isolèrent à un bout de la table, et une servante lui apporta, en grondant, une assiette de soupe et un morceau de pain.

Oui, il n'avait pas de chance, le vagabond ! Mais, d'où sortait-il?... Pourquoi se trouvait-il à la colonie, au milieu des voleurs et des assassins?... Vraiment, M. Mercier-Lacombe ne se gênait pas avec ses domestiques!... Les anciens rois du château, les comtes de Montalbœuf, honoraient de plus d'égards la noble maison !

— J'ai fini, dit l'ex-109, en se levant de table.

— Partons ! ordonna La Gaîté que les allures des serviteurs rendirent défiant et un peu grincheux.

Les châtelains et leurs invités passèrent la journée à Ruelle, dans la fonderie de canons, et la semaine s'écoula entre les voyages à l'Herbaudie, à Saint-Germain-sur-Vienne, à Angoulême où le député fit ses invitations de chasse.

Gilbert se dérobait aux intimités, jadis si recherchées, de Marie-Thérèse. La demoiselle s'ingéniait à le distraire, à l'illuminer des étincelles de son esprit, à le conquérir par toutes ses grâces angéliques et souveraines ; — il l'adorait et la fuyait.

Rien ne l'intéresssait lui, lettré, artiste et bon cavalier, ni la bibliothèque, ni les dîners et les bals, ni le luxe des écuries, des remises et des chenils, pas plus les vingts chevaux alertes et les voitures de gala que les foudres de cognac, ou que les trois relais de chiens de Saintonge — et quelque chose l'énervait : le malheur de ne pas être millionnaire comme elle.

Une nuit — la veille de la grande chasse — Gilbert s'enferma dans son appartement, écrivit une lettre et sortit pour frapper à la chambre du vieux médecin.

— Père, dit-il, je ne dois pas épouser Mlle Kerden !

M. Barthélemy se révolta :

— Est-ce que tu perds la tête?... Comment, le mariage est annoncé, et...

— Voici ce que j'écris à Marie-Thérèse... Sois juge...

Et, les yeux brillants de larmes, la poitrine oppressée, il lut :

« Mademoiselle,

« Cette lettre vous apporte mes adieux. Je m'éloigne, sans avoir la force de vous saluer une dernière fois et d'augmenter ma douleur par le charme cruel d'un suprême regard d'amour.

« Marie-Thérèse, je vous aime de toute la puissance de mon esprit et de mon cœur, et votre souvenir vivra autant que ma pensée.

« Je vous aime, et cependant il faut que je vous quitte !

« Vous êtes riche : moi, je suis un pauvre jeune médecin encore inconnu. Les honnêtes gens mettent l'estime des êtres adorés au-dessus de l'amour lui-même : ils peuvent en souffrir, en mourir, ils n'ont pas le droit d'hésiter.

« Or, j'ai peur, je tremble qu'un jour vous n'incriminiez en moi l'idée d'un mariage d'argent, alors que, loin de m'éblouir, vos millions me désolent...

« Adieu !

« GILBERT. »

— Grand enfant, s'écria M. Barthélemy, tu vas me faire le plaisir de déchirer cette lettre et d'en brûler les morceaux !

— Je t'obéirai si tu me donnes ta parole d'honneur qu'à ma place, tu n'agirais pas ainsi?

Avant de prononcer, le vieux docteur se recueillit, puis, ouvrant les bras à son fils :

— Gilbert, il faut partir; il faut que tu t'éloignes, cette nuit même, car tu

souffres trop, et moi... je ne veux pas que tu meures!... Je t'excuserai... Ah! ils sont rares, les jeunes amoureux que les millions des belles épouvantent! ... Oui, mon Gilbert, je suis fier de toi!... Oui, tu es un monsieur!... Oui, j'ai l'orgueil de ma créature!...

Le matin, à l'aube, pendant que M. Barthélemy prenait congé des Mercier-Lacombe et de Mlle Yvonne, la cour du château de Montalbœuf était en rumeur : les cors sonnaient, les chevaux piaffaient, et des officiers en tenue, des habits rouges et des amazones attendaient le signal du départ.

Debout sur le perron, Marie-Thérèse en longue jupe, s'inquiétait de l'absence de Gilbert. Un valet de pied lui présenta un plateau d'or où il y avait une lettre.

— Pour moi? dit-elle, étonnée.

— Oui, mademoiselle, pour vous.

Elle ouvrit la lettre, devint blanche comme une morte, se raidit, froissa le papier entre ses mains, eut un sourire, monta à cheval et cria d'une voix émue et vibrante :

— En chasse, messieurs!

Aux *Maisons-Blanches*, Espidac et Goussard étaient en cellule et le parquet d'Angoulême avait décidé de les traduire en police correctionnelle.

Le petit Fargue continuait son existence de malheur à l'infirmerie.

III

Par cette matinée d'automne, M. Evariste Beauplan, cuisinier et propriétaire de l'*Hôtel des Messageries*, à Montalbœuf, coiffé de la toque et habillé de la veste professionnelles, le tablier blanc relevé à droite, gros et court, fraîchement rasé, se tenait sur le seuil de sa porte.

La main en abat-jour, au-dessus des yeux, il explorait la route qui, du bas de la ville, monte vers la place caillouteuse, où, parmi d'autres maisons, s'élève la façade monumentale de l'hôtel.

— Vous attendez la voiture, monsieur Beauplan? fit tout à coup un garçonnet.

— Oui, monsieur Chevalier, et nous avons du retard.

— Comme toujours!... Parbleu, le conducteur s'est arrêté boire un verre!... Quel soiffard, ce Jérémie!

— Et vous, monsieur Chevalier, vous allez à la justice de paix?

— Non... J'attends, moi aussi, la diligence... Il nous arrive des clients, et le patron m'envoie les recevoir.

— Des gens de marque, alors?

— Des Parisiens très riches... Ils viennent pour acheter la propriété de M. Thomasset, aux Carrières.

— Pas possible!

— Le patron a reçu une dépêche, hier soir... Il n'est que temps!... Voilà plus de six mois que l'annonce de cette vente traîne dans les *Petites-Affiches!*

— Il en veut trop cher, monsieur Thomasset! intervint un homme barbu de noir.

— Vous céderiez à meilleur compte votre pharmacie, monsieur Lagrappe? demanda en riant le maître d'hôtel.

— Évidemment!... Quoi de neuf?

— On parle de la guerre.

— On en parle toujours! Et après?

— Mais rien... Ah! si!... L'affaire des *Maisons-Blanches* passe d'aujourd'hui en quinze à la correctionnelle d'Angoulême.

— Des gredins comme ça, on devrait les expédier au bagne, sans les juger!

Chevalier, clerc de notaire, objecta :

— Un accusé a toujours le droit de se défendre... Et celui qu'on a trouvé ligoté, presque mort, en avez-vous des nouvelles, monsieur Lagrappe?

— Non... Depuis que le sieur Vallade ruine le commerce local, avec ses achats extérieurs et l'installation d'une pharmacie des plus illégales, je n'ai rien de commun avec les *Maisons-Blanches.*

Evariste Beauplan s'élança dans le vestibule de l'hôtel :

— Paul, la voiture!

Traînée par deux chevaux étiques, la diligence jaunâtre gravissait péniblement les hauteurs de la ville, en un bruit de ferraille, et l'immense bâche de cuir toute poussièreuse qui protégeait un amas de colis, semblait une éternelle menace pour les voyageurs du coupé et de l'intérieur.

Sur l'impériale, chargée de paysans et d'un domestique en livrée, le vieux conducteur Jérémie, la trogne rouge, maniait les guides, excitant les chevaux de sa voix charentaise et débonnaire.

— Hue!... Et nous arriverons ben toujours, et je m'en fiche!

Dans la clameur des grelots, des planches disjointes et des ressorts malades, les portes s'ouvrirent, les fenêtres se peuplèrent de têtes curieuses; au balcon du cercle, situé en face de l'hôtel, au-dessus du bureau de tabac et du *Café de l'Avenir*



Il la repoussa durement, parut hésiter.

on vit paraître des bourgeois, nu-tête, la pipe ou le cigare à la bouche, d'autres, une queue de billard à la main.

Les spectateurs de la place, du balcon et les habitués de Mlle Palmyre, la marchande de tabac, purent observer ceux qui descendaient. Ce fut d'abord un grand monsieur blond, d'une trentaine d'années, en costume de voyage, ganté de Suède, le plaid écossais sur l'épaule, la sacoche de cuir russe en bandoulière, très élégant et très correct sous un chapeau de feutre; puis, une dame brune à laquelle le monsieur blond tendit la main et qui éveilla toutes sortes de convoitises avec son cache-poussière gris et sa toque de velours rose.

En même temps que les maîtres sortaient du coupé, le domestique dégringola de l'impériale, et sa longue lévite de drap marron, et sa casquette galonnée d'or eurent le pouvoir de rehausser le prestige des deux voyageurs.

Le clerc de notaire, chapeau bas, s'inclinait :

— C'est bien à monsieur la vicomte de La Roquette que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, répondit hautement le gentilhomme. Que me voulez-vous?

— Je suis le premier clerc de maître Martial, et le patron m'a chargé de demander à monsieur le vicomte l'heure qu'il lui plaît de choisir pour se rendre à l'étude.

— Vous direz à maître Martial que nous serons chez lui, vers une heure.

— Merci, monsieur le vicomte.

Et tandis que le domestique aidait à monter les bagages dans les chambres, ses maîtres suivirent M. Beauplan au petit salon de l'hôtel.

— Vous désirez prendre nos noms? interrogea le voyageur.

— J'ai déjà entendu nommer monsieur par le principal clerc de maître Martial... Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de La Roquette, et suite... de Paris, n'est-ce pas? continua le gros homme en écrivant sur le registre de police.

— Parfaitement... Nous passerons quelques jours à Montalbœuf... Vous avez des chambres convenables.

— Oh! monsieur, tout ce qu'il y a de plus convenable!... Du reste, les numéros 1 et 2 sont les meilleurs de l'hôtel... Vous aurez le balcon.

— Il a l'air gentil, votre bourg.

— Montalbœuf n'est pas un bourg, monsieur, reprit Beauplan, humilié... Montalbœuf est un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Angoulême et qu'il ne faut pas confondre avec Montembœuf, d'un autre arrondissement de la Charente.. Là-bas rien!... Ici, tout!... Excursions magnifiques... Fonderies de Ruelle, écluses de la Touvre, papeterie, distillerie, forêt de la Braconne... Château de Montalbœuf...

D'apparence très calme, malgré son émotion des plus violentes, M. de La Roquette hasarda :

— C'est loin d'ici, le château?

— A trois kilomètres, et il mérite d'être vu.

— Quel en est le propriétatre?

— Monsieur Mercier-Lacombe, notre député.

— Le grand marchand d'eaux-de-vie?

— Oui, monsieur... Et si madame la vicomtesse désire visiter l'église, le chœur est très remarquable.

— Nous irons certainement, affirma la vicomtesse... Qu'y a-t-il encore?

— Les *Maisons-Blanches*, une colonie pénitentiaire, madame...

— Bien, conclut le gentilhomme... Nous verrons...

Et se tournant vers son domestique qui entrait :

— Philidor, tout est prêt?

— Oui, monsieur le vicomte... Les malles sont dans les chambres...

Mme Beauplan, une brunette gracieuse, vint saluer les hauts personnages; et à cette question du maître d'hôtel : « Monsieur déjeune-t-il à table d'hôte? » le voyageur répliqua :

— Nous mangerons chez nous, servis par Philidor... Voyons votre menu?

— Une omelette aux truffes, une truite, un bifteck aux pommes, du pâté de foie gras... Du dessert et du café.

— Les vins?

— Je me permettrai de recommander à monsieur le vicomte un Maillard-L'Herbaudie 1864, un vin blanc délicieux... J'en ai encore quelques bouteilles.

— Donnez du Maillard-L'Herbaudie.

— Napoléon III, monsieur le vicomte, ne buvait que de celui-là!

Philidor accompagna le maître d'hôtel à l'office; et M. et Mme de La Roquette, sur les indications de Mme Beauplan, se dirigèrent vers leurs chambres.

— Bravo, Adrien!... Vous êtes épatant! ricana la vicomtesse, joyeuse.

— Chut!

— Nous v'là seuls!

— Parle doucement tout de même.

— En bas, j'ai bien marché?

— Très bien... continue!... L'évasion d'Auguste est à ce prix.

— Gugusse et Espidac... Un crâne lapin, l'Espidac, à ce que dit le gosse, dans ses lettres!... Ah! il me tarde de les délivrer!... Mais, pourquoi, Adrien, étiez-vous si triste d'Angoulême à Montalbœuf?

— Moi, triste?... Allons donc!...

— Laissez-moi vous embrasser?

— Tu m'agaces!

— Adrien?... Sur vos cheveux?

— Non! Non! Non!

Le « marquis » avait voulu faire passer Léontine pour une étrangère, une Polonaise ou une comtesse italienne, par exemple ; mais outre que la Goussard ne parlait pas trop mal le français, quand elle le voulait, Adrien, metteur en scène, dédaignait les ressorts inutiles.

En dressant le couvert, Philidor grognait :

— « Marquis », je commence à la trouver mauvaise.

— Quoi ?

— Cette bêtise de garder mes gants !

— Il le faut, en raison de ton infirmité !

— Si l'on peut dire !... Mon plus bel ornement ! s'écria Poil-aux-Pattes.... Enfin nous travaillons à la délivrance de ce brave Tête-de-Mort !

— As-tu du nouveau ? dit Léontine.

— Oui, et pas du bon ! J'ai fait jaspiner les servantes de l'auberge... Auguste et son copain doivent trinquer à la correctionnelle ou en cour d'assises, et en attendant d'être dirigés sur la prison d'Angoulême, ils sont en cellule aux *Maisons-Blanches*.

— En cellule ? Nous allons les rater !

— Mais non ! déclara le « marquis »... Servez, Philidor.

— Et moi, monsieur le vicomte, ousque je vas boulotter ?

— A la cuisine.

— Oh ! mais...

— Ne ronchonne pas, mon vieux Poil-aux-Pattes... Nous te distribuerons quelques bon morceaux, en famille.

Le coup hardi machiné pour la délivrance d'Auguste et de son camarade, était l'œuvre du « marquis ». Un jour, à Boulogne-sur-Seine, au Café de la *Jeune France*, Adrien avait lu dans un journal le récit de l'évasion avortée : on y parlait du vol commis au préjudice de l'instituteur et, plus longuement, de la tentative de meurtre, des coups et blessures. En présence du danger, il voulut sauver son jeune ami et lui reconquérir la liberté.

Grâce à quelques lourds porte-monnaie volés par Léontine, on acheta une garde-robe complète, on remplit une caisse de vêtements, de rossignols, de pinces-monseigneur, et l'on se dirigea vers Montalbœuf.

De Paris à Angoulême, aucun incident ne marqua le voyage. C'était la nuit. Mme Goussard dormait en un coin de première classe : Poil-aux-Pattes se tenait droit et correct ; le « marquis » songeait.

Mais, dans le coupé de la diligence, sur la route de Montalbœuf, tandis que le larbin, gloire de l'impériale, daignait causer avec le conducteur, Léontine avait observé les inquiétudes bizarres de M. Adrien et son angoisse plus grande, lorsque les chevaux atteignirent les hauteurs. Elle dit : « Qu'avez-vous, mon chat ? »

Il la repoussa durement, parut hésiter, et son énergie et son audace lui revinrent en mettant pied à terre, devant l'*Hôtel des Messageries.*

Et maintenant encore, malgré l'abus des spiritueux, il luttait contre lui-même.

— On croirait que tu as peur ? glapit le domestique, en sifflant un verre de Mercier-Lacombe.

Adrien se leva pris d'une résolution virile :

— Non, je n'ai pas peur !... Je ne crois à rien !... Je me moque de tout !... Dacheu, fais bavarder les gens de l'hôtel, et toi, Léontine, suis-moi chez le notaire !

A l'entrée du vicomte et de la vicomtesse de La Roquette, Chevalier et ses deux petits clercs se levèrent. Maître Jacques Martial, un gros jeune homme aux moustaches brunes, en redingote noire, le lorgnon sur le nez, pria les Parisiens de passer dans son cabinet,

Sur l'ordre du notaire, Chevalier apporta les plans de la propriété à vendre, et « le marquis » se mit à les examiner, comme l'eût fait un acquéreur sérieux.

De temps à autre Adrien questionna la Goussard, parla de leur mariage, de leur fortune, de leur désir d'acheter des immeubles ; mais, vraiment, la comédie l'énervait. Il conclut, en acceptant de maître Martial un autre rendez-vous à l'étude et, pour le soir même, l'offre aimable que lui fit le notaire de le présenter à son cercle.

A l'*Hôtel des Messageries,* le dîner eut lieu avec le même cérémonial et le même mystère que le déjeuner. Jamais la mère de l'ex-213 ne se vit à pareille fête : elle mangeait des choses exquises, s'arrosait de vins délicieux. Poil-aux-Pattes, de son côté, menait à merveille le double rôle d'ami et de laquais : il s'empiffrait en compagnie de ses maîtres, les portes closes, et descendait s'achever au milieu des valets et des servantes.

Les deux êtres subissaient l'influence du « marquis », il avait, lui, des façons hautaines de commander qu'ils ignoraient, des gestes nouveaux, des allures nouvelles.

— Une dépêche pour monsieur le vicomte, dit la bonne de l'hôtel, qui entrait et tendait un papier bleu.

— C'est de Paris, c'est de mon notaire, observa tranquillement Adrien... Merci. ma fille.

— De ton notaire ! s'esclaffèrent la Goussard et Poil-aux-Pattes, dès que la servante eut disparu.

Mais le « marquis » leur imposa silence et donna lecture du télégramme :

Paris–Montalbœuf, vicomte de La Roquette, Hôtel des Messageries.

Les trois cent mille francs sont à votre disposition. Enverrai chèque sur banquier Verteuil Angoulême, aussitôt demande reçue. CHABRETTE (*notaire*).

Philidor et la vicomtesse le regardaient, ébahis.

— Il ne nous restait que vingt louis, fit-il d'un ton de grand seigneur, et ce n'était pas assez !... Alors, pour nous procurer du crédit, j'ai songé, avant notre départ, à rédiger ce télégramme qui a été envoyé par la maîtresse de Dacheu.

— Elle ne m'a rien dit, la coquine! gémit Poil-aux-Pattes.

— Elle n'avait rien à te dire, imbécile !

Quelques minutes plus tard, la servante informa M. le vicomte que maître Martial l'attendait au bureau de l'hôtel.

Adrien se disposait à sortir, et comme Léontine lui faisait remarquer qu'il oubliait son télégramme sur la table, il lui glissa à voix basse :

— N'y touche pas... Eloigne-toi... Je descends...

Maître Martial et le voyageur traversaient la place ; Beauplan les rejoignit, le papier bleu à la main :

— Monsieur le vicomte a oublié cette dépêche...

— Tiens, je croyais l'avoir prise....

Et négligemment, au notaire :

— C'est un télégramme de votre confrère Chabrette, de Paris... Il m'annonce les trois cent mille francs... Mon cher maître, nous visiterons la propriété un de ces jours...

— Une excellente affaire, monsieur le vicomte !

Ils gravirent l'escalier du cercle,

Dans une grande salle, meublée de divans, de fauteuils et de chaises en reps bleu, sous les lueurs des lampes à abat-jour de porcelaine, M. Lecerf, percepteur, une barbe grisâtre, et M. Alquié, greffier de la justice de paix, une tête noire et hirsute, commençaient leur partie de bésigue; à droite, M. Lagrappe, le pharmacien, lisait les *Tablettes de la Charente*; plus loin, deux autres membres jouaient au billard.

Sur les murs tapissés d'un papier à fleurs, en des cadres dorés, se détachaient le Règlement du cercle, la liste des membres, les lois du billard, la carte du département, le portrait de M. Thiers.

— Permettez-moi, messieurs, dit le notaire, de vous présenter M. le vicomte de La Roquette, un de mes clients, un de mes amis.

Il nomma le percepteur, le greffier de la justice de paix, et ajouta, en arrivant près du pharmacien :

— M. Lagrappe, notre illustre Géraudel !

Ceux du billard avaient abandonné les carambolages, et ils eurent l'honneur d'être indiqués à l'étranger :

— M. Elliot, directeur de notre plus belle papeterie... M. Doucin, receveur des contributions indirectes.

L'industriel et l'employé ne se ressemblaient guère : le premier, grand et

blond, magnifique type de la Charente, très cossu dans sa redingote neuve ; l'autre, chétif et jaunâtre, dans ses habits usés au service de l'Etat. Mais le gentilhomme leur fit à tous deux un aimable accueil.

On s'assit autour de la table, et une servante déboucha quelques bouteilles de bière.

— Vous voyez, mon cher vicomte, reprit maître Martial, nous sommes ici, en famille... M. Mercier-Lacombe, notre député, est président du cercle... Il vient rarement... Le trésorier, c'est M. Vallade, le directeur de la colonie, le garde-chiourme, comme nous l'appelons, histoire de rire.

Adrien vida son verre et offrit des cigares de luxe :

— Intéressante, n'est-ce pas, la colonie?

— Plutôt dangereuse! gronda le pharmacien, qui n'envoyait plus de médicaments aux *Maisons-Blanches*... Vallade a empoisonné le pays d'un tas de mauvais drôles!

Elliot, Doucin, Alquié, Martial et Lecerf objectèrent tour à tour :

— Vous exagérez, Lagrappe!

— M. Vallade est un brave homme!

— Allons, vous lui en voulez d'avoir installé une pharmacie aux *Maisons-Blanches!* C'était son droit!

— Nous l'aimons tous, à Montalbœuf!

— Un philanthrope, Vallade!

Mais Lagrappe tenait tête à l'orage :

— C'est un spéculateur ! il s'engraisse du travail des malheureux!

Il se tut. Firmin Vallade entrait, suivi de M. Moine, un riche teinturier, dont le visage avait des reflets d'indigo.

Après un échange de politesse avec les nouveaux venus, M. de La Roquette se tourna vers le grand Firmin :

— Monsieur le directeur, il y a un instant, ces messieurs faisaient l'éloge de votre colonie; je m'intéresse à la protection de l'enfance, et je serais charmé de visiter le pénitencier que vous dirigez avec tant de zèle et d'intelligence.

Vallade répondit :

— Habituellement, il faut une autorisation du Ministère de l'Intérieur ou de la Préfecture de la Charente, mais puisque monsieur le vicomte est l'ami de maître Martial...

— Je vous remercie, monsieur... Il y a peut-être une difficulté...

— Laquelle?

— Je ne suis pas seul... Mme la vicomtesse de la Roquette est avec moi...

— Mme la vicomtesse sera la bienvenue aux *Maisons-Blanches*.

— Vous êtes mille fois aimable! Ce sera pour ma femme l'occasion d'une bonne œuvre!

Et il ajouta, dans un sourire très spirituel, avec un geste d'homme du monde :

— La Roquette... un nom prédestiné, vous voyez!...

Successivement, M. de la Roquette vit entrer le maire, le médecin, le juge de paix, le receveur des domaines, et enfin plusieurs jeunes hommes de Montalbœuf qui rompirent la monotonie des présentations en acclamant un membre célèbre :

— Desvars! Desvars! Voilà Desvars!

— Eh ben, oui, mes enfants, me v'là! cria un gros et gras individu, à face rudiconde et rasée, habillé d'un complet de velours marron, sous une longue blouse bleue, avec une sacoche pendante.

— C'est Desvars, le fameux marchand de bestiaux, souffla le notaire au vicomte... Il se rend, cette nuit, à une grande foire des environs.

— Ça me fait bien plaisir! murmura le gentilhomme, énervé de tant d'hommages.

— Il est convenable que je vous le présente.

— Si vous voulez!

— Un bon garçon, très riche...

Les saluts échangés, Desvars alluma sa pipe, et dit :

— Je pensais trouver la partie engagée... Nous n'allons pas rester là, comme des moules !... En taillons-nous une petite ? Etes-vous joueur, monsieur le vicomte?

— Quelquefois, monsieur.

— Dix louis, en banque!... Euphrasie, de la bière, des cartes!

Mlle Euphrasie, la tenancière de l'établissement, une petite et et vieille personne en robe noire, coiffée d'un bonnet, apporta les cartes, pendant que la servante couvrait la table d'un tapis de salon.

Tous s'y installèrent, à l'exception du juge de paix et de M. Vallade.

Orgueilleusement, l'homme des bestiaux mit sa sacoche sur la table en tira une dizaine de pièces d'or.

— Avalez cet apéritif, mes enfants! Nous avons encore de la monnaie!

Il s'emplit de bière, et mêla les cartes.

— Qui va me couper ça? Vous, monsieur de La Roquette, s'il vous plaît?

— Volontiers, monsieur, répondit Adrien, mais je vous avertis que j'ai la main mauvaise.

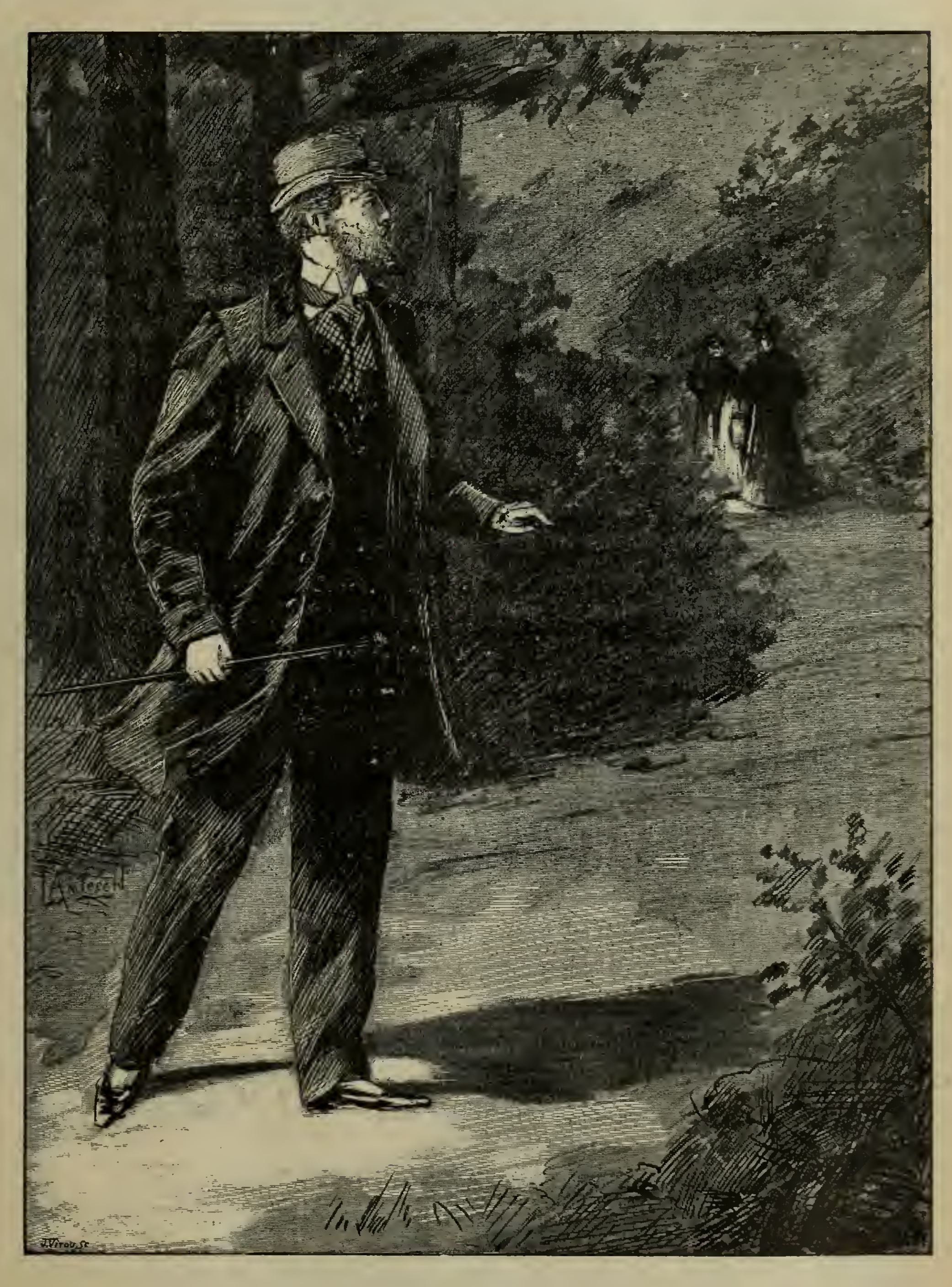
— Ben! v'là qui m'est égal, jeune homme!

Desvars examinait les masses :

— Un peu de courage, messieurs! Faites vos jeux!... Comment, monsieur le vicomte, vingt francs seulement? Oh!...

Adrien demanda au gros marchand :

— Le banco est-il autorisé!



Là-bas, au détour du sentier, une femme éclairait de sa lanterne les pas d'une demoiselle.

— Oui, monsieur.

— Banco, alors!

Et ayant reçu les cartes des deux tableaux, il abattit huit à droite, et neuf à gauche.

— Très bien, jeune homme! fit Desvars, en passant l'argent... Il y a vingt louis... Vous marchez toujours?

— Mais, ces messieurs...

— Allez donc!

— Banco?... Neuf? Neuf!...

— Très bien! très bien!... Encore quarante louis, jeune homme!

— Banco! hurla l'étranger, agacé par ces mots de « jeune homme », par cette familiarité excessive et déplaisante du richard.

Vallade et le juge de paix s'approchèrent :

— C'est trop, messieurs.

— Oui, c'est trop!

Le banquier avait donné les cartes, et lorsque M. de La Roquette montra encore « neuf » et « neuf » sur les deux tableaux, Desvars jeta la taille en l'air :

— J'en ai assez! A vous, monsieur le vicomte!... Euphrasie, du carton!

D'autres idées absorbaient Adrien, et cet or amassé devant lui, il le regardait avec une indifférence extraordinaire chez un tel monsieur,

— Ah! mais, vous n'allez pas faire charlemagne? dit Desvars.

L'interpellé sembla s'éveiller d'un rêve douloureux :

— Si ces messieurs y consentent, je prendrai la banque.

— Nous le désirons tous, jeune homme!

— Moi, à votre place, balbutia le notaire... Il est déjà tard...

— Ce n'est pas vous qui perdez, maître Martial! vociféra le négociant en bœufs.

M. de La Roquette s'assit au milieu de la table, et, beau joueur, il gagna toute l'humble monnaie des pontes et une partie de la sacoche bestiale, plus de huit mille francs.

Vers onze heures, il quitta le cercle.

Sous la lune brillante, il marchait, non pas joyeux comme aurait dû l'être un homme dans sa condition, après cette richesse loyale et inespérée, mais grave, recueilli.

Bientôt, il arriva sur les hauteurs de Montalbœuf. Partout, les campagnes dormaient, et quelques feuilles jaunies voletaient, pareilles à des oiseaux d'or. Là-bas, entre les murs du cimetière, un monument plus élevé que les autres, dressait au ciel une croix dont l'image le fit tressaillir. Il se découvrit, s'inclina.

En longeant l'avenue du château, qu'il reconnaissait à ses platanes, malgré les arbres plus forts et la voûte plus ombreuse, il s'arrêta... Une angoisse lui

brisait le cœur, et des larmes prêtes à déborder, lui gonflaient les paupières. Il avançait toujours; et là, quand il fut devant la terrasse, devant les jardins, devant la demeure silencieuse, quand il contempla la féodale girouette des Montalbœuf, il se prit à pleurer.

Lui, l'être souillé, perdu, l'amant de Léontine Goussard — oh! non, son amant d'une nuit — son hôte! — lui, l'éducateur de Tête-de-Mort, le paresseux nourri du pain des voleurs, il se trouvait devant sa maison ancestrale! Il savait qu'il y viendrait, en voyageant de Paris à Angoulême, après tant d'amertune et d'abjection, il ne voulait pas croire à la réalité brutale et vivante!

Mais tous les souvenirs d'enfance l'assaillaient. Il se revit, élevé en ce château par une douce et sainte mère; il revit son père un cruel gentilhomme, un aliéné peut-être, et l'histoire du malheur flamboya à ses yeux.

On venait d'enterrer la comtesse Hélène de Montalbœuf, née de Saint-Yves, et la noblesse des environs et tout le pays lui avaient fait de grandes funérailles. Le soir des obsèques, le comte Gabriel ouvrit des tiroirs, lut des lettres, et désormais, cette idée s'implanta en lui: « Adrien-Ludovic n'est pas mon fils! »

Rien n'autorisait l'accusation, et tout la démentait dans la vie admirable de Mme de Montalbœuf. Ces lettres, elles émanaient d'un cousin, d'un jeune capitaine, et alors que l'amitié et l'estime seules parlaient, Gabriel entendit les voix scélérates de l'adultère et l'ouragan des vengeances posthumes.

Dès l'âge de cinq ans, Adrien-Ludovic entra dans un collège de Paris. Jamais il ne reçut de nouvelles de son père, et comme, à son premier jour de sortie — il avait quinze ans! — il s'étonnait des rigueurs paternelles, le comte lui jeta: « Tu n'es pas mon fils; ta mère était une infâme!... Je te hais! » Moins sous le coup du long châtiment que sous l'exaspération de l'injure adressée à la morte, le jeune gentilhomme bondit contre son père et faillit l'étrangler.

M. Gabriel de Montalbœuf obtint du président du tribunal de la Seine l'internement de son fils à la Petite-Roquette.

Et c'est à la sortie de la maison des Jeunes-Détenus que le vicomte Adrien-Ludovic de Montalbœuf, aujourd'hui Adrien, dit « le marquis » (nom de bataille) et vicomte de La Roquette (nom ironique de voyage) ; c'est au bout d'un mois de cellule que le malheureux apprit à la fois le duel où son père avait tué l'officier injustement accusé et la fuite du père en Amérique. Il sut, un jour, que le comte Gabriel était mort, après avoir tout vendu, tout emporté, tout dévoré — et, sans parents, sans amitiés, il erra, bien avant Fargue, sur le pavé de Paris.

Sa détention à la Petite-Roquette ne pouvait se prolonger au delà d'un mois — terme des justices familiales — mais il en sortait aigri, corrompu, plein de ténèbres; il s'acheva en des milieux immondes, et il allait enfin mourir, lorsque les Goussard lui fermèrent la route. Pourquoi les autres l'avaient-ils empêché de se noyer? Pourquoi les autres avaient-ils ajouté au chemin du calvaire et à l'agonie de l'honneur?

Chez la Goussard — on le sait — il retrouva son insouciance, demandant du chocolat à ces gueux, enseignant à Tête-de-Mort — et par fanfaronnade — « le coup du père François » — dont il ignorait et ne souhaitait point de voir la pratique ; et puis, il croulait toujours, acceptant l'existence des misérables, en dehors du labeur et des dangers.

Oserait-il donc, au pays natal, aider la Goussard et le partenaire à délivrer des êtres ignobles? Mènerait-il la comédie jusqu'au bout, jusqu'au mépris des lieux de son enfance, jusqu'à l'immolation des plus chers souvenirs?

Des idées religieuses le troublaient. Mon Dieu, était-il possible que la lumière ne descendît pas en cette âme? Etait-il possible que l'être égaré, jadis si noble et fier, continuât de vivre lâchement, honteusement? Est-ce qu'à défaut du pardon des hommes, la miséricorde de l'Eternel n'est pas infinie?

Et un mysticisme l'exaltait, et il oubliait les blasphèmes du père, en évoquant la gloire des aïeux et les vertus immortelles de sa mère — de la patricienne!

Le front entre ses mains, il sanglotait. Des voix chuchotèrent.

Là-bas, au détour du sentier, une femme éclairait de sa lanterne les pas d'une demoiselle, en capeline rouge. C'était Marie-Thérèse qui revenait avec une servante de porter des secours à une pauvre malade. Il se gara pour les laisser passer, et à la vue de la demoiselle — de la visiteuse des Goussard — une émotion le saisit.

Dans le bouleversement de ses désirs et dans l'horreur de son indignité, le comte Adrien-Ludovic de Montalbœuf courait, éperdu, loin d'elle, loin de cette éblouissante jeunesse.

Il rentra à l'*Hôtel des Messageries*.

— Enfin, te voilà! dit la Goussard qui alignait des cartes pour une dernière réussite... Le valet de carreau annonce que ça marchera très bien... Le huit de trèfle, c'est de l'argent... Eh! mon pauvre « marquis », vous êtes tout glacé!

Philidor, endormi sur une chaise, s'éveilla :

— Si nous faisions un léger brûlot, « marquis » ?

— Sortez, Dacheu!

— Hein?

— Allez-vous-en!

Le faux domestique s'étant éloigné, M. de Montalbœuf ordonna à Léontine de se coucher, et il se mit au lit, dans l'autre chambre.

Au matin, le jeune gentilhomme parlait de l'impossibilité de délivrer les détenus, et il conseillait le retour à Paris. Léontine s'emporta, et il dut la calmer avec des promesses ; il lui révéla même que M. Vallade leur accordait l'autorisation de visiter les *Maisons-Blanches*. Puis, sous le prétexte d'un plan d'évasion, il quitta l'hôtel, se dirigeant vers le château des Mercier-Lacombe.

Une vie nouvelle pour lui commençait. Il avait un cerveau; il avait des bras;

il travaillerait, heureux de l'argent du jeu qui lui permettait de racheter non pas ses souillures, mais de payer l'hospitalité de la Goussard. Avant de partir, avant de fuir la maison des ancêtres, il voulait admirer au jour, l'hôte bénie, l'adorée de son cœur.

Mlle Kerden se disposait à monter à cheval ; derrière les grilles de la cour elle vit le jeune homme tremblant sur la route, et si pâle et si beau, qu'elle en demeura effrayée et charmée. Elle interrogeait ses souvenirs, mais déjà la vision avait disparu dans le soleil, et l'honnête jeune fille se reprochait cet oubli d'une minute ou ce rêve, pour ne songer qu'à l'absent, à Gilbert.

Quand il eut réglé toutes les dépenses de l'hôtel, le comte Ludovic de Montalbœuf entra dans la chambre de la Goussard :

— Voici, lui dit-il, en lui offrant trois billets de mille.

— Vous avez fait un coup ?

Il sortit sans répondre, et une voiture le mena à la gare d'Angoulême.

En chemin, il eut l'idée que la Goussard tenterait la délivrance d'Auguste et d'Espidac... Ecrire?... Dénoncer lui semblait odieux !... Que lui importait cette bande !

Pendant deux jours, la vicomtesse de La Roquette et son domestique Philidor tout en se soignant très bien, hurlèrent contre « le marquis ».

Mais la Goussard était femme d'imagination. Elle avoua un seul billet de mille francs à Poil-aux-Pattes, cacha les deux autres, et, comme le prévoyait Adrien, elle résolut de risquer l'aventure des *Maisons-Blanches*.

Au milieu des incertitudes, elle vantait son Adrien, son cher « marquis », elle le pleurait et l'excusait.

— Il m'a payée, oui, il m'a payée... Mille francs!... C'est assez ! c'est trop ! Un grand seigneur, vois-tu !

— Et tu gobes ça, grosse bête ? intervenait Poil-aux-Pattes... En somme, monsieur les a *flingotés* (volés) de huit mille balles au cercle et il nous pose un lapin !... Huit mille balles, madame la vicomtesse, je le tiens d'un garçon du marchand de bœufs !

— Tais-toi !

— Si je jouais les « marquis » ?

— Au cercle?

— Pas au cercle, puisque des bourgeois m'ont vu en domestique, mais aux *Maisons-Blanches*.

— Tu ne peux pas !

— Et pourquoi ?

— A cause de tes mains.

— Toujours mes mains !.., J'ai des gants !

Léontine savait par Adrien que M. Vallade leur accordait l'autorisation de visiter l'établissement : elle n'y arriverait donc pas comme une aventurière.

— Poil-aux-Pattes, je ne suis pas une sotte... On marchera !

Ils passèrent la journée du troisième jour à explorer la campagne, et personne ne s'étonna des allées et venues de cette belle dame, respectueusement suivie par son domestique. Dans la soirée, la mère de l'ex-213 rédigea, *en argot*, le billet qu'elle devait glisser à Tête-de-Mort :

« Mon gosse, travaille ta serrure à l'aide des objets que contient le gâteau... Ce soir, onze heures, un incendie éclatera... Profite du tumulte pour t'évader... Libre, ouvre à Espidac, et accourez tous deux sur la route d'Angoulême... Nous vous attendons avec des habits et une calèche.

« Ta Dabe. »

Elle rangea en un petit sac des biscuits et dans une valise deux uniformes de collégiens, tandis que Poil-aux-Pattes s'entendait avec un garçon de l'auberge.

Le lendemain, après déjeuner, un landau stationnait devant l'*Hôtel des Messageries*, Philidor ouvrit la portière à Mme la vicomtesse et grimpa sur le siège près du cocher gagné à leur cause.

Seule, Léontine franchit la grille des *Maisons-Blanches*, et arriva au cabinet de M. Vallade. Elle se présentait non plus humble et gémissante, comme à la Petite-Roquette, mais un peu hautaine sous ses vêtements luxueux.

— Monsieur le directeur, dit-elle à Vallade, mon mari a été brusquement rappelé par ses affaires. Il reviendra me chercher, mais j'ignore s'il aura le temps de visiter la colonie — et je n'ai pas voulu priver les enfants de ma visite... et de mes charités.

Firmin remercia d'avance, ajoutant combien Mme Vallade, en ce moment à Périgueux, serait désespérée de n'avoir pu elle-même faire les honneurs à Mme la vicomtesse.

Ils parcoururent les ateliers, le réfectoire, la salle d'école: Léontine s'extasiait sur toutes choses.

— Et comment se fait-il, mon directeur... Pardon... Monsieur le directeur, comment se fait-il que vous ne soyez pas encore décoré ?

— Oh ! madame, il n'y a que sept ans...

— J'en parlerai à mon mari... Nous connaissons le Ministre de l'Intérieur... le Président de la République...

— Vous connaissez monsieur le Président...

— Beaucoup, Adrien le tutoie?

— Oh!...

— Vous le serez au 14 juillet... non, au premier de l'an...

— Heu... Heu...

— Je vous dis que vous le serez !

Mme de La Roquette cherchait à amener la conversation sur les prisonniers, mais Vallade entraîna sa Providence vers l'infirmerie gouvernée par des sœurs de charité.

On y voyait trois malades seulement, des petits garçons atteints de gros rhumes, et Pierre Fargue, en convalescence, qui, assis dans un fauteuil, lisait un abrégé d'Histoire Sainte.

Ce pauvre Pierre rappelait aujourd'hui le chétif enfant qu'il était lors de son départ de la Petite-Roquette — et de la nuit passée, et des coups des vauriens, et surtout de ses blessures aux poignets, il avait le plus grand mal à guérir.

Vallade fut obligé de parler de l'incident fâcheux, exceptionnel.

La Goussard caressa le martyr de son digne élève et du Muffe.

— Ah! les barbares! .. Où sont-ils?

— En cellule, madame.

— Puis-je les... moraliser, un peu?

— Je n'ai rien à vous refuser, mais le spectacle est loin d'être amusant!

On arrivait au pavillon des cellules.

Le directeur appela le gardien de service, et pendant que l'homme ouvrait la porte de Goussard, Léontine, en se mouchant, en éternuant, lança un « *acrès!* » (attention!)

A cette voix, à ce terme d'argot, le jeune Auguste faillit répondre, mais il vit étinceler l'œil de la mère.

— Goussard, dit M. Firmin, voici une dame, bonne et charitable, qui a désiré vous honorer de ses conseils...

Parfait comédien, Auguste domina toute allégresse et sut garder le ton et les allures de sa marque :

— Et mes gants?... Oùsqu'est mon sifflet?

Et de même, la Goussard.

— Mon ami, je viens de voir tout à l'heure à l'infirmerie un petit bonhomme que vous et un autre avez maltraité... Il est encore bien malade...

— Est-ce que vous êtes un inspecteur, vous, la vieille?

— Silence! gronda Vallade... Je vous défends d'interroger!

— Laissez... laissez... fit Léontine, très douce.

— Parce que si vous inspectez la turne, continua l'ex-213, vous verrez tout en ordre, la soupe bien grasse, les haricots bien cuits... C'est toujours comme ça, quand ils passent, les chefs, mais le lendemain, ah! malheur!...

Vallade s'emportait :

— Il est incorrigible, madame!

Maternellement, la Goussard venait de tirer de son sac un biscuit où se trouvaient deux petites limes et le billet.

— Monsieur le directeur, permettez-moi de lui offrir ceci?

— Oui, madame... Il ne le mérite guère!

Elle tendit l'objet à Auguste :

— Gâteau, monsieur?

Puis, dans la crainte d'être mal comprise, en voyant Auguste prêt à dévorer la pâtisserie :

— *Acrès!*... Sortons vite... Il a des yeux!... Il me fait peur!...

Mme de La Roquette ne manifesta pas le désir d'inspecter Espidac, et prit congé en ces termes du directeur des *Maisons-Blanches*.

— Demain, monsieur le directeur, vous recevrez mon aumône pour les bons petits, et en janvier... pour vous, le ruban rouge!

A la nuit, Auguste achevait de limer la serrure de sa geôle; il ne se pressait pas, redoutant le gardien de ronde. Quant à Espidac, il saurait bien lui ouvrir!

Tout à coup, il entendit crier :

— Au feu!

— Le feu est à Montalbœuf!... Le feu!... Le feu!...

— Tout le monde debout!

Les clairons sonnaient le rassemblement; les voix de Firmin Vallade, de Robert Schütze, de M. Jean et des gardiens se heurtaient; on descendait pêle-mêle des dortoirs; on attelait les chevaux; on chargeait les pompes, et là-bas, une grange, en flammes, projetait jusqu'au ciel ses énormes lueurs.

Pierre Fargue courait avec les autres, au grondement du tocsin, et tous les campagnards galopaient derrière le bataillon des *Maisons-Blanches*.

Déjà, Goussard crochetait la serrure d'Espidac, à l'aide d'un ciseau à froid ramassé dans un atelier.

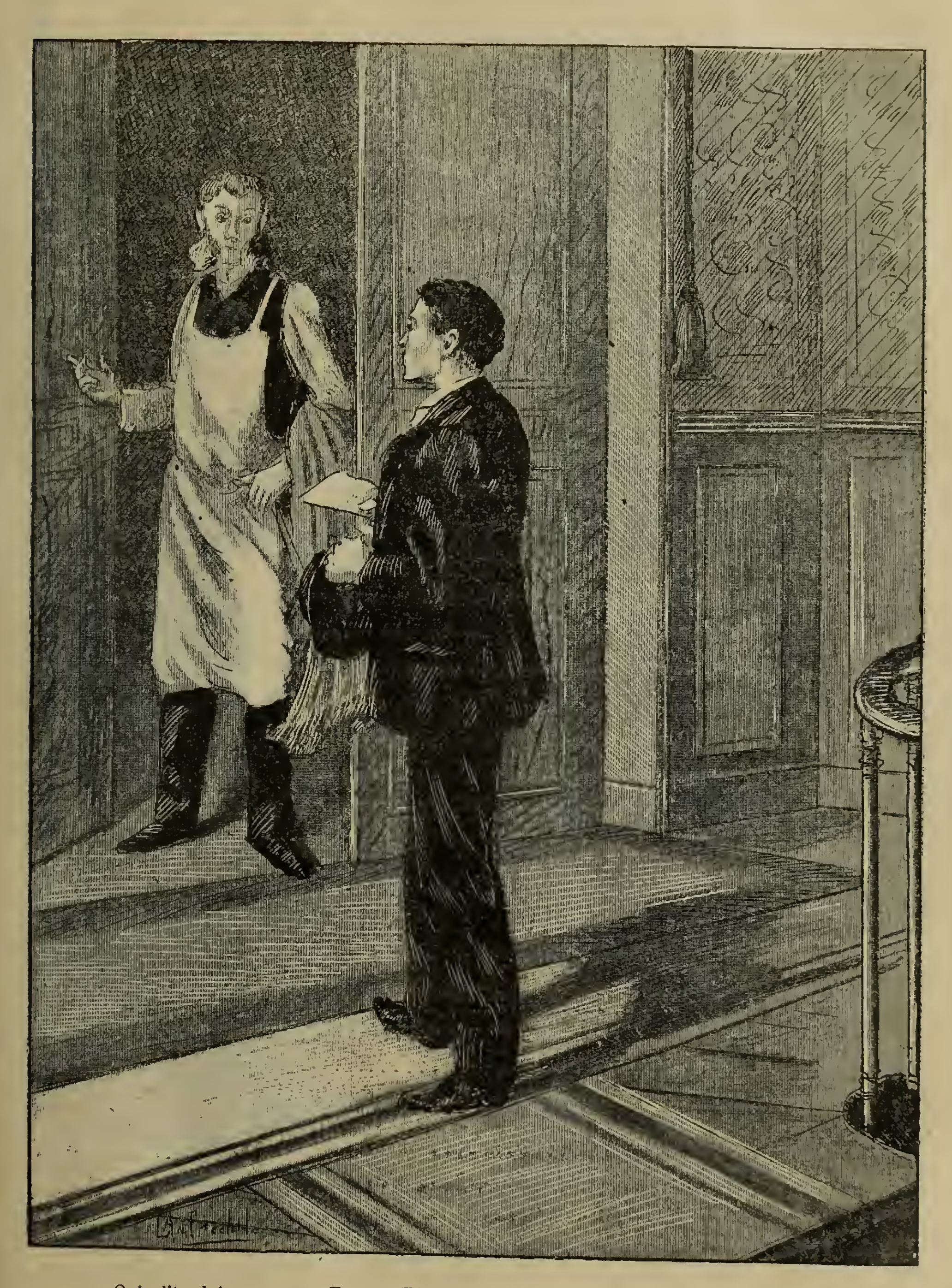
— Viens, le Mufle!.. Nous v'là seuls et libres!... Ce que ça flambe!...

Une heure plus tard, le train sifflait, emportant la vicomtesse de La Roquette, ses deux enfants habillés de jolies tuniques, coiffés de jolis képis, et le domestique aux doigts velus.

Naturellement, de grands bavardages accueillirent ce fait divers; le parquet d'Angoulême établit une connexité entre l'évasion et l'incendie Mercier-Lacombe et puis tout rentra dans l'ordre.

Pour le jeune Fargue, en dehors de la fuite du paysan Jandou et du congé régulier du nègre Poléma, aucun événement ne marqua les trois années suivantes et le jour de sa libération, M. Vallade dit au nouveau sergent :

— J'ai à t'annoncer une mauvaise nouvelle. Ni l'administration, ni les sociétés auxquelles je me suis adressé ne peuvent se charger de toi, car tout est plein archiplein... D'un autre côté, malgré tes notes excellentes, je ne puis te garder. L'Etat ne payerait plus les quatre-vingts centimes de la journée... Voici ton livret, un beau livret :



Oui, dites-lui mon nom : Fargue (Pierre), le petit 109... Tenez, passez mon livret.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Ministère de l'Intérieur | Direction de l'Administration pénitentiaire

ÉTABLISSEMENT

D'ÉDUCATION CORRECTIONNELLE
des *Maisons-Blanches.*
(CHARENTE)

Targue (Pierre)

NUMÉRO d'écrou.	LIEU et date de naissance	RELIGION	FAITS qui ont motivé la poursuite.	TRIBUNAL qui a prononcé	ARTICLE du Code pénal (66 ou 67) qui a été appliqué.	DURÉE de la correction ou de l'emprisonnement.	DATE du jugement	DATE de l'entrée dans la maison	DATE de la sortie (libération.)
11,442	Paris 12 nov. 1870.	Catholique.	Vagabondage	Paris.	66	Quatre ans.	26 nov. 1880	1er mai 1881	25 nov. 1884

SIGNALEMENT DU JEUNE DÉTENU

Taille { à l'entrée, un mètre 17 c.
à la sortie, un mètre 52 c.
Cheveux noirs.
Sourcils noirs.
Front moyen.
Yeux noirs.
Bouche moyenne.
Nez droit.
Menton rond.
Visage ovale.
Teint hâlé.
Signes particuliers :
Traces de blessures aux deux poignets.

INDICATION DES EFFETS D'HABILLEMEFT, ARGENT, BIJOUX

APPARTENANT A L'ENFANT LIBÉRÉ

1° Ses vêtements de corps, et le linge renfermé en une toile bleue. Au total : 2 chemises, 1 pantalon, 1 paire de souliers, 2 mouchoirs de poche, 1 cravate, 1 gilet, 1 blouse, 1 casquette, 2 paires de chaussettes, 1 tricot, le tout neuf et de bonne qualité.

2° Pas de bijoux.

3° Argent :

PETITE-ROQUETTE.	Sa masse (95 journées à 0 f. 30) .	28 45
	Répartition de dons charitables	41 »
MAISONS-BLANCHES.	4 prix Mercier-Lacombe	100 »
	6 gratifications du Directeur .	30 »
	Répartition de dons charitables	5 10
	Secours de route	20 »
(Deux cent vingt-quatre francs cinquante-cinq centimes)		224 55

RENSEIGNEMENTS SUR LA CONDUITE ET LE TRAVAIL DE L'ENFANT DANS LA MAISON

Conduite religieuse et morale.

L'enfant a-t-il fait sa première communion dans l'établissement ? . . — Oui.

A-t-il mérité des récompenses exceptionnelles ou encouru des punitions graves ? . . . . — Il a mérité des récompenses exceptionnelles pour son travail et sa bonne conduite ; il s'est distingué par son courage, lors d'un incendie.

Instruction primaire.

A-t-il appris { *à lire ?* . . . . *à écrire ?* . . . . *à calculer ?* . . . . — Il savait lire, écrire et calculer ; il s'est perfectionné.

Avait-il de l'intelligence et du goût au travail ? . . . . — Oui.

Instruction professionnelle.

Quelle profession lui a-t-on enseignée ? . . . . — L'agriculture.

Était-il capable de gagner sa vie par son travail ? . . . . — Oui.

RELATIONS AVEC LA FAMILLE. . . . . — Père et mère décédés.

Est-il sorti de l'établissement suffisamment corrigé, et peut-on espérer qu'il se conduira honnêtement au dehors ? . . . . — Il y est entré honnête et laborieux ; il n'en est pas sorti plus mauvais.

Fait aux Maisons-Blanches, le 25 novembre 1884.

Le Directeur de l'Établissement d'éducation correctionnelle,
FIRMIN VALLADE.

— Que comptes-tu faire !

— Oh ! monsieur le Directeur, répondit l'ex-109, je n'ai pas d'inquiétude... On va me mettre en apprentissage.

— Qui ?

— M. Abel Désormaux, le Président de la neuvième chambre... Il l'a déclaré le jour de ma condamnation...

— Eh bien, mon ami, va trouver monsieur le Président !...

Ce soir-là — 25 novembre 1884 — tout de neuf habillé, et aux frais du directeur de la colonie, ainsi que l'ordonne un des articles du « Règlement général », Pierre Fargue voyageait en troisième classe, à destination de Paris. Il tenait sur ses genoux un modeste bagage et avait dans sa poche quelque argent.

Aux lueurs de la lampe du wagon, il admirait son livret, son beau livret individuel.

Le voici donc libre, — non pas de la liberté de l'ex- « marquis », ni de ses anciens codétenus, Espidac et Goussard, que leur évasion ou leurs fautes, obligeaient, à se cacher — mais libre, honnêtement et légalement !

Les voilà donc tous partis, lancés dans le monde !

Qu'allaient-ils devenir ?

Pierre Fargue, Auguste Goussard, la petite Sophie, Michel Espidac, Adrien-le-Marquis, Sicaire Jandou et Victor Poléma incarnaient des milliers d'êtres semblables — toute la misère de l'abandon ou des conseils funestes.

Du comte Adrien-Ludovic de Montalbœuf — de cette victime de la Correction Paternelle — du jeune gentilhomme bouleversé à la fois par le souvenir des aïeux et son terrible amour, on pouvait espérer une métamorphose ; on pouvait l'espérer encore de la petite Sophie, laborieuse et douce, forcée au vol ; mais, est-ce que l'humanité les aiderait à se reprendre ? Le paysan Jandou et le nègre Poléma oublieraient-ils les leçons du Mufle et de Tête-de-Mort ?

Fargue, lui, Pierre Fargue — le véritable innocent — s'illuminait toujours de cette phrase de M. le Président Désormaux : « A quatorze ans, *on* le mettra en apprentissage ! »

Et sans rien savoir de nos erreurs et de nos mensonges, de notre crime social éternel, des pontifes de la troisième République — les uns occupés à défendre leurs portefeuilles, les autres à les leur arracher — des députés extrêmes, comme les Nabot qui veulent tout détruire et sont impuissants à créer, des juges comme les Désormeaux qui se rapportent aux maîtres et leur obéissent, des moralistes, comme les La Palme qui aiment l'Idéal, les honneurs, et fabriquent de beaux discours sur la Vertu — sans rien savoir, hélas ! l'abandonné roulait vers la lumière.

LIVRE TROISIÈME

I

En cette journée de fin novembre, la nuit commençait lorsque le train omnibus venant de Bordeaux stoppa sur le quai d'arrivée, à la gare d'Orléans.

— Paris!... Tout le monde descend de voiture!...

— Paris!... Paris!... Paris!...

La voix de l'employé jetait les derniers appels. Pierre Fargue se mit à suivre la foule des voyageurs, bientôt séparée en deux courants, et, d'instinct, il marcha derrière la masse la plus humble, les êtres sans bagages numérotés, ou eux-mêmes porteurs de leurs frusques.

— Paris!... Paris!... Paris!...

Ce mot vibrait, joyeux, dans le brouhaha des portières ouvertes, des « diables » charriant les malles, du sifflet des locomotives, du tintement des cloches, du grincement des cadrans électriques, au milieu de tout le tumulte des hommes et des machines.

— Paris!... Paris!... Paris!...

Ce mot disait à quelques-uns la fortune, le plaisir, la gloire; à d'autres, la lutte du vivre, les ambitions — et pour le libéré, ce mot rapide, étincelant, magique, lui gonflait le cœur d'une espérance immortelle.

Pierre Fargue tenait à la main son petit paquet, le souvenir des *Maisons-Blanches.*

— Vous n'avez rien à déclarer? interrogea l'un des hommes de l'octroi.

— Non, monsieur, répondit l'enfant, sans savoir ce qu'on lui demandait.

Le commis tâta le paquet:

— C'est bien. Passez!

Alors, le petit Parisien se trouva dans la cour, heureux d'être libre, oubliant ses larmes et son deuil à la maison des morts, ses pérégrinations de misère sur

la terre ingrate, ses angoisses à la Petite-Roquette, et ne voyant que l'immensité lumineuse de la ville qu'il connaissait si peu et où il avait tant souffert — la ville Promise, dont il écoutait le lointain et caresseur murmure.

Les fiacres et les petits omnibus de la gare partaient les uns après les autres; on appelait des numéros de voiture; on chargeait encore des colis, et sur cette place bruyante qui redeviendrait tout à l'heure un désert, l'ex-109, bousculé, injurié, n'osait plus s'enhardir à demander, à implorer des renseignements.

Des voyous lui criaient:

— Où descendras-tu, mon prince?... Nous avons le Grand-Hôtel!

— Le Continental!

— L'Hôtel Bristol!

— Le Palais de l'Élysée!

Mais, un commissionnaire s'interposa:

— Qu'est-ce que tu cherches, mon garçon?

— Monsieur, dit Fargue, en saluant comme là-bas, militairement, je voudrais avoir l'adresse d'un hôtel... pas cher!...

— Il y a Mazas! vociféra l'un des voyous.

— Non, il est trop jeune, dit un autre... La Petite-Roquette!...

Fargue et son protecteur s'éloignaient des misérables gamins.

— Écoute, reprit le commissionnaire, tu vas sortir par la grille, à gauche; tu tourneras à droite, encore à gauche, et tu arriveras au boulevard d'Italie... chez un logeur, le père Lecourt... Diable, j'ai oublié le numéro!...

Et s'adressant à un de ses collègues qui passait:

— Dis donc, Jaudru, quel est le numéro de la cassine du père Lecourt?

— 109! affirma l'autre, sans s'arrêter.

— 109? balbutia Fargue, très pâle... Il a dit... 109?

— Oui, et après?... Qu'est-ce que tu as à me regarder?... 109, boulevard d'Italie...

— Merci, monsieur.

Dominant toute émotion, Fargue suivit le chemin indiqué. Vraiment, ça lui avait fait mal d'entendre parler de la Petite-Roquette et plus mal encore d'entendre prononcer le numéro de son ancienne cellule! Mais il ne s'attardait pas à y démêler un agréable ou funeste présage, et la seule idée de la liberté l'alluma d'une joie souveraine. Libre, il était libre, à Paris! Et il allait, la tête haute, les lèvres rieuses, avec la conscience de son nouvel état. Il pourrait travailler, ne rien faire, dormir, rêver, courir!... Attention!... Et le vagabondage?... Oh! il avait assez payé, lui tout petit et innocent, pour ne pas se laisser reprendre!... Au matin, il irait trouver M. Abel Désormeaux, le bon président de la correctionnelle, et, selon sa promesse, M. Désormeaux le mettrait en apprentissage; quel que fût le métier, il bûcherait — comme un homme!

Sur le boulevard d'Italie, Pierre cherchait les numéros au-dessus des portes; il s'arrêta devant une grande et sombre maison -- le fatal 109. Une lanterne éclairait ce mot en lettres noires : « Hôtel. »

Dans le bureau, un homme, vêtu d'un gilet de tricot à manches et d'un tablier bleu à bavette, comptait des sous à la lueur d'un bec de gaz.

— Monsieur Lecourt, s'il vous plaît? demanda Fargue.

— Hein? quoi! qu'y a-t-il? fit l'hôtelier en relevant son visage anguleux et maigre, couronné de cheveux gris.

— Je désirerais une chambre.

— Une chambre? Pourquoi faire?

— Pour me coucher, donc!

— Te coucher?... Il n'est pas encore cinq heures?

— C'est vrai; mais d'abord, je mangerai un morceau

— Tu es seul?

— Tout seul; j'arrive de voyage.

— As-tu de l'argent?

— Oh! oui, monsieur!

— Ici, on paye d'avance.

— Je payerai.

— Montre ta galette ?

Pierre présenta une dizaine de louis d'or et quelques pièces blanches enroulés dans un des coins de son mouchoir.

— Où as-tu pris cet or? gronda Lecourt, stupéfait.

— Je ne l'ai pas volé, monsieur... il est bien à moi!

— Ta! ta! ta! ça n'est pas sûr, et il n'est point naturel de voir une pareille somme entre les mains d'un enfant de douze ans.

— Quatorze, monsieur!

— Soit! n'empêche que tu vas me dire d'où te vient cet argent et me le prouver. sans quoi je te mène par les oreilles chez monsieur le commissaire de police.

— Je l'ai gagné, monsieur!... Je ne suis pas un voleur, entendez-vous! Je l'ai gagné, en travaillant!

— Où çà?

— Chez monsieur Firmin Vallade, à la colonie pénitentiaire de Montalbœuf. En voici la preuve!

Avec un geste d'orgueil, Fargue tira de sa poche son livret de libération et le jeta sur une table.

L'homme aux cheveux gris parcourut les papiers, et loin d'admirer les bons certificats, il dit :

— Ça n'a pas quinze ans, et ça vient de faire quatre ans de prison !

— Voulez-vous, oui ou non, me donner à manger et me louer une chambre?

— La chambre, c'est deux francs pour la nuit.

— Deux francs ! Comme c'est cher !

— C'est à prendre ou à laisser... Avec deux francs de plus, tu dîneras très bien... Nous avons de la choucroute garnie, du rostbeef froid, du vin, de la bière.

L'ex-109 se contenta d'un morceau de viande et d'un verre de vin qui lui coûtèrent dix-huit sous, et Lecourt lui remit une des clefs pendues à un tableau de bois et un bougeoir allumé.

— Au cinquième, numéro 12... Prends garde au feu, et quitte tes souliers !

En gravissant les cinq étages, le petit Parisien avait rencontré des hommes et des femmes aux allures suspectes, et il eut hâte de fuir des conversations obscènes murmurées dans les ombres.

Il s'enferma. La chambre 12 lui rappelait la cellule du 109, avec son carrelage de briques, son lit de fer, sa chaise de paille, sa cuvette ébréchée et le vasistas aussi lugubre que la lucarne grillée de la Petite-Roquette. Ici, du moins, il payait ; il n'était plus l'hôte du gouvernement, le prisonnier logé et nourri, au nom de l'ironique justice ! Des rêves aimables le bercèrent. Grâce à M. le Président Désormeaux, il se vit employé d'une grande usine, puis contremaître, et patron ! Cette idée l'exalta, en le faisant rire. Patron, lui, Pierre Fargue, l'abandonné, l'un des numéros de la Petite-Roquette, le caporal, le sergent de M. Vallade ! Eh bien, pourquoi pas ? Est-ce que son livret de libération n'attestait pas une conduite exemplaire ? Est-ce que M. Désormeaux n'allait pas diriger, lancer, protéger l'innocent ? La parole d'un juge demeurait sacrée ! Mon Dieu, que les juges avaient de bonté de s'intéresser ainsi aux pauvres orphelins ! Et il se reprochait, la chère âme, toutes les malédictions enfantines, dont il chargea les trois robes noires, après l'audience. Que serait-il devenu, seul, à travers le monde ?... Il se disait, comme en une prière : « Ils m'ont arrêté — pour mon bien ! Ils m'ont emprisonné — pour mon bien ! Ils sont justes ; ils sont honnêtes ; ils vont veiller sur moi ! »

Et il bénissait les magistrats et les geôliers.

Au matin, Pierre Fargue se leva et descendit, toujours habillé de son costume neuf, emportant le petit paquet de voyage. En bas, une jeune servante cirait les souliers des locataires.

— Quelle heure est-il, mademoiselle ? hasarda-t-il poliment.

— Sept heures et demie... il n'est pas encore jour... Vous êtes bien matinal, monsieur ?

« Monsieur » ! L'ex-109 venait de tourner les yeux à droite et à gauche, croyant que la domestique parlait à une autre personne. Mais non ! ce joli titre de civilité, on le lui donnait naturellement, pour la première fois. Alors, son rêve ne le trahissait pas ? Il commençait donc à être quelqu'un !

— Couchez-vous ce soir? reprit la servante.

— Je n'en sais rien, mademoiselle. Dans tous les cas, vous seriez bien gentille de me garder mon paquet.

— Oui, monsieur; je m'en charge.

Il sortit.

Dans le froid, il marchait, observait les balayeurs et les balayeuses, s'intéressait à la toilette de Paris. Çà et là, des ouvriers, des ouvrières le heurtaient au passage, et il triomphait de renaître, jeune et libre, et de sentir enfin le contact des libres humains.

Quand il arriva sur les bords de la Seine, un rouge soleil automnal empourprait le fleuve; mais bientôt jaillirent d'éclatantes dorures, qui illuminaient les tours Notre-Dame, le vieux Louvre, le clocher dentelé de la Sainte-Chapelle, et ce fut partout une gloire du sang et de l'or.

Si le jeune Fargue ignorait l'adresse du président Desormeaux, il ne s'en inquiétait nullement; le premier venu lui montrerait le chemin, car tout le monde, à Paris, devait connaître un tel personnage.

Vers neuf heures, il pensa qu'il était temps de faire sa visite, et il aborda une vieille femme en train de débiter, sur un éventaire, du petit noir à deux sous la tasse. Il s'offrit même ce léger régal, en murmurant :

— La maison de M. Désormaux, je vous prie?

— Quel Désormeaux?

— Celui de la neuvième chambre correctionnelle, madame

— Un juge?

— Oui, madame, un bon juge, un président!

— Adressez-vous au Palais de Justice; on vous dira ça!

Devant les hautes grilles dorées du Palais, une émotion saisit l'enfant. Il avait peur d'entrer là et de revoir la cour de la Sainte-Chapelle où, quatre ans plus tôt, presque jour pour jour, il était descendu de la voiture cellulaire. Mais, le livret des *Maisons-Blanches*, le livret d'honneur lui inspirait un mâle courage, une belle assurance.

Fargue apprit d'un gardien que M. Désormaux habitait boulevard du Palais, et il courut à la maison de son protecteur,

Un domestique ouvrit la porte du second étage :

— Que désirez-vous?... Que veux-tu?...

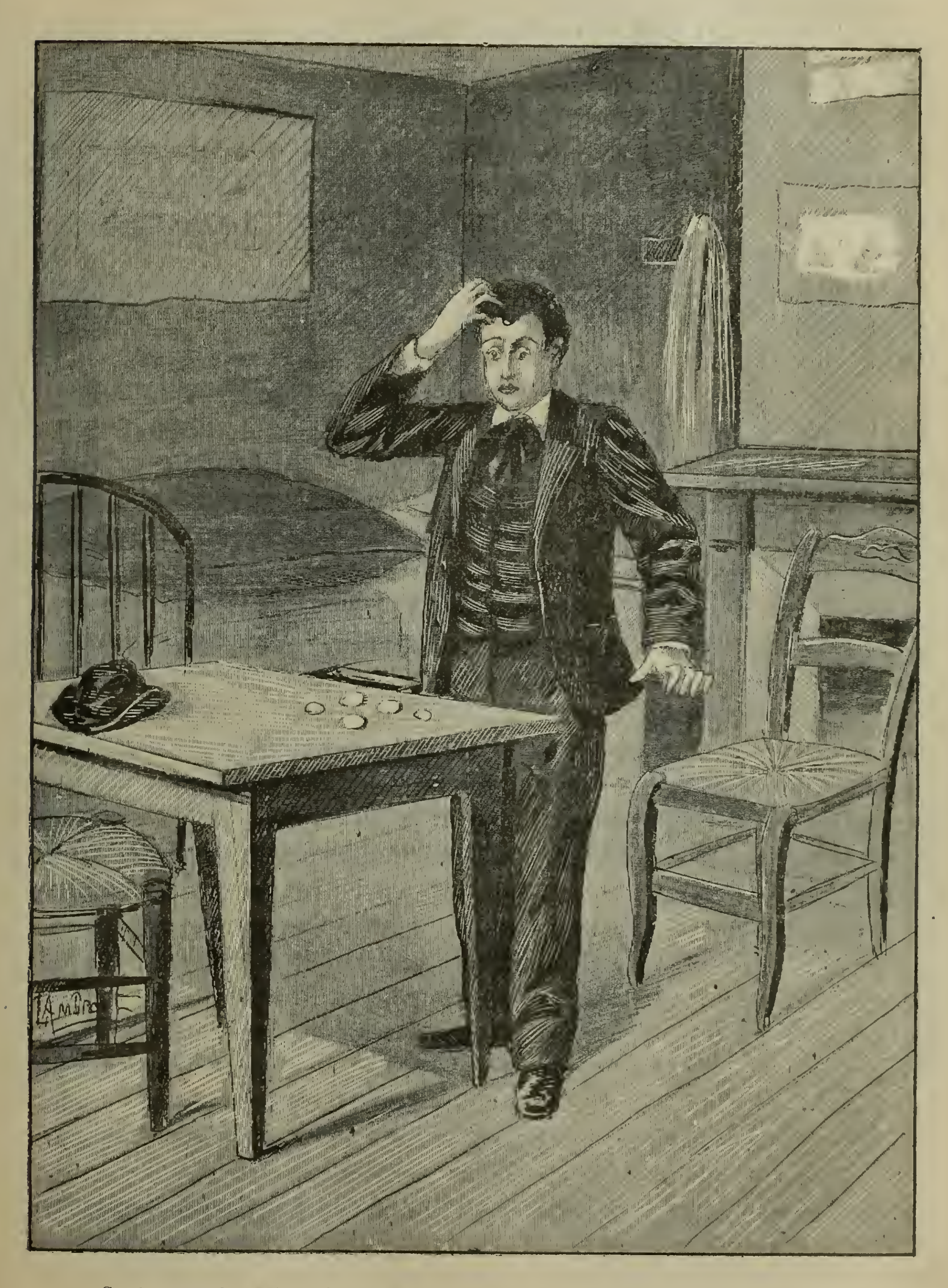
— Monsieur Désormaux...

— Monsieur le président travaille... Il ne reçoit pas.

— Il me connaît...

— Ah!

— Oui, dites-lui mon nom : Fargue (Pierre), le petit 109... Tenez, passez mon livret à M. le président de la correctionnelle... Il se souviendra bien sûr...



Sur la masse des Maisons-Blanches il ne lui restait plus qu'une quinzaine de francs.

Le valet rectifia, plein d'orgueil :

— M. Désormaux n'est plus à la correctionnelle; il préside une chambre à la Cour... Allons, entrez et attendez...

Il introduisit le visiteur dans un salon Empire, sévèrement meublé, et le pauvre diable eut une respectueuse admiration pour les portraits des magistrats en robe noire ou rouge qui le regardaient et semblaient l'interroger, du haut de leurs cadres.

— Suivez-moi, ordonna le larbin.

Pierre Fargue se tenait debout près du juge vivant qu'il reconnut tout de suite, bien que les cheveux de l'homme fussent un peu plus rares, ses côtelettes un peu plus grisonnantes.

— Je viens de parcourir votre livret de libération, commença M. Désormeaux. Il est bien, très bien!... Mais, que puis-je en votre faveur?

— Monsieur, vous m'avez promis de me mettre en apprentissage...

— Moi?... Où?... Quand?...

— A la neuvième chambre, monsieur le président... le jour où vous m'avez condamné... le 25 novembre 1884...

— Par exemple! Vous vous amusez, mon garçon... Vous rêvez!

— Non, monsieur le président, je ne rêve pas, et je ne mens pas... Je n'ai jamais menti!... Vous avez dit comme ça, je le jure, vous avez dit comme ça : « A quatorze ans, on le mettra en apprentissage... »

— C'est possible, mais c'est une espérance que je manifestais et non une promesse que je formulais... Oui, j'ai pu dire : « On le mettra en apprentissage... » Le « on », ce n'est pas la magistrature; le « on », c'est le gouvernement; le « on », c'est l'administration... Le directeur des *Maisons-Blanches* n'a donc pas écrit à l'Assistance?

— Si, monsieur; mais il n'y a pas de place pour moi.

— Ni pour toi, ni pour des milliers d'autres! s'écria M. Désormeaux... Ah! je sais tout ce qu'il y a d'affreusement triste dans le sort des malheureux que la loi nous oblige à enfermer, pendant des années, et qui, au sortir de la Petite-Roquette et des colonies pénitentiaires, sont comme toi, abandonnés sur le pavé de Paris!... Et on s'étonne ensuite des ignobles revanches...

Il s'arrêta, craignant d'en trop dire, et le brave homme qui était en lui disparut sous la bouffonnerie d'un Brid'oison moderne :

— Le « on », ce n'est pas nous; c'est l'ad-mi-nis-tra-tion!... Laisse-moi travailler et accepte ce petit secours.

— Non, monsieur, merci; j'ai gagné de l'argent à la colonie, déclara Pierre en refusant la pièce de monnaie que le magistrat lui tendait.

— Alors, adieu, mon ami.

— Adieu, monsieur le président.

Loin de se laisser abattre par ce premier échec, Fargue s'enflamma de nouvelles espérances, au souvenir de Mlle Kerden et du docteur Gilbert Monteil.

Après un déjeuner rapide en une crémerie, l'enfant, qui ne savait pas l'adresse du « on » gouvernemental de M. Désormeaux, et qui ignorait le domicile plus réel des dames Kerden, se dirigea vers la Petite-Roquette, avec l'idée d'y rencontrer le docteur.

Et, là-bas. il ne trembla point, en face de la prison, comme tout à l'heure au Palais de Justice. Il ne serait plus obligé de saluer militairement; il n'était plus un numéro; il était un homme!

— Eh bien, mon petit Fargue, te voilà libéré, lui dit Blaise Talandier.

— Oui, monsieur le gardien-chef, libéré depuis avant-hier. Puis-je voir monsieur le docteur?

— Tu es malade?

— Non, mais M. Gilbert Monteil pourrait me recommander...

— Le docteur Monteil n'est plus médecin de la Petite-Roquette; il a donné sa démission en même temps que notre directeur, M. Octave Rey... Tu le trouveras rue Cambacérès, numéro 7.

Il y avait une bonne étape entre la prison et la nouvelle demeure du jeune médecin; mais Pierre ne sentait pas la fatigue.

Rue Cambacérès, la concierge lui montra l'escalier de service, et, au premier étage, il dut attendre en un vestibule la fin de la consultation.

Gilbert Monteil accueillit le gosse avec une froideur extrême. Il l'invita à s'asseoir, le questionna, puis se mit à tourner autour de lui, augmentant chaque fois les signes visibles de son impatience. Pierre balbutiait des excuses, et le monsieur, de plus en plus agité, allait et venait dans le grand cabinet de consultation pour recommencer bientôt à décrire des cercles — les cercles qui chassaient les gêneurs.

Çà et là, des machines aux grandes roues de verre, des piles, des tabourets, des verges de métal, des bouteilles pailletées d'or, tous les instruments électrothérapiques modernes exacerbaient l'inquiétude et la crainte du petit misérable. Fargue comprit qu'il ne devait rien espérer de son ancien bienfaiteur, et il pénétra le mystère des angoisses de l'homme, en évoquant le nom de Mlle Marie-Thérèse Kerden. Oui, Gilbert — ce flambeau de la science — était toujours amoureux! Les trois années écoulées depuis la villégiature au château de Montalbœuf, ces trois années de deuil l'avaient rendu presque méconnaissable : il se courbait, l'œil sombre, la voix rauque, la démarche affolée, lui, naguère, si puissant, joyeux; et il en voulait à ce morceau d'homme qui osait troubler son heure d'oubli, raviver sa passion dans le bouleversement des désirs.

Pour conclure, il jeta au mendiant une pièce de cent sous et l'adresse de Mlle Kerden.

Fargue ne ramassa pas l'argent et descendit, les yeux pleins de larmes.

De la rue Cambacérès au boulevard Pereire, l'ex-détenu gardait un dernier espoir; mais selon la formule du Président et du médecin, et plus mal encore, les dames charitables se contentèrent de lui envoyer, par un domestique, l'aumône que, pour la troisième fois, il n'hésita pas à dédaigner.

Seul, désormais tout seul, il reprit le chemin de l'hôtel.

Le lendemain, sur l'indication de la servante, Pierre louait une petite chambre, dans une maison d'ouvriers, à Montrouge; les jours suivants, il courut la ville, prêt à toutes les besognes honorables.

Dès l'aube, il partait, se nourrissait n'importe où, d'un morceau de pain et de viandes grossières, et il s'aventurait de porte en porte, chez des industriels, chez des boutiquiers, dans des ateliers, dans des entrepôts : souvent, on le renvoyait sans l'entendre, et lorsqu'un contremaître ou un patron consentait à l'écouter, il exhibait fièrement son livret de libération. Mais, toujours, la lecture des certificats produisait un effet contraire à celui que l'ex-détenu avait le droit d'espérer. On n'attachait aucune importance aux excellentes notes; on ne voyait que ce résultat: « Il sort de la Petite-Roquette; il sort de colonie; il sort de prison! » — et l'adieu des bourgeois se manifestait en ces termes : « Va-t'en!... tu pourrirais les autres! »

Pierre s'offrit comme manœuvre dans divers chantiers : les hommes du bois, du fer, et même du plâtre le jugèrent trop faible; il voulut être ouvreur de portières : les camelots le battirent.

Un soir, il réintégra son garni et constata avec stupeur que sur la masse des *Maisons-Blanches*, il ne lui restait plus qu'une quinzaine de francs. Encore quelques jours de mal chance, et il tomberait, épuisé, comme autrefois, sur un banc du boulevard, et comme autrefois les gardiens de la paix arrêteraient le jeune vagabond!

Ah! jamais! Oh! non!... Il se tuerait plutôt que de reparaître devant les magistrats et de subir une nouvelle incarcération à la Petite-Roquette!

Sa joie et son orgueil de vivre librement se changeaient en d'infinies tristesses, et il avait peur de la liberté, ainsi que jadis du silence de la prison.

Il cherchait encore de l'ouvrage, quand, un matin, il aperçut l'écriteau d'une porte de la rue Gérando : « Bureau de placement tenu par J. Maudier. »

C'était à l'entresol, un va-et-vient de servantes, de cuisinières, d'employés, de nourrices, de garçons de café ou de restaurant; il se glissa, parmi ces gens, dans la salle commune, et, à son tour, M. Julien Maudier, une barbe grise, lui fit sign d'avancer.

Maudier parlait, le nez allongé vers un grand registre :

— Vous savez lire, écrire...

— Oui, monsieur, et compter.

— Voulez-vous une place de groom chez un monsieur seul... ou bien de chasseur au Cosmopolitan-Club ?... J'ai encore autre chose... Garçon de bain ?... Laveur de vaisselle?

— Je préférerais ne pas être domestique.

— Ah! ah! de la fierté!... Voyons... modèle de peintre? ... Non, vous n'êtes pas Italien, et puis, vous manquer de galbe!... Figurant pour la Renaissance?... Non!... Alors, garçon vendeur chez un grainetier?

— Je veux bien, monsieur; je me connais un peu en graines potagères... Quel jour puis-je me présenter?

— Aujourd'hui même...

— L'adresse, je vous prie?

— Dans un instant. Avez-vous un certificat quelconque?

— J'ai ceci, monsieur, annonça Pierre, en remettant au placeur le terrible livret des *Maisons-Blanches*... J'ai ceci, et il n'y a pas une punition !

— Cachez ça! Cachez ça tout de suite! cria Maudier. Si vous montrez ce livret, jamais, vous entendez bien, jamais, vous n'arriverez à vous placer!

— Pourquoi me l'a-t-on donné, alors? demanda logiquement le petit Fargue.

— Je n'en sais rien, mais, c'est idiot!... Vous n'avez pas d'autre certificat?

— Non, monsieur.

— Ne vous inquiétez pas... Je vais vous en fabriquer un, moi.

— Vous, monsieur?

— Parfaitement!... Oui, je comprends... cela vous étonne... Simple formalité, mon cher garçon... Vous irez trouver M. Thévenois, marchand-grainetier, quai de la Mégisserie... Ne lui dites pas, bien entendu, que je vous ai fourni le le brevet...

— Ce sera un mensonge, monsieur.

— Ce n'est pas mentir que de se taire!

Le placeur avait rédigé de merveilleux états de services en l'honneur du jeune Fargue, et il conclut avant de lui donner la feuille :

— C'est quinze francs, mon petit ami...

— Quinze francs?... Ah! monsieur, c'est tout ce que je possède!

— Vous allez gagner de l'argent...

— Mais, si je ne conviens pas à M. Thévenois?

— En cas de déveine, je vous rendrai cinq francs, et... par ce que c'est vous.

— Je croyais qu'on ne payait que lorsqu'on tenait la place.

— Autrefois, oui. D'ailleurs, vous réglez seulement le certificat; je vous verrai, dans trente jours, s'il y a lieu, pour la commission d'usage.

— Plaît-il?

— Vous me devrez alors la moitié de votre premier mois...

— Non!

— Si!... Dépêchons!...

Après avoir reçu trois pièces de cinq francs, Maudier délivra un certificat à Fargue, et celui-ci se rendit, en toute hâte, chez le grainetier.

La boutique de M. Amédée Thévenois s'ouvrait sur le quai de la Mégisserie et l'on voyait, à l'étalage, une variété d'oignons et de semences en de petits sacs ouverts. A la devanture, apparaissaient d'immenses feuilles coloriées, des images de plantes merveilleusement belles.

En attendant le patron qu'un commis était allé chercher dans l'arrière-boutique, Fargue examinait le magasin, les comptoirs, et la série des tiroirs minuscules adossés aux murailles, et ornés de diverses étiquettes. Il lui faudrait beaucoup de patience pour emplir son cerveau de l'invraisemblable kyrielle des noms étranges, mais il ne se découragea pas, en observant de la simple graine de choux qui s'énorgueillissait d'un titre fabuleux.

Un gros homme, vêtu d'un complet jaunâtre, la chevelure noire et bouclée, le visage rond et glabre, avec des lèvres épaisses et joyeuses, l'interpella :

— Eh ! là-bas, c'est vous qui êtes envoyé par l'agence de la rue Gérando ?

— Oui, monsieur.

— Les certificats, vite?

Il lut et opina de la tête :

— Bien !... très bien !... Vous avez été garçon de ferme, en Charente?... Vous sauriez vendre les graines potagères et fourragères ?

— Il y a les noms, monsieur....

— Les noms de plantes?... Vous vous y habituerez... L'important, c'est de ne pas confondre, par exemple, de la semence de laitues avec de la graine d'épinards...

— Quant à ça, je réponds...

— Bien !... très bien !... Ecoutez, mon garçon... Mme Thévenois est la meilleure des femmes; les employés nous aiment beaucoup; nous sommes de braves gens, et vous rentrez ici dans la maison du bon Dieu... Les renseignements, je m'en moque !... Vous avez l'air d'un bon petiot... Voici mes offres... Logé, nourri et vingt-cinq francs par mois... Ça vous va-t-il ?

Si ça lui allait, le pauvre? L'excès de son bonheur le suffoquait !

On installa Pierre Fargue, le soir de cette heureuse journée, et pendant des semaines, il vécut de la vie active et banale d'un commis de quatorze ans.

Les grainetiers s'accordaient à louer l'intelligence et le zèle de leur nouvel employé, et voilà qu'un jour, Mme Thévenois releva une erreur dans sa caisse. Elle se tut. Mais d'autres différences avaient justifié l'idée d'un vol, et le patron fit lui-même, avant de porter plainte, une perquisition dans les chambres de ses domestiques et garçons de magasins.

Cette enquête familiale aboutit à la découverte — non pas des sommes volées,

mais du livret individuel des *Maisons-Blanches*, caché entre des chemises, au fond d'une armoire.

— Pierre Fargue, c'est toi le voleur! gronda le notable commerçant... Oui, c'est toi, ce ne peut être que toi!

— Avez-vous quelque chose à me reprocher, en dehors de mon malheur? gémit l'enfant.

— Non; ta conduite, ici, paraissait digne d'éloges.

— Alors, monsieur, ne m'accusez pas injustement!... Ne m'accusez pas, monsieur, sans avoir des preuves!... Pourquoi aurais-je dérobé cet argent?... Je mourais de faim et vous m'avez recueilli... Je travaillais... Je vous bénissais...

— Tais-toi!... La maison pénitentiaire d'où tu sors est comme toutes les prisons, une grande école de perversité... N'ajoute pas le mensonge à ton crime! J'ai horreur du scandale... Je te chasse!...

Fort de son innocence, le malheureux en appelait à la justice; mais Thévenois s'intitulait le juge, et l'ex-détenu quitta la demeure de l'imbécile grainetier pour continuer bravement l'ascension du Calvaire.

II

Dès son retour de Montalbœuf, la Goussard (ex-vicomtesse de La Roquette) s'était empressée de déménager de Boulogne, et elle avait loué un petit appartement, rue Saint-Charles, à Grenelle.

On la considérait comme une modeste rentière, l'une de ces femmes honorables, veuves d'employés de l'Etat ou d'officiers, qui s'en viennent de loin abriter dans quelque lieu obscur, leur tristesse, leur vie perdue, et y attendre l'éternel repos.

Le matin, panier au bras, elle allait faire son marché, causait aimablement avec la boulangère, le fruitier, la bouchère, interrogeait les servantes et apprenait ainsi les noms et les mœurs de ses voisins; puis, au retour, elle établissait la liste de ceux qui demeuraient seuls et gardaient de l'argent chez eux; le dimanche on la voyait à l'église, toute de noir vêtue, offrant de l'eau bénite, avant de s'agenouiller sur une chaise basse et d'égrener son chapelet de Lourdes.

Monsieur le curé de la paroisse et les vicaires saluaient cette dame pieuse,

dont ils reçurent tour à tour la noble confession — mais dont ils ignoraient les quêtes à domicile et les étranges promenades vers le tronc des pauvres.

En quelques semaines, les trois mille francs du « marquis » avaient été gaspillés à la maison, lors des maternelles et immondes agapes où triomphaient la brune Léontine et la blonde Amanda, Poil-aux-Pattes et le Mufle, sous la présidence de Tête-de-Mort. On s'empiffrait, on se grisait, on festoyait, le jour, la nuit, sans s'occuper du lendemain, et quand ce lendemain arriva et que les ventres gémirent, Auguste et Michel, les joyeux évadés de la colonies des Maisons-Blanches, marchèrent à la besogne, admirablement secondés par l'homme aux doigts poilus et sa maîtresse à la tête de chien.

Ces messieurs exécutaient, en virtuoses, et gaiement, les vols les plus audacieux; de temps à autre, ils assommaient un « pante »; la Goussard ne manquait de rien, et elle geignait toujours.

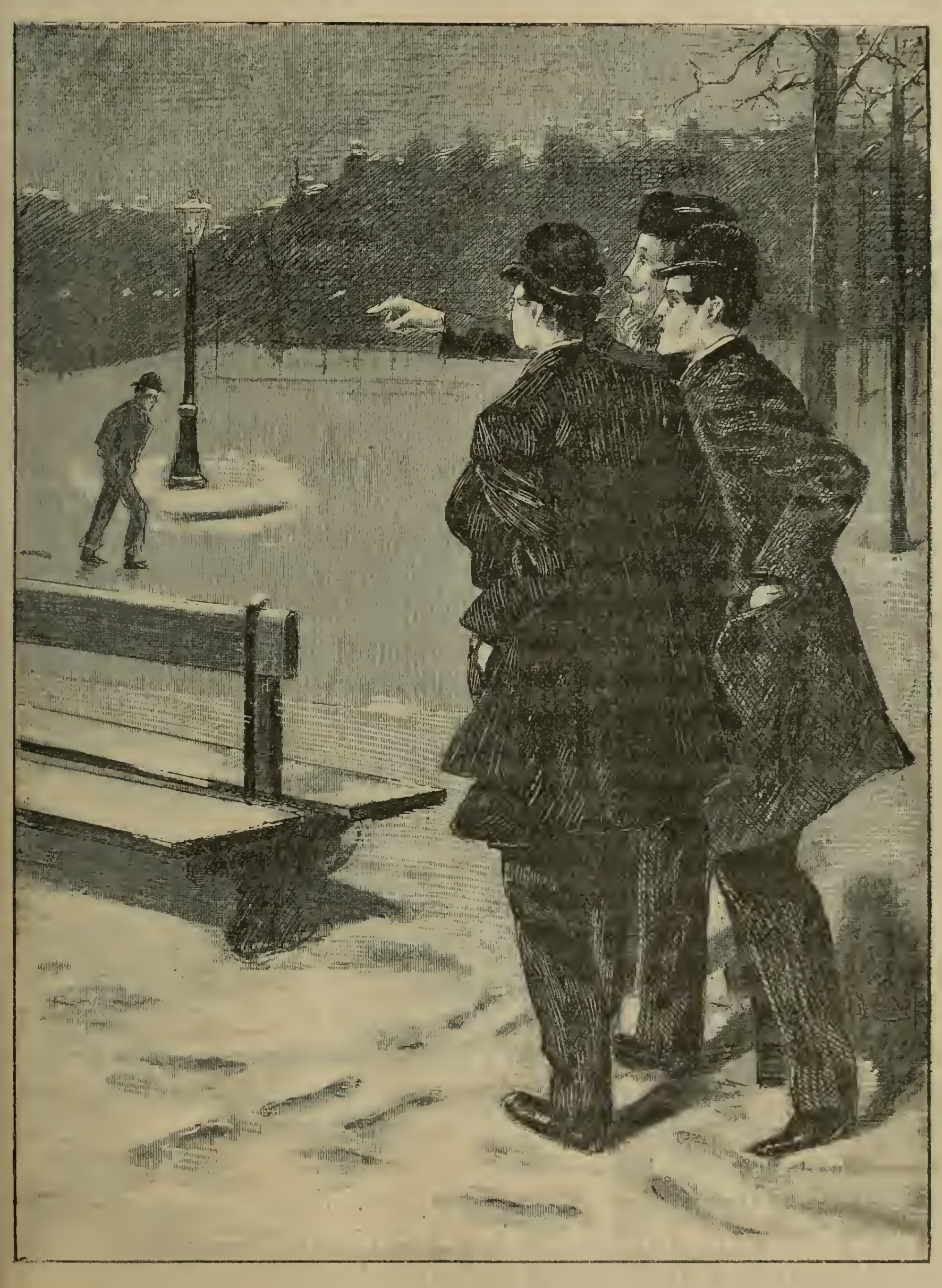
Malgré les trois ans et des mois écoulés, elle rêvait encore du « marquis ». L'ingrat! le monstre! Elle l'avait hébergé, nourri, presque sauvé des eaux, et là-bas, à Montalbœuf, il s'en était allé à l'anglaise, lui jetant un peu de monnaie et lui laissant la tâche difficile de tirer Gugusse et Pidac de la boîte pénitentiaire. Oh! si elle le rencontrait, elle n'aurait jamais assez d'ongles et de dents pour le mordre et lui crever les yeux! Aussi, quelle bêtise de se lier à un tel personnage — une énigme vivante, un mystère de feuilleton!

Parfois, elle doutait d'elle-même et de l'existence du héros. Toute la vieille histoire de Boulogne prenait à sa pensée des allures incertaines de légende ou de visions. Il lui semblait que le bel Adrien rayonnait d'une gloire céleste; elle l'invoquait, l'adorait, entre ses mensonges et ses ignominies de religieuse comédienne; elle l'idéalisait, le fleuve fleurissait, avec des guirlandes empruntées aux livres romanesques; elle le couvrait d'un manteau de pourpre, lui ornait le front de lauriers; ensuite — devant la réalité — elle l'injuriait de son horrible vocabulaire.

La Goussard essaya d'éloigner les idées obsédantes : Auguste, l'enfant chéri, veillait sur elle; Auguste et Espidac — ces deux bijoux — deviendraient des « hommes ! » Elle se souvenait du voyage d'Angoulême à Paris. Comme ils étaient charmants, l'un et l'autre, et comme ils avaient bien joué leur rôle de petits collégiens! Et ce brave Poil-aux-Pattes? Et cette excellente Amanda?... Tous quatre bûchaient, en l'honneur de la souveraine! Alors, que lui importait monsieur le « marquis? »

Ce soir-là, après dîner, Léontine attendait ses travailleurs, devant un bon feu. Elle se leva de son fauteuil et prit dans le placard une bouteille de guignolet qu'elle posa, avec des petits verres, sur un guéridon.

Quand la pendule sonna neuf heures, la mère vint à la fenêtre pour explorer la rue Saint-Charles. Des flocons de neige tourbillonnaient; les boutiques étaient



Tiens... là-bas!... fit Dacheu, en indiquant d'un de ses doigts velus une ombre mouvante au milieu de l'Esplanade.

closes, hormis celle d'un marchand de vin, en face, dont la devanture éclairée allumait d'une bande d'or un coin de la chaussée blanche. Partout ailleurs, le long des becs de gaz espacés et comme voilés, entre les paillettes dansantes, les maisons demeuraient silencieuses ; et là-bas, des voitures s'empressaient de gagner le dépôt, traçant des lignes noirâtres, au milieu des amas de neige.

— Ah! c'est vous, mes enfants, dit la Goussard; je commençais à être inquiète... Avancez!... Il y a une braise à rôtir douze bourgeois, et il y a du gui, du gui, du guignolet!

Mais, très gentiment, Auguste et Michel secouaient leurs habits parsemés des floraisons du ciel et tapaient du pied contre le paillasson.

— Bonsoir, la Dabe, firent-ils tous deux, en entrant.

Elle poussa la porte et croisa les bras, pleine d'orgueil.

Aux lueurs de la lampe, Tête-de-Mort se dandinait, joyeux de la naissance de ses moustaches brunes, coiffé d'un melon marron et vêtu d'un complet anglais, sous un mac-farlane grisâtre à carreaux rouges : il avait des bottines vernies et des gants de peau de chien beaucoup trop larges. Le Mufle, lui, apparaissait autrement grave : on eut dit d'un jeune et moderne quaker, avec son visage toujours imberbe, son gibus à bords plats, une longue redingote, un pantalon et un gilet de cérémonie, un immense pardessus, le tout bien noir ; une de ses mains gantées de deuil, s'appuyait sur la canne à pomme d'argent de quelque vieillard oublieux. Ils s'assirent, le dos à la cheminée, et Léontine reprit :

— Sont-ils bien ficelés, mes gosses!

— Mais oui, la mère, déclara Auguste, on se met avec un certain chic!... Espidac et moi, nous connaissons les bons endroits!...

— Pourquoi arrivez-vous si tard?

Espidac alluma une cigarette au verre de la lampe :

— On a été retenu par une livraison.

— Et ça a marché?

— Je t'crois, dit Auguste... Tiens, regarde!

Les ex–213 et 215 encombrèrent la table d'un grand nombre d'objets disparates qu'ils tiraient de leurs poches. Il y avait là des couteaux, des foulards, des bas de femme, des savons, un bénitier en porcelaine, un dé à coudre, un jeu de dominos, des tablettes de chocolat, une douzaine de mouchoirs en pièce, des cravates et une bouteille de Bénédictine.

— C'est tout? interrogea la veuve, qui esquissait une horrible grimace.

— Comment ! s'écria Tête-de-Mort, mais c'est de la marchandise magnifique.

— On en aura, pour sûr, quarante balles chez le père Aucuir, ajouta le Mufle.

Maman Goussard emplit trois verres de guignolet

— Ah ben, oui, chez le père Aucuir, un voleur!

— Chez la mère Reinette, alors?

— Ou chez Lambry ?

— Des bêtises, mes gosses !... Tout ça, c'est des brigands !... Ils trompent le pauvre monde... Enfin je m'arrangerai pour laver cette camelote... J'ai à jaspiner sérieusement.

— Lichons d'abord, intervint Auguste.

Et levant son verre :

— A la tienne, la Dabe ! à la tienne, Pidac !... T'as l'air d'un corbeau, mon vieux Mufle...

— J'aime le noir, moi !

Ils trinquèrent, et Léontine observa :

— Plus j'y réfléchis et plus je pense que nous devons songer à de nouvelles et grandes entreprises... Oui, il serait bon de manœuvrer dans le grand...

Tête-de-Mort eut une comique révolte :

— Est-ce que nous ne pratiquons pas — et j'ose le dire avec un certain succès — le roulottage, le cambriolage, la grinche à l'américaine, à l'océanienne et le poivrier ?

— Nous végétons, mes gosses ; nous végétons !

— Ça vaut toujours mieux, dit le Mufle, que de suer sang et eau à piocher les vignes du citoyen Vallade ! Mais, si vous avez une bonne idée, la Dabe, nous l'exécuterons hardiment !

— Que voulez-vous, Pidac?... j'ai besoin de me débrouiller, depuis que celui qui nous aidait de ses conseils...

— Je te coupe, la Dabe ! vociféra Gugusse... Alors, tu vas encore nous la faire à la princesse abandonnée ? Alors, tu penses toujours au prince Adrien... N'en faut plus du « marquis » ! Un gourmand !... un lâche !... C'est comme ta donzelle, ma sœur, la Sophie, n'en faut pas non plus !... Une bécasse, une ingrate, qui nous a plaqués, juste au moment où elle pouvait se rendre utile !

— Ne me parle pas de cette créature ! Ne m'en parle jamais ! Ah ! si je la retrouve, je l'étrangle, je la saigne, je la mange !

— Oui, mais, nisco ! Elle s'est barrée, la gueuse !

— Bah ! laissons là ces deux rien du tout !... Où est Poil-aux-Pattes ?

A ce moment, le timbre vibra dans l'antichambra, et Tête-de-Mort, qui avait ouvert la porte, introduisit cérémonieusement le nommé Dacheu, l'ex-Philidor de Montalbœuf.

Il s'avançait, minable, tout blanc de neige, la trogne glabre et rougie par le froid, habillé d'une lévite de drap jaune effiloquée, avec sur le crâne une casquette en peau de lapin.

— Allons bon ! s'esclaffa l'ex-213, notre Poil-aux-Pattes a mis ses mains sur sa tête !

— Et Manda ? fit Léontine.

Dacheu se chauffait, en exhalant de gros soupirs :

— Manda, elle est de l'autre côté de l'eau, à l'Elysée-Montmartre ; elle pince un quadrille avec la Goulue, Grille-d'Egout et Valentin-le-Désossé... Vrai, ça coûte cher, l'instruction des dames !... Elle me boulotte le vert et le sec ! Mais, j'en ferai quelque chose... Elle a du talent et des jambes ; elle arrivera, Manda...

On but une tournée générale, et Léontine s'enhardit :

— Voyez-vous, mes gosses — pardon, monsieur Dacheu...

— Je vous en prie, mam' la vicomtesse...

— Très bien, Philidor !

— Très bien ! Très bien ?

— Voyez-vous, continua la mère, il s'agit de nous mettre à l'œuvre... les vols à l'étalage, c'est bon pour se faire la main, de temps en temps; mais qu'est-ce que ça rapporte ? Rien !

— Oh ! quand on chine proprement, on y trouve son compte ! objecta Dacheu.

— Laisse jaspiner la Dabe, fit Tête-de-Mort.

— Il n'y a d'intéressant que le cambriolage, et encore le cambriolage — non point dans les villas surburbaines où l'on ne déniche souvent que des ruolz et des mobiliers de saison — mais le cambriolage à Paris, et chez des millionnaires.

— En avant ! gronda Michel, et tentons le grand coup qui nous permettra de nous installer chiquement !

— J'en suis, dit Poil-Pattes ; j'ai promis à ma camarade de lui donner une robe en soie et des brillants, le jour de sa fête.

Auguste lui jeta de sa voix de rogomme :

— Aboules-y toujours tes mains; elle s'en fera un manchon !

— Mes gosses, l'opération que je mijote vous donnera tout cela et bien autre chose... Songez à l'hôtel Kerden, boulevard Péreire...

— Hôtel Kerden ! Bravo !... Bravissimo !... répondirent les ex-213 et 215... L'hôtel de la gonzesse rupine ?

— Tout juste ! Je connais très bien la maison pour y avoir mené cette dinde de Sophie qui a si mal posé dans l'atelier de la gonzesse. Je vais m'assurer si rien n'a été changé... Il nous faudrait encore quelqu'un avec nous... Manda ne voudrait pas ; elle est trop lancée, et là-bas, nous pouvons nous heurter à une grosse valetaille... Avez-vous un ami, Dacheu ?

— Oui, mam' Goussard; j'en ai un... Il s'appelle Lariflot ; malheureusement il est à Mazas...

Espidac interrogea la Goussard :

— Et Poléma ?

— Yes, Poléma... Il est chasseur au Cosmopolitan-Club... Un drôle de type ! Un ancien de la *Petite* et des *Maisons-Blanches* !

— Poléma ?... glapit Dacheu... Poléma ?... Quel nom !... C'est un sobriquet, hein Gugusse, comme Poil, Le Mufle ou Tête ?

— Pas du tout !... C'est un nom américain... un nom de nègre...

— Un nègre ?... Vous êtes fous ! tonna la Goussard... Il servirait de signalement !... Cherchons ailleurs...

— Nous allons chercher... et nous esbigner, dit l'ex-213, car nous n'habitons pas la porte à côté.

En effet, Auguste et Michel s'étaient logés en un garni du boulevard de la Villette, autant pour dérouter la police que pour avoir — loin de la grande Compagnonne — leurs libres allures.

Les trois jeunes hommes quittèrent Léontine, se dirigeant vers Montmartre, avec l'espérance d'assister au dernier quadrille de Mlle Amanda. Ils avaient Paris tout entier à traverser. En raison de la neige qui les aveuglait, Espidac proposa de prendre une voiture, mais Dacheu, très aimable, jugea plus drôle de voyager *pedibus cum jambis* et d'embellir la route par des stations nombreuses chez les marchands de vin. On arriverait bien toujours, et puis quoi, Manda ne devait pas s'embêter au milieu de ses cavaliers !

— Tout change, hurlait-il, et depuis qu'elle est artiste, c'est elle qui me gifle! Ne nous pressons pas !

Devant leurs yeux, l'esplanade des Invalides s'étendait blanche et déserte.

Espidac se mit à siffler et Auguste lui dit ,

— Mufle, tu siffles ; donc tu rumines quelque chose.

— Je pense, grogna l'autre, que si nous rencontrions un pante, ce pante-là m'offrirait peut-être la chaîne et la montre — objet de mes rêves.

— Tiens... là-bas !... fit Dacheu, en indiquant d'un de ses doigts velus une ombre mouvante. au milieu de l'Esplanade.

Tous trois s'arrêtèrent. Ils regardaient un petit bonhomme qui marchait en zigzags.

— C'est un petit vieux !

— Ou un enfant !

— Ou un soûlot !

Cachés derrière les arbres, ils guettaient leur proie.

— Voici ma montre qui vient, ricana le Mufle... Pourvu qu'elle soit en or :

Poil-aux-Pattes eut un sourire :

— N'effarouchons pas mon porte-monnaie...

Tout à coup, Espidac et Goussard poussèrent des exclamations :

— Le caporal !... Le caporal !... Le caporal !

Au milieu des blancheurs environnantes, sous le ciel grisâtre, l'errant avait l'air d'un spectre. Il voulut fuir; mais déjà ses ex-compagnons de la Petite-Roquette et de la colonie angoumoisine lui barraient le passage.

— Eh bien, est-ce qu'on ne reconnaît pas les amis?

— Est-ce que tu nous en veux de notre blague aux *Maisons-Blanches*?

— Il est tout pâle, tout gelé, observa Dacheu... Oh! le pauvre bougre!

— Bah! c'est la neige qui le fait paraître si blanc, dit Auguste, ou bien Monsieur s'est déguisé en pierrot... Emmenons-le, Michel, j'ai mon idée...

Le Mufle et Tête-de-Mort le prirent chacun par un bras; l'enfant gémit:

— Laissez-moi!... Laissez-moi! Vous voyez bien que je suis malheureux!...

Ses vêtements tombaient en lambeaux; ses pieds meurtris saignaient, rougissant la neige. On crut qu'il allait défaillir, et Dacheu — le moins mauvais des trois — balbutia quelques douces paroles.

— Tu as faim?

— Oui, monsieur... Depuis deux jours... je n'ai rien mangé.

— Suis-nous, c'est moi qui régale.

Quelques minutes plus tard, les noctambules et leur nouvelle recrue s'installèrent en un cabinet de marchand de vin.

— Boulotte, boulotte, mon gars! insistait Poil-aux-Pattes... Voyons, trempe ton pain dans le bol... Ça va mieux?

— Oui... merci...

Les ex-213 et 215 venaient d'échanger des phrases d'argot, mais, si le sens de la conversation demeura pour Fargue un mystère, les gestes de ses anciens bourreaux et les rires de son comique bienfaiteur lui annonçaient de nouveaux dangers

Michel et Auguste le savaient intelligent, actif, courageux; ils désiraient l'associer à la grande entreprise de l'hôtel Kerden, et ils firent les bons apôtres.

— Caporal, dit Tête-de-Mort, tu devais nous suivre, au lieu de biner trois ans de plus les vignes de Montalbœuf. D'abord, nous ne t'aurions pas ligoté, battu. caché, et puis, tu gagnerais aujourd'hui de la belle galette.

— Je souhaitais ardemment de rentrer à Paris, mais M. Vallade, M. Jean. M. Schütz et les gardiens me témoignaient beaucoup d'amitié et mon évasion leur eut causé du chagrin... D'ailleurs, ce n'est pas tout, dans le monde, la liberté...

— Et une fois libre, et à Paris, ajouta le Mufle, qu'as-tu essayé, qu'es-tu devenu?

— J'ai souffert...

— V'là ce que c'est que d'être honnête! cria Goussard.

— Honnête?... Mais, je le serai toujours!...

Il y eut un silence après lequel Dacheu et les évadés affirmèrent leurs sentiments honorables. Vraiment, Auguste s'amusait à effrayer le jeune 109 — lui, Gugusse, l'honneur et le travail mêmes!

— Et vous avez pu vous procurer de l'ouvrage?

— Je crois bien!

— Mes notes étaient meilleures que les vôtres... Je n'ai pas de chance...

— Parce que tu ne sais pas t'y prendre!... A la tienne, mon vieux caporo!...

On se leva de table, et pendant la longue déambulation nocturne, les trois misérables s'enorgueillirent d'achever la conquête du meurt-de-faim.

Amanda, la nouvelle étoile de l'Elysée, attendait Poil-aux-Pattes en un café borgne de la rue Lepic. Habillée de soie jaune, le visage peinturluré, la tignasse blonde fleurie de roses, elle bavardait, se grisait de bière et de liqueurs, au milieu d'une tablée de casquettes et de peignoirs.

— Ah! mes enfants, quel succès !... Quel chahut!...

Devant Pierre Fargue, elle vociféra :

— Qu'est-ce que vous avez ramassé là?

— C'est un « aminche », sourit Auguste.

Le petit baissait les yeux. Filles et hommes éclatèrent de rire, pendant que la danseuse ordonnait;

— Poil, jette-moi ce singe dehors!... Allons, ouste!

Sur les insistances de Dacheu et sur l'ordre de Michel Espidac, elle se radoucit, paya à boire, et le vagabond s'éloigna entre le Mufle et Tête-de-Mort qui le menèrent à leur cinquième, boulevard de la Villette.

C'était une chambre banale d'hôtel, avec deux lits de mauvais acajou, une commode à tablette de marbre, des sièges crevés, et çà et là pendues aux murailles, des lithographies obscènes.

— Où désires-tu coucher, gosse? fit le Mufle, en indiquant tour à tour les litées... Voici le chenil de monsieur... Voici le mien, et le mien est plus doux et plus propre!

Tête-de-Mort se déshabillait, rageur :

— Ça, c'est pas vrai!

— Je ne veux point vous gêner, dit Fargue... Je dormirai par terre...

Mais Espidac l'obligea à partager sa couche.

Au matin, dès l'aube, Gugusse vint réveiller les dormeurs :

— Debout! il est temps de songer à nos affaires... On déjeune chez la maman Goussard, et, vous le savez, il y a loin de la Villette à Grenelle... Toi, Pierrot, je n'entends pas que tu me fasses honte et je vais te harnacher...

Il se dirigea vers un cabinet de débarras et en sortit, traînant au milieu de la chambre un immense paquet enveloppé dans une nappe.

Furieux et plein d'inquiétude, le Mufle observait la stupéfaction naturelle de Pierre, à la vue des marchandises étalées; mais Auguste les rassura l'un et l'autre :

— C'est, dit-il, l'héritage de mon oncle, un bien brave homme.

En sanglotant, il choisissait un pantalon, une jaquette, une chemise, une cravate, des bretelles, une casquette de velours, des bottines, un pardessus, des chaussettes, et les jetait au malheureux :

— Habille-toi. Tout est neuf! Du haut du ciel, mon pauvre oncle nous bénit! Attends, le pantalon est trop long; les manches de la jaquette ont également besoin d'être raccourcies. Vrai, ça vaut mieux que si c'était ma caboche qui éprouvât ce léger besoin. Attends, Pierrot, je suis un peu tailleur... J'ai une aiguille et du fil.

Tête-de-Mort établit des plis et des coutures au vêtement de l'ex-109 ; ensuite les ciseaux marchèrent à travers du petit caporal.

— Brûlons tout ça !

— Pourquoi?

— Es-tu bête! glissa Auguste à l'oreille de Michel. Je l'ai habillé... Il nous appartient! Nous le tenons!

Les hardes brûlées, ils descendirent, et la concierge qui balayait l'escalier, salua en ces termes les évadés de la colonie :.

— Bonjour, monsieur Bernard... Bonjour,monsieur Dubois.

A la station des omnibus,et avant de grimper sur l'impériale, Michel justifia les sobriquets par la crainte légitime d'un retour à Montalbœuf : Pierre fut encore la dupe des voleurs.

Rue Saint-Charles, comme personne ne répondait à son appel, Tête-de-Mort ouvrit avec un rossignol la porte de sa mère et dit aux camarades :

— Entrez! Maman est à la messe.. Elle est si pieuse, maman.

Bientôt, de la fenêtre, ils aperçurent la Goussard. Elle marchait, vêtue de deuil, un livre d'heures sous le bras.

— Comment, c'est vous? minauda-t-elle, onctueuse et souriante... Qu'y a-t-il donc? Quel est ce chérubin ?

Le fils présentant :

— Monsieur Pierre Fargue, notre ancien caporal.

— Lui? Celui que...

Un coup d'œil de Tête-de-Mort empêcha l'ex-vicomtesse de se trahir.et Pierre ne devina point d'abord la grande dame qui l'avait questionné, à l'infirmerie des Maisons-Blanches.

D'autres signes, quelques paroles en argot dictèrent la prudence; mais à table il fallut tout de même agiter les graves questions.

Alors, Pierre Fargue entendit les complices avouer leurs scélératesses et s'en glorifier; Michel et Auguste exhibaient les porte-monnaie dérobés, le matin même, sur l'omnibus; la Goussard, elle, faisait tinter les gros sous volés, la nuit dernière, à l'église, dans le tronc des pauvres, et un désir de haine et de vengeance allumait l'enfant contre les malfaiteurs, contre le sacrilège.

On ne se gênait plus.

— Fargue est des nôtres : parle, la Dabe !

Et Léontine, un cigare aux lèvres, sa tasse à café remplie de cognac, s'enthou-



Il faillit être assommé par un chiffonnier.

siasma pour le projet du jour qui devait précéder la grande affaire de l'hôtel Kerden. Il s'agissait de « nettoyer » la devanture d'un bijoutier des environs.

— Je vais en informer Poil-aux-Pattes, fit Auguste.

— Inutile, répliqua la Goussard. Nous quatre, et c'est assez. Vous déboulonnerez la petite porte basse du magasin, et pendant que je manœuvrerai dehors pour éloigner la rousse, notre gosse entrera le premier, et vous suivrez — si rien ne bouge...

A ce moment, les grands yeux noirs de Léontine se braquèrent sur les yeux incertains et pudiques de l'abandonné : Fargue pâlit et trembla, car il ne pouvait douter que Mme de La Roquette et la voleuse des églises fussent la même et terrible personne. Malgré les éclairs où semblaient étinceler toutes les passions de la Dévorante, il eut la hardiesse de se lever et de dire :

— Moi, je ne suis pas un voleur et je n'irai pas !

— De quoi?... hurla Espidac, en l'obligeant à se rasseoir... Tu n'iras pas?

— Non !

— Tu n'iras pas, caporo? intervint Auguste.

— Non, jamais !

Chacun des évadés lui donna une gifle; la mère le pinça à la cuisse jusqu'à faire jaillir le sang. Il ne pleurait pas ; il ne se lamentait pas, et sous l'avalanche des injures et des coups, il déclarait, l'âme bouleversée :

— Vous êtes des misérables !

Tête-de-Mort lui fit comprendre l'étendue de son malheur :

— Rends-moi mes habits !... Si tu veux t'esbigner, il faut partir tout nu, mon garçon... Tes vêtements sont brûlés, n'est-ce pas?

Il ne trouvait rien à répondre devant la porte close et les bras menaçants.

Léontine, plus calme, l'enveloppait de phrases maternelles, très douces :

— Voyons, mon gosse, mon pauvre petit gosse, que deviendras-tu, seul au milieu de Paris, avec tes idées de l'autre monde? Tu voulais travailler, vivre honnêtement, et l'on t'a chassé — tu l'avoues toi-même — parce que le livret des *Maisons-Blanches*, un livret modèle, te signale et te condamne ! A quoi te sert-il, je te le demande, d'avoir été le meilleur des numéros à la Petite-Roquette et le premier caporal de Montalbœuf?... Innocent ou coupable, tu portes un fardeau éternel !... Dieu nous a créés à son image ; Dieu est bon ; et s'il n'accorde pas la pâture aux petits des hommes, comme il le fait en l'honneur des petits oiseaux, c'est qu'il espère que les mamans y veilleront... Quand on n'a rien, il est permis de prendre... Tous les riches, c'est de la canaille ! Est-ce que les banquiers ne mangent pas la grenouille?... Est-ce que les laitiers ne broient pas de la cervelle de mouton dans leur marchandise? Est-ce que les pharmaciens ne vendent pas dix francs des drogues d'abomination qui leur coûtent dix centimes? Ah ! ce président, ce M. Désormeaux, qui vous a bouclés, alors que vous

étiez sans le sou et sans vêtement, je voudrais le voir fauché ! lui aussi grincherait pour vivre!... Est-il juste, enfant, que des exploiteurs et des gourgandines roulent carrosse et que toi, mignon et laborieux, tu en sois réduit à accepter la jaquette, la chemise et les bottines d'un mort?

— De mon pauv' oncle ! gémit Auguste qui s'était amusé à souffler ce mensonge.

Pendant plus d'une heure, la commère déversa des torrents d'éloquence :

— La société est pourrie : elle ne s'occupe nullement des meurt-de-faim, et c'est à nous de nous défendre!... Moi, je chipe l'argent des troncs, à l'église. Le tronc est pour les pauvres. . Ne suis-je pas une pauvresse ?...

Loin de le gagner à la mauvaise cause, ces divagations epouvantèrent Fargue. Les habits du mort, — les habits volés, — toute cette fripe se collait à lui, tel un cilice de honte, et l'idée lui vint d'être le rédempteur des jouets de la Goussard et de crier aux deux esclaves : « Elle vous trompe! Elle est votre démon ! c'est une gueuse! »

Il bégayait; on lui ferma la bouche avec des mots ignobles.

Heureusement, les outils manquaient chez la Goussard, et on dut ajourner l'expédition de la bijouterie.

— Ne l'oubliez pas, insistait Léontine, notre grande baleine, c'est l'hôtel Kerden!

Ces mots eurent le pouvoir de réveiller en l'esprit de Fargue le souvenir de sa bienfaitrice et d'y faire naître l'idée de la protéger, même au péril de ses jours.

— A demain, la Dabe, fit l'ex-213... Espidac, passe devant, et toi, gamin, au milieu!

Dans la rue, Auguste et Michel se disposaient à empoigner les bras de l'abandonné; mais celui-ci les repoussa vigoureusement et se mit à courir si fort que bientôt les autres le perdirent de vue.

— M[lle] Marie-Thérèse? balbutia Fargue, en s'adressant à un valet de l'hôtel Kerden.

— Que lui voulez-vous?

— J'ai besoin de lui parler.

Le domestique toisait le bonhomme :

— De la part de qui ?

— Monsieur, c'est pour éviter un malheur à mademoiselle.

— Un malheur!... Es-tu gris? Es-tu fou?

— Je vous jure...

— Assez!... Va-t'en, et plus vite que ça, ou je te botte le derrière!

Et lourde, la porte claqua sur le vagabond.

III

Blessée dans son amour et dans son orgueil, Marie-Thérèse Kerden avait essayé d'oublier Gilbert.

La lettre à la fois si digne et si triste du pauvre médecin, elle l'étudiait, la déchiffrait, l'analysait avec sa nature loyale, ardente et indisciplinée. D'abord, elle se révolta contre l'allusion grossière à la disproportion des fortunes; puis elle en vint à douter de la sincérité de M. Monteil. Peut-être Gilbert aimait-il une autre personne? Alors, il la trahissait, il l'abandonnait, sans se préoccuper du faux état créé par lui, par la demande en mariage, par l'annonce même de ce mariage. Oh! certes, dans leurs amours, rien de coupable! Mais, le monde est méchant, et la calomnie demeure éternelle. Et, du reste, pourquoi Gilbert n'eut-il pas la bravoure — ne pouvant plus aimer — d'atténuer avec des phrases moins équivoques la tristesse des adieux?

Mlle Kerden voulut savoir, et les années passées lui apprirent que si le docteur ne l'aimait plus, il n'aimait aucune autre femme.

C'est en vain que Marie-Thérèse cherchait dans les plaisirs mondains une distraction à sa peine ; en vain elle rayonnait de tout son éclat, au milieu des bals et des fêtes; en vain, elle s'agenouillait, lasse de toutes choses, implorant de Dieu et de la Vierge le baume consolateur qui est l'oubli pour les amoureuses désespérées — toujours le nom de Gilbert montait de son âme à ses lèvres : rien ne lui était plus, et longtemps sa passion de l'art parut sombrer dans le naufrage du cœur.

Malgré les désirs de son maître Gustave Dombre, elle refusait d'exposer au Palais de l'Industrie les œuvres nouvelles, et les succès de la *Tribu errante* et du buste en marbre de l'oncle Mercier-Lacombe ne lui avaient pas donné une joie ; elle vacillait entre les chagrins et les incertitudes et lorsque tante Yvonne souleva enfin le masque des douleurs, Marie-Thérèse se crut engagée, par fierté, à la démentir :

— Non!... Non!... Je ne l'aime pas !... Je ne l'ai jamais aimé!...

Comme jadis, elle se montra gaie, spirituelle, étincelante : chez les Mercier-Lacombe, on donnait des bals et des raoûts, en son honneur, et ce fut un tournoi

de belles convoitises parmi les jeunesses de l'aristocratie et de la haute finance.

Bien des partis se présentèrent, notamment un duc, un secrétaire d'ambassade un banquier israélite; la demoiselle murmurait :

— Très flattée... J'ai le temps!

Elle pensait toujours à Gilbert; mais sous le charme d'un phénomène qui tenait beaucoup de la longue absence du bien-aimé et un peu du caractère romanesque de l'amoureuse, Marie-Thérèse voyait se dresser, à côté de l'image du docteur, une autre figure la silhouette de l'homme blond, de l'étranger arrêté, un soir de clair de lune, puis le lendemain, au soleil, en face du château de Montalbœuf.

Que lui voulait cet homme? Pourquoi lui apparaissait-il, aux heures troublées ?... Pourquoi prenait-il la place de l'ami?

Un jour, dans son atelier, elle avait modelé une statue de plâtre, le portrait même du mystérieux personnage; elle rougit, brisa l'œuvre. De nouvelles visions l'exaltèrent; elle compara cet homme à Gilbert et, le trouvant plus beau que l'adoré, elle eut une angoisse, une révolte, une horreur de la chair.

Vierge des sens et vierge cérébrale, elle s'alarmait inutilement, parce qu'elle ne se rendait pas compte de la dualité de son esprit, des ambitions de l'artiste et des rêves de la femme, de cette double héroïne en elle incarnée et tour à tour souveraine : Marie-Thérèse aimait le docteur de toutes les forces de son virginal amour — et elle admirait « l'autre », comme un peintre ou un sculpteur admire un chef-d'œuvre.

Depuis la rupture, elle et lui s'étaient rencontrés par hasard, au bois, au théâtre, au cirque, à des ventes de bienfaisance, aux mariages ou aux obsèques d'amis communs : il se saluaient et passaient, ou bien feignaient de s'ignorer.

Cependant, le nom de Monteil se dégageait de l'obscurité : des journaux mentionnèrent les découvertes médicales de l'électricien et ses succès à l'académie. En présence de la jeune fille, les intimes se gardaient bien d'évoquer le souvenir de l'absent, et elle — l'oubliée — rêvait de sa gloire.

— Écoute, ma petite Thérèse, dit, un jour, le député de la Charente, je viens de voir Gilbert; il m'a parlé de toi, et avec amour!... Honore des scrupules trop rares chez les autres et chez lui peut-être excessifs : nos millions l'effrayaient, et si grâce au labeur, il a gagné la fortune qu'il méprise, c'est afin de prouver qu'il te veut pour toi-même... Vous rattraperez les années perdues; vous serez heureux!

Cette nuit-là, Mlle Kerden ouvrit son cœur à l'espérance, ignorante des dangers qui menaçaient la maison.

En effet, la bande Goussard venait de descendre au boulevard Péreire. Tête-de-Mort, le Mufle et Poil-aux-Pattes rasaient les murailles; derrière eux, Léontine battait le trottoir.

— Personne! fit la veuve... Attaque, mon gosse!

L'ex-213 s'avança, une lime à la main, pour scier les barreaux du soupirail de la cave.

Il travaillait gaiement.

— Pige-moi ça, le Mufle, c'est pas du fer, c'est du beurre! Le père Vallade a été très chouette de m'employer quelquefois à la maréchalerie... Oh! là! là! C'est un velours!... Prenez vos eustaches!... Moi, je me glisse dans le trou, et je remonte dévisser la serrure d'entrée... Ça y est!...

Près de Léontine, un petit être cria :

— Au voleur!... Au voleur!... Au voleur!...

La Goussard le poursuivit, armée d'un marteau :

— Tu nous le payeras, chien damné!

— Qui est-ce? dirent les autres, en se sauvant.

— Pierre Fargue, votre sacré caporal!

Tous hurlèrent :

— Faut le saigner!

— Faut l'éventrer!

— Faut le rôtir!

— Faut le manger!

Mais, les gens de l'hôtel accouraient, et l'on n'entendit plus que le bruit des pas et des voix de la bande en déroute.

Après une course furieuse et un cache-cache d'épouvante à travers les ombres le petit libéré arriva sur le boulevard des Batignolles. Il regardait les bancs vides, n'osant pas s'y reposer, affolé par la crainte éternelle des mains policières. Ses haillons — les vêtements des voleurs — tombaient en lambeaux; un de ses pieds sortait, meurtri, de la chaussure immonde; il avait faim à en pleurer, à en mourir — et tout de même, il marchait dans l'allégresse du devoir accompli et dans la joie du sauvetage, lui que personne ne sauvait!

Sur le trottoir, un bourgeois, chaudement vêtu, allumait un cigare de luxe. Pierre lui dit :

— La rue de Tocqueville, s'il vous plaît?

— Connais pas!... fit le noctambule, apeuré, en laissant échapper le cigare de ses grosses lèvres.

— La rue de Toc...

— Je ne suis pas d'ici, moi!... Fiche-moi le camp!

Il disparut, la canne haute. Fargue suivit d'autres personnes :

— Monsieur, la rue de Tocqueville, s'il vous plaît?

— Je vous en prie, madame, la rue de Tocqueville?

— La rue de Toc...

Enfin, un passant daignait l'entendre.

— Quel numéro ?

— Cinquante-neuf.

— L'Hospitalité, alors ?

— Oui, monsieur.

— La rue de Tocqueville?... Le cinquante-neuf... La rue de Tocqueville donne sur l'avenue de Villiers et le boulevard Berthier... Tu demanderas... Voici quelques sous... Tiens, je n'ai pas de monnaie... Tu n'as pas de chance... Une autre fois...

Maintenant, Pierre levait les yeux vers une grande demeure badigeonnée de jaune, séduisante, très propre, mais, hélas! déjà close. Au-dessus de la porte cochère flottait un drapeau tricolore, et dans les hauteurs du bâtiment, ces mots se pavanaient en belles lettres noires :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

ŒUVRE DE L'HOSPITALITÉ DE NUIT

RECONNUE

Comme établissement d'utilité publique.

L'enfant allait sonner à une porte de service, lorsque deux gardiens de la paix s'avancèrent :

— Circulez ! ajouta le premier.

— Circulez ! ajouta le second. C'est fermé, c'est plein ; on ne vous ouvrira pas... L'Hospitalité de nuit est ouverte, tous les soirs, de six heures à neuf heures, en hiver, et de sept à neuf, le reste de l'année... Lisez le règlement... Circulez !

Il ne circulait pas assez vite ; les agents bondirent sur lui, et la frayeur de l'autorité lui donna des jambes.

Fargue s'endormit en un chantier, près du cimetière Montmartre. Dans la matinée, il errait, place d'Anvers ; là, il épia les gâteaux qu'une bonne lançait à un caniche, et, la servante et le caniche partis, il eut le bonheur d'avaler les restes de l'animal. Mais, il y en avait trop peu, et cela le creusait, au lieu de le garnir. Avenue Trudaine, il faillit être assommé par un chiffonnier, alors qu'il se baissait, reniflant une boîte à ordures ; de la rue de Dunkerque à la gare du Nord, il exhuma de diverses poubelles deux côtelettes gâtées et un os de gigot, et le repas de ce jeune chien humain dut couler sous l'inondation bienfaisante d'une Wallace.

Son acte de dévouement à l'hôtel Kerden lui semblait tout naturel, et il ne voulait pas implorer une récompense; d'ailleurs, les domestiques l'empêcheraient encore de pénétrer jusqu'aux dames.

Enfin, un peu avant six heures, il se traîna du côté de la rue de Tocqueville.

Des individus guettaient l'ouverture des portes, les uns accroupis, d'autres adossés aux murailles, d'autres en ligne, le visage caché entre leurs doigts trembleurs. La queue s'allongea dans une variété infinie de chapeaux graisseux, de blouses maculées, de redingotes jaunâtres, de lourds sabots, de chaussures infâmes, de têtes bizarres et douloureuses ; les plus hardis se détachaient de la rangée pour tendre la main et profiter, eux seuls, du vaste spectacle des communes misères. Il en venait toujours, et comme le libéré attendait, sous la voûte, un numéro d'ordre, il put lire, aux clartés d'une lanterne à gaz, l'inscription suivante :

Faites pour Dieu, bonnes personnes,
A cet hospital vos aumônes,
Pour héberger les créatures
Qui viennent cet hospital quérir
En aidant à le soutenir
Et prierons Dieu que vous soyez mis
Dans le ciel avec vos amis.

Et, en bas :

« Ces vers étaient gravés sur le montant d'un portail du couvent de l'Ordre hospitalier de Saint-Mathurin (depuis Hôtel de Cluny). »

A son tour, Pierre s'approchait d'une cage vitrée. On lui demanda ses nom, prénoms, qualités, et on lui remit une planchette numérotée qu'il devait suspendre à son lit. Ensuite, un gardien le dirigea vers la salle contiguë au hall d'attente.

En cette salle, pavée de briques et faiblement éclairée, des hommes puisaient de l'eau dans une grande citerne en maçonnerie blanche ; le long des murs, une vingtaine de misérables se lavaient les pieds, et leurs bacs de bois vidés et de nouveau remplis, grouillaient avec d'autres jambes.

Pour quelques-uns, l'ablution obligatoire était acceptée sans enthousiasme ; pour Fargue, elle fut un délice. Il croyait se coucher tout de suite ; il en avait besoin, mais il dut retourner au hall et attendre neuf heures et demie — l'heure réglementaire du dortoir.

Un employé mit à sa disposition des brosses, du cirage ; il lui indiqua le tableau des offres d'emploi, et l'ex-pensionnaire de M. Vallade écrivit quelques adresses.

Plus de cent hospitalisés, assis ou debout, écoutaient la lecture que leur faisait d'une voix grêle un jeune homme de vingt ans : on eût dit d'une chanson de cigale mourante, scandée par des heurts nombreux d'osselets — le claquement



Je vous défends d'épouser Mlle Kerden.

des mâchoires auxquels on avait distribué des morceaux de pain. Fargue n'entendait presque rien, mais il dévorait sa croûte avec une ardeur effroyable, et ses dents trop hâtives lui mordaient la langue, les lèvres, les doigts.

A droite, deux ébénistes se contaient l'histoire éternelle des maladies, du chômage et de la mort; à gauche, un monsieur en gibus et dont la redingote boutonnée dissimulait l'absence du linge, portait sous le bras une serviette d'avocat; plus loin, des groupes de vagabonds, la tourbe des mendiants professionnels, et, çà et là, un cocher, un acteur, un saltimbanque, un mitron un écrivain, un peintre, un danseur, qui, tous, humiliés, baissaient les yeux; enfin, là-bas, un vieillard tenait entre ses genoux deux grands bâtons surmontés de lanternes.

La porte s'ouvrit, et les regards se tournèrent vers le capitaine Barillat, le gérant de l'établissement.

Droit et svelte, les moustaches grises cosmétiquées, il s'effaçait pour livrer passage à deux visiteurs.

— Eh bien, mon cher Nabot, fit l'un des messieurs, je ne suis pas fâché de vous avoir amené ici. Vous me direz tout à l'heure des nouvelles de ma méthode d'investigation.

— Elle ne vaut pas la mienne, La Palme!

— C'est ce qui vous trompe, Nabot!

Un coup de cloche arrêta leurs paroles.

Sur l'ordre du capitaine, un surveillant donna lecture du règlement de la maison. Article premier : « L'œuvre de l'Hospitalité offre un abri gratuit et temporaire pour la nuit aux personnes errantes — et cela, sans distinction d'âge, de nationalité et de religion. Elle soulage dans la mesure du possible leurs besoins les plus urgents, à la condition qu'elles observent les mesures prescrites. »

A la fin du seizième et dernier paragraphe, la prière eut lieu en commun — et tandis que les malheureux, avant de monter aux litées, défilaient dans une salle voisine pour y recevoir des chemises de nuit, les philosophes discutèrent l'article 11 qui impose l'hommage catholique et au moins la tolérance du culte.

L'académicien spiritualiste, toujours gras, blond et rose, le député de l'Extrême-gauche, toujours maigre, noir et velu, se jetaient à la face des citations grecques, latines et modernes, en gravissant l'escalier.

Mais, là-haut, ce fut bien autre chose. La grande salle destinée aux hommes de plus de cinquante ans, arracha des blasphèmes à Fructidor Nabot, parce qu'elle était placée sous l'invocation de saint Jean; Sosthène La Palme envoyait des œillades aux pancartes ornées de noms d'amis — les donateurs, — et le député fulminait contre les aumônes indiscrètes.

On avait baissé le gaz, afin d'épargner aux dormeurs l'humiliation d'exhiber les uns devant les autres, leurs immondes guenilles ; mais l'académicien voulait se rendre compte des faits et gestes de la misère ; il était du comité de l'Œuvre ; il ne travaillait pas à demi, lui, et le gérant se vit obligé d'illuminer les dortoirs.

Nabot arpentait les chambres, maudissant l'air vicié, les couchettes trop petites, les matelas trop minces; il souhaitait l'écroulement de l'asile pour y édifier le temple de son cœur, avec des drapeaux tricolores et une statue de la République en bonnet phrygien. La Palme roucoulait : « Utopie... utopie », et, joyeux, épanoui, il interrogeait les hommes, les faisait sursauter au milieu des songes, gâtait leur nuit de miséricorde.

Quelques-uns murmuraient de douces réponses; d'autres, moins aimables ou plus fatigués, lançaient des : « J'ai sommeil, monsieur ! — Je ne vous demande rien ! — Vous m'ennuyez ! — A-t-on jamais vu ! — Je ne vous connais pas ! — Allez-vous-en ! — De quel droit me questionnez-vous ? — Fichez-moi la paix ! »

Bientôt vibrèrent des épithètes très malsonnantes.

— Laissez-les dormir ! vociféra le député.

Et il réveilla tout le monde.

— Parfait ! Parfait ! Parfait ! s'écriait l'académicien... J'y dormirais, moi !... Un mot de plus, et je me couche !

L'autre grondait :

— Ce n'est pas ça !... Non, ce n'est pas ça !... Rien de ça !...

Ahuri, le capitaine Barillat leur ouvrait les portes.

De la salle Benoît-Labre (adultes) ils entrèrent dans les chambres des petits garçons où La Palme établit la moyenne des âges.

— La statistique !... Oh ! la statistique !

Puis, riant de la mauvaise humeur de l'adversaire, il aborda le thème des généralités :

— Capitaine, nous avons plus de monde l'hiver qu'à la belle saison, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, un tiers en plus.

— Y a-t-il des disputes ?

— Presque jamais... Des gros mots, hélas !

— Les Français forment la majorité ?

— Évidemment... Ainsi, du 1er janvier au 31 décembre, l'Œuvre a abrité (hommes et femmes) quatre-vingt-deux mille quatre cent sept pensionnaires, dont soixante-douze mille quatre cent soixante-treize Français.

— Et combien d'Égyptiens ?

— Je ne saurais le dire en ce moment, mais si vous désirez l'état récapitulatif...

— Si je le désire !

Au magasin d'habillement, les chapeaux, les casquettes et les souliers s'étageaient en des cases, et une montagne de faux-cols eut l'honneur d'inspirer ce joli mot à La Palme :

— C'est très pittoresque !

Un carnet à la main, il rôdait autour de la montagne, essayait de la mesurer de l'œil :

— Voyons, combien de faux-cols?

Et les deux philosophes, aussi grotesques et inutiles l'un que l'autre, celui-ci avec le besoin de tout applaudir, celui-là avec la manie de tout bouleverser, oublièrent, en de belles discussions, la seule excuse du voyage nocturne au pays du malheur — l'offrande.

Le lendemain, à six heures, Pierre Fargue, chaussé de nouveaux souliers, coiffé, d'un chapeau presque neuf, agrémenté d'un merveilleux faux-col, mais encore vêtu de la rapine en morceaux d'Auguste Goussard, quitta l'établissement de la rue de Tocqueville.

Dehors, tout était sombre, indécis et flottant. Paris dormait au milieu du brouillard rougi, de loin en loin, par les lumières du gaz, et le ciel hivernal annonçait l'une de ces journées d'angoisse où les lignes et les couleurs manquent d'exactitude, les idées de précision et d'harmonie, où l'on éprouve du vague à l'âme et comme un abandon de soi-même, peut-être le désir de ne pas vivre ce jour-là.

Il se fit une débandade des loques ambulantes, et l'ex-109 reconnut le vieillard aux lanternes, suivi d'une brunette qui venait de l'asile des femmes.

Ces créatures s'éloignèrent lamentablement. Les jambes de l'homme vacillaient dans un mauvais pantalon de soldat; le visage anguleux, sous un large feutre, s'allongeait d'une barbe grisâtre de bouc, et le corps maigre, drapé dans une limousine, tressautait comme s'il allait défaillir.

Epuisée, toute livide, le regard morne, la tête et les épaules couvertes d'un fichu noir, — vieillie avant d'être grandie — la petite prit l'un des bâtons et un loustic observa :

— Ils sont rigolos !

Mais la fillette s'arc-boutait pour soutenir le vieillard.

— Monsieur, intervint Pierre, voulez-vous que je vous aide ?... Appuyez-vous sur moi..,

— Non, merci... La crise est passée... Qui es-tu? Je t'ai vu hier soir à 'asile.

— Oui, monsieur... Je m'appelle Pierre Fargue... Je cherche de l'ouvrage.

— Et tu n'en trouves pas.

— J'ai des adresses de l'Hospitalité.

— La bonne blague !... Demande à ma pauvre Sophie...

Tous trois marchaient ensemble, le grand au milieu, avec dans chacune de ses mains les hampes des lanternes mortes.

Sophie balbutia le récit de nombreuses tristesses ; elle ne dit point qu'elle se nommait Goussard, ni qu'elle était la fille de Léontine et la sœur d'Auguste, l'ancien modèle de l'atelier Kerden, la voleuse forcée par une mère barbare ; mais, l'écoutant, Pierre crut ouïr les infortunes d'un autre lui-même, d'une errante plus fragile et malheureuse

Elle avait cherché de l'ouvrage chez des artistes, des industriels et des bourgeois ; elle en avait cherché pendant des années, jusqu'à l'heure des dégoûts et des ignominies, jusqu'à l'heure sacrilège d'une innocence violentée et perdue. Hélas ! que de tourments, que de hontes, que de larmes !

Pauvre petite ! Elle se revoyait, esclave d'un misérable ! Elle se revoyait insultée, frappée, obligée à nourrir l'homme de ses amours ! Elle se revoyait étendue, râlante, sur le carreau d'une chambre, avec au-dessus d'elle l'homme prêt à l'écraser du talon.

L'histoire du vieux, pour être plus lointaine, ne différait guère de celle des enfants martyrs, au point de vue de la malechance, elle s'en écartait en raison de l'origine.

Eux, les petits, ils portaient la croix de notre ordre social ; lui, l'ancien, demeurait la victime de l'art.

On le nommait Habanoux, et de ses prénoms, tout bonnement Marc-Aurèle, ainsi qu'il est parfois d'usage de baptiser, en les illustrant, les riverains de la Méditerranée.

Fils d'un épicier de Marseille, Habanoux vint à Paris. Il se disait compositeur de musique; il le fut à ses dépens, commandita des théâtres — et, la ruine venue et la gloire éclipsée, ne recueillit que les ingratitudes habituelles des parasites encenseurs.

Pauvre, on le traitait de fou ; il en perdit la tête ; et au sortir d'une maison d'aliénés courut le cachet du piano.

Malade et vieux, il piquait sur les places populaires ses deux bâtons, allumait les lanternes, et jouait du violon, tantôt comme un innocent, tantôt comme un virtuose de génie.

L'hiver dernier, Sophie, mêlée aux groupes du boulevard Rochechouart, pleurait à la musique; elle intéressa Marc-Aurèle, et celui-ci la voyant en haillons, lui accorda une hospitalité respectueuse.

Ils vécurent, heureux ; elle chantait ; puis de dégringolade en dégringolade, Habanoux vendit les meubles de la chambre, engagea l'instrument, et sous l'effort du surmenage quotidien, les voix se brisèrent.

Jadis enthousiastes, les auditeurs riaient de ces organes impuissants, et il fallut mendier le jour, et dormir la nuit à l'asile.

— Mon pauvre Fargue, dit Habanoux, tu as l'air d'un brave garçon... As-tu de la voix?

— Plaît-il, monsieur?

— Sais-tu chanter?

— Je n'ai jamais chanté,

— Diable!... Pas même « Au clair de la lune » ?

— Non, monsieur... Ah! si, mais c'est loin... Papa me parlait d'un nommé Pierrot...

— Et de la mère Michel?

— Oui, je crois,.. Mais, c'est loin, bien loin... Je ne saurais plus...

— Je t'apprendrai, moi... Tu chanteras avec Sophie qui va guérir... Nous récolterons des sous, et j'aurai l'honneur de dégager la Canebière au Mont-de-Piété... La Canebière, c'est mon violon... Tu chanteras, hein?

— J'aimerais mieux travailler.

— Chanter, c'est travailler, jeune Fargue! c'est même le labeur auguste!... Enfin, tu es libre; tu peux encore coucher cette nuit et demain à l'Œuvre, mais après la troisième consécutive, on ne t'ouvrira plus, car un intervalle de deux mois est exigé entre chaque séjour... Voilà la charité humaine!... Alors, si tu ne trouves pas d'ouvrage, viens au *Café de l'Espérance*, boulevard Ornano, ce soir ou demain... On te dira où nous sommes... N'oublie pas... Habanoux... Marc-Aurèle... Le nom est connu; il est célèbre, illustre, et tu n'as pas besoin de le faire précéder du ridicule et bourgeois vocable de « monsieur »... Attends, j'ai encore six sols... Partageons...

— Non... je vous remercie.

— Je l'exige.

Sophie conclut, gracieuse :

— Prenez, mon petit monsieur, cela vous aidera et nous portera bonheur!

Il accepta, et avant de se séparer, tous trois s'embrassèrent.

Une voiture attendait les Monteil devant la maison de la rue Cambacérès où le père et le fils étaient venus s'installer lorsque Gilbert, en désespoir de cause, lassé de l'inutilité de ses rapports administratifs pour les réformes urgentes, donna sa démission de médecin adjoint de la Petite-Roquette.

Le jeune docteur, aujourd'hui médecin de l'hôpital Saint-Antoine, vice-président de la Société d'Électrothérapie, membre de la Société de thérapeutique, membre honoraire de « American électro-therapeutic Association » — ce véritable savant luttait tout de même avec l'ancien directeur, M. Octave Rey, contre l'établissement des Jeunes-Détenus.

Triompheraient-ils? Verrait-on enfin s'écrouler la Bastille des petits aban-

donnés, le temple des « biftons » corrupteurs, l'infâme cellule dont le beau La Palme glorifiait académiquement les mystères...?

En habit noir, cravatés de blanc, les Monteil prirent place dans la voiture qui devait les mener au bal chez M. Mercier-Lacombe, avenue des Champs-Élysées.

M. Barthélemy disait, heureux de la joie de son fils :

— Tu ne vieillis pas, et moi je rajeunis!

Il aimait, le brave homme, à jouer sur les mots, et son ignorance de médecin campagnard avait été vaincue par l'usage personnel des méthodes nouvelles :

— Les bains électriques, voilà le seul remède à la goutte!... Eh bien! Gilbert, et ton livre?

— Je travaille, père.

— Parle-moi de ce magnifique ouvrage.

— A quoi bon t'ennuyer!

— Je tiens à savoir, moi.

— Le titre ; *Electro-biologie.* La synthèse : Influence de l'électricité sur les êtres organisés. Je cherche à démontrer que l'électricité contenue naturellement dans l'atmosphère est aussi indispensable à la vie que l'oxygène, la lumière et la chaleur.

— C'est admirable ?

— Oublions la science...

— Oublions-la, et vivent les amours!... Gilbert, tu seras heureux... C'est égal, il n'y a pas de justice, et quand je pense que ta boutonnière est encore vierge...

— Que m'importe!

— Moi, ça m'irrite ! Après le rapport de M. Hérard, à l'Académie, sur ton dernier mémoire, le ministre de l'Instruction publique aurait dû te décorer ; mais si les bains électriques le séduisent, tes études relatives à l'hygiène des prisons l'épouvantent...

— Je me passe très bien de la croix, et je n'entends pas la payer de complaisances inavouables... Le système de la Petite-Roquette est une monstruosité : je l'ai dit et je le redirai !

On arrivait à l'hôtel des Mercier-Lacombe.

Les Monteil gravirent l'escalier de marbre blanc, peuplé d'arbustes et d'œuvres d'art, et ils entrèrent dans les salons illuminés et fleuris.

Déjà, les habits noirs ou rouges et les toilettes claires et joyeuses allaient et venaient, sous l'incendie des lustres; çà et là, des gentilshommes de haute lignée se mêlaient aux notables commerçants, aux sénateurs et députés de toutes les opinions, aux officiers, aux diplomates, aux artistes, et l'élu d'Angoulême, le grand marchand d'eau-de-vie, s'enorgueillissait de son éclectisme mondain.

Eblouissante de jeunesse et de beauté, Marie-Thérèse, en robe de faille rose, les épaules nues, sa chevelure d'or arrangée à la grecque, sans un bijou, toute

simple, toute pleine d'amour, aidait Mme Mercier-Lacombe et la douce Yvonne à faire les honneurs de l'hôtel, pendant que Gilbert, son mari de demain, lui envoyait un sourire d'espérance.

— Bonsoir, Nabot, dit La Palme, avez-vous des nouvelles?

— De qui !

— Parbleu, la belle question! mais de celle qui fait l'objet de vos préoccupations les plus tendres.

— Malade... malade.

— Vous voulez rire... Hier, je l'ai trouvée plus solide et plus imposante que jamais.

— Elle tousse beaucoup.

— Comment, elle tousse? interrogea l'académicien, estomaqué... De qui croyez-vous donc que je veuille parler?

— Mais de ma femme, de Mme Nabot.

— Mais non, de la Petite-Roquette !

Le député se mit à grogner :

— Votre plaisanterie, mon bon, est d'un goût plus que douteux, et vous feriez mieux d'achever le Dictionnaire!

Un orchestre caché derrière un massif de verdure attaquait brillamment une valse, et sur une parole de Mme Mercier-Lacombe, Gilbert s'avança pour offrir la main à Marie-Thérèse.

— Excusez-moi, je ne danse pas, murmura-t-il, et je dois restreindre l'invitation à une promenade.

— Ne vous désolez pas, répondit-elle aimablement...nous circulerons... c'est la mode.

Ils suivaient les groupes enlacés, lui ému de la sentir vibrante, elle fière de marcher au bras d'un tel homme; et les tourbillons de dentelles, les satins et les velours, les chamarrures des uniformes, les colliers, les bracelets, les aigrettes de pierreries—toute la gamme animée des couleurs semblait étinceler pour eux.

Comme ils ralentissaient leurs pas, un habit rouge, un grand monsieur aux moustaches blondes, la tête haute et le regard plein d'éclairs, toucha de sa main gantée l'épaule du jeune docteur et lui dit à voix basse, d'une voix où grondait le sifflement d'un fauve :

— Je vous défends d'épouser Mlle Kerden!

Gilbert, dans la stupéfaction que lui causait une pareille audace, resta immobile une seconde, et l'habit rouge eut le temps de se perdre au milieu des valseurs.

Marie-Thérèse, les lèvres tremblantes, avec sur les joues des blancheurs de morte, implorait son fiancé d'éviter un scandale.

Il demanda :



Et murmurait, penchée sur la couche : « je vous sauverai, mon amour...! »

— Vous connaissez cet homme?

— Non, Gilbert, je ne le connais pas.

— Vous ne l'aviez jamais vu?

— Je ne sais pas mentir... Déjà, avant ce soir, trois fois il m'est apparu...

— Où donc?

— La première fois, chez une malheureuse, à Boulogne-sur-Seine... la seconde et la troisième, devant le château de Montalbœuf... Il n'avait point alors les mêmes allures...

Le docteur Monteil fit asseoir Mlle de Kerden et se dirigea vers le député de la Charente.

— Pouvez-vous me dire le nom d'un monsieur blond en habit rouge qui vient de sortir par la galerie?

— C'est le comte Ludovic de Montalbœuf, le fils de l'ancien propriétaire de notre château, en Angoumois.

— Et où demeure-t-il?

— Ma foi, je l'ignore... mais voici justement deux de ses amis qui me l'ont présenté à mon cercle... Eh! qu'avez vous, Gilbert?... Vous êtes bien pâle!...

Deux membres du Cosmopolitain-club s'arrêtèrent devant le geste amical de M. Mercier-Lacombe. C'étaient le baron Alexandre Saint-Hélier, une barbe grise, et M. Emilien de Vanves, un brun jeune homme, avocat à la Cour d'appel, l'un et l'autre très honorablement répandus dans le monde de l'aristocratie et du sport.

Interrogés, ils dirent que leur ami le comte de Montalbœuf habitait rue Royale, numéro quinze, et cette indication opportune sembla entre eux réglée d'avance.

On dansait une farandole. Aux sons de l'orchestre roumain, la chaîne des hommes et des femmes s'allongeait, marquant le pas, déployant d'un salon à l'autre ses anneaux bariolés et vivants.

Mlle Kerden obéissait, agitée, inquiète, à l'élan des danseurs, et la farandole éparpillée, elle marcha droit à tante Yvonne :

— Gilbert?... Où est Gilbert?... j'ai peur!...

Le lendemain matin de ce jour, à onze heures, le comte Ludovic de Montalbœuf qui sortait de son bain habituel et avait revêtu un saut-de-lit des plus élégants, livrait chevelure et visage au peigne et au rasoir distingués de Simon, le valet de chambre.

Il était là, nonchalamment assis en un large fauteuil du cabinet de toilette, et ses beaux yeux montaient plus haut que la glace de Venise pour chercher une figure absente et adorée.

Auprès de lui, à portée de sa main, le domestique roula un guéridon d'ébène

où le gentilhomme prit de temps à autre un journal dont il parcourait les échos, les articles, les faits divers et les gazettes théâtrales, mais sans enthousiasme.

Une lecture l'intéressa davantage, le dernier numéro de l'*Escrime française.* Cette revue, très originale et très curieuse, sous la direction d'un homme de lettres, roi de l'épée, M. Emile André, venait de publier la statistique décennale des duels, à Paris et en France, les noms des adversaires, les résultats des rencontres, et Ludovic eut le plaisir et l'orgueil de se voir cité quatre fois pendant la dernière année, et toujours au tableau des vainqueurs.

— Simon, dit-il, vous mettrez trois couverts... M. le baron Saint-Hélier et M. de Vanves déjeunent avec moi.

— Bien, monsieur le comte.

— Poléma est-il allé aux écuries?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous me l'enverrez dès qu'il sera rentré.

Simon donna un léger coup de fer aux blondes moustaches du maître, et celui-ci marcha vers la chambre à coucher.

Ici, comme dans le cabinet de toilette, la salle à manger, la bibliothèque et le fumoir, on observait le bon goût et le luxe aimable et discret que l'on ne rencontre que chez les grands seigneurs. Des tableaux de maîtres pendus aux murailles, d'autres, sur des chevalets, représentaient des paysages et des chevaux de courses; un lit de milieu, drapé à l'italienne, en un fouillis de soie bleue, un tapis d'Alep à haute lisse, un bahut incrusté de vieil argent, les poufs, une chaise longue, moelleuse et profonde, des glaces sévèrement encadrées — toute la garçonnière, avec ses marbres et ses bronzes, ses bibelots des lointains voyages, aurait pu ravir une courtisane et même une princesse, grâce à l'harmonie des formes et des couleurs.

Mais, hélas! ce buen-retiro demeurait fermé aux belles, et le gentilhomme endormi en un rêve d'amour — et ne voulant pas souiller le rêve — étonnait les visiteurs, les domestiques et les concierges par l'exemple de ses vertus.

Toute autre que M[lle] Kerden devait hésiter à reconnaître dans l'habit rouge le pensionnaire de la Goussard, qui, pour elle, fit un pont volant, au milieu des eaux du chemin, et le voyageur qui l'admirait, tête nue et debout, près du château ancestral; mais Marie-Thérèse — on le sait — avait eu à se défendre de pensées obsédantes et à briser l'image de l'homme blond, inconsciemment venue sous les doigts de l'artiste.

Si le monsieur ne portait plus la barbe du vagabond, si le teint semblait un peu hâlé, si la démarche était plus noble, si la voix n'avait jamais résonné que la nuit dernière, et combien effrayante! aux oreilles de Marie-Thérèse, les yeux du « marquis » gardaient leurs flammes bleues, terribles ou douces, inoubliables.

En costume du matin, pantalon jaune à cordelière soyeuse et veston de

peluche noire à brandebourgs — une merveille de Haiss — avec la chemise de soie et des babouches orientales, M. de Montalbœuf arpentait sa garçonnière et grillait des cigarettes.

Il évoqua des souvenirs, des heures de lutte et de tristesse.

Dès son arrivée à Paris, au retour du voyage en Angoumois, il cherchait une occupation, vivant des quelques mille francs qui lui restaient de la somme gagnée à la table verte de Montalbœuf ; mais la boue dont il émergeait, son ignorance du monde, la crainte d'être démasqué, une native fierté lui barrèrent la route. Entre ses démarches inutiles, l'amour de Marie-Thérèse l'exaltait ; le jour, la nuit, il errait sous les fenêtres de l'hôtel Kerden; puis, épouvanté de sa déchéance et de la misère galopante, il résolut de partir.

A New-York, à Chicago, puis dans le Far-West, durant trois années, il fut un nouvel homme en un monde nouveau.

Intelligent, actif, honnête, il acceptait les grosses besognes et les belles aventures. Là-bas, point d'humiliation. Il vendit du pétrole et du porc salé; il courut la Prairie, et riche enfin, négociant estimable, comme il pouvait être heureux, le souvenir immortel de Mlle Kerden le ramena en France.

Quelle joie ! quelle ivresse! La bien-aimée se trouvait toujours vierge et libre! Devant la femme d'un autre, en présence d'une épouse et d'une mère, Ludovic se serait arrêté : il avait assez souffert pour souffrir encore et la respecter. Mais non! Elle attendait, et puisque les scrupules bourgeois d'un rival laissaient à l'amoureux des espérances, le gentilhomme marcherait au triomphe.

Eh bien! malgré son furieux amour, toute une année, lui, si brave, il eut peur : Mlle Kerden le reconnaîtrait, il le sentait. Elle ne voudrait pas de l'hôte des Goussard, ni du blason de l'ex-détenu, et les dollars du marchand de porcs exotiques ne la tenteraient pas.

A l'annonce du mariage, les incertitudes tombèrent, les frayeurs s'évanouirent, et il frappa le grand coup de l'intimidation.

— Une carte-télégramme pour massa, dit en entrant Victor Poléma, le petit groom recruté par Ludovic au cercle de la rue Castiglione.

Le nègre avait présenté le papier bleu et il se tenait droit et correct, en livrée bleue, chaussé de bottes à revers, le chapeau à la main.

— C'est bien, fit le gentilhomme. Reste à l'antichambre.

Demeuré seul, il lut :

« *A Monsieur le comte Ludovic de Montalbœuf.*

« Monsieur,

« Hier, vous vous êtes permis de me donner un ordre. Je n'ai aucun ordre à

recevoir de vous, et votre initiative en pareille matière, alors surtout qu'une jeune fille du monde était à mon bras, est le fait d'un goujat.

« Vous allez me dire le lieu, le jour et l'heure où je pourrai vous demander des explications, et au besoin vous souffleter publiquement.

« Je vous salue.

« Gilbert Monteil.
« 7, *rue Cambacérès.* »

M. de Montalbœuf écrivit :

« Monsieur.

« Un dernier conseil. La rixe tournerait, je crois, à votre désavantage : ne la cherchez pas.

« D'ailleurs, l'insolence de votre lettre rend inutile toute explication entre nous.

« Veuillez mettre deux de vos amis en rapport avec M. le baron Alexandre Saint-Hélier et M. Emilien de Vanves, qui sont chargés de mes intérêts.

« Salut.

« Montalbœuf. »

Il signait sa lettre au moment où Poléma, ex-pensionnaire de la Petite-Roquette et des *Maisons-Blanches*, introduisit MM. Saint-Hélier et de Vanves.

— Bonjour, mes amis, leur dit le gentilhomme. Tout va bien. Voici le billet du docteur et la réponse de votre client.

Tous deux approuvèrent et se rendirent aussitôt chez le docteur Monteil.

Quand ils eurent annoncé à Ludovic que le fiancé de Marie-Thérèse les informerait ce jour même du choix de ses témoins, on se mit à table, et l'amphitryon égaya les hôtes de sa verve extraordinaire.

— Vous avez le duel gai ! sourit le baron, en levant sa coupe de champagne.

Emilien de Vanves, un ancien condisciple de Montalbœuf au collège de Juilly, hasarda quelques phrases amicales. Sans doute, Ludovic était un escrimeur de première force, mais le sort des armes est toujours bizarre, et lui ne voyait guère l'utilité d'imposer l'épée, si le pistolet n'amenait pas de résultats.

— Entre nous, tu as cherché la querelle?

— Mais oui, et je vous remercie d'avoir attendu pour indiquer mon adresse. Je n'ai pas eu l'air de fuir. Le docteur Monteil m'a traité de goujat, et je veux un duel sérieux, un duel à mort !

Le baron Alexandre tenait à éclaircir la situation :

— Quel est l'offensé?

— Moi.

— Cela dépend de votre injure. Le mot « goujat » est une réponse à quelque chose.

— Naturellement.

— M. Monteil déclare : « Le comte de Montalbœuf s'est permis de me donner un ordre... » Pouvons-nous savoir la nature de cet ordre ?

— Est-ce indispensable?

— Non, s'il s'agit d'une question de famille; mais dans le cas contraire et le plus souvent, oui. Les témoins ont le devoir de se renseigner auprès de leur client, afin de régler le duel, selon la gravité de l'insulte.

Un mensonge répugnait aux allures loyales du comte :

— Voilà, j'ai dit au docteur Monteil : « Je vous défends d'épouser Mlle Kerden ! »

— Et pourquoi ?

— Parce que je l'aime !

Saint-Hélier et de Vanves se regardèrent, stupéfaits, et le baron observa :

— Mlle Kerden vous a-t-elle autorisé à... l'aimer ?

— Vous devenez curieux, mon cher !... Il y a en vous du juge d'instruction. Me faudra-t-il demander un autre témoin?

Alors, Émilien de Vanves, que Ludovic avait assisté en duel, batailla pour l'ami de collège. L'amour excusait les audaces, les folies. Deux hommes aimaient la même femme ; tous deux ils étaient dignes d'elle, et rien ne s'opposait à la résurrection des temps héroïques.

La cause gagnée, on parla horizontales, théâtre, chevaux. Émilien et Alexandre raillaient agréablement l'abstinence amoureuse du comte ; le jeune de Vanves célébra sa nouvelle maîtresse, la Dada, une étoile du Moulin-Rouge.

— Nous irons la voir danser, Montalbœuf !

Dans la journée, les amis de Gilbert et ceux de Ludovic arrêtèrent les conditions du duel — et, le lendemain, les lutteurs « pour les beaux yeux » mirent l'épée au poing, derrière les tribunes de Longchamp.

A la troisième reprise, le docteur Monteil chancela, en portant la main à son cœur ; Ludovic s'imagina l'avoir tué, il en ressentit d'abord une allégresse, puis une incompréhensible angoisse.

Le soir, M. et Mme Mercier-Lacombe, M. La Palme et M. Nabot vinrent prendre des nouvelles du blessé, que ses illustres maîtres, les professeurs Pascal et Aubertot, de l'Académie de médecine, le chirurgien Delmas et de nombreux collègues entouraient et veillaient.

Entre M. Barthélemy et tante Yvonne, Mlle de Kerden passa la nuit auprès de Gilbert ; elle revoyait l'homme blond — mais non pas avec les yeux de l'artiste — et murmurait, penchée sur la couche :

— Je vous sauverai, mon amour...

Et plus bas, le regard étincelant, toute allumée de haine :

— S'il meurt, ah ! je sais bien ce que je ferai moi !

IV

Le troisième jour. Pierre ne renia pas Jésus, comme le fit son grand patron, il y a dix-huit siècles, mais bien après le chant du coq, l'abandonné vint trouver le grand musicien et la petite Goussard, dans une mansarde, rue du Mont-Cenis.

On lui avait indiqué la nouvelle adresse de M. Habanoux. au *Café de l'Espérance*, boulevard Ornano, et le malheureux, que la faim tenaillait, eut à peine l'énergie de frapper à la porte.

— Entre, lui dit noblement Marc-Aurèle... Salut à ta misère !... Que notre seigneur Dieu fasse la multiplication des pains et change l'eau en vin, ainsi que jadis aux noces de Cana, en Galilée !

Mais, sans attendre le miracle, il invitait le petit à s'asseoir, et aux lueurs des deux lanternes professionnelles, Fargue mangea le pain et but l'eau pas trop claire des chanteurs ambulants.

— Nous ne sommes pas encore des nababs, continua le vieillard... Il nous a fallu dégager mon violon et payer d'avance deux jours de notre logement. mais ça va marcher, n'est-ce pas, Sophie ?

— Oui, monsieur Marc-Aurèle.

La pièce de ce cinquième était si étroite et si basse de plafond que les bras étalés d'Habanoux en touchaient les deux murs et que sa tête se heurtait au sommet. Par la fenêtre à tabatière. le vent grondait, ballottant le rideau en calicot d'un lit de fer ; trois chaises éventrées, une table et une paillasse complétaient le mobilier de la mansarde, Habanoux observa :

— Ça vaut toujours mieux que l'Hospitalité de nuit... On est chez soi au moins. Voici l'heure du repos où les anges me visitent... Déshabille-toi, ma Sophie, et chastement...Tire le rideau... Pierre, tu dormiras sur la paillasse.

— Et vous, monsieur ? interrogeait Fargue.

— Oh ! moi, je vais travailler.

Dès que les petits furent couchés, Habanoux se mit à écrire des notes de musique, et inconsciemment il prit son violon.

Sous ses doigts, l'archet glissait en un murmure d'une infinie douceur.

— Comme il joue bien! dit tout bas le libéré à sa sœur de misère.

— Chut!...

Marc-Aurèle s'arrêta, parlant haut :

— Beethoven, Weber, Gluck, Mozart, Berlioz, Wagner, tout ça c'est de la blague !... Ce sont des drôles!

Il vit étinceler les yeux de Pierre,

— Tu ne dors pas, toi ?

— Non, monsieur... J'écoutais le violon... C'était beau ?

— Que veux-tu ?... J'ai un peu de génie.,. Dormez, enfants! Dormez!... Le sommeil est la meilleure invention de la nature pour les innocents comme vous et pour les brutes, comme tant d'autres... Les rares élus, moi, par exemple, ne devraient jamais dormir... Pour nous, artistes, le sommeil, c'est la mort!.

Debout, Marc-Aurèle jouait toujours. Une extase envahissait le jeune auditeur, et dans l'ouragan d'harmonie, la tête du vieillard lui semblait dépasser le plafond et rayonner sous un ciel bleu constellé d'étoiles.

Aux yeux éblouis et aux oreilles charmées de l'enfant, tout vibra, chanta avec le violon du maître; la paillasse devint un lit de seigneur, la mansarde, un palais, jusqu'à l'aube naissante où le musicien se mit à genoux.

— O Cimarosa!... bégaya-t-il, tu es le roi des rois!... Je t'aime!... Je t'adore!... Non!... Non!... A bas Cimarosa!... Vive le Marseillais!... Habanoux seul est grand!...

Il se cogna au plafond, et le choc le précipita vers les réalités douloureuses.

— Vieux Marseillais, tais-toi!... La Canebière, tu es un âne!...

Dans la journée du lendemain, Habanoux donna une leçon de musique à son nouvel élève, et le soir même, les trois amis essayèrent de chanter sur le boulevard Rochechouart; mais la pluie ayant fait manquer la recette, Marc-Aurèle et les abandonnés eurent la visite du propriétaire. Celui-ci, Théodore Courgnolle, un petit homme à la barbe jaunâtre, les menaça d'une expulsion immédiate, s'ils ne réglaient pas la chambre.

Habanoux l'accueillit avec amabilité :

— Je sais ce que vous voulez... Allons, vous êtes ténor, et vous désirez un engagement...

— Est-ce que vous vous moquez de moi? dit Courgnolle.

— Le père est quelquefois... malade, balbutia la petite à l'oreille du visiteur. Monsieur Théodore, accordez-nous un jour?

— Oui, pour tes beaux yeux!

Il la touchait; elle se débattit, et Pierre avança, prêt à la défendre.



Eh bien, oui, c'est moi! déclara le comte en se croisant les bras.

— A demain, grogna Théodore, en s'éloignant. Soyez exacts!

Pendant une dizaine de jours, les recettes abondèrent, et de nouveau, la folie intermittente du vieillard paralysa la bonne volonté des élèves.

Or, un soir que l'étude d'une chanson avait retenu les virtuoses chez eux plus tard que de coutume, ils se surmenèrent, en installant les piquets et en tendant les cordes autour de l'espace habituel de leurs opérations, boulevard Rochechouart.

— Patron, vous êtes fatigué, murmura Fargue... Reposez-vous... Sophie et moi, nous chanterons...

Et il alluma les lanternes.

Le vieux Marseillais souriait :

— Je la connais !... Tu veux m'empêcher d'obtenir le prix du Conservatoire! Voici le Jury!... Bonjour, monsieur Ambroise Thomas!...

Entouré d'un cercle de curieux où se voyaient parmi des blouses et des redingotes, les tabliers blancs et bleus des servantes à côté de pantalons rouges de nos soldats — dans l'illusion du drapeau tricolore, Marc-Aurèle haranguait le peuple :

— Mesdames et messieurs, nous sommes des artistes, et vous allez applaudir un chef-d'œuvre de Cimarosa... Non... d'Habanoux!... Et Habanoux, c'est moi!... Rien des bêtises de vos cafés-concerts! De l'Art, entendez-vous, de l'Art, avec un grand A!... Préférez-vous une chanson patriotique? Alors, *La Bénédiction des Drapeaux.*

Un mitron, la manne sur la tête et tout de blanc vêtu, demanda le rideau comme au théâtre; deux gamins, ceux-ci, des télégraphistes en uniforme bleu, l'imitèrent; mais quelqu'un imposa silence, tandis que les jeunes chanteurs, accompagnés par l'homme au violon, commençaient :

Les régiments sont en rang de bataille;
Leur général assemble devant eux
Les étendards que bientôt la mitraille
Va transformer en haillons glorieux.
Saintes couleurs, en ce moment suprême,
Dit-il alors, d'une puissante voix,
Vous qui du feu, recevrez le baptême,
Lorsque le jour montera sur ces bois...

Pierre et Sophie, un paquet de chansons à la main, faisaient le tour de la corde :

— Voyez, mesdames, messieurs, dix centimes, deux sous, le recueil de chansons nouvelles!

— La dernière nouveauté du jour!... A dix centimes, deux sous!...

Ils vendirent seulement quatre recueils, mais le deuxième couplet obtint de nombreux suffrages.

— Hein, c'est tapé, mon vieux, dit un ouvrier à son voisin, un soldat de la ligne qui redressait fièrement ses moustaches.

— Si tapé que j'y vais de mes deux sous!

— Et moi aussi!

Au dernier refrain, le vieillard alluma la chanson d'un accent de claironnée guerrière :

Je vous bénis, au nom de la Patrie,
Allez, drapeaux, au milieu des combats,
Porter l'honneur de ma France chérie
Et vers la gloire entraîner nos soldats!

On criait: « Bravo! Bravo!... Bis!... Bis!... » Mais il y eut un coup de sifflet. Le vieux musicien brandit son violon, et les yeux injectés, les lèvres écumeuses, repoussant Pierre et Sophie, il se redressa vers la foule :

— Misérables! Tas de mufles!... Tas de Prussiens!... Avancez!... Avancez!... Avancez!...

L'instrument qui tournoyait et ronflait entre ses mains, se brisa contre la hampe d'une lanterne et vola en éclats.

— Avancez!... Avancez!... Avancez!... Je suis Marc-Aurèle Habanoux, le génie de la France!...

Sur l'air des *Lampions*, les gamins beuglaient :

— Ha-ba-noux!... Ha-ba-noux!... Ha-ba-noux!... Hou-Hou-Hou!... Hou-Hou-Hou!...

Armé d'une des hampes à lanterne qui mettait au-dessus de sa tête blanche une rouge étoile, Habanoux escaladait la corde. Deux gardiens de la paix l'arrêtèrent. Il se défendit.

— Laissez-moi ou je vous étrangle! Je suis Habanoux, le célèbre Marc-Aurèle qui fait de l'art avec un grand A!...

Malgré les larmes de Pierre et de Sophie, on emporta cette victime sacrée; les orphelins de ce rédempteur d'un jour marchaient derrière lui, la poitrine crevée de sanglots.

Tous les voyous suivirent le cortège, en chantant :

— Ha-ba-noux!... Ha-ba-noux!... Ha-ba-noux!...

Devant la foule hurlante, le brigadier de service ordonna de fermer le poste, et les abandonnés restèrent près de là — dans les ombres — et toute la nuit, à attendre des nouvelles.

Au matin, ils apprirent que M. Habanoux venait d'être interné à Sainte-Anne. Épuisés, ils arrivaient chez Courgnolle.

— Eh bien, et le vieux?

— Notre pauvre maître est fou, gémit Pierre.

— Vous serez charitable, monsieur Théodore? implora Sophie.

Ils demandaient moins pour eux que pour l'absent.

Théodore Courgnolle leur dit :

— A Sainte-Anne, votre vieux ne manquera de rien... Vous me devez quatre francs, et il faut chanter aujourd'hui et me rapporter, ce soir, la menouille, ou bien, je vous jette dehors!

Chanter?... Ils étaient si tristes!... Ils chantèrent pour ne pas mourir, avec l'espérance de soulager le vieillard, de le délivrer, de lui garder son logement. Mais la place publique leur demeurait interdite; ils n'avaient pas de permission; ils n'osaient pas en solliciter, elle par crainte de sa mère, lui par terreur du beau livret des *Maisons-Blanches*.

L'homme à la barbe jaunâtre, vexé de la médiocrité des recettes obtenues dans les cours, battait les petits musiciens. les faisait jeûner. Il parlait de vendre Sophie aux vieux messieurs!...

Fargue et sa protégée quittèrent le bouge.

. . . .

— M. Dacheu, annonça une femme de chambre, en introduisant Poil-aux-Pattes dans le boudoir Pompadour d'un petit entresol, rue Pigalle, où Amanda, dite Dada, étoile chorégraphique du Moulin-Rouge, se prélassait au milieu des bibelots et des fleurs.

— Bonjour, Étienne, bonjour, mon ami, fit l'ancienne pierreuse dont un peignoir de satin mauve enveloppait les grâces blondes.

Dacheu s'avançait, vêtu d'un élégant costume estival, chaussé de bottes vernies. coiffé d'un gibus, lustré, pommadé, parfumé, et sévèrement ganté de rouge. Avec des allures de vrai gentilhomme, il baisa la main de Dada et prit place à côté de son ex-amie.

— Toujours content, Étienne?

— Oui et non, et je venais...

— Me remercier de t'avoir fait entrer au Moulin-Rouge, comme phénomène?

— Comme artiste, ma belle!

— Artiste capillaire, alors?

— J'ai dit : artiste, et je maintiens le mot, car avant d'exhiber mes doigts, j'y vais de mon petit discours.

— Je t'ai entendu, l'autre soir ; tu es superbe!

— Voici ce qui m'amène. Tu m'obligerais de parler encore de moi au directeur, toi qui es si bien avec lui...

— Ah ! pas si bien que cela !

— Si ! si ! si !... D'ailleurs, je ne demande que la justice.

— Voyons?

— Beaucoup d'artistes sont en vedette sur l'affiche : ils ont leurs portraits sur les kiosques et les murs; toi, par exemple, ton nom s'étale partout en lettres immenses... Pour le pauvre Dacheu, des nèfles ! On me marchande quelques lignes de réclame... On a honte de m'annoncer...

— Tu gagnes de l'argent...

— Oui, une centaine de francs, sans compter la petite quête... Mais, je vaux mieux que ça... Les bravos me consolent un peu...

— Tes mains les méritent.

— Et mes pieds donc ! s'écria orgueilleusement Dacheu.

— Tes pieds? interrogea Dada, stupéfaite.

— C'est vrai, tu ne les connais pas, malgré nos cinq années d'amour... Veux-tu les voir?.. C'est épatant !

— Non ! non ! Inutile !

— Des loutres, ma chère, de véritables loutres ! Un nouveau numéro que je réserve à mon public, si le directeur double mes appointements et imprime mon nom en vedette.

— Je m'en charge.

— Tu es adorable !... Ah ! si tu consentais à renouer, Dada !...

— Pas de bêtises !

— Dans ma position, je pourrais...

— Silence, Étienne !

— Oui, je sais... M. de Vanves ! Un avocat sans cause ! un pschutteux ! un gandin ! un bécarre ! un fin-de-siècle !

— M. de Vanves est très bon, très généreux...

— Il n'est pas un artiste, lui !

— Non, c'est le chat.

Poil-aux-Pattes tira de sa poche un écrin de velours bleu :

— Puisque tu as été gentille et que tu le seras davantage, en parlant de mes pieds et de la vedette au directeur, daigne accepter ce petit souvenir.

— Un bracelet?

— Oh ! bien simple, mais l'intention y est.

Il essayait d'ouvrir la boîte pour la présenter à Dada, mais ses gants rouges l'embarrassaient.

— Donne, mon chéri?

— Non, ça va venir.

— Alors, ôte tes gants.

— Hélas ! je ne peux pas !

— Pourquoi ?

— Le directeur, sous le prétexte que si l'on voyait mes mains dans la journée ça ferait du tort à la recette du soir, a attaché mes gants au poignet avec un petit cadenas dont il conserve la clé.

— Et tu ne te révoltes pas?

— Non, c'est signé dans l'engagement.

Amanda ouvrit la petite boîte :

— Il est jo-jo, le bracelet ! Je te remercie, Étienne !

A ce moment, la bonne vint annoncer que M. le comte de Montalbœuf attendait madame au salon.

— J'y vais, répondit la pensionnaire du Moulin-Rouge.

— Le « Marquis »? demanda Poil-aux-Pattes, dès que la femme de chambre se fut éloignée.

— Oui, le « Marquis » Tu n'oublies pas nos conventions... Tu t'es engagé à ne pas reconnaître M. de Montalbœuf...

— Je serai fidèle à ma promesse, mais le gentilhomme aurait pu se montrer plus grand seigneur .. Vingt-cinq louis... c'est maigre !

— J'obtiendrai encore quelque chose pour toi...

— Merci, et maman Goussard, la vois-tu toujours?

— Très souvent.

— Elle vient te faire chanter?

— Non, elle a de la délicatesse. Elle me colle un tas de machines, des bijoux, des dentelles, des objets d'art, et puis elle est drôle, la mère Léontine ; elle m'amuse, elle me fait les cartes !

— Quant à moi, j'ai rompu avec Auguste et Michel.

— Ce n'est pas trop tôt !

— Que veux-tu ? Il faut bien que jeunesse se passe...

— Allons, adieu, Manda, va rejoindre ton « marquis »!

L'étoile se dirigea vers le salon.

M. de Montalbœuf et Amanda s'étaient trouvés face à face, un soir que M. de Vanves donnait à souper chez sa maîtresse.

Les anciens familiers de Léontine comprirent qu'ils avaient intérêt à s'ignorer et ils arrêtèrent un cri de surprise. Depuis cette rencontre, le gentilhomme évitait la rue Pigalle, mais ce jour-là, il cherchait son ami de Vanves.

— Emilien est aux courses, dit la danseuse, en offrant un siège à Ludovic... Il va rentrer... Il dîne chez moi, et vous me feriez plaisir d'accepter...

— Mille regrets, madame...

Ils paraissaient gênés, l'un et l'autre, ne s'étant pas encore vus seuls ensemble et craignant toujours d'évoquer les tristes histoires.

Un violent coup de sonnette vint les tirer de leur embarras pour les plonger dans un embarras plus grand encore.

Ils entendirent quelqu'un ouvrir la porte et ils aperçurent la Goussard qui disait à la bonne :

— Mais, je suis de la maison !

Sur le seuil, Léontine resta pétrifiée et M. de Montalbœuf devint blanc comme un mort.

— C'est lui!.. Ah! c'est vous!.. balbutiait la Goussard... Enfin!.. Adrien!... mon beau « marquis! »...

Dada fit un geste pour éloigner Léontine, mais celle-ci marcha droit au gentilhomme:

— N'ayez pas peur, monsieur... n'ayez pas peur..

En robe de soie noire, un cabas à la main, elle murmurait:

— C'est vous?... C'est bien, vous, Adrien ?... Oh! je ne me trompe pas, quoique vous ne portiez plus votre belle barbe blonde... Vous avez toujours vos jolies moustaches... vos jolis yeux... C'est bien vous!

— Eh bien, oui, c'est moi! déclara le comte, en se croisant les bras.

— Il y a si longtemps que je prie Dieu et la Vierge...

— Taisez-vous, comédienne ! Taisez-vous, hypocrite !

— Pourquoi insulter une pauvre femme qu'est si heureuse de vous revoir ?... Mon Gugusse et moi nous vous aimons de tout notre cœur... Pauv' Gugusse !

— Assez, la femme !... Vous voulez de l'argent, n'est-ce pas ?

Il prit dans son portefeuille une liasse de billets bleus et la remit à la Goussard :

— Sortez, maintenant!

— Encore un petit billet de mille... Nous ne sommes pas riches... Je ne vous reconnaîtrai plus... Je ne vous parlerai plus... J'oublierai votre existence...

Ludovic lui donna encore mille francs, et comme M. de Vanves entrait, Léontine dit, en acceptant le billet :

— Monsieur, je vous rends grâces, et mes pauvres vous béniront !

M. de Montalbœuf, qui redoutait de nouvelles visites et notamment celle d'Auguste, invita son ami à dîner au cabaret.

— J'ai à te parler, dit-il... Vous nous excuserez, madame.

— Mais, vous viendrez m'applaudir, un de ces soirs ?

— Volontiers !

Pendant le diner, Ludovic exposa :

— J'ai manqué le docteur Monteil et je désire me battre encore...

— Tu es fou !

— Je veux tuer cet homme !... Ah! si tu savais combien j'aime Marie-Thérèse, et comme je souffre ! Oublions ça !... J'ai besoin de m'étourdir !...

Une nuit de haute noce, les deux amis assistèrent aux manifestations chorégraphiques de l'étoile du Moulin-Rouge.

Jamais Dada n'avait aussi bien dansé. Un pas surtout enthousiasma le public. Ce n'était pas le grand écart de la Goulue, ni le port d'armes de Grille-d'Egout, non, mais une vertigineuse pirouette, les dentelles volantes, une pirouette bizarre, fantastique, très originale, une apothéose de lingerie, avec l'adresse des fournisseurs.

Emilien jouissait du triomphe de sa maîtresse et Montalbœuf, lugubre, se tenait plus loin, le cigare aux dents.

Ludovic suivit M. de Vanves et d'autres amis du cercle dans la grotte de rocaille où Dacheu, en habit rouge, présentait ses mains et ses pieds nus à l'admiration de la foule.

Ce phénomène s'enorgueillissait d'être le produit d'une ourse et d'un kangouroo, et il appelait des médecins, et il suppliait les amateurs de vouloir bien tâter les frondaisons naturelles et si longues qu'elles flottaient comme des chevelures. A la quête, il reçut un louis de M. de Montalbœuf, et minauda : « Le silence est d'or ! »

Mais, toutes les équipées du jeu et des alcoves ne parvenaient pas à chasser la passion obsédante du gentilhomme.

Un jour, le rival de Gilbert dit à son groom, le nègre Poléma :

— As-tu vu la femme de chambre de Mlle Kerden ?

— Oui, monsieur le comte, hié, je lui ai palé, et Mlle Louise vienda pour le enseignement.

— Personne ne vous a observés ?

— Non, pésonne, monsieur le comte... On est malin !

— C'est bon !... N'oublie pas, Victor, que je t'ai pris chez moi par pitié, lorsqu'on t'a renvoyé du cercle, en raison de ton passé judiciaire.

Quelques minutes plus tard, Louise, une des servantes de Mlle Kerden, jeune brunette à l'œil vicieux, assez jolie, avec sa robe de mérinos noir et son petit bonnet de blanches dentelles aux rubans roses, saluait le maître.

Il y eut entre eux de brèves paroles — des hésitations — ces scrupules de la domesticité infidèle que l'argent fait évanouir — et Louise, un doigt sur les lèvres et la poche garnie, s'éloigna, laissant l'homme inquiet, bouleversé.

Le soir, à onze heures, M. de Montalbœuf, guidé par la servante, pénétra dans l'hôtel Kerden.

— Passez vite, monsieur, fit Louise, qui ouvrait la porte de la chambre virginale.

— Non !... Non !... gémit-il... Je... ne veux plus !...

— Passez donc !



Je n'ai fait que mon devoir, cher et honoré patron.

Il était seul, caché derrière les blancs rideaux, et sous la lumière d'une veilleuse, il tremblait, lui, le courageux !... Une statue de la Vierge — le chef-d'œuvre de Marie-Thérèse — et là-bas, une branche bénie, tout ce simple décor de l'innocence criait au sacrilège ! Il voulut descendre pour mourir, mais l'aventurier du Far-West et l'ancien vagabond de Boulogne en lui revivaient, indomptables.

Au bruit d'un landau qui s'arrêtait devant l'hôtel, il se dressa, tête nue, les yeux brillants de larmes et si pâle dans son habit noir fleuri d'une rose, et si humilié de sa lâcheté qu'il avait plutôt l'air d'un martyr que d'un amoureux.

Comme Mlle Kerden s'avançait en blanche toilette de bal et appelait ses femmes, il marcha vers elle et s'agenouilla.

Marie-Thérèse le reconnut et dit, vibrante de sarcasme :

— Vous êtes un misérable, monsieur de Montalbœuf, et je n'ai besoin de personne pour me défendre et faire justice !

— Ecoutez-moi...

— Je ne veux rien savoir...

— J'ai tant pleuré... Je souffre tant...

— Sortez, monsieur ! mais sortez donc.

Elle venait de s'armer d'un petit pistolet à crosse d'ivoire ; elle ajustait, et lui attendait, le front haut, très brave.

— Tuez-moi, gronda-t-il...

Puis, plus doucement, les mains jointes :

— Non... pas là... à cause de vous... Ordonnez votre justice, mademoiselle, et j'obéirai... L'amour, voilà mon crime !

Mlle Kerden avait baissé l'arme :

— Monsieur, il faut me jurer de partir ; il le faut !

Il se releva :

— Demain, j'aurai quitté Paris... Adieu ! Adieu !

Pierre et Sophie, menacés par les agents, n'osaient plus chanter dans les cours.

Un matin, hâves, déguenillés, ils se traînèrent jusqu'à l'Assistance publique, avenue Victoria.

La petite resta dehors, et Fargue s'adressa à un monsieur de l'entresol qui le fit monter au premier étage ; les autres employés se le renvoyaient de l'escalier A au bureau 2 et du bureau 17 à l'escalier Z ; on eût dit d'un jeu de raquette dont le malheureux était le volant.

Enfin, un sous-chef lui donna deux sous et le conseil d'écrire.

Il écrivit, et, quatre jours après, il obtint cette réponse administrative :

« ...*Situation digne d'intérêt, — Notes excellentes de la Petite Roquette ; beau*

livret des « Maisons-Blanches » — Mais avant de s'occuper des libérés, l'Assistance publique a le devoir de protéger CEUX QUI NE SORTENT PAS DE PRISON. »

Cependant, Sophie avait trouvé une place de bonne pour les courses, chez une fruitière, du côté des Halles. Elle parlait à l'abandonné de Mlle Kerden, et l'ex-109 déclarait :

— On m'a chassé... on me chasserait encore...

— Eh bien, j'irai, moi !

— Malgré ce qui s'est... passé ?

— Tu sais bien, Pierre, que si j'ai volé, c'est que ma mère m'y a contrainte !

Elle arriva, boulevard Péreire, et quand elle eut achevé le récit de tristesse — l'aveu du vol et son excuse presque légitime, la défense de l'hôtel par le brave Fargue, — la Parisienne, étonnée de tant de douleurs et de vaillance, promit de s'intéresser à l'orphelin.

A quelques jours de là, on célébrait le mariage du docteur Gilbert Monteil et de Marie-Thérèse et l'ex-109 devenait l'apprenti d'un tapissier.

Des mois passèrent, et au milieu du bonheur et des tourbillons de la vie, Mme Monteil oublia les lettres débordantes de gratitude que lui adressait son protégé.

Vraiment, la jeune femme croyait avoir terminé sa mission de rédemptrice.

LIVRE QUATRIÈME

I

On était au samedi, 12 juillet 1890, et vers le déclin de cette belle journée, la fabrique Puypelat, rue de Charenton, s'emplissait d'un tumulte extraordinaire.

Dans la cour, les gens de peine chargeaient les camions des paquets et des boîtes étiquetés pour les départements ; d'autres emportaient les objets destinés à la ville de Paris. Dans les ateliers, hommes, femmes, enfants divisés par séries de professions — brodeuses, dessinateurs, couturières, doreurs sur bois ou métaux, colleurs, menuisiers, découpeuses, ferblantiers, lampistes, ajusteurs, emballeurs, — tout ce monde travaillait, en vue des allégresses populaires.

Un tableau — l'orgueil de la grande salle des échantillons — révélait aux lecteurs les titres du maître et la multiplicité de son commerce :

ENTREPRISE DE DÉCORATIONS ET D'ILLUMINATIONS

POUR FÊTES NATIONALES

JACQUES PUYPELAT

Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier d'académie,
Commandeur de plusieurs ordres,
Membre du Jury à l'Exposition Universelle de 1889.

Et, sous le verre bombé protégeant le diplôme, il y avait des médailles en bronze, en argent, en vermeil, en or, et même les palmes académiques et la croix de chevalier.

Le long de la salle, des casiers supportaient des pièces de soie et de velours,

des ors frangés, des papiers coloriés, des lampions, des ballons lumineux, des lanternes vénitiennes, mauresques et japonaises, des armatures à gaz et des milliers d'appareils électriques.

Aux murailles s'étalaient des drapeaux, des oriflammes, et de la voûte pendaient des images religieuses, politiques, industrielles. Tous les gouvernements, toutes les croyances y confondaient les plis soyeux de leurs emblèmes : Royal blanc fleurdelisé d'or, Tricolore surmonté du coq gaulois de 1830, Aigle impérial, Fer de lance de la Troisième République, bannières du Sacré-cœur, de la Franc-Maçonnerie, des sociétés de secours mutuels, de gymnastique, de tir, des orphéons, des fanfares, des coopératives, et les drapeaux de toutes les nations.

Mais, de même que la carte de France porte le deuil de l'Alsace-Lorraine, ainsi le bourgeois de Paris exilait de son temple l'aigle noir d'Allemagne.

Une centaine d'ouvriers fabriquaient les étendards et les luminaires, dans les quatre étages de la maison, et à droite de la cour, le petit hôtel habité par M. Jacques Puypelat et sa famille jetait sa note gaie au milieu du vacarme des marteaux et du ronflement des machines.

A sept heures, les ouvriers défilèrent, pour la paye, au rez-de-chaussée.

Ils s'arrêtaient devant le guichet du bureau où le contre maître Pierre Fargue visait les livrets individuels.

— Binol, vous avez manqué une heure...

— Mais, monsieur Fargue...

— Allons, je vais signer... Vous rattraperez ça, hein ?

— Oui, monsieur, oui !... Ah ! vous êtes une patte, une vraie, monsieur Fargue !

Doucement, mais nettement, Pierre donnait des conseils et des ordres, et l'on voyait bien qu'il possédait à la fois toute la confiance du patron, l'estime et le respect des subalternes.

L'ex-petit 109 avait vingt ans, et rien ne laissait deviner en lui le malheureux de jadis, la victime de tant d'ignominies et d'indifférences.

Svelte, robuste, de moyenne taille, les moustaches naissantes, la chevelure noire et frisée, les yeux intelligents, Pierre ne montrait plus cette vague tristesse des abandonnés, et il s'exhalait de son être comme un rayonnement de bonheur.

Pendant les quatre années de sa métamorphose, le jeune homme sut concilier les devoirs professionnels avec le besoin de s'instruire. Il suivit les cours d'adultes, le soir ; apprenti, ouvrier, il lisait des ouvrages, le dimanche ; à l'atelier, il inventait ou perfectionnait des modèles de décorations et d'illuminations.

Ses souvenirs de la Petite-Roquette, dont il gardait le secret douloureux, lui inspirèrent une idée qu'il présenta au maître. Il s'agissait de lutter contre la concurrence désastreuse que faisaient à leur industrie les travaux exécutés à vil prix dans les cellules. Fargue détaillait un plan général d'achats à Roubaix et à Saint-Étienne ; M. Jacques Puypelat en fut enthousiasmé.

— D'où tenez-vous ça, mon garçon?... Mais, vous êtes un savant, ou je ne m'y connais pas!

Il ne s'y connaissait pas beaucoup, le patron, mais les gros bénéfices l'attiraient, et lorsque l'ouvrier eut inventé des systèmes de verres à facettes qui valurent à Puypelat des brevets, de l'or, des diplômes et la croix d'honneur, Puypelat devint le savant et Fargue le contremaître.

Ignorant et vantard, le manufacturier s'attribuait les inventions de l'employé auquel deux femmes, la mère de Jacques et sa fille, n'hésitaient pas à rendre justice. Lui, à la mort de son père, il hérita d'une maison toute faite, et laissa marcher les choses jusqu'à l'heure providentielle du bon ouvrier.

Veuf, M. Puypelat avait retiré de pension Mlle Rose, et la fille de l'industriel allait et venait de Paris à Courbevoie, chez grand'maman Zélie, une petite vieille, bossue, énergique et loyale, mais fatiguée par quarante années de labeur et désireuse d'oublier, entre ses canaris, son perroquet, ses chats et sa servante, les anciens drapeaux du négoce.

Malgré elle, Mme Zélie Puypelat s'intéressait aux nouveaux étendards et aux lanternes nouvelles, et, à l'approche des fêtes, on la voyait circuler dans les ateliers et les magasins, trotter de-ci, de-là, exaltant la ruche ouvrière.

Grand'maman fut la première à observer les amours timides du jeune contremaître et de Rose. Elle les encourageait, l'âme assez haute pour planer au-dessus des différences de situation sociale et d'argent. N'était-elle pas fille et veuve d'ouvriers, et Jacques, le patron, « l'inventeur », n'avait-il pas travaillé de ses mains, avant d'être un gros monsieur? Quant à la dot, eh bien, si Jacques se montrait ingrat envers l'employé, elle savait où dénicher les métaux qui rétabliraient l'équilibre des balances nuptiales.

Elle avertit son fils, et l'homme s'emporta. Il voulait, lui, un gendre cossu, un notaire, un banquier, ou un... enfin quelqu'un de bien, quelqu'un de...Il n'osait pas dire un *noble*, mais il y songait.

Dame Zélie plaida la cause des amoureux et avec une telle chaleur qu'elle anéantit les sottes ambitions.

Et ce soir-là, pendant que le dernier ouvrier descendait, M. Jacques, un grand Auvergnat à barbe noire, épais et vulgaire en un complet nankin, le panama sur l'oreille, les mains dans ses poches, vint se planter devant le jeune Fargue.

— Alors, tu aimes Rose?

L'abandonné joignit ses mains tremblantes d'amour, et le maître s'assit :

— Depuis quatre ans, je n'ai qu'à me louer de tes services, et je dois avouer que tu as contribué à la prospérité de l'établissement.

— Je n'ai fait que mon devoir, cher et honoré patron.

— Ma fille est millionnaire ou, du moins, elle le sera, un jour... Toi, tu es pauvre ..

— Hélas!

— A combien s'élèvent tes économies?

— A trois mille francs.

— C'est maigre, tu vois; mais tu gagnais peu de chose au début... Ce n'est pas le désir de la fortune qui t'a excité à aimer ma fille?

— Oh! monsieur!,..

— Et si je ne lui donnais rien à Rose, tu l'épouserais quand même?

— Certainement... si vous ne vous moquez pas de moi... si vous m'accordez ce bonheur...

— Voici celle qui va te répondre...

Mlle Rose entrait, toute mignonne et brune, en robe de foulard blanc à pois rouges, coiffée d'une paille d'or, gantée de suède, les yeux rieurs, les lèvres vermeilles, et ses petits pieds chaussés de bottines mordorées craquetaient, légers.

Au bras de cette jeunesse, la vieille Zélie, bossue et jaunâtre, le regard angélique, sous son bonnet de veuve, traînait ses soixante ans d'âge.

On dîna en famille et, au dessert, l'homme dit :

— Pierre, embrasse ta fiancée... Je n'ai qu'une parole, et nous vous marierons à ton retour du régiment!

L'ex-109 venait de tirer au sort; il allait partir bientôt : il croyait à l'amour de Rosette, et Rosette jurait de l'attendre.

Mais, dans sa chambre, sous le toit du patron, le libéré eut une angoisse. On ne lui demandait pas son histoire; on se contentait du vague récit où il glorifia l'honneur des parents morts et l'amitié de Mlle Kerden, aujourd'hui Mme Gilbert Monteil.

Devait-il garder le silence?

Tête nue et debout, la main sur le crucifix, il s'interrogea :

« Etais-je coupable, alors que, seul au monde, errant sans pain et sans asile, M. Abel Désormeaux m'a condamné à la détention, jusqu'à l'âge de quatorze ans? »

Il répondit hautement : « — Non! »

« — Etais-je coupable, lorsque, à la sortie du pénitencier de Montalbœuf, on m'a chassé de partout, comme un chien? »

Encore une fois, à voix haute, il répondit « Non? »

« — Ai-je bravé toutes les injures, dédaigné tous les mauvais conseils et subi toutes les misères, pour rester honnête?

« — Oui!

« — Et maintenant, ai-je le droit de cacher mon malheur dont l'aveu entraînerait la ruine de mes espérances? »

A cette dernière question, l'ex-109 hésitait, ne voulant pas que l'amour influençât le verdict personnel, et sa conscience lui cria, loyale et souveraine :

« — Tu as ce droit! »

Tranquille et joyeux, il oubliait la lâcheté des hommes.

La mère de l'industriel passait pour très riche, et, malgré ses aumônes, les habitants de Courbevoie la jugeaient avare.

Mme Zélie, en dehors de son fils, de Rosette et de Pierre, ne recevait âme qui vive, dans la petite maison où Sophie Goussard, venue là sur la recommandation de Fargue, entourait la vieille des soins les plus tendres.

Elle n'avait pas grandi, la fille de Léontine. Au sortir des longues abstinences, elle évoquait l'idée d'une de ces plantes dont une gelée a brûlé la première feuille et que le soleil tardif est impuissant à faire épanouir. Déjà, elle s'en allait, voûtée, ridée, grisonnante, et c'était pitié de la voir, elle si jeune, paraître la sœur de l'antique bossue.

Toutes deux menaient le labeur du ménage, tricotaient des bas, s'asseyaient a la même table, et pour le jardin, on appelait un ouvrier.

Le lendemain des fiançailles — un dimanche — Mme Zélie qui se rendait à l'église, annonça à la servante le mariage décidé, mais lointain encore, de Pierre et de Rose.

— Ils seront heureux, murmura-t-elle; ils ne t'oublieront pas!

Pauvre et laide, Sophie comprenait la distance qui la séparait de son frère de misère, et elle se trouvait en même temps heureuse du bonheur de M. Fargue et désolée de l'abîme creusé entre elle et lui par ce bonheur même.

— Vite, Sophie, mon livre de messe!... mon porte-monnaie!... mon châle!...

La petite regarda partir sa maîtresse, et dans l'isolement, elle se mit à pleurer.

Courageuse, elle vaquait à ses occupations, réduites pour ce beau jour dominical, et en long tablier bleu sur sa jupe de laine, donnait du grain aux poules et à Coco, un ara blanc, du chou aux lapins, arrangeait le déjeuner du chat et du chien, lorsqu'un coup de sonnette, à la porte d'entrée, la fit pâlir et balbutier..

Non, ce n'était pas l'appel de Madame, ni celui des fournisseurs, ni celui des messieurs de la rue de Charenton, mais un ordre violent, brutal, extraordinaire.

Sophie venait d'ouvrir; elle recula devant une dame voilée qui bondit, en poussant la porte.

— Eh bien, quoi, dit Léontine, la face découverte, on ne bise pas maman?

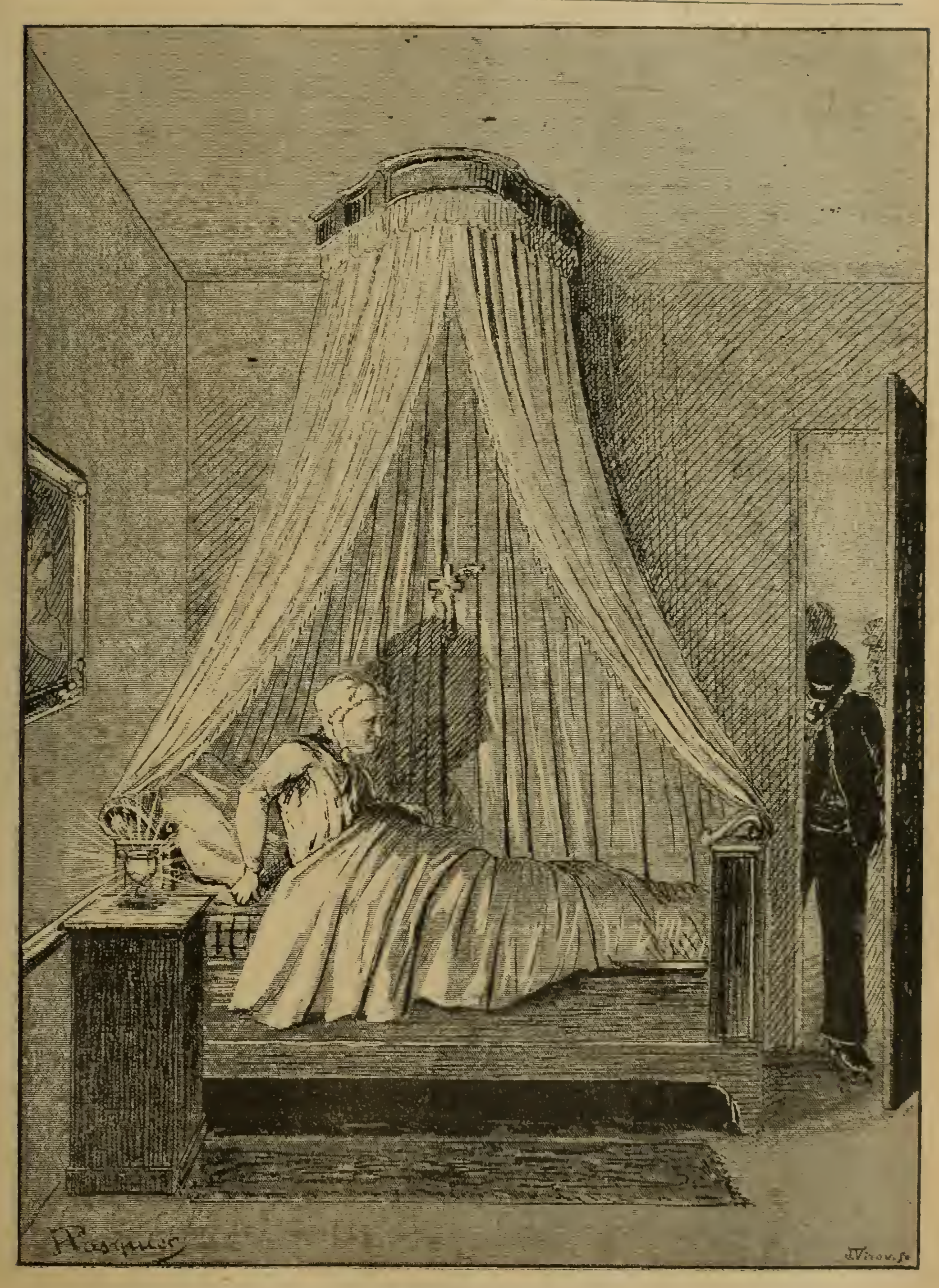
La fillette gémit, les dents claquantes de terreur :

— Que demandez-vous?... Que voulez-vous de moi?

— D'abord, entrons quelque part.

— Je ne suis pas la maîtresse, ici.

— Tu es seule, c'est la même chose, quif-quif!... La Bosco est à l'église, et nous avons le temps de jaspiner... Ah! ma chatte, tu n'as pas embelli! Nom de



Qui est là?... dit elle.

nom, que tu es vilaine!... J'en ai honte... Tu as l'air plus décati que moi, ta mère!

La veuve du forçat empoigna Sophie par le bras et, ouvrant une porte au hasard, elle entraîna la domestique dans le salon.

— Ne pleure pas, ne beugle pas, ou je cogne!...

Elle s'installait sur un fauteuil :

— Donc, tu n'as aucun plaisir à me revoir; je m'en doutais, et si Gugusse et Michel n'avaient pas eu l'esprit de te dénicher et de te suivre, il est probable que tu ne te serais jamais inquiétée de la parenté et des camarades.

— Je vous en prie, ma mère, dites-moi ce que vous exigez et éloignez-vous... Madame va rentrer d'un moment à l'autre...

— Tu tiens à ta place... Elle est bonne... Il y a longtemps que tu es là?

— Deux ans.

— Je ne t'interrogerai point au sujet du passé... Voilà qui m'est parfaitement égal!... Qu'est-ce que tu gagnes?

— Vingt-cinq francs par mois.

— Nourrie, logée?

— Oui.

— En deux ans, ça fait cinq cent quatre-vingt-dix flèches... plus les étrennes... Aboule la galette...

— Mais...

— Si tu barguignes, j'attends l'arrivée de la bosco et je t'enlève et je t'emmène... C'est mon droit!... C'est mon devoir!...

— Non!... Non!... Voulez-vous la moitié?... On peut me renvoyer... Je puis tomber malade...

— Tout!

— Je n'ai que cinq cents...

— Menteuse!

— Je vous jure... Il m'a fallu acheter un peu de linge, une robe... Madame ne m'habille que depuis l'année dernière...

— Où est l'argent?

— Là-haut, dans ma chanbre... Mère, la moitié, n'est-ce pas?

— Tout!... Tout!... Tout!... Va chercher le magot ou fais tes paquets... Choisis!...

— Vous me promettez de ne jamais... revenir?

— Si tu veux!

Pendant que Sophie, défaillante, montait l'escalier, la Goussard visita le rez-de-chaussée et prit, à l'aide d'une boule de cire, et avec son habileté professionnelle, les empreintes des serrures.

Quelques objets éveillèrent sa convoitise, mais elle estimait plus sage de ne

rien voler encore. Sophie lui tendit un petit sac gonflé de pièces d'or et d'argent et la mère grogna :

— Il y a tout, il y a les cinq cents flèches?

— Oui.

— C'est bien... Voici quarante sous pour t'acheter une bêtise à la fête de Neuilly... Ose dire que je ne suis pas la meilleure des mères?...

Et, dans un ricanement sinistre, Léontine acheva le martyre de sa créature, en lui imposant le baiser de Judas.

Vivement, la Goussard traversa le village de Courbevoie pour descendre le cours de la Seine jusqu'à l'établissement d'un marchand de vins : « Au Marronnier fleuri. »

Là, sous la tonnelle de la guinguette classique, Auguste et Michel buvaient de l'absinthe à l'orgeat.

— Ah! voilà la dabe! sourit Tête-de-Mort.

— Eh bien, maman Goussard? questionna le Mufle.

— Ça y est!

— Les empreintes?

— Les voici.

— A quand la petite noce?

— Dès que les clés seront fabriquées.

Elle s'assit entre les deux jeunes hommes et commanda une friture, une omelette au lard, un gigot et des litres comme s'il en pleuvait.

— Alors, ma sœur a casqué? reprit Auguste.

— Oui... un peu...

Ils firent un repas monstre et, le soir, ils continuèrent gaiement à Paris.

A la maison Puypelat, il devenait impossible d'exécuter les ordres de fêtes nationales; M. Jacques sortit, courut en voiture et rentra, joyeux :

— Victoire, mon ami Pierre!... J'ai trouvé!

— Quoi, monsieur?

— Des lanternes, des lanternes, des lanternes!... Un stock merveilleux!... Où, dis-tu?... Eh bien, tout bonnement, à la Petite-Roquette!

— Ah!

— N'est-ce pas que c'est beau?... Oui, c'est comme l'œuf de Christophe Colomb... Il fallait briser un peu la coquille pour faire tenir l'œuf sur la pointe, et il fallait songer aux jeunes détenus pour le stock des lanternes!

— Si on savait...

— Et après? Evidemment, la méthode de la Petite-Roquette est inférieure à la nôtre ; mais nous sommes bousculés... L'entrepreneur va venir... Obtiens une diminution... Moi, je m'emballe...

— Je croyais l'affaire arrangée.

— En principe, oui, mais le prix n'est pas encore fixé... Débattez-vous !...

La place manquait; on avait installé une immense table dans la salle des échantillons. Puypelat et Fargue surveillaient les ouvriers, et comme les milliers d'étendards et les millions de lanternes évoquaient en l'esprit de Fargue le souvenir du pauvre Habanoux, de deux luminaires de la place publique et du chant suprême de la *Bénédiction des drapeaux*, le marchand de la Petite-Roquette fit son entrée.

Jacques présenta :

— M. Pierre Fargue.

— Monsieur Eugène Chabrol.

L'ex-109 ne reconnut pas tout de suite l'homme bedonnant et grisonnant qui, jadis, lui apportait dans sa cellule des immortelles à monter en couronnes; mais ce nom de « Chabrol » ne lui permit plus d'hésiter. C'était bien le Chabrol des tristes numéros, l'organisateur des besognes à vil prix, aujourd'hui adjudicataire général.

S'il allait se souvenir?... s'il allait parler?...

Déjà, le contremaître baissait les yeux et le visiteur l'observait avec une insistance bizarre.

— 109 ! s'écria Chabrol... 109 !...

Il lui tendit la main :

— Comment, c'est vous, mon garçon? Vous m'avez oublié?... Moi, je vous aurais deviné entre mille; vous étiez l'un de nos bonshommes les plus intelligents, et j'ai même votre nom dans mon carnet... Pourquoi vous éloignez-vous ?... Est-ce que j'étais méchant, à la Petite-Roquette?... Voyons, 109 ?..

Le bourgeois tapa, en riant, sur le ventre de Chabrol :

— Blagueur, va!

Eugène continuait :

— Où est le mal?... Le jeune homme a fait son chemin... Tant mieux!

— Pierre Fargue, mon contremaître, est aussi mon futur gendre, et votre erreur ou votre plaisanterie m'afflige au milieu de nos ouvriers.

— Diable! fit l'entrepreneur, je viens de commettre une sottise!... Je m'amusais, messieurs, je m'amusais!..

Mais Puypelat, inquiet de l'agitation et de la pâleur de son contremaître, lui jeta cette phrase :

— Fargue, ma maison est de verre; il n'y a chez moi que des employés dont le passé est exempt du moindre reproche, et je vous ordonne de parler devant tous!

Alors, l'ex-109 répondit, la voix assurée, la tête haute :

— Monsieur et cher patron, mon enfance a été malheureuse et non pas criminelle !

— Il ne s'agit pas de cela... Etes-vous, oui ou non, un ancien détenu de la Petite-Roquette?

— Oui, mais si j'ai eu tort de vous cacher la vérité, je le jure — et M. Chabrol et le directeur des *Maisons-Blanches*, et tous vos ouvriers peuvent l'attester — je suis un honnête homme !

— C'est vrai, dit l'entrepreneur.

— C'est vrai ! C'est vrai ! C'est vrai ! crièrent les employés.

— C'est vrai ! intervint Mlle Rose, qui accourait, éperdue.

Le maître imposa silence :

— Pierre Fargue, je vous chasse... Le caissier va régler votre compte !...

II

— Allons, Sophie, allons, ma petite, dit la vieille Puypelat, en regardant la pendule Empire dont les aiguilles marquaient neuf heures, il est temps de nous coucher !

La jeune servante laissa le bas de laine qu'elle tricotait ; la dame plia méthodiquement un ouvrage de tapisserie, destiné à la loterie des pauvres de Courbevoie, rangea ses besicles dans leur étui, et se leva du fauteuil où elle était assise — un fauteuil spécial à cause l'énorme gibbosité de l'ancienne.

Toutes deux, comme elles le faisaient chaque soir, s'agenouillèrent et récitèrent la prière : l'une, implorant les bénédictions du ciel pour sa petite-fille Rose ; l'autre, mêlant à ses oraisons le nom de sa maîtresse et celui de Pierre Fargue, les seuls êtres chers à son pauvre cœur.

— Sophie, mets le pot de réséda sur la fenêtre.

— Bien, madame.

— Il vaut mieux sortir toutes les fleurs : le basilic, les géraniums...

Mme Puypelat, une bougie à la main, fit sa ronde ordinaire, ferma la porte de la rue, et pendant que Coco, dans sa cage recouverte d'une serge noire, dormait sur une patte, la tête enfouie sous son aile, que la chatte suivait la bonne au

premier étage, grand'maman se mit au lit en la chambre voisine de la salle à manger.

Contrairement à ses habitudes, la mère du manufacturier ne s'endormit pas, aussitôt couchée, de ce lourd sommeil de la vieillesse qui ressemble si fort à celui de l'enfance. Elle songeait à Rose plongée dans la douleur; elle songeait à Pierre, plus malheureux encore, lui, l'abandonné, le paria, le maudit! Elle incrimina les rigueurs du maître : pour elle, l'ex-109 était une victime et non pas un coupable! Mais qu'y faire? Toute son énergie venait de se heurter aux préjugés du père de Rose, et l'homme qui oubliait les services rendus par Fargue et les inventions, et les diplômes, et la croix d'honneur et l'argent — cet homme-là qui volait tout à l'autre et le souffletait publiquement, elle rougissait presque de le nommer son fils.

Un libéré! Eh bien, quoi?... Fallait-il en vouloir à Pierre de son abandon, alors que seul il avait triomphé des obstacles, à force de mâle vertu?... Non! Non!... Mille fois non!...

Pleine du désir de batailler encore et de vaincre, pour la joie des amoureux, elle se demanda où errait le jeune homme à cette heure tardive, et une angoisse lui vint que le contremaître, en son désespoir si légitime, n'eût attenté à ses jours... Le canal était proche de l'usine Puypelat, et elle avait lu, ce soir-là, un fait divers, l'histoire d'un désespéré qui trouvait un refuge au profond des eaux.

Mais, dans un demi-assoupissement, les images qui demeuraient à l'état de veille, des lueurs confuses, prirent les proportions de la réalité.

On avait retrouvé le corps de Fargue accroché sous un bateau; on l'avait transporté à la Morgue, et elle était là, la vieille Zélie, avec sa petite-fille, l'une et l'autre éplorées et tremblantes devant la dalle du mort — hier, jeune et vaillant, aujourd'hui, boursouflé, hideux.

Aussi, lorsque vers deux heures du matin, elle entendit grincer la porte de sa chambre, grand'mère eut l'idée — sans se rendre compte de l'impossibilité d'une telle chose — que Pierre Fargue entrait, et elle éprouva une immense allégresse de le savoir vivant.

Ce trouble d'esprit ne dura que l'espace d'un éclair.

— Qui est là? dit-elle.

Dressée sur son lit, elle regardait, aux faibles clartés d'une veilleuse, trois individus, deux hommes et une femme, immobiles, dans les ombres.

Les hommes avançaient, hésitants; la femme les poussa — et comme la dame allait crier, deux mains la saisirent à la gorge, et des voix grondèrent :

— Si tu appelles, tu es morte!

— Oui... morte!

Elle se défendait, la vieille Zélie, mais Tête-de-Mort lui tenait les bras et le

Muile, le cou ; elle ne pouvait que mouvoir ses jambes, et les maigres supports, les pieds nus, s'agitaient et dansaient en l'air, horriblement comiques.

— Finissez-la... Finissez-la donc! cria Léontine qui gardait la porte.

Alors, Espidac, le couteau au poing, chercha la place sur le cou ridé, et il enfonça l'arme pour la tourner et la tourner encore, avec délices. Un jet rouge lui inonda la figure, les yeux; il n'y voyait plus; il s'éloigna de sa victime, et celle-ci, en un dernier effort arraché par l'agonie, tomba de son lit, barrant le passage au meurtrier.

— On fait la méchante?... On gigotte?... Attends un peu que je t'escalade!...

L'ex-215 se baissa vers le cadavre étalé sur le dos et il troua la gibbosité :

— Je pique la bosse de Madame... ça me portera bonheur!... Voyons, la Dabe, est-ce de la « belle » ouvrage?

Et la Goussard répondit : — Tu es un « homme »!

Léontine, Michel et Auguste achevaient de fouiller les tiroirs et d'emplir leurs poches d'argenterie, de pièces d'or et de bijoux, quand ils virent paraître Sophie, en jupons, un bougeoir à la main.

Réveillée par la chute du corps, la jeune servante avait entendu le dernier appel d'angoisse, et elle balbutiait :

— Madame... me voici, madame...

Espidac renversa le bougeoir; Auguste éteignit la lumière; déjà, Léontine venait d'empoigner Sophie à la gorge et de la coller au mur.

— Ah! tu nous espionnais, sale bête!... Jure que tu ne jaspineras pas ou je te mange!

— Mais non, glapit Auguste, elle va venir avec nous, et comme ça il n'y aura pas d'histoire!

A ce moment, la Goussard lâcha le cou de sa fille pour lui prendre le bras et l'entraîner avec elle; mais, Sophie, exsangue, roula au milieu des ténèbres, près du cadavre de sa maîtresse.

Les pieds dans le sang de la vieille, Auguste qui s'éclairait d'une allumette-bougie, se pencha vers sa sœur :

— Eh! la Dabe, elle ne remue pas... Je crois qu'elle y est aussi, la frangine!

— Tant mieux! grogna Espidac ; elle ne mangera pas le morceau...

— J'aurai serré un peu trop fort, dit la veuve du guillotiné... D'ailleurs, on ne pouvait rien tirer de cette mauvaise gosse!... Regardons si elle y est bien... là... bien... Oui!... Filons!...

Tous trois sortaient. Un cri strident, parti des ombres les cloua sur place.

— C'est le perroquet, fit Michel... Ces animaux sont très intelligents et quelquefois bavards... Attendez, vous autres!

Il venait de découvrir la cage de l'ara, et sous les lueurs intermittentes des allumettes-bougie, une bataille s'engagea entre l'homme et l'oiseau. Coco ripos-

lait avec son bec, avec ses griffes, avec ses ailes ; le Mufle, les mains déchirées, le visage ensanglanté — du sang de la morte et du sang de l'animal — parvint à saisir Coco et à lui broyer la tête contre le dossier d'un fauteuil.

— T'as tout de même bu ton absinthe! ricana Gugusse... Oui, t'as « étranglé » un perroquet!

Et il plaça l'oiseau sur la bosse de la morte.

Le lendemain matin, 20 juillet, tandis que les meurtriers faisaient la noce à Paris, aux Halles centrales, Pierre Fargue se rendait chez la grand'mère de Rose.

Depuis son renvoi de la fabrique Puypelat, le jeune contremaître, qui logeait en une chambre meublée, avait demandé l'inscription au bureau de recrutement pour devancer l'appel de sa classe et voir si l'armée se montrerait envers lui moins barbare que les simples citoyens. Mais l'heure tardive à laquelle il descendit à Courbevoie, la veille de ce jour, l'obligea à retarder la visite des adieux.

Par les rues, il errait, la nuit.

Quelques personnes le rencontrèrent, notamment le brigadier de gendarmerie qui, le jugeant très pâle eut l'idée de l'interroger. Ce brigadier n'en fit rien, et Pierre coucha dans une guinguette prochaine.

Des idées noires l'envahirent. A quoi bon chercher du travail? A quoi bon essayer une lutte impossible? A quoi bon devenir soldat et risquer de se faire trouer la peau, en l'honneur et pour la défense de ceux qui l'écartaient de l'ordre social? Non! non! Il oublierait la bien-aimée ; il chérissait la Patrie ; il la défendrait, et, sous le drapeau tricolore, il aurait enfin sa rédemption!

En cette matinée chaude, claire et joyeuse, Fargue marchait, lugubre, avec ses habits du dimanche, tout endolori du souvenir de Rose. Arrivé devant la maison de la vieille dame, il vit, plein d'étonnement, que la porte demeurait entr'ouverte. Il sonna. On ne répondit pas; il sonna encore ; et pris d'une grande appréhension, poussa la porte, longea l'antichambre, traversa la salle à manger dont les meubles étaient fracturés, les tiroirs béants et vides.

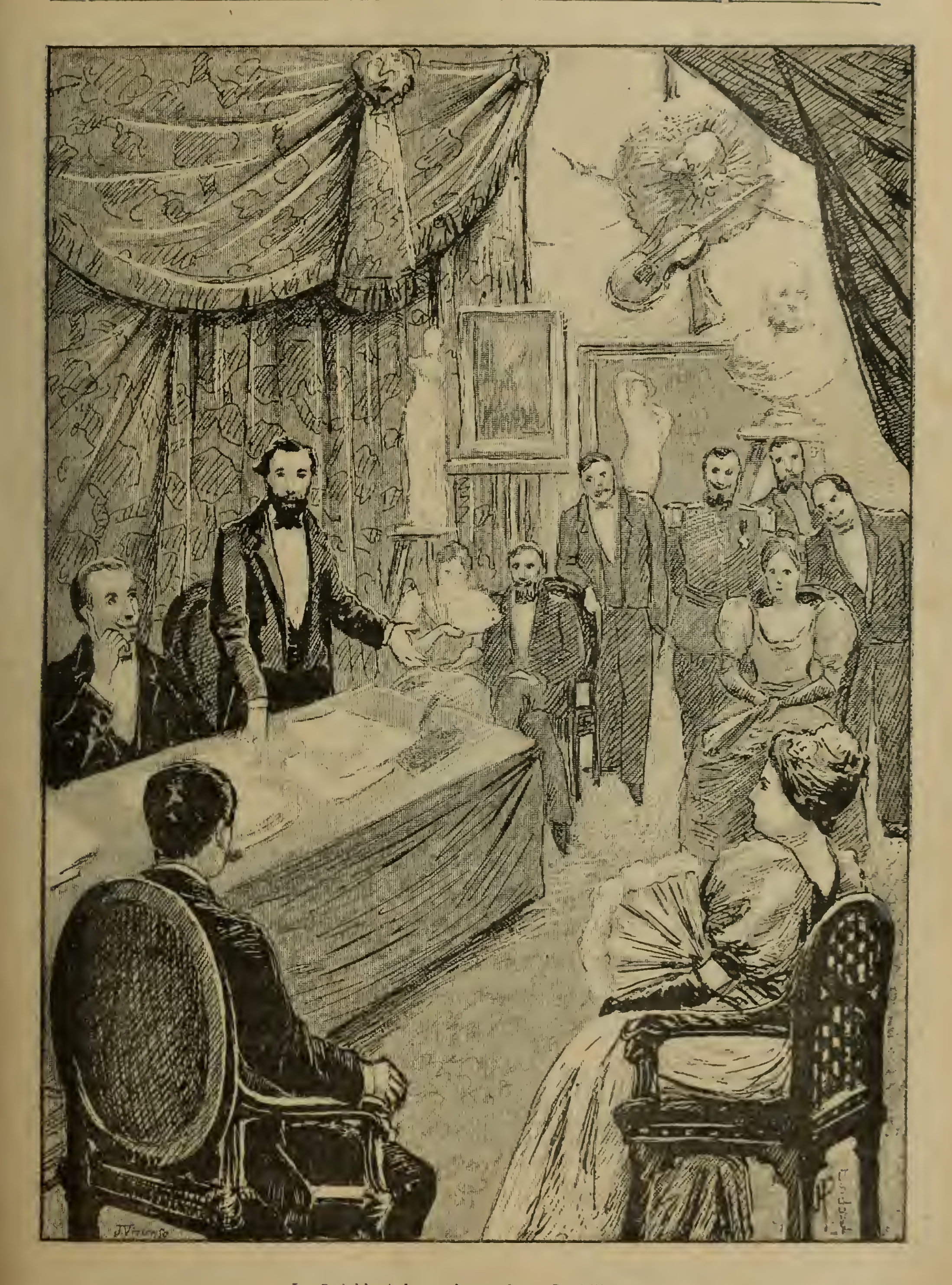
Il s'élança vers la chambre, recula d'horreur et sortit, en criant :

— A l'assassin ! à l'assassin !

La maison s'emplit de monde. Juge de paix, médecin, commissaire de police et gendarmes accoururent.

— C'est lui! ce ne peut-être que lui! dit le brigadier, qui désignait le contremaître... Hier soir, il rôdait autour de l'immeuble. Il fallait l'arrêter... J'évitais un malheur!

Pendant que le médecin constatait que Mme Puypelat était morte et que Sophie à demi étranglée, respirait encore, Pierre Fargue, hébété, présenta, sans rien dire, ses mains aux menottes.



Le Président donne la parole au Dr Gilbert.

L'instruction du crime de Courbevoie se traînait au milieu des lenteurs judiciaires habituelles.

Fargue était détenu à Mazas. On venait de le confronter, à la Morgue, avec le cadavre de la vieille ; entre les interrogatoires, on le confronta avec la petite Sophie, qui allait mieux et que Mme Gilbert Monteil visitait dans un asile d'orphelines : la petite servante n'osait pas accuser sa mère et son frère, tout en attestant l'innocence de l'inculpé.

Le magistrat, chargé de l'affaire, s'enorgueillissait d'un ensemble de preuves. D'abord, la déposition du brigadier ; ensuite les antécédents, les fameuses quatre années de Petite-Roquette et de colonie pénitentiaire, car si le livret des *Maisons-Blanches* demeurait toujours immaculé, sa blancheur n'en restait pas moins suspecte. Il y avait bien les dépositions touchantes de M. Jacques Puypelat, de Mlle Rose et des cent ouvriers de la fabrique ; mais il y avait aussi la rupture du mariage, le renvoi du contremaître, et le juge émit cette double et vraisemblable hypothèse : notre ex-109 se voyait sans situation et sans espoir matrimonial, il a cherché de l'argent... et la vengeance ! Comment se faisait-il que Pierre, au lieu de prendre la fuite, ait lui-même appelé au secours ? Un système, parbleu, un système !

Tous les journaux publiaient une description minutieuse des bijoux volés chez la morte. Un soir, au Moulin-Rouge, des agents virent Dada parée de quelques-uns de ces bijoux. Alors, de la cliente, on remonta jusqu'à la marchande Léontine : on interrogea de nouveau Sophie et, sur la dénonciation de la servante, Léontine, Espidac et Auguste furent arrêtés dans un restaurant d'Asnières, en pleine orgie.

C'est vers le commencement d'octobre que le juge rendit une ordonnance de non-lieu en faveur de l'inculpé : la détention, les mille douleurs avaient usé le pauvre jeune homme ; on le transporta à l'hôpital Saint-Antoine.

Émue de tant d'opprobres, éveillée aux idées charitables, Marie-Thérèse vint souvent consoler le malheureux ; elle en voulait à M. Puypelat et à Mlle Rose d'obéir à leurs préjugés et de délaisser la victime.

Le Dr Gilbert Monteil, médecin de l'hôpital, s'intéressait aux rêves de sa jeune femme, et tous deux décidèrent de les mettre en pratique, non pas, hélas ! pour l'innocent que la mort guettait, mais pour des milliers de créatures errantes.

Ce jour-là, 15 octobre 1890, M. Mercier-Lacombe, député d'Angoulême, présidait une nombreuse et élégante société, dans le grand et somptueux atelier de l'hôtel Kerden. On y remarquait, outre Mlle Yvonne toujours aimable et douce,

et Marie-Thérèse, toujours jolie, un grand nombre de mondaines, aristocrates ou bourgeoises, puis M. Sosthène La Palme, de l'Académie Française, M. Fructidor Nabot, député, le colonel Octave Rey, ancien directeur de la Petite-Roquette M. l'abbé Hugues d'Aulzon, le directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques en France, M. de Vanves, le baron Saint-Hélier, le Dr Barthélemy, le conseiller Désormaux, et enfin des savants, des magistrats, des avocats, des officiers, des membres du Parlement, des écrivains, des artistes parmi lesquels M. Gustave Dombre.

Le président donna la parole au docteur Gilbert qui s'exprima en ces termess

« Mesdames, Messieurs,

« Dans le vaste champ de travail qu'offre l'enfance malheureuse, nous avons choisi pour le cultiver avec soin, un terrain bien délimité.

« Nous voulons aujourd'hui nous occuper exclusivement des enfants maltraités ou en danger moral, de ceux qui sont l'objet d'une exploitation odieuse ou les innocentes victimes de la brutalité de parents indignes, de ceux que la conduite scandaleuse de leur entourage risque de dépraver. Notre but n'est pas de faire œuvre de simple bienfaisance ou de correction, mais de sauvetage ; nous ne voulons pas *secourir* ni *amender* au moins directement — mais *protéger* et *préserver*.

Grâce aux efforts et à la charité de tous, nous pourrons bientôt étendre notre appui sur les orphelins, sur les pauvres petits êtres dont le père veuf ou la mère veuve, obligés de se rendre à leur travail, ne peuvent s'occuper et qu'ils sont contraints d'abandonner à tous les dangers de la rue, sur les enfants auxquels les parents, dans une trop grande misère, sont incapables de donner le pain quotidien — et, un jour, nous ne serons plus obligés de leur répondre : « Nous n'avons pas le droit de vous recueillir ; vous n'êtes pas dans les conditions de notre programme ! »

« C'est dans cet espoir, Mesdames et Messieurs, que je vous invite à approuver les statuts de l'*Union Française pour le sauvetage de l'Enfance.* »

Après la lecture des statuts, M. La Palme répliqua :

« Le programme de l'honorable docteur Gilbert Monteil me semble excellent, mais incomplet. D'où vient la misère ? Elle naît du vice. Alors, si nous instituon;

une *Ligue pour la vertu*, si nous réservons la moitié de nos ressources à vaincre le mal nous aurons triomphé de la moitié de la misère. Le sauvetage fera le reste et, vers les moissons nouvelles, je m'écrierai avec Perse, le poète difficile et charmant :

« *Virtutem videant intabescantque relicta !* »

(Qu'ils aient la vision de la vertu et la stupeur de l'avoir désertée !)

« Je vous propose donc, Mesdames et Messieurs, d'ajouter quelques articles aux statuts élaborés par M. Monteil et dont voici la synthèse :

« Une *Ligue pour la vertu* fonctionnera en même temps et au même titre que l'*Union Française pour le sauvetage de l'Enfance,* et elle aura droit à la moitié des cotisations »

— Mais non, La Palme, mais non ! fit Nabot, si l'on prélève quelque chose, je demande que ce soit en faveur des écoles laïques ! L'instruction, Mesdames et Messieurs, la libre instruction, voilà le remède !

— Il faut du pain d'abord, Messieurs, dit Marie-Thérèse.

Député et académicien se levèrent, irrités :

— L'instruction, c'est le pain !

— La vertu, c'est le pain des âmes !

Le magistrat Abel Désormeaux allait défendre les théories de La Palme, mais sa femme le pria de s'asseoir, et Gilbert conclut :

« Je maintiens qu'avant de songer à l'instruction des pauvres et à la *Ligue pour la vertu,* il est urgent de se préoccuper de la Ligue contre la misère ! »

Alors, les deux inutiles adversaires, que secondait la belle, blonde et grasse Mme La Palme, s'étant retirés devant l'insuccès de leurs propositions grotesques, l'*Union Française* obtint l'unanimité des voix.

Une assemblée générale des membres de l'œuvre approuva les statuts et nomma le comité définitif :

PRÉSIDENT

M. Désiré Mercier-Lacombe, député.

Vice-Présidentes

Mme Marie-Thérèse Monteil.

Mme Céline Désormeaux.

Vice-Présidents

M. le baron Alexandre Saint-Hélier.

M. Gustave Dombre, sculpteur.

Secrétaire

M. Emilien de Vanves, avocat à la cour d'appel.

Trésorier

M. le colonel Octave Rey, ancien directeur de la Petite-Roquette.

Membres

Mlle Yvonne Kerden. — M. l'abbé Hugues d'Aulzon. — MM. les docteurs Barthélemy et Gilbert Monteil. M. Firmin Vallade, directeur des *Maisons-Blanches*, etc., etc.

Un jour, le docteur Gilbert eut la visite du père François Bazincourt, de la congrégation du Saint-Esprit, un homme trapu, au visage glabre et au regard intelligent et loyal, qui lui rapportait de ses missions en Amérique une lettre chargée de billets bleus et datée de New-York :

« Monsieur,

« Notre cher de Vanves a bien voulu me tenir au courant de votre grande œuvre. Veuillez m'inscrire parmi les membres bienfaiteurs de l'Union Française et agréer mes vœux les plus fraternels

« Montalbœuf ».

Des faits divers annoncèrent que le nègre Victor Poléma et le paysan Sicaire Jandou, les anciens camarades du Mufle et de Tête-de-Mort, aux *Maisons-Blanches*, étaient emprisonnés, l'un pour vol, l'autre pour incendie et meurtre.

A la cour d'assises de la Seine, les ex-213 et 215 furent condamnés à mort, et Léontine aux travaux forcés à perpétuité, elle, la plus infâme.

Et comme si la nature — qui ne connaît pas la pitié et qui a souci non point du bonheur, mais de l'existence — et comme si cette belle nature avait eu besoin cherchant l'équilibre et l'harmonie de ses germes et de ses créations, de réunir dans la mort les êtres divers que le hasard assembla dans la vie, Michel Espidac et Auguste Goussard payaient leur dette de carnage, le matin même où Pierre Fargue expirait, à vingt ans, sur son lit de misère — pour la honte de l'humanité.

II

MADEMOISELLE DE T***

LIVRE PREMIER

I

Dans un magnifique hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, en l'un de ces palais qui changent, à toute saison, de propriétaires, et où les étrangers laissent toujours après eux quelque chose de leur luxe, de leurs fantaisies, de leur existence cosmopolite, la princesse Alexandrine Stradowska recevait, ce soir-là, 15 novembre 1892, le Tout-Paris qui s'amuse.

En satin rouge aux sombres et précieuses dentelles, ses épaules de femme grasse et mûrissante émergeant d'un corsage artistement décolleté, sa tête blonde ornée d'un croissant de pierreries, le nez droit, les dents blanches et neuves, les lèvres et les pommettes roses avec une fraîcheur de chair, un baptême lustral dont on ne pouvait distinguer l'artifice, les yeux gris et lumineux, mais d'une lumière des plus variables, comme si le regard cherchait encore une expression définitive, elle trônait dans un demi-cercle de mondaines, et accueillait d'un sourire ou d'un geste protecteur les hommages de ses invités.

On la disait riche et, à l'entendre, elle était née princesse Stradowska, avait épousé son cousin le prince Nicolas Stradowski, chambellan. à la cour du Tsar, et, femme divorcée, elle gardait le nom et le titre de son origine lointaine.

Sous l'incendie des arcs électriques, dans le hall décoré de fleurs et de plantes vertes, aux harmonies d'un orchestre invisible, la fête roulait ses flots de danseurs, et l'on sentait là une joie ambiante, pleine d'abandon, celle d'un monde venu pour s'esbaudir et qui ne se gêne pas.

A droite et à gauche du hall, les salons avaient été transformés en salle de jeu et en buffet ; à la table de baccara, les amateurs demeuraient graves ; au

buffet, près d'un dressoir surchargé de victuailles et de boissons, M. Thibault de La Noüe, secrétaire d'ambassade, chef adjoint au cabinet du ministre des Affaires étrangères, un petit homme brun aux moustaches naissantes, contait une aventure à l'un de ses amis, M. Philibert Baucresson, sous-préfet à Chaville-sur-Bièvre, un géant barbu et noir, type joyeux de l'administration.

L'histoire de M. de La Noüe devait être drôle, car le sous-préfet riait à en perdre l'haleine, mais le conteur s'arrêta, en voyant arriver un nouveau personnage.

— Tiens, Myrtil Zamor! Le poète-compositeur facétieux et génial! Toute la lyre chez la princesse!

Myrtil s'avançait péniblement à travers les habits noirs et les robes de bal, et, dans la gamme des couleurs chatoyantes, son torse bizarre, mal équilibré, éveillait des pitiés ou des sarcasmes, tandis que sa belle tête d'artiste, rouge et dorée, d'un or de feu, d'un or sauvage, d'un or brutal, jetait sur les êtres une flamme de soleil inconnu,

— Eh! Zamor, comment va? Tu viens de danser? fit Thibault de la Noüe.

— Je ne danse pas, répondit le jeune artiste, en échangeant une poignée de main avec les aimables fonctionnaires, mais si je savais ou si je pouvais danser, mon choix ne serait pas long!... J'ai rencontré une créature adorable!

— Vraiment... adorable? intervint le sous-préfet... Montre... Que l'on voie! que l'on juge! que l'on admire!

D'un geste discret, le compositeur indiqua, dans le hall, une grande et svelte demoiselle habillée de blanc, assise entre la princesse et une dame en toilette mauve. Les invitées se ressemblaient, toutes deux jolies, avec leurs cheveux châtains, leurs yeux de velours noir, leurs nez grecs, leurs dents mignonnes, leurs mains délicates, un teint rosé, leurs oreilles bien ouvragées, leurs tailles exquises, mais, chose étrange! la fleur seconde avait plus de puissance, autant de grâce et plus de relief que la beauté épanouie, mobile et vaporeuse : on eût dit que la création, empruntant les trésors d'une ébauche, les avait développés et fixés en une peinture originale et vivante.

— Connais pas! déclara le secrétaire d'ambassade.

— Ni moi non plus! ajouta Baucresson.

— Elle nomme la dame qui est à côté d'elle « maman »...

— Alors, j'y suis! reprit la Noüe. L'ange à l'œil noir est tout bonnement la belle-fille de M. de Méran.

— Le Méran que nous connaissons?

— Lui-même, le marquis Raphaël de Méran, notre collègue du cercle! L'homme-reflet! Ce crampon! ce raseur! Le Méran qui pourrait embellir ses armoiries d'une branche de lierre, avec cette devise : « Je tue où je m'attache. »

— Ou encore, dit le sous-préfet, une pieuvre enguirlandée de ces mots : « Je



Ton père... est au bagne !...

tiens et je ne lâche pas. » Il ne distille même plus l'ennui, ce monsieur-là ! Il le verse à torrents! Ce n'est pas une éprouvette, ni une cornue; il laisse tout passer et, chez lui, la sottise humaine regimbe à l'écumoire!

— En voilà une qui doit s'amuser, Mme la marquise de Méran! conclut Zamor.

Indifférents à la valse qui entraînait les danseurs du hall, les trois amis s'attardèrent au buffet.

— Un verre de champagne, Myrtil? offrit Thibault.

— Volontiers, cher.

La Noüe étendit la main vers le dressoir et prit des coupes pleines qu'il passa au musicien et au sous-préfet, et ayant lui-même vidé une coupe :

— Mon brave Zamor, quand tu es arrivé, j'étais en train de narrer à Baucresson une aventure épatante... N'est-ce pas, Baucresson, qu'elle est épatante, mon aventure?

— Oui... curieuse.

— Je parie, dit Myrtil, qu'il s'agit de la maîtresse de céans?

— Pas le moins du monde! La princesse nous reçoit à merveille ; elle nous donne de bons dîners, des soupers délicieux, des bals un peu mêlés, mais la mixture a ses avantages... Elle est très influente... Si elle le veut, Philibert, tu seras préfet; si elle le veut, Myrtil, l'Académie nationale de musique montera tes œuvres, et si je captive cette même princesse, vous me verrez bientôt conseiller d'ambassade, ministre plénipotentiaire... Notre grande amphitryonne est la confidente de tout ce que l'étranger a de plus choisi : elle reçoit des princes de passage; elle correspond avec des reines et des impératrices dont elle fait les affaires à Paris; elle fréquente chez les ministres et dépense, chaque année, plusieurs centaines de mille francs pour le plaisir des autres... Maintenant, est-elle bien authentique? Faut-il voir en elle la divorcée du prince Nicolas Stradowski ? Est-ce une noble dame ou une aventurière? Utilisons, mais n'approfondissons pas!... Quant à mon histoire, tenez, mes enfants, regardez!

Il tira de son portefeuille un petit morceau de journal découpé avec soin et le mit devant les yeux de Myrtil :

— Prends, mon cher Zamor...

— C'est une vulgaire annonce que tu me donnes là...

— Voyons, lis toujours, et après je te dirai où est le sel!

Le jeune compositeur lut:

MADEMOISELLE DE T*** 17 ans, jolie, instruite, élevée dans un couvent de province. — Un million de dot et espérances (avec tache) épouserait jeune homme, bonne famille, même sans aucune fortune. — Ecrire aux initiales A. P. 34 bureau restant, place de la Madeleine. — Rien des Agences.

— Eh bien, qu'en dis-tu, Myrtil? demanda La Noüe.

— Je dis que l'on s'est trompé... On a voulu mettre non pas « Mademoiselle de T*** », mais « Mademoiselle du T »!... C'est la Demoiselle du Télégraphe ou du Téléphone ou encore la demoiselle du Télescope! La lune à un mètre... Exposition de 1900!... Et j'y devine un de ces attrapes-nigauds qui pullulent quotidiennement dans certaines feuilles de chou...

— Et qui sentent à plein nez la huitième chambre, à moins que ce ne soit la neuvième! articula le sous-préfet.

— C'est mon opinion aussi, mes très chers, et je ne sais comment, il y a huit jours, ayant lu cette matrimoniale réclame dans le *Tonnerre Parisien*, je fus pris d'un immense désir de connaître « Mademoiselle de T*** » ... J'écrivis, sous un pseudonyme quelconque, à M. A. P. 34, que je me posais en prétendant...

— Et le A. P. 34, sourit Myrtil, a immédiatement répondu au pseudonyme de lui envoyer deux ou trois louis pour aider à la voix du *Tonnerre?*

— Pas du tout! Courrier par courrier, je reçus une nouvelle missive me donnant rendez-vous, le surlendemain matin, à onze heures, passage des Princes.. Je devais distinguer l'individu à un numéro du *Tonnerre* qu'il tiendrait ostensiblement déplié, non loin de la Fabrique de pipes...

— Tu y es allé?

— Parfaitement.

— Et tu as vu l'homme... ou la femme ?

— Comme je vous vois, et c'est là où l'historien se révèle... Savez-vous quel est ce A. P, 34?

— Mais oui! Campion le Borgne! dit Philibert.

— Ou Collet-Migneau, ou Mme Le Hardier, la femme d'affaires, la grande israélite! continua Myrtil.

— Vous n'y êtes pas, et quand vous passeriez en revue tous les brasseurs d'opérations louches et de mariages physiques et chimiques, toute la petite et toute la haute Bande, vous ne devineriez pas davantage... Vous ne devineriez pas, malgré les initiales exactes, car le A. P. 34 — un monsieur de notre monde — agit en dehors de ses habitudes mondaines... Allons, voici la devinette... Piédeleu! Maître Adolphe Piédeleu!

— L'ancien avoué de Rouen?

— Le conseil et l'ami intime de la princesse?

— Le vice-président du Cosmopolitain-Club?

— Piédeleu, avoué honoraire?

— Piédeleu, chevalier de la Légion d'honneur?

— Lui-même, en chair, en os... et en procédure!

La Noüe, Baucresson et Zamor avaient vidé quelques nouvelles coupes de champagne; le sous-préfet observa :

— Maître Piédeleu ne t'attendait certainement pas, et il a dû faire une grimace?

— Non ! Il est venu à moi, la main ouverte, avec sur ses lèvres le sourire de mouton malade que vous lui connaissez, le sourire qui présage un bêlement d'audience. « — A la bonne heure, monsieur de La Noüe, a-t-il bêlé, vous êtes jeune, et vous avez la sagesse des vieux ! — Dame, ai-je répliqué, mon cher maître, un million... — Un million, mais vous n'ignorez pas qu'il y a une... petite... tache ? — Oh ! vous savez, moi, depuis que je travaille dans la diplomatie, je me moque des préjugés ! — Eh ! eh ! vous irez loin, mon ami... C'est du Talleyrand, c'est du Bismarck, ça !... — Le million... — Oui, vous n'oubliez pas le million... — Et les espérances, maître, et les es-pé-ran-ces?... » A ce moment, ce diable de mouton s'est aperçu que je me payais sa laine, et il m'a été impossible de lui arracher le nom de la demoiselle et le secret de la tache qui la flétrit.

— L'histoire de « Mademoiselle de T*** » commençait bien, mais elle se termine assez mal ! Elle est oiseuse, l'histoire ! dit le sous-préfet.

— Hélas !

Depuis un instant, Zamor réfléchissait. Tout à coup, il bondit sous le choc d'une idée :

— Lumière ! lumière ! Ecoutez le deuxième chapitre de l'aventure... Ce matin, j'ai eu la visite de notre ami commun Léopold de La Faye, notre éternel tapeur ; il venait m'emprunter cent cinquante louis...

— Que tu lui as refusé, naturellement ? fit Thibault.

— Je ne les avais pas ; sans quoi, je les lui aurais donnés, car il s'agit pour lui d'un mariage ; ce soir même, Léopold doit être présenté, ici, chez la princesse Alexandrine Stradowska, à sa fiancée... Et par qui, mes bons ? Par Piédeleu ! par Adolphe Piédeleu !

Philibert se frottait les mains :

— C'est moins idiot ! L'aventure se corse !

— Rien n'est plus simple ! éclata le chef adjoint aux Affaires étrangères... Le baron de La Faye aura lu l'annonce Piédeleu, et, comme il est arrivé au dernier degré du décavage, il saute l'obstacle, c'est-à-dire la tache, et il épouse, voilà !

— Et nous allons connaître l'héroïne ! fit Zamor.

— Elle m'intéresse ! dit Baucresson.

Tous trois passèrent dans la salle de bal, et ces jeunes hommes de bonne éducation, mais que le champagne avait rudement émoustillés, se mirent à examiner toutes les demoiselles qui circulaient au bras de leurs danseurs : ils se les indiquaient avec des gestes drôles, observant les regards, les attitudes, les manières de rire, de causer, d'agiter l'éventail, et aucune émotion de ces vierges brillantes ne trahissait le mystère.

Et comme les faiseurs de charade, un peu lassés de leur curiosité inutile et

indiscrète, se dirigeaient vers la salle de jeu, Thibault de la Noüe, séparé de ses amis, se heurta contre le marquis Raphaël de Méran : il voulut l'éviter, mais l'autre lui prit le bras et ne le lâcha pas.

Ce gentleman, sanglé dans un habit que moulait sa haute taille, était de lignes parfaites, d'une de ces régularités académiques qui sont l'orgueil des gravures de mode. Sur le blanc plastron de sa fine chemise descendait une belle barbe noire, et la couleur des cheveux s'harmonisait avec la nuance de la barbe. Pas un poil, pas un trait, pas un pli ne se donnait libre carrière : les yeux avaient toujours le même regard aimable, les lèvres, le même sillon, la démarche, le même ressort, et seul, le nez, par une erreur du copiste, risquait une longueur exagérée.

— Cher ami, je vous tiens ! Je vous garde ! Quoi de neuf?

— Rien, marquis.

— Tant pis ! vous n'avez pas rencontré ma femme ?

— J'ai eu l'honneur de saluer tout à l'heure M[me] la marquise de Méran...

— Et ma belle-fille, sans doute !

— La demoiselle qui se trouvait près de la princesse?

— Oui.,. Elle fait, ce soir, sa première entrée dans le monde... Nous avions le devoir de l'accompagner...

Le marquis Raphaël, heureux de changer le tour de la conversation, arrondit le bras, et de l'ongle de son index, un ongle merveilleusement taillé en pointe, se gratta le bout du nez. Ce geste habituel, une sorte de tic, fit surgir la blancheur d'une manchette, et tandis que le jeune homme, cherchant à s'esquiver, égarait un œil sur le plastron raide du snob :

— Vous admirez mon linge !... Hein? Quel brillant! quel éclat! Un véritable miroir !... Et mes chaussures !... Voyez-vous, il n'y a que Londres pour nous cirer et nous blanchir ! Il n'y a que Londres !

Il entraîna Thibault de la Noüe, se rapprochant de l'endroit où il avait laissé sa femme et sa belle-fille, mais les dames n'étaient pas encore revenues à leurs places : la demoiselle dansait, et la marquise Laure de Méran se promenait au bras d'un gros monsieur décoré, à face glabre et moutonnière, marquée de la petite vérole, et dont les cheveux gris, des cheveux de savant ou d'apôtre, tombaient en boucles laineuses, sur le col d'un habit noir de forme surannée.

La marquise demanda :

— Enfin, viendra-t-il ?

— Il viendra... Je l'attends à minuit.

— Il sait tout?

— A peu près, madame.

— Et... il n'a pas vu d'obstacles?

— M. le baron Léopold de La Faye est un gentilhomme assez hardi pour

braver des préjugés d'ailleurs... stupides ; il est assez généreux pour pardonner... pour oublier, et si M[lle] Henriette lui convient — et elle lui conviendra — rien ne pourra empêcher le mariage.

— Ses parents?

— Il a encore un oncle très riche, mais l'oncle lui a coupé les vivres...

— Oh! mon ami! oh! mon cher monsieur Piédeleu, il ne faudrait pas me tromper! Vous savez quel intérêt puissant j'ai à marier ma fille, et cependant, pour rien au monde, je ne voudrais la donner à un homme indigne d'elle!

— D'après mes renseignements, M. de La Faye a toutes les qualités morales, et il doit rendre une femme heureuse... Seulement, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, en dehors de son oncle, il n'est pas riche... il n'a pas un sou...

— Eh! que m'importe l'argent! Ce que je veux, c'est le bonheur de ma fille!... Je vous le répète, mon cher monsieur Piédeleu, êtes-vous sûr, bien sûr de vos renseignements?

Ici, l'ex-avoué eut une indignation, mais il se contint, et, suivant la marquise, l'invitant à s'asseoir en un fauteuil isolé, il gronda d'une voix basse où sifflait son ardeur de vieux procédurier :

—Madame, est-ce que vous me croyez capable de vous engager dans un affaire qui ne présenterait pas toutes les garanties, moi, le vieil ami de votre famille?... Alors, mieux valait vous adresser à des étrangers!

— Excusez-moi, cher maître.

Et Piédeleu, solennel, comme autrefois devant les juges :

— J'ai été l'avoué de monsieur votre père, l'avoué de madame votre mère, la duchesse Isabelle de Francade, et c'est pourquoi le conseil de famille, en l'absence de parents, m'a nommé tuteur du comte Jean de Tracy, votre premier mari... Cette mission délicate, je l'ai acceptée, et je m'en acquitte, j'ose le dire, avec zèle, désintéressement et loyauté...

— Je n'en doute pas... Mais ne parlons plus de l'absent! Occupons-nous de ma fille... Elle n'est pas encore prévenue de la rencontre... Nous aurons toujours le temps de la décider à ce mariage...

— Donc, madame, pour ce soir, nous nous en tiendrons à une simple présentation?

— Oui, et, dès demain, je parlerai à Henriette.

— Mademoiselle votre fille n'aime personne?.. Vous ne soupçonnez pas la moindre...

— Eh! comment voulez-vous que mon Henriette ait eu la moindre idée d'amour?... Toute sa jeunesse, elle l'a passée au couvent, et je l'ai retirée depuis une semaine...

— Tout ira bien.

— Dieu vous entende!

Mme de Méran avait repris sa place dans le hall, et bientôt sa fille Henriette, conduite par un cavalier, vint s'asseoir auprès d'elle.

Henriette arrivait, émue et rougissante, à la fois effrayée et charmée de tant de visions nouvelles. Les fleurs et les clartés l'étourdissaient; la musique l'énervait; sa vue se troublait; ses oreilles bourdonnaient, et ses jambes étaient si faibles qu'elle s'étonna d'avoir pu suivre son danseur.

Au milieu des êtres et des choses, elle se comparait à ces pauvres oiseaux de nuit que, l'autre jour encore, elle voyait, au matin, dérangés de leurs sombres retraites, voleter, éperdus dans la lumière, et se heurter, éblouis, contre les arbres et les hautes murailles du couvent. Oh! comme elle avait dû paraître sotte à ses danseurs, lorsque, tout à l'heure, ils célébraient des gens présents à la fête, des gens illustres, et que, seule, elle ignorait! Diplomates, hommes de guerre, politiques, financiers, savants, écrivains, artistes, tout le drapeau glorieux de la princesse venait de défiler, se pavanait çà et là, en des groupes, et autour de la danseuse le tumulte des conversations montait, s'enflait, puis se calmait, pour grossir de nouveau, avec des harmonies multiples qui rappelaient à la pensionnaire la voix de l'Océan, une voix lointaine exhalant son murmure, sous les cloîtres de l'abbaye.

Et, dans le bouleversement de la réalité et du rêve, devant ses yeux mi-clos, la mer humaine et joyeuse s'étalait, papillonnante, miroitante, étincelante, animée de lueurs versicolores, de têtes fleuries, blondes ou brunes, d'habits noirs ou rouges, d'épaules nues, de bras haut gantés de blanc, de poitrines chamarrées de décorations, de velours, de dentelles, de satins, de perles, de diamants, et tout cela tournoyait au soleil électrique, en d'énormes vagues vivantes.

Des idées assombrirent Henriette, et sa pensée la reporta aux premiers jours de son enfance, dans un château de Normandie, à côté de son père, de ce père si bon et si tendre, et dont on ne lui parlait plus jamais! Un soir d'automne, il avait disparu, tandis que, petite fille, elle jouait au fond du jardin. Souvent elle demandait : « Où est papa? », et toujours, sa mère lui disait tristement : « Il est en voyage.... » Elle interrogeait grand'mère, mais grand'mère, accablée de honte et de douleur, perdait la tête; elle interrogeait les serviteurs, et tous gardaient le silence. Puis, quelques années passées, un grand monsieur vint au château, et, un jour, la mère dit à sa fillette, en indiquant le bel étranger : « Ton père est mort, et je te donne un autre papa! » Elle se révoltait, criait : « Ce n'est pas mon papa! » On la mit au couvent; on l'y inscrivit sous le nom de « Méran », et on ne la fit plus sortir, jusqu'à l'heure où la marquise et son conseil, Me Piédeleu, décidèrent de la marier.

— Henriette! Voyons, Henriette! dit Mme de Méran, qui touchait le bras de sa fille du bout de son éventail.

Henriette sursauta, tirée de son rêve, et aperçut devant elle M. Piédeleu accompagné d'un beau jeune homme.

— Mesdames, commença l'ex-avoué, permettez-moi de vous présenter mon ami M. le baron Léopold de La Faye, qui sollicite l'honneur de vous offrir ses hommages.

Le baron s'inclina profondément, et la marquise répondit :

— Sous vos auspices, mon cher maître, M. de La Faye est certain de trouver auprès de nous le plus sympathique accueil.

Elle observait le galant matrimonial; elle le vit très correct, de moyenne taille, de formes robustes et séduisantes, vêtu d'un habit neuf à collet de velours, le dernier genre, avec un visage distingué, une chevelure et des moustaches blondes, un nez fin et droit, de grands yeux bleus, tour à tour énergiques et tendres : il était et il lui parut charmant.

M. de La Faye arrêta un long regard sur Henriette, et la jeune fille, d'abord interdite, puis agacée par cet examen, leva les yeux et ne les baissa plus.

Alors, Léopold, d'une voix douce pourtant, mais qui retentit aux oreilles d'Henriette, comme une menace insolente :

— Vous me comblez, madame la marquise, et votre bienveillance m'encourage à vous prier de vouloir bien être mon interprète auprès de mademoiselle votre fille et de lui demander pour moi la première danse?

— Tu entends, mon enfant? interrogea la mère.

— Oui, maman, mais monsieur voudra bien m'excuser... Je suis fatiguée... Je ne danserai plus ce soir.

— Il le faut, Henriette! dit rapidement la marquise à l'oreille de sa fille, pendant que, de l'autre côté, la princesse Stradowska minaudait :

— Faites cela pour moi, mademoiselle?

Gracieusement, le baron insistait ; Henriette accepta son bras, et tous deux allèrent prendre place à un « Lanciers » qui s'organisait.

L'ex-avoué échangea un coup d'œil avec la maîtresse de maison, et, se tournant vers la mère d'Henriette :

— Madame la marquise, mon jeune ami Léopold de La Faye a-t-il l'heur de vous plaire?

— Mais oui. Il est très bien, ce jeune homme !

— Très bien ! déclara le marquis Raphaël, debout derrière le fauteuil de sa femme. Très bien, le baron! Je gage qu'il se fait blanchir à Londres!

— Ah! vous étiez là, monsieur?

— Oui, chère amie, et dans l'admiration de vos épaules liliales qu'on dirait sorties d'un bloc de Paros?

— Où avez-vous encore pris cette belle phrase?

— Mais, nulle part, chère amie, nulle part? Ah! si! Je viens de l'entendre... Elle est d'un garçon spirituel, M. de La Noüe, mais la phrase, je la prononce



Il tira de son portefeuille un petit morceau de journal plié avec soin.

beaucoup mieux que lui! Ce La Noüe, je le tenais... Il m'a glissé des mains comme une anguille!

— Ce que je comprends ça? dit Piédeleu, en s'éloignant.

Thibaut de La Noüe, échappé des griffes du marquis, avait rejoint Myrtil Zamor et Philibert Baucresson : les trois amis venaient d'assister à la présentation de M. de La Faye à la famille de Méran; ils connaissaient l'héroïne compromise, et ils en demeuraient estomaqués, pleins d'incertitudes.

— La fille de la marquise de Méran? soutenait le petit diplomate, mais c'est une erreur, une calomnie! Ce serait d'un raide!

— Une pensionnaire! dit le musicien.

— Elle a de beaux yeux, observa le sous-préfet... Léopold n'est pas à plaindre!

— Mais la tache...

— Il est impossible qu'il s'agisse de M[lle] de Méran!

— Je ne le crois pas non plus! ajouta La Noue... D'ailleurs, le nom commence par un « T » et non par un « M »... Ah! voici mon Piédeleu... Je vais l'interviewer...

Devant son mystificateur, l'homme grêlé eut un mouvement de contrariété, mais, ne voyant pas le moyen de fuir, il bêla :

— Enchanté, monsieur de La Noüe? Véritablement enchanté... Et par quel hasard?

— Ce n'est pas un hasard, puisque je viens à toutes les soirées de la princesse.

Et lui tapant sur l'épaule :

— Farceur, va! Si vous m'aviez dit, l'autre jour, que la fille de M[me] de Méran était la personne en question, c'est-à-dire « M[lle] de T... » je me serai peut-être décidé!

L'ex-avoué, tout pâle, saisit les mains du jeune homme :

— Je vous en supplie, monsieur... au nom de tout ce que vous avez de plus sacré... pas un mot!... De grâce!

— Donc, c'est elle?

— Oui.. Mais... silence!

— Est-ce que vous me promenez pour un vieux drôle de votre trempe? lui jeta La Noüe... Votre métier ne m'intéresse pas!

Zamor et Baucresson attendaient Thibault; celui-ci vint leur donner sur la consultation Piédeleu une réponse évasive, et la curiosité les poussa à se ranger parmi les gens qui faisaient cercle autour des danseurs.

Ils entraînèrent, au passage, un de leurs amis, M[e] Edgard Vauzelet, un jeune avocat à la moustache brune, aux yeux hardis et intelligents, à la musculature virile.

Sous-préfet et musicien, les langues déliées par le champagne, bavardaient.

Le mot « tache », ils le prononcèrent, plusieurs fois : Henriette, naïve, s'imagina que sa robe était tachée, et son regard d'enfant ne découvrit sur elle que d'immaculées blancheurs; mais le nom de Méran éveilla son attention, et, en même temps celle de Vauzelet; Henriette rougissait, frissonnait d'inquiétude.

Edgard tressaillit à un souvenir, et il gronda, penché vers ses amis :

— Taisez-vous !

M. de La Faye n'avait rien entendu, et il reconduisit la danseuse toute bouleversée.

Selon son habitude, la princesse Alexandrine circulait au milieu des groupes avec sur les lèvres quelque chose d'aimable pour chacun ; elle allait, venait du hall au fumoir, à la salle de jeu, au buffet, soulignant la bonne parole d'un petit accent gentil, moitié parisien, moitié russe.

Après le cotillon, un souper, par petites tables, devait réunir les invités au premier étage de l'hôtel. La princesse montait examiner le service, lorsque dans l'antichambre précédant la monumentale salle à manger, elle trouva Piédeleu occupé à grignoter un biscuit et à s'arroser de madère.

— On voit, dit-elle, que l'amour ne vous coupe pas l'appétit !

— Je me sentais faible, madame.

— Mangez? buvez ! Je vous abreuve et je vous nourris !

Cet ancien avoué, ce malin procédurier qui adorait la noble Slave, qui voulait l'épouser, qui se ruinait et ruinait les autres pour elle, sans obtenir la moindre faveur, elle le traitait comme son domestique.

— Eh bien, la voilà contente votre Mme de Méran !

— Oui, ça a bien marché !

— Qu'est-ce le La Faye ?

— Un ponte du Cosmo... Un ponte malheureux...

— Vous m'amenez de jolis citoyens ! Bah ! ça m'est égal... Et comment vous êtes-vous procuré le La Faye?

— Par une annonce dans le *Tonnerre Parisien*... J'ai évité ainsi les démarches inutiles... Du moment que le jeune homme venait à moi, sur l'appel du journal, c'est que le jeune homme ne demandait qu'à marcher.

— Evidemment ! Et, grâce à mes salons, à l'ambiance d'un milieu distingué... Enfin, j'espère que vous saurez reconnaître...

— Mais, s'écria-t-il, tout ce que je possède, madame, je le mets à vos pieds!

Elle le toisait de sa hauteur :

— Avec mes relations, je n'ai pas besoin de vous, ni de votre argent ! Vous êtes né dans la basse classe et vous y resterez!

Il balbutia :

— Tout le monde ne peut pas naître prince, et j'espérais, madame, que vous daigneriez... m'élever jusqu'à vous?

— Mme Piédeleu... Voyez-vous ça!

— Si mon nom n'est pas illustre, il est intact... Je suis avoué honoraire... chevalier de la Légion d'honneur...

La princesse lui éclata de rire au nez :

— Piédeleu, soyez archimillionnaire... Ça vous décrassera, et nous verrons! « Mes relations! » Elle parlait toujours de ses relations, et c'était, aux yeux illuminés du procédurier, une correspondance superbe, chiffrée, d'allures authentiques, des lettres de reines et d'impératrices où Les Majestés nommaient la Stradowska : « Ma cousine », lui confiaient leurs secrets les plus chers et le vieil homme, égaré par l'amour, obéissait, tel un esclave, à cette royale aventurière.

— Insultez-moi! accablez-moi! sanglota-t-il... Je vous adore!

Alexandrine descendait; il l'escorta, humble et craintif.

En bas, le cotillon battait son plein lorsque la princesse rejoignit la famille de Méran, prête à partir.

— Déjà? reprochait l'idole de Piédeleu.

La marquise, ayant prétexté la grande fatigue d'Henriette, si peu habituée aux plaisirs mondains, quitta le bal, suivie de son mari et de sa fille.

Au vestiaire, le gentilhomme arrachait des mains d'une domestique la sortie rose de sa femme, et en couvrait les épaules admirées :

— Laure, ma belle Laure, c'est à moi, à moi seul qu'il appartient de vous servir!

Sous la pluie des éloges, sous le torrent des politesses et des fadeurs classiques, elle dit :

— On n'aime pas comme ça!

— Comment, on n'aime pas comme ça?

— Mais non... Pas tout le temps!

Dans la voiture, les deux femmes se taisaient; le marquis donna libre cours à son snobisme, rééditant et glorifiant des banalités et des platitudes, s'enorgueillissant de la pensée des autres, incarnant le type bien parisien et qui manque aux *Caractères* de La Bruyère et aux *Maximes* de La Rochefoucaud : L'Homme-Reflet.

Mme de Méran en était lassée, énervée. Henriette le devina; mais elle, la dame frivole, ne pouvait remarquer l'agitation extrême de sa noble créature, et c'est avec la plus grande surprise que, de retour à leur hôtel du boulevard Malesherbes, elle vit Henriette se pencher vers elle et l'entendit murmurer d'une voix étranglée par les sanglots :

— Mère, il faut que je te parle...

— Il est bien tard... Demain...

— Non.. tout de suite!... Je t'en prie?

— Soit! D'ailleurs, j'ai à te parler, moi aussi...

Elles répondirent au salut de M. de Méran, et la jeune fille commença, loyale et très brave :

— Pourquoi m'as-tu obligée à danser avec M. de La Faye?

— Parce que le baron est le mari que je te destine.

— Et pourquoi désires-tu me marier?

— Ma fille, tu vas avoir dix-sept ans, et à ton âge, j'étais déjà mariée, moi

— Avec... mon père?

— Oui... avec ton père... Je suis seule, hélas! à veiller sur toi, et c'est mon devoir de te choisir un mari.

— Tu en as donc assez de moi? tu veux donc m'éloigner, me chasser encore?

La marquise enveloppa Henriette de ses bras, et entre des larmes et des baisers :

— Mais, malheureuse enfant, je t'aime de toute mon âme!

Henriette se dégagea doucement, et, pleine d'amertume :

— Je te crois, maman, bien que tu ne me l'aies guère prouvé.

— Ne m'accuse pas, Henriette, je t'en supplie, ne m'accuse pas! Ce que j'ai fait était nécessaire!

— Comme il est nécessaire que je me marie?

— Le baron de La Faye est digne de toi.

— Je n'épouserai jamais que l'homme que j'aimera

— Enfant, tu aimeras M. de La Faye!

— Est-ce qu'il m'aime, lui? Il m'a vu, ce soir, pour la première fois! Ce qu'il cherche, sans doute, c'est ma dot... le million!

Etrangement embarrassée, la mère eut recours à un artifice de langage :

— Tu es injuste, chérie... M. de La Faye te savait bonne, jolie, spirituelle, et ce soir, il t'a trouvée adorable...

— Assez! oh! assez de mensonges! éclata Henriette. Il y a autour de moi un mystère que j'entends éclaircir! Du reste, tout est mystérieux dans ce qui est arrivé chez nous, depuis la mort de mon père! Vous m'avez éloigné de vous pour m'enfermer en un couvent, et sous un nom qui n'est pas le mien! Ma présence vous pesait au château, et je n'étais pourtant pas bien gênante, bien encombrante!... Souvent, au milieu de ma solitude, je me suis demandé comment il se faisait qu'une mère qui paraissait aimer son enfant — car je me rappelais vos caresses et vos baisers! — se fût brusquement décidée à se séparer de moi, toute petite?... Votre mariage avec M. de Méran, peut-être!... Non!... Vous connaissiez ma docilité, mon respect, et vous étiez certaine que, malgré mon chagrin de voir un autre homme à la place de mon père, je me serais habituée peu à peu à la présence de l'étranger, et que je lui aurais caché, pour l'amour de vous, ce qui se passait en mon cœur! Eh! quoi, alors? J'ai le droit

de vous interroger aujourd'hui, que vous voulez m'éloigner par le mariage comme jadis vous m'avez éloignée par le couvent; j'ai ce droit, madame, et je vous demande compte de l'isolement dans lequel vous m'avez laissée — isolement qui a, du moins, ce bon côté d'avoir trempé mon âme et de m'avoir rendue courageuse, assez forte, même pour vous résister!

La marquise demeurait là, agitée, nerveuse; sa poitrine se soulevait en de profondes oscillations, et de grosses larmes roulaient sur ses joues décolorées; Henriette voyait que sa mère avait quelque chose à lui dire, quelque chose de terrible, puisque les paroles ne pouvaient sortir des lèvres tremblantes.

— Enfant, sais-tu pourquoi j'ai épousé le marquis de Méran?

— Parce que vous l'aimiez, sans doute.

— Je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais M. de Méran!

— Alors, pourquoi?

— Pour la raison qui fait que je te supplie de devenir l'épouse de M. de La Faye!

— Ils ne mentaient donc pas, dit Henriette, plus verte que l'herbe, ils ne mentaient donc pas les hommes qui, au bal, en parlant de notre famille, ont prononcé le mot : tache?

— Non, ils ne mentaient pas, gémit la marquise.

Et, très grave :

— Henriette, j'ai épousé le marquis de Méran pour me débarrasser du nom que je portais!

— Celui de mon père?

— Oui, celui de ton père, et ce nom, tu dois le quitter aussi, car il est déshonoré! M. de Tracy n'est pas mort comme on te l'a laissé croire jusqu'à présent... Ton père est... au bagne!

II

Henriette avait écouté, sans la force d'une parole, la révélation de la marquise, elle ne demandait aucun discours, aucun témoignage; elle n'exigeait aucune preuve du crime de son père, et elle se laissa conduire par Mme de Méran jusque dans sa chambre virginale, au premier étage de l'hôtel, sur les jardins : là, toutes

deux s'embrassèrent, et Mlle de Tracy, ayant refusé l'aide des servantes, resta debout, en toilette de bal, immobile, glacée.

Dans le grand silence de cette nuit d'hiver, un changement physique et moral s'opérait en la jeune fille, une réaction brusque et violente. Elle eut un étourdissement; le parquet flottait sous ses jambes; elle luttait pour ne pas défaillir, se traînant vers la couche; mais ses muscles et ses nerfs se détendirent, ses pensées mêmes l'abandonnaient, ses yeux se voilèrent; elle tomba.

Quand elle revint à elle, un doute assaillit son esprit. Les paroles de la mère, ces paroles maudites : « Ton père est au bagne! » les avait-elle réellement entendues? N'était-elle pas plutôt le jouet de son imagination surexcité? Vaincue par la lassitude de cette nuit bruyante, ne s'était-elle pas endormie, en rentrant dans sa chambre, sans avoir eu le temps de se déshabiller? N'avait-elle pas rêvé, et maintenant encore, n'était-elle pas sous l'étreinte d'un abominable songe?

Mlle de Tracy se releva et alla appliquer son front brûlant sur l'une des vitres de la fenêtre où la gelée de novembre gravait les arabesques de sa flore céleste. Les jardins dormaient, et, au clair de lune, les squelettes des arbres, comme des vieillards tristes, imploraient la lumière et la vie. Au tableau enchanteur du bal succédait, en ce coin de terre parisienne, la mort de la nature, et une voix qui n'était plus seulement la voix maternelle fragile et douce, mais l'ouragan déchaîné d'une puissance mystérieuse et souveraine, une voix traversait ce deuil, et hurlait à Henriette, l'emplissant toute de son glas funèbre, et la réveillant de sa léthargie : « Ton père est au bagne! »

A genoux devant le Christ, devant la Vierge, elle entendait la même chanson : « Ton père est au bagne! », et ces mots revenaient, tonnaient, l'accablaient avec des lourdeurs de marteau.

Le jour naissait, un jour gris et sinistre, chargé de brumes gonflées de neige, et Henriette, blanche de froid, la tête bourdonnante, les paupières rougies, les bras tremblants, les jambes molles, attendait, assise, l'heure du réveil.

Une cérébralité lumineuse et consciente l'animait. Rien ne l'autorisait à imaginer que la mère, qui l'avait trompée charitablement avec l'histoire du mort, lui mentirait de nouveau, avec l'histoire du forçat. Oui, son père vivant était au bagne! Mais son père était innocent; mais son père était une victime, un martyr! Tout le disait à son pauvre cœur — l'orgueil de son sang généreux et pur, ses souvenirs de petite fille adorée, sa jeunesse loyale; tout le disait en elle, sa chasteté de vierge, sa foi de chrétienne; tout le disait, tout le criait, sa piété filiale, outragée, sa bravoure dans le malheur, son espérance en la rédemption, Dieu lui-même!

Elle s'incriminait, la grande demoiselle, d'avoir été un moment abattue sous le choc; elle aurait dû interroger sa mère, apprendre d'elle, et en même temps que la flétrissure, l'erreur de la justice — et protester!

Mais, du moins, en la famille, personne n'avait accepté le verdict des juges. Sa mère, sa grand'mère, la duchesse de Francade, ces deux patriciennes allaient la consoler et lui dire : « Les hommes ont menti ! » M. de Méran, le nouvel époux, ne devait pas admettre d'autre croyance ! Oh ! oui, toute la parenté, même cette grand'maman dont l'âge oblitérait la mémoire, retrouverait une lueur, une indignation, et cela lui ferait du bien à elle d'entendre, au milieu de ses angoisses et de ses larmes, une révolte familiale ; cela lui donnerait l'énergie nécessaire à la grande mission qu'elle entrevoyait et acceptait, vaillante.

Au dehors, il faisait très clair ; les moineaux pépiaient sur la croisée, les pattes dans la neige, et l'on entendait le va-et-vient des hommes d'écurie, les uns balayant la cour, les autres pansant les chevaux, astiquant les harnais ou lavant les voitures.

Henriette sonna et dit à la femme de chambre qui entrait :

— Voyez si ma mère peut me recevoir ?

— Mademoiselle ignore sans doute qu'il ne fait jour chez la Mme la marquise qu'à dix heures, ordinairement, et pas avant midi, les lendemains de bal.

— Elle dort ! elle peut dormir ! gronda Henriette.

Et tout haut, à la servante :

— Ma grand'mère, Mme la duchesse de Francade, est trop âgée, n'est-ce pas... trop bouleversée... pour se souvenir du passé ?

— Madame la duchesse ne se souvient de rien, et Léontine la garde comme on garde les enfants...

— Thérèse, dès que ma mère sera levée, vous viendrez me prévenir.

La femme de chambre s'inquiéta :

— Mademoiselle est toute pâle... Le lit n'est pas défait... Mademoiselle ne s'est pas déshabillée... Mademoiselle serait-elle malade ?

— Non, mais, cette nuit, en rentrant du bal, j'étais tellement fatiguée que je me suis endormie sur un fauteuil, et tout à l'heure j'ai été réveillée par le chant des oiseaux... Thérèse ?

— Mademoiselle !

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de ma mère ?

— Depuis deux ans, mademoiselle.

— Il doit y avoir des domestiques plus anciens que vous dans la maison !

Ce fut Mme de Méran qui répondit, arrêtant la conversation par son arrivée subite. Elle s'était enveloppée, à la hâte, d'un peignoir ; elle, si coquette n'avait pas pris le temps de rafraîchir et d'orner ses grâces matinales, et la pâleur de ses traits et ses yeux battus affirmaient qu'elle aussi venait de vivre une nuit sans sommeil.

— Pourquoi interroges-tu cette fille, Henriette ?... De telles familiarités sont déplacées !



Me Adolphe Piédeleu, ce matin-là, assis devant la cheminée flambante.

D'un signe, elle congédia Thérèse, et comme elle cherchait à détourner avec des phrases équivoques la pensée obsédante, Henriette la ramena à la question:

— Mère, je veux tout savoir... tout!

— Je n'ai rien à ajouter à ce que je t'ai dit.

— Vous m'avez dit seulement que mon père se trouvait parmi les voleurs, les faussaires et les assassins, et j'ai le droit de vous demander pourquoi il a été condamné ?

— Je ne te répondrai pas.

— Vous parlerez!

— Non!

— Vous parlerez, mère, ou bien je m'adresserai aux étrangers, aux domestiques eux-mêmes !

— Dieu merci, les domestiques nouveaux ignorent notre malheur, et les etrangers... les rares amis qui fréquentent chez nous, auront pitié de ta jeunesse et de ton infortune !

— Je n'ai pas besoin de pitié, et si votre entourage garde le silence, je me renseignerai au dehors ! Encore une fois, mère, j'aime mieux apprendre de vous, et de vous seule, le crime pour lequel mon père est au bagne? Parlez, madame, parlez !

— M. de Tracy a été condamné... pour assassinat..,

— Un assassin, le comte de Tracy ? Allons donc! Est-ce que vous avez cru une chose pareille ?

— D'abord, non... Mais les preuves étaient là, nombreuses et irréfutables...

— Mon père a avoué?

— Non... Jamais !

— Eh bien, alors?

— Hélas, vingt personnes se sont présentées, et leurs témoignages devaient le confondre...

— On a menti!... Ah! si j'avais été là, grande, forte et résolue comme aujourd'hui, j'aurais bien su le protéger, démasquer ses accusateurs et faire éclater la vérité!

— Imagines-tu donc, ma pauvre Henriette, que ta mère n'a pas rempli son devoir, tout son devoir?... J'ai mandé à Rouen le meilleur avocat de Paris... un ami de collège de ton père... Moi-même, j'ai vu le procureur général, le président des assises... mais... contre l'évidence...

Henriette se redressa de toute sa taille et, l'œil allumé, d'une voix terrible:

— Madame, il fallait attendre, il fallait espérer, il fallait lutter, au lieu de sanctionner par votre divorce et un second mariage le crime de la justice !

— Oh !

— Oui, vous étiez la dernière à qui il appartenait d'abandonner toute espérance, car ceux qui doutaient encore ne pouvaient plus douter au spectacle de votre union nouvelle, de votre désertion !

Ces paroles vengeresses, Mme de Méran les écoutait, la tête baissée ; elle gémit :

— Je suis bien punie, va !...

Et après avoir révélé à sa fille que le comte de Tracy expiait au bagne, et à perpétuité, l'assassinat d'un grand-oncle, elle se lança dans un éloge enthousiaste des premières années de son mariage initial. On s'aimait, on s'adorait ! Quelle joie lors de la naissance d'Henriette ! Que de rêves charmants ! Tout à coup, la foudre tombait en ce milieu d'amour et d'bonneur, et elle, par crainte de la solitude, avec le désir de vaincre les amertumes de son bonheur flétri et d'abriter sous un nom nouveau l'orgueil de sa race blessée, obtint le divorce et choisit un nouvel époux.

Maintenant, elle établissait un parallèle entre les deux gentilshommes, entre le premier mari, spirituel, original, distingué, de haute et noble allure, et le second, très correct, d'une correction monotone, et, pour tout dire, d'une banalité énervante.

Si la marquise donnait toujours aux secondes noces l'excuse du blason taché, elle oubliait d'ajouter que le changement de nom aurait pu lui être accordé, en dehors du mariage : en effet, son conseil, Me Adolphe Piédeleu, le tuteur légal de M. de Tracy, ne lui avait pas laissé ignorer que la loi autorise, en pareille matière, les modifications de l'état civil ; mais la question du nom lui permettait de masquer une erreur tardive sur le deuxième conjoint — l'ombre de la divorcée et son remords.

Mlle de Tracy, qui prenait un intérêt médiocre aux lassitudes de l'épouse, n'osait pas imposer à la mère une histoire détaillée du crime, et elle observa :

— Je le trouve brave, moi, ce M. de La Faye, de vouloir bien m'épouser quand même ! Il sait tout, n'est-ce pas ?

— Oui... tout ! dit Mme de Méran.

— Très brave ou très... ignoble ! continua Henriette. Une femme ou une fille de forçat, aux yeux d'un prétendant, ce n'est pas la même chose, car l'épouse est en droit d'invoquer, un jour, sa naissance, et de déclarer : « Avant mon mariage avec cet homme, je n'étais pour lui qu'une étrangère ! » ; mais la fille, elle, — qu'elle le veuille ou non — est de la chair et du sang de l'homme, et ne peut dissimuler son origine !... Mon père, où est-il ?

— A Nouméa.

— Et... il y est pour toujours ?

— A moins que la clémence du Président de la République...

— Il connaît votre second mariage?

— Oui.

— Écrit-il quelquefois?

— Jamais.

— Alors, depuis douze ans, on ne s'est pas inquiété de lui... on n'a pas cherché à savoir de ses nouvelles?

— Si... M. Piédeleu en a eu plusieurs fois par le ministère de l'intérieur et le ministère des Colonies... Ils ont même échangé des lettres...

— Le Piédeleu qui a présenté, hier soir, M. de La Faye?

— Oui, c'est un vieil ami de ton père, le tien aussi... Il t'a vue, toute petite... Maintenant que tu sais ce que nous voulions te cacher le plus longtemps possible, rien ne t'empêche de lui écrire à ce malheureux!... Ce sera pour lui une consolation...

— Je vous remercie de songer à cela... après douze ans! gronda Henriette, vibrante de sarcasme... Je ferai mieux que de lui écrire... J'irai.

— Tu iras? tu iras? Où ça? cria la marquise.

— Là-bas... où il est.

— En Nouvelle-Calédonie ?

— Oui, en Nouvelle-Calédonie,

— C'est de la folie, Henriette!

— Non, madame, non! Je veux apprendre de la bouche de mon père s'il est coupable du crime dont il subit le châtiment, et selon ce qu'il me répondra, ou je lui pardonnerai et je m'enfermerai dans un couvent, ou bien, j'obtiendrai la réhabilitation du martyr et je l'aimerai comme il mérite d'être aimé!

— Je suis ta mère, ta tutrice, et je saurai bien te ramener à la raison!

— Vous êtes ma mère, c'est vrai, mais vous n'êtes plus sa femme à lui, et moi, moi... je m'honore d'être toujours sa fille!

Il y eut un silence.

Mme de Méran et sa fille, toutes deux plus calmes et bien résolues à ne pas trahir leurs émotions, se livrèrent aux soins des femmes de chambre et parurent en la salle à manger, pour le déjeuner de midi,

A l'entrée de la marquise, M. de Méran, vêtu d'un élégant costume matinal, s'avança, frais comme la gerbe de roses qu'il tenait à la main :

— Permettez-moi, chère amie, de vous offrir ces fleurs cueillies pour vous dans la serre...

Chaque jour, à midi, il offrait un bouquet — avec la même phrase

Elle prit les roses, d'un geste las, et après un « Merci, monsieur, » ordonna a une servante de les mettre tremper en un vase.

Le marquis se tournait vers Henriette :

— J'espère que ma charmante belle-fille a bien dormi, malgré les émotions d'une première soirée de bal?

— Oui, monsieur, très bien!

— Je le vois à votre visage gracieux et vermeil!

Il était toujours et sempiternellement ainsi, galant, empressé, dénué d'observation, frivole, nul. Le matin, il montait à cheval, rentrait à l'hôtel du boulevard Malesherbes, changeait de toilette et ne quittait plus sa femme jusqu'à l'heure de l'apéritif où il allait « raser dans les grands prix », suivant l'expression de M. de la Noue, ses collègues du Cosmopolitan-Club.

Toute la journée, la marquise le voyait enthousiasmé de l'éclat de son linge, préoccupé de l'élévation, de la courbe et des brisures de son col de chemise, du renouvellement quotidien de ses boutons de manchettes et de son épingle de cravate, enorgueilli du pli neuf de son pantalon et du luisant de sa barde noire; toute la journée, elle l'entendait murmurer les phrases des autres, et, la nuit, elle le surprenait, au moment du coucher, glissant sa belle barbe en un fourreau de soie, à l'instar d'un de ses amis du cercle.

Oh! combien elle eût préféré une vague houleuse à ce coin de lac limpide que pas un frisson ne troublait, et dont le miroir reflétait les ombres des vivants!

Le marquis Raphaël n'avait aucun vice; on ne lui connaissait pas même de défaut. Il n'était pas libertin, ni volage, ni joueur, ni gourmand, ni buveur, et les longues stations de table ne lui servaient qu'à lancer un madrigal échappé de ses papiers de famille, de la correspondance d'un aïeul à talon rouge et à jabot de dentelles.

Une seule fois, dans l'espace de huit ans, il s'anima d'une grande colère, parce que son linge blanchi venait de manquer le train et le bateau de Londres.

Près de ce reflet des humains, de ce grand snob, de cette merveille d'horlogerie mondaine, la pauvre Laure, ex-comtesse de Tracy, devait supporter une cruelle épreuve.

Il l'aimait, il l'aimait, il l'aimait! il l'aimait trop ! il l'aimait à la rendre hostile, réfractaire à l'amour !

On attendait la duchesse douairière Isabelle de Francade. Elle entra, emmitouflée d'une pelisse de soie vieil or, toute recroquevillée par le poids de ses quatre-vingts ans, coiffée d'un bonnet aux noires dentelles, la chevelure blanche et soyeuse, le visage osseux et jauni, les yeux un peu égarés, quelquefois sillonnés d'une lueur de braise mal éteinte.

La marquise et sa fille coururent au-devant de la duchesse qui les embrassa toutes deux; elles l'aidèrent à s'asseoir, et la vieille interpella en ces termes le marquis de Méran :

— Bonjour, Tracy ! Je ne vous ai pas vu... Comment allez-vous, Tracy ?

— Encore ce nom ! toujours ce nom ! soupira la marquise, irritée.

A table, la duchesse dit à Henriette :

— Pourquoi me nommez-vous « grand'mère » ? Vous voulez me tromper, mademoiselle... Vous êtes une de mes nièces, et non ma petite-fille... Henriette, elle, a cinq ans... C'est un mignon bébé !... Elle joue dans le parc... Tracy l'aime bien, son Henriette !... Il l'adore !...

Secouée et brisée par la catastrophe de son gendre bien-aimé, la douairière se croyait reportée à douze ans de distance. Pour elle, la maison du boulevard Malesherbes figurait le château de Tracy, aux environs de Dieppe, et le marquis Raphaël incarnait M. de Tracy lui-même, le premier époux de sa fille.

C'est en vain que Mme de Méran s'ingéniait à lui faire entendre une partie de la vérité, à lui jurer qu'elle parlait, non pas d'un forçat, mais d'un mort ; en vain, elle cherchait à éloigner de la pensée malade l'éternelle vision, Mme de Francadedédaignait le présent et revivait les années heureuses.

La mère d'Henriette gémissait Quel supplice ! Ah ! c'étaitbien la peine d'avoir et dans le seul but de changer de nom, épousé un homme qu'elle n'aimait pas. Vraiment, c'était bien la peine de se remarier, pour que le nom de l'autre — ce nom vengeur — éclatât à ses oreilles et la bouleversât, à tout propos !

Evidemment, le marquis Raphaël accueillait sans enthousiasme le nom de son prédécesseur, mais l'erreur ne l'inquiétait pas outre mesure, et quelquefois même, par bonté, le snob encourageait le rêve généreux et les douces illusions de la vieille dame.

— Tracy ?

— Maman.

— Vous n'allez pas à la chasse ?

— Non... demain.

— Tracy, quelle heure est-il ?

— Une heure, maman.

— Tracy ?

— Oh ! c'en est trop ! rugit la marquise, hors d'elle-même.

Sans attendre la suite du déjeuner, elle appela la femme de chambre préposée à la garde de la douairière :

— Léontine, reconduisez Mme la duchesse dans ses appartements ! Vous la servirez là-haut !

Henriette se leva pour accompagner l'aïeule : ces deux faiblesses, l'une, à l'aurore de la vie, l'autre, au déclin de sa longue carrière, sentaient la nécessité de s'unir. Loin d'en vouloir à grand'maman de son erreur sur la personne, Mlle de Tracy lui était reconnaissante de ne pas oublier le nom taché, et la hantise de l'ancienne lui paraissait à la fois douloureuse et utile, car elle en dégageait pour sa mère une leçon, et pour elle-même une espérance.

Au salon Mme de Méran feuilletait un journal de modes, et le marquis, installé

sur un tabouret, devant le piano, exécutait d'un doigt son air habituel d'opérette, lorqu'un domestique vint annoncer la visite de M. Sicaire Birbin, le régisseur des domaines de Tracy.

— Birbin, un excellent homme ! dit Raphaël.

La marquise donna l'ordre d'introduire le personnage.

Sicaire Birbin s'approchait, grand, épais et lourd, très âgé mais encore robuste, l'œil doux — un œil de bête soumise, — les cheveux plats et d'un blanc jaune, la figure grasse avec un nez camard, un menton proéminent, des lèvres rasées, une bouche dégarnie, souriant des gencives, un collier de barbe grisâtre ; vêtu d'une blouse noire, entre-bâillée sur une jaquette de drap que décorait le vert ruban du Mérite agricole, il tenait à l'une de ses mains, effroyablement larges et osseuses, un gibus à demi-forme ; à son poignet gauche s'enroulait le cuir d'un bâton normand, — et ce paysan-monsieur avait toute la tranquillité d'une belle vieillesse, tout l'orgueil contenu de sa longue et honorable servitude.

Ancien valet de la famille de Tracy, puis intendant et homme d'affaires de l'oncle assassiné, Birbin aimait à dire que les domestiques ne sont pas responsables des crimes de leurs maîtres.

Le comte Jean de Tracy, en état d'interdiction légale et exclu de la succession de sa victime pour cause d'indignité, sa fille Henriette venant à la succession de son chef et sans le secours de la représentation, devait, aux termes de la loi et malgré le crime du père, recueillir l'héritage de l'oncle Raoul de Tracy.

Cet héritage, la mère l'accepta, au nom de sa fille mineure, et pendant que Me Piédeleu, tuteur, chargeait Birbin de gérer les domaines personnels du forçat, Mme de Méran confiait à ce même Birbin la gestion de ses terres. Le régisseur faisait deux voyages annuels, de la contrée normande à Paris, et apportait les fermages de la marquise et de l'ancien avoué, mais, avant de payer madame, il se laissait un peu tirer l'oreille, invoquant les mauvaises récoltes, les réparations des bâtiments, et parvenant toujours à glaner une bonne somme, en dehors de ses droits, de ses comptes mensongers, de ses articles additionnels et de ses nombreuses rapines.

Et comment la marquise aurait-elle pu se montrer dure envers ce vieux serviteur, si affligé de l'horrible fin du maître, envers ce gardien du château d'Aubécourt — la maison du mort — et du château de Tracy — la maison de l'absent ? Comment aurait-elle osé marchander avec l'homme qui vivait, en bourgeois, dans une maisonnette — entre les nobles demeures endeuillées, — qui jouissait de l'estime de ses concitoyens, qui trônait au conseil municipal, que le ministre de l'Agriculture avait récompensé pour son jardinage, et dont le gibus à crêpe et la blouse noire témoignaient un deuil éternel ?

D'ailleurs, cette antique et solide carcasse s'honorait d'attentions aimables. Le matin, Sicaire était allé porter un lièvre chez M. Piédeleu, et, quand la mar-

quise l'eut invité à s'asseoir, il glorifia de sa voix traînarde la gibecière déposée à l'office.

— On n'a pas oublié madame... Deux faisans... deux lièvres... huit perdreaux... douze lapins... Il y a du gibier, cette année, et si madame la marquise et monsieur le marquis désiraient organiser une battue...

— Là-bas? Jamais! interrompit la mère d'Henriette.

— Sicaire, ne réveillez donc pas les mauvais souvenirs! hasarda Raphaël.

Mais l'autre menait son rôle hypocrite; il questionnait la grande dame, afin d'être bien sûr qu'elle ne viendrait jamais le troubler, et la brute campagnarde prenait plaisir à illuminer le tableau du crime, à rouvrir la blessure, à étaler la honte, et sa pitié larmoyante et perfide s'enfonçait comme un glaive dans le cœur et les chairs de celle qui fut la femme d'un assassin.

Henriette, qui descendait de la chambre de grand'maman, écouta les dernières phrases de l'homme, et son instinct parut l'éloigner de la blouse noire et mettre en doute les regrets et les larmes. Déjà, le régisseur s'empressait autour d'elle. Eh! quoi, c'était là Mlle Henriette — la petite maîtresse que sa femme et lui-même avaient fait danser respectueusement sur leurs genoux? Comme il la trouvait grandie, jolie, et de fière allure! Il l'admirait, la célébrait, mais un mot de paysan lui échappa : Mlle Henriette ressemblait, Dieu merci! beaucoup plus à Mme de Méran qu'à l'autre... monsieur!

— Ce ne doit pas être vrai! fit-elle, dédaigneuse et hautaine... Alors, votre idée est que mon père est coupable?

M. et Mme de Méran intervinrent — elle :

— Ne répondez pas, Sicaire!

Et, lui :

— Voyons, Henriette, abandonnez ce triste sujet de conversation!

Le vieux Normand écartait les bras, en un geste qui, selon son origine, ne disait ni oui ni non; puis, essuyant une grosse larme, il déclara, le verbe haut :

— J'ai soutenu M. le comte devant le jury... malgré les preuves!

Elle le remercia d'un sourire navré, et comme il parlait de rendre des comptes bientôt à sa jeune maîtresse, avec l'espoir qu'elle serait aussi bonne, aussi charitable que Mme la marquise; et comme il estimait l'avoir paternel et la succession de l'oncle, Henriette devint très pâle :

— Héritière, moi? Héritière de qui?

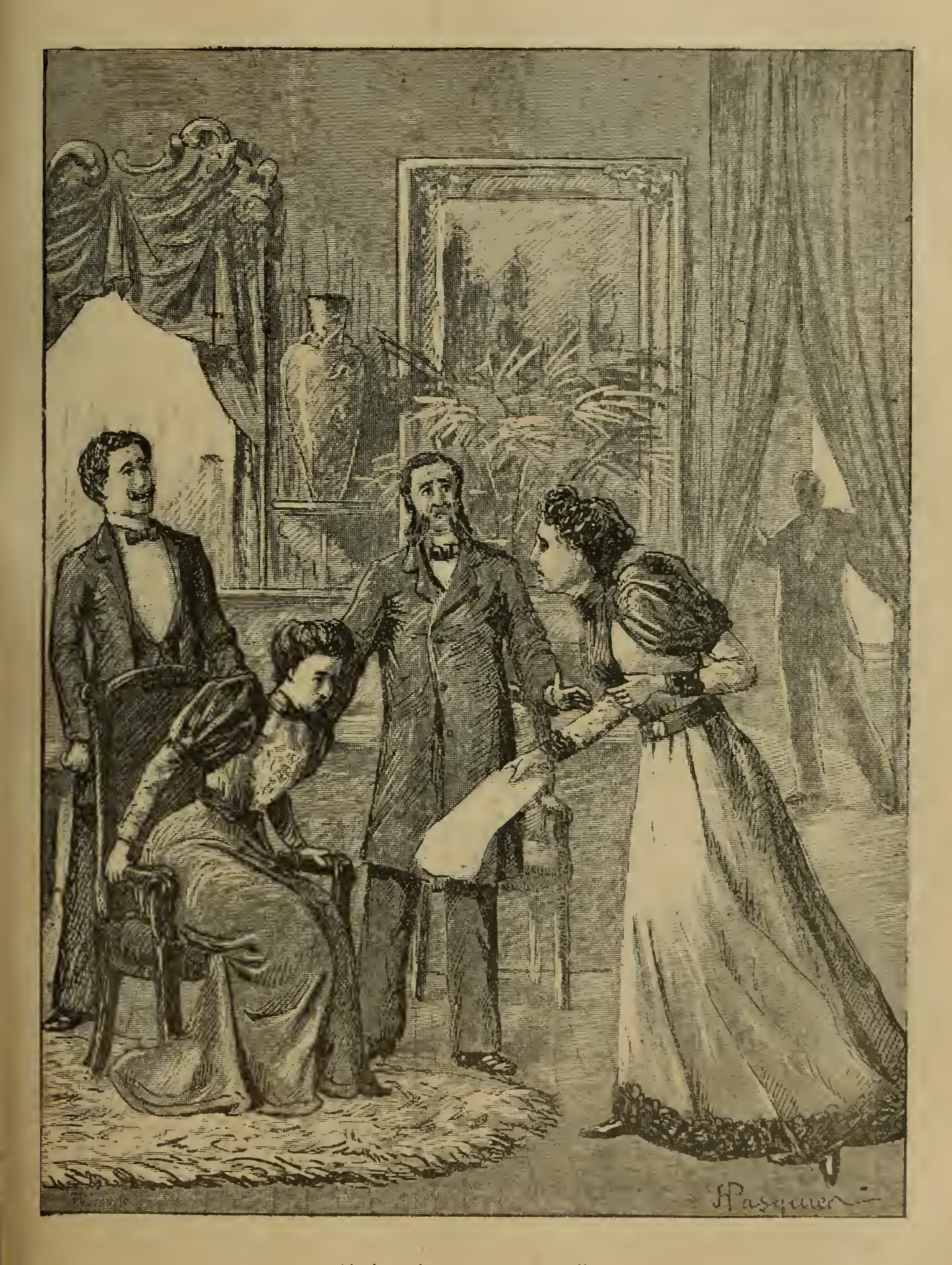
— De mon pauvre maître! De la pauvre victime!

Mlle de Tracy se révoltait; elle ne voulait pas de ces champs du sang :

— Mère, vous auriez bien fait de refuser en mon nom ce mauvais héritage!

— Je n'en avais pas le droit!

Après le départ de Birbin, une femme de chambre remit à la marquise un pli cacheté de rouge, orné de deux initiales gothiques, sous un tortil de baron.



Ainsi, madame, vous me vendiez.

— De M. de La Faye ! dit Mme de Méran, à la suite d'une lecture... Il espère que nous lui ferons l'honneur de le recevoir demain... Il viendrait, accompagné de Me Piédeleu... Que dois-je lui répondre, Henriette ?

La jeune fille demeura un instant songeuse :

— Il faut lui répondre qu'il vienne !

— Donc, tu es raisonnable, intelligente... Tu consens?

— Je n'en sais rien, mais il ne me déplaît pas de causer avec ce jeune homme...

— Très heureux, véritablement enchanté de le recevoir ! observa Raphaël,

Et cherchant dans sa mémoire :

— La Faye ? baron de La Faye ?... Il me semble, Laure, que j'ai ouï parler de ce gentilhomme ?

— Vous l'avez vu, hier, au bal, chez la princesse Stradowska !

— C'est, pardieu, vrai !... La Faye, bonne noblesse... de province, assurément !

Raphaël consultait sa montre :

— L'heure du Cosmo... Je vais m'habiller... Vous permettez?

Il baisa la main de la marquise, et indiquant le bouquet de roses :

— Avant de m'éloigner, amie, je vous prierai de me fleurir...

La marquise l'orna d'une rose ; elle le vit disparaître sans émotion, et attira Henriette contre son cœur :

— Ah ! je savais que tu obéirais, que tu ne voudrais pas désobliger ta mère !... Ma fille, tu épouseras le baron de La Faye !... C'est un mariage d'honneur et de raison !

— Mère, je n'ai pas dit que j'épouserais M. de La Faye ; j'ai dit seulement que je désirais l'entendre...

Rien n'encourageait la fille du forçat à croire en l'innocence de son père, et tout le monde l'en détournait, depuis l'épouse divorcée, esprit frivole, mère bienveillante, et le gentilhomme, le second mari, bizarre, mais discret, loyal et respectueux, jusqu'au modèle des serviteurs, — et cependant la conviction de Mlle de Tracy était immuable.

III

Mᵉ Adolphe Piédeleu — le tuteur du comte de Tracy, le marieur d'Henriette — ce vieil avoué décoré qui, par un juste retour des procédures équivoques, versait de gros honoraires à la princesse Alexandrine Stradowska, sans jamais voir admettre, en ses audiences amoureuses et ses référés brûlants, les conclusions nuptiales dont il espérait s'enorgueillir, occupait un appartement, au deuxième étage sur le boulevard Poissonnière.

Veuf, sans enfants, il vivait là, en vieux garçon, méthodique et rangé : les concierges l'estimaient, et ses deux serviteurs, un valet de chambre normand et une cuisinière picarde, disaient de lui le plus grand bien. Il allait beaucoup dans le monde, assistait à toutes les Premières, donnait à déjeuner aux amis du Cosmopolitan-club, et, ce qui rehaussait la considération de ce bourgeois aimable — homme d'affaires, mais si peu ! — c'est que, fort souvent, des voitures armoriées s'arrêtaient à sa porte, amenant pour lui d'élégantes visiteuses, et que, quelquefois, des plis cachetés lui étaient apportés par de gardes municipaux à cheval.

Grâce à la princesse Stradowska, on recevait Piédeleu au ministère de l'Intérieur, aux Affaires étrangères, et même au palais de l'Elysée.

L'appartement de l'ex-avoué de Rouen se composait d'une vaste antichambre garnie de banquettes, et outre la cuisine où fonctionnait la Picarde, véritable cordon bleu, d'un salon bourré de tableaux de maîtres et de rares bibelots, d'un cabinet de travail, avec tous les monuments de la Jurisprudence, d'un petit fumoir et d'une chambre à coucher, discrète, sévère, interdite aux erreurs de vieillesse.

Enveloppé d'une robe de chambre à larges carreaux rouges et bruns, le chef couvert d'une calotte de velours noir, les pieds à l'aise en des pantoufles orientales, Mᵉ Adolphe Piédeleu, ce matin-là, assis devant la cheminée flambante, tenait un volumineux dossier. Il y avait là des paperasses diverses, et d'abord, la chemise : « *Tutelle du comte Jean de Tracy* (1880-18...) » puis, des actes enregistrés, des licitations, des homologations, marqués de ces mots : « *Etude de Mᵉ Piédeleu, avoué à Rouen* (*Seine-Inférieure*) », et encore un numéro des *Affiches Parisiennes*, exhibant une page intéressante, déjà poussiéreuse, avec, à l'angle

de la main noire traditionnelle : « *Etude de Me X..., avoué à Paris, rue de la Grange-Batelière.*

« D'un jugement rendu par la deuxième chambre du tribunal civil de le Seine, le quatre décembre mil huit cent quatre-vingt-deux, enregistré et signifié ;

« Au profit de Mme la comtesse Laure de Tracy, née de Erancade, épouse de M. le comte de Tracy, ladite dame demeurant à Paris, boulevard Malesherbes.

« Par défaut contre M. Jean de Tracy, demeurant anciennement au château de Tracy, près Aubécourt (Seine-Inférieure) et actuellement détenu en Nouvelle-Calédonie ;

« Il appert :

« Que le divorce a été prononcé entre les époux de Tracy, à la requête et au profit de Mme la comtesse de Tracy ;

« Ledit jugement, n'ayant pu être signifié à la personne du condamné, la présente insertion est ainsi faite, en vertu d'une ordonnance rendue par M. le Président de la deuxième chambre du Tribunal civil de la Seine, etc., etc. »

Entre ces procédures légales, Me Piédeleu, tuteur du forçat, venait de maquignonner, pour soutenir le train de maison de la princesse, et il ne s'alarmait pas, nourri de cette espérance que son pupille ne reviendrait jamais lui demander des comptes, que le subrogé-tuteur, un gentilhomme absorbé dans les travaux agricoles, ne doutait pas de sa loyauté, et que le mariage de Mlle Henriette couvrirait toutes les spoliations.

La justice, en effet, avait autorisé le tuteur à des remplois de biens et de titres, et ces remplois étaient illusoires ; de plus, l'autorisation d'organiser une dot pour l'établissement de la fille du forçat allait permettre de nouvelles ignominies : il s'agissait d'un galant envoyé par l'annonce du *Tonnerre parisien*, et le galant, qui passait sur la faute et cherchait le million, devrait, lui sans-le-sou, modérer l'ardeur de son rêve.

— Simon !

A la voix du maître, le domestique, un homme aux cheveux gris, cessa d'épousseter les cadres, et, en manches de lustrine, bedonnant sous un tablier à poche centrale, se planta devant Piédeleu. L'ex-avoué lui dit :

— Tu es allé, ce matin, chez le baron de La Faye ?

— Rue de Provence, oui, monsieur.

— Tu l'as vu ?

— Le baron était encore couché ; il avait défendu sa porte, mais, dès qu'il a su que je m'amenais de la part de monsieur, il m'a fait entrer tout de suite dans sa chambre. Ah ! monsieur, quelle chambre ! De la soie, de la dentelle, des tapis si moelleux qu'on jurerait marcher dans la crème ! Et le lit, monsieur, un lit à colonnes, avec une estrade et des armes bleues et dorées ! Et sa chemise donc ! Là, vrai, je suis sûr que pas une de ces belles dames qui viennent consulter mon-

sieur, quand ça serait Mme la princesse Stradowska elle-même, n'en a jamais porté de pareille!

— Assez, animal!... Le baron va-t-il venir?

— Monsieur le baron a pris connaissance de votre lettre et, aussitôt, il a appelé son groom et lui a ordonné d'atteler le coupé... Je m'étonne que Monsieur le baron ne soit pas encore ici, mais... les grands seigneurs...

— Assez!

Quelques minutes plus tard, le baron Léopold de La Faye se fit annoncer chez Piédeleu. Il entra, comme on entre dans une mauvaise demeure, le chapeau sur la tête, un stick à la main, vêtu d'un complet bleu, le visage défait, les yeux boursouflés, et paraissant pouvoir à peine maintenir son équilibre.

Il s'assit.

— Qu'est-ce qu'il y a, baron? interrogea l'ex-avoué. Est-ce que vous êtes malade?

— Non, pas malade... Jamais malade... Santé de fer!... Levé de trop bonne heure, voilà tout!... Il a fallu votre nom et l'urgence... Sans quoi... Avant trois ou quatre heures, pas visible, le baron!

— Oh! je sais, vous la menez joyeuse!

— Ce n'est pas moi qui la mène; c'est elle, la vie, qui me dirige! Elle n'est pas toujours drôle!

— Soyons sérieux, baron, voulez-vous?

— Je vous attendais.

— Que pensez-vous de Mlle de Tracy?

— Elle est ravissante! J'épouse... Je suis un type, moi, et je connais l'art de se plier aux circonstances...

— N'allons pas si vite.

— La famille doit être pressée, puisqu'elle a fait mettre la demoiselle dans journal?

— Ce n'est pas la famille, c'est moi!... La famille ignore l'annonce en question, et, dans votre intérêt, je vous engage à ne pas en ouvrir la bouche.

— Bien. Après?

— Vous avez écrit à Mme de Méran, comme je vous l'ai recommandé.

— Oui, j'ai écrit, en rentrant du Cosmo... J'étais monté au cercle, histoire de semer la fête de la princesse...

— Et de jouer?

— Je ne joue plus... Pas d'argent!

— La réponse de la marquise?

— Mme la marquise nous attend, ce soir, chez elle, à cinq heures.

— Nous irons, mon ami!

— Vous devenez familier!... Alors, c'est vous qui, sans autorisation de la

mère, ni du beau-père, avez pris sous votre bonnet de lancer la petite note sensationnelle? Vous ne manquez pas de toupet, cher maître!

— J'avais besoin d'un homme tel que vous — et j'ai réussi, vous choisissant entre dix-sept gentlemen qui se sont présentés, alléchés par le million.

— Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

L'ex-avoué répondit sur un ton ému, presque paternel:

— Je vous ai choisi, monsieur le baron, parce que j'estime que, malgré votre vie déréglée, malgré certaines peccadilles, et certaines... erreurs très graves, il y a encore en vous des qualités excellentes, de l'esprit, de l'intelligence, de la tenue... Vous avez dans les veines du sang de braves gens, et j'ose espérer que Mlle de Traçy ne se repentira pas de vous avoir épousé, de devenir baronne de La Faye... Est-ce vrai?

M. de La Faye observait le procédurier, et le regard du jeune gentilhomme s'anima d'un éclat loyal :

— Piédeleu, ce que vous dites là est plus vrai que vous ne l'imaginez peut-être... Je commets une infamie, je le sais, en épousant cette jeune fille pour son argent... Mais il le faut! Je suis étranglé! C'est le seul moyen qui me reste d'éviter une catastrophe! Je passerai par toutes les exigences qu'il vous plaira de m'imposer ; mais, une fois nos affaires liquidées, une fois que je vous aurai remis le prix de votre transaction matrimoniale, lavé de cette boue, de cette honte, je tâcherai de me réhabiliter à mes propres yeux, en me conduisant comme un gentilhomme, en aimant, en honorant, en protégeant celle qui m'aura sauvé!

Piédeleu eut un ricanement sinistre :

— Jeune homme, descendez de ces hauteurs lyriques et revenez sur terre! Nous sommes ici pour traiter une affaire, et non pour discuter les inopportunes sentimentalités de l'amour, de l'honneur et du devoir!

Et tirant des paperasses de sa poche :

— Ceci, monsieur, est votre dossier.

— Mon dossier? J'ai un dossier? Des dossiers, n'en faut pas! goguenarda Léopold, ressaisi par sa belle humeur de fêtard.

Mais l'autre, énergique et brutal, sous ses allures moutonnières :

— Je vous tiens!

— Oh! oh!

— Vous en doutez, monsieur?... Et bien, prêtez-moi deux minutes d'attention.

— Soit! je vous écoute, fit le gentilhomme qui s'étendit sur un canapé et alluma une cigarette.

Alors, Piédeleu commença la lecture de son grimoire :

— Vous êtes né le 15 mars 1868, au château de La Faye, arrondissement de Bapaume, département du Pas-de-Calais, — de Hugues-Edouard, baron de La

Faye et de dame Christine-Antonia Verez y Miranda une très noble Espagnole. Votre père était l'honneur même et Madame votre mère une sainte femme; d'abord, on vous donna un précepteur, mais vous vous montriez irrespectueux envers votre abbé, et vos parents crurent bien agir, en vous envoyant au lycée d'Arras où vous avez fait des études à peu près convenables...

— Comment... à peu près convenables? se récria le baron... Je suis bachelier! Vous me direz que le baccalauréat est le tirage à cinq... Mais j'ai mon diplôme de licencié en droit...

— La mort de votre père, survenue en 1888, vous a exempté du service... Vous voilà majeur! Vous dissipez l'avoir paternel, et vos folies ne sont pas étrangères à la mort de Mme de La Faye...

— Pas vrai ! Ma mère m'adorait ; j'adorais ma mère, et, avant de mourir, elle m'a embrassé et pardonné !

— Il n'en est pas moins établi que huit cent mille francs se sont fondus entre vos doigts aristocratiques, et que, ruiné, abandonné par votre oncle, vous avez vécu d'expédients... Vous en êtes arrivé à acheter des bateaux de charbon, du vin, des carrières de marbre, que vous revendiez à vil prix... Enfin, l'autre jour, vous n'avez pas craint de vous adresser à une femme, à Jenny Maudier, votre maîtresse, qui a engagé ses bijoux, en votre honneur, qui vous a prêté dix mille francs pour lesquels vous souscriviez un billet à ordre, resté impayé, ce qui n'est pas très propre, connaissant l'origine des ressources de la demoiselle !

— Mouchard! glapit Léopold.

— Le mouchard vous sauve l'honneur...

— Et la vie ! ajouta franchement le baron, car le jour où, par le plus grand des hasards, l'annonce du *Tonnerre Parisien* m'est tombé sous le monocle, j'hésitais... Je cherchais une manière inédite de me brûler la cervelle!

— Ma prose est venue vous rattacher à l'existence... Décidément, la littérature a du bon!

Puis, avec solennité :

— Monsieur, j'ai là, dans ce dossier, une plainte en escroquerie contre vous, toute prête à être expédiée à M. le Procureur de la République... Je possède, en outre, le billet signé « Baron de la Faye » et souscrit à Mlle Jenny Maudier, artiste lyrique... Vous voyez donc qu'il serait difficile de ne pas accepter les petites propositions que je vais avoir l'honneur de vous faire...

— Eh ! monsieur, puisque je les acceptais d'avance, vos propositions, les menaces étaient inutiles!... Inutiles, mon cher maître... chanteur!...

— Je vous prie de le remarquer : je ne menaçais pas ; je tenais seulement à vous prouver que j'étais armé et bien armé contre vous, dans le cas où la fantaisie vous viendrait de voux dérober aux engagements que vous allez prendre.

— Vos propositions, Piédeleu, et finissons-en!

— Pas encore... Vous déjeunez chez moi. et nous causerons à table de nos petites histoires... Quelques bonnes bouteilles de château-yquem vont égayer la transaction matrimoniale !

Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers la salle à manger.

Tout le long du repas, M. de la Faye s'efforça d'amener la conversation sur son prochain mariage ; mais, toujours, Piédeleu lui coupait la parole, l'entretenant de choses diverses et mondaines, l'obligeant à boire, lui bourrant son assiette de victuailles, l'étourdissant de sa faconde juridique! Avec ses finasseries d'avoué retors et doublé de Normand, il scrutait cette malheureuse jeunesse, lui dressait des embûches, la pénétrait, la retournait en mille systèmes, la fouillait de son œil de mouton enragé, la domptait, l'énervait, l'épouvantait, criait à la justice, à la police correctionnelle. — et, sûr de la maîtriser, de la courber, de la voler :

— Alors, mon pauvre Léopold, si l'annonce du *Tonnerre Parisien* avait été ajournée, vous vous faisiez sauter le caisson ?

— Froidement. D'abord je rêvais une mise en scène, dans ma garçonnière, rue de Provence. Un merveilleux souper avec pour convives une douzaine d'amis — les plus faux ! — et autant de filles de théâtre. Des roses et des rosses ! Le dessert venu, à la suite d'un speech sur la fragilité humaine. Léopold, baron de la Faye, levait son revolver, et tombait parmi les roses — les dames ! — Ensuite, il me sembla plus original de me tuer au Cosmo... Le banquier abattait neuf, et je m'abattais avec les cartes...

— C'était idiot ! Le préfet aurait bouclé le cercle, et j'ai des actions, moi !

— J'avoue que je n'y avais pas songé.

— Le mariage vous délivrera de ces cauchemars...

— Oui, bien que ce ne soit pas amusant d'épouser la fille d'un monsieur qui est en prison...

— Au bagne ! rectifia Piédeleu.

— Vous m'aviez dit : en prison ?

— Je voulais vous ménager ; mais il vaut mieux que vous connaissiez toute l'histoire... Je serai bref... Le comte et la comtesse de Tracy vivaient, riches, heureux, considérés, en leur château, près de Dieppe, lorsqu'un soir d'octobre 1880 les gendarmes vinrent arrêter le père de Mlle Henriette, accusé d'assassinat sur la personne de son oncle, M. Raoul de Tracy, un vieillard qui habitait le château d'Aubecourt... Ce vieillard était mort étranglé... Deux raisons déterminèrent le juge à lancer un mandat d'amener contre le neveu : l'assassin avait emporté une liasse d'obligations de chemins de fer, et ces mêmes valeurs, le comte de Tracy venait de les vendre, à Paris, chez un agent de change auquel il ne s'adressait pas habituellement; de plus, le comte qui jamais ne s'absentait du château sans le dire, avait passé une partie de la nuit du crime hors de sa



Il s'agenouilla pour y mettre un baiser...

demeure, et plusieurs personnes, entre autres, Jacques Désémery, l'un des serviteurs du mort, affirmaient — tout en protégeant M. de Tracy — l'avoir vu sortir, à l'aube, de la maison, et comme l'accusé était l'unique héritier du vieux gentilhomme, en vertu de cet axiome : « *Is fecit cui prodest* » on envoya le comte aux assises de Rouen.

— Il se défendit?

— Lui? Non! Il restait atterré, livide, mais la voix éloquente de Mᵉ Ambroise Vauzelet, du barreau de Paris, nous valut une belle séance. Oui, le comte s'était absenté la nuit du crime, et sans prévenir la famille ni les domestiques, pour se rendre chez l'oncle; oui, il avait vendu les obligations! Tout cela, il le reconnaissait! Mais, s'il avait quitté le château clandestinement, c'était pour cacher à sa femme une démarche qu'il hasardait auprès de son vieil oncle afin de lui emprunter une somme d'argent destinée à payer une dette que devait ignorer Mme de Tracy, la dette d'un de ses collègues du cercle, M. de Guillerville. La somme d'argent que M. Raoul de Tracy possédait (une vingtaine de mille francs) étant insuffisante, le vieillard avait donné des obligations au porteur, et, alors que l'accusé gardait le silence, M. de Guillerville témoignait à la barre et déclarait toute la vérité!... Les jurés admirent les circonstances atténuantes, et M. de Tracy fut condamné à perpétuité.

— Dites donc, Piédeleu, en avez-vous encore pour longtemps?... Savez, moi, les choses lugubres... les drames...

— J'ai fini, quant au père : il ne nous ennuiera pas; nous ne le verrons jamais! Je ne m'étendrai point sur la noblesse résignée et touchante de l'ex-Mme de Tracy qui a épousé le marquis Raphaël de Méran, son voisin de campagne; je ne m'étendrai pas davantage sur la beauté et les vertus de Mlle Henriette, votre fiancée... Je vous donne un trésor et j'arrive à nos conventions... En l'absence de M. de Tracy, je gère ses biens, comme tuteur... Or, d'après une délibération du conseil de famille, homologuée par le Tribunal, Mlle Henriette recevra en dot, côté paternel, cinq cent mille francs... La marquise lui alloue, de ses deniers, une somme égale, ce qui constitue le joli million annoncé dans le *Tonnerre Parisien*.

— Oui, mais... et vous?

— Moi, je me contenterai des cinq cent mille francs que je dois verser, au nom de M. Tracy.

— C'est raide! c'est dur!

— Le canon d'un revolver est-il plus tendre? Le banc de la correctionnelle est-il plus moelleux?

Devant ces arguments, Léopold baissa la tête :

— Vous voulez un reçu... d'avance?

— Non!... La loi exige que cet argent soit versé chez le notaire; il le sera, vous toucherez, et vous me remettrez la somme de la main à la main.

— Et vous n'avez pas peur?

— Je vous tiens, baron... Je n'ai pas peur, et je vous offrirai même un cadeau de noces : le remboursement du billet « Jenny Maudier », artiste lyrique!

Vers cinq heures, le vieil avoué et le jeune baron se présentèrent à l'hôtel du boulevard Malesherbes, Piédeleu en grave redingote, et Léopold, en smoking, de five o'clock, ganté de chevreau, exhalant un parfum de white-rose, mêlé de peau d'Espagne.

On les introduisit tous deux dans le grand salon où les hautes lampes et les flammes du foyer accrochaient des étincelles à la galerie ancestrale des Francade et des Méran.

Les saluts échangés, Piédeleu entama une conversation avec le marquis et la marquise, demanda des nouvelles de la douairière, n'hésita pas à en donner, et de très bonnes, de la princesse Alexandrine. Que diable! Si l'on ne descendait pas des Croisades, on était tout de même homme du monde, et cela enorgueillissait le bourgeois de patronner l'aventurière qui se riait de lui, et de frotter sa mauvaise roture aux blasons de la clientèle. Bah! il obtiendrait, un jour, le titre de comte romain, et le comte Piédeleu mènerait à l'autel sa grande princesse!

M. de La Faye observait Henriette; il la voyait non pas plus jolie que l'autre nuit, au bal, mais d'une beauté différente et presque religieuse. Mlle de Tracy lui apparut telle une de ces vierges, une de ces saintes que l'on admire, pâles et recueillies, et brusquement transfigurées, sur les vitraux des cathédrales : elle en avait la même douleur, le même regard extasié, mais, comme pour les saintes, le regard s'animait, brillait d'enthousiasme, de foi et d'espérance, puis, les yeux de la vivante erraient, dans l'accablement des angoisses humaines.

Sombre et glacée, elle ne répondait que par des monosyllabes ou de légers signes de tête aux questions de l'entourage.

— Baron, dit la marquise, Henriette et moi nous allons vous faire les honneurs du jardin d'hiver.

Mme de Méran prit le bras de Léopold; Henriette les suivit au jardin, et bientôt, la marquise s'éloigna, invoquant un prétexte d'ordres à la maison pour laisser seuls les fiancés.

Autour d'eux, sous la coupole vitrée, des globes électriques allumaient la cime des arbustes, les treillages d'or où des camélias épanouissaient leurs cocardes de pourpre ou de neige, les dentelures des graminées bordant les massifs et les aigrettes des jacinthes; plus loin, des palmiers chevelus balançaient leurs éventails, des aloès montraient leurs griffes, des feuilles de velours se baignaient en de larges vasques, à la chaleur des eaux.

La serre était coquette, bien parfumée et fleurie, toute pleine de suggestives tendresses ; le galant était frais, jeune et beau, respectueux bien que brûlant d'amour, et cependant, aucune de ces rougeurs délicieuses qui sont l'orgueil des amoureux, n'embrasait le visage d'Henriette ; aucune émotion, aucun trouble ne l'agitaient.

— Monsieur, dit-elle, ma mère vient de m'instruire du grand honneur que vous me réservez ; mais, comme je suis franche et énergique, je parlerai à cœur ouvert.

— Parlez, mademoiselle... Je vous répondrai avec loyauté.

— Comment se fait-il que, sans me connaître, sans m'avoir vue, en dehors de quelques minutes, au bal, vous ayez songé à moi pour votre femme ?

Il balbutia :

— Mademoiselle, tous les jours, on voit des mariages aboutir dans des circonstances analogues...

— Vous m'avez promis d'être loyal ?

— Oui, mademoiselle, et je le serai.

— C'est mon million qui vous a amené ici, n'est-ce pas ?

Léopold garda le silence et fit un geste vague de dénégation.

— C'est mon million ! reprit Henriette. J'en suis sûre !... Il ne peut en être autrement...

— Oh ! depuis que votre beauté...

— Je vous en supplie, monsieur, pas de galanteries fades et, surtout, pas de mensonges !... Vous avez cherché l'argent, car vous n'ignoriez pas, sans doute, le malheur qui m'a frappée et qui plane encore sur mon existence ?

— Je n'ignorais rien, mademoiselle... Piédeleu m'a tout dit...

— Vous savez que mon père...

— Je sais tout.

— Eh bien ?

— Eh bien, si le million m'a attiré — ce que j'avoue et ce que je déplore — votre malheur, loin de vous abaisser, vous grandit à mes yeux !

— Je vous remercie de votre générosité, mais je ne me marierai pas avant d'avoir obtenu justice, c'est-à-dire la réhabilitation de mon père... Je n'ai jamais aimé ; je ne sais si j'aimerai un jour, mais ce dont je suis bien certaine, c'est que, ce jour-là, je dirai à mon fiancé : « Attendons ! »

— Alors, mademoiselle, vous m'autorisez à espérer ?

— Non, monsieur... non !

— Pourquoi ?

— N'insistez pas, monsieur.

— Oh ! oui, je vous comprends, gémit Léopold, bouleversé... Vous doutez de moi, et vous avez raison ! Je viens à vous, honteux, et le souvenir de la présen-

tation me désole; mais je pouvais vous rencontrer dans le monde, belle et charmante, comme vous êtes... Je vous aurais aimée, et j'aurais demandé votre main, sans m'inquiéter de votre fortune... J'en donne ma parole de gentilhomme!

En parlant ainsi, le jeune baron de La Faye oubliait la misère qui l'étreignait; il oubliait les ordres et les menaces du procédurier, et tout le noble sang, appauvri dans ses veines par une vie de débauche inconsciente, mais beaucoup moins malhonnête que Piédeleu ne le laissait entendre, se réveillait, circulait, bouillonnait, au souffle de cette pureté, de cette grandeur.

Tristement il dit :

— Vous ne me croyez pas?

— Non, je ne vous crois pas!... Lorsque M. Piédeleu, l'homme d'affaires de Mme de Méran, est allé vous trouver pour vous proposer ce mariage, la personne vous était étrangère, et le million vous a ébloui! Mon père est innocent, mais vous auriez épousé la fille d'un criminel!

Le baron se voyait deviné; il voulut, à l'aide d'une grande franchise, racheter une partie de sa faute :

— Oui, mademoiselle, c'est vrai!... Ah! vous ne pouvez imaginer tout ce que j'ai souffert et combien j'ai lutté, avant d'en arriver là!... Je me sentais perdu... Mon honneur était engagé... Prenez pitié, mademoiselle?... Un homme va se noyer, et tout à coup... Je vous ennuie avec mes phrases?... La vérité?... Eh bien, l'annonce du journal m'apparaissait comme le salut, comme un rayon d'aurore!

— L'annonce? Quelle annonce?

— Comment, vous ne savez pas?

Dans le tumulte de son esprit, Léopold ne songeait pas à la recommandation de Piédeleu. Et, d'ailleurs, que lui faisaient les vengeances du gros homme, maintenant que sa ruine était consommée?

— Non, je ne sais pas... Quelque nouvelle infamie? Allons, parlez! ordonna Henriette.

M. de La Faye tira de sa poche un exemplaire du *Tonnerre Parisien* et mit devant les yeux de la jeune fille une annonce soulignée au crayon rouge.

Henriette ne comprit pas d'abord, mais, dès que la lumière jaillit en son cerveau, elle étouffa une plainte :

— La demoiselle...dont on parle,dans ce journal... « Mlle de T*** »,c'est moi?

— Oui!

— On me vendait!

Elle prit le journal, courut au salon, et, toute livide, interpellant sa mère, entourée de Piédeleu et du marquis Raphaël :

— Ainsi, madame, vous me vendiez? Vous offriez votre fille au premier venu?... Mlle de Tracy est une marchandise?

— Henriette!... Henriette!...

— Lisez, madame... Mais, lisez donc!... Là!... là!...

Mme de Méran dut lire le passage du *Tonnerre Parisien* :

— Il ne s'agit pas de toi, ma chère fille!

— Mais non! hasarda le marquis.

— Evidemment non! accentua l'ex-avoué.

— Vous mentez, Piédeleu! intervint La Faye... « Mlle de T*** », la jeune fille « tachée », dont l'annonce évoquait une flétrissure personnelle, et non un malheur, c'est Mlle de Tracy!... L'annonce est de vous, Piédeleu; vous me l'avez déclaré, ce matin!

— Vous me payerez ça, baron! gronda le Normand.

— Et j'ajouterai, dit Léopold, très brave, que vous êtes un misérable! Vous m'avez proposé de vous abandonner cinq cents francs sur le million!

Il s'inclina et sortit, pendant que le procédurier hurlait :

— Ce jeune homme est fou!

Déjà. Piédeleu, dédaignant les insultes de Léopold, se confondait en excuses auprès des dames : il reconnaissait être l'auteur de l'annonce et, s'il ne l'avait pas reconnu tout de suite, c'est que vraiment il craignait d'affliger Mlle Henriette. Il célébrait sa tutelle désintéressée et loyale, prêt à rendre des comptes, et mêlait aux excuses une verte leçon : en admettant une fausse application du mot « tache », l'erreur tournait à l'avantage de la noble demoiselle, car, dans le même monde, avec le même argent, une fille de forçat était plus dure à marier qu'une fille perdue!

IV

Si, un soir de fête, quelque étranger de Chicago ou quelque provincial de Brive-la-Gaillarde avait demandé au Tout-Paris son opinion sur la princesse Stradowska, le Tout-Paris aurait répondu : « Charmante!... Femme supérieure!... Très select!... Mécène des artistes et des fonctionnaires!... Arbitre des élégances mondaines!... Née princesse!... Divorcée d'un prince!... A ménager!... A séduire!... Grande fortune! Relations européennes universelles!... », — et personne n'eût osé dire la vérité : « Connais pas! »

Il fallait la connaître, sous peine de ne pas exister soi-même, et entre ses bals merveilleux on la voyait au Bois, à cheval, ou dans une calèche timbrée à ses armes, aux courses, ou dans sa loge, à l'Opéra, toujours jolie, toujours élégante, souriant à l'idée des prochaines agapes qui réuniraient en son hôtel les ministres. les ambassadeurs, les sénateurs, les députés, des grands seigneurs, comme le marquis de Méran, des artistes en vue, comme Myrtil Zamor, de jeunes fonctionnaires désireux d'arriver, comme Thibault de La Noüe et Philibert Baucresson.

Elle aimait à rendre service, à jouer de ses hautes influences ministérielles, parlementaires et diplomatiques, à évoquer ses intimités royales et impériales.

Jamais femme ne fut moins discrète et plus mystérieuse ; jamais aventurière ne poussa plus loin le mensonge et ne s'égaya autant qu'elle de la naïveté de ses dupes et des adorations de ses protégés.

En pleine réalité, elle vivait un roman.

Fille d'un capitaine de marine marchande, Alexandrine Houdet, dite princesse Stradowska, naquit sur le bateau paternel, au large de l'océan Atlantique : ainsi, de par la nature, elle flottait sur toutes les eaux, sans appartenir à aucun monde, mais les lois heurtent la nature, et, issue de parents français, née sous le pavillon de France, Alexandrine était Française.

Cependant, sa naissance lui laissait toujours du vague à l'âme, un désir ardent de liberté, une soif innée de cosmopolitisme que développèrent des voyages lointains et des études commencées, arrêtées, puis reprises, dans les ports maritimes de France et de l'étranger.

Le capitaine échoua misérablement à Nice, titulaire d'un bureau de tabac, avenue de la Gare. Mme Malvina Houdet, une ancienne artiste dramatique, fort prétentieuse, gérait le bureau, tandis que Mlle Alexandrine, à l'aide d'une bourse municipale, terminait une éducation des plus variées et des plus brillantes en l'un des pensionnats de la ville.

A la mort du capitaine, Malvina, gratifiée de la recette buraliste, fit venir sa fille auprès d'elle, et toutes deux continuèrent à vendre des trabucos et du scaferlati jusqu'au jour où Alexandrine, en ayant assez, déclara à la maman que ce labeur d'esclave, au fond d'un magasin vulgaire, n'était en rapport ni avec ses goûts, ni avec son instruction, ni surtout avec sa jeunesse et sa beauté.

— Maman, si j'essayais du théâtre?

— Le théâtre, ça ne vaut plus rien! Pas de théâtre!

On sous-loua le débit, et les dames Houdet s'enorgueillirent d'habiter un appartement, sur la Promenade des Anglais.

Toutes les économies de Malvina passaient en achats de riches toilettes, mais la mère s'identifiait dans cet objectif : « Un mari pour Alexandrine! » Pourquoi la demoiselle n'aurait-elle pas la chance de tant d'autres créatures, moins jolies, moins intelligentes, moins « femmes » que sa Drinette? Au milieu des batailles

de fleurs, dans les corsos rouges ou blancs, elle distinguerait l'être rêvé, et doucement, maternellement, elle aiderait au bonheur légitime de la mignonne... Un beau mariage, voilà le vrai rôle!

Ambitieuse, la fille du cabotage et du cabotinage voulait choisir : elle tenait de son père l'art de se diriger au long cours et, de sa mère, l'art de sourire et de briller.

Un soir, à un veglione, au théâtre italien, Mlle Houdet aperçut, du haut de sa loge, parmi la foule hurlante et gesticulante des masques, un monsieur qui lui sembla l'évocation idéale d'un des héros de la République de Venise.

Il portait le petit collet de satin blanc sur un pourpoint brodé d'argent et de rouge; derrière le pourpoint, en verrouille, pendait une épée au fourreau de velours, et sur sa toque empanachée luisait, telle une étoile en un ciel oriental, une agrafe de diamants.

D'abord, la jeune fille ne vit que le bijou et dit à sa mère :

— Voici une agrafe qui vaut cinquante mille francs! Ne trouves-tu pas qu'elle ferait aussi bien à mon corsage que sur la toque de ce gentilhomme?

Elle observait l'étranger :

— Sais-tu qu'il est très bien, ce descendant des Doges!

L'inconnu marchait, dominant de sa haute taille les autres hommes et éveillant de sa noble prestance la curiosité des femmes : il avait de grands yeux bleus, tour à tour énergiques et doux, un front large, un nez volontaire, une barbe blonde en éventail, et la grâce et la force dans le sourire des lèvres amoureuses.

A ce moment, plusieurs masques entrèrent saluer les dames Houdet.

Alexandrine demanda :

— Quel est donc ce monsieur qui fait lever toutes les têtes?

Quelqu'un s'empressa de la renseigner :

— C'est le prince Nicolas Stradowski.

— Un Russe?

— Oui, mais d'origine polonaise... Je m'étonne que vous ne le connaissiez pas... Il était aux Régates, l'année dernière, avec son yacht...

— Riche, alors, le prince?

— Follement! Il possède dans l'Oural des propriétés grandes comme le Limousin et la Charente, et si nous devions compter ses roubles, nous compterions encore, à l'Exposition universelle de 1900!

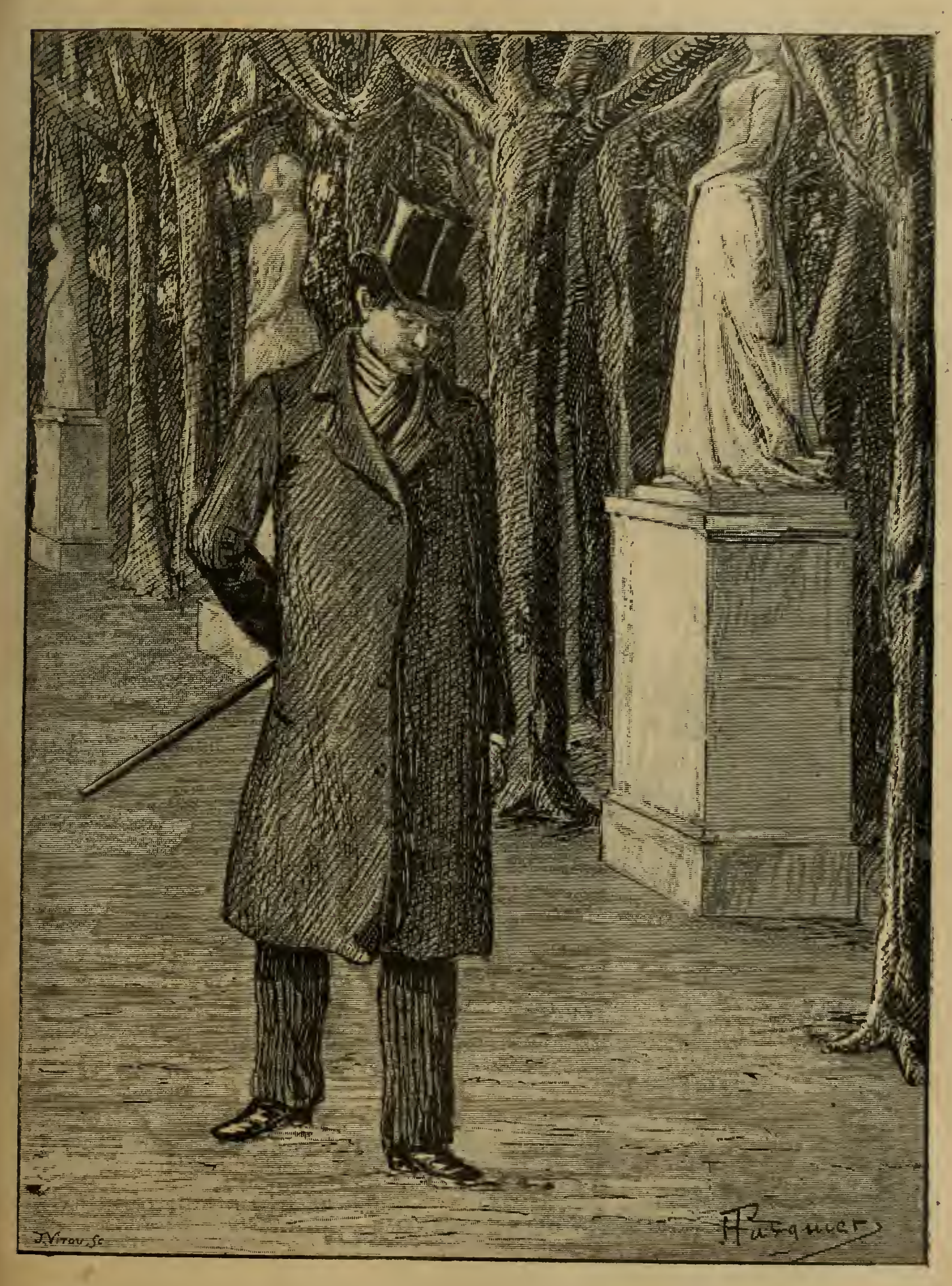
Les masques disparus, Alexandrine se tourna vers Mme Houdet.

— Eh ! maman, si je devenais princesse ?

— Tu es assez belle pour cela ! répondit l'ex-comédienne.

— Il ne suffit pas d'être belle ; il faut être habile !

— Je m'en rapporte à toi.



Il allait, venait, le long des blanches statues.

— Mère, tu as raison, et si, dans un an, je ne m'appelle pas la princesse Stradowska, je me déclare indigne de vivre!

Mais l'ambiance du veglione pouvait amener des erreurs, et l'aventurière trouva moyen de se faire distinguer par le gentilhomme russe, à un bal de la préfecture des Alpes-Maritimes. Elle employa toutes les ressources de son intellect, joua le « coup de foudre » avec des émotions virginales, des pudeurs exquises, des alarmes officielles. Hélas ! le prince voyait autre chose, car il se permit d'adresser à la belle, en même temps qu'un bouquet de lilas blancs et roses, l'agrafe dont Alexandrine célébrait la valeur et l'éclat.

Il y eut des visites, des promenades à Monte-Carlo, à San Remo, le long de la côte d'azur, et, un beau matin, Mme Houdet lisait un télégramme, daté de Paris, lui révélant que sa fille, après un bon voyage, ne quittait pas le prince logé au Grand-Hôtel.

Pour sauvegarder les apparences, Mlle Houdet avait obtenu du gentilhomme l'autorisation de s'inscrire sous le nom de « Princesse Stradowska » ; ses cartes et ses bijoux portaient la couronne et les armes du prince; les magasins expédiaient les commandes à la « princesse Stradowska ». Ce nom et ce titre, elle les semait à profusion, et Nicolas en riait, n'imaginant pas que sa maîtresse échafaudât un plan d'avenir.

Lui ne s'était engagé à rien envers elle, et c'est librement qu'elle accepta la main gauche, après avoir osé implorer la droite.

Certain jour, Nicolas Stradowski se fit annoncer à Alexandrine. Il était en costume de voyage et, avant de parler, il déposa sur le guéridon de la chambre un lourd portefeuille de cuir russe, marqué — non de ses armes et de sa couronne, mais des initiales de sa maîtresse.

— Donc, ma chère, dit-il avec cet accent un peu traînard que prennent les Russes, en articulant la langue française, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux, monseigneur?... Vous partez?... Où allez-vous?

— A Saint-Pétersbourg; une dépêche du Tsar me rappelle et, quand le Tsar commande, il faut obéir... Je suis désolée...

— Une absence de quelques semaines... Vous reviendrez ?

— Jamais, probablement.

— Alors, vous me laissez? vous m'abandonnez? C'est épouvantable!

— Donc, ma chère, ne nous fâchons pas... Voulez-vous retourner à Nice ou bien demeurer à Paris!

— Emmenez-moi à Saint-Pétersbourg... J'aime mieux ça!...

— Impossible! j'y vais pour me marier...

— Vous marier ?

— Le Tsar le veut!

- Eh bien, que vous importe que je reste à Paris ou que je retourne à Nice ?

— Donc, ma chère, j'ai songé à Paris, et je viens de vous acheter un hôtel aux Champs-Elysées... Les titres de propriété sont dans ce portefeuille... ainsi qu'un petit souvenir de moi...

Le prince Stradowski baisa la main d'Alexandrine, et Alexandrine se consola du départ de ce gentilhomme, en admirant le portefeuille qui renfermait les titres de l'hôtel élyséen et deux cent mille francs, en billets de banque — une entrée de jeu pour l'aventurière!

Bientôt, la princesse Stradowska annonçait qu'elle allait rejoindre son mari; puis, de retour de voyage, occupait l'hôtel des Champs-Elysées.

C'est là que, sans la moindre fortune, en dehors des deux cent mille francs écornés du prince, avec l'obligation de nourrir sa mère, l'ex-comédienne toujours isolée à Nice, elle vivait sur le pied de trois cent mille livres de rentes.

Sa situation d'épouse divorcée d'un des plus grands seigneurs moscovites, libre de sa personne et de ses immenses richesses, lui ouvrit toutes les portes: on se souvenait du passage à Paris de la Royale Altesse, en compagnie du prince, son époux, et aucun doute ne s'éleva sur l'authenticité de la noble étrangère. D'ailleurs, Alexandrine, très orgueilleuse de ses facultés assimilatrices, ardentes et géniales, menait si bien son rôle de grande dame que les clients de la petite marchande de tabac auraient pu s'y tromper.

L'hôtel des Champs-Elysées devint le rendez-vous des célébrités parisiennes, un terrain neutre et élégant où la politique croisait les arts, sous le voile gracieux de la haute diplomatie, et quelques nominations enlevées aux ministres par Alexandrine, en faveur de jeunes amis, rehaussèrent encore le prestige de Mme Stradowska.

Elle honorait de ses commandes les fournisseurs à la mode, elle honorait de ses emprunts les gentilshommes et leurs femmes. Oh! elle n'avait besoin de rien, elle si riche, mais elle était contente d'associer les amis à toutes les fournitures dont la chargeaient les têtes couronnées!

A l'aurore de cette existence, Mlle Houdet trembla de voir apparaître le prince Stradowski; ensuite, les craintes s'évanouirent : elle apprit que Nicolas, maintenant marié et père de famille, habitait ses domaines de l'Oural, et la princesse ne se gêna plus.

Désireuse d'accréditer la fable élaborée par elle, Alexandrine faisait chaque année plusieurs voyages. Ses intimes recevaient des lettres datées des palais impériaux ou royaux de Danemark, d'Autriche ou de Grèce; à son retour, elle montrait les cadeaux de ses royales et impériales amies, et les cadeaux demeuraient exposés dans les vitrines des salons. Elle possédait aussi des albums disséminés sur les meubles, et ces albums magnifiquement reliés aux armes de la princesse, contenaient des photographies soulignées d'amicales dédicaces : on y voyait le portrait de l'impératrice d'Autriche, avec un mot charmant pour « sa

petite amie » la princesse Stradowska; celui de la reine de Grèce, et celui encore de la reine de Suède qui la nommait « sa bien chère Alexandrine » ; des portraits d'empereurs et des rois s'étalaient au-dessus de leurs majestueux autographes, et Mlle Houdet appelait, dans une simplicité touchante, l'attention des visiteuses sur les vers français que lui avait composés « sa chère Altesse », le prince de Galles.

Si, malgré toutes les roueries, l'argent manquait à l'hôtel des Champs-Elysées, la fille de l'ex-cabotine haussait les épaules, bien certaine qu'une originalité grandiose viendrait augmenter le nombre de ces dupes,

Et, dans le torrent joyeux qui l'emportait, ne songeant qu'à briller, qu'à éblouir, qu'à fasciner les autres de son luxe, de sa beauté et de ses largesses, elle avait le dédain des escroqueries banales et vulgaires et l'ambition d'en inventer de nouvelles, de vraiment inédites et amusantes, car elle riait elle-même, et de bon cœur, de ses meilleurs tours.

Philosophe de salon, et non de boudoir, la chair tranquille, l'esprit éveillé, elle se donnait la comédie, agitant les ficelles des pantins, et notamment la grosse corde de Me Adolphe Piédeleu, l'ancien avoué de Rouen, le marieur du pauvre gentilhomme Léopold, le tuteur du forçat Jean de Tracy.

Depuis longtemps, Piédeleu désirait être présenté à la grande dame qu'on disait si riche, si belle et surtout si influente. Qui sait, peut-être, grâce à elle, obtiendrait-il ce qu'il souhaitait de toute son âme : une recette générale, en Normandie? L'occasion arriva; l'ex-avoué fit son entrée dans les salons de la princesse, et Alexandrine ayant appris que le nouveau venu, libéré de sa femme et de son étude, passait pour millionnaire, n'hésita pas à lui accorder sa bienveillance.

Lui, de son côté, subit le charme de l'enjôleuse. Jamais il n'avait admiré pareille distinction, pareille noblesse et beauté plus éclatante. Ce n'était pas de l'amour, ni du respect, ni de la crainte, mais tous ces sentiments se confondaient chez Piédeleu en une adoration bourgeoise.

Aussi, quand la princesse eut daigné parler à ce vieil homme des inconvénients inhérents à toute grande fortune, des embarras momentanés que traversait sa cousine à elle, la reine de Suède — l'amie qui la faisait coucher dans sa chambre, au palais de Stockholm où, toutes deux, toute la nuit, bavardaient comme des pensionnaires — quand elle eut étalé, sous les yeux du visiteur, les albums, véritables succursales de l'almanach Gotha, et des lettres de ministres, de sénateurs et de députés, mêlant ses amitiés royales à ses influences républicaines, Piédeleu s'enorgueillit moins de venir en aide à une majesté gênée que de conquérir les bonnes grâces de l'amie des ministres.

Elle lui jura de décrocher, en son honneur, une trésorerie normande, et l'adorateur lui avança, à diverses reprises, des sommes considérables, sur son

avoir personnel, d'abord, et ensuite sur la fortune du comte de Tracy, dont il était le dépositaire. On sait de quelle façon il opérait et par quelles ruses notariales, il échangeait des rentes et des biens contre des terres lointaines, de prix équivalent dans l'acte, mais sans valeur.

Toute la finesse professionnelle du vieillard s'évanouissait devant l'idole : Alexandrine le connaissait tout entier; il ne savait rien d'elle, et Piédeleu se laissait dépouiller, attendant à la fois une recette générale... et le mariage.

— Eh bien, Piédeleu?

— Votre serviteur, madame la princesse, fit l'ex-avoué, en s'inclinant.

Elle lui tendit, par charité, sa main aristocratique, et il s'agenouilla pour y mettre un baiser.

— Relevez-vous, Piédeleu, et asseyez-vous.

Il dut obéir.

— Eh bien, continua-t-elle, insouciante, Mlle de Tracy épouse le baron de La Faye?

— Non, balbutia-t-il, ça ne va pas!

— Le baron hésite, à cause du père?

— Le baron accepterait; c'est la demoiselle...

— Mais, ce M. de La Faye est très gentil...

— Oui, et de noble maison!

— Bah! vous trouverez un autre mari à Mlle Henriette!... J'aime autant que la rencontre ait lieu ailleurs que chez moi... Je ne veux pas transformer mon hôtel en une agence de mariages...

La blonde princesse, vêtue d'un peplum de soie mauve fleurdelisé d'or, qui s'harmonisait avec les tentures du boudoir, alluma une cigarette orientale et s'allongea, sur le divan où elle était assise :

— Ah! mon pauvre Adolphe, vos ennuis ne sont rien auprès des miens!

Souriant à son prénom, flatté de cette grande familiarité inaccoutumée, il demanda, toujours respectueux :

— Qu'y a-t-il, madame? Que vous est-il arrivé?

— Inutile, mon ami...

— Parlez, madame?

— Je vous dois tant d'argent que je n'ose...

— C'est vrai, soupira Piédeleu, malgré lui... beaucoup d'argent!

— Quatre cent mille francs au moins?

— Quatre cent soixante mille...

Elle se dressait :

— Vous n'avez pas l'ombre d'un doute, n'est-ce pas? Oh! si vous avez des craintes... Un mot?... Je télégraphie à Saint-Pétersbourg, et vous serez remboursé...

— Je n'ai pas peur, madame, et, du reste, il y aurait un moyen d'arranger les choses... Je vous aime!

Les déclarations amoureuses de son bailleur de fonds avaient ordinairement le pouvoir d'égayer la princesse; mais, ce jour-là, très sérieuse, elle répondit :

— Je le sais, Adolphe, et j'en suis touchée.

— Hélas! vous ne consentirez jamais à changer votre nom aristocratique et royal contre le nom plébéien qui m'afflige !

— Qui sait?

— Alors, je puis espérer?

— La veuve d'un grand empereur a bien pris pour mari un officier de fortune... Pourquoi la femme divorcée d'un prince russe n'épouserait-elle pas l'homme intelligent et bon que vous êtes?

— Cet homme sera comte, madame! Oui, comte de Sa Sainteté le Pape, ou de l'empereur d'Autriche ou du roi de Portugal! Nous choisirons; vous déciderez, vous m'aiderez! La princesse Stradowska reculait devant Piédeleu ex-avoué, mais elle acceptera de devenir comtesse Piédeleu!

— Et je ferai nommer le comte Piédeleu trésorier-payeur général!

— Peut-être est-il plus adroit de commencer par la recette générale des finances... Un comte, en République...

— La République, mon cher, adore les blasons!

Alexandrine se laissa encore baiser les doigts; elle avait des factures personnelles et urgentes, et elle ne rudoyait pas la tête moutonnière :

— Je viens d'écrire à mon intendant de Nijni-Novogorod et à ma cousine, la reine de Suède et Norvège... Elle est insatiable, ma chère cousine! Elle me demande de lui faire monter chez mon joaillier un collier d'émeraudes et de saphirs, pareil à celui que je portais, un soir de gala, à sa cour...

Rien n'est plus aisé!

— Oui, si elle m'envoyait l'argent, mais des avances, toujours des avances !.. Vous allez être gentilhomme, Piédeleu, et je me risque à vous dire des choses... très délicates... à vous initier à des mystères que j'aurais voulu garder et qui me déshonoreraient si, par malheur, ils arrivaient aux oreilles du vulgaire... Vous serez discret, Adolphe?

— Comme un tombeau!

— La reine me doit une somme énorme!

— Votre argent est bien placé...

— Oui, mais vous n'imaginez pas la lenteur des remboursements !.. Les formalités durent des cinq à six mois... On est princesse... on ne veut pas ennuyer des Majestés!... Les Majestés, elles, toutes Les Majestés de l'Europe savent que je suis très riche... J'ai déjà obligé mon autre amie, la reine de Grèce ; j'ai payé le mobilier de ses appartements du Palais-Royal, et me voilà sans le sou, avec des

créances admirables et les retards de mes nombreux fermiers de Nijni-Novogorod!

L'ex-avoué promit de l'argent, et la conversation roula sur une nouvelle fantaisie d'Alexandrine :

— Mme de Méran est-elle toujours décidée à vendre les domaines de Tracy qui lui rappellent de mauvais souvenirs ?

— Plus que jamais !

— Il y a deux châteaux ?

— C'est exact... Château de Tracy et château d'Aubécourt.

— Voisins ?

— A une portée de fusil, l'un de l'autre... La marquise et moi sommes autorisés, elle, comme tutrice de sa fille, et moi comme tuteur de l'interdit légal, à aliéner ces immeubles et à faire remploi... J'ajouterai que la marquise m'a chargé de la vente et du remploi qui la concernent...

— Un de ces jours, Piédeleu, nous irons voir les châteaux, et peut-être, je m'en rendrai acquéreur...

— Des deux ?

— Mais, oui ! J'ai des idées... très Versailles !... Un grand et un petit Trianon... Je pourrais recevoir là-bas Leurs Majestés !

— Entendu, princesse !

Et il partit, exacerbé d'amour et d'orgueil, courant à la ruine, au déshonneur futur, avec la naïveté d'un jeune homme à son premier rendez-vous, plein de confiance en cette aventurière, abominablement roulé par elle, lui le procédurier malin, qui en avait roulé tant d'autres !

V

Inscrit au barreau de Paris, à la suite de brillants examens, Edgard Vauzelet retour du 21e d'artillerie où il venait d'accomplir une année de service, occupait maintenant près de son illustre père les fonctions de secrétaire particulier.

Laborieux, spirituel, éloquent, d'une éloquence chaude et mâle, parfois satirique et violente, Edgard avait déjà plaidé et gagné des causes, et le vieil avocat s'enorgueillissait de voir revivre en son fils les qualités maîtresses qui faisaient de lui, Ambroise Vauzelet, une des gloires du barreau.

Ce matin-là, rue Saint-Florentin, dans le cabinet de Me Ambroise, un cabinet style Henri II avec vastes bibliothèques garnies de livres juridiques, — de ces mêmes livres qui aident les Piédeleu à voler leurs clients et les Vauzel à les défendre, — Edgard étudiait le « dossier Morel ».

Grand, droit, magnifique de prestance et de belle humeur, en redingote noire, avec l'embonpoint normal de la cinquantaine, les cheveux et les favoris grisonnants, le visage frais, le regard superbe, Me Ambroise se promenait de long en large à travers la pièce. Il s'arrêta de marcher, et jetant un coup d'œil sur les papiers du secrétaire :

—La tiens-tu, oui ou non, cette défense ?

Le jeune homme levait les yeux :

— Je le crois, père ! Mais... j'ai peur !

— Peur de quoi, mon enfant ?

— De moi-même ! De ne pas pouvoir, comme je le désire, faire partager au jury la conviction ardente, profonde, absolue, que j'ai de l'innocence de ce malheureux homme !... Toi, père, avec ton grand talent, tu le sauverais !... Et si tu voulais...

— Si je voulais tu me passerais le dossier ?

— Oui.

— Allons donc, Edgard ! On ne déserte pas devant sa croyance ! Je ne veux pas te voler ta gloire,et tu triompheras !

Et après une réflexion :

— Est-il aussi innocent que cela, ton Morel ?

— Oh ! oui j'en suis sûr !

— Que crains-tu, alors ?

— La défaite !... Songe donc, père, c'est la plus grave affaire qu'il m'ait encore été donné de plaider ?... Si le jury condamne Morel, j'en aurai une honte et un remords !

— Bah ! question d'habitude .... Mon cher Edgard, tu t'y feras !

— Tu n'as pas toujours parlé ainsi, reprocha doucement le secrétaire.

— C'est vrai !... Rien ne me serait plus cruel pour toi qu'une défaite, lorsque ta raison et ton honnêteté proclament la victoire !... L'affaire ne vient que demain ; nous l'étudierons ensemble, cette nuit, et demain, si tu l'exiges, le vieux plaidera à la place du jeune...

Edgard rectifia, orgueilleux : Le maître à la place de l'apprenti !

Un nuage de mélancolie assombrissait le front de Me Ambroise : son fils lui rappelait une autre cause que lui-même avait plaidée jadis, animé de toute la conviction d'une nature honnête, de toute la chaleur de l'amitié, de toute l'éloquence géniale qui faisait l'admiration et la terreur de ses adversaires, et que cependant il avait perdue.



Je vous ai mal jugée, mademoiselle, il faut me pardonner.

— Père, observa Edgard, tu y penses donc toujours à cette affaire d'il y a douze ans?

— Oui, et j'y penserai, toute ma vie, à cette journée de tristesse et de deuil!... On me considérait déjà comme un bon avocat d'assises, ou tout au moins, comme un défenseur heureux!... Et, ce jour-là, entends-tu, je me suis trompé!... La cause était à peu près la même que celle de ton Morel... Un assassinat et, au bout, l'héritage!... J'avais seulement à opposer des preuves morales aux preuves matérielles de l'accusation... Mais, que m'importaient le réquisitoire du ministère public et les balivernes des témoins!... La vie, toute d'honneur, de l'accusé valait mieux que nos paroles!

— Le coup a été d'autant plus dur, n'est-ce pas, que M. de Tracy fut l'un de tes amis?

— Il l'est encore!

Me Ambroise se dominait :

— Pauvre Jean!... Mon camarade de collège... Le gentilhomme loyal et charmant qui poussait le scrupule, malgré la menace de l'échafaud ou du bagne, à ne pas trahir la parole donnée... Oui, l'un de ses amis, M. de Guillerville, avait eu besoin d'argent pour éviter des poursuites ennuyeuses... Tracy emprunta à son oncle... M. de Guillerville voyageait en Angleterre, lors de l'instruction du procès et, si M. de Guillerville n'était venu courageusement déposer à l'audience et révéler le service amical, nous en serions à ignorer le pourquoi de l'escapade nocturne de M. de Tracy...

Il éclata...

— Vois-tu, Edgard, il y a de braves gens dans les jurys de France, mais il y a encore plus de vaniteux et d'imbéciles!... Les petits rentiers, les gros boutiquiers, les bureaucrates que l'on arrache, pour une quinzaine, à leurs écritures, à leurs promenades ou à leurs boutiques, sont affolés de « jouer aux magistrats »! A Paris, les concierges ne reconnaissent pas en ces personnages solennels, arrogants et mystérieux, leurs locataires si longtemps paisibles et aimables : l'ignorance des lois les égare; l'autorité des verdicts éventuels les grise! Ces bons bourgeois se démènent, se passionnent; ils voudraient comprendre le Code, et, embrouillés dans l'art de la logique, ils n'ont même plus la grâce d'état rêvée par Montesquieu — la raison simple d'un père de famille! En dehors des choses anarchistes, ils ne refusent jamais de circonstances atténuantes à un meurtrier, si le vol n'a pas été le mobile du crime; ils condamneront sans pitié une domestique malheureuse et chargée de gosses qui aura forcé un tiroir et volé vingt francs à sa maîtresse, et ils absoudront la galante vexée qui tuera son amant! Chez eux, ainsi que le disait un philosophe : « L'argent est plus sacré que la vie humaine! »... A Rouen, nous avions dans le jury une bonne moitié de campagnards. J'eus le malheur de laisser échapper cette phrase : « Le comte de Tracy

n'est pas un paysan pressé d'hériter... » C'était là une constatation morale et non une allusion! Eh bien, je vis une demi-douzaine de figures s'allonger, s'enténébrer; elles étaient horribles, les figures; elles avaient l'air de se chercher et de se dire : « Alors, un paysan, ça ne vaut pas un noble ?... » Quelle sottise!... Ajoute à cela que M. de Tracy, conseiller général, posait sa candidature royaliste aux élections législatives, et que la majorité du jury normand se proclamait républicaine... Enfin, mon ami, étant sûr de mon client, je n'ai pas plaidé les circonstances atténuantes : il n'en voulait pas; je n'en voulais pas pour lui, et, vaincu, je suis bien obligé de couvrir d'excuses mon désastre!... Mais, j'ai l'orgueil de garder une idée immuable : M. de Tracy est innocent!... Hélas! il a été abandonné par l'être qui devait le plus le chérir, par sa femme, une coquette, qui, au lieu de porter en son cœur un deuil éternel, un deuil bien autrement sacré que celui d'un mort, justifie le verdict, efface les pages d'honneur, le nom de la victime et son amour, et se lave du forçat-martyr dans une nouvelle union!... Cette grande dame-là, elle n'a pas vendu son Dieu, mais elle a menti à son origine et à son devoir; elle a autorisé contre l'époux la jetée de pierres des Pharisiens, et si elle n'était inconsciente, elle serait la femme de Judas!

Puis, sur un ton plus calme :

— Et la voilà pimpante et gaie, accommodée d'un homme nul, une sorte de gentillâtre, un M. de Méran qui remplace, sans le faire oublier, mon pauvre de Tracy!

— Justement, père, je me suis trouvé avec elle, au dernier bal de la princesse Stradowska.

— Avec Mme de Méran?... Danse-t-elle encore?

— Je ne sais pas si elle danse... Il y avait tant de monde au bal!... Elle s'intéressait beaucoup à sa fille... Mlle de Tracy faisait, ce soir-là, son entrée dans le monde, une entrée... douloureuse.

— Sa fille?... Elle doit avoir de seize à dix-sept ans... L'image de la mère!

— Elle m'a paru charmante!

— Bien charmante, en effet, et pleine de cœur aussi, une fille qui ne s'inquiète pas plus de son père que s'il n'avait jamais existé!... Jamais elle n'a daigné répondre aux lettres du malheureux!

— Ne la blâme pas sans la connaître, père! s'écria le jeune Vauzelet, en un élan d'enthousiasme qui étonna Me Ambroise... J'ai vu à ce bal Mlle de Tracy, pour la première fois; je ne lui ai parlé que quelques instants, en dansant avec elle, et cependant, je l'ai jugée et j'ai deviné tout ce qu'il y a en elle de loyauté et de cœur!

— Pour un avocat de talent, mon pauvre Edgard, tu es bien peu physionomiste!

— Dans la soirée, un incident fâcheux est venu affirmer ce que je pensais de ma danseuse. A un moment, comme Mlle de Tracy prenait part à un « Lanciers », tous les yeux se tournèrent vers elle, et il y eut des chuchotements mêlés de moqueries. J'ignore quelle mauvaise langue avait fait circuler le mot « tache », en désignant Mlle de Tracy. Moi seul peut-être qui savais, j'ai pu saisir le véritable sens de la méchanceté; les autres y voyaient une signification directe et injurieuse, quant à la personne même. Longtemps, elle resta souriante, à mille lieues de songer que c'était d'elle dont on s'occupait... Naïve, elle examinait, à la dérobée, sa blanche toilette... Mais, lorsqu'elle eut compris, oh! père, si tu avais vu l'indignation de ses grands yeux noirs, l'effarement, le bouleversement, et bientôt, la stupeur de ce visage de vierge, il te serait impossible de douter de Mlle Henriette!

— Je ne la soupçonne pas de se mal conduire! Je lui reproche, ainsi qu'à la mère — et c'est bien assez! — à l'une, d'avoir déserté ses obligations morales d'épouse, à l'autre, de manquer de piété filiale!

Et observant le jeune homme :

— Est-ce que tu es amoureux de cette demoiselle?

— Non, père... je ne crois pas... balbutia Edgard... Et, d'ailleurs, cet amour, s'il existait, demeurerait sans espérance... Mlle de Tracy va se marier; on lui a présenté son fiancé, le baron Léopold de La Faye... Un noceur! un joueur!

— Eh bien, que t'importe?

— Je suis navré de voir Mlle de Tracy faire un mauvais mariage!

— Cela ne nous regarde pas! conclut Me Ambroise.

Originaire de la Bretagne, issu d'une famille de magistrats et d'avocats, marié à l'unique héritière d'un armateur du Havre, M. Vauzelet avait augmenté les patrimoines déjà considérables par son talent et un labeur de vingt-cinq années. Il menait entre sa femme et son fils l'existence d'un bourgeois sérieux et rangé, ce qui ne l'empêchait pas d'ouvrir, chaque mois, ses salons aux politiques, aux lettrés, aux artistes, aux notabilités de la magistrature et du barreau, et de recevoir, tous les lundis, à sa table, des collègues du Palais et les amis d'Edgard.

Membre du conseil de l'Ordre, ancien bâtonnier, il joignait à son instruction juridique le goût des arts et des lettres.

A l'encontre des médecins qui écrivent tous avec aisance et quelques-uns avec distinction, les avocats les plus remarquables sont de médiocres stylistes : dans le torrent de l'éloquence, les mots abondent, les phrases jaillissent, et le propre de l'art oratoire est, non de les étudier, de les buriner, de les préciser, mais seulement de les allumer et les répandre. L'écriture, elle, est moins chaude, moins heurtée, plus réfléchie et plus exacte; elle est aussi moins puissante et communicative. Jamais la lecture d'une page — fût-elle déclamée par le même orateur — ne donnera l'émotion de la seule parole. Il y a

là un appel direct, et, selon un ancien, il faut « entendre le monstre lui-même! »

La place d'un homme possédant à la fois le don de la parole et la science de l'écriture était marquée à l'Académie française : Me Vauzelet se présenta, échoua et ne voulut point recommencer les démarches.

On s'étonnait de voir sa boutonnière encore vierge, mais cela lui déplaisait de solliciter un ruban rouge et, depuis un refus célèbre, le gouvernement ne se hasardait plus à décorer les gens, malgré eux.

Si, dans les grandes batailles d'assises, il planait au sommet de l'éloquence judiciaire, chez lui, en petit comité, il redescendait volontiers de ces hauteurs, et l'on ne savait lequel des deux le plus admirer, du « monstre » dont la voix rugissait et tonnait à la barre ou du causeur bienveillant, aimable, spirituel.

Adoré de sa femme et de son fils, heureux et digne du bonheur, il se montrait charitable envers les clients intéressants et pauvres.

C'est pourquoi, le lendemain, à onze heures, après une nuit de veille, Me Ambroise et son fils, tous deux en robe, traversaient la salle des Pas-Perdus, au Palais de justice.

Le bruit courait que le grand Vauzelet allait parler dans l'affaire Morel, et ce procès insignifiant (un maçon accusé d'assassinat) prit, en moins d'une demi-heure, des proportions énormes.

La salle d'audience s'emplit d'avocats et de stagiaires. On écoutait d'une oreille distraite l'acte d'accusation, l'interrogatoire, les témoins, le réquisitoire, et les visages furent attentifs pendant la plaidoirie de Me Vauzelet.

Jamais l'illustre avocat ne parut plus en verve que dans l'histoire de ce « Morel », un vieillard timide et grêle, qui baissait les yeux devant les robes rouges, des yeux clignotants, effrayés de toute cette pompe. A douze ans de distance — tant la cause du prolétaire était semblable à celle du gentilhomme — Me Vauzelet se retrouvait en face du procès de M. de Tracy, aux assises de Rouen, et l'amitié lui inspira ces phrases ironiques : « Eh! qui donc disait que les natures simples, les ouvriers ou les campagnards avaient parfois des idées hâtives de succession ?... Il errait, celui-là, et il perdit sa cause!... » Puis, tout à coup, la voix hurlante, étranglée de sanglots : « Messieurs, il y a douze années, à Rouen, le jury a envoyé au bagne un de mes amis que je défendais, qui n'était pas coupable ! Jurés parisiens, ne m'infligez pas avec ce malheureux, avec cet autre innocent, une nouvelle angoisse et une nouvelle honte ! »

Morel acquitté, les confrères du barreau vinrent féliciter Me Ambroise, et celui-ci dit à son fils, tout rayonnant de la gloire paternelle :

— Douze ans trop tard !

En quittant le Palais de Justice, le jeune avocat reconduisit son père à leur maison de la rue Saint-Florentin, et il poursuivit la route jusqu'au jardin des Tuileries. Il désirait être seul, déjà envahi d'une grande tristesse, au sortir de

l'orgueil filial ; il songeait à Henriette, et la question du père : « Est-ce que tu es amoureux de cette demoiselle ? » lui revint à la mémoire. Certes non, il n'était pas amoureux de M[lle] de Tracy, mais, la croyant fiancée au baron de La Faye, il la plaignait de toute son âme, et il aurait voulu avoir le droit de la protéger.

Il marchait à l'aventure, sous les grands arbres morts, dans la tombée grisâtre du soir ; il allait, venait, le long des blanches statues, plus pâle et plus froid que les marbres, et accablé d'une peine dont il essayait de se dissimuler l'ardeur toujours plus vivante.

Las, il franchit les grilles, arriva sur la place de la Concorde, suivit la rue Royale. Des idées se heurtèrent en son cerveau brusquement chauffé : Peut-être avait-il manqué de sincérité envers lui-même ? Peut-être aimait-il Henriette ? S'il l'aimait, il en résulterait une grande douleur, puisque la jeune fille devait épouser M. de La Faye. Or ce La Faye, il le haïssait, mais il était encore moins haineux que jaloux !... Donc, il aimait Henriette ; il l'aimait !... Il ne pouvait plus en douter !

Troublé comme s'il venait d'apprendre le secret d'un mourant ou comme s'il entendait la confession d'un péché irréparable, il essaya de se démentir : chez la femme, son idéal exigeait les cheveux blonds et les yeux bleus, et Henriette était brune, avec des yeux noirs ! L'argent. Ses parents à lui possédaient une grande fortune, et lui ignorait la dot promise ! Alors, pourquoi rêvait-il d'Henriette ? Il rêvait d'elle parce que sa bonté d'âme et son courage viril l'entraînaient vers cette souffrance injuste et cette faiblesse !

Edgard longeait la place de l'Opéra. Quelqu'un lui frappa sur l'épaule, et aux lueurs des globes électriques il reconnut Philibert Baucresson, le sous-préfet de Chaville.

— Bonjour, Vauzelet !

— Bonjour, Baucresson !... Et la sous-préfecture ?

— Va très bien ! Je la dérange le moins possible... J'adore Paris, et l'on ne peut pas être partout !... Oh ! tu n'as pas l'air gai ?

Les deux amis se rendirent au Cosmopolitan-Club, rue Castiglione, où Thibault de La Noüe, le chef adjoint du cabinet au ministère des Affaires étrangères, et le compositeur Myrtil Zanor lisaient les journaux.

— Mes compliments, mon cher Edgard, fit La Noüe. Il paraît que monsieur votre père s'est payé aujourd'hui un de ses habituels succès ?

— Mon père a été magnifique ! répondit Vauzelet... Ah ! si vous saviez comme j'en suis fier de ce papa-là !

— Aux assises ? demanda Baucresson.

— Oui, aux assises.

Myrtil intervint :

— Les assises ! Ah ! les assises !... Voyez-vous, il n'y a que ça !... Le décor

est splendide et imposant en diable! On ne va pas là pour blaguer comme à la correctionnelle!... Décidément, je mettrai, un jour, une audience en musique!... 1° Chœur des assistants. — 2° Solo du greffier. — 3° Duo du président et de l'accusé... Chœur des témoins... Romance du ministère public... Romance de l'avocat... Gardes municipaux... Chœur des jurés... Je vois de tout, là-dedans, des quinquettes, des septuors, sans oublier la partie comique, chantée par l'huissier : « La Cour, messieurs!... Chapeau bas!... Silence, messieurs!... » et le rondeau du verdict, et le trio de la Cour, et le solo final du président, et le chœur des Belles-Mesdames, à la sortie :

Oh! ma chère!
Quelle affaire!
On évoquait un mort saignant,
Et je trouvais ça, répugnant!
Mais, à la Cour d'assises,
Nous étions bien assises;
La sueur perlait, tout le long de ma peau,
Mais j'arborais, sur un joli chapeau,
Une voilette,
Fraîche et coquette...

— Zamor, mon ami, tu finiras à Charenton! pronostiqua Thibault.

— Ou à l'Institut, mon vieux! riposta le jeune poète-compositeur, et en attendant je travaille à ma pantomime.

— Quelle pantomime?

— *Les Cimbres et les Teutons*, œuvre qui doit être exécutée chez la princesse Stradowska... J'en raffole, moi, de la princesse!... Elle encourage les arts!... Maître Vauzelet, vous étiez, je crois, à son dernier bal?

— Oui, j'y étais..,

— Que dites-vous du petit scandale?

— Je dis que c'est une infamie, et que celui qui l'a propagée mériterait qu'on lui tirât les oreilles!

Thibault se mordit les lèvres et avoua loyalement :

— La propagation, venue de moi, s'est arrêtée à nos amis Zamor et Baucresson, et le véritable propagateur, c'est Piédeleu, dans le *Tonnerre Parisien*... Que le Piédeleu ait menti, cela ne m'étonne pas outre mesure!

— Je te sais incapable d'une lâcheté, et je tiens à te déclarer, à te jurer que Mlle de Tracy est la vertu même!

— Alors pas de « tache » ? dit le sous-préfet.

— La fille de la marquise porte le poids d'un malheur... immérité... d'un parent...

— Et elle est énergique, cette « Mademoiselle de T*** », puisqu'elle a mis ce pauvre La Faye à la porte !... Beaucoup plus paresseux que mauvais, La Faye !... Ce mariage le retapait, et le voilà toujours sans le sou, inquiet, navré...

— Il y a de quoi ! grimaça Myrtil, ironique. Un million de fichu !... Moi, j'en ferais une maladie... ou une chanson !

— Thibault, interrogea vivement Egdard, es-tu bien sûr que le mariage est rompu ?

— Très sûr !... On dirait que ça te fait plaisir?

— A moi ?... Pourquoi ?

— Dame !

Il était cinq heures, lorsque le jeune Vauzelet quitta le cercle pour rentrer chez lui. Au moment où il arrivait rue Saint-Florentin, un fiacre, qui l'avait dépassé, s'arrêta devant sa maison. Deux femmes en descendirent, et Edgard, tremblant, crut reconnaître Mlle de Tracy, en toilette noire. et suivie d'une domestique.

Les femmes entrèrent et, marchant derrière elles, l'avocat entendit demander par la jeune fille à la concierge :

— Maître Ambroise Vauzelet.

Respectueux, il s'avança :

— Mademoiselle, je suis le fils de Me Vauzelet... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer au bal de la princesse Stradowska, et, si vous le voulez bien, je vais avoir l'honneur de vous accompagner chez mon père...

Henriette le salua tristement, et ils gravirent les marches, sans parler

En haut, l'amoureux introduisit sa bien-aimée au grand salon et, pendant que la domestique restait à l'antichambre, il courut prévenir son père et obtint de lui qu'il recevrait la visiteuse, avant tous les autres clients ; puis, la promesse exécutée, il s'enferma dans son cabinet de travail.

Me Ambroise offrit un siège à Henriette, et, d'un ton glacé :

— A quel hasard, mademoiselle, dois-je la faveur de votre visite?

Elle attendait un autre accueil de l'homme demeuré quand même l'ami de son père, et elle balbutia :

— Monsieur, je venais vous parler... vous consulter... demander aide et protection... J'espérais que le nom que je porte m'assurerait votre bienveillance, mais, hélas ! je me suis trompée...

— C'est justement, parce que ce nom m'est cher et sacré que votre démarche auprès de moi me semble tout au moins hasardée, mademoiselle !

— Je ne vous comprends pas, monsieur !

— Enfin que désirez-vous ?

— Je voudrais écrire à mon père, et je viens solliciter de vous le moyen de lui faire parvenir ma lettre.



Après le dessert, Myrtil chanta au piano ses compositions nouvelles.

— Ah! ah! fit Vauzelet, dans un éclat de sarcasme, vous vous décidez?... Mieux vaut tard que jamais!... Depuis douze ans, ce sera la première fois que vous lui donnerez de vos nouvelles!

Mlle de Tracy le regarda avec de grands yeux étonnés :

— Comment lui aurais-je écrit plutôt? Je croyais mon cher père mort, et il n'y a que deux jours que je sais qu'il existe!

Vauzelet commençait à comprendre; son attitude changea, et il dit plein de douceur :

— Chère enfant, on vous avait laissé croire que M. de Tracy était...

— Mort... Oui, monsieur, et je le pleurais!

— Qui donc a commis ce mensonge?

— Ma mère... M. le marquis de Méran... tout le monde...

— Et il ne s'est rencontré personne pour vous détromper?

— Personne... Ni au couvent... ni à la maison... ni parmi les étrangers... ni parmi les serviteurs...

— C'est abominable!... Les autres ont le droit d'ignorer la vérité... Le marquis?... N'en parlons pas!... Mais... votre mère!

— Elle s'est imaginée, sans doute, bien agir... Nos amis et les étrangers sont persuadés que mon père est coupable...

— Et vous?

Superbe de foi, Henriette se dressait :

— Oh! moi, je suis sûre qu'il est innocent!

Le grand avocat ne répondit pas tout de suite. Une émotion violente et saine l'étranglait : il se mit à arpenter, en longues enjambées, son cabinet de travail et s'inclina devant Henriette :

— Je vous ai mal jugée, mademoiselle... Il faut me pardonner... Mon amitié pour votre père et l'égoïsme des autres, voilà mon excuse! Mais la fille d'un Tracy ne pouvait être une ingrate!

Il la fit asseoir plus près de lui, et l'abritant sous son regard de brave homme :

— Dites-moi tout, mon enfant... Considérez-moi comme votre second père, comme votre ami le plus dévoué... Ne me cachez rien!.., Je vous y aiderai, je vous protégerai! On veut vous marier, n'est-ce pas, à un homme que vous connaissez à peine?

— Le baron de La Faye et moi avons eu une explication loyale, et ce gentilhomme retire sa demande, non sans avoir démasqué et corrigé M. Piédeleu, le tuteur de mon père, qui pousse l'insolence jusqu'à m'offrir au premier venu, dans un journal.

— Vous êtes bien une Tracy! Je lis en vos yeux une volonté forte, et je devine en votre poitrine un cœur viril!

— Entre une mère, oublieuse et insouciante, une grand'maman tombée en

enfance, un beau-père frivole, et ce Piédeleu hypocrite et rusé, je n'avais rien à espérer ; j'ai songé à vous, et je vous remercie de me donner courage ! Parlez-moi de mon père ?

— Il y a cinq grands mois que je n'ai reçu de ses nouvelles ; mais, en sa dernière lettre il me disait qu'il était... matériellement heureux... Grâce à sa bonne conduite, il jouit d'une liberté relative... Il est employé à Nouméa dans un établissement de serrurerie où il tient les livres... Ses chefs sont humain avec lui.

— Et quand pourrai-je lui écrire?

— Le courrier de Calédonie part le vingt-cinq de chaque mois, via d'Angleterre, et. le vingt-sept, via française... Nous sommes au dix-huit novembre... Vous avez toute une semaine... Vous reviendrez ici pour écrire votre lettre; j'y ajouterai quelques lignes... Il ne faudra pas lui parler de votre mère, dont le mariage lui a occasionné un lourd chagrin.

— Que vous êtes bon, monsieur, et que je suis heureuse d'être venue !

Et, saisie d'une idée :

— Vous avez dit, tout à l'heure, que vous lisiez dans mes yeux une volonté forte... Eh bien, cette volonté, je l'emploierai, non pas à solliciter la grâce de mon père, — car, en présence d'une telle accusation, un Tracy ne voudrait pas de grâce ! mais, à obtenir, à imposer un jugement nouveau !

— La revision du procès est impossible !

— Je la tenterai !

— Et vous échouerez, ma pauvre enfant ! Depuis douze ans, je cherche, moi, et je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour !...Cependant un espoir me reste bien faible, bien vague... Si le coupable existe encore, il n'a plus rien à redouter de la justice... L'action publique et l'action civile, résultant d'un crime de nature à entraîner la peine de mort ou des peines afflictives perpétuelles, etc. — je vous récite l'article 637 du Code d'instruction crimivelle — « se prescriront après dix années révolues, à compter du jour où le crime aura été commis, si dans cet intervalle, il n'a été fait aucun acte d'instruction, ni de poursuite... » Il arrive parfois que la certitude de l'impunité engage les coupables à avouer leurs crimes...

Me Vauzelet réservait une surprise à Henriette. Il la mena en un salon voisin et, d'un geste grave, lui indiqua un portrait aux armes des Tracy, le portrait d'un jeune et brun gentilhomme, en costume de chasse, la lèvre rieuse, les moustaches au vent, le regard plein d'amour et d'honneur, joyeux de vivre.

— C'est lui ! fit-elle, émue et vibrante; c'est mon père !

Alors Me Ambroise raconta que, lors du mariage de Mme de Tracy et M. de Méran, il avait obtenu de la divorcée ce souvenir inutile pour elle et qu'il se proposait de rendre, un jour, à l'orpheline du père vivant; mais Henriette n'ayant jamais manifeste le moindre désir de correspondre avec son père, ni la moindre envie de

posséder cette image sacrée, le portrait était demeuré là, sous la sauvegarde du défenseur humilié et de l'ami fidèle.

Henriette s'agenouilla, pria longtemps devant l'image et, comme elle se relevait, elle aperçut autour d'elle M. et Mme Vauzelet et Edgard, tous trois, les yeux mouillés de larmes.

D'une pâleur de morte, les dents serrées, broyant l'angoisse, à l'idée du crime des hommes et au souffle de la Rédemption, elle n'avait pas pleuré ; mais, vaincue par les larmes des autres, elle éclata en sanglots. Mme Vauzelet, une bourgeoise douce et simple, l'embrassa, et le grand avocat dit à son fils :

— Donne-lui la main... Je veux qu'elle soit ta sœur !

VI

Vivement, le baron Léopold de La Faye sauta du lit, un lit à colonnes et à estrade, capitonné et drapé de satin bleu aux passementeries vieil or ; il courut à un meuble de Boule, en tira un revolver, mit son pantalon et vint s'asseoir sur le bord de la litée.

La main droite tenait le pistolet ; elle se levait vers la tempe : ce gentilhomme hésitait, non pas qu'il fût lâche, mais parce qu'il avait peur de se manquer.

M. de La Faye prit une règle et, tout en la fixant à l'arme, il explora la chambre, d'un œil triste. Elle était mignonne et bien parisienne, cette bonbonnière de la rue de Provence, avec ses grands rideaux de lampas brochés, ses divans, ses fauteuils, ses chaises, de couleurs tendres, sa glace artistement habillée, ses bibelots, ses tableaux, ses souvenirs de femmes et d'amis !

Sur un guéridon, il aperçut son stick à pomme d'écaille, son chapeau, ses gants, jetés là, à la rentrée nocturne ; plus bas, ses bottines vernies piquaient de deux points brillants la blanche toison d'une peau d'ours, et tous ces objets, à la lueur hivernale du jour, lui crièrent de vivre.

Vivre ? Eh ! parbleu, il ne demandait que ça ! Mais, comment ?

Il posa le revolver à portée de sa main et, sans y songer, il ramena contre son corps les chaudes et fines couvertures. Oh ! ce n'était pas de gaieté d'âme qu'il en arrivait au bonjour suprême ! La misère — cette femme noire et vieille — le guettait, et La Faye se voyait, sans le sou, dans la rue, en redingote fripée, en

bottines éculées, en chapeau crasseux! On avait tout saisi, tout, jusqu'à ses vêtements: aujourd'hui, le mobilier allait prendre le chemin de l'hôtel des Ventes, et ce soir, en admettant que le propriétaire, désintéressé, acceptât un locataire veuf de ses meubles, le baron coucherait entre quatre murailles nues!

Quel brave cœur, mais quel imbécile, ce La Faye ! Piédeleu le menaçait de la police correctionnelle; Piédeleu parlait d'escroqueries et d'abus de confiance, et lui, La Faye, licencié en droit, baissait la tête !

Oui, le baron avait des créanciers ; il avait même pour créancière Jenny Maudier, artiste lyrique, son ancienne maîtresse ; mais, en sa délicate veulerie, La Faye oubliait de rappeler que ses créanciers étaient des fournisseurs habituels et que la susdite Jenny venait de lui dévorer plus de deux cent mille francs !

Piédeleu le savait et, malgré l'algarade à l'hôtel du boulevard Malesherbes, le maître chanteur eut la sagesse d'endormir le dossier.

Nature molle, prompte à la désespérance, mais que la moindre lueur d'espoir réconfortait, Léopold vit briller quelque chose sur la cheminée; il regarda mieux, fit un effort de mémoire, et envoya un sourire au disque étincelant, — un louis emprunté ou plutôt arraché, la veille, à un garçon du Cosmopolitain-Club.

Joueur, il s'étonnait d'être parti du cercle, sans risquer la dernière pièce, et il attribua ce changement à l'amour dont il cherchait à se délivrer ; Henriette, la vierge sainte, l'immaculée, il ne la voulait plus pour femme, se croyant indigne d'elle, mais il aurait été fier de la servir !

Le baron s'habilla, déjeuna au restaurant, et, le soir, vers six heures, après des visites infructueuses à ses amis et à des usuriers, après une halte devant la maison d'Henriette et une promenade incertaine et rapide, il se trouvait à l'entrée du Cosmopolitan-Club, rue Castiglione,

Dans la crainte du garçon auquel il désirait rendre les vingt francs déjà bien écornés par le déjeuner et l'achat de cigares, Léopold n'osa pas monter : le reste du louis, il le lui fallait pour manger un morceau n'importe où et coucher a l'hôtel, puisque, à l'heure présente, son appartement devait être vide. Il se souvint qu'un soir il avait dîné près de la Bastille, et, enveloppé de sa chaude et luxueuse fourrure, il hâta le pas.

A l'angle du boulevard Poissonnière, en face de chez Piédeleu, une voix sortit des ombres :

— Tiens, La Faye !

Le gentilhomme distingua un monsieur de son âge, rasé comme un acteur, l'œil très variable, les cheveux noirs coupés en brosse, assez bien vêtu et coiffé d'un chapeau melon :

— Dardanne!... Théodore Dardanne!... Ah! par exemple, si je m'attendais...

— Et moi donc, il y a bien dix ans, n'est-ce pas, que l'on ne s'est vu ?

— Depuis le lycée d'Arras...

— Tu habites Paris !

— Oui, et toi?

— Moi aussi... On ne te rencontre jamais, Théodore?

— C'est que probablement nous ne fréquentons pas le même monde,.. Et tu es content?... Ça marche?...

M. de La Faye songeait à répondre, en demandant l'adresse d'une gargotte lointaine où il pourrait finir sa bourse et sa vie; mais l'air jovial et aisé de Dardanne lui dicta cette phrase :

— Mais oui, ça marche!

Dardanne braqua sur le regard désespéré de l'autre ses yeux flamboyants, d'une coloration tour à tour jaune et verdâtre, si chauds et si intenses qu'ils semblaient traverser les os du crâne pour s'en aller fouiller dans les idées de « derrière la tête », et, satisfait de son examen :

— Tant mieux, ma vieille, tant mieux! Viens prendre un apéritif... Nous causerons !,.,

Bientôt, ils s'installèrent en une brasserie du faubourg Saint-Denis.

Théodore commanda deux absinthes, et le baron remarqua que son ami promenait sur les consommateurs de la salle le regard dont lui-même n'avait pu soutenir l'étrange et fulgurante lumière :

— Tu attends quelqu'un?

— Non... Pourquoi?

— Mais, tu paraissais chercher...

— Oh! moi, dit en riant Dardanne, je cherche toujours... quelqu'un ou quelque chose! C'est dans ma nature!... Qu'est-ce tu fais, Léopold?

— Mais, Théodore, tu le vois, j'essaie de boire cette absinthe qui est détestable!

— Prends un vermouth, si tu veux!... Quel est ton état? quelle est ta situation?

— Je ne fais absolument rien.

— Rentier?... Bigre, tu as de la chance!... Tu t'amuses?

— Énormément! grimaça le gentilhomme, d'un ton lugubre.. Alors, tu travailles, toi?

— Oui, j'ai une spécialité.

— Et tu gagnes de l'argent?

— Ça dépend des opérations,

— De Bourse?

— Non Je n'ai jamais joué, et je ne commencerais pas à vingt-huit ans!

— J'y suis... Dentiste!... Au premier abord avec ton visage rasé, je m'imaginais que tu étais acteur...

— Je m'occupe de découvertes...

— Scientifiques?... C'est vrai! Je me souviens, maintenant... Au lycée, tu as remporté les premiers prix de physique et de chimie...

— Je m'occupe plutôt de psychologie et de questions sociales... Mais, toi, Léopold, tu es un homme lancé... Le grand monde, les cercles à la mode, hein ?

— Mon Dieu, oui !

Dardanne examina le chapeau de son ami de collège, placé à côté d'eux, sur une chaise et, dans le fond, il aperçut un tortil de baron couronnant les initiales entrelacées.

— Et puis, tu es baron!

— Je l'ai toujours été.

— Je n'en doute pas !

Ennuyé par le questionnaire de Théodore, et animé du désir hautain de cacher sa détresse aux yeux qui observaient ses gestes, ses réticences et le trouble infini de toute sa personne, La Faye parla des maisons où il fréquentait, des gentilshommes dont il s'honorait d'être le camarade intime, et il en arrivait, malgré lui, dans un besoin de soulagement, à dire l'histoire de son escarmouche matrimoniale, chez la princesse Stradowska.

— Vraiment, dit Théodore, tu as failli te marier... Avec qui? Avec la princesse? Avec cette noble étrangère?

— Pas du tout... Avec la belle-fille d'un des gentilshommes appartenant à la meilleure noblesse de France.

— Qui se nomme ?

— Le marquis de Méran.

— Ah!... Et c'est la fille de M. de Méran que tu rêvais d'épouser ?

— Mais non! Sa belle-fille, la fille de sa femme, Mlle de Tracy!

Depuis un moment, Dardanne avait tiré un petit carnet de sa poche, et tout en consultant des notes, il bavardait.

Puis il s'arrêta de lire, et, regardant Léopold bien en face :

— Dis donc, monsieur le baron, est-ce qu'il n'est pas toujours un peu au bagne, ton M. de Tracy ?

— Oui... Je crois... balbutia l'ex-fiancé d'Henriette.

— Tu épousais quand même? Bigre ! Et les préjugés ?

— C'est ce qui a fait rater la noce...

Théodore haussa les épaules, et d'une voix comiquement attendrie :

— Baron, ce n'est pas chic de mentir à un vieux copain !

— Je ne mens pas !

— Si... Tu mens!

— Dardanne !

— Chut!... chut!... Mais, malheureux, tu ne vois donc pas que je lis en toi

comme en un livre ouvert ?... Baron, oui, baron, tu voulais épouser cette jeune fille, parce que tu es ruiné, parce que tu es vidé, parce que tu ne sais plus où donner de la tête! Ah ! mon pauvre Léopold, tu as grandement tort de ne pas te fier à un vieil ami qui pourrait peut-être te tendre une main secourable et t'arrêter au bord du précipice !... Le titre de baron te rend vaniteux, mon cher!

Léopold se sentait deviné, pénétré ; il rougit du mensonge qu'il venait de commettre, et il eut la bravoure de déclarer :

— Je n'ai pas l'habitude de mentir, et si tu m'avais infligé un démenti, sans raison, je t'aurais souffleté !... L'orgueil — un sot orgueil — est l'explication de ce mensonge !... La vérité? Mlle de Tracy n'a pas voulu de moi, et moi, je l'aurais épousée, malgré son malheur, et, si j'étais riche, millionnaire, je l'épouserais encore !

— C'est très chevaleresque ! Mais voilà! Tu n'as plus le sou?

— Plus le sou!

— Et des dettes?

— Hélas!

— Et tu ne penses pas à travailler, naturellement ?

— Travailler? Je veux bien ! Mais... à quoi?

—J'ai une occupation à te proposer.

— Va!

— Cette occupation te permettrait de ne rien changer à tes habitudes de viveur, et même de satisfaire des goûts encore plus dispendieux...

— Fichtre!

— Je parlerai de toi au grand chef.

— Quel grand chef?

— Le Préfet de police...

— Ah ! glapit La Faye, en essayant de boire pour chasser un dégoût, comme si la révélation de l'autre était plus amère et moins odieuse que la verte liqueur falsifiée... Ah! tu...

— Oui... Depuis neuf ans... Sûreté générale... A la boîte, on manque d' « indicateurs » pour le monde et les grands cercles...

— « Indicateur »!... Un mouchard, moi ?...

Sur ces mots, le gentilhomme se leva, jeta à un garçon une pièce de monnaie, et dit, railleur, penché vers Dardanne :

— Mon cher, si je me décidais, un jour, à entrer dans la police, eh bien, ce serait comme Préfet!

Il ne crut pas cependant devoir refuser la main à son ancien camarade, établissant une distinction légitime entre la police de la sûreté, qui est utile à l'ordre social, et la police... mondaine qui le déshonore, et il blâma Dardanne de le juger capable d'une aide quelconque en ce dernier genre.



Une lutte allait s'engager.

Toute la soirée, le baron descendit, remonta les grands boulevards. Il n'avait plus faim, ni soif.

Machinalement, il arrivait rue de Provence et sonnait à la porte de sa maison. Le concierge était couché. M. de La Faye gravit l'escalier sans lumière, et au troisième étage, en ouvrant, il eut l'idée que rien ne devait être changé ; mais, le premier pas qu'il fit dans l'antichambre résonna avec des sonorités de cathédrale, et le locataire ne sentit plus sous ses pieds les tapis moelleux. Il s'éclaira d'allumettes-bougie, et, à ces rapides et intermittentes lueurs, il constata l'absence de tous les objets familiers. Plus un meuble ! plus un rideau ! Pas une chaise et pas même un bougeoir ! Seul, le lit étendait sa surface blanche, dépouillé de ses garnitures et de ses draperies éclatantes.

Les allumettes se succédèrent et il vit les planchers recouverts d'une couche poussiéreuse sur laquelle des pas d'hommes marquaient ; de gros clous à crochets demeuraient piqués aux murailles, à l'endroit où, le matin encore, pendaient les tableaux ; un trou noir remplaçait au plafond l'anneau d'or du lustre enlevé, et çà et là, autour des foyers morts, s'entassaient des paperasses intimes, des cartes d'invitation à des dîners et à des bals, des cartes de courses.

Dans le lavatory, on avait fermé l'eau et coupé la conduite de gaz, et devant le spectacle de cette solitude, La Faye résolut de terminer la nuit au cercle.

Il y rencontra Myrtil Zamor. L'artiste lui prêta de quoi rembourser le garçon, lui offrit à souper, et l'invita à déjeuner pour le lendemain.

Alors, le cœur moins gros, Léopold s'endormit sur un des fauteuils du salon de lecture.

Ce fut Myrtil lui-même qui, le jour suivant, à midi, vint ouvrir au gentilhomme la porte de son appartement, à un septième, rue Lepic, un atelier de peintre dont le clair vitrage dominait toutes les cheminées environnantes.

— Asseyez-vous, baron ! dit-il, en indiquant une immense litée, sous un dais oriental. C'est la place d'honneur ! Baucresson et la Noüe sont des nôtres, et *Cantabile* est allé chercher des huîtres, des côtelettes et un homard...

— *Cantabile*?

— Oui... ma bonne !... Son nom est Julie, mais, ce vocable ne me semblait pas assez musical !

Régénéré par un bain et une station chez le coiffeur, Léopold observa le décor. C'était un capharnaüm artistique et pittoresque ; on voyait là un grand poêle hollandais, une chaire d'église espagnole, une galerie vénitienne, des statues de marbre et de bronze, un piano à queue, un autre piano droit, un harmonium, une bicyclette, des escabeaux moyen âge et, accrochés le long des murs peints en jaune, des instruments de musique, anciens et modernes, un rébec, un ophicléide, des violes, des violons avec leurs archets, des trompes de chasse, une guitare, un cornet à piston, des tambourins, une guzla arabe, des

castagnettes, un cornet à bouquin, un gong chinois, puis des armes, des masques japonais, des kriss javanais, et, en des cadres bizarres, des portraits de poètes et de compositeurs, des œuvres de peintres célèbres et, au milieu de ce temple, le Myrtil, une gambier à la bouche, en complet de velours vert d'eau, chaussé de mules rouges, coiffé d'un fez, et souriant dans sa belle barbe dorée.

Sur le piano à queue, un corbeau empaillé et sur le piano droit, un corbeau vivant, les deux frères.

— Mes corbeaux, voilà une jolie antithèse! reprit Zamor. Le défunt se nommait *Forte*; il m'oblige naturellement à penser au trépas, mais, le vivant s'appelle *Fortissimo*: il est dans sa centième année, si j'en crois mes aïeux, et il me donne l'illusion de l'immortalité!

Philibert Baucresson et Thibault de la Noüe entrèrent et, déjà initiés au malheur de La Faye et à sa noble conduite chez Mlle de Tracy, ils eurent des égards pour le gentilhomme.

Cantabile, une vieille gouvernante moustachue, servit le déjeuner et, selon son habitude, l'amphytrion amusa les convives de sa verve joyeuse.

Après le dessert, Myrtil chanta au piano ses compositions nouvelles, et il se lança dans un éloge enthousiaste du vieux corbeau, perché sur son épaule :

— Il est loyal, lui, *Fortissimo!* Il ne m'arrose pas d'eau bénite de cour; il s'intéresse aux mystères de la fugue et du contrepoint, à l'élégance de mes rimes et, dès que je l'embête, il m'invite à tirer le cordon du vitrail, et il s'en va!

— Où ? demanda le sous-préfet, hilare.

— Il voyage! Il s'en va faire la cour aux corneilles du Sacré-Cœur ; il entre dans les palais de la République, à l'Elysée, au Bourbon, au Luxembourg. Le soir, il revient, frappe à la croisée avec son bec, et il n'oublie jamais de me rapporter quelque chose : l'autre jour, c'était une souris, et, hier, une cuiller d'argent!

Et, très philosophe :

— La police correctionnelle le guette, mais il est doué d'une grande énergie d'assimilation : il a vu des financiers et des politiques voler, et imitant les humains, il obtiendra une ordonnance de non-lieu!

Mais, à la suite de ces gaietés, Myrtil s'occupa de La Faye :

— La Noüe?

— Mon ami ?

— Tu es bien avec ton ministre ?

— Oui, très bien.

— Ne pourrais-tu pas lui recommander notre ami Léopold?

— Je le recommanderais volontiers, mais, aux Affaires étrangères, on n'arrive que par le concours...

— Et toi, Baucresson ?

— Je n'ai pas d'influence à l'Intérieur... Mes allées et venues de Chaville à Paris désolent le ministre, et sans la princesse Stradowska...

— Stradowska ? bondit Myrtil... Je suis un âne de ne pas y avoir songé plutôt!... Mais, Léopold, vous connaissez comme nous la belle Alexandrine ?

— Non, pas comme vous... Je ne lui ai été présenté que le soir où cette vieille canaille de Piédeleu m'a mis en rapport avec la famille de Méran... Depuis j'ai déposé ma carte à l'hôtel des Champs-Elysées, et c'est tout.

— Mon cher baron, il faut voir la princesse Stradowska !

— Elle aime à rendre service ! dit La Noüe.

— Et elle a le bras distingué, potelé... et de longueur, ajouta Baucresson.

— Je vous suis très reconnaissant, chers amis, déclara Léopold, mais Piédeleu est là pour paralyser la bonne volonté de cette étrangère !

Zamor affirmait :

— La princesse Alexandrine se moque autant de Piédeleu que de sa première bague !... Je vous mènerai chez elle, baron ! je vous y mènerai !

Quelques semaines plus tard, M. de La Faye entrait au cabinet du ministre de l'Intérieur, sur la haute recommandation de la princesse Stradowska.

VII

— Bonjour, Tracy !... Comment allez-vous?

C'était la vieille Mme de Francade qui — pour la consolation de son pauvre cœur et pour l'ahurissement de sa fille — interpellait en ces termes le gendre nouveau, le marquis Raphaël de Méran.

Si l'erreur sur la personne n'amusait pas le gentilhomme, elle irritait de plus en plus la marquise Laure, mais la douairière Isabelle, dans son immobile souvenir, en dehors de cette vengeance ignorée, qui avait quelque chose de biblique, ne menaçait personne, et il fallait bien la supporter.

Mme de Méran, occupée de ses toilettes et de ses plaisirs, laissait une liberté relative à sa fille, et Mlle Tracy sortait, rentrait, demeurait absente des demi-journées, invoquant des visites à ses amies de pension et gardant le secret des démarches, avec la crainte qu'on arrêtât ses généreuses ardeurs.

Un armistice venait de s'établir entre les deux femmes. On ne parlait plus de mariage à Henriette, et Henriette ne prononçait plus jamais le nom de son père. Seule, la vieille criait ce nom, chéri de l'une et abhorré de l'autre : « Tracy !... Tracy !... Tracy !... »

Henriette, à la fois charmée et bouleversée par l'évocation, soignait Mme de Francade, elle la dorlotait, lui lisait des histoires, et, malgré sa tristesse, lui chantait des romances au piano, et grand'mère écoutait, dans le ravissement, cette voix jeune et pure, et contemplait, ignorante des inquiétudes et des larmes, le visage étranger — la demoiselle trop vite grandie.

— Ma petite Henriette joue toujours dans le parc, n'est-ce pas ?

— Oui... toujours !

Et Henriette ne voulait pas détromper grand'mère, car, le voile enlevé, les yeux eussent cherché l'absent !

Mais la visite presque journalière aux Vauzelet donnait de l'âme à la blessée et activait sa foi en l'avenir.

La femme de l'illustre avocat admirait la bravoure de cette jeune fille de dix-sept ans, l'élévation de ses idées, l'héroïsme qu'elle entendait germer et croître, sous les ombres du malheur.

Mlle de Tracy l'enflamma de ses espérances, l'illumina de son rayonnement, et Mme Cécile Vauzelet, une grande bourgeoise à la chevelure grise, une bourgeoise aimable et distinguée, bonne chrétienne, la plus dévouée des épouses et la plus tendre des mères, en vint à la considérer comme un être idéal planant au-dessus des injustices, des bassesses et des lâchetés, comme l'élue de Dieu, comme une vierge sainte.

A l'hôtel du boulevard Malesherbes, Henriette avait inutilement cherché la photographie de son père; elle soupçonnait Mme de Méran d'avoir caché ou détruit les images qui devaient exister. Me Ambroise lui offrit de lui rendre le grand portrait du comte; elle n'accepta pas; elle craignait une nouvelle sottise de sa mère, une nouvelle injure, et elle obtint l'autorisation de copier le portrait sur une page d'album.

Chaque jour, vers une heure, elle arrivait rue Saint-Florentin, avec sa servante, disait à Thérèse de l'attendre, et se mettait à l'œuvre.

Près d'elle, la maîtresse de maison travaillait à un ouvrage de tapisserie, et on engageait une conversation amicale, Mme Cécile rappelait tout le bien que son mari pensait de l'absent et ajoutait que Me Ambroise, homme énergique, plein de tendresse et d'honneur, se connaissait en hommes. Elle célébrait l'intelligence et les vertus de l'époux, et sa maternité se glorifiait d'Edgard. Oh ! son fils, elle l'aimait, l'adorait ! Elle prit plaisir à raconter toute la vie du jeune homme, depuis son enfance jusqu'au jour où il affronta les luttes du Barreau; elle glissa sous les yeux d'Henriette les photographies d'Edgard à tous les âges : d'abord,

un mignon bébé de trois ou quatre ans; ensuite, un adolescent sérieux, dans la tunique du collégien, et, pour clôturer la gamme ascendante des portraits : Edgard, en avocat, sa robe ornée, à l'épaule, de la double hermine du docteur et Edgard, en officier d'artillerie de réserve.

Mme Vauzelet était loin de s'imaginer que ses maternelles paroles, que ses éloges fiévreux développaient dans le cœur de la jeune fille un sentiment de plus en plus vivace et toujours contenu.

Lorsque, après avoir rangé ses crayons en leur boîte, Henriette suivait le chemin de l'hôtel de Méran, elle pensait à Edgard, à beau ce jeune homme de vingt-cinq ans, si attentif, si gracieux, déjà presque célèbre, et, se refusant le droit d'aimer et d'être heureuse avant l'accomplissement de la mission sacrée, elle étouffait le germe d'amour.

Dès le lendemain de sa première visite chez l'avocat, la fille de Mme de Méran donna lecture à Me Vauzelet de la lettre qu'elle écrivait au comte Jean de Tracy — une lettre où elle suppliait son père d'oublier le long silence, lui disait son ardente amitié et sa rébellion contre l'injustice des hommes. Elle cachait au forçat qu'on l'avait fait passer pour mort et ne parlait pas du divorce ni du mariage de l'épouse-mère.

La lettre se terminait ainsi :

« ... Votre fille croit en vous et à votre honneur comme en la majesté et la miséricorde de Dieu lui-même !... Hors de vous, rien ne m'est plus ! Insouciante du monde et de ses joies, je suis prête à gravir le calvaire pour aider à votre rédemption !

« Au nom de Dieu, au nom de la Vierge, père, je vous embrasse et je vous salue ! »

Henriette venait de se renseigner sur les délais nécessaires à la réponse d'un envoi en Nouvelle-Calédonie ; elle trouvait les heures bien longues ; elle voulait faire précéder sa lettre d'un télégramme, mais elle s'inclina devant les objections de Me Ambroise : après douze années de silence, une dépêche inquiéterait le prisonnier, et peut-être même, le ministère de l'Intérieur abrégerait-il ou intercepterait-il le télégramme, en ce cabinet *noir* qui existe entre les détenus et leur correspondants.

Un jour, M. et Mme Vauzelet, avec leur fils Edgard, admirèrent le portrait presque achevé du comte de Tracy. Me Ambroise s'étonnait que dans les couvents on formât de telles artistes, et Henriette lui dit ces paroles :

— La main est inhabile, mais l'esprit est si éveillé et le cœur si plein de souvenirs que la main a obéi au cœur ! Cette image me rapellera ce qu'il était, et mes angoisses me révéleront ce qu'il doit être, à la suite de ses malheurs immérités et de l'indifférence... de l'apostasie de sa femme... son plus dur châtiment !

— Mais, si votre mère voit ce portrait?

— Je le garderai dans ma chambre, loin de ses yeux...

Et, se dressant, exaltée :

— Et puis, est-ce qu'une enfant n'a pas le droit de posséder chez elle le portrait de son père?

— Oui, elle a ce droit! dit Edgard.

— Assurément! fit Me Vauzelet. Ce n'est pas là une question juridique, mais une question de haute morale!... Et rien de nouveau, rien... de dangereux autour de vous, chère demoiselle?

— Rien de nouveau...

— Vous n'avez plus entendu parler du baron de La Faye?

— Non... Jamais... Quand je déclare qu'il n'y a rien de nouveau, je me trompe... Nous avons reçu, hier encore, la visite de M. Sicaire Birbin, le régisseur des châteaux de Tracy et d'Aubécourt...

— Ah!... que demandait-il, cet homme?

— Il sollicitait l'autorisation de vendre des arbres, dans les domaines qui appartiennent à ma mère... C'est la seconde fois que je le voyais, en peu de temps, et mon impression n'a pas changé : M. et Mme de Méran le considèrent comme un brave homme, et, moi, j'éprouve, à sa vue, une antipathie instinctive...

— Birbin?... Sicaire Birbin, le serviteur du... grand-oncle?... Mais, il a témoigné en faveur de votre père!... Henriette, ma bonne Henriette, votre aversion n'est pas juste!

— J'essaierai de la dominer... Et ma défiance est-elle plus légitime envers Me Piédeleu?

— Piédeleu, ex-avoué... Je ne le connais pas...

Le fils intervint :

— Je le connais, moi, par mes amis de La Noüe, Baucresson et Zamor... Ils ne l'évoquent jamais sans dire : « Cette vieille canaille de Piédeleu!... » On le marie avec la princesse Stradowska, la fournisseuse brevetée des cours royales et impériales!

Depuis un instant, Mme Vauzelet donnait des ordres à l'office; bientôt, le grand avocat dut se rendre auprès de ses clients, et les jeunes amis restèrent silencieux, chacun à sa place, lui, très ému, elle, profondément troublée.

Edgard aidait Henriette à envelopper d'un papier de soie l'œuvre merveilleuse et sacrée; leurs doigts se touchaient, et une même émotion les fit tour à tour et pâlir et rougir; mais Mlle de Tracy arrêta l'aveu des lèvres murmurantes et eut la hardiesse de vaincre son cœur :

— Monsieur Edgard, je vous ai deviné... Mais il ne faut pas m'aimer! il ne le faut pas!

Il balbutiait encore des phrases amoureuses, douces à son âme, et qu'elle interrompait, résolue :

— Non! non! Je ne vous entendrai pas!... Ce serait notre malheur!... Il vaut mieux nous taire!... Il vaut mieux demeurer les bons camarades que nous sommes!

— Henriette! Henriette!... Je vous en supplie?

— Je redoutais ce qui arrive... Eh bien, soit!... Expliquons-nous, une fois pour toutes...

Elle lui prit la main, et lui, brûlant de fièvre, la sentit glacée :

— Oh! vous ne m'aimez pas! gémit-il à travers ses larmes.

— Je vous aime... Je crois que je vous aime... Je suis trop loyale pour ne pas l'avouer, mais il est une chose que je mettrai toujours au-dessus de mes sentiments, c'est mon devoir!... Si vous voulez que je revienne chez vos parents, j'exige que vous ne me parliez jamais de votre amour... J'ai besoin de toutes mes idées, de toutes mes forces, de toute ma liberté!... Un jour, votre père a dit : « Je veux qu'elle soit ta sœur!... » Monsieur Edgard, voulez-vous être mon frère?

De nouvelles et grosses larmes jaillissaient des yeux du jeune avocat et emperlaient son visage, sans qu'il songeât à les essuyer; un sanglot, longtemps contenu, souleva sa poitrine. Ce fut tout. Il revint au calme, et, très brave :

— Que votre volonté soit faite, ma sœur!

Mme Vauzelet rentrait. Edgard, pour dissimuler son émotion, marcha vers la fenêtre et regarda dans la rue, tandis que la jeune fille se couvrait d'une mante et offrait son front virginal au baiser de la vieille dame :

— Je vous aime bien, madame Cécile...

— Et moi, je vous adore, mademoiselle Henriette!... A bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, madame, à bientôt!

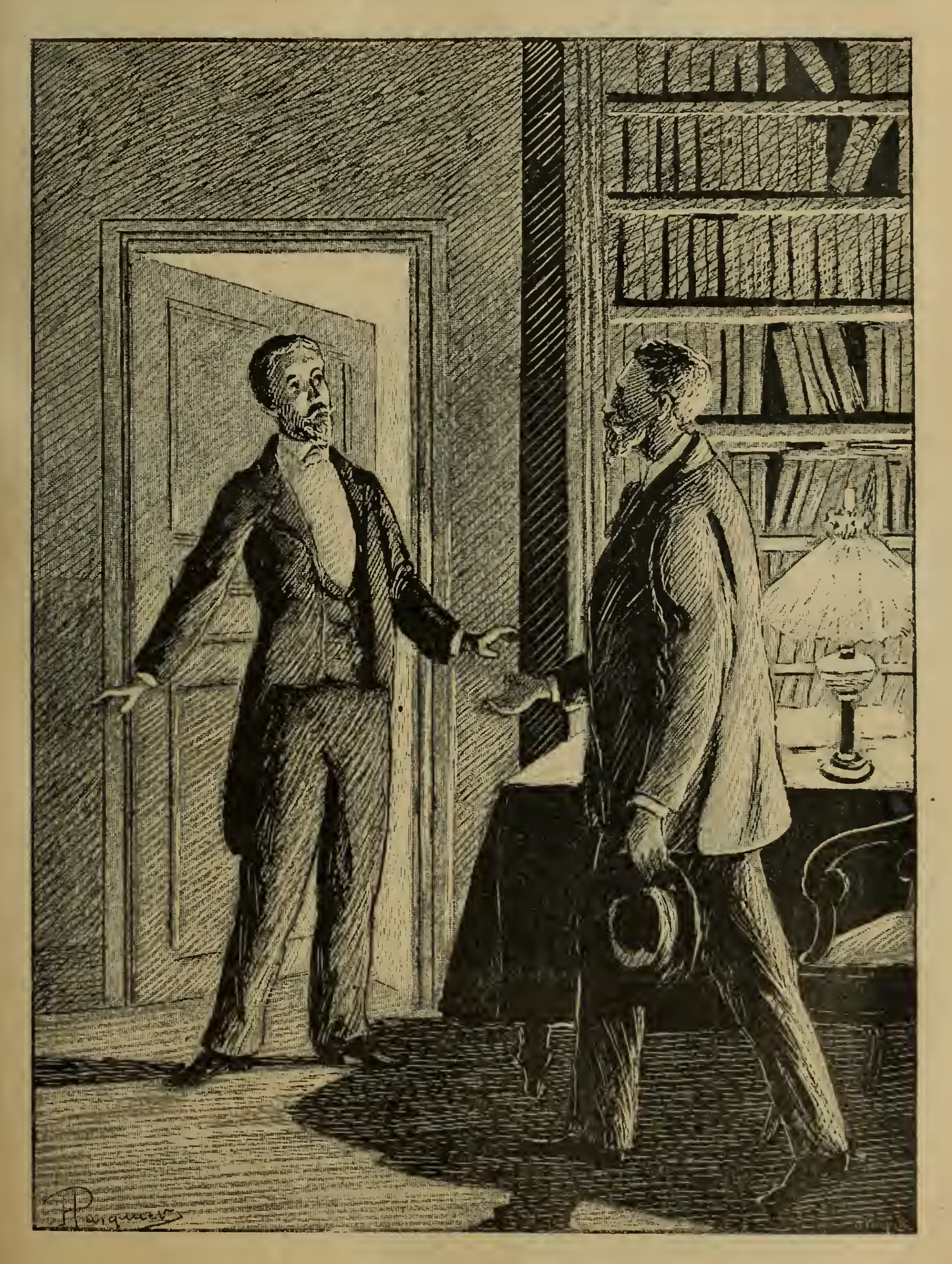
— Edgard, eh bien, Edgard, cria la femme de Me Ambroise, tu ne vois pas que Mlle Henriette s'en va?... Tu ne lui dis pas adieu?

Sous les yeux de la maman, ils échangèrent une poignée de main fraternelle.

Alors, de retour au boulevard Malesherbes, Mlle de Tracy monta droit à sa chambre, se mit en sûreté, et après avoir détaché les plus belles roses de ses jardinières, entoura d'un cadre fleuri le portrait de l'absent.

Elle plaça l'image sur la cheminée, au-dessous d'une branche bénite et pas loin de la Vierge; elle ne redoutait plus les observations de sa mère et s'accusait presque de la mal juger : Mme de Méran avait caché ou détruit les autres images — cela se justifiait par l'éloignement d'Henriette et la nouvelle union de l'ex-comtesse, — mais, Henriette présente, la mère n'oserait pas attrister, humilier la fille du forçat!

Quand elle descendit au salon, la marquise Laure et le marquis Raphaël lui-même observèrent en elle une moins grande tristesse, et elle les salua, joyeuse



Un homme l'y attendait.

de sa victoire. Oh! de quelle action héroïque ne serait-elle pas capable, en l'honneur du père, celle qui avait l'orgueil de dompter l'amour? Oui, certes, elle aimait Edgard, elle croyait l'aimer de toute la chaleur, de toute la pureté de son jeune sang! Mais, cet amour, elle le tiendrait endormi, pour ne le réveiller, sanctifié, que le jour où elle aurait accompli son devoir — son devoir de fille — et, en l'absence de la mère, son devoir de patricienne!

Mme de Méran allait dans le monde pour y briller et surtout pour se dégager de plus en plus, au bras de son mari, de l'ancienne et funeste alliance. Qu'avait-elle de commun avec M. de Tracy? Rien! Et elle tenait à le démontrer!

Henriette ne refusa pas de la suivre, animée d'un sentiment opposé. Si la mère prouvait, par son attitude, qu'elle s'était lavée de la souillure matrimoniale, en épousant un honorable gentilhomme, Henriette prétendait faire voir au monde qu'elle ne rougissait pas du nom de la victime, qu'elle n'avait pas besoin du nom de « Méran » ni du pseudonyme de « Mademoiselle de T*** », et, un soir de bal, à un jeune homme qui la priait à danser, elle déclara :

— Vous vous trompez, monsieur; je ne m'appelle pas Mlle de Méran; je me nomme Mlle de Tracy...

— Mais, tais-toi donc! gronda la mère.

— Mlle de Tracy! répéta Henriette.

Au milieu des chuchotements et des rires, le jeune homme, inquiet, s'éloigna. Il en vint un autre. C'était M. Thibault de la Noüe, secrétaire d'ambassade, chef adjoint au cabinet du ministre des Affaires étrangères :

— Mademoiselle, c'est bien à Mlle de Tracy que j'ai le grand honneur d'offrir mon bras.

Et ils dansèrent, pendant que, groupés autour d'eux, les Vauzelet remerciaient La Noüe, que, respectueusement, l'artiste Zamor et le sous-préfet Baucresson s'inclinaient et que, là-bas, isolé, le baron Léopold de La Faye, le nouvel attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur, admirait Henriette, en serrant ses poings d'hercule, prêt à surgir et à la défendre.

Cette manifestation des étrangers ne désarma pas la mère; elle y vit une pitié et non une justice.

Or, un matin, la demoiselle rentrait de chez les Vauzelet, attendant toujours la lettre qui n'arrivait pas.

Dans sa chambre, elle trouva la marquise, irritée, devant l'image de son ex-mari :

— Qui t'a donné cela?

— Personne... J'ai fait, moi-même, ce portrait.

— C'est faux!

— Je n'ai jamais menti.

— Alors, ajouta Mme de Méran, avec un geste nerveux qui fit tomber les

fleurs nouvelles du cadre, m'expliqueras-tu comment tu as obtenu cette ressemblance ? Tu le connais à peine... C'est bien lui !... On dirait qu'il va parler !

— Et peut-être... maudire !

— Réponds !

— J'ai copié... sur le grand tableau... rue Saint-Florentin.

— Je l'avais oublié... le tableau !... Mais la place de ce portrait n'est pas ici !

— Oh ! dans ma chambre...

— Je ne le veux ni dans ta chambre, ni ailleurs ! Tes amies ou les servantes peuvent le voir, t'interroger, nous accabler ensuite de leur médisances... Ce portrait ne restera pas à la maison !

— Il y restera, madame, ou je m'en irai !

— Il n'y restera pas !

Mme de Méran se précipitait sur l'image, mais Henriette lui barra la route :

— Vous n'êtes plus la femme du comte de Tracy, et moi, madame, je suis sa fille ! J'empêcherai une profanation !

Une lutte allait s'engager, lorsque, toujours souriant en sa barbe noire, toujours frais et rose, toujours impeccable en son linge venu de Londres et en son costume matinal, le marquis Raphaël parut sur le seuil :

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, mesdames ? On se fâche ?

Il excusait son arrivée insolite dans la chambre de la jeune fille par le désir de s'opposer à une bataille, et jetait un coup d'œil sur le portrait de son prédécesseur ; il bégaya :

— Tracy !... Ah !... Tra...cy !... Et, s'adressant à Henriette :

— C'est probablement votre œuvre, ma chère belle-fille, et je en vous félicite. Il est évident que le portrait me désobligerait chez ma femme, mais chez vous, sa place est indiquée, bien naturelle, et l'idée est louable, n'est-ce pas, Laure ?... J'aime ça, moi, les enfants, qui, quoi qu'il advienne, ont le culte de leurs parents morts ou... absents !

Il n'était plus ridicule du tout, le gentilhomme, en articulant ces paroles, et Henriette vint lui prendre les mains :

— Monsieur, je vous remercie !

Hélas ! le snobisme et la vanité triomphèrent de l'élan du cœur.

— Laure, ma belle Laure, murmura le marquis penché à l'oreille de sa femme... Tracy... et moi... La comparaison physique n'est-elle pas encore à mon avantage ?

— Vous m'ennuyez ! vous m'agacez ! vous m'énervez !

Grâce à l'intervention du gentilhomme, il fut entendu que Mlle de Tracy garderait — mais, en le cachant — le portrait de son père.

La nuit, aux lueurs des lampes, elle regardait l'image fleurie, la baisait, puis dans l'ombre rêvait de l'absent.

VIII

Bâtis en face l'un de l'autre, au sommet de deux collines, les châteaux d'Aubécourt et de Tracy semblaient plonger l'un dans l'autre le regard inquisiteur de leur multitude de fenêtres, tandis que leurs parcs immenses, dévalant sur la déclivité du terrain, se réunissaient presque en la vallée où s'étendait Aubécourt.

C'était un de ces villages normands, à proximité de la mer, assez pareils aux contrées limousines, dans la nuit hivernale, avec les chemins creux, enchevêtrés de ronces et de rosiers sauvages, la plaine frissonnante, humide et nue, les demeures basses, mais une terre plus gaie, par cette belle saison, avec des verdures neuves et tendres, moins majestueuses que les hautes châtaigneraies, et une joie des yeux — l'éclat des pommiers en fleurs.

L'église, le presbytère, la mairie, servant aussi de maison d'école, bordaient, d'un côté, une petite place triangulaire, plantée de tilleuls, et, sur la rive opposée, parmi les bourgeoises demeures, et non loin d'un cabaret, se distinguait la maison de Sicaire Birbin, régisseur des châteaux, conseiller municipal, une blanche maison aux volets verts; la route départementale, après avoir contourné le château d'Aubécourt, longeait le troisième angle de la place et allait se perdre derrière le mur du parc de Tracy, et les châteaux de l'absent et du mort — ces manoirs du XIIIe siècle — s'interrogeaient toujours, dans la tranquillité immuable de leurs ouvertures, planant au-dessus des constructions modernes.

En cette belle matinée du dimanche — on était au printemps — Sicaire Birbin, assis sur un banc de bois, devant sa porte, à l'ombre des tilleuls, les jambes allongées, le corps veule, fumait sa pipe de bruyère et regardait les gens entrer à l'église, pour la messe. Sa femme, une maigre vieille à la chevelure d'argent, coiffée d'un bonnet noir, vive et proprette en sa robe de mérinos que recouvrait une pèlerine de tulle, sortit de la maison, un livre d'heures à la main.

— Ah! te voilà, Gertrude?... Eh bien, les petits pois sont-ils finis de ramer?

— Pas encore, Sicaire, mais le fieu n'en a pas pour longtemps.

— Claude?

— Non, l'aîné, Baptiste, le maréchal... Il passait... Je l'ai appelé...

— Claude, où est-il donc?

— Le fils à Lombard, son camarade de régiment, est venu le demander pendant que tu étais à la mairie... Je crois qu'ils vont à la chasse...

Birbin retira la pipe de sa bouche, en grondant :

— La chasse? la chasse?... En temps prohibé, et sur mes domaines?... Je n'aime pas ça?... Claude donne un mauvais exemple aux autres du village!...

— Faut qu'il s'amuse un peu, en congé... Il trime tant au régiment!

— Assez, la vieille! Ne parle pas de ce que tu ignores!... As-tu retiré la bâche de mes plans de laitues?

— Oui, depuis le lever, et ça pousse!

— Je crois bien que ça pousse! Et mes haricots! Et mes griffes d'asperges! Et mes fraisiers, et les arbres, et tout ce que j'ensemence et tout ce que je cultive? Ça pousse! ça pousse, la vieille!

Son œil glissa complaisamment sur le ruban qui verdissait sa veste de drap brun :

— Ce n'est pas en allant au cabaret du père Hylas jouer à la manille et boire du cidre qu'on l'on gagne le Mérite agricole!

Gertrude reprit :

— Sicaire, tu ne viens pas à la messe?

— Non... J'attends le facteur... une lettre de M. Piédeleu, au sujet de notre nouvelle propriétaire...

— Qui a un si drôle de nom?

— La princesse Stradowska.

— Je ne pourrai jamais m'habituer à elle... Ah! mon pauvre homme, qui se serait douté que nous verrions filer ces deux beaux domaines en d'autres mains que celles des héritiers légitimes de notre défunt et cher maitre, M. le vicomte Raoul?

Toutes les fois qu'on lui parlait de son ancien maître, Birbin s'efforçait de détourner la conversation, et Gertrude l'ennuyait de ses souvenirs à elle : sa jeunesse et les plus belles années de la maturité, elle les avait passées au château d'Aubécourt, employée à la lingerie du maitre, alors que Sicaire incarnait le type modèle des valets de chambre. Ils s'étaient unis sous la protection bienveillante et désintéressée du vieux gentilhomme, ignorant les amours ancillaires, et là-bas, Gertrude éleva ses deux gas, Baptiste et Claude, le premier, aujourd'hui marié, établi maréchal dans le bourg, et le cadet, qui terminait son service au 8e dragons, à Versailles.

Longtemps Gertrude pleura le maitre, et toujours elle resta une bonne et douce villageoise; Sicaire le pleurait aussi, mais il devint « un monsieur ».

Si, dans ses voyages à Paris et ses visites chez la marquise de Méran et chez Piédeleu, Birbin portait la blouse noire et le demi-gibus, à Aubécourt, le diman-

che et les jours de fête, il arborait le haut-de-forme, au 14 Juillet, la redingote, et son titre de conseiller municipal et sa situation de régisseur des deux plus grandes propriétés de l'arrondissement lui valaient une énorme importance.

Depuis sa grandeur, le domestique, né du peuple, haïssait le peuple et la misère humaine;il la flagellait,dressant des procès-verbaux à toutes les malheureuses qui ramassaient du bois mort en ses landes, jetant à la correctionnelle le vagabond inoffensif, mais sans asile et sans pain, déshonorant de sa rapacité les terres seigneuriales pour se coucher à plat ventre devant les riches, libres de leurs trésors.

Cette brute,hypocrite et servile,joyeuse de la liberté,gardait toujours le deuil du maître, et, lorsque les bourgeois virent Sicaire Birbin, chaque année, payer de ses deniers la messe anniversaire du crime et y assister, seul, au défaut de la famille noble, il se créa autour de lui, et malgré les pauvres, une légende de considération et de respect. On le respectait beaucoup — et on le craignait plus encore.

Pendant que la vieille Gertrude entrait à l'église, le facteur remit une lettre à Birbin, et justement celle que l'homme en deuil attendait. Elle était de Piédeleu et lui ordonnait de tout préparer au château d'Aubécourt, afin d'y recevoir la princesse Stradowska et sa suite.

Le régisseur eut un geste farouche à l'idée que la nouvelle maîtresse choisissait Aubécourt plutôt que Tracy pour sa résidence : il tenait les deux maisons habitables, les maisons arrangées, appropriées, le jour de la vente, mais le château de l'absent était moins triste, à ses yeux, que le château du mort.

Les cloches de l'église annonçaient l'élévation. Sicaire fit le signe de la croix et traversa le couloir menant au jardin. En bras de chemise, sous le soleil, Baptiste, un grand diable à la barbe noirâtre, éclaircie par les étincelles de la forge, achevait le labeur des petits pois, taillait à coups de serpe les rames, les piquait dans la terre grasse, et, le long de la forêt naissante, le vieillard contemplait son jardin à lui, son œuvre, sa gloire. Oh! superbe, ce potager avec ses récoltes printanières! Des allées bien droites, bordées de buis, séparaient les primeurs, dont le vert tendre évoquait le ruban qu'elles avaient accroché sur la poitrine de Birbin; çà et là, des arbres fruitiers en pyramide, d'autres, en espalier, harmonisaient le rose et le blanc de leurs pétales, entre des feuillages à peine jaillis, désireux de s'épanouir. Une odeur de miel se dégageait de toutes ces choses; des insectes bourdonnaient autour des arbustes; la vie circulait, généreuse et féconde, et c'est là, au milieu de cette nature, avec le spectacle des vastes horizons, que Sicaire aimait à promener sa robuste vieillesse.

— Ça pousse! ça pousse! ça pousse!

Quelquefois un refrain lui venait aux lèvres, une de ces bonnes chansons normandes où l'on maudit les Anglais et où l'on célèbre les amours patriotiques.

— Voilà qui est fini, père! dit Baptiste, en essuyant son front de ses larges doigts... La messe aussi est terminée... On sort de l'église...

Au carillon des cloches lancées à toute volée, Gertrude parut, bientôt suivie du cadet, le militaire, qui rentrait de la chasse.

Birbin offrit un verre de cidre au maréchal, et la famille passa dans la salle du rez-de-chaussée, le salon-réfectoire, dont les bahuts étincelaient de poteries et de cristaux multicolores. Le maître gourmanda un peu le braconnier, et il s'assit entre ses deux fils, devant les gobelets que Gertrude, debout, venait de remplir.

Sicaire psalmodiait :

— J'ai reçu une lettre de M. Piédeleu m'annonçant pour ce soir l'arrivée de Mme la princesse Stradowska... Nous monterons au château, tous trois, avec la mère, et nous vérifierons si tout est en ordre, et si rien ne manque... chez madame.

— A Tracy? demanda Gertrude.

— Non... à Aubécourt, répondit sourdement Birbin.

— Chez le mort? gémit la vieille. C'est à vous ôter l'estomac!... Je rage de voir cette dame prendre la place de notre maître!

Le vieillard levait les yeux au plafond.

— Il faut souffrir ce que l'on ne peut empêcher!

— Pour moi, déclara le maréchal ferrant, très ouvert et très honnête, je ne la renverrai pas! La princesse a plus de vingt chevaux, et elle va me donner sa pratique...

— Égoïste! cria le mari de Gertrude.

Claude, un gas de vingt-deux ans, à la moustache brune, hardi et loyal comme son frère, vêtu d'une blouse blanche par-dessus le rouge pantalon doublé de cuir à mi-hauteur des jambes, grillait une cigarette :

— Voyons, père, on dit que cette dame est une bonté, que, dès sa première visite, elle a distribué de l'argent à tous ceux qui en voulaient... Ce n'est pas ordinaire, ça!... Et puis, il faut se faire une raison... M. Raoul de Tracy est mort... C'est une grande perte! Mais il y a douze ans déjà, et M. le vicomte entrait dans sa soixante-seizième ou soixante-dix-septième année, et s'il ne lui était pas arrivé d'accident, il est plus que probable qu'à l'heure actuelle, nous l'aurions enterré tout de même, le pauvre homme!

— Tais-toi, fit le régisseur, qui versait à boire.

— Tu sais bien, Claude, observa Baptiste, que le père n'aime pas qu'on lui parle de M. de Tracy.

— Où vois-tu cela? répliqua Sicaire, larmoyant.

— Est-ce que tu t'imagines que je ne m'en suis pas aperçu?

— Garde tes réflexions!

La bourgeoise intervint :

— Baptiste, ton père adorait le maître, et le souvenir du crime le désole !

— Je l'a...dorais ! fit, dans un hoquet, le chevalier de l'Agriculture.

— On ne me fera jamais croire, dit le dragon, que M. le comte de Tracy est un assassin !

Gertrude approuva :

— M. le comte de Tracy a été bon pour nous et tu as raison de le défendre!... Il y a du louche dans cette histoire, et la preuve, c'est que ces Messieurs de Rouen n'ont pas osé voter la mort !

Baptiste demanda, d'une voix exaltée :

— Alors, mère, tu crois que M. le comte est innocent ?

— Je ne crois rien... On doute, voilà tout !

Et se tournant vers son mari :

— N'est-ce pas, Sicaire, que tu ne jurerais pas que c'est M. Jean qui a tué notre pauvre maître ?

— Jurerais pas... Jurerais pas... Tout le monde l'affirme !

Mais le maréchal-ferrant s'emportait :

— Non, pas tout le monde !... Père, on ne parle jamais de l'événement, en ta présence, de crainte de te chagriner, et, l'autre soir, M. Hylas...

— Hylas, le cabaretier et ses clients sont des ivrognes !... Va, Baptiste, les âneries d Aubécourt ne ressusciteront pas mon digne et malheureux maître !... Il est mort, bien mort, ce bon et grand seigneur !

Birbin tira de son gousset une montre d'argent, le dernier cadeau de la victime, et il se leva :

— Une heure !... La vieille et les gas, si nous voulons que tout soit prêt, il est temps que nous montions au château d'Aubécourt... Mon petit Claude, tu préférerais jouer aux quilles ou braconner avec tes camarades... Tu iras un autre jour... J'ai besoin de toi... En route !

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place grouillante de gens, restés après la messe, le curé, M. Desmier, un fort vieillard à la chevelure blanche, qui sortait de l'église, répondit amicalement aux hommages des Birbin, et comme l'ex-domestique s'avançait :

— Est-il vrai, monsieur le conseiller, que vous attendez Mme la princesse Stradowska ?

— Ce soir, monsieur le curé... Nous nous rendons au château pour ouvrir...

— Elle est riche, la princesse?

— Oh ! oui !

— Et de plus, à ce que j'ai entendu affimer, généreuse, serviable et puissante en haut lieu ?

Sicaire eut un geste bienveillant :



Père, père, je sais que vous êtes là.

— Il y a des curés qu'on nomme évêques et qui ne le méritent pas autant que vous, mon cher monsieur Desmier.

— Je n'ai pas la moindre ambition personnelle, mais si Mme la princesse Stradowska est aussi influente que les habitants d'Aubécourt le proclament, elle devrait bien obtenir de M. le ministre des Cultes les ornements nécessaires à notre pauvre église!... Voulez-vous, cher monsieur, lui soumettre ma requête?

— Monsieur le curé, je ne suis que l'humble régisseur de madame, mais soyez tranquille... Je lui en dirai un mot, et de bon cœur!

— Je vous remercie... Dieu vous bénira!

Un peu plus loin, sur le bord de la route, ce fut M. Valbois, le minotier, maire d'Aubécourt, une barbe grise, qui arrêta le régisseur, au passage.

Mme Gertrude et ses deux fils marchaient en avant, et déjà gravissaient la côte du château. Le maire indiqua à Birbin une petite rivière dont les eaux tumultueuses et rapides s'engouffraient sous un pont et menaçaient d'en abattre les arches.

— Est-il permis, s'écria Valbois, de ne pas utiliser une force pareille?

— Mais il me semble, monsieur le maire, que vous ne vous en privez pas de cette bonne Vivette, dans votre minoterie?

— Oui, sans doute, et la papeterie de MM. Ratiot frères, et la raffinerie de Mme Laburthe et nombre d'usines, ont comme moi, les eaux à leur service, mais ce n'est pas le minotier, c'est le maire d'Aubécourt qui parle, le maire qui désire voir notre village éclairé à l'électricité... Il faudrait de l'argent, pas mal d'argent, et la commune est pauvre... Aussi, j'ai imaginé que Mme la princesse...

— Monsieur le maire, je lui annoncerai votre visite, et vous expliquerez vous-même l'histoire de l'éclairage.

— Très obligé, mon cher Birbin...

— Comptez sur moi!

Maintenant Sicaire, la tête basse, l'œil pensif, atteignait les hauteurs d'Aubécourt et suivait l'avenue ombreuse du château, sans oser regarder la maison du mort, les tourelles coiffées d'ardoises et les armes inscrites au-dessus du portail. Il entra dans la cour où sa famille, augmentée du jardinier et de sa femme, seuls gardiens de l'immeuble, l'attendait, et, près du perron à double évolution, il distribua l'ouvrage.

Claude, Baptiste, le jardinier et Birbin lui-même se mirent à racler les allées du parc, à laver les écuries et les remises, tandis que les deux femmes balayaient les chambres, époussetaient les meubles et donnaient de l'air aux appartements.

— Ouvrez! ouvrez partout! leur criait, d'en bas, le régisseur.

Et le brouhaha des uns et des autres calmait ses horribles souvenirs, et la vue des fenêtres ouvertes lui faisait du bien, comme si l'air qui pénétrait dans

cette demeure, eût allégé l'angoisse de l'être, en dissipant « les larmes des choses ».

Dans la journée, les voitures et les domestiques avaient devancé la maîtresse. A sept heures du soir, un landau attelé de deux mecklembourgeois ramena de la gare la princesse Alexandrine et son ami Adolphe Piédeleu. Une grande partie des habitants d'Aubécourt escortait l'équipage, s'entassait le long des grilles, et le château du mort prit des allures joyeuses, avec le perron verdoyant et fleuri et les lumières élevées par les serviteurs.

Tout de suite, la princesse, qui connaissait à peine le château de Tracy et ignorait absolument le château d'Aubécourt, voulut visiter l'immeuble, et, suivie de Me Piédeleu, elle ordonna à Birbin de l'accompagner.

Sicaire, armé d'un flambeau, précédait les voyageurs.

L'ex-avoué remarqua l'agitation du conseiller municipal :

— Eh ! qu'avez-vous donc, mon brave?

— Rien, monsieur...

— Vous tremblez?... Vous êtes malade?

— La joie... l'orgueil... de faire les honneurs du château à Mme la princesse...

D'abord, ils inspectèrent le salon de réception ouvrant sur le hall d'entrée, une immense pièce aux murs peints en gris, rechampis d'or, et le mobilier de style Empire éveilla un dégoût sur les lèvres de la châtelaine :

— Piédeleu, vous enverrez, demain matin, un télégramme à mon tapissier... C'est ici que logera ma cousine S. M. la reine de Suède, et je veux qu'elle trouve des appartements dignes d'elle !

— Le château de Tracy est plus gai !

— Oui, mais Aubécourt est plus féodal !

— Pardon, fit l'ex-domestique, les deux manoirs sont du XIIIe...

— Mais, pas les meubles? reprit Alexandrine.

— Non, madame, pas tous...

— C'est dommage !... On aurait bibeloté !

Toujours éclairés par le régisseur, Alexandrine et son cavalier visitèrent successivement la salle à manger, les chambres à coucher, les boudoirs, les vestibules, et la châtelaine projeta de nombreuses modifications. Rien n'était assez beau, assez riche, assez grandiose pour les hôtes illustres qu'elle allait héberger, à l'automne ! Elle parla de donner des chasses auxquelles assisteraient les grands archiducs d'Autriche et le prince de Galles, avec ses meutes d'Angleterre, et des garden-parties et des bals où elle réunirait toute la noblesse et la haute bourgeoisie de la Seine-Inférieure.

On circulait. Elle demanda :

— Est-ce tout?

— Il y a encore, dit Piédeleu, le cabinet de travail, la salle d'armes et la bibliothèque... Allons, Birbin, conduisez-nous!

Le régisseur ne bougeait pas.

— La bibliothèque, gémit-il... C'est là que mon pauvre maître est mort...

— Conduisez-nous, Birbin! répéta l'ex-avoué.

Il tremblait, le conseiller municipal; une sueur descendait le long de ses lèvres rasées et de son menton barbu, et, en pénétrant dans la bibliothèque, les voyageurs respectèrent son effroyable angoisse. Autour d'eux, le décor n'avait pas été changé depuis l'assassinat de M. Raoul de Tracy; quelques papiers insignifiants, dédaignés par la police, restaient, épars, sur le bureau encombré de livres, et le fauteuil de cuir, à demi-tourné, présentait ses grands bras sculptés, comme pour y recevoir le maître. Dans une armoire entre-bâillée, on voyait, accrochés, le chapeau de jardin et la veste en toile du vieux gentilhomme; sa canne à bec de corbin reposait près de la cheminée. Tous les meubles, par un détail, évoquaient le mort, aux yeux et à la pensée de Sicaire.

— Piédeleu, murmura Alexandrine, plus grave, c'est ici que le comte Jean a frappé son oncle?

— Oui, madame.

— Un gentilhomme?... Oh!

Un sanglot de Birbin valut à cet homme l'attention de la princesse.

— Vous l'aimiez bien, votre maître, mon pauvre garçon, puisque, après douze ans, vous le pleurez encore?

— Je le pleurerai toute ma vie!

— Quel brave homme!... Je vous conserverai toujours la place de régisseur de mes châteaux!

— Madame la princesse est aussi généreuse que mon maître a été généreux!

— Vous étiez là, quand l'événement est arrivé?

— Non, madame, je n'étais pas là... Mais, je vous en prie, ne m'interrogez plus... Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit à l'audience, comme témoin à décharge de M. Jean de Tracy.

— Vous croyiez donc alors à l'innocence du comte?

— Je n'y croyais pas; je n'y avais jamais cru, mais je voulais sauver l'honneur de la maison!

— C'est admirable!

— J'ai fait mon devoir, et je le ferai toujours, madame la Princesse.

— Eh bien, Princesse, interrogea Piédeleu, avais-je raison de vous dire que l'ami Sicaire est le modèle des serviteurs?

Gentiment, la châtelaine tendit la main au conseiller municipal.

— Mon brave Sicaire, vous méritez un prix de vertu, et je vous recommanderai à l'Académie française!

Ce soir-là, Alexandrine dîna en tête-à-tête avec l'ex-avoué. Les jours suivants pendant une quinzaine, elle reçut à sa table les principaux habitants du village, et, lorsqu'elle partit, une centaine d'ouvriers bouleversaient le château d'Aubécourt et une autre centaine attaquaient le château de Tracy — les deux Trianon.

Derrière elle, Mme Stradowska laissait l'espérance dans toutes les âmes; le curé, M. Desmier, voyait déjà son église enrichie de merveilleux ornements; le maire, M. Valbois, apercevait le village d'Aubécourt, métamorphosé, au milieu des flamboiements électriques; Baptiste Birbin embauchait des ouvriers pour suffire au ferrage de la cavalerie du château, et tous, du plus grand au plus petit, le juge de paix, le receveur des domaines, le percepteur, le receveur des contributions indirectes, le chef de gare, le brigadier de gendarmerie, la receveuse des postes, l'instituteur, le facteur rural et les cantonniers bénissaient la nouvelle Providence.

Henriette apprit de sa mère la vente des domaines et des châteaux normands, et le remploi de ces immeubles, effectué en Sologne et dans les Landes par M[e] Piédeleu.

Insouciante des affaires, elle protestait seulement contre l'aliénation des demeures ancestrales ; mais la marquise objecta que la maison ensanglantée et la maison déshonorée allaient s'évanouir ainsi, et plus vite, de leurs mémoires, et la jeune fille garda le silence.

Une autre idée la préoccupait, l'absorbait : sa lettre, envoyée en Nouvelle-Calédonie, depuis quatre mois, était sans réponse, et le forçat avait eu le temps d'écrire !

Chaque jour, M[lle] de Tracy arrivait, toute livide, chez M[e] Vauzelet, rue Saint-Florentin :

— Mon père est-il mort ? est-il vivant ?

IX

Deux hautes lampes sur la cheminée, une autre lampe à console, près du piano, et deux candélabres à bougies brûlant sur une table de jeu, éclairaient, ce soir-là, le salon de M[e] Vauzelet, un salon meublé avec goût et peuplé d'œuvres d'art.

La maîtresse de maison, en robe de soie noire montante et bonnet de dentelles, servait le thé ou le café à une vingtaine de convives, aidée par des amies, les femmes des invités, celles-ci déjà mûres et aux toilettes graves, celles-là, plus jeunes et d'aspect moins rigide. Elle s'approcha d'un groupe d'habits noirs où se distinguaient Myrtil Zamor, Thibault de La Noüe, Philibert Baucresson, et où pérorait, entre Me Ambroise et son fils, un long monsieur à favoris roux, au sourire un peu froid, les yeux éveillés et chercheurs :

— Du café ou du thé, monsieur le procureur de la République ?

— Du thé, je vous prie, chère madame, répondit le magistrat.

Et, la tasse à la main, pendant que Mme Vauzelet retournait à la bouillote et au samovar, M. Lucien Cazalis, procureur de la République, à Paris, continua la discussion avec le Dr Rousseau :

— Le secret professionnel!... Mais, docteur, l'article 378 du Code pénal est limpide ! Hors le cas où la loi vous oblige à vous porter dénonciateur, vous devez, sous peine de l'amende et de la prison, garder les secrets dont vous êtes dépositaire !

— Pas toujours! répliqua le Dr Rousseau, une moustache grise très indépendante. La loi n'a pas prévu et ne pouvait prévoir certaines circonstances... Exemple : Un jeune homme est sur le point de se marier; il est mon client, et je vois dans son ascendance des parents épileptiques ou déments, ou bien, le jeune homme lui-même est affligé d'une maladie constitutionnelle. Que je sois ou non le médecin de la maison qu'il va contaminer, après m'être efforcé de vaincre l'idée du mariage de ce jeune homme, si je n'y arrive pas, si le jeune homme m'oppose son amour irrésistible, s'il invoque le salut qu'il espère de cette union, ma conscience — et non la loi — m'oblige à prévenir les parents de la jeune fille ! Est-ce vrai, maître Vauzelet ?

— Assurément.

— Oui, dit M. Cazalis, il y a des exceptions honorables, mais le principe demeure !

Me Ambroise intervint :

— C'est un beau langage dans la bouche d'un magistrat ! Que deviendrait la défense, sans le secret professionnel ? Les clients et les accusés n'ayant plus de garantie, ne pouvant plus livrer leurs secrets à leurs défenseurs, avec un entier abandon et une sécurité absolue, les avocats n'auraient plus de liberté, et les tribunaux jugeraient à l'aventure !

— Et pas comme au théâtre!... Ils jugeraient et quelquefois ils jugent devant des chandelles mortes ! psalmodia Myrtil.

Puis, toujours narquois et joyeux, sa belle tête dorée flambant au-dessus de son corps mal équilibré :

— Au moins, monsieur le procureur, les compositeurs de musique, plus heureux

que les romanciers et les peintres, sont à l'abri des foudres judiciaires... Par ces temps de morale, on n'a pas encore relevé d'outrage aux mœurs dans la musique...

— Tais-toi donc! fit la Noüe... Entre les portées, tu écris des vers...

— Et il blague la cour d'assises! ajouta en riant Baucresson.

— Avec esprit! déclara Edgard Vauzelet.

— Je ne parle pas de mes vers; il s'agit de mes notes!... La musique obscène?... Voilà une accusation qui lancerait un jeune ministère public... Si j'étais l'un de vos substituts, monsieur le procureur, je voudrais découvrir ça!

Loin de se fâcher, le magistrat, homme du monde, se joignit volontiers à toutes les dames qui priaient Myrtil Zamor de chanter, au piano, ses dernières créations.

On applaudissait les fugues et les rimes du poète-compositeur, mais le whist habituel ne perdait pas ses droits, et, comme Me Ambroise allait s'installer à la table de jeu avec le procureur et le médecin, un domestique lui remit un pli cacheté.

Vauzelet s'excusa de lire, eut la force de dominer une grande émotion, demanda à Edgard de prendre les cartes et marcha vers son cabinet de travail.

Un homme l'y attendait, debout, en complet de drap brun, son chapeau de voyage à la main. Il était de moyenne taille, un peu courbé, et sous le vieillir hâtif, malgré les cheveux et la barbe blanchis, avant la cinquantaine, il avait encore de l'allure, de la race, un sang de jeunesse : les yeux noirs brillaient d'un rayon de printemps et le sourire gardait l'expression d'une infinie douceur.

— Tracy!... Oh! mon pauvre Jean!... oh! mon cher comte!... oh! mon ami!

Le condamné et son défenseur restèrent quelques minutes enlacés, dans l'une de ces fraternelles étreintes qui sont l'orgueil des hommes et valent toutes seules la peine que l'on vive.

— Gracié? demanda l'avocat.

— Non... Evadé.

— Evadé?... Ah! malheureux, pourquoi êtes-vous revenu en France?

— Vous le savez bien... Pour obtenir justice... accomplir mon devoir envers mes parents, mes amis et moi-même...

Et vivement :

— Ma fille?

— Mlle Henriette a été retirée du couvent; elle est à Paris, chez... sa mère, elle viendra nous voir demain.

Me Ambroise se disait que le ministère de l'Intérieur et le parquet devaient être informés de l'évasion du comte, et la présence du magistrat, en sa maison, exaspérait son inquiétude.

— Mon cher comte, pour votre sûreté, il est important que je rentre au salon, où j'ai du monde... Vous êtes ici chez vous... Je vais vous faire donner une chambre, et, dès que mes invités seront partis, je m'empresserai de vous rejoindre.

— Un mot encore? insista M. de Tracy... Ma fille... C'est une grande demoiselle maintenant, n'est-ce pas?

— Grande et belle. Je la vois souvent..., Mme Vauzelet et moi nous l'aimons beaucoup.

— Elle parle de son père, quelquefois?

— Tous les jours.

— Alors, pourquoi ne m'a-t-elle jamais écrit? Sa mère est excusable, puisqu'elle ne m'est plus rien... mais elle... elle... ma fille?...

— La première lettre de Mlle Henriette est arrivée, à Nouméa, après votre évasion... Jusqu'ici on avait dû lui cacher...

— Que son père était... là-bas, au milieu des voleurs et des assassins?... Parbleu ! on a bien fait !... Alors elle me suppose libre, à l'étranger?

— Non.

— Comment a-t-on pu lui expliquer mon absence?

— Vous étiez condamné à perpétuité, vous ne vouliez pas de la grâce, on n'avait plus d'espoir en la justice, et afin d'éviter les questions embarrassantes de Mlle Henriette, on lui a annoncé... votre mort...

— Et Mme de Méran a permis un tel mensonge ?

— Hélas !

— Ma fille sait la vérité à présent, puisqu'elle parle de moi, puisqu'elle m'a écrit, dites-vous, au bagne...

— Votre fille vous aime et vous respecte...

Tout à coup, le comte s'anima :

— Je veux la voir !

Il était superbe dans le débordement de sa paternelle tendresse. Il oubliait le danger menaçant ; il oubliait l'horreur des bagnes ; il ne songeait pas que la moindre imprudence allait le renvoyer là-bas d'où il venait, et l'y murer, cette fois, pour toujours !

Le gentilhomme saisit Vauzelet par le bras :

— Il faut me dire où elle demeure !... Une voiture que j'ai laissée à la porte me conduira... J'ai besoin de voir Henriette... J'ai besoin... là... J'ai besoin de voir ma fille !... J'ai besoin de l'embrasser !

L'avocat tremblait que la voix du gentilhomme ne franchît la muraille qui, seule, les séparait du grand salon, et n'arrivât aux oreilles de M. Lucien Cazalis :

— Mon cher comte, je vous en prie, ne vous exaltez pas ?... Ne criez pas si fort ?



La concierge achevait le labeur de la maison.

— Ne suis-je pas chez un ami ?

— Certes, mais il y a, tout près de nous, parmi mes invités, un homme qui, d'un mot, pourrait vous perdre...

— Et qui donc ?

— Le procureur de la République...

— C'est vrai, balbutia le gentilhomme, je suis une bête de chasse que l'on va poursuivre, sans trêve, jusqu'à l'heure de la curée...

— Nous vous défendrons !

Me Ambroise conduisit son ami dans la chambre qu'il lui réservait, donna l'ordre à un domestique de renvoyer la voiture et de monter le bagage de l'hôte, et il joua la comédie pour dérouter les curiosités du serviteur :

— Ah ! c'est vraiment dommage, mon cher cousin, que vous n'ayez pas apporté votre habit noir !... La soirée est charmante !... A tout à l'heure !

L'avocat revint au salon où Edgard le suppléait à la table de whist.

— Vous paraissez tout joyeux, cher maître ? observa le procureur de la République.

— Une bonne nouvelle ? fit le docteur Rousseau.

— Non... un client... ordinaire !

Jamais amphitryon ne désira plus ardemment le départ de ses invités. Enfin, seul avec sa femme et son fils, Me Ambroise leur ouvrit son cœur :

— Je viens d'éprouver une grande joie ; il nous reste à accomplir un grand devoir... Le comte de Tracy s'est évadé du bagne, et il est notre hôte !... Vous le verrez, demain... Cette nuit, je vais l'entendre et m'occuper de son salut... Vous m'aiderez !

Laissant Mme Cécile et Edgard sous le choc de la stupéfiante et bienheureuse révélation, Me Ambroise courut rejoindre le père d'Henriette auquel il avait fait servir la fleur du souper et son vin le plus généreux.

— Mon cher comte, dit Vauzelet, en s'asseyant près du gentilhomme, nous avons des dispositions à prendre, votre liberté à sauvegarder... Parlez-moi ouvertement, comme à un ami, un frère?... Vous ne vous êtes pas évadé dans le seul but de reconquérir une liberté, pire encore peut-être que votre détention ?

— Je veux d'abord embrasser mon enfant... et, ensuite, rechercher le coupable et obtenir la revision de mon procès.

— Avez-vous un indice quelconque, un plan arrêté ?

— Je n'ai rien de tout cela, mais je suis libre, et, si le bagne m'a vieilli, il ne m'a pas enlevé mon courage !

— Vous ignorez un article de loi...

— Qui pourra se douter que Bernard Jousselin, usé par les fatigues et le malheur, est le même homme, jeune et robuste, que les gendarmes emmenèrent, il y a douze ans, du château de Tracy.

— Bernard Jousselin ?

— Oui, c'est le nom que je porte, le nom de l'un des amis qui ont favorisé mon évasion...

M. Jean de Tracy exposa comment il était parvenu à s'échapper du bagne. Après huit ans de misère, grâce à sa bonne conduite, on l'autorisait à travailler chez un entrepreneur de serrurerie, dans Nouméa. Il y vécut quatre années, et le patron, un brave homme qui croyait à l'innocence du forçat, lui offrit, un jour, de l'aider à partir sur un navire anglais, Bernard Jousselin, un employé de la maison, lui donna son passeport et ses papiers de famille ; le patron lui avança quelques milliers de francs, et le gentilhomme, dont les cheveux et la barbe venaient de pousser, le long de la traversée, rentrait en France, absolument méconnaissable, sans aucun artifice, et muni d'un bon état civil.

— Le danger d'une arrestation est moins grand que je ne l'imaginais, dit Me Ambroise ; vous pourrez vivre, je crois, à Paris, mais en isolant, dans son avatar, le « Bernard Jousselin » de tous ceux qui ont connu, aimé ou haï le comte Jean... Vous ne devrez vous livrer à personne, en dehors de votre fille, de Mme Vauzelet, de mon fils et de moi-même...

— Et surtout, je devrai me défier de mon ancienne femme... de celle que j'adorais, et qui m'a jugé avec les juges, sans avoir pour son mari l'inquiétude ou la pitié des étrangers !

— Oui, il vaut mieux que Mme de Méran ignore votre retour ; mais Henriette votre fille, vous reste ; elle est aussi bonne que belle, et elle fera descendre en vous un peu de soleil !

Dans la matinée, Me Vauzelet écrivit à Henriette de passer rue Saint-Florentin ; puis il présenta le comte à sa femme et, devant l'accueil charmant de Mme Cécile et la robuste poignée de main du jeune Edgard, l'évadé comprit qu'il n'était pas l'errant auquel on donne asile par devoir ou pitié, mais l'ami honoré, respecté de ses hôtes.

Mlle de Tracy accourut, inquiète et souriante ; et les Vauzelet, redoutant une émotion trop forte, voulurent la préparer à son grand bonheur.

On entrait au salon.

— C'est une lettre de mon père, n'est-ce pas ? dit Henriette.

Avant de répondre, Mme Cécile l'embrassa, bien plus émue qu'elle ne désirait le laisser paraître.

— Non, mon enfant, ce n'est pas une lettre... non...

— Mais, tout de même, une grande nouvelle ! ajouta Me Ambroise.

— Une nouvelle joyeuse ! continua Edgard... Un ami de votre père est arrivé de... là-bas...

Henriette l'interrompit anxieuse :

— Cet ami, pourquoi n'est-il pas là ?... Pourquoi ?...

Debout au milieu d'eux, elle les regardait ; ils hésitaient encore, mais si troublés qu'elle eut la sensation d'une chose extraordinaire et devina sur leurs lèvres des paroles de joie prêtes à s'envoler.

Alors elle cria :

— Mon père est revenu ! Il est ici !...

Et, comme dans une invocation religieuse :

— Père ! père je sais que vous êtes là ! Je sais que vous m'entendez ! Venez ! oh ! venez ! je n'ai pas peur !

Il s'avançait les mains tremblantes d'amour, et cet homme, ce martyr, qui brava les hontes de la Cour d'assises et subit douze années de galères, n'avait plus la force de marcher, ni de parler. Le bonheur l'étouffait de voir sa fille si belle et si vaillante. Il chancela. On crut qu'il allait défaillir, et les Vauzelet se précipitèrent vers lui; mais, déjà, Henriette l'entourait de ses bras et le ranimait de ses baisers.

LIVRE DEUXIÈME

I

Il avait été convenu que M. de Tracy — le nouveau Bernard Jousselin — demeurerait chez les Vauzelet le temps utile à lui trouver un appartement qui présentât des garanties de sécurité contre les investigations policières.

Edgard se mit en campagne. On devait éviter les maisons trop peuplées, les concierges bavards ; il fallait aussi repousser les quartiers trop paisibles, sortes de provinces ouvertes à tous les commérages sur l'arrivant ; il fallait une mesure moyenne de bien-être, une zone moyenne de lumière et de vie.

La banalité des proverbes enseigne que Paris est la ville où l'on se cache le mieux ; cela est vrai pour les « chevaux de retour », et rien n'est moins exact pour un brave homme inhabile dans l'art des métamorphoses. Il serait plus original de soutenir que Paris est la ville où l'on se cache le mieux — à la condition de ne pas se cacher ; mais ce dernier genre demande l'aplomb et le cynisme des aventuriers qui, malgré douze années de bagne, manquaient au gentilhomme.

D'ailleurs, nulle hâte. Les Vauzelet accordaient une hospitalité fraternelle à leur ami, l'incitant à un repos nécessaire, avant d'entreprendre les démarches dont ils redoutaient les dangers, sans en espérer le moindre avantage.

Aux yeux des domestiques, M. Bernard Jousselin était un parent de Mme Vauzelet, et les serviteurs, si on les avait interrogés, eussent répondu, dans l'innocence de leur âme, que M. Bernard Jousselin habitait ordinairement une commune des environs de Marseille, et ils eussent ajouté que l'hôte gardait la chambre ou ne sortait pas de la maison, parce qu'il souffrait de douleurs rhumatismales.

L'évadé partageait les repas de la famille, et, en son honnneur, on se privait volontiers de recevoir, d'aller au théâtre et dans le monde. Quelles douces soirées, quelles aimables causeries, après les longs silences du bagne, les amer-

tumes de l'exil et les angoisses de la traversée! Devant les domestiques, le gentilhomme savait se contraindre, et il ne laissait échapper ni un mot, ni un geste, en dehors de la situation bourgeoise acceptée ; mais la valetaille disparue, il redevenait le comte de Tracy, avec tous ses beaux souvenirs, tout son esprit, toute sa grâce. C'était un charmeur qui s'éveillait d'un songe de misère et de honte : la misère et la honte, il les oubliait, joyeux de vivre : entre l'amour de sa fille et le dévouement des amis, il oubliait les ombres lointaines et infâmes dans cette ombre amicale et tutélaire présageant la justice, la liberté.

On ne lui parlait jamais de son ancienne femme, morte pour lui, et toujours le nom d'Henriette jaillissait des conversations intimes, et ce nom, les Vauzelet aimaient à l'écouter et à le redire.

Pendant une semaine, Mlle de Tracy vint voir son père chaque jour ; puis elle eut l'énergie d'abréger ses visites et de les rendre moins fréquentes, afin d'éloigner les soupçons de la mère, aussi dangereux peut-être qu'un appel à la police et à la magistrature; car Mme de Méran, incapable de dénoncer son ex-mari, pouvait s'allumer d'une jalousie maternelle et paralyser l'élan de sa fille à l'heure de l'action.

En des entretiens rapides, le père apprit l'enfance malheureuse d'Henriette, sa jeunesse isolée, ses larmes et son deuil ; les douze ans de couvent avaient été moins rudes que les douze années de bagne : mais, lui, il croyait sa fille vivante et ingrate, et elle le croyait mort et, le sachant vivant, elle foulait aux pieds le verdict des juges!

Le comte, après le départ d'Henriette et pour dissimuler son chagrin aux Vauzelet, s'enfermait dans la bibliothèque de l'avocat non loin du salon où un portrait le représentait heureux et jeune. Il essayait de lire, enlevait un volume des rayons, le feuilletait, en cherchait un autre : ses idées erraient ailleurs, vers cette maison du boulevard Malesherbes qui abritait l'ex-épouse, l'ancien ami devenu époux, la douairière de Francade, bégayant encore le nom du premier gendre et sa divine Henriette.

Toute lecture lui était impossible : les lettres dansaient, papillonnaient en des envolements d'atomes noirs, et quelquefois, sur les marges blanches, les châteaux de Tracy et d'Aubécourt, dont sa fille lui avait annoncé la vente, projetaient la silhouette minuscule de leurs tourelles.

Certain jour, il prit au hasard, un in-12 assez épais, à tranches variées, *les Codes et les Lois usuelles*. Il étudiait sa situation judiciaire et arrivait à un article du Code pénal : l'article lui révéla que tous les citoyens, à l'exception des ascendants ou descendants, des époux ou épouses même divorcés, frères ou sœurs ou alliés aux mêmes degrés, qui auront donné asile à des criminels, seront passibles de l'emprisonnement. Or, il ne pouvait invoquer aucune parenté, ni aucune

alliance avec les Vauzelet, et Mᵉ Ambroise, qui évidemment connaissait l'article, s'exposait à être traduit en justice et condamné!

Si le gentilhomme admirait la bravoure de l'ami qui avait ouvert toutes grandes les portes de sa maison au fugitif, l'acte lui paraissait plus grave, les deux Vauzelet exerçant la profession d'avocat, le père se trouvant membre du conseil de l'Ordre, et il ne voulut pas rester une heure de plus en cet asile où sa présence était un danger. A Paris, grâce au nom de Bernard Jousselin, il s'inquiéterait d'une hospitalité payée mais il ne pouvait fuir sans avertir et remercier son généreux défenseur, et comme il attaquait, ému et vibrant, la première phrase d'adieu, Mᵉ Ambroise entra dans la bibliothèque :

— Bonjour, mon cher comte... Pardon, je vous dérange... Vous écriviez ?

— A vous, mon cher ami.

— A moi ? Vous me voyez tous les jours!

— Je vous écrivais pour vous saluer, vous et les vôtres, du meilleur de mon cœur... Je pars...

— Vous partez ? Pourquoi ? Mais c'est de la folie !

— C'est de la sagesse !... C'est mon devoir !

Et il lui mit devant les yeux l'article du Code.

L'avocat ferma le livre et le jeta sur la table :

— Le danger qui me menace n'est rien auprès de celui auquel vous vous exposez, en quittant cette maison, alors que vous n'avez pas d'abri assuré... Je vous garde, mon cher comte, je vous garde !

— Mais vous jouez votre position ! C'est à moi de vous dire que votre générosité est de la folie !

— Folie ou non, je tiens à mener jusqu'au bout la tâche que j'ai entreprise, et vous ne m'arrêterez pas avec vos enfantillages !

— Enfantillages? Il s'agit de l'honneur professionnel des Vauzelet, de leur liberté peut-être, du repos de votre femme !

— Ma femme et mon fils ne pensent pas autrement que moi, et ils me blâmeraient de vous laisser partir !... Vos craintes sont illusoires ! On chercherait partout le comte de Tracy avant de le relancer chez l'avocat Vauzelet!

Puis il ajouta d'une voix pleine d'amertume :

— Dans ma carrière déjà longue, il m'est arrivé de sauver des coupables, et, aux assises de Rouen, j'ai été battu, malgré votre innocence ! Je le disais dernièrement à mon fils : « Il y a en moi un remords et une honte! » Et je vous dis à vous : « Si la lumière se fait et qu'on vous accorde justice, eh bien, ce sera ma propre réhabilitation ! »

Mais les scrupules de l'évadé n'en demeuraient pas moins entiers, et on dut lui obéir.

Edgard annonça qu'il avait loué pour le comte un appartement, en haut des

Batignolles, dans la cité des Fleurs, et le choix et la manière du visiteur témoignaient d'une circonspection merveilleuse. Le jeune homme s'était présenté à la concierge, sous le nom d'Edgard Jousselin, neveu de l'oncle Bernard, un petit rentier de Marseille, qui venait habiter Paris. Avant de s'engager, il se renseigna sur les locataires, tous des gens tranquilles, un percepteur en retraite, une dame espagnole, professeur de dessin, deux vieilles demoiselles honorables, un employé à la gare des Batignolles; pas de boutiques immédiates, donc, pas de boîtes à cancans! Un vrai paradis bourgeois, moitié parisien et moitié province, avec des fleurs et des verdures! La cité communiquait par une grille à l'avenue de Clichy, à deux pas de la porte de Saint-Ouen, et Edgard tenait au rez-de-chaussée, sur le jardinet, parce que l'oncle gravissait difficilement les étages — et, aussi, parce que l'évasion, en cas d'alerte, semblait très facile.

M. et Mme Vauzelet et le comte approuvèrent l'ami d'Henriette, et on décida que les meubles achetés chez un tapissier du faubourg Saint-Antoine, seraient expédiés au nom de Bernard Jousselin, en gare de Lyon, et que de là, on les dirigerait, comme venant de Marseille, à la cité des Fleurs. Pour le linge, Mme Vauzelet se chargeait des commandes, et elle n'oublierait pas les initiales B. J. et le linge suivrait le mobilier.

Un matin, le comte partit, accompagné du père et du fils Vauzelet, et d'un domestique veillant sur les bagages, et bien persuadé que le parent de sa maîtresse retournait à Marseille.

Gare de Lyon, Me Ambroise renvoya le domestique ; puis, les trois hommes montèrent en voiture et se firent conduire au logement de l'évadé.

Tout était prêt pour l'installation de M. Jousselin, et, pendant que M. Vauzelet échangeait de fraternelles paroles avec le gentilhomme, Edgard, très malignement, ouvrit son âme à Mme Tourte, la concierge, qui devait s'occuper du ménage :

— L'oncle Bernard, dit-il, est un excellent homme, un peu casanier... Mon père et lui, les deux frères, s'adorent, et l'oncle nous aime bien, ma sœur et moi.

— Ah ! monsieur a une sœur ?

— Oui... Elle se nomme Henriette... Nous demeurons aux Ternes, dans notre famille, et nous viendrons, l'un ou l'autre, voir souvent le bon oncle !

Ensuite, il lui donna des détails sur la vie passée et les habitudes actuelles de M. Jousselin. Il avait beaucoup voyagé, l'oncle Bernard, ce qui expliquait son manque d'accent méridional ; il avait besoin de repos. Vraiment, il ne sortait pas assez, et lui, Edgard, et la sœur Henriette essaieraient de le promener. Mais voilà, les rhumatismes ne le lâchaient pas toujours ! Allons ! Allons ! la jambe guérissait, et l'oncle marcherait, au bras de l'un ou de l'autre de ses neveux, loin de l'horrible fournaise de Marseille — à la douce et printanière chaleur des Batignolles !



Les agents vont cerner la maison. Venez

La concierge pouvait, sans danger, clabauder cette histoire, et c'est pourquoi le neveu lui demanda le silence.

Au matin, selon les ordres, cette femme entra chez son locataire auquel elle apportait les journaux et une lettre d'Henriette informant l'isolé de sa prochaine visite et l'exaltant de ses espérances immortelles.

Petite et grosse, la poitrine rebondie sous un caraco de futaine, la croupe enserrée dans un jupon assez court pour laisser voir ses jambes vêtues de bas de coton blanc et ses pieds chaussés de pantoufles en tapisserie, Mme Elisa Tourte avait le visage d'une Auvergnate bien portante, une chevelure noire crépue, un nez aux ailes exagérées, des dents larges comme les touches d'un piano d'enfant et l'esprit du « cordon » ; elle aimait et défendait ses locataires, et, les locataires disparus, elle n'hésitait pas à les déchirer et à les flétrir.

Elle salua le nouveau locataire qui, en veston de chambre, arpentait les trois pièces de son logis, une retraite des plus bourgeoises, avec des meubles en noyer, un luxe d'andrinople et quelques souvenirs artistiques, les dons des Vauzelet.

— Vous vous plairez à la cité, monsieur Jousselin!... N'est-ce pas que ce n'est pas cher, douze cents francs?

— Mais non, madame!

— Et cette vue!... On entre, on sort, on est chez soi... Vous avez votre carré de jardin, à côté de celui du percepteur... Aimez-vous les oiseaux?

— Certainement.

— Moi, j'en ai une pleine cage, dans ma loge!... Vous les verrez, monsieur!... Ils chantent mieux que des artisses d'Opéra, surtout Kiki, un Hollandais, un trésor quoi! le trésor à sa maman!.. Hier, monsieur votre frère et monsieur votre neveu m'ont complimentée sur ma crème,... Je vous ferai une bonne popotte... La cuisine, ça me connaît!... Le pauvre Tourte était si gourmand... Il buvait aussi, hélas! et il est mort de la boisson, mais quel brave homme!... Ah! je ne boude pas devant l'ouvrage! Mme Lopez est là pour le dire!

— Mme Lopez?

— Votre voisine, en face, au quatrième... Je la sers depuis deux ans, si vous voulez vous renseigner...

— Inutile!

— Une Espagnole, Mme Lopez... Elle a été riche; son mari lui a tout mangé, et elle donne des leçons de dessin... Une artisse, mon cher monsieur, une grande artisse!... Elle a fait le portrait de M. Nervilhac, l'ancien percepteur, et celui des sœurs Quinsonas...

M. de Tracy laissait bavarder la concierge et voyait le moyen de faciliter les sorties d'Henriette :

— Elle reçoit des élèves, cette dame?

— Je crois bien qu'elle en reçoit, et des demoiselles de la haute!

— Ma nièce prendra des leçons.

— La sœur de M. Edgard?

— Oui... la fille de mon frère... Mlle Henriette Jousselin...

— Ah! que Mme Lopez va être contente!... Si j'allais lui annoncer...

— Non... Attendez... Je veux prévenir ma nièce...

La concierge achevait le labeur de la maison, et le locataire, debout, près de la porte vitrée, laissait errer son regard sur un jardinet plein d'arbustes et de fleurs. Une allée menant à l'avenue principale de la villa coupait en deux parties cette humble végétation, léchée par un peu de soleil; à gauche, les oiseaux de Mme Tourte s'égosillaient dans leur cage, et d'autres oiseaux leur répondaient dans les ramures d'un grand arbre; à droite, M. Nervilhac, l'ex-percepteur, un bourgeois épais, en bras de chemise, taillait ses rosiers; en face, une croisée encadrait deux vieilles demoiselles très maigres et habillées de noir, les sœurs Quinsonas; plus haut, derrière une baie éclairant l'atelier de Mme Lopez, le gentilhomme put observer la beauté grave et âgée de l'Espagnole, et une blouse qui passait, la blouse de l'employé à la gare des Batignolles, vint justifier les bénédictions de la concierge sur ses locataires honorables et tranquilles.

Maintenant M. de Tracy recevait les visites des Vauzelet et celles de sa fille. Grâce au prétexte des leçons de dessin, Henriette obtenait trois fois la semaine, deux heures de liberté, et comme elle abrégeait la leçon pour entrer bien vite chez « l'oncle, » Mme Lopez admira la bonne âme de son élève, et Mme Tourte en conclut que la nièce soignait un oncle à héritage.

On s'enhardit. Père et fille se promenaient dans l'avenue de la cité, et, le soir, au clair de lune, les Vauzelet accompagnaient leur ami, le long des boulevards extérieurs. A la villa, M. Jousselin saluait Mme Lopez, répondait au coup de chapeau de M. Nervilhac, et l'on devinait qu'une intimité plus grande ne tarderait pas à s'établir.

Edgard faisait des voyages de Paris à Rouen et dans les environs d'Aubécourt, mais, outre que les preuves de l'innocence semblaient très difficiles, une préoccupation matérielle augmentait les angoisses du gentilhomme. La petite somme d'argent rapportée de Nouméa, s'épuisait, et le comte voyait le jour où il serait obligé de s'adresser aux Vauzelet. Certes, il n'en doutait pas, Me Ambroise lui prêterait, avec grand plaisir, l'argent nécessaire à sa modeste vie, mais une démarche de cette nature lui répugnait; de plus, il fallait bien que l'évadé remboursât la somme si libéralement avancée par son ancien patron, au bagne.

Malgré les offres gracieuses des Vauzelet, le comte avait tenu à payer les meubles; il se disait beaucoup plus riche qu'il ne l'était, afin de ne pas inquiéter ses amis, et, bientôt, il serait sans ressources!

Sans ressources, lui, le comte Jean dont les revenus s'accumulaient, depuis douze années, entre les mains de Piédeleu? Au fait, pourquoi ne s'adressait-il pas

à ce brave homme que le conseil de famille, sous la présidence du juge de paix d'Aubécourt, lui nomma comme tuteur?

Obéissant à une instinctive pudeur de vierge et au désir de ne pas gâter les joies mystérieuses, Henriette n'avait rien dit à son père du rôle interlope de l'ex-avoué dans l'histoire matrimoniale, chez la princesse Stradowska, et M. de Tracy croyait toujours en la droiture de Me Adolphe Piédeleu. Il s'en voulut presque de ne pas avoir averti de son évasion l'homme autrefois dévoué aux intérêts de la famille; il ne s'expliqua pas le silence des Vauzelet, et, en dehors du besoin d'argent, il eut la pensée que l'administrateur pourrait aider à sa réhabilitation.

Ce jour-là, Bernard Jousselin sortit seul et descendit l'avenue de Clichy, marchant vers le faubourg Poissonnière. Dans le tumulte des tramways, des omnibus et des voitures, avec sur le trottoir le coudoiement des passants, une crainte vague s'empara de l'évadé. Il hésitait, stationnait, rasait les maisons, et, de temps à autre, se garait, comme si une lourde main allait le saisir; et cette main, il s'imaginait la sentir, s'arrêtait, prêt à se défendre, levait la tête, et contemplait un badaud qui lui riait au nez; toutes les voix devinrent menaçantes, tous les regards, ennemis. Rue de Londres, à la glace d'une devanture, il se vit, tremblant et livide, et il lui fallut bien admettre que nous sommes les jouets de nos destinées puisque lui, innocent, avait l'image et les gestes d'un malfaiteur.

Mais, la volonté est la gloire des hommes et, au contact de la foule parisienne, déjà perdu dans le mouvement des êtres et des choses, M. de Tracy arrivait, assez calme, à la maison du boulevard Poissonnière.

Il ordonna au domestique:

— Annoncez M. Bernard Jousselin.

Simon, le valet de chambre, demeurait cloué sur place, examinant le visiteur, d'un œil atone. Depuis une quinzaine d'années, il était au service de Me Piédeleu et jadis, en Normandie, il avait salué le comte de Tracy; il avait assisté à l'audience de la Cour d'assises, et il revoyait là, devant lui, un peu changé, mais reconnaissable, l'homme du bagne.

Il balbutia:

— C'est monsieur... Bernard Jousselin que je dois annoncer à mon maître, M. Piédeleu?

— Oui, mon ami... Bernard Jousselin, de Marseille.

Dans le clair obscur de l'antichambre, M. de Tracy ne distinguait pas le visage décomposé du Normand, et le valet, ayant fait passer le gentilhomme au salon, se précipita vers le cabinet de son maître:

— Ah! monsieur!... Ah! monsieur!...

Me Adolphe Piédeleu, en grande toilette, mettait ses gants pour sortir:

— Hein?... quoi?... qu'y a-t-il?

— Il y a... il y a... que M. le comte de Tracy demande à vous parler!

— Tu es fou!

— Oh! non, monsieur, j'ai encore ma tête!... Je l'ai deviné, bien que sa barbe et ses cheveux aient blanchi!

— Il t'a dit son nom? fit Piédeleu, avec un commencement d'inquiétude.

— Il m'a dit d'annoncer M. Bernard Jousselin...

— Tu vois bien, imbécile!

— Ça n'empêche pas que c'est M. de Tracy!... J'en suis sûr!

L'ex-avoué soulevait à demi une portière et explorait des yeux la pièce voisine, tout de suite, il reconnut le gentilhomme, mais pas un muscle de sa figure ne bougea, et pas une parole ni un geste ne trahirent son émotion intérieure.

— Eh bien, oui, dit-il, en laissant retomber la portière, tu ne t'es pas trompé... C'est lui! Et je suis bien aise de le revoir, ce cher comte!

— Monsieur n'a pas peur?

— Peur de quoi?

— Eh!... un assassin!

Piédeleu haussa les épaules :

— Allons, va!... J'introduirai moi-même le visiteur... Attends mes ordres dans l'antichambre, et pas de curiosité déplacée, n'est-ce pas?

Mais, Simon disparu, les façons de l'ex-avoué changèrent, et la voûte menaçant de crouler sur sa tête ne lui eût pas occasionné une plus grande alarme. Par quel miracle le comte se trouvait-il à Paris? Gracié, sans doute! Et il venait réclamer ce qui lui appartenait, l'argent et les immeubles? C'était la ruine, le déshonneur, la fin des amours avec la princesse Stradowska!...

Cependant, il fallait agir. L'autre attendait! Impossible de ne pas le recevoir, mais, que lui dire, et de quels mensonges enguirlander les spoliations?... Bah! la loi, la bonne loi accorde des délais pour préparer les comptes de tutelle, et c'est, armé de la loi et le sourire aux lèvres, que le tuteur s'avança et dit :

— Veuillez entrer, monsieur Bernard Jousselin...

Le comte pénétra dans le cabinet :

— Piédeleu, vous êtes un brave homme, et je n'ai pas hésité à venir chez vous...

Alors, seulement, le tuteur feignit de reconnaître son pupille légal, le pria de s'asseoir et, débordant d'émotion :

— Monsieur le comte?... Oh! quelle joie!... Quel bonheur!.. Votre retour m'enchante... Je n'ai jamais voulu croire à votre culpabilité... J'ignorais votre grâce... Permettez-moi de vous serrer la main... C'est une journée heureuse; elle me rajeunit de vingt ans!

— Piédeleu, continua M. de Tracy, on ne m'a pas gracié; je ne veux pas l'être... Vous voyez en moi un évadé qui se livre à vous, à votre honneur...

Un gros soupir de soulagement que le gentilhomme prit pour un soupir de tristesse s'exhala de la bouche normande. « Evadé! » Ce mot égayait et rassurait le tuteur. A un évadé, il n'avait aucun compte à rendre, aucune explication à donner sur sa gestion malhonnête, mais, tout de même, afin d'éviter une demande, il indiqua des dossiers :

— Mon cher monsieur de Tracy, je m'occupais de vos affaires, il y a un instant... Vous ne m'envoudrez pas d'avoir aliéné, à votre avantage, vos propriétés...

— Ma fille Henriette m'a dit ces choses... Tracy ! Aubécourt! Tout est vendu.

— Et remplacé, selon la loi... Voici les titres de vos nouveaux domaines dans les Landes... Une opération merveilleuse!...

— Tracy s'appelait Tracy, déclara le père d'Henriette, et je tenais à ma maison.

Piédeleu objecta :

— La vue d'Aubécourt vous eût... chagriné... Désirez-vous examiner les bordereaux de placement ? Valeurs de premier ordre : chemins de fer, grandes Compagnies métallurgiques et autres,

Si M. de Tracy avait accepté l'étalage de sa fortune, Piédeleu lui aurait montré les actes justifiant le remploi frauduleux des immeubles et les bordereaux mentionnant l'achat de rentes ; quant aux titres, depuis longtemps ils étaient vendus, et leur produit était passé dans les coffres de la princesse.

— Mon cher maître, j'ai confiance en vous, et d'ailleurs, je n'ai pas le droit de régler la moindre affaire !

— Voyons, monsieur de Tracy, que puis-je pour vous? Me faites-vous le grand honneur de me demander asile ?... Oh ! chez moi, vous serez bien gardé, et on me marchera sur le corps, avant d'arriver à vous, je le jure!

— Non, Piédeleu, ce n'est pas cela qui m'amène.

— Vous êtes en sûreté, au moins, là où vous logez ?

— Oui, je crois.

M. de Tracy exposa l'objet de sa visite. Il savait bien que Piédeleu ne pouvait se dessaisir en sa faveur d'aucune somme, mais il croyait que le tuteur lui avancerait l'argent nécessaire pour vivre et lui permettre de travailler à sa réhabilitation.

— Ah! fit l'ex-avoué, vous espérez la réhabilitation ?

— Oui, puisque les douze années écoulées m'empêchent d'obtenir la revision de mon procès.

A cette nouvelle, les angoisses du Normand le reprirent, et le danger flamboya à ses yeux, moins immédiat, il est vrai, mais aussi certain que lorsque, tout à l'heure, le procédurier imaginait la grâce et non l'évasion.

Il pensait à envoyer Simon quérir la police, mais le comte arrêté chez lui et sur sa plainte, on chercherait le mobile auquel obéissait le dénonciateur, et outre

que l'acte paraîtrait incorrect à la princesse, les malversations seraient dévoilées! Oui, mille fois, oui, pour la sécurité de Piédeleu, il était urgent de signaler l'évadé, mais le coup devait venir d'un autre!

Et dans le rêve de son plan de bataille, le drôle oublia de s'informer du domicile de sa victime :

— Quelle somme voulez-vous, monsieur le comte ?

— Cinq mille francs me suffiront...

Piedeleu courut à la caisse et revint avec la somme demandée :

— Voici, monsieur le comte... Trop heureux... Toujours à votre service...

Bernard Jousselin, sans être inquiété, rentra à la cité des Fleurs.

II

Ce jour-là — bien qu'on ne fût pas encore au 14 juillet — Sicaire Birbin arbora sa belle redingote noire et s'installa dans le premier train de Paris.

La chose était prodigieuse, unique, en dehors de la Fête Nationale, mais pour le régisseur des châteaux de Tracy et d'Aubécourt, il y allait tout bonnement de la gloire!

En effet, quelques semaines auparavant, Birbin avait envoyé à l'Exposition d'horticulture, ouverte au Pavillon de la Ville de Paris, une botte d'asperges phénoménales, et il espérait la médaille d'or. Le régisseur ne voulait pas jouir seul de son triomphe; il emmenait avec lui Baptiste, son fils aîné, et en cette circonstance, très loin de son habituelle parcimonie, il s'était « fendu » de deux secondes classes, et réservait au maréchal ferrant une journée de plaisir.

A deux heures, ils pénétrèrent dans l'Exposition et, dédaigneux des merveilles fleuries qui s'étalaient le long du hall, Birbin entraîna son fils vers les échantillons des potagers.

Sa botte d'asperges, telle une reine au milieu des vassales, trônait parmi ses congénères : elle trônait, caressée par le soleil qui descendait de la voûte; elle trônait, superbe, orgueilleuse de l'épaisseur blanche de ses bases et de l'extrémité violacée de ses pointes, et autour d'elle un cercle de curieux admirait. Mais, dès que le citoyen eut aperçu l'étiquette émaillée couronnant son envoi et affirmant la plus haute récompense, il bondit :

— Ça y est!... La médaille d'or!,.. Enfoncés les exposants d'Argenteuil!... Ça y est!... Ils vont devenir enragés à Aubécourt!... C'est Mme la princesse qui mangera la botte d'asperges!... Baptiste, nous nous griserons, ce soir! Baptiste, je te paie le théâtre, Baptiste, je te paie tout ce que tu voudras!

Il en pleurait, le vieux, redressait sa taille, indigné du calme des spectateurs. Les éloges ne lui manquèrent pas, un peu ironiques peut-être, mais doux à son âme campagnarde.

Un jeune homme qui passait, avec à son bras une demoiselle en toilette tapageuse, demanda :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur de ce chef-d'œuvre horticole?

— Oui, monsieur, c'est moi! répondit le Normand, flatté.

— Je croyais la terre de Chanaan seule capable de produire ces magnificences!

— J'habite Aubécourt, arrondissement de Dieppe, Seine-Inférieure.

— Aubécourt? Mais, alors, vous connaissez Mme la princesse Stradowska?

— Je suis le régisseur de ses châteaux... Sicaire Birbin, conseiller municipal à Aubécourt... Monsieur est du jury?

— Pas encore!... Mais j'ai été invité par Mme la princesse aux grandes chasses d'automne... Vous avez du gibier là-bas?

— Oh! oui, monsieur! intervint Baptiste.

— C'est mon gas, l'aîné! reprit Sicaire, en désignant le maréchal.

— Baptiste Birbin, pour vous servir, si monsieur a des chevaux...

— Y a-t-il un piano à Aubécourt?

Birbin déclara :

— Chez Mme la princesse, il y a de tout!

— De tout!... Ah! vous êtes un heureux homme, monsieur Birbin! Avec une telle maîtresse et de telles asperges, l'une poussant les autres, il est évident que le petit ruban vert qui orne votre boutonnière fleurira un jour et deviendra écarlate! Vous me plaisez ainsi; vous avez de la beauté dans la contemplation naïve de ces phénomènes de la terre, et votre extase mérite une double médaille!... Cincinnatus, consul romain, deux fois dictateur, quitta la charrue pour sauver son pays, et vous abandonneriez vos asperges, si la France se trouvait en danger!... Vos asperges sont poétiques, elles révèlent la fraîcheur de vos idées? la générosité du sol normand d'où elles jaillirent, et Virgile les eût chantées!... Quand vous verrez Mme la princesse, vous la saluerez de ma part... Myrtil Zamor, poète-compositeur... Bonjour, monsieur Birbin! Soyez nature... comme vos asperges!

Et le virtuose des assises, l'ami du corbeau mort et du corbeau vivant, s'éloigna avec sa compagne, et elle et lui pouffèrent de rire.

— Ce monsieur se moque de nous! observa Baptiste.



Non, Birbin, je ne plaisante pas.

Sicaire grondait :

— Nous lui revaudrons ça à Aubécourt!... Les artistes, c'est tout de la canaille! On devrait les donner en repas aux bêtes!

Les gardiens criant la fermeture trouvèrent le régisseur planté devant ses asperges; Baptiste, qui désespérait d'arracher le lauréat à la contemplation naïve dont avait parlé le poète, s'était assis sur un banc et ronflait, sa canne entre les jambes.

Ils sortirent enfin, et Sicaire voulut aller tout de suite chez sa nouvelle maîtresse Mme Stradowska, chez ses anciens maîtres, les Méran, et chez ce bon M. Piédeleu pour leur apprendre la grande nouvelle.

On héla une voiture, père et fils occupaient tour à tour la gauche du cocher, afin de mieux voir la ville, descendaient s'abreuver à tous les comptoirs de marchands de vin et trinquaient avec l'automédon, devenu leur ami. Après une visite à l'hôtel des Champs-Elysées et une autre visite à l'hôtel du boulevard Malesherbes où ils saluèrent Mlle de Tracy, les Birbin gravirent l'escalier de Piédeleu.

Depuis la veille, l'ex-avoué était d'une humeur de dogue; l'arrivée à Paris du comte Jean l'exacerbait! Ne voulant pas écrire lui-même la lettre dénonciatrice, et n'osant pas s'adresser à son domestique, dans la crainte que le valet reconnu comme auteur, on ne soupçonnât le maître de l'avoir inspiré, l'homme d'affaires cherchait le moyen malhonnête et discret de renvoyer M. de Tracy au bagne. Il songea à découper les mots imprimés d'un journal ou d'un livre et d'en former, en les collant les uns à côté des autres, l'anonyme accusation; il adoptait ce genre de goujaterie, lorsque Simon annonça les Birbin. D'abord, Piédeleu leur refusa l'entrée. Son état d'âme ne le disposait pas à subir les hommages hypocrites du régisseur de la princesse. En voilà un auquel il ne croyait pas, comme les autres! Il le savait infidèle et voleur, et la vente des domaines de Tracy et d'Aubécourt mettait entre eux le plus beau des « cadavres » : Sicaire avait flairé les remplois dans les Landes et en Sologne, mais Piédeleu tenait Sicaire par les grosses commissions allouées sur les échanges d'immeubles... Alors, pourquoi ne pas utiliser Birbin? pourquoi ne pas faire marcher Birbin?

— Simon, ordonna-t-il, introduis ces braves gens!

Les deux hommes s'avançaient. Il les pria de s'asseoir.

— Eh! quel bon vent vous amène à Paris?

— Les asperges du père, dit le maréchal-ferrant.

— La médaille d'or! articula le vieux.

Piédeleu dut entendre le récit du médaillé agricole, s'informa des nouvelles de Mme Gertrude Birbin et de Claude, le dragon de Versailles, et apprit que les ouvriers de la princesse allaient bientôt achever la métamorphose des châteaux. Ce serait merveilleux! Là-bas, tout le monde adorait cette bonne dame qui venait

d'offrir une bannière à l'orphéon, des ornements à l'église et une horloge à la mairie d'Aubécourt ! En son deuil éternel, Birbin s'estimait heureux d'avoir une telle maîtresse. Oh ! jamais il n'oublierait son ancien maître, M. Raoul ; mais, enfin, il aurait pu tomber sur des propriétaires incapables de comprendre et de respecter sa douleur, et elle, Mme la princesse, ne lui en voulait pas de ses regrets et de ses larmes.

— Et vous, Baptiste, demanda l'ex-avoué... la maréchalerie ?

— Ça boulotte, monsieur Piédeleu.

— Vous êtes appelé à ferrer les chevaux de Mme la princesse et même des montures royales !

— Ah !

— On attend Mgr le prince de Galles, Leurs Altesses les grands archiducs d'Autriche et Sa Majesté la reine de Suède... Pour les chasses d'automne, les princes enverront des chevaux anglais et hongrois !

Ce procédurier, habile dans la basoche et jobard dans la galanterie, s'exaltait au souvenir des belles phrases de la Stradowska, mais. à la glorification de son idole, l'idée de sa victime lui revint, obsédante. Baptiste le gênait.

Il dit :

— Sicaire, où comptez-vous passer votre soirée ?

— J'ai promis à Baptiste de le mener au restaurant et au théâtre.

— Eh bien, allons au restaurant ! C'est moi qui vous invite ! Que diable ! votre triomphe honore la commune d'Aubécourt tout entière, et il faut bien arroser les asperges !

Adolphe Piédeleu mena ses convives en un restaurant du boulevard Poissonnière et fit servir dans un cabinet particulier les meilleurs plats et les vins les plus capiteux.

Sous l'action des liquides, l'ex-avoué et le régisseur discutèrent des comptes, et le maréchal ferrant se rendit seul au théâtre de l'Ambigu.

— Birbin, dit Piédeleu, en versant de l'alcool à son invité, déjà ivre, mon cher Birbin, nous nous arrangerons toujours !

— Mais oui !

— Je vous aime beaucoup, Sicaire.

— Et moi aussi, je vous aime, monsieur Piédeleu... La bourgeoise et mes fils vous sont attachés... dévoués...

— C'est pour cela que je ne voudrais pas qu'il vous arrivât des désagréments...

— Quels désagréments ? bafouilla l'autre.

— J'exige que vous me promettiez. que vous me juriez de garder le silence... Il s'agit de la liberté d'un homme...

— Des désagréments ?... La liberté ?...

— J'ai votre parole... Eh bien mon pauvre Sicaire, M. Jean de Tracy, le neveu de votre ancien maître, s'est échappé de Nouméa et il est à Paris !

Le lauréat de l'agriculture eut un haut-le-corps ; il prévoyait que l'amphitryon allait frapper un grand coup, mais il ne s'attendait pas à un choc aussi intime et violent. Cette nouvelle l'avait dégrisé ; il pâlit ; ses dents claquèrent ; ses yeux s'arrondirent, illuminés de terreur, comme des yeux de bête blessée ; puis, se domptant lui-même, il grinça un affreux sourire :

— Monsieur Piédeleu s'amuse !

— Non, Birbin, je ne plaisante pas... J'ai reçu, hier, la visite de M. de Tracy.

— Vraiment, il a osé?...

— Oh ! il a en moi la plus grande confiance !

Très calme, le régisseur hasarda :

— Que m'importe que M. de Tracy soit évadé ou non?

— Hélas ! mon ami, le fait vous intéresse !... Le comte Jean a examiné mes livres... et il a relevé... comment dirais-je pour ne pas vous froisser?... des oublis... des erreurs... En somme, pendant ces douze années, vous avez canalisé à votre profit plus de soixante mille francs...

— Ce n'est pas vrai !

— Ne mentez donc pas !... Vous serez obligé de restituer cet argent et la commission sur la vente des châteaux...

— Mais vous, monsieur Piédeleu, est-ce que vous rembourserez la grosse galette des échanges ?

— Je n'ai rien gagné...

— Farceur !

Et, se croisant les bras ;

— Si je paye, monsieur, vous et Mme la princesse payerez au centuple ! Je mangerai le morceau ! On apprendra que les domaines des Landes ont une valeur fictive, et que, d'accord avec le notaire, vous avez barboté !

Une lutte d'injures et de menaces s'établit entre les Normands, mais Birbin parut déserter la bataille, quand Piédeleu révéla que le gentilhomme avait le plus grand espoir, grâce à sa liberté reconquise, de prouver son innocence et de démasquer le meurtrier. Cependant, le médaillé agricole, qui se voyait observé, sut expliquer le tremblement de sa voix et l'altération de son visage :

— Que voulez-vous, monsieur Piédeleu, c'est plus fort que moi ! Je suis toujours geignant, lorsque je pense à mon maître !... L'honneur des Tracy !... L'honneur de la maison !... Ah ! tenez, regardez ce bras-là? Eh bien, je le ferais couper tout de suite pour que M. le comte arrivât à prouver que ce n'est pas lui qui a étranglé mon pauvre M. Raoul !

— Vous avez une belle âme, Birbin !

— J'ai l'âme d'un vieux serviteur !... Que Dieu pardonne à M. le comte Jean, comme je lui ai pardonné moi-même.

— C'est beau ! c'est chrétien ! c'est sublime !

Alors, l'ex-avoué, hésitant sur la voie du mystère, invoqua le danger financier, et bien certain que l'homme d'Aubécourt, effrayé par l'obligation de restituer les sommes volées, dénoncerait M. de Tracy, il conclut :

— Pas de bavardage !... Une lettre anonyme est si vite écrite et envoyée à M. le préfet de police !... Pas de bavardage !...

Vers minuit, Baptiste rentrait du théâtre. Les Birbin quittèrent l'ex-avoué et se firent conduire à la gare de l'Ouest ; mais le vieux ayant prétexté une grande fatigue, ils résolurent de coucher à Paris et s'arrêtèrent à l'hôtel du Havre, rue d'Amsterdam, où le lauréat jeta orgueilleusement ses noms et qualités sur le livre des voyageurs.

Et tandis que le maréchal ferrant, nature honnête et naïve, écoutait, en un songe, se mêler au bruit familier de l'enclume les voix héroïques du drame de l'Ambigu, le régisseur, les yeux allumés, la barbe en désordre, écrivait, cherchait des phrases à la lueur d'un bougeoir, et sanglotait, esclave de l'habitude :

— Mon maître !... mon pauvre maître !...

Il se relut avec complaisance, en grondant :

— Est-il bête, cet animal de Piédeleu d'avoir oublié de demander l'adresse du type !... Au bagne, monsieur le comte !... Au bagne !... au bagne !...

Le lendemain matin, il expédiait la lettre suivante :

Paris, 15 mai 1893.

« Monsieur le Préfet de police,

« Je crois remplir mon devoir, en vous signalant la présence à Paris du nommé Jean de Tracy, condamné, il y a douze ans, par la Cour d'assises de la Seine-Inférieure aux travaux forcés à perpétuité, pour crime d'assassinat sur la personne de M. le vicomte Raoul de Tracy, son oncle, propriétaire à Aubécourt.

« Cet individu n'a été l'objet d'aucune grâce, ni totale, ni partielle, et il est hors de doute qu'il s'est évadé de la Nouvelle-Calédonie.

« Hier, je l'ai vu, bien vu ; je pouvais le désigner à un appariteur et le faire arrêter ; j'ai mieux aimé m'en remettre à la clairvoyance de votre admirable police.

« Veuillez agréer, monsieur le Préfet, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

« Un bon citoyen. »

Ce fut Théodore Dardanne, inspecteur principal, l'ancien ami du baron Léo-

pold de La Faye, que le Préfet de police et le chef de la sûreté chargèrent de retrouver l'évadé.

A la cité des Fleurs, le comte de Tracy et Henriette menaient une existence mystérieuse et charmante.

Presque tous les jours, Mlle de Tracy sortait de l'hôtel du boulevard Malesherbes, accompagnée de sa femme de chambre pour se rendre aux Batignolles, chez la maîtresse de dessin : là, elle congédiait Thérèse, avec ordre de venir la chercher deux heures plus tard, hâtait la leçon et se glissait chez l'oncle Bernard. Quelquefois, elle y rencontrait Edgard Vauzelet, et le jeune avocat parlait de l'avenir.

Il l'adorait, mais elle, enflammée de l'idée de vaincre, attardait le printemps des amours.

Rue Saint-Florentin, les Vauzelet travaillaient à la réhabilitation du gentilhomme. On avait demandé le dossier de l'affaire au greffe de Rouen, et bien que Me Amboise eût plaidé jadis de tout son cœur, il ne désespérait pas de voir la vérité surgir des ombres, à l'aurore de la treizième année : une étude plus approfondie des pièces lui montrait des lacunes dans l'interrogatoire et des contradictions dans les témoignages, et l'illustre avocat, devenu juge, peinait à la recherche du coupable.

Henriette voulait partir pour le lieu du crime : il lui semblait, dans l'ardeur de son amour filial, que, si le hasard la mettait en présence de l'assassin du grand-oncle, elle le devinerait et saurait le confondre ! Mais, avec l'espoir des Vauzelet, avec l'obstacle de Mme de Méran, le père et la fille se laissaient aller à la joie d'être réunis. Ah ! comme il la guettait, plus tremblant qu'un amant orgueilleux de sa belle ! Caché derrière un rideau, il la voyait passer, son carton sous le bras, il l'entendait souhaiter le bonjour à Mme Tourte, donner des ordres à la servante et l'heure obligatoire chez Mme Lopez lui paraissait bien longue !

La femme de chambre gardait le silence sur l'oncle Jousselin dont la concierge célébrait les vertus, et, à l'hôtel du boulevard Malesherbes, le marquis Raphaël et la marquise Laure étaient charmés de voir Henriette moins triste.

Mme de Méran s'occupait de sa fille et joignait aux études brillantes du couvent une éducation mondaine : elle donna à Henriette des maîtres qui la perfectionnaient en l'art de danser et de faire des grâces, d'autres qui lui enseignèrent à monter à cheval et à conduire le buggy et même le mail-coach.

Docile, forte de son secret et de son grand devoir, Henriette acceptait toutes les leçons ; mais, pendant cette trêve bienfaisante et bénie, l'inspecteur principal dressait une liste de personnages à interroger ou à surveiller : 1° Me Ambroise Vauzelet, avocat à la Cour d'appel, ancien défenseur du comte, aux assises de Rouen ; 2° Adolphe Piédeleu, ex-avoué, tuteur de l'interdit légal ; 3° Mme la marquise Laure de Méran, ex-épouse de M. de Tracy, et Mlle Henriette, sa fille.

Dardanne imagina que si, comme le prétendait la lettre anonyme, le comte Jean était à Paris, une ou plusieurs de ces personnes devaient en être instruites. Les détails de la dénonciation, les noms et prénoms de l'assassin et de la victime affirmaient un familier des Tracy, et le mot « appariteur » utilisé dans la lettre pour désigner un agent de police, ce mot ne s'employant en ce sens qu'en Normandie, annonçait un compatriote de l'évadé.

Le policier, ardent et ambitieux, demandait, on s'en souvient, au baron de La Faye, alors que le gentilhomme lui disait son aventure matrimoniale : « Est-ce que ton M. de Tracy n'est pas un peu au bagne? » A ce moment, on ignorait l'évasion. Dardanne connaissait donc M. de Tracy? Pas du tout! Mais, depuis sa jeunesse, Théodore aimait à noter et à étudier les grandes causes criminelles et mondaines, et le procès de Rouen, il l'avait découpé dans la *Gazette des Tribunaux*, marquant déjà une vocation sérieuse, irrésistible.

Rien ne l'aidait en ses démarches, et seul, le génie de l'homme allait suppléer aux ignorances policières. A l'hôtel de Méran, il se sentit battu : Mlle Henriette ne parlait jamais de son père à la valetaille, et la marquise croyait toujours son mari au bagne. Chez Piédeleu, auquel il se présenta comme un ancien débiteur du comte, il demeurait perplexe, malgré l'embarras hypocrite de l'ex-avoué; chez l'avocat, un domestique lui apprit qu'un parent de Mme Vauzelet, un M. Bernard Jousselin, avait passé quelques jours à Paris, dans la famille, et qu'il venait de rentrer à Marseille.

Flairant une piste, Dardanne écrivit à Marseille ; on lui répondit que personne du nom de « Bernard Jousselin » n'habitait le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, ni ses environs. Il compara le signalement de M. de Tracy, expédié de Rouen, avec le portrait oral qu'il sut obtenir du domestique de l'avocat, et, faisant la juste part de la vieillesse hâtive causée par le bagne, il s'anima de la pensée que Bernard Jousselin et M. de Tracy incarnaient le même individu.

De deux choses l'une, ou le forçat évadé s'était enfui à l'étranger, et jusqu'à nouvel ordre, il n'y avait plus à s'en occuper, ou bien le forçat vivait à Paris, et en cette dernière hypothèse, le terrible Dardanne jurait de le prendre. Quelle lumière ! Les Vauzelet donnaient asile à Bernard Jousselin, et, ensuite, ils simulaient un départ à la gare de Lyon et menaient leur hôte en une maison obscure et lointaine ! Mais ils ne l'abandonnaient pas et, en les surveillant, on arrivait au comte de Tracy!

L'inspecteur principal de la sûreté chargea deux de ses hommes de filer l'avocat de la rue Saint-Florentin, et huit jours s'écoulèrent sans amener aucun résultat. Pas une fois, en ces huit jours, Me Vauzelet ni son fils ne se rendirent à la cité des Batignolles.

Alors, Théodore Dardanne eut une idée peu chevaleresque, mais pratique, celle de trahir le père à l'aide de la fille. Il songea au baron de La Faye, et le

douloureux amour du pauvre gentilhomme lui apparut comme un admirable instrument. Il irait avertir La Faye en bon camarade et le baron s'empresserait d'informer Mlle Henriette du danger qui menaçait le comte; et si la noble demoiselle savait quelque chose, elle se hâterait de courir chez son père, et si elle ne savait rien, elle aiderait la police à le chercher! Et lui, Dardanne, grâce à elle, serait tout-puissant, car l'âme d'une fille a des divinations ignorées d'un policier!

Égayé de l'idée du diable suivant l'ange, Dardanne entrait, ce matin-là, au ministère de l'Interieur et faisait passer sa carte au baron de La Faye, récemment nommé chef adjoint du secrétariat particulier du ministre.

Théodore n'avait pas revu son ami depuis leur rencontre sur le boulevard Poissonnière; il n'espérait pas un accueil enthousiaste, mais il se disait que le service amical allait atténuer l'origine professionnelle.

Un huissier à chaîne introduisit le visiteur dans le cabinet de M. de La Faye, et Théodore ne se troubla pas devant les allures du jeune fonctionnaire, de ce gentilhomme autrefois si mondain et maintenant presque classique sous la redingote noire, la livrée administrative.

— Mon cher Léopold, dit-il, avec sa bonhomie habituelle, je te demande pardon de te relancer jusqu'ici, mais tu me sauras gré de ma démarche...

Le baron lui indiqua un siège:

— Tu es toujours employé à la Préfecture?

— Oui... toujours, et c'est grâce à mes fonctions que je puis être utile à une personne qui t'intéresse.

— Et cette personne a maille à partir avec la police ?

Dardanne prit un air lugubre :

— Il m'est dur de t'entendre me questionner d'un ton si dégagé, lorsque, par amitié pour toi, je risque ma position!

Et brusquement :

— Léopold, tu aimes encore Mlle de Tracy ? tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?

Mais l'autre, lui plantant dans les yeux son regard verdâtre :

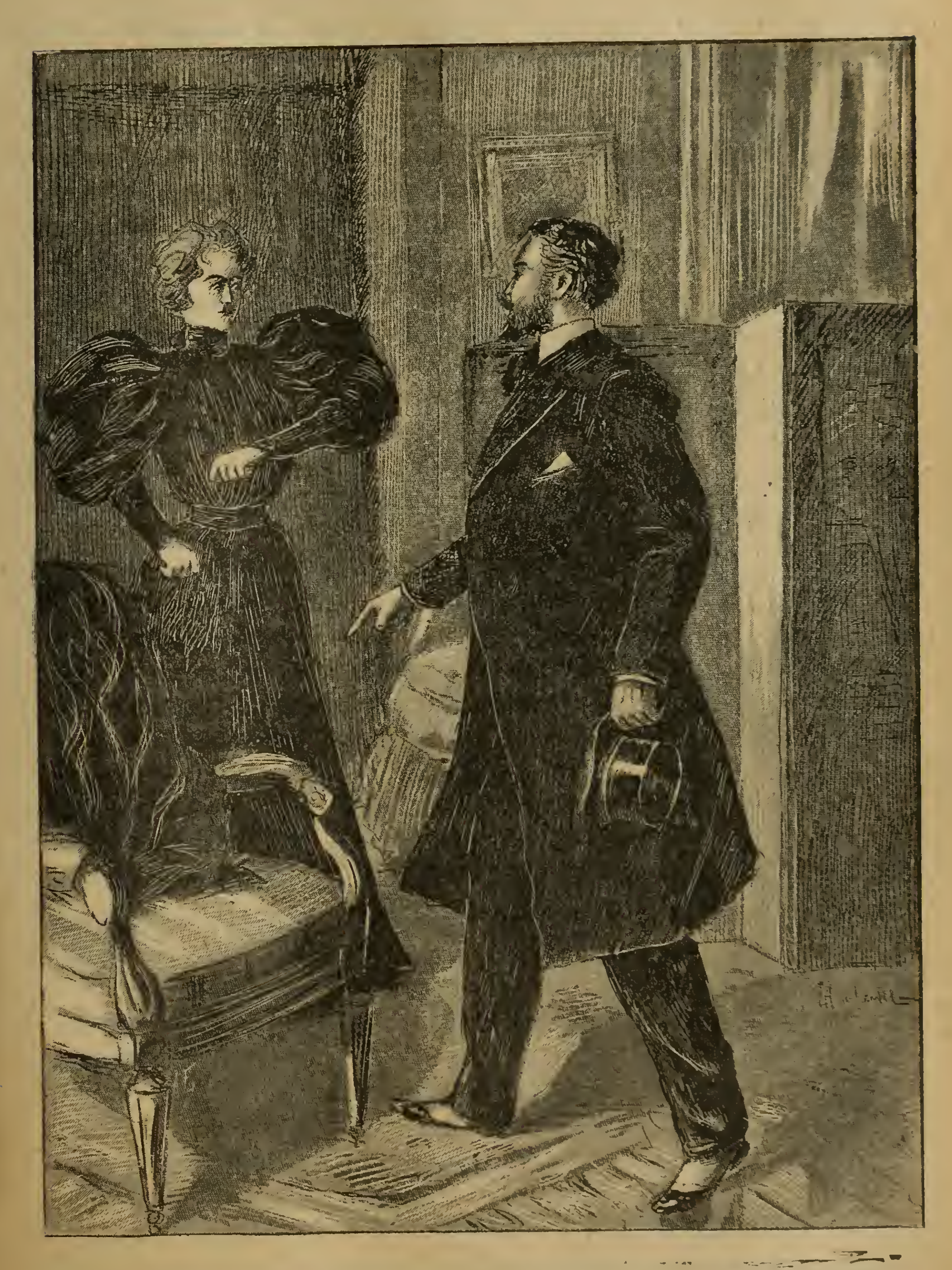
— Oh ! tu l'aimes, j'en suis sûr, et tu serais désolé de la savoir malheureuse !

M. de La Faye se taisait; l'inspecteur principal baissa la voix :

— Le comte Jean de Tracy, le père de Mlle Henriette, condamné aux travaux forcés à perpétuité, s'est évadé de la Nouvelle-Calédonie; il est à Paris; je sais où il demeure; je connais le nom sous lequel il se cache, et je suis chargé de l'arrêter... Tu hésites ?... tu doutes ?... Voici le mandat d'amener !

Il exhibait un papier signé du juge d'instruction :

— Mon beau Léopold, je te devine ! Tu crois à un tour policier, et tu cherches quel intérêt me fait agir... On ne trahit pas son devoir... sans une raison



Si grave mademoiselle, que, malgré tout mon respect, je n'aurais pas hésité, devant un refus, à forcer votre porte.

majeure !... L'amitié elle-même ne suffirait pas à justifier ce croc-en-jambe à la loi... Tu as été réservé; moi, je serai franc, loyal ! J'étais venu dans l'intention de ne te livrer mon secret que contre une promesse... J'ai réfléchi que je parlais à un gentilhomme, et j'ai mieux aimé tout te dire d'abord avant d'arriver à la récompense... pour le service rendu...

Cette nouvelle embûche du policier, loin de convaincre le gentilhomme, le mit sur ses gardes, et le très honorable fonctionnaire de la place Beauveau, un peu cassant et hautain, jeta cette phrase au Machiavel de la Préfecture :

— Je vous aiderai, Dardanne, si cela est en mon pouvoir ; quant au service, il ne m'est pas utile ; je n'ai plus aucune relation avec les Méran, et je ne vois pas d'obstacle à l'accomplissement de votre mandat.

— On ne se tutoie plus ?... Soit !... Alors, vous laisserez arrêter le père de celle que vous aimez, lorsque d'un mot vous pourriez le sauver, en le faisant avertir ?

Je n'aime plus Mlle de Tracy, et les affaires du comte ne me regardent pas !

— Et moi qui espérais obtenir ma première classe... Ah ! si Mme la princesse de Stradowska, votre amie, daignait s'intéresser à moi !... Oh ! si vous étiez assez bon pour me recommander !... Elle est si influente !... On m'a dit que vous lui deviez votre nomination au cabinet du ministre ?

— On vous dit trop de choses à la fois, mon cher !... Enfin, je verrai...

— Au revoir, baron !

— Adieu, Dardanne, adieu !

Un quart d'heure plus tard, M. de La Faye arrivait en voiture à l'hôtel de Méran. Il était parti du ministère, sans réflexion, poussé par le désir de sauver le comte de Tracy. Mais comment allait-il se présenter devant Henriette ? Comment allait-elle le recevoir ? Oh ! oui, il l'aimait encore, il l'aimait de toutes les forces de son âme, et cependant il avait lutté pour l'oublier ! En son ignorance du retour de M. de Tracy, il s'abstenait de paraître dans le monde avec la crainte d'y rencontrer Henriette, et voilà que tout à coup il se trouvait chez elle, exalté de l'idée de la protéger et de la servir ! Il avait eu l'habileté de cacher son émotion au policier Dardanne, et il aurait encore l'énergie de dompter son amour, elle présente.

Thérèse, la femme de chambre, reçut le gentilhomme à la porte de l'hôtel.

Il commença :

— Veuillez dire à Mlle de Tracy que le baron de La Faye la prie... la supplie de lui accorder un moment d'entretien ?

— M. le marquis et Mme la marquise de Méran ne sont pas à l'hôtel, et mademoiselle ne reçoit jamais en leur absence.

— Il faut que je lui parle !

— Impossible, monsieur le baron.

— Il le faut, entendez-vous, il le faut!

— Monsieur le baron sait bien que Mlle Henriette ne peut pas, ne doit pas recevoir...

— Je veux lui parler!... Dites-lui mon nom... Remettez-lui ma carte...

— Non, monsieur.

— Je vous donne ma parole d'honneur que, pour votre maîtresse, il s'agit d'une question... des plus importantes... des plus urgentes!...

Thérèse l'observait; il était si ému, si tremblant, qu'elle eut peur ou pitié et se décida à annoncer le gentilhomme. Bientôt, elle revint :

— Mlle de Tracy attend monsieur le baron de La Faye au grand salon.

Henriette, en toilette de ville, se tenait à l'extrémité de la pièce; elle répondi par une légère inclination de tête au profond salut que Léopold lui adressait, et, comme il balbutiait des excuses, elle hasarda :

— Monsieur, la nouvelle que vous m'apportez doit être bien grave, pour que vous vous présentiez ici et m'obligiez à vous entendre, seule?

— Si grave, mademoiselle, que, malgré tout mon respect, je n'aurais pas hésité, devant un refus, à forcer votre porte!

— Monsieur!

— Oh! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles! Je dis qu'il n'y a pas une minute à perdre!... Votre père est en danger!... Si vous savez où le trouver, courez, courez vite!... La police est avertie de son retour!... On le cherche! on va l'arrêter!

Mlle de Tracy, d'abord frappée de stupeur, leva des yeux énergiques sur le gentilhomme :

— Où avez-vous appris cela, monsieur?

— Au ministère de l'Intérieur... Mademoiselle, hâtez-vous! de grâce, hâtez-vous!

Elle le regarda encore et certaine qu'il ne la trompait pas :

— Merci, monsieur, et soyez béni si je le sauve!

Tous deux sortirent. Le baron fit monter Henriette dans la voiture qui l'avait amené; il entendit, sans le vouloir, l'adresse qu'elle donnait au cocher, et cette adresse vint frapper l'oreille de Dardanne aux aguets.

M. de La Faye ne jugeait pas sa mission terminée; il héla un fiacre et suivit Henriette dans la direction des Batignolles.

En haut de l'avenue de Clichy, la fille du forçat renvoyait sa voiture et accélérait le pas vers la cité des Fleurs; aux abords de la maison, par prudence, elle ralentit sa marche et sut se composer une figure, afin de ne pas éveiller les curiosités de Mme Tourte et des locataires.

A chaque visite, l'élève de Mme Lopez avait l'habitude d'échanger quelques

paroles avec la concierge, et il lui sembla utile de ne modifier en rien ses petites allures.

— Bonjour, madame Tourte, dit-elle en passant... Mon oncle est chez lui?

— Oui, mademoiselle... Ah! quel brave homme, votre oncle Jousselin! Le percepteur l'adore!... Et votre frère, M. Edgard, il va bien?

— Très bien... merci...

— M. Edgard, en voilà un qui ne sera pas difficile à marier!... Il est doux, il est gentil, il cause comme un ange!... Il me plaît, ce garçon-là!... Il doit faire tourner la tête à toutes les demoiselles!

Mais, en entrant chez son père, Henriette oublia la résolution qu'elle avait prise de préparer l'évadé à la douloureuse nouvelle, et elle se jeta dans ses bras :

— Père, tu es découvert! père, on va t'arrêter!... Je suis venue te chercher!... Il faut partir!...

Le comte de Tracy, avec ce sang-froid de l'homme véritablement brave à l'heure du danger, calmait sa fille, et Henriette lui révélait en tous ses détails la visite du baron de La Faye.

— Es-tu bien sûre, interrogea le comte, de l'amitié de ce M. de La Faye?... Dans notre situation, les amis sont rares!

— Je suis sûre de l'honorabilité de ce gentilhomme!

Et elle ajouta logiquement:

— Pourquoi m'aurait-il prévenue de l'arrivée de la police, s'il ne s'intéressait pas à nous?

Et, cette explication admise, devant l'imminence du péril, M. de Tracy et sa fille réunirent à la hâte dans un sac de voyage les quelques objets nécessaires au fugitif. Elle et lui décidaient de quitter, l'un après l'autre, la maison: Henriette monterait saluer Mme Lopez et s'en irait ensuite au boulevard Malesherbes; l'oncle Jousselin annoncerait à la concierge une villégiature; puis il se logerait en un hôtel de la banlieue et Henriette connaîtrait dès le lendemain, par les Vauzelet, la retraite de son père.

Ils allaient sortir. Quelqu'un frappa à la porte. C'était La Faye. Marchant derrière Henriette, il l'avait vue s'arrêter chez la concierge, pénétrer chez l'oncle Jousselin; il guettait, pour leur offrir son aide, et il entra bouleversé:

— Mademoiselle... monsieur... les agents vont cerner la maison!... Venez, monsieur, venez! Il est temps!... Venez!...

M. de Tracy questionnait sa fille du regard; elle l'embrassa et dit, les mains dans les mains de Léopold, en écoutant l'adresse du refuge :

— Oui... va!

— Mais... toi?

— Eh! qu'est-ce qu'ils peuvent contre moi?... D'ailleurs, je sors...

De la fenêtre, elle les vit partir en voiture, et comme elle se disposait à se rendre chez Mme Lopez, des coups violents retentirent à la porte d'entrée, et Dardanne fit irruption dans la chambre, suivi de ses hommes.

L'inspecteur principal demanda :

— Où est l'individu qui se fait appeler Bernard Jousselin ?

Mlle de Tracy le contemplait, hautaine :

— C'est à moi que vous parlez ?

— C'est à vous !... Répondez !... Et, d'abord, qui êtes-vous

— Je n'ai rien à vous dire.

— Moi, j'insiste ! Où est Jousselin-Tracy ?

— Cherchez ! C'est votre métier !

— Le nommé Jean de Tracy, contre lequel je suis porteur d'un mandat d'amener, est caché dans cette maison, et la présence de sa fille en est un témoignage,.. Mademoiselle, je veux une réponse ! Êtes-vous, oui ou non, mademoiselle de Tracy ?..... Vous refusez de répondre !

— Je refuse.

— Alors, vous vous expliquerez devant M. le commissaire de police.

Et il ordonna à un agent ;

— Assurez-vous de cette personne !

Elle se débattit :

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter !

— Non, mais puisque vous refusez de me dire qui vous êtes, j'ai le droit de m'assurer de votre identité !... J'ai ce droit, mademoiselle !

Un gardien de la paix veillait [sur Henriette, et les autres hommes, avec [le chef, scrutèrent l'appartement et la cité, depuis la [loge de Mme Tourte, le second de M. Nervilhac, l'ex-percepteur, et l'atelier de Mme Lopez, jusqu'à la mansarde de l'employé à la gare des Batignolles ; ils revinrent auprès d'Henriette pour vider les tiroirs et s'emparer des papiers de l'évadé.

Le bruit d'une descente de police s'était répandu dans le quartier, et toutes les maisons, toutes les boutiques avaient déversé leur contingent de curieux ; des hommes, des femmes, par groupes, bavardaient. On ne savait pas les motifs de la venue de Dardanne, et les hypothèses les plus merveilleuses agitaient les cerveaux de la badauderie parisienne.]

— Trois cambrioleurs ont été surpris chez M. Jousselin.

— Le pauvre monsieur a reçu un coup de couteau !

— Il est mort !

— Mais non ! C'est une bombe qu'on a déposée chez Mme Lopez, la maîtresse de dessin !

Déjà, le peuple envahissait la cité, et les badauds ne parlaient plus de cambrioleurs, ni d'explosion, mais bien d'une famille que la misère avait poussée au

suicide. On attaqua le bureau de bienfaisance de l'arrondissement, l'Assistance publique, la Chambre des députés, les sénateurs, les ministres — et les voix glapissantes des gamins, sortis de l'école, se mêlèrent à ce concert d'imprécations.

Voyant son jardin saccagé et la volière de ses oiseaux en péril, la gardienne de l'immeuble, les poings sur les hanches, grondait :

— Tas de badauds, vous ne feriez donc pas mieux de vous rentrer ?... C'est rigolo, n'est-ce pas, de voir emmener une pauvre jeune fille?

Une jeune fille ? Ah ! c'était pour une jeune fille que la force publique manœuvrait? Chacun voulut paraître bien renseigné, et une marchande des quatre saisons, qui avait arrêté son éventaire à la grille, s'avança :

— Un infanticide!... On a retiré un nouveau-né de la fosse d'aisances, et la mère a tout avoué à la police!

— Quelle gueuse!

— Quelle gredine!

— On devrait la brûler vive!

— Ou l'envoyer tout droit à l'échafaud!

— Bah! aux assises, les jurés l'acquitteront, comme les autres!

Cependant l'inspecteur principal avait achevé la saisie des papiers, et, lorsque Henriette parut, entre les deux agents, une clameur monta de tous côtés, et des bras se dressèrent pour la massacrer. A grands coups de poing et à grands coups de bottes, les gardiens de la paix se frayaient un passage, mais, avant leur arrivée à la grille où stationnait un fiacre, la main hideuse d'une mégère enleva le chapeau de Mlle de Tracy ; une autre, de ses ongles, lui laboura le visage, et le peuple se mit à hurler autour de la grande et noble prisonnière :

— A mort, la tueuse d'enfants !

— A mort, la faiseuse d'anges!

— A mort! à mort! à mort!

Échevelée, sanglante, Mlle de Tracy fut hissée dans la voiture; elle murmurait :

— Que me veulent ces gens? que leur ai-je fait?

Le policier, très pâle, assis près d'elle, tourmentait la crosse de son revolver et déclarait :

— Ils ne savent ce qu'ils disent!... Ce sont des imbéciles!... N'ayez pas peur, mademoiselle!... Nous sommes là et nous vous protégeons!

Enfin, on arriva au commissariat de police, square des Batignolles, et les portes se refermèrent entre Mlle de Tracy et les misérables qui avaient escorté la voiture en chantant des ignominies.

Théodore Dardanne attendait le commissaire ; il s'excusait de n'avoir pu empêcher la brutalité des deux citoyennes inconnues, jurait de les châtier, si on les retrouvait, donnait de l'eau à Henriette qui lava sa plaie heureusement légère

et Henriette eut la satisfaction de rencontrer en M. Plassard, un magistrat aimable et assez bienveillant.

— Faites-lui peur et elle causera! glissa Dardanne à l'oreille du commissaire.

M. Plassard, un petit vieux à barbe grise èt aux yeux malins, attaquait :

— Ainsi, mademoiselle, vous refusez d'éclairer la justice sur votre identité?... Vous n'ignorez pas que rien ne nous est plus facile que de l'établir?

— Monsieur, j'avais des raisons à la cité des Fleurs pour garder le silence, mais, ici, je suis prête à vous répondre.

— Alors, vous vous nommez ?

— Henriette de Tracy, et j'habite chez ma mère, la marquise de Méran, boulevard Malesherbes.

— Prouvez-moi, mademoiselle, que vous êtes bien la personne que vous dites, et je vous fais remettre immédiatement en liberté.

— Ma parole ne vous suffit pas?

— Je suis magistrat, et un magistrat n'a pas le droit de s'en rapporter à une simple parole, lorsqu'il lui est possible d'obtenir des preuves... Voulez-vous que l'on prévienne votre famille?

— Oh ! non, monsieur !

— Connaissez-vous dans le quartier quelqu'un de sérieux, un commerçant établi, que l'on pourrait appeler?

— Non, monsieur, je ne connais personne.

L'inspecteur crut devoir intervenir :

— Monsieur le commissaire, je puis aller chercher Mme Tourte, la concierge de la cité des Fleurs, et la concierge déclarera que mademoiselle se nomme non pas Tracy, mais Jousselin, et qu'elle est la nièce de ce Jousselin... Elle avoue son nom, et j'affirme que mademoiselle est bien Mlle de Tracy...

— Vous le saviez ?... Alors, pourquoi l'avez-vous arrêtée?

— Pour apprendre les raisons qui l'amenaient à la cité des Fleurs.

— Il n'y a pas de flagrant délit, et c'est une question que je ne permettrai point de poser, conclut le magistrat.

Et, saluant Henriette :

— Mademoiselle de Tracy, vous êtes libre !

Dehors, Henriette se sentit envahie d'une lassitude immense. Le square des Batignolles s'étendait devant elle, rempli d'enfants qui jouaient ; elle y dirigea ses pas, et tomba, épuisée, sur un banc, au milieu des verdures. Elle dormait, rêvait. Les heures passèrent. De gros nuages assombrissaient le ciel ; de larges gouttes chaudes faisaient fumer la terre et les gazons, et tout le monde, dans le désastre orageux, quittait le jardin.

L'horloge de Sainte-Marie sonna six heures. Jamais Henriette ne s'était absentée

aussi longtemps ; mais l'idée de rentrer en cheveux à l'hôtel du boulevard Malesherbes l'inquiétait ; tout le contenu de sa petite bourse, elle l'avait joint à l'argent de son père, et ne pouvant acheter un chapeau chez une modiste des environs, elle n'osait se présenter, tête nue, à sa grande fournisseuse habituelle. Que diraient les domestiques et que penserait la modiste? Il y avait bien là de quoi alarmer une jeune fille du monde, et cependant la joie de savoir son père en liberté, sous la protection d'un brave gentilhomme, annihilait le danger mondain.

Elle se leva, marcha. Une épouvantable douleur lui étreignait le cerveau ; les éclairs d'orage l'éblouissaient et, dans la pluie battante, à la station, elle ne trouva pas de voiture.

Brisée par la souffance, par les émotions successives de cette journée, elle dut attendre, sous une porte cochère, le passage d'un fiacre. Il vint, aux lueurs de l'arc-en-ciel; Henriette eut à peine la force de s'installer, de donner à l'automédon, un maraudeur égrillard, l'adresse de l'hôtel du boulevard Malesherbes, et, lasse de tant d'opprobres, elle s'évanouit.

Mme de Méran avait employé la matinée et toute la journée à courir, avec son amie la princesse Alexandrine Stradowska, les couturiers, les modistes, les grands magasins, et elle rapportait pour sa fille un joli éventail.

— Benoît, dit-elle au valet de pied qui ouvrait la portière du landau, prévenez Thérèse que je désire parler à Mlle Henriette... Thérèse priera mademoiselle de venir dans ma chambre...

Une des servantes, Léontine, celle qui surveillait Mme de Francade, déclara à sa maîtresse :

— Mademoiselle n'est pas à l'hôtel.

— Vous en êtes sûre, Léontine ?

— Oui, madame la marquise.

Alors Mme de Méran se rendit au salon où devisaient la douairière Isabelle et le marquis Raphaël :

— Je croyais Henriette ici ? Vous ne l'avez pas vue ?

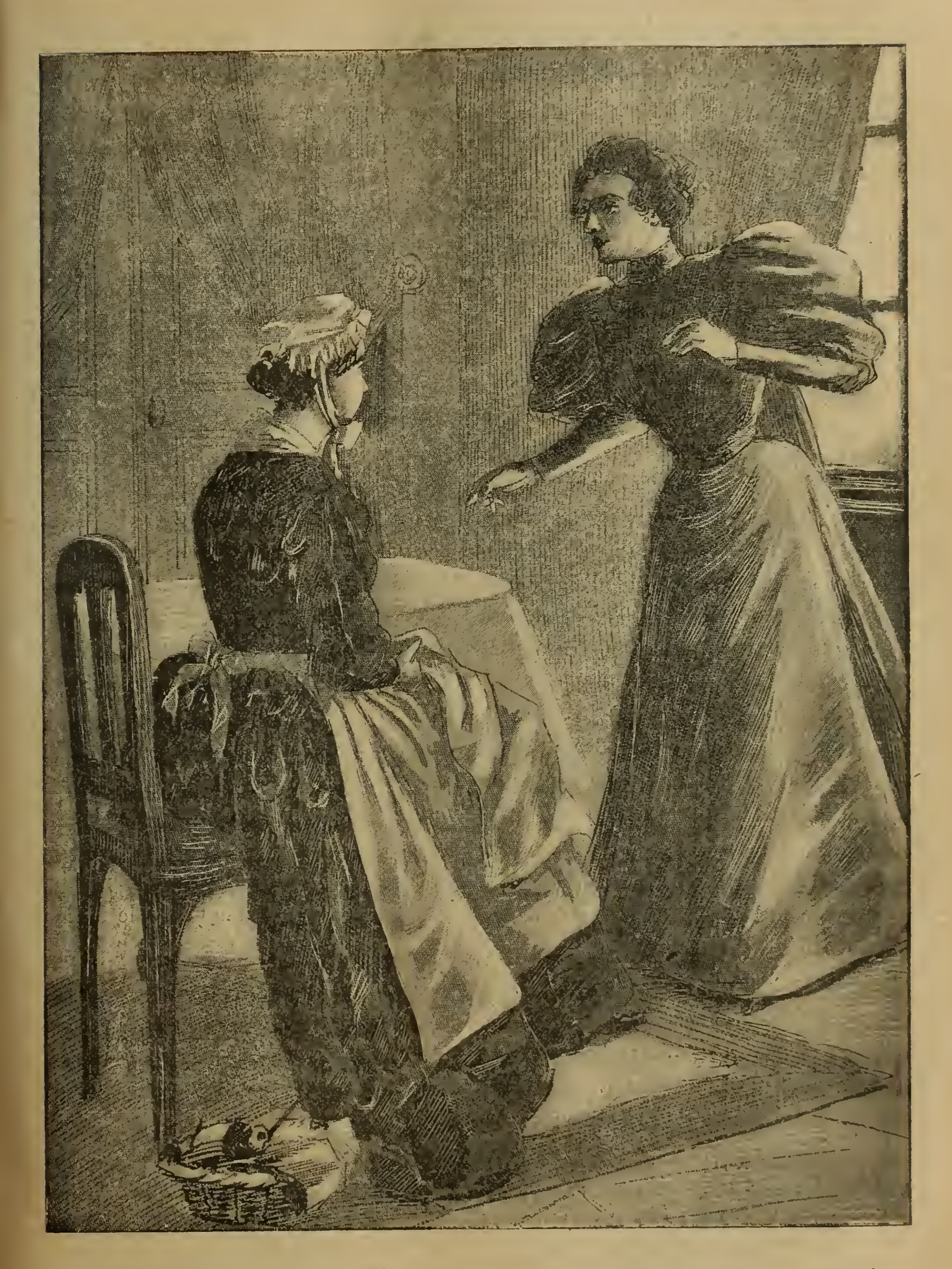
— Non, ma chère amie, affirma le gentilhomme, et je suis inquiet... Ma belle-fille, partie de l'hôtel à onze heures, ce matin, n'est pas encore rentrée, à sept heures du soir...

— Il fallait m'avertir !

— Je vous ferai observer, ma toute belle, que cela était impossible, attendu que, si Henriette est absente depuis onze heures du matin, vous avez disparu, et sans revenir, à dix heures de la même matinée.

— J'ai déjeuné chez la princesse Stradowska, et, d'ailleurs, je vais où il me plaît!

— Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous adresse, c'est une simple explication que je vous donne !



Vers onze heures, et je dois dire à Mme la marquise que le concierge a remarqué l'agitation de Mlle Henriette.

— C'est très heureux !... Henriette ?

— Interrogez sa femme de chambre... Cette fille doit en savoir plus long que moi.

— Comment ? elle n'a pas emmené Thérèse avec elle ?

— A ce qu'il paraît !

La douairière Isabelle dressa la tête et, de sa voix blanche, de cette voix épurée qui se traînait, flottait, comme une religieuse psalmodie :

— Henriette? Vous demandez Henriette ? Je sais où elle est, moi ! Elle court dans le parc du château après les papillons ! Elle s'anime trop, cette enfant ! Elle doit avoir chaud ! Elle prendra du mal !

Et se tournant vers le marquis Raphaël :

— Tracy, mon cher Tracy, appelez votre fille !

Mais la marquise lui coupa la parole :

— Je vous en supplie, ma mère !

— Laure, voulez-vous que je sonne Thérèse ? fit le gentilhomme.

— Merci... J'aime mieux lui parler, là-haut...

De nouveau, la vieille évoquait l'absent et le mort :

— Tu vas probablement à Aubécourt chez l'oncle Raoul ?... Tracy, mon cher gendre, dites donc à votre femme d'inviter à dîner le vicomte Raoul ! Il est le parrain, et moi, je suis la marraine de notre Henriette !... On fera un whist !... Il aime le whist, l'oncle Raoul !... Tracy, voyons, Tracy ?

Pendant que le marquis Raphaël souriait aux divagations de Mme de Francade, la marquise Laure gravissait l'escalier et allait rejoindre Thérèse. Celle-ci travaillait à l'aiguille dans une petite pièce attenant à l'appartement de Mlle Henriette.

— Eh bien, Thérèse, pourquoi n'avez-vous pas accompagné ma fille ?

— Mademoiselle est sortie, sans prévenir, après avoir reçu la visite de M. le baron...

— Quel baron ?

— M. le baron Léopold de La Faye.

— Vous devez vous tromper ?

— Non, madame la marquise... C'est moi qui ai introduit M. de La Faye au grand salon, et sur l'ordre de mademoiselle.

— A quelle heure ?

— Vers onze heures, et je dois dire à madame la marquise que le concierge a remarqué l'agitation de Mlle Henriette...

Mme de Méran ne savait plus que penser, et, malgré la piété et les vertus d'Henriette, des doutes l'accablèrent, augmentés d'un maternel remords. Sous peine d'être chassée, la servante avoua que sa jeune maîtresse la congédiait tout le temps que duraient les leçons de dessin à la cité des Fleurs; et hésitant encore

à flétrir sa créature, à imaginer une histoire d'amour, la marquise s'accusa d'avoir été une mauvaise mère, d'avoir manqué d'autorité et de vigilance ; puis, certaine de l'honneur de son sang à elle, du sang des Francade, assez robuste pour résister au mélange criminel d'un Tracy, elle inventa une histoire de chantage, organisée par le mystérieux visiteur; et le brave La Faye, l'amoureux évincé, elle se plut à le dégrader, à le charger de toutes les souillures avant de le livrer à la justice! Sa fille était riche; il l'avait débauchée! Mais la tête d'oiseau, la tête à l'envers, au souvenir de tout le bien que la princesse Stradowska disait du baron, et au souvenir de la noble conduite de ce gentilhomme devant Piédeleu, s'indignait de l'abominable hypothèse.

Elle se préparait à descendre, lorsque Benoît accourut :

— Madame!... madame!... Un malheur!... un grand malheur!... On vient de trouver Mlle Henriette évanouie dans une voiture qui la ramenait à l'hôtel... M. le marquis l'a prise entre ses bras, et il a porté mademoiselle au grand salon...

La marquise et Thérèse bondirent dans l'escalier.

Mlle de Tracy, plus blanche que les blanches dentelles de sa mère, gisait, étendue sur un canapé; le marquis lui frictionnait les tempes avec du vinaigre et tous les domestiques, consternés, faisaient cercle, attendant des ordres.

Mme de Méran vint se jeter à genoux auprès de sa fille; elle murmurait, larmoyante et plaintive :

— Henriette!... mon Henriette!... ma chérie!... ma bien-aimée, reviens à toi!... C'est ta mère, c'est ta maman qui te parle?...

Impassible et debout, Mme de Francade observait le douloureux spectacle, et l'éternelle psalmodie vibra dans le silence :

— J'en ai vu mourir beaucoup dans la famille, mais jamais je n'en ai vu d'aussi pâles!

Sur l'ordre du Dr Rousseau, mandé en toute hâte, les servantes avaient transporté leur jeune maîtresse dans sa chambre; elles la déshabillèrent, la mirent au lit, sans que la douce Henriette, éveillée, recouvrât la notion des êtres et des choses. Une fièvre intense la brûlait, allumant les prunelles, et entre ses incohérentes paroles, ses gros sanglots et ses rires nerveux, elle se dressait comme pour repousser quelque horrible vision.

— Fièvre cérébrale, murmura le médecin.

Et à Mme de Méran qui se tenait au chevet de sa fille :

— Il faut que la chère demoiselle ait éprouvé aujourd'hui une grande douleur morale ; mais nous n'avons ni le pouvoir, ni le temps de l'interroger... Soignons-la! guérissons-la!

Le Dr Rousseau ordonna de la glace sur la tête, mais la fièvre redoublait et, toute la nuit, Mlle de Tracy lutta contre la mort.

En son délire, les mains jointes, les yeux en extase, belle de l'immuable

beauté des vierges des tombeaux, avec des roses de vie dans la pâleur marmoréenne de ses joues, elle suppliait :

— O mon Dieu, faites-moi la grâce de me laisser vivre !... Je ne suis pas au bout du calvaire, et pour lui, pour le bien-aimé, après le calvaire, c'est la Rédemption !...

Et la vieille douairière, à côte, saluait cette voix d'un refrain de cantique :

— La Rédemption !

C'est à Asnières, dans la petite maison qu'il habitait sur les bords du fleuve, que Léopold venait de conduire M. de Tracy.

— Monsieur le comte, lui dit le gentilhomme, vous êtes chez vous !

L'évadé, redoutant pour le chef adjoint au cabinet du ministre de l'Intérieur les mêmes dangers que pour Me Ambroise Vauzelet, lors de son arrivée à Paris, voulut s'éloigner le soir même, et M. de La Faye objecta :

— Si vous partiez, monsieur le comte, vous tomberiez entre les mains de Dardanne... Or, j'ai répondu de votre liberté à Mlle Henriette... C'est un engagement d'honneur, le plus sacré de ma vie, le plus redoutable... et le plus charmant !... Vous ne voulez pas me déshonorer ?

III

La princesse Alexandrine Stradowska, fort en beauté dans son rouge peplum, étendue sur une chaise longue dont le velours sombre accusait, tel un camée romain, l'ovale séduisant de son visage, avec quelque chose de grec, l'arrangement de sa blonde chevelure, et quelque chose de très moderne, ses longs bas noirs et soyeux, au bout desquels se jouaient de mignonnes pantoufles, venait de lire un journal du matin narrant les détails de la descente de police à la cité des Fleurs et l'interrogatoire de Mlle Henriette au commissariat des Batignolles.

Elle soupira :

— Décidément elle n'a pas de chance, cette pauvre petite Tracy !

Mais d'autres idées la sollicitèrent; elle appuya un doigt de sa main constellée de bagues sur le bouton d'un timbre électrique.

Un valet de chambre, en culotte courte, parut, et la belle Slave demanda, rêveuse :

— Beaucoup de monde à l'antichambre ?

— Cinq personnes, madame la princesse.

— Qui se nomment?

— M. Vestris, le couturier de l'avenue de l'Opéra; M. Maze, de la maison Maze et Roby, les joailliers de la rue de la Paix; il y a aussi Mme Laisné, la modiste; Gustave, le marchand de chevaux, et Schwinger, le tapissier.

— C'est tout?

— Absolument tout.

— Qu'ils attendent, et quand je sonnerai, vous introduirez d'abord M. Vestris.

— Oui, madame la princesse.

Le domestique s'éloigna, et la grande aventurière se mit à réfléchir, car les cinq fournisseurs représentaient pour elle plus de deux cent mille francs de dettes, et ils commençaient à gronder, à menacer, et ce n'était pas tâche aisée de les renvoyer aujourd'hui — la dixième fois — satisfaits, les mains vides.

— Et encore, s'il n'y avait eu que ceux-là! Mais il en existait bien d'autres à Paris, et des créanciers de tous genres, sans compter la valetaille, et, en Normandie, un vent d'inquiétude agitait les architectes et les entrepreneurs chargés des embellissements des châteaux de Tracy et d'Aubécourt.

Grâce aux trésors de Me Piédeleu et à divers emprunts effectués, çà et là, dans le meilleur monde, et surtout chez sa nouvelle amie, la marquise Laure de Méran, Alexandrine avait pu continuer son existence, et rien ne paraissait troubler les dîners et les bals de l'hôtel des Champs-Elysées : on y rencontrait toujours M. Thibault de la Noüe, le chef adjoint au cabinet du ministre des affaires étrangères, M. Philibert Baucresson, le sous-préfet idéal, M. Myrtil Zamor, le poète-compositeur et ces jeunes gens, un peu désabusés sur les hautes influences de l'étrangère, n'en célébraient pas moins son amabilité. En somme, elle venait d'obtenir la nomination de M. de La Faye à l'Intérieur; elle avait empêché de tomber une brave nature, et les camarades de La Faye lui savaient gré de ce premier exploit.

— Vous aurez, leur disait-elle, votre tour! Ne vous inquiétez pas, mes bons amis!... J'irai voir les ministres, les directeurs de l'Opéra, le président de la République!...

Elle les amusait, les étourdissait de sa verve, leur parlait des empereurs, des impératrices, des rois et des reines, et eux, les Parisiens sceptiques, devant ces évocations que justifiaient des autographes et des cadeaux, ils en arrivaient, aussi naïfs que Piédeleu, à admettre les gros mensonges.

Son audace extraordinaire la menait, un jour, à dire au ministre de l'Intérieur, président du Conseil :

— Le traité de commerce avec la Suède?... Pas un mot, et j'en réponds!

Et le ministre s'inclina, jobard émerveillé, et peut-être Alexandrine se vit-elle allouer une partie des fonds secrets, en révélant un mystère.

Mais de temps à autre, il lui fallait descendre de ces hauteurs officielles à la

comédie de ménage, et au sourire qu'elle envoya à son couturier qui s'avançait, on devinait en elle une étoile de première envergure.

— Ah! vous voilà, mon cher monsieur Vestris... J'allais justement vous écrire... Asseyez-vous...

Vestris, un petit homme, sec et nerveux, à barbe brune, prit place sur le bord d'un fauteuil, et elle ajouta, avec ce sourire de grande dame qui avait l'air non d'une bienveillance, mais d'une commisération mondaine.

— Je suis sûre que vous venez pour votre petite note?

— Je l'avoue, madame la princesse.

— Voyons?

Le couturier tendit à Alexandrine un papier qu'elle jeta négligemment sur le guéridon voisin.

— D'abord, monsieur, la bonne nouvelle!... Sa Majesté la reine de Suède est ravie de son manteau de cour...

— Elle l'a donc reçu?

— Mais oui! C'est moi qui l'ai expédié!... Pourquoi cette question?

Il balbutiait :

— C'est que... c'est que... madame la princesse...

La Stradowska releva la tête, et sévère :

— Monsieur Vestris, je n'aime pas les réticences!... Parlez, je le veux!

— Eh bien, madame, voyant que, malgré mes lettres et mes visites, je ne pouvais me faire payer ici, j'ai écrit là-bas.

— En Suède?

— Oui, madame, à Stockholm... La somme est importante pour moi.

— Vingt mille francs! fit la princesse, dédaigneuse... On vous a répondu?

— Oui, madame, on m'a répondu que l'on ne comprenait rien à ma demande et que Sa Majesté n'avait jamais commandé de manteau de cour à Paris!

Alexandrine eut le pouvoir de dominer son trouble et d'accentuer sa pitié :

— Mon cher monsieur, vous me désolez! Ah! vous avez fait une belle affaire!... Vous manquez tout bonnement le titre de fournisseur breveté de la Cour de Suède que j'attendais pour vous!... C'est une énormité, monsieur!

— Puisqu'on ne lui fournit rien du tout à la Cour de Suède!

— Qui vous a dit cela?

— La personne à qui j'ai écrit... le comte de Wrengel, secrétaire des commandements de Sa Majesté...

Un long et bruyant éclat de rire de la princesse vint interrompre l'aveu du maître tailleur :

— Comment, c'est à Wrengel que vous vous êtes adressé? Ah! ah! ah! Laissez-moi m'égayer!... C'est si drôle!

— Je ne vois rien de drôle là-dedans, murmura Vestris décontenancé.

— Vous ? .. Mais moi !..,

Elle continuait à s'esclaffer, comme s'il se fût agi de l'aventure la plus comique des deux mondes :

— A Wrengel !... Ecrire à Wrengel, l'homme chargé par le roi Oscar de contrôler les dépenses de cette pauvre Sophie ! J'aurais voulu assister à la scène intime, lorsque Leurs Majestés ont abordé la question du manteau de cour ! Ah ! Vestris, Arthur Vestris, vous êtes peut-être un bon commerçant, mais vous ne serez jamais un diplomate !

— Madame la princesse daignera-t-elle m'expliquer ?

— Expliquer quoi ? Vous ignorez donc, monsieur, que les reines sont comme toutes les autres femmes, et que les limites du budget conjugal peuvent les astreindre à dissimuler certaines dépenses à leur mari ?... Vous n'avez donc pas lu l'histoire de Napoléon I[er] et de l'Impératrice Joséphine ? Lisez-la, monsieur, lisez-la !

— Alors, je puis espérer ?

— Etre payé ? J'imagine que vous n'en doutez pas ?

— Et le brevet, madame la princesse ?

— On vous paiera ! Quant au brevet, n'y comptez plus !

— Avec votre haute protection, madame...

— Evidemment, avec ma protection, la chose serait possible, mais je vous la refuse !

— Madame la princesse, suppliait le couturier de l'avenue de l'Opéra, si vous saviez comme ça fait bien, dans le commerce et sur les glaces d'une devanture, de pouvoir se dire fournisseur d'une Cour étrangère ?

— Je le sais, monsieur, je le sais !

— Cela vous donnerait si peu de peine...

— Et ça vous occasionnerait bien du plaisir, surtout si l'on joignait au titre de fournisseur royal un bout de ruban ?

— Oh ! madame !

— Tenez, Vestris, j'ai pitié de vous, et j'oublie votre faute lourde, grossière, indigne d'un artiste... Je vais écrire à ma cousine et plaider votre double cause...

— Que de remerciements, madame la princesse !

— Vous me remercierez plus tard... Votre petite facture...

— J'attendrai, madame la princesse, j'attendrai, tant qu'il plaira à Sa Gracieuse Majesté !

Dès que l'industriel fut sorti, l'aventurière colla un timbre mobile sur le mémoire laissé par Vestris, et, d'une écriture masculine, elle traça ces mots : « Pour acquit : Arthur Vestris. »

Ensuite, et comme une femme qui n'a rien à cacher, elle donna l'ordre d'introduire en même temps M[me] Laisné, la modiste, Schwinger, le tapissier, et Gus-

tave, le marchand de chevaux, réservant pour la grande bataille, M. Maze, l'illustre joaillier.

Modiste, tapissier et maquignon entrèrent. Elle les salua de la main, et ils se groupèrent — inquiets et debout — autour de la chaise longue où Alexandrine s'était replacée :

— Je vous ai fait entrer ensemble, dit-elle, parce que j'ai la même réponse à vous communiquer à tous les trois... Pas d'argent pour vous aujourd'hui, mes amis !

— Pas d'argent pour nous ? gronda le tapissier, une tête carrée et rougeaude d'Allemagne.

La princesse montra la facture de Vestris :

— Ce diable de couturier vient de m'enlever vingt mille francs ; c'est tout ce que j'avais à l'hôtel !

Schwinger implorait :

— Faites-moi un chèque ?

— A moi aussi ? dit la modiste, une grosse brune à l'œil étincelant.

— A moi aussi ? continuait Gustave, énorme gaillard aux moustaches blondes.

Mais la Stradowska murmurait de belles phrases. Elle avait eu des dépenses folles en ses châteaux de Tracy et d'Aubécourt, et le carnet de chèques exigeait des provisions qui ne tarderaient pas à la Société générale et au Crédit Lyonnais, les provisions des fermiers de Nijni-Novogorod et les remboursements de Sa Majesté de Suède.

Ils ne l'écoutaient plus. Tous trois s'unissaient en des lamentations et des menaces, et elle regretta, ayant espéré les tenir les uns par les autres, de ne pouvoir les combattre isolément. Ah ! oui, connu ! Toujours les fermiers de Nijni-Novogorod ! Toujours la reine de Suède et les autres Majestés et les autres Altesses, qu'on ne voyait jamais ! Usée, madame la princesse, cette corde-là !

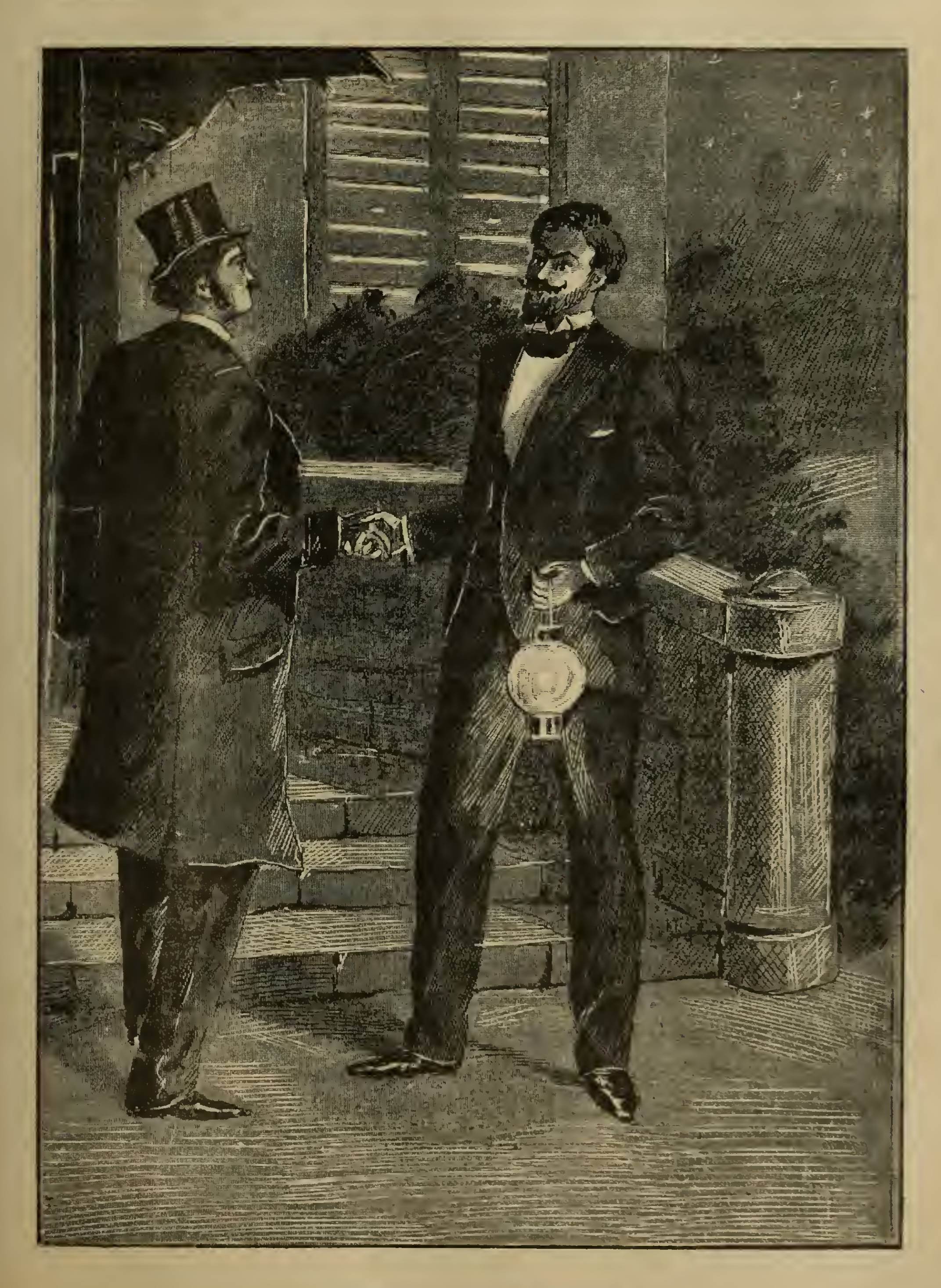
Majestueuse comme une impératrice de la vieille Rome, elle les toisa de son regard d'aigle :

— Ah ! vous n'y croyez pas à mes amitiés impériales et royales ! C'est bien ! Laissez vos mémoires, et on vous soldera !... Mais j'attends la reine de Suède, à Aubécourt, et ce n'est pas vous, madame Laisné, qui lui prendrez mesure, et ce n'est pas vous, monsieur Schwinger, qui lui vendrez des meubles et des tapis, et ce n'est pas vous, monsieur Gustave, qui lui amènerez des chevaux !

— Quand arrive Sa Majesté ? hasarda Gustave.

— Dans quinze jours, monsieur !

Alors les créanciers s'aplatirent, et la princesse les autorisa à venir saluer Sa Majesté, en Normandie ; la reine voyageait incognito, et leur intérêt même commandait le silence le plus absolu, s'ils ne voulaient pas se voir distancer par d'autres fournisseurs.



Ils échangèrent une poignée de main.

C'était le tour de M. Maze, de la maison Maze et Roby. Le joaillier, un long monsieur au visage glabre, très correct en redingote noire, s'inclina profondément devant Alexandrine, et il dit d'une voix mesurée :

— Madame la princesse, la démarche que j'accomplis auprès de vous, de la part de la maison dont je suis l associé, m'est pénible, car c'est un ultimatum, délibéré en conseil, que je viens vous apporter.

La princesse fut effrayée des allures solennelles du visiteur, et cependant, elle plaisanta, en jouant de l'éventail :

— Un ultimatum, monsieur ? Et pourquoi ce grand mot parlementaire, officiel, diplomatique ?

C'est le seul qui convienne à ma démarche.

— Et quel est-il, cet ultimatum ?

— Madame, si dans les vingt-quatre heures, les cent trente mille francs du diadème que notre maison a fourni ne nous sont pas intégralement remboursés, nous aurons le regret de porter plainte au Parquet contre vous.

— Mais c'est de la folie ! Lorsque j'ai expédié ce joyau à la reine, je vous ai averti qu'il ne serait payé que dans trois mois, et si je m'en souviens bien, la livraison ne date pas plus de six semaines.

— Oui, madame, mais le bijou n'a pas été envoyé en Suède.

— Ah ! par exemple !

— Le bijou a été engagé au Mont-de-Piété qui a prêté quarante mille francs.

— Erreur, monsieur !

— La reconnaissance a été vendue à un de mes confrères qui nous l'a proposée.

— Et qui vous dit que cet objet soit le diadème acheté chez vous ?

— Le numéro de notre fabrication et son signalement, car nous avons obtenu de visiter le diadème déposé rue des Blancs-Manteaux ..

— Il aura été volé en route !

— Non, madame, non ! Il a été engagé, le jour même de la vente, et par une femme qui porte votre prénom... Alexandrine... Houdet... de Nice... Desirez-vous, madame, que l'on recherche cette Alexandrine ? Si c'est une voleuse, elle a volé le bijou, non pas en route, mais à Paris !

Dans la crainte d'une enquête désastreuse, l'ex-marchande de tabac fit une confession partielle. Mon Dieu oui, gênée, obérée, entre l'achat des terres normandes et le retard des fermiers de Nijni-Novogorod, ne voulant pas harceler sa cousine, la reine de Suède, débitrice de grosses sommes, elle avait chargé une de ses servantes, Alexandrine Houdet, une provinciale, sa filleule, d'engager le le diadème au Mont-de-Piété, et puis, toujours ennuyée, elle dut céder la reconnaissance. Eh bien, voilà ! Le diadème, elle le gardait à son compte, et la maison Maze et Roby en monterait un plus beau pour l'arrivée prochaine de Sa Majesté ! au château d'Aubécourt !

Le joaillier observa :

— Madame, ce qui s'est passé change nos conventions primitives, et vous me payerez intégralement dans les vingt-quatre heures, ou bien, vous irez en police correctionelle.

Et il sortit.

Vingt-quatre heures! Cent trente mille francs! Que devenir? L'hôtel était hypothéqué au delà de sa valeur, et Adolphe Piédeleu, vexé, refusait la délivrance des titres de propriété en Normandie! Les titres, Alexandrine les voulait pour contracter un emprunt, et, comme elle n'ignorait pas que les formalités légales demanderaient plus de vingt-quatre heures, elle entendait solliciter ou imposer un prêt immédiat.

Ses femmes l'habillèrent et bientôt, joyeuse, pimpante, embaumant l'iris, elle sonna chez Piédeleu.

Me Adolphe connaissait par les journaux du matin l'aventure de Mlle de Tracy, et il lisait un journal du soir, avec l'espérance qu'il se régalerait de l'arrestation de sa victime.

— Vous le voyez, je suis aimable, minauda la princesse, j'accours vous annoncer la grande nouvelle!

Déjà, sous l'idée fixe, il allait s'écrier : « Est-ce que Tracy est pris? », mais il tourna sa langue :

— La grande nouvelle?

— Sa Majesté de Suède m'a écrit, ce matin, qu'elle s'embarquait incognito pour Aubécourt.

— Ah! ah!

— Vous n'y croyez pas?

— Vous me l'avez si souvent dit!

— Mon yacht doit l'attendre au Havre... Ingrat, réjouissez-vous!... La reine vous nomme comte, et nous célébrons...

— Notre mariage? éclata le vieil amoureux qui ne songeait plus à la recette générale des finances.

— Oui, mon ami... si vous m'aimez toujours?

Il haletait de bonheur et d'orgueil :

— Alexandrine, vous ne me trompez pas?

— Oh! non, Adolphe, je ne vous trompe pas, et je suis bien aise de vous prouver mon affection... Vous avez été si gentil, si charmant...

A l'amour sénile et à la gloriole du parvenu se joignait le désir de rentrer dans les sommes avancées : Tracy et Aubécourt seraient à lui!

Oh! combien de fois il avait déploré, n'osant ou ne pouvant faire l'opération du remploi des immeubles pour son compte, de ne pas avoir choisi un homme de paille, au lieu de cette femme... de dentelle! Maintenant tout s'arrangeait. Il

allait vendre les domaines de Normandie, et sans se presser, car nos lois ont de sages lenteurs, et dans l'hypothèse invraisemblable où l'évadé établirait son innocence, lui Piédeleu disparaîtrait, comme il avait toujours eu l'intention de le faire, à la majorité ou au mariage de « Mademoiselle de T*** » ; il s'en irait avec sa femme, en quelque pays lointain, et le comte ou sa fille, ou bien l'un et l'autre, vivraient des rentes illusoires de la Sologne et des Landes !

— Adolphe ?

— Ma chère Alexandrine ?

— Nous nous rendrons tous deux à Aubécourt, la semaine prochaine, afin de préparer discrètement le pays au grand bonheur qui lui arrive.

— Je suis prêt.

Elle lui tendit la main :

— Au revoir, mon ami... Je vous autorise à venir me demander à déjeuner et à dîner, en fiancé.

Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta :

— J'oubliais... Vous avez mes titres de propriété de Tracy et d'Aubécourt ?

— Oui, princesse.

— Donnez-les-moi.

Il refusa de se dessaisir de sa garantie :

— Voyons, chère, c'est pour emprunter, pour hypothéquer !

— Mais non, c'est pour établir notre contrat !

Le vieux procédurier hochait la tête ; elle dit :

— Ces titres, monsieur, je vous les ai confiés !

— Oui, Alexandrine, mais vous n'avez encore rien versé sur votre acquisition ?

— On va m'envoyer de l'argent de Nijni-Novogorod !

— Hum !

— Monsieur, un galant homme ne se défie pas de la femme qu'il veut épouser !

— Malheureuse, vous ne savez pas un mot de droit ! Le notaire ne vous avancera pas un franc !... J'ai l'hypothèque, le privilège du vendeur !

— Alors, vous m'avez menti ? Je ne suis pas propriétaire ?

— Vous êtes propriétaire... et je vous accorde volontiers des délais...

Enfin, après des larmes, des injures et des menaces, la Stradowska finit par obtenir de Piédeleu l'argent utile à désintéresser la maison Maze et Roby, à payer ses dettes les plus criardes, et elle ne songea plus qu'à recevoir dignement Sa Majesté la reine de Suède.

Mais, pour cela, il fallait en créer une !

Alexandrine entra dans un bureau télégraphique et rédigea la dépêche suivante, à l'adresse de sa mère, l'ancienne actrice :

Madame veuve Malvina Houdet
Rue Garnier

Nice.

Prends immédiatement express. Viens Paris. Besoin de toi. Descendras au Grand-Hôtel. Sitôt arrivée, feras prévenir avenue des Champs-Elysées.

ALEXANDRINE.

Toute la nuit, l'aventurière dressa des plans de campagne. Ah! M. Piédeleu se faisait tirer l'oreille! Ah! M. Piédeleu ne voulait pas autoriser un emprunt sur les domaines de Tracy et d'Aubécourt! Ah! M. Piédeleu et les fournisseurs avaient des doutes sur les amitiés royales! Eh bien, on verrait si devant la maman — la Majesté niçoise, rendue propre à la fonction par ses souvenirs de théâtre — Piédeleu et les autres ne courberaient pas l'échine! On verrait jusqu'où pouvaient aller l'audace de l'aventurière et la naïveté de ses dupes!

La bêtise humaine est comme le génie : elle a parfois son torrent débordé.

IV

Depuis son entrée au ministère de l'Intérieur, M. de La Faye vivait des jours moins tristes. L'aide d'un oncle lui permit de solder toutes ses dettes et, si les rentes étaient médiocres et si Léopold avait besoin d'économiser, il désirait tout de même offrir une large hospitalité au comte de Tracy, en sa maison d'Asnières.

Certes, le gentilhomme demeurait plein de gratitude envers sa bienfaitrice, la princesse Stradowska, mais les beaux yeux d'Alexandrine ne pouvaient l'ensorceler. Il rêvait d'Henriette : il serait riche peut-être, un jour, par l'héritage de l'oncle, et déjà, avec l'idée absolue que M. de Tracy allait prouver son inno-

cence, il songeait à disputer Henriette au fils Vauzelet. Pour triompher d'Edgard, le baron comptait à la fois sur l'origine aristocratique qui le rapprochait de la bien-aimée et sur un dévouement qui allait anéantir la fâcheuse histoire du *Tonnerre Parisien* et de la rencontre initiale de « Mademoiselle de T*** », en surpassant, il l'espérait, le dévouement de l'autre.

Et puis, l'amour ! Est-ce que chaque amoureux ne s'imagine pas savoir mieux aimer que son rival ?

Le lendemain de la descente de police à la cité des Fleurs, Léopold pria un de ses collègues de le remplacer au cabinet du ministre, et les gentilshommes échangèrent de bonnes paroles.

— Monsieur de La Faye, dit le comte, je n'ai pu, hier, dans le trouble où j'étais, vous exprimer ma reconnaissance, et j'avais hâte de vous saluer.

Simplement, Léopold répondit :

— Monsieur le comte, j'ai agi comme tout honnête homme l'eût fait à ma place; je suis encore tout à votre service, et cette maison est la vôtre.

— Alors, baron, vous êtes de ceux bien rares, hélas ! qui me croient innocent ?

— Le père de Mlle Henriette ne saurait être coupable du crime odieux pour lequel il a été condamné !

M. de La Faye évoqua sa douloureuse jeunesse et le bal mondain où il fut présenté à Mme de Méran et à Mlle Henriette, et, sans avouer son amour :

— Vous le voyez, monsieur le comte, j'ai à réparer bien des fautes ! Je vous demande une lourde tâche ?

— Au risque de perdre votre situation ?

— Pourquoi pas ?

— Merci, monsieur ! Je m'honore de devoir le salut à un tel gentilhomme... Je n'abuserai pas longtemps de votre hospitalité; j'ai beaucoup réfléchi, cette nuit, et il me semble qu'à l'étranger seulement je puis vivre en sûreté.

— Ce n'était pas à moi, chez qui vous êtes, à vous inspirer cette idée, mais mon amitié et la raison vous y engagent.

— Je voudrais, avant de m'éloigner, prendre certaines dispositions, et il me faudrait pour cela causer un instant avec mon vieil ami Vauzelet et, à défaut de M. Ambroise, avec son fils Edgard.

En entendant prononcer le nom de son rival, Léopold eut un involontaire tressaillement. Le comte s'en aperçut :

— Avez-vous quelque objection à me signaler?

— Aucune. Si vous jugez utile de voir ces messieurs, écrivez-leur de venir vous trouver ici, car il y aurait imprudence grave à vous rendre chez eux à Paris.

— Vous permettez ?

— Je vous l'ai dit, monsieur le comte, cette maison est la vôtre, et vous

pouvez en user comme il vous conviendra. Préparez votre lettre; un homme sûr va la porter à Paris, rue Saint-Florentin... Je vous prierai de ne pas dire à ces messieurs que c'est chez moi qu'ils viendront. L'adresse de la maison suffit... Qu'ils demandent « monsieur Jean », sans ajouter votre nom de famille, et ils seront introduits auprès de vous par mon jardinier ou sa femme que je mets tous deux à vos ordres.

Dans la journée, une connaissance plus intime se fit entre les deux hommes de même race : M. de La Fayé ne voulut rien cacher de sa vie de paresse et de débauche, et le comte Jean, estimant le labeur et l'énergiè de Léopold, devina que sa fille n'avait pas été étrangère à cette rédemption.

Pour se garer des visiteurs attendus et congédier ceux que l'on n'attendait pas, le jeune gentilhomme observait la grille de clôture, prêt à défendre sa porte le revolver au poing, si c'était Dardanne, et à laisser le champ libre, s'il reconnaissait M[e] Ambroise ou M[e] Edgard. Le soir tomba, et les amis, qui achevaient de dîner, sous l'ombre protectrice des feuillages virent venir la nuictée estivale : autour d'eux, une brise douce montait; en face, la Seine, très large, étincelait, au clair de la lune, et, sur les eaux, des voiles blanches glissaient, avec des chants de canotiers. Quelquefois, des péniches chargées et précédées d'un remorqueur, dessinaient un long et blanc sillage, et le hurlement lointain d'une locomotive troublait les harmonies des barques joyeuses.

On ne croyait plus à la visite, pour ce soir-là, des Vauzelet, et le jardinier et sa femme étaient allés se coucher, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte.

Au bruit de la cloche d'entrée, M. de La Faye eut une inquiétude et, à la lueur des lanternes, peut-être la vision de Dardanne.

— Monsieur le comte, dit-il, remontez à votre chambre... Je vais ouvrir...

Et désireux de ne pas effrayer son hôte, il ajouta :

— Probablement, des amis de Paris qui viennent me demander l'hospitalité après une excursion...

Une lampe à la main, il se dirigea vers la grille ; mais la porte massive l'empêchait de distinguer celui qui se tenait de l'autre côté, sur la route, et, en ouvrant, il s'ingéniait à ne pas trop livrer passage.

— Monsieur de La Faye ! s'écria une voix stupéfaite.

— Oui, monsieur Edgard Vauzelet, moi-même, répondit le secrétaire du ministre.

— Excusez mon erreur, car ce n'est pas chez vous que je devais ni voulais sonner...

— Pardon, c'est bien ici que vous êtes attendu.

— Je ne vous comprends pas !

— Veuillez entrer et je vous donnerai toutes les explications nécessaires.

— Soit ! monsieur.

Le jeune avocat suivit Léopold dans le salon du rez-de-chaussée, et écouta ces paroles du gentilhomme :

— D'abord, monsieur, permettez-moi de vous dire que, la nuit venue, on ne vous attendait que demain, et demain, vous ne m'auriez pas trouvé dans ma maison, car j'avais le désir d'éviter une rencontre aussi pénible pour moi que pour vous-même... Ce soir, je redoutais une inquisition policière, et vous ne me blâmerez pas de protéger mon hôte, le comte de Tracy.

— Le comte de Tracy... chez vous?

— Je lui ai offert un asile, et il m'a fait l'honneur de l'accepter.

Et, très digne :

— Monsieur Vauzelet, nous aimons tous deux la même femme, mais je crois que, dans la circonstance, nous avons le devoir d'oublier notre rivalité et de nous unir. Est-ce vrai, monsieur?

— C'est vrai!

Ils échangèrent une poignée de main et gravirent l'escalier qui menait à la chambre du comte. Par discrétion, Léopold allait se retirer; M. de Tracy le pria de rester, et s'adressant au fils de Me Ambroise :

— Mon cher Edgard, vous le voyez, M. de La Faye est un ami!

L'amoureux d'Henriette s'inclina et dit que son père, étroitement surveillé, ajournait sa visite dans la crainte de voir marcher derrière ses pas les agents de Dardanne; quant à lui, Edgard, il avait préféré une arrivée nocturne.

— Enfin, monsieur le comte, me voici à vos ordres. Que désirez-vous?

De nouveau, le gentilhomme exprima sa volonté de passer le plus tôt possible à l'étranger. Il s'embarquerait à Dieppe, se rendrait en Angleterre pour y attendre les événements — la justice que lui promettait Me Ambroise, et, hélas! sans trop l'espérer.

— Monsieur le comte, dit Edgard, puisque votre résolution est irrévocable, il faut partir demain, n'est-ce pas, monsieur de La Faye?

Et comme le baron approuvait d'un geste, M. de Tracy déclara :

— Avant de partir en exil, je veux voir ma fille! je veux l'embrasser!

Les deux rivaux d'amour, luttant l'un et l'autre pour la cause du salut, invoquaient les impossibilités et les risques de l'aventure; Edgard s'engageait à faire prendre des nouvelles de Mlle de Tracy par sa mère, et, le lendemain, il reviendrait avec les bonnes nouvelles et l'adieu de la bien-aimée.

Quand, le jour suivant, dans l'après-midi, Edgard se présenta à la maison d'Asnières, le comte fut frappé de la tristesse du visiteur et plus encore du son de sa voix.

— Ne vous effrayez pas, monsieur le comte, murmura Vauzelet... Rien de grave!

— Ma fille?...



Henriette effrayée et joyeuse se jeta dans les bras de l'évadé

— Oui, c'est d'elle qu'il s'agit...

— Malade ?...

— Oui, mais hors de danger.

— Hors de danger? s'écria le père, bouleversé... Elle a donc couru un danger? Oh! parlez! parlez! Ne cachez rien!

— Mlle Henriette s'est trouvée fort souffrante, après les grandes émotions qu'elle a subies; mais aucune complication n'est à craindre, ma mère lui a annoncé que vous étiez en sûreté, et cette nouvelle l'a charmée, calmée... Mlle Henriette a pu se lever aujourd'hui...

M. de Tracy regarda Vauzelet dans les yeux :

— Edgard, la vérité, toute la vérité?

— Votre fille est hors de danger, monsieur le comte.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure, et j'ajouterai que Mlle Henriette vous supplie de hâter votre départ.

— C'est bien, je partirai, ce soir, et seul, car je n'entends compromettre personne.

— J'avais résolu, en l'absence de mon père que ses devoirs retiennent au Palais, de vous accompagner jusqu'à Londres.

— Monsieur de La Faye m'a témoigné la même amitié, et j'ai dû décliner son offre gracieuse.

— L'amitié des Vauzelet est plus ancienne ! conclut Edgard.

Puis, avant l'arrivée de M. de La Faye qui rentrait du ministère, le fils de Me Ambroise obligea le gentilhomme à accepter une somme d'argent — l'envoi paternel, et il lui donna le baiser d'adieu.

A sept heures du soir, le comte monta en voiture, et un nouveau baiser — celui de Léopold — laissait le forçat hésitant entre les dévoués, oublieux de l'amour, dans cette lutte de vaillance et de grandeur.

Mais, le long du chemin, des angoisses affolèrent l'évadé. Si, pour le sauver, en lui conseillant de quitter la France, Edgard l'avait trompé, si Henriette était plus malade qu'il ne le disait, qu'il ne le jurait, si son enfant était en danger de mort? Oh ! jamais il ne se pardonnerait d'avoir fui, elle mourante ! Et le doute cruel se transforma bientôt en une certitude, et le père eut le spectacle de l'agonie de sa fille ! Partir, s'éloigner? Non pas ! Et il ordonnait au cocher d'aller vite, afin d'être plus vite près de son Henriette ! Repris? Renvoyé au bagne, et là-bas, peut-être condamné à mort, selon la loi sur les évasions? Que lui importait ! Il n'avait qu'elle de sa chair et de son sang et, malgré les nobles amitiés, il ne pourrait pas vivre, si elle le précédait au tombeau !

Boulevard Malesherbes, à une centaine de pas de l'hôtel de Méran, le gentilhomme dit au cocher de l'attendre, et il marcha vers la demeure de son ex-femme.

Il n'avait qu'une idée dans l'esprit, s'assurer de l'état de santé d'Henriette. Mais, comment pénétrer auprès d'elle, sans être vu des hôtes de ces lieux? La chose lui semblait impossible, si sa fille n'était pas prévenue. Il erra plus d'une demi-heure, insouciant de sa propre sûreté, devant la maison où personne n'entrait et d'où personne ne sortit. Cependant, à neuf heures, Thérèse, la femme de chambre d'Henriette, parut sur le seuil, longea le boulevard, et le comte, qui la regardait entrer chez un pharmacien, guetta dans l'ombre et suivit la bonne, retour de l'officine. Elle hâtait son pas léger, sentant quelqu'un derrière ses jupes, et lui ne savait de quelle façon lui adresser la parole pour ne pas l'effaroucher et l'irriter. On arrivait à l'hôtel; il lui toucha le bras :

— Mademoiselle, je vous en prie!

Thérèse, furieuse, s'arrêta :

— Laissez-moi, monsieur, ou j'appelle les sergents de ville... Vous me prenez pour une autre!

— Au nom de votre jeune maîtresse, au nom de M[lle] de Tracy, ne refusez pas de m'entendre!

Un bec de gaz éclairait le visage du comte; la femme de chambre se rappela d'abord l'homme de la cité des Fleurs, puis, songeant au portrait qui ornait la chambre de sa maîtresse, elle balbutia :

— L'oncle Jousselin?... Monsieur Bernard Jousselin... l'oncle de mademoiselle?

— Oui... son oncle...

Discrète, elle n'en demanda pas plus, et à cette question : « Comment va ma nièce? » elle répondit :

— Mieux, beaucoup mieux...

Elle le vit trembler de joie, et, certaine qu'elle était en présence du comte de Tracy, du malheureux père de M[lle] Henriette, de ce forçat dont les journaux avaient narré l'histoire — les journaux que l'on cachait, par ordre, à la marquise, elle accepta d'annoncer le visiteur.

— Bernard Jousselin?

— Oui... monsieur le comte.

— Chut!

— Oh! dit-elle, M[lle] Henriette n'aimerait pas autant son père, si monsieur le comte était un criminel!

Guidé par Thérèse, à travers le dédale d'un escalier de service, M. de Tracy pénétrait chez sa fille.

Henriette, effrayée et joyeuse, se jeta dans les bras de l'évadé :

— Père, oh! père, quelle imprudence!

— Crois-tu donc, enfant, que je pouvais m'éloigner et vivre avec l'angoisse qui m'endolorissait, me tuait, te sachant malade et t'imaginant morte?

Il l'embrassait, la mouillait de ses larmes, la contemplait, afin de la graver toute en son immortel souvenir, et elle, pâle, belle de la beauté sainte du malheur, encore malade, encore blessée, encore tremblante, elle domptait la fièvre et déclarait, énergique :

— Père, il est dangereux de rester ici ; à chaque instant, ma mère peut venir, et nous serions perdus !... Mais je ne dois pas te laisser partir seul, et je veux te suivre en exil !

— Non ! non !

— Je le veux ! je le veux ! C'est mon devoir !

Le forçat objectait de sages raisons, et Henriette le suppliait de mettre sa bravoure à l'épreuve. Tout à coup elle tressaillit :

— Ma mère !... Je l'entends !... Elle vient !...

Alors le comte voulut fuir mais la marquise Laure posait déjà la main sur le bouton de la porte que, dans son trouble, Henriette avait oublié de fermer au verrou. Sans un mot, la vierge héroïque entraîna l'évadé dans son cabinet de toilette et rabaissa la portière,

Rouge de colère, Mme de Méran se tenait au milieu de la chambre :

— Henriette, gronda-t-elle, je savais que, sous prétexte de leçons de dessin, tu te rendais à la cité des Fleurs chez un homme avec lequel tu as des relations que je n'ose qualifier ; mais je ne me doutais pas que tu pousserais l'audace jusqu'à introduire cet homme ici ?

— Vous vous trompez, madame, je vous assure que vous vous trompez ! gémit Henriette.

— Inutile de nier ! Je l'ai vu ! Il est là, mademoiselle !

D'un geste de menace, elle indiqua le cabinet de toilette ; elle avançait ; mais d'un bond, Henriette vint barrer la porte de ses mains étendues.

— Allons, place ! dit la marquise.

— Ah ! madame ! madame ! Vous regretterez toute votre vie ce que vous allez faire là !

— Place ! répéta Mme de Méran. Ce n'était donc pas assez d'avoir un assassin pour père ? Faut-il encore que tu te dégrades, que tu m'humilies, que tu te déshonores comme la dernière des filles ?

La porte du cabinet s'était ouverte, et M. de Tracy, les bras croisés, regardait son ancienne femme, et de toute sa hauteur :

— Vous mentez, madame ! Le père de Mlle de Tracy n'est pas un assassin, et, mère, vous êtes indigne de la fille que vous insultez !

— Jean ! s'écria la marquise, livide d'épouvante... Jean !...

— Oui, madame, Jean de Tracy, évadé du bagne... Appelez vos domestiques, appelez la police !... Faites-moi arrêter ! J'attends !

— Vous savez bien que je suis incapable d'une infamie !

— Je me permets de douter... Ah ! vous voilà déçue dans vos espérances, vous qui croyiez que je mourrais là-bas?

— Dieu m'a gardée de cette mauvaise pensée !

— Ne mentez donc pas, madame !... A quoi bon?

— Monsieur, je vous jure.,.

— Vous devriez me jurer aussi que vous avez agi comme une brave et honnête femme, comme une épouse vaillante?

— Ne m'accablez pas!

— Soyez tranquille... Mon mépris pour vous est si grand que je n'ai plus de haine !

— Jean!

— Madame, vous avez dû bien vous réjouir, le soir où un jugement infâme m'a séparé de vous ?

— J'ai pleuré...

— Hypocrite, vous aimiez un autre homme, et vous vous êtes empressée de devenir Mme de Méran ! C'était votre droit, mais il ne vous appartenait pas de tromper notre fille, en lui annonçant la mort de son père!

— Hélas ! Je croyais que jamais...

— Vous croyiez que jamais le forçat ne reparaîtrait, n'est-ce pas, femme charitable?... Mais, que vous bénissiez ou maudissiez votre erreur, cela n'importe guère, et je vous dispense de faire des vœux pour ma réhabilitation!

Sous l'ironie de l'homme, la marquise s'agenouillait :

— Pardon, Jean!... pardon!...

Il lui montra leur fille :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, mais à la sainte que vous avez calomniée!

Henriette, en peignoir blanc, venait de se coiffer à la hâte, de s'envelopper d'un manteau, et sans que la marquise eût le temps ou la force de la retenir, elle descendit avec son père.

Devant la loge du concierge, M. de Tracy insistait pour que sa fille n'allât pas plus loin ; Henriette avait résolu de l'accompagner au chemin de fer, et tous deux prirent place en la voiture stationnée.

Le cocher partit très vite dans la direction de la gare Saint-Lazare, mais comme il tournait la rue de la Pépinière, une voiture de maître, lancée au grand trot, heurta le fiacre. Par un mouvement habile des deux conducteurs, un désastre fut évité, et les voitures demeurèrent debout, avec une glace brisée du fiacre et une éraflure sur la caisse du coupé bourgeois.

Mlle de Tracy mit la tête à la portière et, ne voyant rien de grave, cria au cocher :

— Eh bien, qu'attendez-vous? Allez! allez donc !

Mais, déjà, le cocher de maître empoignait par la bride le cheval de l'autre et réclamait la constatation des dégâts.

— Laissez-nous passer, disait Henriette, nous allons au chemin de fer ; vous nous ferez manquer le train !

— Je m'en fiche pas mal !

Il était sourd à toutes les prières ; il n'entendit pas une offre d'argent. Les curieux massés autour des voitures, discutaient, ceux-ci pour l'homme du maître, ceux-là pour l'homme de la Compagnie ; et pendant que les cochers, tous deux descendus sur la chaussée, l'un, énorme et la trogne rouge, l'autre, mince et pâle en sa livrée noire de domestique de bonne maison, grondaient, s'injuriaient, au milieu du vacarme de l'assistance, le père et la fille se tenaient blottis dans le fond de la voiture,

— Que faire ? demanda Henriette, bouleversée.

— Attendre, c'est le plus sûr, mignonne...

— Prenons la valise et rendons-nous à pied à la gare ?

— Ce serait imprudent ! Et, d'ailleurs, c'est impossible ! Regarde...

Une foule les entourait, barrait la circulation, et les omnibus, les camions les fiacres, les coupés s'arrêtaient en un enchevêtrement prolongé de chevaux, de brancards, de lanternes allumées ; debout, sur les impériales, les voyageurs vociféraient ; des têtes d'hommes et de femmes émergeaient de toutes les portières des voitures, et il sembla au fugitif que tous ces yeux le guettaient, l'observaient avec des lueurs inconnues ; Henriette étendit la main vers le store pour le baisser, mais le forçat, craignant que cet acte ne les fît remarquer, s'y opposa, et il restèrent immobiles, muets, pleins d'incertitudes et d'angoisses devant une histoire banale et à laquelle la situation de l'évadé ajoutait un péril et une alarme extraordinaires.

Le cocher de maître signalait le dommage au cocher de la Compagnie, et celui-ci, plus aimable, haussait les épaules :

— Ben quoi !... On est assuré !... L'assurance marchera !

Alors, ce fut dans le peuple une huée contre le mode d'assurances, en cas d'accident ! Ah ! bien, oui, une belle invention, ces assurances ! Il n'y avait plus de sécurité, dans les rues, pour les piétons ! Les cochers écrasaient du monde à la douzaine, et la Compagnie payait, et, quand il ne survenait pas mort d'homme, MM. les Collignons s'en allaient passer deux jours à la Petite-Roquette, et là-bas, où l'on était si dur pour les enfants (1), on autorisait les cochers à boire, à fumer, à jouer aux cartes !

Un gamin hurla :

— Les agents !

1. Voir l'*Abandonné*.

Ni M. de Tracy ni sa fille n'avaient songé à cette complication, et leurs craintes redoublèrent lorsqu'ils virent s'avancer deux gardiens de la paix.

L'un des agents, un brigadier, tira un carnet de sa poche, interrogea les automédons, et, à l'issue des bavardages contradictoires des adversaires et de l'assemblée, se rapprocha du fiacre :

— Pardon, monsieur, dit-il, la main à son képi, les témoins ne s'accordent pas, et je voudrais des renseignements exacts pour mon procès-verbal ?

M. de Tracy, le chapeau enfoncé sur les yeux, balbutia :

— Je n'ai absolument rien vu.

— Vous étiez pourtant dans la voiture, au moment où l'accident est arrivé ?

Henriette masquait le forçat des pans de son manteau, en ignorant — l'immaculée ! — que le blanc peignoir devait paraître suspect.

— Nous étions en train de causer. Tout à coup, nous avons ressenti un choc violent, et une des glaces de la voiture s'est brisée. C'est tout ce que nous pouvons dire, monsieur.

— Et quelle allure avait votre cocher ?

— Ordinaire.

— Tenait-il la droite ou la gauche de la rue ?

— La droite.

— En somme, vous affirmez que votre cocher vous conduisait avec prudence ?

— Parfaitement.

— Et vous, monsieur ?

— Moi aussi.

— Je vous remercie... Monsieur, ayez la bonté de me donner votre nom et celui de mademoiselle ?

A cette demande si simple, si naturelle dans la circonstance, le gentilhomme se troubla. Il cherchait un nom quelconque ; il ne lui en vint pas un à l'esprit, et il murmura, sous l'angoisse des dangers imaginaires :

— Nos noms ?... Pourquoi ?

— Pour qu'on puisse vous appeler en témoignage, si, par hasard, la chose avait des suites...

— Monsieur, nous n'habitons pas Paris, dit Henriette.

— Ça ne fait rien, mademoiselle... S'il y a lieu, on vous écrira... Vos noms ?

Elle s'enhardissait et, au souvenir d'une ville près du couvent où elle avait été élevée, elle prononça :

— Monsieur et Mademoiselle d'Angély.

— Vous demeurez ?

— A Libourne, Gironde.

— Merci, mademoiselle.

On arrivait à la gare de l'Ouest; le gentilhomme attira sa fille contre son cœur et l'y garda longtemps :

— Comme tu es brave, mon Henriette, et comme je t'aime !

— Tu vois, père, j'ai bien fait d'insister et, malgré toi, de venir ?

— Oui, mais c'est l'heure de nous séparer...

Elle dit :

— Laisse-moi veiller encore... Il y a du danger à ce que tu te présentes au guichet... Attends dans la voiture... Je vais prendre ton billet, et tu pourras t'installer aussitôt en un compartiment...

C'était la saison des villégiatures mondaines et, par cette belle soirée estivale, les abords de la gare s'animaient d'un tumulte de voyageurs et de bagages. Tout cela montait, courait, sous la lumière bleuâtre des globes électriques et, dans la banalité des êtres et des choses, Henriette gravit les marches du hall des départs, s'orientant vers le guichet de Normandie. Il y avait foule. Elle se fit toute petite, rangée à la queue ; près d'elle éclataient les lazzis et les rires de quelques touristes, les gaietés plus grasses d'une bande d'hommes mariés qui, en ce samedi soir, allaient embrasser leurs femmes et leurs enfants sur les plages ; et le spectacle de ces joies, et l'idée du retour de ces hommes, le lundi matin, et de toute la famille, un peu plus tard, n'éveillait point en elle une jalousie, mais avivaient son malheur, Ces hommes reviendraient, et son père à elle partait peut-être pour toujours ! Et ce voyage à Londres l'effrayait ! Qu'arriverait-il, mon Dieu, si le père était arrêté en route, et encore là-bas, serait-il bien en sûreté ? La police, avec les lois d'extradition, n'irait-elle pas l'y chercher ?

Frissonnante, malgré la chaleur, elle avançait à petits pas, suivant les autres, et, à son tour, elle demanda une première pour Dieppe. Elle tendit un billet de cent francs et, lorsque la buraliste lui eut délivré le ticket, elle s'en empara vivement et, pressée de rejoindre son père, elle oublia la monnaie sur la tablette de cuivre.

Une voix appela :

— Mademoiselle !... mademoiselle !... votre monnaie...

Et, dans l'homme qui lui tendait, en un sourire, l'argent oublié, dans cet employé à casquette galonnée, elle reconnut Dardanne. Oh ! elle ne se trompait pas ! C'était bien l'individu qui, de la maison des Batignolles, la conduisit au poste !

Elle eut l'énergie suprême de ne pas laisser voir à l'inspecteur principal qu'elle l'avait deviné ; elle remercia d'un ton calme, en prenant sa monnaie, et, au lieu de se diriger vers l'extérieur, elle entra bravement, munie du ticket, dans le salon d'attente des premières, comme si c'était elle qui partait. A travers le vitrage, elle observait le faux employé rôdant autour du pointeur de billets et dévisageant tous les voyageurs. Le danger la stimulait. Dardanne allait et venait



La maîtresse d'hôtel vocifèra : « — Prado respirait l'honnêteté. »

du hall au salon d'attente, regardait les figures des hommes, puis celle des femmes, avec une idée à lui, une idée de mouchard classique — l'imagination grotesque du comte en travesti !

Le policier avait exploré le quai; il rentrait, marchait, et Henriette, assise près d'une maman distinguée qui causait en un groupe de jeunes filles avait l'air de s'intéresser à la conversation, comme si les voyageuses eussent été ses parentes ou ses amies. Les hasards ne sont pas toujours défavorables, et il advint que la maman et les jeunes filles se dirent abonnées du chemin de fer et justifièrent ainsi aux yeux de Dardanne le billet isolé de l'autre voyageuse.

Oui, de plus en plus, elle se mêlait à la société des abonnées, et le policier, ne voyant rien venir, continua d'arpenter le hall de la gare Saint-Lazare.

Enfin on ouvrit les portes. Henriette se perdit dans le flot humain, se glissa le long des murailles et sortit par le couloir, toujours libre, qui donne de l'intérieur de la gare à la rue d'Amsterdam. Elle descendait la rue et, certaine de ne pas être suivie, elle entra par le petit escalier de pierre dans la cour où la voiture tationnait. La portière ouverte, elle bondit auprès du forçat, empêchant d'un geste toute parole et ordonna au cocher :

— Gare du Nord !... Au galop !... Nous sommes en retard !

Désireuse de ne pas alarmer le fugitif, elle ne parlait point de Dardanne et évoquait seulement la rencontre, inquiétante tout de même, de certains visages policiers.

— Ecoute, cher père... Il n'y a plus de départ, ce soir pour Calais, et si j'ai dit au cocher de nous conduire à la gare du Nord, c'est que je sais que, dans les environs des gares, il y a beaucoup d'hôtels... Tu passeras la nuit, en l'un de ces établissements ; demain matin, tu te rendras à Dieppe; je serai là, dès la première heure, et nous irons ensemble attendre l'express, non pas à la gare Saint-Lazare, mais à l'une des prochaines stations.

Il objectait de vagues raisons; elle lui mit les doigts sur la bouche :

— Je le veux !

— Ah ! dit-il, en lui baisant les doigts, puis les yeux, tu es mon ange gardien !

Après avoir renvoyé le cocher, très heureux d'un large pourboire, le comte et sa fille entrèrent dans la gare du Nord et en sortirent bientôt, observant les hôtels du voisinage. Le forçat, qui portait sa petite valise, se décida pour l'hôtel des Nations, au coin du boulevard Denain et de la rue de Dunkerque, une maison d'apparence modeste, mais qui lui semblait convenablement tenue, avec son genre bourgeois, provincial, le vestibule aux murailles en simili-marbre, les deux globes de gaz, le banc des voyageurs, entre des caisses de faïence, imitation de vieux Rouen, où s'étiolaient des arbustes, et le kiosque-bureau où se prélassait un homme gras, vêtu de noir et coiffé d'une calotte de sombre velours.

Henriette prit le bras du comte, et ils marchèrent vers le bureau.

Le monsieur gras leva sur eux un visage rose et bien rasé, et la bouche ordinairement aimable se plissa, très maussade. Cependant, il retirait sa coiffure et inclinait une tête toute blanche.

— Vous désirez, monsieur?

— Une chambre confortable, dit le gentilhomme.

Au lieu de répondre, le vieillard jeta ce nom dans un tube acoustique :

— Stéphanie.

Et, aussitôt, une femme d'une cinquantaine d'années, maigre et sèche, à l'œil dur, habillée de soie mauve, couverte de bijoux et de chaînes d'or, parut sur le seuil d'une pièce voisine.

— Que veux-tu, Hernot?

— C'est monsieur qui demande une chambre.

La maîtresse d'hôtel hésita, choquée par la mise à la fois luxueuse et négligée d'Henriette, par le blanc peignoir descendant plus bas que le manteau et annonçant une escapade nocturne.

— Vous savez, monsieur, nous ne recevons pas ici de...

M. de Tracy lui coupa la parole, et d'une voix hautaine et sévère :

— J'ai demandé une chambre, madame, et de plus, je vous prie d'envoyer chercher une voiture pour ma fille qui m'a accompagné...

— Ah ! mademoiselle est votre fille?

— Oui, madame.

Pendant que Mme Hernot s'éloignait pour donner des ordres et que son mari bûchait aux écritures, le comte Jean et Henriette décidèrent des choses du lendemain et se quittèrent.

— Votre demoiselle est partie ? interrogea la maîtresse d'hôtel, ironique.

— Oui, madame, répondit le forçat. Veuillez me faire conduire à la chambre que vous mè destinez.

— Tout de suite, monsieur, grogna Hernot, mais avant...

— Vous désirez que je vous paye ?

— C'est l'usage... Vous n'avez qu'une petite valise. et l'on est si souvent refait...

Et s'apercevant d'un mouvement du gentilhomme :

— Oh! ce n'est pas pour vous, monsieur, que je dis cela !

— Combien vous dois-je ?

— La chambre, quatre francs, cinquante centimes de service... bougie, un franc... Total : cinq francs cinquante.

L'évadé tira son porte-monnaie pour payer, et l'œil investigateur de Mme Hernot constata que la bourse était pleine d'or.

— Anatole, dit-elle à un garçon... Voici un bougeoir... voici la valise.. Accompagnez monsieur au 35.

Puis seule avec son mari :

— Hein, Timothée, qu'en penses-tu, voyons ?

— De qui ? de quoi ?

— De cet individu ?

— Il a l'air distingué, ce monsieur, et sa fille également.

— Sa fille ? Allons donc ! C'est sa fille comme je tousse ! Il l'a renvoyée, parce qu'il n'a pas osé... dans un établissement honnête...

— Tu vois du mal partout, bobonne !

— Et toi, tu prends tout le monde pour des ambassadeurs !

— Stéphanie, tu exagères !

— Je n'exagère pas ! Veux-tu que je te dise, Timothée?

— Oui, dis.

— Eh bien, je ne serais pas étonnée, quand cet individu viendrait de faire un mauvais coup?

— Tu radotes !

— Son porte-monnaie regorgeait d'or !

— Et après?

— Quand on a un porte-monnaie bien garni, on ne voyage pas avec une valise à moitié vide !

— Comment le sais-tu si elle était à moitié vide ?

— Anatole l'a emportée comme il l'eût fait d'une plume, et puis...

— Quoi encore?

— Ils sont arrivés à pied.

— La gare est à deux pas de chez nous !

— Avec ça qu'ils en venaient de la gare ! Une honnête personne ne descend pas d'un train, en peignoir !

— Elle avait un manteau, Stéphanie !

— Sur un peignoir, Timothée !... Cette fille est la complice du 35 !... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils ont été surpris, au moment où ils vidaient un tiroir et qu'ils se sont sauvés, les poches bourrées d'or !

M. Hernot vacillait sur sa chaise :

— Allons, tai-toi, Stéphanie ; tu finirais par m'épouvanter !

— Tu n'es qu'une poule ! Heureusement je suis là et je veille ! Ah ! tu n'as pas remarqué leurs gestes et leurs œillades en dessous et leur longue causerie à voix basse ! J'ai vu tout ça, moi !

— Je t'assure qu'ils respirent l'honnêteté !

La maîtresse d'hôtel vociféra :

— Prado aussi respirait l'honnêteté ! Géomay aussi, Pranzini aussi, et ils l'ont respirée, jusqu'à l'heure de l'échafaud... Gabrielle Bompard, la maîtresse de

Michel Eyraud, avait un sourire angélique, et cela ne l'a pas empêchée de fourrer un huissier dans une malle !

Anatole redescendait; Mme Hernot courut à lui :

— Le 35?

— Epatant, le voyageur du 35! déclara le garçon, un méridional à moustaches brunes.

— Qu'a-t-il fait?

— Rien, madame.

— Vous mentez!

— Il m'a donné cent sous...

— On voit bien que l'argent ne lui coûte rien à celui-là!

— Oui, madame, il m'a donné cent sous pour que je sois levé demain à la pointe du jour, afin de ne pas faire attendre devant l'hôtel la personne qui viendra le chercher.

— Qui ça?

— Il ne me l'a pas dit... Je lui ai recommandé de mettre ses souliers à la porte, et il m'a répondu que c'était inutile, parce qu'il ne se coucherait pas.

— Naturellement! c'est pour être tout prêt à s'enfuir dans la guimbarde de sa complice avec la pendule et le linge!

— Anatole, vous n'avez pas oublié l'inscription de ce voyageur sur la feuille?

— Oh! non, madame.

— Et il se nomme?

— M. d'Angély.

— D'où vient-il?

— De Lille.

— Et il va?

— A Lisbonne.

— C'est cela! Il gagne l'étranger! Anatole, vous ne vous coucherez pas, cette nuit, et M. Hernot et moi ne dormirons pas non plus?

De temps à autre, un froufrou de robe et des bruits légers de pas troublaient le silence des couloirs, et l'oreille de l'hôtelière, ou de l'hôtelier, ou du garçon, se collait à la porte du 35, et leurs yeux découvraient un peu la silhouette grave du gentilhomme reposé en un fauteuil, à la lueur de la bougie. Lui se disait que son évasion occasionnait bien des alertes et bien des peines, et, fier du dévouement de ses amis, les Vauzelet et La Faye, plus orgueilleux encore de la bravoure de sa fille, il redoutait pour elle et ses défenseurs de nouvelles angoisses et de nouveaux dangers; puis ses craintes s'envolaient dans un espoir de miséricorde divine et de justice humaine.

Mais, à l'aurore, quelle ne fut pas la surprise de M. et Mme Hernot, en voyant descendre d'une élégante voiture — d'un panier armorié, la fille du 35!

Le domestique garda les chevaux que Mlle de Tracy menait elle-même, et, souple et gracieuse, en habit de voyage, Henriette monta à la chambre de son père :

— Nous n'aurons pas à craindre, dit-elle, les indiscrétions du cocher ; c'est moi qui te servirai de conducteur... Je suis venue dans le petit panier de maman et, avec nos poneys, nous serons bientôt à Mantes où tu prendras le train de Normandie... Pour traverser Paris, tu t'emmailloteras un peu... Dardanne et ses agents ne sont pas échelonnés tout le long de la route... D'ailleurs, j'ai de quoi répondre...

Elle avait, en effet, un mignon revolver dans la poche de sa jaquette.

M. et Mme Hernot, métamorphosés par la tenue distinguée d'Henriette et par le fringant attelage, s'inclinaient devant les voyageurs :

— Votre serviteur, monsieur d'Angély.

— Votre servante, mademoiselle.

Et comme l'équipage, dont Henriette tenait les rênes, filait au grand trot de ses deux poneys, M. Hernot dit à sa femme .

— Bobonne, c'est Michel Eyraud, c'est Gabrielle Bompard, n'est-ce pas ?

— J'avoue que je me trompais... Mlle d'Angély a de l'allure...

— Oh ! oui, elle a de l'allure....Parole d'honneur, elle a de l'allure !

Vers les lointains, dans le soleil, radieuse et pleine de grâces, Henriette se dressait, près du martyr, — et celui qui lui donna la vie, elle l'animait, à son tour de son souffle, l'imprégnait de sa sève, le réchauffait de sa chaleur, l'auréolait de sa jeune lumière, l'exaltait, toute-puissante, à la gloire de Dieu et de la Création.

Sont-ils moins grands et moins sublimes les enfants qui, malgré la flétrissure du père, gardent la croyance en son honneur et vont lutter, que les héros qui, malgré les défaites, n'ont pas désespéré de la Patrie ?

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

— Est-elle blonde ou brune ?

— Qui ?

— La reine de Suède ?

— Je n'en sais rien !

— Alors, comment veux-tu que je fasse pour entrer tout à fait dans le personnage de Sa Majesté ?

— Les habitants d'Aubécourt, mes trois ou quatre fournisseurs parisiens et ce vieil imbécile de Piédeleu n'y regarderont pas de si près !

Mme Malvina Houdet, arrivée de Nice, venait de s'installer au Grand-Hôtel, et sa fille, la princesse Alexandrine Stradowska, était accourue pour dire à l'ancienne artiste dramatique ce qu'elle attendait du talent de la cabotine et de l'aplomb de la mère.

La veuve du capitaine au long cours parut enchantée. justement le rôle que sa fille lui destinait rentrait dans son emploi, et elle eut l'orgueil d'évoquer les tournées en France et à l'étranger où elle représenta des Majestés superbes. Tour à tour elle avait été Christine de Suède, Marie Sfuart d'Écosse, Catherine de Russie, Elisabeth d'Angleterre et, de ces incarnations grandioses, elle conservait des bribes de dialogues, des apartés sensationnels et des allures hautaines.

De plus, et malgré ses quarante-cinq ans, la mère d'Alexandrine semblait encore jeune, avec des cheveux blondis au henné, des yeux pétillants un gracieux sourire et un teint que les cosmétiques entretenaient frais et rose ; elle était grande très droite, et, vraiment, on observait dans son attitude une sorte de distinction native que les leçons d'un régisseur habile avaient élevée jusqu'à une réelle et imposante Majesté.

Elle s'informa :

— Quel âge a-t-elle, ta reine suédoise ?

— Allons, maman, fit Alexandrine, je vais te renseigner...

La princesse avait tiré de son aumônière un petit agenda, et elle lisait :

— «... Sophie, reine de Suède et Norvège, princesse de Nassau, est née en 1836, sur les bords du Rhin, tout près de Wiesbade. Elle s'est mariée, le 6 juin 1857 à Biebrich, avec le prince héritier de Suède et Norvège, devenu deux ans plus tard le roi Oscar II... » Tu écoutes, maman ?

— Oh ! je ne perds pas un mot !

— «... Jamais l'union la plus complète n'a cessé de régner entre les époux. »

— La même chose pour ton pauvre père et moi.

— «... Et la souveraine a contribué à faire de la Cour un grand centre artistique et littéraire... »

— Voilà qui est bon à savoir !

— «... Quand Sa Majesté voyage incognito, elle prend le pseudonyme de comtesse de Haga... » Tu es donc une Nassau et tu te fais appeler Haga ?

— Oui.

— Noms à citer :d'abord tes dames d'honneur... Inutile ! Tu les laisseras au Havre... Quelques illustrations du royaume ; le comte de Rosen, premier maréchal de la Cour, le marquis et la marquise de Ditten, le commandant Wikanber, aide de damp, le docteur Klefberg, ton médecin, et, à Paris, M. Duë, ministre de Suède et Norvège, M. Brostroëm, consul général...

— Tu vas me dicter ces noms, et je les apprendrai par cœur...

— En y joignant quelques détails sur les mœurs suédoises et norvégiennes puisés dans les guides et les dictionnaires ?

— Oui, Sandrine. Mais est-elle blonde ou brune ?

— Je ne m'en souviens pas... J'ai oublié la photographie ; je te l'enverrai, ce soir...

— Ma chère, je sens le personnage, dit Mme Houdet... Quant à la diction, écoute...

Elle se leva et, se drapant, ainsi que dans un antique peplum, de sa robe de chambre en velours cerise, brochee de fleurs d'or :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jésabel.

— Pas de tragédie, maman ! interrompit Alexandrine : c'est de la comédie que tu dois jouer à Aubécourt !

— La comédie ? Mais elle n'a pas de secrets pour moi, la comédie !... Veux-tu du Molière, de l'Augier, de l'Alexandre Dumas, du Ponsard, du Scribe, du Labiche ? Je vais t'en lâcher, tant que tu voudras !



— Tes châteaux? Tu en as donc plusieurs?

— Je ne te connaissais pas une aussi belle mémoire !

— Depuis ton départ, comme je m'ennuyais à Nice, j'ai repassé mes anciens rôles, et j'apporte avec moi une malle pleine de brochures... La reine de Suède, ton amie Christine, mais je la tiens : je l'ai jouée plus de cinquante fois à Bordeaux et à Nantes

— C'est Sophie, et non Christine !

— Ah ! elle se nomme Sophie, maintenant ?... M. Alexandre Dumas père l'avait baptisée Christine dans sa *Christine à Fontainebleau*.

— La reine actuelle n'a pas le même caractère, et elle n'a jamais fait assassiner Monaldeschi !

— Tant pis ! Je l'ai dans le sang, celle-là, et elle m'a valu bien des bravos, bien des honneurs !... Je te montrerai les journaux de l'époque... Faut voir !... « La belle Malvina par-ci, la belle Malvina par-là !... Cette superbe Malvina !... » Oui ! oui !... Ah ! mon Alexandrine, ta mère peut se vanter d'en avoir remporté, des succès ! Ah ! si tu m'avais vu !...

— Je te verrai à Aubécourt...

— Aubécourt, un petit port, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est là que sont situés mes châteaux.

— Tes châteaux ? Tu en as donc plusieurs ?

— Deux seulement, mais magnifiques !

Mme Houdet se mit à rire :

— Quoi de plus naturel, avec une mère sur le trône de Suède !

— Et de Norvège ! ajouta, en riant aussi, la fille de l'artiste.

— Quand partons-nous ?

— Voilà. Dès ce soir, tu te diriges vers le Havre ; moi, je me rends à Aubécourt et, après-demain, je vais te chercher...

— En bicyclette ? en tandem ?

— Non, en yacht... Mon yacht est amarré dans le port d'Aubécourt... Nous arrivons ensemble, et la fête, maman, la fête commence !

— Et les costumes ?

— Rien d'extraordinaire... Tu voyages incognito... Ta suite est demeurée au Havre, et je reçois dans l'intimité la plus grande Mme la comtesse de Haga... Le préfet de Rouen n'a pas à se déranger, mais, à Aubécourt, tout le monde sait que ma voyageuse est la reine de Suède... Piédeleu, Birbin, le curé Desmier, le maire Valbois et son conseil municipal s'inclinent, et les fournisseurs de Paris viennent te présenter leurs hommages et solliciter de nouveaux ordres.

— Nouveaux ?

— Je t'expliquerai ça, au Havre... Un diadème et un manteau de cour suffisent à te « royaliser »... Nous les joindrons à tes bagages !

Déjà, Me Piédeleu et les Birbin avaient tout préparé au château d'Aubécourt

ils attendaient l'hôte illustre et discrète, et ce soir-là, dans un cabaret sur la place de l'église, on discutait, on s'échauffait devant des pots de cidre.

— Moi, je soutiens, cria Claude, le dragon libéré du service, qu'il est d'usage de tirer cent et un coups de canon à l'arrivée d'une Majesté étrangère débarquant sur le sol de France !

— C'est mon avis, dit Hylas, le cabaretier, une grosse tête normande et rabelaisienne, égayée de voir ingurgiter des liquides.

— Mais oui, intervint Baptiste, le maréchal ferrant, on aurait dû demander un canon à Paris !

Le maire, M. Valbois, fit entendre que, d'après les ordres de la princesse, on s'en tenait au pavoisement, aux illuminations des maisons et des édifices publics et à un cérémonial des plus convenables.

Piédeleu et Birbin, qui entraient, émirent une opinion pareille à celle de M. Valbois, et les deux malfaiteurs ordonnèrent à Hylas de leur apporter du cidre en dehors de la maison, sous la tonnelle verdoyante. Ils étaient seuls.

— Birbin, fit l'ex-avoué, qui donc, excepté vous, avait intérêt à dénoncer le comte de Tracy?

— Vous, monsieur Piédeleu !

— Vous êtes un âne, Birbin !

— Pourquoi me chicanez-vous toujours sur cette histoire?... Qu'il vienne, le comte ! Je l'attends de pied ferme !

— Vos livres, Sicaire, ne sont pas en règle !

— Ni les vôtres, monsieur Piédeleu !

Tous deux se regardaient; ils se comprirent, sans d'autres paroles, et Birbin noya ses inquiétudes dans la boisson.

Le lendemain, à midi, par un soleil joyeux, tout le village, en habit de fête, descendait vers le petit port d'Aubécourt, avec le cortège des autorités : M. Valbois et son conseil municipal, les gendarmes, les pompiers, la fanfare, puis une longue théorie de fillettes blanches qui portaient des corbeilles de roses effeuillées, comme pour une procession, où l'on distinguait la petite Victoire Birbin, la dernière de Baptiste, âgée de cinq ans, et ployant sous le faix d'un énorme bouquet aux couleurs suédoises.

Des hurrahs s'élevèrent à l'entrée du yacht, et Piédeleu, en habit noir, cravaté de blanc, accompagna le maire sur la passerelle pour offrir ses hommages aux voyageuses, tandis que la fanfare, en son ignorance de l'hymne national suédois, attaquait la *Marseillaise*.

Le maire, ceint de l'écharpe tricolore, agita son gibus :

— Vive la reine de Suède !

Gendarmes et pompiers présentaient les armes, et, dans la sonnerie des cloches de l'église, la foule hurlait :

— Vive la reine de Suède!

— Vive la princesse Stradowska!

— Vive la reine de Suède! Vive la reine! vive la reine!

Malvina Houdet, ayant à sa droite la princesse, ne bronchait pas, et la tête haute, avec quelque chose de majestueux, elle écouta la phrase de la petite du maréchal et donna à l'enfant un baiser. Le maire s'avança, prêt au discours. Elle lui dit gentiment, mais sur un ton qui affirmait sa personne royale :

— Je vous en prie, monsieur le maire, pas de réception officielle; pas de discours! Ce n'est pas une reine qui débarque en votre contrée; c'est une amie qui vient voir son amie...

Elle voulut bien tout de même autoriser Alexandrine à lui nommer quelques notables, avant de s'installer dans la calèche à la daumont qui l'attendait, non loin du rivage, avec ses quatre chevaux et ses postillons harnachés et brillants.

Le tour de Piédeleu arriva, et Alexandrine s'exprima en ces termes :

— Que Votre Majesté me permette d'insister sur la présentation de M. Adolphe Piédeleu, ancien avoué de première instance à Rouen, un de mes meilleurs amis.

La reine eut un gracieux sourire :

— Ma cousine, la princesse Stradowska, m'a souvent parlé de vous, monsieur, et je suis charmée de vous connaître...

Piédeleu s'enorgueillit de baiser la main auguste, et bientôt l'équipage prit au galop de ses quatre pur sang la route d'Aubécourt, salué des acclamations de la foule.

Un grand dîner réunit les autorités du village et, pas un instant, la nature vulgaire de Malvina Houdet ne balança la majesté de la reine du Nord. Tout le répertoire de l'artiste y passait, toutes les répliques du théâtre trouvaient leur emploi dans les causeries diverses, et jamais souveraine authentique, voyageant à l'étranger, n'obtint en huit jours la popularité que l'ancienne marchande de tabac sut enlever en vingt-quatre heures.

Mais ce n'était pas seulement pour exhiber aux populations naïves d'Aubécourt une majesté en villégiature qu'Alexandrine avait couronné sa mère. Il s'agissait d'éblouir et ensuite de récolter. Ah! les belles moissons! D'abord, la comédie se joua entre les aventurières et Piédeleu l'ex-avoué, malade d'amour, vit enfin célébrer ses fiançailles avec la princesse, sous les yeux bienveillants de la reine. On lui octroyait, de par le roi Oscar, le titre de comte; on le nommait chevalier de l'Étoile-Polaire et, devant ces distinctions et la promesse de mariage, ce nouveau gentilhomme suédois consentit à ouvrir toute grande sa bourse et celle de l'autre — à hypothéquer les domaines de Tracy et d'Aubécourt.

Tous les fournisseurs de Paris, Mme Laisné, modiste, Vestris, couturier, Schwinger, tapissier, et Gustave, marchand de chevaux, accoururent pour rece-

voir des ordres, et M. Maze lui-même, de la maison Maze et Roby, le joaillier qui menaçait Alexandrine de la police correctionnelle, s'excusa, honoré d'une commande importante.

Ces braves fournisseurs, ils avaient vu la reine ; ils n'en dormaient pas ! Et les affaires marchant doucement à Paris, ils se rattrapaient avec des expéditions royales vers la contrée normande. Ils l'avaient vue !

La reine promit d'éclairer le village à l'électricité, de donner à l'église des ornements nouveaux, de créer des papeteries, des chocolateries, d'utiliser la mer et ses affluents, de faire d'Aubécourt sa villégiature et la capitale des plages suédoises et françaises.

M. Valbois, Sicaire Birbin, Hylas, Baptiste et quelques autres notables tirèrent de leurs bas de laine des sommes destinées à un emprunt d'Etat encore mystérieux et des plus avantageux, dont Malvina signait les bons provisoires et dont le gouvernement de Suède et de Norvège allait envoyer les titres.

Ils avaient vu la reine !

II

« M. Barthel, juge d'instruction près le Tribunal civil de la Seine, invite M[lle] de Tracy (Henriette) à se présenter à son cabinet, au Palais de Justice, le mercredi 7 juin 1893, à deux heures de l'après-midi, pour être entendue sur les fait qui lui seront énoncés. »

En lisant cette lettre la fille de M[me] de Méran comprit tout de suite qu'il s'agissait de son père, et elle eut une grande inquiétude ; mais un télégramme venu de Dieppe, quelques heures plus tard, lui apporta de bonnes nouvelles de l'évadé, et elle se fit conduire rue Saint-Florentin pour se renseigner sur l'œuvre de justice auprès de M[e] Ambroise Vauzelet.

Henriette trouva l'illustre défenseur souriant et paisible, et cependant lui aussi était convoqué chez le juge d'instruction, mais non comme témoin : on le mandait ainsi que son fils Edgard, et on l'obligeait à répondre du délit prévu par l'article 248 du Code pénal, visant l'hospitalité donnée au baron de Tracy, et — en langage juridique — le recel d'une personne qu'il savait avoir commis un crime, qu'il savait condamnée à une peine afflictive.

Me Ambroise s'honorait du devoir accompli, et le minimum, trois mois d'emprisonnement, et le maximum, deux ans, ne l'épouvantèrent pas.

A l'heure dite, ce mercredi-là, les deux Vauzelet et Mlle de Tracy arrivaient dans le couloir qui sert d'antichambre aux cabinets des juges d'instruction et rencontraient, à la porte de M. Barthel, des visages familiers : debout, en groupe et parlant à voix basse, MM. Thibault de la Noüe, Philibert Baucresson et Myrtil Zamor ; un peu plus loin, le docteur Rousseau s'entretenant avec M. Cazalis, procureur de la République, et assise sur un des larges bancs de chêne rivés dans la muraille, vernis par l'usure et faisant face aux portes des juges, Mme veuve Elisa Tourte en grande toilette, un peu effrayée, sa lettre de convocation à la main ; autour d'elle, les trois domestiques de Me Ambroise, des agents en bourgeois et quelques locataires de la cité des Fleurs. Puis, on vit s'avancer Piédeleu, tout de noir vêtu, Piédeleu très pâle, l'air sournois et inquiet, suivi de son fidèle Simon.

Un huissier appela :

MM. Vauzelet, père et fils !

Mlle de Tracy alla s'asseoir sur le banc, à côté de Mme Tourte, et les Vauzelet pénétrèrent dans le cabinet du juge d'instruction,

Ils connaissaient pourtant bien tous les deux ce cabinet banal et son papier vert, la pendule de marbre, les fauteuils et les chaises de cuir fatigué, et le bureau d'acajou derrière lequel les attendait M. Barthel, et la petite table où écrivait le greffier, et tout de même, en entrant, ils ne purent se défendre d'un sentiment de méfiance et de gêne.

Eux, les avocats, ils avaient la même appréhension que leurs clients devant ce magistrat et son autorité sans limites.

Ce pouvoir que le Code met entre les mains d'un homme, le pouvoir du juge d'instruction, c'est la pierre de touche humaine et sacrée : avec son traitement modeste, il faut une âme virile à ce juge pour dédaigner, s'il n'est pas riche, l'appât de l'or, et les législateurs anglais l'ont bien senti, en accordant à leurs magistrats la haute indépendance du métal ; chez nous, avec les avatars ministériels et le népotisme quotidien et flagrant, le juge, s'il est obscur et ambitieux, doit immoler ou au moins réprimer l'idée de grandir.

Rien n'est plus beau qu'un juge de France ou rien n'est plus abominable.

M. Charles Barthel était un magistrat indépendant et loyal, jeune encore, évidemment heureux de la cause mondaine et retentissante qui devait le servir dans la carrière, mais incapable d'une forfaiture, en sa toute-puissance.

Droit, osseux et maigre, sous la redingote noire, le visage glabre, l'œil vif, le geste courtois, il se leva, à l'entrée des Vauzelet, les pria de s'asseoir et, installé à son bureau, il dit :

— Messieurs, c'est une bien dure tâche qui m'incombe, mais vous êtes hommes de loi, et vous comprendrez qu'il m'était impossible de m'y soustraire.

Et se tournant vers le greffier :

— Etes-vous prêt, Deville ?

Celui-ci, un petit homme à barbiche grisâtre, s'inclinait ; le juge demanda :

— Monsieur Ambroise Vauzelet, vous n'ignorez pas le délit que je dois instruire contre vous?

— Je vous serai obligé de le préciser, monsieur le juge d'instruction.

— L'inculpation relève contre vous le fait d'avoir dans la soirée du 5 mai dernier, et pendant plusieurs jours ensuite, donné asile au sieur Jean de Tracy, condamné par la Cour d'assise de la Seine-Inférieure aux travaux forcés à perpétuité, le 16 novembre 1880, et présentement évadé du pénitencier de Nouméa. Qu'avez-vous à répondre ?

— Absolument rien pour le moment, monsieur le juge d'instruction.

— Vous ne niez pas avoir reçu, à la date que je vous indique, c'est-à-dire le 5 mai à neuf heures du soir environ, la visite d'un individu se faisant appeler Bernard Jousselin ?

— Le fait peut être vrai, mais je reçois tant de monde..,

— Nous allons aider votre mémoire.

Le juge d'instruction fit comparaître en même temps M. de La Noüe, le musicien Zamor, le sous-préfet de Chaville-sur-Bièvre, le docteur Rousseau et M. Cazalis, procureur de la République, et lorsque ces témoins eurent juré de dire la vérité, il procéda à leur interrogatoire.

Tous répondirent qu'effectivement dans la soirée du 5 mai, après le dîner, le maître de la maison avait été appelé par son domestique pour recevoir un visiteur et que bientôt il était rentré au salon pour n'en plus sortir jusqu'au départ de ses invités.

— Vous ignorez le nom sous lequel le visiteur s'est présenté, monsieur le procureur de la République ?

— Je l'ignore.

— Et vous, monsieur de La Noüe?

— Moi aussi.

— Et vous, monsieur le docteur Rousseau ?

— Je suis un peu dur d'oreille, et, si ce que je ne crois pas, ce nom a été prononcé, je ne l'ai pas entendu.

— Monsieur Myrtil Zamor, vous avez dîné aussi le 5 mai, chez Me Vauzelet?

— Et très bien dîné, monsieur le juge d'instruction !

— Il ne s'agit pas de cela! Pouvez-vous me dire si Me Vauzelet, après avoir reçu la visite de l'individu en question, avait l'air préoccupé ?

— Oh! moi, monsieur, j'étais au piano et, quand je suis au piano je vis dans

des sphères tellement élevées que j'oublie les choses d'ici-bas! A ce moment, il me souvient, j'attaquais le final en si bémol majeur des *Cimbres et des Teutons*, et je charmais peut-être beaucoup plus les habitants de la planète Mars que les honorables invités de la rue Saint-Florentin!

— Monsieur Zamor, dit sévèrement M. Barthel, je vous engage à quitter ce ton léger! Nous ne sommes pas ici dans un atelier d'artiste!

— Tant pis! soupira Myrtil à l'oreille de Thibault de La Noüe, ça serait plus gai!

Le magistrat s'adressa au sous-préfet de Chaville-sur-Bièvre :

— Monsieur Baucresson, pouvez-vous répondre à la question que je posais à M. Zamor?

— Me Vauzelet n'avait en rien modifié ses allures habituelles.

— Est-ce votre avis, monsieur le procureur de la République?

— Me Vauzelet m'a semblé plus joyeux que de coutume... Je me rappelle lui en avoir fait la remarque, et je crois qu'il nous a dit que la personne était un client.

— Un client à neuf heures du soir? C'est inadmissible!

Ambroise Vauzelet intervint :

— Les avocats n'ont pas d'heures obligatoires d'audience, et, en ma qualité de membre du conseil de l'Ordre, je n'accepte pas l'observation!

Entra le valet de chambre de Me Ambroise.

— La loi, continuait le juge, m'interdit de vous interroger comme témoin, puisque vous êtes au service du prévenu; je vous ai fait venir à titre de renseignements, mais souvenez-vous que vous devez, quand même, dire la vérité tout entière. C'est vous qui, le 5 mai dernier, vers neuf heures du soir, avez annoncé à votre maître, et, dans le salon où il était en compagnie des personnes que vous voyez ici, que quelqu'un le demandait dans son cabinet de travail?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Savez-vous le nom de celui qui se présentait?

Le domestique leva un regard de détresse sur son maître et demeura silencieux.

— Ce n'est pas votre maître qu'il faut regarder, c'est le juge qui vous interroge!... Savez-vous le nom de l'individu qui se présentait?

— Je l'ai su le lendemain, seulement.

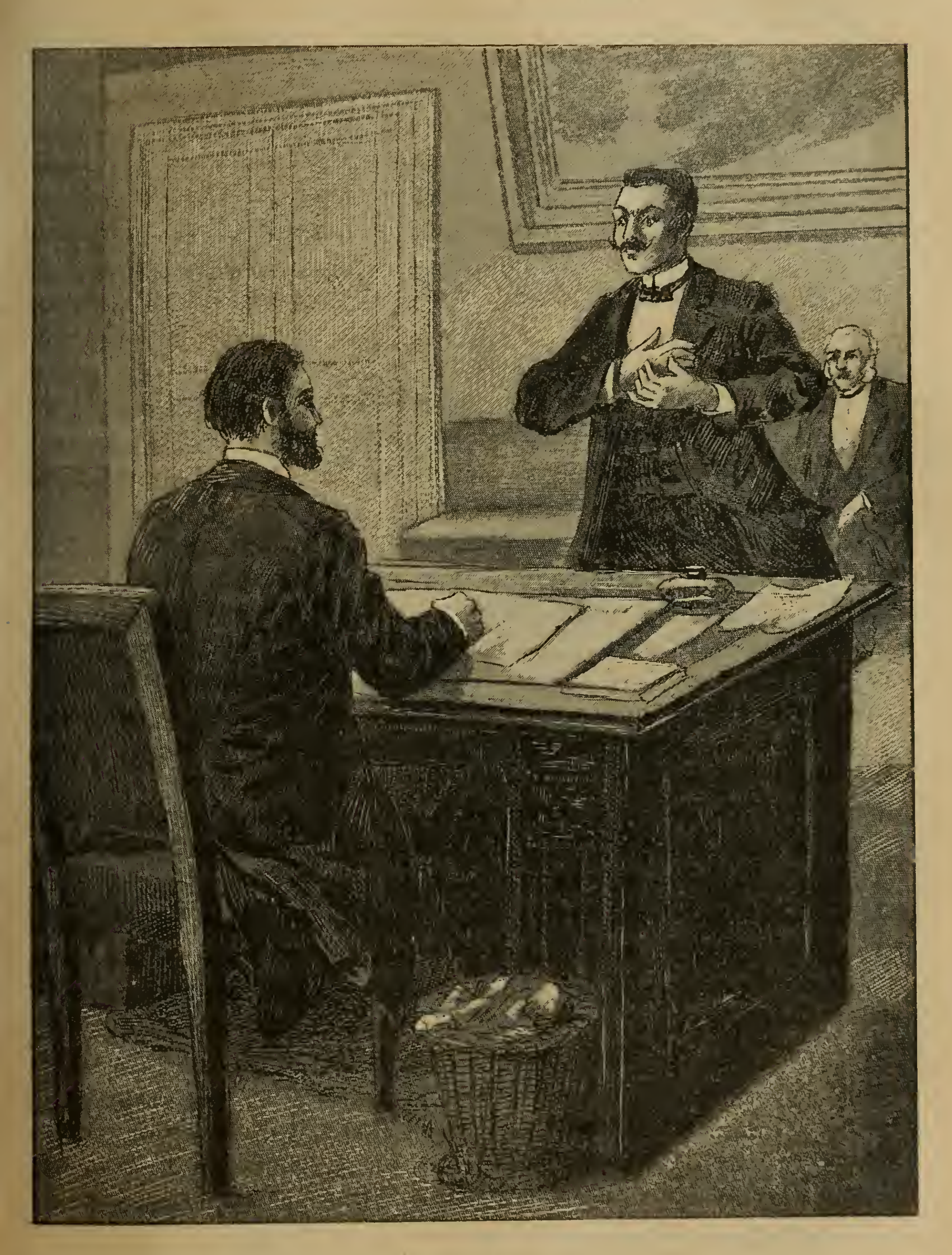
— Quel était ce nom?

— Bernard Jousselin.

— Il se faisait passer pour le parent, le cousin, je crois, de Mme Vauzelet?

— Il ne se faisait pas passer, monsieur le juge... il ne se faisait pas passer!... M. Bernard est le cousin de madame.

— Ce soir-là, il est resté dans la maison; il y a couché, et il a prolongé son séjour pendant une semaine?



De quoi m'accuse-t-on d'abord ? s'écria avec véhémence le jeune avocat.

— Oui, monsieur le juge.

— Et après ?

— Il est parti.

— Pour où?

— Pour Marseille ?

— Vous en êtes sûr?

— Je l'ai accompagné avec ses bagages à la gare de Lyon.

— C'est bien... Ah! encore une question? Pendant le temps que ce... Bernard Jousselin a habité chez vos maîtres, vous n'avez jamais entendu personne lui donner un autre nom?

— Jamais.

— Celui de « Tracy » par exemple?

— Monsieur le juge confond... Ce nom de « Tracy » appartient à une jeune demoiselle, amie de la famille Vauzelet et non au parent de madame.

— Personne ne l'a nommé « monsieur le comte »?

— Personne.

— Retirez-vous !

Le domestique sortit, et M. Barthel dit aux témoins restés dans son cabinet :

— Messieurs, c'est maintenant un fait acquis à l'instruction que l'individu qui s'est présenté, le 5 mai dernier, pendant que vous assistiez à une soirée chez Me Ambroise Vauzelet, se faisait appeler Bernard Jousselin et que ce Bernard Jousselin est demeuré plusieurs jours l'hôte de M. Vauzelet!... En poursuivant l'interrogatoire des prévenus, je vais établir que ce Bernard Jousselin n'est autre que le comte Jean de Tracy, évadé de Nouméa, le 23 février dernier... Vous pouvez vous retirez, messieurs les témoins...

M. Cazalis, le docteur Rousseau, MM.Zamor, de La Noüe et le sous-préfet de Chaville-sur-Bièvre signèrent leurs dépositions que le greffier leur présenta, et, après avoir salué le magistrat et serré les mains des Vauzelet, ils quittèrent le cabinet du juge.

Et M. Barthel, ayant toujours en face de lui les deux avocats, poursuivit l'interrogatoire :

— Maître Vauzelet, croyez-vous devoir soutenir encore que votre visiteur de la soirée du 5 mai se nomme Bernard Jousselin et est le parent de votre femme?

L'avocat se disposait à répondre, mais, d'un geste amical, le juge lui arrêta les paroles sur les lèvres :

— Prenez garde à ce que vous allez dire, maître Ambroise! Et, tenez, plutôt que de vous laisser enfermer dans des explications embarrassantes, j'aime mieux vous faire connaître tout de suite ce que nous savons de « Bernard Jousselin » du vrai, et non de celui auquel vous avez donné l'hospitalité... Le véritable Bernard Jousselin est un employé d'une maison de commerce de Nouméa...

Il vient d'être condamné par le tribunal de cette ville à deux ans de prison et cent francs d'amende pour avoir fourni ses propres papiers au comte Jean de Tracy et favorisé son évasion à bord d'un bateau anglais. Le patron, qui se trouvait en relations d'affaires avec le capitaine du bateau et qui avait aidé à l'évasion, est frappé de la même peine. Si vous en doutez, je puis vous montrer l'extrait du jugement...

Il indiquait un dossier et, devant le mutisme de l'adversaire, il changea de tactique :

— C'est vous qui avez défendu autrefois, à Rouen, le comte de Tracy ?

— Pas assez bien, puisque, malgré son innocence, il a été condamné !

— Avant sa condamnation il était un de vos amis ?

— Avant et après... et l'un des plus chers !

— Il faut qu'il en soit ainsi pour que vous, avocat, qui connaissez la sévérité de la loi, vous vous soyez exposé à recevoir chez vous, à cacher, à dérober aux recherches de la justice un forçat en rupture de ban ?

— Nous ne nous entendrons pas, monsieur le juge d'instruction ! Vous prétendez que Bernard Jousselin et le comte de Tracy sont la même personne, et moi, j'affirme le contraire ! J'attends vos preuves !

M. Barthel eut un drôle de sourire, le sourire légal, le sourire d'un mauvais sauveteur qui agiterait une longue perche, avec l'idée de ramener le naufragé et de le pendre au bâton fixé en terre de justice :

— Allons ! allons ! maître Vauzelet, vous avez tort, grand tort, et votre système de défense me désole ! Avouez donc, maître Ambroise ? Votre amitié pour le comte de Tracy, votre conviction inébranlable qu'il a été victime d'une erreur judiciaire, l'impossibilité chevaleresque de le mettre à la porte, le soir où il vint demander asile, et enfin votre passé d'honneur et de probité, autant d'éléments, autant de circonstances qui atténuent le délit ! Maître, si vous avez péché, vous avez péché par excès de cœur, et la justice vous en doit et vous en tiendra largement compte !... Je le répète, votre système de défense est déplorable !

— Mais, c'est vous qui plaidez, monsieur le juge d'instruction, et j'estime que le client n'est pas si mal défendu !... Le client, ce n'est pas moi, et, dans l'hypothèse, je vous sais gré de rendre hommage à ma vie de labeur... et sans tache.

— Nous continuerons dans un instant...

— Quand il vous plaira.

— Je vais interroger M. Edgard Vauzelet, votre fils,

— Mon fils ne peut être poursuivi pour avoir donné asile à un évadé, déclara Me Ambroise, et en admettant que le comte de Tracy ait été recueilli dans ma maison, rue Saint-Florentin, c'est moi seul qui en assume la responsabilité !

— Ce n est pas de ce chef que M. Edgard est poursuivi...

— De quoi m'accuse-t-on alors? s'écria avec véhémence le jeune avocat.

— Vous allez le savoir monsieur. Mais pas d'emportements, je vous prie! Ne me forcez pas à vous rappeler le respect que vous devez à la magistrature!... Vous êtes prévenu d'avoir soustrait aux recherches de la justice un évadé du pénitencier de Nouméa, en lui donnant asile dans un appartement loué par vous, cité des Fleurs.

— Je ne veux pas répondre!

— Donc, vous niez vous être rendu à la cité des Fleurs pour y louer un appartement destiné à un oncle... de Marseille et avoir pris pour opérer cette location le nom d'Edgard Jousselin?

— Encore une fois, monsieur le juge d'instruction, je ne veux pas répondre à l'interrogatoire!

— La nouvelle école!... C'est bien! D'autres répondront tout à l'heure...

Il revint au père, et lui montrant une carte-album tirée du dossier :

— J'imagine, monsieur Vauzelet, que vous ne ferez pas de difficultés pour reconnaître que cette photographie est bien celle du comte de Tracy, votre ami?

Me Ambroise, qui flairait un piège du vieux jeu et admirait le silence d'Edgard, brillant élève de la nouvelle école, examina le portrait :

— Non, je ne reconnais pas le comte de Tracy.

— Bernard Jousselin, peut-être ?

— Pas davantage.

Aussitôt, le juge dit à l'huissier :

— Introduisez M. Adolphe Piédeleu.

L'ex-avoué, — celui qui voulait marier « Mademoiselle de T*** » — jeta un regard circulaire sur le cabinet de M. Barthel, et la crainte le saisit de ne sortir de là que pour aller à Mazas. Cependant, la présence de Vauzelet le rassurait un peu et ce fut d'un ton assez ferme qu'il prêta le serment d'usage et répondit aux questions préparatoires.

— C'est vous, monsieur Piédeleu, que le conseil de famille a nommé tuteur de Jean de Tracy, interdit légal?

Cette demande éleva au paroxysme les terreurs de l'ex-avoué. Piédeleu eut la pensée qu'il était appelé devant la jutice pour rendre compte de sa gestion malhonnête, de tous ses tripotages avec la princesse Stradowska ; mais la basoche a ses états de grâce, et le vieux renard, blanchi sous les dossiers, s'arc-bouta sur le terrain :

— Oui, monsieur le juge d'instruction, c'est moi que le conseil de famille a nommé tuteur de mon ancien client, M. de Tracy.

— Et combien y a-t-il de temps que vous ne l'avez vu ?

— Le comte?

— Oui, le comte.

Piédeleu regarda le juge d'un air effaré, ne comprenant pas, ne voulant pas comprendre.

— Ma question vous embarrasse ? fit M. Barthel, le chasseur de la loi, plus naïf que le braconnier de la procédure, en cette humaine battue.

— Elle ne m'embarrasse pas, elle m'étonne, monsieur le juge d'instruction... Il y a douze ans passés que le comte de Tracy est à la Nouvelle-Calédonie, et comme je ne voyage guère à l'étranger et surtout en ces lointains parages...

— Je vous dis cela parce que le comte est évadé !

— Evadé, lui ?... évadé?... Oh ! .. Ce n'est pas possible !

Devant l'étonnement bien joué du misérable, M. Barthel n'insista pas et demanda :

— Si je faisais passer sous vos yeux le portrait de M. de Tracy, vous le reconnaîtriez, n'est-ce pas.

— Entre mille !... Mon client avait une si belle physionomie aristocratique !

Et, le nez sur le portrait :

— C'est lui ! Ah ! c'est bien lui ! L'épreuve est en tout pareille à une autre que j'ai chez moi et que je conserve, en souvenir d'un homme qui, dans une heure de folie, s'est laissé aller jusqu'à commettre un crime, mais qui n'en était pas moins mon client et mon ami !

— Le comte de Tracy est innocent ! gronda M[e] Ambroise, révolté contre les allures hypocrites de Piédeleu.

— Oui, il est innocent ! éclata Edgard, et le témoin le sait aussi bien que nous !

M. Barthel dut imposer silence aux deux prévenus :

— Maître Ambroise Vauzelet, maître Edgard Vauzelet, nous ne sommes pas à l'instruction pour refaire le procès du comte de Tracy ! Le sieur de Tracy n'est pas en cause ! Forçat évadé, la police le recherche, et c'est son affaire de le retrouver !... Nous n'avons ici qu'à nous occuper de l'accusation qui pèse sur vous, messieurs, et que vous me semblez trop oublier, l'un et l'autre !

Il congédia le témoin et reprit avec plus de douceur :

— Vous le voyez, maître Ambroise, le témoignage de M. Piédeleu ne laisse aucun doute sur la personne dont cette épreuve photographique est le portrait !.. C'est bien M. Jean de Tracy !

— Est-ce que cela prouve que M. de Tracy et Bernard Jousselin soient la même personne ?

— J'espère le démontrer malgré les longues années écoulées entre cette photographie du comte et l'évasion de... Bernard Jousselin.

Parut la concierge de la cité des Fleurs. Elle s'avança, rouge comme une pivoine dans sa robe de mérinos toute neuve et coiffée d'un bonnet à fleurs des champs.

— Votre nom ? dit le juge.

— Élisa Boulain, veuve Tourte.

— Votre âge ?

— Je frise la cinquantaine.

— Vous êtes concierge de la maison portant le numéro vingt-huit de la cité des Fleurs, aux Batignolles ?

— Depuis quinze ans.

— Vous n'êtes ni parente, ni alliée, ni au service des prévenus ?

— Des prévenus ?... Qui ça, les prévenus, monsieur le commissaire ?

— Appelez-moi M. le juge d'instruction.

— Pour moi c'est la même chose !

— Je vous ai demandé si vous étiez parente, alliée ou au service des prévenus.

— Et moi, monsieur le commissaire, je vous ai répondu : « Qui ça les prévenus ? »

— MM. Vauzelet.

— Vauzelet ? Connais pas !

— Ces messieurs qui sont là !

La concierge sourit au père et au fils :

— Bonjour, messieurs Jousselin...

Puis, larmoyante :

— Ce sont les parents de ce pauvre M. Bernard que la rousse est venue chercher dans notre maison et que tout le monde aimait !

— Vous entendez, messieurs, vous entendez, monsieur Edgard Vauzelet ? triompha le juge.

Et tout aux assises de l'interrogatoire :

— Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

— Elisa n'a jamais menti, monsieur le commissaire.

— Levez la main droite et dites : « Je le jure ! »

La femme du peuple obéit et crut affirmer son serment en crachant par terre.

M. Barthel tira du dossier la photographie de l'évadé :

— Connaissez-vous ce monsieur ?

— Non.

— Regardez bien ?

— Oui... Il a quelque chose de M. Bernard... En plus jeune !... en plus beau !... Celui-ci n'a que les moustaches, l'autre porte toute la barbe, et il est plus vieux !... Oui... C'est mon locataire ! c'est M. Bernard Jousselin, l'oncle de ce gentil jeune homme qui est là et de la belle demoiselle que vous laissez se morfondre dans l'antichambre,

Quand, après Mme Tourte, le domestique de Piédeleu et les habitants de la cité

des Fleurs eurent formulé les ressemblances positives de Bernard Jousselin avec le portrait du comte, M. Barthel, un peu amer, dit aux avocats :

— Eh bien, messieurs, l'incarnation du sieur de Tracy en Bernard Jousselin est-elle suffisamment établie, et suis-je en droit de conclure que c'est bien à M. de Tracy que vous avez donné asile, chez vous, rue Saint-Florentin, maître Ambroise Vauzelet ? que c'est bien l'évadé du pénitencier de Nouméa, maître Edgard Vauzelet, que vous avez soustrait aux recherches de la police et caché dans un appartement, loué par vous et sous un faux nom, à la cité des Fleurs ?... Vous décidez-vous à un aveu ?

— Non !

— Non !

— J'ai terminé avec vous, messieurs, mais j'aurai peut-être besoin de votre présence pendant l'interrogatoire que va subir M. Léopold de La Faye, accusé du même délit que vous, et son affaire étant connexe à la vôtre, je vous prie de rester encore quelques minutes.

Le juge ordonna d'introduire en même temps Mlle Henriette de Tracy et le baron Léopold de La Faye, qui venait d'arriver au Palais de Justice,

Ni l'un ni l'autre n'avaient à prêter le serment d'usage, lui, comme prévenu, elle, devant être interrogée à simple titre de renseignements.

— Monsieur de La Faye, articulait le magistrat, vous êtes inculpé d'avoir, de complicité avec Mlle Henriette de Tracy, favorisé la fuite du sieur Jean de Tracy, au moment où il allait être arrêté à la cité des Fleurs, afin de lui donner asile en votre maison d'Asnières. Le flagrant délit n'a pu être constaté ; les agents ne sont arrivés chez vous qu'après le départ de l'évadé pour une destination encore inconnue, mais d'après leur rapport, le sauvetage de la cité des Fleurs, qui n'est pas punissable, et le recel, qui l'est, ne semblent pas douteux, Mlle de Tracy a aidé au recel du forçat : l'article 248 du Code pénal met votre complice en dehors des poursuites, mais vous, monsieur, vous ne jouissez pas de cette immunité. Qu'avez-vous à répondre ?

C'est le front baissé et presque timide que le jeune baron avait écouté le magistrat ; il releva la tête, et hautement :

— Rien, monsieur le juge d'instruction. Si vous croyez devoir me poursuivre, faites.

— Monsieur de La Faye, vous prenez une attitude incompatible avec les fonctions que vous remplissez au ministère de l'Intérieur !

— Je l'ai tellement compris, monsieur, que, le jour même où j'ai reçu l'assignation à comparaître devant vous, j'ai envoyé ma démission au ministre. N'étant plus fonctionnaire, je retrouve ma liberté d'action, et j'en use en me taisant.

— Alors je parlerai pour vous. Voici ce qui s'est passé. Immédiatement après une visite qui vous a été faite à votre bureau, par un de vos amis, M Dardanne...

Indigné, le baron coupa la parole au juge :

— Le sieur Dardanne n'est pas mon ami et, s'il l'a été autrefois il ne l'est plus.

Sur ces mots, Dardanne entra, accompagné de deux hommes, et ne broncha pas, tandis que Léopold ajoutait, le regard braqué vers le policier :

— Je respecte et j'admire quelquefois la police, mais le sieur Dardanne a voulu profiter de nos anciennes relations de collège et m'imposer hypocritement un rôle de mouchard... Je méprise le sieur Dardanne !

— Assez, monsieur de La Faye ! interrompit le juge. Soyez attentif à mes questions!... Vous vous êtes rendu, et ce aussitôt après la visite de M. Dardanne, à l'hôtel de Méran, boulevard Malesherbes ; vous avez eu un court entretien avec Mlle Henriette de Tracy, et vous êtes parti avec elle en voiture pour la cité des Fleurs.

Le gentilhomme vit dans ces paroles une atteinte morale à la réputation de Mlle de Tracy, et alors que M. Barthel ne cherchait qu'à lui tendre un piège, sans réfléchir, il objecta :

— C'est inexact ! Je me suis rendu tout seul à la cité des Fleurs !..,

— Ah ! vous avouez donc y être allé ?

— Vos subtilités me déplaisent et m'irritent, monsieur, car elles font sourire Dardanne !... Je ne dirai plus un mot !

— Mlle de Tracy sera peut-être plus complaisante.

Il interpella en ces termes la jeune fille réfugiée près d'Ambroise Vauzelet :

— Avancez, je vous prie, mademoiselle. La Justice ne saurait oublier le respect qu'elle doit à votre piété filiale.

Henriette, en costume sombre, s'était approchée du juge, et se tenait debout, très pâle ; mais on pouvait lire la résolution et le courage dans ses grands yeux de velours noir que tant de larmes, au lieu de les obscurcir, irradiaient d'une lumière diamantée, ensoleillée, merveilleuse.

— Mademoiselle, vous connaissez M. le baron de La Faye ?

— Oui, monsieur le juge d'instruction.

— Il a même été question d'un mariage entre vous, mariage qui ne s'est pas accompli pour des raisons qui n'ont rien de commun avec l'affaire qui nous occupe.

Mlle de Tracy inclina la tête, en signe d'acquiescement.

— Oui ? dit le magistrat. Et après la rupture de ce mariage, vous n'aviez jamais revu M. le baron de La Faye ?

— Non, monsieur.

— Comment se fait-il alors que, le jour même où M. de La Faye a appris que votre père était menacé, il ait couru à l'hôtel de Méran ?

— Ne répondez pas à cette question, mademoiselle ! cria de sa place Me Ambroise Vauzelet.



Seigneur Dieu, si je vous reconnais, monsieur le comte? oh! je suis heureuse, bien heureuse, allez!

M. Barthel jeta à l'avocat un mauvais regard :

— Maître Vauzelet, vous parlerez si je vous interroge, et, jusque-là, je vous prie de vous taire !

Et à Henriette :

— Voulez-vous répondre à ma question, mademoiselle ?

— Non, monsieur.

— Le baron de La Faye venait vous avertir du danger de votre père et vous proposer de vous aider à le sauver... Est-ce exact ?

— M. de La Faye est venu, il est vrai, à l'hôtel de Méran, mais pour un tout autre motif.

— Vous ne pouvez nier vous être rendue à la maison de la cité des Fleurs ; on vous y a trouvée, et il en est même résulté pour vous un déplorable incident.

— J'étais, en effet, à la cité des Fleurs, lorsque la police s'y est présentée.

— Et qu'y alliez-vous faire, à la cité des Fleurs ?

— Prendre des leçons de dessin chez Mme Lopez, une des locataires.

— Oui, nous le savons, mais l'appartement où l'on vous a trouvée n'est pas celui de Mme Lopez. Un homme y habitait, un homme recherché par la justice, et vous avez favorisé son évasion, en n'ignorant pas que M. de La Faye lui donnerait asile.

— M. de La Faye n'était pas à la cité des Fleurs !

— Oh ! je comprends ! Vous voyez que j'instruis contre M. de la Faye, et vous tentez de le sauver.

Il dit encore, et avec plus de grâce :

— Votre père est en fuite, mademoiselle, et probablement en sûreté... Vous n'avez donc aucun intérêt à nier que c'était lui que, non seulement ce jour-là, mais depuis plusieurs jours, vous visitiez aux Batignolles ?

— La personne que j'allais voir à la cité des Fleurs n'était pas mon père.

— Mais, mademoiselle, ce mensonge pourrait attirer sur vous les présomptions les plus graves?

Henriette, sans se troubler, répéta ;

— La personne que j'allais voir à la cité des Fleurs n'était pas mon père.

— Qui, alors ?

— Je n'ai pas à vous répondre.

— Pour sauver MM. Vauzelet, pour sauver M. de La Faye, car l'instruction est dirigée contre eux et non contre votre père, vous vous engagez dans une voie dangereuse !... Et que voulez-vous que je pense, moi, quand vous me déclarez que vous alliez chez un homme et que cet homme n'était pas votre père ?... Vous autorisez l'hypothèse d'un... amant ?

— Eh bien, soit, un amant !

Ce mensonge héroïque lui mit tout son sang au visage, et le flot de son sang

ne la fit pas tomber, ni même chanceler ; et, dans sa pudeur outragée, elle parut si grande, si fière, si noble, que M. Barthel eut honte d'avoir été jusque-là, par désir de justice.

Autour d'elle, et debout, les deux Vauzelet s'emportaient :

— Monsieur Barthel, vous outrepassez votre droit !

— C'est une inquisition !... c'est abominable !

Et La Faye bondissant vers le juge, la main levée et menaçante :

— Monsieur, vous êtes dans l'exercice de vos fonctions, mais ça m'est égal, et je m'expose à tout pour...

Il voulait le souffleter ; il risquait les galères : ce fut Edgard — son rival d'amour — qui lui arrêta le bras.

Heureusement, M. Barthel ne se rendit pas compte de toute la violence déchaînée du gentilhomme et il se plut à justifier auprès des avocats les limites extrêmes de son autorité.

Emu, il se leva et dit :

— Mademoiselle, je vous admire et je vous salue...

Puis aux trois hommes qui avaient refusé de signer leurs interrogatoires :

— Vous pouvez vous retirer, messieurs ; j'aviserai à la suite qu'il convient de donner à l'affaire.

III

Le comte de Tracy arrivait à Dieppe, avec l'intention de prendre immédiatement le paquebot de Newhaven, mais une mer démontée empêcha, ce jour-là, le départ réglementaire, et il se vit forcé de loger à l'hôtel.

En ce mois de juillet, en pleine saison, il dut éviter les établissements luxueux, demeures habituelles des gens qu'il avait connus autrefois, ses amis de club et de salons aristocratiques et il se décida pour l'hôtel du Commerce, place Duquesne, un hôtel moyen fréquenté par les commis voyageurs et les négociants des environs.

On lui servit à dîner dans sa chambre, et le soir, comme la tempête s'était calmée, il descendit sur la jetée où le phare allumait de ses flèches d'or la crête des vagues.

La mer, encore émue de la bourrasque, grondait sourdement, et l'on enten-

dait, tel le fracas d'une mitrailleuse, le cliquetis des galets sonores, des galets qui, tout à l'heure, dansaient une valse enragée. De temps à autre, une lame énorme, venue du large, courait et, arrêtée contre la muraille, montait le long de l'obstacle et s'effondrait en un torrent de blanche écume. Sous le ciel d'un bleu clair, l'évadé promena ses regards autour de lui ; à ses pieds, dans les profondeurs du chenal, des bateaux glissaient, revenant de la pêche, avec des grincements de poulies, des sifflements de cordages, des voix de matelots à la manœuvre : un troupeau de femmes en jupons courts, pieds et jambes nus, coiffées du bonnet plat des Polletaises, attendaient leurs hommes, et s'attelant à la corde que lançait l'équipage, donnaient des bras et des reins pour les haler jusque dans l'avant-port. A droite, sur la falaise dénudée, la petite chapelle de Notre-Dame-des-Flots rayait le ciel de la pointe noire de son clocher, et là-bas, presque perdues dans les vapeurs bleuâtres, les villas de Puys étageaient leurs blancheurs, aux clartés lunaires ; à gauche, très loin, ainsi qu'une gigantesque étoile, le phare de L'Haye dardait de minute en minute l'éclair de ses feux alternés et, bien avant, un pli de terre annonçait les maisons de Pourville.

Le long de la plage, avec en hauteur le décor du vieux château, toute une masse sombre, le Casino déployait sa façade lumineuse, et les bruits de l'orchestre, que ramassait la brise, venaient se perdre dans les grandes harmonies de la mer, toujours un peu irritée.

Mais le spectateur nocturne interrogeait surtout l'horizon, sur la droite ; il se disait qu'au delà de ces villages, en un retour brusque de la falaise, Aubécourt dormait, bercé par les mêmes murmures ; il se disait que sa maison ancestrale était tout près de lui et que le malheur l'en isolait, comme si, au lieu d'un bras de mer, tout un océan se fût creusé entre eux !

Et cependant le même flot mouillait les roches d'Aubécourt ! Ce phare, ces lumières, on les voyait du château de Tracy ! La cloche de Notre-Dame-des-Flots tintait la prière du soir, et il sembla au gentilhomme que le son de cloche, envolé du pays natal, l'appelait, en l'exhortant à oublier et à vivre.

Un homme passait, quelque matelot du port, coiffé d'un bonnet de laine, qui fumait sa courte pipe. Il s'arrêta devant le comte et dit :

— Il vente sur Ouais ! Nous aurons encore du gros temps !... Les mauves sont à la côte et emplissent les bassins !

— Croyez-vous, mon ami, demanda l'évadé, que le *Brighton* puisse partir ?

— Je ne sais pas... Ça regarde le capitaine Clarke, un rude !

Et, plein de familiarité, obéissant à cette manie d'interroger qui anime les matelots des ports de mer mondains toujours en contact avec les touristes :

— Vous êtes Parisien, vous, pour sûr, monsieur ?

— Non, j'habite le midi de la France.

— Le Midi ? Beau pays, le Midi ! Je le connais ! Je suis resté trois mois à

Toulon, au service de l'État... Est-ce que vous partez demain sur le *Brighton*.

— Non... pourquoi?

— Parce que, si vous étiez parti, je vous aurais conseillé d'avoir des papiers bien en règle... J'ignore de quoi il retourne, mais depuis quelques jours, le commissaire central se rend à bord des bateaux de Newhaven, avec des gendarmes, et il détaille tous les passagers, avant qu'on ne prenne le large...

— Et qu'est-ce qui motive cette extraordinaire surveillance?

— J'ignore... Voilà la *Marie-Thérèse*... Je vais aider nos femmes... Le flot est dur aujourd'hui... Bien le bonsoir, monsieur... Et il vente encore sur Ouais!

Après la révélation du matelot, le comte s'imagina que c'était lui qu'on cherchait. Il eut l'idée de gagner le Havre ou Calais et de s'embarquer dans l'une de ces villes pour Folkestone ou Douvres. Mais, le signalement et les ordres reçus à Dieppe n'avaient-ils pas été envoyés dans tous les ports de France?

Il se sentait faible, lui brave, et, en l'absence de son Henriette, de son ange gardien, il voyait tout noir, tout orageux, malgré la mer plus calme et le ciel resplendissant d'étoiles!

Péniblement, il suivit le chemin de l'hôtel du Commerce. Sur le quai Henri IV, les devantures des bars et des tavernes de matelots s'enflambaient de lueurs, tamisées par de rouges rideaux, et il en sortait des chants d'ivrognes et un vacarme de disputes ; dans les bassins, les grands bâtiments chargés de bois du Nord, des barques de pêche à sec de toiles, des terre-neuviens, des islandais, prêts au départ, gémissaient sur leurs ancres; çà et là, les avirons des dernières barques fendaient les eaux, et là-bas, les douaniers rôdaient, la carabine en bandoulière, tandis que vers les hauteurs des mâtures étincelaient les feux de position.

Le comte Jean rentra à l'hôtel où il demeurait sous le nom de « d'Angély », le nom inspiré à sa chère Henriette.

Dès l'aurore, une confusion de voix, des bruits de charrettes qui montaient de la place où se dresse en son uniforme de bronze, la statue de Duquesne, vinrent alarmer le gentilhomme déjà debout, énervé par les obstacles d'une fuite incertaine, et accablé par l'isolement.

Il se mit à la fenêtre. En ce jour de marché, la place était envahie de paysans en blouse et de villageoises coiffées de blanches cornettes; hommes et femmes déballaient leurs denrées, et près d'un étalage de légumes et de fleurs, entre la paysanne chargée de la vente et le jeune homme planté devant un âne attelé à une petite voiture, M. de Tracy distingua Sicaire Birbin, venu à Dieppe, comme il y venait tous les premiers samedis du mois, pour écouler les phénomènes de son jardin d'Aubécourt.

Birbin ne lui parut pas vieilli, sous le gibus normand et la blouse noire décorée du Mérite, et il pensa que celui qui surveillait l'âne, devait être Claude, le cadet

grandi, pendant les années de l'exil. Une espérance animait le gentilhomme. Il fut sur le point de descendre, d'aller à ces braves gens ; mais la crainte vague d'un mauvais accueil et le danger de se montrer en public le retenaient dans sa chambre, et il demeura à la fenêtre, les observant, jusqu'à l'heure où, les marchandises vendues, ils s'éloignèrent.

M. de Tracy éprouvait un regret de ses hésitations. Birbin ? Un homme intelligent, dévoué ! Jadis, l'oncle Raoul le consultait toujours ! Qui sait ? Peut-être Sicaire aurait-il indiqué le moyen de franchir la Manche, sans recourir aux paquebots étroitements surveillés ? Dans le port d'Aubécourt, il y avait des barques ! Il y avait de vieux amis !

Ce même jour, le voyageur solda sa dépense à l'hôtel et, fuyant la ville, gravit la falaise du côté du Pollet. Le sentier était dangereux : mais les douaniers, à l'encontre des gendarmes, s'intéressent plus aux bagages qu'aux hommes, et ils laissèrent marcher le touriste. Et comme l'instinct de la préservation domine tous les éléments de notre nature, le forçat, éloigné de tout secours, n'espérant rien que de lui-même, trouvait des ardeurs inconnues. Bientôt, les horizons s'élargirent, et, dans l'agonie du soleil, l'exilé put contempler, au-dessus d'Aubécourt, et avant l'immensité des vagues, les manoirs de la princesse Stradowska, si loin encore qu'ils ressemblaient à des jouets d'enfants.

Tel un voleur, ce maître dépouillé rasait les murailles du parc de Tracy, voyait la place du village déserte, et, au clair de lune, s'arrêtait à la porte de l'ancien domestique de son oncle.

Gertrude ouvrit. Elle attendait Claude et Baptiste, occupés à engranger la moisson, et, devant le visiteur, elle vacilla, effrayée et charmée.

Le comte lui dit :

— Regardez-moi, ma bonne Gertrude... Me reconnaissez-vous ?

— Seigneur Dieu, si je vous reconnais, monsieur le comte? Oh! je suis heureuse, bien heureuse, allez !... Ils avaient beau dire, les autres! Je savais bien que vous reviendriez et que le bon Dieu ne me ferait pas mourir, sans m'accorder la joie de vous revoir, de vous saluer, not' maître !

— Personne, excepté vous et votre mari, ne doit savoir que je suis à Aubécourt... J'ai confiance en vous, Gertrude, et vous ne me trahirez pas?

— Vous trahir, moi qui vous ai vu tout petit, moi qui ai tant prié pour vous?

Mme Birbin fit entrer le gentilhomme dans la grande pièce du rez-de-chaussée ; elle alluma une lampe, indiqua le plus beau fauteuil; il la remerciait de ses offres gracieuses de victuailles et demandait :

— Sicaire est absent?

— Oui, monsieur le comte... Il est allé à Paris avec M. Piédeleu, histoire de retirer une vingtaine de mille francs que nous avons chez un banquier du boulevard Sébastopol et de les prêter à notre nouvelle maîtresse, Mme la princesse Stra-

dowska... Il est fou, not' homme! Cette femme-là le mène comme un dindon!

Et arrêtant ses plaintes :

— J'ai tort de vous parler d'elle, n'est-ce pas, monsieur le comte, à cause des châteaux qui lui appartiennent maintenant... Tout ça, c'est des manigances à M. Piédeleu, l'avoué!... Est-ce que monsieur le comte va tout de même habiter le pays?

— Non. J'étais venu voir Birbin pour qu'il m'aidât à passer en Angleterre... Il connaît tous les pêcheurs d'Aubécourt?

— Oh! oui!... Mais il ne les fréquente plus... Il est bien changé, not'homme, depuis qu'il est dans les honneurs!

— Voulez-vous dire que Birbin refusera de me rendre service?

— Non!... Oh! non! balbutia la vieille... Je ne veux pas dire cela...

Puis, tremblante, elle se reprocha du neveu de l'ancien maître :

— J'aime not'homme... Je ne le crois pas capable d'une méchanceté, mais... il vaut mieux qu'il ne vous sache pas au pays...

Etonné des réticences de Mme Birbin, le gentilhomme l'invitait à s'expliquer, lorsque Gertrude se dirigea vers Baptiste et Claude qui entraient, faisant sonner de leurs sabots les pierres du couloir,

— Mes fils! dit-elle... Ah! ceux-là vous aiment, et ils vous aideront!

Les deux frères, tête nue, écoutaient les paroles du visiteur :

— Baptiste, Claude, votre mère ne m'a pas oublié... Vous souvenez-vous de moi?

— Si je m'en souviens, monsieur le comte, s'écria le maréchal... C'est moi qui portais votre carnier, pendant la chasse!

— Et c'est moi qui donnais la pâtée à la meute! ajouta l'ex-dragon... Phanor est bien vieux, mais il chasse toujours!

— Mes amis, je suis encore sous le coup de poursuites qui se termineront bientôt, j'ose l'espérer, et j'arrive à Aubécourt, avec la croyance que votre père me mettra en relations avec un pêcheur... Je me rends à Londres...

Baptiste grondait :

— Ce sont des gueux qui vous ont condamné à Rouen... Vous n'étiez pas coupable... Le père, lui...

— Hum!... Le père... hésita Claude... le père... il boit!

— Alors, dit le maréchal, vous désirez avoir une barque solide et un bon matelot... Mon frère et moi, nous vous aurons ça, monsieur le comte.

— Cette nuit?

— Cette nuit.

— Ne marchandez pas... J'ai de l'argent...

— On pourrait embarquer à la marée de une heure du matin...

Baptiste et Claude sortirent pour arranger l'affaire avec un de leurs amis, un

excellent pilote, et le comte, demeuré chez Gertrude, regarda passer l'équipage de Mme Stradowska, un mail-coach où la princesse trônait, au milieu d'invités, de femmes élégantes.

— Elle en mange de la monnaie ! observa Gertrude. Les gens du château ne s'ennuient pas !... L'autre jour, c'était une reine, et aujourd'hui nous avons des Parisiens, tous plus toqués les uns que les autres ! Voyez-vous, monsieur le comte, on ne m'ôtera pas de l'idée que ce n'est pas de l'or, toute cette « miroitance » !

— Et Me Piédeleu?

— M. Piédeleu, il voudrait épouser Mme la princesse, la cousine de la reine.

— Quelle reine?

— De Suède et Norvège... Il est comte, M. Piédeleu !

Les fils de Gertrude rentrèrent annoncer qu'un matelot, brave et sérieux, avait accepté leurs propositions. Ils redoutaient l'arrivée de leur père ; et en invoquant d'autres dangers, conseillaient au fugitif de s'embarquer tout de suite et d'attendre à bord la marée nocturne.

Tous trois, dans la nuit profonde, descendirent au rivage. La pluie tombait. Claude, une lanterne à la main, illuminait le ras du sol, pour éviter au gentilhomme les ornières et les flaques ; ils s'engagèrent en un terrain glaiseux, ravagé par l'ondée, et les fils de Gertrude, insouciants d'eux-mêmes, s'ingéniaient à rendre moins pénibles les pas du fugitif.

On arrivait : on entendait le hou-hou des vagues. A mi-côte, le sentier tournait brusquement et, en ligne droite, vers la gare, puis il coulait entre deux roches grises tapissées de genêts aux fleurs épanouies, que la lumière balancée de la lanterne animait et faisait pareilles à des louis d'or en marche.

— Nous sommes suivis ! dit Claude.

— Rangeons-nous ! fit le maréchal.

Ils s'effacèrent, le long du roc, et le dragon dissimula sa lanterne dans les hautes herbes.

Baptiste et Claude écoutaient les voix de ceux qui s'avançaient, en discutant ; ils gémirent, épouvantés :

— Le père !

— Le père et M. Piédeleu !... Ils reviennent de la gare...

Sicaire Birbin marchait, couvert d'une limousine, et l'ex-avoué, peu habitué aux mauvais chemins, se pendait à son bras.

Le conseiller municipal vit trois ombres que le foyer de la lanterne allongeait sur la roche.

— Qui est là?

Il était impossible de ne pas répondre, et le maréchal annonça :

— C'est nous, père.



Mlle de Tracy montait le perron d'honneur.

— Baptiste ! Claude ! Et qu'est-ce que vous faites là à cette heure ?

— Je vais au chemin de fer, dit Baptiste, pour chercher soixante kilos de clous qui sont arrivés de Rouen et qui me font besoin demain matin... J'ai prié Claude de venir m'aider à les porter.

— Vous êtes trois ?

— Oui, Martinet, le facteur ; il va au train pour le courrier...

— Alors, bonsoir, mes fieux !

— Bonsoir, père !

Les deux groupes se séparaient, l'un montant au village, l'autre continuant la descente. Au bout de dix pas, Adolphe Piédeleu, qui n'avait pas quitté le bras de Birbin, arrêta net le régisseur de la princesse Stradowska :

— L'avez-vous reconnu, Sicaire ?

— Qui ça ? Le facteur ?

— Ah bien, oui, le facteur ? Le comte de Tracy !

— Vous rêvez ?

— C'est lui, Birbin, c'est lui, j'en suis sûr !...La lumière déposée dans l'herbe éclairait le bas de ses jambes, et j'ai distingué le pantalon qu'il avait le jour où il m'a rendu visite. Et puis un facteur ne porte pas des bottines aussi luxueuses !

— Il faut les suivre ! glapit Birbin. Il faut savoir où ils vont !

— Parbleu, à la gare !

— Non, il n'y a plus de train !

Le régisseur et Piédeleu suivirent le groupe jusque sur les bords de la mer, et aperçurent le comte de Tracy et ses guides qui s'installaient dans la barque encore à sec du pilote.

Un ciel bleu succédait aux nuages. Sicaire et l'ex-avoué gravissaient le chemin d'Aubécourt, à la lueur des astres :

— Eh ! Sicaire, murmura Piédeleu, tout pâle.

Et l'autre, plus livide encore :

— La mer est loin... Le flot n'arrivera que dans deux heures, et celui qui voudrait faire pincer le comte aurait le temps !

— La liberté du comte, c'est votre ruine, Sicaire !

— C'est votre ruine aussi, monsieur Piédeleu !

— Dénoncez-le !

— Venez avec moi ou je le laisse partir ?

— Soit !

Enfin, l'écume du flot montant baisait la carène du bateau, le soulevait : Claude et Baptiste faisaient leurs adieux à l'évadé ; on allait partir, lorsqu'une forte voix éclata sur la grève ;

— Halte !

Sous un rayon de lune, les hommes de la barque virent briller les carabines de quatre gendarmes.

— Rendez-vous, cria le maréchal des logis.

Les fils de Gertrude suppliaient le patron de pousser au large ; mais l'eau manquait encore, et ils empoignèrent les avirons pour défendre l'évadé.

— Rendez-vous ou je commande : Feu! tonna le chef.

Alors, le gentilhomme pressa les deux frères contre son cœur, et marcha, seul et la tête haute, vers la troupe armée :

— Le comte de Tracy est votre prisonnier.

Jamais l'hypocrisie humaine, effrayée, n'atteignit les sommets redoutables du paysan normand.

Sicaire Birbin, contrairement à ses habitudes, n'était pas ivre, cette nuit-là, et après avoir non pas dénoncé, mais indiqué le fugitif, il joua devant Gertrude, Baptiste et Claude, la plus grande surprise, la plus grande douleur. Pourquoi n'avait-on pas attendu son arrivée? pourquoi les guides avaient-ils caché à ses yeux de brave homme le voyageur mystérieux? Oh! lui, il aurait bien trouvé le moyen de faire passer la Manche au gentilhomme !

Et le lendemain matin, alors que les gendarmes emmenaient le forçat à la prison de Dieppe, on vit pleurer Sicaire, dans le cabaret d'Hylas.

IV

Grave et correct en redingote noire, M. Cazalis se disposait à quitter son appartement, rue de la Sainte-Chapelle, pour se rendre au Palais de Justice, lorsqu'un domestique lui annonça M. Vauzelet et Mlle de Tracy, arrivés ensemble.

Le procureur de la République eut un léger mouvement de contrariété.

— Me Vauzelet l'avocat?

— Oui, monsieur... Me Ambroise Vauzelet.

— Faites entrer.

Et comme les visiteurs se présentaient dans son cabinet de travail, le magistrat salua Henriette et offrit la main à l'avocat, puis, leur ayant indiqué des sièges :

— Enchanté de vous recevoir, cher maître. Mais, je vous sais homme de tact

et j'espère que, malgré nos bonnes relations d'amitié, vous ne venez pas me parler de votre affaire... Je n'y puis rien, absolument rien ! Cela regarde le juge d'instruction, M. Barthel!

— Monsieur le procureur de la République, dit l'avocat, si j'avais à vous entretenir de mes affaires, je viendrais seul et non avec M[lle] de Tracy.

M. Cazalis s'adressa à la jeune fille :

— Serais-je assez heureux, mademoiselle, pour avoir l'occasion de vous être agréable ?

— Oui, monsieur le procureur, et M. Vauzelet vous dira combien est important le service que nous sommes venus réclamer de votre bienveillance.

— Ma bienveillance vous est acquise, mademoiselle... Parlez, maître, je vous écoute.

— Il s'agit du comte de Tracy.

— Ah!... Vous connaissez l'événement ?

— Hélas ! soupira Henriette, les journaux de ce matin nous ont brutalement annoncé que mon pauvre et cher père a été arrêté.

— A Aubécourt, oui, mademoiselle, et au moment où il se préparait à passer en Angleterre...

— Oh ! monsieur, je vous en supplie... où est-il ? où l'a-t-on emmené ?

— Je n'ai pas à le cacher... M. le comte de Tracy a été conduit de la prison de Dieppe à celle de Rouen, et, après son transfert à l'île de Ré, il partira, lors du prochain convoi de condamnés, pour la Nouvelle-Calédonie.

Ambroise Vauzelet intervint :

— Oui, si d'ici là nous n'avons pas prouvé son innocence complète, absolue !

Un sourire de sceptique plissa les lèvres rasées du procureur ; mais, devant Henriette, M. Cazalis n'osa pas affirmer toute son ironie, et il dit, d'un ton dégagé, en caressant ses favoris épais et roux :

— Vous croyez établir l'innocence de votre ami, cher maître ? Ah ! je ne demande pas mieux, moi ! Je le désire et, d'autant plus que l'accusation qui pèse sur vous, tomberait *de plano* si cette innocence était démontrée.

— Vous pouvez nous faciliter la tâche...

— Moi?

Henriette, les mains jointes, de grosses larmes voilant ses yeux noirs, se tournait vers le magistrat et implorait :

— Monsieur, aidez-nous ?

— Mais, mademoiselle, la loi doit suivre son cours, et l'évasion de votre père ne milite pas en faveur d'une grâce, au sujet de laquelle, d'ailleurs, le président des assises et le procureur général de Rouen seraient seuls consultés, dans la magistrature.

Elle murmura, en un bruit de sanglots :

— Nous demandons la justice... Nous ne voulons pas de grâce...

— Oui, continua Mᵉ Ambroise, nous ne sollicitons de vous que quelques éclaircissements?

— Je les donnerai volontiers, si ma responsabilité de magistrat n'est pas engagée.

— Comment, monsieur le procureur de la République, avez-vous connu la présence du comte de Tracy à Paris?

— A cela, je puis vous répondre... Par une lettre anonyme adressée à la préfecture de police et transmise au parquet de la Seine...

— Je m'en doutais!

— Et j'ajoute qu'on connaissait déjà, au ministère de l'Intérieur, l'évasion du comte... Cependant, on n'allait pas jusqu'à imaginer qu'il aurait l'audace de revenir en France et surtout à Paris... On le croyait en Amérique!

— Cette dénonciation anonyme, pouvez-vous nous autoriser à la voir?

— A quoi ça vous avancerait-il?

— A découvrir peut-être l'auteur du crime pour lequel mon malheureux ami a été condamné... La lettre vient de quelqu'un ayant un grand intérêt à se débarrasser du comte de Tracy, et ce quelqu'un, d'après la logique, est en relations avec l'assassin du vicomte Raoul, si toutefois ce n'est pas l'assassin lui-même! Je vous en prie, communiquez-nous cette lettre.

Le procureur de la République envoya chercher au parquet le document qui n'éveilla aucun souvenir en Mᵉ Ambroise. Il n'en fut pas de même pour Henriette : l'écriture ne lui était point inconnue, mais la jeune fille demeurait incertaine, quant à l'endroit et à l'époque où elle avait vu un échantillon de ce style et de ces images graphiques. Etait-ce au couvent? Etait-ce au château, pendant son enfance? Elle l'ignorait. A ses yeux, comme aux yeux de Dardanne, une expression normande révélait l'origine de la lettre; de plus, le timbre de la poste indiquait le départ de Paris, et l'on devait s'en tenir aux seuls familiers : Piédeleu, normand, domicilié à Paris, et Birbin, normand voyageur.

Sans trop espérer l'œuvre de lumière, M. Cazalis se mit à la disposition d'Henriette, lui promit d'écrire au Directeur de la maison d'arrêt de Rouen pour lui recommander le prisonnier, et Mᵉ Ambroise accompagna la jeune fille à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Un vent de tristesse passait sur la maison : Mᵐᵉ de Francade, en sa douce folie, appelait toujours l'absent; le marquis, ce reflet des peines et des joies de l'entourage, semblait désolé de l'aventure de son prédécesseur; la marquise Laure, exagérée en toutes choses, commençait à infliger au nouveau mari le spectacle de ses regrets amoureux pour l'ancien, et une entrevue de quelques minutes avec le comte Jean avait suffi à dissiper l'erreur de douze années! Cette femme qui, jadis, rougissait du nom de « Tracy » était presque orgueilleuse d'avoir appartenu à l'homme qu'elle considérait comme

une victime et un héros; le deuil que la femme du forçat ne voulut pas porter, la légitime du marquis se proposait de s'en revêtir, elle, étrangère, en attendant le bien-aimé; et des idées de divorce hantaient son cerveau, et la nouvelle de l'arrestation du comte lui donna des vapeurs et des migraines!

Les journaux se bornaient à raconter le fait avec la brièveté d'une information. Mme de Méran désirait en apprendre davantage, et, à l'insu d'Henriette, elle écrivit à Sicaire Birbin, le priant de lui narrer tous les détails.

Seule, en son boudoir, elle lisait la réponse du conseiller municipal d'Aubécourt. Le vieux Sicaire lui envoyait un tableau pittoresque et mouvementé du drame : grâce au dévouement de ses fils, dont il s'enorgueillissait, le comte allait franchir la Manche et gagner l'Angleterre, quand le pauvre monsieur avait été vendu par un misérable et appréhendé par les gendarmes... Ah! si Birbin était arrivé plutôt à Aubécourt! Mais voilà! Le maréchal des logis et ses hommes couraient vers la plage, tandis que Birbin et M. Piédeleu revenaient de la gare.

Birbin oubliait de mentionner sa manœuvre. Il avait dit aux gendarmes : « Ne l'arrêtez pas! » Les gendarmes demandaient : « Qui? » Alors, en pleurant, il signala le neveu du bon maître, et les gendarmes se glorifièrent de la découverte.

Triste, mais à l'abri de tout soupçon, le régisseur glissait cette phrase aux pieds de la marquise : « Les Birbin ont fait leur devoir ! »

— Henriette, dit Mme de Méran à sa fille, voici une lettre de Birbin; elle t'apprendra comment ton malheureux père a été livré et arrêté en son pays natal, malgré la belle conduite de Sicaire et de ses fils... A Aubécourt, dans un village où les Tracy répandaient de lourdes aumônes!

Henriette jeta les yeux sur le papier et exhala un cri de victoire. Oui, ces lignes, très droites jusqu'au milieu de la page, et brusquement terminées en zigzags, ces capitales émergeant, çà et là, hors de propos, et mêmes dans le corps des mots, ces phrases pompeuses, fruits de conversations ou de lectures, plagiats mal déguisés et sans orthographe, ces lignes, elle venait de les voir, d'observer leurs pareilles chez le procureur de la République! Oh! plus de doute! L'auteur de la dénonciation anonyme, c'était Birbin, l'ex-valet du grand-oncle, et peut-être son bourreau!

— Un bien brave homme, le vieux Sicaire! fit la marquise.

— Un dénonciateur! un voleur! un assassin! éclata Mlle de Tracy.

— Que dis-tu, Henriette?

Et la noble fille, voyant justifiée son instinctive répugnance contre le médaillé agricole :

— Je dis que mon père ne tardera pas à être vengé!

Elle se hâta de porter la missive à Me Ambroise, et l'avocat reconnut que l'écriture était la même que celle de la dénonciation. Mais fallait-il en déduire la culpabilité de Birbin?

Vauzelet cherchait le mobile du crime. Il admit l'hypothèse d'un vol. Mais alors, comment expliquer que Birbin eût choisi pour l'attentat le jour même où M. Raoul venait de donner à son neveu des titres de rentes au porteur, faute d'une somme d'argent suffisante! Il en arriva à l'hypothèse d'un amour des billets bleus et du métal, chez le vieux gentilhomme, puis à la discrétion de l'oncle, masquant sa générosité au serviteur, et d'hypothèse en hypothèse, l'illustre avocat n'y vit pas plus clair que les juges. Evidemment, Birbin avait acheté des terres, mais Birbin avait des économies, et ceci tuait cela, et rien ne demeurait debout de toutes les formules. Prévenir le parquet? On se heurtait à un obstacle, la prescription acquise.

Edgard s'en mêlait. Père et fils s'accordèrent sur ce point que l'on devait agir directement et faire entendre à Birbin que la prescription de son crime le garait de la justice des hommes, et, à la rigueur, le décider avec l'appât métallique: puis les avocats finirent par invoquer un danger vraisemblable : Birbin aimait l'argent, mais il tenait aussi à la considération, et cette dernière idée lui mettrait, selon le mot d'Eschyle, un bœuf sur la langue.

— Je l'interrogerai, et il répondra! affirmait Henriette. Il répondra!

Me Ambroise se sentit ébranlé :

— Partez donc, mademoiselle, et que votre amour filial vous inspire! Mais, vous ne vous en irez pas seule là-bas; je vous accompagne; je veillerai!

La marquise de Méran ne s'opposait pas au voyage de sa fille, et ce même jour Henriette et Me Vauzelet prirent le train de Normandie.

En arrivant à Aubécourt, Mlle de Tracy obtint de Me Vauzelet qu'il attendrait à l'hôtel de la Gare le résultat de la première entrevue, et elle partit, suivant la route ombreuse où, naguère, elle cheminait, petite fille, saluée et bénie des pauvres, accompagnée de ses servantes, et où, l'autre jour, son père était passé, les menottes aux mains, escorté par les gendarmes! Rien ne lui parut changé; elle retrouva sans hésiter la place triangulaire de l'église et marcha droit à la maison de Birbin.

Presque toujours seule au logis, la vieille Gertrude reçut la visiteuse sur le seuil de la porte, mais si elle avait gardé en son esprit l'image du père, elle ne se douta pas que cette jeune fille de dix-huit ans à l'allure hautaine, à l'œil noir allumé, à la parole brève, était l'enfant exilée de si bonne heure et si loin. Elle imaginait une invitée de la princesse, et elle s'étonna de ne pas la voir en carosse.

— Madame, dit Henriette, je désire parler à Sicaire Birbin.

— Mon mari n'est pas là, mademoiselle.

— Et où est-il?

— Au château d'Aubécourt, chez Mme la princesse Stradowska.

— C'est bien, j'y vais.

— Je puis le faire prévenir, mademoiselle?

— Inutile!

— Alors, si mademoiselle veut bien attendre quelques minutes, je la conduirai moi-même au château; je dois y porter le déjeuner de mon fils Claude qui donne un coup de main à notre aîné, le maréchal, pour ferrer les bêtes de Mme la princesse.

— Je connais le chemin. Merci.

Henriette s'éloigna, et la vieille Gertrude courut chez le père Hylas. Elle avait menti en disant son mari était au château d'Aubécourt; elle ne voulait révéler à personne que Sicaire passait toutes ses journées au cabaret.

Le régisseur se tenait attablé devant une bouteille d'eau-de-vie de grain, et ses pommettes rouges, son regard trouble et sa lèvre inférieure pendante annonçaient l'ivrognerie bestiale. En apercevant sa femme, il eut un geste de colère et, à la nouvelle qu'une dame du château le demandait, il s'essuya la bouche d'un revers de main et déclara qu'il ne monterait pas à Aubécourt sans avoir achevé la quotidienne boisson.

— Eh! vous n'êtes pas jalouse, m'ame Gertrude? fit Hylas, avec un gros rire... A votre place, je le serais!... C'est un rude homme, monsieur le conseiller!

Baptiste et Claude qui ferraient les chevaux, dans les écuries, aperçurent la voyageuse sur l'avenue d'Aubécourt, récemment nommée avenue de la Reine de Suède. Mlle de Tracy montait le perron d'honneur; l'aîné des Birbin arrêta son ouvrage :

— En voilà une raide, par exemple!... Chez la princesse, elle?... Oh!...

— Quoi donc?

— C'est Mlle de Tracy qui vient visiter... l'autre... Je la reconnais... je l'ai vue à l'hôtel de Méran, le jour du prix d'horticulture... Pourquoi vient-elle?

— Probablement, dit Claude, pour s'informer de M. le comte.

— Oui, c'est vrai, fit le maréchal... Mme la princesse a le bras long et elle va aider notre ancienne demoiselle; mais les Tracy ne devraient pas avoir besoin des étrangers... Encore si M. le comte était libre!... Ah! le père! le père, c'est une vilaine besogne qu'il a menée là!... J'en ai la mort dans l'âme!

— Moi, je ne peux pas y croire!

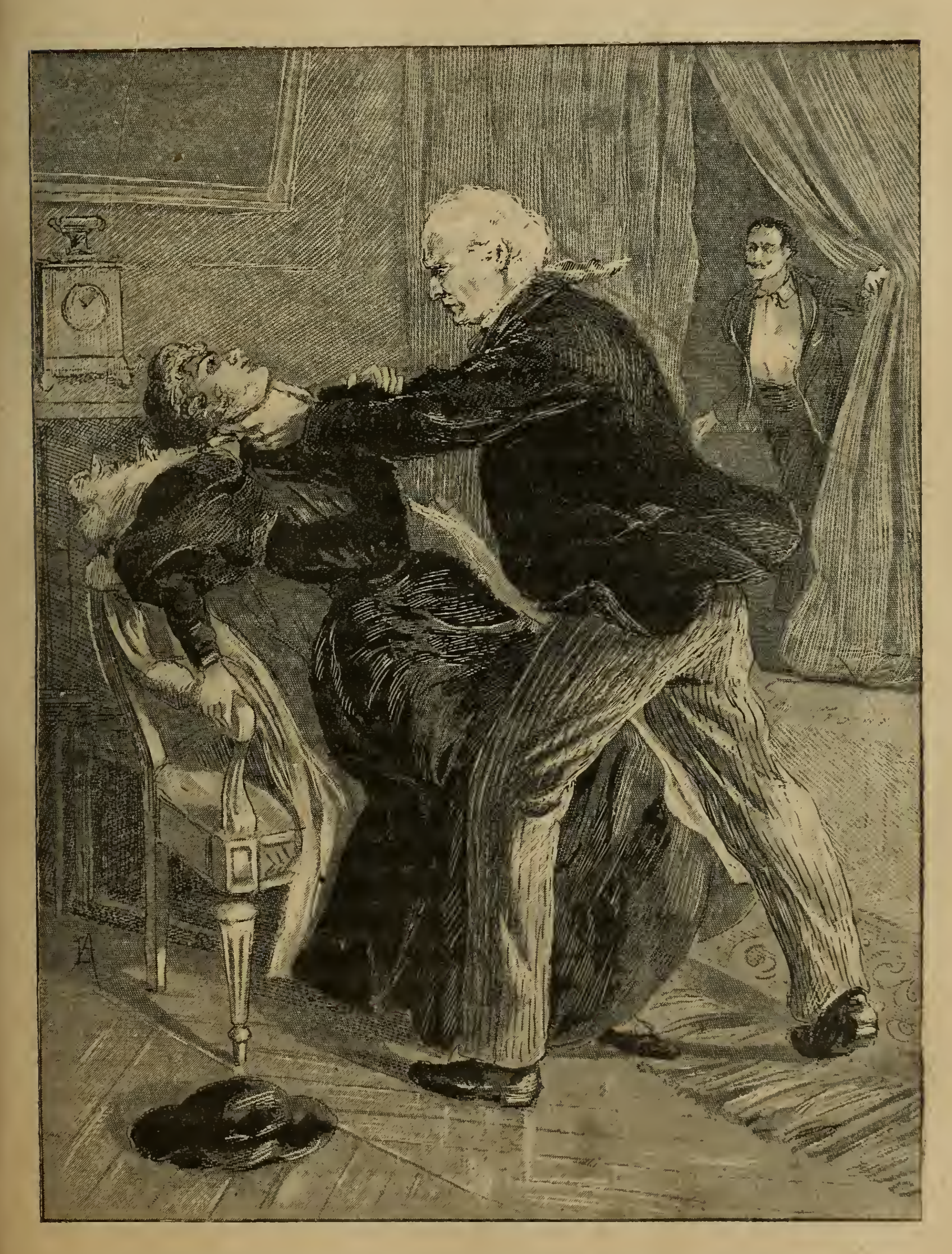
— C'est cependant bien lui, mon pauvre Claude, qui est allé parler à la gendarmerie... C'est lui, quoique les gendarmes ne veuillent rien dire!

Et, les larmes aux yeux, reprenant son marteau :

— Ce n'est pas un honneur pour la famille, ça!

Mlle de Tracy pénétrait chez la châtelaine.

Alexandrine vint à elle, la baisa au front, la fit asseoir maternellement presque sur ses genoux d'aventurière :



Le corps ployé en arrière, la gorge serrée entre les mains formidables, Henriette râlait.

— Que je suis heureuse de vous saluer, mignonne ! Laissez-moi vous embrasser encore, ma belle Henriette ! Oh ! je devine le motif de votre visite... Le triste événement de l'autre jour, n'est-ce pas ? Vous m'en voyez encore toute navrée ! Et mon vieil ami, M. Piédeleu, en est tombé malade ! Il a juré de découvrir le dénonciateur et de le châtier, car cela ne fait de doute pour personne : M. de Tracy a été dénoncé !

— Comme il l'a été à Paris, et je connais le dénonciateur !

— Vous, mademoiselle Henriette?... Ah ! quel dommage que M. Piédeleu soit absent ! Mais, je suis là, prête à vous servir ! Mes gens, ma maison, tout est ici à vos ordres !

— Je ne vous demanderai qu'une chose, madame la princesse..., je vous demanderai la permission de recevoir, seule, le misérable qui a livré mon père, et de l'interroger dans le cabinet de travail où mon grand-oncle, M. le vicomte de Tracy, fut assassiné.

— Que pouvez-vous espérer de cette entrevue ?

Henriette se leva toute droite, et de la voix que devaient avoir les vierges inspirées des temps héroïques :

— La liberté, l'honneur de mon père ! Celui qui n'a pas craint de dénoncer le comte de Tracy, fugitif, d'abord à Paris puis à Aubécourt, est le même homme qui, en ce château, a tué mon grand-oncle ! Le meurtrier, je veux le confondre !

— C'est donc un habitant d'Aubécourt ?

— Madame, c'est votre régisseur, Sicaire Birbin, l'ancien domestique du vicomte !

— Erreur, ma chère enfant ! Birbin est estimé dans le pays ! Un conseiller municipal, voyons?

— Sicaire Barbin est un assassin, madame la princesse ! J'en ai la preuve !... Ce misérable est ici, chez vous ; sa femme me l'a dit .. Je vous en conjure, madame, ordonnez-lui de venir, mais ne me nommez pas... Il n'oserait pas se rendre à mon appel.

— Je n'ai pas vu mon régisseur, depuis plusieurs jours,

— Gertrude m'a menti alors?... Pourquoi ?

A ce moment un domestique vint annoncer à sa maîtresse que Sicaire Birbin, le régisseur du château, demandait à lui parler. La princesse Stradowska, avant de recevoir le visiteur, conduisit Henriette dans l'immense et sombre pièce qui avait été le cabinet de travail de M. Raoul, et dont la châtelaine, au milieu des bouleversements des grand et petit Trianons, respecta le décor.

Froide et résolue, absolument sûre d'elle-même, Henriette venait de s'asseoir dans le fauteuil du grand-oncle et elle attendait. Bien souvent, aux heures de son enfance, elle avait pénétré en cette retraite, et l'impression douloureuse qui la saisit ne diminua en rien sa vaillance de juge. C'était une terrible et décisive

partie qu'elle allait jouer, et de la bataille dépendait, comme elle l'avait dit à la princesse, l'honneur et la liberté du comte Jean de Tracy.

On frappait discrètement à la porte.

Impassible sur son siège, la jeune fille autorisa l'entrée.

Birbin parut, un peu titubant, mais pas assez gris pour ne pas éprouver sa terreur habituelle dans le cabinet du mort, et anxieux de savoir quelle était la personne qui l'appelait.

A la vue de Mlle de Tracy, le rouge de l'ivresse allumant sa figure se changea en une pâleur extraordinaire et tout de même, il grimaçait un sourire :

— Tiens, mademoiselle Henriette! C'est donc vous qui me demandiez à la maison ?

— Oui, c'est moi, avancez ! prononça la fille du comte Jean, avec le plus grand calme,

Le régisseur fit quelques pas en avant :

— Pourquoi ne pas être restée chez moi, mademoiselle Henriette?... J'aurais été si fier de vous recevoir!

— Parce que je tenais à vous interroger dans cette chambre où l'ombre de votre ancien maître plane sur nous! Chez vous, Birbin, vous m'auriez menti: ici, vous me direz la vérité !

— La vérité ? quelle vérité ? balbutia Sicaire. Mademoiselle, que voulez-vous de moi ? Je suis prêt à répondre.

— Sur la dénonciation d'un misérable, mon père, le comte Jean de Tracy a été arrêté,au moment où il allait passer en Angleterre?

— Oui, et mes braves fils se sont dévoués pour favoriser la fuite de M. le comte... Malheureusement, je n'étais pas là..

Henriette s'animait :

— Connaissez-vous le dénonciateur, Birbin ?

— Non, mademoiselle, sans quoi il serait déjà puni ?

— Moi, je le connais !... C'est vous!

Sicaire demeura un instant atterré, sous le regard brillant de la jeune fille ; mais il se remit, moitié fâché, moitié rieur, en bon comédien de la campagne :

— Moi? moi ?... Ah! mademoiselle Henriette plaisante!... Moi,le dénonciateur du comte de Tracy, que j'ai voulu sauver aux assises, que j'aurais protégé, lors de son arrestation, même au péril de ma vie ?... Mademoiselle plaisante!

— C'est vous, je le sais ! Hypocrite, c'est vous aussi qui avez écrit la dénonciation anonyme ! C'est vous, Sicaire Birbin !

L'homme jetait un coup d'œil en dessous vers la porte, avec l'idée de fuir, mais il réfléchit que ce serait se perdre et il aima mieux tenir tête à l'orage :

— On a menti! on m'a calomnié!

— J'ai des preuves!

— Elles sont fausses!... Sicaire n'est pas un dénonciateur!

Alors, se levant, indignée, Mlle de Tracy lui cria :

— Vous êtes un assassin! Vous avez tué, pour le voler, votre bienfaiteur, votre maître! avouez, misérable, avouez! scélérat!... Il faut avouer!

Toutes les fumées de l'alcool montaient au cerveau de l'homme, et dans l'ivresse longtemps contenue, décuplée par la peur, Birbin eut une vision, et Henriette, debout, une main appuyée sur le dossier du fauteuil, lui apparut sous les traits du vicomte Raoul. L'image s'effaçait, mais la colère grandissante avec le retour de la réalité bouleversait l'être humain, lui élargissait la bouche et les yeux, lui donnait la courbure d'un fauve à l'arrêt d'une proie: et l'homme bondit sur Henriette, l'empoigna à la gorge, paralysant les gestes et la voix de ses lourdes mains, des tenailles vivantes qui claquèrent un bruit de fer et d'os avant de saisir et de meurtrir :

— Eh bien, oui, rugit la brute déchaînée, oui, c'est moi qui ai tué le vieux! Je l'ai étranglé avec ces mains qui te tiennent et vont t'étrangler! Ah! tu sais mon secret, et tu crois que je ne t'empêcherai pas de me vendre? Tu te trompes? Tu ne diras rien, car on trouvera ton cadavre comme on a trouvé celui du vicomte, à cette même place, et il y aura autour de ton cou les dix marques bleues et rouges de mes doigts! Je ne l'ai lâché que lorsqu'il a été mort, et je ne te lâcherai que morte!... Ah! je suis un dénonciateur? ah! je suis un voleur? ah! je suis un assassin?... Oui, oui, je suis tout cela, mais tu ne le rediras à personne, et ton père restera au bagne! au bagne! au bagne!

Le corps ployé en arrière, la gorge serrée entre les mains formidables, Henriette râlait; mais tout à coup, et des deux côtés de la pièce, les portes s'ouvrirent, livrant passage à la vieille Gertrude, à ses fils et à la princesse Stradowska.

Baptiste, magnifique de fureur, en tenue de travail, s'élança vers son père, brandissant un marteau, tiré de sa ceinture; il allait frapper, abattre sans pitié la bête fauve, mais Gertrude et Claude lui arrêtèrent le bras.

— Baptiste! Baptiste! suppliait le dragon, c'est notre père!

Sicaire, maintenu par ses fils, se débattait au paroxysme de la rage, pendant que la princesse donnait des soins à Mlle de Tracy.

— Laissez-moi la tuer! laissez-moi l'étrangler, hurlait Birbin. Je veux l'étrangler.

Valets et servantes, accourus au bruit, entendirent les dernières paroles, et Baptiste se disposa à charger l'ivrogne sur ses épaules et à l'emporter comme il l'eût fait d'un bétail.

Mais, de même que dans la plaza, le taureau, meurtri par les picadores et les banderillos, grisé, aveuglé par le rouge des capes, épuisé, sous le sang qui coule, a de brusques réveils et bondit quelquefois contre le matador prêt à l'achever d'un coup d'épée, ainsi Birbin, un moment arrêté, glacé, pétrifié, devant le regard de la prima spada défaillante, avait retrouvé la conscience de la situation.

Alors, la brute, dégrisée, très calme, très maîtresse d'elle-même, glissant des bras qui l'enserraient, vint s'aplatir aux pieds de sa victime :

— Pardonnez-moi, mademoiselle... J'ai eu tort... Je me suis laissé emporter. Je n'y voyais plus... J'étais fou de colère et d'indignation... Aussi pourquoi me calomnier ? pourquoi m'accuser de ce crime abominable ?

Henriette, soutenue par la princesse Alexandrine, lui jeta :

— Vous êtes un assassin !

A cette nouvelle accusation prononcée d'une voix ferme, les doigts de Sicaire eurent encore des crispations bizarres, mais la voix était douce et l'attitude demeurait suppliante :

— Comment, mademoiselle, pouvez-vous m'accuser d'avoir assassiné mon pauvre maître ? Moi ! moi qui aurais tué enfants, femme, amis, avant de faire tomber un cheveu de sa tête ! Vous ignorez donc que pendant plus de trente ans, je l'ai servi avec le dévouement d'un pauvre chien fidèle ? Interrogez le pays, et tout le pays se lèvera pour vous dire que, depuis sa mort, je pleure et que je n'ai pas quitté le deuil

Et tout à coup, se relevant, Sicaire Birbin courut à l'armoire ; il décrocha les vêtements du mort, les baisa et les mit contre sa poitrine :

— Si j'avais tué mon maître, est-ce qu'il me serait possible d'approcher religieusement de mes lèvres et de presser sur mon cœur ces habits que le maître portait encore le jour du crime ? Est-ce que le bon Dieu, en présence d'un tel sacrilège, ne ferait pas descendre la foudre pour m'exterminer ?

Il jouait son rôle avec toute l'habileté et toute la puissance d'un Frédéric ou d'un Irving ; de vraies larmes ruisselaient de ses antiques paupières, de véritables sanglots soulevaient sa carcasse géante, et ses mains d'hercule — les tenailles — esquissaient des gestes de miséricorde, et ses yeux avaient une infinie douceur — la douceur des taureaux odieusement frappés et vaincus, la douceur des chrétiens martyrs, dans l'arène.

Déjà, au fond de la pièce, les domestiques chuchotaient entre eux, accusant M[lle] Henriette de porter un jugement téméraire, et, pendant que Gertrude, Claude et Baptiste se rapprochaient du régisseur pour l'entraîner, la princesse Stradowska, dupe de l'excellent comédien, murmurait :

— Mademoiselle, soyez indulgente ! soyez charitable ! Pardonnez à Sicaire... Il est violent ; mais vous l'accusiez, et ce n'est pas un mauvais homme... De grâce pardonnez-lui ?... Pardonnez ?

Sans répondre, Henriette se dirigea vers la porte de sortie ; et là, se retournant et désignant de son bras étendu l'ancien domestique de son grand-oncle :

— Cet homme, ce monstre est bien l'assassin du vicomte Raoul de Tracy ! Et sa rétractation tardive est la continuation de la comédie infâme qu'il joue depuis plus de dix ans !

— Ce n'est pas vrai. Elle ment! rugit le conseiller municipal d'Aubécourt.

Et s'adressant à sa famille :

— Baptiste! Claude! défendez-moi donc! Gertrude, dis-leur donc que ton mari est un brave homme!

Le silence que gardèrent la femme et les fils de Sicaire fut plus éloquent que n'aurait été le plus terrible des réquisitoires. Gertrude saisit son mari par le bras.

— Allons, Sicaire, viens. Notre place n'est plus ici!

— Pour sûr que non! gronda Baptiste, à l'oreille de son frère.

Tandis que les Birbin s'éloignaient du château, Henriette arrivait éperdue, à l'hôtel de la Gare, où Me Ambroise Vauzelet l'attendait.

L'avocat dut comprendre, à l'attitude de sa jeune amie, que l'héroïne avait échoué dans son aventureuse expédition.

— Eh bien, demanda-t-il inquiet, le gredin a-t-il avoué?

— Oui, mais à moi seule, et il a nié devant la princesse, devant sa famille et les domestiques.

Et comme elle racontait à Me Ambroise l'odieuse tentative de Sicaire, l'avocat gémit, bouleversé dans son amitié paternelle :

— Ma pauvre enfant! Vous voyez combien j'avais raison de vouloir vous accompagner!

— Surpris par l'arrivée subite de la princesse Stradowska, le misérable s'est mis à pleurer, à se lamenter, et il a si bien joué la comédie de l'innocence méconnue, et que c'est moi maintenant qui passe, aux yeux de tous, pour une calomniatrice?

Vauzelet soupira :

— Il est très fort! plus fort que nous! Heureusement que le dernier mot n'est pas dit!

— Que pouvons-nous faire?

— Retournons à Paris, j'ai mon plan; mais auparavant, je veux me trouver face à face avec l'assassin de votre grand-oncle et essayer, pour le confondre, un suprême effort!

— Vous n'obtiendrez rien!

— Si! peut-être! Mais il faut lui laisser la nuit pour recouvrer son sang-froid car c'est une affaire, une affaire d'argent que je désire lui proposer!

Le lendemain matin, après une nuit de délire, le régisseur se réveilla tout seul dans sa chambre, il appela sa femme, ses fils. Personne ne vint à son appel il se leva, parcourut toutes les pièces de sa maison, criant :

— Gertrude! Claude! Baptiste!

Ambroise Vauzelet, qui entrait, lui répondit :

— Votre femme, vos enfants ne viendront pas, Birbin, j'avais besoin de vous parler, seul à seul; je les ai éloignés.

Le régisseur, désormais sûr de lui-même, ricana :

— A cause de l'aventure d'hier soir, pour sûr ? Ce n'était pas la peine de vous déranger, monsieur Vauzelet.

— Vous avez avoué, Birbin ! Mlle Henriette de Tracy a su vous arracher la vérité, et vous vous êtes rétracté ensuite... Cette rétractation, la maintenez-vous ?

— Tiens ! pardine ! Vous voudriez peut être que j'aille crier par-dessus les toits que c'est moi qui ai tué mon pauvre maître ? Mais ce n'est pas vrai ! Entendez-vous bien, maître Vauzelet, ce n'est pas vrai ! Hier, je m'amusais... Hier, j'étais un peu gris... J'étais fou...

Gravement, Vauzelet poursuivit :

— Vous vous rétractez, soit ! Alors, vous allez être arrêté pour tentative d'assassinat sur la personne de Mlle Henriette !

Sicaire avait médité toute la nuit. Rien ne pouvait l'émouvoir, et sa réponse était prête :

— Possible, monsieur l'avocat, possible ! Mais qui m'empêchera de traduire Mlle Henriette en justice pour répondre de sa calomnie envers moi ? Alors, nous verrons bien si le tribunal n'excusera pas un mouvement de vivacité chez un pauvre homme injustement accusé, en public, d'un crime dont il est innocent !

— Vous porteriez plainte contre Mlle Henriette, vous? Oh vous n'auriez pas cette audace, cria Vauzelet, exaspéré.

— Malgré mon respect et ma vénération bien connus pour tous les « Tracy », je le ferai comme je l'ai dit !... Mon honneur avant tout !

— Réfléchissez, Birbin, réfléchissez... Le crime d'autrefois est couvert par la prescription et le meurtrier n'a plus rien à craindre de la justice.

Sicaire ignorait l'article de la loi prescrivant, au bout de dix années, les crimes ressortant de la Cour d'assises, et un éclair de joie, aussitôt disparu, flamba dans ses yeux louches :

— Qu'est-ce que ça peut me faire, à moi, votre prescription ? Que celui qui a tué mon pauvre monsieur en profite, si ce n'est pas son neveu !

Me Ambroise tirait un papier timbré de sa poche et le présentait au régisseur de la princesse Stradowska.

— Voulez-vous signer ceci?

— Qu'est-ce?

— Le procès-verbal de vos aveux.

Birbin se révolta et frappant rudement du poing sur une table qui se trouvait à sa portée, il gronda :

— Eh ! bon Dieu de bon Dieu ! vous y tenez donc bien à ce que ce soit moi qui aie fait le coup au château d'Aubécourt ?... Par bonheur, mes soixante années de probité sont là pour vous démentir !

M. Vauzelet connaissait à merveille son Sicaire et il laissa passer l'indignation de commande :

— Birbin, vous aimez l'argent, vous l'aimez beaucoup.

Les yeux du conseiller municipal s'allumèrent. Cependant Birbin gardait le silence et attendait que Me Ambroise s'expliquât plus clairement. Le visiteur poursuivit :

— Quand vous aurez signé vos aveux et répondu à l'enquête de la justice, Mlle de Tracy non seulement oubliera votre tentative de meurtre, mais elle vous laissera l'argent de vos spoliations.

— Mes spoliations ? Quelles spoliations? Vous allez peut-être m'accuser d'être un voleur, à présent ?

— Je vous le répète, la prescription vous couvre.

En se dressant de toute sa hauteur, Birbin vociféra :

— La prescription couvre les misérables, et je suis un honnête homme, monsieur !

— On vous donnera de l'argent et vous aiderez à l'enquête.

— Une enquête ? Pourquoi faire?

— Pour démontrer l'innocence de M. Jean de Tracy.

Une grande perplexité envahissait Birbin.

L'attrait des sommes volées, désormais acquises, sans compter, l'argent que bien sûr, on lui verserait encore, l'éblouit un instant, mais la réaction fut prompte, il vit tout son édifice de ruses et d'hypocrisies s'écrouler ; il songea à son titre de conseiller municipal, à sa situation de propriétaire, craint et considéré, il porta les yeux sur le vert ruban du Mérite agricole, et, reprenant aussitôt ses allures cauteleuses de paysan madré, il s'abîma en un profond désespoir. Le front entre ses mains, il balbutiait :

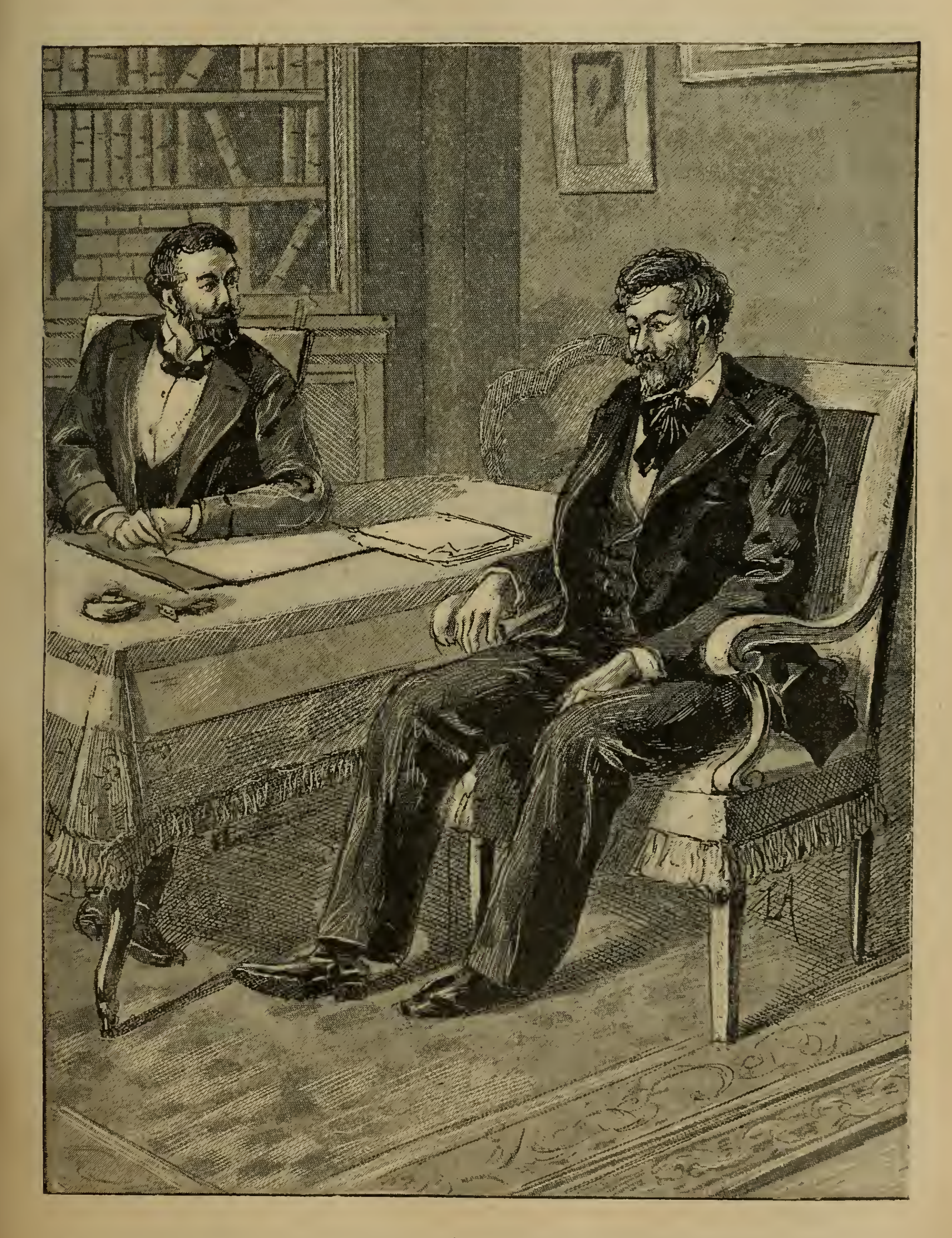
— Voilà le prix de soixante années de probité et d'honneur ! Le voilà ! Poursuivez-moi, monsieur Vauzelet ! Dites que je suis un voleur, un assassin ! Je ne me défendrai même pas ! Faites-moi condamner, faites-moi souffrir ! Vous ne m'arracherez pas une plainte !

Et brusquement, changeant de méthode, la voix aigre et sifflante :

— Vous achetez les témoignages ! On ne m'achète pas ! je ne me vends pas, moi; on n'achète pas Sicaire Birbin, propriétaire, conseiller municipal d'Aubécourt, chevalier du Mérite agricole, lauréat à l'Exposition d'horticulture, 1893, Ville de Paris ! Non, monsieur, non !

Demeuré seul, le Normand but à la santé de la justice française et du barreau parisien, et, le même jour, Me Vauzelet et la douloureuse Henriette revinrent à Paris.

Animé, poussé, exalté par la conviction ardente de la vierge héroïque, plus que jamais certain de l'innocence de M. de Tracy et de la culpabilité du Normand,



Vous vous attendiez à un départ très prochain et je ne m'explique pas l'émotion que je lis sur votre visage.

Me Ambroise se rendit chez M. Cazalis. Il venait demander au procureur de la République de faire mettre à sa disposition un des meilleurs agents de la Préfecture de police.

— Vous avez mille fois raison, approuva le magistrat, car vous n'êtes pas fait pour de telles besognes! A l'astuce de ce misérable, il faut opposer la finesse d'un de nos limiers; j'ai votre homme. Vous connaissez Théodore Dardanne!

— Dardanne? s'écria l'avocat, effrayé. Théodore Dardanne, l'invidu qui a été chargé récemment de découvrir et d'arrêter mon malheureux ami?

— Lui-même, cher maître,

— Vous n'y songez pas, monsieur le procureur?

— Il connaît déjà l'affaire, ce sera beaucoup de temps épargné; de plus, Dardanne est un garçon adroit, intelligent et brave. Si quelqu'un doit réussir, c'est lui! Je vous l'enverrai, ce soir, et il poura se mettre en campagne immédiatement.

Le lendemain de ce jour, Thérèse, la femme de chambre d'Henriette, remit à sa maîtresse une lettre portant le timbre de Rouen.

Mlle de Tracy exhala un cri de joie en reconnaissant l'écriture et courut chez sa mère.

Toutes deux lurent:

« Mon adorée Henriette,

« Viens vite, si tu veux m'embrasser avant mon départ!

« Je dois à un de mes gardiens, un garçon d'Aubécourt que j'ai retrouvé surveillant à la prison, de savoir que, dans deux ou trois jours, le prochain convoi de condamnés quitte Rouen, où j'ai été transporté presque aussitôt après mon arrestation.

« Je t'attends, ma fille chérie, et j'ai besoin de toi pour redoubler et sanctifier mon courage en cette nouvelle épreuve.

« Merci à mon vieil et cher Vauzelet, merci à Edgard, merci à cet excellent baron de La Faye, pour tout ce qu'ils ont fait et font encore pour moi! La tâche était au-dessus des forces humaines, puisque de tels dévouements n'ont pu réussir!

« Mille baisers de ton malheureux père.

« Tracy. »

— Pas un mot! pas un souvenir, balbutia Mme de Méran, désespérée.

Et, résolue:

— Henriette, quand partons-nous?

— Comment, maman... tu veux?

— T'accompagner à Rouen, oui!

— Tu as donc oublié ce que mon père t'a dit, un soir, ici, dans cet hôtel?

— C'est justement parce que je m'en souviens que je désire une explication! Ne cherche pas à m'en détourner ; je vais avec toi à Rouen... C'est mon devoir!

Henriette allait répondre à sa mère, la supplier d'être raisonnable, lui montrer l'inconséquence de sa détermination, lorsque s'avança M. Raphaël de Méran, flamboyant de jeunesse, de bonne humeur et de santé :

— Mesdames, dit-il je viens d'essayer quatre orloffs merveilleux, et, demain, j'aurai l'honneur de vous conduire en mail-coach aux courses d'Auteuil... Des chevaux hors ligne, à éclipser ceux du prince du Bas-Nil et même l'attelage de M. Farabinas!

La marquise répondit sèchement:

— Demain nous ne serons plus à Paris.

— Ah! tant pis ! fit le snob, désappointé. Et, où serez-vous, ma chère?

— En Normandie.

— Il me semblait que M[lle] Henriette en arrivait?

— Elle y retourne, voilà tout!

— Très bien! très bien! A Aubécourt encore?

— Non, à Rouen.

— Et vous partez?

— Demain matin.

— M'autorisez-vous à vous accompagner à la gare?

— Comme il vous plaira.

— Mille grâces!

Et, sans plus s'informer, toujours élégant et aimable, le gentilhomme salua les dames et quitta l'hôtel du boulevard Malesherbes pour se rendre à son club.

V

— Le 43 chez M. le directeur !

Aussitôt, le gardien de service fit jouer le verrou de la cellule et entra chez le prisonnier.

— Ah ! c'est vous, mon bon Lombard. Et que me veut-il M. le directeur ? interrogea le détenu.

— Je n'en sais rien, monsieur le comte. Il y a du nouveau, sans doute, et du bon, j'espère...

— C'est bien, j'y vais.

Le comte Jean se leva péniblement de l'escabeau de bois, qui, avec une planchette clouée à la muraille, un lit de fer, une cruche, une terrine, un gobelet, composaient tout le mobilier de l'étroite pièce à la fenêtre grillagée ; il se leva, pâli, amaigri encore, mais toujours noble et grand, malgré l'uniforme d'infamie qu'il portait — le pantalon et la vareuse d'étoffe sombre, les sabots et le bonnet de laine.

Au moment de sortir, il demanda :

— Et ma lettre, Lombard?

— Je l'ai mise moi-même à la poste, monsieur le comte ; j'y risque ma place, mais j'ai voulu vous éviter d'être lu au greffe.

— Merci, mon ami !

— Pas besoin de me remercier, monsieur le comte. Vous êtes de ceux qui ont toujours payé d'avance les services qu'on peut leur rendre ! Je me souviendrai tant que je vivrai de vos bontés pour ma famille, à Aubécourt. Ça ne s'oublie pas, ces choses-là ! Mon frère et moi nous vous aimons autant que vous aiment les fils Birbin ! Et dire que vous êtes ici avec ce costume ! Faut-il que vous en ayez eu du malheur !

Puis, inquiet, se rapprochant de M. de Tracy :

— Monsieur le comte, n'allez pas dire surtout que vous me connaissez ! On me changerait peut-être, et vous savez... les collègues... ils font leur métier ; ils sont un peu durs, comme moi, du reste, avec les autres. Allons ! venez, monsieur le comte ! Notre directeur n'aime pas à attendre.

Il se planta dans le couloir et rudement, pour donner le change, il cria :

— Eh bien, le 43, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?

Le prisonnier suivit le surveillant, et tous deux s'engagèrent dans un long et triste couloir, bordé de chaque côté par les portes guichetées des cellules. Il y régnait le silence habituel des prisons — le silence des tombeaux — et les gardiens, chaussés d'espadrilles, allaient et venaient, sans que leurs pas fissent plus de bruit que leurs ombres.

Le gardien Lombard dut remettre son prisonnier aux mains d'autres gardiens, et le comte fut introduit dans le cabinet du directeur, M. Violaine, un homme jeune encore, assez distingué et administrativement vêtu de noir.

— Asseyez-vous, monsieur de Tracy, invita le fonctionnaire, en indiquant d'un geste un fauteuil de cuir près de son bureau.

Contrairement à l'usage qui fait de chaque prisonnier « un numéro », Lombard et ses collègues appelaient le gentilhomme « monsieur le comte » ou « monsieur

de Tracy ». Le directeur faisait comme les autres, subjugué, dès le premier jour, par la haute mine du 43.

Deux gardiens en uniforme se tenaient debout à la porte. Violaine les renvoya d'un geste et dit, avec un grand embarras :

— Monsieur de Tracy, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous partez pour l'île de Ré, d'où, comme vous le savez, vous serez dirigé sur la Nouvelle-Calédonie, pour y être jugé.

— Oui, monsieur le directeur, je le sais... Le convoi se met en route dans deux ou trois jours.

— Non, monsieur, pas dans trois jours; dans une heure, et j'ai voulu vous prévenir quelques instants auparavant, afin de vous en éviter la trop brusque surprise.

— Dans une heure, monsieur? vous avez dit : dans une heure? interrogea le comte devenu tout pâle.

— Vous vous attendiez à un départ très prochain, et je ne m'explique pas l'émotion que je lis sur votre visage?

— C'est que ma fille, ma chère Henriette doit arriver à Rouen, d'un moment à l'autre, pour m'embrasser... pour me dire adieu!... et que je ne serai plus là pour la recevoir...

— Oui, oui, je comprends votre douleur. Malheureusement, les ordres arrivés du ministère sont formels!

M. de Tracy pleurait. Le directeur quitta sa place, marcha vers le gentilhomme et dit amicalement :

— Voyons, du courage, monsieur! Les devoirs que m'imposent mes fonctions ne sont pas incompatibles avec l'humanité... Je verrai Mlle de Tracy; je lui parlerai de vous; je tâcherai de la consoler de mon mieux! Tenez, voulez-vous lui écrire? Mettez-vous là à mon bureau, et préparez votre lettre, je la lui remettrai moi-même... Du courage, monsieur, du courage!...

Le père d'Henriette, avec une attitude virile, essuyait ses dernières larmes :

— Du courage? Il m'en faut doublement à moi, car en même temps que la liberté j'espérais reconquérir l'honneur!

Et observant un sourire de doute sur les lèvres de Violaine :

— En effet, c'est étrange d'entendre un forçat évadé parler de son honneur? Il en a cependant le droit et le devoir, quand il subit, comme moi, la peine d'un autre!

M. Violaine reprit un instant sa sévérité professionnelle :

— C'est un ordre d'idées dans lequel je ne veux ni ne puis entrer. Allez, monsieur de Tracy, je vais m'arranger de manière à ce que, pendant le voyage, on agisse humainement, courtoisement avec vous. D'ailleurs, j'ai des instructions précises à cet égard.

— Des instructions?

— Oui, et vous avez dû vous apercevoir, depuis votre arrivée ici, que vous m'avez été recommandé.

— Vous m'avez témoigné beaucoup d'amitié; je ne l'oublierai pas... Mais recommandé... par qui, monsieur le directeur?

— Par M. Léopold de La Faye, ancien secrétaire particulier de mon chef hiérarchique, le Ministre de l'Intérieur, et dont l'influence est très grande à l'Administration pénitentiaire.

— La Faye? Ah! le brave enfant!

— Vous avez aussi un autre protecteur, M. Cazalis, procureur de la République à Paris.

— Je ne le connais pas?

— Mais les avocats, MM. Vauzelet père et fils, le connaissent, et ceux-là sont vos amis!

Les deux hommes se saluèrent, et M. de Tracy, remis aux mains de ses gardiens, fut réintégré dans la cellule qu'il occupait, à la deuxième section.

A la prison de Rouen, on s'occupait du départ des condamnés. Dans la cour intérieure des voitures cellulaires entourées de gendarmes, attendaient que l'heure fût venue de conduire le convoi de forçats à la gare; au greffe, on terminait la levée des écrous; çà et là, quelques prisonniers à mines patibulaires; les menottes aux mains, se tenaient assis sur des banquettes de chêne, avec, devant eux, une rangée de gardes, le revolver au poing; des employés circulaient à travers la cour. A chaque instant, on amenait un nouveau personnage qui prenait place à côté des autres. M. de Tracy vint à son tour et, comme c'était le dernier du dépôt, on procéda immédiatement à l'appel.

Le greffier criait le numéro du prisonnier, et l'homme devait répondre par son nom et ses prénoms qu'on inscrivait au fur et à mesure sur un gros livre.

— 71! psalmodia le greffier en chef.

— Présent! ricana d'une voix éraillée un jeune homme, presque un enfant, gavroche hideux, au front bombé sous une chevelure noire plantée très bas, à la peau terreuse, au regard fuyant et sournois, à la bouche pincée en un rictus de satyre.

— Votre nom?

— Bath-au-Pieu.

— Ce n'est pas votre nom, ça, c'est votre sobriquet; vous avez été condamné sous le nom d'Eugène Lafeuille.

— Alors, puisque vous le savez, à quoi que ça sert de me le demander? Ah! malheur!

— Vous avez été condamné à vingt ans de travaux forcés pour vol, suivi de tentative d'assassinat.

— Une erreur de jeunesse, l'erreur de Bath-au-Pieu...

— Je vous conseille de vous bien tenir en route, ou vous savez, gare les fers! Votre conduite ici a été déplorable!

— Déplorable? Peut-on dire! Et pourquoi ça déplorable? Est-ce parce que, dans un moment de vivacité, j'ai flanqué ma cruche à la figure de cette gourde de Lombard? En v'là-t'y pas des cérémonies!

— Assez!

— J'ai une réclamation à faire... C'est mon droit!

— Parlez!

— Je demande à voyager en sleeping-car.

Il y eut une explosion de rires, et le greffier en chef cria :

— 218!

Un gros homme s'était dressé tout d'une pièce, présentant un large visage, orné d'un double menton, sous des chevaux blancs, réglementairement coupés en brosse.

— Votre nom?

— Barentin, Hippolyte, saltimbanque honoraire et breveté de S. M. la reine de Madagascar... et autres têtes couronnées! glapit le forçat, qui récitait son habituel boniment.

Et, présentant ses énormes bras dont les poignets étaient entravés par les menottes :

— Tenez! regardez! examinez! C'est pas de la chair, ça! c'est du bronze!

— Silence! gronda un surveillant.

Le greffier reprit :

— La Cour d'assises de Rouen vous a condamné aux travaux forcés à perpétuité pour crime d'assassinat sur la personne de votre maîtresse.

— Faut faire la part des choses! Tenez, mon greffier, vous êtes un homme juste, je vas vous conter l'histoire par le menu.

— C'est inutile! Avez-vous des réclamations à formuler?

— Je vous crois... D'abord, je demande mes médailles qu'on m'a enlevées; ensuite, je demande ma liberté sous caution! Le temps d'écrire à mon banquier et ça y est! En avant, la batterie!

Avec sa bouche, le saltimbanque imitait les bruits du cornet à piston et de la grosse caisse, tout le vacarme d'un orchestre, et ce fut encore une hilarité générale, sur les bancs des détenus.

Presque tous les condamnés avaient de bizarres tatouages : le saltimbanque portait, sur les deux bras, des dessins d'épées et de sabres; de bouteilles et de verres; le jeune Bath-au-Pieu s'enorgueillissait d'un cœur traversé par un poignard; un autre, d'une tète de femme; celui-ci, de cornes de bœuf; celui-là, d'un bouquet de roses, et d'autres, de mots obscènes, — autant de numéros

futurs pour le « Musée criminel » que le professeur Lacassagne vient d'instituer à Lyon et qui est l'une des curiosités scientifiques de France.

Au moment où l'on passait à l'interrogatoire d'un troisième forçat, un gardien pénétra dans le greffe et remit une carte de visite au chef.

Le greffier lut :

Pierre Combault.

Capitaine en retraite.

— Eh bien quoi ? Que veut-il, ce monsieur ? Vous savez bien, Mathias, que je ne dois pas être dérangé, surtout aujourd'hui, pendant le service.

— Le capitaine désire parler à M. le directeur.

— Il ne reçoit que le matin.

— De la part du Ministère de l'Intérieur et de la Sûreté générale.

— Alors c'est différent. Introduisez cet officier auprès de M. Violaine.

Quelques minutes plus tard, le capitaine Combault entra dans le cabinet du directeur. C'était un gaillard, d'une quarantaine d'années, moustachu de roux, à la peau hâlée par les soleils lointains, très correct en sa redingote bourgeoise, fleurie du ruban de la Légion d'honneur, et qui tirait un peu la jambe gauche blessée.

Après les politesses d'usage, Violaine demanda ;

— Vous m'êtes envoyé par la Sûreté, monsieur, à ce qu'on vient de me dire ?

— Et je suis porteur d'une dépêche qui doit vous être remise en mains propres.

M. Violaine ouvrit le pli cacheté que lui présentait l'officier, et observa :

— C'est l'ordre de surseoir au départ du comte de Tracy ! Vous arrivez à temps, capitaine ! J'en suis enchanté et je vais annoncer immédiatement la bonne nouvelle à mon prisonnier.

Il donna l'ordre à un gardien de lui amener le 43, et se tournant vers l'envoyé :

— Au moins, le prisonnier aura la joie d'embrasser sa fille, avant de partir !

— Oh ! oh ! partir ? Ça n'est pas prouvé !

— Dans trois mois, il faudra cependant qu'il s'y résigne.

— Avant le prochain convoi, il est probable que M. le comte de Tracy sera depuis longtemps en liberté.

— Qui dit cela ?

— Moi, Combault.

— Cher monsieur, on ne s'évade pas aussi facilement de notre prison que de la Nouvelle-Calédonie.

— Je le sais, monsieur le directeur, mais les portes de votre prison ne résis-



Un des Jules César portait à plusieurs endroits des marques blanches.

tent pas à un ordre de liberté, et cet ordre viendra, car le comte Jean est aussi innocent que vous et moi du crime dont il subit le châtiment.

— En êtes-vous bien sûr, capitaine ?

— Oui.

— Il est bien difficile d'établir une innocence après douze ans.

— C'est une question d'art, monsieur ! L'illustre Cuvier, avec un simple fragment d'os, n'a-il pas reconstitué des animaux disparus depuis des milliers d'années ? Est-ce que nos savants, à l'aide du moindre indice, d'une pierre, d'un tronçon de colonne, d'une inscription même, n'arrivent pas, tous les jours, à restituer l'existence des villes mortes ?

— Oui, mais il faudrait un policier génial !

— Ou un capitaine en retraite.

— Vous ?

— Mon Dieu ! oui, moi... Je m'ennuie et je cherche à tuer le temps ?

— Capitaine, ce n'est pas sur les champs de bataille que l'on apprend le métier de...

— Mouchard ? Oh ! dites le mot, monsieur le directeur, il ne m'offense pas le moins du monde ! On peut toujours essayer, n'est-ce pas ?

— Certes ! mais je crains bien que vous n'évitiez pas à ce pauvre comte un nouveau voyage en Calédonie.

— *Chi lo sa !*

Un gardien amenait M. de Tracy.

— Vous me voyez heureux, annonça le directeur, de vous apprendre que vous ne faites pas partie du convoi.

Et montrant l'officier :

— Monsieur arrive de Paris pour m'apporter un ordre de sursis à votre départ.

L'officier s'inclina :

— Pierre Combault, capitaine en retraite.

— C'est la première fois que j'entends prononcer votre nom, monsieur, dit le 43.

— Je suis un ami de MM. de La Faye et Vauzelet, et, par conséquent, le vôtre ; de plus, j'ai l'honneur d'être connu de Mlle Henriette de Tracy, votre noble et courageuse enfant.

— Alors, monsieur, soyez le bienvenu.

Pierre Combault manifestait le désir de causer un instant seul à seul avec M. de Tracy, et comme Violaine lui faisait observer que les règlements s'opposaient à une telle entrevue, il mit sous les yeux du directeur une nouvelle feuille administrative, en ajoutant dans un sourire d'homme du monde :

— C'est le jeu des « Petits Papiers » !

Violaine disparu, l'officier attaqua :

— Monsieur le comte, le sursis de départ que vous devez aux sollicitations du baron Léopold de La Faye n'est que le prélude, je l'espère, d'un grand bonheur pour vous ; je ne voudrais pas vous bercer d'une espérance illusoire, mais j'ai lieu de penser qu'une liberté définitive suivra de près la faveur qui vous est accordée aujourd'hui..

Le père d'Henriette eut une révolte hautaine :

— Ma grâce ?... Mes amis savent bien pourtant que je ne saurais l'accepter. Ce n'est pas une grâce que je demande, mais une réhabilitation !

— Nous l'entendons bien ainsi !

— Et... vous espérez...?

— Je fais mieux qu'espérer, monsieur le comte, j'ai la certitude de triompher maintenant que nous avons l'œil sur l'individu qui devrait être ici, à votre place.

— Vous connaissez l'assassin ?

— Oui, mais il nous reste une tâche difficile. L'homme que nous soupçonnons à bon droit est posé, honoré, respecté dans son pays, et pour le saisir — permettez-moi cette comparaison classique — nous devons non pas jeter l'épervier, mais tendre les tramails, aux deux bouts de la rivière obscure et clapoter dans les eaux ! Toutes les preuves matérielles nous manquent, et nous les trouverons ! Ah ! c'est un rusé coquin, c'est une fine anguille que le meurtrier de l'ancien propriétaire du château d'Aubécourt !

— Est-ce que je le connais?

— Parfaitement ! C'est l'ancien domestique du vicomte Raoul.

Le 43 eut un haut-le-corps :

— Sicaire Birbin ? Impossible !

— C'est cependant bien lui ! Veuillez, monsieur le comte, rappeler vos souvenirs et répondre aux questions que je vais avoir l'honneur de vous adresser.

— Qui êtes-vous donc, monsieur? fit le gentilhomme, très intrigué par la mission hardie de ce capitaine,

— Pour tout le monde, Pierre Combault, officier en retraite, mais pour vous monsieur le comte, je suis Théodore Dardanne, inspecteur principal à la Préfecture de police, et je viens vous servir.

— Me servir? vous? Oh ! non ! riposta le 43, se souvenant que c'était ce Dardanne qui avait été chargé à Paris de le traquer comme une bête fauve. Dites plutôt que vous êtes venu pour quelque besogne policière contre moi !

— Non, pas contre vous, car s'il en était ainsi, je serais resté le capitaine Pierre et je n'aurais pas commis la lourde bêtise de vous révéler mon véritable nom ! En vous traquant à Paris, j'exerçais mon métier, je l'exerce encore aujourd'hui, en venant de la part de mes chefs et de vos amis, démasquer Birbin et travailler à votre liberté !

Le gentilhomme vit que le policier ne mentait pas ; il le vit aux étincelles de son regard :

— Interrogez, je suis prêt.

Dardanne tira de sa poche un carnet et un crayon, et se disposa à prendre des notes :

— La nuit du crime, à quelle heures êtes-vous arrivé au château d'Aubécourt?

— A onze heures du soir.

— Combien de temps êtes-vous resté auprès de monsieur votre oncle?

— Trois quarts d'heure environ.

— Ce qui fait que quand vous avez quitté le château, il était minuit moins un quart?

— Absolument.

— Plusieurs témoins ont cependant affirmé vous avoir vu sortir à l'aube.

— Ils se sont trompés.

— Non, ils ont menti ! Vous êtes sorti seul de chez le vicomte Raoul?

— Birbin m'accompagnait.

— Jusqu'où est-il allé avec vous?

— Jusqu'à la grille du parc, afin de me l'ouvrir et de la refermer derrière moi.

— On n'a donc pas dit cela à l'audience?

— Si, Birbin, lui-même, à la demande de mon avocat, mais il l'a dit de telle façon que les jurés et les juges ont cru qu'il mentait pour me créer un alibi et sauver le neveu de son maître,

— Il est très fort, Birbin ! Je l'admire ! Je voudrais le faire encadrer !... Je l'adore, ce Birbin !... Quand il se lève, il n'habille pas un marmot !... Et combien faut-il de temps pour se rendre du château à la grille du parc?

— Vingt minutes.

— Alors on peut affirmer que le brave Sicaire Birbin, tant pour aller que pour revenir, est resté quarante minutes absent?

— Oui.

— Parfait ! Donc, pendant ces quarante minutes, le vicomte Raoul a eu le temps de recevoir quelqu'un et de parler à ce quelqu'un ?

— C'est inadmissible !

— Tout est admissible, et ce détail a une grande valeur. Si nous pouvons prouver que M. Raoul a parlé à quelqu'un, pendant l'absence de Birbin qui était avec vous, il est hors de doute que monsieur votre oncle était vivant après votre départ et que, par conséquent, ce n'est pas vous qui l'avez tué ! C'est l'enfance de l'art ! Un bébé de quatre ans dirait ça à la nounou, et Sicaire n'est pas un bébé. Il a plus de quatre ans, et il peut sortir sans sa gouvernante !... Ne vous étonnez

pas, monsieur, de mes mauvaises plaisanteries ; je ne travaille jamais aussi bien que lorsque je m'amuse, en dévidant l'écheveau... Outre Birbin et sa femme, combien y avait-il de domestiques à Aubécourt?

Le gentilhomme, après une réflexion, énuméra le personnel du château :

— Six : le jardinier, sa femme, le cocher, un garçon d'écurie, un petit groom que mon oncle aimait beaucoup et qui remplaçait Sicaire au besoin dans ses fonctions de valet de chambre et une vieille servante qui faisait sa cuisine.

— Où couchaient tous ces gens-là ?

— Le jardinier et sa femme logeaient au fond du parc, dans le petit pavillon.

— Le cocher?

— Au-dessus des écuries avec le garçon.

— Le groom ?

— Au château, ainsi que Birbin, sa femme et la vieille cuisinière.

— Il s'appelait, le groom?

— Jacques Désémery.

— Et la vieille?

— Catherine... Je n'ai jamais su son nom de famille.

— Quel âge avait le groom, à cette époque?

— Quinze ou seize ans.

— Son caractère ?

— Doux. Jacques était très timide; au moindre reproche, il tremblait, se désolait et avec cela, en toutes circonstances, peureux comme un lièvre...

— Le témoignage de ce levreau craintif vous a été on ne peut plus défavorable à l'audience; il est un de ceux qui ont prétendu vous avoir vu sortir à l'aube du château?

— Oui, et sa déposition m'a stupéfié.

— Vous ne lui aviez pourtant jamais rien fait, à ce garçon, qui pût l'indisposer contre vous?

— Rien, que du bien. Il a cependant déclaré, ce qui était faux, que non seulement il m'avait vu sortir à la pointe du jour, mais que, la nuit, il avait entendu une grande dispute entre mon oncle et moi.

— Parbleu! voilà qui est clair!

— Est-ce que vous soupçonneriez Jacques?

— Oh! non ! C'est Birbin qui a fait le coup, mais Jacques Désémery avait de graves raisons pour se taire ou mentir; quant à la vieille servante, à l'audience, elle n'a voulu répondre ni au président, ni à l'avocat général, ni à M. Vauzelet. Encore une qui savait quelque chose et qui avait également ses raisons pour jouer un rôle de mutisme et d'imbécillité!... Maintenant, pouvez-vous me dire où le vicomte Raoul plaçait son argent?

— A la banque de Rouen et à la Société générale.

— Je m'explique mal... Je voudrais savoir où monsieur votre oncle serrait l'argent qu'il gardait chez lui ?

— Dans une caisse de fer, placée entre les deux fenêtres de son cabinet de travail.

— C'est là qu'il a pris les titres pour vous les remettre?

— Oui.

— A l'ouverture de la caisse, vous êtes-vous aperçu qu'il y eût d'autre argent ?

— Une vingtaine de mille francs en or qu'on m'a accusé aussi d'avoir volés.

— Pas autre chose ?

— Des objets insignifiants.

— Il n'y a rien d'insignifiant; veuillez, monsieur le comte, me nommer ces objets ?

— Des armes sans grande valeur, entre autres un revolver américain, rapporté du Mexique par un ami de mon oncle, puis des tabatières, des bonbonnières en or, en vermeil ou argent, des bibelots du Japon, un médailler.

— Avec ses médailles?

— Oui, mon pauvre oncle se croyait un numismate distingué, et il avait ramassé un peu partout des pièces et des médailles qu'il s'imaginait être très précieuses et qui, en réalité, ne valaient presque rien, sauf une, en or, qui lui avait été donnée par la mère de ma femme, Mme de Francade...

— Grecque, romaine, gauloise, la médaille ?

— Romaine. Un Jules César, assez bien conservé. Cette pièce avait été, autrefois, montée en broche, et ma belle-mère l'avait enlevée de son cercle d'or pour la remplacer par une miniature de sa fille enfant.

— Toutes ces médailles étaient bien dans la caisse, lorsque le vicomte Raoul l'a ouverte ?

— Elles se trouvaient, à gauche, dans le second compartiment ; je crois les voir encore !

— Et le jour de la descente de justice ?

— Les médailles avaient disparu, mais ni moi ni le parquet n'avons ajouté d'importance à ce fait, sachant la valeur modeste des objets. On a constaté seulement la disparition des titres et de l'argent.

Dardanne leva les bras :

— O police!... ô magistrature!... ô mes mies!... Comme vous fûtes naïves, et comme Birbin vous a roulées !... Birbin, c'est un horloger, un bijoutier, un orfèvre du crime ! Birbin, il ferait une montre avec une pomme de terre!... Cela me suffit, monsieur le comte, et, semblable à l'empereur Titus, je puis me vanter de ne pas avoir perdu ma journée !... Ah ! Birbin ! Birbin ! C'est un criminel de grande marque, un criminel de musée, un criminel de génie ! Mon-

sieur votre oncle, qui est mort, sait peut-être le mot que l'illustre Alcofribas demandait à la dive bouteille, le « dernier mot de toutes choses » mais, à coup sûr, il ignore le dernier mot de Birbin !... Je le trouverai, moi !

Avant de s'éloigner, le policier pria M. de Tracy de dire à sa fille de rechercher parmi les anciens bijoux de Mme de Francade la broche au portrait et de l'envoyer à l'adresse du capitaine Pierre Combault. poste restante à Aubécourt.

Dans la cour intérieure, les forçats, menottes aux mains défilaient, en ricanant et s'engouffraient un à un dans les voitures cellulaires qui, aussitôt pleines, partaient au grand trot, escortées de gendarmes à cheval, le sabre au clair; les uns riaient, d'autres chantaient des refrains obscènes pour faire rire les camarades. Il y avait là des vieillards, des hommes mûrs, des gavroches, et pas un d'eux ne paraissait avoir conscience de son ignominie. Tous les visages indiquaient une joie bestiale, une forfanterie d'autant plus grande que le crime était plus odieux et la condamnation plus sévère.

Lâche et tremblant, tant que la mort plane sur sa tête, le forçat, condamné à la déportation, inaugure un système de vantardise et de cynisme; le bagne est pour lui l'apothéose de sa gloire, et la Nouvelle-Calédonie lui apparaît comme un oasis où il va se reposer de ses travaux sanglants, comme un délicieux Eden où il jouira de la considération de ses pairs; il sait bien que cette considération s'augmente en raison directe des crimes, et que, là-bas, le condamné à mort, commué, devient roi; avec autour de lui une féodalité dont les « perpétuités » sont les hauts barons et les « vingt ans », tout le reste, c'est le fretin — et les voleurs, les faussaires, les banqueroutiers, la masse des grands criminels les dédaigne.

Aussi, lorsque le père Barentin, le saltimbanque, meurtrier de sa Dulcinée, le virtuose du couteau, se présenta sur le marchepied de la voiture cellulaire, on l'acclama, et ce Pontife esquissa de ses mains liées un geste pour bénir les camarades, le geste d'un empereur qui marche vers le couronnement.

Dardanne rôdait à travers la ville, et l'idée de la petite médaille d'or éveillait toute sa psychologie. Birbin, se disait-il, a dû vendre le César compromettant, ou l'enterrer ou le noyer; admettons la vente, et cherchons! Si je découvre la monnaie, je lui mettrai une ficelle, et à mes yeux et à ma pensée, la ficelle deviendra le fil d'Ariane !

Après d'inutiles interviews chez tous les changeurs de Rouen, dont pas un ne possédait des pièces d'or à l'effigie de Jules César, Dardanne explora les magasins de curiosités.

Rue Beauvoisine, un vieillard à barbiche blanche et au nez busqué, présenta au policier un lot de médailles romaines.

— Monsieur est numismate ?

— Enragé !

— Ça se voit! Monsieur a le coup d'œil!

— J'ai le coup d'œil, mais vous n'avez pas de Jules César!

— Non, mais voici un Caligula, un Tibère, un Trajan...

— Moi, je ne voyage que pour les Jules César!

— Vous le regretterez, monsieur... Excepté au Musée, vous ne verrez pas une collection aussi merveilleuse...

Le policier l'interrompit :

— Alors, vous dites qu'au musée, je trouverai des collections intéressantes?

— Oui, monsieur, et il y a des Jules César, mais ils ne sont pas à vendre!

Théodore se rendit au Musée et, en déclarant sa qualité et l'objet de sa visite, il obtint l'autorisation d'examiner les pièces d'or de près ; on lui fournit même une loupe pour lui faciliter ses recherches,

Un des Jules César portait à plusieurs endroits des marques blanches, imperceptibles à l'œil nu, mais absolument visibles dans le grossissement de la lentille. On ne pouvait en douter, cette médaille avait été sertie autrefois dans un cadre de métal, et les taches provenaient de l'armature.

L'inspecteur principal fit appeler le conservateur du Musée et lui dit :

— Je désirerais savoir, monsieur, où et comment le Musée de Rouen s'est procuré ce beau Jules César?

— La réponse est facile. Tous nos achats sont catalogués sur un livre *ad hoc*, avec des numéros d'ordre; mais pour cette médaille, je n'ai nul besoin de consulter nos archives, c'est moi qui en ai fait l'acquisition.

— A quelqu'un du pays probablement?

— Non, monsieur, j'ai acheté cette médaille à Paris,

— A Paris? Vous en êtes sûr?

— Parfaitement... chez un marchand du quai Malaquais avec lequel, aussi bien pour mon propre compte que pour celui du Musée municipal, je suis en relations d'affaires.

— Vous le nommez?

— Thrempil.

— Quai Malaquais?

— Près de l'Institut.

— Et à quelle époque avez-vous acheté cette médaille?

— Le 20 février dernier, et ce qui fixe ma mémoire, c'est que j'ai été appelé ce jour-là, à Paris, aux Beaux-Arts, pour prendre possession d'un tableau donné à notre Musée par l'Etat.

— Monsieur le conservateur, je vous remercie et je vous prie de me laisser emporter ce Jules César?

— Non, monsieur!



Ils s'embrassaient, pleuraient tous deux sans rien dire.

— Je vous ai énoncé ma qualité d'inspecteur principal et l'objet de ma mission... Vous refusez ?

— Absolument !

— Monsieur, vous êtes conservateur mais vous « conservez » hors de propos, et je vais requérir.

Grâce à l'intervention des magistrats, le policier fut nanti du Jules César ; il expédia la dépêche suivante en chiffres au chef de la Sûreté à Paris :

« *S'informer immédiatement de qui nommé Thrempil, marchand, quai Malaquais, tient médaille or Jules César vendue Musée Rouen,* 20 *février dernier. Attends réponse urgente.*

« *Rouen. Hôtel des Trois-Maures.*

« Capitaine Combault. »

Vers le soir, après des heures de flânerie, comme Dardanne arrivait à l'hôtel des Trois-Maures, l'omnibus du chemin de fer s'arrêtait à la porte de l'établissement, et parmi les voyageurs mettant pied à terre, le policier reconnut Mme de Méran et Mlle Henriette de Tracy. Il passa à côté d'elles, leva son chapeau, et la jeune fille, étonnée, baissa la tête, ne se doutant pas que cet homme à tournure d'officier venait, il y a quelques mois, de lui apparaître, au naturel, à la cité des Fleurs, et sous le travestissement d'un employé, gare Saint-Lazare.

— Jolie ! adorable ! vaillante ! songeait Dardanne. Je lui rendrai son papa à cette enfant-là, à cette noble créature que l'immonde Piédeleu osa afficher sous le pseudonyme de « Mademoiselle de T*** » ; je lui rendrai son papa, ou je serai plus bête que l'animal aux longues oreilles dont le nom rime avec le mien !

Il introduisait la clef dans la serrure de sa chambre. Un garçon l'appela du bas de l'escalier :

— Monsieur le capitaine, une dépêche pour vous.

— Eh bien, montez !

Aux lueurs de la bougie que le garçon tenait à la main, le policier lut ce télégramme :

« *Rouen, de Paris.*

« *Capitaine Combault, hôtel des Trois-Maures.*

« *Médaille achetée par Thrempil à un nommé Denis Martin, à Paris. Tous les papiers en règle. Rien de suspect.* »

Dardanne crut avoir suivi une fausse piste; il ne le fit pas voir et demanda :

— A quelle heure, demain, le train pour Dieppe ?

— Six heures trente.

— Vous me réveillerez, je pars.

— Oui, monsieur le capitaine, je vais vous noter à l'ardoise.

Pendant que Dardanne se livrait aux hypothèses, aux inductions et aux déductions, à tous les systèmes divinatoires en son mécanisme cérébral, des mieux organisés, avec, pour moteurs, la raison d'un philosophe et le savoir d'un algébriste, et comme soupapes les bouffonneries d'un clown, Henriette et sa mère prenaient possession de leur appartement. La jeune fille savait, par Vauzelet, qu'un sursis était accordé à son père et qu'une nouvelle campagne s'engageait en faveur du détenu.

Elle ne dormit pas, et toute sa nuit elle la passa à lire une œuvre récente : *Les Emmurés*, où Lucien Descaves a si lumineusement observé et si magnifiquement décrit l'état physique et moral des aveugles, et des comparaisons naquirent entre les malheureux aveugles, victimes des accidents ou des imperfections de la nature, et celui que l'injustice des hommes privait de la lumière, de l'honneur et de la liberté.

A onze heures du matin, la mère et la fille entraient au greffe de la prison et accomplissaient les formalités habituelles pour la visite des condamnés.

Un gardien sortit et cria :

— Le 43 au parloir de faveur !

Et d'autres voix répétèrent dans les profondeurs silencieuses, avec des intonations de sentinelles en vedette :

— Le 43 au parloir de faveur !

« Le 43 » ! Ce numéro de honte par lequel on désignait le loyal gentilhomme, son père, le chef des armes de sa glorieuse maison, vibra autour d'Henriette, et elle, si brave, quand les doigts de Birbin mordaient et tenaillaient ses chairs virginales, elle tressaillit à la clameur d'insulte, comme si on l'eût déshabillée et flagellée sur la place publique.

Bientôt, Lombard vint parler à l'oreille du greffier en chef, et celui-ci s'adressa aux visiteuses :

— M. de Tracy attend sa fille au parloir, mais il se refuse à recevoir Mme la marquise de Méran.

— Repoussée?... Moi?... Par lui?... Par un condamné?... Mais c'est impossible ce que vous me dites là, monsieur? gémit la mère d'Henriette.

— Je n'y puis rien, madame. Le détenu Tracy use de son droit. Si vous voulez attendre ici que mademoiselle votre fille ait terminé sa visite, vous le pouvez.

La marquise Laure, encore plus honteuse que désolée, s'affala sur une chaise et elle dit à Henriette :

— Va! va! ma chérie, et fais-lui entendre combien il est injuste, combien il est cruel!

Au parloir de faveur, pièce sombre et nue aux lucarnes grillées comme celles d'un cachot, Henriette trouva son père qui l'attendait, et, dans l'exaltation de son filial amour, elle le vit plus grand, plus noble encore, sous la veste de laine brune, qu'il ne l'avait jamais été, revêtu de ses habits de gentilhomme.

Ils s'embrassaient, pleuraient tous deux, sans rien dire ; puis, l'émotion calmée, ce furent des paroles douces, des rêves de bonheur. Henriette garda le silence sur la tentative criminelle du régisseur d'Aubécourt, et le gentilhomme se contenta d'affirmer qu'il ne pouvait, ni ne devait recevoir Mme de Méran, la femme d'un autre, et pour lui, une étrangère, — une morte.

Ensuite, ils parlèrent de Dardanne, de ce policier que les Vauzelet et le baron de La Faye avaient gagné à leur cause, et dont le génie, désormais bienfaisant assurait le triomphe.

Ce même jour, la marquise voulut rentrer à Paris et emmener sa fille ; mais la grande demoiselle refusa de la suivre, et elle demeura à Rouen, pour voir son père, chaque jour, prête à toutes les bontés, à tous les sacrifices, à tous les héroïsmes, à toutes les grandeurs.

Et, un soir, humiliée, abattue, angoissée, torturée, vaincue par le problème, voyant son œuvre s'évanouir, sa logique chanceler, son âme défaillir et les ombres humaines dominer les clartés divines, Henriette, dans la cour de cette prison, eut une sueur de sang, comme le Christ au jardin des Oliviers.

VI

Si pour tous les hommes, la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, pour le paysan, la crainte de l'interrogatoire est le commencement de la paralysie de la langue. Chez lui, une citation à comparaître en justice, même comme simple témoin, prend les proportions d'un malheur domestique, et dès qu'une enquête criminelle est ouverte, que le brigadier de gendarmerie explore les maisons ou que le parquet opère une descente judiciaire, les campagnards

deviennent muets. Dans les villages, que de délits ignorés, que de crimes impunis, grâce à la complicité de ceux qui, d'un mot, pourraient faire la lumière !

A l'encontre de Panurge qui avait tout vu, tout su, tout prévu, personne ne sait rien, n'a rien vu, rien entendu !

De cette complicité morale naît une sorte de pacte tacite entre le malfaiteur et les habitants du pays : le braconnier, le maraudeur ou le contrebandier, on le protège ouvertement, et l'assassin, on le redoute, et devant lui, on passe, chapeau bas.

C'est dans ces conditions étranges, dans cette atmosphère de prudence et de lâcheté que, depuis plus de dix ans, Sicaire Birbin vivait à Aubécourt : tout le monde le soupçonnait, bien des gens l'accusaient entre eux de la mort de M. Raoul, et cependant, on avait laissé arrêter et condamner M. Jean de Tracy.

Après sa tentative d'assassinat sur la personne de l'accusatrice, le régisseur tint tête à la médisance; il fréquenta plus assidûment encore le cabaret d'Hylas et les autres bouchons du village, racontant, à sa manière, la scène du château d'Aubécourt, se glorifiant presque de la façon dont il avait, disait-il, défendu son honneur. Lui présent, on se taisait ou bien on l'exaltait; mais, Sicaire disparu, le crime d'autrefois revenait à toutes les mémoires, et les langues, immobiles devant les gendarmes, secouaient la paralysie craintive.

Ce jour-là, au repos de midi, quelques habitués causaient et fumaient chez Hylas, en buvant du cidre. Le père Dupré, un vieillard maigre et édenté, maraîcher à l'autre bout du village, observa ;

— On ne voit plus ni Claude ni Baptiste !

Un autre répondit :

— Ils ont peur qu'on ne leur parle de l'affaire qui s'est passée au château ! Ce n'est pas à l'honneur d'une famille, ces choses-là !... Ce matin, j'ai rencontré le dragon qui sortait de la gendarmerie... Je lui ai demandé ce qu'il venait de faire là, mais il a tourné les talons, sans rien dire... Je ne voulais point insister... Il m'aurait peut-être arrangé, comme il a arrangé l'un des fils Lombard, son ami pourtant, l'autre dimanche, au sortir de la messe, parce qu'il avait cru entendre prononcer le nom de son père...

— Moi, je sais ce qui l'amenait chez les gendarmes, déclara Pichardel, le boulanger... Claude s'occupe de son réengagement.

— Tiens ! Il en a donc assez d'Aubécourt ?

— Faut croire !

— Et Baptiste ?

— Oh ! le maréchal, il ne sort pas de sa cour, lui, il n'ose même plus travailler sur le seuil de la devanture ! Je l'entends qui cogne toute la sainte journée sur ses fers... Le pauvre garçon, il est bien changé, bien triste, lui si gai, si plaisant autrefois !

— C'est pas comme son papa, alors! fit Dupré. L'autre soir, il trinquait au café de la gare, avec le maréchal des logis et M. Valbois, notre maire!

Et Pichardel, très grave :

— Ça, c'est de la politique!

Blaise Vernillout, un jeune menuisier, établi depuis peu à Aubécourt, par un mariage avec la fille d'un cultivateur, intervint :

— Pourquoi aurait-il des remords, ce brave homme?

Des sourires goguenards s'échangèrent, et Pichardel, bravement :

— Quand ce ne serait que pour avoir voulu étrangler cette pauvre demoiselle?

— Puisqu'elle était dans son tort!

— A ce qu'il dégoise!

Hylas, en train de rincer des bouteilles dans un baquet, releva le front:

— Affaire d'habitude, quoi!

Le mot eut du succès, et Pichardel s'emballa, rieur:

— J'aimerais mieux avoir autour du cou les bras d'une jolie fille que les sacrées pinces de Môssieu Birbin!

Baptiste, qui entrait, sur le dernier mot du boulanger, s'élança, furieux, contre l'homme et l'empoigna au collet de sa blouse :

— Pourquoi parles-tu du père? Qui est-ce qui t'a permis de parler du père?

— Je m'amusais, maître Baptiste, glapit l'individu, pâle comme un mort.

— C'est bon!

Le maréchal rejeta brutalement Pichardel sur sa chaise; puis il se tourna vers les consommateurs attablés :

— Vous m'entendez, vous autres? Je vous défends de parler du père, lorsque mon frère et moi ne sommes pas là pour répondre!... Tas d'hypocrites, si vous avez quelque chose à dire, eh bien! dites-le en face!... On verra!... Du vin blanc, Hylas?

Il avala coup sur coup le contenu de plusieur gobelets, et, avant de sortir :

— Entendu? compris, n'est-ce pas? Tenez vos langues!

Les fils de Birbin menaient une effroyable vie : sûrs de la culpabilité de leur père, ils le défendaient quand même, envers et contre tous. Mais la crainte que pouvaient inspirer les fils n'était rien auprès de la terreur que semait Birbin lui-même, et chacun se garait et avalait sa langue, au passage du monstre.

Dès que Baptiste fut sorti, le vieux Dupré tenta de ramener la conversation sur Birbin et le meurtre du château, mais Hylas lui imposa silence, et les habitués évoquèrent des choses moins anciennes et des êtres moins dangereux.

— Dis donc, Hylas, demanda le boulanger d'Aubécourt, et ton beau monsieur de Paris, qu'est-ce qu'il devient? On ne le rencontre plus nulle part avec ses mécaniques?

Le cabaretier haussa les épaules :

— Des mécaniques? Mais idiot, ce ne sont pas des mécaniques, ce sont des objectifs, des appareils pour faire de la photographie.

— Alors il tire des portraits, comme l'homme qui est sur la place, les jours de foire?

— Avec cette différence que le capitaine est un employé du Gouvernement... Il lève les plans pour les grandes manœuvres.

— Est-ce que nous allons avoir la guerre?... On en parle...

— Tant qu'on en parlera, il n'y a pas de danger!... Un bon garçon, le capitaine!... Hier, il est resté jusqu'à onze heures à jouer la manille avec le percepteur, l'agent voyer et le contremaître des Ratiot.

— Tu as de la chance, fit Dupré, qu'il soit descendu chez toi, au lieu de s'être arrêté à l'hôtel de la Gare!

— C'est mon pisteur qui me l'a amené, lui et ses bagages!... Ah! mes enfants, quels bagages! Des caisses! des chapelières! des sacs de nuit!

— Est-ce qu'il va demeurer longtemps chez vous?

— Il ne quittera pas Aubécourt avant d'avoir terminé son travail.

— Pas éreintant son travail! reprit Vernillout. Il se promène toute la journée!

— Travail de « monsieur » comme qui dirait celui d'un avocat, d'un banquier ou d'un notaire... Ça rapporte plus gros que de cultiver des légumes...

— Oh! oh! grogna Pichardel, on en connaît qui se sont enrichis dans les légumes et les fleurs!

— Silence! cria Hylas. Tu veux donc te faire démolir par Claude et Baptiste?

La porte de communication s'était ouverte et l'on vit paraître le capitaine Combault, vêtu d'un complet de nankin, chaussé de bottes jaunes et coiffé d'un panama.

Tous les habitués se levaient; l'officier les arrêta d'un geste:

— Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous en prie.

Et au cabaretier qui s'avançait:

— Mon cher monsieur Hylas, j'aurai besoin d'un homme de bonne volonté pour porter tout mon bataclan; je vais opérer dans la campagne.

— Voici justement le père Dupré qui n'a rien à fabriquer aujourd'hui de ses deux bras.

Le vieux maraîcher eut un sourire madré qui montra dans les profondeurs noires de sa bouche ses gencives désarmées:

— Ça sera bien de l'honneur pour moi, monsieur le capitaine.

— Et ce soir, vous aurez gagné vos quatre francs...

— Vous êtes trop bon!

— Monsieur va déjeuner? interrogea Hylas.

— Mais oui, patron!

Il s'allongea sur un fauteuil de paille, les jambes croisées, le buste renversé en arrière :

— Voyons, qu'est-ce que vous allez me donner?

— Une omelette au lard...

— Très bien !

— Un poulet sauté à la normande.

— Que j'arroserai de cidre mousseux... Et avec ça?

— Dame ! du fromage, des poires, des pêches...

— De votre jardin peut-être ?

— Non, mon capitaine. Les fruits viennent de chez un voisin..., un ami... dont vous voyez la maison de l'autre côté de la place.

— En effet, je l'ai remarquée. On aperçoit les arbres du jardin par-dessus la muraille. Il doit être superbe, ce jardin ?

— C'est le plus beau du pays !

— Vraiment?... Moi, j'adore les fleurs!... Est-ce qu'il y a beaucoup de fleurs?

— Oui, mon capitaine.

— Ah ! tant mieux !... Et je pourrai visiter le jardin?

Il y eut une hésitation parmi les habitués du cabaret d'Hylas. Pierre Combault s'en aperçut :

— Je commets sans doute une indiscrétion? Excusez... Un étranger...

Pichardel s'enhardit :

— Alors, mon capitaine, vous ne savez pas l'histoire ?

— Quelle histoire ?

— Celle qui est arrivée à Môssieu Sicaire avec Mlle de Tracy... Figurez-vous...

L'officier lui coupa la parole et, sévèrement :

— Je ne suis pas curieux, et je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas !... Voyons, maître Hylas, mon déjeuner?

— Je vais vous servir dans votre chambre, mon capitaine.

— Dans ma chambre ? Pourquoi ?... Servez-moi ici... La compagnie des braves gens m'est toujours agréable !

Il se mit à table, et tout en dévorant et buvant, avec des hommages pour le cidre et les victuailles, cet homme qui se disait si peu curieux, trouva le moyen de faire bavarder et rire tout le monde.

Vers deux heures, accompagné du père Dupré qui portait sa chambre noire et ses ustensiles de photographie, Pierre Combault sortit du cabaret d'Hylas, traversa le village pour gagner la campagne, et le maraîcher lui fit les honneurs d'Aubécourt.



Une lettre assez volumineuse et une boîte recommandée l'y attendaient.

— Voici la maison de M. Valbois, notre maire, le gros minotier, un vrai Normand, la crème des hommes !

— Je n'en doute pas !

— Avec les MM. Ratiot, les papetiers, Mme Laburthe, la raffineuse, et Sicaire Birbin, c'est le plus riche propriétaire de la commune ! Je ne parle pas de la princesse Stradowska... Celle-là, on ne compte pas ses millions !

— Vous avez prononcé le nom de Birbin... N'est-ce pas le richard dont on me parlait tout à l'heure, chez Hylas ?

— Oui, monsieur le capitaine.

— Un bien brave homme, à ce qu'il paraît ?

Le guide regarda autour de lui, effrayé :

— Oh ! oui, un bien brave homme !

— Vous avez une drôle de manière de me dire cela ?

Ils étaient arrivés, gravissant la montée, dans un chemin creux, et le long des bordures, à travers les frondaisons épaisses ; le maraîcher semblait distinguer des oreilles indiscrètes, tapies, dans l'ombre.

Mais il ne vit rien et déclara :

— Moi ? Ah ! par exemple ! monsieur le capitaine ! Sicaire et moi, nous sommes de vieux amis, de vieux camarades... Nous avons été à l'école ensemble !

Et, soupirant :

— Ça ne nous rajeunit pas !

En haut de la côte, brusquement l'horizon s'élargissait, et les moissons, mûres et dorées, et les verts feuillages dévalaient jusqu'à la mer mouchetée de blanches voiles, dont les lointains bleuâtres se confondaient avec le bleu plus limpide du ciel. Devant eux, et entre des arbres séculaires, entourant le parc d'une allée, l'ancien château du vicomte Raoul resplendissait, irradié de lumière ; tout en bas, le village d'Aubécourt s'estompait au milieu des vapeurs flottantes sur le cours sinueux de la rivière.

— Joli paysage ! Excellent terrain de manœuvres ? s'écria le capitaine. Arrêtons-nous ; c'est ici que j'opère !

M. Combault fixa son objectif au trépied de chêne et le braqua dans la direction du château ; puis, l'ayant couvert d'un long voile de serge noire, il disparut jusqu'à mi-corps, sous l'étoffe, mais reparaissant tout à coup :

— Tiens, il y a nombreuse société au château d'Aubécourt... Vous connaissez tous ces personnages-là, Dupré ?

— Oui, mon capitaine.

Le maraîcher étendit le bras vers les personnes qui se promenaient dans le parc.

— D'abord, cette dame, avec son ombrelle rouge, c'est la princesse Stradowska, la propriétaire du château, et ce gros monsieur grêlé, aux longs cheveux gris, qui porte un journal, c'est M. Adolphe Piédeleu.

— Je ne peux pas distinguer d'ici la grêle de ce ventru... Qu'est-ce, M. Piédeleu ?

— Un ami intime de la princesse. On dit qu'il va l'épouser.

— Il a raison puisqu'elle est belle et millionnaire !

Dupré continua ;

— Le petit rouge qui s'en va, en se dandinant, s'appelle M. Myrtil Zamor, un artiste, très rigolo et pas fier avec le pauvre monde ; il est venu une fois chez maître Hylas, et nous lui avons chanté des airs qu'il a mis en musique... Les trois ou quatre dames ; je ne les connais pas... Le monsieur brun au chapeau de paille se nomme M. de La Noüe, un de la haute qui reçoit des lettres de ministres et d'ambassadeurs ; l'autre M. Baucresson, ce grand diable barbu, est sous-préfet dans les environs de Paris, à Chaville-sur-Bièvre, quant au dernier, je ne sais pas, il n'est arrivé que d'hier.

Mais le voyageur photographe le connaissait très bien, lui, et il se réjouissait de sa venue, songeant que, par le baron Léopold de La Faye, rien ne lui serait plus aisé que de s'introduire chez la princesse Stradowska, dans ce château d'Aubécourt où il comptait réunir les documents nécessaires à l'enquête.

Les invités de la princesse Alexandrine avaient franchi la grille du parc et s'avançaient dans la direction de l'observateur. Dardanne chercha le moyen d'aborder Léopold.

Justement, le baron fumait ; le policier tira un cigare de sa poche et, saluant le gentilhomme :

— Monsieur, seriez-vous assez aimable pour me donner un peu de feu ?

— Volontiers, monsieur.

Léopold offrait son cigare, mais en levant les yeux vers l'étranger, il recula d'un pas :

— Darda...

— Chut !... fit le policier à l'oreille du baron... Je suis le capitaine Pierre Combault, ton ami intime... Présente-moi à la princesse... Tu vois... Je travaille... Espoir !

— Viens !

M[me] Alexandrine et ses hôtes avaient poursuivi leur route. Léopold les rejoignit, marchant, bras dessus bras dessous, avec le photographe.

— Madame la princesse, dit-il, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes bons amis, le capitaine Pierre Combault, du 4[e] spahis, un des héros du Tonkin ?

L'aventurière répondit aimablement aux hommages de l'officier et minauda, charmante en sa toilette estivale :

— Je vois que vous vous occupez de photographie, capitaine.

— Oh ! pas pour mon plaisir, madame la princesse ! Je suis chargé d'un travail topographique par le Ministre de la Guerre et je m'y prends de mon mieux.

Tout de suite, le capitaine Combault, avec ses allures distinguées, plut à Alexandrine. Elle insistait pour que le touriste militaire les accompagnât à la ferme prochaine, où ils allaient luncher. Oh! une simple partie de campagne sans prétention aucune! D'ailleurs, au château d'Aubécourt, ces dames et ces messieurs pouvaient bien le dire, chacun était libre de vivre comme il l'entendait! Pas de cérémonies, pas d'étiquette! Une villégiature tranquille dont, elle, la grande amphitryonne, ne s'était jamais départie que pendant les quelques jours où S. M. la reine de Suède et de Norvège, sa parente et amie, avait honoré de son auguste présence le château d'Aubécourt!

Et comme Dardanne déclinait pour cette journée l'invitation de la princesse Alexandrine, Me Adolphe Piédeleu ne le perdait pas des yeux. L'ex-avoué croyait reconnaître cette figure, malgré les artifices dont elle était chargée, et le regard éclatant et verdâtre lui donnait des inquiétudes. Oui, il avait déjà vu cet homme; il l'avait vu quelque part, dans une circonstance peu ordinaire. Mais où? quand? C'est ce que le liquidateur de la fortune des Tracy ne put parvenir à se remémorer.

Piédeleu, qui n'aimait pas les situations ambiguës, se rapprocha de l'officier :

— Pardon, capitaine, il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de me trouver avec vous?

— C'est possible, monsieur... Mais je ne me souviens pas, et j'ajoute que la chose me paraît fort douteuse, car un visage comme le vôtre est de ceux qu'on n'oublie pas aisément!

L'ex-avoué feignit de prendre pour un éloge le sarcasme du policier; il s'excusa, doutant de ses souvenirs, vint se mêler à la petite cour de la princesse en marche, et le baron de La Faye s'attarda un instant auprès de son camarade :

— Théodore, c'est très bien ce que tu fais là, et, si tu rends la liberté et l'honneur à M. de Tracy, je t'aimerai comme un frère!

— Baron, je triompherai ou j'y laisserai ma peau!

— Je crois en toi!... Excuse ma surprise de tout à l'heure, mais aussi ce costume?...

— Idiot, mon costume, puisque tu m'as reconnu et que cet imbécile de Piédeleu a failli me démasquer! J'aurais presque aussi bien fait de mettre une pancarte à mon panama et d'y écrire :

« C'est moi qui suis Dardanne, et je veux l'assassin! »

— Où en es-tu?

— Ça marche!

— Birbin?

— Je n'ai pas eu encore l'honneur de le rencontrer. Ça viendra!

— Tu as passé par Rouen?

— Oui, et j'ai vu le comte de Tracy.

— Combien est-il, ce malheureux?

— Plein de dignité et de courage! Mlle Henriette est arrivée la veille de mon départ.

— Ah!

— Sois tranquille, ami. Il adviendra que ses beaux yeux ne pleureront plus! Je suis heureux de ton arrivée au château d'Aubécourt... J'aurai besoin de toi, et peut-être de tes amis...

— Baucresson, La Noüe et Zamor, te sommes tout dévoués... A Paris, j'étais sur des charbons ardents. Je suis venu pour savoir plus vite.

— Allons! va rejoindre ta compagnie et prépare-toi, au premier signal, à m'oüvrir toutes grandes les portes du château.

— Tu as entendu la princesse : il ne tient qu'à toi d'y venir quand tu voudras.

— Merci, et au revoir!

Le baron de La Faye disparut, et, quand le vieux Dupré et Dardanne reprirent le chemin d'Aubécourt, le policier demanda :

— Dites donc, mon brave, est-ce que vous l'avez vue, vous, la reine de Suède?

— Pardi, comme je vous vois!

— Quel genre de femme est-ce?

— Une femme semblable à toutes les autres!... Moi et d'autres nous nous imaginions que les reines, ça marchait toujours avec une couronne sur la tête!... C'est égal! Une belle cérémonie, lorsqu'elle est descendue de son bateau!

— Personne ne m'a parlé de la reine?

— C'est que, depuis, il s'est passé tant d'histoires!

— Vraiment?... Quelles histoires?

— L'arrestation de ce pauvre monsieur... le comte de Tracy...

— Ah! oui, je sais : un gentilhomme qui a tué son oncle, n'est-ce pas? Quoi encore?

— L'affaire du château d'Aubécourt,.. Mais devant vous, monsieur, on en a parlé plus de cent fois chez Hylas!

— Dites tout de même.

— Eh bien, ces jours derniers, Mlle de Tracy, la fille de M. le comte, est venue de Paris pour accuser Birbin du meurtre du vicomte Raoul...

— Et Birbin a failli l'étrangler, cette demoiselle; il a bien fait, Birbin!

— Vous trouvez?

— Voyons, est-ce que vous n'en auriez pas fait autant, à sa place?

— Moi? Peut-être. Mais ça n'est pas la même chose! Je suis innocent, moi!

— Tandis que Birbin...

— Ah! je n'ai pas dit...!

Encore une fois, l'homme jeta des regards craintifs autour de lui, se mettant à marcher plus vite.

Dardanne continua :

— Dites donc, père Dupré?

— Monsieur le capitaine?

— Alors, elle est folle, cette demoiselle Henriette de Torcy ?

— De Tracy, rectifia le vieux paysan.

— De Tracy, soit ! Elle est folle ?

— Oh ! que nenni !

— Il faut avoir perdu la tête pour accuser les gens qu'on ne connaît seulement pas !

— Sicaire était le domestique de son grand-oncle !

— En voilà une raison !

Le maraîcher pérorait; il allait en dire davantage, mais brusquement il s'arrêta, ses vieilles mains osseuses et tremblantes dressées vers un sentier:

— Lui !

— Qui ?

— Sicaire Birbin !

— Vous avez peur ?

Dupré balbutia, livide :

— Peur de lui ? Un ami ?... Oh ! non !

Le conseiller municipal s'avançait, un panier de fruits passé à son bras droit et la main gauche armée d'un bâton de foire normande; il marchait lentement, la tête penchée, mais, dès qu'il vit qu'il n'était plus seul sur le chemin, ses allures changèrent, il se dressa joyeux, son pas devint ferme et son œil s'alluma d'un éclair.

Dupré le regarda venir et dit, la voix traînarde :

— Bien le bonjour, maître Birbin.

L'autre ricana :

— Ah ! te voilà toi, mauvaise branche !

— Mais oui, maître Birbin, je viens d'accompagner M. le capitaine.

Sicaire toucha sa casquette :

— C'est monsieur qui est le nouveau locataire d'Hylas ?

— Précisément, monsieur Birbin.

— Serviteur, alors.

— Et où que tu vas comme ça, maître Birbin? murmura Dupré, pour dire quelque chose.

— Chez Mme la princesse. Je lui porte des poires. Il souleva du bout de son bâton la couche de feuilles qui protégeait les fruits et découvrit une douzaine de magnifiques duchesses.

— Oh ! les belles poires ! s'écria le policier d'un ton admiratif qui alla droit au cœur du chevalier du Mérite agricole.

— N'est-ce pas ?

— Où donc avez-vous acheté de pareils fruits?

— Achetées? mes poires? Ce sont mes enfants, mes bébés, ces produits de mon jardin, de mes arbres !

— Oui... oui... oui... J'en ai entendu parler de votre jardin, monsieur... On affirme que c'est le plus beau de la commune !

— Et de l'arrondissement, et du département, oui, monsieur, et je m'en flatte !

— Mais j'aperçois à votre boutonnière quelque chose qui me dit que votre labeur a reçu sa juste récompense?

Birbin ne voulut pas être en reste de politesse avec le capitaine Combault, et, montrant du doigt le petit ruban rouge qui fleurissait le veston du policier :

— Tenez, monsieur le capitaine, on a beau dire, la vraie décoration, la voilà !

Dans son geste, Sicaire allongea la main gauche, et, pendant un moment, Dardanne put voir l'énormité de son ossature, et observer ces doigts courts, trapus, formant à leurs extrémités de larges spatules charnues, ces phalanges épaisses que des bouquets de poils grisâtres dominaient, ce poignet colossal où s'enchevêtraient les saillies violacées des veines, et il se demanda si vraiment on n'aurait pas raison d'envoyer, en dehors des juges, à l'échafaud, et sans crainte de se tromper, le propriétaire de ces armes formidables.

Il eut un gracieux sourire :

— Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Birbin.

— A moi tout l'honneur, monsieur le capitaine.

Théodore serra la main que le conseiller municipal lui tendait et, le regardant gravir de son pas de vieillard robuste la montée du château, il murmura comme s'il se parlait à lui-même, mais de façon à être entendu de Dupré :

— Sacrebleu ! Il faut en avoir un toupet pour accuser un si brave homme !

— Vous pouvez bien le dire ! psalmodia le maraîcher, repris de ses terreurs. Et sa famille donc? En voilà une famille ! Claude, le soldat, Baptiste, le maréchal, et sa femme, la Martine !

A ce nom, Dardanne s'enflamma d'une idée :

— La Martine? Vous avez bien dit « la Martine », père Dupré ?

— Elle s'appelle Gertrude, mais les vieux comme moi la nomment toujours « la Martine »... une habitude du pays... Son père s'appelait Martin, Denis Martin, un petit fermier de M. le vicomte Raoul.

Cette révélation justifiait la dépêche venue de Paris, la veille, et l'inspecteur principal acclama le nom de « Martin » : décidément, il n'y avait pas qu'un âne à la foire, et Birbin lui paraissait idiot, voulant changer de vocable, d'aller choisir celui de son beau-père !

Aux premières maisons du village, Théodore, qui venait de solder Dupré, l'envoya porter ses appareils de photographie chez Hylas, et il entra au bureau de poste.

Une lettre assez volumineuse et une boîte recommandée l'y attendaient. La lettre était de M. Ambroise Vauzelet et contenait la dénonciation anonyme autrefois adressée par Birbin au procureur de la République; dans la boîte expédiée par Mlle de Tracy, le policier trouva le cercle d'or entourant jadis la médaille de César.

Bientôt, enfermé dans sa chambre d'auberge, le policier vit que la médaille, rapportée de Rouen, s'adaptait au cercle d'or, et que les taches blanches — l'œuvre du frottement — coïncidaient à l'armature du bijou.

Pendant les jours qui suivirent, le capitaine Combault se lia d'amitié avec Birbin ; il rendit de nombreuses visites au chevalier de l'Agriculture. Mais, si le potager du Normand n'avait plus de mystère, l'âme du meurtrier demeurait insondable.

Or, ce dimanche-là, Dardanne respirait à sa fenêtre le bon air des campagnes.

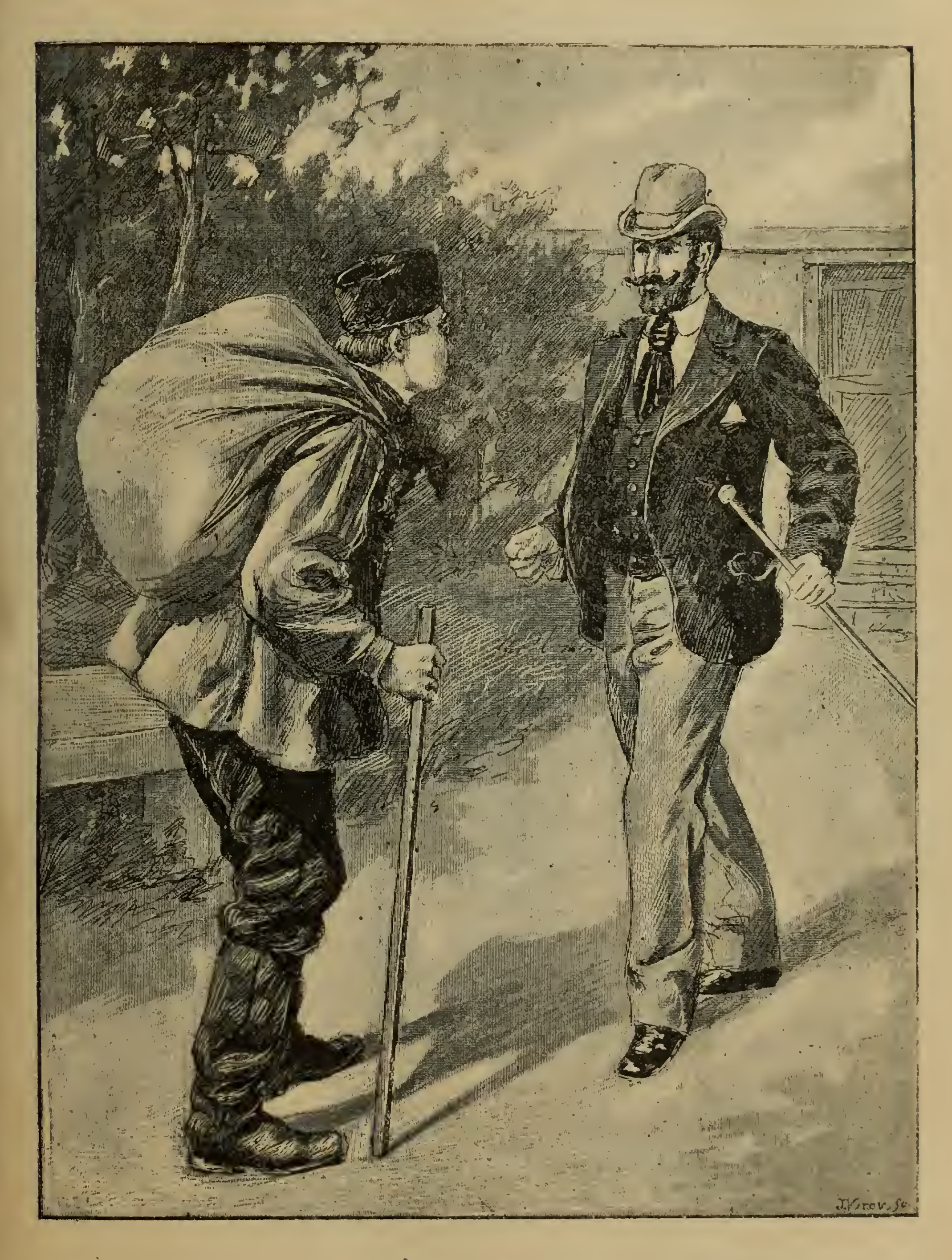
En face de lui, de l'autre côté de la place, Sicaire Birbin, vêtu de sa redingote noire et coiffé de son gibus (comme s'il marchait vers Paris ou qu'il eût célébré le 14 juillet), se tenait debout sur le seuil de sa porte, attendant qu'on sonnât la messe, pour se rendre à l'église.

Le policier bondit en arrière, s'empara de son objectif et le braqua sur le conseiller municipal ; ensuite, ayant développé « l'instantané » de Birbin, il écrivit à la Préfecture de police :

« 1° *S'informer auprès de Thrempil, marchand de curiosités, quai Malaquais, si l'individu dont la photographie est ci-jointe est bien celui qui, sous le nom de Denis Martin, lui a vendu la médaille d'or à l'effigie de Jules César, rétrocédée au Conservatoire du Musée municipal de Rouen. — Dans l'affirmative, faire signer une déclaration par Thrempil au verso du portrait et me renvoyer la carte, toujours au nom du capitaine Pierre Combault, poste restante, à Aubécourt (Seine-Inférieure).*

« 2° *Me dire, si faire se peut, où se trouve en ce moment S. M. Sophie, reine de Suède et de Norvège, et tâcher de savoir si ladite Majesté est venue, ces temps derniers, passer une semaine, incognito, au château d'Aubécourt, chez la princesse Stradowska.* »

Ce Quart-d'Œil extraordinaire fermait sa lettre après y avoir annexé le portrait de Birbin, lorsqu'un grand bruit de roues, accompagné de claquements de fouet et de tintements de grelots, retentit sur la place.



Où allez-vous ? D'où venez-vous ? lui cria rudement le jeune gentilhomme.

M. de La Faye descendit de voiture et monta frapper à la porte de Dardanne.

— Nous venons te chercher, de la part de la princesse Stradowska. Tu l'as charmée, hier! Elle t'a fait préparer un appartement au château et elle ordonne que tu viennes avec nous! Zamor, Beaucresson et La Noüe sont en bas dans le break, et nous avons l'ordre de t'enlever, si tu résistes...

Puis, changeant de ton :

— Soyons sérieux, mon ami... Cela te gêne-t-il dans tes affaires?

— Au contraire... Un séjour au château d'Aubécourt rentre dans mes plans.

— Ça a-t-il marché depuis hier?

— Si bien marché que je tiens mon Birbin, et lorsque j'aurai retrouvé le sieur Jacques Désémery, ancien groom au service du vicomte Raoul, Mlle de Tracy sera bien près de voir son père en liberté!

— Tu viens?

— Oui, mais il faut que j'emporte ceci.

Il montra une énorme caisse, placée contre le mur, au milieu d'une montagne de bagages.

Le baron se mit à rire :

— Ce n'est pas une malle! C'est l'armoire des frères Davenport ou l'Arche de Noé!

— Que ce soit ce que ça voudra, j'en ai besoin!

On hissa comme on put le colis géant à l'arrière du break, et la bande joyeuse prit le chemin du château d'Aubécourt,

VII

Chez la princesse Alexandrine, le capitaine Combault ne perdait pas son temps. Toute la journée il partageait les plaisirs des invités ; mais, le matin, à l'aube, et le soir, lorsque tout le monde était couché, il furetait çà et là, explorait le parc dans tous les sens, causait avec les domestiques, faisait parler les voisins notant sur son carnet les révélations utiles.

Une nuit, aux lueurs d'une lanterne sourde, il pénétra dans le cabinet du vicomte assassiné; il ouvrit les meubles, inventoria les tiroirs, compulsa les papiers oubliés ou dédaignés par la justice, et, plaçant le grand fauteuil devant

le bureau du mort, il chercha à se rendre compte de la manière dont le crime avait été commis. Rien ne lui sembla plus clair ; le drame reconstitué il dessina la scène finale sur son album, et les mains de Birbin s'accrochèrent au cou du gentilhomme, avec leurs poils de bête, leur énergie de griffes de fauve et leur résistance de métal.

Tous les domestiques de la maison étaient nouveaux et ne connaissaient que la légende criminelle. Dardanne interrogea Piédeleu et ce fut toute une diplomatie pour arracher à l'ex-avoué quelques détails sur l'ascension de la fortune de Birbin.

Mais l'important, c'était de retrouver l'ex-groom du vicomte, Jacques Désémery! Les gens d'Aubécourt avaient annoncé au policier la mort déjà ancienne de la vieille Catherine ; ils disaient Jacques vivant, marié, vers le nord de la Seine-Inférieure, mais ils ignoraient le lieu exact de son domicile.

Or, un matin, le baron de La Faye, qui se promenait dans le parc, s'étonna de voir un colporteur sortir du château par la porte de service. Craignant un vol, il hâta le pas et se trouva en face d'un homme gros et fort à la figure enluminée d'ivrogne, habillé d'un pantalon de velours et d'un bourgeron, ceinturé de rouge, coiffé d'une casquette en peau de lapin d'où sortaient deux longues mèches de cheveux roux. L'individu portait sur ses épaules une balle lourde et dodue et s'appuyait en marchand sur un mètre doublé de cuivre.

— Où allez-vous? D'où venez-vous? lui cria rudement le jeune gentilhomme.

Le colporteur eut un rire niais exhibant des dents jaunes, et il dit avec l'accent traînard des indigènes de la Basse-Normandie :

— Eh! bonjour, monsieur le baron de La Faye, vous ne reconnaissez donc pas les amis ?

— Vous me connaissez ? gronda Léopold, estomaqué.

— Pardine! si je vous connais, monsieur de La Faye? Je ne connais que vous et vous aussi vous me connaissez ! Ça n'est pas bien de faire le fier avec les anciens camarades!

— Votre nom?

Et le colporteur, de sa voix naturelle :

— Théodore Dardanne, pour te servir, mon cher baron!

— Dardanne?

— En chair et en os! Hein? assez réussi mon camouflage?

— Superbe de vérité! Où vas-tu?

— Je pars à la recherche de Jacques Désémery; je ne serai parfaitement heureux que lorsque je l'aurai découvert, ce garçon! A bientôt, mon ami... Veuille m'excuser auprès de la princesse; tu lui diras qu'un télégramme m'a obligé de partir. D'ailleurs, je lui ai laissé un mot.

— Et tu reviendras?

— Quand j'aurai déniché l'ancien groom du vicomte.

Les deux amis échangèrent un shake-hands, et Dardanne, ployant sous le poids de sa balle, s'éloigna, les reins courbés, dans la direction de la mer.

Toute une semaine, il battit les villages environnants, offrit sa marchandise de hameau, sans obtenir le moindre résultat.

Un mercredi, jour de marché, il arrivait à Envermeu, gros bourg situé aux confins de la Seine-Inférieure. Théodore déballa sur la place et interrogea les campagnards. Rien encore! Il s'adressait à une marchande de poissons.

— Désémery? Jacques Désémery? Attendez donc? répondit la femme en se grattant le nez. C'est bien Désémery que vous dites? c'est pas Rémy?

— C'est bien Désémery.

— Le fils à Désémery, l'équarisseur?

— Justement! fit Dardanne qui ignorait non seulement la profession mais encore l'existence du père de l'ancien groom.

— Il est mort!

— Jacques Désémery?

— Non, le vieux! le père Antoine.

— Ah! tant mieux!

— Comment, tant mieux?

— Je veux dire que comme ce n'est pas au père mais au fils que j'ai affaire, il vaut mieux, pour moi, que ce soit Antoine et pas l'autre qui soit le défunt.

— A la bonne heure! Alors c'est le militaire que vous demandez?

Dardanne crut que la marchande, sous ses apparences de naïveté cachait une farceuse qui voulait le faire « poser » et il s'insurgea :

— Eh bien oui, quoi? après, le militaire?

— Quand je dis le « militaire », c'est une bêtise que je lâche... Il n'est plus soldat, depuis longtemps et il a épousé la fille Langlois, du village de Neuville. Jacques est riche; il est fermier.

— Où prenez-vous ça, Neuville?

La marchande de poissons lui rit aux moustaches;

— Il ne connaît pas Neuville!... Vous êtes un drôle de colporteur tout de même! Neuville est à six bonnes lieues d'ici, route du Havre!

Théodore trinqua avec la femme pour la remercier de sa complaisance et, le soir même, il se mit route, sa balle sur l'échine et son mètre à la main.

Dès son arrivée à Neuville, le policier s'informait de l'habitation de l'ex-groom: vers le déclin du jour, il entra dans une cour de ferme où une villageoise, fraîche et jolie, donnait la becquée à ses poules. Près d'elle, un moutard à la chevelure embroussaillée mangeait, léchait une tartine de beurre.

— Salut, madame et la compagnie! prononça le visiteur, avec l'accent du terroir.

La fermière dit :

— Je n'ai besoin de rien, l'homme! Vous pouvez aller tirer vos guêtres autre part!

Le gosse, à la vue du marchand, s'était précipité vers sa mère et beuglait comme un veau.

— Tais-toi, Victor! Il ne t'avalera pas, cet homme!

Le colporteur choisit dans sa balle une magnifique gravure d'Épinal représentant des exercices de jeunes potaches et il l'offrit à Victor qui eut un mugissement de joie.

— Vraiment, il ne vous faut rien aujourd'hui, madame Désémery? attaquait l'inspecteur principal.

— Tiens! vous savez mon nom?

— Oui, on m'a dit comme ça à l'auberge où j'ai déjeuné : « Si vous voulez faire une bonne vente, allez chez Mme Désémery! C'est la plus jolie femme de Neuville ; elle aime la toilette, et son mari ne lui refuse rien! »

— Ah! ça, c'est vrai! Le pauvre cher homme!

— Voyons, décidez-vous, madame Désémery? Du fil?... des aiguilles?

— Merci... J'en ai encore...

— Des savons? des boutons? des ciseaux?

— Non, non! pas aujourd'hui!

— Des mouchoirs?... Un foulard? Ah! un beau foulard? Une occasion superbe! La vue n'en coûte rien!

— Ça vous dérangerait?

— Pas du tout, je vous assure.

— Alors, entrons dans la maison?

— Je vous suis, madame.

Dans la salle basse de la ferme, Théodore ouvrit sa balle, et charma le petit Victor avec une nouvelle image. Le foulard, une soie aux couleurs éclatantes, allumait les désirs de la paysanne :

— C'est vrai qu'il est joli! Combien?

— Cinq francs, c'est donné!

— Je ne trouve pas!

— Examinez, palpez la marchandise? Allons!... puisqu'il vous fait envie, prenez-le!

Elle dit, sans ajouter la moindre foi à sa parole :

— Mon homme se fâcherait.

— Il est donc méchant?

— Lui? Ah! mon Dieu!

— Et il n'est pas à la maison, votre homme?

— Il vient de sortir pour voir ses regains; il va rentrer d'un moment à l'autre.

— Voulez-vous que je l'attende?

La belle fermière l'y autorisa, et bientôt parut Jacques Désémery, un long et maigre campagnard, en blouse bleue, toute neuve, guêtré de jaune, couvert d'un feutre à larges bords.

En observant l'ancien groom, son front fuyant, sa chevelure aux pâles blondeurs, ses yeux bleuâtres et doux noyés dans un rêve, son nez mince, son menton court, tout son visage imberbe, qui semblait une vague ébauche, le policier reconnut un de ces êtres inoffensifs toujours soumis à la volonté des autres, et incapables d'une action.

Au premier mot de sa femme, Jacques Désémery paya le foulard, puis, comme il s'émerveillait d'un couteau à manche de buis, Théodore le lui laissa pour dix sous.

Lentement, le colporteur refaisait sa balle, y introduisant, un à un, tous les objets étalés sur la table.

Jacques murmura :

— Dis donc, Aglaé, est-ce que tu ne lui offres pas un verre de marc à cet homme ?

Dardanne refusa, se disant pressé; il fallait qu'il trouvât une auberge pour la nuit, car celle où il avait déjeuné était trop chère.

Mme Désémery continuait, gentille :

— Nous ne sommes pas des millionnaires, mais nous avons de quoi vivre à notre aise, et si vous voulez dîner et coucher à la ferme...

— Je veux bien, madame Désémery, mais naturellement, en payant.

— Oh ! nous ne tenons pas auberge, et ce que nous offrons, c'est de bon cœur !

— Alors, vous me permettrez de vous offrir un petit cadeau, demain matin, en partant.

— Dame ! si ça peut vous faire plaisir !

Le policier était arrivé à son but; il ne chercha plus que l'occasion de se trouver seul avec Jacques pour frapper le grand coup.

Après dîner, l'ancien groom conduisit le colporteur à sa chambre, et, tout de suite, Dardanne promena autour de lui des regards d'admiration :

— Ah ! la jolie chambre ! On voit bien que vous êtes riche, maître Désémery?

— Je ne me plains pas.

— Moi, je ne suis pas habitué à un luxe pareil; vous savez, dans notre état, on couche plus souvent sur la paille que dans un lit. Quel dommage de ne pas faire, demain, la grasse matinée ! Ça me changerait un peu !... J'ai l'habitude de me lever chaque jour avant le soleil.

— Rien ne vous en empêche; vous êtes ici chez vous... Ma femme vous l'a dit.

— Je vous demande pardon, il faut que je sois demain, là où je vais, à deux heures, dans la journée.

— Loin?

— Oui, assez; dans un sale petit trou que vous ne connaissez probablement pas... à Aubécourt.

Ce nom eut le pouvoir de rendre l'ex-groom plus vert que l'herbe, et sa voix plus zézayante que celle du gosse Victor :

— A... Aubé... court?

Le policier feignit de ne pas s'apercevoir du trouble immense de Jacques.

— Et encore si c'était pour les besoins de mon commerce, il n'y aurait que demi-mal! Mais pas du tout! Je suis appelé pour une affaire de justice, et les affaires de justice, je n'aime pas ça!

— Une affaire de justice?

— Mon Dieu! oui! Imaginez-vous que j'ai été témoin, le mois dernier en passant à Aubécourt, de l'arrestation d'un forçat évadé... Je dois signer un tas de papiers!... Mais vous aimeriez mieux aller vous coucher, n'est-ce pas! Je vous ennuie avec mes histoires...

Jacques ne bougeait plus, et Dardanne lisait sur le visage et dans les yeux du grand et pâle enfant que celui-ci voulait dire quelque chose et n'osait pas.

— Bonsoir et bonne nuit! fit le policier, en dénouant sa cravate. Merci encore pour votre hospitalité si généreuse!

L'autre marcha vers la porte et s'arrêta presque aussitôt :

— Alors, vous avez vu arrêter un assassin ?

— Je n'ai pas dit... un assassin, mais l'individu arrêté passe pour tel, et, ce qu'il y a de plus drôle dans l'histoire, c'est que, après lui avoir laissé faire une douzaine d'années de bagne, on vient de s'apercevoir qu'il était innocent comme l'agneau qui vient de naître! Après tout, un comte assassin, l'aventure était par trop invraisemblable!

— Un... comte?...

— C'est vrai, j'ai oublié de vous dire son nom; il s'appelle le comte de Tracy.

— Un... comte ? répéta Jacques, vacillant sur ses jambes.

Dardanne eut un bon rire :

— Ce conte vous fait dormir debout! Vous êtes fatigué... Allez donc vous coucher, maître Jacques...

— Fatigué?... Non... non... je vous assure...

Et tout en enlevant son bourgeron et tout en déroulant sa rouge ceinture, le colporteur reprit :

— Maître Jacques, est-ce que vous avez vu jouer le *Courrier de Lyon ?*

— Non.,. Je ne me souviens pas...

— Vous avez bien raison... C'est assommant! Moi, j'ai horreur des drames, et ce qui m'embête dans le *Courrier de Lyon*, c'est la ressemblance du meurtrier et de l'autre!... Heureusement, l'assassin du vicomte Raoul ne ressemble pas à

M. de Tracy... Les deux noms se terminent par un « y », voilà tout... On recherche un ancien groom... un nommé... Attendez donc... Il a un nom dans le genre du vôtre... Méry ?... Mory ?Lémery ? Diable de mémoire !

— Alors, glapit le fermier, c'est le groom qu'on accuse?

— Et cette fois, on ne se trompera pas comme dans le *Courrier de Lyon* ! La justice ne pensait pas du tout à cet individu, lorsqu'un homme du pays est venu révéler un fait excessivement grave pour l'ancien groom, et c'est une autorité dans le pays, M. Birbin !

Jacques gronda furieux :

— Birbin ? Oh ! la crapule !

— Vous le connaissez ?

— Non... non !... Et que disait ce Birbin contre le groom?

— Une chose bien simple : le groom a juré à l'audience qu'il avait vu le comte de Tracy sortir à l'aube, du château d'Aubécourt, ce qui était faux, et l'on s'est demandé quel intérêt le domestique pouvait avoir à faire ce mensonge ?

Depuis un instant, Jacques Désémery allait et venait dans la chambre en proie à une sorte d'égarement. Tout à coup il se traîna vers Dardanne, le visage livide, les dents claquantes :

— Ce n'est pas moi, monsieur ! Je vous jure que ce n'est pas moi ! C'est lui, c'est Birbin qui a assassiné M. le vicomte !... J'étais là ! j'ai tout vu !

Aussitôt, le colporteur changea d'attitude et saisissant le fermier par les poignets :

— Et tu n'as rien dit que des mensonges ? et tu as laissé condamner le parent du maître ?... Tu es un drôle ! tu es un brigand ! tu es un scélérat !... Allons, parle Je veux tout savoir !

— Et vous m'aiderez ? vous me sauverez, monsieur ? sanglota le fermier, perdant la tête.

— Peut-être ! si tu es loyal, si tu ne me caches rien ?

— Moi qui vivais si tranquille depuis douze ans ! Que va dire Aglaé ? que va dire ma pauvre femme ?

Dardanne, très calme, s'installa sur le bord de la litée, en bras de chemise, les jambes pendantes, et, à la lueur du chandelier, posé sur la table de nuit, se disposa, carnet à la main, à prendre des notes.

— Maintenant, fiche-moi la paix avec tes jérémiades et ton Aglaé !

Il indiquait une chaise :

— Viens t'asseoir là...

Jacques obéit, et le policier commanda :

— Parle !... La vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

— Oui, monsieur. La nuit... du crime, au moment où M. de Tracy s'en allait accompagné de Birbin, à travers le parc, j'entendis la voix de M. le vicomte qui m'appelait ; j'étais dans ma chambre en train de me déshabiller pour



Lâche !.., Et la lettre que t'avait confiée M. Raoul et que tu devais porter à son neveu.

me coucher. Vivement, je remis ma veste et je me hâtai chez mon maître. « Jacques, me dit-il, tu vas courir après mon neveu et tu me le ramèneras; j'ai oublié de lui dire quelque chose; » j'allais partir, il se ravisa et écrivit une lettre qu'il me donna avec ordre de la porter, le lendemain matin, dès la première heure, à M. le comte, au château de Tracy... Nous entendîmes la porte d'entrée qui se refermait avec son bruit habituel; Birbin rentrait. Mon maître parut ennuyé; il me dit : « Sauve-toi vite, je ne veux pas que Sicaire connaisse la commission que je t'ai donnée; tu ne lui en parleras pas »...

— Le vicomte Raoul avait donc un intérêt quelconque à se cacher de son valet de chambre?

— Je n'en sais rien, mais depuis quelque temps monsieur avait l'air de se défier de lui. Birbin devenait un peu trop maître à la maison, et cela déplaisait à monsieur.

— C'est bien ! Après?

— Je voulais partir, mais il n'était plus temps. Sicaire avait déjà la main sur le bouton de la porte; M. le vicomte me fit signe d'entrer dans une petite pièce contiguë à son cabinet de travail; et là, je me blottis, en tirant la porte derrière moi.

Jacques Désémery se tut un instant, pour rappeler ses souvenirs, et il reprit, d'une voix hésitante, entrecoupée par des sanglots :

— Cinq minutes se passent, et j'entends un râle! J'entr'ouvre la porte et je crois voir une bête sauvage... un loup ou un tigre... couché sur mon pauvre maître dont la tête toute pâle, comme celle du bon Dieu sur la croix, s'affaissait sur le dossier du grand fauteuil. C'était Birbin! Birbin tenait le cou du maître avec ses griffes...

— Et tu n'as pas sauté sur la bête?... et tu n'as pas crié au secours? rugit Dardanne. Après?... Va !

— Quand M. le vicomte eut rendu l'âme, Sicaire fouilla dans les poches du mort et en tira un trousseau de clés; il alla piller la caisse et n'y voyant pas sans doute ce qu'il cherchait, il eut un geste de désappointement. Cependant il y avait des rouleaux d'or et plusieurs objets dont il s'empara... Ensuite, il revint vers M. le vicomte, et pour s'assurer s'il était bien mort, à trois reprises, il lui passa la lampe devant les yeux... comme ça... trois fois... la lampe... Mon pauvre maître ne bougeait plus; il était fini, bien fini, quoique ses yeux fussent restés tout grands ouverts et qu'il semblât vivant!... Alors, prêt à quitter le cabinet de travail. Sicaire Birbin eut l'idée que peut-être il avait été vu par quelqu'un, et il marcha droit au cabinet où j'étais caché... immobile, glacé... la sueur au front et... et... et... lorsque je vis ses énormes mains les mains qui venaient d'étrangler notre maître se baisser, vers moi, j'eus peur... je... j'eus peur... Je tombai à genoux... je demandai grâce, en jurant de dire tout ce que Birbin ordonnerait...

— Lâche!... Et la lettre que t'avait confiée M. Raoul et que tu devais porter à son neveu?

— La lettre, je l'ai toujours!... Elle est en bas, dans la grande salle...

— Descendons la chercher!

Quelques minutes plus tard, le policier, suivi du fermier, remontait dans sa chambre avec cette lettre jadis écrite par le vieux gentilhomme :

« Mon cher neveu,

« En te remettant tout à l'heure les titres et obligations de chemin de fer que « tu as emportés, il m'est tout à fait sorti de l'esprit que j'avais à Rouen, chez mon « notaire, une somme équivalente en espèces et entièrement disponible. Rap- « porte-moi donc les valeurs et je te les échangerai contre un bon au porteur que « tu pourras toucher ou faire toucher à présentation.

« Ceci t'évitera des démarches ennuyeuses.

« Pardonne à la pauvre mémoire d'un vieux monsieur qui ne sait plus même « ce qu'il fait de son argent! »

L'homme de la sûreté tonna :

— Idiot! drôle! canaille! Cette lettre envoyée au parquet, à l'époque du procès, sauvait le comte Jean de Tracy.

— Birbin m'aurait étranglé...

— Birbin ne t'aurait pas étranglé, car il eût été condamné à l'échafaud ou au bagne!... Allons, tu vas me suivre!... Je t'emmène!... Prépare tes cliques et tes claques!...

— Ma femme!... Aglaé... mon petit Victor... que vont-ils devenir?

Il retrouvait un semblant d'énergie :

— D'abord, qui êtes-vous, monsieur?

— Tu le sauras, un de ces quatre matins!... Réflexion faite, je vais seul à Aubécourt, mais tiens-toi prêt à répondre aux magistrats... Si tu mens, il y a les gendarmes!

Et joyeux, le colporteur, la balle sur l'épaule, et la lettre du vicomte dans sa poche, se dirigea vers la gare de Neuville, riant aux étoiles et chantant les *Assises Comiques*, de Myrtil Zamor :

Oh! ma chère!
Quelle affaire!
On évoquait un mort saignant,
Et je trouvais ça répugnant!
Mais, à la Cour d'assises,
Nous étions bien assises.....

. . . .

Dans la matinée qui suivit, M. Birbin était à table avec Gertrude, lorsque le maréchal des logis se présenta, accompagné d'un gendarme.

— Tiens! monsieur Fargeot! s'écria le régisseur de la princesse Stradowska, vous venez me faire signer une feuille, en l'absence de M. le maire?

— Non, monsieur Birbin, non... M. le maire est à Aubécourt, et c'est justement de sa part que je viens vous chercher.

— Il n'y a pourtant pas de réunion au conseil municipal?

— Je ne crois pas, monsieur Birbin, et M. Valbois vous demande pour des affaires particulières.

— C'est bon! Passez devant. Le temps d'avaler mon café, et j'y vais.

Le maréchal des logis parut embarrassé:

— C'est que... c'est que... monsieur Birbin...

— C'est que, quoi? Je suis assez grand garçon pour traverser la place tout seul?

— Possible Mais nous avons l'ordre de vous conduire à la mairie, et, vous savez... le règlement...

M. Valbois attendait, assis devant une table, ceint de l'écharpe tricolore, et, à côté de lui, Birbin reconnut le capitaine Pierre Combault.

Sicaire, entre les gendarmes, essaya de plaisanter:

— Je suis donc élu président de la République par l'Assemblée nationale, que l'on me donne une garde d'honneur?

— Assez de plaisanteries, Birbin! répondit le maire d'Aubécourt, vous êtes appelé pour une chose sérieuse!

— Et laquelle, mon cher monsieur Valbois?

— Adressez-vous à monsieur qui m'a prié de vous faire venir ici, pour éviter à votre brave femme une douloureuse émotion.

— Monsieur le capitaine Combault a quelque chose à me dire?

Le grand Quart-d'Œil prit la parole:

— Je ne suis pas le capitaine Combault; vous parlez à M. Théodore Dardanne, inspecteur principal à la Préfecture de police, et vous devez répondre à mes questions.

— Mais je ne demande pas mieux, et si je puis être utile à la justice, j'en serai enchanté!

— Birbin, nous avons la preuve que c'est vous le meurtrier du vicomte Raoul de Tracy!

Le chevalier de l'Agriculture haussa les épaules:

— Encore des manigances pour m'effrayer et m'empêcher de porter plainte en calomnie contre Mlle Henriette!

Et se redressant, le verbe haut:

— Je n'ai rien à craindre et je dédaigne toutes les accusations!

— Je vous l'ai dit : nous avons la preuve !

— Faudra voir !

— Vous vous êtes présenté, à Paris, chez le sieur Thrempil, marchand de curiosités, et vous lui avez vendu une médaille romaine, en or, à l'effigie de Jules César.

— Thrempil ? connais pas?

— Vous niez ?

— Absolument !

— Vous vous êtes présenté au marchand sous un nom qui n'est pas le vôtre.

— C'est faux !

— Vous avez pris le nom de feu votre beau-père, Denis Martin.

— Il y a beaucoup de Denis et de Martin, en France et, pour mon compte j'en connais une douzaine !

— Si on vous confrontait avec Thrempil...

— Confrontez-moi !

— Non, inutile, regardez ceci,

Dardanne tira d'un dossier « l'instantané » de Sicaire, revenu de Paris.

— C'est bien votre portrait, n'est-ce pas ?

Birbin sentit un bouleversement dans son état d'âme, et comme s'évanouir sa robuste assurance.

— Oui... c'est mon portrait.

— Lisez ce qu'il y a derrière,

— Je n'ai pas mes lunettes ; lisez vous-même.

Et Théodore lut à haute voix :

« Je soussigné Thrempil, marchand de curiosités, quai Malaquais, à Paris, certifie que la photographie ci-contre est bien celle de l'individu qui, sous le nom de Denis Martin, m'a vendu une médaille d'or à l'effigie de Jules César. » Eh bien monsieur le conseiller, y êtes-vous, oui ou non ?

— Quand j'aurais vendu une médaille d'or, — le fait n'est pas important et je puis l'avoir oublié — est-ce que cela prouve que j'ai assassiné mon maître ?

— Cela prouve du moins que vous l'avez volé, car cette pièce appartenait au vicomte Raoul.

— Ça, je le nie ?

— Et moi, je le prouve !

Le policier dut établir l'historique de la médaille et montrer à Birbin qu'elle s'adaptait au cercle d'or ayant appartenu à Mme de Francade, et il insista sur les traces d'usure produites par le frottement des métaux.

— C'est vrai, dit Birbin, c'est vrai ! Je suis vieux, et ma mémoire est malade ! C'est vrai ! La médaille a appartenu à mon pauvre défunt maître.

— Ah ! ah ! nous y venons ?

— Il me l'avait donnée quelque temps avant sa mort.

— Vous mentez !

— Les magistrats qui sont venus après le crime perquisitionner chez M. le vicomte, ne l'y ont pas trouvée.

— Non, mais elle y était quelques instants avant, et M. le comte Jean de Tracy l'a parfaitement remarquée dans le médailler.

Sicaire eut un ricanement bestial :

— Si vous n'avez que la déclaration d'un forçat pour me confondre ?

Mais Dardanne, éveillé au désir de vaincre :

— Sérions les questions, comme disait Gambetta... Passons au meurtre...

— Oui, passons au meurtre et je vous prouverai que je ne suis pas plus un assassin que je ne suis un voleur !

— C'est ce que nous allons voir ! La nuit du crime, après avoir été conduire M. Jean de Tracy jusqu'à la grille du château, vous êtes rentré dans le cabinet de votre maître, et féroce comme une bête sauvage, lâche comme le dernier des escarpes, vous vous êtes jeté sur lui, vous l'avez saisi par le cou, et avec ces mains formidables sous lesquelles, dernièrement encore, râlait Mlle Henriette, vous l'avez étranglé !

— Des histoires !

— Taisez-vous et écoutez. Le vieux gentilhomme ne se défendit pas ; il ne pouvait se défendre, tant l'attaque avait été sournoise et rude ; et lui mort, vous vous êtes dirigé vers la caisse où vous espériez trouver une somme importante en obligations de chemins de fer ; mais ces obligations, le vicomte Raoul venait de les donner à son neveu, et vous n'avez trouvé que l'or et quelques bijoux, notamment le Jules César. Ne niez pas... On vous a vu...

— Qui?

— Le groom du vicomte, l'enfant que vous avez obligé à mentir à l'audience.

Le conseiller municipal hurlait :

— Jacques est un menteur !... Jacques veut me perdre ! Il est payé, sans doute, pour sauver le forçat !... Mais j'en ai assez de toutes ces histoires, et voilà la vérité : J'ai pris sur le fait M. Jean au moment où il assassinait M. Raoul ; mais j'ai songé à l'honneur des Tracy, à la femme du sacrilège, à sa fille, et je l'ai aidé à fuir par le parc !

— Et, demanda Théodore, en un joli sourire, lorsque vous avez reconduit M. Jean à la grille d'entrée du château, le crime était accompli, M. Raoul était mort?

— Oui !

— D'où nous devons conclure que les morts se réveillent pour écrire ?

— Ecrire?... Les morts? Comprends pas !

— Mes petits papiers, Birbin ! cria Dardanne, avant de présenter la lettre de

dénonciation écrite par Sicaire au Préfet de police, à Paris, et avant de lire la lettre du vicomte, preuve matérielle de l'innocence du forçat évadé... Cette fois, y êtes-vous, monsieur le conseiller municipal ?

Sous le sarcasme du policier, les mains de Birbin — les tenailles — eurent un léger claquement métallique : mais le ressort en semblait détraqué, et Théodore dit :

— Ne faites plus joujou avec ça! J'ai des menottes pour toutes les gantures ! Y êtes-vous, monsieur le conseiller municipal?

— Eh bien, oui! C'est moi l'assassin de M. Raoul! C'est moi qui ai dénoncé M. Jean au Préfet de police, à Paris, et aux gendarmes d'Aubécourt! C'est moi qui ai tué M. le vicomte! Et après? Vous ne pouvez rien ! Il y a plus de dix ans! Je suis couvert par la prescription ! Je connais la loi ! Me Vauzelet me l'a apprise! C'est moi, et vous ne pouvez rien !

— Mais, nous ne demandons aucune peine contre vous! La loi est la loi! Je vous prierai seulement, mon cher et grand criminel, de vouloir bien renouveler votre déclaration devant les juges?

— Si vous voulez !

— Merci... Vous êtes libre, monsieur!

Dans ce voyage en Normandie, Théodore Dardanne, venu pour « l'affaire Birbin » commençait à entrevoir « l'affaire Stradowska » mais une dépêche de la Sûreté générale l'arrêta net, en ses belles espérances : « *Question Stradowska réservée.* »

Cet ordre des chefs lui causait un véritable chagrin. Il réagit.

D'abord, son humour de vaudevilliste, un peu commis voyageur, lui fit dire : « Je m'incline ! On ne doit pas mêler les torchons avec les serviettes ! » Puis, sa raison de philosophe établit des distinctions entre le cadre et le tableau. Eh ! qu'importait le sort de l'aventurière auprès de l'innocence du forçat !

Henriette de Tracy, « Mademoiselle de T*** », lui apparut, non pas comme une déesse mythologique, au glaive flamboyant et toujours sûr de vaincre, elle lui apparut comme une vierge de chair et d'os qui lutte et peut défaillir, et il se glorifia de l'avoir aidée, d'avoir assuré le triomphe de l'héroïne, d'avoir illuminé le tableau, sans plus s'inquiéter de ce qu'il adviendrait au cadre.

Et la victoire — il le reconnaissait — la grande victoire n'était pas de lui, mais d'elle, de la prima spada, si hardie et vivante qui donna le premier coup à la bête monstrueuse et lui arracha le premier aveu, de la fille sacrée dont l'âme guerrière avait fait descendre un rayon sur la tourbe des hypocrisies, des injustices et des lâchetés humaines.

VIII

La nouvelle des seconds et définitifs aveux de Birbin éclata comme un coup de tonnerre, et Piédeleu en demeura un moment stupide. Cette confession du meurtrier, c'était la libération imminente de M. de Tracy et le devoir, pour le tuteur, de présenter ses livres. Birbin ne se bornait pas à déclarer sa culpabilité dans l'assassinat du vieux gentilhomme ; il révélait toutes les fraudes notariales, les remplois illusoires en Sologne et dans les Landes, et, à l'issue d'une démarche de Me Ambroise, le juge de paix d'Aubécourt venait d'inviter le conseil de famille à nommer un nouveau tuteur.

Enfermé dans la chambre qu'il occupait au-dessus des appartements de la princesse Alexandrine, Me Adolphe Piédeleu, en bras de chemise, ne songeait pas à dormir, et il trottait, comme un gros mouton, de son lit à la croisée d'où il pouvait voir, malgré l'obscurité d'une nuit pluvieuse, quelque chose des domaines volés : ces bois, ces terres, ces manoirs, habilement vendus à la dame de paille, avec l'idée d'un mariage qui les lui assurerait, il fallait les rendre et rendre aussi les soultes énormes, et peut-être subir le châtiment des administrateurs malhonnêtes !

Une colère l'allumait, impuissante devant l'irrémédiable ; il se sentait ruiné, dépouillé, car on ne manquerait pas — l'hypothèque légale grevant ses immeubles personnels — d'exercer des recours ; et il en voulait à Birbin, à ce complice qui avait le génie de la dénonciation et qui, pour garder sa prébende, ne laissait pas au chef le temps de maquignonner les brigandages.

Allait-il s'asseoir sur les bancs de la Cour d'assises, près du notaire dont les actes faux seraient anéantis ? Allait-il entendre la voix vengeresse du ministère public, établissant la complicité des experts, lors des estimations que la loi ordonne, avant l'échange des biens d'un mineur ou d'un interdit légal ? La farce apparaîtrait dans toute sa splendeur juridique, et l'on verrait Piédeleu achetant, au nom de la dame de paille, touchant la soulte des remplois et faisant de la belle, grâce à un autre acte, une propriétaire pour rire !

Une chance de salut lui restait : fuir avec la princesse Stradowska. Elle était riche, elle. Il le croyait, du moins ; il le croyait toujours ! Mais, voudrait-elle quitter sa vie de plaisir et de luxe et vivre à l'étranger, par exemple, dans les



La porte s'ouvrit brusquement et l'ex-avoué, pâle, défait, plus abject que tout à l'heure, bondit dans la chambre.

domaines de Nijni-Novogorod? Elle lui avait promis de l'épouser, mais l'annonce de la débâcle n'arrèterait-elle pas l'idée matrimoniale? Si cela arrivait, Mᵉ Adolphe devrait s'expatrier, tout seul, les poches presque vides, et tenter, à son âge, la fortune qui n'aime pas les vieillards.

Eh bien, non! Si Mᵐᵉ Stradowska refusait de le suivre, il exigerait d'elle le remboursement des sommes colossales avancées! Il n'avait pas payé une maîtresse; il avait prêté à une cliente millionnaire!

Toute la nuit, l'ex-avoué marcha, gronda; il attendait l'heure de se présenter chez Alexandrine; il bouillait, écumait dans sa chambre et, aux premières clartés du jour, il descendit, erra à l'aventure, inconscient de la pluie d'orage qui le trempait.

Il arriva à Aubécourt, et, comme il passait devant la maison de Sicaire, il la menaça du poing, animé du désir de châtier le vieux misérable. Hylas ouvrait sa boutique; il regarda Piédeleu, d'un air ahuri, Piédeleu mouillé, boueux jusqu'à mi-jambes, Piédeleu comique, avec son gibus hérissé, et il cria, dans la pluie battante :

— Comment, c'est vous, monsieur Piédeleu?

— Oui, c'est moi!... Quoi?... Après!

— Vous êtes rudement matinal!

L'ex-avoué stellionataire eut le sursaut d'un mauvais rêve :

— La nuit a été si orageuse! Je n'ai pas fermé l'œil, et je suis sorti pour respirer un peu!

— C'est une drôle d'idée tout de même par ce temps de canards! Entrez donc! Vous prendrez quelque chose de chaud; ça vous remettra!... Vous êtes à la pluie; vous vous mouillez, monsieur!... Entrez!

Piédeleu accepta un bouillon et un verre de vin. A neuf heures, il remontait au manoir et, sans même penser à changer de costume, il se fit annoncer chez la princesse Alexandrine.

Un grand rire accueillit l'entrée de l'ex-avoué :

— Ah! ça, d'où venez-vous? fit l'aventurière. On dirait que vous avez couché dans une étable!

— D'où je viens, madame? Je n'en sais rien! Je suis à moitié fou!

— Vous devez être idiot, en effet, pour oser me relancer à pareille heure et en un semblable accoutrement! C'est de la folie doublée d'une mauvaise éducation! Vous salissez mes meubles? vous déshonorez mon boudoir! Allez-vous-en! Vous ne m'amusez plus!

— Excusez-moi... Les choses que j'ai à vous dire sont si importantes...

— Voyons?

Adolphe hésitait ; soudain, il éclata :

— Ma chère, ma belle Alexandrine, il faut que je parte, il faut que je m'éloigne

de ce pays! il faut que je quitte la France, et le plus tôt possible!... Aujourd'hui.

Elle continuait à rire :

— Eh bien, bon voyage!

Il joignit les mains :

— Oh ! ne riez pas, je vous en supplie, madame, ne riez pas !... Il n'y a pas de quoi rire!

— Vous avez une si drôle de mine !

— J'ai la mine d'un homme qui a attendu longtemps, beaucoup trop longtemps la réalisation de vos promesses !

— Quelles promesses?

— Vous n'avez pas le droit de les oublier!

— Vous voulez parler de notre mariage ?

—Oui, madame, de notre mariage que les événements rendent indispensable!

— Puisque vous allez quitter la France ?

— Oui, mais avec vous !

— Avec moi ? Oh! mon cher, les anciens avoués n'enlèvent pas les princesses!

— Nous nous marierons en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, où vous voudrez!

— Dites donc, Piédeleu, savez-vous qu'un pareil départ ressemble à une fuite?

— Je ne le nie pas ! Je suis obligé de fuir, de m'expatrier !

— Et... la raison ?

— M. de Tracy va être prochainement remis en liberté...

— Je sais cela !

— On me demandera des comptes...

— N'est-ce-pas naturel?

— Mais, malheureuse, je n'ai plus un franc, plus un sou ! j'ai tout mangé ! je vous ai tout donné, et il m'est impossible de justifier certains actes irréguliers.

— Ce n'est pas d'une extrême délicatesse ce que vous avez fait là, messire Adolphe!

— A qui la faute ?

— C'est la mienne peut-être ?

— Oui, la vôtre !

La princesse lui lançait un terrible regard. Il s'aplatit :

— Non! non! ce n'est pas votre faute! J'accepte toutes les responsabilités... Mais vous êtes riche, très riche, et vous me sauverez ?

— En payant vos malversations, vos turpitudes ? Merci, monsieur, merci de la préférence... Je n'en veux pas !

— Madame, nous partirons ensemble, et vous m'épouserez, comme vous l'avez promis, en présence de votre hôte illustre, de Sa Majesté la reine de Suède.

— Vous vous faisiez millionnaire, monsieur...

— Alors, vous vous rétractez ?

Elle mit un gant, prit l'homme par la main et le traîna devant une glace :

— Regardez-vous donc, citoyen Adolphe, et dites-moi si la princesse Stradowska, jeune, belle, puissante, riche à millions, peut accepter pour époux un individu de votre espèce?

Piédeleu, hébété, fixa le miroir, se vit horrible avec son visage décomposé par la colère et les angoisses, et, se tournant vers Alexandrine assise, il dit, les bras croisés, la tête arc-boutée en arrière, dans l'attitude du Napoléon qui menace le Pape :

— Vous obéirez, ma chère!

Alexandrine grondait :

— Vous vous imaginez, sans doute, être original et intéressant avec vos gestes d'Ambigu-Comique? Vous n'êtes que ridicule et bouffon, mon cher, et vous ne me forcerez pas à changer le nom que je porte contre le vocable aussi roturier que malsonnant de Piédeleu!

— Comte Piédeleu! rectifia orgueilleusement l'échappé de la basoche.

— Ah! oui, c'est vrai, j'oubliais, vous êtes comte! dit l'aventurière, avec une ironie déguisée et joyeuse. Vous êtes comte, de par la grâce de Sa Majesté la reine de Suède et de Norvège!

Et tout de suite, hautaine et grave :

— On n'épouse pas un homme ruiné et qui, de plus, est un voleur, monsieur!

— Vous êtes ma complice, madame, et, en outre, je suis votre créancier! Payez-moi!

— Restituez d'abord au comte de Tracy, à votre pupille légal, tout l'argent que vous lui avez volé!

— Vous abusez de la situation!

— Non, j'en profite! Mais laissons cela, je vous prie. Voyagez en Angleterre, en Suisse, en Amérique, dans l'Afrique centrale! Explorez la partie du monde qui vous conviendra le mieux; illustrez-vous par des découvertes! J'ai dix robes à essayer et une promenade à faire; je veux être seule!

— Alexandrine, ce n'est pas votre dernier mot?

— C'est l'avant-dernier, monsieur, et le dernier, le voilà : sortez!

Dès que Piédeleu fut parti, Alexandrine appela ses femmes qui la baignèrent, la lustrèrent et la revêtirent d'une gracieuse et matinale toilette de campagne; les servantes lui présentaient ses gants et sa grande canne Louis XIV, et sous un chapeau Lavallière, avec la large ceinture moderne, dissimulant un peu les grâces à la Rubens, avec sa toison blonde et dorée, et la mouche piquée à gauche, entre le nez mignon et les lèvres rieuses, dans le collant de la jupe en soie grise, elle était jolie et des plus Versailles.

La porte s'ouvrit brusquement et l'ex-avoué, pâle, défait, plus abject que tout à l'heure, bondit dans la chambre.

— Encore vous? s'écria Alexandrine, exaspérée.

— Oui, encore moi!... Eloignez ces femmes!

Elle eut la sensation d'une catastrophe personnelle et renvoya les servantes pour entendre l'organe hululeur de Piédeleu :

— Le commissaire de police! le maire! les gendarmes! M. Maze! Ils viennent perquisitionner chez vous, afin de retrouver les diamants fournis par le joaillier!... Ils ont une ordonnance de référé, un mandat d'amener contre vous, peut-être! La reine de Suède n'est pas la reine de Suède! La reine authentique est à Paris, sous le nom de comtesse de Haga! Maze l'a vue; il lui a parlé! Il est furieux! Tout le village aussi est furieux d'avoir donné son argent! Alexandrine! Alexandrine! qu'avez-vous fait. Alexandrine?

Stradowska ne perdait pas la tête :

— Est-ce bien vrai, tout ça?

— Si c'est vrai, madame? Le maire, M. Valbois, m'a tout dit, et, d'ailleurs, écoutez!

Une clameur retentissait dans la cour, et de sa place, à travers la croisée ouverte, la princesse aperçut les hommes de loi, et, derrière eux, le bijoutier de Paris, et des bourgeois, des industriels, des ouvriers d'Aubécourt, gesticulant et vociférant.

— Adolphe, demanda Alexandrine, est-ce que vous êtes toujours disposé à un petit voyage estival?

— Plus que jamais!

— Filons! Mon yacht est encore au Havre, et le chemin est libre!

L'aventurière montra une porte communiquant de ses appartements au parc et, avant de sortir, elle bourra de billets, d'or et de bijoux un sac de voyage, sans oublier la récente couronne de Maze, repenti, fournisseur breveté de la reine de Suède et chevalier, comme Piédeleu, de l'Étoile-Polaire.

Ce même jour, l'ex-avoué et l'ancienne marchande de tabac arrivaient au Havre s'installaient dans le yacht et voguaient en pleine mer, sur les immensités où les tempêtes passées ne laissent pas plus de regrets ni d'espérances que les orages de l'esprit et du cœur sur le fleuve humain.

Depuis les aveux de Sicaire, Mme de Méranqui, chaque année, fuyait les pages normandes et leurs tristes souvenirs, avait loué une villa à Dieppe, et Henriette allait et venait de Dieppe à Rouen.

Toujours galant, le marquis Raphaël se laissa convaincre par les raisons de la mère : il ignorait les secrets désirs de l'épouse, ses idées de divorce avec le second mari et de réunion légale avec le premier.

Henriette se croyait au bout du calvaire et s'indignait des lenteurs de la rédemption.

Des magistrats venaient d'établir l'erreur des juges, l'innocence absolue du comte, et cependant on gardait le comte prisonnier à Rouen. Eh ! quoi, ce n'était pas assez de douze années de bagne? Non ! Il y avait encore la fo-o-ôrme de Brid'oison ! Et c'est là où nos lois apparurent dans tout leur équilibre, dans toute leur justice, et dans toute leur beauté !

La prescription empêchait la revision du procès, et le forçat aurait la grâce, avec la réhabilitation devant la Cour d'appel de Rouen, toutes chambres réunies.

M. de Tracy allait recouvrer ses droits civils et politiques, mais la chose jugée demeurait jugée et, si le coupable était indemne, l'innocent ne serait jamais qu'un assassin *réhabilité !* Quelle folie monstrueuse ! Et, d'abord, pourquoi limiter à un espace de dix ans le droit des victimes? Pourquoi ne pas admettre toujours la revision d'un procès criminel, lorsque cette revision est possible? La prescription, elle ! mais elle ne devrait jamais être invoquée contre un innocent ! Qui donc s'est trompé? qui donc a menti? qui donc a déshonoré la loi? Ce sont les juges, c'est le jury, c'est la Cour ! Et il faut que devant cette erreur, devant ce mensonge, devant ce crime de la justice, la victime baisse la tête, trop heureuse que le Chef du pouvoir exécutif daigne lui accorder la grâce et que les robes rouges, égarées, jouent une comédie de la réhabilitation !

Et puisque la justice n'a à pas demander pardon à la victime et à la loi souffletées, et puisque la victime n'a pas été achevée et qu'il lui reste un peu de moelle et un peu de sang, pourquoi lui marchander l'honneur ? L'amnistie, elle, efface jusqu'au souvenir du crime ou du délit ; un amnistié n'a pas de casier judiciaire ; un réhabilité a son casier, annoté, il est vrai, mais il a son casier ! Ne serait-il pas juste d'augmenter les délais de la revision des procès criminels, l'espace de dix ans n'étant pas un sérieux obstacle à une nouvelle procédure? Et si la période écoulée est trop longue pour recueillir les témoignages, n'est-il pas logique et humain d'étendre à la réhabilitation les privilèges de l'amnistie?

Fort heureusement, le monde accomplissait l'acte interdit par la loi aux juges et de tous côtés arrivaient les lettres enthousiastes des anciens amis.

Libre, M. de Tracy put reprendre sa place au soleil. On le réintégra comme membre du Jockey; on donna des fêtes en son honneur, et cette réhabilitation que la loi imbécile mesurait, les amis la firent éclatante.

Mise en demeure de choisir entre la mère, épouse d'un étranger, et l'homme qui avait tant souffert, et pour lequel elle s'était dévouée, Henriette n'hésita pas. Dès que les ventes frauduleuses eurent été annulées et que les manoirs eurent été purifiés de tous les contacts de l'aventurière, le gentilhomme et sa fille vinrent s'installer au château de Tracy où Mme de Méran désirait les rejoindre, orgueilleuse de sa maternité, avec toutes les vibrations de son premier amour.

IX

Dans la nature, l'automne commençait, mais pour Henriette, c'était le printemps, et jamais fleur humaine, alanguie sous les ombres, et puis, agitée, ballotée, presque brisée au souffle des orages, ne se leva en un épanouissement plus rapide.

Le bourgeon venait d'éclater, et une sève généreuse montait, chassant la fièvre, redressant la taille élancée, dessinant la « ligne », lustrant les frondaisons brunes, les roseurs et les blancheurs, le rose des joues, l'incarnat des lèvres, le velours noir des yeux, harmonisant avec le sourire ce trésor de jeunesse, de grâce et de vie.

En cette fleur d'amour, dans ce sang virginal, il y avait du soleil!

Il sembla à Henriette qu'elle émergeait des ténèbres, et les choses qui l'entouraient s'auréolèrent d'une splendeur inconnue : tout lui paraissait beau ! Le château de Tracy avec sa façade blanche, ses toits pointus avec leurs girouettes dorées ; le parc et ses grands arbres, les eaux des bassins, et le panorama immense des campagnes, et les horizons réunis du ciel et de la mer lui donnaient des allégresses juvéniles, et rien ne la lassait, et tout l'exaltait, la charmait, aux rayons de sa lumière à elle !

Le couvent, sans la moindre visite de parents ou d'amis et sans les moindres vacances? Le second mariage de sa mère? La lutte?... Dieu! que cela était loin ! A quoi bon y songer maintenant?

Chaque matin, M[lle] de Tracy faisait de longues promenades à cheval, accompagnée de son père et des Vauzelet, arrivés depuis quelques jours et, sur leur route, bourgeois, ouvriers, paysans et matelots saluaient au passage.

Toute cette contrée normande était joyeuse du retour des Tracy : pour les recevoir, on n'arbora ni drapeaux, ni oriflammes, comme à la venue de l'aventurière, mais l'émotion des braves gens désintéressés se mêlait au bonheur des pauvres, fatalement égoïstes, oubliant la grande princesse, dans leur rêve d'être secourus avec moins d'éclat et plus de certitude.

Un seul homme, vivant seul chez lui, tel un fauve en sa tanière, ne partageait pas l'allégresse générale. Birbin, abandonné de tous, méprisé encore plus que

haï, voûté, méconnaissable, abruti par l'alcool, laissait mourir ses légumes, tomber le deuil mensonger de sa blouse noire et jaunir le vert ruban du Mérite agricole.

Gertrude, Baptiste et Claude le recueillirent, et il continua à boire, tout seul dans une grange lointaine, sous l'œil inquiet des animaux.

On avait célébré les fiançailles de Mlle de Tracy et d'Edgard Vauzelet, quand un gros nuage vint obscurcir le ciel d'Henriette. M. de La Faye, en villégiature à Dieppe, était l'un des familiers du château, mais il avait ajourné l'aveu de son amour, dans la crainte de troubler les joies filiales de l'adorée.

Riche aujourd'hui, grâce à la succession d'un oncle, le baron accélérait le pas, en sa campagne amoureuse. Henriette l'aimait; elle l'aima davantage, sans lui dire l'engagement peu réfléchi qui la liait à Edgard et qu'elle n'osait pas briser.

Elle considérait Edgard comme un frère, et le jeune homme ne tarda pas à deviner en elle un autre amour; il ne crut pas la blessure profonde ; il attendit, observa, navré, mais courageux, loyal.

Cependant M. de La Faye veillait, attendait, lui aussi, et ses visites étaient plus fréquentes. Le soir, dans les jardins, ces deux jeunes hommes, qui ne pouvaient s'aimer, aimant la même femme, voyaient l'embarras de la situation, et, près d'Henriette, ils gardaient le silence, tandis que le comte Jean, M. et Mme Vauzelet parlaient de l'avenir, et que la vieille Mme de Francade, arrachée par sa petite-fille à Mme de Méran, invoquait les étoiles.

Plusieurs fois, Mlle de Tracy avait reçu des lettres de sa mère, des lettres datées de tous les coins de l'Europe. La marquise voyageait avec le marquis, et dans la dernière correspondance où elle annonçait son retour prochain à Dieppe, elle ne tarissait pas d'éloges sur le comte, s'informant de ce qu'il faisait, de ce qu'il disait, de ce qu'il pensait d'elle, tout entière au gentilhomme dont elle serait encore la femme, si elle avait consulté son cœur au lieu d'écouter son orgueil!

M. de Tracy lut ce billet que lui présentait Henriette; il haussa les épaules, murmura le mot de « toquée », et dit à sa fille :

— Ma chérie, il faut répondre à ta mère, mais sans lui parler de moi !

Un jour, en l'absence de M. de La Faye, le comte glorifiait la bravoure du jeune gentilhomme, qui, pour le sauver, n'hésita pas à perdre sa situation au ministère de l'intérieur.

— Et La Faye, à ce moment, était pauvre ! Je n'oublierai jamais cet acte de grandeur! La Faye a été sublime !

Edgard vit sa fiancée rougir et palpiter, et il baissa le front. M. de Tracy croyant observer un reproche dans l'attitude du jeune avocat, lui prit les mains :



Vous menacez de me tromper, de me déshonorer ?

— Henriette et moi nous avons le cœur assez large pour y loger notre double reconnaissance !

— Oh ! balbutia Edgard, l'avantage demeure à M. de La Faye... Il a perdu sa place et risqué peut-être la misère !

— Mais votre père et vous avez, aussi bien que lui, risqué la prison en donnant asile à un forçat !

— Le beau mérite ! intervint Me Ambroise. Vous ignorez donc, mon cher comte, que la magistrature et le barreau ne forment qu'une même famille ?... Les parents ne se mangent pas entre eux !

Cette ironie où pointait le souvenir des allures de M. Barthel, juge d'instruction, éveilla des rires, et, Mme de Francade se tourna vers Mme Vauzelet :

— On ne riait pas depuis longtemps à Tracy... Pourquoi, chère madame !

— Parce que le comte, votre gendre, était absent du château.

— Mon gendre !... Alors il y a deux Tracy ! J'ai deux gendres, Raphaël et Jean, et je n'ai qu'une fille ?... Vous seriez bien aimable de m'expliquer ce phénomène !

— Il prouve, madame la duchesse, que vous êtes la meilleure des belles-mères !

Mme de Méran, depuis trois jours, habitait sa villa de Dieppe ; elle y était arrivée, seule, par un coup de tête, laissant le marquis à l'hôtel du boulevard Malesherbes, avec défense de venir l'ennuyer, et comme toujours, le pauvre Raphaël s'inclinait devant la volonté de sa femme.

De tout temps, la marquise Laure fut agressive et injuste envers son second mari, mais, à dater de la libération du comte Jean, l'amour de Raphaël, de ce tendre et élégant snob devint un insupportable fardeau. Elle brûlait du désir de revoir le premier époux, de se faire pardonner son erreur et de reprendre, comme si rien ne s'était passé, la vie charmante des initiales amours.

Pour obliger au divorce M. de Méran, elle s'ingénia, pendant leur voyage, à toutes sortes de conjugales tortures ; elle le critiquait dans ses moindres gestes, il redoubla de petits soins ; elle l'injuriait, il l'encensa de louanges exquises. Enfin, désireuse de l'irriter, de l'humilier, de blesser le mari dans son amour d'époux et dans son orgueil de gentilhomme, un soir, à Séville, en une chambre d'hôtel, elle plaça ostensiblement sur la cheminée le portrait du comte de Tracy, l'image exécutée par Henriette chez les Vauzelet, et, comme le marquis s'en indignait, elle lui répondit de telle façon qu'il ne remit plus les pieds dans la chambre de sa femme.

Or, ce jour-là, l'ex-comtesse, en grande toilette, avait donné l'ordre d'atteler et se disposait à se rendre au château de Tracy, lorsque M. de Méran fit une apparition inopportune.

— Vous, monsieur? dit-elle, surprise et de méchante humeur, Vous savez bien que je vous ai signifié mon désir d'être seule à Dieppe!

— Pardonnez-moi, madame... Je vieillissais et me désolais, loin de vous!... Si vous l'exigez, je retournerai, ce soir, à Paris.

— Ah! inutile, je vous cède la place.

— Vous partez?

— Oui, monsieur.

— Pour Paris?

— Pour Aubécourt... Je n'ai pas encore embrassé ma fille.

— Et vous comptez vous rendre au château de Tracy?

— Je ne vous cacherai pas que c'est mon intention.

— Avez-vous réfléchi à l'inconvenance d'une telle visite?

— Une mère ne commet jamais d'inconvenance en allant voir son enfant!

— Je vous demande pardon, madame. Votre situation n'est pas celle de toutes les mères, et vous devez penser à ce que l'on dira à Aubécourt, en voyant arriver la marquise de Méran chez son ancien mari?

— Je suis au-dessus de la médisance!

— C'est possible, madame. Mais moi, votre mari, qui vous aime, je vous supplie de renoncer à votre projet!

— M'avez-vous vu quelquefois renoncer à une idée que j'avais dans la tête?

— Jamais, c'est vrai! Mais, jusqu'à présent, ces idées ne menaçaient en rien votre honneur de femme, et aujourd'hui...

— Aujourd'hui, comme toujours, j'irai où il me plaira!

Elle voulait sortir : il lui barra le chemin :

— Laure, si vous désirez embrasser votre fille... et rien n'est plus naturel... vous pouvez lui écrire de venir chez vous!

— Ce n'est pas chez moi, c'est à Tracy que verrai Henriette!

— Je ne vous permettrai pas d'autoriser une hypothèse fâcheuse et de laisser croire que ce n'est pas l'amour maternel qui motive ce voyage!

— Quoi, alors?

— Le désir de vous rencontrer avec le comte Jean de Tracy... Vous l'avez pourtant assez méprisé, celui-là!

Jamais la marquise n'avait eu à soutenir contre le mari une lutte aussi vive, et son irritation n'en devint que plus grande :

— Et quand cela serait, monsieur? Et quand je désirerais voir l'homme que je chérissais, auquel j'appartenais, avant de vous connaître, et dont l'amour m'enchantait autant que le vôtre m'est indifférent, pour ne pas dire davantage?

— Alors, pourquoi m'avez-vous épousé?

— Parce que mon orgueil a parlé, ce jour-là, plus haut que mon cœur et ma raison, parce que j'étais folle!

M. de Méran, très ému et toujours maître de lui, toujours digne, répondit :

— Ecoutez-moi, madame. Je vous ai aimée, je vous aime ardemment, saintement, et vous avez dû vous apercevoir, en maintes circonstances, que mon respect égalait mon amour ; je me suis montré généreux, indulgent aux légèretés et aux faiblesses de votre caractère, et vous venez me jeter à la face la plus cruelle des injures ; vous osez dire que tout l'amour que vous m'avez refusé, vous le conserviez pour l'homme dont vous portiez autrefois le nom !... J'en souffre, madame... et je vous pardonne ! Mais, ne l'oubliez pas, je maintiendrai intacts mes droits de mari !... Et prenez garde !... Laure, prenez garde ?

— Prendre garde ? A quoi ? à qui ? A vous ? Oh ! vous ne me faites pas peur ! Si vous saviez, monsieur, combien je suis lasse de votre absorbante tendresse, de vos assiduités, de vos fadeurs ? Si vous saviez combien m'énervent votre calme souriant, votre politesse surannée, votre voix toujours la même, vos gestes toujours pareils, et ce sourire mécanique, ce sourire de tableau, de photographie, ce sourire que rien n'augmente, que rien ne diminue, que rien ne trouble, et dont la vision me poursuit et m'obsède ? J'en ai assez ! j'en ai assez de l'Homme-Reflet ! Ah ! comme ils ont raison, les gens de votre club, de vous nommer ainsi ! Quelle est la pensée, quelle est la parole, quelle est la manière d'agir, de marcher, de saluer, de monter à cheval, de vous habiller, de vous coiffer, de vous chausser, qui vous soient propres ? Mais, monsieur, toutes les phrases galantes que vous me débitez, je les ai déjà lues dans les romans-feuilletons et, vos attitudes, je les ai déjà remarquées chez les acteurs ou chez vos amis ! Vous êtes un assemblage lunaire des autres, des vivants ; vous êtes l'Homme-Reflet ; vous n'avez rien à vous !

Sous l'avalanche, le marquis hasarda :

— Du moins, madame, mon cœur était bien à moi, et je vous l'ai donné tout entier !

Mais elle ne l'écoutait pas et grondait :

— Voilà huit ans que dure votre chanson d'amour, huit ans que je la subis ; je ne veux plus l'entendre !

— Vous êtes ma femme !

— Je demanderai le divorce !

— Le divorce ? Jamais !

— Après l'explication que nous venons d'avoir, la vie commune nous serait intolérable !

— Vous me détestez ! Je vous aime, moi ! je vous adore ! J'accepte de souffrir, mais non de me séparer de vous !

— Monsieur, ne m'obligez pas à vous faire regretter votre décision !

— Vous me menacez de me tromper, de me déshonorer ? Je ne vous crois pas ! Vous en êtes incapable !

— Une femme désespérée est capable de tout !

— Pas lorsqu'elle s'appelle la marquise de Méran !

Elle sortit, criant au gentilhomme :

— Je vous défends de me suivre !

A quatre heures, ce même jour, et avec la plus grande discrétion, une femme de chambre prévint Mlle de Tracy que Mme de Méran l'attendait à l'extrémité du parc, dans la maison du garde.

Henriette, étonnée, bouleversée, se coiffa à la hâte d'un chapeau de jardin, courut auprès de la visiteuse, et elles échangèrent de maternelles et filiales caresses. Jamais la marquise ne sembla plus jeune, plus ardente et plus jolie. Son regard luisait d'un éclat étrange et une espérance l'exaltait.

— Oh ! mère, ne put s'empêcher de dire Henriette, que tes yeux sont brillants ! que ton teint est animé ! que tu es belle !

— Je suis si heureuse de t'embrasser !

N'osant pas encore s'informer de M. de Tracy, la visiteuse demanda des nouvelles de sa mère, Mme de Francade, et ces mots d'Henriette : « Grand'maman va mieux ; elle a des heures de lucidité ; mon père a été bien content de la revoir, » ces mots lui ouvrirent la route :

— Ah ! oui... ton père !... Parle-t-il de moi quelquefois ?

La jeune fille, pour ne pas affliger l'ex-comtesse, se résignait à mentir :

— Oui... quelquefois.

— Et que dit-il ? Est-ce qu'il me hait toujours ?

— Mon père est très bon ; il sait pardonner.

— Alors tu crois que, peut-être, il consentirait à me recevoir ?

— Y songes-tu, mère ? C'est impossible !

Mme de Méran se dressa vibrante :

— Je veux le voir ! je veux lui parler ! Je te dis que je veux le voir ! Va le chercher ! Amène-le ici !

— Maman, sois raisonnable !

— Si tu me refuses, j'irai au château !

Devant cette insistance, Henriette obéit, sans aucun espoir de ramener le comte, mais lorsque le gentilhomme sut que Mme de Méran le menaçait d'une visite, il aima mieux éviter un scandale.

— Me voici, madame, dit-il, en entrant dans la maison du garde, que me voulez-vous ?

Elle fléchit le genou ; il la releva :

— Parlez !

— Jean, je viens vous trouver, parce que je souffre et meurs dans l'enfer où je suis volontairement tombée, parce que je vous aime, parce que je n'ai jamais

aimé que vous, et je vous conjure de me rendre la place que j'occupais autrefois au foyer, dont le souvenir est pour moi immortel !

— Mais, c'est de la folie, madame !... Adieu !

Il partait, elle s'accrocha à lui :

— Oh ! non, Jean, ce n'est pas de la folie. Je souffre trop ! Je suis trop malheureuse ! Oubliez mon erreur, vous qui êtes si grand, si généreux ! Retirez-moi de l'abîme où je m'engloutis près d'un homme... que je hais !... Je divorcerai avec M. de Méran, et je redeviendrai votre femme... aimante, dévouée, heureuse...

— Madame, la loi n'autorise pas une femme divorcée, remariée, puis encore divorcée, à épouser son premier mari, et d'ailleurs une réunion serait-elle possible entre nous que je n'en voudrais pas, car vous avez douté de ma parole, alors que je vous jurais mon innocence !... Adieu !

La marquise, rentrée à Dieppe, suivait en voiture la rue de la Plage, pour regagner sa villa. Trois jeunes gens, qui sortaient du Casino, après le concert, la reconnurent :

— Tiens, Mme de Méran, je la croyais en Espagne !

— Ou en Italie !

— Ou en Suède !

— A propos de Suède, elle est vraiment bien bonne, l'histoire de la reine Sophie, et les journaux en parlent toujours !

Philibert Baucresson, Thibault de La Noüe et le compositeur Myrtil Zamor s'installaient sur des chaises.

— Il faut avouer, dit La Noüe, qu'elle est très forte, notre ex-amie, la princesse Stradowska.

— Peuh ! objectait Zamor, pas si forte que ça ! On n'est jamais fort, quand on se laisse prendre la main dans le sac légal !

— Elle ne s'est point laissé prendre, et son yacht était chargé de fournitures parisiennes... jupes et manteaux, colliers, bracelets, diadèmes... et de l'argent versé à la reine de Suède par les notables d'Aubécourt !

— Où est-elle maintenant ?

— En train de faire des dupes en Ecosse, et elle réussit à merveille ! Le fils du Dr Rousseau, qui chassait le ou la grouse, a rencontré la princesse à Glascow, mais elle ne s'appelle plus Stradowska... Elle se nomme... Devinez ?

— Alexandrine Houdet, comme devant ?

— Pas du tout... Mme Adolphe Piédeleu.

— L'ex-avoué a dû lui apporter une belle fortune ?

— Il a apporté en mariage trois ou quatre condamnations par contumace... Pauvre Alexandrine, elle nous donnait de bons dîners !

— Et des bals amusants !

— Oui, mais elle promettait bien des choses !

Ils ne médirent pas de la grande amphitryonne, et leurs regrets s'envolèrent dans la fumée des cigares.

Un cavalier arrivait au grand trot; il s'arrêta devant les trois amis.

— Bonjour, La Faye, dit Myrtil, en serrant la main du gentilhomme, tu dînes avec nous?

— Non, pas ce soir, je suis invité!

— Demain, alors?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu deviens? On ne te voit plus.

— Je bats un peu la campagne.

— Cachottier, va!

— Oh! non, par exemple, et la preuve, c'est que, bientôt, je vous dirai quelque chose. Au revoir, mes amis!

Le baron piqua son cheval et disparut.

— Vingt-cinq louis qu'il va à Aubécourt? offrit le sous-préfet.

— La belle malice! continua La Noüe... Il y va tous les matins, tous les soirs!

— Et à quand le mariage?

— Quel mariage?

— Le mariage du baron avec Mlle de Tracy?

— Erreur! Mlle de Tracy épouse Edgard Vauzelet!

— La Faye!

— Vauzelet!

— La Faye est gentilhomme et possède, à l'heure qu'il est, soixante mille livres de rentes.

— C'est exact, mais Vauzelet est aimé.

— Qu'en sais-tu?

— Rien, mais après ce qu'il a fait pour le père...

— Et La Faye, donc?

— Moi, conclut Zamor, si j'étais Mlle de Tracy, je ferais sauter en l'air deux marguerites, car nos deux amis se valent!

Au château, pendant le dîner, Edgard ne quitta pas des yeux Henriette et Léopold, et la certitude de leur amour lui apparut aussi limpide que la lumière. Il songeait que l'adorée avait obéi à l'amitié, en l'acceptant comme fiancé; il ne voulait pas se mettre à la traverse de son bonheur.

Dans la soirée, le jeune avocat trouvait le moyen de rester seul avec Henriette.

— Mademoiselle, dit-il, vous aimez M. de La Faye!

Elle baissait la tête, sans répondre, et ce silence fut pour Vauzelet le plus énergique des aveux. Il reprit :

— Vous l'aimez; il vous aime; il est digne de vous! Moi aussi, je vous

aimais. Heureusement, auprès de vous, j'ai été à l'école du sacrifice ! Ne me plaignez pas... Je suis heureux d'accomplir mon devoir !

Il interpella le jeune gentilhomme :

— Monsieur, j'étais le fiancé de Mlle Henriette; nous venons de nous rendre notre liberté... Mon père m'a dit, un jour, en parlant de Mlle Henriette de Tracy : « Je veux qu'elle soit ta sœur ! » et je viens vous dire : « Monsieur de La Faye, je veux que vous soyez mon frère ! »

— Monsieur, dit le baron, cette démarche vous honore, et, puisque vous grandissez à mes yeux, je ne saurais paraître petit aux vôtres !... Mlle de Tracy choisira, un jour, entre nous... Laissons-la avec son père dont elle a été privée depuis si longtemps !

Ils marchaient, tous deux, vers Henriette; elle leur saisit à chacun la main, et, pénétrant leurs pensées :

— Je vous remercie, mes frères !

Autour de cette belle jeunesse, dans le grand apaisement qui suit les orages, la vie était douce et présageait un avenir d'honneur. Oh ! la courageuse ! Que de dévouements elle inspira ! que d'intelligences elle sut exalter, depuis le grand Ambroise et les rivaux d'amour, Edgard et Léopold, jusqu'au policier Dardanne auquel on offrit un témoignage de gratitude pour sa volte-face, mais dont le chemin avait été déblayé par l'héroïque vierge ! Quelle lutte entre la mère et la fille, entre ces deux femmes pétries du même limon et aux cérébralités et aux âmes si contraires, la déserteuse et le nouveau soldat !

Soldat ? Henriette le fut devant sa mère, devant le policier, devant le juge, devant le bourreau, devant l'armée du monde accusant la victime.

Loin de la maison ressuscitée, Mme de Méran pleurait l'ex-mari. Il avait traîné le boulet du bagne, et elle traînait le boulet du mariage ! N'était-ce pas justice ?

Chez nous, la famille est une petite Patrie; elle a ses héros et ses martyrs, comme la Science et la Nation; elle a ses heures bénies et ses heures mauvaises, et ceux qui l'abandonnent, quand gronde la tempête, n'ont pas le droit de fêter l'arc-en-ciel.

Henriette planait sur la tourbe humaine vaincue; et de même qu'une lumière brille plus fort dans la nuit que sous le soleil, ainsi elle resplendissait plus vivante, après les bataille des égoïsmes et des lâchetés, de toutes les ombres entourant son cadre de gloire.



Georgette se rendit dans un petit salon, prit place au piano et essaya de déchiffrer quelques pages de Wagner.

III

LES DÉVORANTS DE PARIS

PREMIÈRE PARTIE

Les journaux venaient de publier l'annonce suivante :

> LE DOCTEUR PETRUS DILSON
>
> DE NEW-YORK
>
> arrivera dans quelques jours à Paris
>
> *Le docteur invite la famille R..., domiciliée, en 1864, rue des Blancs-Manteaux, à se faire inscrire sur un registre déposé au GRAND HOTEL.*

Petrus Dilson est l'un des deux hommes les plus riches du monde connu. Il est plus riche que les Mackay et les Rothschild : la fortune de l'Américain ne peut être comparée qu'à celle du célèbre armateur Sir Arthur Stewart.

L'émotion fut grande à Paris et en province parmi les familles dont le nom commence par la lettre R. Un très grand nombre de personnes appartenant aux diverses classes de la société, demandèrent leur inscription immédiate sur le registre du Yankee, sans réfléchir au libellé de l'annonce disant textuellement :

« *La famille R..., domiciliée, en 1864, rue des Blancs-Manteaux.* »

La curiosité des Parisiens atteignait son paroxysme. Quand arriverait-il, cet Américain milliardaire, dont la science et la générosité sont connues de l'univers entier?

Pourquoi cette énigme indéchiffrable de la lettre R?

Les commentaires allaient leur train et des gens impressionnables perdaient la raison.

Tout passe et le désir de savoir s'émoussait, lorsque, le 21 mars 1883, on lut sur les murailles de Paris :

LE DOCTEUR DILSON EST ARRIVÉ!!!

Plus de cent mille personnes affluèrent sur le boulevard des Capucines. Le soir, il y eut une bousculade formidable. Les cris de : *Il est arrivé! il est arrivé!* retentirent. Les voitures et les omnibus ne passaient plus.

Un immense soupir de satisfaction s'exhalait de toutes les poitrines. On se pressait les mains, sans se connaître; on s'embrassait comme si, vraiment, on eût salué le retour d'un ami longtemps attendu.

— Le docteur Dilson va partager sa fortune avec les R. En êtes-vous, monsieur?

— Oui.

— Et vous, madame?

— Oui.

— Moi aussi!

— Nous aussi!...

On échangeait des bouts de phrases :

— Nous sommes peut-être parents...

— Je le crois... Ma grand'mère...

Un kiosque vola en éclats sous la poussée de la foule; le Grand Hôtel ferma ses portes, pendant qu'un millier de gamins criaient sur l'air des *Lampions* :

Le Docteur!
Le Docteur!
Le Docteur!

Tandis que les agents de police luttaient contre le peuple refusant de se disperser, un homme à la barbiche rouge, vêtu d'une redingote gris fer très élégante, portant un monocle carré à l'œil droit, descendait la rue de Saint-Pétersbourg et s'arrêtait devant une affiche où se voyait le portrait du docteur Dilson, précédé de ces mots :

Avis à la famille R...

LE DOCTEUR DILSON EST ARRIVÉ!!!

Cet homme, c'était un juif allemand, le baron Karl Gismarck. Un sourire de

triomphe éclaira les lèvres de l'étranger, qui creva l'affiche avec sa canne, en murmurant :

— Dilson, à nous deux!...

I

LE MAITRE ET SES DISCIPLES

Il était dix heures du soir.

A cette heure peu avancée de la nuit, quand Paris en fête gronde dans la lumière et que l'étourdissante clameur du plaisir monte au-dessus de la ville, étouffant les sanglots des victimes de la bataille pour vivre, la rue Saint-Dominique s'endort. Le quartier aristocratique ne se réveille que passé minuit, sous le roulement des équipages ramenant, soit des Français, soit de l'Opéra, les nobles familles du faubourg.

Alors, les voitures se succèdent rapidement ; le pavé de la rue s'illumine sous les flammes d'or des lanternes. On entend retentir le cri traditionnel des cochers : « Porte, s'il vous plaît ! »

Les portes des hôtels se referment avec des bruits de canons lointains qui vont se répercutant, tout au fond des ténèbres. Deux gardiens de la paix, le capuchon rabattu sur les yeux, gravement, se promènent sur la chaussée déserte, traînant derrière eux leur ombre qui s'allonge sous les feux des réverbères et prend, sur les murailles, des formes fantastiques.

Parmi les voitures qui rentraient, ce soir-là, un coupé attelé d'un mecklembourgeois de race s'arrêta devant l'hôtel portant le numéro 18 de la rue. Le suisse ouvrit la porte cochère. Le cheval pénétra vivement sous la voûte sonore, traversa la cour, et, très habilement mené par le cocher, décrivit une courbe et s'arrêta net en face du perron, une merveille d'architecture gothique.

Le baron Karl Gismark descendit du coupé, gravit le perron et entra dans une antichambre, où deux domestiques en livrée noire attendaient.

A l'entrée de leur maître, les valets se levèrent et se tinrent immobiles.

Le baron les toisa d'un regard, en leur lançant son pardessus :

— Justin, tu as remis les lettres aux personnes mêmes ?

— Oui, mein Herr.

— Je t'ai défendu de m'appeler ainsi...

— Pardon, monsieur le baron... L'habitude...

— Tu changeras tes habitudes... Le feu est allumé dans mon cabinet ?

— Oui, monsieur le baron.

— C'est bien... Il faut faire aussi du feu dans le grand salon...

Puis, s'adressant à l'autre domestique :

— Lux, descends à la loge. Fais coucher le suisse et prends sa place à la porte... Les trois personnes que j'attends seront ici dans une demi-heure... Tu ouvriras toi-même... C'est compris?

— Oui, monsieur le baron.

— Quant à toi, Justin, ne quitte pas l'antichambre. Tu introduiras ces messieurs, et quand ils seront au salon, tu viendras me prévenir... J'ai dit.

Les valets s'inclinèrent et le baron entra dans son cabinet de travail. Le gentilhomme s'étendit sur un fauteuil, alluma un havane et commença à lire les journaux du soir.

Le baron Karl Gismarck était un homme de cinquante ans, très droit, très vert encore. Sa haute taille, ses bras nerveux, sa forte encolure dénotaient une force physique peu commune ; son large front, une intelligence remarquable. Il ne portait point de moustaches ; sa longue barbiche rouge allongeait encore son visage pointu ; un sourire étrange crispait ses lèvres et laissait voir des dents larges d'une blancheur éclatante. A l'entendre, il était d'origine alsacienne ; mais ses manières, sa brusquerie, le timbre de sa voix, ses violences mêmes, démentaient son affirmation.

Quoi qu'il en soit, il était venu à Paris, il y avait un an de cela, et il s'était établi dans le somptueux hôtel, qu'il venait d'acquérir après la déconfiture du comte de Sernouze. Il avait fait restaurer la maison avec une richesse et un faste exempts de goût peut-être, mais qui prouvaient que le nouveau propriétaire possédait une très grosse fortune.

Cet homme ressemblait à un Allemand. En 1870, on l'aurait écharpé peut-être ; aujourd'hui, on le saluait, et très bas. Le temps des espions ne dure pas à Paris.

Depuis un moment, Karl Gismarck, devant sa table de travail, écrivait des notes, quand le timbre annonçant un visiteur retentit.

Par la porte entr'ouverte, le baron put apercevoir l'homme qui entrait et que les lampes du vestibule mettaient en pleine lumière.

C'était un jeune ecclésiastique aux allures élégantes. Sa soutane de fine laine retroussée cavalièrement de côté, laissait deviner, sous un bas de soie noire, une jambe nerveuse : on eût dit d'un abbé de cour, au temps où les prêtres galants disputaient aux gens d'épée les dames amies de leur cœur.

— Et d'un !... murmura le baron, pendant que Justin introduisait le prêtre au grand salon.

Le timbre vibra encore.

— Et de deux! continua Karl Gismarck, en observant la silhouette d'un personnage dont le pardessus en fourrure recouvrait un habit noir à la boutonnière fleurie d'une rosette multicolore.

— Et de trois! dit le baron. Après le curé, le médecin; après le médecin, le notaire... Nous voici au grand complet...

Celui qui s'avançait était un petit bonhomme fluet, marchant sur les tapis de l'antichambre avec des précautions infinies.

Les trois personnages étaient réunis dans le grand salon de l'hôtel Gismarck. Maintenant, le prêtre assis sur un fauteuil, tout près de la cheminée, lit son bréviaire, à la lueur des candélabres. De temps à autre, ses yeux passent par-dessus le livre et se fixent sur le docteur Hochecorne, en train de consulter un carnet de notes. Le docteur ne perd pas de vue son voisin l'abbé Fricard, premier vicaire de Sainte-Thérèse. Tandis que l'abbé et le médecin s'épient du regard, le notaire, Me Pilou, va et vient dans le salon; il trottine, regardant tout, estimant tout, mobilier, tapis, marbres, tentures, bronzes, tableaux. Les deux hommes s'observaient toujours, sans mot dire, et Me Pilou estimait le tabouret du piano, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage au baron.

Gismarck entra si brusquement que les visiteurs tressaillirent en se levant.

—Bonjours, messieurs, dit-il de sa voix métallique, je vous remercie d'être venus... Veuillez prendre place et m'écouter.

D'un geste, il indiqûa trois fauteuils rangés autour de la table du salon.

Le prêtre, le médecin et le notaire s'étant assis, le baron Karl Gismarck prit une chaise et s'installa en face d'eux, de l'autre côté de la table.

— Vous avez bien agi, messieurs, en vous rendant à mon invitation.

— Une invitation?... interrompit le prêtre, dont vous nous devez les raisons...

— Monsieur l'abbé, vous serez satisfait...

— Monsieur le baron, dit le docteur, mes malades...

— Les malades attendront...

— Mes clients, fit le notaire...

— Ainsi que vos clients, mon cher maître...

— Monsieur, s'écria l'abbé, vous dépassez la mesure... Je ne sais comment j'ai pu me rendre à une invitation aussi insolite que la vôtre, je me retire...

— Restez, dit le baron...

— Nous aussi, nous nous retirons, murmurèrent Me Pilou et le docteur Hochecorne, en faisant mine de suivre l'abbé Fricard.

Le prêtre essayait vainement d'ouvrir la porte.

— La porte est fermée, monsieur!

— Parbleu! gronda Gismarck.

— Alors ?..,

— Alors, vous restez...

— Non !...

— Monsieur l'abbé, armez-vous d'un peu de patience. Ce sont des affaires très importantes qui m'ont déterminé à vous appeler ici, des affaires qui vous regardent, tous les trois... Voyons, l'abbé, c'est par vous que je commencerai tout à l'heure...

— Cet homme est fou, pensa l'abbé Fricard. Mettons-nous sur nos gardes...

— Reprenez vos places !

Dans l'espoir d'en finir plus vite, les invités de Karl Gismarck obéirent.

— Messieurs, commença le baron, on a remarqué, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que la société se divise en deux parties : les imbéciles et les gens d'esprit, les voleurs et les volés. Il suffit de regarder le monde pour avoir la conviction absolue qu'il vaut mieux être rangé dans l'une que dans l'autre de ces deux catégories...

— Parfaitement, dit le prêtre. Il vaut mieux être volé que voleur, dût-on passer pour un imbécile.

— C'est mon avis aussi, affirma le médecin.

— Je partage la manière de voir de ces messieurs, soupira le notaire absorbé par la contemplation de la pendule qu'il estimait dans les quatre mille francs, au bas mot.

Le rire du baron vibra dans la chambre avec un bruit strident de métal ; on eût dit l'effondrement d'un sac d'écus :

— Vous ne dites pas un mot de ce que vous pensez... Vous mentez effrontément !

Sur ces mots, les trois personnages se levèrent encore, exaspérés.

L'abbé Fricard frappait la table avec son poing, le docteur Hochecorne menaçait le baron de sa canne, Me Pilou, lui-même, se dressait, tout rouge, écumant, caquetant, pareil à un coq sur ses ergots.

— Vous insultez la loi !

— Vous insultez la science !

— Vous insultez la religion !

Gismarck ricanait, en caressant sa longue barbiche flambant comme de la bière d'or.

— Allons !... allons !... Pas d'injures !... Trêve aux menaces !... Vous êtes ici chez moi, ne l'oubliez pas... Les portes sont fermées, vous m'entendez !... Je disais donc, messieurs, — et vous êtes d'accord avec moi, — qu'en ce monde, il vaut mieux être voleur que volé... Vous souriez ; vous haussez les épaules ; vous vous révoltez toujours... Pourquoi ? Parce que vous êtes des hommes faibles et lâches.., Eh bien ! je vais vous mettre à l'aise... moi, Karl Gismarck, moi

qui puis aller dans tous les mondes, la tête haute, je suis un voleur; et vous aussi, monsieur l'abbé, vous êtes un voleur!

— Cet homme est fou!

— Et vous aussi, docteur, vous êtes un misérable!

— Prenez garde?...

— Et vous aussi, mon cher maître, vous méritez le bagne! Et je le prouve : monsieur l'abbé Fricard, pourriez-vous me dire le nom du prêtre qui, se faisant passer pour son propre frère, s'est introduit dans la famille Verlaine pour séduire la fille de la maison?

— Je l'ignore, gronda l'abbé.

— Ce prêtre, c'est vous!...

L'abbé Fricard retomba, anéanti, sur son siège.

— Mon cher docteur, continua le baron presque souriant, en se tournant vers Hochecorne, de quelle maladie est donc morte Héloïse Duchâtel, votre première femme?

— D'une maladie de poitrine...

— Vous mentez! Héloïse Duchâtel est morte empoisonnée par son mari.

Et comme le prêtre et le médecin terrifiés, tous deux, restaient songeurs, Karl Gismarck frappa sur l'épaule du notaire :

— Maître Pilou?...

— Quoi?... Que me voulez-vous?

— L'histoire de vos deux amis ne paraît pas vous avoir intéressé...

— Ces messieurs ne sont pas mes amis; je ne les connais pas... Si vous m'avez appelé pour aider la justice, je suis prêt.

— Jésuite, va! fit l'abbé Fricard.

— Alors, cher maître, reprit le baron, toujours railleur, vous n'avez rien à vous reprocher?

— Rien, monsieur, rien... Je suis adjoint de mon arrondissement... J'occupe à Paris l'une des premières charges...

— Il ne s'agit pas de Paris, il s'agit de Sedan!...

— Sedan? Comprends pas...

— Si, vous comprenez. Je veux parler de ce Français, de ce traître qui, pour une misérable somme d'argent, s'est vendu à l'ennemi.

— Un tel homme n'existe pas... Ce serait un monstre!...

— Il existe... Il a signé un reçu à un juif de Francfort chargé de l'affaire... Le reçu, le voici... Le juif allemand, c'est moi!...

— Tinders!... s'écria le notaire tout tremblant.

— Oui, Tinders l'Américain, Tinders l'Allemand, Tinders le Français, selon les occasions, l'homme du jour qui se rit des vieilles formules et des catéchismes



Et comme la Bergamote gardait le silence, le docteur l'attira doucement contre sa poitrine.

rebattus... C'est avec Tinders que vous avez traité, et c'est le baron Gismarck qui vous tient aujourd'hui!...

— Que voulez-vous de nous? dirent les trois hommes, éperdus.

Karl Gismarck répondit gravement :

— Une obéissance passive.

II

L'EXCELLENCE

Le baron Karl Gismarck, enveloppé d'une robe de chambre de velours noir, à la cordelière d'or, se promenait dans son cabinet de travail. Sur sa table, des livres, des brochures, des journaux français et étrangers. Tout le long des boiseries, des corps de bibliothèques avec d'épais rideaux de soie verte tendus derrière le vitrage. Au-dessus de la cheminée, un grand tableau dû à la collaboration de Detaille et de de Neuville : *la Bataille de Gravelotte*. Faisant face au tableau, sur un socle recouvert de peluche rouge, un buste de la République française en marbre blanc, l'œuvre de Bartholdi.

Ces témoins étaient là pour affirmer les sentiments patriotiques et français de l'homme auquel un prêtre, un notaire et un médecin de Paris avaient promis obéissance.

Justin entra.

— Je n'y suis pour personne ! commanda Gismarck.

— Monsieur l'abbé Fricard attend au salon.

— Qu'il revienne demain... Aujourd'hui, je veux être seul.

— Oui, mein Herr.

— Encore !...

— Pardon, monsieur le baron.

Dès que le domestique fut sorti, Karl Gismarck poussa le verrou de la porte. Il ouvrit l'une des bibliothèques et en tira deux rouleaux de papier de grande dimension, deux cartes, la carte de France et le plan de Paris.

Le baron déroula la carte de France placée sur son bureau. Puis, une grosse pipe de porcelaine aux lèvres, il considéra longuement une tache noire qui couvrait l'Alsace et la Lorraine. De temps à autre, sa main se posait sur le voile funèbre et la main avait des tressaillements et des crispations, des entraînements

rapides, des élargissements bizarres, comme s'il eût été en sa puissance de soulever le crêpe et de l'étendre au loin. Les yeux s'animaient de vives lueurs, et la bouche riait d'un rire qui n'est pas de l'homme.

Le plan de Paris était divisé en sections nombreuses, toutes spéciales : on y voyait des numéros et des lettres à l'encre rouge, si brouillés entre eux, si drôles dans leur apparence, qu'on eût dit d'une pluie de sang. La main, comme un crabe, s'y promena un moment : elle entraînait dans sa marche des ombres toutes noires.

Un coup sec frappé à la porte interrompit Gismarck dans ses méditations. Vivement, il replia les cartes et les remit à leur place.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est moi... monsieur le baron... Justin...

Le baron se décida à ouvrir.

— Je t'avais défendu...

Mais Karl Gismarck avait jeté les yeux sur le papier que lui tendait son domestique. Il recula d'un pas, effrayé.

— Prie Son Excellence d'entrer au salon... Je m'y rends à l'instant...

Le baron passa dans sa chambre à coucher.

Quelques minutes plus tard, il se présentait devant son visiteur, en grand costume de cérémonie, portant sur sa poitrine, au milieu de nombreuses décorations, la croix impériale de l'Aigle de Prusse.

— Je vous salue, Excellence...

Assis sur un fauteuil, le visiteur répondit par un simple signe de tête aux profondes salutations de Karl Gismarck.

L'homme que le baron avait salué du titre d'Excellence était un vieillard de haute taille ; ses cheveux blancs coupés en brosse, sa figure glabre mais énergique, son regard de feu, son sourire hautain, tout disait en lui une âme virile, ayant conscience de sa force. Un long pardessus noir boutonné au col enveloppait sa rude musculature. Il était coiffé d'un chapeau à haute forme ; le casque ou le képi eussent mieux convenu à cette tête osseuse sur laquelle les disciples de Gall et de Spurzheim pouvaient apercevoir les signes de l'intelligence et de la volonté. La bouche était petite, fine, railleuse.

— Karl, asseyez-vous et écoutez-moi...

Le baron Gismarck prit place sur une chaise, à côté du vieillard, dans l'attitude d'un maître de maison grandement honoré par son visiteur.

— Je vous écoute, Excellence.

— Monsieur, je ne suis pas content de vous; vos rapports sont de plus en plus diffus, de plus en plus inutiles. Depuis un an que vous êtes à Paris, votre mission devrait être terminée. C'est à peine si vous vous êtes mis en campagne. Voyons, que vous manque-t-il ? Est-ce de l'argent qu'il vous faut ?... Vous savez

bien que j'ai à votre disposition, pour vous et les vôtres, tous les fonds nécessaires?... Parlez, monsieur ?...

— Je n'ai nul besoin d'argent, Excellence. Grâce à la générosité de notre pays, je suis à même de tenir en France le rang que vous m'avez assigné.

— Vous n'avez même pas pris le soin de changer de nom...

— Excellence, je connais Paris... Ceux qui vivent audacieusement au grand jour sont les moins suspectés dans cette ville naïve...

— Avez-vous exécuté mes derniers ordres ?

— A la lettre, Excellence.

— Vous avez dans toutes les classes de la société parisienne des gens à votre disposition ?

— Oui... des gens qui servent, sans le savoir, les intérêts que nous défendons...

— Comment ?... sans le savoir ?...

— Oui, Excellence. A Paris, on trouve des escrocs, des voleurs, des faussaires, des assassins, mais des traîtres ?... Presque jamais.

— Il faut pourtant...

— Excellence, je commande à des hommes qui m'ouvriront toutes les portes. J'ai sous la main un prêtre, un médecin, un notaire et même un bandit ramassé au fond d'une maison centrale. Tous, ils sont mes esclaves, car je puis, dès aujourd'hui, d'un mot, les envoyer au bagne... Ils ignorent la grande idée dont ils sont les serviteurs forcés ; ils ne voient en moi qu'un maître dont ils ont peur... Pour eux, j'ai imaginé une affaire, une centaine de millions à arracher à un Américain venu à Paris... J'ai tenu à avoir beaucoup d'or pour le leur jeter en pâture... Mais, une seule idée fait vibrer mon cœur, celle de la Patrie!...

— J'aime cet enthousiasme, Karl, répondit l'Excellence. Mais, je ne vous crois pas capable d'un tel désintéressement... Emparez-vous des millions du nabab américain, si vous le pouvez ; seulement, n'oubliez pas que je vous tiens par des liens autrement puissants que ceux qui unissent à vous les hommes dont vous me parliez tout à l'heure...

— Je le sais, Excellence.

— Il me faut les nouveaux plans de mobilisation que l'on prépare au ministère de la guerre... Il me les faut, dans le plus bref délai...

— Votre Excellence sera obéie...

— J'attendrai vos dépêches à Berlin... Vous les confierez à un homme intelligent et audacieux.

— Oui, Excellence.

— Et la Camba, la surveillez-vous?

— Juana Camba est au service de l'Allemagne.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr...

L'inconnu se leva.

— Encore un mot, Karl... Ne m'exposez plus à recevoir des visites pénibles...

—Quelles visites, Excellence ?

— Celle de Mme la baronne Gismarck...

— Ma femme s'est permis...

— Un homme tel que vous, baron, ne doit pas laisser mourir de faim une malheureuse femme... Et elle meurt positivement de faim, cette chère baronne...

Sur ces mots, l'Excellence prit congé du baron.

— Insolent!... s'écria Karl Gismarck, en montrant le poing à la porte qui venait de se refermer sur son visiteur.

Puis, il eut un gros rire :

— Baste !... Entre la France que je hais et l'Allemagne que je sers se dressent les millions du docteur Dilson ... Que diable!... je suis de taille à courir deux lièvres à la fois!... A la rescousse! monsieur l'abbé!... Taïaut!... taïaut!... maître Pilou!... Docteur Hochecorne!... en chasse!... en chasse!...

Debout et à l'ordre, les Dévorants de Paris!... Exploiteurs de la misère, faiseurs de désespérés et de cadavres, l'aurore sanglante se lève!... Saluez!... c'est votre maître qui passe!...

III

L'ÉTABLISSEMENT MAUPERTUIS

Sur le boulevard Rochechouart, on voit une maison basse portant une lanterne où brûle un bec de gaz éclairant ce mot : BAL.

C'est l'établissement Maupertuis, un simple rez-de-chaussée dont la porte et la fenêtre ouvrent sur le boulevard. L'unique salle est coupée en deux parties. Dans la première, la plus petite, un comptoir d'étain, — un zinc, disent les habitués,— quelques tables de bois blanc et des chaises de paille : c'est la buvette qui a été sacrifiée pour laisser un plus grand espace à la salle de bal. Apparaissent, fixés au mur, des bancs de bois; au fond, une estrade recouverte d'étoffe rouge, sur laquelle, trois fois par semaine, de huit heures à minuit, prennent place un violon, un trombone et un cornet à piston.

Ce soir-là, — un jeudi du mois de mars 1883, — le bal était en pleine anima-

tion. La valse du *P'tit Bleu* entraînait les danseurs, des filles en cheveux, venues du trottoir voisin, des hommes en blouse ou en veston de velours à côtes, avec des mèches lisses collées aux tempes.

Devant la porte de l'établissement, un groupe s'était formé; on y voyait des bonnes et des concierges du quartier, des apprentis, regardant curieusement par les vitres, tout ce monde qui tournait dans la fumée et dans la lumière, les bras battant l'air, les jupes retroussées, les pieds décrivant des courbes vertigineuses.

Le père Maupertuis allait et venait, apportant les consommations aux personnes assises auprès de l'estrade. C'était un petit homme sans barbe, à la démarche austère; il portait un paletot sac de drap noir, et se promenait gravement, les mains derrière le dos, quand le service lui laissait un peu de liberté : la caricature vivante de Napoléon I[er]. Les consommateurs le trouvaient triste et affirmaient que la femme adultère, — une Normande rougeaude, qui trônait au comptoir — était la seule cause de sa tristesse, d'autres disaient, de son recueillement de philosophe.

Dans un coin de la salle du bal, deux jeunes gens buvaient du vin chaud.

— Moi, disait un garçon au corps cassé, à la mine débile, vêtu d'une redingote maculée et trouée, coiffé d'un large chapeau mou, moi, je boirai jusqu'à demain, sans être saoûl.

— Des manières, parce qu'on s'appelle le Bachelier et que l'on a passé son bacchaléra... As-tu fini, Natole... Mille Pertuis, ma tournée, s'il vous plaît!... Et un verre pour Gueule-à-Mort!... Nous allons t'enterrer, monsieur les X !

Celui qui parlait ainsi était un grand individu à blouse blanche. Il se nommait Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin. Il avait une voix rauque.

Il était rasé de frais et ne portait qu'une mouche, à l'instar des maçons de la Creuse: sur son front s'étalaient les signes d'une maladie de jeunesse dont il se souciait comme d'une guigne, tant sa musculature était encore puissante. Sa barbe rousse, taillée en fer à cheval, dissimulait des cicatrices profondes.

— Bonsoir, Gueule-à-Mort, fit-il en tendant sa large main velue au nouveau camarade... Voyons, nom d'un chien de Pertuis!... et cette tournée!...

— Voilà, messieurs, voilà!...

Le père Maupertuis ayant rempli les verres, Brûlot allait porter les santés, quand une jeune fille apparut sur le seuil de la porte.

— La Flamboyante!... cria Brûlot... Vive la Flamboyante... Eh ! là-bas !...

— Prends garde, Brûlot, murmura Gueule-à-Mort, si le Flambard te pince, tu auras une sale affaire...

— Viens donc!... Mais, viens donc!...

— Brûlot a raison, intervint le Bachelier.

— Le Flambard, je m'en f...!

— C'est un zig pourtant...

— Et moi donc!... répliqua Brûlot, en tendant le bras droit et en le ramenant doucement pour montrer la grosseur de son biceps, est-ce que le Rempart-du-Limousin n'est pas un zig?...

Il tira de sa poche un couteau de Nontron et, l'ayant ouvert, il le plaça sur la table.

— Qu'il vienne le Flambard!...

La jeune fille s'était approchée des buveurs; Brûlot la fit asseoir à ses côtés, et lui caressant ses cheveux d'or:

— Que prends-tu?

— Un kirsch!... Et du raide!... Bonsoir, le Bachelier... Bonsoir, Gueule-à-Mort...

Ils se serrèrent la main par-dessus la table.

Le patron apporta un petit verre et un carafon de kirsch. Il versa.

— C'est deux sous, dit-il.

— En v'là un muffe!... gronda Brûlot... Laisse le carafon, je le paye.

— C'est huit sous, alors... Il y a quatre petits verres...

— Tiens, vociféra Brûlot, en comptant les sous, voici pour ta cochonnerie.

La Flamboyante venait de boire.

— Encore, demanda-t-elle, en tendant son verre à Brûlot.

— Tu vas bien, toi, fit Gueule-à-Mort, en allumant sa pipe.

— Vous vous rendrez malade, mademoiselle Jeanne, observa le Bachelier.

— Baste!...

Et saisissant le carafon, la Flamboyante le vida d'un trait et le déposa triomphalement sur la table.

Brûlot applaudit :

— Eh ben, là... Eh ben, là.., c'est pas pour dire... mais, vrai, ça fait plaisir de voir licher les femmes!...

La Flamboyante était une grande et jolie fille de dix-huit ans, au visage coloré, aux yeux noirs énergiques et caressants. Sa mère, une chiffonnière, la femme Poitevine Raveaud l'ayant battue, un soir, elle avait déserté la maison, courant les rues; elle s'était refugiée entre les bras du Flambard qui devint son amant et son protecteur.

Elle était vêtue d'une longue robe d'indienne à ramages, trop large pour elle, et chaussée de vieilles savates. Mais la pauvreté de son accoutrement ne pouvait éteindre ni arrêter l'éclat de ses yeux, le rire épanoui de ses lèvres roses, la flambée de soleil de sa chevelure,

Depuis quelques jours, elle buvait pour s'étourdir, pour essayer d'oublier sa misère et ses hontes, et voir passer, dans les fumées de l'alcool, les douces visions blanches de ses rêves d'enfant,

— Jeanne, un tour de valse, murmura doucement Brûlot à l'oreille de la jeune fille...

La Flamboyante hésitait :

— Que crains-tu ?

— Si Jacques nous surprenait... Le Flambard...

— Zut pour le Flambard !... Allons-y gaiement !...

Sur ces mots, le Rempart-du-Limousin se leva et offrit la main à la Flamboyante.

Ils se confondirent dans la mêlée des danseurs. A ce moment, entrait un jeune homme en veston de velours, sur le haut duquel pendaient les deux bouts flottants d'une cravate cerise. Une fine moustache ombrait ses lèvres sensuelles. Il regardait danser ; et comme il aperçut, au fond de la salle, la Flamboyante au bras de Brûlot il devint très pâle ; mais il se contint et se cacha derrière un groupe de curieux.

La valse finie, il traversa la salle, se dandinant, les mains dans les poches, et s'étant avancé auprès du Brûlot, il le frappa rudement sur l'épaule :

— Le Flambard ! cria Gueule-à-Mort, prends garde, Brûlot.

— Sauvez-vous, mademoiselle Jeanne, dit à la Flamboyante le Bachelier... Jacques est plein... Ça va ronfler?...

Mais déjà le Flambard avait empoigné sa maîtresse.

— Toi, rentre au chenil... Je te règlerai ton compte, tout à l'heure...

La jeune fille ayant quitté le bal, le Flambard releva ses manches, et arrachant violemment le couteau que Brûlot tenait entre ses mains, il le jeta par terre :

— Ah ! on veut jouer du nontronnais... Des couteaux, n'en faut pas... Les poings et en avant la musique !...

Le Flambard empoigna Brûlot à la cravate, et, d'un seul coup, il le terrassa.

Les danses s'étaient arrêtées ; un groupe se formait. C'est en vain que Gueule-à-Mort et le Bachelier essayèrent d'arracher le Rempart à la fureur de son adversaire.

Jacques maintenait son homme à ses pieds, courbe sur lui.

— En veux-tu encore, marmot ?... Et allez donc !...

Les agents de police arrivaient.

— Attention !... la mouche !... cria le Bachelier.

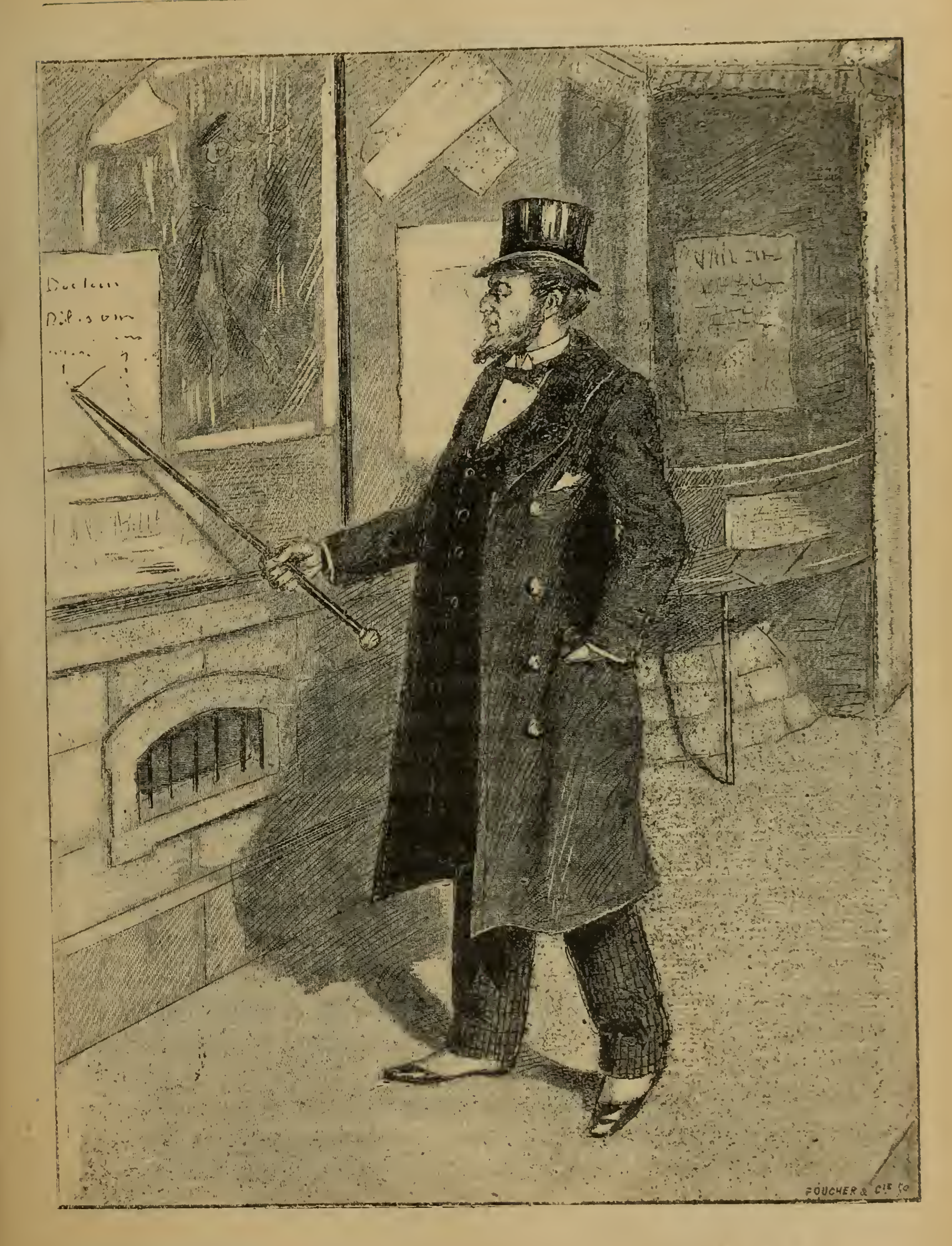
Le Flambard lâcha Brûlot qui, tout étourdi, se releva, en chancelant.

— Tu me payeras ça, canaille !... Tu me payeras ça !...

— A ton service, Limousin. dit Jacques en rajustant son faux-col...

Les agents entraient.

— Eh bien ! on se fâche ici ? demanda le brigadier d'un air paterne.



Un sourire de triomphe éclaira les lèvres de l'étranger qui creva l'affiche avec sa canne.

— Ce n'est rien, messieurs, répondit le patron de l'établissement... Des mots entre amis... Vous voyez, il n'y paraît plus...

— C'est fini, monsieur le brigadier, ajouta Gueule-à-Mort...

— Discussion un peu vive, fit le Bachelier...

— C'est bon... Que ça ne recommence pas, ou vous savez, au bloc!...

Pendant que l'on se mettait en place pour le quadrille, Jacques quittait le bal en compagnie de son ami le Marin, un petit homme à museau de fouine qui, du seuil de la porte, lui faisait signe d'avancer.

— Voici trois heures que je te cherche, le Flambard.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Le Marin entraîna son ami dans les ombres de la rue Gérando.

— Le patron t'attend, demain soir...

— Ah!...

— Oui... Le baron ne plaisante pas, tu sais...

— On y sera... A quelle heure ?

— A six heures...

— A l'hôtel Dominique?

— Oui...

Le Flambard réfléchissait :

— C'est que, demain, je vas au Grand-Hôtel... Tu sais, je suis un R, un Roussellier... Je veux voir le docteur Dilson... Tu as lu le *Petit Journal?*

— Non... Mais, j'ai vu les affiches... C'est rien mince !...

— Tiens, regarde...

Et s'approchant d'un bec de gaz, Jacques lut : ... « Invite la famille R... domiciliée, en 1864, rue des Blancs-Manteaux... » Je suis un R., un Roussellier. des Blancs-Manteaux...

— Et alors?

— Je saurai de quoi il retourne...

— Si c'était un truc de la rousse ?...

— Bah !... on sera prudent... Demain matin, Dilson .. Demain soir, Gismarck...

— Tu pars ?

— Oui... Je vas cingler ma Flamboyante!...

IV

DILSON SE MET EN CAMPAGNE

Petrus Dilson, — l'homme qui révolutionnait Paris avec ses mystérieuses affiches, — était âgé de quarante-deux ans. De haute taille, une belle barbe blonde en éventail, des yeux bleus, un visage intelligent et loyal, et sur les lèvres un rire qui ne rit pas, comme si, au moment de son éclosion, une crainte soudaine l'arrêtait : tel apparaissait le docteur Dilson. Il était vêtu d'une longue redingote et il se coiffait ordinairement d'un chapeau gris à haute forme. Son regard était doux et fier.

Le docteur occupait au Grand Hôtel un appartement du premier étage; un domestique noir le servait. La stupéfaction des Parisiens, les lazzis des journaux, les visites des reporters, les inventions grotesques et malveillantes des gens qui veulent savoir quand même ne lui avaient causé aucune inquiétude, aucun souci. Il avait un plan; il était homme à l'exécuter ou du moins à mettre tout en œuvre pour arriver à terminer l'affaire qui le tenait au cœur. Le Yankee venait d'un pays où les mœurs sont différentes des nôtres et où certaines fantaisies encore extravagantes en France paraissent toutes naturelles.

Le lendemain de son arrivée à Paris, dès sept heures, Petrus Dilson avait pris place dans l'un des coupés de l'hôtel en jetant cette adresse au cocher :

— Rue des Blancs-Manteaux, 64, en face du Mont-de-Piété.

Le cocher, très fier de mener le richissime étranger qu'il avait reconnu aux portraits placardés sur les murs de Paris, fouetta ferme.

Vingt minutes plus tard, le coupé s'arrêtait devant la maison indiquée.

Le docteur pénétra dans une loge obscure où se tenait assise Mme Patoureau, concierge de l'immeuble.

— Madame, demanda-t-il, je voudrais avoir des nouvelles d'une famille qui a habité un appartement dans cette maison, il y a longtemps de cela... en 1864. On la nommait la famille Roussellier...

— Roussellier?... connais pas, répondit brusquement la concierge...

M. Dilson présenta deux louis à la femme. A la vue de l'or, Mme Patoureau esquissa un sourire aimable.

— Prenez, madame...

— Merci, monsieur... Je suis tout à votre service. Monsieur... pardonnez-moi d'avoir été un peu vive... Il y a tant de farceurs à Paris qui tourmentent le pauvre monde du cordon... Vous disiez, les?...

— Les Roussellier...

— Les Roussellier?... Vous êtes bien sûr du nom?

— Absolument sûr...

— Nous avons eu les Bellier... les Lavaud... de la jolie canaille... Figurez-vous, mon bon monsieur...

— Enfin, vous ne savez rien?

— Je suis désolée; je ne sais rien au sujet des personnes qui vous inquiètent, mais la concierge que j'ai remplacée habite rue Paradis-Poissonnière, 28...

— Son nom?

— Mame Piterbac...

— C'est bien, madame, merci...

— Votre servante, monsieur...

L'Américain se fit conduire chez Mme Piterbac, — qui l'envoya à M. Moutier, lequel l'expédia chez Mme Fonbelle.

Enfin, vers onze heures, après des courses lointaines, le docteur trouva la personne qu'il cherchait.

C'était une octogénaire, Mme Voileau, qui s'était retirée dans un cinquième étage de la rue de la Grande-Truanderie, où elle exerçait les métiers de garde-malade et de rempailleuse de chaises. Garde-malade, elle l'était ordinairement dans sa maison même, car le vieux Baptiste, son mari, atteint de surdité, retombait en enfance. Mme Voileau vivait, entourée d'un perroquet et de deux chats, des vieillards aussi.

Le docteur s'adressa à la femme :

— Je suis venu pour...

Mais tout aussitôt, la voix de l'étranger fut couverte par un bruit bizarre. Étendu sur un fauteuil en loques, Baptiste imitait le vacarme d'une écluse. Brusquement, le vieux s'arrêta, et les mains jointes sur sa figure glabre et jaunie, avec une souffrance ignorée :

— Il a été bien sage, le petit Baptiste... On lui donnera du nanan...

— Il n'est pas dans son bon jour, le pauvre chéri, soupira la femme en caressant les mains de l'idiot.

— Madame, reprit Dilson, je désirerais savoir si vous connaissez les Roussellier qui ont demeuré 64, rue des Blancs-Manteaux, du temps où vous étiez concierge dans cette maison?...

— Les Roussellier?... Attendez donc, les Roussellier? Mais, oui, dis, Baptiste?

— Baptiste veut du nanan... là!...

— Les Roussellier? continuait la vieille. Oh! je me souviens maintenant...

Le père et la mère, des personnes très comme il faut... une bambine jolie comme un amour, et puis deux garçons... L'aîné...

Le perroquet chanta :

— Pierre en Amérique! Portez armes!... Présentez armes!... Pierre en Amérique!...

Dilson tressaillit.

— Vous voyez, monsieur, dit la vieille... Jacot n'a pas oublié...

Le perroquet reprit :

— Pierre en Amérique!...

Et la vieille continua, en rajustant ses lunettes :

— Faut vous dire... quand l'aîné des Rousselier quitta Paris, son père, un pauvre mécanicien, descendait souvent à la loge : nous lui demandions où était son fils, il répondait : Pierre... en Amérique...

— Et le plus jeune des enfants?... Et Georgette, la fille?...

— Georgette a disparu... Quant à Jacques, il a mal tourné; j'ai lu son histoire dans les journaux... Il doit être en prison...

— C'est tout ce que vous savez ?

— Tout...

Baptiste tressautait sur son siège :

— Pierre Roussellier, je le vois, là... Un intrépide garçon... Mais Baptiste veut du nanan...

L'Américain déposa un billet de cent francs sur la cheminée et laissa Baptiste à ses manies de vieil enfant.

De retour au Grand-Hôtel, le docteur rédigea une note pour les journaux et une affiche où figurait, en toutes lettres, le nom de *Roussellier*. Mais, tout aussitôt, il déchira des feuilles, se disant à lui-même :

— Si Jacques est en rupture de ban, le nom des Rousselier donnera l'éveil à la police... Attendons...

Il sonna.

Un domestique noir apparut.

— Eau-de-Benjoin, est-il venu beaucoup de monde, ce matin?

— Beaucoup, massa, beaucoup...

— Des Roussellier ?

— Enomément de Oussellié et d'autres, des pas Oussellié... Tous demandaient à palé à maîte... Eau-de-Benjoin intéoge savoi si on habité üe des Blancs-Manteaux...

— Et?...

— Aucun avoi habité la üe...

— C'est bien... Reste dans l'antichambre... Continue à inscrire les R. et n'introduis auprès de moi que les Roussellier... Tu m'entends : Roussellier...

— Oui, massa... Ossellié... Ossellié, fit Eau-de-Benjoin, en roulant ses grands yeux de porcelaine.

C'était à New-York, au moment même où toutes ses lettres adressées en France restaient sans réponse, que Petrus Dilson avait reçu un pli cacheté contenant ces simples mots : « Votre frère Jacques condamné par la cour d'assises de la Seine est évadé des prisons de Poissy. »

Le lendemain de ce jour, Petrus Dilson se fit conduire dans les environs de la Jonchère et il sonna à la porte du vieux château des Granges.

Une émotion le saisit, tandis qu'une servante, toute courbée par l'âge, le menait, à travers les allées du parc. Il regardait les grands arbres, les jets d'eau éparpillant dans l'air leur rosée chantante : les coins de verdure, les massifs ombreux, éveillaient en son esprit des souvenirs de jeunesse.

— Ce château n'appartient plus à la famille de Beaulieu, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit la domestique... Il a été vendu...

— A qui ?

— A un étranger, monsieur le baron Gismarck...

— Ah !... Et que sont devenus les anciens maîtres?

— M. Horace, dit-on, est mort en Afrique ; Mlle Blanche, chassée par sa mère, a quitté le château. On ne l'a plus revue...

— Et la douairière vit-elle encore ?

— Oui, monsieur, mais Dieu l'a punie de sa rigueur envers sa fille... Elle est folle...

— Enfermée dans un asile ?

— Oui...

— Vous connaissez l'hospice où Mme de Beaulieu a été conduite?

— Non, monsieur, non...

Désormais, Dilson n'avait à compter que sur les résultats de ses annonces et de ses affiches que la situation de son frère Jacques contraignait encore au mystère.

V

LA LETTRE R

Le lendemain du jour où le Marin était venu retrouver son ami le Flambard au bal Maupertuis, le nègre Eau-de-Benjoin se tenait assis devant une table placée dans l'antichambre qui précédait les appartements de son maître.

Le domestique noir avait déjà congédié dix Rousset, vingt Robert et trente Rousseau, sans compter plusieurs Randon et un Robespierre.

La porte s'ouvrait si souvent, la tâche devenait si pénible qu'Eau-de-Benjoin avait dû prendre pour son service personnel un homme chargé de lui amener les visiteurs.

Bernard, — le domestique du domestique noir, — accompagnait un charbonnier de la rue des Pyramides.

— Votre nom ? demanda le nègre.

— Rouchelot...

— Ouchelot ? C'est pas ça. Allez-vous en, massa... coaît pas Ouchelot.

— Antoine Rouchelot, natif de Saint-Pardoux-la-Rivière, Dordogne.... Pas Ouchelot !... Rouchelot.

— Si pas vous soti tout de suite, Eau-de-Benjoin fiche vous à la porte. Béna, empoté massa Ouchelot !

Rouchelot ayant disparu, plusieurs individus se présentèrent. Ce matin-là l'affluence fut extraordinairement nombreuse.

Enfin, vers neuf heures, Bernard, harassé de fatigue, ouvrit la porte à Jacques dit le Flambard. Pour la circonstance, le tombeur de Brûlot avait revêtu un veston de velours gris ; il s'était revêtu d'un chapeau mou ; une large cravate noire pendait sur son gilet vert. Il jeta sa cigarette dans l'antichambre et frappant de sa badine la table où Eau-de-Benjoin écrivait :

— C'est moi !

— Qui, vous ? interrogea le nègre, sans lever la tête. Comment appelez-vous?

— Poniatowski !

L'homme noir se leva, effrayant de colère, Des flammes passaient dans ses gros yeux blancs :

— Si pas vous fiche le camp, moi flanqué vous pa l'escalié.

Eau-de-Benjoin relevait ses manches.

— De quoi ?... mal blanchi... On se fâche... Attends un peu, mon fiston, répondit Jacques, en se mettant en garde.

Mais Eau-de-Benjoin, craignant de déranger inutilement son maître par le bruit d'une bataille, haussa les épaules :

— Vous êtes imbécile... Vou n'avoi pas lu affiches... Poniatowski, pas commencé par un... Savez bien... Toi pas savoi français, toi ête bête comme une calebasse...

— Je sais mieux lire que toi, moricaud... Je m'appelle Poniatowski, mais je viens de la part d'un de mes camarades dont le nom commence par un R...

— Dis vite le nom?

— Si je veux?

— Oui... veux...

D'un geste, le Flambard éloigna Bernard et, se penchant à l'oreille du nègre :

— Mon camarade se nomme Jacques Roussellier...

— Alô, c'est bien, je vais avêti massa...

— Je te suis...

— Non... attends...

Le Flambard venait d'être introduit dans le cabinet du docteur.

— Vous venez de la part de Jacques Roussellier? interrogea Dilson, en regardant fixement le visiteur.

— Oui, monsieur... Jacques est un ami...

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même...

— Il est malade...

— C'est-à-dire que Jacques Roussellier a peur de la police et qu'il se cache...

— La police?

— Voyons, puisque vous êtes l'ami de Jacques, vous savez bien qu'il s'est évadé de la maison centrale de Poissy?

— Non, monsieur, non... On a dû vous induire en erreur... Roussellier n'a jamais été en prison...

— Vous mentez... Dites de ma part à Roussellier qu'il vienne voir le docteur Dilson... qu'il n'a rien à craindre... Vous m'avez entendu...

Devant l'attitude franchement énergique de l'Américain, le Flambard allait révéler son identité, lorsque le nègre entra.

— Massa, c'est le pauve homme, l'ouvié malheureux auquel vous avoi dit de veni...

Le docteur tira de sa poche un portefeuille et il y prit un billet de cinq cents francs qu'il donna à Eau-de-Benjoin.

Le Flambard avait vu le portefeuille bourré de billets bleus. Ses yeux s'allumèrent et, tout aussitôt, sa résolution primitive se dissipa.

Quand le nègre se fut retiré, il dit d'une voix mielleuse :

— Jacques ne viendra pas, monsieur le docteur.

— Je vous répète qu'il n'a rien à redouter...

Le Flambard se grattait l'oreille avec sa badine :

— Alors, puisque vous savez l'histoire... Jacques n'ose pas traverser Paris... Il craint la rousse... mais il est malade tout de même...

— Où demeure-t-il?

— A vous, monsieur, je peux causer?...

— Oui...

— Il habite 197, rue Ordener, derrière Montmartre...

— C'est bien... j'irai chez Jacques... Prévenez-le...

Le Flambard réprima un mouvement de joie :



Excellence, je commande à des hommes qui m'ouvriront toutes les portes.

— Quand viendrez-vous, monsieur le docteur?

— Ce soir... à dix heures... Dites à Roussellier de m'attendre...

— Oui, monsieur.

Jacques salua comme pour sortir, mais une idée le retint :

— Et si c'était vraiment un héritage, se dit-il, je serais bien bête pour quelques billets de mille...

— Vous pouvez vous retirer, fit Dilson qui s'était remis au travail.

— Pardon, monsieur, insista l'amant de la Flamboyante, vous n'avez pas voulu me croire quand je vous ai dit que Roussellier était malade.

— Qu'importe?... Il n'a plus à se déranger, c'est moi qui vais au-devant de lui.

— Jacques était bien faible, hier... Si j'avais une bonne nouvelle à lui apprendre, il me semble que ça le remettrait.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

— Il croyait, — les pauvres malades sont si bêtes, — il supposait qu'il était question d'un héritage... Roussellier a un frère en Amérique...

— Il ne s'agit pas d'héritage...

— Mais...

— Veuillez vous retirer...

Le Flambard s'inclina, en murmurant :

— Il y a bien trente mille balles dans le portefeuille... Pourvu qu'il vienne!

En traversant l'antichambre, il passa devant Eau-de-Benjoin :

— Au revoir, mal blanchi... Mes hommages à ta guenon... Reviens à ton cocotier!...

Le nègre grinça des dents.

En sortant du Grand-Hôtel, le Flambard alluma une cigarette. — et le nez au vent, par prudence, — il se dirigea vers les hauteurs de Montmartre.

Dans la rue Clignancourt, il rencontra le Marin :

— Eh bien, fit le compagnon... Et l'héritage?

— Zut pour l'héritage !

— Le docteur ?

— Zut ! Zut ! Mais, si tu veux, ce soir, nous serons riches.

— Ce soir, tu vas chez le patron.

— Des nèfles pour le patron. Gismarck est trop hésitant... Le baron attend que les cailles tombent du ciel toutes rôties... Il machine, il machine et il n'agit pas... Il faut travailler à nos pièces...

— Tu as une affaire ?

— Une affaire superbe !... On dirait du veau!...

VI

LE CRIME DE LA RUE ORDENER

L'extrémité est de la rue Ordener est bordée de terrains vagues entourés de planches. Çà et là, des masures, sortes de baraquements en bois, servent de refuge aux faiseurs d'attaques nocturnes.

C'est l'une de ces sombres demeures que Jacques Rousselier a choisie pour résidence, après son évasion de la maison centrale de Poissy. Le Flambard y habite avec sa maîtresse, la Flamboyante, la jeune fille qui buvait pour s'étourdir, à l'établissement du boulevard Rochechouart.

Leur rencontre date de quelques mois. Une nuit de l'hiver passé, Jacques, embusqué au coin de la rue Clapeyron, vit venir à lui une jeune fille qui courait éperdue, pour se dérober aux agents qui la poursuivaient,

— On te file ?

— Oui...

— Viens !...

Jacques Roussellier donna la main à la fillette, et tous deux, ils se mirent à courir dans la direction de la rue Ordener.

— Comment t'appelles-tu? interrogea Roussellier.

— Jeanne...

— Jeanne ?... Quoi ?

— Jeanne Raveaud...

— Tu raccrochais ?...

— Oui...

— Tes parents ?

— Ma mère est chiffonnière...

— Et le papa ?

— Connais pas.

Ils avaient échangé ces bouts de phrases en courant : ils s'arrêtèrent pou souffler.

Jacques caressait doucement le visage de Jeanne :

— Alors elle te battait ferme, la mère Raveaud ?

— Oh ! oui... regarde !...

Jeanne releva les manches de sa robe et montra, au milieu de larges cicatrices, une plaie encore fraîche.

— Ta mère est un chameau, gronda Roussellier... Tu as des frères?

— Non...

— Veux-tu rester avec moi, Jeanne.

Ils se regardèrent un moment dans les yeux.

— Oui, murmura-t-elle.

Et comme ils entraient dans la baraque de la rue Ordener, ils entendirent le brouhaha de la ville. Debout, sur le seuil de la porte, ils se retournèrent tous deux pour regarder Paris incendié de lumières.

La jeune fille pleurait.

— Jeanne, tu as faim?

— Oui...

Et Jacques, le poing fermé, menaçant Paris :

— Les riches font la noce et les pauvres crèvent de misère... P..... de ville !...

A dater de cette nuit, Roussellier eut pour femme Jeanne Raveaud, que les camarades surnommèrent la Flamboyante, moins à cause de son amant le Flambard qu'en raison de l'éclatante chevelure de la jeune fille.

Jacques était jaloux : il aimait Jeanne de toute sa farouche énergie, de toute son activité malfaisante. Il la voulait pour lui seul, préférant voler que de faire *travailler* sa maîtresse. Les amis le blaguaient sur son sentimentalisme, et souvent les plaisanteries amenaient des batailles. Quant à Jeanne, elle acceptait avec résignation la vie facile qui lui était faite, passant ses journées et ses nuits à chanter et à boire.

La maison qu'habitait Jacques se composait d'une seule pièce au rez-de-chaussée et d'un grenier auquel on arrivait par une échelle à main. La chambre humide et basse avait pour tout mobilier un lit peint en acajou, une table et quelques chaises de cuisine. Les habits du Flambard étaient pendus aux murs, ainsi que ceux de la Flamboyante, tristes ex-voto, une série de haillons, le produit des vols aux étalages.

Il est neuf heures du soir. En cette nuit de mars, la pluie tombe par rafales, A la lueur d'une lampe à pétrole, Jeanne raccommode le veston de Jacques. Celui-ci, debout contre la fenêtre, tapote une polka sur les vitres. Son regard est inquiet. De temps à autre, le Flambard entr'ouvre la porte ; puis, il revient, la cigarette aux lèvres, en se dandinant, les mains dans les poches.

— Tu en as fini avec la couture ?

— Pas encore, Jacques, répond la Flamboyante... Tu as l'air tout drôle, ce soir...

— La pluie me dégoûte...

Et brusquement :

— Prends ton parapluie et file au bal Maupertuis... J'attends des camarades; j'ai besoin d'être seul. J'irai te retrouver au bal... Si Brûlot t'embête encore, je lui réglerai son compte, pour tout de bon...

— Que vas-tu faire ?

— De la politique !...

— Quelque mauvais coup ?...

— Je te dis de filer et plus vite que ça !... M'entends ?...

La Flamboyante se leva de sa chaise, et doucement, prenant entre ses mains la tête de Jacques, elle la baisa avec transport :

— Je t'aime bien... je t'aime toujours, même lorsque tu me frappes...

Le Flambard la repoussa;

— Ce n'est pas l'heure des tendresses. Après, nous verrons...

— Après quoi ?

— Ça ne te regarde pas !...

— Si...

— Jeanne !

Un coup de sifflet retentit.

— Je sors, dit le Flambard, mais, qu'à mon retour, la maison soit vide !

Jacques prit négligemment sa badine et s'enfonça dans les terrains vagues.

La Flamboyante hésitait. Déjà, elle avait placé un châle sur ses épaules, quand une idée s'incarna en elle :

Le Flambard se cache de moi... Eh bien, je veux savoir... Il me tuera, s'il le veut... La vie, je m'en fiche !...

Jeanne souffla la lampe à pétrole et se blottit dans la ruelle du lit.

A ce moment, le Flambard entrait, suivi du Marin.

— Ta donzelle n'est plus là, n'est-ce pas? interrogea l'homme au museau de fouine.

— Faudrait voir !... Dès que papa ordonne !

Mais de crainte de quelque surprise, il cria :

— Jeanne !...

Il n'y eut pas de réponse.

— Tu as raison, murmura le Marin, les femmes c'est du poison... Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— S'il doit venir, il ne tardera pas... Pourvu qu'il soit seul... Le moricaud dont tu m'as parlé doit être solide...

— Il viendra seul, mais très probablement armé... Donc attention !... Inutile d'allumer la lampe...

— Parfait !... tu cognes; je saigne !...

Un coup sec retentit à la porte.

Le Flambard tira de sa poche un couteau de Nontron, un long couteau à manche de buis et à virole de cuivre, pareil à celui dont Brûlot avait voulu faire usage, lors de la bataille du bal. Puis d'une voix éteinte, il soupira :

— Entrez!...

Le Marin s'adossa à la muraille, tout près de la porte. Un homme parut. C'était le docteur Dilson.

— Personne, murmura-t-il étonné, la main sur son revolver.

Tout à coup, une ombre glissa, rapide. Une barre de fer s'appesantit sur l'épaule de l'Américain. Dilson chancela. Deux bras robustes l'enlacèrent. Une voix cria :

— A toi!... à toi!...

Et tout aussitôt, Petrus Dilson sentit le froid d'une lame acérée. L'Américain poussa un cri terrible auquel répondit une plainte étouffée.

— Frappe encore!... Mais frappe donc!... hurla le Marin... Il se débat!

Le Flambard n'avait plus de courage.

Alors, le Marin, repoussant Jacques, retira le couteau de la plaie sanglante, et, par deux fois, il le plongea dans la poitrine de Dilson.

— Il ne bouge plus!... Il y est!... gronda-t-il. C'est fini!... bien fini!

Le compagnon du Flambard tâta la poitrine.

— Oui... fini, nettoyé...

Alors, sans prendre le temps de rallumer la lampe, Jacques se pencha sur le corps de Dilson et fouilla la poche de la redingote.

— J'ai le magot... Je l'ai!...

— Voyons?

— Non... plus tard... Emportons le monsieur.

— Attends que je guigne.

— Fais vite!.

Le Marin jeta un regard dans la ruelle.

— Pas un chat!

La pluie tombait à torrent.

Jacques ayant ramassé son couteau le remit dans sa poche.

Les deux hommes empoignèrent le corps du docteur, l'un par la tête, l'autre par les pieds.

— Vrai, j'ai froid dans la poitrine, gémissait le Flambard. Enfin! tu y es?

— Allons-y gaiement! vociféra le Marin sans s'inquiéter de la pâleur de son complice. Do do, l'enfant aux affiches; do do!

A cent pas de la maison, se trouvait une brèche dans la clôture en planches des terrains vagues. Le Flambard et le Marin y portèrent leur victime.

Tout en s'essuyant le front, le Marin bégaya dans un hoquet:

— Te plains pas, quiqui, t'es mieux que dans ton lit du Grand-Hôtel... t'auras plus de notes à payer!

Et malgré la pluie battante, il continuait :

— T'es rien chouette!... oh ! t'es rien chouette !

— Partons ! dit le Flambard, en jetant auprès du corps son couteau ouvert. On croira à une attaque nocturne... Allons au bal retrouver Jeanne... Nous ferons du chahut pour dépister la rousse et prouver un alibi... Moi, je ne reviendrai plus rue Ordener...

Ils se mirent en route, après avoir lavé leur visage et leurs mains dans le ruisseau, qui coulait à pleins bords.

— Ça me fait quelque chose, là, soupira le Flambard.

— Tu t'habitueras, dit le Marin... Nous voilà trempés jusqu'aux os... Dis donc ?

— Quoi?

— Tu sais : le docteur Dilson est arrivé!... Voici un réverbère... Si nous regardions le magot?...

A l'angle de la rue Lamarck, ils ouvrirent le portefeuille de Dilson.

— Rien... nous sommes volés!... cria le Flambard.

— Le brigand!... La canaille !... vociféra le Marin.

— Allons chez Maupertuis!...

— Non, dit le Marin, je rentre chez moi...

— Tu as tort... Un alibi a toujours du bon!...

Dès que le Flambard et son complice eurent quitté la maison emportant le corps du malheureux docteur, Jeanne, pâle comme un spectre, marcha à travers la chambre. Elle se dirigea vers la cheminée, et ayant pris une boîte d'allumettes, elle ralluma la lampe placée sur la table.

A l'endroit où était tombé Dilson se voyait une mare de sang d'où s'échappait un ruisseau rouge qui, suivant l'inclinaison du sol, se déversait dans la rue, en passant sous la porte mal jointe.

Les murailles, la table, les chaises étaient marquées des éclaboussures du sang qui, dans la lutte, avait jailli jusqu'au plafond.

La Flamboyante restait là, épouvantée, avec dans la poitrine un froid si cruel qu'elle ne frissonnait plus au vent glacial qui s'engouffrait dans la chambre et lui soufflait au visage.

— Les misérables!... les misérables! grondait-elle... Et j'ai été assez lâche pour ne pas crier... Je pouvais sauver cet homme... Je mentais donc, quand je disais que je me f... de la vie!...

La jeune fille ouvrit la porte, relevant ses jupes qui traînaient dans le sang, et, éperdue, elle se mit à marcher au milieu des terrains détrempés. La pluie avait cessé. Maintenant, sur le ciel, le vent charriait les nuages du côté du nord.

Une vive lumière éclairait la chaussée, laissant encore dans les ténèbres une partie des maisons et des palissades :

La Flamboyante se disait :

— Pour sûr Jacques ne reviendra plus... il est riche!... Et moi, où irai-je? Cette maison me fait horreur!...Jacques volait ; mais, c'est la première fois qu'il tue!... On le tuera aussi ! O mon Dieu!

Elle était arrivée auprès de la palissade effondrée. Il lui sembla qu'elle entendait un soupir, un râle ; on eût dit l'aboiement d'un chien blessé à mort. Elle prêta l'oreille. La même plainte s'exhala plus désespérée.

— Il n'est pas mort!... Il est là!... fit-elle, envahie par un sentiment de crainte et d'humanité.

Alors, elle s'avança et elle put voir, dans la lumière, un corps d'homme agenouillé, appuyant ses mains contre la palissade, essayant en vain de se relever.

— Monsieur?... monsieur?... fit-elle... Vous êtes tombé là?... Voulez-vous que je vous aide ?...

Le docteur Dilson remua les lèvres, comme s'il allait parler. Il retomba, les bras battant l'air.

— Au secours!... au secours !... cria la Flamboyante.

Et comme dans la nuit, rien ne lui répondait, elle eut un cri d'angoisse.

Elle s'approcha du corps étendu par terre; et, retrouvant à cette heure sa voix de l'enfance, sa voix ordinairement éraillée par les feux de l'alcool, elle soupira :

— Parlez-moi, monsieur... Parlez-moi...

Dans les lointains, le roulement d'une voiture se fit entendre. Les flammes des deux lanternes s'avançaient, pareilles à des yeux énormes de bêtes marchant dans la nuit.

Un coupé de maître passait rapidement sur la chaussée.

La Flamboyante se dressa, et, tendant les mains :

— Au secours !...

La voiture s'arrêta. Un jeune homme en descendait.

— Monsieur le comte a tort de s'exposer, faisait le cocher... Nous sommes dans la contrée des assassins... Cette fille ne me dit rien qui vaille... Tenez, monsieur le comte. là-bas, on dirait des hommes embusqués...

— Où donc?

— A côté des planches...

— Imbécile !... Ce sont des arbres!...

Le cocher tremblait de tous ses membres.

Mais déjà le jeune homme arrivait auprès de Jeanne :

— Un homme mort! assassiné !... s'écria-t-il, en se penchant sur le corps de Dilson.



Le Flambard empoigna Brûlot à la cravate, et d'un seul coup le terrassa.

— Non, monsieur, il n'est pas mort, dit la Flamboyante... Mais il va mourir, le pauvre monsieur...

— Vous le connaissez?

— Oh! non... pas du tout... Je rentrais chez moi, quand j'ai entendu un cri. Le Monsieur s'était relevé un peu en s'appuyant contre la palissade; mais il est retombé avant que j'aie pu le secourir...

— Nous allons le prendre dans ma voiture et le transporter au poste de police le plus voisin... Holà!... Jean!...

— Monsieur?...

— Viens nous aider...

— Mais, monsieur, j'ai besoin de tenir mon cheval...

— Viens! te dis-je.

Le cocher quitta son siège et il rejoignit son maître, en jetant autour de lui des regards épouvantés.

Tout en aidant le comte à soulever le docteur Dilson, Jean le cocher grommelait:

— Monsieur n'ignore pas que la loi exige qu'on attende l'arrivée de la justice.

Le comte haussa les épaules :

— Mêle-toi de tes affaires, mon garçon...

— Oui, monsieur le comte.

Ils étaient parvenus à remettre sur pied le docteur Dilson, qui rouvrit les yeux:

— Appuyez-vous sur nos bras, monsieur... Etes-vous trop faible?.., Nous allons vous porter...

— Il faut bien en venir là, dit Jean... Il s'évanouit...

— Alors, portons-le... Où est le poste?

— Rue Clignancourt, répondit Jeanne.

Quand le docteur Dilson eut été installé dans la voiture, le comte s'assit auprès de lui et s'adressant à la Flamboyante :

— Montez, mademoiselle...

Au commissariat de la rue Clignancourt, il n'y avait que deux hommes et le brigadier.

Le comte fit un exposé rapide de l'événement ou, pour mieux dire, des circonstances dans lesquelles il avait été amené à recueillir un homme frappé de plusieurs coups de couteau.

— Je suis, dit-il, le comte Charles de Bligny, capitaine d'état-major, détaché au ministère de la guerre; j'habite avec mon père, 17, avenue Gabriel. Je revenais de passer la soirée chez un de mes amis, M. Ambroise Mercier, artiste peintre dont l'atelier est dans le quartier, et je longeai la rue Ordener, quand cette jeune fille m'a appelé...

En l'absence du commissaire de police, le brigadier prenait acte de la déposition du comte, pendant que l'un des agents courait chercher un médecin et que deux de ses collègues transportaient le blessé dans le poste.

— Alors demanda le brigadier à la Flamboyante, vous rentriez chez vous au moment où le blessé appelait au secours ?

— Oui, monsieur.

— Votre nom, prénoms et domicile ?

— Jeanne Raveaud...

— Votre profession ?

— Couturière.

— Vous avez une patronne ?

— Non... je travaille à mes pièces pour les grands magasins..,

— Quels magasins ?

La Flamboyante se troubla et garda le silence.

Le brigadier eut une menace :

— Vous mentiez donc... Je m'en doutais du reste...

Et la toisant d'un regard;

— C'est qu'elle est bien capable d'avoir fait le coup...

— Monsieur, je vous jure...

— Ne jurez pas... Avez-vous encore des parents à Paris ?

— Oui, monsieur... Ma mère seulement...

— Qui habite ?

— Rue du Poteau.

— Vous demeurez avec votre mère ?

— Non... je l'ai quittée...

— Pourquoi?

— Elle me battait.

— Où habitez-vous?

La jeune fille ne répondit pas.

Le capitaine de Bligny crut devoir intervenir :

— Brigadier, veuillez ajouter qu'en cet endroit de votre procès-verbal, j'ai pris la parole pour affirmer qu'au moment où cette jeune fille appelait au secours, je n'ai rien remarqué de suspect dans son attitude...

— Parfaitement, mon capitaine.

A ce moment, le docteur Hochecorne, que nous avons déjà vu chez le baron Gismarck, entrait au poste, suivi de l'un des agents de police.

— Voyons, qu'y a-t-il ? Que me veut-on ? Où est ce blessé ? dit-il, de mauvaise humeur, en s'adressant au chef du poste. Je ne suis pas de votre quartier et je pouvais fort bien refuser de venir.

— Pardon, monsieur le docteur, fit l'agent de police qui avait ramené M. Ho-

checorne, n'ayant pas trouvé le médecin de l'arrondissement à son domicile, je priais l'un de mes collègues de m'indiquer l'adresse d'un autre docteur du voisinage, lorsqu'un cocher de maître qui stationnait devant une porte cochère me cria :

— Si c'est un médecin que vous demandez, il y a là-haut mon maître, en train de tailler un bac, chez Mlle Pompier.

— La triple brute !...

Le docteur Hochecorne se tourna vers le brigadier :

— Le blessé est ici ?

— Oui, monsieur le docteur.

— Voyons...

Quand les lampes eurent mis en pleine lumière le moribond étendu sur l'un des matelas du poste, un même cri s'exhala de toutes les poitrines :

— Le docteur Dilson !...

L'Américain avait été reconnu à ses milliers de portraits placardés dans Paris.

— J'ai bien fait de venir, pensa le docteur Hochecorne... Sapristi !... Que va dire Gismarck ?... Après tout, c'est peut-être le baron qui a ordonné l'assassinat...

Pendant que le docteur donnait ses soins au blessé, le commissaire de police du quartier entrait au poste et jetait un coup d'œil sur le procès-verbal dressé par le brigadier.

Petrus Dilson rouvrit les yeux.

— Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas, monsieur ? interrogea le médecin.

Dilson inclina péniblement la tête.

— Où désirez-vous être porté ?... Au Grand-Hôtel ?

— Oui...

— Je vous accompagnerai...

Le docteur Hochecorne se tourna vers le commissaire de police :

— Il n'y a pas d'inconvénient à ce que monsieur le docteur Dilson soit transporté chez lui ?

— Non, monsieur le docteur, si vous reconnaissez que le blessé se trouve dans un état de faiblesse qui ne lui permette pas de subir en ce moment un interrogatoire...

— Je le reconnais... Je l'affirme même...

On apportait une civière.

— Avez-vous encore besoin de moi, monsieur ? demanda au représentant de la loi le capitaine Charles de Bligny.

— Non, capitaine, vous pouvez vous retirer... Je vous remercie...

Puis s'adressant à la Flamboyante, le commissaire de police ajouta :

— Quant à vous, restez!...

— Je suis innocente! cria Jeanne.

— C'est ce que nous verrons, mademoiselle.

VII

LA FAMILLE ROUSSELLIER

Les journaux de Paris publiaient des comptes rendus fantaisistes du crime de la rue Ordener. Eau-de-Benjoin pleurait comme un enfant, à la pensée que son brave maître allait mourir et que lui, le nègre herculéen, il n'avait pas pris part à la lutte. Le docteur Dilson, en effet, avait exprimé son désir de se rendre seul, et à pied, dans les terrains vagues.

— Massa, Paï est empli de miséables?...

— Je veux être seul!...

— Oui, massa... Mais, penez gade!... penez gade!...

Et maintenant, le domestique noir sanglotait, en disant à son domestique Bernard :

— Si moi avoi été là?... Moi avoi étanglé, étanglé!...

Eau-de-Benjoin dut sécher ses larmes et arrêter ses sanglots pour lutter contre les reporters qui envahissaient l'antichambre.

— Un petit détail?,..

— Une minute d'interview?...

— Non... non...

Offres d'argent, menaces, flatteries touchant la peau et les yeux du nègre, inutile. Aucun journaliste ne fut admis dans la chambre de Petrus Dilson. Un reporter enragé, surnommé *Horrible détail,* essaya vainement de passer, malgré la consigne: Eau-de-Benjoin saisit à bras le corps *Horrible Détail* et le porta lui-même dans la cage de l'ascenseur.

Le soir, les crieurs affluaient sur la place de l'Opéra et sur le boulevard des Capucines :

— « Demandez le portrait et la biographie complète du célèbre docteur Dilson avec tous les détails concernant l'horrible attentat de la rue Ordener!... Dix centimes! Deux sous! »

— « La vérité sur le docteur Dilson!... Un sou!... »

— « La liste complète et officielle des héritiers Dilson, dont le nom commence par la lettre R !...

— « Pourquoi le docteur Dilson est venu à Paris?... »

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tous ces racontars.

Voici l'humble vérité

En 1864, dans la rue des Blancs-Manteaux, vivait une famille d'artisans connue sous le nom de Roussellier. Le père, un habile ouvrier mécanicien; la mère, une vaillante femme; trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné des fils issu d'un premier mariage d'Antoine Roussellier, donna, dès son enfance, des preuves d'une intelligence extraordinairement déliée. Il se nommait Pierre. Grâce aux sacrifices de sa famille, il suivit les cours du lycée Louis-le-Grand et entra le premier à l'École Centrale.

Jacques, tel était le nom du second fils qui, tout petit, présentait déjà des signes de férocité enfantine : il avait le génie du mal, disait un voisin lettré. Quant à Georgette, la petite fille, c'était une jolie enfant, avec des joues fraîches et roses et un sourire charmeur.

Pierre était l'espoir de la famille; un jour, il en serait l'orgueil. L'ingénieur, — comme on l'appelait, — sentait son cœur déborder de tendresse et de gratitude, au souvenir des privations endurées par les siens, à cause de lui.

— N'ayez pas peur, disait-il, j'arriverai... Je sens en moi des forces qui commandent...

Et, l'œil fiévreux, il disait à son père:

— Père, il faut croire en moi!...

Pierre Roussellier était très aimé à l'École Centrale. Parmi ses camarades les plus intimes se trouvait un jeune homme élégant et aimable, M. Horace de Beaulieu. Horace invita Pierre à venir passer une journée de dimanche au château des Granges. Puis, l'invitation s'étant renouvelée, le fils du mécanicien tomba éperdument amoureux de la sœur de son camarade. Mlle Blanche parut bien accueillir cet amour. La jeune fille devint enceinte. Alors, Roussellier se confia à son ami. Mme de Beaulieau arriva sur ces entrefaites, et pâle de colère, désignant à son fils le séducteur de sa fille :

— Voici l'amant de ta sœur !...

Horace s'élança sur Pierre. Le soir même, ils se battirent dans le parc du château des Granges et M. de Beaulieu fut grièvement blessé. Alors Roussellier écrivit une lettre à la mère de Blanche. Il disait son amour et il implorait son pardon, en lui demandant la main de Mlle de Beaulieu. Toute sa vie, il la consacrerait à faire oublier sa faute. Mme de Beaulieu fut inflexible. Jamais, elle ne donnerait sa fille à l'homme qui l'avait déshonorée; Blanche resterait demoiselle.

A dater de ce jour, Pierre n'eut qu'un désir au cœur : parvenir à la célébrité,

conquérir une gloire si grande que les Beaulieu eux-mêmes dont les noms sonnaient haut dans l'histoire de France, fussent fiers de l'avoir pour parent. Déjà, il avait apporté des perfectionnements aux machines à vapeur et aux appareils télégraphiques. Il prit des brevets; l'argent lui manqua pour les exploiter. Il courut les ministères : on l'ajourna d'abord; on finit par ne plus le recevoir, par rire de ses devis et de ses plans. L'inventeur eut une angoisse désespérée. A un moment, il songea à se tuer, mais sa défaillance ne dura pas. Brusquement, il se révolta contre sa propre faiblesse, contre la misère où la France laissait les travailleurs de l'esprit

— Je quitterai Paris, se dit-il. J'irai en Amérique. C'est là-bas, dans le Nouveau Monde, que j'apporterai la lumière!... Rester en France et essayer de produire une révolution dans la science?... Donner à ma patrie le résultat de mes veilles et de mon labeur?... Non, mille fois non!... J'ai assez souffert!... J'ai assez pleuré!... Je ne veux pas que l'on me traîne en prison, comme on l'a fait de Galilée, ni que le troisième empereur me fasse enfermer dans une maison de fous, comme Napoléon Ier l'ordonna contre Fulton, lorsque celui-ci vint essayer les premiers bateaux à vapeur sur la Seine!...

Le 21 août 1864, Pierre Roussellier quitta Paris. N'ayant pas assez d'argent pour payer le chemin de fer, il alla à pied jusqu'au Havre; et là, grâce à son titre d'ancien élève diplômé de l'École Centrale, il obtint un emploi d'aide-mécanicien à bord d'un transatlantique, en destination de New-York.

La ruine s'abattit sur la famille Roussellier. Le père et la mère, tenaillés par la misère, ne vivaient plus que de la charité des voisins et des mendicités de Jacques et de Georgette. Un propriétaire impitoyable fit expulser les malheureux qui rôdèrent dans la ville, jusqu'au jour où la faim terrassa Antoine Roussellier. Un matin, devant la porte même du Mont-de-Piété de la rue des Blancs-Manteaux, les agents de police ramassaient le cadavre du vieillard. Il était couché là, froid comme un marbre, avec sur la bouche et dans les yeux ouverts encore, une tristesse et une menace si effrayantes que les passants n'osaient le regarder.

La femme s'était dévêtue : et de sa robe roulée en forme de coussin, elle avait fait un appui pour la tête du mort. Les enfants s'en étaient allés, tous deux, on ne savait où. La mère ne survécut pas à son mari.

Souvent, dans les mauvais jours, Antoine Roussellier disait :

— Ne pleure plus, ma femme... Pierre reviendra... Il reviendra riche et célèbre!...

Mais la femme Roussellier secouait tristement la tête :

— Pierre est un mauvais cœur!... A Paris, il pouvait trouver du travail et nous aider!..

— Non... non... continuait le vieillard... Pierre a bien fait de partir... Paris ne vaut rien pour les travailleurs intelligents!...

A son arrivée à New-York, l'ancien élève de l'École Centrale eut à lutter pour vivre. Dès qu'il commença à gagner quelque argent, il écrivit à sa famille. Toutes ses lettres restèrent sans réponse. Il s'adressa au consulat qui lui transmit une lettre de la Préfecture de police de Paris affirmant que le père et la mère Roussellier étaient décédés, sans qu'il fût possible de donner des renseignements sur leurs enfants, même silence de la part de Mme de Beaulieu.

Désormais, Pierre Roussellier se donna tout entier à la science. Gardant au cœur la meurtrissure profonde causée par l'indifférence de ses compatriotes, il se fit naturaliser Américain sous le nom de Petrus Dilson, docteur en médecine et docteur ès sciences de l'Université de Philadelphie.

En moins de vingt années, le docteur Dilson a transformé la science contemporaine, Ses admirables inventions qui comportent quatre cents brevets, le placent au premier rang des homme illustres du dix-neuvième siècle qui demeurera le siècle de la science.

Petrus Dilson est arrivé à la fortune en même temps qu'à la gloire. C'est au moment où il s'apprêtait à revenir en France qu'il a reçu, — on s'en souvient, — le pli mystérieux disant : « Votre frère Jacques, condamné par la cour d'assises de la Seine, est évadé des prisons de Poissy. »

La lettre qui ne portait pas de signature, émanait du baron Karl Gismark.

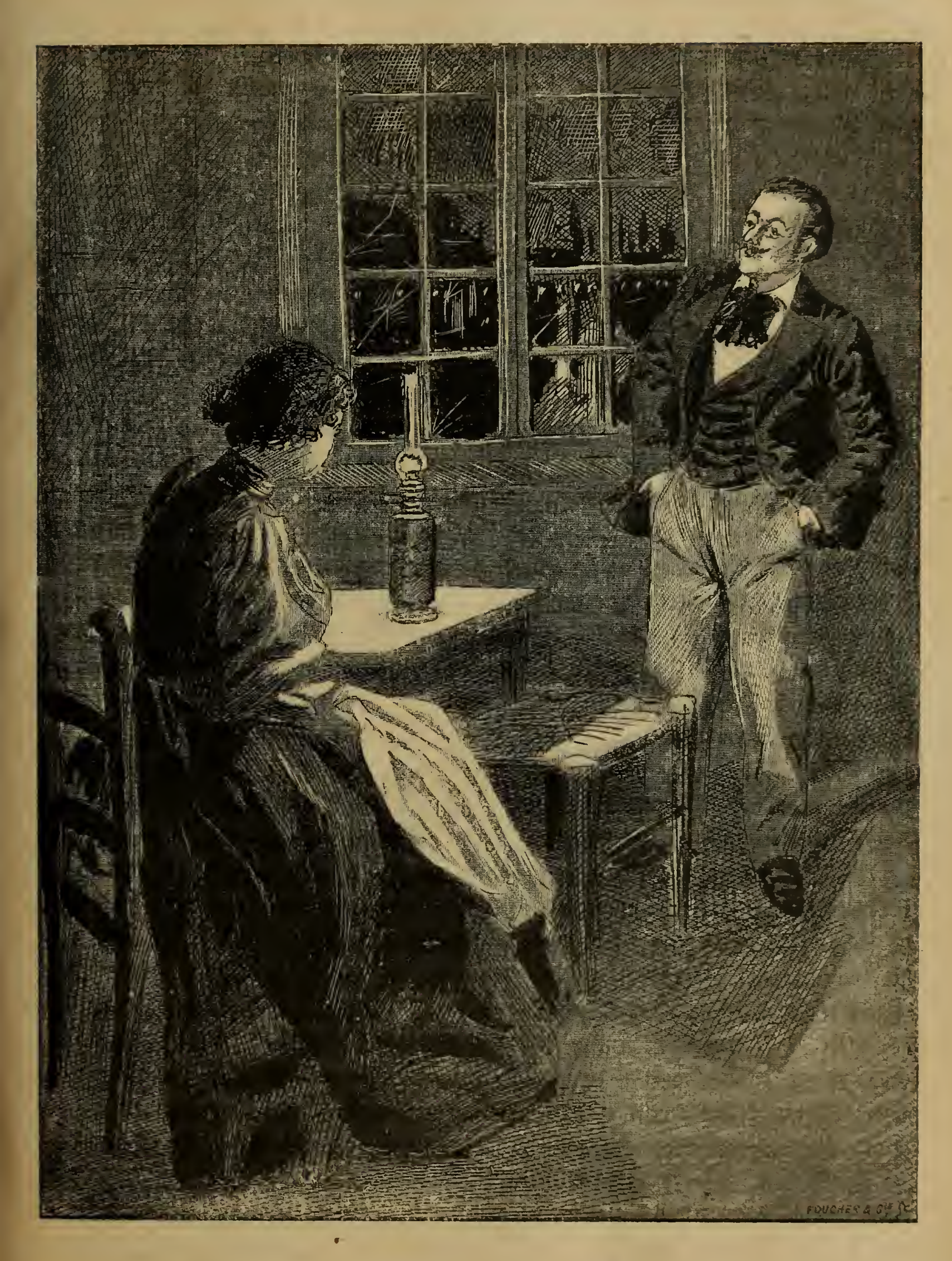
Le docteur se trouvait donc dans l'impossibilité de faire rechercher directement son frère et sa sœur. Prononcer le nom de Roussellier, c'était livrer Jacques à la justice et Dilson ne le voulait pas.

C'est pourquoi l'Américain avait agi d'une manière si mystérieuse, en livrant seulement à la publicité la première lettre du nom, le R fatal qui bouleversait Paris, le portrait destiné à éveiller dans l'esprit de Georgette et de Jacques, le souvenir du grand frère.

Insouciant de savoir s'il était la risée de la population parisienne, Pierre poursuivait son but. avec l'énergie d'un yankee d'origine.

Le docteur Dilson, désireux de retrouver Blanche et son enfant, se proposait de mettre encore à son service l'incessante publicité, la publicité étrange, mystérieuse, fatidique, la seule qui frappe les Parisiens indifférents aux réclames banales, toujours amoureux du nouveau et de l'inconnu.

Un prêtre, un médecin, un notaire, tous les trois commandés par un Allemand veillaient.



Prends ton parapluie et file au bal Maupertuis... J'attends des camarades ; j'ai besoin d'être seul.

VIII

SŒUR ANGÉLIQUE

La tentative d'assassinat commise contre le docteur Dilson avait pris une telle importance que les nouveaux registres tenus par Eau-de-Benjoin et son domestique Bernard, s'emplissaient de signatures. Les reporters venaient aux informations et les journaux publiaient, chaque jour, le bulletin de santé rédigé par le docteur Hochecorne. Le bruit courait maintenant que le principal coupable était arrêté et que les agents étaient sur la trace de ses complices.

Le juge d'instruction chargé de l'affaire, M. Louis Riffaud, s'était présenté plusieurs fois à l'hôtel pour interroger celui que Paris nommait le Grand Américain. Mais, par ordre du docteur, le magistrat avait dû ajourner son interrogatoire. Le malade était si faible que la moindre émotion amènerait la mort.

L'instruction traînait, quand, brusquement, un mieux sensible se produisit dans l'état du blessé.

Karl Gismarck prévenu, le soir même de l'événement, avait dit à Hochecorne:

— Il ne faut pas que cet homme meure... Il y va de la réussite de nos projets.

Le 3 avril 1883, le docteur Hochecorne fit savoir au juge d'instruction que l'Américain pouvait recevoir sa visite.

Depuis la fatale soirée, une sœur de charité de la congrégation de Sainte-Marthe veillait Petrus Dilson, l'entourant de tendres soins.

Souvent, pendant le sommeil du malade, assise à son chevet, sœur Angélique contemplait le dormeur. Alors, la douce figure de la religieuse s'animait de vives flammes: ce n'était qu'un éclair. Sœur Angélique baissait la tête. Dilson se réveillait. Lui aussi, il regardait cette femme au visage calme et reposé, vêtue d'une robe noire aux parements bleus, coiffée d'une cornette blanche.

Et fermant à demi les yeux, il revoyait un passé lointain tout vibrant du rire charmeur d'une jeune fille plus jeune de vingt ans que la religieuse, — aussi rieuse que la sœur était grave. Toutes deux, elles se confondaient dans son esprit. Poursuivant son rêve, le malade trouvait que la fille de Dieu ressemblait étrangement à la demoiselle qui passait, rapide, dans une lueur.

Et doucement, au milieu des chansons et des rires, des froufrous des robes,

des bruits de baisers, de l'étourdissement des vieux souvenirs, il parait la femme en noir d'une toilette de bal ; il lui rendait sa noire chevelure. Aux souliers sans luxe, faisaient place des souliers de satin blanc ; une batiste fine remplaçait le rude linge de la sœur. La métamorphose était complète, car le chapelet lui-même devenait un collier de perles.

Charmé par la vision, le malade s'endormait, en murmurant un nom, harmonieux et doux : « Blanche... Blanche... »

— Eh bien, sœur Angélique, comment va notre malade ? demanda Hochecorne, en entrant dans la chambre.

— Beaucoup mieux, monsieur le docteur.

— Le délire ?

— Le délire a complétement cessé... M. Dilson s'est bien reposé toute la nuit...

Le médecin s'approcha du malade et plaçant sous l'aisselle droite de l'Américain un petit thermomètre à maxima, il attendit, les yeux fixés sur le patient.

Comme Dilson le regardait avec un sourire de reconnaissance, Hochecorne retira son thermomètre et regardant le degré marqué par la température du corps :

— Parfait ?... parfait !... Cher et éminent confrère, je réponds de vous !...

— Merci, soupira Dilson.

Hochecorne se rendit auprès de la fenêtre où la sœur préparait de la charpie.

— Voyons, a-t-il parlé ? a-t-il rêvé encore, tout haut, comme l'autre nuit ?

— Non, docteur.

— Il n'a pas répété ce nom de... Blanche ?

— Non...

— Quelque maîtresse, sans doute ?...

La sœur, rougissante, baissa la tête.

— Pardon, sœur Angélique, je viens de prononcer un mot qui a dû vous blesser... pardon... Dites-moi, vous devez être horriblement fatiguée?

— Mais, non... Je vous assure...

— Pourquoi ne nous enverriez-vous pas l'une de vos collègues ?

Sœur Angélique leva les yeux sur le docteur Hochecorne :

— Quand vous soignez un malade, vous appelez parfois à votre aide vos collègues ; mais vous ne voulez pas abandonner la place... vous avez vos devoirs ; nous avons les nôtres...

Elle s'était exprimée fièrement, en femme du monde.

Le médecin s'inclina :

— A votre aise, ma chère sœur...

Puis, tirant sa montre :

— Deux heures, déjà... Le juge d'instruction vient à cinq... Je tiens à être là... Je vous salue, ma sœur. N'oubliez pas la potion...

— Soyez sans crainte...

Dilson s'était endormi.

A un moment, sœur Angélique se leva pour ramener les rideaux sur les fenêtres, car les rayons du soleil incendiaient de leurs flammes d'or la tête du penseur et pouvaient gêner le malade.

Le docteur se réveilla.

— Sœur Angélique, je demande la lumière, comme Gœthe mourant!... De la lumière!... de la lumière!...

La religieuse s'était approchée du lit :

— Vous êtes grand, aussi grand que Gœthe lui-même... Mais ne songez-vous pas qu'il est au ciel un Dieu qui vous a donné l'intelligence... et la lumière ? Vous voilà en convalescence, monsieur ; bientôt, vous reprendrez vos travaux, et vous étonnerez encore le monde par votre science, devant laquelle tous les savants s'inclinent... Mais, voyez, l'homme le plus admirablement doué est fragile... Vous avez vu la mort de près, et c'est Dieu qui vous sauve... Ne lui devez-vous pas un merci ?... Un prêtre de Sainte-Thérèse, l'abbé Fricard, l'un des vicaires les plus éminents du diocèse de Paris, s'est présenté plusieurs fois... Je ne l'ai pas reçu... vous étiez trop faible; mais, puisque vous êtes en état de subir l'interrogatoire du magistrat, refuserez-vous encore l'assistance du prêtre ? Vous me feriez tant de plaisir, monsieur...

Petrus Dilson sourit tristement;

— Nous verrons, ma sœur, nous verrons... Je ne suis pas l'ennemi des prêtres, je ne suis l'ennemi de personne ; mais j'ai besoin de croire, n'est-ce pas ? avant d'accepter les secours de la religion...

Puis, baissant la voix :

— Laissez-moi vous regarder, ma sœur. Vous évoquez dans mon cerveau obscurci une sainte image, une image que je revois dans mes rêves de malade, comme je la voyais, à New-York, la nuit, au milieu de la fièvre du labeur... Elle m'apparaissait, douce vision, et elle me consolait et elle me donnait du courage ; elle m'inspirait; elle faisait germer en moi ce levain d'orgueil qui est l'honneur même de l'humanité...

— Reposez-vous, monsieur... Vous parlez trop longtemps... Le docteur affirme que le repos vous est encore nécessaire...

— Non... permettez que je cause avec vous et que je vous remercie de toutes vos maternelles tendresses... Comment vous appelez-vous, madame?

— Sœur Angélique...

— Oui, j'entends... en religion... Mais votre nom de famille, celui que vous portiez avant de prendre le voile?

— Il nous est interdit de le dire, monsieur.

— Et votre âge ?

— Je n'ai plus d'âge.

Dès le premier jour, la religieuse de Sainte-Marthe avait reconnu Pierre Roussellier, dans l'Américain Petrus Dilson. Elle voulut fuir; le sentiment du devoir l'avait retenue auprès du blessé.

— Quand il sera guéri, je m'en irai, dit-elle. Blanche de Beaulieu est morte ; il n'y a plus ici que sœur Angélique...

Depuis dix jours, la sœur de Sainte-Marthe veillait le malade, refusant une remplaçante. Et la nuit, tandis que Dilson dormait, la fille de Mme de Beaulieu oubliait le cloître et ses austérités pour revivre les choses passées, sa vivante jeunesse aujourd'hui morte.

Sa pensée la transportait sous les grands arbres du parc des Granges : vêtue d'une robe claire, souriant au ciel radieux, elle marchait à travers les allées ombreuses et là-bas, tout là-bas, près de la grille où les gynériums étalent leurs panaches argentés, elle voyait venir un grand jeune homme, un laborieux élève de l'Ecole Centrale, qui l'abordait, la casquette galonnée à la main, le rire aux lèvres, avec ces mots :

— Bonjour, mademoiselle...

Ce mot « mademoiselle », il le prononçait d'une manière si charmante, si profondément émue, avec une telle harmonie qu'à cette heure encore, — après vingt ans, — la religieuse l'entendait vibrer à ses oreilles et que la parole réveillait ses sens endormis et mettait son cœur en fête.

Mais, brusquement, la réalité se dressait devant sœur Angélique et un désir de fuir s'incarnait en elle.

La conversation reprit :

— Ma sœur, murmura Dilson, il faut que je vous parle... Il faut que je vous dise..

— Plus tard, monsieur... Pas aujourd'hui.. Le juge d'instruction va venir. . Ne vous fatiguez pas...

La voix de la religieuse tremblait.

A un moment, leurs regards se croisèrent. Ils se virent, les yeux dans les yeux, et un cri sortit au même instant de leurs poitrines :

— Blanche !...

— Pierre !...

Dilson tenait la religieuse contre son cœur et il soupirait :

— Pardonne...

Mais sœur Angélique se dégagea doucement de l'étreinte :

— Nous offensons Dieu... Tout est fini, mon frère...

— Notre enfant ?...

— Notre fille est perdue pour nous... morte, peut-être...

— Mais, c'est pour vous, pour elle, pour ma fille que je suis revenu en France... Parlez, Blanche, je vous en supplie, parlez, ma sœur.... Le froid des dalles a-t-il donc éteint votre cœur de mère ?...

La religieuse éclata en sanglots :

— Non !... non !... Je suis mère toujours !...

Et prenant les mains du blessé:

— Chassée de la maison, je me rendis avec mon enfant chez ma nourrice, à Nemours. La nourrice fit inscrire notre fille sous les noms de Marie-Marguerite.. Je revins aux Granges ; et là, j'appris par ma mère elle-même qu'elle avait fait enlever ma fille et que je ne la reverrais jamais... Quelques jours plus tard, ma mère était folle... Alors, prise d'une angoisse, d'une rancœur si grande que mes entrailles en sont à tout jamais meurtries, comme vous n'étiez plus là, comme j'étais seule, éperdue, je frappai à la porte du couvent de Sainte-Marthe... C'est là, mon frère, loin du monde, que je prie pour elle et pour vous...

— Et Mme de Beaulieu?

— Ma mère est toujours folle... Elle est enfermée à l'asile de Clermont...

— Elle doit savoir...

— Sa raison est perdue, vous dis-je... Ma mère ne sait rien.

Le docteur Dilson se dressa :

— Blanche, nous retrouverons notre fille!

— Dieu vous entende, mon frère!

— Pauvre Blanche !...

— Blanche de Beaulieu est morte,..

— C'est vrai... Sœur Angélique, vous serez mon amie...

— Oui... oui...

La religieuse essuya ses larmes.

Le docteur Hochecorne se présenta,

— Eh bien, mon cher confrère, je vous trouve en train de bavarder, malgré l'ordonnance... C'est bon signe... Comment allez-vous?

— Mieux... Beaucoup mieux...

— Vous sentez-vous assez fort pour recevoir une visite ennuyeuse ?

— Quelle visite?

— Celle du juge d'instruction... Quand ces messieurs de la justice ont une bonne affaire, ils y mettent un zèle... Question d'avancement...

Petrus Dilson soupira :

— Une bonne affaire?

— Eh ! oui, mon grand inventeur, n'êtes-vous pas le lion du jour, le roi de Paris... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir intrigué bien du monde avec vos affiches... Je ne vous demande pas la clef du mystère; vous ne me la donneriez

pas... Enfin, le juge d'instruction est à l'hôtel... j'ai tenu à vous prévenir moi-même pour vous éviter une émotion trop vive... Etes-vous prêt ?

— Oui, mon cher monsieur Hochecorne.

Le médecin ouvrit la porte.

— Je vais chercher M. le juge d'instruction.

Quelques minutes après, le docteur Hochecorne revenait accompagné de M. Louis Riffaud, juge d'instruction, de son greffier et d'un commissaire aux délégations judiciaires. Quatre agents suivaient amenant, poucettes aux mains, Jacques Roussellier dit le Flambard et Jeanne Raveaud, dite la Flamboyante.

Sur un signe du juge, les agents et leurs prisonniers restèrent dans l'antichambre.

Sœur Angélique fit mine de sortir.

— Ne vous éloignez pas trop, ma sœur, dit M. Riffaud, le malade peut avoir besoin de vous.

Puis, jetant un coup d'œil sur le salon dont la porte était restée ouverte :

— Si vous voulez bien passer dans la pièce voisine..,

— Moi, dit le médecin, je monte au n° 153 où m'appelle un voyageur malade ; il va, sans dire, monsieur le juge. que je me tiens à votre disposition... Je redescendrai dans un instant...

— Bien, monsieur le docteur...

Le greffier s'installa devant une table et se prépara à écrire.

D'une voix encore affaiblie, Petrus Dilson conta qu'il avait été attiré, la nuit, dans une maison isolée de la rue Ordener par un homme qui s'était présenté, le matin même, à l'hôtel ; que là, il avait été frappé.

— Et quel mobile vous amenait dans cette maison ?

Le docteur Dilson songea à son frère et répliqua :

— Je ne puis répondre à cette question.

— Permettez-moi de m'en étonner, monsieur, dit le magistrat.., La justice doit tout savoir et votre devoir est de l'éclairer... La société aussi bien que vous est en cause... Ne l'oubliez pas,..

M. Riffaud renouvela sa question et l'Américain répondit :

— C'est un sentiment de charité qui seul m'a déterminé à me rendre rue Ordener..,

— Reconnaîtriez-vous les individus qui vous ont blessé ?

— Peut-être... mais la chambre était obscure et je suis tombé si brusquement, si douloureusement qu'il me serait impossible de dire si je me trouvais en présence d'une ou de plusieurs personnes..!

— Il résulte de la déposition de M. le capitaine Charles de Bligny, qu'il vous a trouvé, à onze heures, baignant dans votre sang, à une centaine de mètres de la

maison où vous étiez entré... Et cependant, c'est bien dans la maison même que vous avez été frappé?

— Oui, monsieur.

— Auprès de vous, une jeune fille appelait au secours?

— Oui, monsieur.

— Cette jeune fille avait-elle une allure suspecte?

— Non... Sans elle, je serais mort...

— L'enquête de M. le commissaire aux délégations judiciaires nous a amené à savoir que cette fille vivait en concubinage avec un homme dont il ne nous a pas encore été permis de reconnaître l'identité... Nous avons fait arrêter cet homme, car c'est dans la maison même qu'il occupait avec sa concubine, — mais qu'il a quittée depuis, — que la tentative de meurtre s'est accomplie...

Le juge d'instruction se tourna vers le commissaire :

— La chose est à peu près évidente... Après le crime, le Flambard, aidé de sa maîtresse et de ses complices, ont transporté leur victime dans le chemin. Effrayés par la bruit de la voiture de M. de Bligny, les hommes ont pris la fuite, laissant derrière eux Jeanne Raveaud qui, perdant la tête, n'a rien trouvé de mieux que d'appeler au secours...

— C'est absolument certain, affirma le commissaire aux délégations.

M. Riffaud s'adressa au docteur Dilson :

— Il vous sera facile, n'est-ce pas, de reconnaître l'homme qui, le 25 mars au matin, s'est présenté au Grand Hôtel?

— Certainement.

— Avez-vous un souvenir exact de la fille dont je vous parlais tout à l'heure?

— Non... Je crois qu'il me serait impossible d'affirmer...

— Qu'on introduise les prévenus, ordonna le juge.

Jacques Roussellier et Jeanne Raveaud entrèrent suivis des agents.

La Flamboyante était terrifiée. Le Flambard se démenait, criant :

— Puisque je vous dis qu'il y a erreur... Je m'appelle Jacques Roussellier!... Pas le Flambard!... Jacques Roussellier!...

A ce nom prononcé par Jacques avec intention, Petrus Dilson se dressa sur son lit et regarda le prévenu bien en face. Dans cette figure flétrie et boursouflée, le docteur devina les traits de son jeune frère, l'enfant de la rue des Blancs-Manteaux.

— Reconnaissez-vous cet homme? interrogea le juge.

— Non...

— Vous voyez bien! cria Jacques, dont le regard s'alluma d'une flamme de joie... Ce n'est pas moi qui ai fait le coup...

— Rien ne le prouve encore...

— J'ai un alibi...



Nous allons le prendre dans ma voiture et le transporter au poste de police le plus voisin.

— Silence!... Vous avez écrit, greffier?

— Oui, monsieur le juge d'instruction.

— Et cette femme, la reconnaissez-vous? fit le magistrat en désignant la Flamboyante qui, les dents serrées, le regard clair et fixe, attendait.

Après une minute d'examen, Dilson dit :

— Oui...

Mais, brisé par l'émotion, le blessé perdit connaissance.

Sœur Angélique était accourue en même temps que le docteur Hochecorne.

— Cela ne sera rien, dit le médecin... Donnez-moi les sels!...

La justice se retira.

— Je ne suis pas libre? gronda Jacques.

— Pas encore, répliqua le juge... Agents, reconduisez les prévenus!

Dans l'escalier, le Flambard se trouva un instant auprès de sa maîtresse :

— C'est toi qui m'as vendu, sale p...! Je te réglerai ton compte!

Le Flambard et la Flamboyante furent réintégrés, l'un à Mazas, l'autre à Saint-Lazare, à la disposition de la justice.

Pendant le trajet de la voiture cellulaire, Jacques se mit à réfléchir :

— Vrai, là... j'en ai joué du Roussellier... La grande lettre R a produit son petit effet... Décidément, ce docteur Dilson est une pâte à gogo...

Une idée lui vint :

— Si c'était ? Oh! non, ce serait par trop veinard... Je me doute bien que la mouche et la noire vont reconnaître l'évadé de Poissy... Mais je sauve ma caboche... Bonne affaire!...

Grâce à l'alibi qu'il avait préparé avec le Marin, l'innocence de Roussellier fut reconnue.

Les habitués du bal Maupertuis, le patron en tête, déclarèrent que la nuit du crime, le Flambard avait passé son temps à boire et à danser ; — que même, la police avait dû intervenir pour mettre fin à une rixe provoquée par le prévenu.

Le rapport du garde de service en faisait foi.

Cette nuit-là, le Marin, pour raison de femme, ne se trouvait pas au bal Maupertuis.

M. Riffaud, le juge d'instruction, rendit une ordonnance de non-lieu, en faveur de Jacques ; mais ce qu'avait prévu le protecteur de la Flamboyante était arrivé. Maintenant, il était reconnu comme évadé de la maison centrale de Poissy et maintenu en état d'arrestation.

Le lendemain matin, quand la voiture qui conduisait Roussellier au chemin de fer, arriva à la gare Saint-Lazare où le prisonnier devait prendre le train de Poissy, les gardiens ouvrirent les portes.

— Allons, descendez!... Et plus vite que ça!...

La voiture était vide.

IX

CHEZ LA BERGAMOTE

On faisait la fête, rue de Londres, chez la Bergamote, la maîtresse en titre du baron Karl Gismarck.

Le souper touchait à sa fin et le champagne frissonnait dans ses minces robes de verre.

Au milieu de l'éclat des lumières et des fleurs, Georgette Roussellier, dite la Bergamote, rayonnait.

Des femmes en toilette de bal, — des hommes en habit, la boutonnière fleurie — tous menant grand tapage, saluaient le toast qu'un jeune boudiné, le vicomte Avimeau des Orties, venait de porter à « la dame de ces lieux enchanteurs », d'après l'expression même du vicomte.

— Bergamote?... cria le banquier Gerbault, surnommé l'Ami des dames, Bergamote ?

— Eh bien ?

— Ouvrons-nous le bal, oui ou non?

— Attendons le baron, soupira Mimi Pan-Pan qui buvait maintenant dans tous les verres.

— Oui, mesdames, attendez un peu, fit le docteur Hochecorne.

— Les jambes me démangent, murmura la Chatte-Eplucheuse.

— Moi aussi !

— Moi aussi !

— Nous aussi !...

La Bergamote se leva. Elle était presque majestueuse avec sa robe à longue traîne de soie vieil or, dont les rayonnements étaient assombris par une dentelle noire.

Grande, très brune, les yeux pleins de flamme, la bouche sensuelle, les chairs rosées, elle esquissa un geste de femme du monde. Son petit nez grec se dilata dans l'épanouissement de son rire :

— Mesdames, nous ne sommes pas ici pour nous embêter. Le baron est en retard, tant pis pour lui ! Messieurs, la main aux dames !

On se leva de table et l'on passa dans le grand salon éclatant de lumières.

Déjà les musiciens étaient assis devant leurs pupitres entourés de buissons de roses. A l'entrée de la compagnie, ils jouèrent une marche triomphale.

La valse commença. Le gros banquier Gerbault ouvrit le bal avec Georgette, le vicomte Avimeau des Orties entraîna la Chatte-Eplucheuse ; le chevalier Lorezzi, — un grand maigre dont le cou et la poitrine étaient constellés de croix. — invita Mimi Pan-Pan. Quelques vieux beaux offrirent le bras aux autres amies de Georgette et se mêlèrent à la danse.

Les femmes qui ne valsaient pas s'étendirent, çà et là sur les fauteuils et les canapés, jouant de l'éventail et arrêtant au passage les domestiques en culottes courtes, qui déjà faisaient circuler les rafraîchissements.

Un jeune homme venait d'entrer au salon.

— Bonsoir, Bligny, fit la Chatte-Éplucheuse.

Le comte Charles de Bligny, capitaine d'état-major, s'assit familièrement, au milieu du cercle des dames.

On chuchotait derrière les éventails.

— C'est l'amant de la Camba !...

— Juana Camba... femme très pschutt...

— Allons, Bligny, fit l'une de ses dames, contez-nous l'affaire Dilson, mon beau terre-neuve... C'est M. de Bligny qui a ramassé le docteur...

— Très bien, monsieur de Bligny, intervint Pilou... Tous mes compliments..

Dans le petit salon, plusieurs tables d'écarté étaient dressées. Au milieu, la table de baccarat avec un tapis de velours rouge « afin de ne pas rappeler les tripots, » disait la Bergamote.

Maintenant, le docteur Hochecorne taillait à banque ouverte. Une pile d'or et de billets bleus entassés devant lui prouvait que si sa jeune et seconde femme le trompait, — comme l'affirmaient ces dames, — la Fortune lui accordait une belle revanche.

— Il y a vingt mille francs en banque ! cria le médecin. Allons, mesdames et messieurs, faites vos jeux... La banque va sauter, je le sens... On n'abat jamais sept fois de suite... C'est le septième coup, le coup du lapin séducteur !...

Les enjeux se firent lentement sur les deux tableaux.

— Huit ! soupira, toute joyeuse, Mimi Pan-Pan à laquelle la valse avait porté sur les nerfs.

— Qui est-ce qui n'a pas huit ? répondit, en abattant ses cartes, le jeune vicomte des Orties qui avait la main au tableau de gauche.

Il y eut un silence.

— Attendez mes enfants, je file, ricana le docteur.

— Et tu voles ! soupira le banquier Gerbault en entraînant l'une de ces dames dans un petit salon mystérieux.

— Oh ! ce Gerbault !... murmura la Chatte, il nous éreinterait toutes !...

Le médecin fit glisser doucement une carte sur l'autre :

— Neuf!

— Bravo, docteur! s'écria le notaire qui jouait à l'écarté... Vous nous paierez quelque chose?

— Parbleu!

— C'est dégoûtant, parole d'honneur! grommela une voix presque enfantine, celle du petit Arthur Fénières, à peine majeur, auquel on parlait déjà de donner un conseil judiciaire.

— Pas pour moi! répondit tranquillement Hochecorne, en amenant à lui les enjeux des pontes.

— Voici quinze mille francs que je perds en moins d'une demi-heure, reprit Fénières en se tournant vers Me Pilou qui, moins heureux ou moins adroit que le docteur, perdait tout ce qu'il voulait à l'écarté, c'est-à-dire une vingtaine de francs, avec le chevalier Lorezzi.

Le capitaine de Bligny s'était retiré.

On ne dansait plus. Tous les invités formaient un cercle autour de la table.

Mimi Pan-Pan était dans la désolation :

— Nom d'un petit bonhomme, c'est à ne plus toucher une carte... Sur quoi donc a-t-il marché ce grand bougre?...

— Oh! ce docteur, une veine de cocu! gronda la Chatte-Eplucheuse.

— Aussi, il en a une paire!... intervint la Bergamote pour consoler ses amies.

Le jeune Fénières frappa doucement sur l'épaule de Me Pilou.

— Passez-moi donc cent louis, Pilou?

— Demandez-les à votre papa, répondit le notaire en tournant un roi, ce qui fit grimacer le chevalier Lorezzi.

— Papa est couché, murmura le fils Fénières... Voyons, Pilou, cinquante louis seulement?...

— Puis pas...

— Dix louis?... Je vous les apporterai demain matin.

— Je n'ai pas d'argent...

Le petit Fénières fut s'asseoir, tout triste, à côté de Mimi Pan-Pan.

— T'as du chagrin, Tutur?

— Oui.

— Pigeon, va!... Va-t'en tu me porterais la guigne!...

Mais la Chatte-Eplucheuse, qui avait meilleur cœur que la Pan-Pan, appela Fénières.

— Je mets un louis pour toi... Tu veux?

— Non, merci, la Chatte... Je ne joue plus : c'est moi qui porte la déveine, je te ferais perdre...

— Voyons, voyons, reprit Hochecorne, nous ne sommes pas ici pour pleurnicher. Il y a quarante mille francs en banque !...

— Est-ce que l'on peut jouer sur parole, madame? interrogea Fénières, en s'adressant à la Bergamote.

Et comme les enjeux devenaient dérisoires, que le banquier Gerbault et le vicomte des Orties, les deux plus gros pontes de la soirée, ne jouaient plus, le médecin répondit brusquement à la demande d'Arthur Fénières :

— Oui... mais... savez, dans les vingt-quatre heures?...

— Parfaitement.

Le docteur Hochecorne distribuait les cartes, au moment où le baron Karl Gismarck entrait au salon.

— Un joli coup, mon cher baron, un joli coup!... dirent les femmes.

Karl Gismarck salua de la main le docteur Hochecorne:

— Voyons !...

Le banquier regarda son jeu :

— C'est trop fort!... Neuf!...

Il y eut des applaudissements et des rires au milieu desquels se perdit un cri de désespoir.

— Imbécile !... gémit la Chatte, en regardant Fénières.

Puis, plus douce, tandis que Fénières restait là, anéanti :

— Comment feras-tu pour payer ?

— Je ne sais pas... Je suis foutu !... foutu!...

La Bergamote proposa le cotillon final et les invités passèrent dans le grand salon.

Seuls, Gismarck, le docteur Hochecorne et Me Pilou restèrent dans la salle de jeu.

— Eh bien! mon cher docteur, vous les avez rincés, dit le baron, pendant que M. Hochecorne emplissait son portefeuille de billets de banque.

— Oui, soupira Me Pilou, un nettoyage complet, sans compter que le petit Fénières...

— Vous m'avez dit que son père avait une grosse fortune, interrompit le médecin.

— Sans doute, mais voudra-t-il payer ? C'est là le *hic*... M. Fénières s'est enrichi comme entrepreneur ; c'est l'un de mes bons clients... Mais, en ce moment, il subit de grosses pertes...

Karl Gismarck prit la parole :

— Le jeune Fénières nous sera peut-être utile...

Le docteur Hochecorne se révolta :

— Je veux être payé, moi!...

— Vous serez payé, docteur.

— Comment se fait-il, baron, demanda le notaire, que vous n'ayez pas encore éloigné Georgette de Paris?... Georgette peut voir les affiches de Petrus Dilson, l'appel déguisé que l'Américain adresse à la famille Roussellier?

— C'est juste, dit le médecin.

— Georgette a vu les affiches, affirma le baron, et de plus, je lui ai montré les journaux...

— Et elle ne s'est pas rendue au Grand-Hôtel? firent en même temps le docteur Hochecorne et Me Pilou.

— Non, je l'en ai empêchée.

— Comment cela?

— En lui persuadant qu'il s'agissait d'une ruse de la police pour prendre Jacques... Si je l'avais éloignée de Paris, elle y serait rentrée, à mon insu.

— Très fort!...

— Très fort!...

Le médecin consulta la pendule et se leva:

— Sept heures?... Je vais auprès de mon malade... Baron, je me défie beaucoup de cette sœur de Sainte-Marthe... Le clergé est capable...

— Le clergé n'est capable de rien, interrompit Gismark... Du reste, nous avons l'abbé Fricard...

— Un excellent prêtre, murmura Me Pilou qui se croyait dans un autre monde.

— Ne dites donc pas de bêtises... Un vicieux! conclut le docteur.

Sur ces mots, les trois hommes traversèrent le grand salon et sortirent sans bruit.

Le bal était encore très animé.

— Un quadrille au jour!... cria le vicomte Avimeau des Orties.

— Oui!... Oui! un quadrille au jour!...

Les domestiques éteignirent les lustres et la pâle lumière d'un matin d'avril éclaira les visages émaciés par l'orgie.

Un hommes rasait les maisons de la rue de Londres.

On sonna à la porte de l'hôtel. Un valet s'aprocha de la Bergamote et murmura le nom du visiteur matinal.

Georgette ne se troubla pas:

— Faites entrer dans le petit salon.

La Chatte-Éplucheuse et Mimi Pan-pan eurent un gros rire:

— Des cornes!... des cornes!... pour le Prussien!...

— Oui... des cornes!... des cornes!...

— En place pour le quadrille!... Allons! allons! Fénières, un peu de courage, que diable!... dit Avimeau des Orties.

Mais Arthur Fénières se mit à sangloter.

Mimi Pan-Pan lui fit un pied de nez :

— Est-il drôle, ce serin-là !...

— Voyons, petiot, intervint la Chatte-Éplucheuse, ne te désole pas... Ton père payera ta dette à ce grand escogriffe d'Hochecorne, et puis après, quand il attendrait, ce médecin du diable, le beau malheur !...

— Je me tuerai...

— Mais, non...

— Tu verras, la Chatte...

— Je ne veux pas que tu te tues, moi !... Veux-tu faire couche-couche avec la Chatte ?

— Oui...

— Viens... Je t'emmène....

— Tu sais, je vais te poser un lapin ?...

— Baste !... Je n'en mourrai pas...

— Bonne Chatte !...

— Va pour le lapin !...

La Chatte-Éplucheuse offrit son bras au décavé et ils se retirèrent, sans saluer personne.

Quand la Bergamote entra dans le petit salon où le domestique venait d'introduire le visiteur, elle recula, étonnée :

— Jacques !...

— Bonjour, sœur, dit le Flambard, en lui prenant la main, presque malgré elle.

— D'où viens-tu, d'où sors-tu ?... Quel costume !

— Je sors de la voiture cellulaire qui me ramenait à Poissy, en prenant par la gare Saint-Lazare... Je leur ai fait une bonne farce, aux gendarmes. J'ai percé le panier à salade... et me voilà !

— Malheureux !

— Oh ! pas de sermons, ma fille... J'ai faim... donne-moi à bouffer.

La Bergamote passa dans la salle à manger et rapporta les restes d'une volaille truffée, du pain et une bouteille poudreuse.

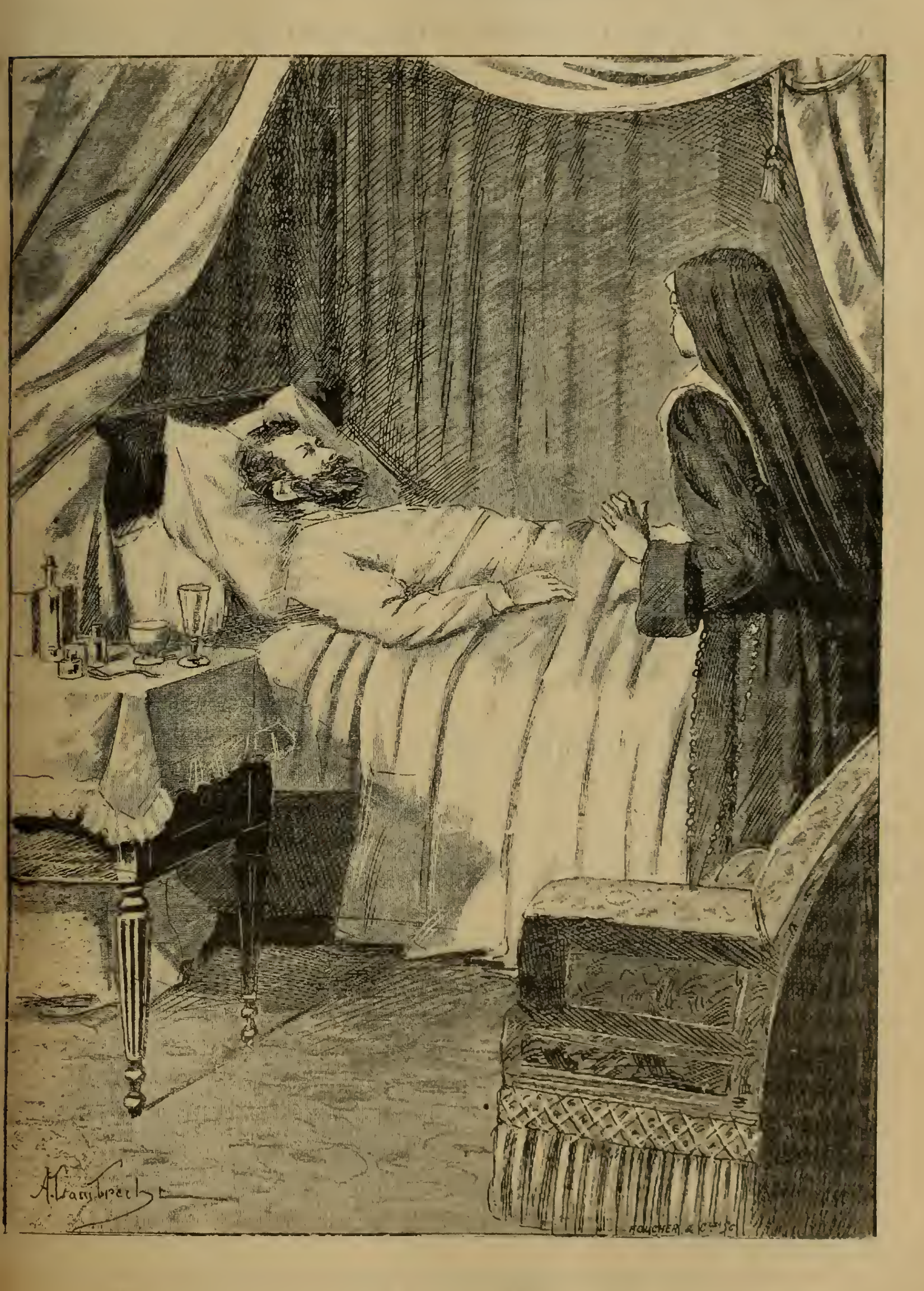
— Rien que ça de galbe !... s'écria le Flambard en se jetant sur les victuailles... Oh ! mince, alors !

Et, repris par sa manie :

— On dirait du veau !

— Alors, on t'a repincé ? interrogea Georgette.

— Laisse-moi boulotter, dit Jacques ; je te dirai des choses, oh ! des choses !... Tu vas être épatée !... Vraiment, là, les parents ne sont pas bêtes qui ont déjà un garçon, de faire une fille... Une donzelle, ça se tire toujours des pattes... tandis qu'un homme... Faut être bien malin !... Dis donc, sœur, pourquoi qu'on t'appelle la Bergamote ? Est-ce parce que tu fais ta poire ?



Ma sœur, murmura Dilson, il faut que je vous parle... il faut que je vous dise...

Il remplit son verre et le vida d'un trait. Puis, comme il avait encore grand'-soif, il but au goulot de la bouteille.

— C'est du velours, quoi?... Georgette, tu me donneras l'adresse de ton chand d'vins; j'ai une commande à lui faire. Ah ! m'y voilà... Ferme les portes; tous tes larbins, c'est des mouchards... T'as une soirée, un bal?

— Oui.

— Si je piquais un chahut?... Tu sais, je m'en charge... Faut bien plaisanter un brin:

Toi, t'es la sœur
D'un emballeur,
D'un emballeur!...

— Voyons, chut!... Jacques! Jacques!

— Très bien... Soyons sérieux comme la bourrique à Robespierre... Qu'est-ce que tu me donneras si je t'annonce une grrrande nouvelle?

— Bonne nouvelle?

— Premier numéro!...

— C'est de l'argent que tu veux, demanda la Bergamote, attends... je reviens.

— Non... on ne paye qu'en sortant.

Jacques devint grave:

— Dis, Georgette, as-tu vu les affiches?

— Quelles affiches?

— Grande dinde! t'as pas vu les R?... T'as pas entendu parler de Petrus Dilson? T'es un R pourtant, toi aussi... Comment, t'es pas encore allée au Grand-Hôtel.

— Non... Garde-toi bien d'y aller, Jacques! ajouta la Bergamote, en se rappelant ce que lui avait conté Karl Gismarck.

— J'y suis allé...

— Et on ne t'a pas arrêté?

— C'était pas à faire...

— Alors, la police... Ce n'était pas un piège que la Préfecture te tendait?

— Oh! là, là! un piège?... Et tu crois que Bibi est assez bête pour donner dans le panneau de la rousse?... Non, l'Américain est un type très chouette, et j'ai idée qu'il vient de la part de Pierre...

— De notre frère?

— Si le docteur n'est pas notre frère lui-même, répondit Jacques, en baissant la voix, tressaillant, malgré lui, au souvenir de son crime.

— Alors, tu t'es présenté au Grand-Hôtel?... Tu as vu ce monsieur? Que t'a-t-il dit?

— Ça, c'est mes affaires... Mais il est malade, bien malade, le docteur...

— Des brigands ont essayé de l'assassiner... Je le sais...

La Bergamote se dirigea vivement vers la porte, prise d'un brusque désir de se rendre auprès du docteur Dilson.

— Eh! là-bas!... On s'en va?...

Georgette revint sur ses pas et tirant de sa poche un porte-monnaie en filigrane d'or, elle en versa le contenu entre les mains de son frère.

— Vrai, t'es gentille... Mais il me faut autre chose que de la braise...

— Quoi encore?...

— T'emballe pas... Un déguisement?...

— Je n'ai pas de déguisement à te donner...

— Tes larbins ont des habits...

— Je ne puis pas demander leurs vêtements à mes domestiques...

— Et ton michet?

— Il ne demeure pas ici... Tu vois, c'est impossible... à moins, ajouta-t-elle en souriant, que je ne te donne l'une de mes robes...

— Personne n'est couché?

— Non.

— Chouette alors!... au revoir, Georgette!... si tu réussis avec le monsieur du Grand-Hôtel, tu me feras une pension... Je ne travaillerai que pour l'art!...

Jacques sortit du petit salon.

Au lieu de descendre l'escalier, il le monta, à pas de loup, et arriva dans les combles où se trouvaient les chambres des domestiques.

Dès que tous ses invités se furent retirés, la Bergamote appela Julie, sa femme de chambre :

— Donne-moi ma robe la plus simple; ou plutôt, non... tu as à peu près ma taille, habille-moi avec l'une de tes robes...

— Madame veut rire?

— Non... Tu m'as entendu?

— Oui, madame.

— Apporte aussi l'un de tes bonnets... un bonnet blanc?...

Tout en revêtant la robe de sa domestique et en se coiffant d'un petit bonnet de linge, la Bergamote pensait :

— Si vraiment l'homme que je vais voir est mon frère Pierre, il sera heureux de retrouver une sœur encore honnête ou ayant l'air de l'être...

Pendant que la Bergamote achevait sa toilette, le Flambard déguisé en domestique, — tenue du matin, pantalon gris, gilet-veste à carreaux rouges et bonnet d'écurie, — descendait, un journal à la main, la rue de Londres.

Arrivée au Grand-Hôtel, Georgette se présenta à Bernard qui la conduisit à son maître Eau-de-Benjoin.

— Monsieur le docteur Dilson? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Massa pas recevoi... Massa toujous malade...

— Je vous en prie, monsieur... Faites une exception en ma faveur... Votre maître m'attend, sans doute... Mon nom commence par la lettre R... Je suis Georgette Roussellier...

Au nom qui seul avait le droit de forcer la consigne, Eau-de-Benjoin ouvrit la porte de la chambre de Dilson, en annonçant :

— Mademoiselle Georgette Oussellié!

Mais Petrus Dilson dormait. Sœur Angélique s'approcha doucement de la visiteuse :

— Le docteur a passé une mauvaise nuit... Veuillez revenir dans la journée, mademoiselle...

— Oui, ma sœur.

Georgette descendit l'escalier du Grand-Hôtel, traversa la cour d'honneur et arriva sur le boulevard des Capucines.

De l'autre côté du boulevard, trois hommes se promenaient, en causant.

— Baron!... baron!... fit le docteur Hochecorne, en saisissant le bras de Karl Gismark.

— Que me voulez-vous ?

— Regardez cette femme!...

— Oui... oui... c'est Georgette!

— Georgette!... Allons donc!... dit Me Pilou.

— C'est elle!... riposta Gismark.

— Oui, c'est elle!... affirma le médecin.

Le baron eut un mauvais sourire.

— La Bergamote n'y gagnera rien!... Attendez-moi, messieurs, au café de la Paix... Je vais savoir si cette femme a été reçue par Dilson?

— Si j'y allais, moi? fit Hochecorne.

— Vous avez raison, cela vaudra mieux... Revenez-nous prendre au café.

— Parfaitement.

Sœur Angélique informait en ce moment Petrus Dilson de la visite de Mlle Roussellier.

Ce même jour, à midi, Georgette recevait la carte du docteur Dilson avec ces mots :

« *M. le docteur Petrus Dilson, informé de la visite que lui a faite Mlle Georgette Roussellier, prévient cette demoiselle qu'il n'a rien à lui dire et qu'il lui sera obligé de ne pas renouveler sa démarche.* »

Le billet avait été écrit par Hochecorne.

La Bergamote laissa tomber la carte en criant :

— C'est cette gueuse de religieuse qui a fait le coup!

X

LE TESTAMENT DU DOCTEUR

Petrus Dilson manifesta devant le docteur Hochecorne l'intention de faire son testament. Il profitait de l'absence de sœur Angélique.

— Voyons, mon grand confrère, vous avez bien le temps, objecta le médecin.

Petrus Dilson secoua la tête :

— La vie, quel problème insondable ! comme disait votre illustre Claude Bernard... On ne sait ni qui vit, ni qui meurt ; ni ce qui fait vivre, ni ce qui fait mourir...

Puis, plus simplement :

— Connaissez-vous un notaire à Paris ?

— J'en connais vingt.

— Un seul suffira... Quel est le vôtre ?

— Maître Pilou, de la rue Saint-Honoré, un bien brave homme !

— Veuillez, je vous prie, l'envoyer chercher.

— Attendez à demain...

— Non.

— Vous voulez voir un notaire ?

— Je le désire, docteur.

— Tenez ma voiture est à la porte de l'hôtel : je vais aller chercher moi-même Me Pilou.

— Merci.

Une heure plus tard, le docteur Hochecorne revenait au Grand-Hôtel accompagné de Me Pilou, suivi lui-même de Me Barlet, l'un de ses collègues.

Le notaire, tout de noir vêtu, était très grave, ce qui, pour les gens de son métier, est parfois l'indice d'une grande joie.

— Cette fois, nous le tenons ! dit le médecin.

— Ne criez pas si fort, Hochecorne...

Ils entrèrent dans la chambre du blessé.

Me Pilou s'inclina devant Petrus Dilson :

— Monsieur, vous désirez établir vos dernières volontés ?

— Oui.

— Un testament ne fait pas mourir. J'ai prié mon confrère Me Barlet de nous donner quelques minutes, sans quoi il nous eût fallu quatre témoins.

— Le docteur Hochecorne voudra bien vous assister... J'attends aussi M. Durand, l'un des administrateurs de l'hôtel...

Eau-de-Benjoin introduisit M. Édouard Durand.

Me Pilou s'assit devant une table, tira de sa serviette une feuille de papier timbré et se prépara à écrire.

— Quels sont vos prénoms, monsieur Dilson ?

— Je n'ai qu'un seul prénom : Petrus.

— Vous êtes citoyen américain?

— Oui... naturalisé...

— Célibataire?

— Je suis célibataire.

— Profession?...

— Docteur en médecine... Inventeur...

— Très bien...

— Vous êtes né?

— A Paris, 64, rue des Blancs-Manteaux, le 3 février 1842... Inscrit à l'état civil sous le nom d'Antoine-Pierre Roussellier.

Le notaire se tourna vers le médecin :

— Vos prénoms, docteur?

— Joseph-Stanislas.

— Domicilié?

— Rue de la Chaussée-d'Antin, 140.

— Agé de?...

— Cinquante ans.

Puis, s'adressant à l'administrateur du Grand-Hôtel :

— Monsieur?...

— Édouard Durand, domicilié à Paris, boulevard des Capucines... quarante-deux ans.

Me Pilou rédigea la formule préliminaire du testament.

Petrus Dilson instituait comme sa légataire universelle Mlle Marie-Marguerite, née à Nemours, de père et mère inconnus, inscrite sur les registres de l'état civil de ladite ville, à la date du 27 décembre 1864. La donataire devait payer six mois après le décès du donateur, la somme de cinq millions de francs à Mlle Georgette Roussellier, actuellement domiciliée à Paris, fille d'Antoine et de Martrille Roussellier, tous les deux décédés à Paris et habitant, de leur vivant, une maison sise rue des Blancs-Manteaux.

James Stolh, de New-York, associé de Petrus Dilson, et, à défaut de Stolh, ses trois enfants, devenaient exécuteurs testamentaires. Comme diamant, le testa-

teur faisait don à James Stolh ou à ses ayants droit de tous les bénéfices résultant de l'exploitation de ses brevets d'invention (téléphone, phonographe, lampes électriques, etc.).

Balthazar Oméga, dit Eau-de-Benjoin, domestique au service de Dilson, héritait d'une somme de deux millions de francs. La ville de New-York et la ville de Paris recevaient chacune quatre millions.

Si, après le délai de trois années, les recherches de James Stolh ou de ses enfants tendant à retrouver Marie-Marguerite, restaient infructueuses, ou si, avant ce délai, il était, par acte authentique, reconnu que Marie-Marguerite était décédée, la fortune entière de Dilson évaluée à deux cents millions de francs revenait à Georgette Rousseltier.

Dans le cas où Georgette décéderait avant le testateur, les biens de celui-ci, tant propriétés à New-York que rentes inscrites aux Banques des Etats-Unis et d'Angleterre, seraient consacrés par les gouvernements des Etats-Unis et de la République française à la fondation de deux œuvres dont le notaire allait joindre l'exposé, écrit de la main de Petrus Dilson, au présent testament:

Sur la prière du blessé, Me Pilou ouvrit un tiroir et y prit une grande enveloppe scellée aux initiales du testateur.

Le notaire donna lecture de l'acte, et après avoir fait signer Dilson et les témoins, il y apposa sa signature en disant :

— Monsieur Dilson, vous retrouverez vous-même vos héritiers... Vous aurez tout le temps, n'est-ce pas, docteur ?

— Certainement.., certainement, répondit Hochecorne... Je réponds de mon malade...

Le soir même Me Pilou et le docteur Hochecorne se retrouvaient à l'hôtel d la rue Saint-Dominique.

— Faut-il agir ? interrogea le médecin.

Karl Gismarck se contenta de répondre :

— Nous déciderons, ce soir, chez l'abbé...

XI

LA MAITRESSE DE L'ABBÉ

L'abbé Fricard habitait, rue des Canettes, derrière Saint-Sulpice, un petit hôtel entre cour et jardin. Il avait choisi ce domicile, de préférence à un autre,

bien que le quartier fût éloigné de l'église de Sainte-Thérèse. située dans les environs du faubourg Saint-Antoine, parce que, disait-il, on y pouvait travailler sérieusement.

Le vicaire de Sainte-Thérèse occupait la maison, en compagnie de dame Gertrude, sa vieille servante. Jusqu'à ce jour, personne ne s'était inquiété de ce fringant jeune homme que l'on voyait sortir, tous les matins, à huit heures, par la petite porte de la cour. Cependant, quelques voisins attardés disaient avoir vu, à la nuit tombante, une forme vague raser les murailles; ils affirmaient avoir entendu comme des froufrous de robe de soie.

La concierge de la maison voisine interrogea dame Gertrude qui faillit tomber à la renverse.

— Peut-on dire des choses pareilles!... Accuser mon maître?... Un saint, madame, un saint!.,.

— Je vous jure, moi, que c'était une femme!...

— Une femme?... Vous avez pris l'abbé Anselme pour une femme?... Le pauvre cher homme... Un saint encore celui-là!...

L'hôtel se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Le rez-de-chaussée était simple et austère. Une salle à manger avec des meubles en chêne, sans style; un salon servant de cabinet de travail. Sur des étagères se voyaient d'énormes in-folios, les pieuses élucubrations des Pères de l'Église, Aux fenêtres ouvrant sur le jardin, des rideaux de calicot blanc tamisaient la lumière du jour qui, adoucie, presque blafarde, éclairait un grand crucifix de cuivre et des images de sainteté.

En haut, le décor changeait.

Par une porte toujours fermée à clef, on pénétrait dans une antichambre tendue de vieilles tapisseries conduisant à un appartement, une vraie garçonnière de fils de famille, avec des bibelots, des marbres, des bronzes et un lit de milieu en citronnier blanc à filets d'or, un lit de jeune fille riche, avec tout ce qu'il faut pour batailler d'amour et puis dormir.

Augustin Fricard était originaire du Poitou. Ses parents, d'honnêtes commerçants de Poitiers, l'avaient placé, dès son enfance, au séminaire de la ville.

Augustin se distingua dans ses études. Son beau visage efféminé, sa parole facile et ardente, lui attirèrent la bienveillance du supérieur.

Certain jour, un haut personnage, venu de Paris, fit la connaissance du séminariste qui, déjà, émerveillait ses maîtres, autant par son intelligence singulièrement déliée que par l'élégance de ses manières.

— Il faut que M. Fricard termine ses études à Saint-Sulpice, dit au supérieur du séminaire le personnage en robe violette.

— Vous me prenez l'un de mes meilleurs élèves, Monseigneur!...

— Je le sais bien.



Laisse-moi boulotter, dit Jacques; je te dirai des choses, oh ! des choses !

— Que deviendra la province, si Paris vient nous arracher les hommes remarquables que nous avons formés?... La province a besoin de prêtres...

— C'est Paris qui commande, après Rome!...

— Oui, Monseigneur... Je m'incline!... Emmenez Fricard... Pauvre petit, je l'aimais tant, j'avais formé de si grandes espérances sur son compte...

— Fricard ne vous oubliera pas...

En sortant de Saint-Sulpice, l'abbé Fricard fut nommé vicaire dans une commune des environs de Paris. Dix années plus tard, nous le retrouvons premier vicaire de Sainte-Thérèse.

A Paris, l'abbé mène une vie double. Son frère plus jeune, Edmond Fricard, est mort en Amérique. Augustin a pris les papiers de son frère et il s'est constitué un état civil de laïque, parfaitement en règle.

Voici près d'un an qu'il a réussi à s'introduire dans la maison de l'amiral Verlaine, rue Oudinot, et que, sous le prétexte d'épouser Mlle Suzanne, il a fait sa maîtresse de la fille de l'amiral.

Depuis un moment, une demoiselle toute blonde et toute charmante, attendait l'abbé.

Elle était svelte et jolie dans sa robe bleue fleurie au corsage ; ses longs cheveux s'enroulaient derrière sa tête nonchalante et fragile ; des mèches blondes mettaient des ombres dorées sur son front ; son doux regard d'enfant avait, — ce soir-là, — comme des larmes étendues, hésitant à déborder, ayant des lumières rouges, comme si un peu de son jeune sang avait donné aux pleurs sa couleur éclatante et vermeille.

Elle s'était assise sur une chaise basse, une sorte de prie-Dieu qu'elle avait brodé de ses mains.

Une lampe brûlait sur la cheminée.

La jeune fille lisait un livre, un roman plein de passions folles, où tout était amour et flamme, où la vie réelle avec ses brutalités, ses désillusions et ses désespérances, ne comptait guère. Elle ferma le livre, avec cette idée au cœur, que le roman, c'était presque sa vie.

Un homme était venu à la maison. Doucement, il l'avait conquise par ces paroles qui mènent la caresse et la promènent tout autour de l'esprit et du corps. Elle avait foi en lui, comme en Dieu lui-même.

Edmond lui promettait le mariage et Suzanne s'était abandonnée, dans l'un de ces moments où une jeune fille toute brûlante du flot de vie qui est en elle, n'est plus la maîtresse de son cœur, ni de ses sens.

Il l'avait prise, il l'avait étourdie sous la chaleur de ses baisers, dans l'ardente flamme de ses désirs et de ses passions trop longtemps contenus.

Suzanne avait pleuré sa faute que ses parents ignoraient encore. Elle avait l'espérance de se racheter par le mariage.

Et pourtant, à cette heure, une tristesse assombrissait sa mignonne figure. Edmond se faisait rare.

Les rendez-vous étaient moins nombreux que par le passé, les rendez-vous d'amour où elle jouait son existence, après y avoir perdu son honneur. Oh ! elle ne l'ignorait pas, la pauvre enfant, son père la tuerait, s'il savait !

Elle inventait mille prétextes pour venir quand même, de la rue Oudinot à la rue des Canettes.

Justement près de l'église de Saint-Sulpice, Berthe de Langon, une amie de pensionnat, donnait de petites sauteries, sous l'œil protecteur de sa mère.

Suzanne s'entendait avec sa bonne, — une femme vicieuse, — qui allait courir la prétentaine, et revenait ensuite prendre sa maîtresse, qu'elle conduisait auprès de Berthe.

L'abbé entra. Il était vêtu d'un pantalon clair et d'une redingote noire. Sa main tenait un stick.

Suzanne lui sauta au cou :

— Mon Edmond !

— Voyons, Suzanne, dit l'abbé, un peu de calme !

— Pourquoi fais-tu le méchant ? Je t'aime de tout mon cœur.

— Moi aussi, je t'aime, Suzanne, fit le jeune homme en lui donnant un long baiser d'amour. Mais, tu comprends, ma situation... je suis tenu à une extrême prudence...

— Oui... Je sais... à cause de ton frère l'abbé qui est en bas... Je me cache, va...

— Maintenant, je ne veux plus que tu viennes dans la maison de mon frère... Songe donc : quel scandale !...

— Alors, à Passy ?

— Oui ..

— Et quand nous marierons-nous ?

— Dans un mois...

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Et si papa refuse son consentement ?

— Nous nous en passerons.

— On peut se marier malgré ses parents ?

— Je te l'ai déjà dit...

— C'est que...

— Quoi ?...

— C'est que... chez mon amie Berthe de Langon, un vieux monsieur disait,

l'autre soir, qu'une jeune fille devait être majeure pour se marier et pouvoir envoyer à son père et à sa mère des actes respectueux...

— Ce monsieur ne savait ce qu'il disait...

— J'ai toute confiance en tes paroles... Embrasse-moi, tu veux ? J'ai été coupable, mais puisque tu m'aimes...

L'abbé Fricard embrassa la jeune fille et la reconduisit jusqu'à la petite porte de la cour.

Onze heures sonnaient, quand le docteur Hochecorne, le notaire Pilou et le baron Karl Gismarck entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée.

Dès qu'ils eurent pris place, Me Pilou donna la lecture du testament du docteur Dilson, que l'abbé ne connaissait pas encore.

— Alors, dit l'abbé, rien n'est plus simple. Nous supprimons Dilson ; nous prouvons ensuite que Marie-Marguerite est morte... Mlle Georgette Roussellier est seule héritière... Georgette est la maîtresse du baron, et...

— Vous vous trompez, interrompit Gismarck, vous vous trompez absolument, l'abbé. Nous pourrions faire passer Marie-Marguerite pour morte, rien ne serait plus facile, avec le concours de notre ami Pilou, mais le moyen est dangereux, très dangereux. Ce qu'il faut, c'est rendre la fille à son père, Marguerite à Petrus...

Les trois hommes eurent un geste d'étonnement.

— Oui, continua le baron, mais rendre la fille perdue, déshonorée, criminelle, avilie... Comprenez-vous ?

— Pas encore, affirma Me Pilou.

— Le docteur comprend?

— Non.

— Et vous, l'abbé ?

— Pas davantage.

— Voyons, messieurs, croyez-vous que Dilson laisserait son immense fortune à une voleuse, à une meurtrière?... Non, n'est-ce pas ?

— Mais, d'abord, dit le notaire, il faudrait retrouver la fille de l'Américain...

— C'est fait ! messieurs ! s'écria Gismarck, heureux de ce coup de théâtre. Cette fille est une aventurière, une coureuse de trottoir, la Flamboyante !...

— La Flamboyante?... firent les trois associés, au comble de la stupéfaction.

— Oui, la fille même qui est accusée de complicité dans l'attentat commis contre la vie de Dilson... Maître Pilou, il faudra dresser l'acte de décès d'une nommée Jeanne Raveaud.... Vous êtes adjoint de votre arrondissement... La chose sera facile...

— Baron, vous aurez cet acte...

— Docteur Hochecorne, vous irez visiter à la maison de fous de Clermont Mme la douairière de Beaulieu... Je vous dirai pourquoi...

— Parfaitement.

Puis Gismarck, se tournant vers l'abbé Fricard :

— L'abbé, vous vous rendrez à la prison pour voir la Flamboyante, la fille de Petrus Dilson... Vous recevrez mes instructions...

— Entendu !...

XII

UN MONSIEUR QUI « AIME LES FEMMES »

Dès son arrivée à Paris, Karl Gismarck avait profité des confidences que Dilson lui avait faites en Amérique.

Son premier soin fut de s'enquérir de la famille Roussellier.

Seuls, Jacques et Georgette existaient encore. Jacques était détenu à la maison centrale de Poissy ; Georgette avait été enlevée par un vieux monsieur.

Ayant réussi à prix d'or à faire évader le fils Roussellier, grâce à la connivence d'un gardien, le baron apprit par Jacques le nom et l'adresse du vieux monsieur.

Il se nommait Léo Gerbault et demeurait rue de Choiseul, 85, où il exerçait la profession de banquier.

Gismarck alla sonner à la porte de M. Gerbault.

— M. Gerbault est-il visible ? demanda-t-il au domestique qui vint lui ouvrir.

— Si monsieur veut me remettre sa carte ?

— Je n'ai pas de cartes sur moi, répondit le visiteur... Vous annoncerez le baron Gismarck.

L'Allemand était bien aise de faire sonner à l'oreille du valet son titre de baron.

M. Gerbault donna l'ordre d'introduire Karl Gismarck.

Le banquier était un homme d'un âge incertain. On lui aurait aussi bien donné vingt ans que soixante, tant sa figure était enfantine. Il n'avait pas de barbe : c'est à peine si le duvet de l'adolescence ombrait légèrement son visage. Il portait une perruque noire, artistement frisée.

Sa redingote bleu barbeau lui allait à ravir ; son col et ses manchettes étaient coupés à la dernière mode, le col droit, les manchettes étroites. Quand il marchait, il s'en allait, tout d'une pièce, le buste évasé en arrière, les jambes mesu-

rant des espaces égaux, les bras immobiles collés au corps. Il se poudrait et allongeait ses yeux avec un crayon noir,

Au moral, le banquier était un homme qui « aime les femmes ».

— Mon Dieu, monsieur, dit le baron, ma demande va vous sembler fort indiscrète, mais des intérêts puissants sont en jeu. Donc je n'hésite pas à m'adresser à vous.

— Parlez, monsieur.

— Vous avez ou vous avez eu comme amie une jeune fille du nom de Georgette Rousselier ?

— Georgette Roussellier ? Georgette Roussellier ?... répéta l'ami des femmes, l'index de la main droite posé sur son front... Georgette Roussellier ?..

Et brusquement :

— Oui, oui... Femme très chic, du galbe, du cheveu, de la dent... Je l'ai ramassée dans le ruisseau... Ce n'est pas une métaphore : il pleuvait très fort, sur les trottoirs, cette nuit-là...

— Qu'est-elle devenue ?... Où est Georgette ?

— Où elle est ?... Vous me demandez où elle est ? Le diable m'emporte, si je le sais !... Vous comprenez, les femmes, une fois parties, je m'en f... ! Elle m'a coûté fort cher... Ce n'est pas comme Zoé-la-Flûte... En voilà une qui m'a donné du plaisir... Pas cher... pas cher du tout, je vous assure...

— Alors, vous ne pouvez me donner aucun renseignement ?

— C'est son adresse que vous me demandez ? Voulez-vous celle de Mimi Pan-Pan, de la Chatte-Eplucheuse ?

— Non, fit Gismarck, en se levant vivement pour prendre congé.

— Attendez, monsieur, attendez... C'est très chic de parler femmes... Moi, d'abord, je les connais toutes... je les cote, ainsi que nous disons à la Bourse... j'ai un carnet... Voulez-vous voir ?... C'est très curieux...

— Inutile !...

— Vous avez tort... Il y a des choses très capiteuses...

Devant ce verbiage, le baron ne se contint plus :

— Monsieur, je suis venu pour savoir l'adresse de Mlle Rousselier et non pour entendre des explications sur votre sérail.

— Sérail ! Vous avez dit : sérail ! Le mot est joli, je le retiens. Je voudrais bien avoir un sérail. Vous m'en faites venir l'eau à la bouche. Je connais déjà les pastilles. Voulez-vous venir en Orient ?... Baron, vous avez l'air d'un homme expéditif : partons pour l'Orient !

Karl Gismarck avait ouvert la porte. Il se retirait. M. Gerbault le pria de l'entendre encore :

— Excusez moi... Les femmes me tournent la tête... Je vais essayer d'être

sérieux... C'est bien l'adresse de Georgette Roussellier que vous désirez connaître?

— Depuis une heure... Oui!...

— La cause est entendue...

Le banquier se dirigea vers un petit secrétaire en bois de rose. Il ouvrit un tiroir et y prit un agenda.

— Lettre G... La lettre G... tra la la! Lettre G... Voilà!...

Il parcourut la feuille :

— Gardénia Trompette, ce n'est pas ça... Tra la la!... Gousse-de-Poivre!... Pas encore ça... Tra la la!... Ni Gamiani... Tri li li!... Ni Grille-d'Egout... Trou lou lou!... Ah! Georgette Roussellier?...

M. Gerbault lut, à haute voix :

— Georgette Roussellier: Taille, un mètre cinquante-neuf, cheveux noirs... bouche en cœur... qualités sexuelles... Euh! euh!... Des histoires entre nous... Ça ne vous intéresse pas?

— Non.

— Entrée, le 8 mars 1882; — sortie, le 3 février 1883. A coûté 6.745 francs 60 centimes. — Motif du départ : A été trouvée dans mon lit avec le nommé Frédéric, son coiffeur. — Tenants : Parents décédés. — Aboutissants : Femme de chambre chez Mme l'amirale Verlaine, rue Oudinot... C'est tout... Tenez, la lettre H... Très amusante la lettre H... Henriette...

— Merci, monsieur, cria Gismarck, en se sauvant,

Le lendemain de ce jour, sur une lettre pressante du baron, Georgette accourait à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

— Mademoiselle, dit Gismarck, permettez-moi d'être bref et d'aller droit au but. Vous êtes femme de chambre de l'amiral Verlaine?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes femme de chambre, parce que vous avez besoin de gagner votre vie?

— Je l'avoue...

— Voulez-vous être ma maîtresse?

— Monsieur!...

— Ne vous révoltez pas. Vous avez bien été la maîtresse de M. Gerbault, un imbécile... Vous serez celle d'un homme d'esprit qui vous donnera beaucoup d'argent...

— Et qui me demandera?

— Absolument rien.

— Il y a une anguille sous roche... C'est trop cher...

— Pas la moindre anguille...

— Vrai?

— Ma parole!... Et puis, vous savez, Frédéric le coiffeur, ça m'est égal...

— Vous êtes un homme charmant...

— Quand je vous le disais...

Quinze jours plus tard, Georgette Roussellier s'installait dans le somptueux appartement de la rue de Londres où nous l'avons rencontrée, un soir de bal. Ses amies, la Chatte-Éplucheuse et Mimi Pan-Pan, la surnommèrent la Bergamote, en souvenir d'une odeur qui avait une action toute particulière sur les sens de la jeune femme.

XIII

AVENUE GABRIEL

Le marquis Jules de Bligny, ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, était l'un de ces hommes bien rares qui passent dans le monde sans y laisser le meilleur d'eux-mêmes, les sentiments de loyauté et de fierté peu compatibles avec les faiblesses inhérentes à la politique et à la diplomatie.

Le marquis vivait avec son fils Charles dans l'un de ces hôtels charmants de l'avenue Gabriel dont les jardins entourés de grilles annoncent le printemps avec leur verdure et leurs massifs de fleurs. L'ancien diplomate avait soixante-cinq ans. Ses cheveux gris coupés ras, ses longues moustaches blanches, ses yeux noirs où s'allumaient encore de vives flammes, le ton de commandement de ses paroles lui donnait une physionomie toute militaire que ne démentait pas sa redingote boutonnée jusqu'au menton et ornée de la rosette de la Légion d'honneur.

Des infirmités venues du climat de la Russie, la mort de sa femme tuée dans un accident de traîneau, l'avaient déterminé à finir ses jours auprès de son fils, le comte de Charles, capitaine d'état-major, attaché au ministère de la guerre.

Auprès des Bligny, vivait une jeune fille de dix-neuf ans, blonde, rieuse et jolie à la manière de ces portraits de miss et de ladies que la gravure anglaise reproduit si magnifiquement dans ses keebsakes.

La jeune fille, Mlle Marguerite de Solmes, appelait M. de Bligny « mon oncle » et elle donnait à Charles le nom de cousin.

Les fenêtres du salon, largement ouvertes laissaient pénétrer les senteurs des



De l'autre côté du boulevard trois hommes se promenaient en causant.

lilas fleuris que rendaient plus fortes les effluves du printemps qui commençait.

Assise auprès de la fenêtre, Marguerite brodait une nappe d'autel.

— Veux-tu faire un tour de Bois, Marguerite ? demanda M. de Bligny, en terminant la lecture de son journal.

— Merci, mon oncle... Pas ce soir... Je tiens à porter ma nappe, le plus tôt possible, aux bonnes sœurs...

Le vieillard se rapprocha de la jeune fille;

— Peste !... c'est très joli, mignonne, ce que tu fais là... le couvent n'aura pas à se plaindre du cadeau.

— Les sœurs de Sainte-Marthe sont si bonnes !...

— Très bonnes... Je n'en doute pas... fit distraitement le marquis, en se promenant dans le salon.

— Quand je vais au couvent, reprit Marguerite, c'est à qui me fêtera... Sœur Angélique a pour moi une telle tendresse; elle me regarde avec des yeux si doux, qu'il me prend des envies folles de l'embrasser...

— Parbleu! des personnes auxquelles on offre des nappes d'autel de quinze cents francs !...

— La nappe est pour le bon Dieu!...

— Le bon Dieu !... toujours le bon Dieu !... Eh bien! fais-toi sœur hospitalière et n'en parlons plus!...

— Oh! non... non...

— C'est que tu ne veux pas rester demoiselle... Tu désires te marier...

L'ancien ambassadeur se mit à fredonner d'une voix fausse .

Il est, dit-on, un beau jeune homme
Qui de très près lui fait la cour...

Marguerite quitta son ouvrage, et se précipita, rougissante, au cou de son oncle.

— Mon oncle? Pourquoi êtes-vous méchant?

M. de Bligny se dégagea de l'étreinte. Puis, d'une voix dure :

— Je te défends d'aimer Charles!

— Oh! fit-elle, avec un gros soupir d'enfant.

— Tu l'aimes donc?...

— Oui...

— Dis maintenant, que je ne suis pas un fin diplomate?... Je t'ai arraché ton secret... Donc, tu aimes Charles et tu veux l'épouser; mais lui, t'aime-t-il, au moins?

— Je le crois, mon oncle...

— Moi, je ne veux pas que tu sois la femme de mon fils... Charles est un écer-

velé qui joue dans les cercles, qui se compromet dans les coulisses des petits théâtres... Et d'autres choses encore!.., Je vais lui laver la tête quand il rentrera.

A ce moment, Charles de Bligny arrivait dans la cour des écuries et descendait de cheval.

— Tu ne réponds pas, Marguerite? continua le marquis.

Le jeune homme venait d'entrer au salon, sa cravache à la main. Il se découvrit, et tendant la main au vieux diplomate :

— Bonjour, père...

— Bonjour...

M. de Bligny, dont le salut avait été glacial, se tourna vers sa nièce.

— Toi, Marguerite, va cueillir un bouquet dans le jardin.

En passant près de Charles, un peu étonné de cette réception, la jeune fille murmura :

— Prends garde... Ton père...

Elle sortit, fixant ses grands yeux sur l'oncle terrible, l'invitant à la miséricorde.

Le marquis regarda en face le jeune officier :

— Charles, tu as une maîtresse!...

Le capitaine garda le silence.

— Je répète : tu as une maîtresse!...

— Mon père...

— Quelle est cette femme que tu ne quittes pas, avec laquelle tu te rends chaque jour au Bois, en évitant les allées fréquentées?

— Qui a pu vous dire?

— Personne... J'ai vu et ta cousine a failli voir elle-même... Allons, parle!... Le nom de cette fille?... De cette fille qui te ruine?...

L'officier releva la tête :

— Je ne permets à aucun homme, pas même à mon père, d'insulter une femme... que j'aime!

— La belle farce! Tu entends épouser ta maîtresse, peut-être?

— Oui, je veux l'épouser.

Le marquis de Bligny se dressa, pâle de colère.

— Tu as dit : je veux?

— Mon père, épargnez-moi la tristesse de continuer cet entretien.

— Oh! je sais... Tu as vingt-cinq ans; tu peux m'envoyer des sommations respectueuses... Ce sera la première fois qu'un de Bligny outragera son père... Mais, avec le progrès, rien ne doit nous surprendre...

Le vieillard se croisa nerveusement les bras sur la poitrine :

— Tu me diras au moins le nom de ma future bru, afin que je prépare les cadeaux de noce?

— La princesse Juana Camba...

— Juana Camba!... Cette aventurière espagnole que l'on rencontre partout, à la Présidence, à l'Opéra, au Bois, dans les ministères?... Cette toquée dont le nom et les extravagances peuplent les échos parisiens?

— Elle-même!...

— Qui est-elle?... D'où vient-elle?... Personne ne le sait...

— La princesse Camba est veuve... Elle est intelligente et absolument honorable...

— La princesse!... princesse, comme elles le sont toutes, dans son pays... C'est une espionne, sans doute...

Le jeune officier ne répondit pas. Ses yeux s'injectèrent de sang. Il brisa la cravache qu'il tenait entre les mains, et après avoir ramassé son chapeau tombé sur le parquet, il sortit, en faisant claquer la porte derrière lui.

Tandis que Marguerite revenait au salon, Charles de Bligny remontait à grands pas l'avenue des Champs-Elysées.

— Vous avez grondé Charles, mon oncle? Il s'en va tout triste, si triste qu'il a passé près de moi, sans me voir...

— Pauvre enfant... Dis-moi, Marguerite, tu es bien sûre d'aimer ton cousin?

— Bien sûre...

— C'est que je crains que Charles n'ait pour toi qu'une affection de frère. .

— Il vous a dit cela?

— Non... mais...

— Quoi?

— Peut-être a-t-il des vues sur une autre personne.

— Non... non... Oh! mon oncle, je devine... C'est comme l'autre fois, vous voulez m'éprouver, monsieur le diplomate...

— Tais-toi... Tais-toi.

— Alors, Charles vous a parlé? soupira-t-elle, en regardant le visage du vieillard où deux grosses larmes tremblaient.

M. de Bligny se fit violence :

— Charles fait des bêtises, mais il a bon cœur; il nous reviendra... Voyons, Marguerite, la calèche est attelée. Quand ta nappe d'autel attendrait un jour de plus. Viens. L'air du Bois me remettra dans mon assiette. J'en ai besoin.

— Oui, mon oncle.

La calèche du marquis de Bligny fit deux fois le tour du lac, suivant la file. Puis, pressé de rentrer, l'ancien ambassadeur donna l'ordre au cocher de couper au plus court.

Au détour d'une allée déserte, Marguerite poussa un cri et tomba évanouie entre les bras de son oncle. A vingt pas d'eux, le capitaine Charles assis auprès de Juana Camba, passait au galop de deux purs sang, dans un landau découvert.

XIV

JUANA CAMBA

La princesse Juana Camba menait grand train, en son hôtel de l'avenue d'Eylau.

Six carrossiérs et trois chevaux de selle piaffaient dans leurs stalles de chêne aux cuivres étincelants; sous les remises, deux calèches à huit ressorts, deux coupés, un breack, une charrette anglaise portant la couronne fermée.

Le domestique se composait d'un majordome espagnol; d'un chef français et de ses deux aides; d'un premier et d'un second cocher, tous les deux anglais; de quatre valets de pieds et d'un homme de confiance appelé José, sans compter les hommes d'écurie et les femmes de chambre.

Un suisse en grande tenue, la hallebarbe au poing, annonçait d'un coup frappé sur la mosaïque de la cour, les visiteurs que recevait sur le perron de l'hôtel le valet de pied de service.

La livrée de Juana Camba était vert et or. La princesse recevait chez elle le tout-Paris de la politique, de la finance et des arts. Elle donnait un dîner par semaine, deux soirées par mois, et trois grands bals par saison.

A Paris, depuis deux ans, grâce à des lettres de recommandation puissantes, elle se trouvait déjà en relation non seulement avec les hauts personnages de France, mais encore avec la fine fleur des colonies étrangères. Juana passait pour veuve. Elle avait de l'esprit, se disait princesse et jetait l'or à pleines mains.

C'était l'une de ces femmes du Midi à la beauté mâle et fière, aux yeux éclatants, à la chair bronzée, dont la puissante musculature affirme hautement qu'elles sont créées et mises au monde pour les combats effrénés de l'amour.

Elle portait en elle dans les flammes de son regard, dans la magnificence de son académie, tous les désirs et toutes les séductions.

Parmi ses familiers se remarquaient plus particulièrement le baron Karl Gismarck et le capitaine de Bligny. Le hasard, ou peut-être la ruse féminine, avait fait que les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés chez la princesse.

On sonnait à la porte de l'antichambre,

— Annoncez-moi à votre maîtresse, José.

— Monsieur le baron, Mme la princesse ne reçoit pas aujourd'hui...

— Annoncez-moi, vous dis-je, commanda brutalement Gismarck.

Devant l'œil impérieux du visiteur, le valet, un colosse aux favoris noirs, s'inclina.

Juana, étendue sur une chaise longue, fumait une cigarette en feuilletant un livre, au moment où le baron vint lui baiser la main.

— Je vous dérange, princesse ?

— Vous, mon ami ? Jamais ?... Une cigarette ?

— Merci... Alors, vous ne m'en voulez pas ?

— Non.. Mais, ne me demandez plus de risquer ma tête... j'y tiens beaucoup à ma tête vous savez ?

— Peureuse, vous ?,.. Allons donc !...

— On a beau être brave... Voler un de ses invités est chose terrible...

— Bah !... Un officier français... Un républicain... Le portefeuille n'était pas aussi intéressant que je le supposais... Il faudra...

— Recommencer?

— Oui.

— Et si je refuse ?

— Princesse, vous ne refuserez pas...

— Qu'en savez-vous ?

— Vos états de service répondent de l'avenir...

— Oh !...

— Voyons princesse ?...

— Je me fais horreur à moi-même... Les lois françaises...

— Princesse, avez-vous oublié la parole que l'ancien ministre de la guerre, le comte de Roon prononça, en mai 1872, à la Chambre des députés de Berlin ; *Die Macht steht über dem Gesetz!*... (La puissance est au-dessus de loi). Que craignez-vous ?...

— Je crains d'être lapidée comme espionne dans les rues de Paris !...

— Nous sommes là, madame !

La veille de ce jour, Juana Camba avait reçu à sa table un officier supérieur qui se rendait au Palais-Bourbon, pour remettre des pièces urgentes au Ministre de la Guerre. Pendant le déjeuner, la main habile de José escamota le portefeuille Le domestique l'ayant ouvert, au moyen d'une fausse clef, prit rapidement copie des pièces et des documents les plus importants qui furent le soir même expédiés à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Juana Camba avait retrouvé toute sa gaieté ;

— Baron, j'ai foi en vous...

— A la bonne heure !... Vous êtes-vous amusée au bal du Ministre des Affaires étrangères ?

— Énormément !

— Vous avez dansé?

— Toute la nuit..

— Avec qui ?

— Un peu avec tout le monde...

— Bravo !... Et que vous a-t-on dit?

— Des bêtises !

— Mais encore?...

— Vous voulez savoir?

— Parbleu !...

La princesse compta sur ses doigts, en souriant :

— On m'a dit que j'étais adorable... quinze fois !... que j'étais cruelle... dix-sept fois! qu'il faisait chaud... trente-deux fois!... Êtes-vous satisfait, baron ?

— Ma chère, vous dansez beaucoup trop et vous n'écoutez pas assez...

— Encore des reproches!...

— Vous les méritez, princesse...

— Parlons d'autre chose, voulez-vous ?... Quel est votre sentiment sur l'ouvrage de M. Victor Tissot : *Le Voyage au Pays des milliards ?*

Et présentant le livre ;

— Voyez !...

— Je connais...

— Eh bien ?...

— Pas dangereux...

— Eh !... Eh!... Baron?

La princesse fixa ses yeux au plafond :

— Baron, je plafonne; et, quand je plafonne, c'est que le diable est dans ma bourse.

— Que voulez-vous ?

— J'ai besoin d'argent.

— Encore!

— Toujours! Une petite facture...

Juana prit sur le guéridon placé à ses côtés un papier bleu plié en quatre et le tendit à Gismarck.

— Lisez vous-même...

— Une facture de Worth... Cent trente mille francs!... Décidément, madame...

— Mon ami, ne vous fâchez pas... C'est un peu cher, j'en conviens ; mais le grand Worth a fait des merveilles... Figurez-vous, d'abord un costume en surah...

— Je ne me connais pas en chiffon...

— Eh bien, allez-vous-en !... Laissez-moi tranquille... Vous m'agacez!...

— Encore un mot, princesse?

— Pas de phrases, baron, payez-vous ?

— Oui.

Karl Gismarck tira de sa poche un carnet et s'approchant d'un bureau en laque de Chine, il remplit un chèque et le présenta à l'Espagnole.

— Vous êtes gentil, mon cher. Maintenant, qu'avez vous à me dire ?

— J'ai à vous poser une simple question.

— Parlez.

— Qui connaissez-vous au ministère de la Guerre ?

— Le ministre.

— Je le sais... Et puis ?

— Le chef de cabinet...

— Et encore?

— C'est tout...

— Absolument tout?...

— Puisque je vous le dis...

— Alors il faudra, chère belle, étendre vos relations...

— En quel honneur?...

— J'ai besoin que vous connaissiez l'officier d'état-major chargé de la garde des archives...

— Son nom? interrogea la jeune femme toute tremblante.

— Monsieur le comte Charles de Bligny...

A ce moment, la porte s'ouvrit et un domestique annonça comme un écho :

— M. le comte Charles de Bligny...

L'Allemand eut un sourire ; Juana, un mouvement de stupeur.

— Que dois-je faire?...

— Recevoir, si telle est votre fantaisie...

— Vous vous retirez ?

— Non... Je me cache, ajouta Gismarck, en montrant une épaisse portière derrière laquelle il disparut.

Il était temps. Le jeune officier entrait, affolé. Il se précipita vers l'Espagnole qu'il couvrit de caresses.

— Juana!... Juana !... Voulez-vous être ma femme?... Voulez-vous devenir la comtesse de Bligny?...

— Qu'avez-vous, Charles?

— Je suis le plus malheureux et le plus heureux des hommes.

— Je ne vous comprends pas...

— Juana, j'ai offensé mon père; mais, je suis libre, enfin, libre de vous épouser... Voulez-vous être ma femme?... Répondez-moi, je vous en supplie...

Juana très émue regarda le jeune homme :



L'abbé entra; il était vêtu d'un pantalon clair et d'une redingote noire.

— Ce que vous me demandez, Charles, est impossible...

— Impossible?... Pourquoi? N'êtes-vous pas libre?... Ne m'aimez-vous pas?

— Monsieur de Bligny, répliqua doucement l'Espagnole, je vous aime et je n'ai jamais aimé que vous... Votre démarche m'enorgueillit plus que je ne saurais le dire, mais, encore une fois, je ne puis pas... Je ne dois pas.

— Alors, vous me cachez quelque chose, madame...

— Non, je vous assure...

— Pardon... Depuis que je vous ai fait l'aveu de mon amour, vous m'avez permis de venir ici, chaque jour, à toute heure, de vous accompagner dans vos promenades, de vous servir de cavalier, au théâtre, au Bois, dans le monde... Je vous aime de toutes mes forces...

— Moi aussi, Charles, je vous aime...

— Pour vous, continua l'officier, j'ai manqué de respect à mon père... J'ai rompu un mariage projeté, depuis mon enfance, avec une jeune fille qui est toute à moi, comme elle croit que je suis tout à elle... Que m'importe ! Je ne vois que vous, je ne vis que pour vous...

Juana caressait le front du jeune homme :

— Charles, il faut demander pardon à votre père. Il faut épouser la jeune fille qui vous aime, et que, plus tard, vous aimerez. Il faut oublier Juana.

— Jamais!

La porte venait de s'ouvrir toute grande et le valet annonçait :

— M. le baron Gismarck.

L'Espagnole eut un soupir de soulagement.

L'étranger entrait, le sourire aux lèvres, le chapeau à la main, en homme du monde :

— Bonjour, princesse, je n'ai pas voulu quitter Paris sans venir déposer mes hommages à vos pieds.

— Vous partez si brusquement, baron?

— Oui, princesse... une affaire imprévue.

Juana fit les présentations. Les deux hommes se saluèrent.

— Au revoir, madame, dit Charles... Au revoir.

— A bientôt, capitaime.

Dès que la porte se fut refermée, Karl Gismarck éclata de rire :

— Avouez, chère amie, que je suis arrivé bien mal à propos... Rassurez-vous... Je ne suis pas jaloux... Et si je vous ai surpris, en passant par l'escalier de service, c'est que je suis pressé, autant que M. de Bligny lui-même, mais pas pour les raisons que ce charmant capitaine invoquait tout à l'heure... Juana, vous m'avez trompé... Vous aimez M. de Bligny.

— Oui, je l'aime... Après?

— Tous mes compliments... En amour, le Français vaut, dit-on, mieux qu'à la guerre.

— Après?... Après?... Vous m'énervez!

— Juana, je vous rappelle, malgré votre mauvaise humeur, que le capitaine de Bligny est le dépositaire des dossiers qui me sont demandés par son Excellence.

— Vous voulez que je déshonore cet homme?

— Évidemment.

— Jamais!

— Juana?

— Jamais! monsieur, jamais!

Le baron haussa les épaules :

— Princesse, j'ai répondu de vous et de votre fidélité à celui qui nous commande tous deux.

— C'est horrible!... Trahir un ami!

— Il le faut!... Vous m'entendez, madame, il le faut!

XV

LE DOCTEUR HOCHECORNE

Après avoir volé les habits d'un domestique de sa sœur, la Bergamote, Jacques dit le Flambard descendit la rue de Londres, un journal à la main.

Le nouveau valet d'écurie se dirigeait, à pas lents, vers l'hôtel de la rue Saint-Dominique, ayant l'horreur instinctive des voitures, et surtout des omnibus, depuis certain jour où, disait-il, la rousse avait failli le pincer dans une guimbarde.

Chemin faisant, il se donnait des airs de domestique de bonne maison qui marche pour sa santé, indifférent aux curiosités semées sur une route qu'il connaît comme sa poche. Les marchands de vins eux-mêmes ne lui tentaient pas l'œil. Il avait bien bu, bien mangé, et puis, on ne fraye pas avec tout le monde.

Il pénétra dans l'antichambre de l'hôtel Gismarck, et avec un sourire aimable :

— Monsieur le baron est-il visible?

— De la part de qui venez-vous? demanda Justin.

— Je suis envoyé par mon maître, un ami de monsieur, le duc de Flambardi... Ordres urgents...

En voyant entrer Jacques, le baron fut stupéfait.

— Toi! Ici?...

— Rien de plus simple, monsieur le baron, j'ai faussé compagnie aux gendarmes...

Et il raconta comment, dans le trajet de la prison à la gare Saint-Lazare, il avait troué le plancher de la voiture cellulaire.

— C'est invraisemblable, dit le baron, en interrompant Roussellier.

— Ah! monsieur le baron, soupira Jacques froissé.

— Eh! oui, on t'avait fouillé...

— Bien entendu... Mais, pas partout...

— Tu avais caché ton couteau, ton nontronnais, comme tu dis?...

— Tout juste...

Le baron frappa sur l'épaule du Flambard :

— Allons!... Allons!... Nous ferons de toi quelque chose...

— Je le présuppose! Monsieur le baron... Toujours à votre service...

— Justement, j'ai besoin de toi...

— Immédiatement?

— Oui.

— J'en suis fâché; pour l'instant, mon médecin m'ordonne d'aller passer quelques jours à la campagne... Je venais vous faire mes adieux et vous demander un peu de braise...

— Tu veux quitter Paris?

— Dame, le séjour peut être malsain...

— J'entends que tu restes.

— Puis pas... J'ai beaucoup de respect pour vous, patron, mais vrai, là... je ne tiens pas à me faire fermer... L'air de Poissy ne convient pas à ma nature délicate...

— Tu es un imbécile!... Dès le moment que je te dis de rester, c'est qu'il n'y a aucun danger pour toi... Je te prends à mon service...

— Comme domestique?

— Oui... La livrée te va bien... Avec un léger changement dans ta physionomie, en coupant tes moustaches et en teignant tes cheveux, le diable m'emporte s'il y a quelqu'un de fichu de te reconnaître...

— On voit bien que vous ne connaissez pas la rousse, patron.

— Assez... J'ordonne... Suis-moi?...

Karl Gismarck conduisit le Flambard dans son propre cabinet de toilette :

— Prends ces rasoirs, dit-il, et tout ce qu'il faut pour rougir tes cheveux... Dépêche-toi!... Voici des favoris qui devaient me servir, à l'occasion... Voici de la pâte...

— Tiens, murmura Jacques, en voyant une liqueur dorée dans un flacon de cristal, vous en usez, patron?

— Ça ne te regarde pas...

Gismarck revint dans son cabinet.

Le Flambard était méconnaissable, sans moustaches, avec des favoris et des cheveux plus flamboyants encore que la chevelure de la Flamboyante.

— Dès aujourd'hui, tu te nommes Joseph, dit le baron en revenant prendre le Flambard.

— Sans vous commander, j'aimerais mieux m'appeler Jasmin, c'est plus doux, moins bête, plus v'lan...

— Jasmin... Soit! Sur ma recommandation, tu vas entrer au service d'un de mes amis...

— Monsieur me chasse? soupira le nouveau Jasmin, en jouant le personnage d'un domestique offensé par son maître... Monsieur le baron n'ignore pas qu'il me doit mes huit jours...

Le baron lui jeta quelques louis.

— Merci...

Puis Jacques se dit à lui-même :

— Avec l'argent de Georgette, ça me fait un petit magot... On ne sait pas de quoi il retourne, quand on ne peut pas donner soi-même les cartes...

Gismark interrompit le Flambard dans ses réflexions :

— Jacques? non... Jasmin?...

— Monsieur?...

— Tu entres au service de mon ami le docteur Hochecorne...

A ce nom, Jasmin bondit.

— Le docteur Hochecorne?

— Oui... As-tu quelques objections à faire au sujet de ton nouvel emploi?

— C'est que le docteur et moi, nous ne sommes pas en très bons termes...

— Depuis qu'il t'a surpris, chez lui, la nuit, en train de forcer son secrétaire et qu'il a été assez bon pour t'envoyer pendre ailleurs...

— Parce que, de mon côté, je pouvais le mener tout droit à la guillotine...

— Peuh!...

— Oh! vous le savez bien, monsieur le baron... Je m'étais caché derrière un rideau... Je l'ai pincé, en train de faire avaler de force à sa femme une boisson qui n'était pas de son goût et dont elle est morte...

— Vous avez traité ensemble... Je sais cela...

— Oui, patron; et vous n'avez pas mis mon histoire dans un sac... Vous êtes un malin, vous...

— Je vais te donner une lettre pour M. Hochecorne...

— Ma foi, allons-y gaiement!... Après tout, c'est un zig, le docteur. Il ne

m'a pas trahi... Du reste, moi aussi, j'ai tenu ma parole, excepté bien entendu, vis-à-vis de vous...

Le baron écrivit quelques mots au crayon sur sa carte, qu'il remit à Jacques, en lui disant :

— Va, Jasmin ; mais ne sois pas fidèle... songe que, tout en devenant le domestique de M. Hochecorne...

— Je reste à votre service ?...

— Parfaitement...

— Compris... Histoire de moucharder un brin ce pauvre docteur.

— Tu me seras utile, dans quelques jours... Tu dois avoir, dans tes connaissances, des camarades déterminés...

— D'abord, le Marin, un fameux... Le pauvre diable n'a pas eu de chance... On dit qu'il a été arrêté, rue Véron, pour une histoire...

— C'est le Marin qui a fait le coup avec toi ?

— Comment ?... avec moi ?...

— Toi et la Flamboyante...

— Moi, d'abord, j'ai été reconnu innocent... Quant à la Flamboyante, elle sera relâchée, ou tonnerre de Dieu !...

— Ne t'emporte pas... Si le Marin est détenu, qui pourrais-je prendre ?...

— Pourquoi faire ?

— Tu le sauras plus tard...

— Il y a Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin, un solide, auquel j'ai flanqué une trempe tout de même, Puis, Gueule-à-Mort... le Bachelier...

— Qu'est-ce que c'est que ça, le Bachelier ?

— Un homme de la haute, un monsieur qui a eu des malheurs... Il est tombé dans la mélasse,..

— Suffit... Tu m'amèneras le Bachelier et Brûlot..,

Grande fut la surprise du docteur Hochecorne, quand il reconnut son voleur, sous les traits de Jasmin, son nouveau valet de chambre imposé par le baron Gismarck.

— Il est dur, murmura-t-il, de prendre à son service un voleur...

— C'est encore bien plus dur, soupira Jasmin, d'avoir pour maître un empoisonneur...

— Assez !... Allez attendre mes ordres à l'office...

Un singulier homme, ce docteur Hochecorne.

Sans famille, sans fortune, il est parvenu à faire ses études de médecine, en donnant des répétitions. Il habitait alors une chambre, dans un hôtel garni de la

rue Soufflot. Dans les cafés du quartier latin, il trouvait toujours quelque étudiant auxquels il infligeait le payement de ses consommations.

Reçu docteur, après avoir erré dans Paris, Hochecorne loua un appartement rue de la Chaussée-d'Antin. Un tapissier lui fit crédit ; et comme le médecin avait des meubles somptueux, on finit bientôt par dire qu'Hochecorne faisait de la médecine pour l'art, mais qu'il n'avait pas besoin de cela pour vivre.

Quelques années plus tard, le docteur Hochecorne épousait la fille même de son propriétaire, M[lle] Héloïse Duchâtel qui mourut de la poitrine, au dire du médecin.

M[me] Hochecorne laissait à son mari sa fortune entière, évaluée à quatre cent mille francs.

Le docteur se remaria,

Sa seconde femme, M[lle] Hermance Lagrange, était la fille d'un ancien receveur des postes de Nemours, une jeune femme, jolie, aimant les toilettes tapageuses et disposée à mettre tout en œuvre pour faire obtenir au médecin la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Hochecorne se disait avec raison que les rosettes multicolores sont passées de mode à Paris.

Le médecin était pratique : sa première union lui avait donné la fortune ; un second mariage lui procurerait les titres et les honneurs.

XVI

DEUX LIÈVRES A LA FOIS

Karl Gismarck avait eu raison de se dire qu'il était homme à courir deux lièvres à la fois.

Une lettre venue de Berlin le félicitait chaudement de l'envoi des dépêches volées par le domestique de Juana Camba à l'officier supérieur du ministère de la Guerre. Le correspondant ajoutait que le baron avait le devoir de ne rien épargner pour mettre la main sur les plans de mobilisation.

Mais l'étranger s'était juré de ne pas abandonner Petrus Dilson et ses millions.

L'Américain entrait en convalescence ; déjà il parlait de quitter le Grand

Hôtel et de s'installer à Enghien avec ses domestiques, Eau-de-Benjoin et Bernard.

C'était pour Gismarck le moment de redoubler d'efforts.

Le procès de la Flamboyante avait été mis au rôle et devait se dérouler, devant la cour d'assises de la Seine, le 4 mai 1883.

Jeanne Raveaud et son complice présumé, Achille dit le Marin, allaient répondre à l'accusation de tentative d'assassinat commise contre le docteur Dilson.

Ce procès ressemblait à beaucoup d'autres, mais l'importante personnalité de la victime lui donnait un retentissement considérable.

La presse de Paris, de province et de l'étranger luttait d'informations. Le plus grand journal des Etats-Unis, le *New York Herald*, envoyait des ordres : ses rédacteurs parisiens devaient télégraphier le compte rendu des débats.

M. Noirtier de l'Isle, président des assises, recevait chaque jour des centaines de demandes de cartes d'entrée. Les solliciteurs devinrent encore plus nombreux, le jour où il fut certain que le docteur Dilson, autorisé à formuler par écrit sa déposition, comparaîtrait à l'audience.

On était au 30 avril.

Vers deux heures, le baron Gismarck fit atteler son phaéton et se rendit rue de la Chaussée-d'Antin, chez le docteur Hochecorne.

Jasmin, très correct dans sa livrée noire, s'inclina devant l'Allemand :

— Tu es heureux ?

— Oui, monsieur...

— Que fais-tu ?

— Je suis introducteur...

— On te nourrit bien ?

— Admirablement...

— Je te trouve engraissé ?...

— Monsieur est bien bon...

— Tu sais... Tiens-toi prêt...

— Oui, patron...

Gismarck entra dans le cabinet du médecin.

— Bonjour, Hochecorne... La clientèle ne donne pas aujourd'hui...

— Ce n'est pas le jour...

— Nous forcerons la clientèle, docteur...

— J'y compte, baron.

— Avec la réclame, mon cher...

Ils s'assirent.

— Eh bien ? Avez-vous réussi ?



Tu me diras au moins le nom de ma future bru, afin que je prépare les cadeaux de noce.

— Au delà de toute espérance...

— La lettre ?

— Voici...

Hochecorne tira de sa poche un papier qu'il présenta à Gismarck.

— Parfait !... Et la douairière ?

— Souple comme un gant...

— Absolument folle ?

— Folle à attacher... On l'attache...

— Vous êtes un homme précieux... L'histoire ?...

— D'abord, j'ai été très gêné par la présence du directeur de l'asile qui ne voulait pas me quitter..,

— Vous l'avez éloigné ?

— Evidemment.

— Et puis ?

— Doucement, j'ai essayé par la persuasion... Rien... Des menaces... Rien encore... Enfin je l'ai endormie...

— Comment cela ?

— En l'hypnotisant...

— Vous voulez rire ?

— Pas du tout... Un sujet magnifique, la vieille...

Sous l'empire de la suggestion, elle s'est mise à une table et elle a écrit ce que je contais, comme un écolier travaille, sous la dictée de son maître...

— Vraiment ?... C'est tout bonnement admirable, et vous êtes digne, docteur, de faire un cours à la Salpêtrière...

— On fait ce qu'on peut...

Le baron examinait la lettre.

— Sapristi !...

— Plaît-il ?

— Le papier est trop beau, trop frais... Les juges ne croiront jamais que cette lettre ait été écrite en 1864...

— Vous avez raison... Mais voici le remède... Donnez-moi la lettre...

Le médecin prit dans un flacon une poudre blanchâtre qu'il plaça dans une soucoupe ; puis, il versa sur la poudre quelques gouttes d'acide sulfurique. Une vapeur épaisse s'en dégagea.

Hochecorne tint la lettre, pendant quelques secondes, au-dessus de la fumée et quand il la rendit à Gismarck, l'encre avait rougi et le papier était jauni, comme par le temps.

— Merveilleux !...

— Maintenant, froissez un peu la lettre entre vos mains et le tour est joué...

— Hochecorne, vous aurez la croix d'honneur ! ...

— Merci, baron.

Le phaéton de l'Allemand roulait vers la rue Saint-Honoré,

Karl Gismarck se fit annoncer à Mᵉ Pilou.

Le notaire congédia aussitôt un client qui se trouvait dans son cabinet.

Le baron se présenta ; et avec sa brusquerie ordinaire :

— Bonjour, mon cher maître, avez-vous enfin l'acte de décès de Jeanne Raveaud ?

— Demain, baron... demain...

— Vous soupirez ?

— C'est le bagne pour moi... Faux en écriture publique... officier de l'état civil...

— Baste !... Un peu plus tôt ou un peu plus tard...

— Silence, je vous en prie... Si l'on entendait !...

— N'oubliez pas... Demain, je compte sur vous...

— Vous êtes impitoyable... Enfin...

— Enfin ?...Quoi ?...

— Je vous apporterai la pièce...

— Au revoir, ami... On me dit que vous présidez des assemblées d'actionnaires avec une maestria digne... de vous. Croyez-moi : évitez les affaires industrielles... Réservez votre industrie pour les clients de votre étude, et surtout pour la succession Dilson... Pilou, vous serez dix fois millionnaire !

A la porte de l'étude, le baron congédia son cocher et se rendit à pied à la place du Palais-Royal où il prit une voiture.

En entendant l'adresse que Gismarck lui donnait, le cocher eut un grognement.

— Marchez vite, ordonna le baron... Vous aurez un bon pourboire...

Gismarck allait rendre visite à Mᵐᵉ Poitevine Raveaud, marchande de chiffons, demeurant rue du Poteau, 100.

La vieille femme se tenait, assise, auprès d'un petit fourneau de fonte sur lequel elle faisait réchauffer un reste de soupe aux choux. Çà et là, des détritus d'os, des amas de linges mêlant leurs émanations aux puantes senteurs de l'atmosphère surchauffée. Sur les chiffons, un gros rat grignotait une croûte de pain.

Le baron entrait.

— Bonjour, madame... C'est vous qui vous nommez Poitevine Bernier, veuve Raveaud ?

— Oui, monsieur, répondit la vieille, en présentant dans un sourire une dent, la seule qui lui restât encore... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Ce n'est pas nécessaire... Je suis pressé... Poitevine Raveaud ?...

— Monsieur ?...

— Vous avez été condamnée dix fois pour vol, ivrognerie, vagabondage.....

— La rousse!... s'écria la vieille en bondissant.

— Taisez-vous donc, imbécile... Je ne suis pas de la police...

La Poitevine campa ses poings sur ses hanches :

— Alors, pourquoi que vous me reprochez?...

L'Allemand fixa sur elle son regard plein de flammes.

Tous deux ils se comprirent, surtout lorsque Gismarck tira de son gousset quelques pièces d'or...

— Il s'agit de cette gamine de Jeanne?...

— Oui...

— Vous voudriez?... Oh! c'est un beau brin, savez... Ça remue son homme... Elle m'a quitté ! mais, je puis la retrouver...

— La question d'amour n'est pas en jeu...

— Ah!... Tant pis ! monsieur, tant pis !...

Ils causèrent quelques minutes.

— Pour de l'argent tout ce que vous voudrez, dit carrément la vieille...

La conversation finit ainsi :

— Je compte sur vous?

— C'est entendu...

Pendant que Gismarck roulait vers la rue Saint-Dominique, Poitevine Raveaud comptait des pièces d'or dans son tablier.

A vingt pas de son hôtel, le baron rencontra l'abbé Fricard qui, ennuyé d'attendre, revenait chez lui.

Gismarck descendit de voiture et arrêta l'abbé au passage:

— La Flamboyante? demanda-t-il.

— Superbe créature ! répondit le prêtre, l'œil allumé, la voix tremblante.

— Les femmes vous perdront, mon cher abbé. Je vous l'ai toujours dit... Enfin !... Où en sommes-nous ?

— La Flamboyante accepte..,

— Bravo ! ami !... bravo !... Vous aviez la mission la plus difficile et vous vous en tirez à merveille... Vous dînez avec moi. Vous me conterez la chose, tandis que nous viderons une vieille bouteille de johannisberg que m'a donnée...

— L'empereur d'Allemagne ?

— Non... Un Alsacien de mes amis...

XVII

LES MYSTÈRES DE LA CONCIERGERIE

Le jour même où Karl Gismarck se rendait chez Poitevine Raveaud, l'abbé Fricard obtenait la permission de visiter la Flamboyante, transférée de Saint-Lazare à la Conciergerie.

Il était onze heures du matin, lorsque le prêtre franchit la sombre voûte de la prison. Une porte de fer roula, sous la vigoureuse poussée d'un gardien, et l'homme de Dieu pénétra dans l'immense salle de pierre dont la nudité désolée fait revivre quelques pages terribles de notre histoire de France,

D'un côté, le greffe, protégé par un triple grillage ; en face du greffe, une galerie où, sur deux étages superposés, s'ouvrent les cellules des prisonniers. De temps à autre, le silence qui règne dans la galerie est interrompu par le bruit d'un timbre, et par les voix des gardiens de service.

Les appels se succèdent ;

— Le n° 17, à l'instruction !

— Le n° 104, au parloir de faveur !

Les avocats chargés de la défense d'un prévenu ont le droit de demeurer seuls avec leur client, dans une cellule assez spacieuse.

Par faveur spéciale, le premier vicaire de Sainte-Thérèse avait obtenu de faire appeler la Flamboyante, au parloir des avocats.

— Vous avez une demi-heure, grogna le gardien en introduisant Jeanne dans la cellule où le prêtre attendait.

— Mademoiselle, murmura l'abbé... je suis envoyé ici par des personnes qui s'intéressent à vous.

— Ah ! fit la fille, alors, vous ne venez pas pour me confesser.

— Je le voudrais bien... Le bon Dieu.

— N'insistez pas... J'ai déjà envoyé dinguer l'aumônier de la prison. Voyons que me voulez-vous ?

— Mademoiselle.

— On ne m'appelle pas « mademoiselle », je suis Jeanne tout court ou bien la Flamboyante.

— Ma fille.

— Appelez-moi « Jeanne » et que ça finisse.

— Jeanne, vous êtes accusée de tentative d'assassinat contre le docteur Dilson. Demain, vous serez jugée...

— A la bonne heure... nous voici dans le train... Je vous écoute...

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, sur les escabeaux de la cellule ; mais Jeanne recula son siège; elle se sentait gênée par le chaud regard qui pesait sur elle.

A ce moment, les rayons du soleil, tombant de la petite fenêtre percée dans le haut de la muraille, mirent en pleine lumière le visage de la jeune fille.

Sa chevelure sembla se confondre avec la flambée d'or.

L'abbé eût un cri d'admiration ; il se leva et il fit un pas en avant, comme entraîné. La figure de la prisonnière lui apparaissait dans toute la splendeur de sa beauté. Il crut voir une de ces saintes qui passaient autrefois dans ses rêves du séminaire, mais une sainte en chair et en os, avec une bouche vermeille et des yeux pleins de flammes.

— Vous êtes belle, soupirait-il, les bras tendus. Oh! oui, bien belle!

Tout en parlant, il avait pris les mains de la jeune fille.

La Flamboyante éclata de rire et se dégageant brusquement de l'étreinte :

— Si c'est pour ça que vous êtes venu, mon garçon, vous perdez votre temps. Des baisers de curé, c'est comme la confession, n'en faut pas !...

L'abbé, devenu un peu plus calme, conta à la prisonnière que, le lendemain, à la cour d'assises, des témoins inattendus seraient interrogés par le président.

— Quand on vous demandera votre nom, dit-il, répondez hardiment que vous vous nommez Marie-Marguerite; vous ajouterez que vous êtes née à Nemours le 27 décembre 1864...

— La bonne blague!... On ne me croira pas...

— Nous avons des preuves...

— Vrai ?

— Jeanne, il y va de votre liberté, de votre tête, peut-être...

— Alors, je ne m'appelle pas Raveaud ?

— Non, la femme Poitevine n'est pas votre mère

— Oh ! la gredine ! cria la Flamboyante : elle n'était pas ma mère et elle me battait!...

Puis, plus doucement, avec un geste de fillette réfléchie :

— C'est pour ça, pardieu!... Une mère ne frappe pas si fort.

En disant ces mots, elle fut prise d'un attendrissement. Des larmes emperlèrent son visage.

Le prêtre s'était rapproché.

— Je vous fais donc peur ?... O Jeanne! que les larmes vous rendent jolie!...

Et comme toujours, il la regardait dans les yeux, la bouche frémissante, pris d'un coup de désir ; et comme il s'avançait vers elle, touchant de ses doigts les jupes de la femme, Jeanne le repoussa brutalement :

— Non, vous ne me faites pas peur… Vous me dégoûtez, voilà tout!…

— Ah! Je… je vous…

— Oui, vous pouvez vous fouiller, dit-elle, gouailleuse, en accompagnant sa parole d'un geste provocateur… Tout ça, c'est par pour vous!

Vraiment, elle excitait le prêtre, avec son gros langage de coureuse, avec ses révoltes brutales et cyniques de fille allumée.

Le mouvement rapide de la femme avait dénoué sa chevelure et les cascades d'or s'épandaient autour d'elle.

Éperdu, le jeune homme sentit le feu brûler son sang; une pluie d'étincelles crépita devant ses yeux. Ses oreilles tintèrent ce bruissement de mer que rendent éternellement les grands coquillages. La fureur érotique se déchaîna dans toute la rage d'une passion sensuelle, maladive.

Le prêtre saisit les cheveux de la jeune femme à pleines mains et les promena sur son front, sur ses cheveux à lui, sur sa bouche; et il les baisa avec tous les transports d'une attaque de satyriasis à son paroxysme.

— En voulez-vous une mèche, monsieur le curé? cria, en se débattant, la Flamboyante.

Mais il ne l'écoutait plus. Il la renversait sur la table, quand, par un prodigieux effort de sa musculature, la fille se dégagea, écumant de colère:

— Eh! dites donc, l'abbé!… Vous vous trompez de maison… Nous sommes ici à la Conciergerie et non pas au bouzin!

— Je te veux!… je te veux!… soupira le prêtre, en se traînant sur ses genoux.

— Allons bon!… Le voilà qui fait sa prière, maintenant…

Le prêtre se releva, fouetté par le sarcasme de la fille:

— D'autres t'ont possédée!

— Je te crois!… une vingtaine au moins… Mais des curés! Oh! là là!… N'en faut pas!…

— Vous serez plus gentille une autre fois…

— Jamais!…

— Vous ne tenez donc pas à la vie?

— La vie?… Est-ce que vous trouvez cela drôle, dites, la vie?

— Enfin, méchante, moi, je veux vous sauver…

— Pas de blague?…

— Je vous ai dit la vérité…

— Je retrouverai mes parents?

— Oui.

— Sont-ils riches, mes parents?

— Immensément riches.

— Ce sont des misérables, alors!…

— Non... On vous expliquera... Rappelez-vous... Marie-Marguerite... née à Nemours, le 27 décembre 1864... Et, maintenant, permettez-moi de vous embrasser ?

— Sur le front ?

— Sur le front.

Jeanne reçut un chaud baiser sur la bouche.

— Pouah !... Vous sentez les cierges d'enterrement... Au revoir, saint homme !

XVIII

AUTOUR DU LAC D'ENGHIEN

Dans l'allée circulaire dont les méandres gracieux entourent le lac d'Enghien un homme, élégamment vêtu d'un complet de coutil blanc, se promenait avec une religieuse de l'ordre de Sainte-Marthe.

A un moment, ils s'arrêtèrent tous deux pour regarder un vieillard à la redingote militairement boutonnée, qui s'avançait au bras d'une jeune fille.

C'était l'une de ces journées de printemps toutes bleues et toutes de lumière, qui mettent la joie au cœur et où l'on est heureux de vivre, malgré les tristesses de la vie. Alors, dans le murmure des feuilles dans la clameur de la nature disant son réveil, on songe aux êtres que l'on a aimés et qui ne sont plus.

— Elle aurait à peu près cet âge, murmurait la religieuse, en portant un doux regard sur la Parisienne qui passait. tout enivrée de grand air... Que cette demoiselle est distinguée et jolie !...

— Ce vieillard doit être son père... Comme il la regarde !.., comme il l'aime !

— Mais, je les connais, fit la religieuse : c'est M. de Bligny et sa fille,..

Sœur Angélique et Petrus Dilson échangèrent un salut avec les promeneurs. Puis, ils continuèrent leur chemin, se dirigeant du côté de la villa, la nouvelle propriété du docteur.

— Impuissance de l'or, gémissait Dilson. Toute une vie de travail et de probité ! .. Et quand vient la vieillesse, le vide, partout le vide ! Je n'ai rien épargné pourtant... Je voulais retrouver les miens. partager avec eux le fruit de mon labeur ! Rien, toujours rien !...

Puis, secouant la tête avec tristesse, songeant à Jacques :



Princesse, j'ai répondu de vous et de votre fidélité à celui qui nous commande tous deux.

— Peut-être vaut-il mieux ne pas les retrouver !...

— Mon frère, si notre fille est vivante, elle est digne de nous... Cet homme auquel vous vous êtes adressé, n'a encore pu découvrir aucun indice?

— Non... M. Putois est cependant un fin limier. J'espérais beaucoup en lui.

Et se redressant de toute la hauteur de sa taille :

— Ce que cet homme est impuissant à faire, je le ferai, moi !

— Dieu vous entende!

— Chose extraordinaire, ma sœur Georgette n'a pas reparu...

— C'est étrange, en effet... M[lle] Roussellier m'avait promis de revenir au Grand Hôtel le soir même de sa visite...

— M. Putois a fouillé toutes les maisons de Paris, il n'a trouvé personne du nom de Georgette Roussellier...

— Peut-être votre sœur a-t-elle changé de nom?

— A cause de Jacques? C'est possible.

Ils étaient arrivés devant la grille du parc. Le docteur sonna. Eau-de-Benjoin vint ouvrir.

— Adieu, frère, murmura sœur Angélique..

— Vous partez, Blanche ?... Vous n'entrez pas ?

— Non... c'est impossible... Le devoir m'appelle auprès du chevet d'un malade... Mais je reviendrai bientôt pour savoir où en sont vos recherches... Bon courage !...

Et retrouvant à cette heure les élans de la maternité;

— Pierre, notre fille est vivante !... Je crois en Dieu... J'espère !

Sœur Angélique prit le chemin de la gare et Dilson rentra à la villa, suivi de son domestique noir.

M. de Bligny et sa nièce Marguerite s'étaient assis, près du lac, sur un banc de gazon.

— Tu l'aimes donc bien, cette sœur Angélique ?

— Oh ! oui !...

— Ma foi, je me sens porté à l'aimer, moi aussi... Elle a soigné le docteur américain avec un tel dévouement...

— Elle venait, sans doute, prendre des nouvelles de son malade ?...

— Et recevoir la forte somme que le docteur Dilson va faire distribuer aux hôpitaux de Paris...

— Il est si riche, ce M. Dilson... et si généreux !...

— Charles a été très brave, la soir de l'affaire de la rue Ordener...

— Oui... très brave...

— Ta voix est tremblante?

— Ne parlons plus de lui...

— Tu as raison, Marguerite... Charles ne te vaut pas... Pourtant, si un jour... Mais non, je rêve...

— Il aime cette femme...

— Cette femme?... La Camba!... Une espionne!

— O mon Dieu!..

A ce moment, un jeune homme marchait, tête basse, se dirigeant vers eux.

— C'est lui!... cria Marguerite... Mon oncle, c'est Charles?...

Le jeune officier se découvrit, et les yeux pleins de larmes:

— Mon père, voulez-vous me pardonner?... Marguerite, veux-tu être ma femme... J'étais fou: je ne le suis plus...

— Et la princesse Camba! interrogea M. de Bligny.

— Cette femme est une misérable!...

Charles prit les mains de Marguerite.

Le doux regard bleu de la jeune fille monta jusqu'à l'ancien diplomate pour lui dire : Pardon...

XIX

LE PROCÈS DE LA FLAMBOYANTE

On était au 4 mai 1883. Dès le matin, les abords du Palais de Justice furent envahis par une foule turbulente, attendant l'arrivée du docteur Dilson.

De temps à autre, devant la petite porte des témoins, on disait :

— Le voici!..

Les têtes se retournaient brusquement, inquiètes, agacées.

Enfin l'Américain parut. Au lieu du brouhaha formidable que les amis du désordre espéraient, l'étranger fut accueilli avec la plus grande déférence. A son approche, les fronts se découvrirent ; on saluait l'homme de la science dont le nom est immortel.

Déjà, la salle d'audience était bondée de monde jusqu'aux portes. Aux premiers rangs, des femmes en grande toilette, des horizontales de marque, des officiers en tenue, des membres des cercles parisiens, des étrangers, toute la colonie américaine,

Au banc des journalistes, des reporters de la presse, notamment les rédacteurs du *Times* et du *New-York Herald*, carnets en main.

Des hautes fenêtres à rideaux bleus descendaient des rayons de soleil, — éclairant le mot *Lex* cent fois gravé sur le plafond — promenant sur l'assistance les lueurs affaiblies d'une journée de printemps.

Les gardes municipaux réclamaient le silence dans la salle des Pas-Perdus.

L'audience allait commencer et tous les regards se portaient vers le banc des témoins. S'y trouvaient assis : Petrus Dilson, le docteur Hochecorne, le comte Charles de Bligny et son domestique, le père Maupertuis, Gueule-à-Mort, Brûlot dit le Rempart-du-Limousin, et le Bachelier.

Derrière les témoins apparaissait Mme Poitevine Raveaud, drapée dans un tartan jaune, coiffée d'un bonnet à faveurs multicolores. Puis, perdus dans la foule, Karl Gismarck, Me Pilou et l'abbé Fricard.

Les douze jurés défilèrent un par un, gravement. L'huissier annonça : la Cour.

Le Président ordonna l'ordre d'introduire les accusés.

La Flamboyante et le Marin entrèrent, suivis de quatre gardes municipaux.

Le Marin marchait la tête haute, presque grave, avec son museau de fouine ; la Flamboyante se traînait, éblouie par les yeux braqués sur elle, si pâle et si tremblante que l'un des gardes fut obligé de l'aider à s'asseoir. Devant eux, à la barre, un jeune avocat imberbe, choisi d'office, regardait sans inquiétude apparente, l'avocat général placé en face de lui et occupé à mettre en ordre un volumineux dossier.

Après l'appel, les témoins se retirèrent dans la salle qui leur est réservée. Au milieu du plus grand silence, le greffier donna lecture de l'acte d'accusation.

Achille, dit le Marin, et Jeanne Raveaud, dite la Flamboyante, devaient répondre de la tentative d'assassinat commise, dans la nuit du 25 mars 1883, contre le docteur Petrus Dilson de New-York.

— Achille, levez-vous, ordonna le président.

Le Marin se leva.

— Vos nom, prénoms?

— Achille...

— Nom de famille ?

— Achille...

— Où êtes-vous né ?

— Je n'en sais rien.

— Votre âge?

— Je n'en sais rien... Je suis innocent !

— Le jury appréciera...

— On a relâché le Flambard...

— Celui que vous nommez le Flambard a prouvé un alibi...

— Je suis innocent... J'ai pas eu le temps d'aller chez Maupertuis, v'là tout !

— Votre profession ?

— J'en ai pas...

Il y eut de gros rires que le président, M. Noirtier de l'Isle, réprima en menaçant de faire évacuer la salle.

— Achille, vous avez été condamné dix fois ?...

— Possible !...

— Je vous demande de me dire votre âge et votre lieu de naissance ?

— Mon président, je n'en sais rien... J'ai pas connu mes parents... Je suis un trouvé... un trouvé... un trouvé de la rue de Clichy...

— Asseyez-vous... Jeanne Raveaud, levez-vous...

La jeune fille n'entendit pas. Toute son attention était concentrée sur un domestique en livrée noire, aux cheveux et favoris rouges, qui se tenait debout, les bras croisés, au fond de la salle.

— Jeanne Raveaud ? répéta le président... Jeanne Raveaud ?...

En se levant, la Flamboyante aperçut l'abbé Fricard qui lui faisait des signes d'intelligence.

— Comment vous nommez-vous ?

— Marie-Marguerite.

— Votre nom de famille ?

— Marie-Marguerite...

— Vous ne me comprenez pas ?

— Si... Je n'ai pas d'autre nom...

— C'est bien... Passons... Vous êtes née à Paris, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur le président... Je suis née à Nemours, le 27 décembre 1864

— A l'instruction vous avez déclaré vous nommer Jeanne Raveaud et être née à Paris, cloître Saint-Honoré...

— Je ne savais pas...

— Ah ! et comment avez-vous appris votre nouvelle origine !

A cette question, l'abbé Fricard tressaillit.

— Voyons, l'abbé, murmura Gismarck... on nous observe...

— Tenez-vous tranquille, Fricard, continua Me Pilou.

La Flamboyante regarda le président et les conseillers, très droite, très calme. Les robes rouges ne lui faisaient plus peur, ni le grand crucifix placé au-dessus des juges :

— Je ne puis vous répondre, monsieur le président.

— Vous ne voulez pas ?

— Je ne le puis pas...

Un sourire de satisfaction illumina le visage du prêtre, tandis que le domestique en livrée soupirait :

— Mince de blague, alors !...

M. Noirtier de l'Isle reprit la parole :

— Accusée, vous persistez à prétendre que vous vous appelez Marie-Marguerite et non Jeanne Raveaud?

— Je persiste.

— Malheureusement pour vous, la Cour a sous les yeux des pièces qui prouvent que vous mentez... Quel est votre état?

— Couturière... Je fais de la couture...

Les conseillers échangèrent un regard câlin.

— Vous avez entendu l'acte d'accusation ?

— Oui, monsieur le président.

— Asseyez-vous... Huissier, introduisez le premier témoin.

Un murmure grandissant accompagna Petrus Dilson jusqu'à la barre des témoins.

— Votre nom, monsieur ? interrogea le président.

— En Amérique, et depuis ma naturalisation, Petrus Dilson... En France, je me nommais Pierre Roussellier...

Le domestique à favoris et à cheveux rouges quitta la salle d'audience, très abattu, très pâle. Le Flambard soupirait :

— C'était bien lui! mon frère !

L'Américain conta, sans emphase, l'affaire de la rue Ordener.

— Vous entendez, Achille ! dit le président.

— Je suis innocent, cria le Marin.

— Et vous, Jeanne Raveaud?

La Flamboyante se leva :

— Je ne m'appelle pas Jeanne Raveaud?... Mon nom est Marie-Marguerite, je suis née à Nemours, en 1864...

A ce nom de Marie-Marguerite, Dilson eut pour la première fois un geste de violence.

Toute l'énergie du Yankee se réveilla :

— Cette fille ment!...

— Nous le savons, monsieur, répondit M. Noirtier de l'Isle.

Dilson avait pris place au banc des témoins. Il pensait : Pourquoi ce nom?... Pourquoi ce pays?... Pourquoi cette date?...

Brusquement, il se tourna vers l'auditoire, comme pour y chercher un ennemi. Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur Karl Gismarck dans la personne duquel il crut reconnaître Tinders.

Au moment même où le président donnait l'ordre d'introduire le comte Charles de Bligny, second témoin, un huissier remettait des papiers à l'avocat, chargé de la défense.

Me Lauvrain demanda et obtint la parole.

— Monsieur le président, en vertu de votre pouvoir discrétionnaire, je vous

prie de faire entendre la femme Poitevine Raveaud présente à l'audience, qui affirme être en mesure de prouver que ma cliente se nomme bien Marie-Marguerite et non Jeanne Raveaud...

Sur l'ordre de M. Noirtier de l'Isle, la marchande de chiffons comparut.

— Madame, vous prétendez prouver que l'accusée se nomme Marie-Marguerite?

— Oui, mon président... Jusqu'ici j'ai passé pour la mère de cette fille, mais elle ne m'est nullement parente... La garde de Marie-Marguerite, connue sous le nom de Jeanne Raveaud, m'a été confiée par une dame chez laquelle j'ai été domestique...

— Vous avez cependant une fille?...

– Ma fille est morte...

Me Lauvrain fit passer à la Cour l'acte de décès de Jeanne Raveaud...

Le président et les conseillers examinèrent la pièce qu'un huissier présenta ensuite aux jurés.

— L'acte est parfaitement en règle, continua M. Noirtier de l'Isle : il établit que votre fille est décédée; mais, comment avez-vous appris que l'accusée s'appelait Marie-Marguerite?

— Par le médecin chargé de me remettre l'enfant...

— Quel est ce médecin!

— Le docteur Hochecorne...

— L'un des témoins de l'affaire... Huissier, introduisez le docteur Hochecorne...

Hochecorne tenait sa réponse toute prête.

— Monsieur le docteur, la femme Poitevine Raveaud vient de nous révéler qu'en 1864, vous aviez été chargé de lui confier la garde d'une enfant?

— C'est l'exacte vérité, monsieur le président. La grand-mère de l'enfant m'avait aussi remis une lettre pour la femme Poitevine...

— Comment se nommait la grand-mère?

— Madame la marquise Anne de Beaulieu...

— C'est faux!... cria Dilson, en se levant de son siège.

— N'interrompez pas, monsieur, dit sévèrement le président... La Cour a le devoir d'entendre toutes personnes et de se faire apporter toutes nouvelles pièces qui lui paraîtront pouvoir répandre un jour utile sur l'affaire... Continuez, je vous prie, monsieur le docteur...

— La douairière de Beaulieu paraissait avoir une grande confiance dans la personne de Poitevine Raveaud. La lettre dont la marquise me donna lecture, témoigne, — il m'en souvient, — de cette confiance...

— Poitevine Raveaud, avez-vous conservé cette lettre?

— Voici, mon président, murmura la chiffonnière, en remettant un papier jauni à l'huissier de service.

M. Noirtier de l'Isle parcourut rapidement la feuille ; puis il en donna lecture à haute voix, en sollicitant l'attention de la Cour et du jury :

« Ma chère Poitevine,

« Je te confie un petit être que je dois cacher à tous les yeux.

« Je connais ton bon cœur et ta fidélité. Elève ma petite Marie-Marguerite comme si elle était tienne et ne révèle à personne l'origine de cette enfant qui vint au monde en un jour de malheur. Peut-être me sera-t-il donné, dans l'avenir, de te réclamer ce dépôt sacré...

« Je joins à ma lettre une somme de trois mille francs que le bon docteur Hochecorne te remettra pour l'entretien de l'infortunée. Tous les ans, je t'enverrai pareille somme.

« Adieu, Poitevine, en attendant que je puisse te dire : Merci.

« Marquise Anne de Beaulieu.

« Château des Granges, 30 décembre 1864. »

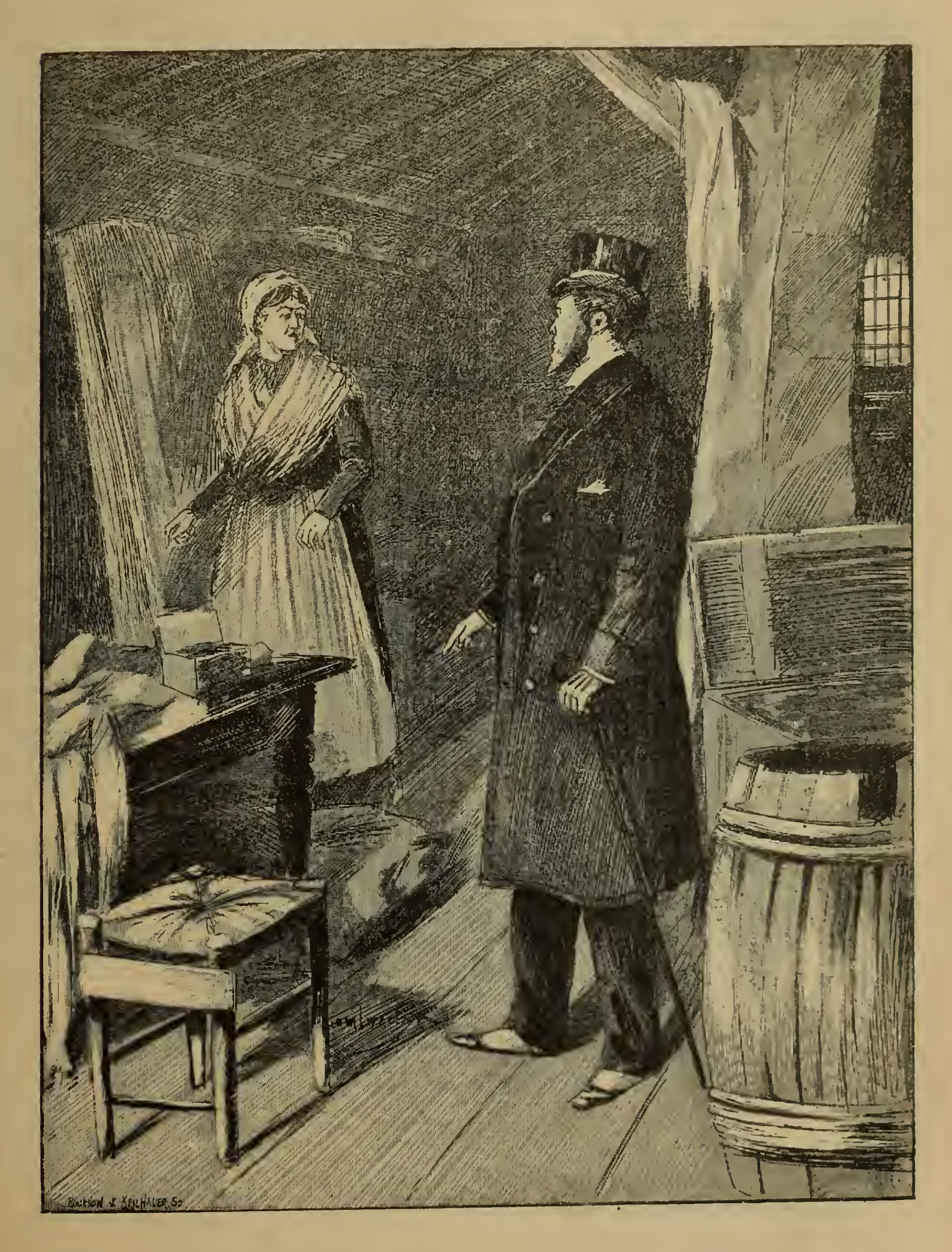
Pendant la lecture de la lettre, Petrus Dilson s'était levé :

— Monsieur le Président, dit-il d'une voix ferme, je connais l'écriture de Mme la marquise Anne de Beaulieu ; je vous prie de vouloir bien donner des ordres pour que l'on me communique cette lettre que je crois apocryphe.

L'Américain fut obligé de reconnaître l'authenticité de l'écriture. Alors, le visage du Yankee se crispa douloureusement; ses yeux virent rouge et il y eut un mouvement de frayeur, quand, pour la seconde fois, il se tourna vers l'auditoire.

Karl Gismarck, Me Pilou et l'abbé Fricard avaient disparu. Le docteur Hochecorne restait grave.

En présence de l'incident qui mettait en question l'identité de la Flamboyante, l'affaire de la rue Ordener fut renvoyée à une autre session.



Vous avez été condamnée dix fois pour vol, ivrognerie, vagabondage.

XX

AU COUVENT DE SAINTE-MARTHE

En sortant du Palais de Justice, Petrus Dilson donna l'ordre à son cocher de le conduire au couvent de Sainte-Marthe. Eau-de-Benjoin était sur le siège, très inquiet de la pâleur de son maître.

Vraiment, à cette heure, l'Américain se sentait envahi par une grande tristesse. Des trois personnes pour lesquelles il avait amassé une fortune royale, deux étaient indignes : Jacques et Marie-Marguerite. Restait encore Georgette?... Sans doute, Georgette ressemblait aux autres.

Un frère assassin, une fille infâme, parricide, voici les êtres appelés à le consoler de ses nuits de travail et à lui faire trouver, autour d'eux, cet apaisement moral sans lequel les cerveaux puissants ne peuvent fournir longue carrière.

Jacques?... Depuis longtemps Dilson savait à quoi s'en tenir sur le compte de son frère, l'évadé des prisons de Poissy ; mais, Marie-Marguerite, sa fille à lui, la fille de Blanche, de cette femme sanctifiée ?... La retrouver ainsi, dans la boue et dans le crime !... Quelle angoisse !...

A cette désolante pensée, Petrus Dilson courba la tête. Et lui, le savant, l'inventeur, le liseur du livre de la nature, il se trouvait sans force et sans courage. Mais il voulut garder le secret douloureux, jugeant inutile d'attrister la douce religieuse, en lui dévoilant l'infamie de sa fille.

Déjà, il faisait arrêter les chevaux désirant retourner en arrière, quand, tout à coup, une réaction violente se fit dans son esprit.

Si on l'avait trompé?... Si cette fille n'était pas Marie-Marguerite?... Vraiment, Jeanne Raveaud n'avait rien de ses traits, ni de ceux de Blanche... Oui, mais la lettre de Mme de Beaulieu, la déclaration formelle du docteur Hochecorne ?... Le témoignage de la vieille Poitevine ?

Malgré ces preuves accablantes, Dilson doutait encore. Il lui semblait monstrueux, impossible, que lui, généreux et loyal, que Blanche, sainte parmi les femmes, eussent pu engendrer une pareille créature.

Quand l'Américain arriva au couvent de Sainte-Marthe, sœur Angélique se trouvait auprès d'un malade. En introduisant le visiteur au parloir, la sœur tourière affirma que la religieuse ne tarderait pas à rentrer.

La salle était froide. Au-dessus de la cheminée, un christ d'ivoire se déta-

chant en vigueur sur un panneau de chêne noirci par le temps; en face du christ, une vierge grandeur nature, à moitié ensevelie dans un buisson de roses artificielles. Les fenêtres découpées en ogive, aux vitraux enchâssés de plomb, laissaient passer une lumière adoucie.

Au milieu du parloir, un prie-Dieu sur lequel tout grand ouvert s'étalait un missel aux enluminures des siècles passés. Enfin, au milieu d'un mur, le portrait de la supérieure de l'ordre, de celle qui, la première de toutes, avait quitté le monde pour s'ensevelir dans un cloître. La toile était ravagée par le temps; mais sous la blanche cornette, on voyait encore le visage austère de la grande dame d'autrefois.

Le savant demeurait rêveur.

Sœur Angélique entra. Elle fit à Petrus un léger signe de tête et elle s'agenouilla sur le prie-Dieu. La prière terminée, elle se leva et tendant la main à Dilson :

— Dieu, d'abord, les amis en suite...

— Blanche...

— Non, pas Blanche, je vous en prie... Sœur Angélique...

— Sœur Angélique, j'avais bien besoin de vous voir...

— Vous m'apportez des nouvelles? dit vivement la religieuse.

— Hélas! non...

— L'ancien agent de la Préfecture...

— N'a encore rien découvert... J'irai chez lui aujourd'hui même... Auparavant, il faut que vous répondiez à certaines questions urgentes et graves.

— Parlez, mon frère?

— Autrefois, quand vous habitiez le château des Granges avec votre mère, avez-vous connu, fréquentant la maison, un médecin du nom de Hochecorne?

— Non...

— Vous en êtes bien sûre?

— Absolument. Jamais aucune personne, portant le nom que vous venez de prononcer, n'est entrée aux Granges... Ma mère a été malade ; c'est le docteur Lesparre qui l'a soignée; c'est ce même docteur qui m'a assisté, lors de la naissance de Marie-Marguerite.

— Pourquoi ne dites-vous plus « de notre fille »?

— Pardon...

— Mme de Beaulieu a-t-elle eu à son service une femme du nom de Poitevine Raveaud?

— Non... non... Poitevine Raveaud?... Je me souviendrais... Je ne vois pas... Pourquoi ces questions?

— Vous le saurez plus tard. Blanche... ma sœur... Rappelez bien vos sou-

venirs... Cette Poitevine Raveaud aurait paraît-il, obtenu la confiance de votre mère après l'avoir servie comme domestique...

— Je vous le répète... nous n'avons jamais eu de servante de ce nom...

— Ni d'amie ?

— Ni d'amie.

— C'est étrange...

Petrus Dilson garda un instant le silence : puis gravement :

— Ma sœur, un grand danger nous menace,.. Puisque la prière est votre consolatrice, priez... Et maintenant, voici pour vos pauvres..,

L'Américain remit à sœur Angélique une liasse de billets de banque.

— Vous êtes bon, merci...

La cloche tintait, appelant les religieuses à la chapelle.

Sœur Angélique se leva :

— Je vous quitte, mon frère... Je vous supplie de revenir ici le plus rarement possible...

— Votre fille !

— Ma fille n'a plus de mère !...

La religieuse avait laissé tomber ces paroles avec une froideur qui révolta Dilson.

— On vous arrache donc le cœur, en vous enterrant vivantes ?

— Non, puisque les tristesses de nos frères sont les nôtres!.., Je vous salue... Que Dieu vous protège !

— Sœur Angélique ?

— Je ne puis plus vous entendre...

Et, debout, au seuil du parloir, Petrus Dilson vit défiler, là-bas, sous les sombres galeries, des femmes vêtues de noir, si semblables les unes aux autres, avec des mouvements de marche tellement uniformes, qu'on eût dit que les promeneuses se mouvaient par un appareil automatique.

Pour la première fois de sa vie, le savant douta du libre arbitre en proférant un blasphème contre les œuvres de la création, condamnées avant l'heure au silence de la mort.

XXI

L'EX-POLICIER PUTOIS

— Où allons-nous, massa? interrogea Eau-de-Benjoin, en regardant Dilson qui restait immobile, menaçant encore, devant la porte du couvent de Sainte-Marthe.

L'Américain sembla revenir d'un rêve cruel :

— Rue de l'Homme-Armé, numéro 17, dit-il, en s'installant dans sa voiture.

Le domestique noir reprit sa place à côté du cocher :

— Fouaille! Pressé! Massa avoi du chaguin... Si moa tenais les pésonnes qui ennuient massa... pésonnes passaient un mauvais qua d'heue avec le nègue!...

La voiture s'arrêta devant la maison indiquée. Dilson monta rapidement les six étages d'un petit escalier et sonna à une porte où se lisaient ces mots, écrits sur une carte de visite :

JOSEPH PUTOIS

Recouvrements de créances en France et à l'étranger
Renseignements de toute nature
Ventes et achats de fonds de commerce
Location d'immeubles
à Paris et à la campagne
Célérité et discrétion

On traite à forfait.

Un petit homme vint ouvrir et s'écria, en se frottant les mains :

— Vous? monsieur!... Une vraie chance... J'allais vous écrire...

— Avez-vous du nouveau?

— Oui... Donnez-vous donc la peine d'entrer...

Dilson pénétra à la suite du petit homme dans un cabinet obscur entouré de casiers verts avec les indications suivantes : *Contentieux.* — *Recherches.* — *Cor-*

respondance, etc. Sur un bureau de bois noir, une boîte à compartiments pleine de cartons de la grandeur d'une carte à jouer.

Un divan effiloqué portait, çà et là, des livres de jurisprudence et des manuscrits. Quelques chaises de paille et deux fauteuils en acajou recouverts de drap bleu style Empire, complétaient le mobilier.

Au milieu de la cheminée, le buste en plâtre du célèbre M. Lecoq, coiffé de la casquette en peau de loutre de Joseph Putois, regardait le vide, avec ses grands yeux blancs de statue.

M. Putois ressemblait étrangement au petit animal dont il portait le nom : même museau agrémenté de poils roux, longs et raides ; même nez rose aplati aux narines ; même grimace de bouche capricieuse aux dents fines et acérées. Ses yeux noirs aux lueurs de sang étaient dissimulés par des lunettes bleus.

L'agent d'affaires paraissait si petit, si fluet, sous sa jaquette et son pantalon gris souris, avec sa calotte de même couleur, que vraiment la comparaison s'imposait d'elle-même et que, tout autour de la chambre, on cherchait les lapins du Putois.

M. Putois avait quitté récemment les fonctions qu'il occupait à la Préfecture de police, pour se consacrer entièrement, disait-il, aux exigences de sa profession.

Venu de Lyon, pauvre et mal vêtu, il avait servi l'Empire et la République, et il profitait, dans son âge mûr, des indications recueillies, pendant vingt-cinq ans de service.

Dès que Dilson eut pris place en face de lui, Putois eut un sourire de triomphateur :

— J'ai retrouvé Georgette Rousselier...

— Parlez vite.

— Cette demoiselle a changé de nom. Elle s'appelle aujourd'hui la Bergamote.

— La Bergamote?

— Oui, monsieur... Un nom de guerre, comme elles en ont toutes. Elle demeure actuellement rue de Londres, 228, et elle passe pour la maîtresse d'un certain M. Karl Gismarck.

— Alors, Georgette est?...

— Une horizontale, une chiffonnée, comme on dit aujourd'hui... Autrefois, nous disions une cocotte...

Petrus Dilson eut un « ah ! » d'écœurement.

— Voulez-vous des renseignements sur le baron Gismarck, l'amant de Mlle Georgette? continua Putois.

— Inutile... Parlez-moi de Georgette...

— Parfaitement, monsieur... Après avoir traîné la misère dans tous les bouges de Paris jusqu'à l'âge de quinze ans, Georgette Rousselier est devenue la maîtresse d'un vieux monsieur seul, un nommé Gerbault, banquier, rue de

Chio. Puis, renvoyé par cet homme, Georgette est entrée au service de la famille de l'amiral Verlaine, rue Oudinot.

Putois crut devoir couper sa narration.

— La condition des femmes à Paris, dit-il, est déplorable... Voici une jeune fille qui...

— N'argumentez pas, je vous en prie. Poursuivez votre récit... Nous philosopherons ensuite...

— A vos ordres... Georgette se conduisait honorablement dans la maison Verlaine, lorsque le baron Karl Gismarck...

— L'a prise comme maîtresse?

— Oui... Et l'a installé, 228, rue de Londres... Elle est riche, monte à cheval...

— Bien, monsieur, écoutez-moi, interrompit l'Américain.

Et avec l'esprit synthétique des Yankees, Dilson conta à l'homme d'affaires la scène qui venait de se passer à la cour d'assises, — l'intervention de Poitevine Raveaud et du docteur Hochecorne: les démentis formels de sœur Angélique.

Quand l'Américain eut fini de parler, l'ancien agent de la Préfecture de police fouilla dans la boîte aux fiches et il en tira un petit carton qu'il lut, à haute voix :

— « Stanislas Hochecorne, docteur-médecin, rue de la Chaussée-d'Antin. Reçu docteur en 1852. — A habité successivement rue des Grès, 14 ; rue Soufflot, 22; rue de Lancry, 77. — A épousé en 1857, Mlle Héloïse Duchâtel qui est décédée à Paris, en 1882. — S'est remarié avec Mlle Hermance Lagrange. fille d'un ancien receveur des postes de Nemours. — Dr Hochecorne. honorablement connu. — Bonne clientèle. — Passe pour riche et dévoué aux idées républicaines. »

Une fameuse canaille! dit Putois, en manière de conclusion.

— Le Dr Hochecorne, une canaille?... demanda Petrus étonné.

— Mon Dieu, oui...

— Cependant, vos renseignements...

— Sont très bons, en apparence; je ne le conteste pas; mais, regardez cette croix à l'encre rouge, au coin de la carte... Ici, à gauche...

Putois passa le document à son visiteur qui put voir, en effet, à côté du nom de M. Hochecorne, une croix tracée à l'encre rouge suivie du numéro d'ordre 607.

— Que signifie ?...

— Vous allez le savoir.

L'homme d'affaires prit dans un des casiers verts un gros livre à fermoir de cuivre :

— Voyez, dit-il à Dilson, en lui indiquant l'une des pages sur laquelle se trouvaient reproduits la croix rouge et le numéro 607.

Sur cette page, on lisait :

+ 607 — .S. H.

123 — 422 : — o, x 4, 103. Z^2 50 — 3.008 Ξ, W. 12^b 7 — 9_z. 201. A-B. $_{III}$ 908 — L. 7 : : P^{12} : 8_a Y, 30 = V : O : : 8. n. 2^r.

L'ancien agent de la Préfecture de police donna la traduction suivante, à l'aide d'une clef :

+ 607 — Stanislas Hochecorne.

Docteur-médecin, rue de la Chaussée-d'Antin. — Fréquente les tripots. — Vole au jeu. — Soupçonné d'avoir empoisonné sa première femme. — A surveiller. — Hostile au gouvernement républicain.

Puis, Joseph Putois, sans prendre garde à l'étonnement de l'Américain, lut couramment les signes relatifs à Poitevine Raveaud :

2.015 (P. R). — Poitevine Raveaud.

A été condamnée trois fois pour vol, cinq fois pour vagabondage, deux fois pour ivrognerie. — Entremetteuse, capable de tout.

Le petit homme ferma avec bruit le gros livre, en disant :

— Ah ! oui, ça m'en donné du travail pour recopier tout cela !

— Alors, vous partagez mes doutes ? interrogea Dilson ... Vous pensez que je suis la victime de ces deux chenapans ?

— Oui... La lumière éclate, de tous côtés... La fille que l'on devait juger aujourd'hui n'est pas Marie-Marguerite, comme elle le prétend... Elle se nomme Jeanne Raveaud; elle est fille de la marchande de chiffons de la rue du Poteau.

— Cependant, l'acte de décès...

— Faux... archifaux...

— C'est impossible...

— Tout est possible à Paris...

— La lettre écrite par Mme de Beaulieu est bien authentique... J'ai reconnu l'écriture...

— Sœur Angélique vous a bien dit que jamais sa mère n'avait eu la femme Raveaud à son service?

— C'est vrai.

— Donc, Mme de Beaulieu n'a pu écrire dans les termes que vous m'avez rapportés...

— Vous croiriez ?



Charles prit la main de Marguerite.

— Que cette lettre a été extorquée à la folle de la maison de Clermont ?... J'en suis sûr...

— Dans quel intérêt ?

— C'est ce que nous allons rechercher et trouver, si vous voulez bien répondre à mes questions.

— Vraiment, vous espérez découvrir la vérité ?

L'ancien agent de police étendit solennellement la main vers le buste de M. Lecoq, ridiculement coiffé d'une casquette de loutre :

— Je vous le jure sur la tête de ce grand homme... Écoutez-moi bien, monsieur Dilson... Vous êtes très riche, n'est-ce pas?

— Je possède plus de deux cents millions, répondit simplement l'Américain.

— Mazette !...

— Sans compter l'exploitation de mes brevets qui représentent au moins le double de cette somme...

— Suffit !... C'est à vos millions qu'on en veut... Avez-vous fait un testament ?

— Oui.

— En faveur de qui ?

— En faveur de Marie-Marguerite, ma fille naturelle, et à son défaut de ma sœur Georgette.

— Le testament est-il olographe?

— Non, le testament est établi par acte authentique... Je l'ai fait, étant malade...

— En présence de quatre témoins?

— De deux témoins seulement et de deux notaires...

— Parfait !... Les témoins ?...

— M. Durand, l'un des administrateurs du Grand-Hôtel, et M. le docteur Hochecorne...

— Et le notaire?... Le notaire qui a reçu le testament ?

— Me Pilou de la rue Saint-Honoré...

En entendant le nom du notaire. Putois s'écria :

— Pilou !... Pilou !... De mieux en mieux !...

Et frappant sur le dossier de son livre :

— Il est là-dedans, Me Pilou, et bien noté, je vous assure !... Mais, continuons, je vous prie, d'autres personnes connaissaient-elles vos dispositions testamentaires?

— Mon nègre Eau-de-Benjoin...

— Votre domestique?

— Oui... un très honnête garçon...

— Et encore ?...

Petrus Dilson réfléchit :

— En France? Personne... En Amérique?

— Ah!... en Amérique?

— A New-York, il y a un an de cela, j'ai fait part à un de mes amis de mes intentions...

— Cet ami se nomme?...

— Tinders!

— Tinders.

— Ce souvenir est peu important; je ne l'aurais même pas rappelé, si, aujourd'hui même, à la Cour d'Assises, il ne m'avait semblé reconnaître mon confident...

— Tinders, n'est-ce pas?

— Oui... Tinders... Vous le connaissez?

L'agent de police hésita; puis brusquement, il dit :

— Non!

— Enfin, monsieur Putois, votre conclusion?

— Voici : tout le monde est capable de tout, lorsqu'une fortune aussi considérable que la vôtre est en jeu... Comprenez-vous maintenant pourquoi on a voulu faire passer Jeanne Raveaud pour votre fille?

— Pas encore.

— C'est tout bonnement pour vous contraindre à rayer de votre testament une fille indigne...

— Telle est, en effet, mon intention...

— Vous changerez d'avis tout à l'heure, monsieur... votre frère Jacques n'avait plus rien à attendre de vous, n'est-ce pas?

— Non... Depuis que j'ai appris en Amérique la condamnation ou plutôt l'évasion de Jacques...

— Ah! c'est en Amérique?... Et par qui avez-vous été renseigné?...

— Une lettre anonyme...

— Beaucoup de gens, en France, savaient que le docteur Dilson n'était autre que Pierre Roussellier?...

— Personne... Si... Tinders, que j'ai reçu à un cottage que j'avais loué près de la ville...

— Très bien... Et Tinders connaissait vos intentions?

— Je me confiais à lui comme à un ami...

— Alors, monsieur le docteur, Jacques et Marie-Marguerite étant éliminés, c'est Georgette, votre sœur, qui deviendrait votre légataire universelle?

— Oui... si je ne savais que Georgette...

— Est capable d'agir contre vous?

— Ne disiez-vous pas, il y a un instant...

Le petit homme gris se promena de long en large dans son cabinet de travail. Il murmurait :

— Faire déshériter Marie-Marguerite et Jacques pour que Georgette reste seule... Se débarrasser ensuite du docteur...

— M'assassiner ?

— Parbleu ! On a joliment essayé, vous le savez bien?... Mais, rassurez-vous, monsieur, Georgette n'est qu'un instrument, comme Jeanne Raveaud, comme Hochecorne et les autres.

— Je ne comprends plus...

— Vous mort, Georgette prendra un mari et je serais bien étonné que ce mari-là ne s'appelât pas Tinders... A eux vos milions !...

— Que faire?

Joseph Putois eut un fin sourire. Ses yeux clairs brillèrent de vives lueurs ; il se frotta les mains, ses petites mains sèches qui rendirent un bruit de parchemin froissé :

— Monsieur le docteur, vous avez à lutter contre des gens très habiles. Eh bien, luttons !... Rendez-vous immédiatement chez Me Pilou ; n'épargnez pas vos imprécations contre Marie-Marguerite... Faites bien entendre que vous ne voulez pas laisser un sou à une voleuse, à une meurtrière ; et puis, demandez au notaire de dresser un nouveau testament en faveur de Georgette...

— De Georgette?...

— Oui.

— Alors, Georgette épousera Tinders... Et l'on essaiera encore de me tuer?...

— Certainement... Mais, nous interviendrons...

Petrus Dilson tira de son portefeuille trois billets de mille francs, qu'il remit à l'ancien employé de la Préfecture de police :

— Je suivrai à la lettre vos indications... Vous êtes très fort, monsieur Putois.

— On fait ce qu'on peut, monsieur le docteur... Tenez-vous sur vos gardes... Je veille...

XXII

LA DETTE DE JEU

Le soir du bal donné par la Bergamote, Arthur Fénières fut chercher des consolations dans les bras de la Chatte-Eplucheuse.

Le lendemain, à onze heures, après une nuit désastreuse, où le jeune homme

s'était conduit comme un vieillard à peu près éteint, Arthur quitta la rue de Constantinople et se dirigea; le stick à la main, vers la rue Saint-Georges.

Il allait voir son ami Avimeau des Orties, un camarade du lycée, qu'il avait souvent obligé et chez lequel il espérait trouver une bonne partie de la somme de quarante mille francs qui lui était nécessaire pour payer le docteur Hochecorne.

Le médecin, on s'en souvient, avait rappelé à Fénières que les dettes de jeu se règlent dans les vingt-quatre heures.

Quand Arthur Fénières eut pénétré dans la chambre de son ami, malgré le refus du domestique de des Orties, il balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Que le diable t'emporte! gronda Avimeau des Orties... Laisse-moi dormir...

Et se tournant du côté de la ruelle :

— Je suis sorti...

Mais Fénières, les yeux pleins de larmes :

— Réveille-toi, Henri... Je t'en supplie... les mains jointes...

A cet appel désespéré, le camarade se tourna tout d'une pièce.

Ils se regardèrent un moment bien en face, et comme Avimeau des Orties gardait le silence, Arthur soupira :

— Je vais me tuer...

— Ne dis donc pas de bêtises...

— C'est très sérieux... très sérieux...

— La Chatte-Eplucheuse t'a flanqué à la porte?

— Il ne s'agit pas de cela...

— Alors, quoi de neuf?... Parle vite... J'ai du sable dans les yeux...

— Henri, je me tuerai, parce qu'il m'est impossible de payer le docteur Hochecorne...

— Ne le paye pas... C'est un grec!...

— Je voudrais te voir à ma place...

— A ta place, sais-tu ce que je ferais?

— Non...

— Je laisserais dormir le pauvre des Orties qui n'en peut plus... Je suis vanné!...

— J'ai compté sur toi...

— Sur moi?... Oh! elle est bien bonne; je la savoure...

Il reprit, plus doucement :

— Et combien lui dois-tu à ce filou d'Hochecorne?

— Quarante mille francs... Tu le sais bien : tu étais là...

— Oui... Le coup de ton banco... Parole d'honneur, mon pauvre Fénières, tu perdais la boule... Enfin, que veux-tu que je fasse?

— Je venais te prier de me prêter une partie de cette somme... Tu sais bien que toutes les fois que tu as été gêné... Voyons, des Orties...

Henri sauta en bas de son lit et, courant à son secrétaire, il ouvrit brusquement un tiroir.

— Tiens, regarde, dit-il, en montrant à Arthur une liasse énorme de papiers bleus, jaunes et verts...

— Des actions!... Des obligations!... Je suis sauvé!...

— Badaud, va... Des reconnaissances du mont-de-piété...

Et montrant un nouveau paquet :

— Voici des assignations, des commandements... En veux-tu?... en voilà!... Quant à de l'argent, il me reste vingt-trois francs sur les deux louis que j'ai empruntés à Gerbault... Partageons!...

Fenières tomba anéanti sur un fauteuil.

— Veux-tu que je te fasse un billet? interrogea Arthur en riant, sans s'inquiéter des protêts et autres papiers qui maintenant jonchaient le tapis... Seulement, je te préviens : je suis connu...

— Ne te moque pas de moi...

— Mon ami, chacun a ses embêtements... Tel que tu me vois, je suis saisi... On me vend le 17... J'attends les affiches, après-demain... Mais, toi, tu es un veinard... Papa Fénières est riche... Adresse-toi à ton père...

— Mon père m'a chassé de chez lui...

— Et Pilou, ton notaire?

— Ah! bien, oui, Pilou?... Un rat!... Un jésuite!...

— Va voir Meyer-Worms?

— Qu'est-ce que c'est que ça, Meyer-Worms?

Avineau des Orties serra ses bras contre son corps; et renouant les bleus cordons de sa chemise de fine batiste, il enjamba son lit, en vrai gymnaste.

Puis, se glissant sous les couvertures de soie.

— Brrr!... Mon petit, tu es causeur, ce matin... Baste!... Tu es un bon garçon... Ce ne serait pas pchutt de te laisser dans la mélasse... Suis mon conseil ; rends-toi immédiatement chez Meyer-Worms...

— Où demeure-t-il?

— Rue de Seine, 22.

— C'est un juif?

— Parbleu!...

— Et il comprendra ma situation?

— Non... pas ta situation... celle de ton père... Il a la spécialité des fils de famille...

— Je me présenterai de ta part?...

— Jamais de la vie! Il te flanquerait à la porte, et rondement... Joue du papa!

— Si je ne réussis pas, je me ferai sauter le caisson...

— Bougre d'âne!...

— C'est comme j'ai l'honner de te le dire...

— Et la Chatte?... Elle a de l'argent, va!... Et puisqu'elle te gobe...

Arthur Fénières eut un haut-le-cœur :

— Je ne mange pas de ce pain...

— Quand on n'en a pas d'autre, pourtant?

Un éclair passa dans les yeux du jeune homme :

— On vole, on tue, ou on meurt!...

— A la Porte-Saint-Martin?... A l'Ambigu?... J'entends... Mais, sur le boulevard, ça ne prend pas!... Ouf!... J'ai sommeil... Au revoir, mon bon!...

Dans la rue Saint-Georges, Arthur Fénières héla un fiacre et se fit conduire rue de Seine.

Arrivé devant la maison portant le n° 22, il s'adressa à la concierge qui, à ses questions, répondit :

— M. Worms?... Au rez-de-chaussée... A droite...

Le jeune homme monta quelques marches. Il sonna. Fénières put apercevoir, dans l'entre-bâillement d'une porte maintenue par une chaîne de sûreté, une figure parcheminée, au nez crochu, à la barbe poivre et sel :

— Que fulez-fu?

— Monsieur Meyer-Worms...

— C'est moi... Meyer-Forms... Que fulez-fu?

— Vous parler, parbleu!...

Après avoir toisé des pieds à la tête le visiteur, le juif se décida à livrer passage à Fénières.

Ils entrèrent dans un cabinet tendu de papier bleu où se voyait un bureau en acajou encombré de paperasses.

Ils s'assirent.

— Fu buvez me tire ce que fu fulez...

— J'aurais besoin d'une grosse somme...

Le juif esquissa un sourire, en levant les bras au plafond :

— A moi?...Une crosse somme!... Mais, che n'ai bas d'archent... che n'ai bas du tut d'archent...

— On m'a dit pourtant...

— Oui, che vais des bédites opérations... bas bur mon compte... Che vous rébète que che n'ai pas d'archènt...

— Alors, monsieur, je me retire... Pardon de vous avoir dérangé...

— Adentez... Adentez... Et gompien fu vaudrait-il?

— Quarante mille francs...

— Afez-fu des carandies? Comment fu abelez-fu?

— Arthur Fénières...

— Vénières... Vénières... Fu êdes barent du riche M. Vénières, l'ancien endrebreneur?...

— Je suis son fils, monsieur.

— Et fu fulez guarande mille francs?... Fu fulez embrunder guarande mille vrancs à ce baufre M. Meyer-Forms?...

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur, fit le jeune Fénières d'un air impatienté.

— Eh pien, tonnez-moi la signature de monsieur votre bère... Je fu ferai trufer la somme...

— Mon père refuserait de signer. Ce que vous me demandez est impossible...

— En ce gas, atressez-fu ailleurs...

— Que voulez-vous que je devienne, monsieur Meyer-Worms... C'est une dette de jeu à laquelle il me faut immédiatement satisfaire... Je n'ai que des amis de mon âge incapables de me prêter cette grosse somme... Le notaire de ma famille...

— Et gomment se nomme le nodaire de fotre vamille ?

— Me Pilou...

— Pien... Tonnez-moi la signadure de Me Bilou et che fu tonnerai l'archent... Che carderai seulement un bédit indérêt bur le gabidalisde qui furnira les vonds et une bédide gommission bur moi...

— Mon notaire refusera...

— Allez le drufer... allez!

Arthur Fénières sortit, navré, de chez Meyer-Wörms. Pendant huit jours, il chercha parmi ses connaissances, toujours inutilement.

Chaque matin, Hochecorne envoyait son domestique avec une lettre pressante. Le docteur menaçait de s'adresser à M. Fénières père.

Vingt fois le jeune homme fut sur le point de se jeter dans la Seine, de s'empoisonner, de se brûler la cervelle, d'en finir de n'importe quelle manière avec la vie.

Maintenant, il ne sortait plus. On ne le voyait ni au théâtre, ni à son cercle, ni au Bois.

Un soir, une carte-télégramme signée du docteur Hochecorne informa Arthur que, si dans les trois jours, il n'avait pas satisfait à ses engagements d'honneur, son père serait aussitôt informé de la dette.

Alors le jeune homme arma son revolver; et, debout devant une glace, il s'apprêtait à tirer, quand une idée mauvaise le retint.

Le lendemain de ce jour, Arthur sonnait de nouveau à la porte de Meyer-Worms.

— Voici les billets, dit-il à l'usurier d'une voix un peu tremblante.

— Fotre bère a signé? Très pien!... Très pien!...



Et debout, au seuil du parloir, Petrus Dilson vit défiler...

— Non.C'est Me Pilou qui,sachant que je serais riche,un jour,a bien voulu... qui a eu la bonté...

Meyer-Worms fixa sur le jeune homme un regard scrutateur. Il prit les papiers et les examina attentivement, un par un.

La liasse comportait cinq billets de huit mille francs chacun.

Pendant que le juif élevait les billets, à la clarté du jour, une sueur glacée perla sur le front de Fernières.

— Monsieur Pilou a beaucoup d'avances à faire, ce mois ci... Il a préféré.

— Vous tonner sa signadure ?

— Oui, monsieur.

— Pien... Très pien... Che grois que nous bourrons nous endendre...Refenez demain... che fu tonnerai l'archent.

— Demain ? Vous ne pourriez pas, aujourd'hui?

— Non... Che n'ai l'archent, ici. Il vaut que je me le brogure.

— Demain ? Sans faute ?

— Fui...

— A quelle heure ?

— Quadre heures.

Arthur Fénières traversait la rus de Seine, marchant, comme un homme ivre.

Dès qu'il fut parti, Meyer-Worms eut un sourire. Il enferma les billets dans sa caisse, en murmurant :

— Foilà des pillets qui falent pien blus de guarande mille vrancs. Ils sont vaux ! Ponne affaire. Le cheune homme a imidé la signadure de ce pon Bilou. Le baba Vénières m'en tonnera pien quatre-vingt mille vrancs.

Le jour suivant, à l'heure indiquée, Arthur Fénières était reçu par le juif Meyer-Worms :

— Fotre archent est brêt.

L'usurier se leva et, ouvrant sa caisse, il en retira ving-cinq billets de mille francs.

— Et le reste ? demanda Fénières.

— Gomment, le resde ? Et la bédide gommission et les bedits indérêts bur le gabidaliste qui vait l'avaire ?

— Quinze mille francs d'intérêt pour un mois, tout au plus, mais c'est épouvantable ! Les billets sont au 5 mai...

— C'est à brendre ou à laisser.

— Comment vais-je faire pour les quinze mille francs?

— Fotre gréancier attendra. C'est déjà un pon acompte.

— Enfin !

Ce même soir, Arthur Fénières envoyait vingt-cinq mille francs au docteur Hochecorne, en le priant de lui accorder trois mois pour le reliquat.

Le médecin se montra bienveillant.

XXIII

MAITRE PILOU

Cet homme, qui dirigeait, rue Saint-Honoré, l'une des études les plus importantes de Paris, était lié à Karl Gismarck. Il y avait entre ces deux individus ce que la blague parisienne nomme : un cadavre et un cadavre autrement terrible, autrement effrayant dans leur mémoire à tous deux, que les crimes qui pesaient sur la conscience de l'abbé Fricard et du docteur Hochecorne.

Le médecin et le prêtre avaient protesté, lors de la soirée de la rue Saint-Dominique ; seul, le notaire garda le silence, atterré par la révélation.

Avant la capitulation de Sedan, un juif allemand envoyé de Berlin fut chargé de trouver un homme qui consentît à indiquer à l'armée prussienne la marche des brigades Abbatucci et Claudel de la division de Lespart.

Sur la route de Mézières se trouve, perché sur les hauteurs d'un petit village, un moulin à vent.

Faire marcher le moulin au moment opportun, c'était le meilleur signal.

L'espion de l'armée allemande se rendit chez le meunier qui, pour toute réponse, saisit un marteau et menaça le Prussien de lui briser le crâne. L'homme se mit à errer dans le village ; et partout, on le chassa. Les hommes, les femmes, les vieillards, les tout petits le poursuivirent par les chemins. Les paysans s'armaient de leurs faux ; les femmes et les enfants lui jetaient des pierres.

L'envoyé escalada une muraille, traversa un jardin et se trouva en présence d'un Français, d'un notaire du pays, auquel il dit ces simples mots :

— Deux cent mille francs à gagner !

La communication eut un effet immédiat.

Le jour même, le meunier et sa femme étaient bâillonnés et le moulin français marchait pour le compte du roi de Prusse.

Le notaire vendit son bien et sa charge, et enrichi par le prix de sa forfaiture, il vint à Paris.

Homme habile, ambitieux, prêt à tout, il acheta une étude de notaire, rue Saint-Honoré et il conquit rapidement la confiance de l'un des quartiers les plus riches de la ville.

Il se donna comme républicain. Le gouvernement de la République le nomma adjoint de son arrondissement.

Me Pilou répète, à qui veut l'entendre, qu'un 14 juillet prochain le verra chevalier de la Légion d'honneur.

Le notaire croyait son crime oublié et le reçu qu'il avait signé, enfoui pour toujours dans les archives du ministère de la guerre d'Allemagne, lorsque le baron Karl Gismark, l'ancien espion prussien, vint lui prouver que rien ne se perd en ce monde.

Habitué à opérer pour son propre compte, à voler ses clients, à présider des conseils d'administration qui resteront l'une des hontes des mœurs contemporaines, le notaire eut un grand effroi, à la pensée d'une association.

Mais il réfléchit au désastre menaçant et, perdu pour perdu, il s'estima heureux de rencontrer des auxiliaires dans les personnes de l'abbé et du médecin qui, comme lui, avaient intérêt à obéir à Gismarck, à cet être extraordinairement doué, dont les trois hommes reconnaissaient enfin la souveraine puissance.

Pilou se disait, dans ses songeries d'homme d'affaires, qu'en admettant même que la succession Dilson restât toujours à l'état de rêve, il trouverait encore à utiliser ses associés pour la plus grande gloire des opérations dont il était seul directeur.

Depuis quelques années, il avait fait la connaissance de M. Fénières, le père d'Arthur, un brave homme enrichi dans la bâtisse, qu'il était en train de mettre sur la paille.

Le lendemain du procès de la Flamboyante, maître Pilou, installé devant son bureau, rédigeait sur timbre un acte dont il communiquait, à haute voix, les clauses à l'abbé Fricard, assis en face de lui.

Quant il eut terminé sa lecture, il passa le papier au prêtre qui le relut attentivement.

— Signera-t-il cela? fit l'abbé, en hochant la tête...

— Il signera... Karl Gismarck n'est pas un ladre... Du reste, l'acte ne l'engage à rien pour le moment... C'est, vous le voyez, un simple engagement à verser à vous, à Hochecorne et à moi, la bagatelle de cinq millions chacun, le jour où Georgètte Roussellier deviendra baronne Gismarck.,.

— Et comme il n'épousera la fille que lorsqu'elle sera assez riche pour distraire de son colossal héritage quinze petits millions...

— C'est évident!,..

— Lui avez-vous parlé de cette reconnaissance?

— Pas encore... Je l'attends aujourd'hui.

— Et s'il refuse?...

La porte du cabinet s'ouvrit doucement. Parut un petit clerc.

— Que voulez-vous, Léon?

— Monsieur, c'est le docteur Dilson qui désire vous parler...

— Diable!... Le docteur a-t-il causé avec le principal?

— Non, monsieur.

— C'est bien... Faites entrer... Mon cher abbé, ne vous éloignez pas trop; j'aurai probablement du nouveau à vous apprendre,..

Sur le seuil de la porte, l'abbé Fricard rencontra le docteur Dilson. Le prêtre s'inclina profondément. L'Américain eut un salut réservé, correct.

— Je suis bien heureux, monsieur, de vous savoir complètement rétabli, murmura le notaire, en serrant la main de Dilson...

Et lui indiquant un grand fauteuil de cuir :

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir...

— Merci...

Me Pilou se croisa les bras :

— Hein?... quand je vous le disais?... Un testament ne fait pas mourir... Vos volontés sont là, abritées comme bien d'autres, au fond de cette caisse de fer... L'honneur de notre profession exige...

— C'est précisément au sujet de ce testament que je viens vous trouver...

— Vous voulez peut-être ajouter un codicille?

— Non, monsieur... Je désire changer complètement la teneur de l'acte.

Le notaire eut un tressaillement qu'il réprima aussitôt :

— Votre héritière était Mlle Marie-Marguerite...

— Marie-Marguerite est indigne de mes bienfaits...

— Vous supposez alors que cette fille dont m'a parlé le docteur Hochecorne...

— Est ma fille?... J'en suis certain...

— Et vous désirez?

— Instituer comme ma légataire universelle ma sœur, Georgette Roussellier...

Le notaire se leva gravement :

— Les articles 1035 et 1036 de notre Code civil sont formels. Article 1035 : « Les testaments ne pourront être révoqués, en tout ou en partie, que par un testament postérieur, ou par un acte devant notaire, portant déclaration du changement de volonté. »

Article 1036 : « Les testaments postérieurs qui ne révoqueront pas d'une manière expresse les précédents... »

— Je connais la loi française, Me Pilou...

— Vous avez des témoins pour le nouvel acte?

— Oui...

— Ils sont ici?

— Ils attendent dans le cabinet du principal clerc.

Me Pilou donna l'ordre d'introduire les témoins du docteur Dilson.

Eau-de-Benjoin et Bernard se présentèrent.

L'acte fut dressé, en leur présence, et signé par eux, par le testateur et par le notaire.

Le domestique noir et son domestique Bernard s'étant retirés, Me Pilou eut un sourire.

— Monsieur Petrus Dilson, votre sœur Georgette attendra bien des années...

— Qui le sait ?

— Oh !

— On peut encore essayer de me tuer...

— Écoutez, monsieur le docteur, vous avez été d'une rare imprudence, en vous rendant seul dans la rue Ordener.

— Ne parlons plus de cela. Vous connaissez le baron Gismarck ?

L'officier ministériel balbutia :

— Oui... oui... Monsieur Gismarck est l'un de mes bons clients.

Et reprenant tout son aplomb :

— Votre demande si brusque m'a bouleversé. J'avais mal entendu. J'avais compris : Bismarck.

— Il y a, en effet, une grande similitude entre ces deux noms.

— Une seule lettre. Un G remplacé par un B ; et nous avons, devant nous, au lieu d'un excellent homme...

— Un grand homme.

— Un ennemi terrible. Je suis Français, monsieur !

— Arrivons au fait.

— Docteur, je vous écoute.

— Le baron Gismarck possède dans les environs de la Jonchère un château que je désirerais acquérir.

— Le château des Granges ?

— Précisément. L'immeuble est-il à vendre ?

— Je ne le pense pas. Je crois même que le baron tient beaucoup à cette nouvelle propriété qu'il possède depuis quelques mois seulement.

— Vous connaissiez les anciens propriétaires ?

— De nom ? Oui... La famille de Beaulieu.

— C'est tout ce que vous savez sur cette famille ?

— Tout...

— Voyons, continua l'Américain, si l'on offrait un très bon prix à votre client?

— Le baron Gismarck est fort riche... Je doute que...

— Combien vaut ce château ?

— Il a coûté six cent mille francs ; mais il doit valoir davantage.

— Vous direz à votre client que je lui en offre un million.

— Un million ?

— Oui.

— Vous êtes rond en affaires. Il est vrai, monsieur le docteur, que lors qu'on

possède votre fortune, et,ce qui est plus que la fortune, votre science admirable, on peut se passer toutes les fantaisies.

— Je tiens à avoir une réponse immédiate. Quand verrez-vous votre client?

— Aujourd'hui même.

— Veuillez alors m'envoyer un télégramme à Enghien... Voici mon adresse...

Petrus Dilson remit sa carte au notaire.

— Au revoir, monsieur.

— Monsieur le docteur, je vous salue...

Demeuré seul, maître Pilou se frotta les mains en disant :

— Bonne journée... Dilson tombe de lui-même dans le piège... Décidément il n'est pas fort, le Yankee de la rue des Blancs-Manteaux !...

L'Américain, qui était venu à pied chez maître Pilou, suivit, en sortant de l'étude, la rue Saint-Honoré, dans la direction des Tuileries.

Au coin de la rue Royale, venait en sens contraire un coupé de maître lancé au grand trot.

Brusquement, un homme qui se trouvait dans la voiture se rejeta en arrière, mais pas assez vite pour échapper au clair regard de Dilson.

— Tinders!... Tinders !... s'écria le docteur très ému de la rencontre... Est-ce que Putois aurait raison?

De son côté, Karl Gismarck pensait ;

— M'a-t-il reconnu?... Diable!... L'incident pourrait gâter mes affaires... Allons!... Allons!... Pas de faiblesse!...

L'Allemand fut obligé de calmer un peu les ébats joyeux de maître Pilou qui, perdant toute gravité, chantonnait :

— Il est là, le petit testament... Il est là?...

— Voyons, mon ami, soyez sérieux!...

Alors, modérant son allégresse, le notaire conta les nouvelles dispositions testamentaires de l'Américain.

La porte du cabinet s'entre-bâilla et, souriant, apparut l'abbé Fricard.

— Je vous dérange?

— Pas du tout...

L'abbé entra :

— Je disais cela pour vos clercs...

— Nous avons bien compris....

— Et alors?

— Georgette hérite! A nous les millions!...

— Pas possible?...

— C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire..

— Mais, tout n'est pas fini, intervint Gismarck.,. Il faut nous débarrasser de cet homme...

— Et faire de Georgette la baronne de Gismarck? demanda l'abbé.

— Oui.

Le notaire et le prêtre se regardèrent.

— Allons, Pilou, soupira l'abbé.

— C'est juste... Mon cher baron, Fricard, Hochecorne et moi sommes tombés d'accord pour vous demander...

— De signer un traité?

— Oui, baron.

— Je ne signe pas.

— Mais, baron, firent les deux hommes, vous n'y pensez plus?...

— Vous êtes trop pressés... Attendez... Attendez, il le faut!...

L'abbé Fricard eut une moue.

— C'est que j'ai besoin d'argent...

— Pour vos maîtresses, interrogea Gismarck.

— Sans doute...

— Eh bien, venez chez moi, demain... Je vous remettrai un chèque...

— Merci, baron.

— La petite Suzanne Verlaine est en bonne santé?

— Parfaitement.

— Enceinte?

— J'en ai peur...

— Et Jeanne Raveaud, la Flamboyante?

— J'ai sollicité une nouvelle autorisation... La petite est d'un raide...

— Elle n'aime pas les curés?

— C'est bien cela...

— Et vous en êtes toujours aussi toqué?

— Toujours!

— Mes compliments!

— Ah! à propos! s'écria le notaire, en s'adressant au baron, l'Américain m'a chargé de vous faire part de son désir de devenir acquéreur du château des Granges?...

— Répondez à cet imbécile-là que les Granges ne sont pas à vendre...

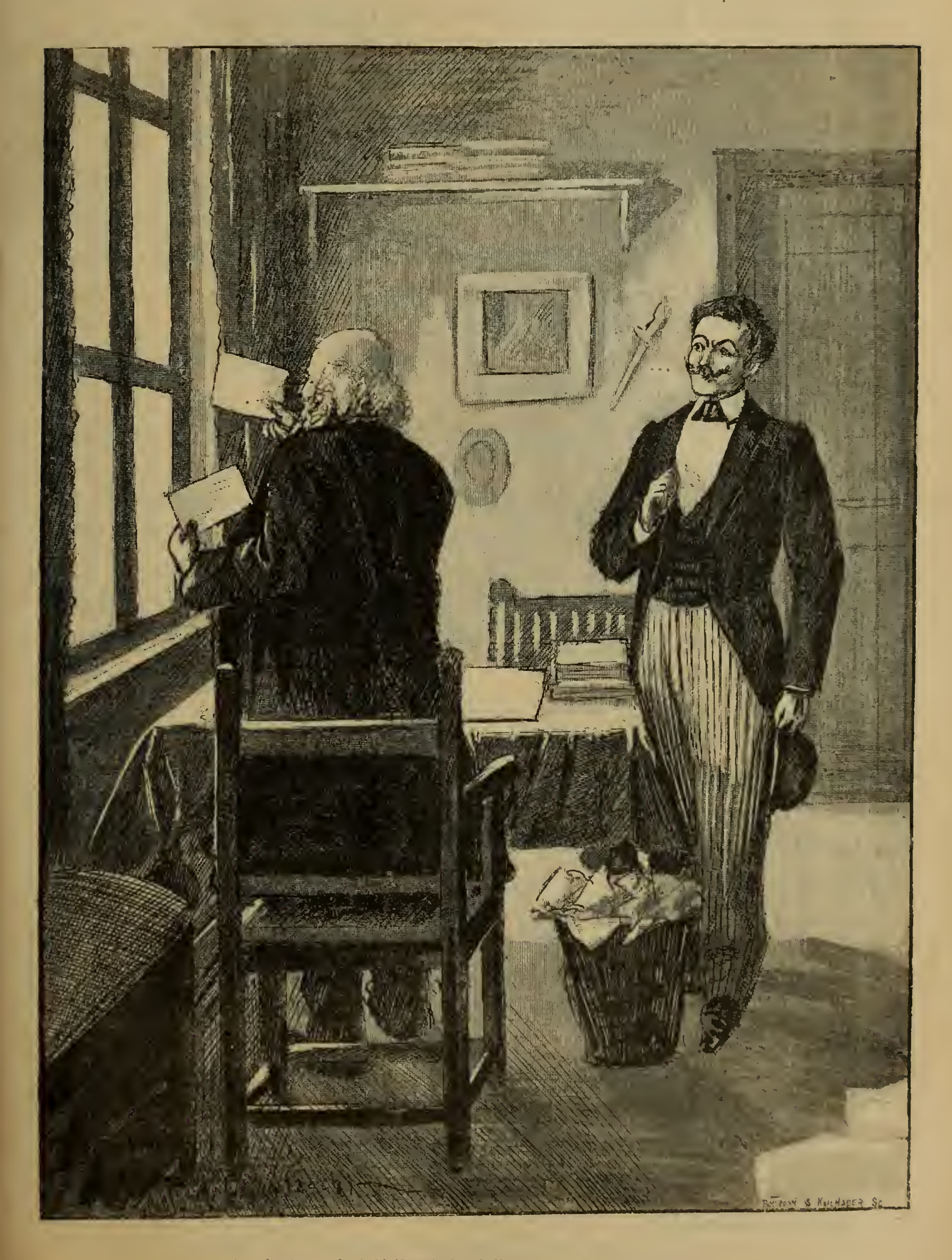
— Monsieur le Yankee offre un million...

— Un million? Je m'en fiche !...

— Il irait peut-être encore plus loin..,

L'Allemand ne répondit pas.

— Alors, vous y tenez énormément à ce château?... Vendez-le donc!... Les Prussiens y ont passé et il doit avoir besoin de réparations... On conte même que, pendant la guerre, les Allemands ont fait dans les sous-sols un dépôt de munitions... Si le château n'a pas sauté, il a eu de la veine!..,



Pendant que le juif élevait les billets à la clarté du jour...

Tout à coup, un éclair passa dans les yeux de l'Allemand :

— Elle est bien bonne!... bien bonne!...

— Plaît-il?

— Dites à Dilson que le château est à vendre...

— Comprends pas... Vous refusiez, il y a un instant,...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre... J'accepte le prix d'un million, que l'Américain a fixé lui-même... Je ne mets qu'une seule condition à la vente, c'est que l'acquéreur ne prendra possession du château que dans dix jours... Aujourd'hui, c'est le 5 mai... Les Granges seront à Dilson le 15...

— Pourquoi ce délai? fit le notaire.

— Oui, pourquoi?... continua l'abbé, en train de se mirer dans la petite glace de son portefeuille.

— Parce que je désire livrer l'immeuble en bon état et que le château a besoin de quelques réparations.

Le baron prononça ces paroles, pourtant bien simples, d'un ton si plein de sarcasme que Fricard et Me Pilou ne purent réprimer un mouvement de terreur.

Karl Gismarck ricana :

— On voit bien que vous n'êtes pas faits pour les grandes choses... Vous appartenez à cette race latine qui va mourir bientôt, si elle n'est conquise... Enfin !... je suis là!... Pilou!.

— Mon cher baron?

— Le 15 mai, la Bergamote donne une grande fête, sous prétexte de crémaillère, dans sa nouvelle villa de Chatou, je compte sur vous... Je préviendrai Hochecorne... Qand à l'abbé, je ne l'invite pas, car il lui serait probablement désagréable de se retrouver avec Georgette, qu'il a connue, dans d'autres conditions, chez les Verlaine.

— Oh! mon Dieu, fit l'abbé.

— Si le cœur vous en dit... Venez en civil.

— Je verrai... Il y aura des femmes?

— Le dessus du panier parisien... Toute l'horizontalité... tout l'agenouillement.

— Euh!

— L'eau vous en vient à la bouche?... Luxurieux, va !

L'abbé se pinça les lèvres; et, parlant comme dans un sermon, solennellement :

— La femme est un thème éternel, comme le mouvement, comme la matière.

Puis, riant aux éclats:

— Il n'y a encore que cela de vrai, allez!... Je serai des vôtres!

Gismarck frappa sur l'épaule du notaire:

— Vous, vous préférez l'argent?

— Oui.

Le baron les toisa d'un regard :

— Celui-ci aime les femmes... celui-là est avare ; l'autre est joueur... Tous les trois des jouisseurs !

— Et vous, baron ? firent-ils tous deux.

— Moi, je n'ai pas de vice, messieurs... C'est pourquoi je commande !

On frappait à la porte.

Maître Pilou se leva, et comme Léon, le petit clerc, restait immobile :

— Que voulez-vous encore ?... J'ai donné des ordres pour que l'on me laissât tranquille.

— Monsieur, c'est un garçon de Banque... Il vient toucher des traites... Le principal m'a envoyé.

— Des traites ?... Quelles traites ?... Je n'ai rien à payer aujourd'hui 5 mai... Faites entrer le garçon de recettes... Pardon, messieurs.

L'employé de la Banque se présenta.

— Vous avez à recevoir quelque chose, ici ? demanda le notaire.

— Oui, monsieur... Quarante mille francs.

— Quarante mille francs !... s'écria Me Pilou, en arrachant des mains du garçon de recettes les billets que celui-ci lui tendait... Quarante mille francs !... Allons, voyons !...

Il devint très pâle :

— Monsieur, ce sont des faux... Je ne paye pas ça.

— Bien, monsieur.

Gismarck s'était avancé :

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

— Il y a... Il y a que le jeune Fénières, auquel j'ai refusé de l'argent, a imité ma signature... Oh ! le gredin !... Je l'enverrai au bagne !

— Le petit Arthur Fénières, le fils de l'entrepreneur ?... interrogea Karl Gismarck, avec bienveillance.

— Lui-même !... Un misérable !...

Le baron examinait les valeurs.

— En effet, dit-il, votre signature est parfaitement imitée... Arthur Fénières a endossé les billets et il les a passés à l'ordre de Meyer-Worms, de la rue de Seine.

L'employé de la banque allait se retirer, Gismarck ordonna :

— Restez !

Et s'adressant au notaire :

— Payez !

— Jamais de la vie !

— Payez !... Je le veux !

L'abbé regardait cette scène, impassible, dominé par l'attitude du maître.

Pendant que le notaire comptait quarante mille francs sur son bureau, le baron tira de son portefeuille un billet de cent francs :

— Voici pour vous, dit-il au garçon de recettes.

L'employé refusa d'un geste.

— Je vous dis de prendre... Soyez discret !

Le garçon empocha l'argent.

Dès que l'homme se fut retiré, Karl Gismarck reprit son sourire railleur :

— Maître Pilou, il faut avoir plus de confiance en moi... Vous recouvrerez, cette somme sur le premier argent versé par l'Américain.

— Ah ! baron !

— Vous respirez ?

— J'avoue que, sur le moment...

— La pilule était amère?... continua l'abbé.

— Je voudrais bien vous y voir...

— Maintenant, cher maître, conclut Gismarck, faites écrire à Fénières que ses billets ont été reconnus faux; mais que, par considération pour sa famille, on lui donne jusqu'au 15 mai, pour les retirer... Passé ce délai, Fénières sera déféré à la justice... Au revoir, messieurs !

Et tandis que Gismarck remontait dans sa voiture, il murmurait, les dents serrées :

— Fénières?... Encore un pantin qui marchera à son heure !

XXIV

A DILSON, GISMARCK ET DEMI

Les formalités pour la vente du château des Granges ne furent pas longues.

Moyennant la somme de un million que le nabab américain versa comptant entre les mains de maître Pilou, il devint propriétaire du domaine dont, — aux termes du contrat, — il ne devait prendre possession que le 15 mai 1883.

Si Dilson avait son but, en achetant le château, l'Allemand, lui aussi, avait ses raisons pour le vendre. Le baron comptait jouer des bombes prussiennes déposées en 1870 dans les sous-sols des Granges, si les bombes s'y trouvaient encore ; et, dans le cas contraire, il était homme à les remplacer.

Karl Gismarck, ayant prétexté un voyage, ne parut pas en personne, lors de

la rédaction de l'acte de vente. Ce fut un mandataire spécial, un homme à Pilou qui intervint, muni de la procuration de l'étranger. Tout se passa le plus régulièrement du monde dans la plus régulière des études de Paris.

Dès que les signatures eurent été échangées, Petrus Dilson se rendit au couvent de Sainte-Marthe, où il espérait trouver sœur Angélique. La religieuse, qui ne connaissait ni trêve, ni repos, veillait un malade dans un quartier pauvre. L'Américain laissa un mot à l'adresse de Blanche, la priant de se rendre, le lendemain, à Enghien. Il avait, disait-il, une communication urgente à lui faire.

De retour au couvent, sœur Angélique prit connaissance du billet et, tout aussitôt, le feu de la maternité se ralluma en elle.

Le soir même, elle sonnait à la grille de la villa d'Enghien.

Eau-de-Benjoin, très heureux de recevoir la femme qui avait soigné son maître avec un grand dévouement, introduisit la visiteuse auprès de Dilson.

— Pierre, vous m'avez écrit... Il s'agit de notre fille... Je n'ai pas voulu attendre...

— Chère âme !...

Et comme Petrus s'était avancé, lui baisant les mains, elle se recula doucement :

— Dites ?... Je la reverrai ?...

— Oui... Si Marie-Marguerite est vivante, nous la retrouverons !...

Bien que la parole de Dilson ne fît entendre qu'une espérance, la religieuse eut un « ah ! », l'une de ces détentes qui raniment une créature humaine, l'un de ces cris joyeux de la maman qui, penchée sur le berceau de son petit être, voit remuer des lèvres roses qu'elle croyait à jamais fermées.

— Dieu ne pouvait être toujours impitoyable !...

Et craignant d'en avoir trop dit dans son élan d'amour, elle se signa pour racheter ce blasphème, — ce blasphème, les effluves maternelles qui grondaient dans son cœur !

Ses joues s'étaient empourprées ; son cœur battait ; et il semblait vraiment qu'un flot de vie montait dans ce corps de femme éternellement en deuil.

On eût dit que quelque magicien invisible et bienveillant promenait sa baguette tout autour de ces vêtements noirs faits de drap mortuaire, sur cette blanche cornette, sur ce front pâli, sur cette bouche décolorée, jusque dans cette poitrine froide du froid des cloîtres; et qu'à ce contact, l'esprit de Blanche de Beaulieu passait rapide, tel qu'un éclair bleu, pour réveiller cette académie vivante condamnée au silence de la mort.

Elle était jolie de cette beauté que donne aux femmes malades, depuis longtemps privées de lumière et de caresses, la vivifiante rosée d'amour.

Fleur fanée, dès le printemps, morte aux espérances, déchirée et meurtrie, elle revivait enfin dans toute l'impétuosité des sourdes douleurs, des sanglots

étouffés, des prières vaines, sous l'ouragan d'harmonie déchaînant les fiévreuses paroles du passé, remuant les tendres souvenirs de la jeunesse, charriant de la lumière, au milieu des ténèbres.

C'était le réveil de l'esprit et des sens.

Dilson la regardait, envahi par une émotion telle que lui, l'homme de science, le géant du laboratoire, il avait besoin de toutes ses forces, de tout son courage, de tout son respect pour ne pas la saisir, pour ne pas la reprendre.

Alors quand, à l'exaltation subite de Blanche eut fait place le calme désolant de la religieuse, il sentit comme une colère contre la religion catholique implacable dans ses arrêts.

Il se révolta, en songeant à ces vœux inhumains qui font que des hommes et des femmes sacrifiés traînent sur les dalles leurs corps prêts au tombeau, consolateurs parfois des souffrances d'autrui, mais, toujours insouciants des anathèmes et des désespérances de ceux qui les ont aimés, indifférents aux luttes, aux angoisses, aux défaillances de la bataille humaine.

Il dit que ce n'était point là la vraie bravoure...

Sœur Angélique l'interrompit :

— Ne nous jugez pas...

Puis, pleine de douceur :

— Je vous écoute, mon frère.

L'Américain se mit à conter qu'il était sur la trace d'une infâme machination ourdie contre sa personne ou plutôt contre ses millions. Ce qui l'inquiétait surtout, c'est que probablement ses ennemis mystérieux allaient chercher à connaître avant lui la demeure de sa fille et à le séparer pour toujours de Marie-Marguerite.

— Sœur Angélique, il n'y a pas de temps à perdre... Une seule personne au monde peut nous faire retrouver notre enfant...

— Et cette personne?...

— C'est Mme de Beaulieu, votre mère...

— Vous savez bien que ma mère a perdu tout souvenir du passé, qu'elle ne peut rien dire...

— J'ai confiance, moi.

— Les médecins aliénistes affirment que la folie de ma mère est incurable...

— Les médecins se trompent... La folie ne peut être déclarée incurable qu'autant qu'elle provient de l'hérédité, qu'elle est congénitale... Et encore!... Mais nous sommes en présence d'une folie accidentelle... Il n'y a jamais eu de fous dans la famille des Beaulieu, n'est-ce pas?

— Non... Jamais...

— Eh bien, en admettant que je ne puisse guérir votre mère, je suis certain de lui rendre, au moment opportun, une lueur de raison...

— Et de la faire parler?

— De la faire parler et de la faire agir!

— Expliquez-vous... Je vous en prie.

— Voici : J'ai acheté le château des Granges, et, grâce à ma qualité de médecin, j'ai obtenu de M. Bordes, directeur au Ministère de l'intérieur, l'autorisation d'aller prendre à la maison de Clermont Mme de Beaulieu et de l'installer au château, comme autrefois, pour tenter une expérience. Je conduirai madame votre mère dans sa chambre même, au milieu de tous les objets dont elle était entourée. Je vais m'occuper de retrouver les anciens serviteurs; en un mot je ferai revivre le passé, mais, doucement, après avoir déjà préparé la malade, par des visions successives et graduellement marquées, au renouveau de la réalité afin d'éviter la commotion terrible qui aurait une suite funeste, ainsi qu'il advint à l'une des héroïnes de Balzac... Ceux dont l'esprit sommeille depuis de longues années, ne doivent pas, — sous peine de mort, — rompre brusquement le charme... La route des chimères se recommencera pas à pas... Je détruirai la léthargie, en enlevant, un à un, les voiles qui ont obscurci le cerveau de la malade... Je vais réfléchir pour faciliter les scènes du passé... Je serai prudent; je ne veux pas tuer votre mère... Croyez en moi!...

— Je prierai Dieu!...

— Vous m'avez dit qu'une de vos anciennes servantes était encore au château des Granges?

— Oui... Annette Voisin, notre domestique la plus fidèle, la plus dévouée... C'est elle qui m'a élevée...

— La brave femme ne m'a pas reconnu, lors de la visite que j'ai faite récemment aux Granges... Et vos autres serviteurs?

— Ferdinand, le cocher, est employé à la Compagnie des tramways... J'ignore l'adresse des autres...

— Annette et Ferdinand nous suivront... Mais, ce n'est pas tout... Blanche... pardon... ma sœur, il faudra, je vous prie, vous rendre au milieu de nous...

— Je vous obéirai.

— A quelle heure s'est passée la scène où votre mère, furieuse, folle déjà, vous a si durement reproché... mon crime?

— A onze heures du matin...

— Au château?

— Oui, dans la salle à manger... Ma mère a crié : Ta fille est perdue!... Tu ne la reverras jamais!...

— Annette était là?

— Annette et Fernand sont accourus...

— C'est là que je conduirai votre mère, dès que sa mémoire sera réveillée

par quelques scènes... Il sera nécessaire de vous procurer des vêtements à peu près semblables à ceux que vous portiez ce même jour...

— C'est Dieu qui vous envoie, mon frère... J'obéirai... Quel jour avez-vous choisi?

— J'entre en possession du château le 15 mai... J'irai chercher Mme de Beaulieu à Clermont, dans la journée du 14 et, dès le lendemain, nous revivrons le passé... Ma sœur, arrivez de grand matin...

— Que la volonté du ciel soit faite!...

Pendant que Petrus Dilson priait sœur Angélique d'entendre ses dernières instructions, Karl Gismarck pénétrait chez le docteur Hochecorne, en train de travailler dans son laboratoire.

A la vue du baron qui, ne trouvant pas de domestique sur son passage, était entré sans frapper, le médecin cacha dans sa poche une petite fiole qu'il tenait à la main.

Le mouvement ne pouvait échapper à l'œil investigateur de l'Allemand :

— Bonjour, Lapommeraye!

— Hein?...

— Ne vous fâchez pas, mon ami ; Lapommeraye était un grand médecin, comme Moreau un grand herboriste... Que diable faites-vous donc?... Il règne ici une odeur de Borgia qui vous prend à la gorge...

— Vous êtes un homme terrible, baron... Je préparais une potion pour un malade...

— De la poitrine?

— Non...

— Vous ferez des jaloux parmi les pharmaciens de Paris.

Et, riant de son mauvais rire, Gismarck continua, en caressant sa barbiche :

— Quand on a affaire à un docteur tel que vous, Hochecorne, on ne souffre pas longtemps...

— Voyons, monsieur... mon cher baron..: Que prétendez-vous dire ?...

— Rien... Je constate que vous êtes un chimiste fort distingué, voilà tout... C'est le chimiste que je suis venu trouver aujourd'hui...

— De quoi s'agit-il ?

— Pouvez-vous me fabriquer quelques cartouches de dynamite?

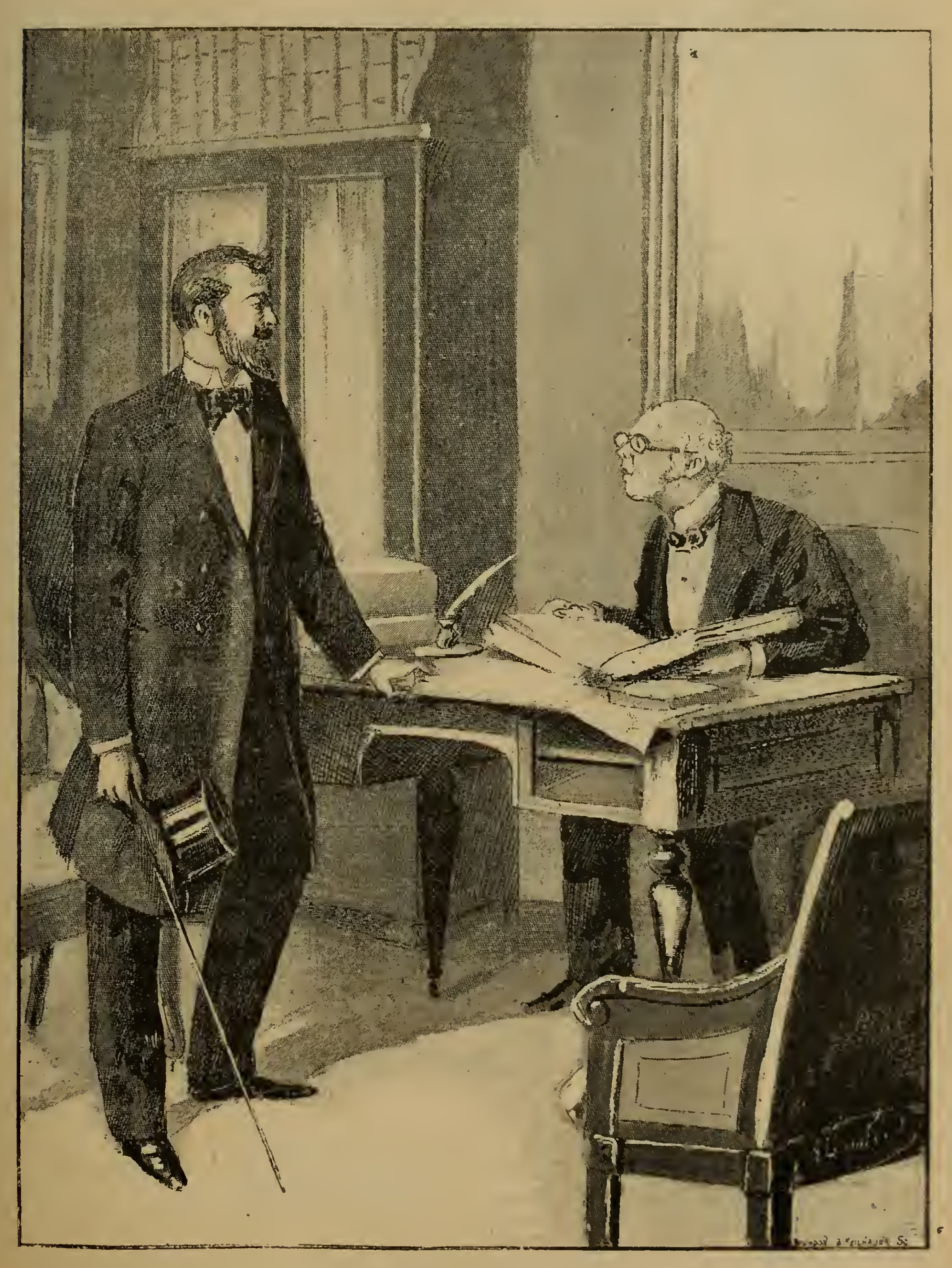
— Certainement... Mais vous n'ignorez pas que c'est là une manipulation des plus délicates ?

— Peuh! mon cher... La préparation est beaucoup moins dangereuse pour vous que ne le serait l'exhumation de dame Héloïse Duchâtel...

— Quand vous faut-il cela ? interrompit vivement Hochecorne.

— Pas avant le 14... De très fortes doses, vous m'entendez !...

— Et vous voulez faire sauter?...



Je suivrai à la lettre vos indications...

— Vous êtes bien curieux... Agissez comme s'il s'agissait de faire sauter Notre-Dame...

— C'est bien dangereux... Ne pourrait-on pas...

— Empoisonner au lieu de dynamiter?... Non... En vérité... vous avez une toquade pour la toxicologie... Il s'agit de notre bonheur à tous... Je compte sur vous... Du reste je vous verrai, avant le 14... Les affaires font oublier la politesse... Comment va Mme Hochecorne?

— Très bien... Merci...

— Une charmante femme, mon coquin! Elle vous fera décorer... A propos, et Jacques, je veux dire Jasmin, en êtes-vous content?

— Pas trop...

— Il faut le garder quand même!...

— Vous êtes d'un dur avec moi...

— Qui aime bien... Au revoir, ami!...

Dans l'antichambre, Karl Gismarck se croisa avec Jasmin, l'ancien Flambard:

— Tu as prévenu tes camarades?

— Oui, monsieur.

— Tu en réponds?...

— Comme de moi-même...

— C'est bien... Je t'attends à l'hôtel, demain, à midi? Tu seras exact?

— Oui, monsieur le baron...

XXV

PRÉPARATIFS D'UN VOYAGE POUR L'ÉTERNITÉ

Le baron Karl Gismarck en complet de coutil gris, canne à la main, cigare aux dents, se promenait tout seul, sous les ombrages séculaires du château des Granges.

Il prolongeait sa promenade jusqu'à la grille d'entrée, portant ses regards sur la route de Paris. Ne voyant rien venir, il continuait à marcher, en abattant, par manière de distraction, les fleurs des massifs qu'il rencontrait sur son passage.

Las d'attendre, il se dirigea vers un petit bâtiment situé dans le parc, mais tout au fond, à six cents mètres environ du château.

C'est là qu'habitait la vieille femme chargée de garder la propriété, cette même Annette Voisin qui avait reçu Dilson, lors de sa visite aux Granges.

Annette Voisin personnifiait le type de la domestique fidèle avec sa bonne figure ratatinée, pareille à une pomme cuite au four et ses petits yeux gris souvent mouillés de larmes par les souvenirs d'antan. Maintenant, elle était vieille, toute courbée; elle restait gardienne de la maison, ayant dans l'esprit cette inébranlable pensée que les anciens maîtres reviendraient un jour.

— Madame Voisin, dit Gismarck, avez-vous, comme je l'ai ordonné, fait nettoyer toutes les pièces du château?

— Oui, monsieur... Tout est prêt... Les nouveaux propriétaires trouveront la maison en état...

— C'est bien... Mais, dans les sous-sols, un mur menace ruine et j'attends des ouvriers pour le réparer.

— Les caves?... Oh! les caves!... Je n'y suis jamais descendue depuis que ces brigands de Prussiens les ont occupées... Il faut que les ouvriers prennent bien garde,.. S'il restait quelques bombes, nous serions perdus!...

Le baron eut un sourire :

— Soyez sans crainte, madame Voisin... Il n'y a aucun danger... Les Prussiens ont tout emporté!

— Oui... même les pendules des appartements... Quand arriveront mes nouveaux maîtres, monsieur le baron?

— Demain, probablement... Monsieur Dilson doit entrer en jouissance le 15...

— Monsieur restera-t-il, ici, pour le recevoir?

— Non... je pars ce soir, et je vous prie même de ne-pas dire à M. Dilson que je suis venu aujourd'hui aux Granges... Il pourrait se formaliser de ne pas me voir à son arrivée...

— Soyez tranquille, monsieur... Je saurai me taire... Ah! j'en ai vu des histoires et des histoires... Et voyez, quand je pense que cette pauvre Mme de Beaulieu...

Mais Gismarck n'écoutait plus la vieille domestique. Un coup de cloche tintant à la grille interrompit la conversation.

Tandis que Mme Voisin allait ouvrir la porte de fer, le baron regagnait le château, pour y attendre les visiteurs.

Trois ouvriers vêtus de bourgerons bleus, maculés de plâtre, traversaient le parc. L'un tenait sur sa tête une auge de maçon; les deux autres étaient chargés de pioches et de pelles à mortier.

L'homme qui portait l'auge précédait ses camarades de quelques pas. Dès qu'il fut en présence de Karl Gismarck debout, dans le couloir de la maison, il posa son fardeau, en disant :

— Nous sommes en retard d'une demi-heure... Excusez-nous... C'est le docteur Hochecorne qui nous a fait attendre...

— Il t'a remis une boîte?

— Oui, monsieur le baron...

Jacques tira de l'auge qu'il avait déposée avec précaution sur les carreaux de marbre du couloir, une boîte de métal mesurant trente centimètres de long sur dix de largeur.

— Allons-y gentiment, fit le Flambard... C'est fragile, m'a dit le docteur...

Puis il prit dans l'auge un rouleau de fil métallique .

— Ça doit être pour un télégraphe?...

— Probablement... Appelle tes camarades...

— Hé!... là-bas, les autres!...

Le Bachelier et Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin s'avancèrent.

Karl Gismarck laissa tomber sur eux les flammes de son regard et, satisfait de l'examen :

— Prenez vos outils!...

Il s'empara lui-même de la boîte; Jacques enroula le fil métallique autour de son bras droit.

Les trois hommes, précédés du baron, descendirent dans une chambre du rez-de-chaussée dont l'étranger referma la porte au verrou.

— Ecoutez-moi, dit Gismarck... La chose que vous avez à faire est très simple et point n'est besoin de connaître le métier de maçon pour l'exécuter... Le travail terminé, vous recevrez, chacun, dix mille francs... En attendant, voici des arrhes...

Le baron remit individuellement, aux faux ouvriers, un billet de cinq cents francs.

— Faut-il assommer un type d'un coup de poing? interrogea Brûlot, en montrant orgueilleusement son biceps de lutteur de foire?

— Devons-nous jouer du surin?... Ça me va!... fit à son tour le Bachelier qui, attendri, embrassait le billet bleu.

— Rien de tout cela!... Jacques a dû vous prévenir qu'il valait mieux être de mes amis que de mes ennemis?...

— Le Flambard a juré que vous étiez un bon payeur, gronda Brûlot, cela nous suffit!... On tâchera de rouler la rousse pour ne pas se faire nettoyer comme le Marin...

Le Bachelier, qui tenait constamment la main dans la poche de son pantalon où se trouvait le billet de banque, approuva d'un geste. Puis, il s'écria :

— Monsieur le baron est un brave... Nous irons carrément!...

— Très chouette, le Bachelier!... observa le Flambard.

— Donc, continua Gismarck, vous êtes bien décidés?...

— Parfaitement!... firent le Bachelier et Brûlot.

— Vous avez reçu cinq cents francs... Eh bien! vous aurez encore dix mille francs; mais, cette somme-là, vous ne la toucherez qu'en Allemagne, où vous resterez un an...

— Le Flambard ne nous avait pas conté le dernier chapitre... objecta Brûlot, avec humeur.

— Moi, ça me va, l'Allemagne.. répondit gaillardement le Bachelier.

Gismarck se tourna vers Brûlot.

— C'est à prendre ou à laisser.., Acceptez-vous, oui ou non?

— Vous payerez au moins le voyage?

— Votre voyage sera payé...

— Mais, vous dites tous deux... Et le Flambard, est-ce qu'il ne viendra pas avec nous?

— Non... Je le garde...

Le Bachelier se frotta les mains :

— Je vais avoir de l'os!... Mais, méfions-nous... Pas de sot orgueil!... Ματαιότης ματαιοτήτων, τα παντα ματαιότης

Et comme l'étranger le regardait avec étonnement, l'ancien premier prix des concours soupira, d'une voix éraillée :

— Hein?... Ça vous épate, monsieur le baron?... Que diriez-vous si je vous récitais le premier chant de l'*Énéide*, et Horace, et Cicéron, et Homère, et Sophocle et tout le bataclan du latin et du grec?.,. Comme disait M. Villemain, l'ancien ministre de la Publique, les lettres mènent à tout!...

Sur ces mots, le baron ouvrit la porte et s'engagea, suivi de Jacques, de Brûlot et du Bachelier, dans un escalier tournant qui conduisait aux caves du château.

— Il va nous rincer la tuile! observa joyeusement le Bachelier.

Mais Brûlot soulevant sa pioche :

— C'est pas pour trinquer qu'il nous mène sous terre...

Ils arrivèrent dans un petit caveau, faiblement éclairé par une lucarne grillée ouvrant sur les derrières de la maison,

— Jacques, fais un trou dans le sol, ordonna l'Allemand.

— Profond?

— Trente centimètres au plus... C'est pour enterrer la boîte.

— Un trésor!... fit Brûlot, dont les yeux s'allumèrent de rouges lueurs.

Le Bachelier regarda son camarade avec mépris :

— Faudra un rude vitrier pour réparer la casse!...

Karl Gismarck saisit la bobine de fil métallique et il en fixa l'un des bouts à la boîte qu'il présenta au Flambard.

— Enterre la boîte!... Il faut maintenant jeter la bobine par le soupirail ; nous la retrouverons tout à l'heure dans le jardin.

Le Bachelier et Brûlot montèrent sur des barriques vides et lancèrent le rouleau de fil au dehors.

Quand ils furent descendus, le baron reprit la parole :

— C'est tout pour aujourd'hui... Demain soir, vers les dix heures, vous entrerez, tous les trois, dans le parc, en escaladant le mur de clôture... Le Bachelier ira droit au soupirail : il prendra la bobine que nous allons cacher, en sortant d'ici; il déroulera le fil jusqu'au massif d'arbres verts que je désignerai... Cela fait, il adaptera à l'extrémité du fil une petite machine que je remettrai, demain, à Jacques, avec la manière de s'en servir.

— Oh! interrompit le Bachelier froissé, pour la manière de s'en servir, je la connais... J'ai manipulé naguère la pile de Volta... Je connais la bobine de Ruhmkorff, la pile de Bunsen... Et aussi la préparation de la dynamite... simple comme bonjour, la fabrication : sable, — glycérine, — acide azotique... Quatre éléments au bout... Un choc! et en avant la musique!

— A merveille, mon ami ! ... Vous voyez que M. Villemain avait raison : Les lettres et les sciences ont leur utilité... Jacques se tiendra caché derrière l'un des chênes qui avoisinent le perron. Dès qu'il sera certain que la personne à laquelle je veux faire une petite surprise se sera enfermée au château, il viendra prévenir le Bachelier ; et alors...

— Boum !... gronda le Bachelier, d'une voix de tonnerre. C'est tout bonnement admirable !...

— Quant à toi, l'hercule, continua le baron, en s'adressant à Brûlot, tu feras le guet ; et si tu rencontres quelqu'un...

— J'assomme !... J'étrangle...

— Donc, c'est bien entendu ?...

Jacques se grattait la tête :

— Je voudrais savoir une chose, patron ?

— Quoi ?

— Le nom du personnage que nous envoyons dinguer en l'air ?

— Tu es trop curieux, mon garçon...

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda le Bachelier au Flambard... As-tu peur qu'il ne saute pas?... Pour moi, je m'en bats l'œil... Cinq cents balles en poche et dix mille à revenir, voilà tout ce que je vois... Je pourrai enfin travailler à mon drame, tranquillement... Ah ! à propos, monsieur le baron, et l'argent, où le toucherons-nous ?

— Après-demain matin, à la gare du Nord, au premier train pour l'Allemagne, un homme à moi ira vous y trouver, prendra vos billets et vous remettra une traite sur un banquier de Berlin...

— Comment le reconnaîtrons-nous ?

— Il portera un bouquet de myosotis à sa boutonnière.....

— Parfait !... Est-ce que vous n'assisterez pas à la danse ?

— Je serai aux premières loges...

— Charmant ! charmant !... conclut le Bachelier.

Après avoir, en présence de ses complices, caché la bobine de fil métallique dans les herbes touffues, à côté du soupirail, Gismarck congédia les trois hommes.

Dès que les faux ouvriers se furent éloignés. le baron eut un grand rire silencieux.

Puis, reprenant sa marche à travers les allées du parc, brisant les fleurs à coups de canne, il murmura :

— Ah ! mes petits amis, partez pour Berlin ; vous reviendrez à Paris, quand nous rendrons à la France l'Alsace et la Lorraine !...

XXVI

UNE FÊTE A CHATOU

La propriété que la Bergamote devait à la générosité de son amant, le baron Karl Gismarck, était située sur les bords de la Seine, à Chatou.

Un grand jardin planté d'arbres verts avec des massifs de fleurs éclatantes, des pièces d'eau artistement disposées, des statues de marbre blanc au milieu des feuillages, s'étendait jusqu'au chemin qui longe le fleuve.

La villa était petite, d'une architecture de style composite fort élégant. Sa rouge briqueterie entremêlée de pierres de granit rappelait les constructions gracieuses de l'Exposition universelle de 1878, constructions dites à la turque, dont le souvenir est encore dans toutes les mémoires. La maison était surmontée d'un toit plat à l'italienne, du sommet duquel on dominait les campagnes environnantes.

Là-bas, les masses profondes des bois; ici, les frondaisons plus claires, brusquement trouées de maisons blanches; tout autour, les noires verdures où éclataient, dans des coups de soleil, comme des bouquets, de petits drapeaux tricolores, les témoins des fêtes populaires. Puis, dans la tombée de l'amphithéâtre, les berges fleuries tout ensoleillées par les feux du printemps qui commençait.

Mais un seul point, au milieu des verdoyantes profondeurs, fixait ordinairement l'attention de Karl Gismarck : c'était le château des Granges, se détachant en noire silhouette dans l'immensité toute bleue, toute de verdure.

Ce soir-là, Georgette Roussellier, dite la Bergamote, avait convié ses amis à planter la crémaillère.

Faute d'espace dans la villa, on devait danser sous une tente dressée sur la pelouse et souper dans une charmille où les buffets et les tables étaient préparés.

Aux arbres pendaient, en guirlandes étincelantes, des milliers de lanternes aux verres de couleur; et, sur la Seine, au bout du jardin, deux barques pavoisées, illuminées à giorno, attendaient les amateurs de canotage nocturne.

Le dîner de seize couverts avait été présidé par la Bergamote, ayant en face d'elle le baron Gismarck très causeur, très en joie. Seul, un convive manquait à la réunion.

On s'attaquait aux corbeilles de fruits et l'on buvait ferme de ces bouteilles de vin du Rhin, — l'orgueil des caves du baron. C'était le moment du repas où tout le monde parle à la fois, où les hommes murmurent de chaudes paroles à l'oreille des femmes et où les pieds des amoureux donnent une signification directe aux bouts de phrases qui se perdent dans la clameur des voix et dans le cliquetis des verres.

La Bergamote, Mimi Pan-pan, Zoé-la-Flûte, La Chatte-Éplucheuse, La Pompier, Rose Rigodon, Le Poupard, toutes en toilette claire, chargées de bracelets, portant des coiffures extravagantes, étalaient, à la lueur des bougies, leurs épaules nues, leurs bras nus, leur gorge presque nue, toute l'opulence ou toute la pauvreté de leurs formes et de leurs contours.

Les hommes, le baron Gismarck, l'abbé Augustin Fricard (Edmond pour les dames), le banquier Gerbault, le chevalier Lorezzi, maître Pilou, le vicomte Avimeau des Orties, le docteur Hochecorne luttaient d'amabilité et d'esprit avec les femmes.

L'abbé Fricard, en veston bleu, la boutonnière fleurie d'une rose, la tonsure dissimulée par une perruque blonde, les yeux éclatants sous un lorgnon d'écaille, faisait la facile conquête de sa blonde voisine Rose Rigodon, tandis que le docteur Hochecorne disait des bêtises énormes à La Pompier qui avait donné à rire à la société, en mangeant des asperges, d'après une gravure récente de la *Vie parisienne*.

Tout à coup, la voix stridente de la Chatte-Eplucheuse s'éleva, dominant le vacarme :

— Bergamote ?

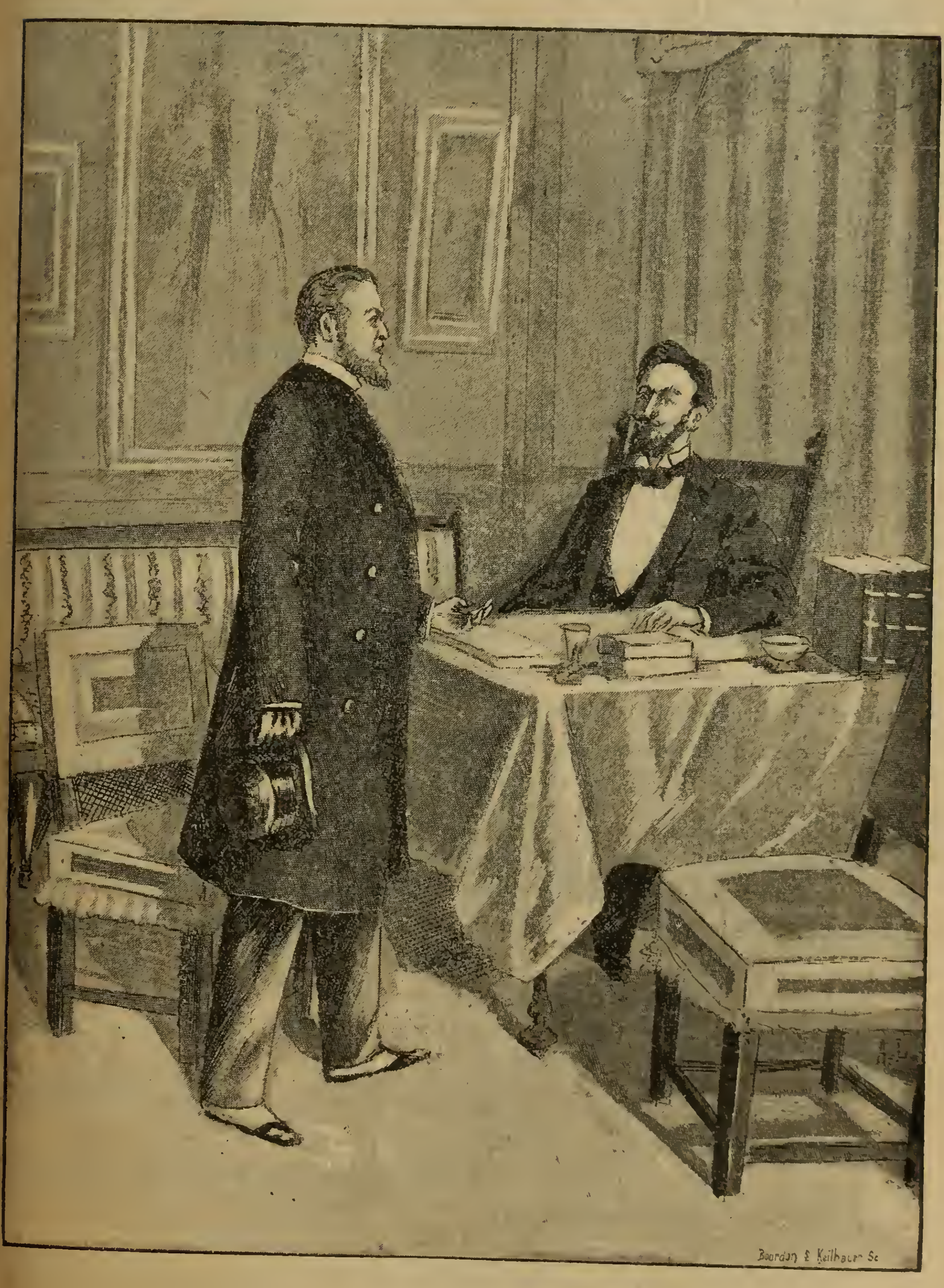
— Ma fille ?

— Est-ce que le petit Fénières ne viendra pas ?

— Tiens, l'Eplucheuse qui demande son Arthur ! s'écria Avimeau des Orties.

— Ça ne te regarde pas, animal ! riposta la Chatte.

— Vrai, là, tu ne blagues pas ? Tu as un béguin pour Tutur ? continua le vicomte, en roulant une cigarette.



Ne vous fâchez pas, mon ami, Lapommeraye était un grand médecin.

— Est-il curieux, cet idiot-là !

Une insulte vint aux lèvres de la Chatte. La Bergamote répondait à son amie.

— Je n'ai pas vu Fénières, depuis mon dernier bal, où il se fit nettoyer par Hochecorne.

— Ah ! oui ! intervint Mimi Pan-pan entre deux lampées de champagne, le moutard faisait une drôle de tête! Quarante mille francs sur un banco, c'est raide !

— Et vous a-t-il payé? demanda la Bergamote au gros Hochecorne qui caressait la poitrine débordante de La Pompier.

— Oui, à peu près.

— Epatant ! fit des Orties.

— Docteur, Fénières a dû voler quelque portefeuille, continua le banquier Gerbault... Son père n'a plus le sou.

La Chatte-Éplucheuse jeta autour de la table des regards furieux :

— Qu'est-ce que vous avez donc tous contre cet enfant?... Ah ! sapristi !... Que les hommes sont lâches ! Si j'étais à sa place...

— Que feriez-vous ! interrogea Fricard.

— Je giflerais ceux qui se moquent de moi... et sec !...

— Allons ! allons ! l'Éplucheuse !... ricana le vicomte Avimeau des Orties, ferme ta jolie bouche... Les établissements publics...

— Vous, foutez-moi la paix !... Je ne vous connais pas...

Karl Gismarck arrêta la dispute :

— Fénières a reçu une invitation... Consolez-vous, la Chatte, il viendra...

A ce moment Arthur Fénières apparut.

— Fénières !... Fénières !... cria-t-on de toutes parts.

Le jeune homme, élégamment vêtu d'un complet noisette, chaussé de bottines en cuir jaune longues et pointues, les moustaches naissantes relevées en croc, s'avança près de la maîtresse de la maison et lui baisa la main, sans trouble, sans émotion apparente.

Il distribua quelques saluts et s'adressant au notaire :

— Bonsoir, Pilou... toujours bien portant?... Allons, tant mieux !... tant mieux !

— Voici un gaillard qui ne manque pas de toupet, murmura le baron, entre ses dents... Je l'utiliserai...

Me Pilou, complètement ahuri, resta bouche close, tandis que Fénières s'asseyait à côté de la Chatte-Éplucheuse.

— Il n'a pas reçu la lettre de Meyer-Worms, fit Gismarck.

— Je suis sûr qu'il l'a reçue, répondit le notaire... Je l'ai moi-même portée chez lui...

Arthur Fénières regarda la Chatte et doucement, avec un étrange sourire :

— Laisse-moi t'embrasser, comme j'embrasse Antoinette, ma sœur...

Insouciant des lazzis des convives, il prit la fille entre ses bras et il lui donna, sur les joues, deux baisers retentissants, deux vrais baisers de frère.

La Chatte en pleurait.

Brusquement, le jeune homme avait changé d'attitude. Il se leva, le sourire aux lèvres, faisant signe qu'il voulait parler.

— Silence!... cria Le Poupard.

— Oui... Silence!... Silence!...

La Bergamote battit des mains :

— La parole est à Arthur Fénières!...

— Mesdames et messieurs, commença Arthur, vous avez devant vous un jeune homme perplexe, très perplexe, car il a un choix à faire entre quatre choses aussi agréables les unes que les autres...

— Bravo!... bravo!... soupira Mimi Pan-pan... On va rigoler!

— Mimi Pan-pan, ma fille, tu rigoleras tout à l'heure... Pour l'instant, ne me coupe pas le fil...

— Laissez parler l'orateur! dit le vicomte des Orties, en agitant une clochette d'argent placée auprès de lui.

Arthur Fénières, les deux mains appuyées sur la table, reprit la parole. Il était calme, un peu pâle, avec dans le regard une fixité inquiétante :

— Je disais donc, mesdames et messieurs, que j'étais perplexe...

Gerbault, haussa les épaules :

— Quel raseur!

— Gerbault, à l'amende!... vociféra le chevalier Lorezzi.

Mais sans s'inquiéter des interruptions, Arthur continuait son discours :

— J'ai à choisir entre quatre choses : — l'eau, — le fer, — le feu, — la corde... pour passer le plus allègrement possible de vie à trépas...

Un formidable éclat de rire accueillit la confidence.

Arthur triomphait.

— Il ne s'agit pas de rire; il faut voter... Aux voix!

— La corde!...

— Le fer!...

— L'eau!...

— Le feu!...

Tous les convives criaient à la fois, en tapant sur les verres. La Chatte-Eplucheuse se pendait au bras de Fénières :

— Tais-toi... Mais, tais-toi donc!...

Le jeune homme se dégagea de l'étreinte :

— Avimeau, passe-moi, je te prie, ta sonnette... On ne s'entend pas ici... on se croirait à la Chambre,..

Et la sonnette en main, Arthur carillonna jusqu'à ce que le silence se fût rétabli.

Puis, très grave :

— Que ceux qui sont d'avis que le fer est le meilleur instrument de destruction veuillent bien lever la main droite!...

Deux mains d'hommes seulement approuvèrent.

— Le fer n'a pas de succès... Passons à autre chose... Qui vote pour l'eau?...

Le chevalier Lorezzi fut seul votant.

— Poisson, va! gémit la Chatte, en toisant le chevalier.

— Le feu, alors?... Non?... Eh bien, la corde!...

Cette fois, tous les hommes, toutes les femmes, à l'exception de la Chatte et de Gismarck, levèrent les bras.

— Va, pour la corde!... conclut Fénières.

— Comprenez-vous cela? dit Pilou à son voisin Gismarck.

Le baron répondit froidement :

— Ce garçon est bizarre... Je ne le croyais pas si brave... Il faut l'empêcher de se tuer...

— Baste!... se tuer, lui?... Allons donc!...

Arthur tendait son verre :

— Aux sombres bords!... soupira-t-il.

Mais son toast se perdit dans le grondement des cuivres de l'orchestre.

— Que la fête commence!... ordonna la Bergamote .

Aussitôt, les invités offrirent le bras aux dames pour les conduire sur la pelouse éclatante de lumière.

Karl Gismarck, Me Pilou, l'abbé Fricard et le docteur Hochecorne se promenaient, en fumant leurs cigares.

— Edmond!... Edmond!... criait La Pompier.

— Oui, ma fille, dans un instant, répondait l'abbé un peu gris.

Le baron tenait sa montre dans la main.

— Le feu d'artifice ne commencera pas avant onze heures... Nous avons une heure devant nous...

Hochecorne eut un sourire.

Me Pilou frappait la terre avec sa canne :

— Baron?...

— Mon ami...

— Est-ce aujourd'hui que vous annoncez officiellement votre mariage avec Georgette?...

— Probablement...

— Après le souper?

— Après le feu d'artifice...

— Toujours votre feu d'artifice!... C'est Ruggieri qui le tire?...

— Non... c'est un jeune...

Les quatre amis rentrèrent sous la tente et Gismarck, en passant près de la Chatte-Éplucheuse, lui demanda :

— Eh bien, madame, et Fénières?

— Il avait trop chaud... Il se promène dans le parc...

— Il y a longtemps qu'il vous a quittée?

— Dix minutes...

— Vous avez de l'amitié pour ce garçon-là?

— Beaucoup...

— Alors, un conseil... Surveillez-le...

Quelques minutes plus tard, tandis qu'une valse d'Olivier Métra entraînait les danseurs, la Chatte-Éplucheuse apparut, toute pâle, toute défaite.

Et de ses mains tremblantes, désignant le jardin :

— Là!... Là!... Fénières... mort!...

On se précipita sur les pas de la Chatte.

A la branche d'un gros arbre, au bout d'une corde tenant un hamac, le corps de Fénières se balançait.

Avimeau des Orties s'avança et, s'aidant d'une échelle que les domestiques avaient apportée, il monta sur l'arbre et coupa la corde.

Le baron et le docteur Hochecorne reçurent le corps de Fénières entre leurs bras.

Le médecin se pencha sur la poitrine d'Arthur.

— Il vit!...

La Chatte-Éplucheuse pleurait toutes ses larmes, mais le jeune homme reprenait connaissance.

La Bergamote le fit transporter sur un lit de la maison; la Chatte resta à le veiller.

Le bal commençait.

— Ce n'est pas grave, n'est-ce pas? demanda le baron à Hochecorne.

— Fénières sera complètement rétabli avant huit jours, répondit le médecin.

— Il pourra donc aller au bagne! intervint le notaire.

— Quel homme féroce que ce Pilou, murmura l'abbé Fricard, en se disposant à prendre place au quadrille.

Karl Gismarck haussa les épaules :

— Mon cher maître, vous êtes trop sévère pour les jeunes gens... Il n'entre pas dans mes intentions de déshonorer Arthur, mais de l'employer à l'occasion...

Sur ces mots, le baron invita ses trois associés à le suivre :

— Montons sur la terrasse... Nous serons mieux pour voir le feu d'artifice... Je vais donner des ordres pour que l'on nous apporte des glaces et des cigares...

XVIII

LA FOLLE

Le 15 mai 1883, — à neuf heures du matin, — une calèche fermée passait, rapide, sur la route de Paris et s'arrêtait à environ six cents mètres du château des Granges, devant le pavillon habité par Annette Voisin, la gardienne du domaine.

Le nègre Eau-de-Benjoin et son domestique Bernard sautèrent du siège de derrière.

Eau-de-Benjoin allait frapper à la porte, lorsque la vieille femme apparut.

D'un geste, le docteur Dilson éloigna les domestiques et, s'adressant à la dame qui demeurait, immobile, dans la voiture :

— Madame la marquise... veuillez vous appuyer sur mon bras...

La douairière Anne de Beaulieu descendit, péniblement, et, jetant des regards attristés autour d'elle, d'une voix rauque :

— C'est grand, ici !...

Annette Voisin se précipita au-devant de son ancienne maîtresse :

— Madame la marquise !...

Et saisie par les souvenirs, ayant dans son cœur les sentiments d'amitié et de reconnaissance si souvent remués, si souvent éteints par les froides tristesses du présent, la servante, tout en pleurs, joignit les mains et se mit à genoux, comme à l'apparition de la vierge de pierre qu'au temps des processions, les bourgeois de chez elle portaient à travers le village.

Mais la marquise, relevant ses blanches papillotes, avec des éclats de fierté encore sous sa mantille noire, repoussa la femme agenouillée :

— Arrière, madame ! Je ne vous connais pas !... Vous voyez bien que je suis morte et que tout autour de moi est silence et repos !... Arrière, ne troublez pas la morte !...

— C'est moi, madame... Annette !... Vous savez bien, Annette ?...

— Je ne vous connais pas, la femme !...

— Vous êtes ici chez vous, madame la marquise. Au château des Granges...

La vieille dame prit son front entre ses mains, et, le visage tourné contre terre :

— Le château des Granges!... Je l'ai connu autrefois, lorsque j'étais vivante, il y a des siècles de cela, des siècles, des siècles!...

Et, relevant la tête toute droite devant le château :

— Notre maison ressemblait à celle-ci; mais elle était plus grande, plus belle, plus fière!...

Petrus Dilson se pencha à l'oreille d'Annette :

— Je vous confie votre maîtresse... Ayez soin d'elle... Je vais au château... A onze heures, je reviendrai prendre madame, en compagnie d'une autre personne qui vous fut chère... Mes domestiques veillent : aucun danger n'est à craindre...

Le docteur entrait dans le grand couloir du château. Il traversa les chambres du rez-de-chaussée, et, guidé par ses souvenirs, il monta jusqu'à l'appartement d'Horace.

Le château, récemment vendu par les hommes d'affaires du couvent de Sainte-Marthe, était la propriété de sœur Angélique.

Ce domaine, Blanche de Beaulieu le tenait de la succession de son père ; et c'est avec une profonde tristesse qu'elle dut s'incliner devant les volontés exprimées par la supérieure de son ordre qui exigeait la vente.

La chambre du comte Horace de Beaulieu était restée à peu près telle que lorsque le maître l'occupait.

Aux murailles tendues de tapisseries, des fusils, des pistolets, une trompe de chasse, des fouets, des éperons, des épées de combat, des masques, et, comme pour crier plus fort le passé, çà et là, des vêtements du mort.

Dilson marcha à travers l'appartement, envahi par une tristesse si grande que, de temps à autre, au souvenir du duel terrible, il chancelait, le front en sueur, les yeux démesurément ouverts.

Puis, avec cette croyance mystérieuse et douce qui fait qu'en tremblant, on croit entendre, chez les morts aimés, la voix à jamais disparue, il prit place sur un fauteuil.

Et vraiment, dans ce silence, il lui sembla que les ombres qui gardaient son ami, sous les profondeurs du néant, se dissipaient; il reconnut la voix, il suivit le geste, il observa l'allure et le sourire d'Horace.

Charmé par la vision, il entra respectueusement dans la chambre de Blanche, dans cette chambre qu'il avait profanée, un soir.

Le lit de la jeune fille était enveloppé d'une mousseline blanche, relevée de rubans bleus. C'était bien le même prie-Dieu d'ébène aux incrustations d'ivoire. Aux murs, le même papier blanc aux boutons de rose, à peine fané par le temps. Autour de la cheminée, les mêmes franges toutes bleues étoilées d'argent; aux fenêtres, les mêmes rideaux de damas, festonnés d'une garniture artistique, le joli travail de la demoiselle.

Le savant restait là, grisé par la chanson des souvenirs. Toute sa jeunesse se levait devant lui : les laboratoires de New-York avec les alambics et les cornues, les machines électriques et leurs sonneries tintant l'aurore de la science nouvelle s'en allaient, chassés par l'homme.

Un coup sec frappé à la porte rompit le charme.

Eau-de-Benjoin entrait :

— Massa, ce sont les pésonnes que vous attendez...

— C'est bien... Le couvert est-il mis dans la salle à manger?

— Oui, massa.

— Quatre couverts?

— Quate couvé... Fédinand, l'ancien domestique, a tout aangé...

Petrus Dilson venait de s'asseoir dans la salle à manger.

Là encore, les souvenirs l'assaillirent.

A cette même table disposée pour le déjeuner du matin, il revoyait la douairière ayant à sa droite son fils Horace à sa gauche, Blanche toute jeune, toute rayonnante de grâce et de beauté. Lui, il se revoyait auprès de Blanche, enfiévré d'amour.

Et ces trois êtres, qu'étaient-ils devenus?

La marquise était folle.

Horace était mort à l'étranger.

Blanche s'ensevelissait, vivante, au fond d'un cloître.

Dominant son émotion, le docteur examina le couvert, disposa lui-même quelques pièces d'argenterie; et s'adressant à Ferdinand, debout, en habit, cravate blanche, la serviette passée sous le bras.

— Vous n'avez rien oublié, Ferdinand?

— Rien, monsieur le docteur, répondit le cocher des tramways.

L'Américain passa dans le salon attenant à la salle à manger et séparé de celle-ci par une très large porte à deux battants glissant l'un sur l'autre.

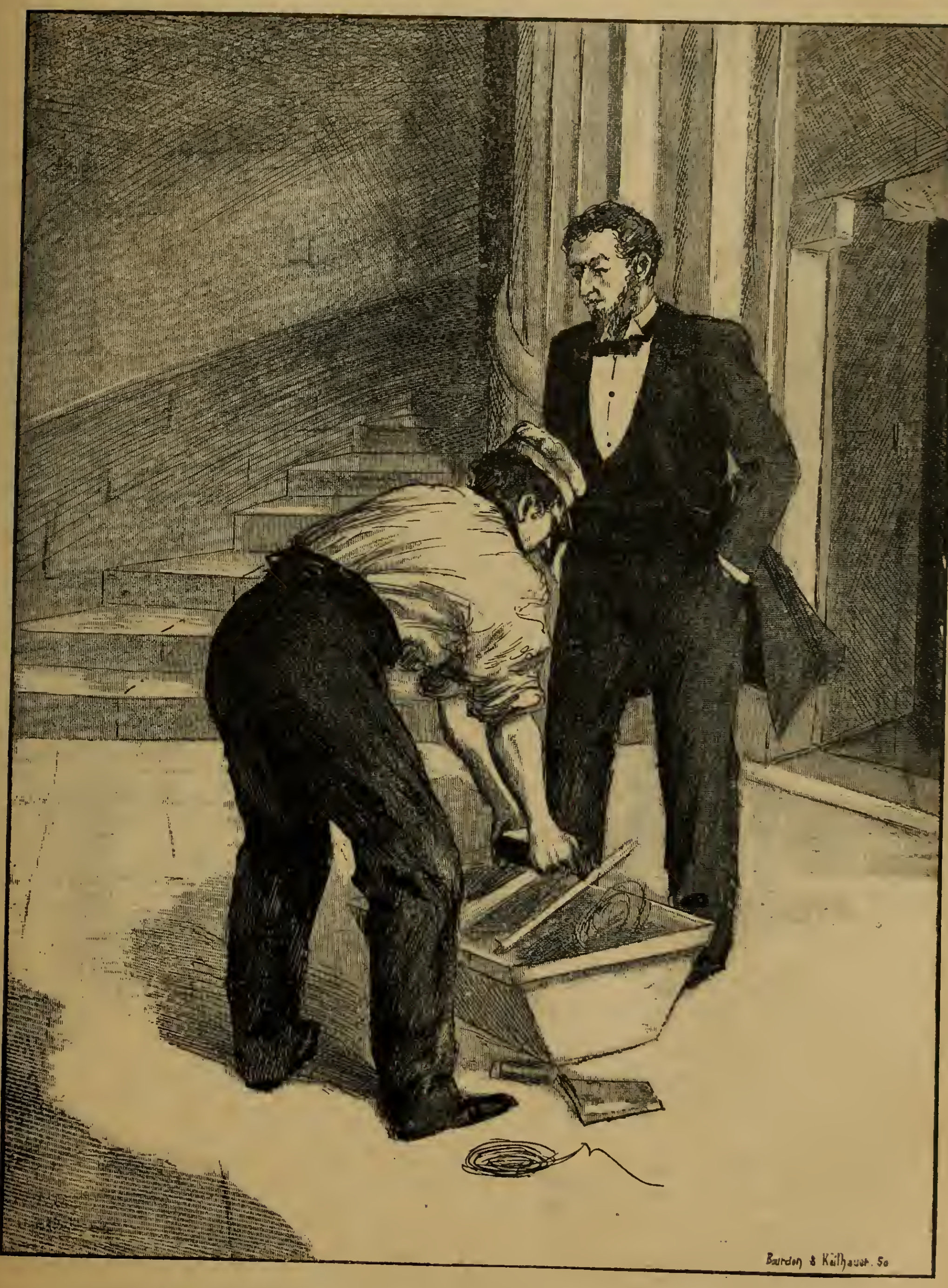
La porte était masquée par une grande tapisserie des Gobelins.

Dans le salon, quatre personnes attendaient le docteur, une dame âgée, une jeune fille et deux jeunes gens.

C'étaient des comédiens venus de Paris.

— Bonjour, mesdames, salut, messieurs, fit le docteur en leur serrant la main. Je vous suis profondément reconnaissant de l'aide que vous voulez bien me prêter dans l'une des circonstances les plus graves de mon existence. Je sais votre talent et votre intelligence. D'ordinaire, vous amusez le public ou vous le faites pleurer : c'est l'art seulement qui vous guide. Aujourd'hui, la mission est plus grave. C'est la science qui vous dira : Bravo et merci!... Vous vous souvenez bien de tout ce dont nous sommes convenus?

— Parfaitement, monsieur le docteur, répondit la vieille dame... Mes cama-



Jacques tire de l'auge qu'il avait déposée avec précaution, une boîte de métal.

rades et moi connaissons nos rôles et nous n'aurons pas besoin de souffleur. Nous avons répété hier soir, chez moi... Du reste, les scènes marchaient déjà bien, n'est-ce pas, à Enghien?... Nous sommes prêts...

— Et vos malles?... Vos habillements?...

— Nos costumes ont été déposés dans les chambres du château qui nous ont été réservées...

— Vous avez visité la salle à manger?

— Oui...

— Et vous connaissez les places à prendre autour de la table?

— Le vieux Ferdinand nous a renseignés...

— Alors, à tout à l'heure...

— Comptez sur nous!...

— A quelle heure devez-vous être de retour à Paris!

— A six heures seulement, répondit l'un des jeunes gens... Nous aurons tout le temps de nous rendre au théâtre...

Pendant qu'Eau-de-Benjoin conduisait les comédiens à leurs chambres respectives, le docteur Dilson se dirigea vers la grille du parc.

Une voiture venait de s'arrêter; une jeune femme en descendait.

— Blanche, du courage!... murmura le docteur.

Sœur Angélique entièrement couverte d'une pelisse noire, dont le capuchon était rabattu sur ses yeux, s'appuya sur le bras de Petrus.

Comme ils entraient dans le pavillon, la douairière se leva toute droite; elle étendit sa main maigre et ridée vers le docteur :

— Horace! dit-elle d'une voix lugubre, mon fils Horace! Enguerrand de Noirmoutiers, mon frère, s'est fait tuer en défendant son roy... Le colonel de Beaulieu, mon mari, est mort à la tête de son régiment à Sébastopol... Toi, tu t'es rendu indigne du nom vénéré que tu portes, en te faisant assassiner par un faquin!... Recule-toi! Allez! Allez!... votre ombre m'épouvante!

Petrus Dilson resta calme. Puis, laissant peser sur la folle son regard chargé d'éclairs :

— Il faut nous suivre, madame!

Annette Voisin avait reconnu Blanche; mais elle comprenait qu'il fallait garder le silence.

La douairière hésitait encore, lorsque le docteur répéta :

— Il faut nous suivre!... Je le veux!...

XXVIII

LA COMÉDIE DU PASSÉ

La douairière Anne de Beaulieu vient de s'asseoir dans le salon ; sœur Angélique prend place à ses côtés, tandis que le docteur Dilson reste debout, les yeux fixés sur la tapisserie.

Une voix s'élève de la salle à manger.

— Mon fils Horace est-il rentré de la chasse ?

— Oui, madame la marquise... Monsieur le comte est dans le parc avec Mlle Blanche et M. Pierre Roussellier.

— Ferdinand, c'est l'heure du déjeuner... Sonnez la cloche...

Une cloche tinte. Les vantaux des portes s'entr'ouvrent, comme tirés par des mains invisibles.

Alors, dans la salle à manger, apparaissent quatre personnages assis autour d'une table : une dame âgée, une toute jeune fille et deux jeunes gens.

La dame âgée porte une robe de soie noire. Sur sa tête, une pointe de dentelle de même couleur ; à son cou, pend un camée serti de vieil or. La jeune fille est vêtue d'une robe claire ; sa noire chevelure est ceinturée d'un ruban de velours bleu.

Les jeunes gens ont des fleurs à la boutonnière de leur redingote.

LA COMÉDIE DU PASSÉ COMMENCE

PERSONNAGES

La Douairière de Beaulieu.

Blanche, sa fille.

Horace, son fils.

Pierre Roussellier.

Ferdinand, domestique. — Annette Voisin.

SCÈNE PREMIÈRE

HORACE.

Maman, savez-vous que Pierre est en train de conquérir la célébrité ?

LA DOUAIRIÈRE, *avec indifférence.*

Vraiment?...

PIERRE.

Voyons, Horace, je t'en prie...

HORACE.

Oui... la célébrité!... Roussellier fera honneur à l'École Centrale... (*Se tournant vers Blanche.*) Pourquoi es-tu grave?

BLANCHE.

Moi?... Mais, je ne suis pas grave...

HORACE.

(*A part.*) Elle est fière, elle a raison. (*Haut.*) Chère sœur!...

LA DOUAIRIÈRE.

Alors, vous travaillez beaucoup, monsieur Roussellier?

PIERRE.

Oui, madame.

LA DOUAIRIÈRE.

Monsieur votre père est ingénieur aussi?

PIERRE.

Mon père est un simple ouvrier, madame.

LA DOUAIRIÈRE.

Ah!... Je croyais... (*Doucement, à Blanche.*) Qu'avez-vous, Blanche? Vous voilà toute pâle!

(*La fin de cette scène est muette. Ferdinand passe autour de la table, offrant les plats et les vins. Annette apparaît sur le seuil de la porte.*)

Petrus Dilson regarde fixement Mme de Beaulieu; aucun muscle n'a tressailli sur le visage de la folle.

Le docteur s'approche de Blanche :

— Les comédiens vont continuer... Du courage, amie, du courage!...

SCÈNE DEUXIÈME

(*Brusquement, la nuit s'est faite. — On est au dessert. — Ferdinand apporte des flambeaux. — Pierre et Horace fument un cigare sur la terrasse; seules les deux femmes sont à table.*)

LA DOUAIRIÈRE.

Blanche, vous ne pouvez épouser cet homme!...

BLANCHE.

Mère, je l'aime!...

LA DOUAIRIÈRE.

Je vous défends de penser à lui... Vous m'entendez!... Je vous le défends!...

BLANCHE.

Je l'aime... Il est trop tard!...

LA DOUAIRIÈRE.

Que dites-vous?...

BLANCHE, *s'agenouillant.*

Il est trop tard... Pardonne...

(*La douairière se lève et prenant entre ses mains le visage de sa fille, elle y lit le masque de la maternité prochaine.*)

LA DOUAIRIÈRE.

Enceinte !... Ah ! misérable enfant !...

BLANCHE.

Mère !... Mère !...

(*Entrent Horace et Pierre; Blanche reste agenouillée aux pieds de sa mère.*)

LA DOUAIRIÈRE, *désignant Pierre Roussellier.*

Mon fils, cet homme est l'amant de ta sœur !...

HORACE.

Oh !...

LA DOUAIRIÈRE, *froidement.*

J'attends ta justice... Je fais appel à ton courage. Que Dieu t'inspire et te protège !...

(*Les deux jeunes gens sortent dans le parc. On les voit, à la lueur des torches portées par Ferdinand. On entend un cliquetis d'épées.*)

BLANCHE, *se relevant.*

C'est horrible !... Madame, vous n'êtes pas une mère !...

Le docteur Dilson prend les mains de sœur Angélique :

— Ne pleurez pas ou tout est perdu... Le dénouement est proche... C'est la scène finale... Voyez... Votre mère se lève... Elle écoute le bruit des armes...

SCÈNE TROISIÈME

(*La salle à manger encore une fois plongée dans l'obscurité, revient à la lumière. La douairière est assise dans son grand fauteuil. Elle est seule. — Entre Ferdinand.*)

FERDINAND.

Madame la marquise...

LA DOUAIRIÈRE.

Qu'y a-t-il?...

FERDINAND.

C'est Mademoiselle...

LA DOUAIRIÈRE, *se levant, menaçante.*

Ma fille est ici, qu'on la chasse !...

(*Entrent Blanche et Annette.*)

BLANCHE.

Pardon !...

LA DOUAIRIÈRE.

Sortez!...

ANNETTE VOISIN et FERDINAND, *les mains jointes.*

Madame!... Madame!...

LA DOUAIRIÈRE, *à sa fille.*

Sortez!...

BLANCHE.

Mon enfant... Où est ma fille?

LA DOUAIRIÈRE, *avec un rire effrayant.*

Ta fille est morte, je l'ai tuée!...

A ce moment, la folle repousse sœur Angélique et le docteur Dilson et elle se précipite dans la salle à manger. Mme de Beaulieu s'assied dans le grand fauteuil, après avoir chassé le sosie d'un geste. Les deux comédiennes ont disparu. Blanche est aux pieds de sa mère.

— Maman, où est ma fille? Dis, où est-elle?...

— Elle est... Elle est...

Le docteur Dilson s'avance et s'adressant à la folle :

— Parlez, madame... Je le veux!

Mme de Beaulieu fait un effort de mémoire. Enfin, une parole sort comme un râle de sa poitrine oppressée :

— Ta fille est... elle est... chez Hortense de Bligny...

Blanche eut un cri.

— Marguerite!... C'est Marguerite!... la jeune fille que nous avons rencontrée à Enghien...

Et doucement :

— Oh! oui, Pierre, notre enfant est digne de nous!...

La douairière quitte son fauteuil. Elle se promène gravement dans la salle à manger en murmurant, les yeux rouges et la bouche contractée :

— La marquise Anne de Beaulieu est morte, morte, il y a des siècles... des siècles... des siècles!...

XXIX

LE FEU D'ARTIFICE DE VON GISMARCK

La douairière de Beaulieu avait été transportée dans le pavillon occupé par Annette Voisin. C'est en vain que sœur Angélique et le docteur Dilson essayèrent de faire encore jaillir quelques éclairs de l'esprit de la vieille dame. La nuit profonde s'étendait sur le cerveau de la marquise.

Dans la journée, la folle avait eu des accès de fureur si violents et si dangereux pour son entourage que le docteur reconnaissait la nécessité de la reconduire, dès le lendemain matin, à l'asile de Clermont.

Déjà, les comédiens avaient repris la route de Paris, très heureux et très fiers de la réussite de l'expérience. Quant à Ferdinand, le vieux serviteur de la famille de Beaulieu, il avait fait ses adieux au docteur et à Blanche. Puis, il était parti avec l'intention de passer la nuit chez un fermier voisin, une connaissance. Le conducteur de tramway se réjouissait, lui aussi, d'avoir pu être utile à ses maîtres d'autrefois. Ferdinand trouva maison close; il rebroussa chemin et rentra se coucher, sans bruit, dans son ancienne chambre du château.

Dix heures sonnaient.

Sœur Angélique se leva.

— Au revoir, frère, dit-elle à Dilson.

— Vous partez?

— Oui; mais je pars, le cœur plein d'espérance et de joie...

— Acceptez l'hospitalité dans cette maison qui est la vôtre.

— Mon frère, je ne m'appartiens plus... Le devoir m'appelle... Rentrons au château... Je veux dire un dernier adieu à cette maison de mon enfance...

Pendant que le docteur Dilson et Blanche de Beaulieu se trouvaient auprès de la douairière, trois hommes escaladaient la muraille du parc.

Parvenus à une route plantée de peupliers coupant les larges pelouses, ils s'arrêtèrent, ayant en face d'eux les écuries du château.

Le Bachelier marcha doucement sur les herbes et il arriva près du soupirail de la cave où se trouvait la bobine de fil métallique. Il revint sur ses pas, déroulant le fil.

— Où est la machine? demanda-t-il à Jacques.

— Voici.

— C'est bien... Je me charge du reste...

A quelques mètres de là, Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin, faisait le guet.

Jacques passa près de lui.

— Tu veilles ?

— Oui...

— Si quelqu'un passe ?

— J'assomme !... gronda Brûlot.

Et, vivement, levant les yeux au ciel :

— La lune !... Bigre !...

— As pas peur!...

Le Flambard se dirigea vers le perron du château et se cacha derrière une statue de marbre.

A ce moment, les rayons de la lune mirent en pleine lumière les visages de l'homme et de la femme qui s'avançaient.

Jacques étouffa un cri :

— Le docteur Dilson!... Mon frère!... Jamais !...

Sœur Angélique et Petrus Dilson venaient d'entrer au château.

Le Flambard, très pâle, réfléchissait. L'idée lui vint de frapper à la porte ; mais il comprit que cet appel inattendu donnerait l'éveil à ses complices.

C'était lui qui commandait.

Il fallait trouver un moyen de prévenir le docteur

Blanche et Petrus étaient assis dans le grand salon du château.

Eau-de-Benjoin alluma les candélabres et se tint debout auprès de son maître.

— Les chevaux sont attelés ?

— Oui, massa... Béna et le coché ont attelé...

— C'est bien... amenez la voiture devant le perron...

Sœur Angélique prit la parole :

— Je préfère me rendre à pied à la grille d'entrée. Vous m'accompagnerez, mon frère, jusqu'au pavillon... j'embrasserai encore une fois ma pauvre mère...

Dès que le serviteur noir fut parti, Blanche saisit la main de Petrus :

— Nous allons retrouver notre fille... Que décidez-vous ?

— Demain, je me rendrai chez M. de Bligny...

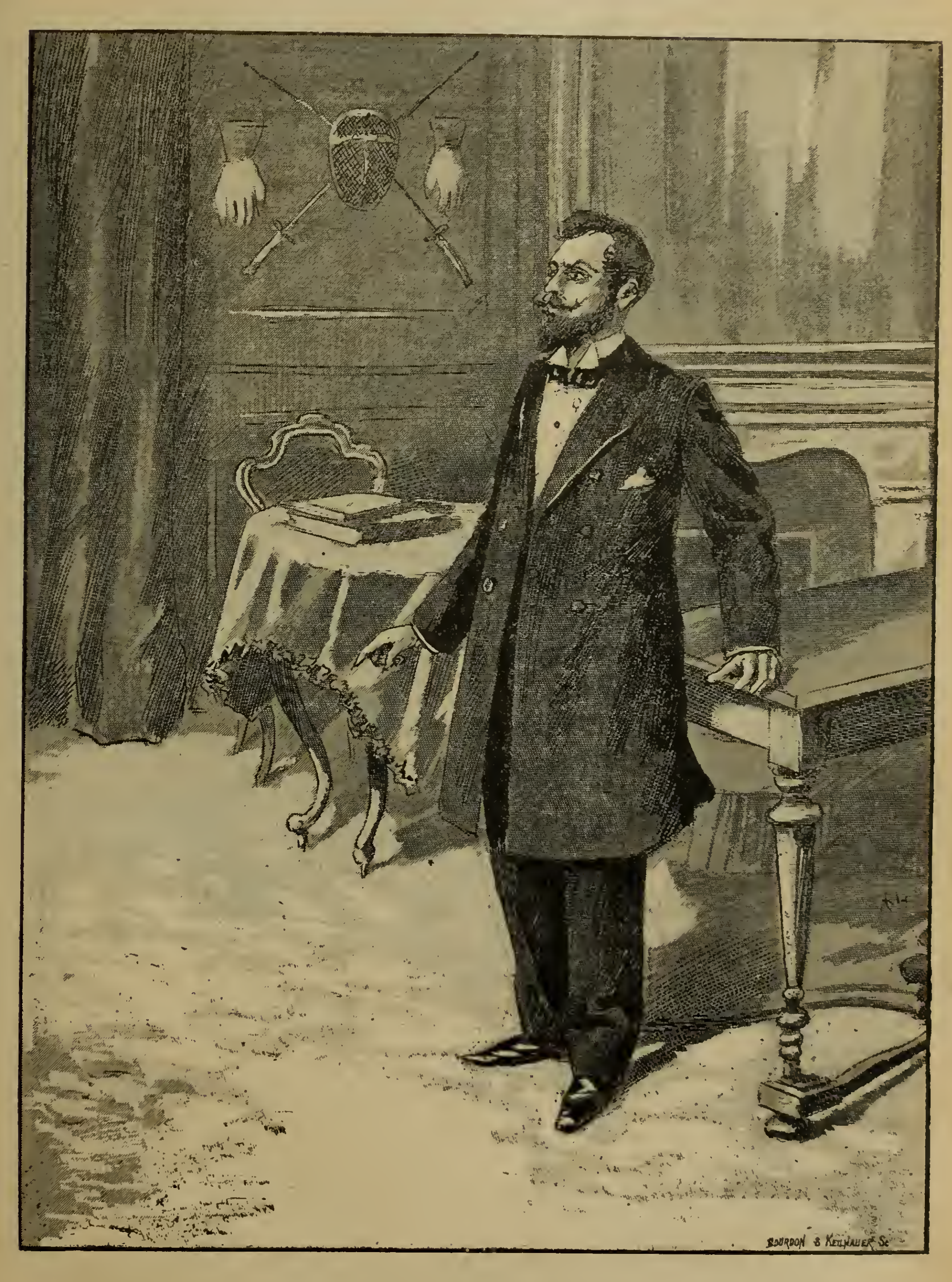
— Que ne puis-je me trouver avec vous?...

— Vous le pouvez...

— Non... notre enfant ne doit jamais savoir le nom de sa mère.

Une vitre vola en éclats et une pierre vint tomber aux pieds de Blanche.

— Êtes-vous blessée? demanda le docteur.



La chambre du comte Horace de Beaulieu était restée à peu près telle que lorsque le maître l'occupait.

— Non.

Le docteur Dilson se précipita à la fenêtre ; mais il ne vit rien. Le parc, baigné de lumière, s'étendait silencieux et désert aussi loin que les regards de l'Américain pouvaient se porter.

Sœur Angélique avait ramassé la pierre entourée d'un papier ;

— Voyez, dit-elle, au docteur...

Petrus Dilson s'approcha des candélabres et lut, à haute voix, les lignes suivantes tracées au crayon :

« Sans perdre une minute, sortez du château. Il y va de votre vie. Le toit qui « vous couvre va s'écrouler,..

« Ne sachant pas qui vous étiez, j'ai voulu vous tuer; je sais qui vous êtes; je vous sauve. Fuyez!

Le billet était signé :

« R. »

— Jacques!... cria Dilson.

Et prenant les mains de la religieuse :

— Blanche... Il n'y a pas une minuté à perdre... Venez...

Tous deux, ils traversèrent le parc, en courant, vers le pavillon,

Le Flambard vit passer son frère et deux grosses larmes tremblèrent dans ses yeux.

— Maintenant, je vais donner le signal... Hé!... là... Ça me faisait quelque chose d'écraser cet homme!

Sur la terrasse de la villa de Chatou. Gismarck, Pilou, Hochecorne et Fricard buvaient joyeusement.

Dans le jardin, les danses avaient repris : ces dames étant tout à fait rassurées sur le sort du petit Fénières, organisaient un quadrille infernal.

Une formidable détonation retentit. On eût dit d'une volée de coups de canons. Un nuage de noire poussière couvrit le ciel...

— Regardez!... cria Gismark, debout, les bras tendus vers le village des Granges.

Pendant que les dames du bal jetaient des cris de terreur, le baron disait froidement :

— Messieurs, Dilson est mort...

Le docteur Hochecorne, l'abbé Fricard et Me Pilou portèrent un toast à la santé de leur amphitryon :

— Dilson est mort!... Vive Gismarck !

XXX

LE FLAMBARD FAIT VOLTE-FACE

Sœur Angélique et le docteur Dilson étaient arrivés dans l'allée de platanes précédant le pavillon du château.

Petrus et sa compagne continuaient leur chemin. Tout à coup, la terre trembla sous leurs pas, et, pâle comme un spectre, M[lle] de Beaulieu assista à l'écroulement de cette demeure qui, pendant des siècles, avait abrité ses aïeux .

Les chevaux de la voiture qui devaient reconduire sœur Angélique s'emballèrent, malgré les poignes vigoureuses du cocher, d'Eau-de-Benjoin et de Bernard. On entendit des pas d'hommes courant, çà et là.

Annette Voisin accourait, éperdue. Au milieu du silence succédant aux fracas du tonnerre, tandis que là-bas, des ténèbres profondes s'amoncelaient vers le ciel, une fenêtre s'ouvrit. La douairière de Beaulieu apparut, en pleine clarté, la bouche tordue par un blasphème, les cheveux au vent. Sa voix disait :

— Le château qui s'effondre n'est pas le nôtre... La maison des Beaulieu était plus grande, plus noble, plus fière, il y a des siècles, des siècles, des siècles!...

Petrus Dilson confia sœur Angélique à la vieille servante; et, le revolver au poing, il se mit à courir dans la direction de la lisière du bois où se mouvaient trois ombres d'hommes.

Il tira deux coups de pistolet, sans les atteindre.

Déjà Brûlot, le Bachelier et le Flambard s'aidaient, les uns les autres, pour escalader le mur du parc.

Deux des bandits avaient disparu; la silhouette du troisième se profilait dans la lumière.

Le docteur allait tirer, mais il reconnut Jacques et il abaissa son arme. Au même moment, Eau-de-Benjoin armé, lui aussi, de son revolver ajustait. Le coup partit. L'homme tomba de l'autre côté du mur de clôture.

— Jacques!... Jacques!... fit le docteur, en s'approchant de la haute muraille que, tout seul, il était impuissant à franchir. Jacques?...

Une voix répondit à celle de l'Américain :

— Massa!... massa.., Tiens canaille et solide!... Faut-il étranglé li?

— Non... Ne lui fais pas de mal...

— Bien, massa... Entez chez dame Annette, Eau-de-Benjoin et Béna qui

temble... Béna qui temble, pas Eau-de-Benjoin, vont appoté li... Voyons, Béna, faut pas ête polton comme ça, mon gaçon...

L'Américain retourna au pavillon. En voyant entrer Petrus, Blanche eut un cri de joie. Elle avait entendu les coups de feu, et, incapable d'agir, elle s'était agenouillée devant le crucifix de la chambre. Le nègre herculéen apparut Il tenait sur son épaule droite Jacques Roussellier solidement ficelé ; Bernard suivait son maître, tranquillement, le nez en l'air, les mains dans les poches, en homme qui admire.

Dilson reconnut Jacques.

Balthazar Oméga, dit Eau-de-Benjoin, allait jeter son prisonnier, comme un paquet, aux pieds de Dilson, quand celui-ci l'arrêta d'un geste :

— Ne sois pas brutal...

— Oui, massa...

Alors, l'Américain prenant doucement le corps de l'homme privé de connaissance, aida à le transporter sur le lit de la chambre voisine. Et, oubliant le passé, ne voyant, à cette heure, qu'une créature humaine ensanglantée, le docteur examina la blessure.

Le sang avait jailli tout autour du visage de Jacques, mais la balle avait seulement effleuré le cou.

Le Flambard entr'ouvrit les yeux. Sœur Angélique se tenait à ses côtés, lavant les chairs.

Sur la prière de Dilson, la religieuse et Annette Voisin s'étaient éloignées, après avoir préparé de la charpie. Le brave Eau-de-Benjoin et son domestique Bernard allaient prendre des nouvelles du cocher et de ses chevaux emportés sur la route de Paris.

Jacques Roussellier baissait la tête.

— Souffrez-vous beaucoup? interrogea le docteur.

— Non... monsieur...

Le Flambard éclata en sanglots :

— Laissez-moi partir... Laissez-moi partir... Vous auriez dû me tuer?

— Vous tuer?... Pourquoi?

— Vous ne savez donc pas qui je suis?

— Je sais qui vous êtes... Vous êtes l'homme qui avez sauvé, ce soir, une existence qui m'est plus précieuse que la mienne...

— Et aussi l'homme qui vous a frappé rue Ordener...

— Mais, sans me connaître, au moins? sans savoir que j'étais votre frère!...

— Oh! oui, sans le savoir... je le jure!...

Et tandis qu'il pansait la blessure du misérable, le docteur murmurait doucement :

— Comment en es-tu venu là?

— Me croirez-vous si je parle?

— Oui.

— Eh bien! quand je suis allé au Grand-Hôtel, je n'avais aucune intention mauvaise; c'est seulement en voyant le portefeuille...

— Tu avais volé déjà?

— La première fois que j'ai volé, c'était parce que j'avais faim; la seconde, c'était pour elle... Mais l'idée de tuer ne m'était pas encore venue...

— Elle?... qui, elle?...

— Une fille qui vivait avec moi, une fille que j'aimais et que j'aime encore... à ma façon... Vous me demandez comment j'en suis venu là?... Vous, vous étiez parti, au loin. Il n'y avait plus de pain sur la planche, à la maison de la rue des Blancs-Manteaux. Georgette et moi, nous allions mendier... Les vieux nous suivaient par derrière... Une nuit... je vais vous faire de la peine...

— Parle...

Le Flambard se dressa sur le lit:

— Une nuit, le vieux... notre père tomba, mourant, dans la rue des Blancs-Manteaux, à côté du Mont-de-Piété... La vieille mère criait... Elle criait à fendre l'âme... Personne... Alors...

— Alors?...

— Georgette et moi, nous étions petits; nous avons eu peur; nous nous sommes enfuis, à travers la ville...

— Laissant mourir le vieux?...

— Laissant mourir le vieux... répéta Jacques tout tremblant.

Puis, les yeux grands ouverts, avec un geste menaçant contre lui-même:

— Nous avons été lâches, ma sœur et moi, bien lâches... Après tout, nous étions faibles, impuissants... Mais, les autres, dites, les maîtres, les riches, ceux qui veillent sur nous, ceux qui nous commandent, n'ont-ils pas été infâmes?... N'est-ce pas une honte pour Paris, toutes les fois qu'un vieil ouvrier meurt de faim... Ah! quand j'y pense, voyez-vous, il me monte des bouffées de colère!... Vous voilà tout pâle, monsieur, pardon...

Le docteur domina son émotion.

— Et Georgette?

— Elle est allée pour voir au Grand-Hôtel...

— Je sais...

Ils gardèrent un moment le silence:

— Tu me parlais d'une fille que tu aimes?... reprit l'Américain.

— C'est juste... Le reste m'a fait oublier... A partir de la nuit du malheur, je perdis de vue Georgette; je rentrai comme apprenti boucher dans une maison du boulevard des Batignolles. Le travail ne m'allait pas... Je devins commis-

sionnaire sans plaque, lorsqu'un soir, je rencontrai une fille que les agents poursuivaient dans la montée de la rue d'Amsterdam... Elle crevait de faim elle aussi... Je l'emmenai rue Ordener et je partageai mon pain avec elle... La petite avait des fantaisies... Place Clichy, à l'étalage d'un magasin, elle avait vu une robe à pois blancs avec des reflets de lune... ; le costume lui trottait par la tête... Souvent, elle me disait : « Si je n'étais pas avec toi, j'aurais quelqu'un pour me payer ça. » Ma maîtresse trouvait des expressions superbes pour parler de l'étoffe ; elle contait qu'avec la robe, elle aussi, elle ferait de la lumière !... Je la battais comme plâtre ; j'étais jaloux, jaloux de qui ? de tout le monde... de tous ceux qui peuvent payer des robes à leurs femmes et à leurs maîtresses... Et toujours — vous m'entendez bien — toujours, la chanson de la robe revenait... J'ai décroché la robe ?... Elle m'a coûté cher !... Après, c'est la vie de chien qui a commencé...

Petrus Dilson regarda le bandit bien en face :

— Toi et tes complices, vous aviez intérêt à m'attirer rue Ordener et à m'assassiner pour prendre mon portefeuille ; mais, le crime de cette nuit, qui vous l'a commandé ? Ce n'était plus à mon argent que vous en vouliez : c'était à ma vie...

Le Flambard hésitait à répondre.

Mais, devant le clair regard de son frère, il se décida à parler :

— L'homme qui nous a ordonné de faire sauter le château s'appelle Karl Gismarck...

— Karl Gismarck !... s'écria le docteur... L'homme qui m'a vendu cette propriété ?...

— Lui-même !... Il me tenait par la menace... Il m'a fait évader des prisons de Poissy... Il pouvait me livrer à la justice... C'est le docteur Hochecorne, mon maître actuel, qui a préparé les cartouches de dynamite...

Alors, le Flambard se mit à conter, en détail, l'histoire qui le liait à Hochecorne et au baron Gismarck. Il dit son amour violent pour la Flamboyante, pour cette fille qui avait voulu sauver le docteur et qu'une erreur judiciaire retenait encore sous les verrous de Saint-Lazare.

Et, prenant les mains que lui tendait son frère :

— Vous avez des ennemis terribles... Mais, je suis là !...

— C'est bien, Jacques... Et tes complices ?...

— Karl Gismarck les renvoie, demain matin, en Allemagne, avec dix mille francs de récompense par tête...

— Ils se nomment ?

— Brûlot et le Bachelier...

— Je puis les empêcher de partir ?

— Vous le pouvez avec la Rousse... Mieux vaudrait...

— Tu as raison...

Le docteur songea à Putois, l'ancien agent de la Préfecture de police.

— Jacques?

— Mon frère?... Pardon, monsieur...

— Tu ne souffres plus ?

— Non...

— Eh bien, il faut repartir pour Paris. Je vais te donner une lettre pour M. Putois, qui habite rue de l'Homme-Armé, n° 17.., Cette, lettre tu la remettras personnellement...

Le Flambard avait repris ses vêtements.

— Je suis à vous corps et âme... Disposez de moi, à toute heure... Pour vour servir, je retourne chez mon maître, le docteur Hochecorne...

Et pendant que Jacques s'en allait par les chemins, Petrus se sentit de force à lutter contre ses ennemis terribles.

Il entrevit la possibilité de faire naître l'espérance et la joie, partout où les autres semaient le deuil et la misère.

XXXI

L'HOMME AU « VERGISS MEIN NICHT »

Ce matin-là, tandis que des groupes de voyageurs stationnaient devant les différents bureaux de la gare du Nord, un homme en long pardessus, portant moustaches et collier de barbe noirs, les yeux protégés par des lunettes bleues. la boutonnière fleurie d'un bouquet de ces myosotis, que les Allemands connaissent sous le nom charmeur de « vergiss mein nicht », se promenait gravement dans la salle du départ.

Le guichet où l'on distribue les tickets pour la Belgique et l'Allemagne venait de s'ouvrir.

L'homme demanda deux places de seconde à destination de Berlin. Puis, muni des billets, au lieu de se diriger vers les salons d'attente, comme le faisaient les autres voyageurs, il revint dans la salle du départ, continua sa promenade, acheta des journaux à la librairie et finit par s'asseoir sur l'un des bancs de bois adossés à la muraille.

Tout près du magasin des bagages, un petit monsieur fluet, tout de gris vêtu, la canne à pomme d'argent passée sous le bras, observait l'homme au « vergiss

mein nicht ». Il se rapprocha du personnage et lui demanda, avec un accent tudesque fortement prononcé :

— Le guichet pour Berlin, je vous prie ?

— Le troisième, à droite...

— Merci, monsieur... Est-ce que je suis en retard ?

— Je n'en sais rien.

Le petit homme s'éloigna, en murmurant :

— Il n'est pas bavard... Attendons...

A ce moment le Bachelier et Brûlot entraient dans la salle. Ils étaient vêtus de neuf, — blouses propres, chapeaux de feutre noir et souliers cirés ; ils portaient chacun d'une main, une petite malle.

Après avoir jeté un regard investigateur autour d'eux, ils déposèrent leur malle et s'avancèrent près de l'homme qu'ils avaient reconnu, à son bouquet de myosotis.

— C'est vous, monsieur ?

— Oui... Voici vos billets...

— Et les traites ? demanda le Bachelier.

— Attendez donc...

L'inconnu tira de son portefeuille un papier timbré qu'il remit au Bachelier, en disant :

— Dès votre arrivée à Berlin, vous vous présenterez à cette adresse : Frederickstrasse, 19, chez Messieurs Blachmüller... On vous payera...

Brûlot fit la grimace :

— C'est pas du français, ça... J'y comprends rien...

Mais le Bachelier haussa les épaules :

— Parbleu, c'est de l'allemand... Ça n'empêche pas qu'il est écrit que nous avons dix mille balles à toucher par tête, n'est-ce pas, monsieur ?

— Parfaitement.

Les portes s'ouvraient. On appelait les voyageurs.

— Messieurs, vous avez juste le temps, dit l'inconnu, en leur envoyant, de la main, un signe d'adieu.

Brûlot et le Bachelier traversaient la voie :

— Tu ne l'a pas reconnu?

— Non.

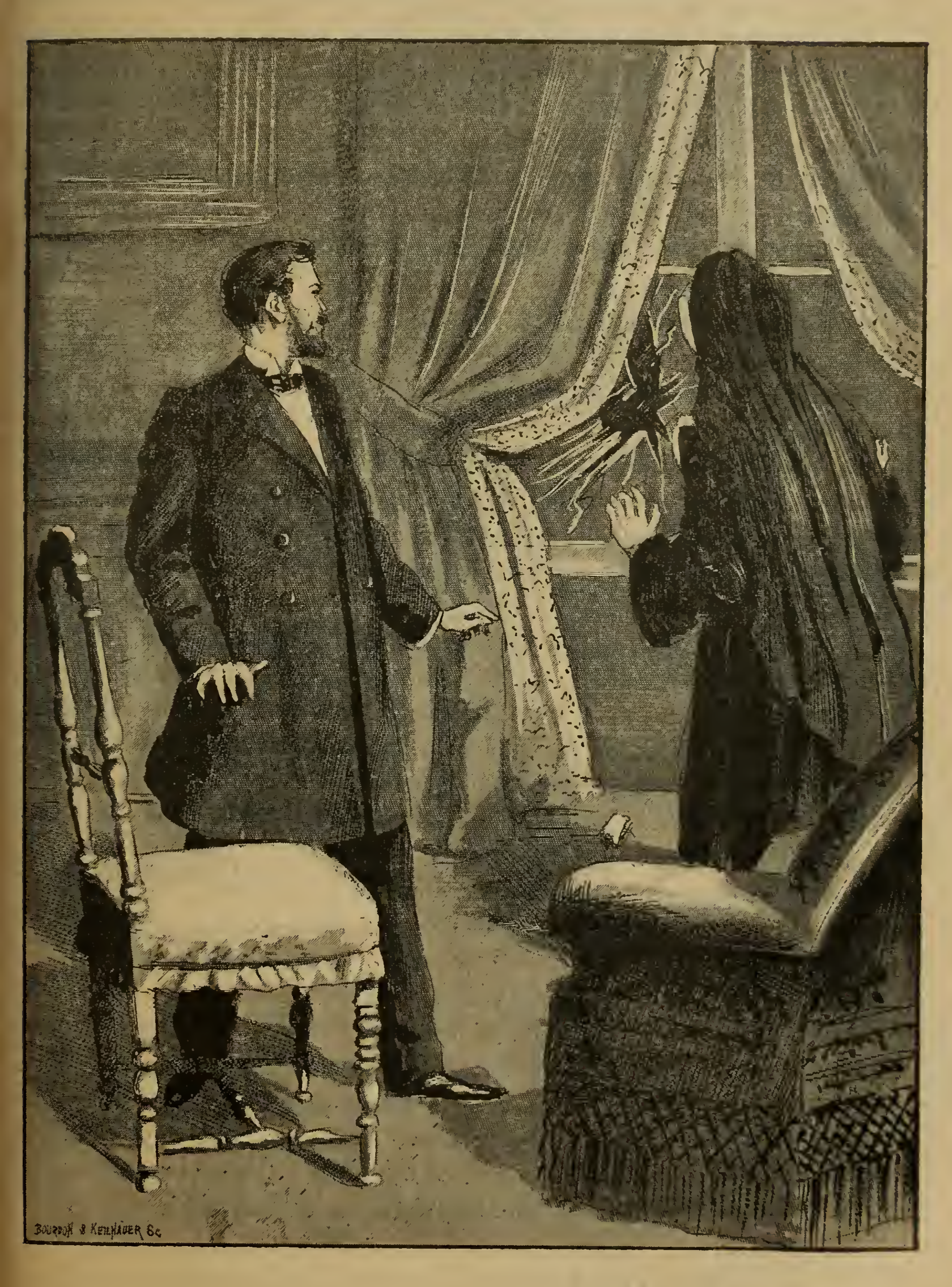
Le Bachelier eut un gros rire :

— Imbécile !... C'était Gismarck !...

— Allons donc !... Le baron a les cheveux rouges... la barbiche rouge...

— Idiot !... Idiot !... Quel malheur d'être obligé de voyager avec un pareil crétin !...

— Non, ce n'était pas lui...



Une vitre vola en éclats et une pierre vint tomber aux pieds de Blanche.

— Dis donc, tais ton bec !...

Les deux amis du Flambard s'étaient installés dans un compartiment de deuxième classe. Brûlot avait allumé sa pipe et il jetait, par la glace ouverte de la portière, des flots de fumée, — « histoire d'être seuls », disait-il à son compagnon.

Le petit homme qui rôdait dans la salle des Pas-Perdus venait de monter sur le marche-pied.

— Complet !... cria Brûlot, en retenant la portière.

— Vous n'êtes que deux...

— C'est un wagon réservé, dit le Bachelier.

— Farceurs !...

Et, profitant de l'arrivée d'un employé, le petit homme pénétra brusquement dans le wagon.

Un coup de sifflet retentit. Le train s'ébranla, passant, avec des bruits retentissants de ferraille, sur les plaques de fonte, crachant, dans cette claire matinée de printemps, des flocons noirs pailletés d'étincelles.

Brûlot et le Bachelier se placèrent, en face l'un de l'autre, à l'extrémité de la voiture.

— Je sais, messieurs, dit le nouveau voyageur avec politesse, que l'on aime beaucoup à faire route entre amis... Je ne suis pas un gêneur ; du reste, si vous ne me connaissez pas, moi, je vous connais... Monsieur qui fume sa pipe se nomme Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin, quant à vous, monsieur, qui vous préparez à allumer un cigare, vous vous appelez le Bachelier.

En disant ces mots, le petit homme — Joseph Putois — examinait le revolver qu'il tenait à la main.

Les deux voyageurs échangèrent un regard.

Putois connaissait par Jacques toute l'histoire de ses compagnons de voyage. Il continuait :

— Allons, messieurs, pas de mauvaises pensées...

Et, plus doucement, avec un ton de bonhomie :

— L'un d'entre vous a murmuré le mot de « mouchard »... La qualification n'est pas exacte... Je me nomme Joseph Putois ; je demeure à Paris, rue de l'Homme-Armé, n° 17 ; je travaille pour mon compte... Je serai franc... pour le compte d'un homme plus fort que le baron Gismarck, l'Allemand qui vous commande, tous deux... qui vous trahit, tous deux...

— Comment cela ? firent les habitués du bal Maupertuis...

— Vous ne devinez pas ?

— Non...

— Eh bien, j'ai deviné, moi... Gismarck vous envoie dans les prisons d'Allemagne !... Vous partez avec une traite de vingt mille francs pour vous deux...

A Berlin, vous serez arrêtés, empoignés, coffrés... La nuit dernière, vous avez fait sauter le château des Granges... Un homme est mort, dans l'explosion... C'est vous qui payerez les vitres cassées...

Brûlot et le Bachelier restaient confondus.

— C'est le Flambard qui nous a vendus! murmura le Bachelier.

— Pas du tout... Le Flambard est libre comme vous l'êtes vous-mêmes... Vous le voyez, je vous tiens!...

— Et si je t'étranglais ? gronda Brûlot.

— Joujou est là ! répondit froidement Putois, en montrant son pistolet... Voyons, il faut en finir, je suis venu, en ami... J'ai une affaire à vous proposer... Je vous achète votre traité de vingt mille francs, sans rabais... Je paye comptant...

Le Rempart-du-Limousin ricana:

— Il blague!...

Mais, le Bachelier plus calme :

— Vous nous ferez arrêter à Creil ?

— Non... Vous ne m'êtes pas utiles: c'est plus haut que je vise... Emprisonner les comparses est le jeu de la vieille école... C'est le grand patron qu'il me faut... On vous arrêterait ; on vous jugerait; on vous condamnerait, comme incendiaires et comme assassins ; et après ?... L'Allemand Gismarck racolerait de nouveaux aides... Et tout serait à recommencer... Réfléchissez donc. Je pouvais appeler les agents à la gare du Nord... Depuis une demi-heure, je vous observais...

— Vraiment, fit le Bachelier, la rencontre est extraordinaire... Monsieur Putois, vous êtes étrange!...

Brûlot gardait le silence. Tout à coup, il se révolta :

— Tout ça, c'est des bêtises!...

Et se plantant devant Putois:

— Je vas t'assommer!...

— Viens-y donc, triple brute! répondit l'ancien inspecteur de la sûreté, en mettant son homme en joue.

Dès que le Rempart-du-Limousin eut repris une attitude plus calme, Joseph Putois traita l'affaire avec le Bachelier.

— Tenez, les enfants, voici les vingt mille francs... Donnez-moi la traite...

Et pendant que le Bachelier et Brûlot examinaient les billets de banque, le petit homme ajouta:

— Hein? ça vous épate ?... Il y a de quoi... Je suis aussi épaté que vous d'être obligé d'agir de cette manière... Mais le monsieur que je sers se moque de vingt mille francs, comme vous vous moquiez de sa peau, en croyant le faire sauter

avec les Granges... Allez, maintenant, voir les Prussiens, si le cœur vous en dit... Personne ne vous inquiétera. car, dès ce soir, les journaux affirmeront que ce sont des barils de poudre laissés dans les sous-sols du château, depuis la guerre de 1870, qui ont occasionné l'explosion...

Et frappant sur l'épaule de Brûlot :

— Allons, vieux brigand, ne fais plus tes yeux de boule-dogue ; ne cherche pas à comprendre et tâche d'oublier qu'en ce monde, une mauvaise action est presque toujours récompensée...

Le train arrivait à Creil.

Quand le baron Karl Gismarck, — l'homme au *vergiss mein nicht*, — eut expédié le Bachelier et Brûlot, il quitta la gare du Nord et il se dirige a vers une brasserie de la rue de Dunkerque.

La maison lui était familière.

Il entra dans un petit cabinet.

Le patron de l'établissement vint au-devant de lui, et tout en servant le vermouth que Gismarck avait demandé, il murmura quelques paroles en langue allemande.

Puis, comme l'un des garçons apportait les journaux, le maître de la brasserie changea de langage.

Cette fois, il parlait un français sans accent :

— Monsieur, voici le train de Bruxelles que vous attendez...

— C'est bien, veillez à ce que personne ne nous dérange.

Le garçon s'éloigna ; le patron, la serviette sous le bras, jeta un coup d'œil sur les abords de la gare.

Le baron était seul dans le cabinet. Un voyageur entra.

— Die macht steht... fit-il, en saluant Gismarck.

— Heber dem Gesetz, répondit le baron, en remettant à son interlocuteur une carte de forme triangulaire...

Le voyageur disparut, laissant la place à un autre :

— Die macht steht...

Karl Gismarck acheva la phrase commencée ; et l'homme s'éloigna, après avoir reçu une carte semblable à la première.

Le manège se renouvela dix fois ; et dix cartes furent distribuées aux arrivants d'Allemagne.

XXXII

PROMESSE DE MARIAGE

Dès que la catastrophe du château fut connue, le procureur de la République et les autorités compétentes se transportèrent sur les lieux.

Le bruit courut à Paris que le docteur Dilson, le nouveau propriétaire des Granges, avait été enseveli sous les décombres.

Annette Voisin, interrogée par la justice, répondit, d'après un ordre formel donné par l'Américain, que son nouveau maître entré au château, vers les dix heures du soir, n'avait pas reparu.

Petrus Dilson espérait arriver ainsi à confondre les personnes intéressées à sa mort. Joseph Putois, — l'ancien agent de la préfecture de police, —s'occupait de Brûlot et du Bachelier ; mais ces deux hommes et le Flambard lui-même obéissaient à des maîtres. L'Américain savait par son frère que le baron Gismarck avait ordonné la destruction du château des Granges ; mais ce n'était là que la simple affirmation d'un bandit.

Il fallait des preuves.

Le docteur se disait, avec raison, que, lui disparu, ses ennemis ne tarderaient pas à se démasquer pour recueillir le bénéfice de leur forfait.

L'expérience avait appris au Yankee d'adoption que la justice française — malgré son bon vouloir — reste souvent désarmée, impuissante. Et sans que Dilson eût à rechercher les causes de cette impuissance, il comptait plus sur lui-même et sur Putois que sur le parquet de la Seine.

L'alibi récent invoqué par Jacques dans l'affaire de la rue Ordener, — le faux alibi admis par les juges, — ne prouvait-il pas que la magistrature de France, comme toutes les magistratures, se laisse égarer, inconsciemment ?

Et la Flamboyante injustement arrêtée?... Et le procès ajourné à cause des manœuvres tendant à faire passer la fille Raveaud pour Marie-Marguerite?... Et le fameux livre de l'ex-policier Putois, avec ses croix rouges révélant le crime du docteur Hochecorne et d'autres délits et d'autres crimes encore ?...

Autant d'erreurs, autant de retards inexplicables dans la poursuite de certaines affaires, autant d'acquittements injustifiés, autant de dénis de justice.

Petrus Dilson savait toutes ces choses. N'ayant pas le droit d'incriminer, il

laissait agir la justice, se promettant de ne rien épargner, pour arriver à la vérité.

Son but était plus grand et plus noble.

Quand le savant arriva à Paris il désirait d'abord retrouver Blanche de Beaulieu et savoir s'il était père ; il voulait assurer une existence heureuse à sa sœur Georgette, essayer de repétrir Jacques et d'en faire un honnête homme. Mais, ces devoirs accomplis, le savant rêvait un autre labeur.

Là-bas, à New-York, dans la fièvre intellectuelle, tandis qu'il arrachait à la nature ses secrets, au milieu des découvertes et des inventions, une idée le tenait au cœur.

Oui, vraiment, il se donnait la mission de voir la misère à Paris et de soulager les malheureux, de pénétrer partout et d'apporter partout la parole de paix, — de faire l'aumône, non pas en orgueilleux apôtre, au nom d'une religion quelconque — avec le souci d'un autre monde, mais, comme un philosophe discret, croyant de toute son âme à l'amélioration des classes déshéritées.

Lui, le géant-inventeur, il considérait que la question sociale était en retard sur la science ; mais il se disait aussi que les phrases et les formules sont inhabiles à sécher les larmes, et que jamais un discours ne remplace un morceau de pain.

Ce voyage au pays du malheur, que des événements imprévus avaient retardé, Dilson l'accomplirait, un jour.

Les fouilles commencées sur l'emplacement du château des Granges, étaient menées avec la plus grande activité. Une compagnie d'infanterie y travaillait. Après plusieurs heures de recherches, on retrouva un cadavre absolument carbonisé qui ne pouvait être que celui du docteur, puisqu'il était avéré que, lui seul, resta au château, après le départ des comédiens. Il fut bien question de Ferdinand, le cocher des tramways, mais il se trouva là des témoins pour affirmer qu'ils avaient rencontré l'ancien domestique des Beaulieu, sur la route de Paris.

L'enquête ouverte pour rechercher les causes de l'accident ne fut pas de longue durée.

Deux versions paraissaient vraisemblables : le docteur Dilson était la victime d'une expérience chimique, expérience dangereuse qui expliquait son isolement voulu au château ; ou bien, la catastrophe avait été causée par l'explosion d'une grande quantité de bombes et de barils de poudre, oubliés par les Prussiens, en 1870, dans les souls-sols du château.

Tous les habitants du pays se rangeaient à cette dernière hypothèse qui fut acceptée par le juge d'instruction.

Quant au crime imaginaire soulevé par certains journaux amis du scandale, la justice ne s'y arrêta pas.

En quittant la brasserie de la rue de Dunkerque, le baron Gismarck revint à son hôtel de la rue Saint-Dominique. Il changea de costume et il se débarrassa de sa barbe noire et de ses lunettes bleues. Puis, étant redevenu lui-même, après un copieux déjeuner, il sortit à pied.

En face du ministère de la guerre, un groupe s'était formé. On contait que les fouilles du château des Granges avaient amené la découverte du cadavre de Dilson. L'Allemand se mêla à la conversation ; ensuite, il héla un fiacre et se fit conduire chez maître Pilou, rue Saint-Honoré.

Le notaire rayonnait. Il serra affectueusement les mains de son chef.

— Mon cher baron, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un grand homme : tout vous réussit, comme à César, comme à Napoléon...

— Pas de bavardage, Pilou... Au fait !...

— Je vous écoute... Que décidez-vous?

— Je vais épouser Georgette...

— Parfaitement... Georgette est seule héritière du docteur Dilson...

Mais, brusquement, Me Pilou devint grave :

— Ah ! sapristi !... sapristi !...

— Qu'y a-t-il?

— Ne craignez-vous pas, baron, d'être inquiété, si le procureur de la République apprend : 1° Que vous avez vendu le château des Granges, 2e que vous épousez l'héritière d'un homme mort dans votre ancienne propriété, le soir même où cet homme est entré en possession ?... Toutes ces coïncidences...

Karl Gismarck interrompit le notaire :

— Soyez sans inquiétude, mon ami, mes précautions sont prises...

— Je m'en rapporte à vous... Encore un mot... Georgette Roussellier va devenir baronne Gismarck...

— Vous le savez bien...

— Oui, mais, je prévois un obstacle... deux obstacles...

— Parlez...

— Georgette, apprenant sa colossale succession, ne se refusera-t-elle pas au conjungo ?

— Georgette ne saura rien, avant notre mariage, puisque vous avez le testament.

— La loi nous oblige à informer le parquet, dès qu'il vient à notre connaissance qu'une personne dont nous détenons le testament, est décédée... Tout Paris est au courant de la grande nouvelle ; je ne puis vraisemblablement pas l'ignorer...

— Allons donc !... Vous plaisantez... Le second obstacle?...

M. Pilou hésitait.

— Eh bien?

— N'êtes-vous pas un peu marié, là-bas, en Allemagne?

— Qui vous a dit cela ?

— Dame vous étiez marié, lorsque j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance à Sedan...

— Monsieur Pilou, répondit sèchement le baron, je vous défends, une fois pour toutes, de vous mêler de mes affaires personnelles, tant que je ne vous en chargerai pas... Est-ce que je m'occupe de vos affaires de famille, moi?... Vous ai-je jamais parlé de Mme Lacroix, votre propre sœur, qui meurt de misère, dans le faubourg Saint-Antoine, tandis que vous achetez des immeubles ?

— Ah ! vous savez ?... Ma sœur s'est mal conduite à mon égard.,.

— Vous l'avez ruinée de fond en comble, elle, son mari et ses enfants...

— Oh ! baron, je vous en supplie...

— C'est bien... ne recommencez pas... Que faites-vous aujourd'hui? Venez à Chatou avec moi; nous verrons Georgette.

— Impossible... Je suis attendu à Enghien chez l'un de mes clients, le marquis de Bligny...

— Un testament ?

— Non... un acte de mariage...

— Tiens, le capitaine de Bligny se marie?

— Vous connaissez le capitaine?

— Pour l'avoir rencontré dans le monde...

— Et il épouse ?...

— Sa cousine.

— A merveille!... Vous serez de retour pour dîner?

— Certainement.

— Je vous invite, rue Saint-Dominique avec Fricard et Hochecorne... Georgette sera des nôtres ; et si, au dessert, je suis content de vous, je signerai le petit acte en question que j'ai refusé de parapher, l'autre jour...

Georgette était seule à la villa de Chatou.

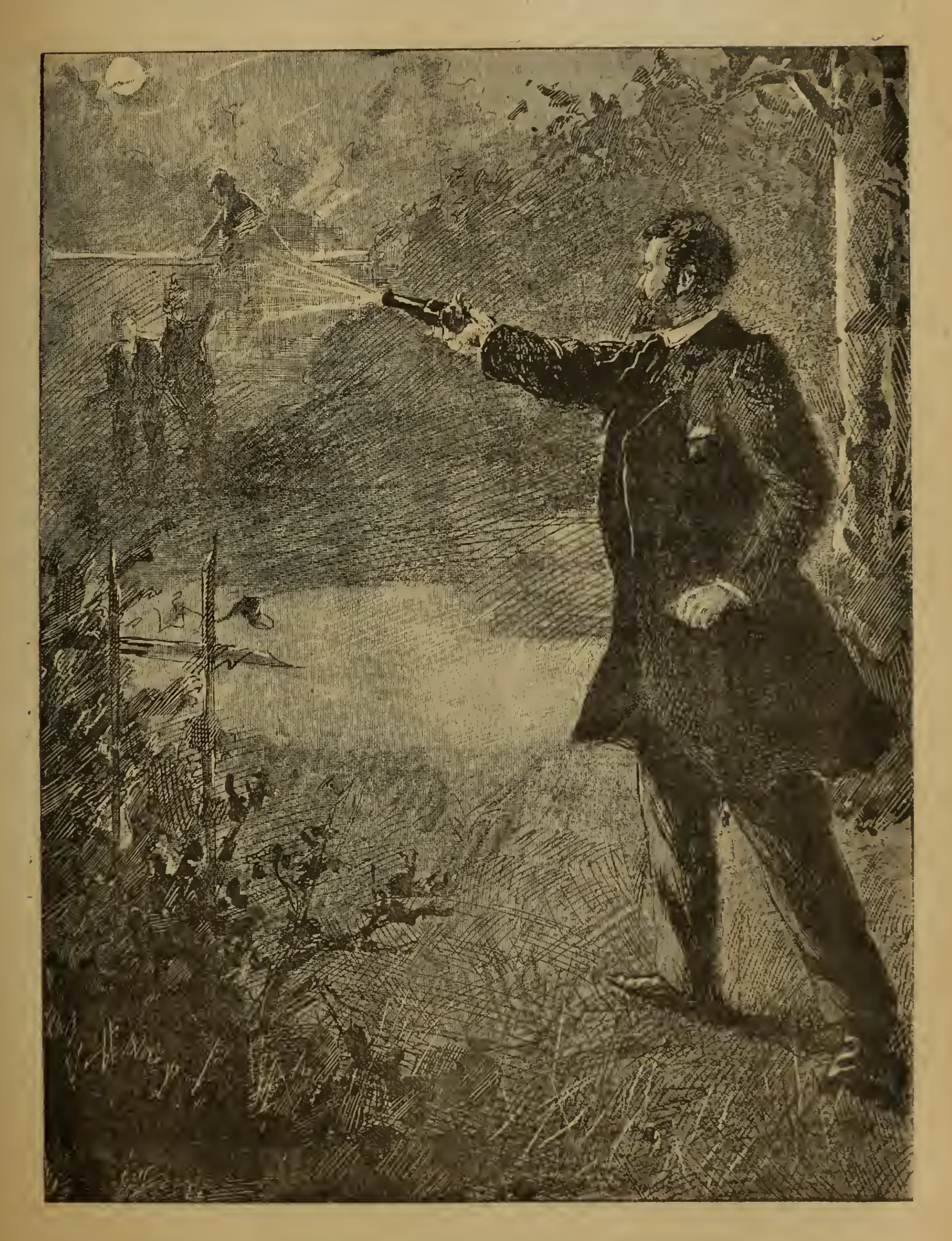
Le jeune Fénières, dont l'état de santé ne laissait aucune inquiétude, avait été transporté, dès le matin, chez son père, avenue Trudaine, 20.

Karl Gismarck trouva la Bergamote très attristée.

— Mon frère est mort, dit-elle, avec un gros soupir d'enfant.

— Et vous pleurez?... Ah ! ma chère amie, vous avez bien peu de mémoire... Je vous demande à quoi pouvait vous servir ce frère qui vous a honteusement chassée du Grand-Hôtel ?...

En prononçant ces paroles, le baron souriait à la bonne idée du docteur Hochecorne qui, chargé d'éconduire la Bergamote, avait trouvé le moyen, — on se le rappelle, — de voler une carte de visite du docteur Dilson, de contrefaire la



Il tira deux coups de pistolet, sans les atteindre.

signature de l'Américain et de donner ainsi à Georgette un congé définitif.

Le baron continuait :

— Le docteur Dilson était un misérable qui vous eût laissé mourir de faim, ma pauvre Georgette... Je vous jure que si j'étais à votre place, le deuil serait bien vite porté... C'était un quaker, votre frère... Il ne vous laisse rien... pas un sou...

— Je n'ai jamais compté sur son héritage, soupira la Bergamote, surtout depuis le jour où il a appris...

— Que vous étiez ma maîtresse?

— Oui...

Karl Gismarck eut un élan généreux. Il embrassa Georgette avec une ardeur inaccoutumée :

— C'est moi qui suis la cause de ta ruine, chérie... Mais, ne crains rien, je vais réparer...

— O bébé! tu me donneras la paire de brillants... Tu sais bien, avec la chenille d'or incrustée de saphirs et de rubis... Elle fera très bien, dans mes cheveux, la chenille...

— Mieux encore!... Si tu le veux, Georgette, tu seras ma femme?...

— Oui... Tu m'as souvent parlé de cela; mais j'ai toujours cru que tu plaisantais...

— Je suis très sérieux... très sérieux... Passons l'éponge sur le passé... Te sens-tu la force de devenir une honnête femme?... Une grande dame?...

La Bergamote leva sur son amant des yeux attendris :

— C'est trop d'honneur pour moi.., Je ne mérite pas...

Alors, le baron se mit à conter que l'inévitable vieillesse arrivait à grands pas; qu'il était seul au monde, et qu'il lui fallait, pour ses vieux jours, une affection profonde :

— Tu le vois, Georgette, conclut-il, je suis un égoïste, puisque je ne songe qu'à moi...

— Vous êtes bon, Karl... Vous avez un excellent cœur...

— Mais, tu n'auras pas à te repentir de ton sacrifice...

— Il n'y a pas de sacrifice de ma part, cria vivement la Bergamote... Je vous aime...

— Tu consens à devenir la baronne Gismarck?

— J'en suis fière...

— A ma mort, tu hériteras de tous mes biens... Du reste, au contrat...

— Que parlez-vous de mourir?

— Tu as raison...

Le baron Gismarck fut d'une galanterie parfaite et il décida la Bergamote à accepter, pour le soir même, la place d'honneur à un dîner d'intimes qu'il offrait,

en son hôtel de la rue Saint-Dominique, — un dîner qui devenait, par la circonstance, un joyeux repas de fiançailles.

XXXIII

LES ÉTONNEMENTS DE MAITRE PILOU

Le capitaine Charles de Bligny avait quitté le salon de Juana Camba, le désespoir au cœur. Il aimait cette femme, de toutes ses forces, de toute son âme vaillante et fière. Tout ce que l'on pouvait dire contre Juana était faux : il le savait bien, lui que l'aventurière avait ensorcelé au point de lui faire oublier le respect qu'il devait à son père, les promesses d'amour échangées avec la douce enfant dont le rire charmeur égayait sa maison.

Le jeune comte faisait depuis longtemps une cour assidue à la princesse ; mais Juana, fine mouche, n'avait point encore cédé aux furieux élans de tendresse de l'officier. Et pourtant, l'Espagnole passait pour la maîtresse de Charles.

M. de Bligny était reçu à l'hôtel de l'avenue d'Eylau, ainsi qu'il le disait lui-même, tous les jours, à toute heure.

Dans l'entourage, aucun homme, — Gismarck excepté, — ne partageait avec Charles le droit et le pouvoir de pénétrer dans l'intimité de la dame.

Pour tous, Juana Camba apparaissait comme l'une de ces femmes qui vivent de la libre vie parisienne, étrangères amies de la fête, s'amusant comme de jeunes hommes, riant de tout, connaissant tout, le mal et le bien; et restant quand même, — si telle est leur fantaisie, — maîtresses de leurs désirs et de leurs sens.

Le capitaine ne pouvait être jaloux du baron, de ce vieillard aux allures bizarres. Jusqu'ici, du reste, il avait ignoré les familiarités permises de Karl Gismarck et de Juana Camba. Quand, pour la première fois, les deux hommes se trouvèrent en présence, Charles ne ressentit aucun ombrage de cette révélation inattendue.

Le baron Gismarck était l'un de ces vieux amis avec lesquels les jeunes femmes aiment à causer de choses et d'autres, mais de choses non dangereuses. Ces personnages vont et viennent dans les salons parisiens; ils jouent le whist, chantent des romances ou hasardent des calembours ; leurs fades paroles remplacent les bonbons des marquis poudrés d'autrefois; ils savent, — par leur miroir. —

qu'ils n'ont rien à espérer. On les voit, s'éclipsant aux heures propices, sans espoir, sans flamme dans le regard... Ils sont les gardiens tutélaires de la maison; et au besoin, les jolies pécheresses les invoquent et les rappellent, pour prouver un alibi, comme font les prévenus et les accusés à la Correctionnelle et à la Cour d'assises.

Alors, maris et amants se rassurent et ils embrassent maîtresses et femmes, devant les vieillards, les terre-neuve de l'adultère :

— On n'est pas jaloux de ça!

Tel était le jugement que le comte de Bligny avait porté sur le vénérable Alsacien de la rue Saint-Dominique.

Tout être humain se compose d'un corps et d'un esprit.

Karl Gismarck regardait froidement le corps de Juana; il commandait seulement à l'esprit de la jeune femme.

Et, étant maîtresse de son corps, l'Espagnole en faisait tout ce qu'elle voulait.

Femme de sens, lorsque le désir grondait en elle, lorsque la valse et les attouchements l'avaient échauffée, débarrassée du monde, elle s'abandonnait aux caresses de son domestique, l'Espagnol José.

Et quand revenait l'accalmie, elle ressentait comme une jouissance secrète de se retrouver maîtresse d'elle-même, indépendante des hommes, avec la faculté de jeter à la porte le laquais payé pour la servir jusque dans son alcôve.

Pourquoi donc ne se livrait-elle pas au beau jeune homme qui, seul, mettait son cœur en fête, à ce gentilhomme, officier élégant, dont les yeux luisaient dans une aurore resplendissante de promesses, dont les bras nerveux la feraient tressaillir sous les folles étreintes du plaisir?...

Ce José, ce domestique, — infime toréador en rupture de cirque, — goujat éhonté, à la langue grossière, ne remplaçait pas le héros charmeur que la femme sensuelle avait rêvé.

Juana Camba refusait le rôle de maîtresse, pour devenir un jour femme légitime.

Oui, elle avait songé à accepter la main du comte Charles; et peut-être son langage eût-il été différent si Karl Gismarck ne s'était pas trouvé aux écoutes, le jour où l'officier français lui offrit d'échanger sa couronne fermée, sa couronne en toc de princesse espagnole contre une couronne authentique de comtesse de France.

Vraiment, la princesse cherchait, à cette heure, à effacer le passé odieux de son métier d'espionne aux gages de la Prusse; mais la main brutale de son maître Gismarck s'était appesantie sur elle, effondrant d'un seul coup toutes ses générosités et toutes ses vaillances tardives.

La femme avait disparu ; l'esclave courbée sous la honte, affolée de terreur, allait agir.

En quittant l'hôtel de l'avenue d'Eylau, le capitaine Charles s'était fait conduire au bois.

Il savait les habitudes de la princesse, les allées à peu près désertes qu'elle recherchait, lasse de la parade autour du lac. Il renvoya sa voiture et attendit.

Un landau armorié débouchait au pas. Sur un signe de l'Espagnole, le cocher arrêta ses chevaux.

Juana ne parut nullement surprise, ni fâchée de la rencontre.

Et comme le valet de pied refermait la portière, la princesse soupira, d'une manière toute naturelle, afin de dérouter la curiosité de ses gens :

— Oh ! mon cher comte, je désespérais de vous rencontrer.

L'officier prit place et les chevaux continuèrent la route au grand trot.

— Vous m'en voulez encore? demanda Juana souriante.

Charles ne répondit pas.

L'Espagnole murmura d'une voix caressante :

— Juana ne peut pas être votre femme.

— La raison? Mais, la raison ? Je vous en supplie. Dites que vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime.

— Vous n'êtes pas libre... Vous avez un mari... Votre veuvage est une invention.

— Je n'ai plus de mari. Je suis veuve.

— Un amant, alors ? fit-il accablé.

— Vous m'injuriez inutilement, monsieur.

Ils gardèrent le silence, envahis tous deux par la brise odorante qui courait sur leur front, lui fiévreux, les yeux hagards ; elle, songeuse.

C'est à ce moment que, du fond de leur calèche, le comte de Bligny et Marie-Marguerite aperçurent Charles et que la jeune fille perdit connaissance, après avoir jeté un faible cri d'angoisse étouffé par le bruit des chevaux.

Le capitaine était tellement absorbé dans ses rêveries douloureuses qu'il ne reconnut pas la voiture de son père.

Juana Camba laissait sa main entre les mains du jeune homme.

La princesse fut sur le point d'avouer la terrible mission que Karl Gismarck lui avait imposée. Mais elle était femme, et l'idée de se ravaler devant le seul homme qu'elle aimât au monde dissipa son généreux désir ; obligée au vol, l'espionne se promettait au moins de mettre à l'abri l'officier détenteur des plans, de laisser accuser tous les employés du ministère de la guerre, de s'avouer elle-même coupable, plutôt que de déshonorer le jeune homme.

Ils arrivaient à l'avenue d'Eylau.

— Oubliez-moi, dit l'Espagnole.

Et brusquement, elle ajouta :

— Je vous ai trompé, monsieur... Je suis la maîtresse du baron Gismarck.

Elle fut brave dans son insolence, dans son mensonge.

N'osant reparaître chez lui, l'officier demanda l'hospitalité à l'un de ses camarades, avec lequel il demeura jusqu'au moment où, se croyant enfin vainqueur de lui-même, il se rendit à Enghien auprès de son père et de Marie-Marguerite.

Maintenant, les deux jeunes gens parlaient de leur bonheur à venir, sous les ombrages du parc. La cousine redevenait rieuse.

Le mariage allait avoir lieu très prochainement à Enghien; et c'était à la villa un va-et-vient de fournisseurs, modistes, couturières, lingères, luttant d'activité pour le trousseau de la fiancée.

Ce jour-là, le marquis de Bligny attendait Me Pilou, son notaire, qui devait lui soumettre le projet de contrat par lequel l'ancien ambassadeur consentait à Marie-Marguerite une dot équivalente à la fortune que Charles tenait de sa mère.

Les enfants étaient joyeux, tout entiers à leurs rêves d'amour, quand l'ancien ambassadeur vint les rejoindre sous la charmille du parc.

M. de Bligny paraissait grave. Une idée le préoccupait, une idée qui pouvait jeter un voile de tristesse sur le visage aimé de Marie-Marguerite.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle? fit la jeune fille en se levant pour faire place au vieillard.

— Marguerite, ma chère Marguerite, tu m'aimes bien, dis?

— Oh! oui, mon oncle.

— Comme un parent?...

— Comme un père...

— Chère fille... C'est que j'ai à te faire une confidence grave... très grave... Il s'agit de ta naissance... Tu vas te marier et j'ai le devoir de tout te dire...

— Ah!... Parlez vite, vous m'effrayez, mon oncle, mon cher oncle...

— Le titre que tu me donnes, chère enfant, je n'y ai aucun droit...

— Je ne suis pas votre parente?... la cousine de Charles?...

— Non... Le nom de Solmes n'est pas ton nom... la sœur de ma femme est morte sans enfant...

— Alors, je suis... une étrangère? demanda Marguerite, la voix oppressée, n'osant regarder son fiancé.

— Tu es la fille de notre cœur, dit M. de Bligny, en pressant la demoiselle contre sa poitrine.

— Quels sont mes parents?

— Tu n'as ni père ni mère... La joie est venue à notre foyer le soir où ta grand'mère t'a confiée à ma pauvre femme...

— Et ma grand'mère?

— Morte...

— Son nom ?

— Je ne puis le dire... A quoi bon, du reste?...

— Ah !...

Mais Charles avait pris les mains de Marie-Marguerite :

— Je savais tout... Je n'osais parler... Dans quelques jours, tu t'appelleras la comtesse de Bligny... As-tu besoin d'un autre nom ?...

Un domestique vint annoncer à l'ancien ambassadeur l'arrivée de Me Pilou, qui attendait au salon.

Le marquis embrassa encore Marie-Marguerite ; et c'est avec toute sa tendresse que la jeune fille murmurait, les mains jointes :

— Je le regrette... je ne puis pas vous aimer plus que je vous aimais.

Le notaire s'inclina devant le marquis.

— Je vous remercie, maître Pilou, de votre exactitude ..

— Je serai toujours à vos ordres, monsieur le marquis...

Ils s'assirent.

— Vous avez rédigé le projet de contrat?

— Parfaitement.

— Vous avez stipulé, selon mes désirs, des apports identiques pour les futurs époux ?

— Oui, monsieur le marquis... Régime de la communauté réduite aux acquêts... Vous constituez à monsieur votre fils cinq cent mille francs en immeubles, et mademoiselle votre nièce apporte pareille somme en rentes françaises...

— C'est bien cela...

— Il me faudrait, à présent, les noms et prénons de la fiancée... votre nièce...

— Cette jeune fille n'est pas ma nièce... Elle n'est pas ma parente... C'est seulement il y a quelques minutes que j'ai été obligé, à cause du contrat, de lui apprendre le secret de sa naissance...

— Cette demoiselle est orpheline? interrogea le notaire, en se préparant à écrire.

— Oui...

— Et elle se nomme?

— Marie-Marguerite...

— Ah ! fit Pilou, en dressant l'oreille..

Puis, mentalement, il ajouta :

Allons donc!... Je suis stupide!...

Le marquis reprit :

— Marie-Marguerite n'a jamais connu ses parents...

— Les noms des père et mère?

— Père et mère inconnus...

— Le lieu et la date de la naissance?

— Nemours, 37 décembre 1864...

A ces mots le notaire se leva, étourdi.

— Qu'avez-vous, monsieur?

— Rien... Rien...

Mais, tout haut, malgré lui, Pilou répétait :

— Marie-Marguerite!... Nemours, 27 décembre 1864!...

L'ancien ambassadeur observait l'agitation du notaire.

— Est-ce que ce nom, cette date, ce pays, éveillent en vous des souvenirs?

— Non... Non...

— Vous êtes très pâle, monsieur...

— Nemours... Oui, c'est le nom de Nemours... J'ai toujours eu pour la famille d'Orléans, une admiration profonde... Et cette date du 27 décembre... 1864... Vous avez bien dit: 1864?... Eh bien, c'est en 1864, au mois de novembre... Non... Décembre... Décembre... que j'ai dû me marier... là-bas, en Alsace... Vous connaissez l'Alsace, monsieur le marquis?... L'Alsace, une contrée merveilleuse que nous reprendrons un jour...

Le notaire retrouvait, peu à peu, une attitude plus calme, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un valet annonça :

— Monsieur le docteur Dilson...

Cette fois, Pilou perdit la tête. Le sang afflua à son cerveau. Les bras tendus en avant, il criait :

— Impossible!... Impossible!... Dilson est mort!...

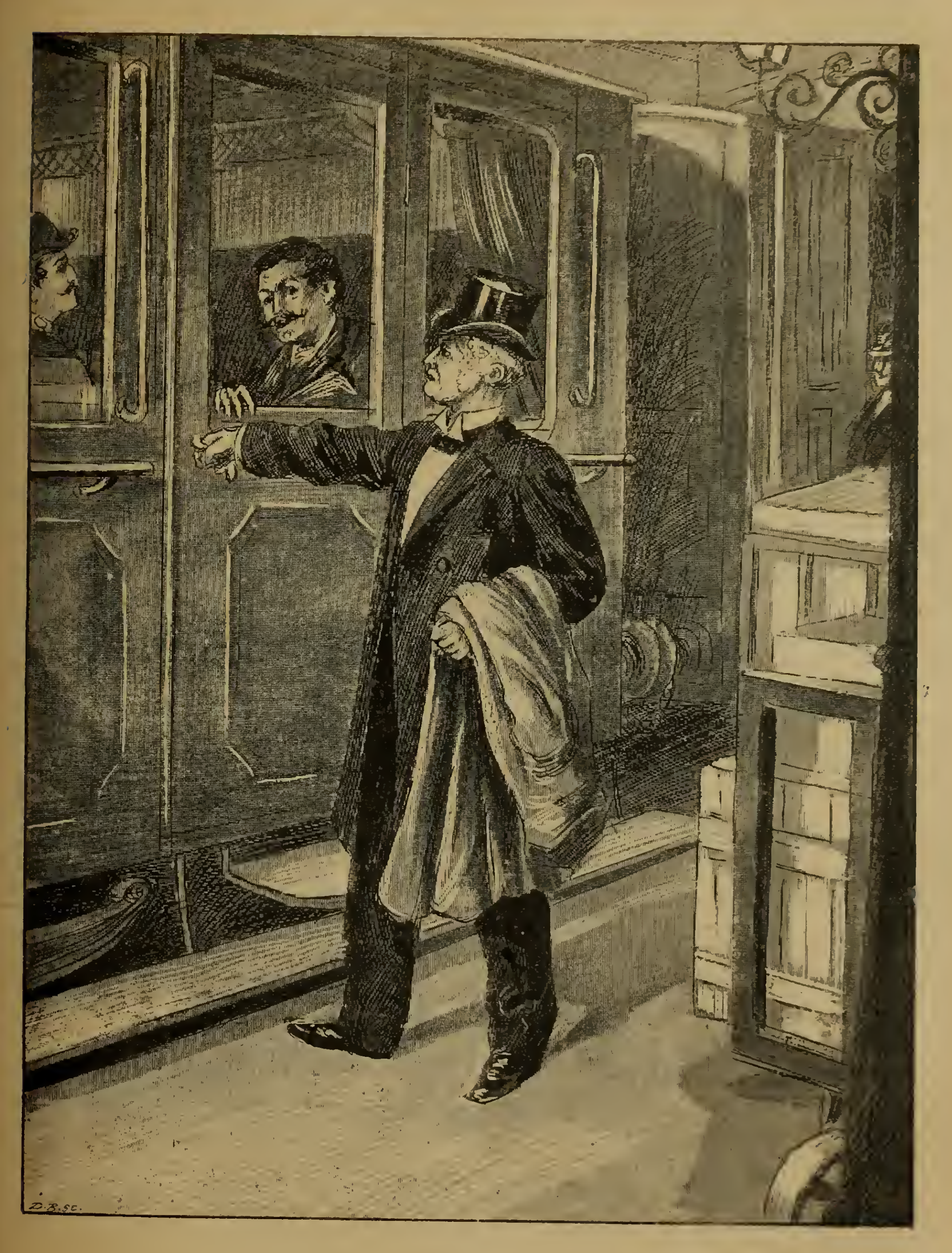
Déjà l'Américain avait salué le marquis. Doucement, il s'avança vers le notaire :

— Les morts vont vite!... Les morts reviennent!... fit-il d'une voix gouailleuse.

Mais, sans s'inquiéter de la frayeur du petit notaire, Petrus Dilson s'adressa à l'ancien ambassadeur :

— Veuillez m'excusez, monsieur le marquis, de m'être fait annoncer si brusquement et d'être entré chez vous d'une manière aussi insolite... L'affaire qui m'amène ne souffre aucun retard...

Pendant que M. de Bligny s'excusait auprès de Me Pilou et l'invitait à attendre dans une pièce voisine, le notaire essuyait son front en sueur, les cheveux hérissés, les jambes tremblantes.



— Complet !... cria Brûlot, en retenant la portière.

Il entendait le bruit de trois bombes éclatant à la fois ; Dilson vivant! Marie-Marguerite retrouvée! Le père et la fille réunis!...

Comment Gismarck se tirerait-il de là ?

Dès que la porte se fut refermée sur Pilou, Petrus Dilson dit gravement au marquis :

— Cet homme est un misérable...

Et comme l'ancien ambassadeur avait eu un geste de révolte, en entendant porter une accusation aussi imprévue, aussi terrible contre l'un des notaires les plus respectés de Paris, l'Américain continua :

— Je vous donnerai des preuves irréfutables, monsieur le marquis... Il ne faut pas que cet homme soit honoré plus longtemps de votre confiance... Mais, monsieur, ce n'est pas pour démasquer Me Pilou que je suis venu... Une raison autrement importante m'a conduit ici...

— Parlez, monsieur le docteur...

— Je suis venu au sujet d'une jeune fille que vous aimez, comme si elle était votre enfant.

— Marie-Marguerite?

— Oui... Marie-Marguerite.

— Vous la connaissez ? demanda M. de Bligny d'une voix émue.

— Elle ?... Non... J'ai connu sa famille ?...

— Sa famille ?.,.

— Je savais que feu Mme la marquise Hortense de Bligny s'était chargée d'un dépôt sacré.

Alors, Petrus Dilson se mit à conter qu'il était le père de Marie-Marguerite. Il dit la rencontre toute fortuite de Blanche de Beaulieu au Grand Hôtel, le dévouement de la sœur de charité, l'histoire de la comédie du château des Granges, la reconnaissance qu'il gardait au capitaine Charles, à ce vaillant jeune homme qui,au péril de sa vie, l'avait empêché de mourir dans les terrains vagues de la rue Ordener. Il parla de sœur Angélique hésitant encore à se faire reconnaître de sa fille. Il dit les ménagements qu'il fallait prendre auprès de Marie-Marguerite.

L'ancien ambassadeur sentit deux grosses larmes brûler ses joues. Puis, tendant la main à Dilson :

— Votre enfant est digne de vous. Attendez-moi ici, je vous prie. Je congédie le notaire, et pour toujours; puis, je rejoins Marguerite et mon fils, qui m'attendent dans le jardin. Nous reviendrons ensemble... tous ensemble. — A tout à l'heure.

XXXIV

LA POLICE FRANÇAISE ET LES ESPIONS PRUSSIENS

Petrus Dilson venait de presser sur sa poitrine Marie-Marguerite.

Ils restèrent un moment serrés l'un contre l'autre, dans l'un de ces attendrissements où des larmes joyeuses font oublier les heures tristes du passé.

Le docteur se trouvait enfin en présence de sa fille, de cette enfant à laquelle il avait songé tant de fois, sans la connaître, depuis le jour où sœur Angélique lui apprit qu'il était père.

Au milieu de sa joie débordante, le savant oubliait et les moments pénibles des premiers labeurs et les forfaits des ennemis semés sur sa route. Il oubliait les sombres découragements, les rivalités jalouses ; il oubliait sa gloire, le bruit fait autour de son nom et de son génie pour apparaître seulement un père affectueux et tendre.

Il regardait Marie-Marguerite, aussi ému, aussi tremblant qu'elle-même, et il murmurait de douces paroles qui menaient la caresse jusqu'au plus profond du du cœur de la jeune fille.

Et ravie, et charmée, fière d'être la fille de cet homme, Marie-Marguerite parlait de l'existence heureuse qu'elle devait à la famille de Bligny.

A un moment, elle s'arrêta, rougissante, après avoir prononcé le nom de Charles. Ce fut le docteur Dilson qui acheva la phrase commencée.

— Vous serez la femme du comte de Bligny...

— Cher père...

Avec sa voix d'enfant, la jeune fille demanda :

— Comment avez-vous appris le projet de mon mariage ?

— Par une personne que vous aimerez un jour...

— Vous ne pouvez me dire quelle est cette personne ?

— J'espère que bientôt elle viendra elle-même...

— Est-ce que je la connais ?

— Oui...

Mais, craignant de trop parler, le docteur Dilson embrassa Marie-Marguerite :

— C'est à moi, dit-il qu'il appartient d'assurer votre bonheur... Restez encore dans cette maison que vous aimez, en attendant qu'il me soit permis de vous nommer, devant tous, ma fille !!!

Après avoir pris congé des Bligny, le docteur Dilson regagna en toute hâte sa villa, seulement éloignée de quelques centaines de mètres de la demeure du marquis.

Depuis plus d'une heure, Joseph Putois, l'ancien inspecteur de la sûreté, attendait l'Américain.

En traversant le couloir menant au salon, le docteur rencontra un domestique en petite livrée portant des favoris rouges.

Le valet causait avec Bernard. Il s'avança vers Dilson et, dès qu'ils furent seuls :

— Mon frère, j'ai reçu votre lettre... Me voici à vos ordres.

— C'est bien, Jacques...

— Le Flambard se range, fit le domestique du docteur Hochecorne, avec un geste d'orgueil.

— Tu as vu Georgette?

— Ce matin même... Elle viendra vous voir quand vous le désirerez... Il faudra qu'elle se range, celle-là aussi...

— Tu diras à notre sœur que je me rendrai chez elle demain, à trois heures... Au revoir, Jacques...

Le Flambard s'étant retiré, le docteur Dilson entra au salon.

Joseph Putois courut au-devant lui :

— Bonnes nouvelles, monsieur le docteur, bonnes nouvelles... J'ai la traite de vingt mille francs...

— Les individus n'ont pas fait de difficultés?

— Légèrement, en commençant... Ils ont voulu m'étrangler ; mais à Creil, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde... Avec l'argent, on marche ferme...

— Et vous pensez que cette preuve suffirait à établir la culpabilité du baron Gismarck ?

— Non... mais nous établirons, pièce par pièce, le plan infernal de l'Allemand... Nous prouverons que, pour avoir une fortune, Gismarck a tenté de vous tuer... Les documents abondent...

Et la voix vibrante ;

— Oh ! le Prussien, je le tiens, cette fois, je ne le lâcherai pas... Les Pilou, les Hochecorne, les Poitevine Raveaud, nous n'en ferons qu'une bouchée... Mais, le plus dur, c'est de mettre la main sur le grand patron... Monsieur le docteur, restez dans l'ombre... Le baron Gismarck vous croit mort. Laissez-moi faire...

— Vous vous trompez, monsieur Putois, le baron Gismarck sait, ou saura dans une heure, que j'ai échappé à la catastrophe du château des Granges...

— Comment cela ?... Ce n'est pas monsieur de Bligny qui...

— J'ai rencontré le notaire Pilou chez le marquis...

Joseph Putois leva les bras au plafond, en soupirant :

— Quelle faute!... quelle faute!...

Il se recueillit quelques instants, et, plus calme :

— J'ai trouvé...

— Quoi?

— Un nouveau plan...

— Inutile...

— Vous dites?

— Inutile... mon cher monsieur, je renonce à toute idée de vengeance...

— C'est impossible!...

— Ma résolution est facile à expliquer... Ecoutez-moi : La mission que je me suis donnée, en quittant le Nouveau-Monde, est à peu près terminée... J'ai retrouvé ma fille; je vais revoir ma sœur, avec l'espérance de la ramener au bien, ainsi que je ferai pour Jacques... Demain, je verrai Georgette...

— Vous voulez...

— La tirer des griffes de ce misérable Allemand?... Oui...

— Georgette? Le meilleur atout de mon jeu, gronda Putois.

— La vengeance était autrefois le plaisir des dieux; aujourd'hui, la vengeance ne saurait être une satisfaction pour un homme de travail... J'ai mieux à faire...

— Vous pardonnez alors à l'infâme Gismarck?

— Je ne pardonne pas, monsieur... J'oublie...

— Il recommencera... Il vous tuera, enfin!...

— Un Gismarck ne tue pas un Dilson...

Sur ces mots, l'Américain tendit à Putois un chèque tout préparé :

— Je vous remercie, monsieur, de tout le zèle que vous avez déployé dans cette affaire... Permettez-moi de joindre à mes remerciements cette somme de cinquante mille francs, que je vous prie d'accepter...

Joseph Putois repoussa de la main le papier que le docteur lui offrait :

— Un mot, monsieur?

— Je vous écoute,

— Tout est fini, n'est-ce pas?... bien fini?...

— Parfaitement...

—Alors, je refuse cet argent, que je n'ai pas gagné... Mais, je vous déclare que moi, Joseph Putois, — ancien inspecteur de la sûreté, — je reprends, pour mon compte personnel, la campagne que vous abandonnez. Je vous donne ma parole que j'enverrai au bagne le nommé Karl Gismarck, en compagnie de ses amis Pilou et Hochecorne...

Le petit homme d'affaires ne ressemblait plus au Putois doucereux et câlin

que le docteur Petrus était allé trouver rue de l'Homme-Armé; c'était un Putois tout nouveau, à l'œil allumé, aux lèvres frémissantes, un Putois grandi, transfiguré.

— C'est décidé, vous en restez là? fit-il en se plantant devant l'Américain.

— J'en reste là, monsieur, et je m'étonne même de l'acharnement que vous mettez à la poursuite du sieur Gismarck.

— Monsieur le docteur, je me considère comme obligé de parler d'une chose que je voulais taire... Savez-vous pourquoi, après vingt-cinq année de bons et de loyaux services, j'ai été révoqué des fonctions que j'occupais à la Préfecture?... Non, n'est-ce pas? Quand vous êtes venu chez moi, vous vous êtes dit : ce Putois est un vieil employé en retraite qui utilise ses loisirs?...

— Votre nom m'était resté dans la mémoire à l'occasion d'un fait divers relatif à l'affaire Troppmann; à New-York, j'avais appris, sans vous connaître, votre intelligence et votre courage; et, en me présentant rue de l'Homme-Armé, je savais d'avance que vous mettriez tout en œuvre pour m'aider de votre expérience...

— Vous ignoriez ma révocation?

— Oui.

— Eh bien, monsieur le docteur, vous vous êtes trompé... J'ai été révoqué, parce que j'ai osé tenir tête au chef de la sûreté d'abord, au préfet de police ensuite, enfin au ministre de l'intérieur lui-même. L'histoire est simple, pleine d'enseignements. Un jour, je suis allé trouver le chef de la sûreté et je lui ai dit : « Il vient d'arriver à Paris un individu qui s'appelle ou se fait appeler le baron Karl Gismarck... Cet homme est un espion prussien. » — « Ah! m'a répondu mon supérieur, vous en êtes sûr?... » — « Très sûr, » ai-je dit. Mon chef haussa les épaules, en répliquant : « Putois, quand je vous chargerai d'une mission, vous l'accomplirez; mais, pas d'initiative personnelle: nous n'en voulons pas. »

Comme avec mon flair de policier je sentais mon espion, j'observai les allées et venues de Gismarck, ses rendez-vous fréquents dans une brasserie de la rue de Dunkerque, à un hôtel de l'avenue d'Eylau, chez la princesse Camba, ses nombreuses absences de Paris, son attitude à un bal de l'Elysée, devant le personnel de l'ambassade d'Allemagne, et je demandai une audience au préfet de police. « Monsieur le préfet, je tiens un espion allemand. » — « Mes compliments, monsieur, fit le préfet, sans ajouter d'ailleurs aucune importance à mes paroles, et comment se nomme le personnage? » — « Le baron Karl Gismarck. » Le préfet eut un rire bruyant; il me congédia en ces termes : « Mon pauvre garçon, je connais le baron Gismarck; ce monsieur est Alsacien; je l'ai rencontré plusieurs fois dans le monde... Monsieur Putois, vous êtes un homme habile, je le sais. Réfléchissez donc : Si la personne que vous accusez si légèrement était ce que vous dites, elle se cacherait, elle ne vivrait pas au grand jour, en plein soleil de

Paris. » Et comme j'insistais, offrant de donner des preuves à l'appui de mon affirmation, le chef de la police française me mit à la porte de son cabinet.

Je suis entêté comme une mule, et quand j'ai mis quelque chose dans ma caboche, vraiment, je ne m'appartiens plus : le désir de savoir me brûle. Dans toute autre affaire, peut-être, je me serais tenu coi... Mais là, monsieur le docteur, je me rappelais l'Empire, les joueurs de trombone et de clarinette, tous ces mouchards fondant sur la France, préparant, de longue main, notre écrasement ; je revis, dans une lueur sanglante, le maréchal Bazaine condamné à mort pour trahison, et il me sembla que, moi aussi, je serais un traître, si je gardais le silence... J'écrivis au ministre. Le lendemain, j'étais révoqué.

Depuis ce jour-là, — en dehors de mes occupations d'homme d'affaires, — j'ai suivi Gismarck, pas à pas: je l'ai vu, *travaillant* chez les ministres, dans les clubs, dans les tripots, dans le plus grand monde, dans les restaurants à la mode, au Sénat, à la Chambre des députés; je l'ai vu avec les ambassadeurs, se révélant, chaque jour, sous des formes nouvelles. Il m'est apparu, courant un soir avec des rôdeurs de barrières; une autre fois, avec des viveurs; tantôt il était l'ami des ouvriers, tantôt le camarade des étudiants de Paris. Et jamais le même individu; il va déguisé, méconnaissable, excepté pour moi seul. Qu'il ait son monocle carré à l'œil droit ou ses lunettes bleues, ou qu'il regarde la foule de ses yeux perçants, éclatants comme des reflets de métal en fusion, toujours et partout, je retrouve mon Gismarck.

Et en cherchant cet homme, entendez-moi bien, — cet homme à la barbiche rouge, qui passe fièrement sur nos boulevards, en redingote boutonnée, qui a ses entrées libres chez nos ministres, — j'ai trouvé les espions subalternes tenus d'obéir au maître... Au premier rang, apparaît une grande dame, une aventurière que l'on courtise et que l'on salue... C'est effrayant!... Les espions prussiens nous cernent, comme ils le faisaient en 1869, et je me dis que la guerre est prochaine. La parole de Frédéric II est encore vraie, allez!... « Soubise a cent cuisiniers et un espion; moi, j'ai un cuisinier et cent espions. » M. Grévy n'a peut-être pas cent cuisiniers, comme Soubise; mais, comme Soubise, il n'a qu'un espion; l'empereur Guillaume a cent espions!...

Le petit Putois était tout en sueur; il s'essuya le front, en continuant :

— Ah! je le sais bien, le temps de la défiance ne dure pas à Paris. Pendant la guerre, on aurait massacré un individu, par le seul fait qu'il était étranger; aujourd'hui, on rit de ces choses et on raille les journalistes qui se permettent d'affirmer que les négociants ont le devoir d'être plus circonspects dans le choix de leurs employés... Voilà pourquoi je rencontre des espions chez les commissionnaires en marchandises, dans les maisons de banque, dans les hôtels, dans les cafés, parmi les filles de brasserie, au quartier latin comme au boulevard Rochechouart, rue Saint-Dominique et rue de Grenelle-Saint-Germain comme à l'avenue des Champs-Elysées, comme dans les environs de Paris...

Ce réseau infernal, je veux le détruire!... Aussi, monsieur le docteur, je me suis donné tout à vous, dès qu'il s'est agi de Karl Gismarck; en menant votre affaire, je préparais la mienne... Vous abandonnez la bataille; je n'ai plus droit à votre argent...

Le docteur Dilson avait écouté le policier avec la plus grande attention.

— Ce que vous m'avez conté est étrange, monsieur...

— Une chose plus étrange encore, c'est que Tinders et Gismarck ne forment qu'un seul homme... C'est Tinders qui a dressé les batteries du baron Gismarck, alors que Tinders était en Amérique... Vos millions iront en Allemagne!... Les Prussiens feront la guerre à la France avec les millions du docteur Dilson!...

— Pourquoi avez-vous tardé si longtemps à m'éclairer?

— Pourquoi?... Pourquoi?... Parce que je craignais de me tromper... C'est seulement à la gare du Nord que pour moi la lumière s'est faite... Je me disais : il faut attendre et agir quand même... Gismarck chasse deux lièvres à la fois; je me sens de taille à lutter contre l'Allemand... Et voyez-vous, l'idée de la patrie me donnait des forces et du courage pour poursuivre notre œuvre de légitime vengeance... Vous êtes riche, assez riche pour jeter l'or à pleines mains... Votre or, je ne le volais pas, en l'employant à une double affaire...

Petrus Dilson prit la parole...

— Monsieur, ce que vous me dites là est grave... Vous êtes Français, et bon et vaillant Français. Naturalisé citoyen américain, j'ai gardé de la mère patrie un souvenir impérissable, malgré les tristesses et les deuils d'autrefois, malgré l'indifférence de mes compatriotes envers l'inventeur, malgré le crime odieux de ce Paris laissant mourir de faim l'homme qui fut mon père... Ma vie a été une longue lutte, un incessant labeur... J'ai une fille que j'aime, un frère et une sœur que je tirerai du vice et de la misère, de la misère, qui restera éternellement la cause la plus humaine du vice... J'avais droit au repos; mais voilà que de nouveaux devoirs s'imposent à ma conscience... Cette patrie, que j'ai reniée dans l'un de mes jours de découragement et d'angoisse, cette patrie, — la France, — elle fait encore vibrer mon cœur... Je pleurais, en 1870, lorsque arrivaient à New-York les fatales nouvelles... J'ai tressailli là-bas, comme si j'avais entendu les bruits des clairons sonnant la défaite, comme à l'apparition de toute la France en deuil!... Je voulais me rendre à l'appel, quand on criait : « Aux armes ! » Je ne le pouvais plus : les veilles m'avaient usé, au point de me rendre incapable de porter un fusil...

Aujourd'hui vous m'affirmez que la patrie est en danger!... Eh bien! si vous m'apportez des preuves, des preuves matérielles que Tinders et Gismarck sont le même homme et que cet individu est un espion aux gages de l'Allemagne, vous me retrouverez avec vous, prêt à agir.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



— Je suis très sérieux... très sérieux

III

LES DÉVORANTS DE PARIS

DEUXIÈME PARTIE

I

FIANCÉE POUR RIRE

Comme sept heures sonnaient à toutes les pendules de l'hôtel Gismarck, le premier vicaire de Sainte-Thérèse, très élégant sous son habit noir, vint offrir le bras à La Bergamote. Le docteur Hochecorne et le baron suivaient gravement le couple.

On se mit à table.

Le repas fut gai, très animé. Ce diable d'abbé Fricard avait un esprit d'enfer. Il connaissait Paris, dans tous ses coins et recoins ; il parlait de fêtes extraordinaires ; il contait des histoires de femmes du monde, des galanteries à déshonorer tout le faubourg Saint-Germain ; mais si les mots étaient à double entente, le langage du jeune prêtre n'était nullement grossier. L'abbé ne pouvait oublier qu'il s'adressait à la future baronne Gismarck.

Georgette en robe claire, la chevelure fleurie d'une rose du Bengale, sa fleur préférée, commençait à prendre son rôle au sérieux. Pour ce soir-là, elle avait dédaigné les costumes excentriques, les bijoux voyants, toute la fantasmagorie des toilettes du demi-monde. Ses cheveux eux-mêmes avaient subi une transformation ; au lieu de tomber en broussailles et de couvrir son front, ils étaient relevés, séparés par une raie toute droite et correctement roulés en torsades sur la nuque.

La Bergamote avait connu M. Fricard chez les Verlaine, du temps où l'abbé courtisait la fille de l'amiral ; elle ignorait la double vie que menait le prêtre. Mais comme, à plusieurs reprises, lors de la fête de Chatou, le notaire, le

médecin et le baron lui-même appelaient Fricard « l'abbé », « mon cher abbé » et que cette désignation paraissait étrange aux convives, ce fut Hochecorne qui fournit l'explication, affirmant que Fricard avait un frère dans les ordres et que l'on donnait à Augustin la qualité appartenant à Edmond, par pure plaisanterie. La chose parut très drôle, très originale, et ces dames, — les amies de Georgette, — s'en amusèrent beaucoup.

Le dîner touchait à sa fin.

— L'absence de notre ami Pilou m'inquiète, observa Hochecorne.

— Moi aussi... fit l'abbé.

Le baron prit la parole :

— Soyez sans inquiétude, messieurs, le notaire est à Enghien ; il sera de retour ce soir...

Et se penchant à l'oreille de la Bergamote :

— Ma chère Georgette, vous le savez, vous êtes ici chez vous, maîtresse de maison, à titre provisoire en attendant que ce titre devienne définitif ; ce qui ne tardera pas... Nous allons vous demander la permission de passer au fumoir...

Ces messieurs s'étant levés de table, Georgette se rendit dans un petit salon, prit place au piano et essaya de déchiffrer quelques pages de Wagner.

Le baron Gismarck, le docteur Hochecorne et l'abbé Fricard se frottaient les mains de contentement. Le médecin donnait des détails très précis sur le cadavre trouvé sous les décombres du château des Granges, tandis que Lux et Justin versaient dans des tasses du Japon un café clair et plein d'arome, — un mélange savant, — que l'étranger préparait lui-même, pour sa consommation personnelle.

L'abbé perdait patience.

— Mon cher baron, Pilou est assommant... J'ai un rendez-vous à dix heures...

— Un rendez-vous à Passy?

— Précisément.

— Pauvre petite Suzanne...

— Plaignez-la... Il m'en arrive de belles avec cette écervelée !...

— Quoi donc? interrogea Gismarck.

— Suzanne est enceinte !...

Le docteur Hochecorne allumait un nouveau cigare. Entre deux bouffées, il dit :

— L'abbé, si vous m'aviez écouté, votre maîtresse n'en serait pas là...

— Oui, je sais... Un avortement... Suzanne a refusé...

— Il fallait l'y contraindre, ajouta le médecin.

— Et que vient de faire votre Suzanne? reprit le baron.

— Elle a quitté ses parents...

— Parce qu'elle était enceinte?

— Oui...

— Diable! c'est que l'amiral Verlaine est encore un gaillard... Je l'ai rencontré à un bal de l'ambassade russe... Fricard, tenez-vous sur vos gardes...

— Enfin, conclut l'abbé, brisons sur ce chapitre... L'amiral ne pourra jamais supposer que la robe d'un prêtre cache l'amant.

Karl Gismarck était en humeur de rire:

— Et la Flamboyante, mon cher abbé?

— La Flamboyante?. Elle est toujours à Saint-Lazare... Mais, je l'aurai!... Je l'aurai!...

— Parbleu! intervint Hochecorne, prenez-la de force.

— J'ai bien essayé, docteur, mais cette fille-là n'aime pas la soutane .

Des pas précipités retentirent dans l'antichambre. La porte s'ouvrit. Pilou entra, les yeux effarés, le visage défait, avec de grands gestes, des gestes d'aliéné ou d'homme ivre.

— Qu'y a-t-il? interrogèrent les trois hommes.

Le notaire s'était violemment assis sur l'un des divans du fumoir. Il reprit haleine et soupira dans un râle:

— Dilson l'Américain, Dilson le millionnaire... le docteur Dilson...

— Est mort!... interrompit le baron... nous savons cela...

— *Requiescat in pace !*... soupira Fricard.

— Après? après?... demandait Gismarck.

Le notaire se leva:

— Dilson est vivant!

— Allons donc!... Vous êtes fou!... cria le docteur Hochecorne.

— C'est un fumiste! ajouta l'abbé.

— Vous savez que je ne goûte guère les plaisanteries inutiles, dit l'Allemand.

— Je ne suis pas fou... Je ne plaisante pas, quand il s'agit de choses aussi importantes... Dilson est vivant: je l'ai vu, chez M. de Bligny, à Enghien.

Me Pilou venait de parler, par phrases coupés, rapidement, avec une tonalité aiguë, sifflante, en dehors de ses manières calmes et réfléchies.

Mais ses amis apprirent bien vite qu'il ne perdait pas la raison lorsque, froidement, il retraça les péripéties de ses étonnements dans le salon de M. de Bligny, la brusque révélation de l'existence de Marie-Marguerite, l'entrée stupéfiante du docteur Dilson, le renvoi honteux que lui infligeait l'ancien ambassadeur.

Le docteur Hochecorne et l'abbé Fricard le regardaient sournoisement, avec cette idée commune: « Nous sommes perdus!... » mais aussi, avec le secret désir de se tirer de l'affaire, les mains nettes, coûte que coûte.

Le verbiage du notaire où retentissaient les mots: « code pénal et cour d'assises » évoquait toujours de nouvelles terreurs pour les associés de Karl Gismarck.

Brusquement, le baron interrompit Mᵉ Pilou. Sa voix de métal vibra encore, aussi terrible que lors de leur première entrevue à ce même hôtel de la rue Saint-Dominique :

— Messieurs, quel est le général qui n'a pas perdu de bataille?... L'Américain est vainqueur dans la première escarmouche... Est-ce une raison pour désespérer?

Le docteur Hochecorne écrasait son cigare entre ses doigts :

— Dilson a retrouvé sa fille... Georgette sera déshéritée...

— Et, ce qui est plus dur encore, dit l'abbé, c'est que la justice va tirer au clair le procès de la Flamboyante... Malheur à vous, maître Pilou!... Malheur à vous, docteur Hochecorne!

— Assez, l'abbé!... cria le baron... Si nous étions définitivement battus, vous payeriez les pots cassés, comme les autres : je m'arrangerais pour cela...

— Oh! monsieur...

— Très bien!... Très bien!... firent en même temps le notaire et le médecin.

Alors Karl Gismarck exposa son nouveau plan :

— Il faut empêcher le mariage de Marie-Marguerite et du comte Charles de Bligny... La chose est facile... Docteur Hochecorne, est-ce que le jeune Arthur Fénières est tout à fait rétabli ?

— Absolument... J'ai rencontré hier le faux pendu sur le boulevard Magenta.

— Arthur habite toujours chez son père, avenue Trudaine ?

— Non... Par la raison bien simple que son père l'a chassé de chez lui... Il me redoit encore quinze mille francs...

— Où est-il allé ?

— Il s'est fait recueillir par la Chatte-Éplucheusese... rue de Constantinople.

— Un joli garçon!... remarqua l'abbé, en joignant les mains.

— Hochecorne, vous verrez Fénières demain, et vous lui direz qu'il vienne me parler...

— Il refusera !

— Vous ajouterez qu'il s'agit des billets remis à Meyer-Worms...

— Il refusera encore bien plus vite, objecta Pilou.

— Alors, j'irai moi-même le trouver...

Et, pour ranimer les espérances de ses associés, Karl Gismark ajouta :

— Avant huit jours, je remettrai à chacun de vous une forte avance sur notre nouvelle entreprise... Je réponds du succès...

Georgette entrait.

Le baron l'accueillit très gracieusement :

— Pardon, chère amie, de vous laisser aussi longtemps isolée dans cette maison qui est la vôtre ; ces messieurs et moi nous avions à terminer une toute petite question relative à certains papiers utiles à notre mariage... Nous nous préparions, du reste, à vous rejoindre au salon...

La Bergamote hocha la tête :

— Il me semblait, mon cher baron, que vous n'attendiez que l'arrivée de Mᵉ Pilou pour faire part à ces messieurs...

—... Du projet de notre mariage ?... Parfaitement,.. Nos amis connaissent déjà mes intentions... Vous serez bientôt la baronne Gismark... Je me vois seulement obligé de vous demander quelques jours pour la publication des bans... Il est indispensable que je fasse venir de l'Alsace mon extrait de naissance que me refusent les autorités prussiennes...

Georgette n'était pas convaincue de la sincérité du baron. Bien que son esprit fût fragile et peu enclin aux raisonnements de la vie réelle, la jeune femme trouvait aussi bizarre l'atermoiement inexpliqué du soir que la brusque décision du matin. Il lui venait comme une vague idée que la mort du docteur Dilson n'était pas étrangère aux préoccupations visibles de Karl et de ses invités.

C'était la première fois qu'elle pénétrait dans cette demeure où tout semblait obéir à un mot d'ordre mystérieux, depuis le suisse jusqu'aux valets de l'antichambre, jusqu'aux amis eux-mêmes. Il régnait dans la maison un de ces accablants silences qui arrêtent le rire et invitent aux sombres pensées.

Seule, dans un petit salon tendu de bleu, elle avait pianoté près d'une demi-heure, passant de la musique de Wagner à une polka de Klein, étonnée, humiliée de l'abandon où la laissait Gismarck.

Enfin, elle s'était décidée à entrer au fumoir, se disant qu'elle n'était pas la dupe de son rôle de fiancée pour rire.

Après avoir entendu les explications de Gismarck elle exprima le désir de rentrer chez elle, rue de Londres. Le baron n'y vit aucun inconvénient, et il donna l'ordre à Justin de faire atteler son coupé.

Quand le bruit des portes de l'hôtel se refermant derrière la voiture qui emmenait la Bergamote eut appris au baron qu'il n'avait plus à craindre un retour offensif, il sonna Lux.

Le domestique ayant débouché une vieille bouteille de fine champagne, l'Allemand invita ses associés à porter un toast au nouveau plan de bataille.

Les trois hommes sortirent de l'hôtel Gismarck presque rassurés, se reportant, malgré eux, au souvenir de leur première rencontre.

— Hein?... faisait Hochecorne, vous rappelez-vous la nuit de mars?... Que d'événements en trois mois !...

— Baste ! continuait le petit notaire, nous avions tort de désespérer... Avec un homme tel que Gismarck, une partie n'est jamais perdue...

— Bravo, Pilou ! conclut l'abbé Fricard, en hélant un fiacre pour se faire conduire à Passy.

La Bergamote était encore dans son salon, lorsqu'une femme de chambre

vint annoncer à sa maîtresse qu'un domestique de bonne maison désirait lui parler.

Jasmin entra presque grave.

— Enfin, je te trouve !... Je reviens de Chatou... J'ai fait le guet, dans la rue, pendant plus de deux heures.

— Qu'y a-t-il?

— Notre frère veut te voir... Le docteur Dilson...

— Notre frère?... Malheureux, tu ne sais pas que Pierre est mort...

— Le docteur Dilson est vivant, bien vivant...

— Les journaux disent que son cadavre a été reconnu...

— Des blagues !... Des blagues ! On a retrouvé le cadavre d'un nommé Ferdinand, un cocher de tramways...

— Alors, tu es sûr que Pierre n'est pas mort?...

— Es-tu bête, ma pauvre fille... J'ai vu Pierre aujourd'hui même...

— Cependant, ce monsieur, qui est notre frère, m'a fait défense de me présenter devant lui...

— Il y a du Gismarck là-dessous...

— Tu parles du baron?

— Oui, du baron... Tu en apprendras de belles sur son compte... Mais, je n'ai pas le temps de t'instruire... Il faut que je rentre chez mon maître, le docteur Hochecorne, un rude gredin encore celui-là... Notre frère, le docteur Dilson qui habite Enghien, viendra te voir chez toi demain, à trois heures... Au revoir, Georgette...

Puis, revenant sur ses pas, envahi par une tendresse d'homme qui refoulait au loin la vie passée du Flambard, Jacques murmurait, la tête basse :

— Nous étions seuls, livrés à nous-mêmes... Nous avons mal tourné... Ah ! s'il avait été toujours là, le grand frère, il eût conduit les plus petits !...

II

LE GRAND FRÈRE

Cette nuit-là, Georgette ne dormit pas.

La pensée que son frère était encore vivant la troublait.

Cet homme, — grand parmi les hommes, — avait refusé de la recevoir, après vingt ans d'absence, lorsqu'elle s'était présentée au Grand-Hôtel. Pierre Rousse-

lier reniait sa famille, voici ce que disait Georgette, le jour où elle reçut la carte de visite de Petrus Dilson, ces lignes hautaines, injurieuses, écrites à l'insu de l'Américain par le Dr Hochecorne.

La Bergamote avait compris que toute insistance serait inutile; et après avoir donné un libre cours à sa fureur, elle se lança de nouveau dans l'étourdissement du plaisir ; elle fit la fête pour oublier son rêve insensé, ayant dans l'esprit une incertitude, au sujet de sa parenté avec le Dr Dilson, mettant tout en œuvre pour se convaincre que l'étranger n'était pas son frère. Elle accusait — on s'en souvient — sœur Angélique de lui avoir fait délivrer ce congé définitif qui la blessait dans sa fierté de fille.

Georgette songea à se venger de la religieuse garde-malade; puis, elle oublia son ressentiment, au milieu du luxe dont l'entourait Karl Gismarck.

Certain soir, elle conta à son amant son infructueuse démarche et l'étranger accueillit sa confidence avec une telle explosion de gaieté et de sarcasme qu'elle finit par rire de son algarade et des excentricités du Yankee richissime.

Pourtant, à cette heure, dans le calme de la nuit; elle ne pouvait se défendre d'une joie mêlée d'amertume. Il ne lui était plus possible de douter de l'existence glorieuse du grand frère et elle tremblait, en songeant que Pierre allait venir. Toute sa vie se levait devant elle, son enfance misérable, sa jeunesse flétrie C'étaient des rumeurs lointaines, des visions horribles qui la faisaient tressaillir.

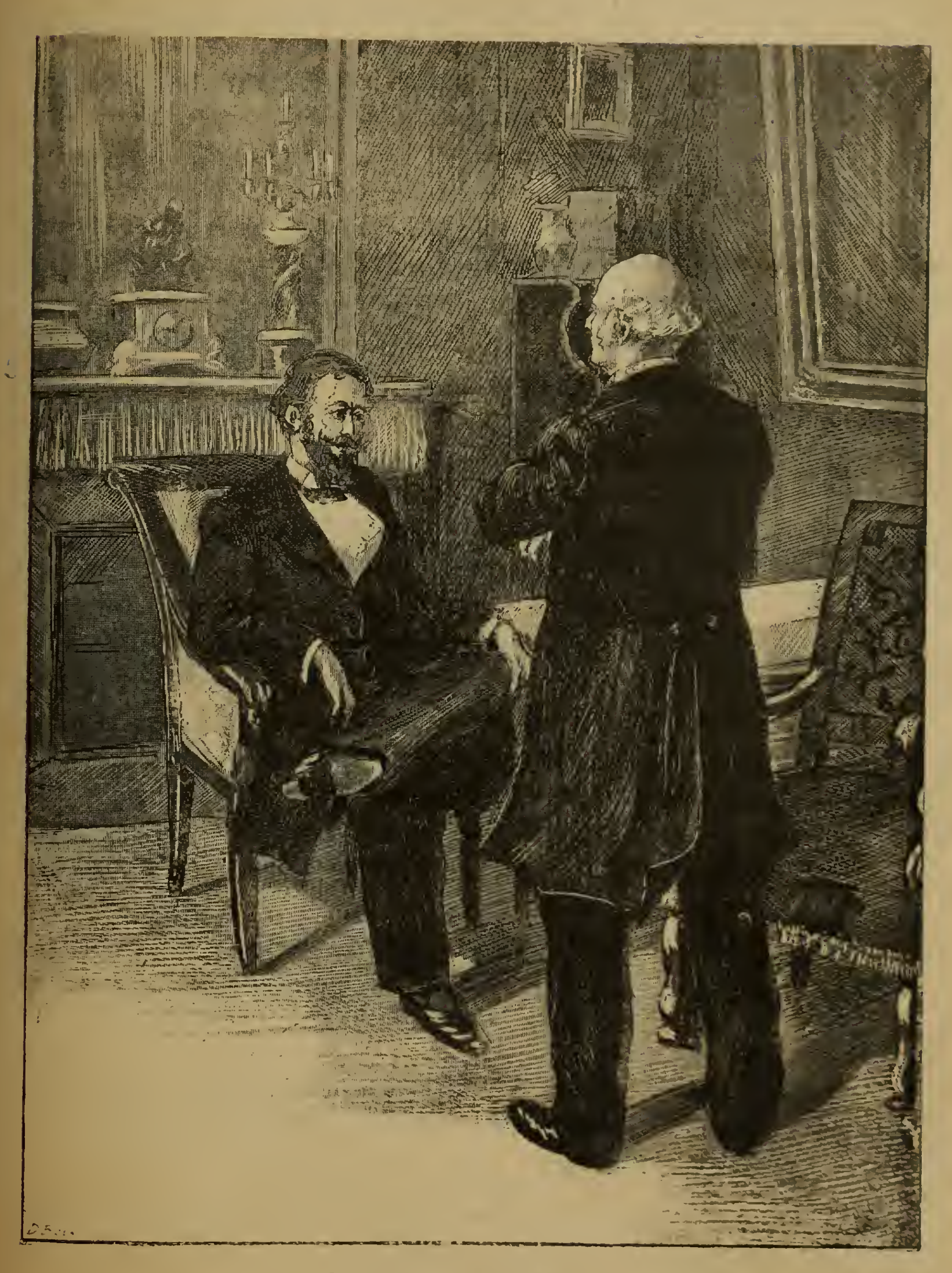
La Bergamote se revoyait toute enfant, après avoir quitté le vieux père, couché dans la rue des Blancs-Manteaux. Jacques et elle, tous deux, avaient fui, épouvantés. Elle s'en était allée, éperdue, jusque sous le porche d'une maison sinistre de la rue Gît-le-Cœur. Elle était tombée là, mourant de faim. Une vieille dame l'avait recueilie et, apprenant son malheur, la vieille dame s'était montrée compatissante.

Pendant plusieurs jours, elle fut caressée, choyée; on l'habilla avec des robes de fillette riche; on lui donna des joujoux; et puis, un soir, quelques vieux messieurs la firent servir à leurs amusements. Après une nuit, Georgette connaissait l'homme, des pieds à la tête.

La femme qui l'avait vendue se nommait Ambroisine Pompier, dite Hussard: La Bergamote ignorait que son amie, Mlle Pompier, fût la fille de l'infâme créature, de l'entremetteuse qui exerçait encore son métier, à Paris, dans un hôtel de l'avenue des Champs-Élysées.

Georgette quitta nuitamment la maison d'Ambroisine Pompier ; elle devint la maîtresse de M. Léo Gerbault, le banquier de la rue de Choiseul; et lasse, écœurée de tant de hontes, après avoir dévoré en orgies les riches présents du banquier, elle sembla se recueillir. L'administrateur d'un bureau de placement la recommanda à la famille Verlaine.

Le calme du foyer ne pouvait plus convenir à cette nature ardente, désem-



C'est décidé, vous en restez là?

parée; la débauche avait fait trop de ravages pour que le repentir fût sincère. Aussi Georgette accepta avec enthousiasme les propositions du baron Karl Gismarck. Du moins, elle gardait à l'amiral et à sa famille, à Suzanne surtout, l'une de ses affections profondes que rien ne peut détruire, — le souvenir impérissable des quelques journées de repos qu'un étranger, en pays hostile, accorde à un combattant affolé et meurtri.

Georgette n'avait pas oublié les intentions matrimoniales de M. Fricard, de l'amoureux de Suzanne, — de celui que, pour rire, on nommait « l'abbé », — mais elle se réjouissait, dans son for intérieur, que Suzanne Verlaine ne devînt pas la femme de cet homme étrangement sensuel. L'abbé continuait sa double vie, recommandant tous les jours à ses amis de ne pas trahir son secret : il redoutait Georgette.

Pendant que la Bergamote réfléchissait douloureusement aux choses passées, le docteur Dilson, lui aussi, songeait.

Assis devant sa table de travail, — son large front éclairé par la lueur des lampes, — Pierre Rousselier se demandait si, vraiment, il n'avait rien à se reprocher, s'il ne devait pas assumer une part de la responsabilité pesant sur Jacques et Georgette.

Il s'interrogeait, avec angoisse, en revoyant, dans sa pensée, la scène révélée par Jacques, — le père et la mère abandonnés, le vieux mort de faim, dans une rue de Paris.

Et il lui semblait entendre comme un blasphème venu des vivants et aussi des morts.

Lui, l'intelligent, il était parti, laissant sur le chemin, une mère, tous deux âgés, sans ressources, sans travail ; un frère et une sœur tout petits, tout petits.

Il avait déserté, l'homme au cerveau puissant; et tandis qu'il marchait vers la route lointaine, embrasé par les feux de son génie, le malheur grondait à sa porte; la terre s'entr'ouvrait pour reprendre les vieux et la chanson du vice et de la misère appelait les petits.

Il avait déserté, abandonnant aux fureurs d'une mère insensée, une jeune fille flétrie, descendue, en pleine jeunesse, dans un couvent, — un tombeau.

Il avait déserté, reniant sa patrie, honorant le pays étranger du fruit de son labeur.

Jacques était un voleur et un assassin; Georgette, une fille; Blanche de Beaulieu, une morte vivante.

L'Amérique s'enorgueillissait de la gloire de Petrus Dilson, et la France en deuil ignorait encore le nom de Pierre Roussellier.

Est-ce que, s'il était resté au milieu des faibles, toutes ces tristesses seraient arrivées?... N'avait-il pas manqué de vaillance, en apportant au Nouveau-Monde

sa vitalité, son énergie, sa connaissance des choses et des hommes, sa foi robuste?...

Et, maintenant, était-il en droit de se montrer rigoureux envers les êtres désarmés dans la lutte pour vivre?...

La Bergamote attendait le grand frère. Dès le matin, elle s'était vêtue d'une robe noire montante, cherchant à masquer la trop grande élégance de sa maison, dissimulant, par-ci par-là, les cadeaux somptueux, la fantasmagorie du décor.

Elle allait, serrant dans ses armoires l'étalage de son luxe, voulant que tout fût très simple, attristée par la pensée de ne pouvoir recevoir ailleurs que dans cet hôtel témoin de ses hontes.

Le docteur Dilson entra.

Georgette baissait la tête. Petrus lui prit les mains et ils restèrent quelques instants, tous deux, sans parler.

— Voyons... Ne tremblez plus, faisait le grand frère.

Ils s'assirent.

Et comme la Bergamote gardait le silence, le docteur l'attira doucement contre sa poitrine :

— Ne parlons pas du passé... Hier encore, je vous accusais d'un crime odieux; aujourd'hui, je sais que vous n'êtes pas coupable...

— Un crime, moi?... fit-elle, étonnée.

— Je vous croyais la complice d'un homme qui a voulu me tuer pour s'emparer de ma fortune...

— Et cet homme, je le connais?

— Oui... C'est le baron Gismarck.

— C'est impossible, monsieur, on vous a trompé!... Le baron n'est pas capable...

— Karl Gismarck est un misérable assassin, répondit gravement Petrus..

La Bergamote éclata en sanglots. Puis, elle se recueillit. Personnellement elle n'avait jamais eu à se plaindre du baron. Elle éprouvait pour son amant, à défaut d'un sentiment d'amour, une grande reconnaissance, au souvenir de la générosité quasi royale avec laquelle il l'avait traitée jusqu'à cette heure. Récemment encore, sur son simple désir d'aller passer quelques mois à la campagne, Karl Gismark n'avait pas hésité à acheter la villa de Chatou, l'une des plus belles résidences des environs de Paris.

Femme, La Bergamote était restée maîtresse d'elle-même, jetant les feux de sa luxure, aux quatre coins de la ville, sans que l'étranger en ressentît ombrage. Cependant, elle se rappelait que, souvent, sa curiosité s'était éveillée devant les attitudes mystérieuses de Gismarck, en présence des réunions fréquentes et toujours inexpliquées du notaire Pilou, du docteur Hochecorne et de ce M. Fricard qu'elle avait connu autrefois dans la famille Verlaine et qu'elle soupçonnait seu-

lement de vouloir se marier avec Suzanne, à cause de la dot considérable de la demoiselle.

Dans la fièvre de sa vie, Georgette ne s'était pas attardée à pénétrer tous ces mystères ; son esprit futile lui ayant fait entrevoir que Karl Gismarck avait les allures d'un homme original, elle ne rechercha pas d'autres explications à toutes les fantaisies de l'amant.

Elle était jolie, riche, fêtée, heureuse, que lui fallait-il de plus?

Mais voilà que la révélation soudaine du docteur Dilson faisait apparaître à ses yeux de nouvelles visions, — que les ombres se dissipaient brusquement et que certains faits, sans importance apparente, venaient la troubler jusqu'au plus profond d'elle-même.

Le docteur Dilson observait la jeune femme, heureux de ses révoltes.

— Pourquoi, demanda-t-il, n'êtes-vous pas revenue me voir au Grand-Hôtel?... Et d'abord, pourquoi avez-vous tant tardé à répondre à mon appel, lorsque j'ai fait placarder dans Paris les affiches appelant près de moi toutes les personnes dont le nom commence par la lettre R et qui ont habité la rue des Blancs-Manteaux en 1864?

— Le baron m'en a empêchée, en affirmant que c'était une ruse de la police pour s'emparer de notre frère Jacques...

— Oui... mais, plus tard...

— Dès que j'ai appris que l'étranger blessé dans la rue Ordener pouvait être mon frère aîné, je me suis rendue au Grand Hôtel...

— J'ai su cela... J'étais encore bien malade... Je ne pouvais vous recevoir; mais, la sœur qui me veillait, vous pria de revenir dans la journée... Vous n'êtes pas revenue...

Georgette regarda le docteur avec le plus grand étonnement :

— Vous me l'aviez défendu, mon frère...

— Moi ?...

— J'ai conservé la carte que vous m'aviez écrite...

La jeune femme se leva. Elle ouvrit le tiroir d'un secrétaire et présenta à Dilson une carte de visite portant la signature du docteur.

L'Américain hocha la tête :

— Je comprends... Il y a là du Gismarck, du Hochecorne ou du Pilou.

— Vous croyez que ces messieurs...

— Je ne le crois pas... J'en suis sûr... Écoutez-moi, Georgette... Le baron a manifesté l'intention de vous épouser?

— Oui... depuis plus d'un mois... hier matin encore... Mais, dans la soirée, sa résolution paraissait moins certaine...

Le docteur Dilson demanda :

— Le baron Gismarck a vu le notaire Pilou ?...

— Justement... Me Pilou venait d'arriver, la figure bouleversée...

— Parbleu!... J'étais vivant et vous n'héritiez plus...

— Oh! l'infâme!...

Mais, relevant la tête, Georgette ajouta, la voix tremblante :

— Pierre, je vous jure que j'ignorais toutes ces infamies... Je suis indigne de vous, mon frère; je suis tombée bien bas, bien bas, mais pas jusque-là... oh! non... non...

— Je le sais, ma pauvre enfant; je le sais... Aussi je ne te reproche rien...

Alors, la Bergamote se mit à conter le malheur de son enfance, le vice la prenant à un âge où elle était incapable de se défendre. Elle fit le tableau de l'orgie parisienne; elle évoqua tous ces êtres monstrueux guettant leurs proies, dans l'ombre, maîtres de Paris, avec la puissance de l'or. Elle ne pleurait plus. Sa parole vibrait, sous un vent de révolte et de haine.

S'étant levée, la Bergamote promenait ses regards furieux tout autour d'elle; puis, lasse, femme et faible, elle se laissa tomber entre les bras du grand frère qui se tendaient vers elle, et la fille y resta longtemps, longtemps, dans un tel amollissement des nerfs et du cœur qu'il sembla à Dilson qu'une métamorphose s'accomplissait doucement.

— Je ne veux plus rester dans cette maison... La Bergamote est morte... Emmène-moi, grand frère!...

Et, entraînant le docteur dans le salon voisin, elle resta, pleine de menaces, devant le portrait en pied d'un homme :

— Voici le baron Gismarck, dit-elle, l'homme que je hais le plus au monde!...

— Tinders! Tinders!... s'écria l'Américain.

Deux heures plus tard, Petrus Dilson rentrait à la villa d'Enghien, amenant à son bras, une jeune femme simplement vêtue.

Eau-de-Benjoin s'inclina profondément devant Georgette, qu'il reconnut aussitôt :

— Geogette Ousselliė... murmurait-il... Massa li content... Eau-de-Benjoin, li aussi, bien content, bien content...

Et avec son rire énorme de nègre, secouant son torse d'hercule :

— Mauvais Païsiens voulaient tué bon massa... Bon massa fappé mauvais Païsiens!...

III

TRIO D'ALLEMANDS

Six heures du matin. — La grande porte de l'hôtel Gismarck était encore close, lorsqu'un homme arpentant depuis quelques minutes la rue Saint-Dominique s'arrêta devant la demeure du baron.

Cet homme était habillé d'un veston dont la couleur jadis vert bouteille passait au jaune douteux sous les coups du soleil et les nombreuses averses supportés par le vêtement ; un pantalon noisette très collant, un gilet bleu, un chapeau melon complétaient son costume.

Autour de son cou, s'enroulait une cravate blanche en forme de plastron ornée d'une épingle d'acier dite fer à cheval.

A sa figure entièrement rasée, n'étaient des favoris très courts d'un blond pâle estompant les tempes ; à sa façon de siffloter, en se trémoussant, il était facile de reconnaître un groom ou un cocher de bonne maison.

Devant la porte fermée, l'individu eut un mouvement d'impatience et il continua sa promenade, en se dirigeant vers une rue voisine.

— Sapristi ! dit-il entre ses dents, tout en faisant siffler la cravache à pomme de cuivre qu'il tenait à la main, on n'est pas devenu matinal au faubourg.

Les boutiques rares dans le quartier s'ouvraient une à une, lentement.

Le promeneur avisa un café dont le garçon, les yeux gros de sommeil, tirait les volets.

— Un cognac et un journal, commanda-t-il, en s'asseyant devant l'une des tables de marbre.

— Tout de suite, monsieur, répondit le garçon, le temps d'ôter mon dernier volet et je suis à vous.

Sous prétexte de rajuster son épingle de cravate, le domestique se mirait dans les glaces, en murmurant :

— Parole d'honneur, depuis que je suis sorti de la boîte, je n'ai pas perdu le truc ! Le camouflage est parfait... Que le diable m'emporte si mon plus vieil ami reconnaîtrait le petit père Putois, dans ce valet à figure germanique !...

Le garçon servit le verre de cognac demandé et apporta un journal du soir. — un journal de la veille, — au consommateur matinal.

Pour tuer le temps, Joseph Putois but à petites gorgées et il se plongea dans

la lecture de la feuille parisienne, qu'il lut depuis le Premier-Paris jusqu'aux annonces de la quatrième page inclusivement.

Il paya sa consommation et donna cinq centimes de pourboire au garçon qui fit la grimace.

— Excusez-moi, mon cher !... je ne roule pas sur l'or... Je suis sans place pour le moment : je vous revaudrai cela une autre fois, car c'est bien ici que viennent les gens de maison du quartier, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, vous vous trompez, ces messieurs vont ordinairement rue Saint-Dominique, dans l'établissement qui est en face de l'hôtel Gismarck...

— Gismarck?... Qu'est-ce que c'est que ça?... Un Prussien, peut-être... C'est que je suis Alsacien, moi !...

— M. le baron Gismarck est, dit-on, un homme très riche, très généreux... Il est aussi de l'Alsace...

— Ah !... Et il n'a pas besoin d'un domestique, par hasard?... Ce serait une chance pour moi...

— Voyez ça, monsieur...

Putois sortit du café, en se dandinant, ayant soin de donner à ses jambes la forme arquée particulière aux jockeys habitués au cheval, dès l'enfance.

Quand il arriva devant l'hôtel de la rue Saint-Dominique, les portes étaient grandes ouvertes, et dans la cour, Justin — de son vrai nom Müller — lavait, à grand renfort de seaux d'eau, le coupé du baron.

L'ancien inspecteur de la sûreté s'arrêta sur le seuil de la porte, affectant un air interrogateur.

— Que voulez-vous? demanda Justin.

— C'est bien ici l'hôtel de M. de Guyon-Landry?

— Guyon-Landry?... Connais pas...

— On m'a dit que M. de Guyon-Landry habite dans le quartier?

— Possible... Connais pas...

Joseph Putois s'était avancé :

— Vrai, là, ça m'embête... J'ai rendez-vous, ce matin, avec le premier cocher de ce monsieur pour une place...

— Vous cherchez une place?

— Ya ! répondit Putois.

Mais, se reprenant aussitôt :

— Oui, mon cher, oui.

Justin avait quitté son ouvrage :

— Ya !... Vous avez dit : Ya?... Est-ce que vous seriez?...

— Alsacien, cher ami, et je m'en flatte...

— Alsacien... d'Alsace?

— Ou d'un peu plus loin... Et vous?

— Moi, je suis de Paris.

— Farceur, va!... Natif de Paris, avec cet accent qui annonce la choucroute d'une lieue? Mais vous n'avancez pas... Voulez-vous que je vous donne un coup de main? Ça me connaît la carrosserie...

— Je ne refuse pas, car cet animal de Fritz est toujours en retard. Il est paresseux, ce bougre-là!...

— Fritz?... fit Putois, en prenant la brosse à voiture, Fritz?... Encore un Parisien comme nous, celui-là, n'est-ce pas?

L'Allemand devint rouge.

— C'est pas Fritz... C'est Lux que j'aurais dû dire...

— Pourquoi?

— Parce que c'est son nom...

En quelque minutes, le domestique aidé de sa nouvelle connaissance eut terminé le lavage de la voiture, qu'il rentra sous la remise.

— C'est dommage que vous soyez si pressé, dit-il, je vous aurais offert le coup du matin...

— Bah! offrez toujours, le premier cocher de M. de Guyon-Landry attendra... On ne rencontre pas souvent des bons garçons comme vous...

— Alors, venez...

Justin passa devant la loge du suisse et il lui cria :

— Si l'on me demande, monsieur Durillon, vous direz que je reviens dans un quart d'heure ; je vais en face, au café du père Bichaud, avec un ami...

— Un cousin, souffla Putois à l'oreille de l'Allemand.

— Un cousin, répéta celui-ci, en entraînant l'homme d'affaires.

Déjà plusieurs domestiques du quartier en costume du matin buvaient des petits verres dans l'établissement du père Bichaud.

— Gismarck!... Voilà Gismarck!... dirent quelques collègues, en voyant entrer le domestique du baron.

C'était le moment où le vieux Bichaud et ses garçons étaient obligés de se multiplier pour satisfaire la clientèle. Les cochers, les grooms, les valets de pied, les cuisiniers et les marmitons arrivaient en masse.

Selon leur habitude, les valets se donnaient les noms de leurs maîtres.

— Bonjour, Latour-Mauroy...

— Tiens, La Morelière...

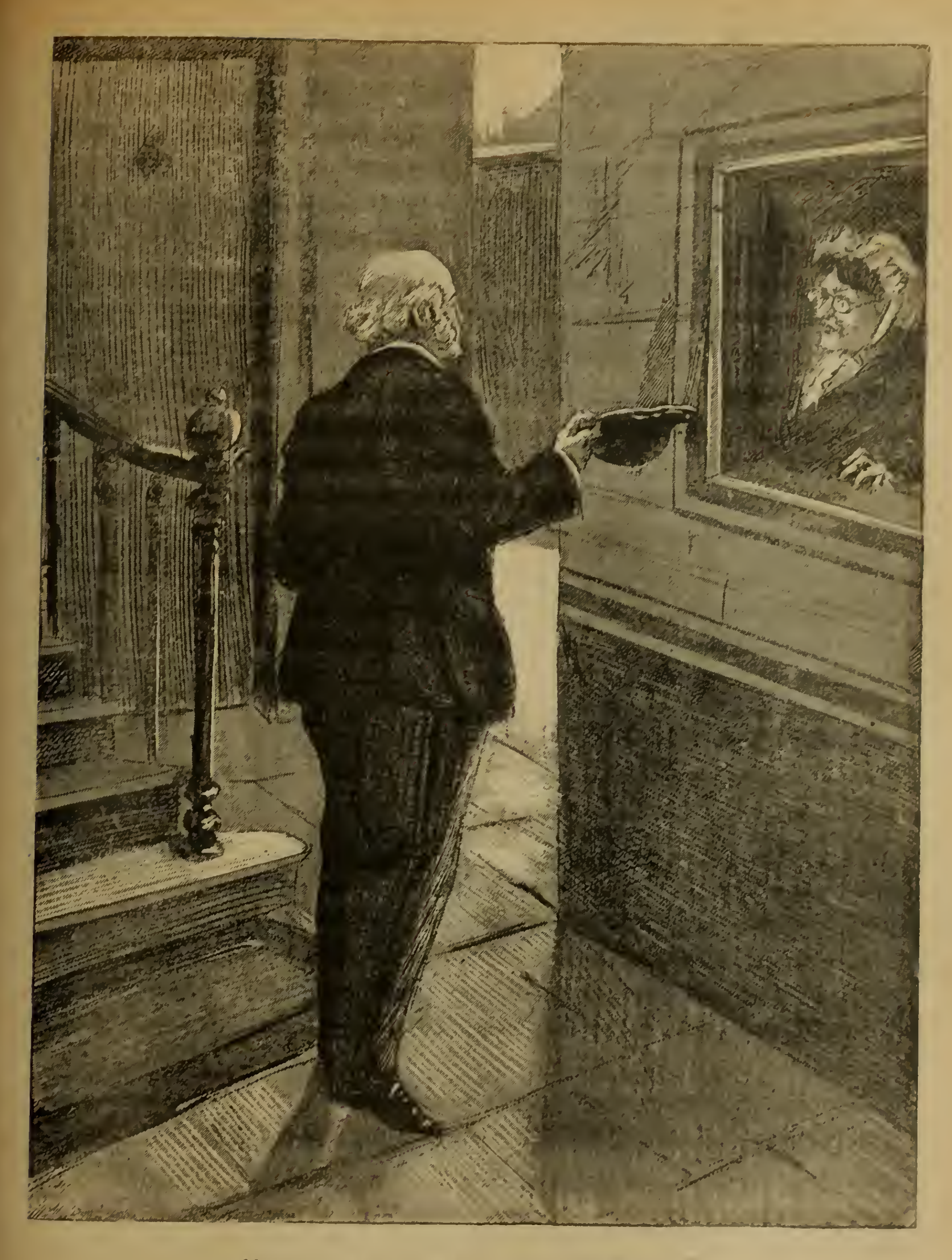
— Que devenez-vous, Sassy?

— Mon cher de Saint-Paul...

Justin était l'un des bons clients du café. Le patron vint au-devant de lui et le voyant en compagnie :

— Voulez-vous passer dans le petit cabinet?

— Ya, répondit l'ancien agent de la Préfecture de Police.



Monsieur Joseph Putois, s'il vous plaît madame.

Le domestique allemand mit un doigt sur sa bouche :

— Chut!... chut!...

— Personne ne nous entend...

— Le patron à l'air d'un zig...

— Oui, mais, il ne faut qu'un coup...

— Vous avez raison... Parlons français, conclut Putois, qui, s'il connaissait la langue de Gœthe et de Schiller, redoutait la prononciation courante de certains mots de l'idiome germanique.

— Va pour le petit cabinet ! conclut Justin... Servez-nous une bouteille de blanc... du meilleur...

— Du sauterne, alors ?

— Du sauterne, soit !...

Les deux hommes prirent place. Justin versa à boire ; l'ancien inspecteur de la sûreté leva son verre.

— A votre santé ! dit-il dans le plus pur allemand.

Ils vidèrent la bouteille.

L'Allemand frappa sur la table avec une pièce de monnaie.

— Non, dit Putois, c'est moi qui régale...

— Je vous ai invité...

— Alors, j'offrirai ma tournée... Une politesse en vaut une autre ; mais j'y songe, si vous alliez secouer votre collègue Fritz, je veux dire Lux... Il doit avoir le gosier sec...

— C'est une bonne idée... Je vais chercher Lux...

Dès que la porte se fut refermée sur le domestique, Joseph Putois tira de sa poche de gilet une petite fiole qu'il déboucha avec précaution, puis, il versa quelques gouttes d'une liqueur rougeâtre dans le verre à demi-plein de l'Allemand.

Le petit homme n'eut que le temps de remettre le flacon dans sa poche. La porte venait de s'ouvrir pour livrer passage à Justin suivi de son camarade Lux.

Putois les accueillit le sourire sur les lèvres.

— Présente-moi donc à notre cousin, dit-il, en donnant au garçon l'ordre d'apporter deux bouteilles de sauterne.

Justin eut un regard hébété. L'ex-employé de la Préfecture ne lui avait pas dit son nom.

Et comme le domestique hésitait, balbutiant : « C'est notre cousin... notre cousin », Putois se nomma lui-même :

— Frédéric Schwartz de Brandenburg...

— De Brandenburg?... s'écria Fritz, vous êtes de Brandenburg...

— Ya... de Brandenburg...

— Moi, de Potsdam, tout à côté... Mais tous mes parents sont à Brandenburg... Connaissez-vous Naumann-Steplein, le brasseur?

— Non.

— C'est mon oncle... et Johan-Winter ?

— Je crois que j'en ai entendu parler.

— C'est mon parrain... Connaissez-vous les Marstower?...

La conversation s'engageait sur un terrain difficile. Putois fit un « chut » significatif qu'approuva Justin, et d'un geste bon enfant :

— Mettons que nous sommes, tous les trois, Français du quartier Mouffetard... Les murs ont des oreilles.

Les deux Allemands éclatèrent de rire.

— Mais, cousin, tu ne bois pas, fit le petit homme en s'adressant à Justin.

— Je ne sais pas ce que j'ai, répondit le domestique... La tête me tourne...

— Allons donc!... A la tienne!...

Et choquant vivement les verres :

— Avale! Ça te remettra...

Justin essaya de boire; sa main tremblait.

— Tu es saoûl? demanda Fritz... D'ordinaire, tu supportes bien une tournée...

Putois ayant compris que la liqueur commençait à produire son effet, appela le garçon, solda les consommations et se leva pour partir.

Lux l'arrêtait, pris d'un nouveau désir de boisson.

— Vous vous en allez déjà?

— Il le faut bien... Depuis huit jours, je suis sans place et les fonds baissent... Je ne veux pas rater le cocher de M. de Guyon-Landry... On m'a bien dit pourtant que c'était une baraque cette maison-là et qu'on n'y faisait pas de très beaux avantages...

Et, après un soupir :

— Quel malheur qu'il n'y ait pas de place chez le baron...

— Pour ça, il n'y a pas moyen, fit Justin, en se tenant le ventre.

— A l'occasion, vous penserez à moi ?

— Certainement, dit Lux... Donnez-nous votre adresse...

— Je suis à l'hôtel ; mais on me trouve tous les jours, de quatre à six, au petit café qui fait le coin du passage Verdeau et de la rue de la Grange-Batelière, en face du marchand de tabac... Eh bien, cousin, vous allez mieux?

Justin balbutia quelques paroles relatives aux références d'usage.

— Oh ! des références, dit Putois avec orgueil, je n'en manque pas... Vous pourrez dire que je sors de chez le docteur Petrus Dilson...

Les trois camarades se serrèrent la main.

L'ancien inspecteur de la sûreté tournait à peine la rue Saint-Dominique, lorsque la voix de Lux retentit :

— Garçon !.. Garçon !... Monsieur Bichaud ! Venez vite !...

Le patron de l'établissement et les garçons, suivis de quelques consommateurs, accoururent.

Le domestique se tordait sur sa chaise, en proie à de violentes coliques.

— Hé!... Justin, mon ami, qu'avez-vous donc? demandait-on de toutes parts.

— C'est drôle, faisait Lux terrifié, ça lui a pris tout d'un coup...

— Parbleu ! murmura un client, ils ont bu du sal vin falsifié...

Pendant que le père Bichaud, très inquiet sur la marchandise vendue, s'empressait de laver ses verres, on transporta Justin à l'hôtel Gismarck. Le baron, averti de la maladie de son domestique, envoya chercher le docteur Hochecorne.

Joseph Putois arrivait à son domicile, rue de l'Homme-Armé. En passant devant la loge de la concierge, il s'arrêta et demanda :

— Monsieur Joseph Putois, s'il vous plaît, madame?

— Au cinquième, au-dessus de l'entresol, porte à droite, répondit la concierge, ne reconnaissant pas son locataire.

Tout en détruisant les traces de son camouflage, l'ancien agent de la préfecture murmurait :

— Bonne acquisition pour Tinders-Gismarck d'attacher à son service un ancien serviteur de Petrus Dilson... Pas mal joué, mon petit père Putois !...

IV

COMMENT UN ÉTRANGER UTILISA UN BUSTE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Le lendemain de ce jour, vers cinq heures du soir, Fritz dit Lux arrivait au petit café du passage Verdeau, où se trouvait Joseph Putois, en train d'absorber un apéritif.

— Tiens, vous voilà?... fit avec étonnement le petit homme d'affaires, costumé comme la veille... Et le cousin?

— Müller... Justin va un peu mieux ; mais le docteur Hochecorne prétend qu'il ne pourra reprendre son service avant trois ou quatre jours...

— Tous ces mastroquets ont de mauvaises consommations...

— Non... Il paraît que ce n'est pas la faute au père Bichaud... Le cousin avait mangé du pâté refroidi dans une casserole de cuivre...

— Ah !... Vous prenez une absinthe?...

— Non, merci... Je retourne à l'hôtel; j'ai l'ordre de vous ramener avec moi...

— Moi?...

— Oui... vous... Votre cousin vous a vivement recommandé à monsieur le baron... Vous allez remplacer le malade pendant quelques jours... Monsieur m'a envoyé... Et puisque vous n'êtes pas encore placé chez M. de Guyon-Landry...

— Je vous remercie; j'accepte d'autant plus volontiers que je n'ai pas fait affaire chez les Guyon-Landry.

Bras dessus, bras dessous, Putois et Lux se dirigèrent vers la rue Saint-Dominique.

Comme ils entraient dans la cour de l'hôtel, Karl Gismarck, habillé de vêtements noirs, le monocle carré à l'œil droit, la barbiche rouge tordue en pointe, se préparait à sortir.

— Vous êtes l'homme dont m'a parlé Justin? interrogea le baron.

— Oui, monsieur le baron.

— Son cousin, je crois?

— Oui, monsieur.

— Et comment vous nommez-vous?

— Frédéric Schwartz...

— Allemand?

— De Brandeburg.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— Depuis trois ans.

— Vous cherchez une place?

— Oui, monsieur le baron.

— Vous sortez, m'a-t-on dit, de chez un Américain, le docteur... le docteur... Wilson... Dickson...

— Dilson ..

— Et pourquoi avez-vous quitté ce monsieur?

— Parce qu'il me traitait comme un esclave...

— Il est dur avec ses domestiques?

— Très dur... Les Américains mènent les hommes à coups de cravache...

— Vraiment?

— Je vous l'affirme, monsieur le baron...

— Alors, vous gardez rancune à votre ancien maître?

— Je lui en veux à mort...

— Baste!... Votre colère passera...

Les yeux du petit Putois s'animaient de vives lueurs. L'ancien agent de la préfecture jouait admirablement son rôle. Il se croisa les bras sur la poitrine :

— Ah! si monsieur savait tout ce que j'ai souffert avec ce sauvage!... Mais malgré tout, monsieur le baron peut faire demander des renseignements sur mon compte... A moins que M. Dilson ne soit un fieffé menteur, il sera obligé de reconnaître la loyauté de mes services...

Cette formalité n'entrait pas dans les plans de Karl Gismarck.

Aussi le baron s'empressa-t-il de répondre :

— Les renseignements deviennent inutiles, puisque votre cousin répond de vous... Je vous attache provisoirement à mon service... Vous vous appelez Nestor...

— Ah! monsieur le baron veut que je change de nom?

— Oui... J'entends même que vous ne parliez jamais de votre nationalité...

— Monsieur le baron peut être certain...

Gismarck l'interrompit vivement :

— Lux va vous mettre au courant de votre service... Vous remplacez Justin tant que celui-ci sera malade... Nous verrons ensuite... Quant aux gages, vous pouvez vous en rapporter à moi...

— Je connais la générosité de Monsieur...

— C'est bien... Allez!...

Le baron monta dans son coupé et donna au cocher l'ordre de le conduire à son cercle.

Putois se rendit auprès de Lux.

— Est-ce que je puis voir mon pauvre cousin?

— Oui... suivez-moi...

— Si vous saviez comme je suis peiné...

— Il guérira...

— Je l'ai tout de suite aimé, ce brave cousin... Je vous aime bien aussi, Lux... Quand on est du même pays... Moi, je suis bête... Pour un rien, je pleure...

Il pleurait, en effet, le petit Putois.

Lux et le nouveau Nestor gravirent l'escalier qui menait aux chambres situées au-dessus des remises. Le docteur Hochecorne était auprès du malade.

Joseph Putois se confondit en salutations et s'approchant du lit de Müller :

— Pauvre cousin, va... Comment te trouves-tu?

— Je vais mieux, mon cher Frédéric...

— Ne m'appelle plus Frédéric... je me nomme « Nestor » à présent...

— Bien... Nestor... Je te dirai toujours « Nestor »...

Le petit homme avait pris une attitude solennel :

— Tu as joliment de la chance d'être soigné par le célèbre docteur Hochecorne.

— Oh! oui...

— C'est le docteur Hochecorne qui a guéri mon ancien maître.

Le médecin, prêt à quitter la chambre, revint sur ses pas :

— Quel est votre ancien maître, mon ami?

— Le docteur Dilson... Oh ! Monsieur ne me reconnaît pas, mais moi je reconnais parfaitement Monsieur... j'étais l'un des deux domestiques du nègre, de cette canaille d'Eau-de-Benjoin.

— Le nègre du docteur, une canaille?

— Un misérable qui me battait toujours... Enfin, me voilà sorti de leurs griffes à tous deux... Vrai, ça me fait plaisir de rencontrer monsieur Hochecorne... J'étais au procès, monsieur le docteur...

— Quel procès, mon garçon?

— Vous ne vous rappelez plus?... La Flamboyante!... Le Marin !... Les types qui ont voulu tuer mon maître... Je n'ai rien oublié... Le beau procès !.. Mon Dieu, la belle salle!... Si Marie-Marguerite retrouve un jour ses parents c'est bien à vous qu'elle le devra...

Hochecorne n'en demanda pas davantage.

— Mon garçon, fit-il, tu es causeur... Tu me ferais oublier mes malades.

Il sortit.

Mais, tandis que sa voiture le ramenait rue de la Chaussée-d'Antin, le médecin se prit à réfléchir.

Les paroles de Nestor le troublaient. Ce brusque souvenir qui venait se joindre aux terreurs du présent éclairait d'un jour nouveau les événements passés. Comment tout cela finirait-il?...

— Si Dilson parle, se disait le docteur, je suis perdu... Les articles du Code sur les faux témoins ne plaisantent pas... Et l'Américain va parler... Il ne peut faire autrement, car il ne laissera pas condamner, sous le nom de sa propre fille, l'aventurière de la rue du Poteau... Enfin, Gismarck est là!...

Après le départ d'Hochecorne, Lux et Nestor quittèrent la chambre du malade.

— Nestor?...

— Mon ami?... Mon brave Lux?

— Je vais te mettre au courant du service...

Ils arrivaient dans le vestibule de l'hôtel.

— Voici, continua Lux... Toutes les chambres du premier étage me regardent... Justin s'occupait du rez-de-chaussée... Oh! tu ne sueras pas?... Le grand et le petit salon, la salle à manger... C'est tout...

— Il n'y a pas d'autre pièce?... L'hôtel paraît cependant bien grand?...

— Si... Il y a encore le cabinet de monsieur...

— Je ferai le cabinet?

— Non... Il est défendu d'y entrer... C'est le patron qui s'occupe de l'entretien.

— Le baron ne balaye pas lui-même son cabinet, je suppose?

— Monsieur balaye ou ne balaye pas, je n'en sais rien... Toujours est-il que défense est faite d'entrer dans cette pièce, en l'absence de monsieur...

— C'est drôle, cela .. Des secrets, sans doute?

— Entre nous, je le crois...

— Quelle plaisanterie!...

— Je ne plaisante pas... Justin et moi, nous avons toujours pensé à quelque mystère... Le baron s'enferme des journées entières, des nuits mêmes, sans qu'on le revoie, sans qu'on l'entende remuer... Pour tout le monde, il est sorti...

— Le baron dort... C'est bon, la sieste!...

— Lui, dormir?... Ah! bien, oui... On voit que tu ne connais pas monsieur... Dieu me damne: le patron ne dort jamais... Dis donc, Nestor?

— Parole... Je t'écoute...

— C'est que tu n'as pas l'air d'écouter... On dirait que tu penses à autre chose...

— Pas du tout... Je te jure que tu m'intéresses...

— Eh bien, personne au monde ne m'ôtera de l'idée que lorsque nous croyons le baron enfermé dans son cabinet, il est loin, bien loin...

— La bonne blague!...

— Tu peux rire, te moquer de moi... je suis sûr de ce que je dis...

— Il est loin, affirmes-tu?... Pardi! le baron sort par une autre porte..,

— Le cabinet n'a pas d'autre porte que celle qui donne dans le grand salon...

— Par la fenêtre alors?

— La fenêtre est grillée...

— Dis que le baron s'envole et n'en parlons plus...

— Non... Monsieur ne s'envole pas... Il sort par quelque issue secrète...

— Farceur! dit Putois, en frappant sur l'épaule de son camarade, tu as cherché la porte et tu l'as trouvée?...

— Là!... oui... J'ai cherché, mais, je n'ai pas trouvé...

— Et qui peut te faire supposer?...

— On sait ce que l'on sait...

Et, jetant autour de lui des regards peureux, Lux continua:

— Je puis parler?... Tu es un pays?...

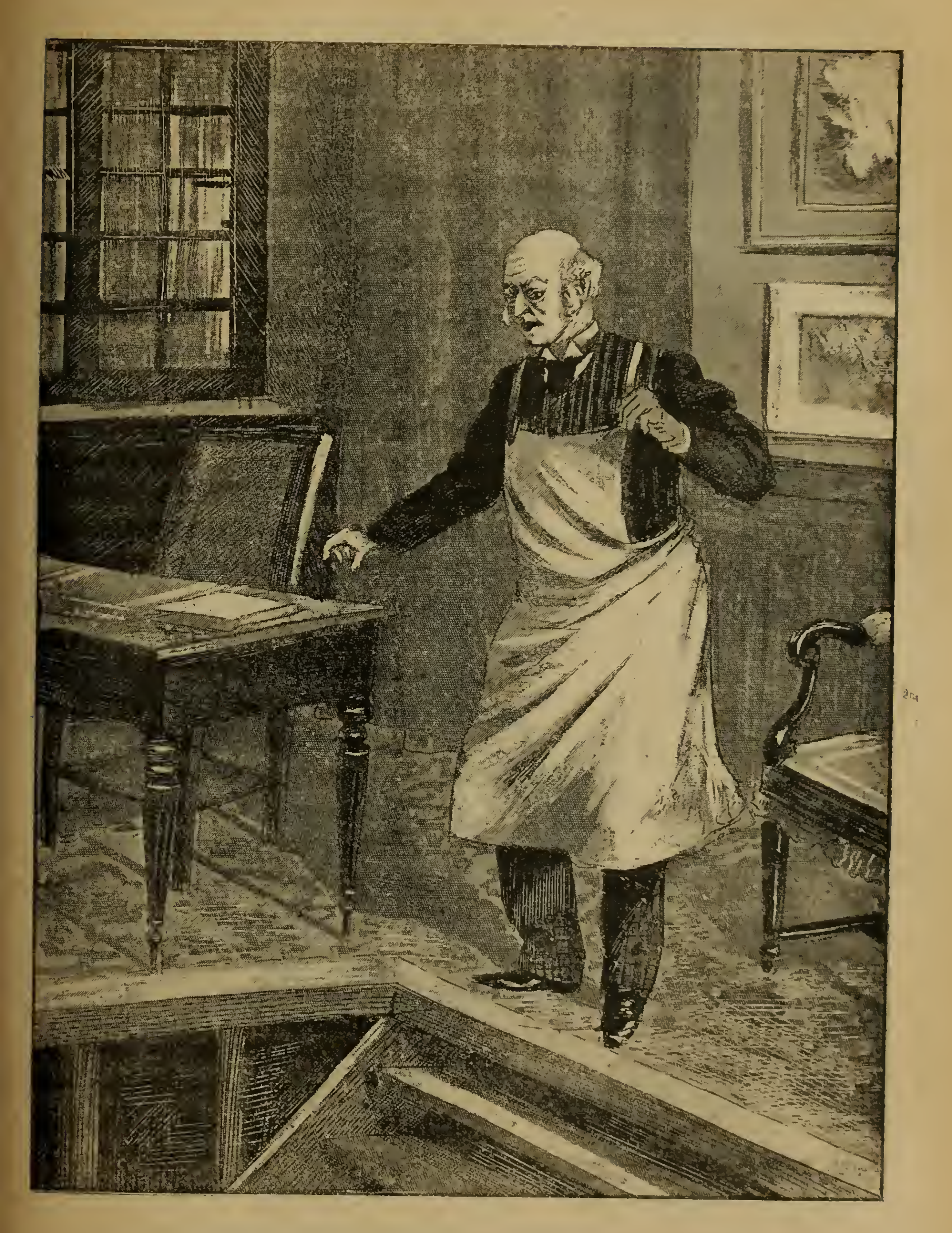
— Tu le sais bien...

— Il y a six mois environ, le baron a mandé de Berlin des ouvriers qui sont restés toute une semaine enfermés à l'hôtel... Les ouvriers travaillaient nuit et jour, doucement, doucement... Malgré toutes leurs précautions, j'ai entendu des bruits de scie et de marteau... Au bout de huit jours, les ouvriers sont repartis... nous ne les avons plus revus...

L'ancien agent de la Préfecture secoua la tête:

— On ne la fait pas à bibi, celle-là... Elle est trop raide!...

— Tu ne me crois pas?



L'ex-policier eut un élan d'admiration devant ce travail d'artiste

— Ma foi, non... Si tu veux me faire avaler que monsieur le baron Gismarck est un faux monnayeur... Vrai, je ne la gobe pas...

— Comme tu voudras... Mais, pendant que je bavarde, l'ouvrage n'avance pas...

— Que faut-il que je fasse?

— Entre dans la salle à manger et nettoie les meubles... Moi, je remonte auprès de Justin qui, bon gré mal gré, avalera les pilules de M. Hochecorne...

— Quelles pilules?

— Des pilules toutes les demi-heures... Justin est si bête... si je n'étais pas là, cet animal crèverait comme un chien... A tout à l'heure... Quand tu auras fini la salle à manger, nous irons avec le père Durillon avaler quelques litres pour notre propre compte chez Bichaud.. Ça te va?...

— Parfaitement. Et si Monsieur revient ?

— Je connais les habitudes du baron... Il est à son cercle... Il ne rentrera qu'à minuit... Si tu as besoin d'un coup de main, tu n'as qu'à ouvrir la fenêtre ; le second cocher et le valet d'écurie sont à la remise, appelle-les ..

Joseph Putois commença fort tranquillement son ouvrage; puis, il marcha en se baissant, jusqu'au cabinet du baron.

Il craignait d'être aperçu par les hommes d'écurie. Sa crainte fut vaine; le second cocher et son camarade jouaient aux cartes, dans l'intérieur de la remise.

La porte du cabinet était fermée.

Mais, qu'est-ce qu'une porte fermée pour un ancien inspecteur de la police?... Joseph Putois tira de sa poche un trousseau de crochets de toutes les formes ; et après un minutieuse observation, il glissa dans la serrure une pince de cuivre. La porte s'ouvrit presque sans effort.

Le petit homme se trouva dans l'obscurité. Il revint dans la salle à manger et en rapporta l'une des lampes qui lui servaient à éclairer son travail. S'étant approché des fenêtres, il ferma les volets et fit retomber les épais rideaux de velours.

Absolument certain de ne pas être vu du dehors, il commença son inspection.

Les corps de bibliothèques avec leurs rideaux intérieurs attirèrent ses regards.

— Tiens... tiens, se dit-il à lui-même, voici des armoires qui doivent contenir des documents à mon usage...

Puis se ravisant :

— Non... plus tard... Cherchons d'abord l'issue secrète...

Et marchant sur les tapis, il sonda les corps de bibliothèques pour s'assurer qu'ils ne tournaient pas sur eux-mêmes...

— Baste! Ce ne serait pas assez malin... Mon Gismarck est plus fort, bien plus fort... Voyons, le plancher.

Il souleva, un à un, les tapis... Nulle trace d'ouverture... Un parquet en losanges, sans solution de continuité, sans indice d'aucune sorte.

Joseph Putois allait abandonner sa tâche, lorsqu'il lui sembla que le sol résonnait sous ses pas. Il retira un tapis carré qui recouvrait l'endroit suspect; et s'étant penché, approchant la lampe aussi près que possible du parquet, il aperçut une fente de quelques millimètres affectant la forme d'un parallélogramme.

Son visage s'illumina d'un sourire vainqueur.

— Voici la porte, soupira-t-il, joyeux... Mais, le ressort?

Il se releva, allant de droite à gauche, pressant tous les boutons de cuivre, appuyant sur tous les clous, sur tous les fers, sur tous les ornements, depuis les clefs des bibliothèques jusqu'aux serrures du bureau, depuis les poignées des portes jusqu'aux embrasses des fenêtres.

Très pâle, l'œil en feu, il désespérait encore, lorsqu'il toucha, sans le vouloir, le socle du buste en marbre blanc de la République française. Sa main s'était reposée là, presque lasse; mais la main avait rencontré dans l'étoffe de velours rouge un renflement de la grosseur d'une lentille.

Il appuya sur la draperie.

Aussitôt, le parquet s'entr'ouvrit et présenta une ouverture de deux mètres de long sur un mètre de large.

L'ex-policier eut un élan d'admiration devant ce travail d'artiste; les planches avaient glissé dans les rainures, comme poussées par un ressort magique.

— Fichtre !... Les Prussiens font bien les choses.

Et examinant l'ouverture:

— Parfait... parfait... Un escalier tournant... la cave... et, évidemment, une nouvelle trouée plus bas.

Une voix se fit entendre dans la cour de l'hôtel.

— Où est le baron? demandait quelqu'un au cocher.

Putois bondit vers le buste de la République française et pressa vivement le bouton dissimulé par la draperie du socle.

La trappe resta béante.

Malgré tout son sang-froid professionnel, Joseph Putois tressaillit. Des gouttes de sueur perlèrent sur son visage.

Il se mit à chercher, fouillant le socle de ses doigts fiévreux, et il rencontra enfin l'élément d'un nouveau ressort.

Les planches du parquet se refermèrent, sans bruit.

Alors, le petit homme éteignit sa lampe, tira la porte du cabinet et traversa rapidement le couloir.

Quand le visiteur pénétra dans la salle à manger il rencontra un domestique fort occupé à brosser des bâtons de chaise.

L'importun n'était autre que l'abbé Fricard.

— Savez-vous à quelle heure rentrera monsieur le baron?

— Non, monsieur l'abbé, répondit Putois, sans paraître remarquer la pâleur et l'agitation du prêtre.

— Où est Justin?

— Malade...

— Vous le remplacez?

— Oui, monsieur l'abbé...

— Je vais attendre au salon...

Joseph Putois conduisit l'abbé au salon; il alluma les candélabres. Puis, il se dirigea vers le cabinet dont il referma la porte.

Fier de lui-même, il murmurait, en philosophe pratique:

— A quoi peut servir un buste de la République française utilisé par un étranger!...

Lux était descendu de la chambre de Justin:

— Mon brave Nestor, tu as bien travaillé... Allons boire un coup chez Bichaud...

— Monsieur l'abbé est au salon...

— L'abbé Fricard?

— Oui...

— Sapristi, j'ai rudement soif!...

— Et moi donc!...

— Pas moyen de sortir... Si Fricard appelle, il faut répondre... Attends. . Je vais dire au sommelier de descendre à la cave...

V

SUZANNE VERLAINE

Ce n'était pas sans raison que l'abbé Fricard était si troublé, en arrivant à l'hôtel Gismarck.

A dix heures du soir, comme le prêtre montait l'escalier de sa maison de la rue des Canettes, la vieille Gertrude l'arrêta pour lui dire:

— Mademoiselle est en haut...

L'abbé se débarrassa rapidement de sa fine soutane pour revêtir le costume mondain du brillant Edmond.

Il se planta, furieux, devant la jeune fille.

— Je vous avais défendu de quitter votre chambre... Vous allez retourner immédiatement à Passy...

Suzanne se traîna péniblement jusqu'à lui:

— Edmond, je ne puis revenir là-bas...

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Mon père sait tout...

— Qui donc a parlé?

— Moi...

—Vous ?

—Oui... L'autre jour, je t'avais effrayé avec la fureur de ma famille; cette fureur n'est que trop vraie... Tu le sais: j'ai dû fuir, ne voulant pas t'accuser, refusant de donner ton adresse... Mais l'isolement me tue... ce matin, j'ai écrit à mon père que j'étais trop malheureuse ainsi...

— Idiote, va!...

— Je faisais l'aveu de ma faute et je demandais pardon...

Le jeune homme lui prit vivement le bras;

— Tu n'as pas prononçé mon nom au moins?

— Si... J'ai tout dit... Pardonne...

Alors, le prêtre écumant de rage, secoua ce corps de femme, et avec une telle brutalité, que Suzanne, sans se défendre, s'agenouilla, tout en pleurs, affolée par le regard de feu qui pesait sur elle. Ses jambes battirent le parquet.

Mais là, dominant sa douleur, se redressant, pâle comme une morte, elle soupirait, les mains jointes:

— Edmond, mon Edmond, il dépend de toi de tout réparer... Je serai ta femme... Tu verras, je t'aimerai bien... Je t'aime...

Il marchait, éperdu, à travers la chambre; et comme elle l'appelait toujours de sa voix cassée, il revint vers elle, plus effrayant encore:

— T'épouser, moi! Est-ce que tu perds la raison?...

— Tu m'as dit d'espérer... Tu m'as juré...

— Un amour éternel, n'est-ce pas? ricana-t-il, les dents serrées... Ah! tu es jolie avec ton commencement d'embonpoint... Tu me fais horreur..

Elle eut un cri de désespoir. Puis, lentement, elle répéta, chercheuse:

— Je... te... fais... horreur?

— Tu ne t'es donc pas regardée? Mais, tu es laide, tu es un monstre.

— Oh!... Oh! ...

Elle retomba, meurtrie jusque dans ses entrailles.

Il continuait à marcher, les yeux allumés de lueurs sanglantes, pris d'un désir de fuir, sentant siffler autour de lui, un vent plein de menaces. A un

moment, ses pieds s'embarrassèrent dans les jupes de la jeune fille. Il chancela, et se penchant contre le corps :

— Suzanne !... Suzanne !...

Il promenait ses mains sur le front glacé, sur la poitrine, à l'endroit du cœur, et il demandait :

— Est-elle morte ?... Est-elle morte ?...

Et comme rien ne lui répondait, il répéta :

— Suzanne !... Suzanne !...

Maintenant, le prêtre était calme. La mort lui apparaissait telle qu'une libératrice ardemment souhaitée. Conducteur de cadavres, diseur de prières pour les agonisants, habitué au tintement des glas funèbres, il ne frissonnait point, comme un autre homme, devant le masque livide de celle qui l'avait aimé. Non... Il regardait cette femme avec ses yeux froids, ainsi que l'on regarde à la Morgue des cadavres, des choses mortes que l'on ne connaît pas. L'homme de Dieu qui avait insulté la femme portant le fruit de ses œuvres restait insensible en présence du corps inanimé.

Il réfléchissait seulement au moyen de se tirer de là, sans se compromettre.

Il sonna. Dame Gertrude accourut.

La vieille servante, qui avait naguère étudié pour la profession de sage-femme, dégrafa la robe de Mlle Verlaine. Puis elle mouilla le visage de la jeune fille avec de l'eau mêlée de vinaigre. La respiration revenait lentement.

— Ce ne sera rien, conclut la domestique... Une attaque d'éclampsie... Beaucoup de femmes enceintes sont sujettes à ce mal... Rassurez-vous, monsieur...

Le prêtre n'avait nullement besoin d'être rassuré.

Déjà, il se disposait à aller chercher une voiture pour emmener la malade, quand un coup de sonnette retentit à la grille du jardin.

Le vicaire de Sainte-Thérèse regarda à travers les vitres et recula d'un pas, terrifié.

— L'amiral Verlaine !... gronda-t-il.

On entendit un second coup de sonnette plus violent que le premier.

L'abbé tremblait de tous ses membres. Brusquement, il se décida à agir.

— Restez auprès de mademoiselle, ordonna-t-il à Gertrude... Enfermez-vous, et, sous aucun prétexte, n'ouvrez cette porte...

Il descendit l'escalier, entra dans sa chambre et arracha ses habits, sa perruque.

Ce fut le vénérable abbé Fricard qui, à un troisième appel, ouvrit lentement la porte au visiteur.

L'amiral Verlaine demanda :

— Monsieur Edmond Fricard ?..

— Mon frère est absent pour quelques jours, répondit l'abbé... Que lui voulez-vous ?... Qui êtes-vous ?

— Je suis l'amiral Verlaine ; je veux parler à votre frère...

— Je vous répète, monsieur, que mon frère Edmond n'est pas à Paris... Si l'affaire est urgente...

— Très urgente, monsieur l'abbé...

— Alors, donnez-vous la peine d'entrer, amiral...

Et tout en conduisant le père de Suzanne à son cabinet du rez-de-chaussée, le prêtre s'excusa d'avoir fait attendre le visiteur. Sa vieille domestique était couchée et lui-même, il s'apprêtait à prendre un peu de repos...

— Le repos ?... disait-il d'une voix nasillarde, nous ne le connaissons guère. Ne devons-nous pas toujours être à la disposition de nos malades ?... Justement, ce soir, j'ai visité, dans le quartier, une pauvre dame...

Ils s'étaient assis en face l'un de l'autre, dans la chambre très simple qui servait de cabinet de travail au jeune ecclésiastique.

L'abbé continuait le récit de sa visite à la pauvre dame du quartier, lorsque l'amiral Verlaine l'interrompit brusquement :

— Vous êtes bien certain, monsieur l'abbé, que votre frère n'est pas à Paris?

— Oui, monsieur... Il est parti pour Bordeaux... J'attends une lettre de lui. demain...

Le vieillard, tremblant de colère, porta les yeux sur le jeune homme qui, par précaution, s'était éloigné de la lampe, laissant son visiteur en pleine clarté.

— Vous êtes le frère de l'autre... C'est vrai... La ressemblance est frappante...

— Cette ressemblance, monsieur l'amiral, a failli occasionner des méprises regrettables, répondit gravement le vicaire de Sainte-Thérèse... Edmond est un jeune homme mondain, un peu léger même... Bien souvent, j'ai remarqué sur certains visages des impressions fâcheuses pour un homme de mon caractère... Nous avons perdu nos parents et ma mère mourante m'a chargé du soin de veiller sur mon jeune frère...

L'amiral ne se contint plus. Il se dressa, les yeux éclatants :

— Votre frère est un drôle qui a déshonoré ma maison !...

— Amiral !...

— Oui. un misérable, un infâme !...

— Vous oubliez, monsieur, à qui vous parlez...

— C'est vrai... C'est vrai... Je m'emporte, quand je devrais pleurer...

Deux grosses larmes roulèrent des yeux du vieillard, le long de ses joues amaigries.

— Quel crime a donc commis mon frère? interrogea l'abbé... Ça me fait mal de voir pleurer un homme tel que vous... Amiral, si grandes que soient les erreurs d'Edmond, Dieu, dans sa clémence...

— Je vous en prie, monsieur l'abbé, ne mêlons pas le bon Dieu à tout ceci ...

L'amiral Verlaine raconta comment Edmond Fricard s'était introduit dans sa maison. Sa femme, Mme Verlaine, et sa fille Suzanne se trouvaient, il y a trois ans à Dieppe. A un bal du Casino, des jeunes gens présentèrent leur ami Fricard à ces dames. Là-bas, les présentations sont faciles. Edmond se montra charmant : il était le boute-en-train de toutes les petites fêtes. A la fin de la saison, il pria l'amirale de l'autoriser à lui rendre visite à Paris. Bien qu'un peu surprise d'une familiarité si grande, Mme Verlaine ne crut pas devoir refuser, surtout lorsque le jeune homme lui apprit qu'il était le frère de M. l'abbé Fricard, premier vicaire de Saint-Thérèse.

Le prêtre s'inclinait avec des gestes onctueux.

— Une année s'écoula ainsi, continua l'amiral, M. Fricard avait pris position chez nous. Vraiment, il avait charmé ma femme par son esprit et sa bonne hûmeur. Il se disait commissionnaire en marchandises, considérablement riche... Enfin, ses visites devinrent plus fréquentes et il nous fit récemment l'aveu de son amour pour Suzanne. J'interrogeai ma fille et sa réponse fut telle que je ne crus pas devoir mettre un obstacle à cette union qui, pourtant, ne me plaisait guère. M. Fricard nous quitta, un jour, en nous annonçant la visite prochaine de son frère l'abbé... Nous ne l'avons plus revu...

L'abbé répondit, les mains jointes :

— Je savais l'amour de mon frère pour Mlle Verlaine, son désir de consacrer cet amour par une union depuis longtemps espérée...

— Quand on a de telles intentions, monsieur l'abbé, on respecte la femme que l'on doit épouser ; on ne la déshonore pas...

— Que dites-vous, monsieur !... La fille de l'amiral Verlaine serait... Oh ! non, c'est impossible ?... Edmond est incapable d'une pareille infamie !...

— Depuis trois jours, ma fille a quitté ma maison pour aller rejoindre, sans doute, son amant... Pendant trois jours, j'ai cherché mon enfant... Ma pauvre femme en devient folle... Ce n'est que ce matin que j'ai appris par une lettre de Suzanne que la malheureuse se trouvait à Passy, dans une maison louée pour elle par son séducteur...

— Eh bien ?... interrogea l'abbé, vous avez revu votre pauvre fille ?... Quel malheur, mon Dieu !... Mon Dieu !...

— Je me suis présenté à la maison de Passy ; Suzanne n'y était plus... Alors, je me suis rendu à Sainte-Thérèse pour avoir votre adresse, espérant trouver le misérable chez vous...

Le vicaire garda un moment le silence ; puis, calme, digne, il répondit à l'amiral :

— Monsieur, les Verlaine se distinguent par la gloire de leur chef ; les Fricard, plus humbles, sont d'honnêtes gens... En présence de la gravité de votre démarche, il ne nous appartient plus de retarder les événements... Edmond



Mais Karl Gismarck s'approcha du prêtre.

est coupable... Que Dieu lui pardonne!... J'ai l'honneur de vous demander pour mon frère, M. Edmond Fricard, la main de Mlle Suzanne Verlaine, votre fille.

Le vieillard saisit la main du prêtre :

— C'est bien, monsieur l'abbé... Aujourd'hui, il n'y a plus de doute pour moi; ma fille s'est enfuie avec votre frère... Ecrivez à Edmond; dites-lui que je tâcherai d'oublier l'insulte qu'il a faite à mon honneur... Dites-lui que j'essaierai de pardonner.

— Edmond va nous revenir, monsieur l'amiral, j'en suis sûr.

— Il est à Bordeaux?

— Il doit être à Bordeaux... J'aurai une lettre de lui demain... Je le ramènerai moi-même chez vous.

Dès que l'amiral Verlaine eut quitté la maison de la rue des Canettes, l'abbé Fricard essuya la sueur froide qui inondait son visage, et après avoir repris son costume d'Edmond Fricard, il remonta dans l'appartement du premier étage.

Grâce aux soins de dame Gertrude, Suzanne avait repris connaissance.

— Laissez-nous, dit le prêtre à la vieille domestique.

Gertrude se retira.

Devant l'homme qui l'avait insultée, qui l'avait frappée, Mlle Verlaine ressentit l'une de ces tristesses profondes qui brisent un être. Pourtant elle se fit violence, appelant à son aide toutes ses forces, tout son courage, cette foi robuste que devant le malheur gardent toutes les femmes vaillantes, tenues en éveil par l'idée de la maternité.

Suzanne s'oubliait-elle-même, ne songeant qu'à ses devoirs prochains de fille-mère.

L'abbé lui donna un baiser.

— Vous m'aviez irrité... J'ai été brutal... Pardon...

Il parlait d'une voix caressante. La malade se releva doucement

— Va, je ne pense pas à moi...

— Chère âme... Tu ne veux vivre que pour notre enfant...

Elle l'entoura de ses bras :

— Tu as dit : « Notre enfant ?... » Tu ne m'abandonnes pas ?... Tu es bon... Ta parole est comme une fraîcheur qui caresse...

— Tu seras ma femme, Suzanne...

— C'est ton frère l'abbé qui ira voir mon père ?...

— Oui...

— Demain ?

— Non... pas demain... mais bientôt... Je ne voulais pas te dire la cause de ma violence... Il vaut mieux que je parle... En recevant ta lettre, ton père est allé à Passy ; ne te trouvant pas, il est venu ici...

— Ici ?... interrogea-t-elle épouvantée.

— Oui... c'est mon frère l'abbé qui a reçu l'amiral, aujourd'hui, à quatre heures...

— Oh! mon Dieu !...

— Ton père me cherche pour me tuer ; pour nous tuer tous deux, peut-être...

— Puisque tu dois être mon mari...

— L'amiral ne veut rien entendre... Il refuse son consentement à notre mariage... Il te chassera de sa maison,..

— Alors, que faire ?...

— Suzanne, tu vas passer la nuit dans cette chambre... Demain, je te conduirai dans une maison sûre... Mon frère essaiera d'attendrir tes parents...

— Non... Non... J'irai me jeter aux pieds de mon père qui comprendra ma douleur... Maman le suppliera pour moi...

— Je te répète, Suzanne, que tes prières seraient inutiles... Veux-tu que je fasse monter mon frère ?... Il te dira lui-même...

— J'aurais trop de honte,..

Et, presque résignée :

— Où me mèneras-tu ?... bien loin ?...

— Non, tout près de Paris...

— Tu viendras me voir souvent ?

— Le plus souvent possible... tous les jours... Du reste, comme tu le dis toi-même, il est impossible que tes parents ne se rendent pas à la raison... Mon frère l'abbé ne prendra pas de repos avant d'avoir assuré notre bonheur... C'est chose consolante, vois-tu, de penser qu'un vénérable prêtre s'intéresse à nous... allons ma chatte, repose-toi bien... Tout s'arrangera... fais dodo, bébé...

Sur ces mots, l'abbé Fricard couvrit de baisers la jeune fille, étant redevenu, lui-même — un saint homme — il sortit de sa maison et il se fit conduire à l'hôtel Gismarck, où il attendait le maître.

VI

LA MISSION DE L'ABBÉ FRICARD

Ainsi que Lux l'avait annoncé à son nouveau camarade Joseph Putois dit Nestor, le baron ne rentra pas avant minuit.

— Pas de lettres pour moi? demanda Gismarck au domestique.

— Non, monsieur le baron... Des journaux, seulement.

— Je m'en fiche pas mal des journaux... Personne n'est venu?

— Monsieur l'abbé Fricard attend au salon.

— Le diable l'emporte, celui-là!

Karl Gismark se planta, furieux, devant le prêtre :

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire, à cette heure?

— Vous demander vos conseils.

— Je n'ai pas le temps... revenez demain.

— Demain. Il serait trop tard... Mais qu'avez-vous donc, mon cher ami?... Vous tremblez de colère?

— Georgette est partie.

— Partie!... Où est-elle allée?

— Le sais-je?

— Avec quelque amant... Frédéric le coiffeur, peut-être?

— S'il en était ainsi, je me consolerais facilement de son départ. Je ne suis pas un vicieux comme vous, moi... J'estime les femmes à leur juste valeur... Mais je crains que Georgette ne soit allée retrouver monsieur son frère.

— Le docteur Dilson?

— Oui.

— Mon cher baron, après le congé définitif qu'Hochecorne a donné à Georgette, au nom du docteur Dilson, la chose me paraît invraisemblable... Comment savez-vous que Georgette a quitté Paris?

— Par une lettre que j'ai trouvée chez elle, rue de Londres.

L'abbé, que la fureur du baron avait un moment distrait de ses propres inquiétudes, crut devoir laisser tomber quelques paroles de consolation :

— Elle ne vous a pas dévalisé, au moins?

— Non... C'est même ce qui m'inquiète ; c'est ce qui me confirme dans cette croyance que Georgette est auprès de Dilson.

— Le concierge ne sait rien?.

— Non...

— Et les domestiques ?...

— Le concierge congédié... Les domestiques congédiés... Maison vide...

— Jacques doit savoir quelque chose ?...

— C'est là ma seule espérance... Demain, j'interrogerai Jacques... Pourvu qu'il ne se soit pas vendu encore celui-là !...

— L'affaire de la rue Ordener répond de lui...

— Passons dans mon cabinet...

Quand les deux hommes se furent assis devant le bureau de travail du baron, l'abbé Fricard se hasarda à exposer l'objet de sa visite :

— Baron, Suzanne Verlaine est chez moi...

— Vous me l'avez déjà dit, l'autre jour.., après ?...

— Je vous ai dit qu'elle était chez moi, à Passy... Maintenant, elle est rue des Canettes...

— Ce n'est qu'un simple changement de domicile...

— Ne vous moquez pas, mon ami... L'aventure est terrible.,. J'ai vu l'amiral Verlaine.

— Hein?

— Oui, l'amiral...

— Et il ne vous a pas un peu occis, l'amiral ?

— Evidemment non... C'est par mon frère, l'abbé Fricard, qu'il a été reçu...

— Sans reconnaître sous la soutane le séducteur de sa fille ?

— Certes... j'étais sur mes gardes...

Karl Gismark se leva de son siège :

— L'abbé, vous jouez un jeu dangereux... La double vie ne se soutient que quelque temps...

— Baste ! avec un peu de finesse... Je connais un monsieur qui travaille toute la journée dans un bureau du ministère de l'intérieur et qui, le soir venu, orne son visage d'une fausse barbe et redevient croupier d'un cercle du boulevard... Cet homme est riche, considéré...

— Assez, monsieur... C'est dans mon intérêt à moi que je vous parle et j'entends être obéi... Il faut que vous choisissiez entre vos deux personnalités, soyez abbé ou soyez homme du monde, peu m'importe, mais, choisissez !... Vous pouvez vous faire pincer d'un moment à l'autre et m'entraîner dans votre ruine avec quelques paroles indiscrètes ; je n'entends pas qu'il en soit ainsi...

— Baron, pour le moment, je n'ai pas à choisir .. J'ai l'intention de quitter la France...

— Et Mlle Suzanne !

— J'ai réussi à obtenir d'elle qu'elle entrerait dans une maison de santé...

— Avez-vous choisi la maison ?

— Pas encore... Je compte sur Hochecorne...

— Oui. je comprends... Vous voulez quitter la France et n'y revenir que lorsque votre maîtresse...

— Sera accouchée...

— Ou morte...

— Accouchée... accouchée...

— Morte, vous dis-je... Et combien de mois votre maîtresse a-t-elle à attendre pour sa délivrance?...

— Cinq mois au moins...

— En cinq mois, il se passe bien des choses... Vous avez vu Hochecorne?...

— J'ai l'intention de me rendre chez lui, pour lui demander de s'occuper de Suzannne...

— Fort bien... Vous voulez voyager, prendre l'air; je ne m oppose pas à votre départ... Combien resterez-vous de temps en route?

— Le moins longtemps possible...

— Alors, vous n'attendrez pas d'être père?... Pourquoi mentez-vous toujours?... Vous allez?

— En Suisse?... En Italie?... En Espagne?... En Russie?... Peu m'importe!...

— Que diriez-vous d'un petit voyage en Allemagne?... Écoutez-moi, l'abbé: J'ai besoin d'un homme sûr pour lui confier une mission de la plus haute importance.

Un léger craquement se fit entendre derrière la porte. Le baron tendit l'oreille:

— Silence!... Je vais voir...

Sur la pointe des pieds, Gismarck se dirigea vers la porte et l'ouvrit brusquement :

— Personne!...

Il traversa le couloir et aperçut, dans le vestibule, son nouveau domestique Nestor, qui, étendu sur une chaise, paraissait dormir d'un lourd sommeil.

Il revint dans le cabinet.

— Vous disiez, mon cher baron?...

— Je disais que j'avais besoin d'un homme dévoué... Vous désirez quitter Paris... A merveille!

— Et la mission?.

— La mission est simple: Elle se résume à porter un pli cacheté dans une ville d'Allemagne que je vous indiquerai et de remettre le pli, en mains propres, à une personne dont je vous dirai le nom.

— Ceci ne me semble pas difficile.

— Non: mais il s'agira d'être brave, de se faire tuer, — de se faire tuer, m'entendez-vous, — plutôt que de livrer le message à une autre personne que celle à laquelle il sera adressé.

— Et la ville?... La personne?

Le baron demeura un instant sans parler; puis, tout à coup, regardant Fricard, les yeux dans les yeux:

— La ville?... Cologne... Le destinataire?... Son Excellence le comte de Wildemer, envoyé de Sa Majesté l'Empereur Guillaume.

— Jamais, monsieur, je refuse!... s'écria l'abbé, avec un geste d'épouvante.

Mais Karl Gismarck s'approcha du prêtre:

— Aimez-vous mieux passer en cour d'assises?. Préférez-vous être traîné sur le banc d'infamie, aller dire la messe au bagne?... Vous savez bien que je vous tiens non seulement par l'affaire Verlaine, mais encore par la connaissance

de crimes, autrement terribles... les deux petites filles que vous attirez chez vous, rue des Canettes, sous prétexte de catéchisme et de préparation à la première communion, ne sont pas encore mortes, l'abbé !

Et, comme le prête restait hébété, le baron ajouta :

— Vous et Pilou, vous m'obligez à vous dire des choses désagréables... Hochecorne est plus intelligent ; avec lui, il suffit d'un mot... Voyons, mon ami, pour votre récompense, je vous débarrasserai de Mlle Verlaine, et, s'il le faut, du terrible papa... Je ferai mieux encore, homme sensuel, je vous livrerai la Flamboyante

A ce nom le vicaire de Sainte-Thérèse sentit les feux de la passion brûler sa chair. Mais il luttait encore :

— C'est une infamie que vous me proposez là!...

— Une infamie?... Est-ce que vous les comptez, maintenant? Tenez, vous êtes un imbécile; vous fabriquerez des chaussons de lisière, mon garçon...

Enfin, après de longues résistances, l'abbé se décida à accepter la mission.

La frayeur autant que le désir courbait l'esclave sous la volonté du maître.

— Vous tirerez la Flamboyante de prison ? Vous me livrerez cette fille ?

— Oui.

— Quand dois-je partir?

— Nous sommes aujourd'hui le 18 mai ; vous vous mettrez en route le 22, à moins d'un retard que je ne prévois pas... Vous vous rendrez directement à Cologne... Vous descendrez à l'hôtel de la Couronne, sur la place du Dôme... Vous déclarerez vous appeler Van Goël, d'Amsterdam...

— Je ne sais pas le hollandais...

— Cela ne fait rien... Un homme, l'envoyé de l'Empereur, se présentera à vous et vous dira : « Berlin » ; vous répondrez : « Paris-Cologne... » Aussitôt, l'envoyé répliquera par un commencement de phrase en allemand : « *Die Macht steht* » ; vous finirez la phrase : « *Uber dem Gesetz...* »

— *Die Macht steht über dem Gesetz*, c'est-à-dire : « la puissance est au-dessus de la loi... »

— Parfaitement... Alors, vous remettrez le pli ; l'Excellence vous délivrera un reçu... Votre mission sera terminée...

Après avoir pris congé du baron, l'abbé Fricard, malgré l'heure avancée de la nuit, se rendit chez Hochecorne : il voulait, dès le lendemain, emmener Suzanne dans une maison de santé.

Quant à Joseph Putois, dit Nestor, qui dormait si bien sous les habits de Frédéric Schwartz, il entra dans sa chambre, se disant à lui-même :

— Vraiment, j'aurais préféré l'Italie... Je n'ai pas le choix... Allons, mon petit Joseph, prépare ta valise pour le pays des « Vergiss mein nicht », de Wagner, des frères Krupp et de la choucroute !...

VII

GISMARCK REPREND LE DESSUS

Karl Gismarck, — cet homme infernal, — qui avait rêvé tant de sinistres choses, ne pouvait se défendre de graves inquiétudes.

Est-ce que sa puissance allait crouler?...

Lui, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, il se disait qu'une force supérieure à la sienne prenait part à la lutte.

Ce n'était pas le hasard qui avait sauvé Dilson, le soir de l'explosion du château des Granges ; ce n'était pas le hasard qui avait réuni Marie-Marguerite et le docteur ; ce n'était pas le hasard qui le séparait de la Bergamote.

Non. Un adversaire invisible se dressait contre lui. Quel était ce lutteur géant assez hardi pour entrer en lice ?... Dilson lui-même?... Peut-être... Mais rien ne faisait supposer à l'Allemand que le docteur Dilson fût instruit de ses ruses.

Évidemment, l'idée que le Flambard l'avait trahi se présenta à sa pensée. Jacques était le frère de l'Américain; mais le baron ne s'arrêta pas longtemps à cette idée : il tenait Jacques, l'évadé de Poissy.

Du reste, en admettant même que le docteur Dilson eût agi de connivence avec le Flambard et la Bergamote, il n'en restait pas moins une autre question à éclairer, une question fort importante.

Une dépêche chiffrée d'Allemagne devait annoncer à Gismarck l'arrestation de Brûlot et du Bachelier : comment expliquer le retard de cette dépêche ?...

Après le départ de l'abbé, lorsqu'il fut seul, le baron eut un moment de découragement.

Sa nuit, il la passa à réfléchir, insoucieux du repos.

Quand parurent les premiers rayons du jour, il était encore dans son cabinet, compulsant de volumineux dossiers.

A huit heures, il sonna son valet de chambre. Lux parut.

— Qu'on attelle immédiatement le coupé, ordonna-t-il... Je sors... A propos, comment va Justin?

— Beaucoup mieux, monsieur le baron.

— Le docteur Hochecorne est-il venu ?



Vous avez tort, princesse de ne pas me tenir compagnie, dit l'Allemand.

— Pas encore... Mais monsieur le docteur a annoncé sa visite pour neuf heures...

— C'est bien... J'attendrai pour sortir que M. Hochecorne ait vu Justin... Vous prierez le docteur de monter chez moi, immédiatement après la visite.

Karl Gismarck passa dans sa chambre; il s'habilla, tout en fumant son énorme pipe de porcelaine, arrosant la fumée de quelques verres d'Orléans-Forst.

A neuf heures, Hochecorne se fit annoncer chez le baron.

— Me voici tout à vous, très cher...

— Votre malade?

— Justin sera sur pied demain.

— Fort bien... Vous avez vu l'abbé Fricard?

— Oui, l'abbé est venu chez moi, à une heure impossible... Je sortais du cercle où j'ai taillé un de ces bacs...

— Que vous a dit l'abbé?

— Fricard m'a demandé un petit service..,

— Il s'agit, n'est-ce pas? de faire entrer dans une maison de santé une jeune fille enceinte?...

— Précisément... Mlle Suzanne Verlaine... je voudrais avoir votre avis...

— Et pourquoi?... Je ne vois pas ce que j'ai à faire dans cette intrigue...

— C'est que Fricard... voudrait...

— Que vous entouriez la demoiselle de vos soins les plus assidus?... C'est tout naturel... En ce qui me concerne, je ne m'y oppose pas... Fricard désire que la jeune fille accouche prématurément?

— Il en est question...

— Allez!... Allez!... marchez, docteur, ne vous gênez pas... Où menez-vous Mlle Suzanne?

— A Saint-Mandé... Je vais la prendre à onze heures, chez l'abbé Fricard... Augustin, pas Edmond...

— Je sais... Edmond est à Bordeaux... Ah! c'est à Saint-Mandé... que vous conduirez la fille de l'amiral?

— Oui... dans la maison d'une sage-femme de ma connaissance, Mme Folâtre...

— Est-ce que ce n'est pas dans la maison de Mme Folâtre que vous avez envoyé autrefois Mme Hochecorne, votre première femme?

Hochecorne comprit l'ironie, mais il ne se fâcha pas:

— Ma première femme est morte à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin...

— Auprès de vous?

— Auprès de moi.

— Ça se comprend,.. Vous vouliez être à ses côtés, pour mieux suivre la maladie..... C'est d'un bon cœur, Hochecorne.....

Le baron Gismarck ne perdait jamais l'occasion de rappeler au docteur la mort *prématurée* de sa première femme. Il agissait de même pour les forfaits de Fricard et de Pilou, lorsque ceux-ci étaient en cause : c'était, pensait-il, la meilleure manière de tenir ses amis.

Hochecorne s'était cuirassé. Il ne trembla pas ; il se dit seulement que si le baron rappelait le souvenir d'Héloïse Duchâtel, c'est que le maître avait quelque chose à ordonner.

— J'ai commencé, mon cher baron, par affirmer que j'étais à vos ordres.

— Bravo, Hochecorne!... Je vous emmène chez Pilou...

— Parfait... Mais, vous savez, à onze heures, je dois me rendre rue des Canettes...

— Vous y serez, très cher... Vous y serez.

Les deux amis prirent place dans le coupé du baron.

Karl Gismark et le docteur Hochecorne arrivaient rue Saint-Honoré. Pendant le chemin, l'Allemand avait parlé de choses et d'autres, jugeant inutile d'entamer un récit qu'il serait obligé de répéter devant le notaire.

Me Pilou ne s'attendait pas à la visite; mais, en homme prudent, il ne témoigna aucune surprise.

Le baron s'assit dans l'un des grands fauteuils de cuir du cabinet :

— Messieurs, pour aujourd'hui, nous déciderons à trois, puisque notre ami Fricard est occupé ailleurs... J'ai à vous présenter certaines observations, au sujet de la conduite à tenir dans l'affaire Dilson, de plus, j'ai à charger Pilou d'une mission qu'il remplira à merveille, j'en suis certain...

Le notaire fit une grimace.

Karl Gismark continua :

— Il s'agit de reconquérir les millions qui nous échappent... J'ai conçu un nouveau plan qui me semble infaillible, mais d'abord un mot sur le passé... Vous expliquez-vous comment le nommé Dilson est sorti, sain et sauf, du château que j'ai fait sauter en son honneur?

— Nous avons été trahis! affirmèrent Pilou et Hochecorne.

— Oui; nous avons été trahis... L'homme qui nous a vendus s'appelle Jacques Rousselier...

— Je m'en doutais, fit le médecin.

— Jacques Rousselier, reprit le baron, devait se rendre à mon hôtel, dans la nuit même où l'explosion a eu lieu... Il est resté chez vous, n'est-ce pas, Hochecorne?

— Il est resté?... c'est-à-dire que ce gredin s'absente quand bon lui semble, sans mon autorisation...

— Enfin, j'interrogerai Jacques aujourd'hui même et je saurai bien lui arracher son secret... Hochecorne, à quatre heures, vous m'enverrez votre domes-

tique... Parlons d'autres choses... Il faut d'abord rompre le mariage projeté entre le capitaine de Bligny et Marie-Marguerite...

Cette fois, Mᵉ Pilou battit des mains. L'officier ministériel n'oubliait pas le renvoi définitif que lui avait infligé l'ancien ambassadeur, lors de leur dernière entrevue à Enghien.

— Eh ! Pilou, vous êtes content?

— Ravi, mon cher baron, ravi !....

— Pilou savoure la vengeance, murmura le médecin.

— Mais, le moyen d'empêcher le mariage? hasarda le notaire.

— Nous supprimons de Bligny.

Hochecorne se gratta la tête.

— Non, mon cher docteur, ce n'est pas ce que vous croyez... Vous avez Mˡˡᵉ Verlaine sous la dent ; je ne veux pas que vous dévoriez tout Paris à la fois.. Nous supprimons le capitaine de Bligny en le déshonorant, et ceci est mon affaire... Bligny disparu, c'est un homme à moi, tout à moi qui épouse Marie-Marguerite Dilson.

Le petit notaire se leva :

— Il me semble que...

— Il ne s'agit pas de vous... cher maître, vous n'êtes plus un jeune homme. J'ai voulu parler d'Arthur Fénières...

— Arthur Fénières !.., s'écria Pilou... Arthur Fénières !... Jamais la fille du docteur Dilson ne consentira à épouser ce freluquet-là !....

— Ne vous inquiétez pas du consentement... Vous avez toujours les faux du jeune homme?

— Oui, baron, répondit le notaire.

— Eh bien, aujourd'hui même, vous vous rendrez rue de Constantinople, dans l'appartement que notre camarade occupe avec la Chatte-Éplucheuse et vous signifierez à Arthur Fénières que je l'attends, demain, à mon hôtel... Arthur est bête ; mais il comprendra... Quant à vous, Hochecorne, lorsque Jacques Roussellier sera de retour de son petit voyage à la rue Saint-Dominique, vous lui poserez cette question : « — Quoi de nouveau ? » S'il vous répond : « Rien... Monsieur le baron vous présente ses compliments... » je vous autorise à expérimenter sur la personne de ce rustre certaine petite fiole bleue que vous avez cachée, l'autre jour, à mon approche.

Le docteur rayonnait :

— Donc, si maître Jacques me répond : « Rien... Monsieur le baron vous présente ses compliments... »

— Expérimentez, docteur, expérimentez !...

Mᵉ Pilou voulut retenir ces messieurs à déjeuner, mais Gismarck et Hochecorne refusèrent. Tous deux ils étaient pressés.

— Vous voyez, messieurs, conclut le baron, que, sans négliger la grande affaire, je vous facilite les moyens de servir vos rancunes personnelles... Pilou déteste le marquis de Bligny qui l'a chassé, et il se venge en empêchant le mariage du fils de son ancien client... Hochecorne redoute Jacques Roussellier qui détient un secret dangereux sur le compte de ce cher docteur, et le médecin de Mme Hochecorne, numéro un, envoie très probablement Jacques dans un monde meilleur peut-être, mais en tout cas, inconnu... La haine gonfle; messieurs, dégonflez-vous !

Les amis se séparèrent.

Le baron donna ordre à son cocher de toucher avenue d'Eylau, et le docteur Hochecorne prit un fiacre qui le conduisit rue des Canettes.

VIII

JALOUSIE DE FEMME

Depuis sa rupture avec Charles de Bligny, la princesse Camba vivait, très isolée, en son hôtel de l'avenue d'Eylau.

Les familiers ordinaires, — grands diseurs de rien, — que l'on voit traînant leur ahurissement à travers les salons de Paris, ne fréquentaient plus la demeure royale de la belle Espagnole. Seul, Karl Gismarck n'était pas compris dans cette proscription inexplicable qui mettait en émoi la fine fleur des clubs parisiens.

Tout d'abord, on attribua à des pertes d'argent l'isolement voulu de l'étrangère. Il se rencontra même des gens qui affirmèrent, sur leur parole d'honneur, que la princesse venait de se ruiner : les uns disaient à la Bourse ; d'autres à Monaco.

La vérité, c'est que la princesse avait un lourd chagrin. Elle aimait le comte de Bligny, et elle souffrait de ne plus voir auprès d'elle cette figure déjà familière. Pour rompre avec Charles, Juana avait menti, en affirmant qu'elle était la maîtresse de Gismarck ; mais, dans sa tristesse, elle se disait que ce mensonge était moins honteux pour elle que la réalité brutale annonçant à l'ami son épouvantable métier d'espionne aux gages de l'Allemagne,

Quand une femme telle que Juana a porté ses regards sur un homme, qu'elle a désiré cet homme de toute la puissance de ses ardeurs et de ses fièvres, que

l'ami de ses rêves chasse de son cœur tout souvenir étranger à la passion, qu'en un mot, la créature qui aime est toute à la créature aimée, la femme n'abandonne jamais complètement sa proie.

Si l'homme s'éloigne, il reste dans l'esprit de la femme un de ces vides désolants que rien ne peut combler, une de ces amertumes qui se traduisent presque toujours par des actes de violence et de désespoir.

L'homme mort, la femme pleure; si l'être aimé est vivant, la femme cherche avec anxiété le moment propice de la revanche.

Qu'il y ait orgueil ou amour, la fureur du désir est la même.

Maintenant, le jeune comte allait se marier, Charles était perdu pour Juana, à jamais perdu. Bientôt il serait l'époux d'une autre femme.

A cette pensée des éclairs de haine allumaient les yeux de l'Espagnole. Un vent de révolte se déchaînait sur elle ; et, au milieu de cet ouragan, des visions sanglantes se faisaient dans son cerveau obscurci et dans son âme ardente et troublée. Elle s'étonnait de son sacrifice. Le lendemain même de la rupture, elle écrivit à Charles, le suppliant de revenir auprès d'elle, lui jurant que pour des raisons qu'elle ne pouvait dire, elle avait menti, que Gismarck n'était pas son amant, qu'il ne l'avait jamais été, qu'il ne le serait jamais. La lettre resta sans réponse.

A l'amour furieux de la délaissée se mêla un sentiment de sombre jalousie. Un jour, la princesse se fit conduire à Enghien, dans un bois proche du parc de Bligny; et là, cachée dans les verdures, apeurée comme une amante à son premier rendez-vous, Juana regarda longtemps Charles et Marie-Marguerite, tout entiers à la chanson d'amour. Si elle n'entendait pas leurs voix, elle comprenait les paroles à leurs gestes, restant silencieuse au milieu de leur silence, tellement accablée par le désir de l'homme, que toute caresse de la brise du printemps, tout murmure des feuilles, tout chant d'oiseau perdu dans les mousses, lui devenaient odieux.

Vingt fois, elle se sentit attirée par une force mystérieuse. Elle se levait, folle, prise d'une brusque envie de courir à l'homme, de l'enlever entre ses bras nerveux et de l'emporter pour elle, au loin.

Son exaltation arrivait à son paroxysme. Les tendresses de son domestique José lui faisaient horreur : elle chassa le valet d'amour de sa chambre, aimant mieux souffrir et pleurer que de donner à un autre le délire de sa passion.

Vraiment, elle se lamentait, en ces heures pleines de ténèbres; elle eût voulu que Charles se rendît coupable d'un crime si grand, que son crime à lui enlevât quelque chose de son infamie à elle. Alors, elle serait venue lui crier : « Et moi aussi, je suis infâme! Tout le monde te hait et te méprise; viens, viens à moi, qui t'adore!... »

Elle songeait à ces papiers du Ministère de la guerre, aux plans confiés à la

garde du capitaine de Bligny, à la terrible mission qui, il y a quelques semaines, la glaçait d'épouvante, lorsque le baron Gismarck apparut devant elle :

— Princesse, comment vous portez-vous?

— Mal !...

Karl allait presque dire « Tant mieux », en voyant l'agitation extrême de la femme ; il lisait déjà bien des choses dans ce regard troublé. Il jugea opportun de paraître ne rien voir et ne rien lire.

— Je suis venu. chère amie, vous demander à déjeuner, sans façon...

— Je ne déjeune plus...

— Vous avez du chagrin?

— Oui.

— Beaucoup?

— Oui... Beaucoup de chagrin...

— Voyons, il y a du Bligny là-dessous ?

— Peut-être...

— Alors, pourquoi avez-vous renvoyé le capitaine?

— Pourquoi ?... Vous le savez bien ?

— Il ne vous plaisait pas de voler votre amant ?

— Comme vous le dites...

— Tandis qu'aujourd'hui... Princesse, ces papiers, il me les faut !...

Devant cet ordre impérieux, les idées de Juana changèrent.

L'Espagnole n'aimait pas à être traitée de la sorte ; et puis un bon sentiment renaissait dans cette âme souffrante.

Elle frappa sur un timbre placé sur un guéridon, à portée de la chaise longue sur laquelle elle se pelotonnait dans son peignoir de blanches dentelles.

— Vous sonnez ? Est-ce pour me faire reconduire par votre toréador de José?

— Non c'est pour vous donner à manger...

— Princesse, votre invitation a une grâce...

José parut.

— Servez monsieur le baron, ici... auprès de moi...

Gismark demanda :

— Et vous, princesse ?

— Moi, je suis souffrante... Je n'ai pas faim...

Le domestique apporta sur une table un repas tout servi qu'il plaça devant le baron, et sur l'ordre de sa maîtresse, il se retira aussitôt.

— Vous avez tort, princesse, de ne pas me tenir compagnie, dit l'Allemand, en attaquant une côtelette au cresson... Votre chef est bien remarquable...

— Vous ne buvez pas ?

— Merci... je vais boire... Mais je reviens à vous... Vous me croirez, princesse, quand je vous dirai que, depuis votre refus de l'autre jour, il m'a été

impossible de me procurer les plans en question que vous pouviez me livrer...

— Pour rien?... interrompit l'Espagnole.

— Pour rien ? Ah! chère amie, comment pouvez-vous dire une chose pareille Et Worth ?... Et l'hôtel ?... Et l'argent de poche ?...

— Et votre déjeuner ? dit Juana railleuse, agacée.

— C'est juste... Vous me rappelez à votre excellent Château-Yquem.

Le baron se versa à boire.

— Vous êtes femme ; vous n'aimez pas l'arithmétique ; vous avez grandement raison... A votre bonne santé, princesse!

— Tenez, mon ami, laissons là le Ministère de la guerre et la politique et la diplomatie...

— C'est impossible, très chère... Ne me forcez pas à monter sur mes grands chevaux, comme vous dites... Il m'est pénible, surtout avec vous, de dire : « Je veux ; » et pourtant...

— Vous n'hésitez pas ?

— Je n'hésite plus.

La princesse mordait son mouchoir :

— C'est donc un ordre?...

— S'il faut en venir là!... Oui!...

— Mais, vous n'ignorez pas qu'il ne m'est plus permis de pénétrer dans le cabinet de Charles, ainsi que je le faisais autrefois?...

— Une femme jolie entre partout, madame!...

— Ce vol me répugne...

— Oh! princesse! princesse!... Vol!... Le mot est dur... En politique, on ne vole pas, on s'empare... Il faut renouer vos relations avec de Bligny; et cela, aujourd'hui même... La partie est belle pour vous, en somme... Vous aimez Charles, et vous êtes en mesure...

— D'empêcher son mariage?

— Parbleu!...

— C'est là une triste besogne, monsieur...

— Acceptez-vous, oui ou non?

— Non.

— Alors, ce n'est pas du sang espagnol qui coule dans vos veines!... Juana, vous n'êtes pas jalouse?...

— Oh! si!...

— Eh bien?...

— J'ai peur de tuer cet homme que j'aime...

— Baste!... Nous nous arrangerons pour le sauver ensuite...

Juana restait anéantie, les mains crispées, le regard fixe, à la manière de certaines folles.



Si tu ne renonces pas à ce mariage, je me tue !..

Le baron la contempla :

— Vous êtes adorable!... Il vous aime!... Vous obéirez?

— Oui... Mais, laissez-moi seule, je vous en prie... La tête me tourne... J'ai froid au cœur...

— Déjeunez donc!...

— J'aime mieux pleurer...

— Faible femme!...

— Non... Triste femme.

IX

UN VOL AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Le capitaine Charles de Bligny partait chaque matin d'Enghien pour se rendre à son ministère, d'où il ne revenait qu'à cinq heures, — déjeunant dans le quartier.

Il avait obtenu un congé de trois semaines, à l'occasion de son mariage très prochain, auquel le ministre avait promis d'assister.

C'était la dernière fois que le jeune officier se rendait à son bureau, avant son union avec Marie-Marguerite. Le contrat venait d'être signé chez un notaire de Montmorency, et l'on avait obtenu les dispenses nécessaires pour les publications.

Ce matin-là, le capitaine Charles arriva joyeux au ministère de la guerre; il monta rapidement l'escalier qui conduisait au cabinet où il travaillait seul.

Comme il traversait l'antichambre, l'un des garçons de bureau l'arrêta :

— Mon capitaine, dit-il, hier soir, après votre départ, une dame est venue vous demander...

— Une dame?...

— Oui, mon capitaine...

— Cette dame a laissé sa carte?..,

— Non, mais elle a annoncé sa visite pour aujourd'hui...

Le comte de Bligny songea à la princesse espagnole. Il ne s'arrêta pas longtemps à cette idée, ses relations dans le monde l'obligeant à recevoir beaucoup de visites, à tenter beaucoup de démarches.

Il entra dans son cabinet. Ayant pris dans un carton un assez volumineux dossier, il étudia longuement les pièces placées sur son bureau,

L'étude l'intéressait, et à un tel point qu'elle lui fit oublier l'heure du déjeuner...

Les documents qui étaient là avaient nécessité de grands travaux. Le dossier était intitulé : *Notes pour servir à la mobilisation de l'armée.*

Le jeune officier admirait ces remarquables projets dont l'exécution constituait des forces puissantes, en cas de guerre.

Il se disait à lui-même :

— Si, en 1870, la France avait eu une organisation aussi sérieuse, la victoire était à nous!...

Et tandis qu'il revoyait le labeur, des visions passaient devant ses yeux : c'étaient des flamboiements d'étendards, des coups de clairon sonnant la victoire, des marches triomphales, là-bas, tout là-bas, de l'autre côté du Rhin... Metz, Strasbourg apparaissaient dans un décor de verdure : les drapeaux tricolores claquaient au vent... Aux fenêtres, des femmes en deuil arrachaient leurs vêtements noirs pour revenir en costumes de fêtes ; et des croisées tombaient des brassées de fleurs, et de partout on entendait un ouragan de baisers et de bravos, un ouragan joyeux venu de la terre française montant jusqu'au ciel éclatant de lumière!...

Les lèvres frémissantes, le jeune officier restait pensif, quand on frappa à la porte.

La princesse Juana entra dans le cabinet.

— Bonjour, mon cher, dit-elle; c'est l'heure du repos et vous peinez encore... Sur mon passage, aucun huissier de service... personne... Pardon de me présenter ainsi... Est-ce que vous êtes comme moi ? Est-ce que vous ne déjeunez plus?... Il est une heure et demie... J'attendais dans une maison, en face du ministère...

Elle lui tendit la main :

— Vous refusez de me serrer la main ?... Voyons, Charles... J'ai à vous parler sérieusement...

Juana Camba prit place sur un fauteuil. Elle était venue en grande toilette, répandait autour d'elle son odeur de femme, se faisant coquette avec ses poses lascives.

Charles restait sombre.

— Permettez-moi, madame, de m'étonner de votre visite... Il me semblait qu'entre la princesse Camba et le comte de Bligny, toute relation était devenue impossible...

— Charles, je vous ai écrit... Ma lettre n'a pas été honorée d'une réponse...

— Eh bien ?...

— Dans cette lettre, je vous disais que j'avais menti, que jamais je n'ai été la maîtresse du baron Gismarck, ni d'un autre homme...

— Et pourquoi avez-vous fait ce mensonge?

— Pour vous éloigner de moi...

— Je ne comprends pas, madame...

— Écoutez-moi, je vous en supplie; et vous comprendrez; vous pardonnerez...

— Je n'ai rien à entendre, ni à pardonner... Croyez, madame, que je ne vous en veux pas... Je vous dois plutôt des remerciements ..

Charles s'était levé et il remettait les papiers dans un casier proche de la Camba...

— Pardon, madame...

— Je vous en prie...

Le capitaine reprit place.

— Vous me devez des remerciements? continua-t-elle... A mon tour, c'est moi qui ne comprends plus...

— C'est pourtant bien simple, princesse... Je vous aimais, au point de briser mes affections les plus chères... J'étais fou... Vous m'avez rendu à la raison... Voilà pourquoi je vous remercie...

— Ne le prenez pas sur ce ton avec moi... Vous m'outragez, ami... Et pourtant, je vous aime!...

— Je vous répète, madame, que toute insistance serait inutile...

— C'est donc vrai, vous vous mariez?

— Que vous importe!...

Elle se leva, menaçante :

— Moi, je ne veux pas que tu te maries!

— Vous ne voulez pas? Depuis quand êtes-vous autorisée à me donner des ordres... Suis-je votre laquais?...

Alors, suppliante, elle s'agenouilla :

— Charles, je t'aime de toutes mes forces...

— Relevez-vous, madame...

— Si tu m'abandonnes, je mourrai...

Le capitaine haussa les épaules :

— Cette scène devient ridicule... Veuillez vous retirer...

— Tu me chasses?...

— Vous me poussez à bout...

— Charles?...

— Je ne vous écoute plus... sortez!...

Devant cette nouvelle insulte, l'Espagnole sentit bouillir son sang. Elle comprit que tout était perdu et l'idée de la vengeance s'incarna en elle.

Se traînant sur ses genoux, tout en pleurs, elle soupira :

— Si tu ne renonces pas à ce mariage, je me tue!...

— Comédienne!...

— Oui... je me tue devant toi... Je vais mourir...

Elle tenait entre ses mains un petit flacon qu'elle porta à ses lèvres.

— Juana!...

— Il est trop tard... Tu vois bien, Charles... Je t'aimais...

La femme tomba sur le parquet.

Alors, Charles de Bligny se mit à crier; et comme on ne l'entendait pas, il courut, éperdu, dans le couloir...

Aussitôt Juana releva la tête et se dirigea vers le casier où elle avait vu déposer les papiers dont, il y a quelques instants à peine, elle lisait les titres.

Elle enferma rapidement les papiers dans son corsage; puis, se couchant sur le parquet, dans l'attitude d'une femme mourante, elle murmura, les dents serrées :

— Charles de Bligny, tu n'épouseras pas Marie-Marguerite...

Des pas se firent entendre dans le vestibule. Le capitaine accourait, suivi de deux de ses collègues et d'un garçon de bureau.

— Avez-vous fait prévenir le médecin? demanda l'un des officiers.

— Oui, mon capitaine, répondit le garçon de bureau... Pierre est déjà parti...

Les trois officiers prirent la femme entre leurs bras et la transportèrent sur le canapé d'une salle voisine, tandis que le garçon de service allait chercher une carafe d'eau...

— Il faut dégrafer la robe, dit de Bligny...

Mais Juana venait de rouvrir les yeux... Si l'on dégrafait son corsage, elle était perdue... Les papiers étaient là...

Elle éloigna les mains qui la touchaient; et avec toutes les apparences d'un brusque réveil et les révoltes d'une pudeur outragée, elle demandait :

— Où suis-je?...

Puis, tressaillant à un douloureux souvenir :

— Emportez-moi... dans ma voiture... je vous en supplie... Je ne veux pas être vue... ici... Ma voiture est... à la porte...

Maintenant la princesse Juana Camba faisait la malade, dans sa chambre, en donnant des ordres à José, — son valet d'amour.

X

RELIGIEUSE ET MÈRE

A la villa Dilson, sœur Angélique était auprès de son ancien amant qui lui parlait de Marie-Marguerite.

La sœur de Sainte-Marthe écoutait Petrus, ayant dans le regard cette expression de tristesse résignée qui, mieux que des paroles, affirme une croyance, une volonté que rien ne saurait ébranler ni vaincre.

— Blanche, disait le docteur, il est des sacrifices qui dépassent les forces de la nature humaine. . Un jour ou l'autre, vous serez forcée de vous trahir...

— Pierre, ma résolution est définitive... Notre fille doit ignorer l'existence de sa mère... Vous m'avez juré...

— Oui, j'ai juré de garder le silence... Mais, c'est à vous qu'il appartient de me dégager de ce serment inhumain... Blanche, vous êtes mère!

— Je suis la mère de tous ceux qui souffrent...

— Eh! quoi, dites, vous ne sentez pas en vous une amitié, un maternel souvenir?... Vous ne tressaillez pas, à cette heure bénie où votre fille, le fruit de votre chair, vous est enfin rendue?... Là-bas, sous les sombres cloîtres, dans le murmure des prières, ne vous est-il pas arrivé d'entrevoir des rayons d'aurore?... Votre âme s'est-elle glacée à ce point qu'un éclair d'amour ne puisse y descendre et la rendre à la vie?... Et si la femme est morte, morte à tout jamais, depuis le jour où la fille de Dieu a prononcé ses vœux, est-ce que le cœur de la mère peut mourir, tant qu'il reste dans l'être un battement, une intelligence?...

Sœur Angélique essuyait ses larmes, ne pouvant plus répondre à cette douce et fière parole.

Elle se leva du siège où elle était assise près du docteur :

— Ami, je ne m'appartiens plus... Dieu seul peut juger ma conduite... je vous dis : adieu!... Aujourd'hui, pour la dernière fois je verrai notre enfant et je garderai en moi-même sa chère image... Fière de mon sacrifice, je partirai pour l'étranger... La supérieure générale de notre ordre est déjà informée de ma demande.

— Si vous saviez ce qu'il en coûte d'abandonner sa patrie.

— Notre patrie, à nous, elle est partout, sur terre, où les créatures de Dieu souffrent et pleurent... Notre patrie n'a pas de frontières!..

Le docteur Dilson prit les mains de sœur Angélique; et, fiévreux, donnant enfin un libre cours aux sentiments généreux qui l'étouffaient :

— Tu resteras; tu es femme; tu es mère... Va, lorsque notre enfant s'appuiera contre ta poitrine, elle y ramènera la chaleur vitale... Toutes deux, vous vous aimerez d'un de ces amours de mère et de fille que le malheur a retardé... Par la sainteté de vos sourires, je vois déjà la nuit profonde se dissiper... Toutes deux, vous vous aimerez... Ta fille est grandie, tu la berceras, comme si elle était petite; tu revivras le passé; tu reprendras la vie, à l'heure triste où nous l'avons laissée; et dans l'ardente flamme de tes caresses, les ténèbres et les douleurs feront place à l'espérance et à la lumière!...

Blanche pleura encore; mais sa main resta glacée entre les mains de Dilson.

Un seul espoir animait l'esprit du docteur. Sœur Angélique s'était décidée à voir, sans être vue, sa fille Marguerite. Cette dernière épreuve aurait lieu chez M. de Bligny, dans quelques minutes, avant le repas des fiançailles.

Blanche devait se cacher dans le pavillon du jardinier. Dilson amènerait sa fille dans le parc et la ferait asseoir sur l'un des bancs, à côté de la porte.

— Venez Blanche, il est temps...

La nuit tombait.

Sœur Angélique et le docteur Dilson se rendirent à la villa de M. de Bligny et ils arrivèrent sans être aperçus à l'endroit du parc où s'élevait l'habitation du jardinier.

Tout avait été prévu et arrêté d'avance entre Petrus et l'ancien ambassadeur.

Blanche de Beaulieu pénétra seule dans le pavillon.

Déjà, M. de Bligny, le capitaine Charles, Marie-Marguerite et plusieurs personnes invitées au dîner des fiançailles étaient réunies au salon, lorsque Petrus entra.

Après avoir serré la main de l'ancien ambassadeur et de son futur gendre, Dilson répondit aux salutations des invités; et, s'adressant à Marie-Marguerite, il lui remit un écrin portant, en lettres d'or, les initiales de la jeune fille surmontées de la couronne comtale.

Très émue, Marie-Marguerite tendit son front au docteur, qui y déposa un baiser.

La jeune fille s'approcha de la cheminée; et au milieu des dames qui l'entouraient, elle ouvrit doucement l'écrin de velours bleu, dont les joyaux et les pierreries étincelèrent.

C'étaient des colliers et des bracelets d'une richesse telle que jamais princesse n'en avait possédé de plus beaux.

Les dames restaient là, étonnées, saisies d'admiration pour le nabab qui offrait de telles merveilles, de si magnifiques présents.

— Que c'est beau!... que c'est beau!... faisait Marie-Marguerite...

Petrus Dilson se contenta de répondre :

— Chère fille, ces diamants viennent d'une mine que je possède au Brésil et dont vous trouverez les titres de propriété dans votre corbeille de mariage... Ces pierres ne sont que de simples échantillons...

Pendant que l'écrin passait de main en main, le docteur s'était approché de M. de Bligny :

— Sœur Angélique attend...

Les deux hommes se regardèrent, attristés.

— Si j'étais à votre place, murmurait l'ancien ambassadeur, je profiterais de cette situation que vous faites naître, pour crier à votre enfant : Ta mère est là !...

— J'ai juré... Je ne puis pas...

— Et si la mère se trahit elle-même?

— Alors... Alors... Je serai un homme heureux... Retenez ici votre monde, mon cher marquis...

— Et vous, revenez, l'âme joyeuse!...

Le docteur Petrus avait réussi à emmener sa fille dans le parc. Tous deux, ils s'assirent, sous la tonnelle proche du pavillon. Sœur Angélique pouvait les voir et les entendre.

Marie-Marguerite disait à son père l'affection profonde qu'elle ressentait pour la famille de Bligny; elle contait son enfance, sa vie heureuse, les tendres soins dont elle avait été entourée. La marquise de Bligny était morte en Russie, alors que la jeune fille était encore toute enfant, mais Marie-Marguerite n'avait pas oublié les maternelles tendresses de Mme Hortense, de cette douce et sainte femme qui l'endormait avec ses chansons, grande dame dans le monde, et mère, rien que mère, pour elle.

Tandis qu'elle parlait, le docteur Dilson regardait tout auprès de lui, à l'endroit même où se trouvait la mère... Rien... pas un souffle, pas un murmure...

Et cependant, sœur Angélique était là, anxieuse, troublée jusqu'au plus profond d'elle-même, se faisant violence pour ne pas éclater en sanglots.

Elle entendait cette voix d'enfant, bercée par l'harmonie des paroles; elle l'entendait, à genoux, les yeux au ciel, en extase, immatérialisant dans sa pensée le corps de sa fille, croyant répondre à des appels lointains, comme si vraiment son corps à elle était mort et qu'une communication mystérieuse se fût établie entre deux âmes.

— Quand j'ai appris que je n'étais pas la nièce de M. de Bligny, une tristesse s'est emparée de moi... Puis vous êtes venu et il m'a semblé que quelque chose



Debout, les bras tendus, elle cria : Maman... Maman...

me donnait une espérance, une joie, des sentiments d'affection qui débordaient de mon âme... Il m'a semblé, cher père, qu'au milieu de la reconnaissance que je garde pour mes parents d'adoption, de l'amour que j'éprouve pour Charles, il se mêlait à mon être une ivresse jusqu'alors inconnue, une soif d'aimer, comme je n'ai jamais aimé...

En disant ces mots, Marie-Marguerite laissa tomber sa tête défaillante sur la poitrine de son père.

— Et maman?... murmura-t-elle... elle est morte, dis ?...

C'était le moment que Dilson attendait. Il éleva la voix, pour répondre :

— Ta mère? ... Je ne t'ai pas dit qu'elle fût morte...

La jeune fille se dressa :

— Pourquoi ma mère n'est-elle pas auprès de nous?... Oh !... Tu es tout pâle... Maman est là!... Elle est là, j'en suis sûre... Ne prolonge pas l'épreuve !...

Debout, les bras tendus, elle cria :

— Maman !... Maman !...

Un cri, — un faible cri — répondit à son appel. On eût dit d'un suprême soupir d'angoisse.

— Viens !... Viens !... mon enfant !... s'écria Dilson, en entraînant Marie Marguerite dans le pavillon.

— Blanche ?... Blanche !... C'est votre fille !

Mais sœur Angélique avait disparu. Une porte ignorée de Petrus était ouverte toute grande sur la campagne. Là-bas, tout là-bas sur la route, vers l'horizon incendié par les derniers baisers du soleil, ils aperçurent une voiture fuyant dans les lointains.

XI

AU NOM DE LA LOI

En ramenant sa fille chez M. de Bligny, le docteur Dilson essayait de la rassurer, affirmant à Marie-Marguerite que des raisons dont il ne lui appartenait pas de dévoiler le mystère empêchaient encore une femme, sainte parmi les femmes, de prendre sa part de leur joie et de leur bonheur. Il ajoutait qu'il n'aurait aucun repos, tant qu'il ne lui serait pas permis de vaincre les obstacles

qui les séparaient elle, de la meilleure des mères, lui, d'une épouse digne de tous les dévouements et de toutes les amitiés.

Les convives attendaient au salon. Le maître d'hôtel vint annoncer que monsieur le marquis était servi.

Le capitaine Charles s'empara du bras de sa fiancée ; et la voyant toute tremblante, il lui demanda :

— Pourquoi es-tu triste, Marguerite ?

Le jeune comte ignorait la scène pénible qui venait de se passer. Sur un signe de son père, il n'insista pas ; et, cavalier aimable, il prit un autre sujet de conversation.

— Que dirais-tu d'un voyage sur les bords du Rhin ?

— Nous irons où tu le désireras...

— L'Italie ?... Voyage un peu banal...

On prit place à table.

Selon les usages, le capitaine s'assit à la droite de sa fiancée.

Souvent, pendant le repas, Marie-Marguerite lutta contre son chagrin. L'idée de la maman absente la tenait au cœur ; mais la jeune fille trouvait du courage dans le regard affectueux de son père.

Comme l'ancien ambassadeur se levait pour porter un toast à l'union des enfants bien-aimés, la porte s'ouvrit brusquement ; et, en dépit des lois de l'étiquette, Adrien, le vieux domestique de la maison, vint parler à l'oreille de son maître. Le valet s'exprimait, en tremblant, si défait et si pâle, que les convives s'interrogeaient du regard, prévoyant quelque gros malheur.

Le marquis se mit à rire, et s'adressant à ses invités :

— Ma foi, il nous arrive un convive que nous n'attendions pas...

— Ce doit être un ami, puisque vous l'annoncez en riant, répliqua Dilson.

— C'est tout bonnement un brigadier de gendarmerie...

— Un gendarme ?... fit-on de toutes parts.

— Oui, mais rassurez-vous... Il n'y a ici ni voleur, ni assassin... C'est probablement une simple question de renseignements... Je vais répondre à cet honorable militaire.

M. de Bligny se leva de table.

A ce moment, le brigadier, en grand uniforme, pénétrait dans la salle à manger.

Par la porte restée ouverte on pouvait voir, dans l'antichambre, deux autres gendarmes en tenue de service.

A l'entrée du brigadier, un cri de douloureuse surprise s'exhala de toutes les poitrines.

Le représentant de la loi s'inclina devant l'ancien ambassadeur :

— Monsieur le marquis, dit-il, je suis profondément désolé de venir ainsi

troubler votre fête de famille... Croyez que le devoir est parfois pénible à remplir...

— Veuillez vous expliquer, monsieur...

— Je suis chargé d'opérer, à l'instant même, chez vous, une arrestation...

— Il s'agit de quelque domestique, sans doute...

— Non, monsieur...

— De qui donc, alors?

Le brigadier ne répondit pas. Très ému devant la pâleur du marquis, il s'adressa aux hommes en habit noir, qui, maintenant, faisaient cercle autour de lui.

— Messieurs, quel est celui d'entre vous qui est le capitaine Charles de Bligny?

— C'est moi, dit le jeune officier.

— Capitaine, au nom de la loi, je vous arrête...

— Vous m'arrêtez?...

— Oui, capitaine... en vertu d'un ordre du général commandant de place de Paris... Veuillez me suivre...

Le docteur Dilson s'interposa, prenant la place de l'ancien ambassadeur, qui ne trouvait plus une parole.

— L'arrestation d'un officier français est chose grave...

— Je le sais, monsieur... Mais, c'est la loi qui commande ; je ne suis que son humble instrument...

Le capitaine Charles se révolta:

— De quoi m'accuse-t-on?

— Je l'ignore... J'ai un ordre ; je l'exécute... Ne m'en demandez pas davantage, mon capitaine...

— C'est bien...

— Vous êtes prêt à me suivre?

— Je suis prêt...

Charles prit les mains de Marie-Marguerite :

— Ne pleure plus... Voyons, ne pleure plus... Moi, je suis soldat... Je n'ai rien fait de mal... Mais, en voyant tes larmes, cela me donne envie de pleurer... Ne m'ôte pas mon courage... sois forte, je t'en supplie, sois brave !...

La jeune fille se redressa :

— Je serai brave, ami!...

Une voiture fermée attendait à la porte. Charles y monta suivi du brigadier. Les gendarmes escortèrent à cheval.

Au milieu de l'assistance désolée, seul, le docteur Dilson gardait son sang-froid.

— Marquis, dit-il, demain, à la pointe du jour, nous partons pour Paris.

L'Américain venait de rentrer à sa villa. Eau-de-Benjoin accourut:

— Massa, quelqu'un est là qui vous attend.

— Quelle est cette personne?

— Un domestique.

— Jacques?

— Non... pas massa Oussellié... C'est un domestique qu'Eau-de-Benjoin ne connaît pas.

— Où est-il?

— Dans le grand salon.

Le docteur secouait un homme endormi sur un canapé du salon.

— C'est vous qui me demandez?

— Oui, monsieur.

— Vous vous nommez?

— Frédéric Schwartz.

— C'est un nom allemand?

— Oh! allemand!... Je suis Alsacien?

— Vous êtes au service d'une personne que je connais?

— Précisément, monsieur le docteur... Un de vos meilleurs amis...

— Et cet ami?...

— C'est M. le baron Karl Gismark...

Petrus Dilson restait stupéfait.

Le petit homme se frotta les yeux pour se réveiller.

— Vrai... là... monsieur le docteur, fit Frédéric Schwartz, vous ne reconnaissez pas Joseph Putois?

— Comment, c'est vous?

— Oui, moi... Frédéric Schwartz, dit Nestor, valet de chambre provisoire de M. le baron Gismark... J'ai du nouveau ; et comme je vais partir incessamment pour l'Allemagne, je n'ai pas hésité à venir puiser à votre caisse...

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Putois...

— Vingt mille francs me suffiront...

Le docteur passa dans son cabinet de travail et il en ressortit aussitôt, apportant l'argent que Putois avait demandé.

—Vous ne m'interrogez pas sur ce que je vais faire en Allemagne?

— Non, mon ami ; vous me le direz à votre retour... J'ai toute confiance en vous... Il s'agit de Gismark, n'est- ce pas?

— De Gismarck ou de Tinders...

— Pour aujourd'hui, je ne désire pas en apprendre davantage, car d'autres idées me préoccupent à cette heure. Je suis père et menacé d'être frappé dans l'une de mes affections les plus vives.

Dilson conta à l'ancien inspecteur de la sûreté la scène qui venait de se passer

chez M. de Bligny, l'arrestation du comte, de ce jeune officier qui allait devenir son gendre.

— Eh ! monsieur le docteur. interrompit Putois, je ne serais pas surpris que Tinders-Gismarck ait organisé lui-même cette petite manœuvre.

— Pour empêcher le mariage de ma fille?

— Parbleu ! Il me semble même que l'affaire qui me conduit en Allemagne se rattache intimement à l'arrestation du comte. Voulez-vous me donner carte blanche?

— Oui, mon cher Putois... Mais, il faut, avant tout, délivrer le capitaine de Bligny de l'accusation dont il est accablé.

— Non...

— Et pourquoi ?

— Parce que nous ne pouvons rien en faveur de l'officier français, si déjà nous n'avons confondu l'espion allemand.

Le docteur Dilson demeurait rêveur. Tout à coup, il releva la tête : ses yeux s'illuminèrent d'un éclair :

— Joseph Putois, le Français naturalisé citoyen américain est redevenu Français et il combat avec vous !

XII

UN DÉVORÉ

M. Clément Fénières, — surnommé Fénissou — était fils de ses œuvres, ainsi que l'on dit communément en France pour tout individu que le travail a élevé au-dessus de son origine, de sa parenté, de ses amitiés premières.

Venu à Paris, du fond de la Creuse, à l'âge de quinze ans, le petit Clément montait du mortier et des pierres dans les chantiers. Et, à la nuit tombante, si le corps du jeune Creusois était rompu de fatigue, son esprit restait vigilant, inquiet, amoureux de savoir.

Tandis que les autres goujats-maçons s'attablaient, en compagnie des vieux, chez les marchands de vins, Fénières apprenait à lire, dans sa chambre. Au matin les compagnons de chantier le retrouvaient, le premier au travail, les yeux rougis ; et, déjà, cette nature primitive armée pour la bataille de la vie acceptait, sans récrimination, tous les commentaires des camarades. Les uns disaient qu'il

faisait la noce, hypocritement; d'autres affirmaient qu'une amourette le tenait au cœur. On l'accusait d'avarice; on le menaçait de l'expulser comme mouchard. Il laissait faire, il laissait dire, accomplissant sa besogne, à la grande satisfaction de ses chefs.

Travailleur infatigable, il continuait son œuvre, amassant des économies. Il venait de tirer au sort. Compris dans la seconde partie du contingent, il profita de son année de service pour travailler encore dans les chambrées, à l'heure où les soldats prennent du repos. Libéré du service militaire, il revint à Paris, et cette fois en qualité d'ouvrier-maçon assez instruit pour aider un maître-entrepreneur dans ses devis et dans ses calculs. C'est ainsi qu'il épousa la fille d'un de ses compatriotes, Francine Fougeras qui, à la mort de ses parents, héritait d'une quarantaine de mille francs représentés en immeubles au pays natal.

Clément vendit les terres de sa femme et il succéda à son beau-père.

De ce mariage naquirent deux enfants, une fille et un garçon, Antoinette et Arthur.

Antoinette fut placée dans un pensionnat de jeunes filles de la rue du Rocher: Arthur commença ses études, comme externe, au lycée Condorcet.

Francine, — bonne et douce provinciale, — était fière de ses enfants.

En 1879, — après trente années de labeur — Clément Fénières, riche de trois millions, vint habiter avec sa famille un appartement dans une maison somptueuse de la rue Royale.

Puis, avec ce désir de marcher encore que tout homme valide porte en lui, il fit construire. à son compte, sous sa direction, un hôtel sur un terrain que des démolitions récentes avaient rendu propice à une nouvelle édification, rue des Pyramides.

Il dirigea la bâtisse, non plus en entrepreneur, mais en artiste, ainsi qu'il le disait lui-même. Ce fut un mauvais et dispendieux travail, un plagiat des mille constructions semées dans Paris, un memorandum inhabile de lectures peu portées et de désirs mal équilibrés, — une demeure trop riche, sans élégance et sans goût, — l'œuvre d'un brave entrepreneur se croyant un grand architecte.

M[me] Francine s'extasiait sur la richesse de la construction et du mobilier. La famille vivait luxueusement, et c'était merveille de voir l'entrepreneur d'antan se lancer dans des périphrases, discuter les styles de toutes les époques, blaguer l'École de Rome et la direction des Beaux-Arts de Paris.

M. Clément donnait à dîner; et comme sa bourse était toujours ouverte, les éloges ne tarissaient pas sur l'intelligence de ce provincial méconnu qui, plus jeune, il l'affirmait lui-même, eût enfanté des prodiges.

Peu à peu, la griserie des compliments envahit l'honnête nature du Creusois. Fénières s'engagea dans des entreprises hasardeuses ; les architectes et les entrepreneurs affluèrent chez lui, sollicitant des commandites. D'abord, il faisait la

sourde oreille, jurant que le moment du repos était venu pour lui. Mais, doucement, les gens du métier flattaient sa vanité, le nommant « leur maître », le suppliant d'accorder à l'œuvre projetée l'autorité de son nom et de son expérience.

Si, parfois, Francine se permettait d'élever la voix, rappelant qu'une entreprise récente n'avait donné aucun résultat satisfaisant, Fénières, — l'architecte Fénières, dit Fénissou — arrêtait l'éloquence de sa femme avec ces simples mots :

— Je suis du métier et de l'art !...

L'art, ce mot, il le prononçait la bouche pleine, esquissant de grands gestes, dans l'attitude d'un bohème fainéant, lui, l'homme de travail des temps passés.

Il écrasait sa vie de labeur, dans l'ouragan de sa déclamation puérile et ridicule, avec ses générosités excessives de parvenu.

Il voulait que sa femme portât de riches toilettes; que sa fille fût une « demoiselle ». Son fils, le collégien du lycée Louis-le-Grand, était déjà un « monsieur », un vrai Parisien fumant de gros cigares, à l'âge de seize ans, étonnant ses camarades par la coupe de ses habits, par l'étalage de son argent de poche, dépensant en une soirée, au café, les vingt semaines que gagnait autrefois son père, l'ancien goujat-maçon.

Les domestiques volaient à l'hôtel de la rue des Pyramides. Il ne pouvait en être autrement. La pauvre Francine écoutait tout ce qu'on lui disait, prise d'un sentiment de reconnaissance, devant l'humble attitude de ses serviteurs, — de ses serviteurs qu'elle prenait à part, au moment des réceptions, pour leur demander de sages conseils, peureuse, toujours peureuse, en présence du luxe de sa maison.

Elle aussi, elle accueillait fort bien les flatteries. Son nom figura en tête des œuvres de bienfaisance. On disait : « la riche Mme Fénières »; et ceci la flattait énormément.

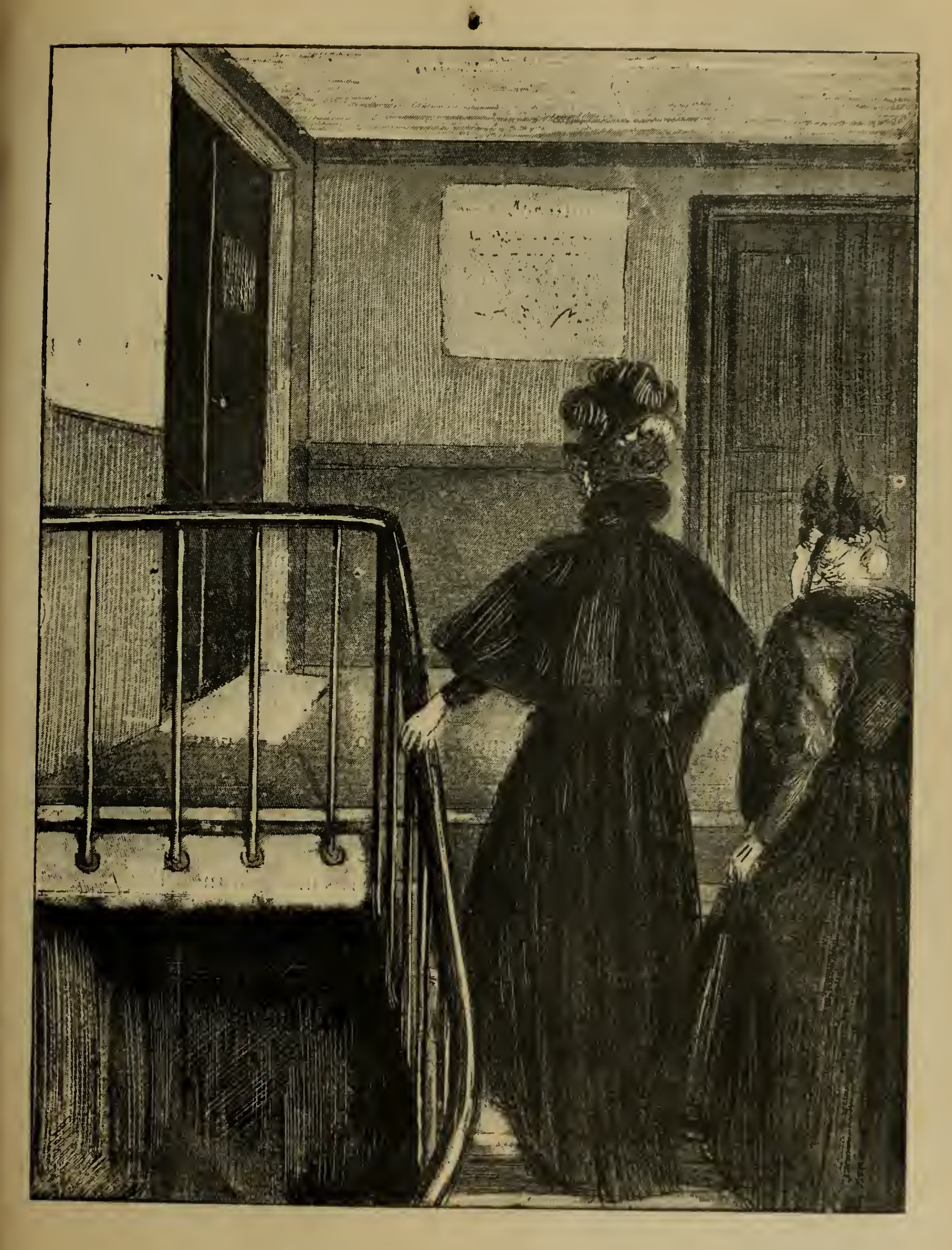
Puis, il advint que Clément Fénières subit une grosse perte dans la faillite d'un banquier de la Creuse où il avait placé le fruit de ses derniers travaux. Le banquier était traduit devant la cour d'assises. C'est à ce moment que l'ancien entrepreneur entra en relations avec Me Pilou, le notaire de la rue Saint-Honoré.

Il venait, chez le notaire, en toute confiance, criant de sa grosse voix qui blésait un peu, qu'il avait été stupide de laisser des capitaux dans des baraques de province qui croulaient au premier vent.

Me Pilou écouta les plaintes de l'ancien entrepreneur.

— Mon cher client, fit un jour le notaire, nous allons rattraper toutes vos pertes...

— Ah !...



Mme Fénières et sa fille gravirent un escalier.

— Parfaitement... Nous fondons une société pour l'exploitation d'une mine d'or en Amérique, dans le Colorado,..

— Je croyais que les mines du Colorado...

— Appartenaient à M. Mackay?

— Oui...

— M. Mackay ne possède que quelques mines... Nous avons acheté des terrains qui nous donneront des millions ; — vous m'entendez, — des millions... des milliards !.,.

Et le notaire fit passer devant les yeux du Creusois des titres de propriété et puis un papier bristol où se trouvaient inscrits les noms des membres fondateurs, des ducs, des marquis, des comtes, des généraux, des sénateurs, des députés, d'anciens préfets, d'anciens ministres, le nom de Pilou lui-même.

— C'est que c'est sérieux, ça, disait Fénières.

— Je crois bien... Voulez-vous en être?... Il reste encore une place à prendre dans le conseil d'administration de la *Coloradine*...

— Vous voulez que moi...

— L'assemblée vous nommera, à l'unanimité, j'en réponds...

Clément Fénières serra les mains de Pilou et il s'engagea à prendre pour cinq cent mille francs d'actions.

A dater de ce jour, il ne jura plus que par la *Coloradine*.

Sur la proposition du duc de Rivière, le propagateur de l'émission, la candidature de l'ancien entrepreneur auquel on octroyait le titre d'architecte, fut acclamée, lors d'une réunion de prétendus actionnaires.

Quelques mois plus tard, maître Pilou fit un nouvel appel à son client. Des ennemis, comme on en rencontre partout, organisaient la baisse, il fallait riposter par la hausse. Fénières objecta des embarras momentanés d'argent.

Mais le notaire avait réponse à tout :

— Qu'à cela ne tienne, mon cher, vous avez des immeubles rue Laffitte et boulevard Magenta. Je vous procurerai les fonds...

Fénières emprunta, par hypothèques, sur ses maisons, négocia des titres de rentes, espérant encore, espérant toujours en la *Coloradine*.

— Nous vaincrons! affirmait Pilou...

Mais, comme la victoire se faisait attendre et que déjà les assemblées d'actionnaires devenaient tumultueuses, l'ancien entrepreneur se rendit aux sages conseils de sa femme, en vendant son hôtel pour s'installer dans un appartement de l'avenue Trudaine.

Arthur avait grandi, insouciant des préoccupations paternelles. Il faisait la fête au quartier latin où il préparait encore son baccalauréat. Reçu bachelier, le jeune homme commença ses études de médecin ; puis il prit des inscriptions à

la Faculté de droit, vivant de la vie d'édudiant, jusqu'au jour où, lasse des brasseries de l'autre côté de l'eau, il apparut sur la rive droite.

Arthur était sensuel, joueur. Il devint un pilier de cercle, un familier du demi-monde, jetant l'or à pleines mains et s'adressant aux usuriers, lorsque la bourse paternelle ne s'ouvrait pas toute grande.

Certain soir, le père Fénières eut l'idée d'établir son bilan et il demeura terrifié, lorsqu'il fut obligé de convenir lui-même qu'il lui restait à peine vingt mille francs de rente.

Francine essaya de lui donner du courage.

— Avec vingt mille francs, on peut vivre...

— Ne te désole pas, mon père, disait Antoinette, la sœur d'Arthur, — une bonne et vaillante fille, — nous réduirons la dépense.

Mais Clément, déjà vieilli, secouait tristement la tête.

Vingt mille francs de rente!... Une belle affaire, à côté des trois millions d'autrefois !

A un moment, Fénières songea à se remettre dans le bâtiment pour y risquer le capital qu'il possédait encore ; mais il se sentit vieux, très las, incapable de déployer l'activité nécessaire à la direction des travaux. Il s'était habitué aux plantureux repas, aux grasses matinées, à l'endormement du bien-être.

Parfois, il revoyait les chantiers incendiés de soleil, tandis qu'il mangeait un morceau de pain, tandis que pendant, la trêve du travail, il se couchait sur la dure, la casquette rabattue sur les yeux, avec un moellon pour oreiller.

Alors, désireux quand même de redevenir riche, il se hasarda dans les opérations de Bourse, timidement d'abord. Enhardi par le gain, il fit des différences énormes et le krach le compta parmi ses victimes.

Il emprunta. — Il eut des rendez-vous avec ces êtres sordides que l'on voit, le matin, au passage des Panoramas, dans les cafés des boulevards, — avec ces hommes aux allures étranges, dont l'unique profession consiste à faire escompter des signatures douteuses chez des banquiers véreux.

Fénières fut encore volé, honteusement volé.

Alors, la débâcle arriva, foudroyante.

Toutes ces valeurs que le malheureux avait souscrites, à des taux formidables, il fallut les rembourser.

Les tiers porteurs restèrent froids devant les supplications de Fénières. L'ancien entrepreneur eut beau invoquer sa bonne foi surprise, son désir de se libérer par acomptes. Le tribunal de commerce de la Seine rendit jugements sur jugements. Et après tous les délais, — oppositions aux jugements, assignations en débouté d'oppositions, etc. ; — les huissiers vinrent saisir dans l'appartement de l'avenue Trudaine.

Devant le malheur, Clément fut faible et lâche.

Mais Francine et sa fille Antoinette sentirent s'éveiller en elles l'impérieux désir de tenir tête à l'orage.

Et toutes deux, mère et fille, tandis que l'homme restait sans force et sans énergie, elles entreprirent la résurrection du foyer domestique. Mme Francine congédia ses domestiques, ne gardant auprès d'elle qu'une servante, une fille du pays, la vieille Jean-Jean, fort dévouée à ses maîtres.

La Jean-Jean, elle était venue, elle aussi, de la Creuse, après avoir servi la mère de Mme Fénières, après avoir élevé Francine. Elle avait assisté aux désordres pompeux de l'hôtel de la rue des Pyramides, à l'écroulement de cette fortune édifiée pas le travail : elle s'était faite toute petite, lors des réceptions fameuses, se contentant de laver la vaisselle, aux heures glorieuses où un chef de cuisine trônait à l'office.

A Paris, elle avait vécu dans cet isolement farouche que gardent toujours les gens de province appelés dans la capitale, lorsque déjà ils sont trop vieux pour prendre leur part de la joie des jeunes que surexcitent et métamorphosent le nouveau et l'inconnu de toutes les heures.

La vieille Jean-Jean était restée fille de province avec ses mouchoirs de couleur qui donnaient à rire aux femmes de chambre.

Les soirs d'hiver, assise devant les fourneaux de la cuisine, elle écoutait les rumeurs de la ville, comme naguère les bruits des chariots cahotant sur les routes du village. Aujourd'hui, dans ce modeste appartement de l'avenue Trudaine, la servante se sentait mieux à l'aise, ayant au cœur la pensée de se rendre utile aux Fénières. Toute son activité de femme s'était réveillée au moment du départ des domestiques à gages ; car elle était sans gages, elle, se contentant des robes et du linge que ses maîtresses ne portaient plus.

Bien souvent, lasse du bruit de la riche maison, elle avait supplié Mme Francine de la laisser partir pour son trou de village. Maintenant, elle comprenait qu'il fallait rester.

Dans le monde parisien, on ignorait encore la ruine prochaine de M. Fénières et l'on fêtait toujours M. Arthur qui, pour éviter les observations de la famille, venait d'accepter l'hospitalité de son amie la Chatte-Eplucheuse.

C'est en vain que Francine et Antoinette suppliaient le jeune homme de prendre une position : Arthur restait sourd à tous les reproches et à toutes les prières. Depuis sa tentative de suicide à la villa de Chatou, il n'avait fait que de bien rares apparitions à l'avenue Trudaine, dissimulant par un col montant les marques légères de sa pendaison restée sans effet...

— Une cicatrice... disait-il, se traitant lui-même d'imbécile, lorsque sa maîtresse lui rappelait l'histoire de la corde coupée.

— Parbleu ! conclut, un soir, la Chatte-Eplucheuse, tu affirmeras que tu t'es battu en duel et que tu as reçu un coup de sabre !... C'est très chic, très v'lan, très pschutt, un coup de sabre !...

Le jeune homme accepta gaiement la plaisanterie, se promettant de placer le bon mot, à l'occasion. Arthur se laissait vivre. Tout d'abord, les propositions de la fille lui parurent monstrueuses; il se révolta, cherchant encore dans l'alcôve. un clou pour se pendre. Mais, peu à peu, le sens moral s'émoussa dans cet esprit futile et il n'en resta plus trace, le jour où Arthur écrivit à son père qu'un de ses riches camarades, — un ancien copain du lycée, — l'emmenait, à son compte, dans un voyage, à travers l'Europe.

La Chatte-Éplucheuse avait des désirs lubriques; Arthur était joli garçon ; il en profitait.

Mme Fénières et Antoinette ne mirent pas en doute la bonne foi du jeune homme; quant au père Clément, il resta sombre.

L'ancien entrepreneur cherchait un emploi, sollicitant l'appui des députés de la Creuse.

En attendant la position à venir, les traites et les billets pleuvaient comme grêle.

Déjà, les tiroirs étaient emplis de reconnaissances du Mont-de-Piété. L'argenterie de table, les bijoux, les montres et les bagues avaient disparu.

Ce soir-là, Mme Fénières et sa fille pleuraient.

Antoinette, — une charmante enfant à la chevelure blonde, aux grands yeux noirs rêveurs, — essayait en vain de consoler sa mère.

— Tu verras, maman, j'aurai de l'ouvrage... On gagne beaucoup... beaucoup avec les travaux de dentelle et les tapisseries... Je vais commencer un tapis haute-laine... Nous le ferons vendre par un magasin... Tu verras... puis, papa doit avoir une bonne place.

Clément entra.

L'homme se traînait, voûté, la figure jaunie.

— Je n'ai rien trouvé... rien... J'ai obligé bien des personnes, pourtant... Ah ! les misérables ! les misérables !...

Il s'était assis, le front dans ses mains, regardant le parquet, de ses yeux vides.

Antoinette le caressait doucement :

— Ne te désole pas, petit père...

Dans la chambre voisine, Mme Fénières donnait des ordres à la vieille domestique, en lui remettant une pendule enveloppée dans un journal.

— Vous demanderez quarante francs là-dessus...

— Oui, madame...

— Voici les papiers...

La Jean-Jean descendit l'escalier. Comme elle passait devant la loge, la concierge l'arrêta :

— Où allez-vous ?... Que portez-vous ?...

Puis, furieuse, la femme entr'ouvrit le paquet :

— Vous direz à Mme Fénières qu'on ne déménage pas, quand on redoit trois termes... Le propriétaire me rendrait responsable... Vous m'entendez... Rapportez là-haut votre pendule, ou j'appelle le commissaire de police...

La Jean-Jean, effrayée par la menace, rapporta la pendule à Mme Fénières.

Alors, ce fut Clément qui prit la parole :

— Je me suis renseigné, dit-il, il y a une maison, rue Clignancourt, qui achète très cher les reconnaissances du Mont-de-Piété... On peut même retirer les titres, en payant des intérêts... Tenez, voici les prospectus que l'on distribue sur les boulevards...

Les propectus disaient :

SI VOUS AVEZ BESOIN D'ARGENT, ADRESSEZ-VOUS

COMPTOIR POMPIER

MME GRÉMILLON, GÉRANTE, 10, RUE CLIGNANCOURT

On achète très cher les reconnaissances du Mont-de-Piété avec facilités de rachat.

MAISON RECOMMANDÉE ET DE CONFIANCE

Ouvert de 9 heures à 7 heures.

On traite par correspondance.

Il fallait manger.

Francine ouvrit un tiroir et y prit une liasse de papiers de toutes couleurs.

— Ecoute, Fénières, si tu veux, Antoinette et moi, nous allons nous rendre rue Clignancourt... Toi, pendant notre absence, écris aux députés de chez nous, tu veux bien, dis?...

— Chère femme!...

Et brusquement, retrouvant sa voix de tonnerre de maître des chantiers :

— Nom de Dieu, c'est ma faute!... Je suis un fainéant ! Ah ! ce Pilou, si je le tenais !...

Les deux femmes firent la route à pied, se donnant le bras.

Elles arrivèrent devant une maison de la rue Clignancourt, où apparaissaient en grandes lettres noires, peintes sur verre, ces mots éclairés par les lueurs du gaz :

ACHAT DE RECONNAISSANCES DU MONT-DE-PIÉTÉ

Mme Fénières et sa fille gravirent un escalier conduisant à la pièce d'attente du premier étage, — une salle froide et nue.

Derrière un grillage trônait une dame à la figure réjouie ; debout, devant elle se tenait une jeune femme vêtue de noir, très inquiète, très pâle.

— Comme cela, madame Grémillon, il est impossible de ravoir ma bague.

— Votre bague, ma mignonne, est archivendue...

— Vous m'aviez dit...

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenue plus tôt ?

— Je n'avais pas l'argent, madame... Ah ! j'ai bien économisé, allez...

— Economisé? Dix francs... Vous plaisantez...

— Dix francs pour vous, ce n'est rien, madame Grémillon... Je vous jure que par le temps qui court, lorsqu'on a trois enfants sur les bras...

Les voix se turent. Puis l'on entendit Mme Crémillon qui disait :

— Tenez, vous êtes une imbécile... Avec une tête charmante comme la vôtre, dix francs et cent francs même sont vite gagnés à Paris...

— J'ai répondu non : c'est non !

Mme Fénières se leva toute droite, entraînant sa fille, tandis que la femme en noir s'en allait par une autre porte.

La Grémillon se haussa sur sa chaise et releva l'abat-jour de la lampe posée sur son bureau :

— C'est votre tour, mesdames...

Elles hésitaient encore, les pauvres femmes, la jeune fille n'ayant pas compris la parole, la mère pleine de honte et de terreur.

— Venez-vous, oui ou non ?... Je vais fermer... Toutes nos succursales ont déjà tiré les volets...

— Entrons maman, fit Antoinette... Papa a faim, tu sais...

En présence des dames, la Grémillon eut un sourire bienveillant :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir...

Francine exhiba les reconnaissances.

Toute tremblante, elle murmura, pendant que la Grémillon examinait les titres :

— Nous sommes pressées, madame, bien pressées...

— Et je ne vous ferai pas attendre, répondit la prêteuse sur gages, je vous donne deux cent quarante francs.

— Nous pourrons racheter les reconnaissances !

— Oui.!. En payant les intérêts... Vingt-quatre francs...

— Par an?

— Non, madame, par mois... Comme vous y allez, vous !...

— Mais, ça fait dix pour cent par mois... Cent vingt pour cent par année...

— Eh bien, et après?... Voilà, c'est à prendre ou à laisser .. Ici, on ne marchande pas... Du reste, c'est partout la même chose... Moi, je ne suis que la représentante de Mme Pompier, dite Hussard : j'ai des tarifs; je les applique...

Mme Fénières accepta la proposition. Comme elle se penchait pour dire son nom et l'adresse de son domicile, l'employée de Mme Pompier murmura :

— Elle est bien gentille votre demoiselle, bien gentille, ma foi, oh ! des yeux ! des yeux !...

Et, plus doucement, avec un sourire ;

— Savez, madame... J'ai un monsieur qui adore les blondes...

Elle regardait la jeune fille disant toujours en faisant claquer sa langue :

— Oh ! des yeux !... Une bouche !...

La femme de l'ancien entrepreneur sentit un bourdonnement dans ses tempes : et pâle de colère :

— Taisez-vous !... Taisez-vous !...

— Si vous aimez mieux voir la patronne... Non?... Eh bien, voici votre argent... Voici le reçu... Vous avez votre compte? Je vous salue, mesdames... N'oubliez pas... Si vous tenez à vous défaire d'autres reconnaissances : Mme Grémillon, représentante de Mme Pompier, dite Hussard !...

XIII

LE TRUC DE LA PRINCESSE

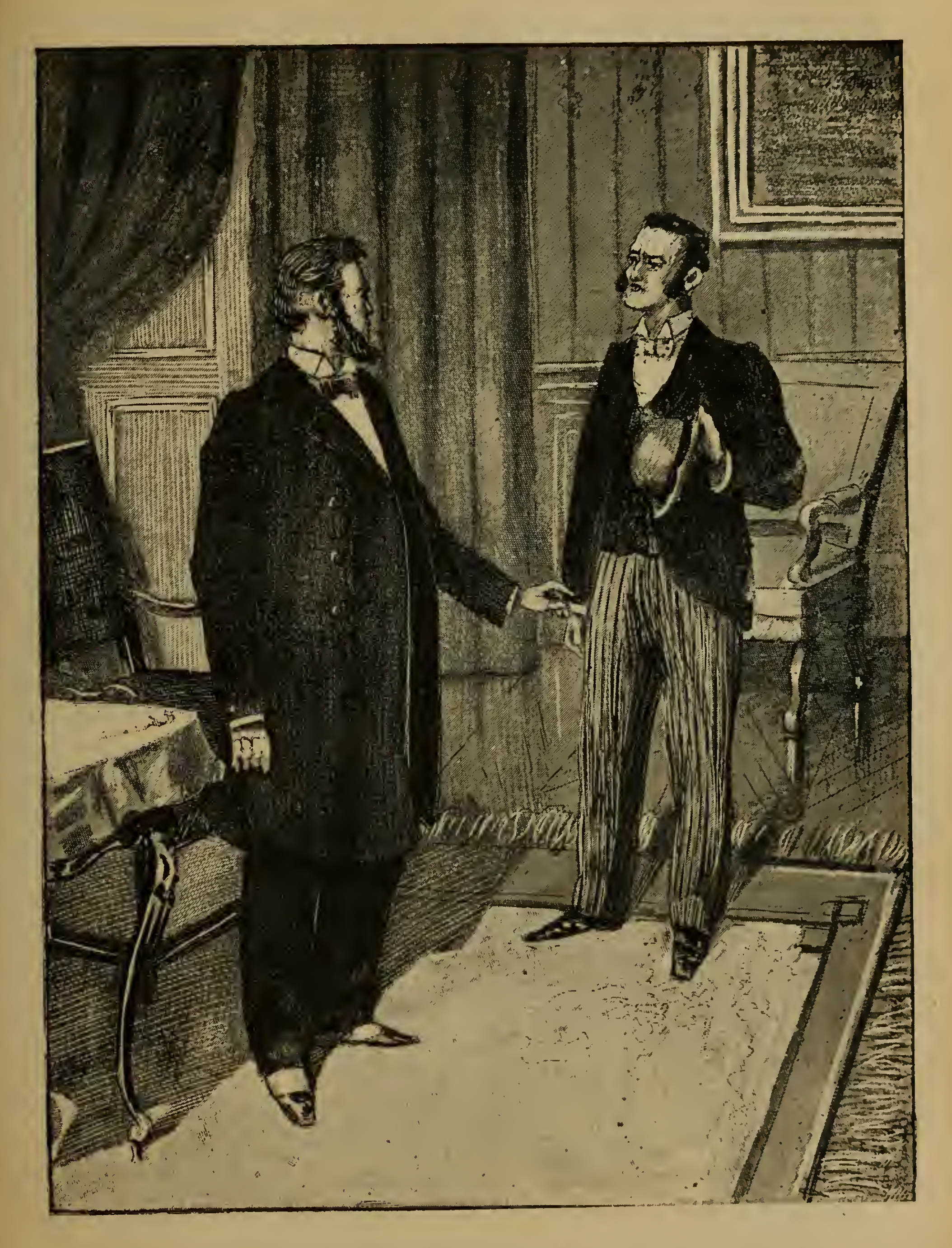
Quand Juana Camba, ramenée à son hôtel de l'avenue d'Eylau par le comte de Bligny et deux collègues du capitaine, fut installée dans sa chambre et confiée aux soins de ses gens, elle simula les plus atroces douleurs.

Le docteur Flochecorne venait d'être mandé.

Le baron Gismarck arriva sur les quatre heures et demanda la princesse.

— Madame est très malade, très malade, dit José, larmoyant.

— Oh ! mon Dieu !...



Tu n'as pas oublié que, sans moi, tu serais encore à la maison centrale de Poissy.

Et continuant à feindre la surprise et même la tristesse, le baron ordonna à José de l'annoncer à Juana.

— Madame est couchée, observa le valet espagnol.

— José !...

— Monsieur le baron ?...

— Obéissez !...

— Oui, monsieur le baron...

En apercevant le baron allemand, la princesse ramena sur elle les couvertures de son lit.

— Ah ! je suis une malheureuse femme !...

Mais Gismarck, très calme :

— Vous avez réussi ?

— Oui.

— Les papiers?

— Ils sont là...

— Donnez vite...

Juana Camba se redressa tout en pleurs ; et soulevant son oreiller de dentelles, la malade y prit les papiers qu'elle avait volés au Ministère de la guerre.

— Voici, fit-elle, tremblante...

Puis, au souvenir du capitaine Charles, elle frissonna, s'enfonçant dans le lit, non plus en amoureuse, avec des mouvements du torse, des câlineries, des hésitations, des gentillesses de femme qui se sait belle et dont l'académie garde encore ses formes et ses contours dans le moulage des draps de fine toile et des couvertures soyeuses ; non, elle se recoucha, brusquement, sans grâce, tout d'un coup, étendant ses jambes, à l'instar des grandes pensionnaires qui, vexées d'avoir toujours de petits lits, veulent montrer à la surveillante du dortoir que leurs pieds dépassent.

Karl Gismarck examinait les papiers.

— Très bien... Très bien... Cela mérite une récompense, ma chère... Parlez... que désirez-vous ?...

— Rien...

— Oh !...

— Rien.. Rien...

— On m'a changé ma Juana... Voyons, chère amie, au lieu de pleurer, vous devriez vous réjouir... N'était-ce pas le seul moyen d'empêcher irrévocablement le mariage de Charles de Bligny et de Marie-Marguerite?...

— Oui... Si cette idée infernale ne m'était pas venue, je n'aurais jamais consenti à une telle infamie...

— Pas de gros mots, princesse ; et contez-moi l'histoire...

Juana Comba fit un exposé rapide des moyens par elle employés pour éloigner Charles et dérober les papiers.

La baron félicita chaleureusement l'héroïne.

— Vous avez été tout bonnement admirable... Votre truc, princesse, vous fait grand honneur... Il faut continuer votre rôle de malade, pendant quelques jours : Hochecorne vous y aidera... Vous l'avez envoyé chercher, m'a dit José ?...

— Oui... Mais, mon Dieu, que va-t-il devenir ?...

— Qui ?... Hochecorne ?...

— Baron, ne plaisantez pas... J'aime Charles de Bligny...

— Eh bien !... vous l'épouserez !...

— Alors, nous nous arrangerons pour prouver son innocence ?

— Évidemment... Me permettez-vous d'écrire un mot, chez vous, princesse ?

— Oui... là... dans mon boudoir...

Le baron entra dans le boudoir et s'installa devant un petit bureau de laque. Il prit une feuille de papier sans chiffre, et il écrivit les lignes suivantes, en contrefaisant son écriture :

« *A Monsieur le Ministre de la Guerre.*

« Monsieur le Ministre,

« Un vol a été commis dans les bureaux de votre ministère.

« Faites opérer une perquisition relative aux dossiers confiés à la garde de monsieur l'officier d'état-major, Charles de Bligny, et vous constaterez la disparition de certains documents auxquels l'État doit attacher le plus grand intérêt.

« *Un ami de la France.* »

Le baron mit la lettre dans sa poche.

Quand il revint dans la chambre à coucher de la princesse, le docteur Hochecorne tâtait le pouls de la malade.

— Mais, vous n'êtes pas malade, madame.

— Mon cher docteur, répondit ironiquement Gismarck, votre diagnostic est inexact... Je vous croyais plus fort que cela...

— La princesse a peut-être un peu de fièvre ; mais si peu...

Le baron regarda fixement le médecin.

— J'ai la douleur de vous apprendre que M[me] la princesse Juana Camba s'est empoisonnée avec de l'arsenic...

— Vraiment?...

— Et vous allez immédiatement administrer un contre-poison à votre malade...

— Un contre-poison qu'elle prendra?

— Ou qu'elle ne prendra pas... Ceci nous regarde...

Enfin. Hochecorne, je veux que tout le monde croie à un empoisonnement... Agissez...

Le docteur prépara une ordonnance.

Comme Hochecorne se retirait, Karl Gismarck le pria de l'attendre dans le boudoir et s'approchant du lit de la malade :

— Juana, je vous félicite... Je ferai mon rapport à qui de droit... En attendant, si vous désirez quelque chose pour votre récompense, parlez !...

— Rien !... dit sèchement l'Espagnole...

Et se couvrant le visage, elle éclata en sanglots.

Le baron s'éloigna en haussant les épaules et il rejoignit Hochecorne.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé Jasmin, c'est-à-dire Jacques Rousselier?... J'attendais, chez moi, hier...

— Je ne suis revenu que fort tard de Saint-Mandé..

— Mlle Verlaine...

— La demoiselle a bien pris la chose...

— Et l'abbé?

— L'abbé meurt de peur...

— Demain soir, Fricard quittera Paris...

— Ah!... Et où va-t-il?

— Au Congo!... Êtes-vous content, curieux? répondit Gismarck, en donnant une tape amicale au médecin... Revenons à Jacques...

— Je l'ai prévenu, ce matin... Vous le verrez ce soir...

— Fort bien... Vous vous souvenez du mot d'ordre?

— Oui... si Jasmin me dit : « Monsieur le baron vous présente ses compliments ..»

— Expérimentez !...

A la sortie de l'hôtel, les deux hommes se séparèrent. Le docteur Hochecorne regagna pédestrement son domicile et le baron se fit conduire chez l'abbé Fricard, rue des Canettes.

— Eh! l'abbé, vous êtes un poltron, si j'en crois Hochecorne...

— L'amiral Verlaine...

— Je sais... Vous tenez à votre peau... Allons, mon ami, j'arrive à temps.. je vous sauve... Vous partirez demain soir.

— Pour l'Allemagne ?

— Oui...

Le prêtre eut un soupir de soulagement.

— La lettre ?...

— Je vous la remettrai, en vous donnant mes dernières instructions... Venez à mon hôtel, demain soir, à neuf heures ; vous prendrez le train de dix heures trente.

— J'y serai... Et vous me promettez que Suzanne...

— Ne vous gênera pas longtemps... je vous le promets... à demain, mon cher abbé.. A propos, vous avez l'autorisation de vos chefs pour partir...

— Parbleu !... J'ai vu l'archevêque... J'ai invoqué ma santé fragile... On me croira en Italie...

En passant devant un bureau de poste, Karl Gismarck jeta à la boîte la lettre qu'il adressait au ministre de la guerre ; et presque content de lui, il retourna à son hôtel.

Le Flambard dit Jasmin attendait le baron.

Gismarck fit à Jasmin l'accueil le plus sympathique.

Il lui présenta un billet de cent francs.

— Tiens, mon brave, voici un petit supplément... pas un acompte... un supplément... Un de ces jours, je te remettrai la grosse somme...

Jacques prit le billet et remercia son patron.

— Malheureusement, soupira Gismarck, la chose est à recommencer...

— A recommencer ?... Il faudrait pour cela reconstruire le château des Granges...

— Ce n'est pas du château qu'il s'agit ; mais de la personne qui s'y trouvait...

— Puisqu'elle est morte...

— Tu sais bien que non, farceur...

— On a retrouvé son cadavre...

— Tu veux dire ; on a retrouvé un cadavre, mais ce n'est pas celui de l'homme dont je voulais me débarrasser...

— Vous m'en direz tant...

— Ma foi, je suis enchanté que le docteur Dilson ait échappé à la catastrophe...

— Le docteur Dilson !... s'écria Jasmin très étonné.

— Oui, le docteur Dilson... Tu l'ignorais, n'est-ce pas ?

— Certainement... Si j'avais su qu'il s'agissait de tuer le monsieur que l'on dit si bienfaisant...

— Tu aurais refusé de m'obéir ?

— Oui, patron... Vous savez bien pourquoi ?..

— Pas du tout...

— Je suis de la famille des R...

— Et tu penses toujours que Dilson va te nommer son frère ?... Imbécile!...

Mais redevenant familier :

— Tu vas me dire où est ta sœur Georgette?

— Mais rue de Londres ou à Chatou, je suppose...

— Non, Jacques, elle est partie!...

— Ah!... J'ignorais...

Karl Gismarck serra avec effusion les mains du Flambard :

— Figure-toi, mon pauvre garçon, que je m'étais imaginé que tu me trahissais..

— Moi?... fit le Flambard... Moi, un traître?... Oh! monsieur le baron... Si l'on peut dire...

— Tu n'as pas oublié que, sans moi, tu serais encore à la maison centrale de Poissy.

Jasmin se troubla :

— Monsieur le baron peut être certain... bien certain...

— Dis, mon ami, tu te plais toujours au service du docteur Hochecorne?

— Pour cela, oui, patron... Le docteur ne me garde pas rancune...

— Retourne chez ton maître... J'aurai besoin de toi prochainement; je te ferai signe... N'oublie pas de dire au docteur que je lui présente mes compliments... A bientôt, mon ami... Comme je regrette de t'avoir soupçonné...

Le docteur Hochecorne descendait l'escalier de sa maison. Il rencontra son domestique ;

— Eh bien, quoi de nouveau chez le baron?

— Rien... Monsieur le baron vous présente ses compliments...

Jacques Roussellier venait de prononcer son arrêt de mort.

Le lendemain soir à neuf heures, Karl Gismarck confiait à l'abbé Fricard le précieux dépôt que celui-ci devait remettre, en mains propres, à l'envoyé extraordinaire de Berlin, lors de l'entrevue qui aurait lieu à Cologne, hôtel de la Couronne.

Le baron, très fier de lui-même, s'installa dans son cabinet de travail. Puis, toutes portes fermées, il se mit en mesure d'étudier une carte de l'Europe, après avoir placé, en face de lui, sur son bureau, le buste du chancelier de fer.

Il examina l'image de la République française utilisée par lui pour faire mouvoir le ressort d'une simple trappe, — il eut un sourire de dédain. Mais, lorsque son regard s'arrêta sur le portrait en marbre blanc du prince de Bismarck, il se sentit faible et timide en contemplant ce front démesurément large, — cette tête intelligente et virile, — ces yeux de statue qui semblaient prendre vie et flamme

Le géant de l'Allemagne lui apparut dans toute la puissance de sa musculature et de son génie. C'était le ravageur de provinces, l'homme qui, bientôt, disait-il,

allait transformer la face de l'Europe. C'était le savant guerrier, plus hardi que César, plus habile que Richelieu, plus terrible que Napoléon, patriote comme Carnot et comme Gambetta, ne reculant devant aucune infamie, comme Cartouche et Mandrin !...

C'était le dévorant du monde !....

Si Karl Gismarck avait eu la fantaisie d'aller rendre une nouvelle visite à Juana Camba, il aurait pu voir la maison de la princesse entourée de gardiens de la paix.

Un commissaire de police délégué faisait une perquisition minutieuse au domicile de l'Espagnole.

XIV

TRAITRE A LA PATRIE

Le matin qui suivit l'arrestation du capitaine Charles, le vieux marquis de Bligny et le docteur Dilson se présentèrent au cabinet du ministre de la guerre.

La haute personnalité de l'Américain et la situation importante de l'ancien ambassadeur ouvrirent, devant eux, les portes toutes grandes.

Une vive agitation régnait au Ministère.

Çà et là, dans les couloirs, des officiers passaient, fiévreux, attristés, comme si le crime reproché à l'un de leurs camarades déshonorait toute l'armé.

M. de Bligny s'appuyait sur le bras du docteur Dilson. Lentement, ils traversaient les couloirs menant au cabinet du ministre. Sur leur passage, les officiers et les huissiers de service s'inclinaient, protestant encore contre l'accusation portée contre le capitaine.

A leur entrée, le général se leva :

— Je devine le motif de votre visite, messieurs, dit-il avec tristesse... Malheureusement, je n'ai aucune bonne nouvelle à vous annoncer.

Ils s'assirent.

— Vous avez vu mon fils, monsieur le ministre? demanda le vieillard.

— Oui, monsieur l'ambassadeur... je l'ai interrogé, hier soir, moi-même...

— Alors, monsieur le ministre, je puis savoir de quoi on accuse le comte de Bligny?

— Le capitaine de Bligny était chargé de la garde des archives... Des pièces importantes ont disparu...

— Et quelles sont ces pièces?

— Les plans de mobilisation de l'armée...

L'ancien ambassadeur releva fièrement la tête :

— Mon fils ne s'est pas défendu, au moins, de cette accusation?

— Non... il s'est contenté de dire ; je suis soldat et Français...

— La seule parole qu'il eût à répondre, affirma Dilson.

Le ministre continuait :

— Le capitaine de Bligny était l'un de mes officiers les plus distingués...

— Vous dites « il était », répondit M. de Bligny, alors « il n'est plus?... » C'est un voleur, un traître?...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur...

— Eh bien, monsieur le ministre, s'écria l'ancien ambassadeur dont la colère contenue jusqu'alors éclata, tout à coup : je vous dis, moi, que ceux qui accusent mon fils sont indignes d'être soldats... Je vous dis qu'ils en ont menti! J'ai soixante-cinq ans; mais je suis vert encore, allez!... Mon fils est en prison : il ne peut plus se défendre... Je suis là!

Le marquis s'était levé, menaçant. Il avait parlé de toute la hauteur de sa taille; Dilson le força à se rasseoir; et s'adressant au général :

— Monsieur le ministre, j'ai tenu à accompagner mon ami... Pardonnez à sa légitime colère... Quand on s'appelle le marquis de Bligny et que tout le passé et que toute une existence d'honneur plaident pour vous, les révoltes sont excusables, mais inutiles... Vous êtes déjà éclairé, sans doute, par un commencement d'enquête; quel est votre sentiment, monsieur le ministre?

— J'ai la conviction que de Bligny est la victime d'une erreur...

— Alors, pourquoi l'avez-vous fait arrêter?... Pourquoi le déshonorez-vous? gronda le marquis.

— Monsieur l'ambassadeur, j'ai le devoir de vous rappeler que vous n'êtes pas personnellement en cause et que vous oubliez que vous vous adressez à un chef agissant selon sa conscience, et qui n'a aucun compte à vous rendre, s'il lui plaît... Certes, monsieur, je comprends votre douleur... Un plus long égarement serait inexcusable... Je répète que je crois à l'innocence du capitaine de Bligny...

Le ministre consentit à expliquer les causes qui avaient motivé l'arrestation immédiate du jeune officier.

— Dans la soirée d'hier, dit-il, je reçus une lettre anonyme, très urgente, dénonçant le vol commis et accusant l'officier d'état-major personnellement chargé du dépôt des cartes. Je fis procéder à une enquête sommaire... Le fait était vrai, indéniable...

Le docteur Dilson suivait avec attention le récit du ministre. Il demanda :

— Le vol remonte-t-il à plusieurs jours?

— Non... C'est dans la journée d'hier que les pièces ont disparu...



A l'approche du médecin, Suzanne releva la tête.

— Et personne n'est entré dans le cabinet du capitaine, pendant la journée?

— Si... Une princesse espagnole... la maîtresse de M. de Bligny, affirme-t-on.

— Et vous n'avez pas fait arrêter cette femme?... demanda énergiquement l'ancien ambassadeur... Mais, la princesse Camba est une espionne !

L'Américain se reporta à une conversation récente avec Joseph Putois, affirmant qu'une grande dame étrangère obéissait aux ordres de Karl Gismark. Si Gismarck était un espion prussien, il n'y avait plus de doute possible : la princesse avait commis le vol.

— M. de Bligny a raison, dit gravement Dilson... La princesse Camba est la voleuse...

Le général continua :

— Messieurs, la même idée m'est venue... Il m'a fallu l'abandonner, en présence du second interrogatoire que j'ai fait subir, ce matin même, à mon subordonné. Le capitaine de Bligny répond de l'innocence de la princesse Camba. Il affirme qu'il est resté tout le temps auprès d'elle, sauf pendant quelques minutes où il est allé chercher du secours.

— Du secours?... fit Dilson, et pourquoi?

— Cette dame s'est trouvée mal, paraît-il... Elle est tombée sans connaissance, et lorsque M. de Bligny a reparu, amenant deux de ses collègues, l'étrangère était dans le même état...

— Parbleu, interrompit l'ancien ambassadeur, c'est pendant l'absence de Charles que Juana Camba a volé les papiers...

— Malgré les affirmations du capitaine de Bligny, j'ai cru qu'il était de mon devoir de demander une perquisition au domicile de la princesse Camba... Je connais personnellement Mme Camba; et bien que mes relations rendissent ma tâche pénible, je n'ai pas hésité à prier le procureur général d'ordonner une visite domiciliaire qui a eu lieu dans la nuit passée... Le résultat a été négatif...

Le marquis ne pouvait rester en place :

— Mon fils a voulu sauver cette femme qui a été sa maîtresse !...

Le général haussa les épaules :

— M. de Bligny n'avait aucune raison pour cela... Autant dire que la princesse Camba est sa complice !...

Alors l'ancien ambassadeur eut un tressaillement, comme s'il avait été meurtri par une main invisible.

Il s'affaissa sur lui-même, pris d'un sanglot d'enfant. Mais retrouvant force et courage, il se leva encore :

— Monsieur le ministre, dit-il, d'une voix ferme, depuis quarante ans je sers mon pays... Mon père est mort sur le champ de bataille... Mon frère s'est fait tuer à Gravelotte... J'ai gagné, une à une, toutes les récompenses que la Patrie

ne m'a pas marchandées... Devant le malheur qui menace ma maison, je réclame ma part d'amertume et de deuil, de vengeance, s'il le faut.

Et arrachant sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, la foulant aux pieds :

— Général, je méprise cet insigne... je n'en veux plus, puisque l'on ne sait pas ce qui distingue les misérables et les honnêtes gens!... Si mon fils est coupable, qu'il soit châtié !... Ce n'est pas un Bligny qui ira implorer la grâce d'un traître à la France; mais, si vraiment, comme je crois en Dieu, Charles est innocent, que l'ennemi vengeur fonde sur la Patrie et qu'il la ravage, pour rappeler au monde votre accusation infâme !... Vous faites bon marché de vos officiers, monsieur le ministre, vous les jetez en prison, vous les dégradez, sans preuve convaincante... Qu'ils vous trahissent, au moins, ils auront le bénéfice de leurs forfaits!.. Mais, entendez-moi bien, monsieur le ministre, si le coup est trop dur pour mon fils et que Charles meure de colère et de honte — lorsque j'aurai acquis la certitude qu'il n'était pas coupable, je reviendrai tout seul, ici... Je rechercherai l'officier général qui s'est trompé dans son rapport, et, quel qu'il soit, je lui arracherai ses épaulettes pour l'en souffleter !

Le vieux marquis affolé, retourna à Enghien, pendant que le docteur Dilson se rendait rue de l'Homme-Armé.

L'ancien inspecteur de police faisait sa malle.

Dès qu'il eut appris le résultat de l'audience au Ministère, Joseph Putois s'écria :

— C'est la Camba qui a fait le coup !...

— Tel est aussi mon opinion, affirma l'Américain.

— Mais, ce que vous ne savez pas, monsieur le docteur, c'est que je vais courir après ces papiers... Vous ne saisissez pas? Voici : Juana Camba a remis le produit de son vol à Gismarck... J'ai dans mes relations un petit abbé qui s'est chargé d'emporter le dossier en Allemagne...

— Il faut dénoncer ce prêtre... On fera une perquisition chez lui...

— Inutile!... Le messager est parti, depuis hier... Mais quelqu'un le pincera à Cologne... On rattrapera le retard et vivement !

— Vous ?...

— Oh ! non... Le baron de Wildemer, officier supérieur de l'armée allemande !...

XV

LA MAISON FOLATRE

A Saint-Mandé, dans l'avenue du Bel-Air, Mme Eudoxie Folâtre, sage-femme de première classe, dirige une maison d'accouchements.

Une grille de fer entoure le jardin de l'établissement.

L'habitation se compose d'un rez-de-chaussée où se trouvent la cuisine, le parloir, la salle à manger, la bibliothèque et la salle de bains. Au premier étage, les chambres des pensionnaires riches, la pharmacie, la lingerie et les appartements réservés à la directrice ; plus haut, dans les greniers, — entre les chambres des infirmières et des domestiques, — le grand dortoir des malades qui sont traitées à prix réduit.

Mme Folâtre est une femme de cinquante ans, très grande, très musclée, une manière d'hercule-femelle avec un gros visage rond, une chevelure grise et, sur les lèvres, moustache noire qui affirme encore plus que la musculature de la dame toute sa virilité. Elle est fine, astucieuse ; elle connaît son métier ; elle aime la bonne chère, les entrecôtes à la bordelaise, les truffes et les huîtres, le champagne, après avoir craché, — ainsi qu'elle le dit elle-même, — sur les friandises enfantines de la Luxure.

Eudoxie arrive à cet âge où les sens revenus de la tourmente des passions aspirent à l'accalmie, où le verre de bordeaux et la tranche de gigot remplacent les romances et les baisers, Veuve d'un ancien tambour-major de la garde impériale, Mme Folâtre a longtemps exercé sa profession à Paris, dans le quartier de l'Europe. En 1872, — à la mort de son mari, — elle a fondé cette maison qui, grâce au patronage du docteur Hochecorne est en voie de prospérité.

Trente pensionnaires riches, et dix malades peu aisées sont venues, depuis quelques semaines, renouveler le personnel et demander à la maîtresse sage-femme de les aider dans l'œuvre de la création.

Les pensionnaires riches sont recrutées, ordinairement, dans ce quartier de l'Europe sur lequel Mme Folâtre étend encore sa maternelle vigilance. Les rues de Londres, de Saint-Pétersbourg, d'Amsterdam, de Turin, de Moscou, de Constantinople envoient, périodiquement, leur contingent de femmes entretenues. Parfois, il arrive que quelque jeune fille est conduite là par une mère honorable et désolée.

Les prix de la pension varient à l'infini. On traite à forfait, selon les fortunes, en raison du temps exigé pour la délivrance.

Mme Folâtre a donné naguère l'hospitalité à la fille d'un marquis portant l'un des grands noms de France.

A l'établissement, tout est mystère et discrétion; et parfois aussi, hélas! célérité.

Eudoxie a gardé de ses habitudes premières, — alors qu'elle était la femme du tambour-major, — certaines manies, entre autres celle de jurer à propos de rien. Son mari jurait toujours; c'est sa manière à elle de revivre le passé et de porter le deuil.

Les jurons d'Eudoxie font trembler d'abord les nouvelles recrues, puis les malades se mettent à en rire, heureuses de trouver une distraction dans cette demeure d'où s'exhalent des cris et des sanglots venus des plus effroyables douleurs de la femme.

Quand Mme Folâtre s'est établie à Saint-Mandé, elle a essayé, pour allécher la clientèle, du système philanthropique, annonçant dans les journaux que non seulement elle consacrait tout un jour de la-semaine à donner des consultations gratuites, mais encore qu'elle réservait une partie de sa maison à celles d'entre les femmes qui ne pourraient payer le prix intégral de la pension.

Devenue populaire, Eudoxie a fait comprendre aux dames riches qu'elles n'auraient pas à redouter le voisinage ni la fréquentation des malades pauvres. Pour les premières, des chambres confortables, bien aérées, la promenade dans le jardin, la faculté de se faire servir à part, d'être entourées de servantes spéciales ; — pour les autres, le dortoir, le réfectoire, une cour commune. C'est dans le dortoir des pauvres que Mme Folâtre et ses aides, Mme Mouzeau et Mlle Borban tentent les expériences, en vue de secourir plus efficacement la clientèle riche.

Ainsi, lorsqu'un cas très grave se présente, simultanément au premier et au second étage, les dames n'hésitent pas à expérimenter sur la malade pauvre, avant de voir la malade bien payante.

La vieille Mouzeau qui a des bribes de latin appelle ces choses, des expériences « in animâ vili ».

Mlle Borban est une jeune fille, fort laide, intelligente et énergique. Elle étudie la médecine à la Faculté de Paris, avec l'espoir de succéder à Mme Folâtre, dès qu'elle sera reçue docteur-médecin. La demoiselle songe déjà à des améliorations prochaines; très ambitieuse, elle souffre toutes les fantaisies de la patronne.

Mme Mouzeau — une vieille grincheuse — est la gardienne attitrée du dortoir des pauvres, Mme Folâtre et Mlle Borban se sont réservé la direction de la première classe, sous la surveillance du docteur Hochecorne, médecin en chef l'établissement.

A la maison de Saint-Mandé, tout marche militairement. Les aides et les domestiques tremblent devant la supérieure.

Si Mme Folâtre est terrible avec son personnel, elle redevient humble et servile, lorsque le docteur Hochecorne lui donne des ordres. Il s'est passé, entre ces deux êtres, un de ces contrats tacites qui lient à tout jamais des existences : Mme Folâtre doit la plus grande partie de sa renommée à M. Hochecorne; le médecin est, lui aussi, redevable à la sage-femme de quelques services. Mais avec l'autorité de l'homme, le médecin oublie ses dettes, pour rappeler seulement, de temps à autre, ses créances.

En cette journée de printemps, Mme Folâtre et le docteur Hochecorne se promenaient dans l'allée principale du jardin.

Çà et là, sous les arbres qui se couvraient de feuilles et de fleurs, des pensionnaires, — des riches, — s'en allaient, par groupes de trois à quatre. On les voyait, se reposant bientôt, sur les bancs de bois, très lasses, avec sur leurs visages jaunis et plombés, le masque des maternités prochaines. Parfois, un rire nerveux éclatait dans les feuillages, un rire auquel répondaient, d'en haut, — des chambres et du dortoir, — des cris pleins d'épouvante..

Alors, la femme rieuse au gros ventre arrêtait brusquement sa joie, se disant que l'heure allait venir, où, elle aussi, elle pleurerait toutes ses larmes.

Et là-bas, à travers les charmilles, des corps énormes de femmes se mouvaient, lourdement, tandis que de nouveaux sanglots, des appels, des cris furieux, des gémissements, des hurlements, sifflaient, vibraient, grondaient, se heurtaient, effrayants, dans l'air.

Presque toutes les malades étaient des épaves du quartier de l'Europe. Leurs histoires ?... Des morceaux de vie toujours les mêmes, — un amant, un « monsieur très bien », généreux et tendre, payait les couches...

— Le « Monsieur » reconnaîtrait-il l'enfant?

— Oh ! non... Il était marié... Mais le papa n'abandonnerait pas le petit.. Déjà, du reste, la future mère avait, dans ses tiroirs, des titres, des valeurs qui répondaient de l'avenir...

Il arrivait, cependant, que, dans des coups de douleur, des plaintes se mêlaient aux éloges excessifs des hommes.

Celle-ci jurait qu'on ne l'y reprendrait plus; — celle-là qu'elle avait été trompée; — une autre, que c'était bête de souffrir ainsi.

Pour se distraire, les malades riches jouaient aux cartes, tapotaient sur le piano du salon, ou bien encore se disaient, entre elles, la bonne aventure. En somme, elles étaient bien nourries, bien couchées. On leur envoyait de Paris des friandises, des bouquets, des lettres affectueuses.

Tout autre était le tableau du dortoir et de la cour des pauvres. Dix malheu-

reuses filles gisaient là, ramassées dans les rues de Paris, sur les ordres de Mme Folâtre, à la grande gloire de cette bienfaitrice de l'humanité. Lorsque des dames charitables venaient de la ville pour apporter leurs aumônes et leurs consolations à ces déshéritées de la vie, la maîtresse sage-femme s'arrangeait pour que le dortoir fût balayé et que la cuisine parût moins horrible. On remplaçait la soupe de bœuf — le triste bouillon de vaisselle — par un potage réconfortant. La vieille Mouzeau ordonnait à ses clientes de s'extasier sur les soins maternels dont elles étaient entourées, sur l'habileté de la patronne et de ses aides.

C'est ainsi que Mme Eudoxie Folâtre reçut les palmes académiques, en attendant la croix de la Légion d'honneur que le médecin en chef faisait miroiter aux yeux de la dame, lorsqu'il ne travaillait que pour lui-même en compagnie de sa propre femme.

Tandis que la directrice et le médecin en chef continuaient leur promenade, une jeune fille qui n'avait personne auprès d'elle s'assit tristement sur l'un des bancs de bois du jardin.

C'était Suzanne Verlaine.

— Eh bien, interrogea le médecin, en désignant Suzanne, est-ce que Mme Bessières commence à s'habituer?...

La sage-femme fit une grimace :

— Oui... Elle est un peu plus sage... Sacré nom d'une pipe ! Je voudrais bien voir qu'elle ne s'habituât pas...

— Inutile de jurer pour dire une chose aussi simple...

— C'est plus fort que moi, nom d'un tonnerre ! Je ne puis pas m'en empêcher...

— Il faudra cependant que vous teniez votre langue, le jour où Mme Hochecorne viendra visiter l'établissement avec quelques-unes de ses amies... La femme du ministre de l'intérieur peut-être... Vous voulez la croix?

— Mille tonnerres!...

— Encore?.,.

— C'est fini...

— Madame Folâtre, marchez toujours... Je vous rejoins dans un instant... J'ai deux mots à dire à Mme Bessières...

A l'approche du médecin, Suzanne releva la tête.

— Bonjour, madame Bessières, fit le docteur, en soulevant son chapeau... Comment vous trouvez-vous, aujourd'hui?

— Un peu mieux, docteur, je vous remercie... Mais, pourquoi ce nom?... Tout le monde, ici, m'appelle madame Bessières?...

Hochecorne prit place, sur le banc, à côté de la jeune fille :

— C'est moi qui vous ai fait inscrire sous ce nom, à l'établissement...

— Ces précautions...

— Étaient utiles, ma chère enfant... Votre père ne pourra ainsi vous retrouver

L'amiral est un homme terrible, vous le savez... Je ne veux pas qu'il vous tue, moi!...

— Je suis seule coupable... Pauvre père... Pauvre maman... Dites, monsieur, quand les reverrai-je?..,

— Dès que vous serez mariée...

— Edmond doit venir, ce soir, n'est-ce pas?

— Monsieur Fricard est en voyage...

Suzanne eut un cri d'effroi :

— En voyage?... Il me laisse, ici, toute seule... Il m'abandonne

— Non... Edmond ne vous abandonne pas... Son absence sera de très courte durée... Allons, remettez-vous, mademoiselle, songez à votre enfant, au cher petit être qui, bientôt, verra le jour...

La jeune fille hocha la tête avec tristesse :

— Oui, vous avez raison... Je dois oublier ma douleur et ne penser qu'à mon enfant... Parlez-moi d'Edmond... Quand reviendra-t-il?.. J'ai peur que vous me cachiez quelque chose...

— Voilà que vous vous inquiétez encore... Edmond Fricard a dû s'absenter pour annoncer à sa famille son mariage prochain... Il m'a chargé de veiller sur vous... Allons, prenez courage... La journée est magnifique... Nous allons faire un tour de jardin, madame Bessières...

— Oh! ce jardin!

— Vous ne l'aimez pas?... demanda en riant Hochecorne... Il n'est pas plus laid qu'un autre... Vous venez?...

— Puisqu'il le faut...

Suzanne se leva et prit le bras du médecin.

Tout en marchant, elle demanda :

— Docteur, ne trouvez-vous pas étrange que mon père ait refusé son consentement à mon mariage, lorsque monsieur l'abbé, le frère d'Edmond, est intervenu pour nous sauver?... Edmond est digne de moi, malgré ses colères bien compréhensibles, en présence de notre malheur... Voyez... J'ai caché ma faute aussi longtemps que j'ai pu... Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai souffert, ce qu'il m'a fallu inventer, pour tromper ma mère... Enfin, un jour, ne pouvant plus mentir, j'ai avoué ma grossesse...

— Sans dire le nom de votre ami?

— Si; je l'ai dit.

— Il eût fallu persister, attendre encore... Vous ne serez pas délivrée avant cinq mois...

— J'ai lutté...

— Et pourquoi avez-vous quitté la maison de votre père?

— Pour revoir Edmond... pour cacher ma honte...



Va jouer, mon bébé.

— Vous l'aimez beaucoup, ce brave Fricard?

— Si je l'aime!

Le docteur Hochecorne eut un élan de tendresse paternelle :

— Suzanne, écoutez-moi : sur la prière d'Edmond auquel je suis dévoué, comme s'il était mon frère, j'ai consenti à vous amener dans cette maison qui, d'ordinaire, ne reçoit que des dames dont la maternité est prochaine... Ce n'est point ici que vous ferez vos couches... Vous ne serez mère, — si vous devez l'être un jour — qu'au mois d'octobre prochain; et nous sommes seulement au 22 mai... Bien avant l'époque de votre délivrance vous aurez épousé Edmond Fricard. Donc, ne vous désolez pas; prenez patience... Mme Folâtre m'a promis de vous traiter avec beaucoup d'égards... Je suis le médecin de l'établissement et je veille sur vous...

Les deux promeneurs arrivaient à l'extrémité du jardin, devant le mur de clôture qui séparait la propriété de Mme Folâtre d'une maison voisine.

Depuis un moment, une jeune femme dissimulée derrière les rideaux de sa fenêtre regardait Mlle Verlaine. Elle murmura le nom de « Suzanne »; mais, craignant de se tromper, elle garda le silence. Du reste, le docteur ramenait Suzanne à l'établissement. La directrice attendait sa pensionnaire sur le perron.

— Une belle journée!... nom d'un bougre!... Hum!... Madame Bessières!...

Suzanne traversait le couloir, après avoir pris congé du docteur, lorsqu'un cri de détresse la fit revenir sur ses pas.

Mme Folâtre causait tranquillement avec le médecin.

Suzanne les regarda, tous deux, étonnée de leur calme :

— Docteur?... Madame?... Vous n'entendez pas?

La sage-femme répondit :

— Eh bien quoi?... C'est une pauvre créature que Mlle Borban essaie de délivrer... Elle étudie, Mlle Borban; elle sera docteur, tonnerre du diable! Mlle Borban!...

Et, avec un regard d'intelligence au médecin :

— Pour devenir maman, mille bombes!... ce n'est pas tout rose, Madame Bessières!... Souvenez-vous-en, saperlipopette!... Souvenez-vous-en!...

Dès que Suzanne se fut éloignée, Hochecorne se frotta les mains :

— Pas d'enfant!... Vous m'entendez : pas d'enfant viable!...

— Et si Mme Bessières tourne l'œil?... Ventre de chèvre!... La cour d'assises n'est pas gaie...

— Vous aurez la croix!... Mais, ne vous pressez pas... Suivez l'ordonnance...

— Fichtre!... la croix! ça ne m'irait pas mal!...

La sage-femme recevait l'ordonnance de M. Hochecorne : elle rêvait à la Légion d'honneur, pendant que des hurlements de femmes s'exhalaient du dortoir des pauvres et que Mlle Borban, futur docteur-médecin, continuait ses expériences.

XVI

MADAME BERTHAUD

La Bergamote avait compris que son séjour ne pouvait se prolonger dans la villa de son frère, à Enghien.

Le docteur Dilson venait de retrouver sa fille Marie-Marguerite ; Georgette tenait à disparaître, pour quelque temps, pour toujours, s'il le fallait.

Une brusque révolution s'était produite dans ce tempérament de femme.

L'horizontale avait senti une grande fierté à la pensée qu'elle, — la fille du plaisir, — elle était la sœur de cet homme, — de ce Petrus Dilson dont le nom glorieux retentissait à travers le monde.

A sa joie se mêlait un sentiment d'amertume. Georgette se disait que, quoiqu'il advînt, sa place ne serait jamais au foyer du grand frère. Jacques pouvait encore espérer : un homme, aussi taré qu'il soit, se lave, peu à peu, aux yeux des autres hommes. Il suffit d'être riche, brave. Paris est indulgent pour ceux qui manient l'épée et qui, sans sourciller, vengent les insultes et les outrages.

Elle le savait bien, elle qui avait reçu à sa table des gens sur lesquels on murmurait toutes sortes d'histoires : le banquier Gerbault condamné pour attentat à la pudeur; le chevalier Lorezzi, habitué de la correctionnelle ; Hochecorne, accusé de jeu ; Arthur Fénières, faussaire.

Oui, Jacques s'en tirerait à la longue. Il était hardi, intelligent : il deviendrait un « monsieur» . La métamorphose s'accomplirait, doucement, menée par le grand frère. Mais, elle, la fille, elle garderait toujours le poids de ses hontes.

Souvent, elle avait entendu dire que ses pareilles enrichies jouaient, sur le retour de l'âge, des rôles de femmes honnêtes et charitables. On citait même des exemples touchants de conversion, des filles habitant des châteaux de province, sous des noms d'emprunt, et quêtant à l'Église, après avoir fait les cent coups au quartier de l'Europe. Georgette ne croyait point à ces légendes.

Elle se voyait irrémédiablement condamnée et perdue, envahie par des désirs de reparaître à la fête.

Pourtant, elle voulut essayer de lutter encore. Sur sa prière, le docteur Dilson acheta pour elle une maison modeste, à Saint-Mandé, dans l'avenue du Bel-Air. Georgette s'y installa, simplement en compagnie d'une vieille servante. Elle se fit appeler Mme Berthaud, afin de dérouter Karl Gismarck, si son ancien amant la recherchait.

A Saint-Mandé, Mme Berthaud passe ses journées à lire, ou bien elle s'occupe de travaux à l'aiguille. Chaque soir, elle se rend dans le bois de Vincennes pour rêver, sous les grands arbres, essayant de chasser au loin les tourbillonnantes visions du passé.

Certain jour, — c'était un dimanche, — Georgette sortit de sa maison et se dirigea vers le bois de Vincennes.

Elle regarda une famille d'ouvriers qui passait.

Il y avait là un homme, une femme et trois petits enfants.

L'homme et la femme s'assirent sur le gazon; les enfants se mirent à jouer autour d'eux.

De temps à autre, la femme appelaient ses bébés pour les couvrir de caresses. Les petits repartaient, rieurs, se poursuivant les uns les autres, à travers les arbres et les buissons.

A un moment, le plus petit, vivement poussé par ses frères, heurta la racine saillante d'un ormeau et vint tomber aux pieds de Georgette. La jeune femme le releva. Le bébé n'avait aucun mal.

— Comment t'appelles-tu? interrogea la dame.

— Jean Lacroix.

— Veux-tu m'embrasser?

— Oui, madame.

Georgette couvrit l'enfant de caresses; puis, glissant un louis dans sa petite main :

— Va jouer, mon bébé !

Le petit Jean rejoignit son frère et sa sœur qui, à quelques pas de là, observaient la belle dame. Il leur montra le louis d'or, et, tous trois, avec des cris joyeux, ils coururent vers leurs parents

Georgette les suivait du regard, heureuse de leur bonheur.

Comme elle se disposait à rentrer chez elle, une voix cria :

— Madame!... Madame !

Un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant elle, roulant sa casquette entre ses doigts :

— Pardon, madame, vous vous êtes trompée.

— Trompée?... Pourquoi?

Il tendit la pièce d'or, Georgette rougit :

— Vous êtes riches, peut-être?

— Oh! non... Mais... Catherine et moi, nous avons pensé...

— C'est bien un louis que j'ai voulu donner, monsieur.

— Alors, merci, madame. La mère serait bien heureuse de vous remercier à son tour.

— La mère du petit Jean n'est pas votre femme ?

— C'est ma sœur, une bonne et vaillante, je vous l'assure...

La famille entourait Georgette encore émue de cette joie soudaine que l'aumône faisait naître devant ses yeux.

— Mais, les autres vont être jaloux...

— Jean a bon cœur, madame... Il partagera, répondit la mère.

— Partager?... Partager? fit l'enfant... Je ne puis pas... Il n'y en a qu'un !

La femme allait gronder le petit, lorsque Georgette remit à chacun des enfants une pièce d'or.

— Est-ce que vous venez souvent dans le bois? demanda La Bergamote à la femme.

— Tous les dimanches, madame, pour promener les enfants...

— Ils m'intéressent, vos bébés... Monsieur est votre frère, m'a-t-il dit... Vous êtes veuve?

— Non... mon mari est malade... il s'est grièvement blessé...

— Où donc?

— A l'imprimerie...

Alors, enhardie par la bienveillance de la dame, la mère, Mme Catherine Lacroix, conta la simple histoire de son infortune ; elle dit la reconnaissance profonde qu'elle devait à son frère Eugène qui les soutenait par son travail, depuis la maladie de son mari...

— C'était bien la peine d'en parler, interrompit l'ouvrier... Je suis garçon, moi... Je n'ai pas de charges... Ne faudrait-il pas, madame, que tous les hommes fussent des sans cœur, comme notre frère à Catherine et à moi, qui est millionnaire...

— Tais-toi, Eugène...

— C'est pourtant notre frère, ce gueux qui nous a volés...

— Je t'en supplie... Madame sait bien que, dans les familles, il y a des bons et des mauvais...

Eugène maugréait encore.

Georgette prit congé de ses nouveaux amis, en leur faisant promettre de lui amener les enfants chez elle, à Saint-Mandé, l'un des prochains dimanches...

— Vous demanderez, dit-elle, Mme Berthaud...

Et leur montrant sa maison :

— Vous voyez bien... là bas... les contrevents verts, à côté de la grande grille.

Le lendemain de ce jour, vers cinq heures du soir, le docteur Dilson rendit visite à Mme Berthaud.

Comme Georgette paraissait un peu troublée, Petrus lui demanda :

— Tu ne m'attendais pas?...

— Non, mon frère... Je pensais que le mariage de votre fille...

— M'absorbait au point de me faire oublier ma sœur?... mais non...

Puis, avec un sentiment de profonde tristesse :

— Le mariage de ma fille est retardé... Mon futur gendre, le capitaine Charles de Bligny a été arrêté... Il est en prison !...

La Bergamote se révolta :

— Mais, M. de Bligny est un homme honorable, j'en suis sûre !...

— Tu le connais?...

La fille baissa la tête.

— Le capitaine venait chez moi, mais en ami, seulement...

— Eh bien, continua Dilson, c'est Gismarck, c'est encore ce maudit Allemand qui me poursuit de sa haine, jusque dans mes affections les plus chères... C'est lui qui a ordonné à une femme de voler les papiers confiés à la garde de Charles...

— Et cette femme?

— La princesse Camba...

— Juana Camba?... La maîtresse de M. de Bligny?...

— Son ancienne maîtresse... son ennemie jurée...

Georgette eut un sourire bizarre. Son visage s'éclaira d'une de ces lueurs qui illuminèrent le front de Charlotte Corday, le soir où la vengeresse devait poignarder Marat.

Pour la première fois de sa vie peut-être, elle regarda un homme, bien en face. D'une voix ferme, elle dit :

— Le baron Gismarck veut vous tuer, vous?... Le docteur Dilson le gêne... Votre fortune le tente... Il pourrait bien se faire que, moi, La Bergamote...

Et s'arrêtant, désolée :

— Je suis femme, encore jeune et jolie. Mais c'est qu'il n'aime rien, cet homme infernal!... Rien !... Rien!... Il faut pourtant!...

— Georgette, la vengeance viendra, à son heure... Tant que Gismarck n'en voulait qu'à ma personne et à mes millions, j'étais en droit d'oublier... Aujourd'hui, le Prussien, — le Tinders d'Amérique. — le Gismarck de Paris, — jette le déshonneur sur ceux que j'aime... Cet homme a d'autres idées encore... Je l'arrêterai dans sa marche !...

Le docteur prit les mains de Georgette :

— Laisse-moi agir : tu es femme et fragile...Je ne te reproche rien de ton existence passée... La misère excuse tout... Refais ta vie, ma sœur, je serai là pour aider la métamorphose; je prendrai le meilleur de ton être; et, doucement, je formerai une honnête femme... Va, ne crois pas ceux qui disent que le vase souillé garde toujours la souillure... Les êtres se transforment, sous la puissance du libre arbitre... Le mal et le bien dérivent de si petites choses... Georgette,

sois énergique et vaillante !... Déjà, notre frère redevient meilleur : je vous réunirai tous deux ; tous deux, je vous repétrirai !...

Petrus Dilson avait laissé sa voiture sur la route voisine, afin de ne pas trahir l'incognito de Georgette.

Mme Berthaud embrassa le grand frère et elle se mit à sa fenêtre pour le suivre longtemps, avec ses yeux mouillés de larmes.

Elle restait là, pensive et troublée, lorsque son regard se porta sur le jardin voisin.

Là-bas, devant le perron, une jeune fille était assise, ayant à ses côtés le docteur Hochecorne.

— Hier je croyais m'être trompée, murmurait La Bergamote... Mais non... C'est bien elle... C'est bien Hochecorne... Pourquoi Mlle Suzanne est-elle venue dans cette maison d'accouchements ?... Peut-être ?... Oh ! Mlle Suzanne est une honnête fille... Ce Hochecorne est une canaille... Il faut que je parle à Mlle Verlaine...

Mme Berthaut se préparait à descendre de sa chambre, lorsqu'une idée la retint :

— Je vais réfléchir... Mlle Suzanne ne me pardonnerait pas de la blesser, de la forcer à rougir devant moi...

Et revenant à la fenêtre, regardant toujours :

— On dirait qu'elle pleure...

Comme le docteur Dilson longeait le mur de clôture de la maison Folâtre, pour rejoindre son coupé stationnant à quelques pas de là, un homme se dressa devant lui, un couteau à la main.

— Jacques !...

L'homme tressaillit, se couvrant le visage.

— Malheureux !... Tu veux encore essayer de me tuer ?... Oh ! non, dis. c'est impossible !...

Jacques Roussellier releva la tête :

—Pardon, je ne vous reconnaissais pas.. Quel malheur !... Tonnerre de Dieu Si j'avais frappé !... Je me serais tué ensuite... tué comme un chien... La colère m'égare... Je vois tout rouge... J'attendais l'autre...

— L'autre ?...

— Oui, le docteur Hochecorne qui est là dans cette maison... un assassin... un empoisonneur... Oh ! le brigand !... le gueux !... Je veux lui dire deux mots.. Laissez-moi, je vous en prie...

Petrus Dilson entraîna son frère :

— Je ne veux pas que tu restes, moi... Jacques, il faut me suivre...

— Il ne l'échappera pas tout de même ce gredin qui a voulu m'empoisonner!

Les deux frères prirent place dans le coupé qui partit au galop, pendant que le docteur Hochecorne sortait, le cigare aux dents, de la maison Folâtre.

XVII

L'IDÉE DU FLAMBARD

Le docteur Stanislas Hochecorne avait expressément recommandé à Mme Folâtre de veiller à ce que Suzanne Verlaine, sa nouvelle pensionnaire, ne communiquât avec personne de l'extérieur.

La fille de l'amiral était gardée à vue ; ses promenades mêmes dans le jardin de l'établissement étaient réglementées, sous prétexte d'hygiène.

Du reste, Suzanne ne protestait pas contre ces maternelles défenses, préférant s'enfermer dans son appartement que d'être exposée à rencontrer encore les dames du quartier de l'Europe qui riaient, pleuraient, chantaient, se querellaient, disaient des cochonneries, faisaient les cent coups, là-bas, derrière les charmilles.

De temps à autre, la jeune fille recevait les visites de la gérante et de son élève.

C'était tantôt Mme Folâtre, tantôt Mlle Borban, qui venaient conter à Suzanne des choses que celle-ci ne comprit pas d'abord et qui la révoltèrent ensuite.

La veuve du tambour-major parlait de l'enfant qui, dans quelques mois, viendrait au monde. Elle laissait deviner qu'elle savait que Suzanne n'était pas mariée ; que sa position devait être terrible. Puis elle s'enhardissait, narrant des histoires de filles du monde aidant la nature, pour éviter le déshonneur. Elle ne les approuvait pas, oh! non!... Pourtant, en y réfléchissant bien, elle les excusait. Une entre autres, une demoiselle du faubourg Saint-Germain, qui portait l'un des noms les plus illustres de France, avait employé des moyens qu'elle, sage-femme, — presque médecin, — connaissait, mais qu'elle se gardait bien de révéler... La situation de fille-mère était épouvantable en France, tant que la loi n'autoriserait pas la recherche de la paternité.

Suzanne répondait vivement :

— Je n'ai rien à craindre de tout ceci, madame... Le père de mon enfant sera bientôt mon mari...

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui... Oui...



Suzanne toute tremblante referma la fenêtre.

Alors apparaissait Mlle Borban, le futur docteur-médecin de la Faculté de Paris. Tout autre était le langage du forcené expérimentateur du dortoir des pauvres. La demoiselle traitait la question au point de vue des douleurs physiques.

Elle retraçait les effrayants tableaux de la maternité : les pinces, les forceps, les bistouris, les scalpels, tout le cortège des instruments de chirurgie nécessaires aux accouchements laborieux, semblaient prendre mouvement, en son scientifique parler.

Elle disait les horribles souffrances qui font que la femne-mère est bénie et trois fois sainte, entre les œuvres de la création.

Sa longue tête pointue où brillaient des yeux verts, son cou de girafe, ses mains affilées, tordues au bout, comme des tenailles, son nez capricieux, sa poitrine plate, toute sa musculature vibraient dans la complainte des menaces et des terreurs.

Puis, avec un diabolique sourire, la savante fille exposait que le corps de la future maman ne pourrait pas supporter le fardeau... Le bassin de la jeune femme était trop étroit... La mort viendrait, peut-être, au moment de la délivrance. Ne valait-il pas mieux avancer le terme ?... Certains breuvages pris à propos avaient le souverain pouvoir de remettre dans le néant des êtres que l'on ne saurait encore aimer, ne les connaissant pas.

Suzanne s'écriait :

— Non !... Je veux être mère !...

Et avec un geste d'enfant caressant et tendre, le regard étincelant de ces éclairs qui affirment une double vie :

— Vous ne savez pas, mademoiselle... mon bébé, je l'aime sans le connaître !... Est-ce que je ne dois pas lui donner le meilleur de moi-même, le plus pur de mon sang ?... Vous ne savez pas ?... La nuit, je tressaille ? ma bouche s'ouvre aux baisers, comme si vraiment, j'étais déjà mère !...

— Vous en mourrez !...

— Pourvu qu'il vive mon petit être !... Mes parents pardonneront à la morte... Mais le tuer, lui, oh ! ce serait un crime !...

Mlle Borban allait trouver la Directrice :

— Rien à faire...

Et la veuve du tambour-major :

— Sacré nom d'un tonnerre, c'est donc une bûche, cette péronnelle-là !...

Mme Folâtre revoyait le docteur et elle rendait compte de ses entrevues, jurant qu'il serait impossible de rien obtenir de cette sacrée bégueule de Mme Bessières.

Hochecorne conclut :

— Essayez les breuvages ; nous verrons ensuite...

Jacques arrivait à Saint-Mandé, se rendant chez Georgette, la Bergamote aujourd'hui Mme Berthaud.

Le Flambard avait fait peau neuve, et sous les nouveaux vêtements ; que Petrus Dilson lui avait donnés, il eût été aussi difficile de reconnaître l'ancien habitué du bal Maupertuis que maître Jasmin, avant-hier encore domestique au service du docteur Hochecorne. Jacques ressemblait à un bon jeune homme à un honnête employé de magasin qui profite de son jour de sortie.

Sa sœur écoutait le récit d'un drame :

— Si notre frère n'était pas arrivé à temps, je te jure Georgette, que le docteur Hochecorne n'y coupait pas... Je le saignais comme un porc!...

— Alors, tu es bien sûr qu'il a voulu t'empoisonner?

— Si j'en suis sûr?... Voici la chose : Jacob et Souris étaient en train de faire les appartements; Thérèse la cuisinière se trouvait au marché ; Mme Hochecorne venait de sortir en voiture, histoire d'allonger les bois qu'elle a plantés sur la tête de son mari... J'étais seul, dans la cuisine; je mangeais ma soupe. Hochecorne entra ; il tenait une lettre à la main.

— « Allez mettre cette lettre à la poste, immédiatement, dit-il. C'est très pressé. » Je me levai de table et je sortis aussitôt. Quand je revins, je croisai le misérable dans le couloir. De retour à la cuisine, je voulus continuer à manger ma soupe, mais elle n'avait plus le même goût... Oh! là, pas du tout... Comme je connais mon médecin, que je l'ai vu à l'œuvre, empoisonnant sa première femme, et que depuis que je suis entré dans sa baraque, je n'ai dormi que d'un œil, j'eus de la défiance. Je fis en moi-même : « Tiens!... Tiens!... Tiens! » et j'appelai Pill, le terrier du cocher...

— Et puis?... interrogea Georgette, toute pâlie!

— La pauvre bête goûta la soupe et tomba, raide morte...

— Pourquoi n'as-tu pas dénoncé l'empoisonneur?...

Jacques haussa les épaules; et puis très sombre :

— Tu sais bien que c'est impossible?... L'évadé de Poissy n'a pas la parole... Mais, ça ne fait rien, le bougre me le payera!... Je le saignerai, un jour ou l'autre!...

Georgette regarda son frère :

— Jacques, dit-elle, d'une voix grave, le docteur Hochecorne est sur le point de commettre un nouveau crime... Ce crime, il faut l'empêcher...

— Parle!... s'il ne s'agit que d'étrangler cet homme, de l'étrangler devant tous, en plein soleil, je suis prêt!...

— Je ne veux pas, mon frère, que tu meures sur l'échafaud... Nous en avons trop fait, tous deux, tant que le grand frère n'était pas là... Maintenant, c'est assez.. Jacques, oublie ta vengeance et aide-moi dans une bonne œuvre... Nous avons le devoir de tirer des mains du docteur Hochecorne une jeune fille qu'il va tuer..

— Tu la connais, cette jeune fille?

— C'est Mlle Suzanne Verlaine...

— La fille de l'amiral?... Ton ancienne maîtresse?

— Oui...

— Où est-elle?

— Dans cette maison que tu vois là-bas derrière les arbres...

— Qu'est-ce que cette boîte?

— Une maison d'accouchements...

— Ah! Et Mlle Verlaine a mal tourné?...

— Je n'en sais rien... mais je prévois un gros malheur... Hier, après m'être assurée que je ne me trompais pas, que c'était bien Mlle Verlaine que j'avais aperçue dans le jardin, je me suis présentée chez la directrice, Mme Folâtre... Il m'a été répondu qu'il n'y avait à l'établissement aucune pensionnaire qui portât le nom de Verlaine... Mlle Suzanne a été inscrite sous un faux nom...

— Et Hochecorne est médecin de l'établissement?

— Médecin en chef...

— C'est drôle... ce brigand-là n'en parle jamais... Enfin, à quoi puis-je me rendre utile?.. Veux-tu que j'aille prévenir la mère de mademoiselle?...

— Non...

— Une idée!...

Je me présente de la part de ce brigand d'Hochecorne. Je demande à voir Mlle Verlaine...

— On te répondra que l'on ne connaît pas de pensionnaire portant ce nom...

— Baste!... En usant un peu de finesse...

— Si tu avais seulement une carte du docteur Hochecorne, tu la présenterais pour prouver que tu viens de sa part... Tu trouverais peut-être le moyen de parler à Mlle Suzanne...

— Je vais retourner à Paris; je sais où Hochecorne met ses cartes... Rien ne me sera plus facile que d'en prendre une...

— Tu n'as pas peur de revenir chez ton maître, après ce qui s'est passé?

— Peur?... Oh! non, pas le moins du monde!... Et même, si je le rencontre!... Ne parlons pas de cela... Mais, j'y songe, si j'allais reprendre ma livrée que j'ai laissée chez notre frère à Enghien... d'autant plus que ces habits bourgeois me gênent beaucoup dans les entournures... La livrée et la carte!... Un complet, quoi?...

— Ton idée est excellente...

— Alors, je file... Quelle heure est-il?

— Onze heures...

— A trois heures, je serai de retour... je sonnerai à la maison Folâtre... Si Pierre est à Enghien, je l'avertirai de ce qui se passe...

Jacques ne rencontra pas le docteur Dilson, mais il pria Eau-de-Benjoin de remettre un mot à son maître.

A l'heure dite, le Flambard redevenu Jasmin se présentait à la maison d'accouchements.

— Je suis, dit-il, le domestique du docteur Hochecorne,

— Il ne viendra donc pas, aujourd'hui, le docteur ? interrogea la servante.

— Ah! il doit venir ?

— Dame! Il vient presque tous les jours pour voir la jeune dame qu'il a menée de Paris.

— Oui... oui... je sais. Madame... Madame... Ah! ce coquin de nom...

— Mme Bessières, continua obligeamment la servante.

— Bessières... Tout juste, c'est ça...

Puis, tout bas, il murmura :

— Voici un nom qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd...

Quelques minutes plus tard. Jacques était introduit auprès de Mme Folâtre.

— Vous venez de la part de ce cher docteur? demanda la veuve du tambour-major.

— Oui, madame... Mais ce n'est pas à vous que j'ai affaire... Je vous prie de vouloir bien me faire conduire chez Mme Bessières...

— Mme Bessières est dans sa chambre... Dites-moi, mon ami, le docteur ne viendra pas de la journée, vous en êtes sûr?

— M. Hochecorne a mal aux pieds, madame...

Jacques se dirigeait vers l'escalier.

— Je vais voir Mme Bessières...

Mme Folâtre l'arrêta, d'un geste :

— Nom d'un tonnerre !... Vous croyez qu'on monte comme ça chez mes pensionnaires..,

— Je n'en sais rien. moi... Puisque le docteur m'a commandé...

— C'est bon... attendez... Je vais faire descendre Mme Bessières ; vous lui parlerez ici, devant moi...

Mme Folâtre agita une sonnette.

Une bonne parut.

— Priez la dame du n° 24 de venir me trouver...

La domestique restait là inquiète.

— Eh bien, Julie, qu'attendez-vous?

— Madame, le docteur Hochecorne est dans le jardin... Il vous demande ; je lui ai dit que vous étiez occupée.. Il attend...

Le Flambard fit une grimace, en se dirigeant vers la porte.

La directrice courut à lui.

— Sacré mille carabines!... Qu'est-ce que vous me disiez donc, vous, qu'il ne viendrait pas, qu'il avait mal aux pieds?...

— Il est gueri, probablement... Ça dure pas toujours, le mal aux pieds... Moi, j'ai eu des engelures et je sais bien que...

Tout en causant, Jacques ouvrit brusquement la porte et disparut.

Pendant que Mme Folâtre et sa servante, revenues de leur stupéfaction, cherchaient le visiteur, dans les couloirs, Jacques était parvenu au premier étage et il frappait à la porte du n° 24.

Suzanne vint ouvrir. En présence de l'homme qui se présentait, la jeune fille poussa un cri.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle... Je viens de la part de Georgette Roussellier, votre ancienne servante... Vous courez un grand danger... Nous voulons vous sauver...

— Hélas ! c'est impossible !...

— Le docteur Hochecorne en veut à votre vie... Pouvez-vous sortir de cette chambre quand bon vous semble?

— Oui...

— Le soir, la porte du couloir d'en bas est fermée?

— On peut l'ouvrir de l'intérieur... La clef reste dans la serrure...

— Parfaitement... Ce soir, échappez-vous... A minuit, soyez au pied du mur de clôture... à droite...

Des pas se faisaient entendre dans l'escalier.

— On vient... Je me sauve...

— Vous avez compris?

— Oui...

— A minuit... devant le mur de clôture... à droite...

— J'y serai... Bonne Georgette!...

Le Flambard s'approcha de la fenêtre.

— Vous allez vous tuer, monsieur...

— N'ayez pas peur, mademoiselle...

Et se frottant les mains :

— Douze pieds au plus... De le terre fraîchement remuée... Allons, Flambard, souviens-toi de ton ancien métier... En route!...

Et il sauta.

Il était temps. On frappait à la porte.

Suzanne toute tremblante referma la fenêtre et vint ouvrir.

Le docteur Hochecorne rouge comme une pivoine entra, suivi de Mme Folâtre et de son élève Mlle Borban.

Le médecin traversa la chambre et regarda à travers les vitres. Là-bas, tout près du mur de clôture, dans le fouillis des lilas en fleurs, disparaissait un homme.

— Un homme sort d'ici, n'est-ce pas? demanda le docteur à Suzanne.

La fille de l'amiral garda le silence.

— Tonnerre de Dieu! répondrez-vous! cria Mme Folâtre.

— Je n'ai vu personne...

— Vous mentez, ventre de chèvre! vous mentez!...

Alors, le docteur Hochecorne s'approcha de la jeune fille :

— Nous nous sommes trompés, mademoiselle... Pardon... Notre devoir de surveillants...

Suzanne ne fut pas dupe.

— Monsieur le docteur, je suis souffrante, j'ai besoin de repos...

Les deux dames et le médecin se retirèrent.

— A-t-elle pris la potion? interrogea Hochecorne.

— Non, répondit Mlle Borban... Elle a refusé de boire...

— Il fallait l'y forcer...

— Tonnerre de sang!... risposta Mme Folâtre, on ne peut pourtant pas l'entonner...

— Les grands moyens...

— Vous voulez?...

— Oui...

— Nous l'endormirons alors, intervint Mlle Borban... A quand l'opération, docteur?

— Mais, cette nuit...

— Parfaitement...

— Madame Folâtre?...

— Monsieur le docteur?...

— Les chambres de vos pensionnaires ferment-elles en dehors?

— En dehors et en dedans...

— Eh bien! ce soir, vous fermerez en dehors la porte de Mme Bessières, dès que cette dame sera couchée...

— Vous avez peur qu'elle se sauve?...

— Non... Mais il faut être prudent...

Le Flambard roulait une cigarette, tout en contant à Mme Berthaud ce qui venait de se passer à la maison Folâtre :

— Mlle Verlaine va s'échapper, c'est entendu... Où ira-t-elle si ses parents refusent de la recevoir?... Tu ne peux la garder chez toi...

— Je la confierai à une famille que je connais à Paris...

— Où habite cette famille?

— Au faubourg Saint-Antoine... Les Lacroix, de très braves gens dont j'ai fait la connaissance il y a quelques jours... Je viens de les prévenir... Tout sera prêt, cette nuit, pour recevoir ma chère Suzanne...

Jacques se promenait dans la chambre :

— Vrai, ça me rajeunit de travailler en l'honneur de braves gens...

XVIII

UN CRIME

— Elle dort!... affirme le médecin.

— Alors, commençons ! répond la sage-femme.

— Voici la sonde!... intervient M[lle] Borban...

Sur une table, des instruments d'acier étincellent, sous le feu d'une lampe à abat-jour vert.

Doucement, le médecin et les deux femmes s'approchent du lit où repose Suzanne Verlaine. La jeune fille est là, souriante aux visions qui passent, dans son rêve. De temps à autre, le drap qui la couvre se soulève, plus fort, toujours, un peu plus fort, comme si la dormeuse allait s'éveiller.

Une violente odeur de chloroforme règne dans la chambre.

Tête nue, Hochecorne, armé de l'instrument de chirurgie, contemple le visage de Suzanne. M[lle] Borban relève les couvertures du lit; M[me] Folâtre tient la lampe et éclaire la scène...

Tout à coup, la fenêtre vole en éclats, et trois hommes bondissent dans la chambre, — Jacques, Eau-de-Benjoin, le docteur Dilson, tous les trois, le revolver au poing...

Voici ce qui s'était passé :

A dix heures du soir, le docteur Dilson arrivait chez Georgette, amenant avec lui son domestique, Eau-de-Benjoin. La lettre que lui avait laissée Jacques à Enghien avait inquiété le docteur, qui était parti aussitôt.

Jacques, Dilson et le domestique noir attendirent Suzanne Verlaine, au rendez-vous, derrière le mur de clôture de la maison Folâtre.

Minuit sonna.

Jacques demandait :

— Êtes-vous là, mademoiselle?...



Ah! c'est toi!... qu'est-ce que tu veux?

Mais rien ne troubla le silence de cette nuit de printemps; rien, pas un chant d'oiseau, pas un battement d'ailes, pas un murmure de feuilles. Tout, dans la nature, était silence et repos. Le ciel était bleu, parsemé d'étoiles; la lumière d'argent, qui descendait d'en haut, éclatait çà et là dans les verdures, se jouant à travers les arbres, inondant de ses blanches clartés la maison du malheur.

Le Flambard se hissa sur la muraille, à travers les glycines et les chèvrefeuilles :

— Faut-il aller voir!...

— Oui, répondit le docteur; va, mon brave Jacques; mais sois prudent...

Le Flambard se laissa glisser sur le mur.

Il s'éloigna dans l'ombre. Quelques minutes plus tard, il revenait :

— Il y a de la lumière dans la chambre... Pour sûr, on arrange quelque chose là-haut...

— Nous te suivons, dit le docteur.

Eau-de-Benjoin portait une échelle qui fut dressée contre le mur. Les trois hommes arrivèrent devant la maison. Jacques monta le premier.

Les persiennes de la chambre étaient closes; et c'est avec les plus grandes difficultés que le Flambard parvint à se hisser sur les montants et à coller son œil au niveau de l'un des petits trous qui, le jour, servent à maintenir les persiennes contre la muraille.

A travers la mousseline des rideaux, Jacques entrevit la scène de la chambre: Suzanne endormie, Hochecorne et ses deux complices prêts au crime.

Alors, sans mot dire, le Flambard s'accrocha au volet de droite, laissant la place libre à Eau-de-Benjoin qui se cramponna au volet de gauche; leurs pieds à tous deux reposaient contre le cordon en saillie du mur.

L'Américain gravit l'échelle à son tour et regarda.

— Le pistolet au poing; et en avant!... Brisez tout!... commanda-t-il.

La fenêtre s'effondra ; les châssis et les vitres craquèrent, sous la poussée de Jacques et du nègre herculéen.

Terrifiée, Mme Folâtre avait laissé tomber la lampe qu'elle tenait à la main.

Mais les rayons de la lune éclairaient la chambre.

Le docteur Hochecorne se précipitait vers la porte, lorsque Petrus lui barra le passage :

— Si vous faites un pas de plus, vous êtes mort!...

Mme Fôlatre et Mlle Borban devenaient menaçantes :

— Ce sont des voleurs !... criaient-elles, toutes deux...

— Eau-de-Benjoin, fais taire ces femmes, ordonna Dilson.

D'une seule main, le nègre rapprocha les deux dames ; puis les serrant, l'une contre l'autre;

— Moi, pas méchant avec les femmes... Moi et vous avons pas la paole, ne bougeons plus... allons ête bien tanquilles, bien tanquilles ?...

Le Flambard avait empoigné Hochecorne, entre ses bras nerveux ; il emporta son homme, jusqu'auprès de Dilson :

— Si je lui tordais le cou à cet empoisonneur ?... Eh ! là !...

— Non, Jacques, répondit l'Américain... son heure n'est pas encore venue...

Et s'adressant à Hochecorne :

— Ce serait une belle occasion de vous envoyer au bagne, monsieur... Mais, vous êtes ici, tout seul, commandé par d'autres ; je vous reprendrai tous ensemble !... Allez, monsieur !... Jacques, il faut savoir attendre !...

Le médecin délivré balbutia :

— Des preuves !... Des preuves !...

Dilson haussa les épaules.

Déjà, les couloirs s'emplissaient de bruit. Des femmes couraient, éperdues ; les unes se tordaient, gémissantes, dans l'effroi de la maternité troublée ; d'autres, plus hardies, se massaient contre la porte. Il en descendait même du dortoir des pauvres qui gesticulaient, appelant la police, oubliant leurs douleurs, criant, implorant la vengeance.

Sur l'ordre de l'Américain, Jacques et le domestique noir prirent entre leurs bras la femme endormie par les narcotiques. Le sommeil de Suzanne était si profond, que Petrus craignit à un moment que la jeune fille fût morte.

— Maintenant, ouvrez cette porte, ordonna Dilson à Mme Folâtre.

La sage-femme obéit.

Aussitôt, l'entrée de la chambre se trouva envahie par les pensionnaires et par les domestiques de la maison :

Petrus s'avança le premier :

— Place !... cria-t-il.

Les femmes s'écartèrent pour livrer passage à Eau-de-Benjoin et au Flambard qui, portant leur fardeau, subissaient tous deux, pleins d'orgueil, la toute-puissance du maître.

A la porte de l'établissement, une voiture attendait. Georgette était là. En voyant le corps de Suzanne, la Bergamote eut un cri d'épouvante :

— Ils l'ont tuée !...

— Non, dit Petrus ; mais, il était temps d'arriver !... Mlle Suzanne est endormie... Aucun danger n'est à craindre... Du reste, demain, à la première heure, je me rendrai chez la famille Lacroix et je verrai la malade qu'il faut laisser dormir.

Suzanne Verlaine fut installée le plus commodément possible dans la voiture auprès de Georgette. Jacques monta sur le siège auprès du cocher, donnant l'ordre de les conduire au faubourg Saint-Antoine.

Le docteur Dilson rejoignit son coupé que le domestique noir mena rondement, car, à Enghien, l'inquiétude devait être grande.

XIX

DE L'AUTRE COTÉ DE L'EAU

Une immense place, bordée de maisons basses mal éclairées ; — au milieu, la plus belle cathédrale du monde, voilà Cologne en 1883.

Cologne, en allemand, *Kœln*, est une place, et non une ville. Tout ce que les dictionnaires peuvent raconter sur le centre industriel et commercial qui s'y développe ne saurait séduire l'esprit de l'artiste, ni éveiller l'observation de l'historien de mœurs.

Lorsque le touriste a visité, le guide en main, la *chambre d'or* de sainte Ursule où l'on conserve les ossements de 11.000 vierges, dont le *capital* ne saurait plus être contesté, il ne reste au voyageur qu'à revenir encore sur ses pas et à se tenir debout sur la place du Dôme.

C'est là que toute la tribu des Farina s'est donnée rendez-vous : c'est là où se fabrique l'eau de Cologne avec les essences de bergamote (pauvre Georgette !) les essences de citron, d'orange, de cédrat, de limette, de romarin, de lavande et de fleurs d'orangers.

Et, chose étrange en ce récit, lorsque la Bergamote domine, la célèbre senteur est réputée authentique, et l'on crie à la contrefaçen si l'Eau-de-Benjoin y est mêlée... (Ah ! si le domestique noir savait ça !...)

Partout où qu'on aille, un même mot attire le regard : *Farina*, *Farina*, *Farina*.

En haut, en bas, à gauche, à droite, — en lettres d'or, en lettres d'argent, de bronze, de cuivre, — en italiques, en anglaises, en gothiques. Sur les balcons, au-dessous des boutiques, au premier, au second étage, dans les combles, sur les toits, jusque dans l'air : *Farina*, *Farina*, *Farina*. Seule, la cathédrale est respectée par ordonnance de police.

Entre deux Farinas — Samuel et Frantz — apparaît l'*hôtel du roi Guillaume*, l'enseigne n'ayant pas encore élevé le monarque à la dignité d'empereur.

L'hôtel doit sa réputation à ses caves fameuses, du temps où les Français venaient boire de l'Ungsteiner, de l'Orléans-Forst et du Kastanien, avant de

s'être fait dévaliser au trente et quarante dans ce royaume où trônait, en maître absolu, Sa Majesté Dupressoir I[er].

C'est sans doute la vieille renommée de l'établissement qui y avait attiré deux jeunes étrangers, deux Parisiens, — disait-on, — assez riches pour mener une vie de tous les diables.

Fibascher, l'hôtelier, ne tarissait pas d'éloges sur le compte des voyageurs.

Dans un cabinet du premier étage, autour d'une table copieusement servie, quatre personnes, les deux étrangers en question et deux filles rouges et joufflues à l'œil bleu à fleur de tête, à la chevelure de filasse, étaient en train de dire des bêtises.

On servait le dessert; le Kastanien et l'Orléans-Forst avaient coulé à pleins bords.

L'un des convives, le Bachelier, embrassait sa voisine de droite Lischen, tandis que son compagnon Brûlot servait du vin à Katte, son énorme amie.

— Katte, disait Brûlot, tu ne me comprends pas; je parle français, cependant...

Katte se mit à bâiller :

— *Ich glaube ich bin voll* (1)...

— Hein!... Quoi?... Des manières!... Je te vas remuer!...

— *Lass mich oder eine Ohrfeig!...* (2).

La fille esquissa un geste; Brûlot lui saisit le bras :

— Pas de menaces ou je cogne!...

Katte se radoucit :

— *Ich habe Durst!...*(3)

— Elle veut boire, intervint le Bachelier.

Lischen était plus gaie que sa camarade.

Le Bachelier se montra galant; il fit venir un bouquet de roses que les jeunes femmes se partagèrent.

Lischen disait :

— *Schoen diese Rosen : Wie ein Kalb!...* (4).

Brûlot offrit du kirsch à ces dames : on trinqua. Puis s'enhardissant, l'ancien compagnon du Flambard trouva drôle de verser le fond de la bouteille dans le corsage de Katte.

L'Allemande riposta par une gifle, en criant :

— *Dummer Esel!... Herrgott sackerment! Lass mich in Ruhe!...*(5)

1. Je crois que je suis saoûle.
2. Laisse-moi ou je te donne une claque!
3. J'ai soif!
4. Jolies, ces roses : Comme un veau!... (Expression parisienne : *On dirait du veau!*)
5. Bête d'âne!... Cré nom de D...! Laisse-moi en repos!

La plaisanterie de Brûlot avait donné à réfléchir à ces dames qui murmurèrent :

— *Sicher! Sie werden uns einen Stallhasen lassen...* (1).

Katte s'essuyait les cheveux avec sa serviette; elle continuait à boire.

— C'est toi qu'on devrait appeler *Lischen*, car tu liches bien, remarqua le Bachelier.

Les filles rirent aux éclats, sans comprendre.

Brûlot ordonna aux femmes de danser. Lischen et Katte se prirent par la taille. Elles valsaient, en chantant, très allumées, s'efforçant de se tenir raides.

Les habitués du bal Maupertuis se levèrent pour montrer à ces dames comment on piquait un chahut dans l'établissement du boulevard Rochechouart, mais Brûlot s'embarrassa dans les jupes ; ses pieds heurtèrent la table qui s'écroula avec un tonnerre de bouteilles et de verres brisés.

— Vive la République!... cria le Bachelier.

— En avant la *Marseillaise!...* vociféra Brûlot.

Et tous deux, bras dessus, bras dessous, ils beuglèrent le premier couplet du chant français, de l'hymme immortel qui, au pays hostile, détonnait, sans courage et sans raison :

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé!...

Les Allemandes accompagnaient les chanteurs avec des tra la la cadencés, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, elles s'abîmèrent sur le parquet, traînant leurs robes et leurs chevelures dans un ruisseau de vins et de liqueurs.

Brûlot applaudit ;

— Mince alors de rigolade !...

Et il recommença :

Allons, enfants de la Patrie...

Sur la cheminée, plusieurs bouteilles de kirsch avaient échappé au naufrage. Le Bachelier en prit une et en offrant une autre au Rempart-du-Limousin :

— Rebuvons !...

— Je crois que je suis rond, grammela Brûlot...

— T'es paf!... n'est-ce pas, ma vieille ?... Dis-moi que t'es paf pour me faire plaisir ?...

— Paf!... Rond !... Plein !...

— Paf!... C'est plus distingué !...

— *Kladeratsch!...* (2), soupira Lischen.

1. Sûrement, ils vont nous laisser un lièvre d'étable... (Expression parisienne : *Ils vont nous poser un lapin!...*)

2. Des bêtises !. .

A quoi la grosse Katte répondit :

— *Franzœsische Lumpen*! (1)...

Le Rempart-du-Limousin leur ordonna de se taire. Le charabia l'agaçait.

Les Allemandes se levèrent péniblement et entr'ouvrirent la fenêtre, pour prendre le frais.

— Pour une idée... En v'là une idée! dirent ensemble les deux hommes, en s'approchant des dames...

A ce moment, un homme petit et courbé par l'âge, vêtu d'un uniforme d'officier général allemand, traversait la place du Dôme, se dirigeant vers l'hôtel. Il était suivi de deux commissionnaires de la gare qui portaient une immense caisse de voyage.

— Tiens, Bismarck!... cria Brûlot... Eh là-bas, Bismarck!... Bonjour, Bismarck!... Salut, mon prince!...

— Imbécile! dit le Bachelier, ce monsieur ne ressemble pas du tout à Bismarck... Regarde donc : il est tout petiot...

— Ça ne fait rien... C'est Bismarck! Faut lui monter une scie... Faut le raser!... C'est toujours un Prussien... Eh! Bismarck! Mon bichon!...

Allons, enfants de la patrie!...

Les femmes reposées valsaient.

La porte s'ouvrit.

L'hôtelier entra.

— Son Excellence von Wildemer vous ordonne de vous taire, dit-il en très bon français.

— De quoi? fit le Bachelier... Il nous ordonne?... Qu'est-ce que c'est que ça?...

— Si vous faites encore du bruit, messieurs, j'irai chercher la garde.

— Allons bon! pensa Brûlot en entendant parler l'hôtelier, voilà que je comprends le prussien, maintenant!...

— Ne te fâche pas, ma vieille, continua le Bachelier plus doux.

Et tapant sur le ventre de M. Fibascher :

— Faux Maupertuis, j'ai soif!... J'ai soif, rien que d'avoir cassé ta vaisselle!

— La vaisselle, vous la payerez!... Elle est déjà portée sur votre note...

— Chéri, va!...

Le Rempart-du-Limousin tira la langue :

— Comment, as-tu dit : M. Fondemer?... de Fondemer...

— Son Excellence von Wildemer...

...

1. Canailles de Français!...

— Alors, c'était pas Bismarck... Zut alors pour Fondemer!... Maupertuis à boire!...

— Messieurs, il est trop tard...

Sur un signe de l'hôtelier, Lischen et Katte avaient disparu.

— Tiens! remarqua Brûlot, et nos épouses?... Où sont nos épouses?...

— C'est Bismarck ou Wildemer qui les a fait demander, répondit le Bachelier qui s'était couché sur le tapis et s'endormait.

Le Rempart-du-Limousin s'étendit, à son tour :

— J'ai soif... toujours soif... Ba... chelier? .. Je vas dormir... dor... mir... Soif!... soif!...

Le Bachelier ronflait.

La porte se referma, doucement.

Le comte de Wildemer s'était retiré dans l'appartement le plus confortable de la maison.

Debout, et tête nue devant l'Excellence, l'hôtelier attendait des ordres.

— Son Excellence soupera-t-elle?

L'officier répondit par un signe qui voulait dire non.

M. Fibascher salua militairement et revint dans le cabinet. Brûlot et le Bachelier dormaient d'un profond sommeil; l'hôtelier appela ses garçons qui montèrent les deux voyageurs dans leur chambre commune et les déposèrent tout habillés sur leurs lits.

A deux heures du matin, Brûlot se réveilla et alluma sa bougie. Il vint secouer son camarade.

— Bachelier?... Eh ! ma vieille branche ?...

L'homme murmura comme dans un rêve :

— Ce n'est pas moi qui ai fait le coup!...

— Est-il bête, ce serin là... Il me prend pour un sergot... Bachelier!...

— Ah ! c'est toi!... Qu'est-ce que tu veux ?..,

— Jaspiner un brin...

— J'ai sommeil...

— Tu dormiras quand nous aurons le temps...

Le Bachelier se mit sur son séant ; et se voyant tout habillé ;

— Oh! elle est bien bonne... C'est rigolo !... Pourquoi m'as-tu habillé ?.,.

— C'est pas tout ça... Faut-être sérieux!...

— Demain...

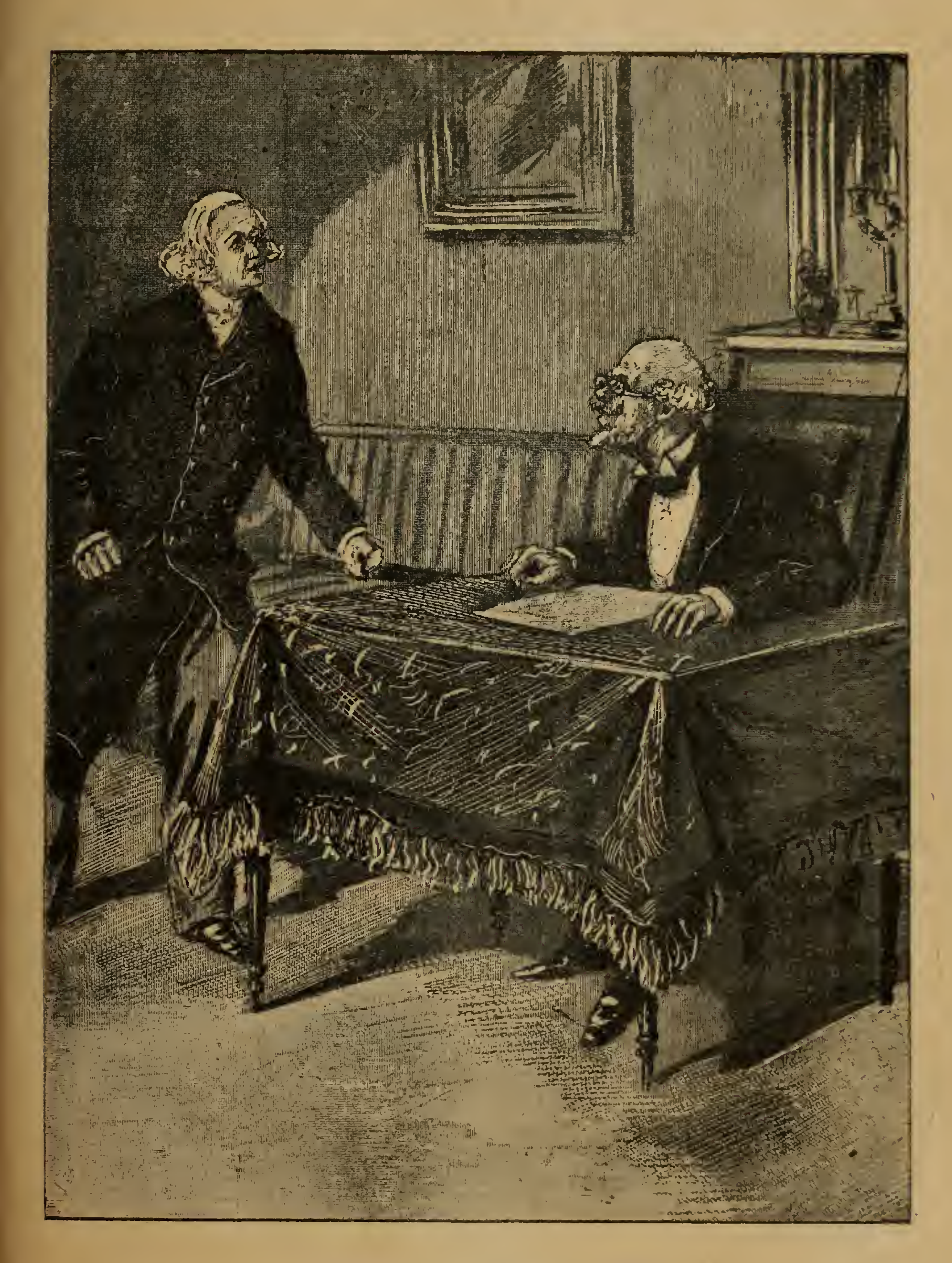
— Non... Tout de suite...

— Eh bien, vas-y de ton reste... De quoi retourne t-il?

— Les vingt mille balles de Gismarck...

— Fondues... Après ?...

— En huit jours... T'as voulu aller au cercle... Tu t'es donné du « baron »...



Le prêtre démasqué se précipita sur Wildemer.

— Combien avons-nous encore ?... Mille francs ?...

— T'es saoûl ?... Vingt-sept francs cinquante...

— C'est peu...

— Aussi, j'ai une affaire dans la boule...

— Parle...

— Cet officier prussien... Le Bismarck...

— Pas Bismarck... Wildemer...

— Une Excellence, tout de même, quoi ?...

— Oui... Ensuite ?...

— Ça doit être rupin, une Excellence ?...

— Je te crois... Ça roule sur l'or...

— Le vieux bonhomme doit dormir comme une marmotte... Allons dans sa chambre...

— Pour lui emprunter son magot ?...

— T'as deviné...

— Mon vieux Rempart, je te l'ai toujours dit : on fera quelque chose de toi !...

— T'es gentil, les X... !

— Où couche-t-il le môssieu ?

— Dans le grand appartement... la porte en face de celle-ci...

— Ton rossignol ?

— Présent !... Là, dans ma valise...

— Allons !...

— Allons !...

Les deux camarades, le couteau grand ouvert dans la poche, traversèrent le couloir. Ils eurent bientôt forcé la porte de l'officier général.

La chambre était faiblement éclairée par une veilleuse.

Au fond, dans un grand lit, le vieillard dormait.

— Une souche, quoi ?... dit Brûlot... Quand je te le disais !...

— Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre, murmura le Bachelier en voyant quelques pièces d'or éparses sur une table... C'est trop facile, on se gâte la main...

Tous deux, à pas de loup, ils s'avançaient.

— Bonjour, le Bachelier ! Bonjour, Brûlot !... fit tout à coup une voix cassée.

Les camarades dessinèrent un mouvement de retraite ; mais déjà, l'ex-policier Putois en costume de nuit, leur barrait le passage.

XX

PUTOIS ET SA MALLE

Le baron de Wildemer se réveilla, le lendemain, tout guilleret. Il procéda, avec le plus grand soin, à sa toilette ; et après s'être fait servir une tasse de chocolat, il se mit à la fenêtre, pour humer le bon air.

A huit heures, le Bachelier entra dans la chambre.

— Ah ! te voilà, mon gaillard, lui dit l'Excellence.

— Oui, patron... J'ai fait votre commission... M. Van Goël est descendu à l'hôtel de la Couronne et la personne qu'il attend de Berlin ne doit arriver que ce soir...

— Comment sais-tu cela?

— Dame, j'ai causé un peu avec le gérant de l'hôtel, un ami...

— Tu connais le gérant de l'hôtel de la Couronne?... C'est un de tes amis?...

— Brûlot et moi avons dépensé dans sa gargote une partie des vingt mille francs... Vous savez bien, les vingt mille francs de Gismarck... A propos, patron, vous avez toujours les traites?

— Parbleu !...

— Si vous profitiez de votre voyage en Allemagne pour aller les toucher à Berlin ?...

— Non... je suis en mesure de faire ce léger sacrifice... Dis-moi ce que tu as appris sur M. Van Goël, à l'hôtel de la Couronne; c'est beaucoup plus intéressant...

— Voici : le gérant, M. Naumann, a été prévenu par M. Van Goël que celui-ci attendait un grand personnage de Berlin... M. Van Goël a dit à M. Naumann que si le personnage en question arrivait à l'improviste, il ait à l'envoyer chercher immédiatement, chez une actrice, Mlle Mercklein, place de l'Heumarkt, n° 89...

— C'est tout?..

— Oui, patron, c'est tout.

— Très bien... Tu sais ce dont nous sommes convenus?

— Parfaitement... J'entre à votre service comme secrétaire ; Brûlot devient votre valet de chambre... Et vous nous donnez?

— Et je vous redonne à Paris les vingt mille francs que vous avez si bêtement dépensés en Allemagne...

— De plus, vous payerez nos dettes, ici, à l'hôtel?

— C'est entendu... Tu as averti l'hôtelier de votre départ!

— M. Fibascher tient sa note toute prête... Vous la réglez ou nous la réglons...

— Vous la réglez devant moi...

— Puis nous faisons semblant de nous rendre à la gare, et nous remontons par l'escalier de service, pendant que le personnel déjeune...

— Tu es intelligent, Bachelier...

— On a fait ses études à Louis-le-Grand... M. Villemain disait...

— Pas de citation, je t'en supplie.

Le baron de Wildemer se dirigea vers l'immense chapelière qu'il avait apportée.

Il ouvrit la caisse géante.

Le Bachelier était émerveillé.

Il y avait là un amoncellement de costumes : fracs de grande cérémonie couverts de plaques et de croix; — vêtements d'ouvriers; — livrées de domestiques; — costumes de jockeys; — soutanes de prêtres; — uniformes de militaires; — tuniques de gendarmes, etc. On y voyait aussi nombre de perruques et de fausses barbes de toutes couleurs; puis, des pots de cosmétiques et de teintures.

— Nom d'un chien, quelle garde-robe! s'écria le Bachelier... Vous avez de quoi, mon maître, camoufler tout un régiment!..

— Il n'y a plus de temps à perdre, mon garçon... Descends pour régler ta note... Voici l'argent; je te suis... j'aurai l'air d'être là par hasard... Brûlot et toi, vous simulez un voyage à la gare... je vous attends ici, tous les deux...

Une demi-heure plus tard, le Bachelier et Brûlot remontaient chez l'Excellence, sans avoir été aperçus par l'hôtelier.

— Allons! allons!... dit Joseph Putois, choisissez dans la malle les costumes de vos nouveaux emplois...

Tandis que le Bachelier se revêtait d'un pantalon noir et d'un habit à la française entièrement approprié à sa dignité de secrétaire intime de l'Excellence et que Brûlot endossait une houppelande, Joseph Putois s'était assis, rêveur, regardant la caisse vide. Brusquement son visage s'illumina et lui, l'homme grave, il s'abîma en un gigantesque éclat de rire.

Le rire est contagieux : les deux hommes imitèrent Putois, sans comprendre.

Mais l'Excellence avait repris son attitude hautaine.

— Débarrassez cette malle de tout ce qu'elle contient, ordonna-t-il à ses serviteurs; et placez les vêtements dans cette armoire.

D'un geste, il indiqua les portes d'un placard faisant face au lit de la chambre.

Dès que la malle fut débarrassée, Joseph Putois se leva, et frappant sur l'épaule de Brûlot :

— Entre là-dedans!...

Le valet de chambre s'éloigna d'un pas.

— Je te dis d'entrer dans la malle!...

Brûlot s'exécuta, en murmurant :

— Le patron!... Il est rien farce!...

Dès que Brûlot se fut allongé dans la caisse, l'Excellence referma le couvercle et donna un tour de clef, à la grande satisfaction du Bachelier qui se tordait les côtes, à force de rire.

Brûlot criait :

— Ouvrez!... Je vais étouffer!...

Il donnait de formidables coups de poing.

Joseph Putois restait grave: le Bachelier riait à en perdre l'haleine.

Au bout de cinq minutes, la malle était ouverte par l'Excellence, et Brûlot en sortait, les yeux fous, aussi rouge qu'un homard cuit.

— Comment est-on là-dedans? interrogea l'ancien inspecteur de la sûreté.

— Très mal... Eh! dites donc, vous, si c'est pour cela que vous m'avez pris à votre service, vous pouvez vous fouiller; je me la brise en zig zags; je m'en vas!...

— Alors, on ne pourrait pas y vivre vingt-quatre heures?

— Pas dix minutes!... Brr!...

— C'est ce que je voulais savoir... Mais, en pratiquant quelques trous, ça pourra marcher... Ne te fâche pas, Brûlot; ce n'était qu'une expérience... Bachelier!...

— Monsieur!...

— Tu dois avoir une petite scie... Un honnête homme comme toi ne voyage pas sans ses outils de travail...

Le Bachelier regarda Brûlot et répondit :

— Oui, dans la valise, nous avons nos joujoux...

— J'en étais sûr... Va chercher la valise...

Brûlot et le Bachelier s'étant munis de leurs instruments pratiquèrent dans les extrémités latérales de la caisse une série de trous de diverses grandeurs.

On recommença l'expérience; et, cette fois sur le Bachelier qui ressortit de la malle, en affirmant qu'on n'y était pas très bien, très bien, mais qu'on s'y trouvait toujours mieux qu'à Mazas.

— A merveille! dit l'Excellence... A présent, écoutez-moi...

Les deux hommes s'assirent, attentifs.

— Toi, Brûlot, tu vas te rendre immédiatement à l'hôtel de la Couronne et tu remettras à M. Van Goël une lettre de la part de ton maître...

— Mon maître, c'est vous...

— Justement... Tu diras à M. Van Goël qu'en descendant l'escalier de l'hôtel pour me rendre chez lui, je me suis foulé un pied, et qu'à mon grand regret, il m'est impossible de lui faire la visite annoncée... Tu ajouteras que je l'attendrai ici, dans la journée, à l'heure qui lui conviendra le mieux...

L'Excellence écrivit une lettre, et, après l'avoir cachetée, scellée de ses armes, il la remit à son valet de chambre qui partit aussitôt.

Déjà Brûlot était de retour...

— Eh bien? demanda Putois.

— M. Van Goël s'habille... Il va venir...

— Diable !.., Nous avons le temps; mais, marchons !... Je vais vous métamorphoser encore...

— Comment encore? firent le Bachelier et Brûlot.

— Plaignez-vous donc !... Vous allez devenir des grands seigneurs...

Les employés de l'Excellence quittèrent leurs vêtements, pendant que le baron de Wildemer cherchait de nouveaux habits dans l'armoire.

Putois en tira deux uniformes d'officiers allemands chamarrés de décorations :

— Endossez-moi ça, rapidement !...

Le secrétaire et le valet de chambre obéirent.

Quand le petit Putois eut ajouté aux costumes un casque pointu que Brûlot plaça sur sa tête, et un chapeau à plumes, dont le Bachelier s'enorgueillissait, les habitués du bal Maupertuis devinrent deux officiers allemands, ma foi, de fort bon air, de grande allure.

Alors l'Excellence les complimenta sur leur tenue :

— M. Van Goël vous sera présenté par moi dans quelques minutes... Vous assisterez au commencement de notre entretien, mais vous ne prononcerez pas une parole; vous vous bornerez à saluer, quand on vous adressera la parole... Je vous permets cependant un ou deux « ya » par-ci par-là, pour animer la conversation... mais pas davantage, vous m'entendez?

— Ya ! crièrent ensemble les deux amis.

— Parfait !... A un moment donné, je vous prierai de me laisser en tête à tête avec M. Van Goël; vous passerez dans la pièce voisine et vous vous arrangerez de manière à ne pas perdre une syllabe de la conversation...

— Ya! dit le Bachelier...

Et, touchant le coude à son camarade :

— A toi, Brûlot !

— Ya ! ya ! répéta le compagnon.

— De mieux en mieux... Quand je prononcerai cette phrase : « Oui, monsieur l'abbé Fricard », vous entrerez brusquement et vous saisirez mon visiteur, de manière à l'empêcher de crier... Est-ce bien entendu !

Le Bachelier soupira :

— Je ne comprends pas!...

— Ni moi non plus, ajouta Brûlot.

— Si vous compreniez, où serait la surprise?

Brûlot et le Bachelier s'inclinèrent en répétant :

— Où serait la surprise !

Le bruit d'une voiture monta de la place du Dôme.

Brûlot courut à la fenêtre :

— C'est lui !... C'est lui! Quel chic... M. Van Goël arrive en calèche et son hôtel n'est qu'à quelques pas d'ici... Rien que ça de galbe !

— Silence! ordonna Putois.

— Ya!...

On frappait à la porte.

Après avoir annoncé M. Van Goël, l'hôtelier s'effaça pour laisser passer le visiteur.

L'abbé Fricard, — le nouveau Van Goël, — était méconnaissable avec sa blanche chevelure qui lui tombait sur les épaules. Il était vêtu d'une pelisse vert pomme à brandebourgs d'or et coiffé d'un chapeau à trois cornes.

Le visiteur s'avança vers l'Excellence qui, à l'annonce de l'envoyé de Berlin, s'était placé sur un fauteuil, la jambe droite étendue sur une chaise. Sur l'ordre de leur chef, les officiers se reculèrent au fond de la chambre.

— « Berlin, » fit Putois.

Van Goël s'avança et répondit :

— « Paris-Cologne »... *Die Macht steht...*

— *Uber dem Gesetz,* continua l'Excellence... Monsieur, vous avez un pli à me remettre?

— Oui, mais à vous seul, riposta Van Goël, en jetant un coup d'œil sur Brûlot et le Bachelier, très raides dans leurs uniformes.

— C'est juste... Auparavant, permettez-moi de vous présenter ces messieurs.

Et indiquant, l'un après l'autre, les officiers :

— Le prince Berwistein, colonel au 1er uhlans... Le baron Bamberwig, capitaine-major au 17e cuirassiers de Sa Majesté.

Le Bachelier et Brûlot saluèrent ; Van Goël s'inclina.

— Maintenant, messieurs, dit l'Excellence en s'adressant aux officiers, veuillez être assez aimables pour nous laisser seuls un instant, M. Van Goël et moi... M. Van Goël est chargé d'une mission secrète.

Le colonel et le capitaine-major se retirèrent.

Alors Van Goël tira de sa poche un pli cacheté qu'il remit à l'Excellence en disant :

— Votre Excellence voudra bien me signer un reçu...

— Certainement, et je vais...

Le petit Putois fit mine de se lever pour se rendre auprès de la table de sa chambre. Mais il se souvint à temps qu'il avait le pied foulé. Son visage se tordit dans une grimace :

— Pardon, monsieur, dit-il, il m'est impossible de bouger... Soyez assez bon pour me passer ce qu'il faut pour écrire.

Van Goël s'empressa de déférer à la demande de l'envoyé de Berlin.

— C'est à vous, monsieur, de dicter le texte du reçu...

— Rien n'est plus simple... Si votre Excellence veut bien écrire : « Reçu de M. Numitor Van Goël, d'Amsterdam, les documents qu'il devait me remettre, de la part de M. le baron Karl Gismarck, de Paris... »

— Et je signe... C'est tout ?

— Oui, Excellence.

— Voici le reçu...

— Merci... Je puis me retirer, Excellence ?

Putois haussa la voix pour répondre :

— Oui, monsieur l'abbé Fricard !...

Le prêtre démasqué se précipita sur Wildemer pour lui arracher les papiers ; mais, déjà, les deux officiers allemands avaient fait irruption dans la chambre et quatre bras nerveux s'appesantissaient sur les épaules de Fricard.

L'abbé voulut crier.

L'ex-policier ordonna :

— Bâillonnez-le !... Colonel, voici un bâillon de voyage... Avec cet objet sur la bouche, on respire, mais on ne parle pas...

Le Bachelier saisit le bâillon qu'il adapta comme un masque au visage du faux Van Goël.

Brûlot liait les mains de l'abbé, à l'aide d'une corde, un nouveau modèle encore de l'invention de Putois,

L'homme était désormais incapable de se défendre. Joseph Putois ouvrit la grande caisse et s'adressant poliment à Fricard :

— Mon cher vicaire, donnez-vous la peine d'entrer... Non ?... Eh bien ! emballez-le, messieurs, puisqu'il ne veut pas s'emballer lui-même !...

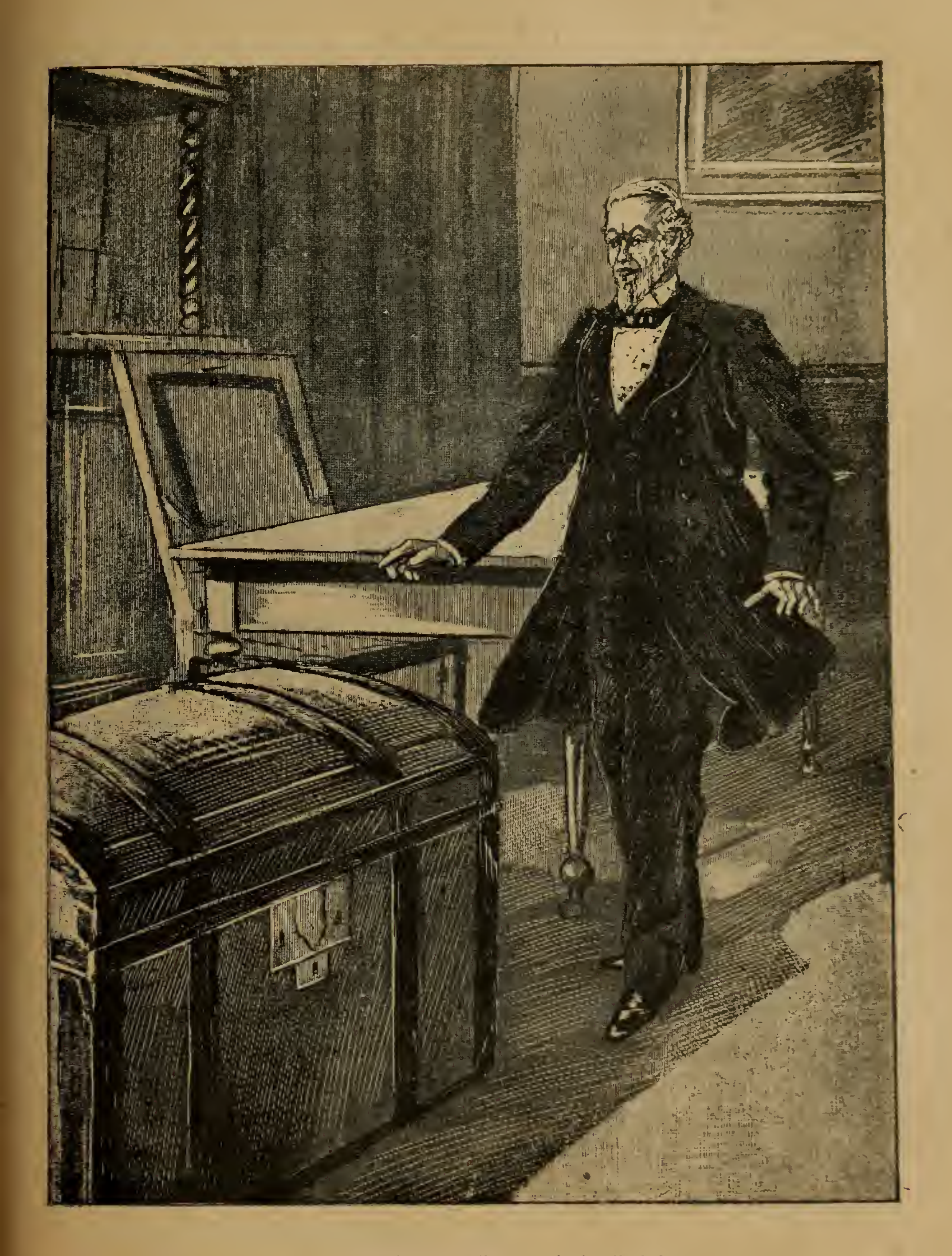
Le Rempart-du-Limousin et son camarade ne se le firent pas dire deux fois. Ils empoignèrent l'homme et le couchèrent dans la malle dont Putois ferma le cadenas à double tour.

Cela fait, l'ex-policier colla sur le couvercle un papier où se lisait cette adresse :

A Monsieur le baron Karl Gismarck

En son hôtel, 18, rue Saint-Dominique.

FRANCE. PARIS.



C'est trop fort !... s'écria-t-il, il y a quelqu'un là-dedans.

Joseph Putois tendit la clef au Bachelier :

— Colonel, vous mettrez cette clef à la poste : vous l'adresserez au destinataire de la malle.

— Oh ! elle est bonne, et je vous jure, patron, que je la savoure !... disait l'ancien lauréat des concours.

— Je la gobe ! continuait le Rempart.

— Alors, Excellence, demanda le Bachelier, cet ami qui est dans la boîte s'en va à Paris, tout seul, par le chemin de fer?

— Non, colonel... Vous et le capitaine-major, vous accompagnez, tous les deux, le colis...

Et, Putois ajouta en parlant à l'oreille des copains :

— Allons, vite, reprenez vos vêtements ordinaires et allez chercher un camion et des commissionnaires.

Brûlot essaya de soulever la caisse :

— Il ne remue pas, le Hollandais !... C'est un ange, que je te dis !...

— Voyons... voyons... faisait Putois, vous partez dans une demi-heure... A votre arrivée à Paris, vous expédiez le colis au baron Gismarck...

Le Bachelier se grattait la tête :

— Et la douane, patron?

— Sapristi !... J'ai trouvé ! Vous direz que la caisse contient un animal féroce destiné au Jardin des Plantes de Paris.

— On voudra peut-être vérifier?

— Attendez. Vous allez voir !

L'ex-policier écrivit une nouvelle adresse qu'il colla au-dessous de la première indication.

— Lisez ? Les douaniers n'insisteront pas, je vous l'assure... Vous déchirerez la seconde étiquette, avant de faire l'envoi au destinataire... mais, lisez donc !...

Le Bachelier lut :

En cas d'absence, remettre à Monsieur Pasteur, Laboratoire de l'Ecole normale supérieure, rue d'Ulm, Paris. — CHIEN ATTEINT DE LA RAGE.

Cette fois, les deux copains se tordaient, ivres de joie.

Putois regarda l'heure à la pendule d'origine française :

— Vous avez juste le temps... Vite le camion ! des hommes !...

Et s'approchant de la malle :

— Au revoir, mon cher abbé, mes amitiés au baron Gismarck !

Puis, il entraîna le Bachelier et Brûlot dans un coin de la chambre :

— Quant à vous, mes gaillards, je vous attends, après-demain soir, chez moi, 17, rue de l'Homme-Armé !... Soyez humains ! Votre compagnon de route restera dix-huit heures sans manger; il n'en mourra pas... Un plus long séjour dans la

malle lui serait certainement préjudiciable. Donc, envoyez immédiatement le colis à son adresse, dès que vous arriverez à la gare du Nord. Vous serez seuls dans un compartiment réservé... Toi, Bachelier, fais de temps en temps quelques citations latines, pour égayer le voyage !

Une heure plus tard, le train rapide emportait vers Paris la grande caisse escortée par le Bachelier et Brûlot qui, à cause de la nature de l'animal transporté, obtinrent immédiatement le wagon spécial retenu et payé d'avance par Joseph Putois.

Dès que ses employés eurent quitté la chambre, l'ex-policier prit connaissance du pli cacheté. Il en pleura, le vaillant petit homme ; l'enveloppe renfermait le tableau de la mobilisation de l'armée française.

Longtemps, Putois contempla ces documents.

— Vrai, j'ai gagné ma journée! La Patrie était peut-être perdue à tout jamais. Mon petit Gismarck, je te tiens ! Partons !...

Une voiture passait à grand bruit sur la place. Putois regarda. C'était un landau à quatre chevaux dans lequel un officier général allemand, mollement étendu fumait un cigare.

— Si c'était le vrai Wildemer !... pensa l'ex-policier avec terreur.

La voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel de la Couronne.

— C'est lui !...

Alors, un éclair traversa l'esprit de Putois :

— Il faut que la lettre parvienne à Wildemer... Jouons le Van Goël... En avant le Hollandais !...

Il se remit à la table et il écrivit une lettre qu'il plaça dans l'enveloppe à la place qu'avaient occupé les documents français. Il cacheta avec soin. Puis, après avoir choisi dans son immense garde-robe un costume à peu près semblable à celui que portait l'abbé Fricard, il se dirigea vers la porte :

— Diable ! Et les plans que j'oubliais de placer en lieu sûr... Si je les gardais ?... Non... On peut me fouiller...

Il chercha un endroit propice et il finit par cacher les documents derrière la glace de la cheminée qu'il avait détachée pour la remettre ensuite dans sa position habituelle.

La voiture de l'abbé attendait toujours à la porte de l'hôtel du Roi-Guillaume. Putois y monta, donnant au cocher l'ordre de le conduire à l'hôtel de la Couronne. Il gravit l'escalier. Mais, là, une difficulté surgit. L'ex-policier ignorait absolument où se trouvait l'appartement de Van Goël.

A tout hasard, il ouvrit une porte vitrée. Cette porte donnait sur un grand salon.

Le baron de Wildemer attendait, assis sur un fauteuil.

— « Berlin », fit l'officier en se levant.

— « Paris-Cologne », répondit vivement Putois...*Die Macht stehts...*

— *Ueber dem Gesetz,* ajouta le baron Wildemer.

— Voici le pli, Excellence, dit l'ex-policier en s'inclinant...

— Je vais vous remettre le reçu, monsieur.

Joseph Putois prit connaissance du reçu, en murmurant :

— Si le Bachelier était ici, il dirait : elle est bien bonne!

Le baron de Wildemer décachetait la lettre.

— Vous ne pouvez lire ce pli, Excellence, s'écria Putois terrifié.

— Si!...

— La lettre est adressée à l'Empereur...

— J'ai reçu les ordres de Sa Majesté..,

Le petit Putois s'approchait de la fenêtre, prêt à sauter.

Mais, pendant ce temps, l'Excellence avait lu :

« PETIT PÈRE GUILLAUME,

« Tu serais bien gentil et bien grand, si tu rendais à la France l'Alsace et la Lorraine.

« Pour la France et par autorisation spéciale du baron Gismarck,

« VAN GOEL. »

Pâle de fureur, le baron allemand s'était armé de son revolver.

Déjà, Putois avait ouvert la fenêtre; il enjambait la balustrade du balcon.

L'Excellence visa froidement et tira.

L'ex-policier, foudroyé, leva les bras, et Wildemer entendit le corps d'un homme qui tombait sur le sol de la place du Dôme, sans un cri, sans une plainte — tel qu'un héros.

XXI

ARRIVÉE D'UN COLIS

Le baron Gismarck ne pouvait se défendre de graves inquiétudes.

Il avait télégraphié à Berlin pour savoir si le Bachelier et Brûlot étaient allés se faire prendre au piège : on lui répondit que les deux hommes n'avaient pas encore mis les pieds dans la capitale de l'empire d'Allemagne.

Toutes les démarches que le baron avait tentées pour retrouver la Bergamote demeuraient infructueuses ; Jacques venait d'éviter le poison du docteur Hochecorne.

Le procès de la Flamboyante allait revenir au rôle de la cour d'assises de la Seine.

Hochecorne, Pilou et la veuve Raveaud seraient recherchés et condamnés, sur la plainte du docteur Dilson : il n'y avait pas à en douter.

Mais ce qui, pour le moment, troublait le plus le baron, c'était le silence de l'abbé Fricard.

L'entrevue de l'Excellence et de Van Goël devait se terminer par l'envoi d'un télégramme annonçant que la mission était accomplie.

Aucune dépêche, aucune lettre.

Ce soir-là, Karl Gismarck se promenait, fiévreux, dans son cabinet, tordant sa barbiche.

Lux entra.

— Monsieur. dit-il, il vient d'arriver à l'hôtel une énorme caisse d'Allemagne. Les commissionnaires sont dans le verstibule... Et puis, votre courrier...

Le domestique déposa sur le bureau la correspondance de son maître. Le courrier se composait de quelques journaux, de trois lettres et d'une clef portant une étiquette avec l'adresse du baron.

L'Allemand jeta les yeux sur l'envoi.

— Une clef?... fit-il...

Et examinant le papier :

— Le timbre de Cologne... Je ne comprends pas...

Lux restait immobile.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ?

— Les ordres de monsieur le baron relativement à la caisse...

— Qu'on apporte le colis !...

— Dans le cabinet de monsieur ?

— Oui...

Pendant que Lux exécutait l'ordre de son maître. Gismarck se disait :

— C'est Fricard qui expédie cette clef... Mais, pourquoi ?... Est-ce un signal ?...

Il retourna, dans tous les sens, l'adresse attachée à la clef; il ne trouva rien, grommelant encore :

— Cette écriture n'est pas celle de l'abbé... Je ne suis pas assez malin pour déchiffrer l'énigme...

Les trois commissionnaires apportaient la caisse que Brûlot et le Bachelier avaient expédiée, à leur arrivée à la gare du Nord.

Le colis arrivait franco; le baron donna un pourboire aux hommes qui se retirèrent.

Quand il fut seul, Gismarck s'approcha de la malle et il lut l'adresse.

La seconde étiquette désignant l'animal transporté (*chien atteint de la rage*) avait disparu. Le baron eut une idée :

— La clef venue de Cologne doit être celle de la malle...

Il prit la clef qui s'adapta parfaitement à la serrure. Il allait ouvrir, lorsqu'une pensée l'arrêta :

— Que je suis bête !... C'est Dilson qui se venge... Parbleu ! j'ai voulu faire sauter le docteur, en même temps que les Granges... L'Américain m'envoie des matières explosibles...

Un gémissement se fit entendre.

Gismarck s'approcha de la malle. Une nouvelle plainte s'exhala.

— C'est trop fort !... s'écria-t-il... Il y a quelqu'un là dedans... Oui... oui... C'est Jacques Roussellier qui s'est caché dans la caisse... Il va bondir sur moi... Prenons garde !...

Le baron regardait attentivement le colis; il remarqua les trous que, dans l'intérêt de l'existence de Fricard, le petit Putois y avait fait pratiquer...

— Si c'est Jacques, son affaire est claire !...

Il frappa sur un timbre. Lux accourut.

— Allez chercher tous les gens de l'hôtel... Qu'ils s'arment de bâtons !...

Lux était habitué à obéir, sans répliquer, aux commandements du baron; mais, cette fois, il ne put s'empêcher de dire :

— Avec des bâtons !...

— Oui, avec des bâtons, des triques, tout ce que vous trouverez sous la main... Allez...

Le domestique pensa bien que son maître devenait fou; mais, la crainte d'un châtiment et peut-être aussi le désir de savoir, le déterminèrent à exécuter l'ordre. Il revint bientôt suivi de Justin tout à fait rétabli, des cochers, des palefreniers, de M. Durillon, le suisse, et de tous les autres serviteurs de l'hôtel. Les cochers s'étaient armés de leurs fouets; le cuisinier avait pris sa broche à rôtir.

Gismarck les fit ranger autour de la malle, et appelant Lux :

— Prends cette clef... ouvre !... Maintenant, vous autres, si quelqu'un sort, tapez ferme !... Assommez-le !... Vous m'entendez ?...

Le baron s'arma lui-même d'un sabre turc qu'il détacha d'une panoplie.

— Attention !... dit Lux, à ses camarades.

Tous levèrent leurs armes, prêts à frapper.

Le valet de chambre fit tourner la clef dans la serrure et rabattit vivement le couvercle.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Un cadavre !...

— Non, dit Justin en s'avançant... Il remue!...

— C'est un vieux bonhomme qui mourrait d'une chiquenaude, observa le cuisinier... Tiens, il est bâillonné!...

— Tirez-le de là, ordonna Gismarck... Mais, ne le perdez pas de vue, il peut nous jeter quelque chose entre les jambes... Il y a des nihilistes qui...

Lux, aidé de Justin et de Durillon, arracha à grand'peine le malheureux Fricard de son coffre de voyage, pendant que le cuisinier enlevait le bâillon du voyageur.

On coucha l'abbé sur le tapis.

— Quelqu'un de vous connaît-il cet homme? interrogea Gismarck.

— Non... non...

— Tiens!... il a une perruque, remarqua Justin, en enlevant les faux cheveux du vieillard.

— Hergott Sackerment!... C'est l'abbé!... s'écria Gismarck... Sortez!... Sortez tous!... Lux, va chercher le docteur Hochecorne!...

L'ordre était inutile. Les domestiques venaient à peine de se retirer, lorsque le docteur entra, pâle, défait, les habits en désordre.

— Ah! vous voilà, docteur... Vous arrivez à propos...

— Je suis déjà venu, cette nuit .. Vous étiez absent...

Puis, reconnaissant Fricard dans le personnage couché sur le tapis:

— Fricard?... Que veut dire ceci?

Le médecin se pencha sur le corps;

— L'abbé est évanoui... à moitié asphyxié...

— Faites-le revenir... Il ne faut pas qu'il crève... Il faut qu'il parle!...

Hochecorne murmura:

— C'est que, moi aussi, j'ai à vous parler...

— Dans un instant... Occupez-vous de Fricard, je vous en prie...

Le docteur demanda du vinaigre et il en frotta le visage du prêtre qui, après de vigoureuses frictions rouvrit les yeux.

En se voyant entre ses deux amis, Fricard poussa un soupir de soulagement. Il gémit:

— J'ai faim... mon Dieu!... que j'ai faim!...

— Vous mangerez plus tard, interrompit Gismarck... Répondez d'abord: où sont les papiers que je vous ai confiés?

— Les papiers?

— Oui...

— Je les ai remis au baron de Wildemer...

— En personne?...

— Oui... Wildemer en personne... Canaille de Prussien!...

— Et qui vous a fourré dans cette caisse?

— Lui...

— Qui?... Lui?...

— Wildemer... Wildemer, de Berlin...

— Vous êtes fou!...

— C'est lui... Wildemer... J'ai faim... J'ai grand'faim!... Donnez-moi quelque chose à manger...

— Vous n'en obtiendrez rien, murmura Hochecorne à l'oreille de Gismarck... Notre pauvre ami a perdu la raison...

Sur l'ordre de l'Allemand, les valets transportèrent Fricard dans l'une des chambres de l'hôtel. Près d'une heure encore, le prêtre demeura étourdi, anéanti, répétant toujours « j'ai faim » et se sentant incapable de desserrer les dents pour avaler un bouillon froid que Lux lui présentait.

De temps à autre, Fricard disait :

— Wildemer... Misérable!... Tu me le payeras!...

Enfin, après avoir absorbé un peu de nourriture, le prêtre se mit à conter son étrange histoire.

Gismarck et Hochecorne haussaient les épaules.

Le baron s'emportait :

— Vous êtes fou!... Je vous dis que vous êtes fou!...

— Non... Je me souviens bien, allez!...

— Et c'est Wildemer qui a commandé à ses hommes de vous enfermer dans la malle?

— Lui-même!...

— Après que vous lui avez remis les documents?

— Oui...

— Où est le reçu?

— Je ne sais pas...

— Triple brute!... Calotin!...

Puis, plus calme, le baron ajouta :

— Je vais écrire pour éclaircir cette affaire... Et vous êtes bien certain, l'abbé, que le docteur Dilson n'était pas à Cologne?

— Je l'ignore...

— Moi, je suis sûr qu'il n'y était pas, affirma Hochecorne... La nuit dernière, le Yankee se trouvait à Saint-Mandé...

L'abbé se souleva :

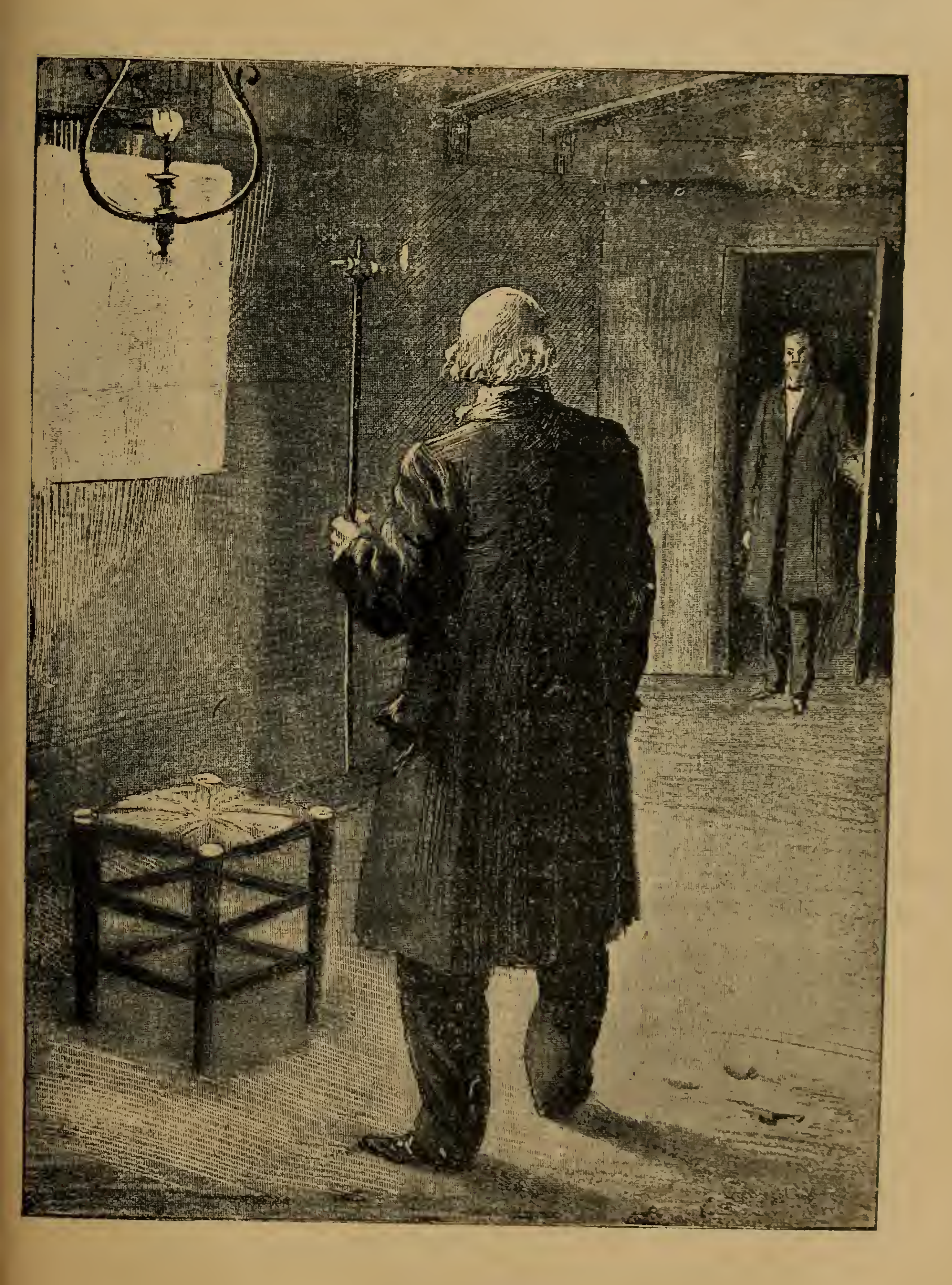
— A Saint-Mandé? demanda-t-il, tremblant.

— Oui, chez Mme Folâtre, au moment où j'allais...

— Il s'agit de Suzanne? interrompit Fricard.

— Suzanne est enlevée...

— Enlevée!... O mon Dieu!... Par qui?



Une porte s'ouvrit doucement.

— Par Dilson, Jacques et le nègre du docteur...

— Je suis perdu, gémit le prêtre.

— Et moi donc?... ajouta Hochecorne... Personne ne peut nous sauver...

Le baron, qui réfléchissait, répondit brusquement :

— Si... Moi !...

Le médecin et le prêtre eurent un mouvement joyeux.

— Oh ! ne vous pressez pas de chanter victoire, messieurs, continua Gismarck... Votre situation est périlleuse et je n'hésiterais pas à vous sacrifier, si mon intérêt l'exigeait... Cependant, j'espère n'être pas obligé d'en venir là, car vous pouvez encore m'être utiles...

— La situation est dangereuse pour vous aussi, baron, hasarda le médecin.

L'Allemand eut un geste railleur.

— Vous vous trompez, Hochecorne ; je ne me suis nullement compromis... Pour vous, c'est autre chose... Dilson peut vous perdre tous deux, c'est-à-dire tous les trois, car j'oubliais Me Pilou qui s'est chargé de falsifier un acte de l'état civil, lors du procès de la Flamboyante... Mais, ne tremblez pas ainsi... Avant que Jeanne Raveaud ne comparaisse une seconde fois devant la cour d'assises, l'homme qui veut vous perdre sera mort...

— Dilson !... firent ensemble Hochecorne et Fricard.

— Oui, Dilson... L'Américain sait que la Flamboyante n'est pas sa fille... Il ne faut pas qu'il parle ; il ne parlera pas... Dilson mort, l'héritage nous reviendra... Dans trois jours, Marie-Marguerite, absolument compromise, se verra forcée d'épouser Arthur Fénières...

— Et Jacques?... interrogea le médecin.

— Jacques ?... Il ne fallait pas le manquer, mon cher docteur... Vous le craignez donc bien celui-là ?...

— Un coup de couteau est si vite donné...

— Je veillerai sur vous, maladroit !...

L'abbé joignit les mains :

— Et Suzanne ?...

— Vous y tenez toujours à cette fille?

— Pas du tout...

— Alors, vous rêviez de la Flamboyante dans votre malle ?

— La Flamboyante, vous me l'aviez promise !...

— Mon cher abbé, je tiendrai ma promesse... Quant à Suzanne...

— J'ai peur, soupira le prêtre.

— Et il y a de quoi avoir peur, mon ami... L'amiral Verlaine est terrible, vous le savez... Hochecorne, du reste, qui a été surpris, *flagrante delicto*, chez Mme Folâtre, ne doit pas non plus être bien rassuré...

Le médecin se mordit les lèvres. Puis, tout à coup, désireux de rendre à Gismarck tortures pour tortures :

— Mon cher baron, l'Américain m'a épargné, parce qu'il ne voulait pas me frapper seul... Le Yankee vous cherche, vous aussi...

— Vous croyez m'effrayer, docteur !... Vous perdez votre temps...

Mais la paix se scella bientôt par une poignée de main

— Suis-je toujours digne d'être votre chef! conclut le baron.

— Oh! oui...

— Oui!...

Karl Gismarck mit à la disposition de Fricard l'une de ses voitures qui reconduisit le prêtre rue des Canettes.

Hochecorne se retira.

Dès qu'il fut seul, le baron ferma à double tour les portes de son cabinet.

Minuit sonnait à la grande horloge d'airain du vestibule.

Gismarck s'approcha du buste de la République française et il fit jouer le ressort que l'ex-policier Putois avait découvert un soir.

La trappe du plancher s'ouvrit, et par l'ouverture béante, l'Allemand disparut.

XXII

LES ESPIONS DE PARIS

Karl Gismarck descendit un escalier composé d'une vingtaine de marches et il pénétra dans une cave situé au-dessous de son cabinet de travail. Il prit sur une pierre en saillie de la muraille une lanterne sourde qu'il alluma,

Après avoir marché le long du mur, il fit jouer un ressort semblable à celui du buste de la République française. Une porte s'ouvrit doucement.

Le baron entra dans un vestibule précédant une vaste salle. Un homme allumait des lampes.

— Bonsoir, Meyer-Worms... Encore personne?

— Non, monsieur le baron... Mais nos amis ne sauraient tarder...

Comme cette conversation eut lieu en langue allemande, ainsi que la scène qui va suivre, nous ne mettrons pas dans la bouche du banquier escompteur de la rue de Seine l'accent habituel au peuple de la Germanie.

Gismarck demanda :

— Petter est à la porte d'entrée ?

— Oui... Petter ne laissera passer que les personnee munies de cartes...

— Très bien... En attendant l'assemblée, parlons d'autre chose...

— A vos ordres, monsieur le baron.

— Worms, j'ai besoin de vous... Demain matin, vous vous rendrez rue de Constantinople, chez une demoiselle dont le surnom est la Chatte-Éplucheuse... J'ignore son vrai nom...

— Je le connais, moi... La Chatte me doit dix-huit mille francs...

— Comment, vous avez prêté de l'argent à cette fille?... Je vous croyais plus réservé dans vos relations commerciales?

— Oh! j'ai mes garanties... Elle m'a laissé tous ses bijoux en gages...

— Je n'étais pas inquiet, Meyers-Worms... Maintenant, écoutez mes ordres. Demain matin, à dix heures, vous vous présenterez à l'appartement de la Chatte-Éplucheuse, et vous demanderez à parler à Arthur Fénières...

— Arthur Fénières ?...

— Oui... La dame ou sa domestique vous répondra probablement que vous vous trompez ; que le jeune homme n'est pas là; vous insisterez... Il faut que vous parliez à Fénières...

— Parfaitement. Si cette canaille d'Arthur est chez la Chatte, je saurai bien le faire sortir de son trou... Que dois-je lui dire ?

— L'effrayer...

— Je comprends... A cause des faux.

— Oui, à cause des faux.

De temps à autre, des bruits de pas retentissaient dans le salle voisine.

Le baron reprit :

— Vous direz à Fénières que vous êtes d'accord avec Pilou pour déposer, ce même jour, une plainte au parquet de la Seine.

— Et s'il offrait de payer ?

— Ceci est impossible, vous le savez bien... Vous laisserez le jeune homme sous une impression de terreur. Le notaire Pilou fera le reste. Je vous attendrai rue d'Amsterdam, à la brasserie des Familles, en face la gare Saint-Lazare. Voici encore des arrivants. Regardez.

Meyer-Worms entr'ouvrit la porte :

— Ils ne sont encore qu'une vingtaine.

— Alors, attendons... Nous sommes en sûreté ici, n'est-ce pas? Vous avez bien suivi toutes mes indications?

— A la lettre... Rien n'est à craindre... Depuis plus de six mois, je viens dans cette maison pour y déposer les nantissements de mon petit commerce... Nous serions aussi bien à l'abri, dans les chambres du haut, que dans le sous-sol. Une chose m'inquiète pour vous...

— Quoi donc ?

— Le passage bien inutile, à mon sens, que vous avez fait pratiquer de votre hôtel à cette cave ?... Vous pouviez venir chez moi par la porte.

— Ne vous tourmentez pas... J'ai mes raisons...

— Sans doute... Mais le travail ne s'est pas accompli tout seul. Il a fallu des ouvriers.

— Eh bien ?

— Ces ouvriers peuvent vous trahir.

— Non, car ils sont retournés en Allemagne.

Des chuchotements s'élevaient, toujours plus nombreux.

— Ces imbéciles, dit Gismarck, bavardent comme des Français. Il est temps. Entrons !

Le baron et Meyer-Worms pénétrèrent dans la salle.

Cinquante personnes étaient là, hommes et femmes, dont les costumes attestaient les diverses professions sociales. On y voyait des garçons de café et d'hôtel à longs favoris ; — des femmes de chambre en tenue de service, — des jeunes gens du monde ; — des employés de bureaux et de magasins ; — des horizontales ; — des ouvriers charpentiers, menuisiers et maçons ; — des interprètes ; — des nourrices même ; tout un monde étrange, s'observant avec inquiétude.

Les femmes s'étaient assises sur les banquettes adossées aux murs ; les hommes se tenaient debout, à droite et à gauche d'une table recouverte d'un tapis rouge.

Karl Gismarck prit place sur un fauteil et fit asseoir Meyer-Worms à ses côtés.

L'escompteur juif déposa sur la table un sac de monnaie qu'il ouvrit, rangeant par piles des pièces d'or et d'argent.

Le baron tenait une liste à la main.

— Le garçon du Grand-Café !

— Présent !

Alors, on vit s'avancer un jeune blond, imberbe, très pâle.

— Votre carte ? demanda Gismarck.

— Voici...

Le baron prit la carte de forme triangulaire et la présenta à un livre à souches placé devant lui.

Les deux morceaux s'adaptèrent parfaitement.

— Que savez-vous ?... Parlez...

Le garçon s'exprima ainsi :

— Le 1er du courant, vers dix heures du soir, le préfet de Vienne-et-Oise entra au Grand-Café comme une bombe. — « Donnez-moi le *Temps*, ordonna-t-il, le *Temps* et un bock... » Tout en servant mon client, j'observai son attitude. Le préfet me rappela : — « Monsieur le chef du cabinet du ministre de l'intérieur

n'est pas venu ce soir?» — «Non, monsieur le préfet.» — «Viendra-t-il?» — « D'ordinaire, ce monsieur est ici à onze heures, avec deux ou trois de ses amis. » — «C'est bien, j'attendrai... »

Lorsque le chef de cabinet arriva, suivi de deux autres messieurs, je m'empressai d'informer le préfet.

— Au fait !...

— Le préfet conta que des sujets prussiens occasionnaient des troubles graves dans le département de Vienne-et-Oise... Le chef de cabinet répondit : « Je verrai le ministre demain, après le conseil ; nous agirons... »

— C'est tout?

— Oui, monsieur...

— Payez deux cents francs, Meyer-Worms...

L'escompteur donna deux cents francs au garçon de café.

— Kreüsser ! appela Gismarck.

— Présent !

Celui qui avait répondu à l'appel était un grand gaillard à barbe rouge, exerçant le métier de paveur de bois.

— Kreüsser, j'ai des compliments à vous faire... Votre rapport écrit est très remarquable... L'opinion des ouvriers travaillant sur les voies de Paris ne s'est pas modifiée ?...

— Non, monsieur le baron...

L'ouvrier présenta un manuscrit.

— Voici, dit-il, les conversations que j'ai pu recueillir...

Le baron examinait le papier :

— Parfait... Vous avez toujours la conviction que vos camarades sont prêts à l'émeute?

— Toujours... C'est moi qui, en 1871, ai travaillé à la Commune...

— Je le sais, mon brave Kreüsser... vous êtes un émeutier de premier ordre... nous comptons beaucoup sur vous... Voici cinq cents francs, mon ami...

— Merci, monsieur le baron...

— Gretchen !...

— C'est moi !...

La jeune femme qui se tenait debout, devant la table, était une horizontale de grande marque.

— Parlez...

— Je reçois beaucoup de monde...

— Nous savons cela...

— L'autre nuit, j'ai fait griser le petit Hébrieux, employé au ministère de la Marine et des Colonies... Il m'a avoué que le ministre allait prochainement demander à la Chambre le vote de nouveaux crédits...

— Bien... Meyer-Worms, donnez trois cents francs à mademoiselle...

— Anna Tabourin, dite Taborein !...

— Voilà !...

Une femme s'était approchée.

— Vous êtes Française, vous ?

— Oui.

— Votre âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Alors, ce n'est pas vous qu'on avait surnommée Anna-Parjure, pendant le siège, à Versailles, où vous faisiez les délices du 15e bataillon de Poméranie ?

— C'était moi...

— Vous voyez bien que vous mentez... Enfin, que savez-vous ?... Votre position vous met en mesure de nous éclairer... vous fréquentez le Café Anglais, Bignon, le Helder ; vous voyez le « high-life » ?

— Oui, monsieur...

— Vous recueillez les conversations ?

— Oui...

— Que pensent les jeunes gens de Paris ?

— Ils disent qu'ils sont prêts pour la revanche...

— Et vous croyez ce qu'ils disent ?

— Je ne sais pas, moi...

— Vous êtes une sotte... Écoutez mieux, une autre fois...

Anna Tabourin se retira, la tête basse, après avoir reçu quatre louis, à titre d'encouragement.

— Fortein, brasseur !...

— Schlosser, maître bottier !...

— Handerg, musicien !...

— Kleinger, étudiant en médecine !...

— Samuel Schultz, employé de commerce !...

— Frantz, garçon de cercle !...

— Bensheimer, teneur de livres !...

— Treuttel, professeur de danse !...

— Sandoz, interprète !...

— Kate Lagein, femme de chambre !... Avancez !...

La distribution de l'argent continuait au fur et à mesure des rapports verbaux.

Karl Gismarck et Meyer-Worms parurent enchantés de la séance, pendant que les affiliés se retiraient un par un, se rendant vers leurs demeures respectives.

XXIII

BONNE CHATTE

Sur la place de la Madeleine, deux hommes se quittaient, en se serrant la main.

— A deux heures, chez Fénières, mon cher Pilou... N'y manquez pas... Meyer-Worms aura préparé votre visite ; vous obtiendrez un consentement immédiat...

— Où vous verrai-je ?

— Ce soir, à mon hôtel... Au revoir... Je vais à la brasserie des Familles, rue d'Amsterdam, pour y attendre Worms...

Dans un lit de bois noir aux rideaux de lampas bleu semés de fleurs d'or, — perdu dans la fine batiste, la tête enfoncée au milieu d'une montagne d'oreillers, le jeune Arthur Fénières se lamente.

La Chatte-Eplucheuse, en élégant peignoir de velours cerise, se tient debout auprès du lit, une tasse de chocolat dans une main, un croissant dans l'autre.

La chambre est plongée dans les ténèbres, bien qu'il fasse grand jour au dehors. Les rideaux sont encore ramenés sur les fenêtres ; la veilleuse qui brûle dans une suspension en verre de Bohême jette une poussière d'or sur les bibelots de prix, sur les bergerades de Saxe, entassés çà et là, un peu partout, au hasard.

Les senteurs des flacons de toilette se mêlent aux odeurs humaines.

— Tu dors, bébé ? demanda la Chatte.

— Ah ! bien oui, dormir ?... Je t'en fiche !...

— Il est près de dix heures, je t'apporte ton chocolat...

— Tu es gentille, La Chatte...

— Et toi, tu es un gros méchant de ne pas être plus raisonnable...

Arthur pousse un soupir et avale lentement la tasse de chocolat que lui présente sa maîtresse...

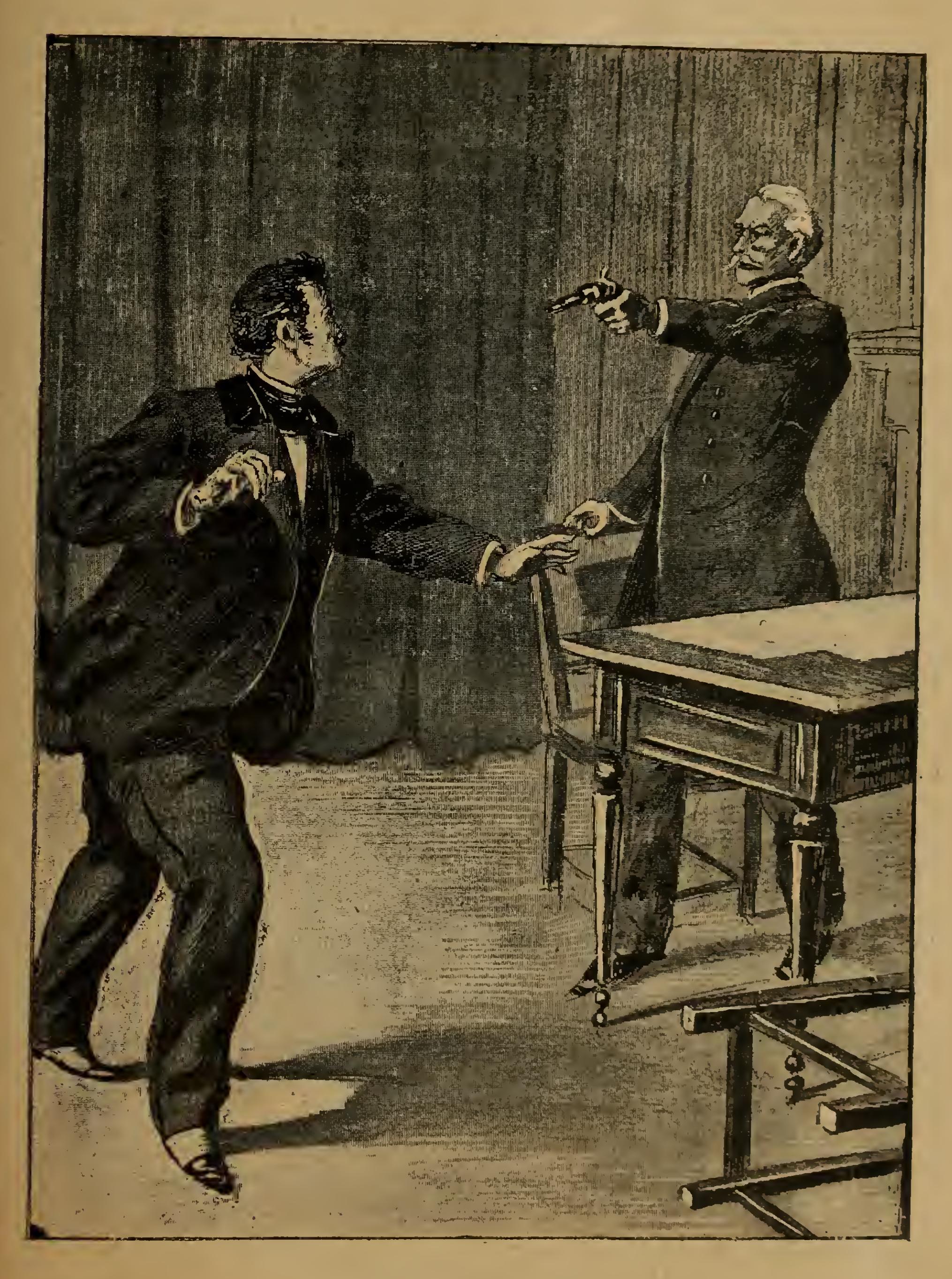
— Est-il bon ?

— Oui... Ah ! ma pauvre Fanny, on ne m'en apportera pas comme cela, si je suis demain où je devrais être...

— Où ?

— En prison...

— Veux-tu bien te taire, bêta...



Déjà le vieillard élevait son arme.

— Si l'on me pince...

— Ici, tu ne risques rien...

Le jeune homme prit les mains de la fille :

— Écoute, chérie... Cette vie n'est plus tenable... J'aime mieux m'en aller... battre le pavé... Le moindre bruit me fait tressaillir... Il me semble que l'on vient m'arrêter... Et les coups de sonnette... Oh! les coups de sonnette...

Le timbre de l'antichambre retentit.

Fénière resta là, tremblant.

— Les voilà!... Les voilà!... Pourquoi m'avoir décroché de l'arbre?...

— Rassure-toi, mon gros loup... C'est la blanchisseuse...

— Le commissaire de police!...

— Non... Non...

— Fanny, j'ai peur!...

La domestique entra, et avec cet air plein de sarcasme que les serviteurs d'un jour savent si bien prendre :

— Madame, ce sont les huissiers... Ils viennent pour saisir...

Arthur respira.

— Où sont-ils? interrogea l'Éplucheuse.

— Ils ne se gênent pas... Ils s'installent dans la salle à manger; ils encombrent la table avec leurs papiers...

La Chatte était habituée à ces aventures.

— Lequel est-ce, Maria?

— C'est un nouveau... Une vilaine figure...

— C'est bien, laisse-nous...

Fénière sauta à bas du lit et il s'enveloppa d'une robe de chambre.

La Chatte ouvrit rideaux et volets. Le soleil fit dans la chambre une irruption soudaine, et des rayons éclatèrent sur les meubles luxueux appelés par l'huissier à prendre prochainement le chemin de l'hôtel Drouot.

Maria revint auprès de sa maîtresse :

— Madame, ces messieurs demandent à vous parler...

— Je te défends d'appeler ces êtres-là des messieurs...

— Comment faut-il dire?

— Des muffes!...

Puis, s'adressant à Arthur :

— Entre, je te prie, dans le cabinet de toilette... Ce ne sera pas long...

Arthur disparut au moment où Me Gourgoing, huissier, faisait son entrée, chapeau sur la tête, suivi de deux bonshommes faméliques aux habits crasseux.

— Madame Fanny Brandier? demanda l'officier ministériel.

— C'est moi, répondit la Chatte.

— Je viens à la requête de M. Labarle et conformément à un jugement du tribunal de commerce de la Seine...

— Si vous ôtiez votre chapeau, mon cher... Vous parlez à une femme... Soyez poli...

L'huissier se découvrit, en grommelant :

— Pouvez-vous payer un billet de dix mille francs souscrit par vous à votre tapissier, M. Labarle?...

— Cette bêtise!... Non...

— Eh bien, nous allons procéder...

— Je mets opposition...

— Impossible, madame... C'est sur opposition et en vertu d'un second jugement que je me présente...

— Oh! mon petit amour d'huissier, laissez-moi mettre opposition... Qu'est-ce que cela vous fait?

— Impossible!...

— Alors, il faut procéder?

— Oui.

— Allez-y gaiement!... Procédez, mon cher, procédez!... Mais, permettez d'abord...

La Chatte avait aperçu les deux aides-praticiens commodément assis sur des fauteuils; elle s'approcha, et d'une manière calme, elle dit :

— Messieurs, voulez-vous prendre la peine de vous lever un moment?...

Les deux hommes obéirent.

La jeune femme alla prendre sur la cheminée deux journaux qu'elle étendit avec le plus grand soin sur les sièges; puis, s'inclinant devant les compagnons de l'officier ministériel :

— Pardon, messieurs, de vous avoir dérangés; mais, vous savez, la graisse, ça tache...

L'huissier, debout, dictait à ses hommes :

— L'an mil huit cent quatre-vingt-trois, le vingt-sept mai, en vertu d'un jugement rendu par le tribunal de commerce de la Seine, séant à Paris le 1er mai dernier, enregistré et signifié;

Et à la requête de M. Labarle, tapissier, demeurant à Paris, etc., j'ai, Isidore Gourgoing, huissier au tribunal civil de première instance du département de la Seine, etc.

Fait itératif commandement, de par la loi et justice, à Mme Fanny Brandier, demeurant à Paris, rue de Constantinople, et parlant à sa personne, de présentement payer en mes mains, comme porteur de pièces, la somme de dix mille francs de principal, plus les intérêts et les frais, etc.

Laquelle n'ayant pas payé, j'ai procédé à la saisie-exécution de ses meubles et effets de la manière suivante :

Dans un appartement au troisième au-dessus de l'entresol :

CHAMBRE A COUCHER

Une table en laque, six chaises, trois fauteuils, une chaise longue ; une pendule ; une armoire à glace ; une table de nuit en bois noir; un tableau représentant *Léda et le Cygne...*

— Je vous arrête, cria La Chatte, vous n'avez pas le droit de saisir ça : c'est un tableau de famille...

L'huissier continua :

— Un guéridon...

— Est-ce tout, monsieur?

— Non... Nous allons passer dans le cabinet; nous reviendrons ensuite dans la salle à manger; puis nous fixerons le jour de la vente?

— Quelle vente?

— Celle des objets saisis...

— On ne vendra pas, mon cher...

— Si... on vendra...

— Non...

— C'est ce que nous verrons...

L'Éplucheuse campa ses poings sur ses hanches :

— Ah! j'oubliais de vous dire que tout ce que vous avez pris la peine de saisir ne m'appartient pas... Ici, je ne suis pas chez moi...

— On dit toujours ça, ricana M. Gourgoing...

— Je suis chez M. Gerbault, banquier, rue de Choiseul... En voulez-vous la preuve?

— Je l'exige.

La Chatte tira d'un petit meuble une quittance de loyer enregistrée au nom M. Gerbault et d'autres pièces justificatives.

— Tenez, regardez, fit-elle, triomphante. On prend ses précautions, mon vieux...

— Alors, vous vous moquez de moi, madame? riposta l'officier ministériel, en enfonçant son chapeau d'un coup de poing.

— Me moquer de vous?... Oh! non...

— Pas d'ironie, madame...

— As-tu fini?

— Madame... madame... Vous insultez un représentant de la loi...

— Alors, décampez!... Et plus vite que ça!...

Mᵉ Gourgoing se retirait, tout honteux, entraînant ses acolytes, pendant que Fénières sortait du cabinet de toilette.

— Pauvre Chatte!... soupira Arthur.

— Hein! Tu as vu de quelle façon je les reçois!...

Et riant toujours, allumé par sa bonne humeur de fille :

— Tutur, fais risette à ta chatte... Un bec, chéri!... Nous allons déjeuner...

Ils s'embrassaient, lorsque le timbre résonna encore. Cette fois, Arthur tressaillit dans tout son être...

— Que tu es bébête...

— Je ne puis pas m'en empêcher... Je crois toujours...

Maria entr'ouvrait la porte :

— Madame, c'est ce monsieur qui parle si drôlement...

— Meyers-Worms!... Il fallait dire que j'étais sortie...

— Je le lui ai dit; mais il m'a répondu qu'il savait que ce n'était pas vrai et qu'il voulait vous parler absolument...

Arthur Fénières s'apprêtait encore à se cacher, mais Worms, qui apparaissait sur le seuil de la porte, le cloua sur place :

— Eh! ponchour, monsieur Vénières!... Che savai fu trufer ici... Che suis venu...

— Que lui voulez-vous? dit la Chatte... Sortez, Maria...

Meyer-Worms se dandinait sur ses jambes maigres :

— Che feux lui tire des choses très imbordantes bour lui... Che dois lui barler à lui, tout seul...

La Chatte regarda Fénières.

— Reste, je t'en supplie, implora Arthur.

L'escompteur juif présentait des papiers timbrés, à distance :

— Monsieur Vénières, fu gonaissez ceci?

— Oui...

— C'est pien, alors... Fu savez ce qui vous adend?

Le jeune homme baissa la tête.

La Chatte-Éplucheuse s'avança, menaçante :

— Espèce de Shylok!... vous n'avez pas fini avec vos histoires?...

Fort tranquillement, l'escompteur remit les papiers dans la poche de sa redingote.

— Ce n'est bas à fu que che barle, mademoiselle... che n'ai avaire auchourd'hui qu'à M. Vénières...

Meyer-Worms tenait entre ses mains un petit code qu'il feuilletait. Il l'ouvrit; et de sa voix traînarde :

— Égoutez, monsieur Vénières, égoutez : ardigle 147 : seront bunis des dravaux vorcés à demps, toutes audres bersonnes qui auront gommis un vaux en

égriture audhendique et bublique, ou en égriture de commerce ou de panque, etc. Fu savez de goi il s'achit...

— Je n'ai pas d'argent...

— En ce gas-là, M. Bilou bordera blainde, ce soir au barquet...

— Donnez-moi huit jours!... Je m'arrangerai...

— Bas un seul chour... si, ce soir, fu n'avez bas bayé, le brogureur de la Rébubligue sera au gourant... L'ardigle 147 ne blaisande bas...

— Tenez, monsieur Meyer, fit La Chatte, prenez tout ce qui est ici : prenez jusqu'à ma dernière robe; mais, arrêtez cette affaire, je vous en supplie...

Meyer-Worms jeta un regard sur les meubles de la chambre, et il répondit, en haussant les épaules :

— Tout ça ne vaut bas guarande mille vrancs ; et c'est guarande mille vrancs que réglame M. Bilou...

Alors, La Chatte voyant pleurer Arthur, se précipita sur le juif :

— Sortez, sacré voleur. F... le camp!...

— C'est pien... On s'en va... Mais fu ferrez, fu ferrez...

Et s'arrêtant, tout près de la porte :

— Ardigle 147, gode bénal... N'oupliez bas, monsieur Vénières, n'oupliez bas!...

Arthur était tombé sur un fauteuil, anéanti, les bras pendants, les yeux obscurcis par les larmes, ne pensant plus.

Il gémissait :

— Je suis foutu ! foutu !

— Voyons, chéri aimé, ne dis pas comme cela, tu me désoles.

Elle chercha encore, la pauvre fille, caressant l'amant.

— Prends courage, Arthur. Nous allons nous mettre en quête, tous deux... Si ce soir, nous ne sommes pas débarrassés de ces gens-là, eh bien ! nous partirons pour l'Allemagne ou pour l'Angleterre... Je ne veux pas que tu ailles en prison, moi ! Si tu voyais ton père?

— Mon père ? Il n'a plus d'argent.

— Pour une chose aussi grave, ton père se remuera. De mon côté, j'agirai...

La jeune femme courut chercher la canne et le chapeau de son amant. Puis, désignant les vêtements d'Arthur :

— Allons, habille-toi. Je sors, moi aussi.

— Où vas-tu ?

— Chez Gerbault, l'ami des femmes.

Pendant que Fénières se dirigeait vers l'avenue Trudaine, Meyer-Worms arrivait, rue d'Amsterdam, à la brasserie des Familles où l'attendait le baron.

— Eh bien ? interrogea Gismarck.

— Vénières a une beur, une beur ! Il opéira !

— Bravo ! Du reste, il aurait tort de se plaindre, je lui jette entre les bras, pour en faire sa femme, une jeune fille charmante et de plus archi-millionnaire Ah ! si j'étais plus jeune et si Dilson ne me connaissait pas ?

Arthur Fénières arriva devant la maison de l'avenue Trudaine. Dans son trouble, il ne remarqua pas deux grandes voitures de déménagement qui stationnaient à la porte.

L'amant de la Chatte pénétra dans la salle à manger.

Il vit sa mère et sa sœur qui pleuraient.

Il s'arrêta :

— Mon père ? Où est mon père ?

Sans répondre, Mme Fénières indiqua du doigt la pièce voisine.

Le vieil entrepreneur était accoudé sur la cheminée.

— Père ?

Il n'eut pas de réponse.

Arthur répéta :

— Père.

Le vieillard tourna les yeux du côté de son fils. Il était si pâle, si défait ; ses yeux étaient si douloureux à voir que le jeune homme restait là glacé d'épouvante.

— Que veux-tu?

— Je viens vous demander de me sauver.

— Te sauver ?... dit tristement le vieux Fénières... Est-ce qu'on te prend tes meubles à toi aussi ?

— Que dites-vous, mon père ?

— Fils, ta mère, ta sœur et moi, nous serons sans abri, ce soir... Nous n'avons pas mangé, depuis hier...

— Alors, je suis perdu !...

— Tu feras comme moi, tu travailleras... Tu es jeune... Moi, je suis vieux... Je te donnerai l'exemple du labeur...

— C'est que... C'est que...

— Le travail t'effraie ?

— Non... la prison !...

— La prison !... Et pourquoi ?... Je serai dans la rue, tout à l'heure ; mais, dès demain, on me verra à l'arrivée de la gare du Nord pour porter les fardeaux des voyageurs... Les femmes attendront... On comprendra bien que nous sommes des honnêtes gens... Les femmes auront du pain...

— Mon père ?...

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai...

— Parle !...

— J'ai fait des faux !...

— Non... Tu mens ? C'est impossible !...

— Père, je suis un misérable !...

Clément Fénières, dit Fénissou, sentit une flamme qui brûlait son cœur. Il tressaillit, comme si vraiment il était blessé à mort.

Très sombre, il prit un pistolet dans un tiroir de son bureau.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Arthur.

— Te tuer !...

Déjà, le vieillard élevait son arme, lorsque le jeune homme bondit en arrière et se précipita dans l'antichambre, passant auprès de sa mère et de sa sœur, les bousculant, toutes deux, sans les voir.

— Lâche !... soupira le vieillard.

Comme Arthur Fénières descendait l'escalier du second étage, il s'arrêta net. Un coup de pistolet venait de retentir.

— Mon père !... Mon père !... s'écria l'amant de La Chatte, en remontant l'escalier.

Dans le cabinet de l'entrepreneur, Arthur trouva sa mère et sa sœur agenouillées auprès d'un cadavre :

A l'entrée de son fils. Mme Fénières se releva, terrible.

Arthur tout tremblant demandait :

— Mon père blessé ?... mort peut être ?... mais, qui l'a tué ?...

— Vous ! répondit la mère, sortez !...

En arrivant rue de Constantinople, Arthur se jeta tout habillé sur le lit de La Chatte et il y resta longtemps sans pouvoir prononcer une parole.

L'Éplucheuse disait ;

— Mais, qu'as-tu donc ?... qu'as-tu donc ?...

— Mon père s'est tué, à cause de moi, répondit-il avec un gros sanglot.

— Ah !...

— Tout m'est indifférent, maintenant...

— Je ne veux pas que tu ailles en prison... Je pars avec toi...

— Toi ?...

— Oui, moi... Gerbault m'a donné cinq mille francs... Partons pour Londres... Là-bas, nous travaillerons...

A force d'instances, l'Éplucheuse décida Arthur à ce voyage imprévu. A la hâte, ils emplirent deux malles des objets qui leur étaient le plus nécessaires. Maria fut chercher une voiture.

Les malles étaient chargées sur la rotonde du fiacre, et La Chatte déjà installée dans la voiture, lorsque Arthur, prêt à monter, sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.



Mais réponds, tu ne commettras pas cette infamie?

Le jeune homme se retourna, effrayé.

Me Pilou était là, souriant.

— Bien désolé de vous déranger, mon cher monsieur Fénières ; mais il faut que je vous parle, sans retard.

Puis, apercevant La Chatte :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame...

— Que voulez-vous ? interrogea Fénières.

— Vous empêcher d'être arrêté aujourd'hui même... Tenez, montons chez vous et, croyez-moi, renvoyez ce fiacre, vous n'en avez plus besoin...

Pendant que la Chatte Éplucheuse faisait décharger les malles et réglait le cocher pour son dérangement, Arthur, suivi de Me Pilou, pénétra dans le salon de sa maîtresse.

Les deux hommes restèrent enfermés près d'une heure ; le notaire disait, en manière de conclusion :

— Vous voyez bien qu'on peut s'entendre...

— Vous me rendrez les billets?

— Parbleu!... Dormez en paix, mon gaillard je connais bien des gens qui seraient enchantés d'être à votre place...

— Et quand aurez-vous besoin de moi ?

— Ah ! vous êtes pressé, heureux mortel!... Dans quelques jours, je vous préviendrai...

Fénières rentra au salon...

La Chatte lui sauta au cou :

— Tu ne feras pas cela, dis ?

— Comment sais-tu ?...

— J'écoutais à la porte... Mais, réponds, tu ne commettras pas cette infamie ?

— C'est le seul moyen de me sauver, d'éviter la cour d'assises et le bagne...

La jeune femme redevint tendre et câline :

— Nous avons toujours le temps de partir... Écoute, mon bébé, tu n'es pas capable d'une telle action..., et puis...

— Et puis ?...

— Ta petite chatte ne le veut pas...

XXIV

LES BRAVES GENS

La famille Lacroix où Suzanne Verlaine, encore endormie, avait été transportée, habitait rue du Faubourg-Saint-Antoine, près de la place de la Nation.

Ouvrier intelligent et laborieux, Jean Lacroix subvenait aux besoin de son ménage, lorsqu'un jour, à l'usine Weill, il s'approcha d'une machine en mouvement. Sa main droite fut saisie par un cylindre, et, sans le secours immédiat d'un de ses camarades d'atelier qui renversa la vapeur, le corps du malheureux homme aurait été entraîné et broyé.

Le mécanicien en fut quitte pour la perte de sa main droite qu'il fallut amputer.

En six mois, les frais de médecin et de médicaments absorbèrent les petites économies du chef de famille, — son labeur de quinze ans. Le patron de l'usine se montra sourd à toutes les prières, affirmant que l'accident était dû à l'imprudence de l'ouvrier et qu'il n'était nullement responsable. Lacroix intenta un procès; il le perdit.

Heureusement, Eugène, le beau-frère de Jean, était là qui travaillait pour tous, faisant des suppléments de journées, des heures de nuit, en plus. Le vaillant garçon, employé à un atelier de carrosserie, se multipliait. On le voyait venir, joyeux, le samedi soir, apportant la plus grande partie de sa paye à sa sœur :

— Tiens, Catherine, disait-il, prends la galette...

Et gaiement, avec son rire de brave homme, il s'approchait du malade, contant des histoires d'atelier, dorlotant les marmots sur les genoux, coupant ses récits pour entonner les chansons qu'il avait apprises à son régiment de dragons.

Eugène, — il mettait tout en joie, dès qu'il arrivait dans la demeure attristée.

Le dimanche, aux beaux jours, il venait chercher sa sœur et les enfants et tandis qu'une voisine obligeante veillait le malade, les petits s'enivraient de soleil et de verdure dans le bois de Vincennes.

C'est là que Georgette Roussellier les avait rencontrés. En apprenant leur simple histoire, la jeune femme s'était prise d'affection pour cette laborieuse famille. Déjà, elle avait signalé les Lacroix à la générosité de Petrus; puis, lorsqu'il s'était agi de chercher un refuge pour Suzanne, c'est à la maison du faubourg Saint-Antoine qu'elle avait songé. Le jour même où devait avoir lieu l'enlève-

ment de Mlle Verlaine la Bergamote était allé trouver Mme Catherine, qui accepta, sans hésiter, la proposition de sa bienfaitrice.

Le logis des Lacroix était modeste. Il se composait de deux chambres et d'une cuisine, au premier étage, dans le fond d'une cour et au-dessus de l'atelier d'un menuisier. Dans l'appartement, tout était propre et bien rangé.

L'une des chambres à coucher réjouissait l'œil de ce luxe à bon marché que savent créer les petites gens de Paris. Un papier bleu à fleurs couvrait les murs; — un lit d'acajou drapé de rideaux de Perse, un grand fauteuil de chêne ayant appartenu à Mme Lacroix, la mère; — quelques chaises en tapisserie; une commode; un guéridon complétaient le mobilier. Sur la cheminée de marbre, une pendule d'albâtre; deux globes de verre où apparaissaient le bouquet et la couronne de la mariée: c'était là, — dans la chambre riche, — que Suzanne Verlaine recevait des soins affectueux.

Depuis cinq jours, la jeune fille était en proie à un délire que rien ne pouvait maîtriser. A son réveil du sommeil factice provoqué par le docteur Hochecorne, Suzanne avait porté ses regards autour d'elle. Georgette et le docteur Dilson attendaient avec inquiétude.

Suzanne ne reconnut pas Georgette. Des paroles incohérentes sortirent de sa bouche, et à un moment Dilson put croire que la malade avait, à tout jamais, perdu la raison. Le mal empirait.

La jeune fille se dressait, appelant à grands cris Edmond, son cher Edmond. Puis, elle demandait son père, sa mère ; et dans l'étreinte de la fièvre que rien ne pouvait calmer, elle s'accrochait aux rideaux, comme pour les arracher.

Elle retombait, jusqu'à ce qu'une crise nouvelle vînt la secouer et la meurtrir.

La Bergamote avait passé toutes les nuits auprès de sa chère Suzanne; Catherine, elle aussi, se dévouait tout entière. Eugène non plus ne dormait pas. Au lieu de rentrer chez lui, rue Oberkampf, il restait, tout habillé, sur une chaise, pour courir à la pharmacie voisine, au premier signal.

Petrus Dilson venait voir la malade, tous les jours.

Ce matin-là, Jean Lacroix, sa femme, Eugène et les enfants, déjeunaient dans la première chambre ouvrant sur la cuisine, lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, dit Lacroix.

Me Pilou fit son entrée, le sourire sur les lèvres.

— Mon frère... s'écria Catherine... Eugène, c'est notre frère !....

— Moi-même, ma chère sœur...

L'ouvrier infirme s'était levé, très pâle, tandis qu'Eugène, sous le coup d'une idée à lui, s'était placé devant la porte qui communiquait à la chambre de la malade, comme pour la défendre.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda Lacroix... Il y a bien assez de malheur ici...

— Vous n'êtes pas aimable, mon cher beau-frère... Je viens pour une petite affaire qui vous intéresse...

— Inutile de nous l'expliquer, interrompit Eugène, en s'avançant vers le notaire... M. Lacroix, ni notre sœur, ni moi, n'avons rien à entendre de vous...

— Même si je vous apportais de l'argent?...

— Même si vous veniez nous restituer ce que vous nous avez volé...

— Toujours butor, maître Eugène...

— Oui, toujours...

— Et vous me prenez pour un voleur?

— Absolument...

— Ne parlez pas si haut, dit Catherine, nous avons quelqu'un de malade, chez nous...

— Un de tes enfants, Catherine?

— Que vous importe, monsieur?...

— Allons ! Allons !... répliqua Eugène, expliquez le motif de votre visite ou allez-vous-en... Nous n'avons pas de temps à perdre...

Les petits s'étaient réfugiés dans un coin de la chambre.

Me Pilou présenta à Catherine un billet de cinq cents francs :

— Prends... J'ai appris que ton mari était malade ; j'ai tenu à te venir en aide...

Lacroix s'interposa :

— Nous n'avons que faire de votre argent...

— De l'argent volé, ricana Eugène.

Le notaire levait les bras au plafond :

— Enfin, me direz-vous de quoi vous m'accusez?...

Alors, le frère de Pilou eut un geste de mépris et de menace:

— Tu oses le demander, malheureux?...

— Est-ce au sujet de l'héritage de nos parents?... Il n'y avait rien... rien... Je vais en fournir la preuve...

— Tu mens! gronda l'ouvrier... Tu sais bien que tu mens!...

Pilou tendait encore son billet de banque.

— Vous êtes des imbéciles !...

Puis, promenant son regard sur les enfants :

— Vous m'avez donné beaucoup de neveux... Cinq cents francs, c'est une somme... Vous n'en voulez pas?... Je rempoche... Maintenant, je prie Eugène et Catherine de m'entendre... J'ai besoin de leurs signatures pour liquider définitivement la succession de nos parents...

Eugène haussa les épaules :

— Tu as dit qu'il n'y avait rien... Tu mentais donc?

— Non, je ne mentais pas... L'actif et le passif s'équilibrent... Il reste quelques créanciers à Lunéville... Nous avons le devoir de régler la situation... Voulez-vous en finir? Je vous donne mille francs.

Le notaire tirait de sa poche un papier timbré :

— Voulez-vous que je lise?

— Non, dit Eugène,.. C'est un piège...

— Non, répéta Catherine.

Lacroix conclut :

— Nous allons charger un notaire de Lunéville de nous éclairer sur la situation... Nous ne voulons rien signer...

Me Pilou se dirigeait vers la porte, lorsqu'un cri perçant s'exhala de la chambre voisine.

Georgette Roussellier apparut sur le seuil.

— Elle se meurt! venez vite!...

Le notaire aperçut la jeune femme :

— La Bergamote! murmura-t-il... Allons, je n'ai pas tout à fait perdu ma journée... Gismarck sera satisfait.

Le docteur Dilson était accouru, en toute hâte.

En voyant l'Américain, Suzanne eut un sourire.

— Comme tu as été longtemps, Edmond? Je t'attendais...

La malade détourna brusquement les yeux ; et les bras tendus :

— Mon enfant! .. Ils ont tué mon enfant! Oh!... oh!...

Elle se leva en criant, toute droite, la figure aussi verte que l'herbe; dans la puissance de sa musculature décuplée.

Le docteur la prit à bras le corps et la terrassa sur le lit.

— Mon père!... Mon père!... criait-elle... Je veux voir mon père!...

Petrus ne pouvait plus maintenir la malade. Il fallut les efforts réunis d'Eugène et des deux femmes pour la maîtriser, tandis qu'elle se tordait dans tout l'épouvantement du mal.

— De la glace!... vite, de la glace!... ordonna Dilson.

On entoura de blocs de glace la tête de Suzanne. Enfin, le calme revint et la prostration succéda à la période agitée.

Georgette pleurait, comprenant qu'il n'y avait plus d'espoir.

Le docteur Dilson avait pris place au chevet de la jeune fille; il se leva et dit :

— Il faut prévenir les parents...

Et s'adressant à Eugène Pilou :

— Prenez ma voiture qui est en bas et donnez au cocher l'ordre de vous conduire 17, rue Oudinot, chez l'amiral Verlaine. .

Maintenant, l'amiral et Mme Verlaine se trouvaient auprès de leur enfant, tous les deux, frappés par une douleur si grande, par un désespoir si violent, qu'ils ne demandaient pas d'explications.

Suzanne restait plongée dans la torpeur qui, d'ordinaire, succédait à ses crises.

La lutte suprême contre la mort allait recommencer. La malade porta son regard fébrile sur les personnes qui l'entouraient.

— Mon père... ma mère... pardonnez... pardonnez... je vais mourir...

L'amiral prit la main de sa fille et Mme Verlaine qui sanglotait déposa un baiser sur le front brûlant de Suzanne.

— Vous me pardonnez?...

— Oui... oui...

— Et Edmond?...

— Nous pardonnons, soupira la mère.

Un éclair de joie illumina le front de Suzanne.

— Dieu me pardonnera-t-il?... Envoyez chercher un prêtre... L'Extrême-Onction...

L'amiral se tourna vers l'Américain qui, songeur, suivait la métamorphose qui s'opérait dans l'esprit de Suzanne.

Le docteur Dilson et M. Verlaine passèrent dans la chambre voisine.

Mme Lacroix avait confié la garde de ses enfants à la concierge de la maison.

— Docteur, dit l'amiral, je suis soldat; j'ai défié la mort; je suis brave... Je puis entendre la vérité : ma fille est perdue, n'est-ce pas?

— Non, amiral, votre fille est sauvée...

— C'est bien vrai?

— Sur ma parole d'honneur, Mlle Suzanne entre en convalescence... Nous n'avons à redouter pour elle qu'une émotion violente... Nous veillerons...

— Ne craignez-vous pas un danger, si nous envoyons chercher un prêtre?...

— C'est la malade qui a demandé les secours de la religion... Il n'y a rien à craindre...

Les deux hommes rentrèrent dans la chambre. Eugène se rendit à Sainte-Thérèse, la paroisse du quartier, pour chercher un prêtre.

L'ouvrier arriva à l'église. Un vieux curé en sortait : Eugène lui demanda de le suivre :

— Cela m'est impossible, répondit le prêtre; je suis attendu à l'archevêché; mais adressez-vous à mon vicaire; il vient de finir sa messe...

L'ouvrier entra à la sacristie et exposa l'objet de sa démarche. Le vicaire enlevait sa chasuble d'or.

— Où faut-il aller?... demanda le jeune prêtre... Je n'ai pas déjeuné, moi... Il est midi...

— Faubourg Saint-Antoine, à deux pas de l'église... Chez Mme Lacroix...

— Vous avez une voiture?

— Oui, monsieur l'abbé...

— C'est bien...

A Paris, le cérémonial de l'Extrême-Onction est des plus simples.

L'abbé passa son surplis avec l'étole et masqua les ornements sacerdotaux sous une riche douillette qui le couvrait jusqu'aux talons. Le sacristain, portant une boîte où se trouvaient les saintes huiles et une croix d'argent dévissée, prit place dans la voiture, à côté de son chef.

Eugène monta sur le siège.

Déjà, dans la chambre de la malade, se voyait une petit table recouverte d'une serviette blanche. On allumait les cierges.

Le prêtre avait enlevé son pardessus et il s'avançait, gravement, psalmodiant des prières, précédé du sacristain.

L'amiral Verlaine attendait sur le seuil de la porte, voulant prévenir sa fille.

— L'abbé Fricard!... s'écria-t-il... Oh! monsieur, n'entrez pas... Une émotion peut tuer ma fille.

L'abbé devint très pâle :

— C'est Mlle Verlaine qui est là ?...

— Oui, monsieur... C'est ma fille qui se meurt, victime de l'infamie de. .

— Silence, monsieur... Laissez-moi accomplir mon saint ministère.

Le prêtre entra.

Suzanne avait entendu le timbre de cette voix qu'elle connaissait si bien. D'un bond, elle sauta hors du lit et, sans que personne pût la retenir, repoussant les femmes agenouillées, elle se précipita au milieu de la chambre, en soupirant.

— Edmond !... Edmond !...

A la vue du prêtre, les yeux de la jeune fille s'agrandirent étrangement. Un flot de sang empourpra ses joues.

La malade balbutia des mots inintelligibles; et, brisée, elle tomba, toute roide, entre les mains qui se tendaient vers elle.

On la porta jusqu'à son lit.

Le docteur Dilson hochait tristement la tête.

— Morte? interrogea l'amiral.

Il n'y eut pas de réponse.

Alors Fricard retrouvant sa présence d'esprit s'agenouilla.

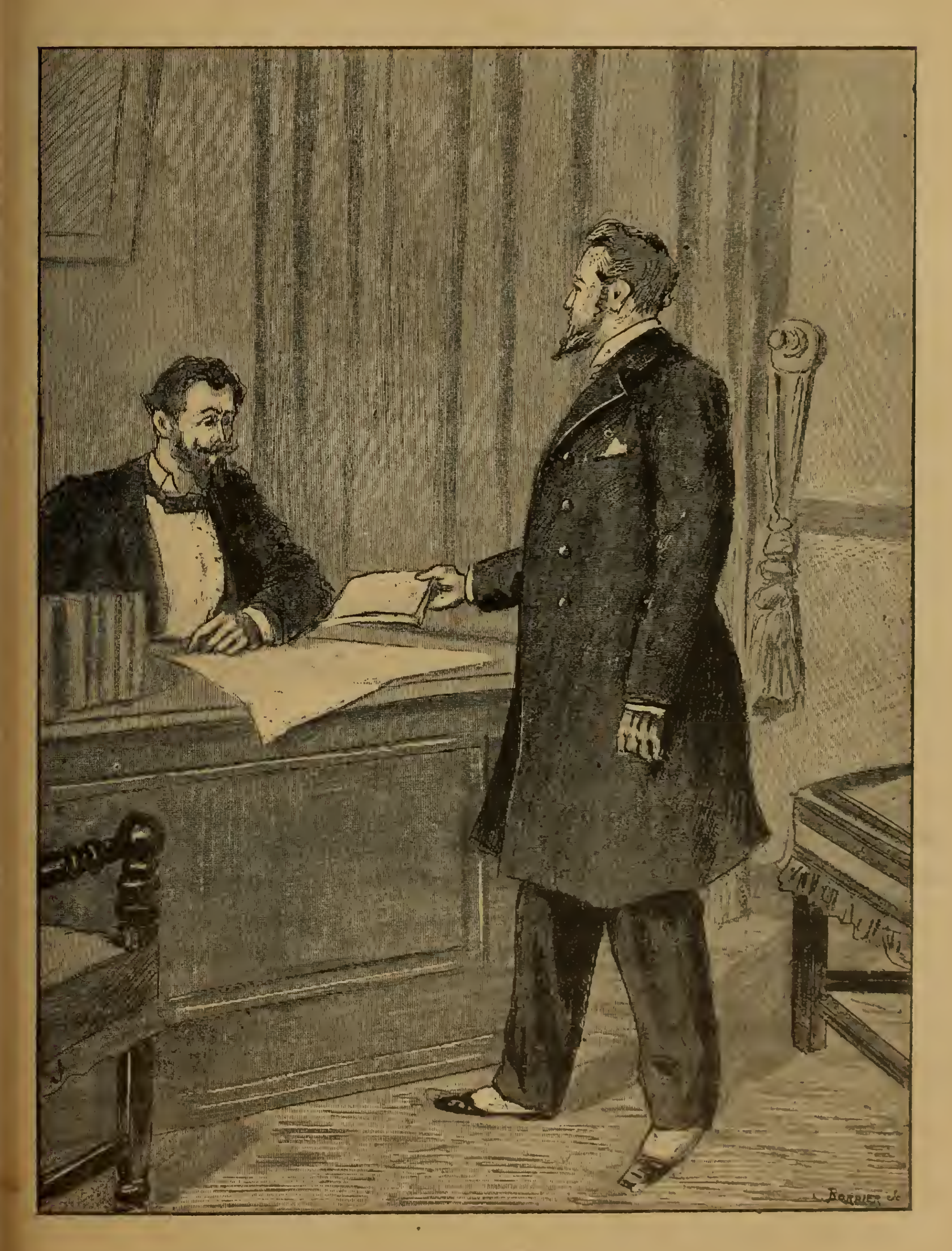
L'abbé commençait les dernières prières lorsque Georgette apparut, effrayante.

Désignant le prêtre à l'amiral, elle cria :

— Je connais cet homme... Il ne me trompe pas moi ! C'est lui qui a tué votre fille ! J'en suis sûre! Je le jure devant Dieu...

— Cette femme est folle, répondit froidement l'officiant.

A genoux devant la morte, l'abbé Fricard terminait ses oremus, sans prendre



Karl Gismarck prit sur son bureau une brochure dont il lut le titre.

garde à l'ahurissement du sacristain qui, debout, tremblant de tout son corps, laissa échapper la croix.

Dans sa chute, le crucifix d'argent heurta et meurtrit le visage du prêtre, — comme si, vraiment, une lourde main l'avait souffleté.

XXV

OU LE BARON SE MONTRA INCRÉDULE

Malgré toutes ses mésaventures, Karl Gismarck se sentait « le cœur léger », selon un mot tristement célèbre.

Il n'était nullement compromis.

Les documents expédiés à l'empereur d'Allemagne étaient égarés. Le baron ne pouvait plus en douter, après la mystification dont Fricard avait été la victime. Eh bien ! Gismarck recommencerait la partie.

Pour obtenir les tableaux de la mobilisation de l'armée française, Juana Camba volerait, s'il le fallait, le ministre de la guerre lui-même.

En attendant, l'affaire Dilson demandait toute l'activité de cet homme étrangement audacieux.

A cette heure, Gismarck songeait avec dédain à l'observation que lui avait faite l'Excellence venue d'Allemagne.

On lui reprochait de ne pas agir sous un faux nom.

Est-ce que vraiment il n'était pas en droit de répondre qu'il connaissait Paris et que ceux qui vivent au grand jour sont les moins suspectés dans cette ville naïve ?

L'Allemand aurait pu reprendre le nom de Tinders qu'il portait à New-York. Il ne le voulait pas : d'abord, pour ne pas être reconnu de Dilson, et puis, par un sentiment tout spécial à cette nature énergique.

Gismarck se disait que jamais personne n'oserait croire qu'un homme dont le nom avait une telle similitude avec celui du chancelier d'Allemagne aurait l'audace d'exercer, en plein Paris, le métier périlleux d'espion politique.

L'année précédente, on l'avait vu, généreux Alsacien, courant les fêtes de charité, envoyant des offrandes aux victimes des fléaux, présidant même la cérémonie d'un Arbre de Noël.

Tout autre que lui, moins hardi et moins fort, eût vécu à Paris, dans quelque

mansarde, ignoré de tous, fuyant le monde, et obligé, par là même, à s'en tenir aux rapports de ses subalternes, — en un mot, à agir sans péril et sans profit.

Karl Gismark était un homme nouveau, un artiste, s'il est permis de profaner ce nom, en l'appliquant à un individu, presque génial dans son métier honteux.

Le baron apprit par Pilou que Georgette était dans la maison des Lacroix, auprès de Suzanne; puis l'abbé lui annonça que la jeune fille était morte, et que le corps de son ancienne maîtresse avait été transporté chez ses parents, 17, rue Oudinot.

Il était certain que la Bergamote assisterait aux funérailles de Mlle Verlaine.

Le jour de la cérémonie, Gismarck s'était rendu, — sous un déguisement, — au cimetière, comme font les amis dont les empêchements ont retardé les devoirs. Debout, contre la grille, prêt à prendre rang dans le cortège, il avait observé Georgette.

Après l'enterrement, la Bergamote, toute en larmes, évita de rencontrer son frère Dilson. Elle se fit conduire en fiacre jusqu'à Saint-Mandé. La voiture de Gismarck la suivit. Maintenant, le baron connaissait la nouvelle résidence de la sœur de l'Américain.

Le plan de Gismarck était bien arrêté : Déshonorer Marie-Marguerite et rendre inévitable le mariage de la jeune fille avec Arthur Fénières.

Tout en se dirigeant vers l'habitation de son ami Hochecorne où l'abbé Fricard, mourant de peur, avait trouvé un refuge, après la scène de la rue du Faubourg Saint-Antoine, l'Allemand cherchait une combinaison.

Quand le maître pénétra dans le cabinet du docteur, Hochecorne était seul très absorbé par la lecture d'un journal. Autour de lui, s'entassaient des livres nouveaux et des brochures récentes.

Le baron frappa sur l'épaule du médecin.

— Eh bien, docteur, vous travaillez ?

Le médecin leva la tête, en posant à regret le journal sur son bureau.

— Ah ! c'est vous, baron?

— Et l'abbé?

— Enfermé dans sa chambre...

— Toujours peureux ?

— Toujours !

— L'imbécile ! Mais, que diable lisez-vous là, mon cher ? Votre lecture était donc bien intéressante, puisque le bruit que j'ai fait, en entrant, ne vous a pas dérangé ?

— Je lisais des choses extraordinaires...

— Sur la politique?

— Pas du tout!

— Je comprends vous étiez en train d'étudier quelque découverte sur la toxicologie?

— Pas du tout!...

— Alors, vous étiez plongé dans la diplomatie?

— Non!...

— Vous m'intriguez.

Karl Gismarck prit sur le bureau une brochure dont il lut le titre, en riant :

— Hypnotisme ! Suggestion ! Oui, je sais. Et vous croyez à ces balivernes?

— Si j'y crois!... répondit Hochecorne, en se levant, il faudrait que je fusse absolument idiot pour ne pas y croire... Vous ne vous rappelez donc pas que j'ai hypnotisé Mme de Beaulieu pour la forcer à écrire la lettre à Jeanne Raveaud?...

— Allons donc!... Je n'en ai pas cru un traître mot...

— Si vous aviez vu ce que j'ai vu.. Si vous aviez expérimenté comme moi depuis quelques jours... C'est renversant!...

— Et qu'avez-vous vu. cher ami?... Quelles étranges surprises réservez vous donc à ces badauds de Parisiens?... Parole d'honneur!... Vous m'épouvantez...

Le médecin reprit sa place, et tenant entre ses mains une brochure :

— Vous riez?... Eh bien, moi qui vous parle, j'ai résolu, du premier coup, le problème le plus terrible, en hypnotisant une personne atteinte d'aliénation mentale... J'adresserai un rapport à l'Académie de médecine. Écoutez maintenant ce que disent des savants, tels que Charcot, Brown-Séquard, Luys, Bernheim, Berger, Carpenter, Heindenhain, Richet, Liébault, Dumontpallier...

— Une kyrielle?...

— Des noms retentissants, des personnalités éclatantes, vous le savez bien... Voulez-vous m'entendre?

— Parfaitement... Permettez-moi, d'abord, d'allumer un cigare...

— Voici du feu...

— Merci... Je suis tout à vous...

— Je vous dirai, pour ne plus y revenir, que c'est l'abbé Faria, d'origine portugaise, qui, en 1815, a donné les premières séances à Paris, et qui a créé la doctrine de la suggestion. Je passe rapidement sur les tentatives du général Noizet, de James Braid, de MM. Azam et Préterre pour arriver aux expériences qui ont lieu, à l'heure présente...

— A la *Salpêtrière*.

— A la *Salpêtrière* et ailleurs... Je lis : Les médecins, des magistrats, — gens peu crédules d'ordinaire, — se sont rendus à l'évidence. Pour eux, à la *Salpêtrière*, les expérimentateurs ont écarté toute la fantasmagorie du décor, et il

est advenu qu'un magistrat — un juge d'instruction — s'est écrié qu'il n'y avait plus de justice.

Ce jour-là, M. Paul Broca avait mis une malade en état de somnambulisme. Il imagina de faire comparaître un interne, de l'accuser d'un crime réel, conté, le matin même, par les journaux.

Il retraçait la scène de l'assassinat; il montrait l'individu frappant le passant avec un couteau.

La femme réveillée, le juge s'approche.

L'hypnotisée reste là, sans trouble apparent.

Le magistrat ordonne :

— Levez la main... Vous jurez de dire toute la vérité...

— Je le jure...

Et la femme raconte le crime réel, sans omettre un détail, et elle désigne le coupable présenté par l'expérimentateur.

M. Boca renouvelle l'expérience sur trois sujets nouveaux, et les trois sujets confirment, sous la foi du serment, ce que vient de dire la première hypnotisée.

Toujours à la *Salpêtrière*.

Maintenant, c'est une femme à laquelle le professeur Charcot présente une serviette roulée en lui disant :

— Prenez ce poignard... Demain à cinq heures, vous tuerez la pensionnaire du lit, numéro 24.

Le docteur Charcot réveille le sujet.

La femme regarde l'assistance, fort tranquillement.

Elle dîne, elle dort, elle déjeune, elle se promène; et le lendemain soir, à cinq heures, elle s'arme de la serviette et elle frappe, sans hésiter, le n° 24.

Puis, c'est un jeune homme auquel on ordonne :

— Dans huit jours, à midi, vous monterez dans votre chambre située au quatrième étage, et vous vous jetterez par la fenêtre.

Heureusement, l'hypnotiseur veillait. On a eu toutes les peines du monde à empêcher le sujet d'exécuter l'ordre, à l'heure dite.

Voici une observation de M. le docteur Richet.

Cl... est remarquable par la facilité avec laquelle on détermine chez lui des hallucinations ou des actes, après le réveil.

A peine endormi, je lui suggère qu'à son réveil, et je ne le réveille qu'une heure après, il verra son portrait sur le tableau noir.

Le tableau noir n'existe pas plus que le portrait. C... voit le tableau noir et il trouve son portrait très ressemblant.

Je lui dis : « Tu as six ans; tu es un enfant; va jouer avec les gamins »; le voilà qui se lève, saute, fait le geste de tirer des boules...

Je lui dis : « Vous êtes une jeune fille. » Il baisse la tête modestement, ouvre un tiroir, prend une serviette, fait semblant de coudre.

Je lui dis : « Vous êtes général, à la tête de votre armée. » Il se redresse, s'écrie : « En avant ! » balance son corps, comme s'il était à cheval.

Je lui dis : « Vous êtes un brave et saint curé. » Il prend un air illuminé, regarde le ciel, marche en long et en large, lisant son bréviaire.

Je le transforme en animal : « Vous êtes un chien. » Il se met à quatre pattes, aboie, fait mine de mordre, et ne quitte cette posture que quand je lui ai rendu le sentiment de sa vraie personnalité, ou que je lui en ai donné une autre...

M. Bernheim, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, suggère au nommé S... qu'à son réveil, il verra derrière lui, sur un meuble, une cuiller en argent et qu'il la mettra dans sa poche. La première expérience ne réussit pas. Le docteur fait la suggestion plus impérieusement : « Vous mettrez la cuiller dans votre poche; vous ne pourriez pas faire autrement. » A son réveil, S... voit la cuiller, hésite un instant, puis dit : « Ma foi, tant pis! C'est plus fort que moi !... » Et il met la cuiller dans sa poche.

A une jeune fille, le professeur Bernheim ordonne de voler, après son réveil, le verre d'une lampe. Une fois éveillée, la jeune fille se dirige timidement vers la table, semble confuse de voir tous les regards se porter sur elle, puis, elle avance la main et enlève l'objet qu'elle ne consent à restituer que lorsqu'elle est sortie de la salle...

Le baron écouta la lecture, sans interrompre. Mais quand Hochecorne eut fermé le petit livre, l'étranger haussa les épaules.

— Tout ceci est fort amusant, mais c'est de la folie pure...

— Cependant, Charcot, Bernheim et Richet...

— Des fous!...

— Le professeur Luys...

— Le roi des toqués !...

— Et moi?...

— Vous, mon cher, vous êtes un homme trop pratique pour vous lancer dans ces billevesées...

— J'ai vu... j'ai expérimenté .. En voulez-vous la preuve?

— Quand cela?

— Tout de suite.

— Ici?

— Oui.

— Eh bien!... La preuve!...

Hochecorne tira le cordon d'une sonnette.

Un domestique parut.

— Dites à Souris de monter immédiatement.

Le domestique s'inclina et sortit.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Souris?... fit Gismarck.

— Souris est mon groom...

— C'est sur lui que vous allez expérimenter?...

— Oui...

Souris entrait.

— Monsieur m'a fait demander?... Pour m'endormir comme hier peut-être... j'ai peur...

— Tu sais bien que tu n'as pas souffert... Voyons, regarde-moi et ne songe qu'à dormir. Tu vas sentir une lourdeur dans les paupières, une fatigue dans les yeux; tes yeux clignotent, ils vont se mouiller; ta vue devient confuse; tes yeux se ferment... Dors!...

Comme l'enfant ne s'endormait pas, le médecin accentua sa parole :

— Tes paupières se ferment; tu ne peux plus les ouvrir. Tu éprouves une lourdeur dans les bras, dans les jambes; tu ne sens plus rien, tes mains restent immobiles; tu ne vois plus rien... Dors!...

Et, baissant graduellement la voix, Hochecorne répétait l'injonction :

— Dors!...

Souris dormait.

Le baron s'approcha du groom, l'examinant attentivement :

— C'est vrai, il dort... Mais, de là, à lui faire accomplir telle ou telle chose, à son réveil, il y a loin, docteur...

— Vous allez voir.,.

L'expérimentateur parla à son valet d'une voix claire, mais nullement retentissante :

— Souris, je vais te réveiller... Une fois éveillé, tu iras dans l'écurie, tu selleras le cheval et tu feras douze fois le tour de la cour; ensuite, tu rentreras le cheval et tu remonteras ici. Tu t'approcheras alors de ce monsieur, qui est auprès de moi et tu lui voleras sa chaîne et sa montre...

Le médecin souffla sur les paupières du groom...

— J'ai dormi, monsieur?

— Pas du tout.

— Ah! je croyais...

— Souris!...

— Monsieur!...

— Voilà cinq francs... Tu as congé aujourd'hui... Va te promener...

Le groom se retira joyeux, après avoir pris la pièce que lui offrait son maître.

— Maintenant, cher baron, continua Hochecorne, observons...

Les deux hommes s'approchèrent de la fenêtre.

Quelques minutes plus tard, Souris apparut, traînant le cheval tout sellé par la bride. Il sauta lestement sur la bête et fit douze fois le tour de la cour ; puis, il remonta dans le cabinet du docteur.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Hochecorne.

— Moi... rien... monsieur... Je venais...

Tout en causant, le groom s'avançait du côté de Gismarck.

— Parleras-tu ?... cria le médecin..,Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Moi... rien... rien...

Souris restait là, regardant la chaîne de Gismarck. De temps à autre, il se baissait, paraissait ranger quelque chose. Enfin, d'un mouvement brusque, il profita de ce que le baron allumait un nouveau cigare pour lui enlever sa chaîne et sa montre.

Il ouvrait la porte. Hochecorne le prit par le bras.

— Où vas-tu ?

— Me promener, monsieur...

— Fais voir tes mains... Tu voles des montres, maintenant...

Le groom regarda les objets brillants qu'il remit à son maître.

— C'est vrai... J'ai volé... Pardon, monsieur...

— Tu ne recommenceras pas ?

— Jamais, monsieur, jamais...

— C'est bien, va !

Karl Gismarck gardait un sourire railleur.

— Je pourrais le forcer à assassiner père et mère...

— Je n'en crois pas un mot.

— A votre aise !

— Mon Dieu ! Il y a peut-être quelque chose de vrai, dans tout cela, Mais ce groom, cet enfant, est ce qu'on appelle « un sujet ».

— Je n'en disconviens pas... Tout le monde ne se prêterait pas à la suggestion comme lui : vous, par exemple, dont le regard est éclatant, impérieux. Vous seriez, au contraire, j'en suis sûr, un merveilleux hypnotiseur. Mais, j'y songe, c'est dommage que la Bergamote soit perdue. Avec ses grands yeux noirs langoureux, elle eût fait un sujet magnifique.

— Charlatan, interrompit Gismarck, vous dites cela parce que vous croyez que j'ignore où est Georgette ?

— Pas le moins du monde.

— Georgette est retrouvée...

— Ah ! bah... Et par qui ?

— Par moi...

— Vous connaissez son adresse ? ..



Georgette ne remuait plus.

— Elle demeure, sous le nom de Mme Berthaud, avenue du Bel-Air à Saint-Mandé...

— A côté de la maison Folâtre?...

— Précisément...

— Alors, vous ne croyez pas à ce que vous avez vu?

— Ma foi non, dit le baron en se disposant à sortir. Je vous remercie néanmoins de cette petite comédie...

Hochecorne arrêta son ami :

— Pensez-vous que Georgette Roussellier soit désireuse de retourner chez vous, rue Saint-Dominique?

— Je suis persuadé du contraire...

— Nous sommes aujourd'hui samedi, 5 juin, n'est-ce pas? Eh bien, après-demain lundi, à huit heures du soir, la Bergamote frappera à la porte de votre cabinet.

— Toujours par la vertu de la « suggestion » ?

— Oui... Vous croirez alors ?

— Farceur, va !...

XXVI

SUGGESTION

Georgette Roussellier, épouvantée par la mort de Suzanne, était rentrée à Saint-Mandé. Sa rencontre chez les Lacroix, avec maître Pilou et surtout avec Fricard l'inquiétait : elle pria Jacques de rester auprès d'elle, jusqu'au jour prochain où Pierre les emmènerait, tous les deux, dans la propriété qu'il avait chargé un notaire de Rennes de lui acheter en Bretagne.

Le Flambard, sous un costume bourgeois, s'en allait chaque matin, à Enghien, prendre les ordres de Dilson; puis il rentrait, dans la journée, auprès de sa sœur, qu'il ne quittait plus.

Ce jour-là, Georgette attendait Jacques.

La Bergamote se trouvait sous l'impression d'un de ces malaises physiques auxquels toutes les jeunes femmes sont sujettes périodiquement. Elle avait envoyé sa bonne à l'hospice des Enfants convalescents de Vincennes, avec l'ordre de porter aux petits des pauvres les habillements qu'elle fabriquait pour eux. Elle était seule, dans sa maison, lorsqu'on sonna à la porte d'entrée.

— C'est Jacques, sans doute, se dit Georgette. Cependant, ce n'est pas là son coup de sonnette habituel... J'ai eu tort d'éloigner ma bonne...

En arrivant à la porte, sa peur redoubla.

— Est-ce toi, Jacques?...

Une voix balbutia, du dehors, une réponse inintelligible.

— Il fait grand jour... Suis-je sotte de trembler ainsi?...

Georgette ouvrit la porte et elle recula, terrifiée.

Le Dr Hochecorne était devant elle.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle Roussellier, fit doucement le médecin... Je viens en ami...

— En ami?... Vous?...

— Oui... Et quand vous saurez ce qui m'amène...

— Je ne veux pas le savoir... laissez-moi...

— Il faut que je vous parle...

— Non... Non,.. Il y a quelqu'un dans la maison pour vous chasser...

— Jacques?... Il n'est pas ici; il est à Enghien...

— Je vais crier, monsieur, les voisins vont accourir...

— On dirait vraiment que je veux vous violer... ou vous tuer...

— Vous avez bien essayé d'empoisonner Jacques... de tuer la pauvre Mlle Verlaine.

— Jacques est un menteur,.. quant à Mlle Verlaine, je n'ai jamais attenté à ses jours... Votre grand frère s'est trompé....

Tout en parlant, le docteur regardait Georgette avec une fixité qui troublait la jeune femme.

— Enfin que voulez-vous?... C'est le baron qui vous envoie?...

— Gismarck est mon plus cruel ennemi... Non, je ne viens pas de la part de cette canaille d'Allemand... Mademoiselle Georgette, pardonnez-moi, si j'ai gardé si longtemps le silence... Vous souvient-il de l'époque où vous habitiez la rue des Blancs-Manteaux? Votre famille était alors l'amie de ma jeunesse...

Ils étaient entrés dans le salon. Ils s'assirent. Hochecorne continua :

— Oh! je vous revois, à cette heure, toute petite... Quel brave homme était votre père... Voyons, regardez-moi.., pensez à vos souvenirs d'enfance... Vous ne vous rappelez pas de m'avoir vu, il y a longtemps, longtemps?..

— Non...

— Regardez-moi encore... Encore... Faites appel à votre mémoire...

— Je cherche...

— Vous ne trouvez pas?

— Non...

— Vous me voyez bien, pourtant?

— Oui...

— Et vous ne pouvez plus ne pas me regarder?

— C'est vrai...

— Vous vous endormez..,

Le médecin s'était levé : il tenait deux doigts de sa main droite devant les yeux de Georgette :

— Vous sentez de l'engourdissement, de la torpeur ; vos bras et vos jambes sont immobiles ; voici de la chaleur dans vos paupières ; votre système nerveux se calme ; vous n'avez plus de volonté ; vos yeux restent fermés ; le besoin de dormir devient de plus en plus profond; vous ne pouvez plus résister... Dormez! Dormez!...

Georgette ne remuait plus.

— Maintenant, ordonna le docteur, écoutez-moi... Ce soir, à huit heures, vous arriverez rue Saint-Dominique, chez le baron Gismarck... Vous frapperez à la porte de son cabinet... Vous entrerez, vous me verrez là... Au revoir, Georg ette... Dans un quart d'heure, vous vous réveillerez...

Hochecorne prit son chapeau qu'il avait déposé sur la table et il sortit de la maison de la Bergamote en murmurant :

— Quel admirable sujet!...

Un quart d'heure plus tard, Georgette se réveilla.

— J'ai dormi?... J'ai rêvé?... Je ne sais pas... Il me semble que j'ai vu ce maudit docteur Hochecorne... Non... C'était un rêve, Dieu merci...

La sonnette venait de retentir.

— Ah! cette fois, c'est Jacques, j'en suis sûre, soupira la Bergamote...

— Sœur, dit le Flambard, j'ai du nouveau à t'apprendre...

— D'abord, comment va notre frère?...

— Très bien... Il est toujours fort occupé par l'affaire du capitaine de Bligny...

— Pourvu qu'il réussisse...

— A tirer le capitaine de prison? Il n'y a pas d'erreur... Pierre réussira...

— La pauvre Marie-Marguerite doit être bien triste?

— Oh! oui!...

— Ta nouvelle, maintenant?

— Pierre a reçu une lettre de son notaire de Rennes... La propriété est achetée... Notre frère désire que nous partions le plus tôt possible... Demain, il fixera le jour du départ...

La bonne rentra.

A six heures, Georgette et Jacques se mirent à table.

Pendant le dîner, ils causèrent amicalement; mais, au dessert, la Bergamote donna des signes d'impatience.

La jeune femme regardait la pendule.

— Qu'as-tu donc, sœur? demanda le Flambard...

— Rien...

— Tu parais toute drôle, ce soir... Serais-tu malade ?

— Non... j'étais folle... Raconte quelque chose pour me distraire...

— Veux-tu que je chante ?

— Oui... chante !

Le Flambard entonna un refrain populaire. Georgette ne l'écoutait plus. Elle s'était levée anxieuse ; elle ordonnait à la bonne d'aller chercher son manteau, son chapeau, ses gants.

— Tu sors ?...

— Oui...

— Où vas-tu ?

— Chez les Lacroix.,.

— Ah ! tu ne m'avais pas dit... Est-ce que je t'accompagne ?

— Oh ! non...

— Pourquoi ?... Tu es si peureuse... Il fait nuit...

Et comme Gorgette restait là, essayant encore de lutter, Jacques lui prit doucement les mains :

— Un rendez-vous ?... Je suis trop curieux, peut-être ?...

— Ce n'est pas cela...

— C'est bien vrai que tu vas au faubourg Saint-Antoine ?

— Bien vrai...

— Je vais te chercher une voiture ?...

— Merci, j'en trouverai une sur le chemin...

— S'il t'arrivait malheur...

— Sois sans crainte...

— Embrasse-moi...

Georgette embrassa Jacques. Puis, elle sortit brusquement.

Le Flambard se mit à la fenêtre, grommelant de sa rude voix :

— Pardi !... Elle va voir quelque amoureux !...

Il songea à la Flamboyante.

— Jeanne sera acquittée, ou bien leur affaire à tous sera claire et nette !... C'est drôle... le départ de Georgette me tracasse. Je vois tout rouge !...

Dans le cabinet du baron, trois hommes étaient assis, Gismarck railleur, Hochecorne très grave, Pilou indifférent.

— Encore dix minutes, mon cher hypnotiseur, ricana l'Allemand.

Le médecin absorbait un verre de fine champagne.

Il répondit :

— Dans dix minutes vous recevrez la Bergamote...

— Je n'en crois rien, hasarda Pilou.

— Parce que vous ne savez rien, riposta Hochecorne.

A huit heures moins trois minutes, une voiture s'arrêtait devant le perron de l'hôtel.

On frappait à la porte.

— Entrez!... dit Gismarck très pâle.

La porte s'ouvrit. Georgette Roussellier parut sur le seuil, hésitante, le regard fixe.

Le docteur Hochecorne toucha du coude le baron.

— Priez-la donc d'entrer...

Karl Gismark s'avança vers son ancienne maîtresse :

— Quelle heureuse surprise, ma chère amie... Soyez la bienvenue...

Et lui désignant un fauteuil :

— Veuillez-vous asseoir, Georgette... Vous venez de Saint-Maudé?

— De Saint-Mandé... Oui...

— Vous paraissez troublée... Avez-vous quelque chose à me dire en particulier?

— Non... Je ne sais pas... Je ne me souviens plus... Je passais par hasard devant l'hôtel... Je suis entrée malgré moi... Je vais me retirer...

— Elle n'est pas aimable, fit Pilou à l'oreille du docteur.

Hochecorne s'était planté devant la jeune femme. Son regard brillant pesait sur elle.

La Bergamote chancelait, suivant l'homme, les yeux dans les yeux.

Le médecin s'éloignait; elle le suivait, entraînée pour le voir encore, pour le voir toujours.

Hochecorne s'arrêta, et d'un geste impérieux :

— Dormez!... Je le veux!... Dormez!...

Georgette restait, debout, dans une immobilité absolue. Le médecin leva le bras et dessina autour d'elle un cercle, en disant :

— Vous ne pouvez plus sortir... Des barres de fer s'opposent à votre passage...

Et s'adressant à Gismarck :

— Je lui ordonnerai de venir à moi, quand je la réveillerai... Elle ne le pourra pas...

Le baron demanda :

— Puis-je lui donner des ordres?

— Non... pas vous... Elle ne vous entendrait pas... je lui répéterai vos paroles...

Hochecorne dicta à la femme endormie les commandements du maître, le crime qu'elle devait accomplir, le lendemain, en esclave soumise.

— Venez, dit-il,

Le médecin réveilla la Bergamote, après lui avoir remis un poignard et l'appela.

— Vous voyez bien que c'est impossible... Les grilles de fer m'en empêchent...

Alors, il s'avança et il dit énergiquement :

— Il n'y a plus de barrières... Vous pouvez vous retirer...

Georgette s'enfuit, un poignard à la main, pleine de terreur.

— Eh bien, messieurs, croyez-vous à la suggestion ? interrogea Hochecorne.

— La science est admirable ! répondit Gismarck...

Me Pilou levait les bras au plafond :

— C'est à en devenir idiot !...

Le baron se frottait les mains :

— Venez, Pilou, je vous emmène...

— Où çà ?

— Chez Mme Hussard, aux Champs-Élysées...

— A merveille... J'ai justement des comptes à régler là-bas...

— Voulez-vous me donner une place dans votre voiture, cher baron ? demanda le docteur.

— Où allez-vous ?

— Je vous suis...

— Jusqu'aux Champs-Élysées ?

— Parfaitement...

— Tiens, c'est vrai... Vous êtes un des fidèles de la Pompier ou plutôt de son tapis vert... Allons, venez !...

Le notaire répétait :

— Hypnotisme !... Suggestion !... C'est à en devenir idiot !

XXVII

MADAME POMPIER, DITE HUSSARD

Dans les Champs-Élysées, près de l'Arc de Triomphe, Mme Pompier, dite Hussard, tient une maison somptueuse où l'on joue, — où l'on aime, — où l'on emprunte de l'argent, — entre un banco malheureux et deux baisers pour la revanche.

Mme Pompier a soixante ans : elle a eu pour parrain, d'autres disent pour père, un général du premier Empire.

M. Pompier?... Personne ne connaît M. Pompier.

Le sobriquet de la vieille femme date du temps de sa jeunesse. On l'a nommée

« Hussard » , à cause de ses amours avec un certain capitaine aujourd'hui disparu. De cette union est née une fille que Mme Pompier a chassée, en un jour de colère, affirmant que la demoiselle n'entendait rien au commerce.

C'est la Hussard qui, occupant autrefois un appartement modeste dans la rue Gît-le-Cœur, recueillit chez elle Georgette Roussellier ; on se souvient que la matrone utilisa sa protégée, en vendant la petite fille aux habitués de son bouge.

Aujourd'hui, la Hussard est riche.

Douée d'une activité incroyable, elle a fondé, à ses heures perdues, une grande partie des établissements dits : *Achats de reconnaissances du Mont-de-Piété*, notamment la maison de la rue de Clignancourt tenue par Mme Grémillon.

L'hôtel qu'elle habite aux Champs-Élysées se compose de trois étages : au premier, l'argent ; — au second, le jeu ; — au troisième, l'amour.

Ambroisine Pompier, qui connaissait par leurs côtés faibles les trois amis du baron Gismarck, disant en riant :

— La maison a été construite pour ces messieurs : trois étages : n° 1, le notaire ; — n° 2, le médecin ; — n° 3, le prêtre... quant au baron, je ne sais pas comment est bâti ce diable d'homme, mais il ne s'arrête jamais nulle part.

On arrivait à chacun des trois étages par un escalier particulier. Mais, fine mouche, Ambroisine avait fait installer un ascenseur, pour que le pigeon escomptant un billet au premier étage pût commodément aller en perdre le produit au second, sauf à monter plus haut encore, si, par hasard, la fortune lui souriait.

La Pompier aime l'argent, rien que l'argent.

Plus encore que Mme Folâtre, de Saint-Mandé, la Hussard, bien que vieille et flétrie par l'âge, présente les apparences d'une musculature vraiment virile, avec sa chevelure teinte, son large front sillonné de rides, sa bouche meublée de fausses dents et son sourire de femelle à la fois comique et horrible.

Ambroisine est autrement forte que Mme Folâtre; et ce n'est pas elle que le docteur Hochecorne ferait trembler sous ses menaces.

La diversité même de ses métiers l'a mise en rapport avec le Tout-Paris du vice.

Sa maison des Champs-Elysées, les succursales semées aux quatre coins de la ville reçoivent une clientèle étrangement variée. Tout y passe, s'y ruine ,s'y enrichit et s'y flétrit, depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'au boulevard des Batignolles, depuis la marquise besoigneuse jusqu'à l'actrice dépensière, jusqu'à la bourgeoise pauvre, jusqu'à la fillette des bals publics, — ce régal des gâteux

Ici, l'exploitation de la misère par les achats de reconnaissances du Mont-de-Piété; là-bas, ventes de corps de femmes; plus loin, rendez-vous d'amour, adultères et viols.

La Pompier se rit de la police. Audacieuse, toujours audacieuse, elle commande et rayonne : elle n'épargne ni son temps ni sa peine.



Il faut obéir, madame, où est votre correspondance?

Rien ne lui fait peur, rien ne la trouble, car, elle aussi, elle connaît des « cadavres » : c'est un Gismarck en jupons.

Telle est la matrone souveraine chez laquelle se rendaient de compagnie le baron allemand, Pilou et le docteur Stanislas Hochecorne. Quant à Fricard, on le sait, il restait caché, rue de la Chaussée-d'Antin, jusqu'à nouvel ordre, ne se doutant pas que, chez lui, une lettre cachetée de rouge aux armes de l'archevêque de Paris l'attendait pour lui annoncer que, sur une dénonciation anonyme et après enquête, il était et demeurait suspendu de ses fonctions.

Ambroisine Pompier accourut au-devant de ses visiteurs, qu'un domestique venait d'introduire dans le salon du premier étage.

— Oh! monsieur le baron, je suis ravie de vous voir...

— J'ai besoin de vous...

— Tant mieux !

— Moi, dit Hochecorne, si vous n'y voyez pas d'empêchement, je vais monter à la salle de jeu, pour en tailler une petite...

— Vieux coquin, soupira M Pompier...

Et d'une voix doucereuse, elle ajouta :

— Vous avez raison, mon cher docteur, il y là-haut une belle partie...

Comme le baron ne mettait pas d'obstacle à la proposition, le médecin se leva, se dirigeant vers la porte. Il sortit du salon, pendant que Me Pilou prenait connaissance de certains dossiers étalés, à son intention, sur la table.

Karl Gismarck se rapprocha de la Hussard :

— Il s'agit du petit Fénières...

— Arthur me doit beaucoup d'argent...

— N'interrompez-pas... Écoutez-moi... Il entre dans mes projets que Fénières épouse une jeune fille riche... Fénières n'a pas le sou ; il est prêt à obéir... Il faut...

— Une entrevue ?...

— Oui... J'ai promis à Arthur de l'aider...

— C'est gentil de votre part, monsieur le baron... Mon hôtel en a vu bien d'autres...

— Je n'ai pas besoin de votre hôtel... Vous connaissez ma villa de Chatou ?

— Le château de la Bergamote?... Parfaitement...

— Demain, la demoiselle y sera conduite... Il faudrait qu'elle trouvât là une dame âgée, ayant l'air respectable, pour la préparer...

— C'est mon état... Combien me donnerez-vous ?

— Deux mille francs...

— Vous plaisantez, monsieur le baron. Je ne risque pas la prison pour si peu.

— Qu'exigez-vous ?

— Dix mille francs...

— Eh bien, soit!...

— Et puis, vous me réglerez le petit reliquat de l'affaire Fricard.

— C'est entendu... Je vous enverrai un chèque demain matin...

— Que devient l'abbé?... Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours...

— Il travaille...

— Ah!...

C'était par la Hussard que Gismarck avait appris la double vie de Fricard et son histoire avec Mlle Verlaine. L'abbé était autrefois l'un des familiers du troisième étage de la maison des Champs-Élysées ; il s'y rendait encore, mais moins assidûment que par le passé.

Le baron allemand donnait ses dernières instructions à Mme Pompier :

— A quelle heure faut-il être demain à Chatou ?

— Je vous attendrai à deux heures...

Gismarck se leva :

— Venez-vous, Pilou?

— Non, mon cher ami, j'ai à causer avec madame...

— C'est bien... Dévorez!... Dévorez !... Mais, n'oubliez pas...

— Je n'oublie rien, baron.

Demeurés seuls, Mme Pompier et le petit notaire se mirent en mesure d'établir leurs comptes.

Ambroisine prit dans un casier un grand livre qu'elle consulta :

— Il vous revient sur votre part des bénéfices du mois: quatorze mille quatre cent vingt-deux francs soixante centimes, tout compris...

— Dix-huit cent quarante francs de moins que le mois dernier...

— Il reste encore quelques créances,.. La Grémillon de la rue Clignancourt n'a pas tout versé...

— Pressez-la... Et les prêts sur nantissements?

— Vous voulez le détail : trois mille...

— Diable!... Et la cagnotte ?

— Sans la cagnotte, nous ferions triste figure... Voici le calcul...

Me Pilou examinait un compte ;

— Hein?... Ça ne marche pas non plus au troisième?...

— Les étrangers, mon ami, ne donnent guère cette année... Mais je suis en relations avec un jeune comte du Faubourg qui trouvera ici une petite marquise, je ne vous dis que ça... Nous nous rattraperons...

Au deuxième étage, le baccarat marchait ferme, tandis que plus haut, dans les couloirs menant aux chambres de la luxure, des ombres passaient. Les portes se refermaient doucement sous des frou-frous de jupes.

L'homme et la femme clignaient de l'œil, en se frottant les mains.

XXVIII

UN PETIT MOYEN

Depuis le drame du faubourg Saint-Antoine, l'abbé Fricard demeurait caché dans la maison du docteur Hochecorne. Il passait ses journées en tête à tête avec la femme de son ami. Le médecin n'était point jaloux.

Mme Hermance, en peignoir blanc, le jeune prêtre, en veston bleu, se mettaient au piano et jouaient des morceaux à quatre mains que venaient interrompre de longs baisers d'amour.

— Mon petit Augustin...

— Ma chère Hermance...

Mme Hochecorne était jolie, dans la fleur de ses trente ans, allumée par d'incessants désirs. Ses cheveux blonds cendrés, sa bouche sensuelle, ses yeux noirs langoureux, ses poses lascives, son attitude de femme chercheuse toujours inassouvie, avaient charmé le prêtre.

Fricard lui apparut comme une Providence.

Mme Hochecorne aima le vicaire de Sainte-Thérèse de toute l'ardeur d'une jeunesse incomprise ou méprisée du mari. Il lui sembla doux de se reposer de ses courses à travers la ville, d'avoir du plaisir à ses heures, au lieu de mendier le plaisir. Pour Fricard, la dame rompit des liaisons anciennes. C'est en vain que des lettres pressantes affluèrent rue de la Chaussée-d'Antin: Hermance refusa de se rendre dans les chambres des hôtels meublés, où naguère, hier encore, l'attendaient des amants d'un jour.

Le docteur reprochait à sa femme d'être trop *casanière*.

— Hermance...

— Mon ami?

— Il me semblait que tu devais aller voir aujourd'hui M. X..., député, M. Y..., sénateur?... Le 14 juillet approche... Allons, mignonne, il faut décrocher la croix!

Hochecorne tenait absolument au ruban rouge.

Hermance prétextait des migraines.

Le médecin insistait:

— Voyons, tu me feras tant de plaisir... la croix d'honneur me posera.

— M. Y..., le sénateur, m'a promis...

— Chauffe-le !... Chauffe-le !...

Et pendant que le docteur se réjouissait à la pensée que sa femme courait après le ruban rouge, Hermance caressait son nouvel amant.

Le prêtre se lassa de ces amours faciles.

Dans son imagination surchauffée, Fricard comparait les tendresses de la bourgeoise vicieuse aux rébellions farouches de la prisonnière de Saint-Lazare. A cette heure encore, chassant au loin les craintes du présent et les angoisses du passé, éloignant de son esprit la désolante mort de Suzanne, il revoyait la scène de la Conciergerie. La Flamboyante était là, plus belle, toujours plus belle. La coureuse des rues le tenait dans l'âme, et à un tel point qu'il ne vivait que pour la troublante image. La vision prenait un corps ; elle dégageait une saveur d'inconnu, une soif de jouissance si profondément humaines que le jeune homme repoussait l'amoureuse affolée pour s'abîmer dans le dédale des chimères et poursuivre son rêve douloureux mais effroyablement beau.

Fricard maudissait les lenteurs de la justice, croyant à un acquittement, prêt à suivre Jeanne Raveaud le jour de la délivrance.

Mme Hochecorne essayait de raviver les sens du jeune homme ; elle se faisait coquette, étalant sur son passage des luxures ignorées, se donnant tout entière, avec la frénésie d'une passion invincible.

L'abbé restait froid.

A huit heures du matin, le lendemain de l'entrevue de Gismarck, de Pilou et du docteur chez Mme Pompier, dite Hussard, l'abbé Fricard rêvait de quelque maîtresse, lorsque son hôte entra dans sa chambre.

— Fricard !...

— Madame... Ah ! c'est vous, Hochecorne... Pardon, mon ami.

— Habillez-vous... Le baron vous attend... Sa voiture est à la porte.,. Il vous emmène...

— Où çà?

— Je n'en sais rien... Il vous le dira lui-même... Dépêchez-vous... Gismarck n'aime pas attendre...

— Pourquoi n'est-il pas monté?

— Il prend un vermouth au bar américain...

— Le diable l'emporte !...

Fricard s'habilla et descendit dans la rue.

Le baron sortait du bar et rejoignait son coupé.

— Montez, dit-il, nous sommes pressés.

Le cocher avait des ordres.

— Puis-je savoir enfin où vous me menez, baron?

— Chez la princesse Camba...

— Tiens !... Et pourquoi faire?

Gismarck répondit :

— Vous le saurez avenue d'Eylau, après ma visite...

Quand la voiture s'arrêta devant l'hôtel de la princesse espagnole, l'Allemand dit à son compagnon :

— Restez là .. Ne vous impatientez pas...

Et, présentant des cigares :

— Fumez en attendant...

— Il était bien inutile de me réveiller de si grand matin...

— Je ne fais jamais rien d'inutile... Je vous ai amené ici, parce que j'ai besoin de vous...

— Parlez, alors...

— Non, tout à l'heure...

Le baron entrait à l'hôtel.

— Madame la princesse n'est pas levée, fit José, très surpris de voir Gismarck à une heure si matinale.

— Dites à la femme de chambre de prier sa maîtresse de se lever et de me rejoindre dès qu'elle sera prête... Il y a urgence...

José obéit. Gismarck entra dans le boudoir de la princesse.

Quelques minutes plus tard, Juana Camba, vêtue d'un peplum oriental, les pieds nus dans des babouches brochées d'argent, se présentait devant le visiteur.

— Oh ! vous êtes adorable, ma chère, comment allez-vous?

— Pour vous, très bien... Pour les autres, je suis encore un peu souffrante des suites de mon empoisonnement...

— A merveille !... Je vous autorise à aller de mieux en mieux ; c'est même nécessaire, car il y a près de trois semaines que l'accident est arrivé...

— Trois semaines, c'est vrai... Et Charles, que devient-il?

— Toujours à la prison du Cherche-Midi... Mais, ce n'est pas pour entendre vos plaintes au sujet de cet imbécile d'officier que je suis venu vous trouver... Il s'agit pourtant de lui...

— Oh ! ne me demandez rien de plus...

— Vous refuseriez ?.

— Certainement...

— C'est ce que nous verrons... Vous avez des lettres de M. de Bligny ?

— Des lettres !... Non...

— Vous mentez !...

— Et quand j'aurais des lettres !

— Vous en avez ?... Je le savais... Il était impossible qu'il en fût autrement...

— Après?

— Ces lettres, je vous prie de me les confier...

— Jamais de ma vie ?...

— Juana!...

— Non!... Non!...

Alors Gismarck s'avança près de la jeune femme et lui saisissant brutalement le poignet de la main droite :

— Il faut obéir, madame!... Où est votre correspondance!

— Vous me faites mal!...

— Obéissez!...

— Non!... Non!. . Non!... Vous me brisez le poignet .. Je vais appeler...

— Appelez donc!...

Mais, la douleur devenant plus vive, Juana fléchit :

— Que voulez-vous faire de ces lettres?

— Je veux les voir, simplement.

— Vous me les rendrez avant de sortir d'ici?

— Oui.

— Toutes?

— Toutes.

— Eh bien, prenez... là... dans le tiroir de gauche.

La princesse indiquait un petit meuble de Boule placé entre les deux croisées du boudoir.

La clef restait fixée à la serrure.

L'Allemand entraîna la princesse : il s'empara d'un paquet de lettres et il lâcha enfin le poignet meurtri de la jeune femme.

— A présent, ma chère belle, dit-il en souriant, vous pouvez vous recoucher et dormir. Vous m'avez contraint à agir comme un mari jaloux : tant pis pour vous! Mais soyez tranquille, avant de partir, je vous remettrai intact votre précieux trésor.

— Vous êtes un misérable! Je me vengerai!

— Faible enfant!

Juana s'étant retirée dans sa chambre, Karl Gismarck s'assit à une table et il étudia longuement l'écriture de l'officier français. Puis, la plume à la main, il se mit en mesure de reproduire la forme de cette écriture. Son travail terminé, il se leva et, entre-bâillant la porte de la chambre à coucher :

— Au revoir, amie. Je m'en vais. Vous trouverez toutes les lettres de votre amoureux sur le guéridon...Sa correspondance est insignifiante et charmante en même temps. Je m'en voudrais de vous priver de ces petits poulets.

Fricard s'ennuyait dans la voiture.

— Enfin! soupira le jeune prêtre, en voyant revenir Gismarck.

— Calmez-vous, Fricard, calmez-vous. J'apporte notre fortune avec moi.

Le coupé partit à fond de train.

— Où allons-nous ? demanda le prêtre.

— Chez vous.

— Je ne le puis pas. Si l'archevêque de Paris...

— Il n'y a pas d'archevêque ni de Pape qui vous commande. Il faut que vous revêtiez immédiatement l'habit ecclésiastique.

Depuis l'emprisonnement de son fiancé, Marie-Marguerite passait ses journées en prières. Le docteur Dilson avait emmené sa fille chez lui, espérant que sa tendresse paternelle atténuerait le chagrin de la douce enfant. Du reste, M. de Bligny, dont la demeure était voisine de la villa, se rendait tous les jours auprès de celle qu'il continuait à nommer sa nièce. Le vieillard trouvait des élans pour faire renaître l'espérance dans cette âme attristée :

— Nous le sauverons, Marguerite, nous le sauverons! Un de Bligny ne saurait trahir sa patrie! Nous ne voulons ni pardon, ni grâce! Il faut que l'innocence de Charles éclate au grand jour!

— Oui, nous le sauverons, continuait Petrus.

Et, devant ces deux hommes qui parlaient d'espoir, Marie-Marguerite se sentait forte et courageuse.

S'il arrivait que le vieil ambassadeur se laissât entraîner à des menaces, à des idées de vengeance, la jeune fille venait auprès de lui :

— Mon oncle, vous vous rendrez malade...

— Je te dis que si mon Charles meurt de leur ignominie et que j'aie ensuite la preuve de son innocence, je reviendrai au ministère de la guerre pour savoir s'il y a encore des soldats et des hommes en France!...

Joseph Putois — on se le rappelle — avait dit au docteur que son voyage en Allemagne pouvait jeter un jour éclatant sur le vol commis au ministère.

L'Américain n'avait reçu aucune nouvelle de l'ancien inspecteur de la sûreté.

Ce matin-là, Marie-Marguerite paraissait radieuse.

M. de Bligny déjeunait à la villa. Le repas fut moins triste que de coutume; et comme la joie de la demoiselle demandait une explication, la jeune fille murmura à l'oreille du vieux diplomate :

— J'ai fait un rêve...

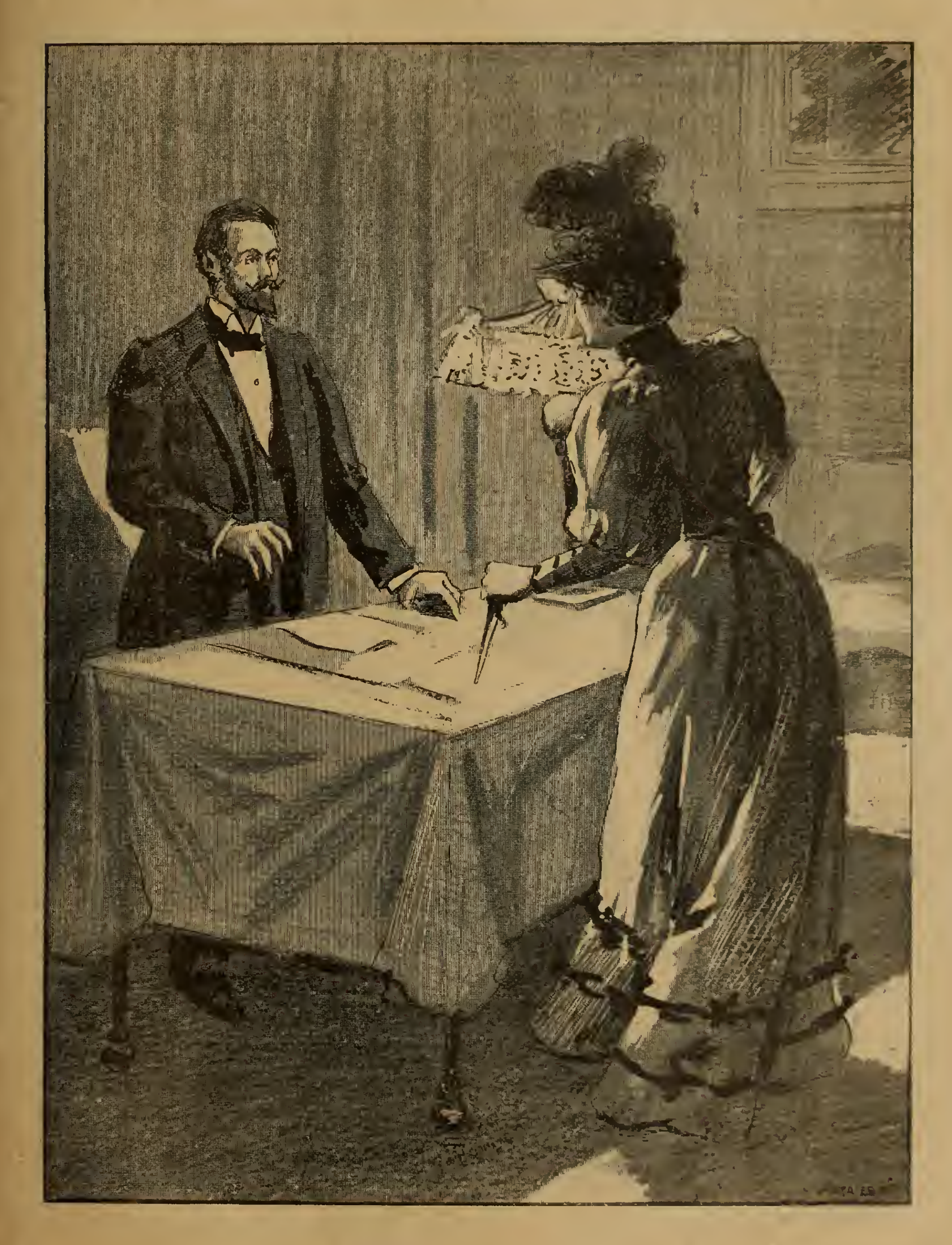
— Heureux?...

— Oh! oui... Charles était libre... Nous nous aimions... Vous ne pleuriez plus...

— Chère enfant...

Petrus Dilson et l'ancien ambassadeur avaient obtenu l'autorisation de visiter le prisonnier au Cherche-Midi. C'était la première fois depuis l'arrestation du capitaine que cette faveur leur était accordée.

Ils partirent, laissant la jeune fille sous la garde d'Eau-de-Benjoin et des autres serviteurs.



Une femme se dressa, un poignard à la main.

Dans la journée, un prêtre aux cheveux blancs se présenta, demandant Mlle Marie-Marguerite.

Sans défiance, Eau-de-Benjoin introduisit le visiteur auprès de sa maîtresse.

— Mademoiselle, dit Fricard, en saluant profondément, je suis l'aumônier de la prison du Cherche-Midi... Je viens pour remplir une mission des plus délicates... M. Charles de Bligny...

— Parlez, monsieur l'abbé...

— M. de Bligny s'est évadé...

— Evadé?... Lui?... C'est impossible! Il n'est pas coupable!...

— Je suis convaincu de l'innocence du capitaine, mademoiselle... Mais veuillez prendre connaissance de cette lettre...

La jeune fille lut ce qui suit :

« Chère et aimée Marie-Marguerite,

« En recevant cette lettre, n'hésite pas; viens me retrouver à Chatou, dans la maison où, grâce au dévouement de M. l'abbé Morel, j'ai pu me réfugier. Je ne veux pas fuir. Mais, prisonnier, il m'était impossible de confondre mes accusateurs; libre de moi-même, je saurai agir... Viens...

« Une dame respectable, la mère de l'ami intime qui m'offre l'hospitalité, t'attendra à la gare de Chatou. Mets ta robe verte pour qu'elle puisse te reconnaître. L'heure est pressante. Pas un mot à mon père, ni au tien; je te dirai pourquoi.

« A toi, de toute mon âme,

« Charles de Bligny. »

— Partons!... monsieur l'abbé, partons!...

— J'aurai l'honneur, mademoiselle, de vous conduire jusqu'à la gare de Paris, fit le prêtre, en s'inclinant.

Marie-Marguerite monta dans sa chambre et revêtit le costume que Charles lui demandait de mettre.

Elle sonna Eau-de-Benjoin :

— Voici un mot pour mon père, s'il rentrait avant moi...

— Mademoiselle veut soti?

— Oui...

— J'accompagne demoiselle?

— Non...

— C'est que massa...

L'abbé s'avançait, rajustant ses lunettes. Marie-Marguerite n'écoutait plus le vieux serviteur.

XXIX

NOUS T'AVONS ARMÉE : FRAPPE !...

En arrivant à Paris, l'abbé fit monter Marie-Marguerite dans un fiacre ; il s'installa auprès d'elle, en donnant l'ordre au cocher de les conduire à la gare Saint-Lazare. Là, Fricard prit un billet pour Chatou qu'il offrit à la jeune fille.

— Maintenant, mademoiselle, lui dit-il, je suis obligé de vous quitter... Mon devoir m'appelle à la prison du Cherche-Midi, où mon absence ne doit pas être remarquée, surtout après le léger service que je suis bien heureux d'avoir rendu à mon cher capitaine Charles... Montez dans le compartiment des dames ; à Chatou, une personne vous attend à la gare...

La fille du docteur Dilson tendit la main à Fricard :

— Je vous remercie du fond du cœur, monsieur l'aumônier ; ni Charles, ni moi, n'oublierons jamais votre dévouement.

Le prêtre s'éloigna en murmurant :

— Elle est bien gentille... une primeur !... Ah ! si je n'étais pas aussi toqué de la Flamboyante !...

Marie-Marguerite venait de s'asseoir sur un banc pour attendre le premier départ, lorsqu'une jeune femme modestement vêtue vint droit à elle :

— Je vous demande pardon... mademoiselle, de vous aborder sans être connue de vous... Mais il faut absolument que je vous parle...

La jeune fille leva les yeux sur son interlocutrice.

— Parlez, madame...

— Vous êtes bien Mlle Marie-Marguerite, la fille adoptive de M. de Bligny ?

— Oui, madame...

— Eh bien, je suis venue pour vous sauver...

— Me sauver, moi ?

— Mademoiselle, n'allez pas à Chatou...

— Pourquoi ?...

— Parce que...

L'inconnue continua plus doucement :

— N'avez-vous jamais entendu dire que le docteur Dilson, votre père, était entouré d'ennemis ?

— Oh ! si...

— Ces ennemis mystérieux ont fait arrêter M. de Bligny...

— Je le sais...

— Maintenant, ils veulent vous perdre...

— M. de Bligny m'a écrit...

— On a dû imiter son écriture...

Un employé appelait les voyageurs pour Chatou.

Marie-Marguerite s'était levée.

— Ne partez pas, mademoiselle...

— Mais qui me dit que vous ne vous trompez pas?...

La femme eut un geste désespéré :

— Je vous en supplie : restez!...

— Vraiment, madame...

— Vous ne me croyez pas?... Que faire, mon Dieu?... Connaissez-vous à Paris une personne en laquelle vous avez confiance?

— Oui...

Inquiète et touchée par tant de bontés, Marie-Marguerite réfléchissait.

— Qui connaissez-vous? demandait la jeune femme.

— Une religieuse du couvent de Sainte-Marthe...

— Eh bien! voulez-vous que je vous conduise jusqu'à la porte du couvent?... Vous verrez la religieuse ; vous lui direz la rencontre que vous avez faite à la gare Saint-Lazare... Vous déciderez ensuite... Les trains ne manquent pas pour Chatou...

La dame avait dit ces mots d'une manière si profondément émue que la jeune fille lui répondit :

— Je crois en vous, madame...

Les deux femmes s'installèrent dans un fiacre.

Marie-Marguerite sonnait à la porte du couvent.

— Adieu, mademoiselle, murmura une voix.

— Votre nom, madame?... Si vous ne m'avez pas trompée, je voudrais vous témoigner un jour ma gratitude.

— Inutile!... Songez seulement qu'il y a dans Paris une femme qui est indigne de vous, mais qui est heureuse de vous avoir sauvée... Adieu!...

Sœur Angélique vint rejoindre au parloir la visiteuse; elle tendit les bras dans un élan de maternel amour. Mais plus calme, après avoir écouté le récit de la jeune fille :

— C'est Dieu qui vous a préservée... Que bénie soit l'inconnue qui veillait sur vous!...

— Alors, ma sœur, vous saviez?

— Le docteur Dilson et M. de Bligny sortent du couvent... Votre fiancé est

toujours prisonnier !... Le capitaine Charles n'a jamais songé à s'évader... Il attend la justice...

— La lettre?

— La lettre était fausse... L'homme qui s'est présenté à Enghien ne peut être un ecclésiastique.,. Je vous reconduirai ce soir auprès de votre père...

Six heures sonnaient, quand Georgette Roussellier arriva à la villa d'Enghien.

— Mon frère est-il visible? demanda-t-elle au domestique noir.

— Massa est soti, mademoiselle Oussellié...

— Je vais attendre son retour, en me promenant dans la parc...

La Bergamote se dirigea vers un massif d'arbres et s'assit rêveuse sur un banc de gazon.

L'Américain et l'ancien ambassadeur passèrent auprès d'elle sans la voir.

— Restez avec nous, cher marquis, disait le docteur... Marguerite sera heureuse de savoir par vous des nouvelles de son fiancé... Elle croit toujours que je veux la tromper, en l'exhortant à l'espérance...

— Non, mon ami, je vais rentrer chez moi pour travailler au mémoire que je rédige à l'occasion du procès... La flétrissure a été publique, la réparation sera éclatante...

— Je n'insiste pas... A demain...

Le docteur entra dans son cabinet.

Eau-de-Benjoin l'avait suivi, portant les lampes.

— Prie mademoiselle de descendre...

— Mademoiselle est partie, massa...

— Que dis-tu ?

— Voici une lettre pour massa...

Petrus Dilson saisit le papier. Il le parcourut rapidement et un cri terrible s'exhala de cette poitrine d'homme :

— Ma fille !... ma pauvre fille !... Ah ! les lâches !...

Le domestique noir regardait son maître, sans comprendre.

— Un abbé tout blanc avec des lunettes est venu... Li a dit...

— Tais-toi !...

— Oh ! massa...

— Rends-toi chez M. de Bligny... Dis-lui... Dis-lui qu'il vienne, que je l'attends, que j'ai besoin de le voir...

Maintenant, le docteur Dilson accoudé sur sa table, relisait la lettre de sa fille :

— Marguerite est allée à Chatou... c'est certain... Mais, comment retrouver la maison ?... Qu'importe ?... Nous fouillerons le village...

Il restait là, abattu, avec du sang plein les yeux, quand, à la lueur des lampes, une femme se dressa, un poignard à la main.

— Georgette !...

Déjà le bras armé s'étendait sur la poitrine de l'Américain.

Le coup était dirigé avec une telle violence que le poignard, manquant le but, effleura la main qui le repoussait et entama l'épaule droite du docteur.

Dilson avait saisi la Bergamote. Il la terrassa, criant :

— Tu es folle !... folle !...

— Non... J'attends la justice... Puissiez-vous mourir, misérable Gismarck !...

— Gismarck ?... Gismarck ?...

— Oh ! je vous reconnais bien...

Et se débattant :

— Il faut que je vous tue !...

Au bruit de la lutte, Bernard était accouru : Georgette se dressait encore, effrayante :

— Mon frère !... Pierre !... Au secours !... Gismarck est là !... Tuez-le !... Tuez-le !...

Petrus Dilson ordonna à Bernard :

— Veille sur cette femme... Ne lui fais pas mal...

— Vous êtes blessé, monsieur ?... Il y a du sang sur votre habit...

— Je ne souffre pas...

Et tristement :

— J'en ai vu bien d'autres...

L'Américain s'avança près de la femme qui le regardait toujours, les yeux fixes, maintenue par Bernard et essayant en vain de se relever.

— Georgette ?...

— Laissez-moi !...

— Pourquoi as-tu voulu m'assassiner ?

— Parce que vous êtes un misérable !... Parce que...

Dilson secoua la tête :

— Et pourtant, elle n'est pas folle !...

— Non, je ne suis pas folle...

— Tu te venges, peut-être ?

— Oui, je me venge !...

Le docteur s'éloigna. Un éclair passa dans ses yeux : lui aussi, il avait fait des expériences d'hypnotisme.

— Si elle était sous l'empire de la suggestion ?... murmura-t-il, en contemplant plus attentivement Georgette.

Il demanda :

— Tu es bien sûre que tu parles à Gismarck ?...

— N'essayez pas de feindre... Je vous reconnais allez !...

Alors le docteur Dilson se mit à rire bruyamment ; puis d'une voix ferme :

— Georgette, tu es ici à Enghien... C'est moi, Pierre, ton frère, qui te parle...

Le charme était rompu.

La Bergamote regardait autour d'elle, honteuse, ne comprenant pas pourquoi on l'avait couché sur le parquet.

— Quel est cet homme ? fit-elle, en désignant Bernard.

— C'est mon domestique...

— Ah !... Oui, je le reconnais bien,..

Elle se relevait, se frottant les paupières, tandis que le docteur ramassait le poignard qu'il cacha sous des papiers, sur son bureau.

Bernard, complètement ahuri, baissait la tête. Dilson congédia le domestique d'un geste ; puis, faisant asseoir Georgette à ses côtés :

— Tu ne te souviens plus?...

— Est-ce que j'ai mal agi ?...

— Tu as voulu me tuer !...

— Moi ?...

— Pourquoi t'es-tu cachée ?

— Cachée ?... Où ?...

— Ici... Dans mon cabinet.

— Je ne sais pas.

— On t'avait ordonné de tuer le baron Gismarck ?

— C'est vrai. Le docteur Hochecorne m'a endormie.

— Tu m'as frappée.

— Oh non ! pas vous... Gismarck.

L'Américain présenta le poignard :

— Tu reconnais cette arme ?

— Le poignard que m'a donné Hochecorne.

— A Enghien ?

— Non... à Paris, à l'hôtel du baron.

— Repose-toi dans cette maison, Georgette. D'autres dangers nous menacent.

— Votre blessure ?

— Ma blessure est insignifiante.

Cette scène avait été si étrange et si rapide que pendant quelques minutes le docteur oublia son malheur, la disparition de sa fille Marie-Marguerite.

L'arrivée du marquis le rappela à la réalité...

— Vous voilà, enfin !

— J'accours, mon ami. Qu'y a-t-il?

— Marguerite a quitté cette maison. Notre enfant est perdue! J'ai donné l'ordre d'atteler. Nous partons.

Les deux hommes descendaient le perron de la villa pour monter en voiture, lorsque Marie-Marguerite apparut.

— Mon père ! s'écria-t-elle, en se serrant contre la poitrine du docteur.

— Explique-moi ta fuite. Dis-moi qui t'a sauvée.

— Une inconnue, puis elle ! fit la jeune fille, en désignant la femme en noir qui s'était arrêtée dans les ombres, succombant sous le poids de l'émotion.

— Elle !... Ta.

Se reprenant aussitôt :

— Merci, sœur Angélique.

— Je ne sais quel danger me menaçait. Mais je comprends que j'étais à jamais perdue.

Le docteur Dilson s'était approché de la religieuse, et il murmurait à son oreille :

— Blanche, vous êtes sa mère. Parlez, je vous en supplie.

— Vous m'avez promis le silence, mon frère !

XXX

LA VICTOIRE D'UNE HORIZONTALE.

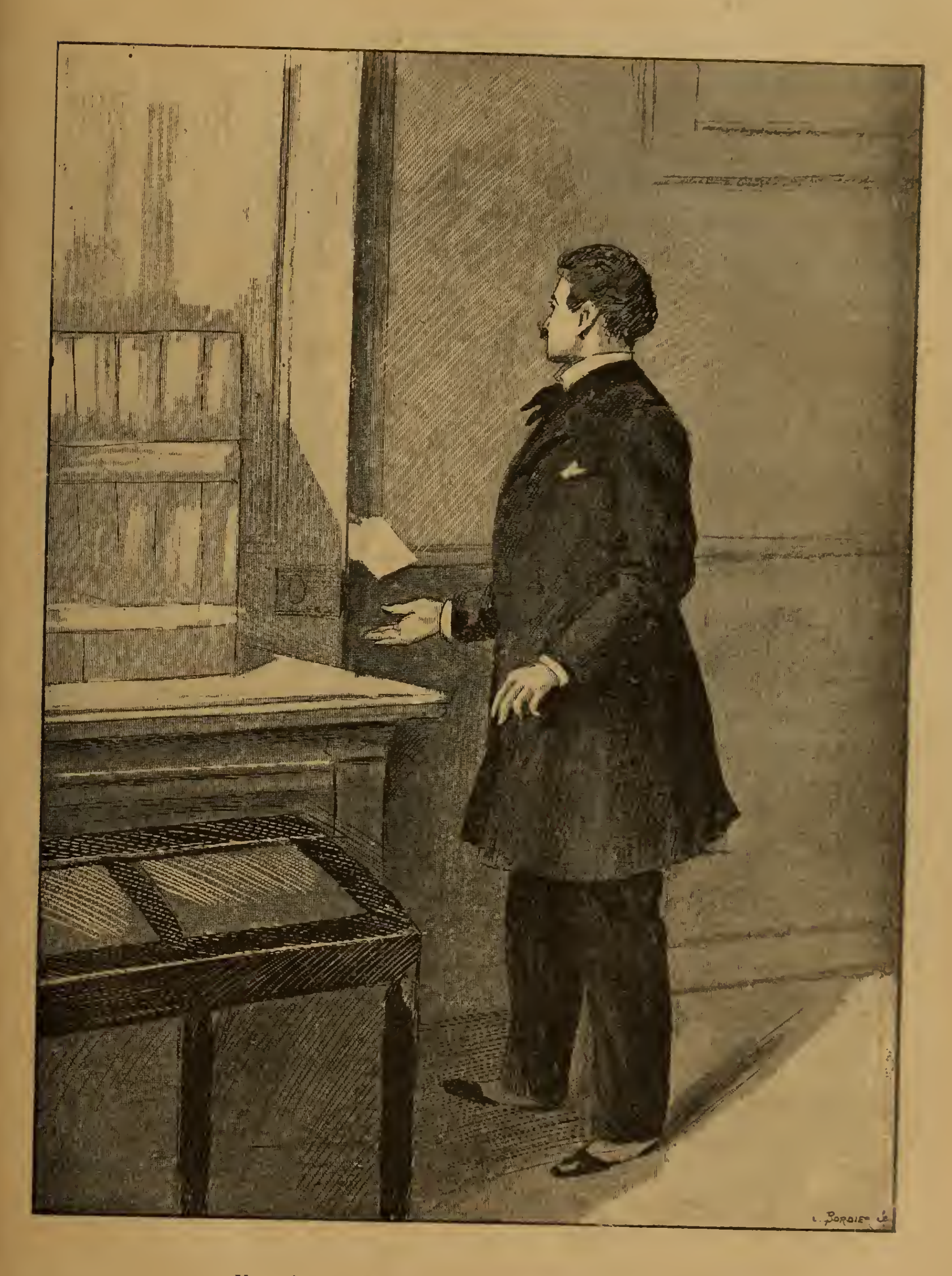
Après avoir conduit Marie-Marguerite au couvent de Sainte-Marthe, la femme inconnue retourna à la gare de l'Ouest.

Ce même jour, dans la matinée, Karl Gismarck s'était rendu chez la Chatte-Éplucheuse où il savait rencontrer Arthur Fénières. La Chatte, comme elle l'avait fait une première fois, lors de l'entrevue de Me Pilou et de son amant, — écouta, debout contre la porte de son salon, les explications détaillés que le Prussien donnait au jeune homme.

Arthur devait aller à Chatou pour être enfermé dans une chambre avec la fille du docteur Dilson. Pour prix de son crime, on rendait à Fénières les billets faux escomptés par l'usurier Meyer-Worms.

Cette fois, l'horizontale garda le silence, résolue à sauver Marie-Marguerite et désireuse aussi d'anéantir les billets compromettants.

— A ce soir, mignonne, dit Arthur.



Vous n'entrerez pas avant de m'avoir rendu mes billets.

— Marguerite a quitté cette maison. Notre enfant est perdue! J'ai donné l'ordre d'atteler. Nous partons.

Les deux hommes descendaient le perron de la villa pour monter en voiture, lorsque Marie-Marguerite apparut.

— Mon père ! s'écria-t-elle, en se serrant contre la poitrine du docteur.

— Explique-moi ta fuite. Dis-moi qui t'a sauvée.

— Une inconnue, puis elle ! fit la jeune fille, en désignant la femme en noir qui s'était arrêtée dans les ombres, succombant sous le poids de l'émotion.

— Elle !... Ta.

Se reprenant aussitôt :

— Merci, sœur Angélique.

— Je ne sais quel danger me menaçait. Mais je comprends que j'étais à jamais perdue.

Le docteur Dilson s'était approché de la religieuse, et il murmurait à son oreille :

— Blanche, vous êtes sa mère. Parlez, je vous en supplie.

— Vous m'avez promis le silence, mon frère !

XXX

LA VICTOIRE D'UNE HORIZONTALE.

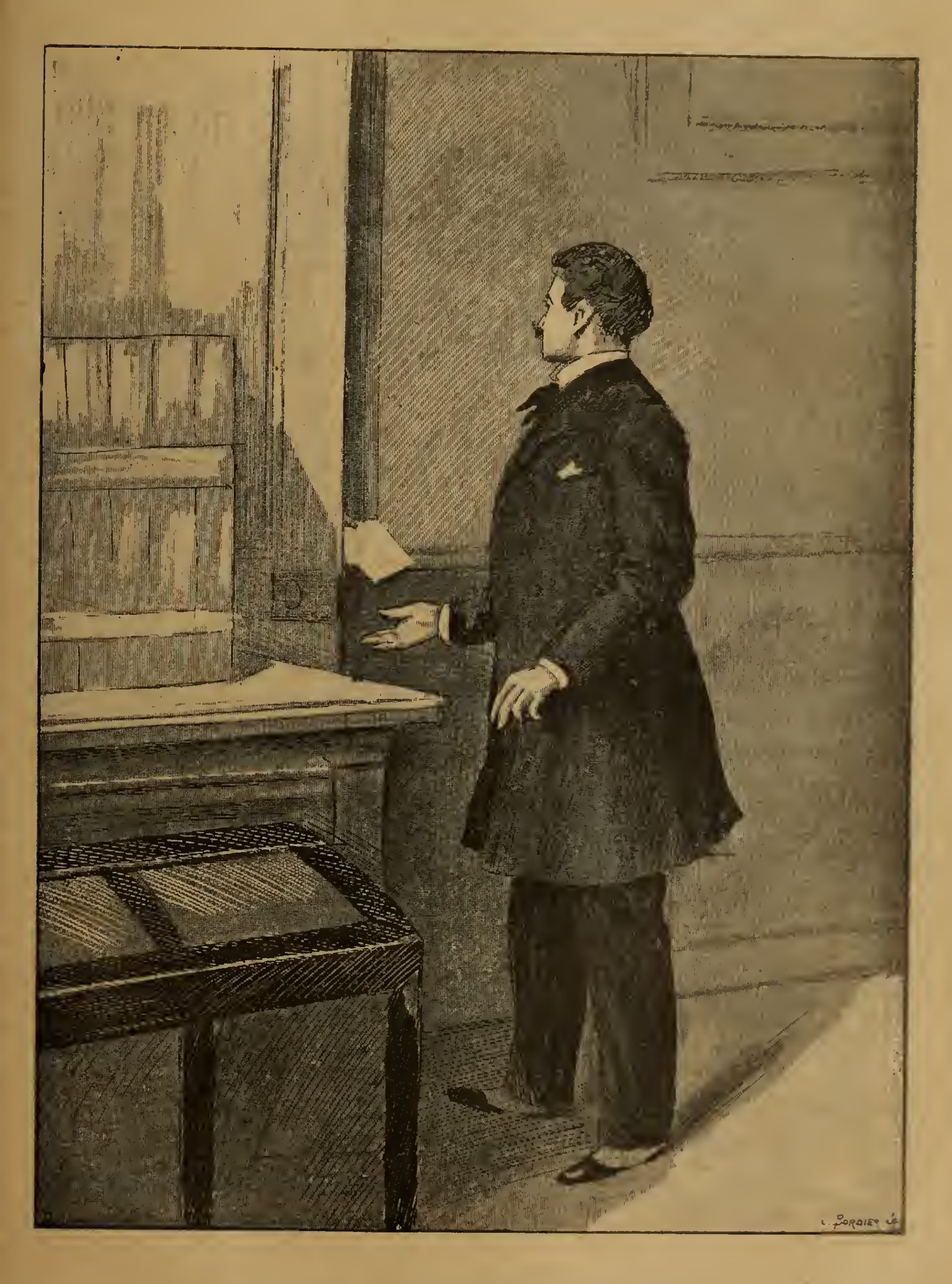
Après avoir conduit Marie-Marguerite au couvent de Sainte-Marthe, la femme inconnue retourna à la gare de l'Ouest.

Ce même jour, dans la matinée, Karl Gismarck s'était rendu chez la Chatte-Éplucheuse où il savait rencontrer Arthur Fénières. La Chatte, comme elle l'avait fait une première fois, lors de l'entrevue de Me Pilou et de son amant, — écouta, debout contre la porte de son salon, les explications détaillés que le Prussien donnait au jeune homme.

Arthur devait aller à Chatou pour être enfermé dans une chambre avec la fille du docteur Dilson. Pour prix de son crime, on rendait à Fénières les billets faux escomptés par l'usurier Meyer-Worms.

Cette fois, l'horizontale garda le silence, résolue à sauver Marie-Marguerite et désireuse aussi d'anéantir les billets compromettants.

— A ce soir, mignonne, dit Arthur.



Vous n'entrerez pas avant de m'avoir rendu mes billets.

— Tu sors ?

— Oui... je vais déjeuner avec des amis à la campagne...

— Tu reviendras ?

— Demain matin...

— Ne me trompe pas...

— Sois tranquille !...

A Chatou, une femme à la tournure respectable attendait le train de Paris. Les voyageurs étaient peu nombreux.

La vieille dame s'approcha d'une jeune fille qui paraissait chercher son chemin.

— Mademoiselle...

— Ah ! c'est vous, madame ?...

— Oui... je vais vous conduire auprès de M. de Bligny...

— Vous êtes bien bonne, madame...

— Pauvre capitaine !

— Charles est désolé, n'est-ce pas ?

— Pas du tout... M. de Bligny est en mesure de prouver son innocence.

— Dieu est bon !...

La vieille poussa un soupir.

— Un grand homme, votre père, mademoiselle, une des gloires de ce siècle !

— Vous connaissez mon père ?

— Si je le connais !...

Tout en causant, les deux femmes étaient arrivées devant la voiture qui les attendait à quelques mètres de la gare.

Elles prirent place.

La Chatte-Épluchense tenait les yeux modestement baissés sous sa voilette noire.

Mme Pompier, dite Hussard, grommelait :

— La petite est bête comme ses talons... Fleur d'innocence, va !...

Et, plus haut :

— Mademoiselle Marguerite, vous êtes en retard... Voici plus de deux heures que je fais le pied de grue, devant la gare...

— Pied de grue ?...

— Vous ne comprenez pas ?

— Non...

— C'est une vieille expression...

La Chatte-Éplucheuse pensait :

— En voilà une de traînée qui ne sait pas rester gentiment cinq minutes dans la peau d'une honnête femme !...

Elles descendirent de voiture et s'engagèrent dans le jardin qui précédait l'ancienne demeure de Georgette. Quatre têtes curieuses se dressaient derrière les persiennes de la salle à manger.

— Ce sont elles, dit Gismarck.

Les trois invités du baron, le docteur Hochecorne, Me Pilou et Arthur Fénières, avaient des rires silencieux.

La Hussard venait introduire la demoiselle dans une chambre du premier étage. Elle alluma une lampe.

— Vous voilà chez vous, ma chérie... Je vais prévenir le capitaine...

— Madame, dites à Charles que je ne saurais m'attarder longtemps... Mon père serait inquiet...

— M. Dilson a été avisé par une dépêche... Peut-être serez-vous obligée d'accepter l'hospitalité cette nuit...

— Non... J'aurais peur... Je ne puis pas...

— Soyez sans crainte... Ma chambre est voisine de la vôtre... Vous serez bien gardée...

— Oh! madame...

— Vous pleurez?

— C'est plus fort que moi... L'émotion... Quand je pense que je vais revoir mon Charles... Vous ne l'avez jamais cru coupable, n'est-ce pas?

— Jamais!... Avez-vous faim?

— Non...

— Vous savez... Il ne faut pas vous gêner... Prenez patience... Je vais vous envoyer M. Charles...

— Vieille blagueuse! soupira la Chatte.

Mme Pompier entrait triomphante dans la salle à manger.

— L'oiseau est en cage!

— Bravo!... cria l'Allemand... Comment a-t-elle pris la chose?

— Elle est d'un bête... d'un bête!...

Le dîner touchait à sa fin.

La Hussard prit place à la table entre Hochecorne et Fénières. Puis, tendant son verre que le baron avait rempli de champagne, elle dit à Arthur :

— A ta santé, petiot!... C'est du fruit nouveau qui t'attend... Comporte-toi bien...

— N'ayez pas peur, maman!...

Fénières buvait coup sur coup, répondant aux invitations de l'Allemand.

Me Pilou, déjà gris, ronflait sur sa chaise.

Hochecorne gesticulait :

— Ce sacré notaire ne peut pas supporter un verre de vin...

— Alors, c'est entendu, balbutia Arthur, demain matin vous entrerez dans

la chambre pour voir la tête de la demoiselle... Ce sera crevant !... Vous me rendrez les papiers?

— Oui, répondit le baron... Vous ne buvez pas?

— Je ne peux plus boire...

— Nous vous marierons quand même!

— Avec qui?

— Avec Mlle Dilson, lorsque nous aurons la preuve évidente que...

— Ça me va!... Ah diable! si la Chatte...

— Vous enverrez coucher l'Éplucheuse, gronda le médecin.

Mme Pompier se leva de table pour s'assurer de l'état de la jeune fille. Elle revint précipitamment.

— Ça marche comme sur des roulettes, dit-elle... J'ai persuadé à la jeune dinde que le capitaine de Bligny était en conférence avec un général... Elle attendra jusqu'à onze heures... Elle mange même des friandises que je lui ai apportées...

Gismarck se frottait les mains :

— Vous avez ôté la clef de la porte?

— Parbleu!...

— Madame Pompier, vous êtes une femme précieuse... Recevez tous mes compliments; quant à vous, Fénières, vous êtes un heureux coquin...

— Soyez gentil, Arthur, ricana la Hussard.

— Cause toujours, m'man!...

Pilou se réveilla.

A onze heures, la porte de la chambre, où attendait la Chatte-Éplucheuse, jouant à merveille le sosie de Marie-Marguerite, s'ouvrit doucement, se refermant derrière un homme.

Gismarck, Hochecorne et Pilou se tenaient dans le couloir.

Dès qu'Arthur eut pénétré dans la chambre, une main le saisit, l'entraînant à la lueur de la lampe :

— La Chatte!... s'écria Fénières.

— Oui, la Chatte!... Mais, sur ta vie, silence!...

Alors, tandis que le jeune homme restait là, stupide, l'Éplucheuse se mit à crier :

— Sortez!... sortez!... Misérable!...

— Je vous aime...

— Laissez-moi!...

— Mademoiselle?...

— Non. .

— Je t'aime... je t'adore... viens!...

— Vous me faites horreur... Je vous en supplie, monsieur, laissez-moi partir...

Les plaintes se firent plus douces.

La clef grinça dans la serrure de la porte.

— Les enfants se caressent, dit le baron... Allons nous coucher... La petite prend gentiment la chose... Demain matin, nous viendrons constater le flagrant délit.

— Pauvre fille, soupira Pilou, que le vin attendrissait.

Hochecorne haussa les épaules :

— Plaignez-la donc!,,. Elle hérite de plusieurs centaines de millions à l'heure qu'il est... son père est mort!... Dilson tué par la Bergamote, c'est original!... Vive la suggestion!...

— Hein? soupirait la Chatte, comment la trouves-tu, mon vieux?

— Elle est salée!... Tu me pardonnes?

— Oui... Embrasse-moi... La vieille a apporté un pâté de fois gras et du champagne... Soupons!...

A six heures du matin, Karl Gismarck, accompagné de ses deux complices et de Mme Pompier, glissa la clef dans la serrure de la porte.

— Ils se sont barricadés, fit-il...

Il frappa.

— Attendez, baron, dit Fénières... Nous allons parlementer...

Le jeune homme entr'ouvrit la porte contre laquelle étaient placés de gros meubles.

— Ne faites pas de bruit... Elle dort!...

— Qu'est-ce que cela veut dire? interrogea l'Allemand furieux.

— Cela veut dire que vous n'entrerez pas avant de m'avoir rendu mes billets...

— Polisson!...

— Il n'y a pas de polisson qui tienne... Les billets d'abord, vous constaterez ensuite...

Le médecin regarda par l'entre-bâillement de la porte et il aperçut une femme couchée; Gismarck se rendit compte, à son tour, du fait observé par Hochecorne.

Au grand désespoir de Pilou, le baron tendit les billets à Fénières :

— Ouvrez, maintenant...

— Je vérifie...

Une bougie brûlait sur la table de nuit. Arthur approcha les papiers de la flamme. Puis, reculant les meubles, il ouvrit la porte toute grande.

Gismarck, Hochecorne, Pilou et la Hussard se précipitèrent dans la chambre.

Une femme entièrement vêtue, assise sur le lit, riait aux éclats.

— Bonjours, messieurs!...

— C'est la Chatte-Éplucheuse!...

Le baron s'élança sur Fénières :

— Les billets ou je te tue !...

Mais déjà le jeune homme avait ouvert la fenêtre.

— Voulez-vous que je crie à l'assassin ?...

Alors, comme l'Éplucheuse menaçait, elle aussi, d'appeler au secours, toute la colère de Gismarck tomba sur la Pompier :

— C'est votre faute, vieille imbécile ! ..

— Eh ! dites-donc, vous, espèce de Prussien !...

Puis, se ravisant :

— Vous me donnerez mes dix mille francs... Vous me les devez; je les ai gagnés...

— C'est ce que nous verrons...

Profitant de la dispute, Fénières et la Chatte sortirent de la chambre sans que personne s'opposât à leur passage.

Les trois hommes restaient perplexes.

XXXI

LA CLEF DE LA FEMME ADULTÈRE

Joseph Putois avait payé la plaisanterie qu'il s'était permise à l'égard du vrai Wildemer.

Heureusement pour lui, la balle de l'Excellence effleura seulement son épiderme. Sa chute sur le pavé de la place n'eut pour résultat qu'une simple contusion à la tête.

L'ancien inspecteur de la sûreté chercha à se relever ; ses forces le trahirent : il perdit connaissance.

En revenant à lui, le faux Van Goël s'était trouvé sur le mauvais lit d'une prison; des bandelettes entouraient son front. Il appela. Un geôlier parut.

— Depuis combien de temps suis-je là ?

— Depuis deux heures, monsieur, répondit le geôlier, en bon français.

— Tiens !... vous parlez français ?

— Oui, monsieur... Pendant trois ans, ma femme et moi, nous avons été concierges à Paris.

— A merveille !... nous pourrons causer.

— Comme il vous plaira.

— Pouvez-vous me donner de quoi écrire ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Le règlement s'y oppose.

— Et à manger .

— Non.

— Et à boire ?

— Non.

— Comment non ?

— Ça m'est défendu, à cause de votre blessure.

— Je vais mieux... Passez-moi mes habits... Je me lève.

— Non.

— Non ?

— Je suis votre gardien et non pas votre domestique.

— Ah ! bah, en vous donnant un bon pourboire.

— Vous n'avez pas d'argent.

— Je vous demande pardon. Fouillez dans la poche de mon paletot et vous trouverez un portefeuille assez bien garni, je vous assure.

— Il n'y est plus.

— Vous dites ?

— Je dis que le portefeuille a disparu.

— On me l'a pris ?

— Parfaitement.

— C'est trop fort.

— C'est le règlement. On vous rendra votre argent quand vous sortirez de prison.

— Et quand cela ?

— Peut-être jamais.

— Vous êtes bien aimable.

— Je n'ai pas à être aimable. Vous êtes accusé de haute trahison et d'offenses graves envers la personne sacrée de l'Empereur.

— Moi ?

— Oui, vous. Et vous serez traduit devant un conseil de guerre, dès que son Excellence vous aura interrogé.

— Quelle Excellence ?

— Le baron von Wildemer.

— Mais je suis foutu alors ! s'écria le petit Putois, en se dressant sur son lit.

— Je le crois.

— Allons, père Machin, donnez-moi à manger... Je meurs de faim.

— Impossible !

— Le diable vous emporte ! Vous avez pourtant l'air d'un brave homme.

— Je vais aller à la prison ; et si le directeur m'y autorise, je vous donnerai ce que vous voudrez.

— En payant ?

— Vous me payerez plus tard.

— Si l'on me rend mon portefeuille.

— On vous le rendra toujours avant votre exécution si vous êtes exécuté...

— Brave geôlier, va... Mais, vous dites que vous voulez bien vous rendre à la prison pour voir le directeur. Est-ce que le chef ne demeure pas ici ?

— Non... Vous êtes ici dans une succursale de la grande prison. Si vous étiez là-bas, vous entendriez un vacarme. Je ne vous dis que ça.

— Combien sommes-nous de prisonniers chez vous ?

— Vous êtes seul.

— Et vous êtes seul aussi à me garder ?

— J'ai un camarade. Ma femme et moi, nous demeurons en face de cette cellule, de l'autre côté de la cour.

— Le camarade est marié ?

— Non... Le *Rohrdommel* est célibataire.

— Le *Rohrdommel* ?... Ce qui veut dire « le Butor » ?

— Tout juste.

— C'est un sobriquet ?

— Précisément. On a surnommé ainsi mon compagnon, parce qu'il est très méchant. Vous ferez sa connaissance.

— Je n'y tiens pas.

— Il le faudra bien. Pendant une partie de la journée, je m'absente ; et c'est le Rohrdommel qui me remplace.

Le geôlier sortit, refermant à grand bruit de ferrailles la porte de la cellule.

Quand il fut seul, l'ex-agent de la Préfecture s'habilla et examina le local.

C'était une pièce carrée, meublée d'un lit de camp, d'une table et d'un escabeau.

La fenêtre grillée donnait sur une cour sombre.

Putois sonda les murs et les barreaux.

Le tout se trouvait en parfait état de résistance.

— Il faut cependant que je revienne à Paris, murmura le petit homme... Maudite idée que j'ai eue là de faire une gaminerie à cet animal de Wildemer... Et les papiers cachés à l'hôtel du *Roi Guillaume* ?... Je m'embête considérablement et j'ai grand'faim...

Putois se rapprocha de la fenêtre et, debout sur son escabeau, il regarda dans la cour, à travers les barreaux.



En face se trouvait la porte d'entrée de la prison.

— Je le connais, moi..,

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est mort... Quand on est mort, c'est pour longtemps...

— Eh bien!... Et après?...

— Ménélas était un grand homme de l'antiquité... Vous lui ressemblez sous certains rapports. .

— Je m'en fous pas mal!...

— Et moi donc!...

Pendant plus d'un mois, l'ancien inspecteur de la sûreté contempla à ses loisirs les amoureuses scènes qui se passaient entre le Rhordommel et la femme légitime de son geôlier.

Il cherchait à tirer parti de l'aventure.

Un soir que Forback apparaissait dans la cellule, à son heure accoutumée, Putois lui frappa familièrement sur l'épaule :

— Ah! vous voilà, mon cher ami, vous m'avez promis de me faire faire la connaissance de votre compagnon le Rhordommel, et je ne l'ai pas encore vu... Pourquoi?

— Ne vous en plaignez pas... Le Rhordommel est très occupé...

— Je le sais.

— Vous le savez?

— Ou, du moins, je m'en doute. car votre compagnon fait votre besogne, lorsque vous n êtes pas là.,.

Putois riait.

— Ce n'est pas la peine de rire... Je crois que vous vous moquez de moi, monsieur...

— Oh! mon cher monsieur Ménélas... Moi, me moquer de vous? Je me dis seulement que le Rhordommel est un beau garçon, un vigoureux gaillard...

— Vous l'avez vu?

— Oui... c'est-à-dire, je l'ai aperçu dans votre chambre... avec votre femme... Il est jeune, le Rhordommel, tandis que vous...

— Tandis que moi...

— Dame! vous n'êtes plus de la première fraîcheur... Mme Forback est gentille... Vous vous absentez souvent...

Le geôlier comprit enfin où son prisonnier voulait en venir; et tout aussitôt, sa figure, débonnaire habituellement, changea d'aspect.

Une flamme passa dans ses yeux.

— Ma femme est honnête, monsieur!... Le Rhordommel est mon ami!...

— Qui dit le contraire?

— Mais si le malheur arrivait, tonnerre et sang! Je les tuerais tous deux comme des chiens!...

Le prisonnier savait ce qu'il désirait connaître.

Forback était jaloux et féroce.

L'ancien agent de la préfecture ne prolongea pas l'entretien et il rassura bien vite le mari trompé, qui revint chez lui sans colère et sans peur.

Ce jour-là le Rhordommel pénétrait encore dans le domicile conjugal.

Après un chaud baiser, la femme adultère refermait sa fenêtre, lorsqu'elle resta là, interdite.

Une voix avait crié :

— Madame Forback!... Le Rhordommel!... Ne vous gênez pas, mes enfants!...

La femme du geôlier voyait, collée entre les barreaux de sa cellule, la figure railleuse de Putois.

La porte de la prison venait de s'ouvrir.

Toute tremblante, Mme Forback balbutiait en allemand :

— Monsieur, je viens vous trouver pour ..

— Ayez la bonté de parler français, madame... Vous n'avez pas oublié cette langue, depuis que vous ne tirez plus le cordon rue Lafayette...

— Ah!...

— Que disiez-vous?

— Je venais savoir si.,.

— Si je connaissais votre honteuse conduite?... fit sévèrement Putois... Oui, madame, je suis édifié... C'est affreux!... C'est épouvantable!... Retirez-vous, femme adultère!...

— Je vous en supplie, monsieur, gardez le silence!... Forback est jaloux comme un tigre... Il nous tuerait!...

— Il vous tuera! Dès ce soir, j'accomplirai mon devoir.

— Je suis perdue!...

— Vous l'avez mérité, madame!...

La femme du geôlier se lamentait, les mains jointes, tandis que Putois, l'œil terrible, allait et venait, pareil à un juge.

— Tenez, j'ai pitié de vous, dit l'ex-policier.

— Vous ne parlerez pas?

— Non... mais il faut m'aider à sortir d'ici...

— Tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Demain soir, si je ne suis pas libre, Forback en entendra de belles...

— Je vous obéirai...

— Vous avez toutes les clefs de la prison?

— Güremberg me prêtera les siennes.

— Güremberg, c'est-à-dire le Rhordommel, votre amant!

— Oui...

— Avez-vous de l'argent?

— J'ai cent florins à moi...

— Vous me les prêterez... A mon retour à Paris, je m'acquitterai vis-à-vis de vous...

— Je sais que vous ne me tromperez pas.

— Très bien... Vous allez m'acheter un costume complet de femme du monde... Une robe de soie noire, un chapeau et tout le fourniment...

— C'est facile...

— Puis, vous irez à l'hôtel du *Roi Guillaume* et vous avertirez le patron de l'établissement qu'une de vos anciennes maîtresses, la princesse Von Wormser, lui fera l'honneur de descendre demain soir chez lui et vous retiendrez l'appartement n° 32.

— Oui, monsieur...

— Vous êtes sûre de Güremberg?

— Comme de moi-même... Vous comprenez... Forback...

— Forback restera co...

— Sans s'en douter?...

— Évidemment.

Le lendemain à trois heures, une voiture venant du chemin de fer s'arrêtait devant l'hôtel du *Roi Guillaume*.

Mme Forback en descendit, accompagnée de la princesse douairière Von Wormser.

L'appartement n° 32 avait été préparé pour la vieille dame.

Ce même soir, le train rapide emmenait la princesse, qui allait rejoindre, disait-elle, son fils malade, secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

La captivité du faux Van Goël avait duré du 25 mai au 7 juillet 1883.

Le 8, au matin, Joseph Putois se rendait chez le docteur Dilson.

XXXII

PUTOIS REVIENT A SES AMOURS

Le docteur Dilson avait gardé Georgette auprès de lui et l'avait installée au second étage de sa villa.

Bien que depuis un mois ses ennemis n'eussent rien tenté contre sa personne, l'Américain savait que Gismarck et ses complices n'étaient pas hommes à abandonner la lutte.

La propriété de Bretagne était achetée ; mais la Bergamote restait triste et sombre, au souvenir de la scène tragique si bien ordonnée et réglée par le docteur Hochecorne. La jeune femme se disait avec inquiétude que si l'expérimentateur exerçait encore sur elle son pouvoir, elle serait forcée d'obéir.

Il se faisait en elle une lente révolution.

Redoutant pour sa sœur la solitude et l'isolement, Petrus renonça au projet de l'éloigner de Paris.

Le nouveau procès de la Flamboyante et du Marin devait revenir très prochainement devant la cour d'assises de la Seine : Dilson allait se trouver face à face avec les héros de la comédie ayant eu pour but la substitution de l'état civil de Jeanne Raveaud.

Une tentative infructueuse qu'il avait faite auprès de M. Riffaud, juge d'instruction, fortifia l'Américain dans cette idée qu'à moins de preuves irréfutables, le magistrat persisterait à croire que la Flamboyante était bien l'enfant née à Nemours, le 27 décembre 1864.

C'est en audience publique que Jeanne Raveaud avait déclaré se nommer Marie-Marguerite, et après le témoignage de la femme Poitevine et du docteur Hochecorne, que la lettre de Mme de Beaulieu avait été lue.

Aux témoins criminels, il fallait opposer de nouveaux témoins ; à la lettre de Mme de Beaulieu, Dilson espérait opposer Mme de Beaulieu elle-même.

Le docteur s'était rendu à l'asile de Clermont pour essayer de réveiller encore le cerveau endormi.

Joseph Putois étant redevenu lui-même, après avoir quitté le costume de la princesse Von Wormser, arriva à Enghien.

— Quelle joie de vous revoir, mon ami ! Eh bien, et les Prussiens, ils ne vous ont pas tué ?...

— Ils ont essayé, mais sans résultat pratique... Je vous apporte la preuve irrécusable de l'innocence de M. Charles de Bligny...

Et tirant de sa poche les papiers qu'il avait retrouvés à Cologne :

— Voici le tableau de la mobilisation de l'armée française !... Ils ne l'ont pas eu .... Ils ne l'auront pas !...

Petrus Dilson contemplait le petit homme; il restait étonné d'une simplicité si grande :

— Monsieur Putois, il est des services qui ne se payent pas... je vous admire, je vous dis merci... Vous allez rendre l'honneur à un homme que j'aime autant que s'il était mon fils; vous préservez la France d'une trahison... C'est beau et grand, monsieur, ce que vous avez fait là... Mais, ces papiers, à qui les remettrez-vous ?... Au ministre de la guerre?...

— Oh ! ces savants !...

— N'est-ce pas ainsi qu'il faut agir?

— Non, monsieur le docteur... Ce serait naïf...

— Pourquoi?

— Parce que le ministre penserait que si le capitaine de Bligny restitue ces documents, c'est qu'il les a volés.

— Alors?...

— Il faut que la voleuse remette elle-même les papiers...

— Juana Camba?

— Oui... Juana Camba...

— Y songez-vous, Putois?

— Eh! monsieur, depuis mon départ d'Allemagne, je n'ai que cette idée dans la tête...

— J'ai foi en vous..,

— Merci... Deux jours me suffiront pour arrêter mon plan de campagne... Un mot encore?

— Je vous écoute.

— Le sacrifice que je vais vous demander vous paraîtra bien lourd... Il faut que vous gardiez le silence vis-à-vis de M. de Bligny et même de votre fille...

— Comment! vous voulez?...

— Je vous en supplie, monsieur... Il y va de la réussite de mes projets...

— Vous n'êtes pas certain de réussir?

— Si. Mais promettez-moi de ne rien dire?

— Vous avez ma parole.

— Maintenant, parlons d'autre chose... Vous me trouverez insatiable... J'ai encore besoin d'argent...

Le docteur prit son livre de chèques en souriant :

— Combien? fit-il.

— Oh! ce n'est pas pour moi ce que je vous demande... L'argent est destiné à mes aides-praticiens de Cologne : ces animaux-là sont furieux; ils me cherchent dans Paris, ils sont venus faire du scandale chez moi, pendant que j'étais en prison?

— En prison?

— Mon Dieu, oui... Un baron allemand m'a coffré, après avoir tiré sur moi à bout portant; mais comme, si j'ai gémi sur la paille humide des cachots, c'est absolument de ma faute, vous me permettrez de ne pas dire les causes de mon incarcération...

— Parlez, je vous en prie.

— Eh bien! j'ai été trop ambitieux. Une fois maître des papiers, j'ai demandé à l'empereur Guillaume de rendre à la France l'Alsace et la Lorraine.

— Il n'a pas voulu? interrogea Dilson en riant malgré lui.



La lettre, dit-il, a été jaunie par un procédé chimique.

— Non. Mais j'espère qu'à mon prochain voyage au pays des milliards... Au revoir, monsieur le docteur, je vais m'occuper de vos affaires.

— Et votre argent ?

— C'est juste... J'oubliais.

— La somme ?

— Vingt mille francs ; c'est ce que j'ai promis... plus trois mille francs pour Mme Forback, capital et intérêts. Vingt-trois mille...

— Et vous ?

— Oh ! moi... rien... j'ai quelques écononomies.

— Vous me blessez.

— N'insistez pas, monsieur.

Le docteur signa un chèque qu'il tendit à Putois.

— Je voudrais encore un conseil.

— Je suis à vos ordres, docteur.

Petrus raconta dans tous ses détails les événements qui s'étaient passés pendant l'absence de Putois ; et comme il finissait de dire le crime tenté par Georgette sous l'empire de la suggestion, l'ex-policier hocha la tête :

— Et moi qui n'avais pas songé à l'hypnotisme...

— Vous étiez absent.

— Ce n'est pas de Mlle Roussellier dont je veux parler. Il n'y a pas besoin de chercher plus longtemps pour savoir comment le docteur Hochecorne a fait écrire la fameuse lettre à Mme de Beaulieu. Soyez sans crainte, me voilà revenu pour balayer tous ces gens-là en artiste.

Alors le docteur fit part à Putois des difficultés contre lesquelles il se heurtait pour affirmer l'identité de Jeanne Raveaud.

— Je m'en charge, conclut l'ex-policier.

— Il faudra prouver qu'Hochecorne et la femme Poitevine sont de faux témoins ?

— Je le prouverai.

— Que la lettre de Mme de Beaulieu est entachée de nullité ?

— Je le prouverai.

— Ah ! monsieur, si vous faites cela !

— Vous me remettrez un livre de chèques ? Merci. Moi, je vous demanderai simplement de me donner un coup d'épaule pour rentrer à la Préfecture, les poches vides, mais la tête haute.

— Je vous le promets.

— Allons, au revoir, docteur. Je garde les papiers : ils sont en bonnes mains.

Il était onze heures du matin, lorsque Joseph Putois quitta Enghien, se rendant à Clermont, où il eut une longue conférence avec le directeur de l'Asile, au sujet de la marquise douairière Anne de Beaulieu.

M. Louis Riffaud, juge d'instruction chargé de l'affaire de la Flamboyante et du Marin, s'abîmait dans l'étude d'un volumineux dossier.

C'était bien sous le nom de Marie-Marguerite que devait comparaître la jeune fille accusée du crime de tentative d'assassinat sur la personne de Petrus Dilson, dans la rue Ordener. Le docteur américain était bien venu déclarer avoir retrouvé sa véritable enfant; mais qui prouvait que, pour éviter le déshonneur à sa fille, M. Dilson n'avait pas, d'accord avec le marquis, inventé la fable de Marie-Marguerite?

De plus, il ressortait de l'enquête que, le soir même de l'audience, le docteur s'était rendu à l'étude de Me Pilou, son notaire, et qu'il avait anéanti un premier testament fait en faveur de Marie-Marguerite, pour changer ses dispositions et instituer sa sœur Georgette comme sa légataire universelle.

Les démarches nouvelles tendant à détruire le dernier acte n'étaient intervenues qu'après réflexion — afin d'éviter le scandale et d'établir, aux yeux du monde, que la fiancée du capitaine de Bligny était bien la fille du docteur Dilson.

M. Riffaud déclarait close l'instruction, lorsque l'huissier de service entra dans son cabinet.

— Monsieur le juge d'instruction, il y a là un homme qui insiste pour être reçu par vous.

— Son nom?

— Putois.

— Putois?... murmura le juge... Ce doit être l'ancien inspecteur de la sûreté... Faites entrer...

Joseph Putois avait naguère aidé le juge dans des affaires difficiles, et M. Riffaud tenait l'ex-policier en haute estime.

— Bonjour, maître Putois.

— Monsieur le juge d'instruction, je vous salue...

— Qu'est-ce qui vous amène?

— Le désir de rendre service à la justice.

— Vous n'êtes cependant plus attaché à la Préfecture?

— Non... J'ai été révoqué...

— Je le sais, mon pauvre ami... Que puis-je faire pour vous?

— Rien, pour le moment... Je viens vous apporter du nouveau...

— Du nouveau?...

— Oui... Au sujet de Jeanne Raveaud dite la Flamboyante...

— Marie-Marguerite, voulez-vous dire?

— Non... Il n'y a pas d'erreur... Jeanne Raveaud...

— Le dossier contient une lettre...

— Une lettre extorquée à Mme de Beaulieu par le docteur Hochecorne...

— Et le témoignage de la femme Poitevine?

— Est un faux témoignage...

— Vous vous avancez beaucoup, maître Putois.

— Pas plus qu'il ne le faut, monsieur le juge.

— Alors, selon vous, Marie-Marguerite ne serait pas Marie-Marguerite, mais bien Jeanne Raveaud, la fille légitime de la marchande de chiffons?

— Parfaitement.

— Vous oubliez l'acte de décès produit à l'audience.

— Je n'oublie rien.

— Vos preuves?

— Pouvez-vous, monsieur le juge d'instruction, conserver encore, pendant deux ou trois jours, le dossier de l'affaire entre vos mains?

— Oui... à la condition d'en informer le procureur général...

— Bien... Je vous prierai maintenant de me montrer la lettre de Mme la douairière de Beaulieu.

Le magistrat prit la lettre dans le dossier.

Putois examina l'écriture et tâta le papier.

— La lettre, dit-il, a été jaunie par un procédé chimique...

— Où voyez-vous cela?

— A la teinte uniforme... Le temps n'opère pas d'une manière aussi exacte que l'acide sulfurique...

L'ex-policier resta plus de deux heures avec le juge : M. Louis Riffaud s'engagea à faire assigner le docteur Hoche corne.

XXXIII

PRIS AU PIÈGE

La journée du lendemain, l'ex-policier la consacra à préparer la mise en scène de la comédie qui allait se dérouler dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce matin- là, à la première heure, Putois eut une conférence avec Dilson, auquel il dit joyeusement en le quittant :

— Un peu de patience, monsieur le docteur ; je vous demande crédit jusqu'à ce soir. La bombe va éclater... Nous tenons Hochecorne et la femme Poitevine : cela nous suffit pour prouver l'identité de La Flamboyante... Me Pilou et l'abbé

Fricard viendront ensuite ; et pour le bouquet, Gismarck ! le Prussien Gismarck !... Vous avez prévenu sœur Angélique ?

— Pas encore ; mais comptez sur elle...

— Moi, je vais voir Juana Camba...

Joseph Putois revint à Paris et il se fit conduire avenue d'Eylau. Ici, un coup terrible l'attendait. L'hôtel de la princesse espagnole était fermé ; la dame était partie depuis plus d'un mois.

A tout hasard, le petit homme sonna à la grille. Personne ne répondit.

L'ancien inspecteur de la sûreté renvoya sa voiture. Il s'en allait, tête basse, grommelant :

— Elle a eu peur.... C'est clair !...

Il se mit à errer dans l'avenue, puis il consulta sa montre :

— Dix heures et demie... C'est seulement à deux heures que j'ai rendez-vous avec M. Riffaud. D'ici là, j'aurai trouvé les renseignements nécessaires... Commençons par déjeuner.

Après quelques minutes de recherches, l'ex-policier entra dans le petit restaurant d'un marchand de vins ; et tout en mangeant une côtelette aux cornichons — son régal favori — il étudia son plan de campagne.

Pendant que Putois savourait une tasse de café, tout en fumant un cigare de dix centimes, le coupé du baron Gismarck descendait à fond de train l'avenue des Champs-Élysées.

Brusquement, le cocher arrêta ses chevaux : Gismarck venait de frapper violemment à la glace.

Dans une autre voiture montant en sens inverse, le docteur Hochecorne faisait des appel désespérés.

Le médecin descendit, tête nue, il vint se placer devant la portière de son maître.

— Je vous cherche... Je viens de votre hôtel... J'ai cru que vous étiez allé déjeuner aux Ambassadeurs... Je retournais chez vous...

— Qu'y a-t-il de si pressé ?

— Voyez, soupira le docteur, en présentant à Gismarck un papier timbré.

Le baron parcourut la feuille.

— Eh bien ! quoi d'étonnant à cela ?... Vous êtes assigné devant le juge d'instruction, aujourd'hui, à trois heures... C'est pour le procès de la Flamboyante qui va revenir un de ces jours...

— Vous prenez gaiement l'aventure ! s'écria Hochecorne tremblant de colère On dirait que vous n'êtes pas compromis ?

— Moi ?... Compromis ?... Et pourquoi, très cher ?

— Croyez-vous donc que si je suis arrêté je me gênerai pour dire que je ne faisait qu'obéir à vos ordres ?

— Dites tout ce que vous voudrez... seulement, je vous avertis que si mon nom sortait de votre bouche, le parquet serait aussitôt édifié sur le genre de mort d'Héloïse Duchâtel... Vous tremblez comme la feuille... Est-ce que vous avez peur, par hasard ?

— Oui... j'ai peur... je veux fuir... si Dilson a parlé...

— Dilson n'a rien dit... il ne dira rien...

— Encore, si notre tentative avait réussi ?...

— Ah ! oui, parlons-en de votre hypnotisme, de votre suggestion... Une jolie blague ! Nous trouverons mieux..,

— Il sera trop tard pour moi... Et vous croyez sérieusement que je dois me rendre chez le juge d'instruction ?

— Certainement.

— Je comptais filer en Belgique...

— Des velléités de caissier !... Allons, renvoyez votre voiture ; montez avec moi, je vais vous insuffler du courage !...

Putois se promenait dans l'avenue d'Eylau, interrogeant les concierges des maisons voisines de l'hôtel de la princesse. On ne savait rien.

Un facteur vint sonner à la grille de l'hôtel.

— Inutile, mon brave, dit l'ex-policier en s'avançant. La bourgeoise est partie...

— Ça ne fait rien... Je sais où renvoyer les lettres de la princesse.

— En Espagne, n'est-ce pas ?

— Vous êtes trop curieux, mon vieux, répliqua le facteur.

— Histoire de causer...

— Je n'ai pas le temps... Au revoir, camarade...

L'employé de M. Cochery tourna brusquement les talons pour continuer sa tournée.

Le petit homme se frotta les mains en murmurant:

— On sait, à la poste, l'adresse de Mme Camba ; c'est parfait, mais, à la poste, les employés ne disent rien... Quel dommage que je n'aie plus mon poste officiel... Baste, monsieur Riffaud m'aidera !...

A deux heures précises, Joseph Putois, complètement métamorphosé, frappait à la porte du cabinet du juge d'instruction.

Pour la circonstance, il avait endossé une longue redingote noire ; une perruque de cheveux grisonnants encadrait son visage.

Le magistrat ne reconnut pas l'ex-policier.

— C'est moi, Putois, votre greffier, monsieur le juge...

— Quel homme !...

— Hochecorne est arrivé ?

— Oui... Il attend...

— Me voici à vos ordres...

Putois s'assit à la table du greffier. M. Riffaud appuya le doigt sur un bouton électrique.

L'huissier parut.

— Introduisez le docteur Hochecorne.

Le médecin s'inclina en homme du monde.

— Monsieur le docteur, dit le juge, un incident vient de se produire, au sujet du crime de la rue Ordener... Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, de tout ce que vous avez affirmé, à l'audience, sous la foi du serment ?

— Oui.

— C'est vous qui avez été chargé par Mme de Beaulieu de remettre l'enfant de sa fille à la nommée Poitevine Raveaud ?

— Je suis prêt à l'attester encore...

— Nous ne doutons pas de votre bonne foi... Vous avez été le médecin de la famille de Beaulieu ?

— Oui, monsieur... Le médecin et l'ami...

— Pendant combien de temps ?

— Cinq années au moins... de 1859, je crois, à 1864...

Le magistrat donna l'ordre d'introduire sœur Angélique.

Blanche de Beaulieu se présenta, très grave.

— Votre nom ?

— Anne-Marie-Blanche de Beaulieu, en religion sœur Angélique.

Hochecorne pâlit.

— Vous persistez à déclarer que le docteur Hochecorne n'a jamais été le médecin, ni l'ami de votre famille ?

— Je le jure devant Dieu qui m'entend.

Le médecin rappela à lui tout son courage :

— La sœur se trompe... ou bien des raisons majeures l'empêchent de dire la vérité... J'étais non seulement le médecin, mais encore le familier du château des Granges, à l'époque de la disparition de l'enfant.

— Cet homme ment ! s'écria la religieuse.

— Vous pouvez vous retirer, madame, dit le juge.

La sœur de Sainte-Marthe s'éloigna en jetant un regard de dédain sur Hochecorne qui balbutiait :

— J'ai dit la vérité... Cette femme est intéressée...

— A cacher l'identité de Marie-Marguerite ? Nous le savons, monsieur, reprit le magistrat, mais vous voilà tout tremblant... d'indignation, sans doute... Vous pouvez vous asseoir.

Le greffier Putois se leva de la table, où jusqu'alors il avait écrit les

demandes et les réponses de l'interrogatoire, et il avança poliment une chaise au docteur.

M. Riffaud feuilleta le dossier et en tira la lettre de la douairière de Beaulieu.

— Docteur, vous reconnaissez cette lettre ?

— Oui, monsieur...

— C'est bien en 1864 qu'elle vous a été remise?

— Le 30 décembre 1864...

— Vos souvenirs sont très exacts... maintenant, regardez au travers du papier et veuillez nous lire, en le plaçant en plein jour, le nom qui est écrit dans la pâte...

Le juge donna la lettre à Putois, qui la plaça devant Hochecorne, de manière à ce que la transparence des caractères fût bien visible.

Hochecorne lut tout haut :

— « Irving and Thompson. — Birmingham. »

Et il ajouta :

— Ce sont les noms des fabricants et de la ville...

— Oui, monsieur. Mais un télégramme venu de Birmingham nous informe que la maison Irving et Thompson n'existe que depuis 1878 ; la dépêche, très détaillée, dit que jamais aucune manufacture n'a été créée à Birmingham, sous cette raison sociale, avant le mois de mars 1878... Vous comprenez alors qu'il est fort difficile que Mme de Beaulieu ait écrit, en 1864, une lettre sur du papier fabriqué seulement et au plus tôt en 1878 ?...

Le docteur Hochecorne se révolta :

— On dirait vraiment, monsieur le juge d'instruction, que je suis ici en accusé et non pas comme témoin ?...

— Votre devoir, monsieur, est de répondre... Vous n'avez pas le droit d'interroger. Cette lettre a été jaunie par un procédé chimique... Elle a été écrite par Mme de Beaulieu, la chose est incontestable... Mais, docteur, vous vous occupez de magnétisme, je crois ?

— Non.

— Je me trompe... Je veux dire d'hypnotisme...

— Pas davantage.

— Prenez garde à vos réponses... Il résulte de notre enquête que vous vous exercez dans cette science nouvelle sur Souris, votre domestique ; nous savons, en outre, que vous avez endormi, il y a quelques semaines, une jeune femme, Mlle Georgette Roussellier...

Le magistrat continuait, tandis que le médecin baissait la tête :

— Par conséquent, vous avez pu endormir Mme de Beaulieu et lui faire écrire la lettre, sous l'empire de ce que, vous autres savants, vous appelez « la suggestion » ?

— Je n'ai pas vu Mme de Beaulieu depuis plus de dix-neuf ans...



Monsieur de Sallandrouze dicta :

— Alors, vous n'êtes jamais allé à la maison de santé de Clermont, où est enfermée cette dame?... Vous n'avez pas causé plusieurs heures avec la marquise?

— Non... non...

— C'est ce que nous allons savoir.

M. Riffaud sonna l'huissier.

— Introduisez le docteur Morelli.

Le directeur de l'asile de Clermont comparut.

— Reconnaissez-vous monsieur? demanda le juge en désignant Hochecorne qui, la figure décomposée, se tenait debout, accroché à la table.

— Oui, je le reconnais...

— Où l'avez-vous rencontré?

— A l'asile de Clermont.

— Qu'y venait-il faire?

— Il s'était rendu à l'asile pour voir l'une de mes pensionnaires, Mme la marquise de Beaulieu... Il s'est donné comme le médecin de la famille...

— C'est faux!... vociféra le complice de Gismarck.

— Malheureusement pour vous, je ne le crois pas, répondit froidement le magistrat.

Puis, M. Riffaud, désormais convaincu de la culpabilité d'Hochecorne, présenta la lettre de Mme de Beaulieu au directeur de l'asile.

— Examinez ce papier, monsieur le directeur. N'est-il pas semblable à celui dont vous vous servez habituellement dans votre maison?

— Oui... C'est bien le papier dont nous nous servons.

— Vous souvient-il d'en avoir donné au docteur Hochecorne, lors de sa visite?

— Parfaitement... M. Hochecorne a demandé du papier pour écrire une ordonnance qu'il n'a pas faite, du reste...

— Et il est demeuré seul, enfermé avec Mme de Beaulieu?

— Oui... J'ai même été surpris de l'insistance qu'il a mise à vouloir m'éloigner, moi, maître de la maison, pour rester seul avec ma pensionnaire.

— Quelles raisons invoquait-il?

— Il disait qu'il venait chez moi pour essayer de rendre la raison à la folle; qu'il s'occupait beaucoup de questions d'aliénation mentale... Je crus devoir obtempérer à son désir.

— C'est bien; je vous remercie... docteur Morelli, vous pouvez vous retirer.

Le directeur de l'asile de Clermont salua et sortit, pendant que, sur l'ordre du juge d'instruction, le docteur Hochecorne suivait, sans résistance, les agents appelés par le magistrat.

M. Riffaud travailla encore dans son cabinet, en compagnie de Joseph Putois.

— Vous verrez, monsieur, disait l'ex-policier, que les registres du II[e] arrondissement ne mentionnent pas le décès de Jeanne Ravaud... M[e] Pilou est un faussaire...

Ce même soir, après vérification des actes de l'état civil, le juge d'instruction signait deux mandats d'amener : l'un concernant la femme Raveaud ; l'autre, le notaire Pilou, adjoint du II[e] arrondissement.

Poitevine fut arrêtée dans sa maison de la rue du Poteau.

Le notaire avait disparu, emportant toutes les sommes déposées dans son étude.

XXXIV

PRINCESSE ET MARQUIS

A la suite de la scène où Gismarck avait agi si brutalement pour se faire livrer les lettres de Charles de Bligny, la princesse Juana Camba, abandonnant son hôtel de l'avenue d'Eylau, était partie après avoir congédié son personnel.

C'est en vain que Karl Gismarck s'épuisait en nombreuses démarches pour retrouver son esclave révoltée. L'administration des Postes avait refusé de donner l'adresse de l'Espagnole.

Juana s'était installée de l'autre côté de la Manche, à Brighton, où, par son élégance et sa beauté, elle faisait l'admiration des gentlemen venus de tous les coins de l'Angleterre, sur la plage mondaine.

Elle habitait sous un nom de fantaisie une petite villa, au bord de la mer ; elle ne recevait jamais personne. Une seule femme de chambre, — une Anglaise, — la servait. La jolie baigneuse prenait ordinairement ses repas à la table d'hôte aristocratique de l'hôtel Westminster.

Un soir, au dîner, un monsieur d'un certain âge, correctement vêtu du frac et du pantalon noir, le cou emprisonné dans une cravate de mousseline blanche, se trouva placé, comme par hasard, auprès de l'étrangère.

Pendant le repas, le monsieur se montra galant et empressé, épiant les moindres désirs de sa voisine, lui offrant à boire, lui passant, à tour de rôle, le sel, le poivre, les pickles avec et sans moutarde, tous les ingrédients dont est pourvue une table anglaise qui se respecte.

Madame mangeait et buvait, sans prononcer d'autres paroles qu'un « merci »

ou qu'un « je vous demandé pardon, monsieur ». Elle disait pourtant ces mots avec les chaudes vibrations d'une Andalouse authentique.

Au dessert, le vieux monsieur, qui s'était fait inscrire à l'hôtel sous le nom de marquis de Sallandrouze, hasarda très poliment cette phrase :

— Vous êtes Espagnole, madame ?

— Oui, monsieur, et vous, Français... J'en m'en suis aperçue à votre politesse.

— Le marquis de Sallandrouze, madame, pour vous servir si j'en suis capable.

La conversation engagée sur ce ton continua au salon de lecture.

L'Espagnole s'était nonchalamment reposée sur un sopha : le marquis s'assit en face d'elle.

— Vous êtes depuis longtemps à Brighton, madame ?

— Depuis un mois... la plage est ravissante...

— J'arrive : je n'ai pas vu...

— Vous paraissez triste, marquis... Mais je ne vous ai pas dit mon nom : la princesse de Blanchardières-Quinsac.!.

Le marquis de Sallandrouze s'inclina.

— Oui, princesse, je suis triste, désolé, pourrais-je dire ?

— Et y a-t-il indiscrétion ?...

— A savoir la cause de ma douleur ?... Non, madame... je cours le monde à la recherche d'une femme,..

— Vous êtes amoureux ?

— J'ai passé l'âge des passions...

— Il s'agit d'une fille aimée peut-être ?

— Non.

— Vous allez me trouver bien curieuse... La dame est-elle Anglaise, Russe, Italienne, Allemande, Chinoise, Turque ?...

— Elle est Espagnole, comme vous...

— Ah !

— Je ne l'ai jamais vue...

— Alors, la reconnaissance sera difficile, fit en riant la princesse Camba.

— Ne riez pas... L'honneur et la vie d'un homme sont en jeu...

— Vous m'effrayez... Et le nom de cet homme ?

— Le comte Charles de Bligny, capitaine au 21ᵉ de dragons, attaché au cabinet du ministre de la guerre à Paris.

Juana Camba eut un tressaillement. Mais le marquis de Sallandrouze ne parut pas s'émouvoir du trouble de son interlocutrice. Les yeux au plafond, les mains jointes, avec l'expression d'une angoisse profonde sur le visage il ajouta :

— Le pauvre Charles est bien malheureux, bien malheureux. Mon neveu M. de Bligny a passé hier au conseil de guerre. .

— Et il a été....

— Condamné à mort, madame.

La princesse Camba se leva toute droite, et là, sans un cri, la tête violemment rejetée en arrière, le regard éclatant, belle de cette beauté qui fait resplendir les femmes à l'heure des vaillances ;

— Je suis Juana Camba!...

Déjà baigneurs et baigneuses affluaient au salon de lecture.

Juana tendit la main au marquis :

— Je vous attends ce soir à ma villa... Il faut sauver Charles...

Et tandis que les chevaux de la princesse l'emportaient vers sa demeure, le vieux monsieur parcourait un journal allemand, où se lisaient ces lignes :

« Le geôlier Forback et son aide viennent d'être arrêtés, à la suite de l'éva-
« sion, d'un Français, coupable du crime d'offenses envers Sa Majesté l'empereur
« Guillaume. L'individu, dont il n'a pas été possible de reconnaître l'identité, a
« pris, sans doute, le train rapide de Cologne à Paris, sous un déguisement. On
« se perd en conjectures. »

Un quart d'heure plus tard, le marquis de Sallandrouze sonnait à la porte de la villa.

Juana l'attendait dans le salon.

Elle vint à lui, toute éplorée :

— Parlez, monsieur, que dois-je faire pour sauver Charles ? Je suis prête.

Et retrouvant toute l'ardeur de son amour :

— C'est bien vrai qu'il a été condamné ?

— A mort... oui, madame.

— Mais par quel hasard vous trouvez-vous à Brighton?

— Ce n'est pas le hasard.

— Vous saviez que j'étais ici?

— Oui.

— Mon adresse était ignorée de tous.

— Excepté du baron Gismarck.

— Je n'ai rien dit à M. Gismarck.

— La poste n'a pas de secret pour lui.

— Vous connaissez le baron ?

— C'est le baron lui-même qui, voyant que son plan a échoué, vous a trahie.

— Et Charles, est-ce qu'il m'accuse ?

— Charles m'a dit seulement : « La princesse Camba peut me sauver, si elle le veut... » je suis parti.

La jeune femme eut un mouvement de désespoir :

— Mais ces papiers, je ne les ai plus! Je les ai remis à Gismarck !

— Voulez-vous sauver Bligny?

— Je le désire de tout mon cœur, quoi qu'il advienne !

— Eh bien votre simple déclaration me suffira. Je me charge de retrouver les plans volés, moi. Vous êtes en pays étranger. On ne vous peut rien. Voulez-vous écrire ?

— Si je le veux ! s'écria Juana en se précipitant à sa table. Dictez, monsieur le marquis, dictez

M. de Sallandrouze dicta :

« Je, soussignée, Juana Camba, déclare avoir pris dans le cabinet de M. le capitaine Charles de Bligny, et à son insu, les tableaux de mobilisation de l'armée française. » Y êtes-vous ? Je vous avertis que la dernière partie de votre lettre sera désagréable au baron Gismarck.

— Peu m'importe ! Continuez, monsieur.

— « Ces plans ont été remis par moi au baron Gismarck et ils doivent être encore en sa possession. »

— C'est tout?

— Oui... Veuillez signer. Maintenant... La date, je vous prie...

— Voici... « Signé : Princesse Juana Camba.

« Brighton, le 11 juillet 1883. »

Le marquis prit la lettre que la jeune femme avait mouillée de ses larmes.

— Vous avez réparé une grande faute, madame... La jalousie excuse bien des choses... Maintenant, comme tout service en vaut un autre, écoutez un conseil d'ami... Quittez Brighton le plus tôt possible.

— C'est vrai, le baron Gismarck...

— Oh ! Gismarck ne sera bientôt plus à craindre... Mais la justice française peut demander une extradition... Vous me permettrez de vous offrir vos frais de voyage...

Le marquis tendit à la princesse un chèque déjà signé.

— Un million sur la banque d'Angleterre !...

— Le docteur Dilson ne paye pas trop cher l'honneur et la liberté de son gendre...

L'Espagnole voyait s'en aller tous ses rêves d'amoureuse, toutes ses colères de femme jalouse. Mais, la joie qu'elle ressentait, à la pensée que l'ami de son cœur ne la maudirait pas, la laissait presque indifférente devant la fortune inattendue. Ce million, — le prix du rachat de son crime, — elle voulut le refuser, comme elle avait abandonné l'hôtel somptueux de l'avenue d'Eylau, son luxe, ses toilettes, sa vie folle, l'étourdissement du plaisir, achetés et payés avec ses hontes et ses larmes.

M. de Sallandrouze lui fit doucement comprendre que son refus peinerait

l'homme généreux qui l'avait chargé de sa mission. Pâle et défaite, elle murmura :

— Monsieur le marquis, vous direz à Charles que Juana Camba lui demande pardon à genoux...

Puis brisée, elle se jeta sur un canapé :

— J'ai besoin d'être seule pour pleurer...

— Elle a du bon, beaucoup de bon, dit le marquis... De mon vrai nom, Joseph Putois, j'aurais aussi bien réussi que sous le frac de M. de Sallandrouze...

Et. voyant que la princesse restait immobile, toute à sa douleur. le vieux monsieur déposa sa carte sur la cheminée, en pensant :

— La princesse saura au moins à quoi s'en tenir sur mon identité.

De retour à Paris, le petit Putois se mit à la recherche de ses anciens camarades, le prince Berwistein, colonel au 1er uhlans, et le baron Bamberwig, capitaine-major au 17e cuirassiers de Sa Majesté prussienne, redevenus le Bachelier et Brûlot, comme devant.

L'ancien inspecteur de la sûreté se rendit boulevard Rochechouart, à l'établissement du père Maupertuis, où on lui affirma que ces deux messieurs venaient tous les soirs. Il laissa un mot à leur adresse, leur enjoignant de passer chez lui, le lendemain, rue de l'Homme-Armé ; et il signa : Baron Wildemer, *avec de la galette.*

XXXV

LES CLAIRONS SONNÈRENT !...

Le Bachelier et Brûlot furent exacts au rendez-vous.

Dès huit heures du matin, ils frappaient à la porte de Joteph Putois, rue de l'Homme-Armé.

— Ah ! vous voilà, mes gaillards ! fit l'ancien Van Goël, en les introduisant dans son cabinet de travail.

— Oui, nous voilà, répondit Brûlot presque menaçant... vous nous avez fait assez poser.

— Vous n'avez pas été très chic, monsieur, observa le Bachelier... Nous sommes venus ici chaque jour, pour savoir de vos nouvelles... En dernier lieu, votre tire-cordon nous a flanqués à la porte... C'est pas chouette, non, c'est pas chouette...

Mais Putois, tout en faisant rapidement l'exposé de son aventure de Cologne,

rangeait sur la table vingt billets de mille francs, tout neufs. Il fit deux parts égales, en disant :

— Voici pour le colonel Berwistein et pour le capitaine Bamberwig...

Les deux hommes se précipitèrent sur les billets de banque, et après les avoir tâté, bien vérifiés et empochés :

— Père Putois, vous êtes un zig, un vrai ! s'écria le Bachelier.

— Un rupinskoff !... Un rupinskoff !... dit Brûlot.

— Un honnête homme n'a que sa parole... A quoi avez-vous employé votre temps depuis votre retour à Paris?

Les copains se regardèrent, avant de répondre. Le Rempart-du-Limousin laissa tomber gravement ces mots :

— Les affaires ne vont pas ; le commerce est dans le marasme...

— Moi, dit le petit homme, j'ai changé de situation... Autrefois, je travaillais pour mon propre compte... Vous m'avez vu à l'œuvre à Cologne...

— Oh! oui, riposta gaiement le Bachelier... Ce jour-là, vous avez été épatant...

— Eh bien ! J'ai été récompensé...

— Vous le méritiez...

— Je suis maintenant réintégré dans mes anciennes fonctions d'inspecteur de police...

— Ah!...

— Vous avez devant vous un inspecteur de la sûreté... Ce qui fait...

— Ce qui fait ?... répétèrent les bandits un peu inquiets.

— Ce qui fait que je vous arrête pour l'histoire du château des Granges...

Joseph Putois venait de fermer la porte; il tenait la clef dans sa poche.

Le Bachelier bondit vers la fenêtre :

— C'est pas de jeu!...

— De quoi?... De quoi?... hurla Brûlot en prenant la pose du boxeur.

Le policier éclata de rire.

— Hein?... Elle est bonne la farce!... Toujours prêts, ces bougres-là!... Allons!... rassurez-vous... Vous êtes aussi libres que le poisson dans l'eau... Pure plaisanterie... Histoire de vous rappeler que je vous tiens, et que vous devez m'obéir...

— Oh! alors, vous avez quelque chose à nous proposer ? demanda le Bachelier en se rapprochant de Putois...

— Peut-être...

— Vous êtes donc en même temps de la rousse et de la pègre, un cumulard quoi ?...

— Ce que je veux vous proposer n'a rien de commun avec vos opérations habituelles...



L'inconnue releva brusquement son voile.

Brûlot, toujours sur ses gardes, esquissait des coups de poing dans l'air, pendant que son camarade plus calme disait :

— Nous marcherons, s'il y a de l'os... !

— Vous êtes insatiables ; vous venez de toucher une fortune et vous voulez encore... Soyez tranquilles : vous serez récompensés... Écoutez-moi : Demain...

La sonnette retentit dans l'antichambre.

Les bandits tressaillirent. Le Rempart leva les bras :

— Nous sommes dans le lac... Il nous a vendus !...

— Imbéciles !... dit Putois... Je n'attends personne... Qui diable peut venir me déranger à cette heure?... Mes garçons, descendez ; vous allez boire un coup en face, chez le mastroquet... Vous reviendrez ensuite... Je vous ferai signe par la fenêtre.

Le Bachelier et Brûlot croisèrent en sortant une dame vêtue de noir et sévèrement voilée.

— Rien que ça de sesque ! observa le Rempart.

— Tu ne sauras jamais tenir ta langue, mon vieux Limousin, répliqua le Bachelier... Ça, c'est une hétaïre... Quel paillard que ce Putois !...

Dès qu'elle fut entrée dans le cabinet, l'inconnue releva brusquement son voile :

— La princesse Camba !... dit le policier.

— Oui, moi, fit l'Espagnole. J'ai réfléchi... Vous m'aviez laissé votre adresse ; je suis venue...

— Alors, vous savez que je ne m'appelle pas le marquis de Sallandrouze?

— Eh ! qu'importe votre nom?... Il s'agit bien de cela...

— Vous venez peut-être me réclamer la lettre que vous m'avez librement donnée ? Je ne vous la rendrai pas, je vous en avertis,..

— Monsieur, vous vous méprenez étrangement sur ma démarche... ? Gardez cette lettre... Je veux faire mieux pour M. le capitaine de Bligny...

— Quoi donc ?...

— Je suis décidée à aller trouver le ministre et à avouer moi-même mon crime... Le ministre me connaît ; il me recevra... Il faudra bien qu'il m'écoute et qu'aussitôt il rende justice à celui que j'ai lâchement volé...

Putois regarda la jeune femme qui se tenait debout, devant lui, les joues en feu, les lèvres frémissantes, pareille à une esclave antique tenant tête à son maître barbare ; plus belle que jamais, dans l'épanouissement soudain de ses regrets et de ses révoltes.

— Vous agissez noblement, madame,

— Je veux sauver Charles... Les papiers sont encore en la possession du baron Gismark, n'est-ce pas ?... Vous me l'avez dit vous-même...

— J'ai dit cela.... Mais...

— Je saurai les lui faire rendre... S'il le faut, je les volerai à l'Allemand, comme je les ai volés au Français...

L'inspecteur de police ouvrit son secrétaire et prit dans un tiroir les documents arrachés à Van Goël :

— Voici les papiers, madame...

— Pourquoi m'avoir affirmé ?...

— Qu'ils étaient chez Gismarck ?...

— Oui...

— Parce que je comptais à l'aide des deux hommes que vous avez rencontrés ici, faire remettre les plans dans le cabinet du baron afin que la police les y trouvât et que la culpabilité de votre ancien maître fût irrévocablement constatée. Votre présence détruit mes combinaisons...

— Donnez-moi ces papiers, monsieur... Je cours chez le ministre de la guerre.

— Réfléchissez, madame, dit le policier, profondément ému par l'élan généreux de la jeune femme... C'est votre liberté que vous donnez en échange de celle de M. de Bligny...

— Ma liberté, ma vie, s'il le faut !...

— Votre lettre suffirait, je crois, d'autant plus que j'ai un peu exagéré les choses...

— Charles n'est pas condamné à mort?

— Pas encore... Mais, hélas ! la chose viendra... Le Code militaire...

— Eh bien, remettez-moi les papiers... L'heure est pressante.

Joseph Putois était, avant tout, un homme pratique.

Il songea que cette femme pouvait bien avoir tout bonnement l'intention de lui reprendre les documents volés au ministère de la guerre. La comédie de l'empoisonnement, si bien jouée par la princesse, dans le cabinet du capitaine, l'invitait à réfléchir.

— Donnez... Donnez vite, répéta l'Espagnole.

— Non, madame... Si vous êtes décidée, j'irai avec vous chez le ministre...

La princesse comprit l'hésitation.

— Venez... ne perdons pas de temps...

Une voiture attendait à la porte.

La jeune femme y prit place.

— Montez, monsieur, dit-elle, en essuyant ses larmes.

— Permettez, madame ; je vous demande une minute, répondit répondit l'ex-marquis de Sallandrouze, en faisant un signe à Brûlot et au Bachelier qui, de l'autre côté de la rue, regardaient curieusement.

Les camarades s'avancèrent.

— Je n'ai plus besoin de vous.

— Et l'affaire?

— Ratée.

— Alors, c'était pour nous faire poser? demanda Brûlot un peu gris.

— Pas le moins du monde.

— Patron, vous nous devez une indemnité.

— Je vais vous en donner une fameuse, sous la forme d'un conseil... Vous avez de l'argent; faites quelque chose... Prenez un métier honnête... car je suis là et je veille.

— Merci, dit le Bachelier... Justement j'y pensais : je vais acheter un poteau, je deviens bookmaker...

— Et moi bonneteur, murmura Brûlot.

Le policier rejoignit la voiture, qui partit au grand trot et s'arrêta à la porte du ministère de la guerre.

Le ministre lisait et relisait la lettre que Juana Camba lui avait écrite à Brighton, sous la dictée de l'inspecteur de police, et que celui-ci s'était empressé de faire parvenir à son adresse, lorsqu'un huissier vint dire :

— Mme la princesse Camba demande à être reçue par monsieur le ministre.

— Juana Camba? fit le général, croyant avoir mal entendu.

— Oui, monsieur le ministre... La princesse Camba est accompagnée d'un inspecteur de la Préfecture de police.

— Faites entrer.

L'Espagnole s'avança vers le général, qui s'était levé. Putois restait sur le seuil de la porte.

— Comment, vous, madame! s'écria le ministre... Vous ici, après la lettre que vous m'avez écrite?

— Monsieur le ministre, je suis venue pour proclamer hautement l'innocence de M. de Bligny...

— J'ai reçu votre lettre, madame... J'allais écrire à M. le procureur de la République pour lui demander une perquisition immédiate chez le baron Karl Gismarck, où se trouvent les plans...

— Dérobés par moi pour être remis au baron, dont j'étais...

— La maîtresse?

— Non, monsieur, l'esclave... l'espionne payée par l'Allemagne.

— Savez-vous, madame, ce qui vous attend après un tel aveu?

— Je suis prête à tout... Parlons de Charles; vous vous occuperez de moi ensuite. Mais il est inutile d'envoyer chercher les plans à l'hôtel du baron Gismarck; nous vous les rapportons.

Joseph Putois marchait, très humble. Sans prononcer une parole, il tendit au ministre les tableaux de mobilisation de l'armée française.

Le général s'en empara vivement et parcourut les papiers d'un regard rapide.

— Expliquez-moi comment ces documents sont tombés entre vos mains?

— Laissez-moi d'abord, monsieur, interrompit Juana, vous raconter de quelle façon je les ai volés.

Alors la jeune femme parla du pacte terrible qui la liait à Gismarck. Le baron l'ayant aperçue, un soir, très entourée à un bal de l'ambassade espagnole, était devenu l'un de ses familiers. Femme, elle aimait le plaisir, le luxe : elle était pauvre. L'Allemand avait fait miroiter à ses yeux la richesse ; elle s'était vendue, dans un moment de désespoir; et lorsque s'éleva en elle le désir de reprendre sa liberté, il était trop tard. Une main de fer la gouvernait.

Elle avoua son amour pour Charles de Bligny, sa jalousie, en apprenant que le jeune officier allait se marier. Oh ! elle s'accusait, n'implorant ni pardon, ni pitié ; elle attendait le châtiment.

Le général regarda presque sans colère cette femme qui, repentante, se dévouait pour racheter son crime.

— Madame, dit-il, vous avez vingt-quatre heures pour quitter la France.

La princesse sortit du cabinet du ministre : et il sembla vraiment que sur ce visage emperlé de larmes rayonnait une lueur d'espérance et d'orgueil.

Dès que Juana Camba se fut retirée, le policier ne mit pas longtemps pour dire l'histoire de Cologne, pour prouver la culpabilité du complice de Gismarck.

— Cet homme est un Allemand, sans doute ?

— Non, monsieur le ministre, c'est un Français.

— Quelque forçat en rupture de ban ?

— Un prêtre.

— Un prêtre ? Son nom ?

— L'abbé Fricard, premier, vicaire de Sainte-Thérèse.

Le ministre demeura un instant sans parler. Puis, tendant la main à Putois :

— Je vous remercie, monsieur... Je saurai reconnaître vos services,

— Que le capitaine de Bligny soit réhabilité et que les traîtres à la patrie soient châtiés comme ils le méritent. Telle est la seule récompense que j'ambitionne..

— Ceci me regarde... Au revoir, mon ami...

Le petit Putois se retira, joyeux :

— Il m'a nommé son ami... Je suis l'ami d'un ministre !...

Le général appela l'huissier de service :

— Dites à mon secrétaire particulier de venir me parler immédiatement...

Sous la dictée de son chef, le secrétaire écrivit une lettre adressée au gouverneur général de Paris ; puis, il rédigea un télégramme :

« Le général ministre de la guerre a l'honneur d'inviter monsieur le marquis de Bligny et monsieur le docteur Dilson à se trouver, aujourd'hui, à deux heures au ministère de la guerre. »

A la villa d'Enghien, l'ancien ambassadeur, Petrus Dilson et Marie-Marguerite

achevaient tristement de déjeuner, lorsqu'Eau-de-Benjoin apporta une dépêche au marquis.

Le vieux diplomate ouvrit le télégramme ; et tout aussitôt, il se dressa et tendant la dépêche à Marguerite :

— Lis!...

Dans la cour d'honneur du ministère de la guerre, un escadron de dragons, le sabre au poing, venait de se ranger. Des officiers en grande tenue attendaient.

Le marquis de Bligny et le docteur Dilson se tenaient aux côtés du ministre. Les portes s'ouvrirent ; le fanion s'inclina ; les clairons sonnèrent.

La capitaine de Bligny marchait seul.

Les hommes présentaient les armes. Le général vint au-devant du prisonnier:

— Mon camarade, dit-il, au nom de l'armée, au nom de la France, je vous salue... Vous êtes libre ; je vous demande d'oublier notre erreur et de ne penser qu'à la Patrie...

XXXVI

GISMARCK ET DILSON

A Enghien, chez Petrus Dilson, tout le monde était couché, lorsque deux petits coups secs retentirent à la porte de la chambre du docteur.

— Entrez!...

— C'est moi. monsieur le docteur... le petit père Putois...

— Vous?

— Oui... il y a du nouveau... Eau-de-Benjoin ne voulait pas me laisser entrer Je lui ai expliqué... Enfin, l'urgence commande...

— Contez-moi ça... Mais d'abord, laissez-moi vous remercier... C'est grâce à vous, grâce à votre intelligence, à votre dévouement, que le fiancé de ma fille nous a été enfin rendu...

— La princesse espagnole m'a aidé...

— Oui ; le ministre de la guerre nous a tout dit... Le général a pardonné à Mme Camba ; il a bien fait...

— Oh! vous, vous êtes toujours prêt au pardon...

Tout en causant, Joseph Putois avait allumé une bougie.

— Habillez-vous, monsieur le docteur... Si je vous dérange à cette heure, c'est que j'y suis forcé, allez...

— Vous me disiez qu'il y a du nouveau ? demanda Dilson en prenant ses vêtements que lui présentait le policier.

— D'abord, Hochecorne est coffré; Pilou est en fuite, vous n'avez plus à vous inquiéter de l'affaire Jeanne Raveaud... En somme, je vous confirme ma lettre... Je serais venu moi-même... J'ai été obligé d'aller à Brighton.

— Brave et excellent homme !

— J'arrive au fait : nous tenons Gismarck...

— Vous l'avez arrêté?

— Pas encore ; c'est tout comme ; je viens vous chercher...

— Pour l'arrêter ?

— Oh ! non... Ces choses-là sont au-dessous du docteur Dilson... Je vous ai ménagé une petite entrevue avec ce coquin...

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Ayez confiance en votre serviteur et ami... Il faut que vous preniez avec vous votre domestique Eau-de-Benjoin et M. Jacques, votre frère.

— Eau-de-Benjoin, c'est facile... quant à Jacques, il est à Saint-Mandé, en attendant son départ...

— C'est dommage...

— Je vous offre Bernard...

— Un poltron ?... Enfin !... Nous nous rendrons à Paris, dans votre voiture car, à cette heure, il n'y a pas de chemin de fer...

— C'est juste... Il est minuit passé...

— Ne perdons pas de temps, je vous en prie... A quatre heures du matin, j'ai rendez-vous avec monsieur le commissaire aux délégations...

— Vous ne pouvez donc pas opérer seul avec vos hommes?

— Si, au besoin ; mais Karl Gismarck est un gros personnage et monsieur le commissaire tient à se présenter chez lui, en personne.

Quelques minutes plus tard, le docteur Dilson, Putois, Eau-de-Benjoin et Bernard étaient emportés sur la route de Paris, par les meilleurs chevaux de l'écurie de l'Américain.

Sur le quai Voltaire, l'inspecteur de la sûreté fit arrêter la voiture.

Quatre heures sonnaient.

Putois et ses compagnons descendirent.

Au coin de la rue Saint-Dominique, un coup de sifflet retentit.

Le commissaire, à la tête de ses hommes, marchait vers l'hôtel Gismarck.

A vingt pas de l'habitation du baron, un homme se détacha du mur où il se tenait dans l'ombre.

— Eh bien? interrogea le commissaire.

— M. Gismarck est dans son cabinet de travail.

Le représentant de la loi sonnait à la porte de l'hôtel. Après avoir parlementé avec M. Durillon, le suisse, le commissaire entra dans la cour et disparut, suivi de ses agents.

Putois, Dilson, Eau-de-Benjoin et Bernard étaient restés dans la rue.

— M'expliquerez-vous ? demanda le docteur.

— Vous verrez !...

— Où nous conduisez-vous ?

— Pas bien loin... là... Dans cette maison, en face l'hôtel... Seulement, dissimulez-vous dans l'ombre et laissez-moi frapper tout seul... Dès qu'on aura ouvert, nous entrerons tous les quatre... Rien de plus facile...

Le policier s'avança vers la maison qui n'était autre que celle que Meyer-Worms avait louée au baron et où les espions allemands disséminés dans Paris, venaient se réunir de temps à autre.

A un appel spécial, deux coups rapides et trois coups espacés, — la porte s'ouvrit, maintenue par une chaîne.

Une voix inquiète demanda :

— *Die Macht steht...*

— *Uber dem Gesetz,* répondit le policier.

Au même instant, Putois saisit l'homme à la cravate, en criant :

— Venez !...

Les trois compagnons se ruèrent à sa suite et Dilson ferma la porte d'entrée derrière lui.

— Maintenant, Eau-de-Benjoin, commanda le chef de l'expédition, bâillonne le marchand de choucroute, mets-le sur tes épaules et suis-moi...

Putois et ses amis arrivaient dans la chambre précédant la grande salle des séances.

Une bougie brûlait sur la table. L'inspecteur de la sûreté en alluma une autre, et après s'être assuré que personne ne pouvait les troubler, il dit au domestique noir :

— Apporte ton homme... Laisse-le libre de parler... Qu'il ne remue pas. voilà tout !...

Meyer-Worms restait là, anéanti.

— Hein ?... mon vieux, dit Putois, tu t'es laissé pincer... Mais, sois tranquille, si tu réponds bien à mes questions, il ne t'arrivera rien de fâcheux ; ce n'est pas à ta peau que nous en voulons...

— Lâchez-moi... Lâchez-moi... Che n'ai bas d'archent...

Le policier eut un geste de mépris :

— Le drôle joue la comédie... Il sait bien que ce n'est pas à sa bourse que nous nous attaquons... Worms, où est la trappe ?

— Quelle drabe? quelle drabe?...

— La trappe qui ouvre sur un passage communiquant à l'hôtel du baron de Gismarck.

— Che ne gonnais bas de drabe...

— Serre un peu, Eau-de-Benjoin.

Le nègre s'empressa d'obéir; et saisissant le cou de son prisonnier, il serra si fort que Dilson intervint :

— Assez!... Tu le tuerais...

-- Oui, massa...

Putois demanda encore :

— Où est la trappe?

Meyer-Worms hésitait à répondre. Les deux mains du nègre qui se rapprochaient, lui arrachèrent un cri d'épouvante :

— Là!... Là!... murmura-t-il.

Le policier se pencha sur l'endroit indiqué.

Le Prussien n'avait pas menti.

— Dis-nous, à présent, ou est le ressort?

Meyer-Worms désigna la cheminée et montra, sous la pendule, un renflement presque imperceptible.

Putois fit jouer le ressort. La trappe s'ouvrit.

— C'est très bien; je suis content de toi... Il ne te sera pas fait de mal... Eau-de-Benjoin?...

— Massa?...

— Emporte ton prisonnier dans le couloir...

L'Allemand eut un mouvement de stupeur.

— Che n'ai bas d'archent!

— Décidément, cet animal-là nous prend pour des voleurs...

Sur un signe de Dilson, approuvant les ordres de Putois, le nègre entraîna le bonhomme. Il revint bientôt, triomphant :

— Prussien attaché... Ficelé mains, jambes et bouche... saucisse... saucisson...

Et comme Bernard tremblait de tout son corps :

— Voyons, Béna, mon gaçon... Faut pas ète polton comme ça...

— Mon cher Putois, fit le docteur Dilson, nous assistons sans y comprendre un mot à la petite comédie que vous avez préparée... N'est-il pas temps que nous soyons initiés au mystère ?

— Rien n'est plus simple, monsieur le docteur, répondit le policier en refermant la trappe ; nous sommes ici pour pincer Gismarck... Je vous le répète, j'ai tenu à ce que le misérable se rencontrât face à face avec vous...

— Je croyais que le commissaire de police...,

— L'avait déjà arrêté?...

Non... mon chef cherchera longtemps; il ne trouvera personne; mais il va nous rabattre le gibier... Dans quelques minutes, la trappe s'ouvrira et nous verrons paraître, la tête pâle et effarée du baron... La perquisition continue... Chut!... J'entends du bruit... Il vient!... Vite, monsieur le docteur, cachez-vous derrière la porte de la salle voisine... Toi, Eau-de-Benjoin, avec Bernard, à mes côtés, sous les rideaux de la fenêtre... En place!... Silence!...

Un léger craquement se fit entendre; la trappe glissa sur ses rainures et se referma aussitôt.

Karl Gismarck apparut.

Tout à coup, il recula, frappé de terreur.

Dilson, Putois, Eau-de-Benjoin et Bernard l'entouraient...

Cette nuit-là, le baron allemand était rentré fort tard. Malgré toutes ses préoccupations, il s'était assis devant son bureau pour écrire les lignes suivantes :

Au Prince de Bismarck,

Grand Chancelier de l'Empire d'Allemagne.

« Paris, 14 juillet 1883, 4 heures du matin,

« Mon Prince,

« La dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'adresser Son Excellence le baron von Wildemer m'impose le devoir de me justifier à vos yeux.

« Vous êtes le chef incontesté de ce vaste empire d'Allemagne qui ne saurait vous marchander ni sa reconnaissance, ni son admiration. L'Empereur lui-même s'est plu à reconnaître, maintes fois, que vous incarnez en vous les espérances de la Patrie.

« C'est pourquoi, votre humble sujet n'hésite pas à vous prier de l'entendre.

« Lorsque j'ai accepté la charge périlleuse de venir en France, pour y pratiquer ce que les âmes naïves nomment le métier d'espion et ce que vous, plus grand et plus fort, avez si magnifiquement appelé la diplomatie naturelle, je me suis dit, mon prince que, quoi qu'il advînt, j'accomplirais ma tâche jusqu'au bout.

« Si les plans politiquement enlevés au ministre de la guerre de France ont été volés à Cologne, la responsabilité de ce désastre n'incombe-t-elle pas à l envoyé inhabile qui m'ordonna de ne pas quitter Paris, lorsque j'étais prêt à partir au moment opportun, avec la ferme résolution de ne confier à personne ce dépôt sacré? Vraiment, mon prince, la mystification dont j'ai été la victime ne doit pas me déconsidérer... La faute remonte plus haut et plus loin.

« Suivant les conseils de son Excellence, j'ai choisi pour pénétrer dans la

société parisienne les trois hommes que leur situation rendait propices à mon labeur : un médecin, un prêtre, un notaire.

« Le notaire était avare, lâche et traître à la patrie ;

« Le prêtre, libertin et athée ;

« Le médecin, joueur, escroc, et assassin.

« Tous les trois, ils ont travaillé, sans le savoir, en m'apportant, au jour le jour, le résultat de leurs observations que je vérifiais moi-même.

« Pour eux, vous ne l'ignorez pas, je m'étais attaché à la poursuite d'une succession qui peut nous échapper.

« Mais, aujourd'hui, qu'importe ! L'œuvre est accomplie. J'ai fouillé la ville ; je suis allé partout je connais Paris. Les plans, nous les reprendrons, n'en doutez pas, mon prince.

« Et voilà qu'au moment où le travail s'achève, mes associés s'effondrent d'eux-mêmes : ils voudraient me trahir ; on ne les croirait plus.

« Le médecin est en prison.

« Le notaire est en fuite.

« Le prêtre va être arrêté.

« Mais je reste, debout, guidé par votre étoile.

« Prince, devant votre génie, tout tressaille et s'incline.

« Au milieu de mon recueillement, chassant les mesquines préoccupations de la fortune du Yankee, j'oublie les insultes de l'Excellence pour ne songer qu'à la grandeur de vos projets.

« Bientôt l'Europe saluera son maître ; votre main géante s'étendra sur la carte du monde. Les deux hommes qui pouvaient retarder votre marche sont tombés comme des arbrisseaux qui craquent au vent ; Skobeleff en Russie, Gambetta en France ont disparu à votre heure...

« Vous seul, rien que vous !...

« En attendant vos nouveaux ordres, mon Prince, tout est prêt pour la manifestation d'aujourd'hui, 14 juillet.

« Allumerons-nous enfin la guerre civile à Paris, en réveillant les colères du peuple contre l'Allemagne victorieuse ?... Peut-être... des hommes à moi ont remué des faubourgs ouvriers ; le signal partira du pied de la statue de Strasb... »

Le baron interrompit sa correspondance.

On venait de frapper à la porte.

— Au nom de la loi, ouvrez !...

Karl Gismarck se dressa :

— Je suis chez moi... Je refuse !...

— Au nom de la loi, ouvrez !...

L'Allemand eut un sourire de dédain :

— Ils viennent m'arrêter, gronda-t-il entre ses dents... Allons donc !... Est-ce qu'on arrête un Gismarck !...

La troisième sommation fut faite.

Pendant que les gens de police enfonçaient la porte, Gismarck prit sur sa table la lettre qu'il venait d'écrire, la froissa et la mit dans sa poche. Puis, brusquement, il s'empara des papiers compromettants de sa bibliothèque.

Ayant fait jouer le ressort de la trappe, il disparut par l'ouverture qui se referma sans bruit.

La porte du cabinet volait en éclats.

Le commissaire et les agents fouillaient la maison.

Maintenant, Karl Gismarck répondait hardiment à ceux qui lui barraient le passage.

Le docteur Dilson prit la parole :

— Tinders, si tu étais un autre homme, je te cracherais au visage, et je te jetterais une épée pour te défendre...

— Tuez-moi, si vous le voulez !...

— Non... La justice accomplira son œuvre... Je ne suis pas un juge... Tu es venu, misérable, à New-York ; je t'ai secouru, j'ai fait de toi mon ami, le confident de mes projets... Et tu m'as trahi ; et tu as essayé de me tuer...

— C'est faux !...

— Silence ! fit Putois.

— Tinders, continua le docteur, j'ai pardonné à l'assassin, j'abandonne l'espion à la justice des hommes...

A ce moment, Karl Gismarck se dégagea par un puissant effort. Il bondit, furieux, et avant que Putois et ses amis eussent pu s'opposer à son passage, il avait ouvert la porte et il s'en allait, courant, à travers la ville.

— Nom de Dieu ! criait le policier, en se mettant à la poursuite de l'Allemand arrêtez !... arrêtez !...

Karl Gismarck était déjà loin.

Il est midi.

Paris est en fête.

Le soleil étend sur la ville un poudroiement d'or. Aux fenêtres, des oriflammes et des drapeaux tricolores s'agitent, par milliers, dans des flots de lumière. Une foule énorme passe et passe; des bandes joyeuses parcourent les rues, en chantant des refrains patriotiques. Au milieu des places, tout autour des estrades pavoisées se meuvent les danseurs. Les tourbillons deviennent plus rapides, sous les ouragans d'harmonie qui se mêlent, se confondent dans l'éclatement des pétards, des roulements de tambour et des coups de clairon.

Le soleil chauffe plus fort.

Le bleu, le blanc, le rouge allument les yeux.

Un seul point reste sombre.

Là-bas, sur la place de la Concorde, entre les mâts gigantesques où sont inscrites, sur champ d'azur, les initiales R. F., apparaît une femme de pierre recouverte d'un long voile noir. Son pâle visage semble prendre mouvement et vie, au travers du crêpe, sous l'ensoleillement des dorures venues du ciel bleu.

Elle sourit, la femme de Strasbourg, comme font les mortes bien-aimées que l'on pleure, au soir des visions blanches et que l'on revoit, dans une lueur.

On dirait que les rayons qui descendent sur elle vont réchauffer son corps... A ses pieds, des bouquets, des couronnes d'immortelles.

La foule vient de se ranger devant la statue pour faire place à une députation d'Alsaciens, ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Au milieu des Français recueillis, un homme à la moustache rasée, en longue redingote, le chapeau à haute forme rabattu sur les yeux, va et vient, murmurant à droite et à gauche des paroles rapides. Des mines suspectes se montrent, çà et là, par groupes. Un petit homme vêtu de gris ne perd pas de vue le promeneur.

Une grande rumeur se fait.

La députation strasbourgeoise arrive ayant à sa tête Eugène Pilou, le frère de Mme Lacroix. L'ouvrier alsacien porte une grande couronne. Comme il s'apprête à déposer l'hommage de ses compatriotes, le cri de : *Vive la Prusse !* retentit.

— A mort le Prussien !... A mort !...

D'une voix éclatante, dominant le tumulte, Eugène Pilou désigne l'homme à la moustache rasée.

Mais, déjà, Putois armé de sa canne, a fait sauter le chapeau du coupable : une perruque tombe à terre et le policier reconnaît Karl Gismarck.

Le Prussien se démène, furieux, les habits en lambeaux. Il est là, cerné, le regard plein d'éclairs, cherchant encore ses complices qui, épouvantés, se perdent dans la bagarre. Enfin, il se trouve dans un espace libre et prend la course.

Alors, la chasse à l'homme commence, ardente, folle.

Le baron traverse la foule, le revolver au poing, bousculant les femmes et les enfants sur son passage. Des milliers de Français courent derrière lui, en criant :

— A mort !... A mort, le Prussien !...

Haletant, épuisé, il arrive jusqu'aux portes du ministère de la Marine et des Colonies. Les portes se referment sur lui.

Putois et ses agents le voient disparaître.

Le soir, à minuit, la voiture de l'ambassadeur d'Allemagne, les quatre lanternes allumées, conduisait à la gare du Nord un officier supérieur prussien.

XXXVII

LA MORT D'UN LUXURIEUX

« Le mariage est interdit aux prêtres. »

Huit heures sonnèrent.

La salle des assises avait un aspect solennel aux clartés des lampes.

Les jurés venaient de se retirer et, depuis une demi-heure, le public attendait le verdict d'où dépendait le sort d'Achille, dit le Marin, et celui de Jeanne Raveaud, La Flamboyante.

Il était évident pour tous que Jeanne sortirait acquittée de l'audience ; quant au Marin, les avis étaient partagés ; les uns croyaient à des circonstances atténuantes, les autres à une condamnation à la peine capitale.

Les témoins, Petrus Dilson et de Bligny entre autres avaient fait tous leurs efforts pour prouver l'innocence de l'accusée.

Le docteur Hochecorne fut amené à l'audience entre deux gendarmes. Il était devenu méconnaissable en quelques jours ; ses cheveux avaient blanchi ; des rides profondes s'étaient creusées sur son front. C'est en tremblant qu'il se présenta devant la Cour, avec l'idée qu'il comparaîtrait bientôt, non plus comme témoin, mais comme accusé.

Le lendemain de son incarcération à Mazas, la cellule dans laquelle le médecin était détenu s'était ouverte pour livrer passage au procureur de la République au juge d'instruction et au commissaire aux délégations judiciaires. On avait emmené Hochecorne sans lui dire où on le conduisait ; et, brusquement, il s'était trouvé à la Morgue, en face du cadavre de sa première femme Héloïse Duchâtel.

Le corps de la victime avait été exhumé le matin même et confié aux soins du docteur Brouardel, médecin légiste, et de M. Lhôte, expert-chimiste, chargés de l'autopsie. Frappé de stupeur, à la vue du cadavre, Hochecorne avait refusé de parler.

A l'audience où le médecin était mandé seulement à titre de renseignements, on ne put tirer de lui que quelques mots inintelligibles.

La veuve Poitevine Raveaud, elle aussi, extraite de prison, fut la cause d'un incident d'audience. Elle insulta la Cour. Les conseillers lui octroyèrent cinq ans de prison et elle fut reconduite, sans avoir été entendue.

Les jurés rentraient.

Le chef du jury — un gros homme à barbe noire — prononça ces paroles d'une voix nasillarde :

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, en ce qui concerne Achille, dit le Marin, la déclaration du jury est : Oui, sur toutes les questions à la majorité.

On entendit le mot : « Mort » qui s'en allait courant, depuis la barre des avocats jusqu'au plus profond de la foule.

Le gros homme barbu continua :

— En ce qui concerne Jeanne Raveaud, dite La Flamboyante, la déclaration du jury est : Non, sur toutes les questions. à la majorité.

Des applaudissements éclatèrent dans le public, Le président, M. Noirtier de l'Isle, les réprima aussitôt, menaçant comme toujours de faire évacuer la salle.

Le président ordonna d'introduire les accusés. Le Marin parut d'abord. Il se présenta, la tête basse, les lèvres pincées. La Flamboyante le suivait, très droite, très calme.

A la vue de la prisonnière, une agitation se fit dans le public. Çà et là, des femmes, des hommes se levaient pour la regarder. Quelques boudinés en habit noir, cravate blanche, prêts à la parade du monde, braquaient leurs jumelles.

C'était toujours la magnifique créature aux chairs blanches et roses, à la chevelure flambante comme un rayon de soleil. Le séjour de la prison l'avait un peu pâlie, mais, loin de diminuer la beauté de son visage, la pâleur de ses joues la rehaussait encore, en donnant plus de reliefà l'incarnat de ses lèvres. Elle s'assit nonchalante, plus curieuse qu'attristée, les mains sur ses genoux, les yeux éclatants. On eût dit qu'elle reposait dans une atmosphère de volupté.

Le greffier donna lecture du dossier. Le procureur général fit sa réquisition pour l'application de la loi.

La cour se retira pour délibérer.

Après la délibération, et dès que les conseillers eurent repris leurs sièges, M. Noirtier de l'Isle se leva, et déclara Jeanne Raveaud acquittée, ordonnant qu'elle fût mise immédiatement en liberté, si elle n'était détenue pour d'autres causes. Le Code en main, il lut les articles relatifs à la peine de mort.

Et se tournant vers le Marin :

— Condamné, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation....

— Je suis innocent !... Le Flambard méritait... C'est une injustice !...

Le Flambard se cacha derrière la porte de la Conciergerie, pendant les quelques minutes nécessaires à la levée de l'écrou.

Jeanne prit le bras de son amant. Et, tous deux, ils traversèrent la foule massée sur leur passage.

A quelques pas de là, une voiture les attendait.

Ils y montèrent, pris d'un furieux désir d'être seuls.

— Ah ! que je suis heureuse de te revoir !... Qu'es-tu devenu pendant tout ce temps ?

— Quelque chose de meilleur que ce que j'étais...

— Tu ne me quitteras plus?

— Non, ma chérie... J'ai retrouvé mon frère... Il nous protège... Nous serons heureux...

— Ton frère ?...

— Oui, le plus généreux, le meilleur des hommes... Il voulait venir lui-même te chercher ; mais je l'ai tant supplié qu'il m'a laissé commettre cette imprudence...

— C'est vrai, Jacques... Tu es toujours en rupture de ban...

— Ce soir, je n'aurai plus rien à craindre... Je pars...

— Tu pars?

— Je t'emmène avec moi, bien loin, bien loin, en Amérique, dans une propriété du docteur Dilson...

— Est-ce que tu deviens fou, Jacques... Tu parles du docteur Dilson, de l'homme...

— Que j'ai essayé de tuer, alors que j'étais un misérable!... Oui, c'est bien de lui que je veux parler...

— Et cet homme?

— Est mon frère...

— C'est pour cela qu'il a affirmé ne pas te reconnaître, le jour de la confrontation, au Grand-Hôtel... Aussi, je ne comprenais pas...

— Tu sauras tout.

— Le pauvre Marin...

— Ma condamnation n'eût pas empêché la sienne... Ce soir, à onze heures, nous prenons le train du Havre à la gare de l'Ouest.

— Te retrouver ainsi, beau et bon, honnête... Il me semble que je rêve, soupira Jeanne Raveaud. Embrasse-moi bien fort...

La voiture était arrivée à Saint-Mandé où Jacques habitait encore, depuis l'installation de la Bergamote à la villa d'Enghien.

Le Flambard congédia le cocher et accompagna la jeune fille dans l'appartement de sa sœur.

— Tiens, regarde, fit-il en entrant, tout ceci est pour toi...

Et il montra à Jeanne des vêtements et des linges de femme, tout prêts à être emballés dans une chapelière placée dans un coin de la chambre.

— Et j'en ai autant pour moi!... Et de l'argent!... beaucoup d'argent!...

Jeanne saisit les mains de son amant :

— Tu m'affirmes que toutes ces belles choses, tu te les ai procurées honnêtement, le Flambard?

Jacques Roussellier comprit la pensée de sa maîtresse :

— D'abord, mignonne, je t'en prie, ne m'appelle plus le Flambard... Il est mort, le Flambard ! Je suis déjà moitié honnête homme ; en Amérique, je le deviendrai tout à fait.

— La Flamboyante, elle aussi, est morte !

Ils s'unirent dans un violent baiser.

— Jeanne, tu seras ma femme?

— Oh ! oui !

— Et nous nous aimerons toujours ?

— Toujours. Et ton frère, dis, est-ce que nous ne le verrons pas avant notre départ.

— Non, répondit tristement Roussellier. Je lui ai fait mes adieux, ainsi qu'à ma sœur Georgette.

Et, retrouvant tout son courage :

— Il est neuf et demie. A onze heures nous partons. Ne perdons pas de temps. As-tu faim ?

— Oui.

Les deux jeunes gens dînèrent de quelques provisions que Jeanne Raveaud, drapée dans un châle tout neuf, était allée chercher dans le voisinage.

— Jeanne, aide-moi à faire nos malles ou plutôt notre malle, car tous nos habits tiendront dans cette grande caisse.

Tous deux, ils se mirent à la besogne, et ils descendirent la malle dans le couloir du rez-de-chaussée.

— Maintenant, dit Jacques, remonte dans l'appartement. Il faut que j'aille jusqu'à la barrière du Trône pour avoir un fiacre à galerie... Embrasse-moi pour me donner des jambes.

Dès que son amant fut parti, la jeune fille monta l'escalier et parcourut les chambres ; puis, elle s'assit dans un fauteuil, étonnée de ce bonheur qui la surprenait tout à coup, elle qui avait été prise d'épouvantement, là-bas, à Saint-Lazare, en songeant à ce qu'elle deviendrait, à sa sortie de prison.

Jacques ne lui avait pas encore tout dit, mais elle le voyait bien, c'était une vie nouvelle qui allait commencer. En Amérique, le passé de Jacques, sa vie à elle, resteraient ignorés. Ils vivraient, comme tout le monde, honorés peut-être, s'ils savaient se rendre honorables.

Et c'était le frère de Jacques, — ce Dilson que le Flambard avait essayé de tuer, — qui accomplissait toutes ces choses !

Elle marcha encore, à la lueur d'une lampe de pétrole, se trouvant heureuse en cette demeure, chassant au loin les tristes visions de la rue Poteau et du taudis de la rue Ordener.

Comme elle arrivait dans le vestibule, elle trouva la porte d'entrée grande ouverte.

— Tiens, fit-elle, j'ai oublié de fermer.

Elle allait pousser la porte. Mais elle s'arrêta :

— Ma foi non ! J'en ai assez des portes fermées. Jacques va revenir. Je pourrai mieux l'entendre. Comme c'est bon de se sentir libre, dit-elle, avec une joie d'enfant.

Jeanne Raveaud rentra dans la chambre à coucher et déposa la lampe qu'elle tenait à la main sur la table de nuit, à côté du lit.

Alors, un peu lasse, elle s'étendit sur un canapé ; le sommeil la surprit.

Tout à coup, elle se réveilla. Une voix, qui n'était pas celle de Jacques, murmurait à son oreille :

— Jeanne.. Jeanne...

La jeune fille ouvrit les yeux et poussa un cri, en voyant devant elle, très pâle, les bras tendus, le même prêtre qui, une fois déjà, lui avait rendu visite dans la cellule de la conciergerie.

— Le curé !... s'écria-t-elle, en se dressant.

— Oui, moi... Moi qui t'aime, qui t'adore, qui te veux !... Regarde-moi, je t'en supplie, soupira l'abbé Fricard, en tombant à genoux... Pour toi, j'ai tout risqué... Je t'ai vue monter en voiture avec Jacques et je t'ai suivie... La police est sur mes traces... Pour la beauté de tes yeux, j'ai renié la patrie, la religion, Dieu lui-même !... Je pouvais fuir... Non, j'ai voulu te voir, toi qui allumes l'incendie dans mon cerveau. Jeanne !... Jeanne !... Je t'aime !...

Le prêtre s'était relevé. Il s'approchait encore.

La Flamboyante s'arma d'un couteau qui se trouvait sur la table et, les dents serrées, le regard clair, la voix stridente :

— Sale curé, si tu avances, je te tue comme un chien enragé !...

— Eh bien, oui, tue-moi, si tu le veux !... Un baiser et la mort, et l'enfer ensuite !...

Fricard se précipita sur la jeune fille ; il la saisit à bras le corps et la renversa.

Le couteau s'échappa des mains de Jeanne.

Effrayant, le prêtre fouilla ce corps de femme, arrachant les cheveux, faisant craquer les linges meurtrissant les seins.

— Jacques !... Jacques !...

Tous deux, il se roulaient dans la sueur et dans le sang, lorsque la porte d'entrée s'effondra.

— Jacques !... A moi !... A moi !...

Le Flambard bondit, comme un fauve. Entre les mains robustes de Roussellier, l'homme de Dieu tremblait, suffoquait.

Mais Jacques le rejeta brusquement.

— Je ne suis pas un assassin... Défends-toi !

Et jetant aux pieds du prêtre le couteau que Jeanne lui présentait, le Flambard s'arma lui-même :

— En garde !...

— Tue-le !... criait Jeanne, en laissant le champ vide.

— En garde !...

Alors, les deux hommes, le couteau en main, se regardèrent un instant, les yeux dans les yeux. Fricard porta un premier coup qui effleura le paletot de Jacques. Comme il faisait encore quelques pas en avant, le prêtre heurta sur son passage la table de nuit qui tomba entraînant la lampe à pétrole. Le liquide se répandit aussitôt. Les flammes léchaient le parquet ; les rideaux du lit prirent feu à leur tour et au milieu des lueurs la lutte continua.

La Flamboyante atterrée restait là, debout contre la fenêtre, incapable d'une parole.

A un moment, les hommes s'enlacèrent, cherchant, l'un et l'autre, le cœur de l'ennemi.

L'incendie faisait des progrès rapides.

Mais le combat était si violent que les adversaires oubliaient tout pour se défendre et attaquer ; ils oubliaient les morsures du feu ; ils dansaient dans le rouge, la bouche grande ouverte, les yeux fous, un bras en l'air, avec des bruits de respiration prolongés.

Un faible cri retentit.

L'abbé Fricard, la portrine trouée, râlait sur le parquet, se débattant, le visage entre les flammes.

Jacques entraîna la Flamboyante,

Le cocher dormait sur son siège.

Les amants firent charger la malle sur l'impériale du fiacre.

Quand ils arrivèrent à la gare de l'Ouest, le train du Havre allait partir.

Le lendemain, les deux amants s'embarquaient pour New-York, à bord du transatlantique *la Normandie*.

Maintenant, les pompiers de Vincennes accouraient à Saint-Mandé. La maison de la Bergamote était complètement détruite, et l'on chercha seulement lorsqu'on eut fait la part du feu, à préserver les habitations voisines, notamment la maison Folâtre, sur laquelle tombait une pluie d'étincelles.

En déblayant, on retrouva un cadavre dont il fut facile de reconnaître l'identité, sur le témoignage des voisins affirmant avoir vu entrer un prêtre dans la maison. Mais le petit Putois lui-même, chargé de l'enquête, se perdit en conjectures, quand il essaya de savoir ce que l'abbé Fricard était venu faire à Saint-Mandé, dans l'ancienne demeure de la Bergamote.

Cherchons la femme, dit le policier, physiologiste profond.

Putois chercha.

Trouva-t-il ?

En tout cas, il fut discret, comme une vieille amoureuse à son dernier rendez-vous.

Quinze jours plus tard, le comte Charles de Bligny épousait Marie-Marguerite.

L'officier en congé emmenait sa jeune femme dans un voyage en Orient qui devait durer six mois, délai demandé par l'architecte chargé de la reconstruction du château des Granges.

La veille du mariage, le docteur Dilson était allé trouver sœur Angélique au couvent de Sainte-Marthe. La religieuse avait répondu ces simples mots :

— Je pars ce soir... Adieu ! mon frère...

— Elle aussi, une dévouée !... pensa tristement Dilson.

XXXVIII

AUTOUR DE LA VIE

Nous sommes au mois de novembre 1884.

Petrus Dilson, le comte Charles de Bligny, aujourd'hui chef d'escadron d'état-major, et Marie-Marguerite habitent la château des Granges, complètement réédifié.

Auprès d'eux, la douairière revient peu à peu à la raison.

La science du docteur combat encore la terrible maladie, mais tout fait prévoir qu'elle sortira victorieuse de la lutte. La vieille marquise a reconnu en Dilson le Pierre Roussellier d'autrefois : elle a reconnu aussi Annette Voisin, bien heureuse de se retrouver avec ses anciens maîtres.

Souvent la douairière de Beaulieu s'approche de Marie-Marguerite et elle la regarde longuement, la prenant pour Blanche.

Georgette, elle aussi, est au château ; mais elle occupe, selon son désir, l'ancien pavillon d'Annette que Dilson a fait meubler et décorer pour elle. On la voit, toute rêveuse, parcourir les villages environnants pour y distribuer les abondantes aumônes du propriétaire des Granges.

C'est Georgette que Dilson a chargé de faire accepter à la famille Lacroix un prêt d'argent qui a permis à Eugène de travailler pour son compte et de prendre chez lui son beau-frère infirme, sa sœur et ses petits neveux.

L'ancienne Bergamote s'éloigne peu du château. Elle évite autant que pos-

sible d'aller à Paris, craignant d'y retrouver des connaissances. Une fois seulement elle s'est rendue, rue de Constantinople, chez la Chatte-Éplucheuse, pour lui offrir un riche cadeau, le témoignage de reconnaissance de Marie-Marguerite.

La Chatte a envoyé le cadeau au Mont de Piété et elle a vendu la reconnaissance à Mme Grémillon, de la rue de Clignancourt. Elle puise toujours, à pleines mains, dans la caisse du banquier Gerbault, devenu gâteux, parce que, dit-on, il a été trop « l'ami des femmes »

Chaque jour, la belle horizontale fait son tour du lac étendue dans un magnifique huit-ressorts, entre le vieux Léo Gerbault qui bafouille et le jeune Arthur Fénières qui s'étonne de ce que personne ne lui rende les saluts dont pourtant il est prodigue.

— Ne t'inquiète pas de ça, chéri, murmure l'Épluchause, tous ces poseurs sont jaloux.

Du reste, le petit bonhomme a perdu tout sens moral. Il ne s'est jamais inquiété de ce que pouvaient être devenues sa mère et sa sœur après le suicide de son père.

La Chatte a pris des renseignements.

Antoinette est mariée à un employé des contributions indirectes ; elle vit en province avec sa mère et son mari.

Hier. 7 novembre, l'ex-ambassadeur se trouvait au château des Granges. Après le déjeuner, la famille s'était réunie dans le grand salon, lorsqu'Eau-de-Benjoin annonça :

— M. Joseph Putois.

Le policier qui occupe un emploi important à la préfecture fit son entrée et après avoir salué :

— Je vous demande bien pardon, monsieur le docteur ; mais chaque fois que mon service m'appelle dans les environs des Granges, c'est plus fort que moi, il faut que je vienne prendre de vos nouvelles.

— Et vous êtes et vous serez toujours le bienvenu, cher monsieur Putois, répliqua Dilson. L'oubli est la mort du cœur ; nous ne sommes pas des oublieux.

Marie-Marguerite avait gracieusement indiqué un siège au policier qui remercia la jeune femme et resta debout.

— Eh bien ? fit le docteur... Êtes-vous content ?

— Oui, je suis au septième ciel. On m'a rendu justice. Mais, puis-je vous demander des nouvelles de M. Jacques Roussellier ?

— Mon frère est très heureux en Amérique. Il fait le commerce des bestiaux et réussit à merveille... sa femme nous a écrit récemment.

— Ah ! à propos, monsieur le docteur, vous connaissez mon aide de camp de Cologne, le Bachelier ?

— Un des bandits à la solde de Gismarck ?

— Précisément. Eh bien, le Bachelier s'appelle maintenant le vicomte de Saint-Mazal. Il fait le jour et la nuit sur le turf. Il possède, à l'heure qu'il est, quatre-vingt ou cent mille livres de rente.

— Vous voulez rire, Putois ?

— Pas le moins du monde... Le Bachelier a été prêteur dans un cercle, pendant un an; il cumulait ces fonctions avec celles du bookmaker ; de plus, il a hérité d'un oncle de province ; toutes les veines. C'est lui qui m'a raconté tout cela, à Saint-Ouen, en présence de son ami le Rempart-du-Limousin, son successeur désigné au poteau. Mais j'ai une chose bien plus drôle à vous conter. Je ne vous ennuie pas ?

— Nous vous écoutons.

— Figurez-vous que, lundi dernier, dans la nuit, j'ai été chargé de conduire une descente de police dans une maison de l'avenue des Champs-Élysées.

— Une maison de jeu ? interrogea le marquis de Bligny.

— Oui, monsieur le marquis, une maison de jeu... et de...

Mais la jeune comtesse levait les yeux, Putois s'arrêta court. Puis, il reprit :

— Nous tombons en pleine partie de baccara. Après avoir saisi les enjeux et pris les noms des joueurs parmi lesquels je commettrai l'indiscrétion de vous nommer, côté des hommes, le vicomte Avimeau des Orties et le chevalier Lorezzi ; et, côté des dames, Mimi Pan-pan et autres, savez-vous qui j'ai découvert sous la perruque d'un vieux caissier abrité derrière un grillage ?

— Non.

— Je vous le donne en mille.

— Voyons, dit le docteur, je le connais ?

— Parbleu !... Pilou !...

— Le notaire ?...

— Le notaire en chair et en os,

— C'est impossible ! s'écria le jeune chef d'escadron... Me Pilou a été condamné à vingt ans de travaux forcés...

— Oui, mais par contumace... On ne s'occupait plus de lui, on le croyait à l'étranger, tandis qu'il s'était tout bonnement réfugié chez son amie Mme Pompier, dite Hussard, qui fait maintenant des réussites à Saint-Lazare...

Dilson leva les yeux sur le petit homme ;

— Et vous avez arrêté Pilou ?

— Avec bonheur !... Il va rejoindre à la Nouvelle le Marin et le docteur Hochecorne dont le Président de la République a commué les peines... Hochecorne doit son salut à la femme..

— A sa femme?

— Mon Dieu, oui, une petite dame très remuante qui, à force de...

Ici, Putois se troubla encore, en regardant Marguerite, et il continua, heureux d'avoir trouvé son mot :

— A force de... démarches feminines, Mme Hochecorne avait obtenu pour son mari la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le jour même où le médecin a été arrêté...

Malgré les instances de Dilson et de sa famille, Joseph Putois refusa l'invitation à dîner qui lui était faite.

— Ne m'en veuillez pas, monsieur le docteur, ce soir, j'ai beaucoup de besogne... Il faut que je rejoigne, à Saint-Mandé, le procureur de la République pour l'affaire Folâtre-Borban, des histoires qui ne se disent pas devant les dames ; et puis, à mon retour à Paris, je mettrai le nez dans les livres et les papiers d'une ancienne connaissance à nous...

— Que vous nommez?

— Meyer-Worms.

— Meyer-Worms! dit le docteur, le malheureux que nous avions oublié dans le couloir, la nuit de l'expédition de la rue Saint-Dominique et que vous avez délivré le lendemain?

— Précisément.

L'inspecteur de la sûreté se croisa dans le vestibule avec Eau-de-Benjoin qui apportait à son maître le courrier du soir sur un plateau de vieux Sèvres.

— Et ton domestique, Bernard, toujours poltron?

— Oui, massa Putois, Béna li est toujou polton... Je ne puis pas li dégoudi...

Les lettres adressées à Petrus Dilson étaient nombreuses. Il en venait de tous les points du monde : les unes concernaient le savant; les autres, le philanthrope.

Au château des Granges, l'Américain généreux qui bientôt allait redevenir français, divisait son tenps en deux parties à peu près égales. On le voyait sortir du laboratoire pour se consacrer à l'étude des questions sociales, non pas seulement en philosophe, mais en homme pratique.

Déjà, il a fondé à Paris l'Œuvre de la *Bouchée de Pain.* Il attend, pour faire un voyage en Amérique, la délivrance de sa fille, qui bientôt sera maman.

Pendant que le docteur parcourait sa correspondance, le marquis et son fils lisaient les journaux.

— Tiens, fit Charles, l'amiral Verlaine vient d'être remis en activité, sur sa demande.

— Malheureux homme, soupira l'ancien ambassadeur, il recherche le danger pour oublier la mort de sa pauvre fille.

Tout à coup, le chef d'escadron tressaillit :

— Écoutez, dit-il.

Dilson était attentif ; Marie-Marguerite se rapprochait de son mari.

Le jeune officier lut, à haute voix :

— « Le général Brière de l'Isle a décoré, pour son admirable conduite sur le champ de bataille, une religieuse attachée aux ambulances du Tonkin, Mlle Blanche de Beaulieu, en religion sœur Angélique. »

Des larmes brillaient dans tous les yeux, lorsque le lecteur continua :

« Paris, 7 novembre 1884.

« Annonçons l'arrivée du baron Karl Gismarck.

« Nos lecteurs n'ont pas oublié l'attentat ridicule qui fut commis, à la fête du 14 Juillet 1883, contre la personne de cet honorable Alsacien. Le baron faillit être massacré par la population parisienne, à cause de sa ressemblance physique avec l'Allemand audacieux qui cria : « Vive la Prusse ! » aux pieds de la statue de Strasbourg.

« Le ministre de la guerre lui-même avait été la victime de la princesse C..., une aventurière espagnole accusant de trahison notre respecté compatriote. M. Joseph Putois, inspecteur de la sûreté sur le compte duquel nous reviendrons prochainement, a joué un bien triste rôle dans cette affaire.

« Le baron Gismarck ne garde pas rancune à Paris : il donnera cet hiver de brillantes fêtes, en son hôtel de la rue Saint-Dominique. »

Pétrus Dilson se leva tout pâle.

Très sombre, il dit deux mots, deux mots seulement, où criaient ses révoltes et non pas ses craintes :

— Pauvre France !...

Maintenant, Charles de Bligny lisait un télégramme de la dernière heure :

— « Son Excellence von Wildemer sera demain à Paris. Le voyage de Son Excellence confirme le bruit d'un rapprochement sérieux entre la France et l'Allemagne. »

L'officier grondait :

— Nous ne devons rien entendre, tant que l'Alsace et la Lorraine resteront entre leurs mains !...

Le vieil ambassadeur approuva d'un geste énergique la parole de son fils.

Mais déjà, le docteur Dilson s'était dressé et, les yeux pleins d'éclairs, d'une voix vibrante comme un appel de clairon, il criait à l'officier :

— La France ne peut pas mourir !... Travaille !...

FIN

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.

